



**HAL**  
open science

# Sociophonologie de l'anglais contemporain en Nouvelle-Zélande : corpus et dynamique des systèmes

Cécile Viollain

► **To cite this version:**

Cécile Viollain. Sociophonologie de l'anglais contemporain en Nouvelle-Zélande : corpus et dynamique des systèmes. Linguistique. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2014. Français. NNT : 2014TOU20070 . tel-01212503

**HAL Id: tel-01212503**

**<https://theses.hal.science/tel-01212503v1>**

Submitted on 6 Oct 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Université  
de Toulouse

# THÈSE

En vue de l'obtention du

## DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par :

Université Toulouse 2 Le Mirail (UT2 Le Mirail)

---

**Présentée et soutenue par :**

**Cécile VIOLLAIN**

**le** vendredi 28 novembre 2014

**Titre :**

Sociophonologie de l'anglais contemporain en Nouvelle-Zélande :  
corpus et dynamique des systèmes

Volume I - Parties I & II

---

**École doctorale et discipline ou spécialité :**

ED CLESCO : Linguistique anglaise

**Unité de recherche :**

CLLE-ERSS, UMR 5263

**Directeur(s) de Thèse :**

Jacques DURAND, Professeur Émérite, Université de Toulouse II

**Jury :**

Nicolas BALLIER, Professeur des Universités, Université de Paris VII (Examineur)  
Jacques DURAND, Professeur Émérite, Université de Toulouse II (Directeur de Thèse)  
Sophie HERMENT, Professeur des Universités, Université d'Aix-Marseille (Rapporteur)  
Manuel JOBERT, Professeur des Universités, Université de Lyon III (Rapporteur)  
Anne PRZEWOZNY, Maître de Conférence, Université de Toulouse II (Examinatrice)

## Résumé

---

La présente thèse propose une description multidimensionnelle (phonologique, phonéto-acoustique et sociolinguistique) des caractéristiques phonéto-phonologiques de l'anglais néo-zélandais (*NZE*) contemporain ainsi qu'une étude théorique et empirique de l'évolution de cette variété. Notre travail de recherche s'inscrit dans le cadre du programme PAC (*Phonologie de l'Anglais Contemporain : usages, variétés et structure*) et se fonde sur les données authentiques et récentes du corpus PAC Nouvelle-Zélande que nous avons constitué à Dunedin, la capitale de l'Otago, au sud de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande. Notre analyse se concentre sur deux phénomènes qui permettent d'étudier la variation et le changement en *NZE* : la rhoticité et le 'r' de *sandhi*, ainsi que les changements vocaliques impliquant notamment les voyelles antérieures brèves des ensembles lexicaux KIT, DRESS et TRAP. En nous appuyant sur une étude phonéto-acoustique des voyelles produites par les locuteurs du corpus PAC-NZ, nous proposons une modélisation des changements impliquant ces voyelles dans le cadre de la Phonologie de Dépendance. Nous intégrons également une réflexion théorique sur les modélisations linguistiques et sociolinguistiques qui ont été proposées dans la littérature sur le changement linguistique en général, et sur l'évolution du *NZE* en particulier, et montrons la nécessité d'intégrer des facteurs internes et externes pour rendre compte de l'évolution d'une variété comme le *NZE* contemporain.

## Abstract

---

This thesis offers a multidimensional description (phonological, phonetic-acoustic and sociolinguistic) of the phonetic and phonological characteristics of contemporary New Zealand English (*NZE*) as well as a theoretical and empirical study of its evolution. Our work fits into the framework of the PAC programme (*Phonology of Contemporary English: usage, varieties and structure*) and is based on the recent and authentic data collected for the PAC New Zealand corpus recorded in Dunedin, the capital of Otago, in the south of the South island of New Zealand. Our analysis focuses on two phenomena that allow us to study variation and change in *NZE*: rhoticity and *sandhi*-r, as well as vocalic shifts, which notably involve the short front vowels in the lexical sets of KIT, DRESS and TRAP. On the basis of a phonetic-acoustic study of the vowels produced by the PAC-NZ informants, we provide an account of the shifts involving these vowels within the framework of Dependency Phonology. We also integrate a theoretical reflection on the linguistic and sociolinguistic accounts that have been presented in the literature on linguistic change generally and on the evolution of *NZE* specifically, and show that it is necessary to take internal as well as external factors into account when modeling the evolution of a variety such as contemporary *NZE*.





# Table des matières

---

Résumé	1
Abstract	1
Table des matières	3
Remerciements	13
Conventions	17
1. Introduction	19

## PARTIE I - L'anglais néo-zélandais : état de la recherche

2. La Nouvelle-Zélande et l'anglais néo-zélandais d'hier à nos jours : éléments d'histoire	29
2.1 Généralités	29
2.1.1 La Nouvelle-Zélande dans le monde	29
2.1.2 La Nouvelle-Zélande d'aujourd'hui : éléments de géographie et de démographie	32
2.2 L'histoire de la Nouvelle-Zélande	35
2.2.1 Le peuple maori et la découverte de la Nouvelle-Zélande	35
2.2.2 La colonisation de la Nouvelle-Zélande par l'Empire britannique	38
2.2.3 Les vagues successives d'immigration européenne en Nouvelle-Zélande	40
2.2.4 Le tournant du XX <sup>e</sup> siècle et l'affirmation de l'identité néo-zélandaise	43
2.3 Les enjeux linguistiques : l'émergence et le développement de l'anglais en Nouvelle-Zélande	46
2.3.1 L'introduction de l'anglais en Nouvelle-Zélande	47
2.3.2 Les théories existantes sur les origines de l'anglais néo-zélandais	53
2.3.2.1 Les théories profanes des XIX <sup>e</sup> et XX <sup>e</sup> siècles	53
2.3.2.2 La linguistique de contact et l'influence du maori	55
2.3.2.3 Les théories d'une origine unique de l'anglais néo-zélandais	57
2.3.2.4 Les théories des origines multiples de l'anglais néo-zélandais	60
2.3.3 Qu'est-ce que le <i>NZE</i> : aspects sémantiques et lexicaux, discursifs et morphosyntaxiques	65
2.3.3.1 Le vocabulaire du <i>NZE</i> : aspects sémantiques et lexicaux	65
2.3.3.2 Aspects discursifs	70
2.3.3.3 Aspects morphosyntaxiques	73

<b>2.4 Conclusions</b>	<b>87</b>
<b>3. L'« accent » néo-zélandais : description phonético-phonologique</b>	<b>93</b>
<b>3.1 Le système segmental du NZE : les voyelles</b>	<b>95</b>
3.1.1 Les voyelles du NZE selon Wells (1982)	96
3.1.1.1 Les voyelles brèves	96
3.1.1.2 Les voyelles longues	99
3.1.1.3 Les diphtongues	100
3.1.1.4 Conclusions	101
3.1.2 Les voyelles du NZE selon Hay, Maclagan et Gordon (2008)	102
3.1.2.1 Les monophthongues	103
3.1.2.2 La question de l'opposition de longueur	109
3.1.2.3 Les diphtongues	115
3.1.2.4 Conclusions	116
3.1.3 Les voyelles du NZE selon Bauer et Warren (2008)	118
3.1.3.1 Les voyelles inaccentuées	121
3.1.3.2 Les voyelles brèves	123
3.1.3.3 Les voyelles longues	126
3.1.3.4 Les diphtongues	128
3.1.3.5 Conclusions	129
3.1.4 Les voyelles du NZE : traitements et analyses acoustiques	131
3.1.4.1 Le protocole et les données (Easton & Bauer 2000)	132
3.1.4.2 Les propriétés acoustiques des monophthongues néo-zélandaises (Easton & Bauer 2000)	134
3.1.4.3 Conclusions	138
<b>3.2 Le système segmental du NZE : les consonnes</b>	<b>142</b>
3.2.1 Le phonème /r/, la rhoticité et le 'r' de <i>sandhi</i>	142
3.2.2 L'occlusive alvéolaire /t/ et le <i>flapping</i>	145
3.2.3 Le phonème /l/ et la vocalisation	146
3.2.4 Autres phénomènes consonantiques	148
<b>3.3 La variation en Nouvelle-Zélande</b>	<b>151</b>
3.3.1 La variété dite « du Southland »	153
3.3.2 La variation sociale en Nouvelle-Zélande	158
<b>3.4 Le système suprasegmental du NZE</b>	<b>161</b>
3.4.1 L'intonation	162
3.4.2 L'accent lexical	165
3.4.3 Le rythme du NZE	166
<b>3.5 Conclusions</b>	<b>168</b>

<b>4. La phonologie de l'anglais néo-zélandais : évolution, influences, convergence et divergence</b>	<b>171</b>
<b>4.1 De la représentation et de l'évolution des voyelles du NZE : un autre Grand Changement Vocalique ?</b>	<b>174</b>
4.1.1 Les théories des origines du NZE et leur influence sur sa représentation phonologique	174
4.1.1.1 L'approche prescriptiviste	174
4.1.1.2 Les hypothèses d'une origine unique	176
4.1.1.3 Les théories des origines multiples du NZE	183
4.1.2 Les changements vocaliques en anglais : observations, hypothèses et modélisations	186
4.1.2.1 Qu'est-ce qu'un changement vocalique ?	186
4.1.2.2 Les changements vocaliques dans l'histoire de l'anglais	193
4.1.2.3 Le cas néo-zélandais : un autre Grand Changement Vocalique ?	204
<b>4.2 Influences, convergence et divergence : le NZE dans la tectonique des plaques linguistiques du monde anglophone</b>	<b>210</b>
4.2.1 NZE et RP	210
4.2.1.1 Variables linguistiques héritées et innovations néo-zélandaises	211
4.2.1.2 Les innovations récentes en anglais britannique	218
4.2.1 NZE et AusE	221
4.2.1.1 AusE et NZE : points de convergence historique	221
4.2.1.1 AusE et NZE : points de convergence phonético-phonologiques	226
4.2.1.2 Le grand changement vocalique australien	232
4.2.2 NZE et SSE	236
4.2.2.1 Qu'est-ce que l'anglais écossais ?	236
4.2.2.2 La SVLR	241
4.2.2.3 La question de l'influence écossaise sur le NZE	243
4.2.3 NZE et GA	248
<b>4.3 Modéliser l'évolution du système phonologique vocalique du NZE contemporain</b>	<b>252</b>
4.3.1 Martinet et la vision fonctionnaliste du changement linguistique	254
4.3.2 L'apport de SPE à la phonologie diachronique	256
4.3.3 Les principes du changement linguistique selon Labov	259
4.3.4 Modélisation des changements vocaliques en Théorie de l'Optimalité	263
4.3.5 Modélisation du SFVS néo-zélandais en Théorie de Dispersion	269
4.3.6 De l'importance de l'opposition de longueur en NZE	272
<b>4.4 Conclusions</b>	<b>275</b>

## **PARTIE II - Le corpus PAC Nouvelle-Zélande : ambitions, méthodes, outils**

<b>5. Le programme PAC (Phonologie de l'Anglais Contemporain : usages, variétés et structure) : ambitions, méthodologie, outils</b>	<b>281</b>
<b>5.1 Les corpus en linguistique et en phonologie</b>	<b>283</b>
5.1.1 Linguistique théorique et linguistique empirique : une réconciliation est-elle possible ?	284
5.1.2 La tradition labovienne et la constitution de corpus	288
5.1.3 Corpus oraux sur les variétés de l'anglais et le <i>NZE</i>	294
5.1.4 Discussion	302
<b>5.2 Les apports méthodologiques du programme PAC</b>	<b>304</b>
5.2.1 Principes, ambitions, objectifs	305
5.2.2 Protocole d'enquête	308
5.2.2.1 Les listes de mots	308
5.2.2.2 Le texte lu à haute voix	314
5.2.2.3 Les conversations	317
5.2.3 Sélection des informateurs	319
<b>5.3 Les outils propres au programme PAC</b>	<b>322</b>
5.3.1 Un environnement de travail : PRAAT	323
5.3.2 La transcription orthographique	324
5.3.3 Les codages des données	331
5.3.3.1 Le codage de la rhoticité	333
5.3.3.2 Le codage du 'r' de <i>sandhi</i>	334
5.3.4 Le profil sociolinguistique des locuteurs	337
5.3.5 Les outils de traitement et d'extraction des données	340
5.3.5.1 L'utilisation de DOLMEN	340
5.3.5.2 Vers l'utilisation d'autres outils	344
5.3.6 Conclusions	345
<b>6. Le corpus PAC Nouvelle-Zélande</b>	<b>349</b>
<b>6.1 Le choix de la localisation : Dunedin, Otago, Nouvelle-Zélande</b>	<b>349</b>
<b>6.2 Le recrutement des locuteurs via le(s) réseau(x)</b>	<b>352</b>
6.2.1 Comment utiliser ses réseaux ?	352
6.2.2 Qui sont les locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande : statistiques générales	357

6.2.3	Qui sont les locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande : présentations individuelles	361
<b>6.3</b>	<b>La mise en place et l'adaptation du protocole d'enquête sur le terrain</b>	<b>367</b>
6.3.1	Le déroulement des enregistrements sur le terrain	367
6.3.2	PAC et les corpus écologiques	372
6.3.3	Une tâche supplémentaire : les phrases courtes	381
<b>6.4</b>	<b>Conclusions</b>	<b>386</b>

## **PARTIE III - Résultats et analyses**

### **7. La rhoticité et le 'r' de *sandhi* dans le corpus PAC Nouvelle-Zélande : description et modélisation théorique**

<b>7.1</b>	<b>La rhoticité dans le corpus PAC Nouvelle-Zélande</b>	<b>393</b>
7.1.1	Réalisation phonétique de /r/ et variation	394
7.1.2	La rhoticité dans les différentes tâches du protocole	395
7.1.3	Non-rhoticité stable et rhoticité variable	404
7.1.4	Processus de dérhoticisation	408
7.1.5	Environnement phonétique	414
7.1.6	Influence de l'accentuation	421
7.1.7	Conclusions	422
<b>7.2</b>	<b>Le 'r' de <i>sandhi</i> dans le corpus PAC Nouvelle-Zélande</b>	<b>425</b>
7.2.1	Le 'r' de <i>sandhi</i> dans les différentes tâches du protocole	426
7.2.2	Liaison, intrusion et épenthèse interne	430
7.2.2.1	Liaison, intrusion et épenthèse interne dans les tâches de lecture	432
7.2.2.2	Liaison, intrusion et épenthèse interne dans les conversations	437
7.2.3	Influence du poids syllabique	441
7.2.4	Influence de l'environnement phonétique vocalique	444
7.2.5	Influence de l'accentuation	448
7.2.6	Conclusions	449
<b>7.3</b>	<b>Classement phonologique de /r/ et interprétation théorique du 'r' de <i>sandhi</i></b>	<b>452</b>
7.3.1	Les rhotiques dans les théories phonologiques	453
7.3.1.1	Des propriétés phonético-articulatoires communes à toutes les rhotiques ?	453
7.3.1.2	Les travaux fondateurs sur l'étude du comportement phonologique de /r/	456
7.3.1.3	Le traitement de /r/ dans la Phonologie Générative	459
7.3.1.4	Le traitement de /r/ en Géométrie des Traits	461
7.3.1.5	Le traitement de /r/ grâce à des primitives unaires	463
7.3.1.6	Conclusions	466

7.3.2	L'évolution historique de /r/	467
7.3.2.1	Les origines de /r/ en anglais	467
7.3.2.2	La dérhoticisation historique de l'anglais	469
7.3.2.3	Conclusions	476
7.3.3	Modélisation et interprétation du 'r' de <i>sandhi</i>	477
7.3.3.1	Typologie des variétés de l'anglais	478
7.3.3.2	Traitements par effacement, traitements par insertion et traitements mixtes	481
7.3.3.3	L'analyse d'Harris (1994)	485
7.3.3.4	L'hypothèse de la formation d'une consonne glissante	489
7.3.3.5	Traitement en Théorie de l'Optimalité	490
7.3.3.6	Rhoticité et 'r' de <i>sandhi</i> dans le cadre de la Théorie des Exemplaires	493
7.3.4	Discussion	497

## **8. La phonologie et l'évolution du NZE au prisme de l'enquête : analyses phonéto-acoustiques des voyelles du corpus PAC Nouvelle-Zélande \_\_\_\_\_ 503**

### **8.1 Objectifs, traitement et analyse \_\_\_\_\_ 505**

8.1.1	Les objectifs de notre étude	506
8.1.2	La méthode utilisée pour le traitement des données	510
8.1.2.1	Segmenter la parole de nos locuteurs	510
8.1.2.2	Traitement manuel ou automatique ?	515
8.1.2.3	Les données	515
8.1.2.4	Parole préparée et parole non préparée	517
8.1.2.5	Paramètres de l'extraction formantique	519
8.1.3	Le cadre de l'analyse acoustique des voyelles	519
8.1.3.1	La question de la normalisation des données	519
8.1.3.2	Les procédures existantes pour la normalisation des données	520
8.1.3.3	La présentation des résultats et le cadre de l'analyse	523

### **8.2 Résultats \_\_\_\_\_ 525**

8.2.1	Le système individuel de nos locuteurs	525
8.2.1.1	AS1	525
8.2.1.2	BG1	527
8.2.1.3	BM1	528
8.2.1.4	CC1	530
8.2.1.5	EC1	532
8.2.1.6	ES1	534
8.2.1.7	JM1	536
8.2.1.8	KC1	538
8.2.1.9	LB1	540
8.2.1.10	MG1	542

8.2.1.11	RC3	544
8.2.1.12	SC2	546
8.2.1.13	SS1	548
8.2.1.14	Conclusions	550
8.2.2	L'étude du changement en temps apparent	553
8.2.2.1	Principes	553
8.2.2.2	Tableau général	555
8.2.2.3	TRAP	564
8.2.2.4	DRESS et FLEECE	567
8.2.2.5	KIT	570
8.2.2.6	START et STRUT	573
8.2.2.7	NEAR et SQUARE	576
8.2.3	Discussion	579
<b>8.3</b>	<b>Implications théoriques</b>	<b>582</b>
8.3.1	Le <i>SFVS</i> néo-zélandais	582
8.3.1.1	La question de l'empiètement phonétique	583
8.3.1.2	Pour une théorie biolinguistique du changement	590
8.3.1.3	Instabilité phonétique et stabilité phonologique	597
8.3.2	Le <i>merger</i> NEAR/SQUARE	601
8.3.2.1	Le cas particulier du <i>merger</i>	601
8.3.2.2	Modéliser un <i>merger</i> comme la fusion NEAR/SQUARE	603
8.3.3	Définition phonético-phonologique des voyelles du <i>NZE</i> contemporain	609
8.3.4	Contextes vocaliques et 'r' de <i>sandhi</i>	615
<b>8.4</b>	<b>Conclusions</b>	<b>618</b>
<b>9.</b>	<b>Les conditions de l'émergence et de l'évolution du <i>NZE</i> : éléments sociolinguistiques et statistiques</b>	<b>621</b>
9.1	Les enjeux de la sociolinguistique et de la sociophonétique	623
9.1.1	Sociolinguistique et sociophonétique : deux disciplines à part ?	624
9.1.2	Les facteurs sociolinguistiques traditionnels	631
9.1.2.1	L'origine géographique	631
9.1.2.2	L'âge	635
9.1.2.3	Le sexe/le genre	636
9.1.2.4	La classe sociale	643
9.1.3	Les autres paramètres	652
9.1.3.1	Norme, prestige et stigmatisation	653
9.1.3.2	La notion de style et les phénomènes d'accommodation	656
9.1.3.3	Posture, identité et idéologie	659
9.1.4	Conclusions	665

<b>9.2</b>	<b>Les théories sociolinguistiques du changement</b>	<b>667</b>
9.2.1	<i>New-dialect formation</i> (Trudgill 2004)	667
9.2.1.1	Une théorie des origines multiples du <i>NZE</i>	667
9.2.1.2	Les processus et les étapes au cœur de la théorie de <i>new-dialect formation</i>	669
9.2.1.3	La place des facteurs sociaux dans la théorie de <i>new-dialect formation</i>	675
9.2.2	Les critiques de la théorie de <i>new-dialect formation</i>	679
9.2.2.1	Un modèle d'évolution neutre appuyé par les données ?	679
9.2.2.2	Les limites de la théorie de <i>new-dialect formation</i>	684
9.2.3	Les autres théories sociolinguistiques du changement	689
9.2.3.1	Le cas de Milton Keynes	690
9.2.3.2	Le rôle joué par les facteurs sociaux dans l'évolution ultérieure des variétés de l'anglais	694
9.2.4	Conclusions	704
<b>9.3</b>	<b>Perspective sociolinguistique sur le corpus PAC Nouvelle-Zélande</b>	<b>705</b>
9.3.1	Rhoticité, dérhoticisation et 'r' de <i>sandhi</i>	706
9.3.1.1	Influence des facteurs extralinguistiques sur la rhoticité et le phénomène de dérhoticisation	706
9.3.1.2	Influence des facteurs extralinguistiques sur le 'r' de <i>sandhi</i>	715
9.3.2	Le changement vocalique en <i>NZE</i> contemporain	722
9.3.2.1	Tableau général	722
9.3.2.2	Les voyelles produites par nos locuteurs variablement rhotiques	723
9.3.2.3	Influence de l'âge sur les voyelles produites par nos locuteurs non-rhotiques stables	725
9.3.2.4	Les relations entre les voyelles de <i>DRESS/FLEECE</i> , <i>START/STRUT</i> et <i>NEAR/SQUARE</i>	726
<b>9.4</b>	<b>Conclusions</b>	<b>729</b>
<b>10.</b>	<b>Conclusion</b>	<b>733</b>
	<b>Références bibliographiques</b>	<b>745</b>
	<b>Table des figures</b>	<b>779</b>
	<b>Table des tableaux</b>	<b>783</b>
 <b>ANNEXES</b>		
<b>Annexe A.</b>	<b>Formulaires de consentement</b>	<b>791</b>
<b>Annexe B.</b>	<b>Fiches de renseignements sur les locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande</b>	<b>793</b>



<b>Annexe C. Transcriptions des conversations guidées entre l'enquêtrice et les locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande</b>	<b>831</b>
<b>Annexe D. Transcriptions des conversations libres des locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande</b>	<b>929</b>
<b>Annexe E. Mesures formantiques réalisées à partir des données du corpus PAC-NZ pour les voyelles de KIT, DRESS, TRAP, FLEECE, NEAR, SQUARE, START et STRUT</b>	<b>981</b>
<b>Annexe F. Liste complémentaire de mesures formantiques pour la voyelle de THOUGHT à partir des données du corpus PAC-NZ</b>	<b>1029</b>
<b>Annexe G. Feuille de calculs statistiques pour les voyelles du corpus PAC Nouvelle-Zélande</b>	<b>1033</b>



## Remerciements

---

Mon enquête en Nouvelle-Zélande, et donc cette thèse, n'auraient pas vu le jour si le Professeur Jacques Durand ne m'avait pas fait une offre en accord avec mes aspirations, avec mon désir d'approfondir mes connaissances en phonologie, en phonétique et en sociolinguistique, et de découvrir les méthodes d'investigation sur le terrain. Je le remercie donc sincèrement de m'avoir fait confiance pour mener cette enquête du début à la fin et d'avoir accepté de diriger mon travail. Ses conseils, sa disponibilité infaillible, son expérience m'ont été d'une aide précieuse. Je le remercie tout particulièrement de m'avoir ouvert un horizon professionnel et intellectuel que je ne soupçonnais pas en m'accueillant au sein du programme PAC en 2008. Je le remercie également de m'avoir soutenue et encouragée dans les moments plus difficiles, dans les moments de doute, qu'ils aient été personnels ou professionnels.

Il me faut bien évidemment remercier profondément toutes celles et ceux qui ont accepté de participer à mon enquête, de parler avec moi, de répondre à mes questions, de me faire partager leur point de vue et leurs intuitions sur une variété de sujets, et notamment les accents de l'anglais. Je les remercie de m'avoir consacré du temps et de m'avoir fait parfois des confidences qui m'ont montré la confiance qu'ils avaient en moi et leur ouverture d'esprit par rapport au projet que je voulais mener à bien. C'est avec eux que l'enquête s'est transformée en une véritable découverte humaine, et sans eux ce travail n'existerait pas. Je tiens à remercier tout particulièrement Frédérique Delmas d'avoir été la première à me faire découvrir la Nouvelle-Zélande, de m'avoir permis de m'y rendre il y a maintenant plus de dix ans et d'y rencontrer des gens formidables. Je tiens également à remercier le Dr David Crabbe de l'Université de Victoria à Wellington pour son accueil chaleureux, sa générosité et son soutien, et Elizabeth et Roger Collins de m'avoir présentée à nombre de leurs proches afin que je puisse réaliser les enregistrements dont j'avais besoin et constituer mon corpus. J'ai une pensée particulière aussi pour Stewart Scoones, Rebecca Crabbe et Georgia Bearman.

Je dois également remercier tous ceux grâce à qui j'ai pu apprendre à faire ce que je fais, structurer ma pensée et concrétiser mon travail de recherche. Je pense en premier lieu à Anne Przewozny, que je remercie pour son expertise sur l'anglais australien, son aide, sa disponibilité et son soutien. Nos échanges ont grandement enrichi ma réflexion et m'ont permis d'avancer dans ma recherche. Je remercie aussi Sylvain Navarro, qui a eu la gentillesse de m'épauler et de me transmettre ses connaissances. Je remercie Hélène Giraud pour son enseignement sur les statistiques appliquées aux sciences du langage et pour son aide précieuse dans le traitement de mes données. Je remercie chaleureusement également Léa Courdès-Murphy pour son aide précieuse dans la réalisation de mes calculs statistiques. Je pense aussi à Phil Carr, Inès Brulard-Carr, Gábor Turcsán, Daniel Huber, que je remercie pour leurs remarques, leurs conseils et leurs encouragements.

Je tiens à remercier aussi le laboratoire CLLE-ERSS (UMR 5263) pour m'avoir généreusement prêté le matériel nécessaire à mon enquête, et ce pour toute la durée de mon travail. Sans ce matériel de pointe, la qualité des enregistrements faits sur le terrain n'aurait rien de comparable avec ce qu'elle est, et les résultats de l'enquête, la crédibilité des

conclusions formulées, l'exploitabilité des données recueillies en auraient bien évidemment pâti. Je remercie l'ensemble des membres permanents du laboratoire qui m'ont fait bénéficier de leur expertise lors d'échanges informels ou de séminaires scientifiques. Je remercie chaleureusement Laurence Lamy et Nathalie Moulic qui m'ont aidée à faire mon voyage de recherche en Nouvelle-Zélande et m'ont permis de me rendre à de nombreuses manifestations scientifiques qui ont enrichi ma réflexion et m'ont permis de rencontrer des chercheurs passionnés et passionnants.

Je remercie surtout l'ensemble des doctorants du laboratoire CLLE-ERSS, avec qui j'ai passé des années intenses et heureuses, d'avoir su créer une atmosphère de travail rassurante et conviviale au laboratoire et de m'avoir toujours montré leur soutien, leur amitié et leur confiance. J'ai une pensée particulière pour Stéphanie Lopez et Aurélie Guerrero qui m'ont accueillie au sein du laboratoire en 2010, pour Caroline Atallah qui a commencé sa thèse en même temps que moi et qui m'a soutenue tout au long de cette intense aventure, pour Marine Lasserre et Luce Lefeuvre avec qui j'ai eu le plaisir d'être représentante des doctorants du laboratoire CLLE-ERSS. Je pense aussi à François Morlane-Hondère, Florian Savreux, Manuel Perez, Willy Beaujean, Karla Orihuela et Maxime Warnier, qui ont rendu le quotidien au laboratoire extrêmement agréable et m'ont manifesté leur soutien et leur amitié en de nombreuses occasions.

Je remercie aussi le Département des Études Anglophones de l'Université Toulouse-Jean Jaurès de m'avoir permis d'enseigner pendant quatre années dans le cadre d'un contrat doctoral et d'un contrat d'ATER. J'ai pu à la fois m'épanouir en tant qu'enseignante, au sein d'une excellente équipe pédagogique, et bénéficier d'excellentes conditions pour mener à bien mon projet de thèse. Je tiens à remercier également le Département d'Anglais de l'Université Jean Moulin Lyon 3 de m'avoir offert un poste d'ATER pour l'année universitaire 2014-2015, et en particulier Mme Marie-Agnès Gay d'avoir fait en sorte d'aménager mon emploi du temps afin que je puisse terminer la rédaction de mon manuscrit de thèse dans les meilleures conditions.

Pour terminer sur une note plus personnelle, je tiens à remercier mes amis, qu'ils soient eux-mêmes thésards ou non, de m'avoir supportée, au sens littéral du terme, pendant ces quatre longues années de thèse, pour m'avoir changé les idées quand j'en avais besoin, pour m'avoir rassurée et encouragée quand je n'y croyais pas. Je pense tout particulièrement à Lise Forment, Charlotte Danino-Resche, Anne-Célia Feutrie, Jeanne Chiron, Clément Sarrazanas, Romain Loriol, Florent Desmaison, Anne-Sophie Sézille, Eva Gillard, Myriam Drouet, Marie Bouhier-Notari, Léa Raimbaud et Murielle Trouillet. Mon travail ne serait pas ce qu'il est si je ne les avais pas rencontrés et si je n'avais pas la chance d'avoir leur amitié.

J'ai une pensée toute particulière pour Buddy Dirat sans qui mon expérience toulousaine n'aurait jamais été aussi intense, agréable, riche en amitiés et en émotions. Je ne le remercierai jamais assez de son soutien et de son amitié.

Je remercie surtout mes parents et mon frère pour leur soutien et leur confiance. Ils m'ont supportée eux aussi dans les moments plus difficiles et n'ont cessé de croire en moi, en mes qualités et en mes compétences. J'espère qu'ils sont fiers de moi aujourd'hui.

Je remercie tout particulièrement Hugo Chatellier d'avoir su me soutenir, m'encourager, me motiver et me changer les idées lorsqu'il le fallait, et ce pendant l'année sans doute la plus difficile de ma vie. Je le remercie également de ses conseils précieux et de ses remarques qui ont grandement amélioré le contenu de cette thèse. Je n'y serais pas arrivé sans lui et ce travail n'aurait pas de sens sans la perspective offerte par nos projets ensemble.

Enfin, j'ai une pensée pour mes grands-parents que je n'ai pas eu la chance de connaître autant que je l'aurais souhaité. Je ne sais pas s'ils auraient imaginé que je soutiendrais un jour une thèse. Je leur dédie ce travail.



# Conventions

Les symboles utilisés dans cette étude sont ceux de l'Alphabet Phonétique International (API) regroupés dans le tableau<sup>1</sup> ci-dessous :

**THE INTERNATIONAL PHONETIC ALPHABET (revised to 2005)**

CONSONANTS (PULMONIC) © 2005 IPA

	Bilabial	Labiodental	Dental	Alveolar	Postalveolar	Retroflex	Palatal	Velar	Uvular	Pharyngeal	Glottal
Plosive	p b			t d		ʈ ɖ	c ɟ	k ɡ	q ɢ		ʔ
Nasal	m	ɱ		n		ɳ	ɲ	ŋ	ɴ		
Trill				r					ʀ		
Tap or Flap		ⱱ		ɾ		ɽ					
Fricative	ɸ β	f v	θ ð	s z	ʃ ʒ	ʂ ʐ	ç ʝ	x ɣ	χ ʁ	ħ ʕ	h ɦ
Lateral fricative				ɬ ɮ							
Approximant		ʋ		ɹ		ɻ	j	ɰ			
Lateral approximant				l		ɭ	ʎ	ʟ			

Where symbols appear in pairs, the one to the right represents a voiced consonant. Shaded areas denote articulations judged impossible.

CONSONANTS (NON-PULMONIC)

Clicks	Voiced implosives	Ejectives
◌ǀ Bilabial	◌ɓ Bilabial	◌ʼ Examples:
◌ǃ Dental	◌ɗ Dental/alveolar	◌pʼ Bilabial
◌ǂ (Post)alveolar	◌ɗ̪ Palatal	◌tʼ Dental/alveolar
◌ǁ Palatoalveolar	◌ɠ Velar	◌kʼ Velar
◌ǀ Alveolar lateral	◌ɠ Uvular	◌sʼ Alveolar fricative

OTHER SYMBOLS

◌̥ Voiceless labial-velar fricative	◌̺ Alveolo-palatal fricatives
◌̹ Voiced labial-velar approximant	◌̬ Voiced alveolar lateral flap
◌̜ Voiced labial-palatal approximant	◌̝ Simultaneous ʃ and x
◌̥ Voiceless epiglottal fricative	
◌̜ Voiced epiglottal fricative	Affricates and double articulations can be represented by two symbols joined by a tie bar if necessary.
◌̚ Epiglottal plosive	

DIACRITICS Diacritics may be placed above a symbol with a descender, e.g. ɪ̥̚

◌̥ Voiceless	◌̚ Breathy voiced	◌̚ Dental	◌̚ Apical
◌̚ Voiced	◌̚ Creaky voiced	◌̚ Laminar	◌̚ Nasalized
◌̚ Aspirated	◌̚ Linguolabial	◌̚ Nasal release	◌̚ Lateral release
◌̚ More rounded	◌̚ Labialized	◌̚ No audible release	
◌̚ Less rounded	◌̚ Palatalized		
◌̚ Advanced	◌̚ Velarized		
◌̚ Retracted	◌̚ Pharyngealized		
◌̚ Centralized	◌̚ Velarized or pharyngealized		
◌̚ Mid-centralized	◌̚ Raised	◌̚ Lowered	
◌̚ Syllabic	◌̚ Advanced Tongue Root	◌̚ Retracted Tongue Root	
◌̚ Non-syllabic			
◌̚ Rhoticity			

VOWELS

Where symbols appear in pairs, the one to the right represents a rounded vowel.

SUPRASEGMENTALS

- ◌ˈ Primary stress
- ◌ˌ Secondary stress
- ◌ː Long
- ◌ˑ Half-long
- ◌ˑ̇ Extra-short
- ◌ˑ̆ Minor (foot) group
- ◌ˑ̇ Major (intonation) group
- ◌ˑ̈ Syllable break
- ◌ˑ̈̆ Linking (absence of a break)

TONES AND WORD ACCENTS CONTOUR

◌˥ Extra high	◌˨ or ˩ Rising
◌˦ High	◌˧ Falling
◌˥̇ Mid	◌˦̇ High rising
◌˥̇ Low	◌˧̇ Low rising
◌˥̇ Extra low	◌˧̇ Rising-falling
◌˥̇ Downstep	◌˧̇ Global rise
◌˥̇ Upstep	◌˧̇ Global fall

<sup>1</sup> Ce tableau est disponible à l'adresse suivante : <http://www.langsci.ucl.ac.uk/ipa/>.





# 1. Introduction

---

“The European settlement of New Zealand dates back about 160 years, which means that New Zealand English (NZE) developed at a time when it was possible to have not only written accounts of early speech but also recorded evidence.” À travers cette remarque, Maclagan et Gordon (2004 : 41) soulignent la singularité historique de la Nouvelle-Zélande et, par extension, le statut particulier de l’anglais néo-zélandais au sein du monde anglophone. La Nouvelle-Zélande est, historiquement, l’un des derniers territoires à avoir été peuplé par l’homme, en l’occurrence par un peuple polynésien, dénommé les Maoris, il y a environ un millier d’années. La Nouvelle-Zélande est également l’un des derniers endroits du monde à avoir été colonisé par l’Empire britannique, et ce peu après l’Australie, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. L’anglais néo-zélandais (ci-après *NZE*, pour *New Zealand English*) constitue un objet d’étude à part pour les phonologues et les sociolinguistes car il promet une observation inédite du développement dialectal, ainsi qu’un objet d’étude privilégié pour la communauté des chercheurs néo-zélandais, car il signifie la quête d’une identité locale, nationale à travers l’étude de ses traits linguistiques, et en particulier phonético-phonologiques, caractéristiques.

Au surplus, ce que soulignent Maclagan et Gordon, au-delà du fait que la Nouvelle-Zélande est une nation jeune et l’une des communautés linguistiques à s’être développée le plus récemment, est l’existence de corpus d’enregistrements des premiers locuteurs du *NZE*, ainsi que des générations suivantes, qui sont notamment exploités par le projet *ONZE*<sup>2</sup>. Le *NZE* est l’unique variété d’anglais pour laquelle la communauté des chercheurs dispose de telles archives orales authentiques, et cette « exception » néo-zélandaise s’explique par l’émergence assez récente du *NZE* qui a quasiment coïncidé avec le développement du matériel nécessaire à l’enregistrement de la parole humaine. L’existence de tels corpus oraux a nécessairement orienté la recherche sur l’anglais néo-zélandais dans la mesure où étudier une variété d’une langue à partir d’un corpus oral constitue un choix méthodologique crucial. Selon Baude et Abouda (2006 : 144) :

« Travailler sur corpus consistait alors à considérer l’objet d’étude comme une collection ordonnée de productions attestées et situées. Cette définition de l’objet impliquait une démarche empirique de description des faits qui s’opposait à une démarche hypothético-déductive fondée sur l’intuition du chercheur. La méthodologie de travail sur corpus était donc un acte

---

<sup>2</sup> Le projet *ONZE* (*The Origins of New Zealand English*) est un projet dialectologique coordonné notamment par Elizabeth Gordon, Jennifer Hay et Margaret Maclagan et soutenu par l’Université de Canterbury, à Christchurch en Nouvelle-Zélande. Ce projet a pour ambition de documenter les origines du *NZE*, ses traits phonético-phonologiques caractéristiques ainsi que son évolution, et de confronter ces analyses aux théories existantes dans les domaines de la sociolinguistique, de la linguistique historique et de la phonologie. Pour ce faire, le projet *ONZE* dispose de nombreuses archives orales avec plusieurs centaines de locuteurs, et notamment les premiers locuteurs du *NZE* nés dans les années 1850. Nous aurons l’occasion de mentionner les travaux menés dans le cadre de ce projet à de nombreuses reprises dans notre thèse (voir chapitres 2, 4, 5 et 9 par exemple).

scientifique fort et fondateur de certains domaines (sociolinguistique, analyse de la conversation, ethnolinguistique, *etc.*) centrés sur la conception de "corpus de langue parlée". »

De fait, exploiter ces ressources spécifiques au *NZE* a signifié, pour la communauté des chercheurs, néo-zélandais notamment, faire avancer la linguistique de corpus en général, questionner les méthodes de constitution et d'exploitation des grands corpus oraux et interroger la division profonde qui existait, et existe encore en linguistique, entre linguistique théorique, formelle, et linguistique empirique, de corpus. Le *NZE* est devenu un objet d'étude scientifique à un moment charnière pour la linguistique mondiale, comme le raconte Labov (1987 : 2) : "Among the leaders of American linguistics in the first half of this century, Boas and Sapir favored the basic strategy of 'ask the informant'. Bloomfield, Harris and Voegelin (1951) distrusted the subjective bias of this procedure, and argued that the invention of the magnetic tape recorder should make it possible to base linguistic work on spontaneous speech production."

L'existence d'archives orales a fait basculer la recherche sur le *NZE* du côté empirique, c'est-à-dire du côté de la description des phénomènes phonético-phonologiques caractéristiques de cette variété d'anglais à partir de données authentiques et d'une modélisation théorique des phénomènes observés qui tient compte de la variation attestée dans ces données orales. Ces données, riches et uniques, ont en effet permis aux experts de la phonologie, de la sociolinguistique et de la linguistique historique de formuler un certain nombre de théories quant à l'émergence de la variété néo-zélandaise dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et à la nature de son évolution linguistique au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Ces données ont également permis aux chercheurs de fournir un inventaire phonologique précis pour cette variété d'anglais, ainsi qu'une description de ses caractéristiques phonético-acoustiques.

Au-delà de l'apport scientifique concret que constituent ces descriptions, elles représentent également un acquis identitaire majeur dans la mesure où, pendant des décennies, la Nouvelle-Zélande a été principalement envisagée comme une ancienne colonie britannique ou comme une « petite Australie ». Cela contribue à expliquer pourquoi, encore aujourd'hui, le *NZE* est relativement peu connu et peu étudié en dehors de la communauté des chercheurs néo-zélandais, alors même que cette variété d'anglais peut nous apprendre beaucoup de choses sur la dynamique des systèmes de l'anglais à travers le monde, de par ses liens historiques avec l'Angleterre, l'Écosse et l'Australie.

Aussi, notre recherche n'entend pas supplanter les travaux qui ont été menés sur le *NZE*, ni examiner les mêmes données, mais bel et bien s'appuyer sur ces recherches et ces analyses pour examiner un nouveau corpus de données orales authentiques constitué selon la méthodologie et les principes propres au programme<sup>3</sup> PAC (Phonologie de l'Anglais

---

<sup>3</sup> Nous choisissons ici le terme de « programme » car PAC regroupe effectivement, selon la définition même du terme « programme », un ensemble de projets ayant un objectif commun, en l'occurrence une meilleure description de la diversité de l'anglais tel qu'il est parlé à travers le monde. Le programme PAC a une forte assise phonético-phonologique mais ses ambitions ne se limitent pas à la phonologie et les enregistrements dont

Contemporain : usage, variétés et structure). Nous souhaitons donc inscrire nos travaux dans la continuité de la recherche menée sur l'anglais néo-zélandais, et contribuer au débat sur la question du changement linguistique, et plus spécifiquement du changement phonético-phonologique, en confrontant les descriptions, les modélisations théoriques et les interprétations sociolinguistiques qui existent à la réalité d'un corpus de données orales authentiques et récentes, récoltées selon une méthodologie spécifique et avec des ambitions précises.

En d'autres termes, nous souhaitons faire de la Nouvelle-Zélande notre laboratoire d'une réflexion multidimensionnelle, c'est-à-dire historique, phonético-phonologique et sociolinguistique, du changement linguistique. Le corpus PAC que nous avons constitué à Dunedin, en Otago, dans l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande, constitue une étude de cas sur le changement phonético-phonologique, et plus précisément sur deux phénomènes : la rhoticité et le 'r' de *sandhi* d'un côté, et le changement vocalique impliquant les voyelles de KIT, DRESS, TRAP, FLEECE, START, STRUT, NEAR et SQUARE de l'autre. Notre thèse s'intitule « Sociophonologie de l'anglais contemporain en Nouvelle-Zélande : corpus et dynamique des systèmes » et a pour ambitions : a) de fournir une description phonético-phonologique aussi exhaustive que possible du *NZE*, b) d'exploiter sa méthodologie propre pour tirer des conclusions quant à l'utilisation des corpus en linguistique et en sociolinguistique, c) de tirer profit de la comparabilité des données au sein du programme PAC, et plus largement de l'existence de corpus de données orales sur de nombreuses variétés de l'anglais, pour inclure une réflexion sur la dynamique des systèmes de l'anglais à travers le monde et sur la place du *NZE* dans cette « tectonique des plaques » linguistique, et d) de formuler une réflexion théorique sur les modélisations phonético-phonologiques et sociolinguistiques des phénomènes qui nous intéressent, à savoir la rhoticité et le 'r' de *sandhi*, et les changements vocaliques.

Pour ce faire, nos travaux se décomposent de la manière suivante :

Le **chapitre deux** sera consacré à l'histoire de la Nouvelle-Zélande, de l'introduction de l'anglais sur ce territoire et de l'émergence du dialecte<sup>4</sup> néo-zélandais. Cette

---

il dispose sont exploités par des chercheurs dans les domaines de la syntaxe, du lexique ou de la morphologie, ainsi que par des enseignants de l'anglais langue seconde. Le programme PAC est donc un programme sociolinguistique aux multiples facettes dont nous présenterons les ambitions et la méthodologie propres en détail dans notre thèse.

<sup>4</sup> Nous utilisons ici le terme « dialecte » non pas comme désignant un « rang secondaire » de la langue, comme l'écrit Pierre Encrevé dans sa définition du terme « dialecte » dans l'*Encyclopaedia Universalis* (<http://www.universalis.fr/encyclopedie/dialectes-et-patois/>), mais comme variété linguistique propre à un groupe d'individus déterminé, comme sous-ensemble géographique d'une langue ayant des traits linguistiques identifiables et répertoriés. En cela, nous souscrivons tout à fait aux propos d'Encrevé : « Aussi la dialectalisation est-elle une tendance normale de toute langue vivante répandue sur un territoire assez vaste et parmi une population assez nombreuse : le français de Lille a des caractéristiques qui ne sont pas celles du français de Lyon ou de Nancy, l'anglo-américain de Chicago est différent de celui de Boston ; mais ces formes régionales que prend une langue commune à toute une nation ne nient pas son unité, qui se compose de leur ensemble. » Le dialecte néo-zélandais (*NZE*) s'entend, par conséquent, comme variété de l'anglais parlée par la communauté des natifs anglophones de Nouvelle-Zélande. Nous aurons bien évidemment l'occasion d'y revenir dans notre thèse.

contextualisation est nécessaire pour comprendre la place qu'occupe la Nouvelle-Zélande, et *a fortiori* le *NZE*, au sein du monde anglophone. Nous présenterons notamment les grands débats qui animent la communauté des chercheurs quant à la formation d'une variété néo-zélandaise de l'anglais stable et distincte. S'ensuivra une synthèse des traits linguistiques (sémantique et lexicaux, discursifs et morphosyntaxiques) caractéristiques de cette variété, à l'exception des traits phonético-phonologiques qui constituent le cœur de nos travaux et sur lesquels nous nous concentrerons dans les chapitre suivants. Cette première description du *NZE* nous permettra de donner un aperçu linguistique d'une variété relativement peu connue des linguistes et nous fournira une perspective autre que phonético-phonologique sur l'évolution de cette variété.

Le **chapitre trois** sera consacré à une description phonético-phonologique fine du *NZE* à partir de la littérature sur cette variété. Nous fournirons une description précise du système segmental de cette variété, en commençant par les voyelles, car ce sont les propriétés de certaines voyelles et leur incidence lexicale qui font du *NZE* une variété à part, distincte de l'anglais australien (*AusE*, pour *Australian English*) ou de l'anglais britannique standard (*Received Pronunciation*). Nous inclurons également une description du système consonantique de cette variété, et aborderons à cette occasion la question de la non-rhoticité de l'anglais néo-zélandais standard et de la rhoticité historique de l'extrême sud de l'île du Sud. Nous rendrons également compte du phénomène de 'r' de *sandhi*, tel qu'il a pu être observé dans cette variété d'anglais, dans la mesure où l'émergence de ce phénomène est étroitement liée à la non-rhoticité du système. Nous aborderons la question de la variation régionale et de la variation sociale en *NZE* contemporain avant de conclure en fournissant une description des phénomènes suprasegmentaux caractéristiques de cette variété. Cet examen approfondi du système phonético-phonologique du *NZE* contemporain, à partir de la littérature sur cette variété, nous permettra de mettre au jour des phénomènes qui n'ont pas encore été analysés en profondeur et les questions qui n'ont pas encore trouvé de réponses. C'est donc à l'issue de ce chapitre que nous sélectionnerons les deux phénomènes nous permettant une étude de la variation et du changement : en l'occurrence la rhoticité et le 'r' de *sandhi*, et les changements vocaliques.

Au **chapitre quatre**, nous fournirons les éléments historiques et phonético-phonologiques qui permettent de faire le lien entre notre chapitre deux, consacré à l'histoire de la Nouvelle-Zélande et de l'implantation de l'anglais sur ce territoire, et notre chapitre trois, consacré à une description phonético-phonologique fine du *NZE* contemporain. Autrement dit, nous tenterons de reconstruire le scénario d'évolution phonético-phonologique du *NZE* depuis son émergence dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Plus précisément, nous nous concentrerons sur le système vocalique de cette variété et sur la notion de changement vocalique. Nous nous intéresserons à l'histoire de la représentation des voyelles du *NZE* dans la mesure où elle nous révèle beaucoup de choses sur la manière dont a été considéré l'anglais néo-zélandais, d'un point de vue scientifique. De plus, pour mettre en perspective l'évolution phonético-phonologique de cette variété, et en particulier l'évolution de son système vocalique, nous comparerons l'histoire du *NZE* à celle des variétés de l'anglais qui ont un lien historique avéré avec lui, à savoir les variétés du sud de l'Angleterre, l'anglais australien et

l'anglais écossais notamment. Enfin, nous proposerons une synthèse des modélisations théoriques qui ont été avancées dans la littérature pour rendre compte des changements vocaliques, et notamment du changement en chaîne affectant les voyelles néo-zélandaises de KIT, DRESS et TRAP.

À l'issue de ces trois premiers chapitres, qui constituent la première partie de notre thèse consacrée à un état de la recherche sur le *NZE*, nous disposerons de la matière historique et phonético-phonologique théorique nécessaire pour étudier la variation et la question du changement linguistique, et en particulier les phénomènes qui nous intéressent, à savoir la rhoticité et le 'r' de *sandhi*, et les changements vocaliques. Il nous faudra donc passer à la deuxième partie de notre thèse consacrée à la présentation des données que nous avons exploitées pour étudier ces phénomènes.

Au **chapitre cinq**, nous présenterons et défendrons les ambitions, les principes et les choix méthodologiques propres au programme PAC en ce qui concerne la constitution de ses corpus sur le terrain et l'exploitation des données issues de ces corpus. Nous replacerons, en premier lieu, le programme PAC dans le débat qui oppose la linguistique de corpus à la linguistique théorique formelle en ce qui concerne les observables linguistiques, en réaffirmant que le choix de constituer un corpus de données orales authentiques est un choix méthodologique fort, et non une fin en soi, qui doit permettre une observation en profondeur de la langue. Il nous faudra présenter également les outils choisis pour le traitement des données, et par exemple les conventions de transcription du signal sonore utilisées au sein de PAC, les systèmes de codage mis au point pour l'étude de phénomènes spécifiques, et notamment la rhoticité et le 'r' de *sandhi*, ainsi que les outils logiciels et statistiques qui permettent d'automatiser certaines des étapes d'analyse des données et de fournir des résultats solides d'un point de vue scientifique.

Le **chapitre six** sera consacré à une présentation détaillée du corpus PAC Nouvelle-Zélande et de ses locuteurs. Nous pourrions y expliquer la genèse de notre enquête, montrer le corpus PAC en action, pour ainsi dire, en expliquant comment le protocole PAC, qui est commun à toutes les enquêtes menées au sein du programme, a pu et a dû être adapté à la réalité du terrain en Nouvelle-Zélande. Nous pourrions également mettre en évidence les points forts de ce corpus mais aussi ses limites, par rapport à d'autres corpus réalisés dans le cadre d'autres projets par exemple. Nous nous intéresserons aussi à la question de l'écologie des données linguistiques et défendrons à cette occasion les choix méthodologiques faits par le programme PAC, et appliqués pour la constitution du corpus PAC Nouvelle-Zélande, par rapport aux corpus dits « écologiques ». Nous conclurons ainsi la deuxième partie de notre thèse et entamerons la troisième et dernière partie consacrée aux résultats et aux analyses que notre méthodologie, nos outils et nos données orales authentiques et récentes nous ont permis d'obtenir et de formuler sur le changement phonético-phonologique en *NZE*.

Le **chapitre sept** sera consacré à la question de la rhoticité, qui est une question fondamentale dans l'étude des variétés de l'anglais dans le monde puisqu'elle les divise en deux grandes familles : les variétés non-rhotiques d'un côté et les variétés rhotiques de l'autre. Nous commencerons par une description de la rhoticité et du phénomène de 'r' de *sandhi* au sein de notre corpus. Nous proposerons ensuite une synthèse des catégorisations phonético-



phonologiques qui ont été défendues dans la littérature pour le phonème /r/, de l'évolution historique de 'r' en anglais, et des modélisations théoriques qui ont été avancées pour rendre compte du phénomène de 'r' de *sandhi*. Ces analyses et ces interprétations, formulées dans le cadre de diverses écoles de la phonologie, seront mises en perspective grâce aux observations que nous aurons formulées à partir des données de notre corpus PAC Nouvelle-Zélande. En cela, notre démarche s'attachera à transcender le clivage traditionnel entre linguistique de corpus et linguistique théorique formelle, puisque nous utiliserons nos données empiriques pour formuler une réflexion théorique sur ce qu'est un /r/ et sur ce qu'est un 'r' de *sandhi* en anglais.

Au **chapitre huit**, nous présenterons les résultats que le corpus PAC Nouvelle-Zélande nous a permis d'obtenir en ce qui concerne les changements vocaliques dans cette variété, et plus spécifiquement les changements affectant les voyelles des ensembles lexicaux KIT, DRESS, TRAP, FLEECE, START, STRUT, NEAR et SQUARE. Nous détaillerons la méthode que nous avons suivie pour mener à bien une étude phonético-acoustique des voyelles produites par nos locuteurs et présenterons les outils dont nous nous sommes servi pour traiter les valeurs formantiques extraites. Nous proposerons une analyse en temps apparent des changements affectant ces voyelles à partir des systèmes individuels de nos locuteurs. Nous formulerons également des conclusions quant aux implications théoriques de ces changements en *NZE*, pour ce qui est de la modélisation des changements en chaîne, des fusions (*mergers*), mais également en ce qui concerne la rhoticité et le phénomène de 'r' de *sandhi*. Nous proposerons finalement une description phonologique des voyelles du *NZE* contemporain, ainsi qu'une modélisation du changement ayant affecté ces voyelles, tel que celui-ci émerge des données de notre corpus PAC, dans le cadre de la Phonologie de Dépendance.

Enfin, au **chapitre neuf**, nous développerons le pan sociolinguistique de notre étude en démontrant, grâce à l'utilisation d'outils statistiques, quels sont les facteurs extralinguistiques (âge, sexe, niveau d'éducation, origines géographiques etc.) qui ont un impact significatif sur le système phonético-phonologique des locuteurs de notre corpus PAC. Nous fournirons une synthèse des enjeux théoriques liés à la sociolinguistique et à la sociophonétique à partir des travaux publiés dans la littérature sur les variétés de l'anglais, et notamment sur le *NZE*. Nous reviendrons sur l'une des théories majeures sur l'émergence du *NZE*, la *new-dialect formation* (Trudgill 2004), et mettrons en évidence la nécessité de prendre en compte les facteurs extralinguistiques, avec les facteurs purement linguistiques, pour rendre compte du changement phonético-phonologique affectant une variété comme l'anglais néo-zélandais.

Enfin, nous offrirons des **conclusions** sur chacun des points centraux à notre thèse, à savoir l'exploitation d'un corpus d'enregistrements oraux authentiques et récents, la rhoticité et le 'r' de *sandhi*, les phénomènes de changement vocalique tels que les changements en chaîne et les fusions (*mergers*), la dynamique des systèmes des variétés de l'anglais dans le monde, et l'impact de l'identité et de la compétence sociolinguistiques des locuteurs sur la production de certains phénomènes phonético-phonologiques, en l'occurrence la rhoticité, le 'r' de *sandhi* et la qualité des voyelles. De la même façon que nous soulignerons les avancées

que nos travaux auront permis d'accomplir, nous montrerons les limites de notre étude et poserons les questions capables d'amorcer un travail constructif d'après-thèse, que ce soit pour nous bien sûr, mais aussi pour les spécialistes de l'anglais néo-zélandais, les membres du programme PAC et les chercheurs impliqués dans d'autres projets sociolinguistiques fondés sur l'exploitation de corpus de données orales.





## **PARTIE I**

---

### **L'anglais néo-zélandais : état de la recherche**



## 2. La Nouvelle-Zélande et l'anglais néo-zélandais d'hier à nos jours : éléments d'histoire

---

*"If it would not look too much like showing off, I would tell the reader where New Zealand is."  
(Mark Twain 1897)*

### 2.1 Généralités

La Nouvelle-Zélande est l'un des territoires les plus isolés au monde : c'est un pays du continent océanien situé au sud-ouest de l'océan Pacifique, et son plus proche voisin, l'Australie, dont la Nouvelle-Zélande est séparée par la mer de Tasman (ou mer de Tasmanie), se trouve à environ 1 600 kilomètres à l'ouest. Ses autres « voisins » sont notamment la Nouvelle-Calédonie et les îles Tonga, à environ 2 000 kilomètres au nord, et l'Antarctique qui se situe à environ 2 300 kilomètres au sud de la Nouvelle-Zélande. Il n'est donc pas surprenant que la Nouvelle-Zélande soit généralement considérée comme « les antipodes » par excellence. Hay *et al.* (2008 : 1) rapportent que cet isolement géographique est comme définitoire de la Nouvelle-Zélande car il est extrêmement ancien : “ This state of isolation began 80 million years ago when the land mass of New Zealand broke away from the continent of Australia. Before that New Zealand was a very small part of Gondwanaland, the vast Southern supercontinent which in time broke up into the continents of South America, Africa, India, Antarctica and Australia.” C'est cet isolement qui a construit, malgré tout, la réputation de la Nouvelle-Zélande en tant que sanctuaire pour une faune et une flore uniques au monde et qui en a fait une destination privilégiée pour les amoureux de paysages hors du commun.

#### 2.1.1 La Nouvelle-Zélande dans le monde

La Nouvelle-Zélande fait partie de l'Océanie, c'est donc un pays océanien, mais il n'est pas rare de lire que c'est également un pays australasien. En effet, depuis 1843, la Nouvelle-Zélande est considérée comme faisant partie, avec d'autres îles, de ce que Charles de Brosses<sup>5</sup> a appelé l'« Australasie », dont Charles Hector Jacquinot<sup>6</sup> a donné la définition suivante :

« Je pense qu'il eût été plus conforme à la nature, aux rapports géologiques des îles océaniques, de comprendre dans la division polynésienne la Micronésie et la Polynésie proprement dite ; sans en excepter les îles Viti

---

<sup>5</sup> C'est à Charles de Brosses (1709-1777) qu'est attribuée la paternité des termes « Polynésie » et « Australasie » dans son ouvrage intitulé *Histoire des navigations aux terres australes*. Cet ouvrage est une compilation d'anecdotes et de récits sur tous les voyages entrepris dans l'hémisphère sud connus à l'époque.

<sup>6</sup> Charles Hector Jacquinot (1796-1879) est un officier de marine français qui a été le second de Jules Dumont d'Urville, à la tête de la corvette la *Zélée*, lors de son expédition en Antarctique en 1837.

[Fidji], et de fixer les limites est de la Malaisie à la côte ouest des Moluques en s'élevant jusqu'à la latitude de Formose ; de comprendre ensuite sous la dénomination de Mélanésie les deux centres géologiques qui reçurent le nom de Nouvelle-Hollande et Nouvelle-Guinée, puis les Moluques, la Louisiade, les îles Salomon, les Hébrides, la Calédonie, y compris la Nouvelle-Zélande et Van Diémen qui, comme tous ces archipels, ne sont que des annexes de l'Australie. Je voudrais, en outre, que ces deux dénominations Malaisie et Mélanésie fussent réunies sous l'appellation générale d'Australasie<sup>7</sup>. »

Il est intéressant de constater qu'à l'époque où Jacquinot rédige son *Voyage*, la Nouvelle-Zélande est toujours considérée comme une « annexe » de l'Australie et non comme un territoire à part entière et indépendant. Nous y reviendrons dans ce même chapitre lorsque nous parlerons plus en détail de l'histoire de la Nouvelle-Zélande. La carte<sup>8</sup> ci-après (voir figure 1) permet de mieux visualiser la multitude d'îles qui constitue l'Océanie, et *a fortiori* l'Australasie, et la place de la Nouvelle-Zélande au sein de ces deux zones géographiques prédéfinies.

La Nouvelle-Zélande appartient à une autre entité reconnue, le *Commonwealth* ou *Commonwealth of Nations*, qui est une organisation plus politique et historique que strictement géographique. Cette organisation regroupe aujourd'hui 54 états indépendants dont 52 sont d'anciennes colonies ou d'anciens protectorats de l'Empire Britannique. Aujourd'hui encore, ce *Commonwealth* est symboliquement dirigé par le souverain britannique, en l'occurrence la Reine Elisabeth II<sup>9</sup>. La carte<sup>10</sup> ci-après (voir figure 2) donne un aperçu de ce qu'est le *Commonwealth*. L'idée d'un *British Commonwealth of Nations* est née des conférences impériales de la fin des années 1920 conviant les premiers ministres des états colonisés à débattre avec le premier ministre britannique, notamment de l'avenir des colonies. En 1931, les relations qu'entretient la couronne britannique avec ses colonies et protectorats, qu'elles soient économiques, politiques ou autres, sont formalisées dans le Statut de Westminster qui reconnaît l'indépendance de tous les dominions de l'Empire britannique. Le Canada est le premier état auquel ce statut est appliqué et le premier état à faire par conséquent partie du *Commonwealth*. Suivent l'Australie et la Nouvelle-Zélande qui, elles, ratifient le Statut en 1942 et 1947 respectivement.

---

<sup>7</sup> Cette citation est extraite de *Voyage au Pôle Sud et dans l'Océanie sur les corvettes l'Astrolabe et la Zélée*, par C.H. Jacquinot. Tome Premier. Paris, Gide et J. Baudry, éditeurs. 1883 : 258.

<sup>8</sup> Cette carte est disponible (en date du 13/01/2013) sur le site *Natural Resources Canada* à l'adresse suivante : [http://atlas.nrcan.gc.ca/auth/english/maps/reference/international/oceania/referencemap\\_image\\_view](http://atlas.nrcan.gc.ca/auth/english/maps/reference/international/oceania/referencemap_image_view).

<sup>9</sup> Les sources que nous avons utilisées dans ce paragraphe consacré au *Commonwealth* proviennent des archives disponibles sur le site officiel du Commonwealth : <http://www.thecommonwealth.org/>.

<sup>10</sup> Cette carte du *Commonwealth of Nations* est disponible gratuitement (en date du 13/01/2013) au téléchargement à l'adresse suivante : <http://www.monarchy.org.nz/images/graphics/>.

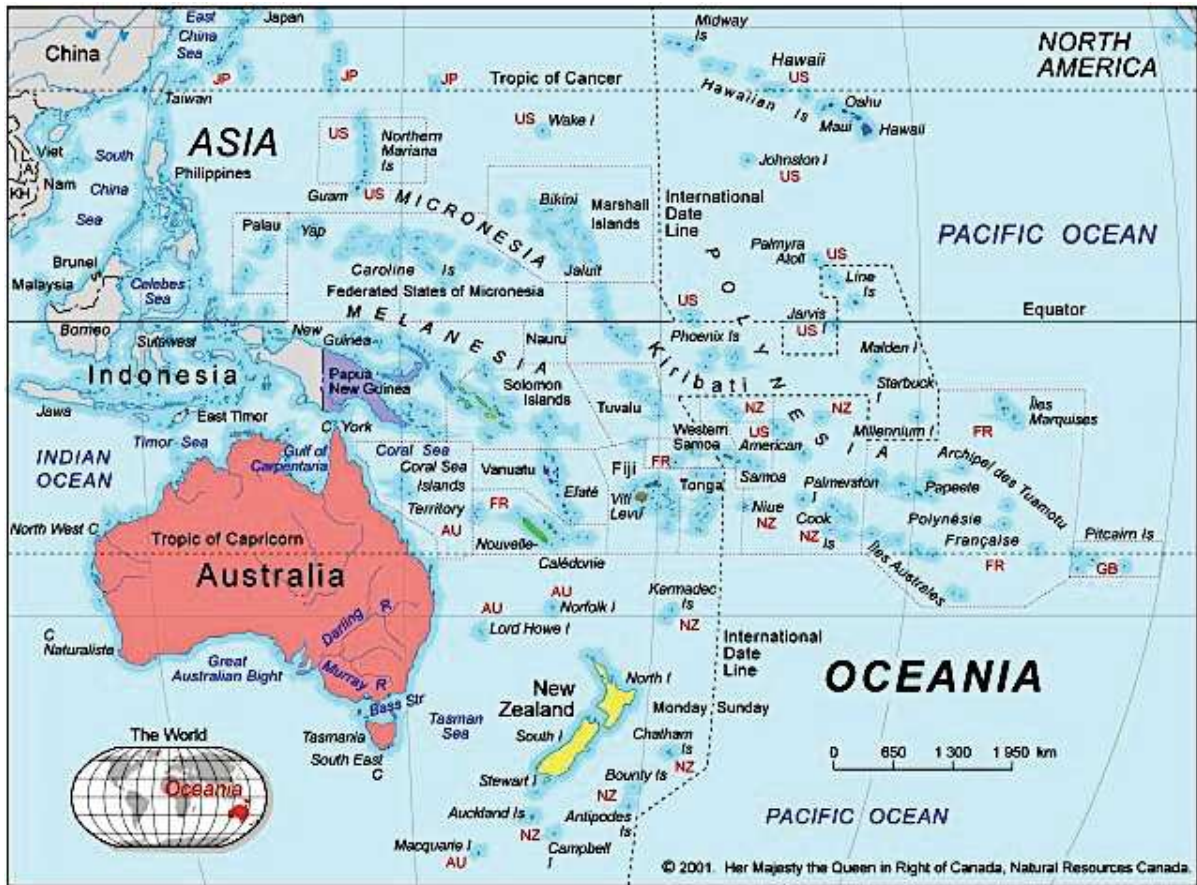


Figure 1 : carte de l'Australasie

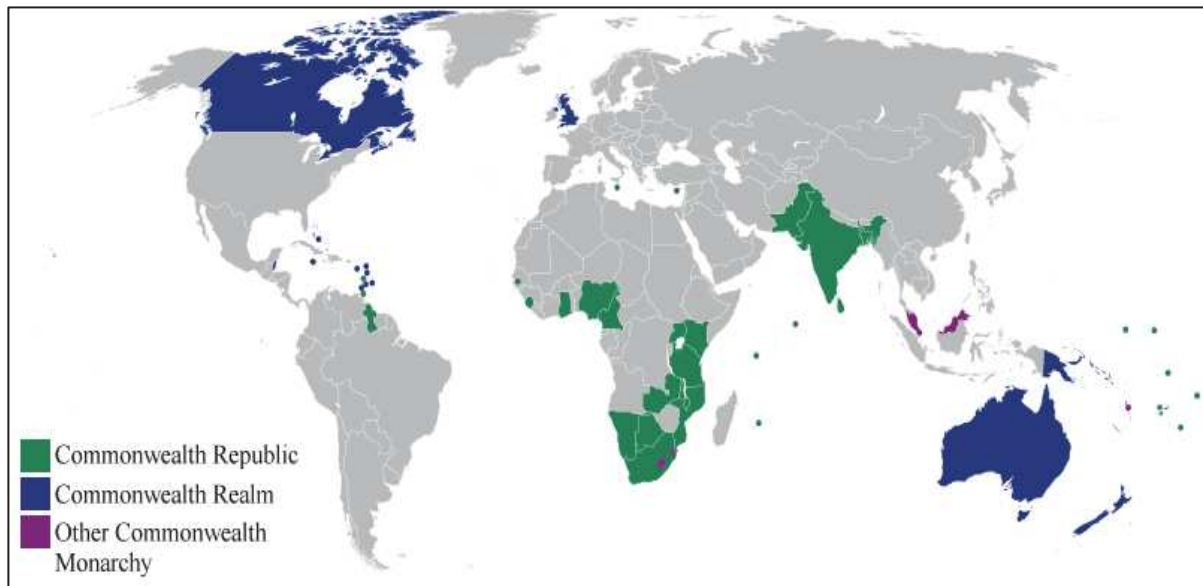


Figure 2 : carte du Commonwealth of Nations



La carte<sup>11</sup> ci-dessous (voir figure 3), qui offre un panorama de l'étendue de l'Empire britannique à son apogée, soit au début du XX<sup>e</sup> siècle, permet de mettre en perspective la carte du *Commonwealth of Nations* ci-avant et de mesurer en quoi le *Commonwealth* est un héritage de l'histoire :



Figure 3 : carte de l'Empire britannique (1907)

### 2.1.2 La Nouvelle-Zélande d'aujourd'hui : éléments de géographie et de démographie

Plus concrètement, la Nouvelle-Zélande est constituée de deux îles principales, à savoir l'île du Nord où se trouve la capitale officielle du pays (Wellington), et l'île du Sud, ainsi que de nombreuses îles beaucoup plus petites comme les îles Chatham ou l'île Stewart. La Nouvelle-Zélande possède une superficie totale équivalente à 268 680 kilomètres carrés, soit un peu plus que le Royaume-Uni qui en compte approximativement 243 000. La population néo-zélandaise est cependant largement inférieure à la population que compte le

<sup>11</sup> Cette carte du monde et de l'Empire britannique est disponible gratuitement au téléchargement à l'adresse suivante : <http://www.britishempire.co.uk/images4/britishempiremap1907.jpg>.

Royaume-Uni puisqu'au total, et selon les chiffres disponibles au 30 septembre 2012<sup>12</sup>, la Nouvelle-Zélande compte 4 441 300 habitants, quand l'Angleterre et le Pays de Galles à eux seuls en comptent un peu plus de 56 millions<sup>13</sup>. Environ 75 % de la population néo-zélandaise réside dans l'île du Nord de la Nouvelle-Zélande, et notamment dans la région d'Auckland qui est la région la plus peuplée du pays avec 32,4 % de la population totale de la Nouvelle-Zélande.

La deuxième région la plus peuplée de Nouvelle-Zélande est la région de Canterbury, qui se situe dans l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande, dont la capitale est Christchurch. Cette région regroupe 13 % de la population totale du pays. Comme dans beaucoup d'autres pays développés, la population néo-zélandaise est aujourd'hui majoritairement urbaine (86 % de la population de la Nouvelle-Zélande vit dans des zones urbaines). La carte<sup>14</sup> ci-après (voir figure 4) est une carte physique de la Nouvelle-Zélande datée de 1950 qui présente le découpage en régions de la Nouvelle-Zélande et situe également les villes les plus peuplées.

Ethniquement parlant, la population néo-zélandaise est majoritairement d'origine européenne, avec 67,6 % de la population identifiée comme telle dans le recensement de 2006. Le deuxième groupe ethnique le plus important en Nouvelle-Zélande est la population maorie, c'est-à-dire la population historiquement autochtone en Nouvelle-Zélande, qui représente 14,6 % de la population totale, soit un habitant sur sept dans le pays. Ces données démographiques sont un héritage de l'histoire, et nous allons y revenir en détail dans la section suivante (voir 2.2.1). La composition ethnique de la Nouvelle-Zélande est en constante évolution, comme le soulignent les instituts de recherche démographique et statistique, et l'on observe que les populations originaires d'Asie (Inde, Chine, Cambodge etc.) et du Pacifique (îles Samoa, îles Cook, îles Tonga etc.) sont de plus en plus nombreuses en Nouvelle-Zélande.

Cette répartition démographique a bien évidemment des répercussions linguistiques : l'anglais est ainsi parlé par 95,9 % de la population et le maori par 4,1 % de la population. Nous entendons par « parler » une langue être capable de tenir une conversation quotidienne dans une langue. L'anglais et le maori sont les deux langues officielles en Nouvelle-Zélande. La troisième langue officielle en Nouvelle-Zélande est la langue des signes néo-zélandaise (*NZSL*, pour *New Zealand Sign Language*). On constate par ailleurs depuis 2001 une augmentation du nombre des locuteurs de l'hindi, du mandarin, du coréen et de l'afrikaans<sup>15</sup>.

L'ensemble de ces données sur la Nouvelle-Zélande, que ce soit l'appartenance de la Nouvelle-Zélande au *Commonwealth*, la répartition de la population entre l'île du Nord et l'île du Sud, les origines ethniques de la population néo-zélandaise et les langues parlées en

---

<sup>12</sup> Ces chiffres sont disponibles sur le site officiel néo-zélandais de statistiques <http://www.stats.govt.nz>.

<sup>13</sup> Ces chiffres sont issus du recensement de 2011 et disponibles sur le site de l'*Office for National Statistics* à l'adresse suivante : <http://www.ons.gov.uk/ons/guide-method/census/2011/index.html>.

<sup>14</sup> Cette carte est disponible gratuitement au téléchargement sur le site internet des archives de la *Probert Encyclopaedia* à l'adresse suivante : <http://www.probertencyclopaedia.com/>.

<sup>15</sup> Statistiques disponibles sur le site officiel de statistiques néo-zélandais à l'adresse suivante : <http://www.stats.govt.nz>.



Nouvelle-Zélande, sont le résultat de longs processus ainsi que de bouleversements historiques. Il nous semble donc opportun de revenir sur les grandes étapes de l'histoire de la Nouvelle-Zélande.

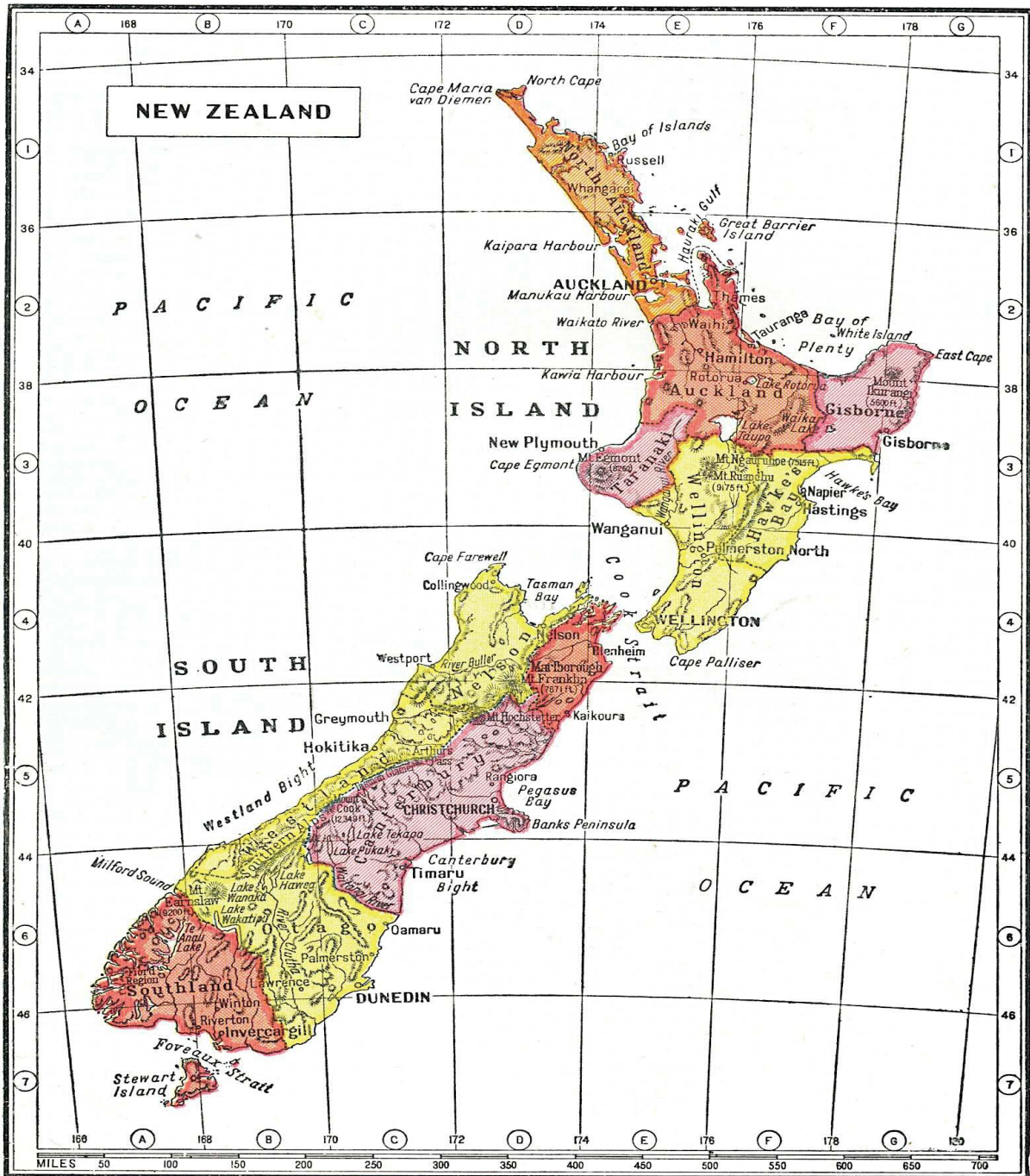


Figure 4 : carte de la Nouvelle-Zélande (1950)



## 2.2 L'histoire de la Nouvelle-Zélande

### 2.2.1 Le peuple maori et la découverte de la Nouvelle-Zélande

Comme nous l'avons déjà souligné, la Nouvelle-Zélande est une terre isolée géographiquement. Cela explique pourquoi elle est l'un des territoires à avoir été peuplé le plus tardivement, à savoir il y a environ un millier d'années, en l'occurrence par un peuple polynésien nommé les Maoris. Ceux-ci sont probablement arrivés de l'est de la Polynésie (Howe 2003 ; Hay *et al.* 2008) et se sont installés en Nouvelle-Zélande par vagues successives à partir du VIII<sup>e</sup> siècle et vraisemblablement jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ.

Les historiens ne disposent pas d'éléments permettant d'établir avec certitude la date ou la période exacte à laquelle les Maoris seraient arrivés en Nouvelle-Zélande. Ils ne peuvent qu'émettre des hypothèses quant à l'installation des Maoris en Nouvelle-Zélande en croisant les données dont ils disposent concernant les peuples polynésiens en général et leurs capacités de déplacement en particulier. Les historiens ne sont pas non plus d'accord sur les lieux d'où seraient venus ces peuples polynésiens. Pour Benton (1991 cité dans Hay *et al.*, 2008 : 3), ces populations seraient venues du continent asiatique par la Chine et le Vietnam. Les recherches plus récentes suggèrent que ces populations seraient liées aux populations indigènes taiwanaises (Gray & Jordan 2000 ; Hutchinson 2006). On sait toutefois que les Maoris sont un peuple de navigateurs, se déplaçant en canoë ou en pirogue, qui s'est installé en Nouvelle-Zélande lors d'une grande phase d'exploration du Pacifique par les peuples polynésiens qui a duré plusieurs siècles. Ils ont alors appelé la Nouvelle-Zélande *Aotearoa*, ce qui signifie « le pays des longs nuages blancs » en maori (*the land of the long white clouds*).

Il est intéressant de noter, dans la perspective de cette thèse notamment, que l'histoire de l'installation des populations polynésiennes dans les îles du Pacifique a pu être éclairée par des études linguistiques précises, comme l'explique le Professeur Gray, du département de psychologie de l'Université d'Auckland en Nouvelle-Zélande<sup>16</sup> : “The settlement of the Pacific is one of the most remarkable prehistoric human population expansions. By studying the basic vocabulary from these languages, such as words for animals, simple verbs, colours and numbers, we can trace how these languages evolved. The relationships between these languages give us a detailed history of Pacific settlement.”

C'est donc en combinant des méthodes et des outils spécifiques à la recherche en biologie (analyses ADN par exemple<sup>17</sup>) avec l'étude d'un grand corpus langagier que les scientifiques et les historiens ont pu formuler la première description de l'implantation des

---

<sup>16</sup> Cette citation est extraite de l'article scientifique suivant : R. D. Gray, A. J. Drummond, and S. J. Greenhill. Language Phylogenies Reveal Expansion Pulses and Pauses in Pacific Settlement. *Science*, 2009; 323 (5913): 479. Cet article est également accessible et téléchargeable gratuitement à l'adresse suivante : <http://www.sciencedaily.com/releases/2009/01/090122141146.htm>.

<sup>17</sup> Lire par exemple Addison, D. J., & Matisoo-Smith, E. (2010). Rethinking Polynesians origins: a West-Polynesia Triple-I Model. *Archaeology in Oceania*, 45(1), 1-12.

populations dans les îles du Pacifique<sup>18</sup>. Selon eux, les Austronésiens, c'est-à-dire les populations de l'Asie du Sud-Est et de l'Océanie parlant les langues de la famille austronésienne comme l'hawaïen, le malais, le maori, le tahitien, le paumotu (langue des îles Tuamotu) ou le rapanui (langue de l'île de Pâques), entre autres langues, trouveraient leurs origines à Taiwan il y a environ 5 200 ans. L'expansion et l'implantation de ces populations dans le Pacifique auraient été faites de périodes successives d'expansion rapide et de longues pauses durant lesquelles ces populations se seraient installées véritablement.

Ainsi, les scientifiques et les historiens s'accordent à dire qu'après leur départ de Taiwan, et avant de s'implanter aux Philippines, les Austronésiens auraient fait une « pause » d'environ un millier d'années. Puis, ils auraient connu une phase d'expansion extrêmement intense et rapide au cours de laquelle, et ce dans un laps de temps d'environ un millier d'années également, ils se seraient dispersés et auraient atteint la Polynésie, à environ 7 000 kilomètres de là. Après s'être implantés dans les îles Fidji, dans les îles Samoa et les îles Tonga, ils se seraient à nouveau « arrêtés » pendant un millier d'années, à la suite de quoi ils auraient finalement atteint la Nouvelle-Zélande, Hawaii et l'île de Pâques. Cela expliquerait les liens linguistiques forts qui subsistent entre la langue maorie et d'autres langues polynésiennes ou austronésiennes. Par exemple, le mot « enfant », qui peut également vouloir dire « fils », se dit « tamaiti » en maori, « tamaitiiti » en samoan, « tamari'i » en tahitien moderne et « tama » dans de nombreuses langues austronésiennes comme dans le dialecte des îles Marquises<sup>19</sup>.

Le mouvement et la chronologie d'implantation des populations polynésiennes dans le Pacifique sont résumés grâce à la carte<sup>20</sup> ci-après (voir figure 5). On sait également que lorsque les premiers Européens sont arrivés en Nouvelle-Zélande, les Maoris étaient installés en nombreuses tribus de différentes tailles, soit de quelques dizaines d'individus à plusieurs centaines, sur les deux îles. Les premiers Européens à s'aventurer dans cette région du Pacifique sont les Hollandais, et notamment le célèbre navigateur Abel Tasman (1603-1659) qui, en passant par l'Océan Indien, atteint le Pacifique sud dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Il est connu pour avoir découvert une île au sud de l'Australie qui porte son nom : la Tasmanie (Gordon & Deverson, 1985 : 6). Il est également le premier à découvrir, en 1642, ce que nous connaissons maintenant sous le nom de Nouvelle-Zélande et qu'il a appelé *Nieuw Zeeland* d'après le nom d'une province hollandaise. Plus précisément, il est le premier à fournir une carte de la côte ouest de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande (Hay *et al.*, 2008 : 4).

Toutefois, les premiers à poser concrètement le pied sur le sol néo-zélandais sont les britanniques qui débarquent à bord de l'*Endeavour* sur la côte est de l'île du Nord environ cent ans plus tard, soit en 1769. Le capitaine James Cook (1728-1779) revendique alors le

---

<sup>18</sup> University of Auckland. "Pacific people spread from Taiwan, language evolution study shows." ScienceDaily, 27 Jan. 2009.

<sup>19</sup> Ces données sont disponibles sur le site du projet *Austronesian Basic Vocabulary Database* de l'Université d'Auckland en Nouvelle-Zélande à l'adresse suivante : <http://language.psy.auckland.ac.nz/austronesian/>.

<sup>20</sup> Cette carte est disponible gratuitement au téléchargement sur le site officiel de *Te Ara, The Encyclopedia of New Zealand*, à l'adresse suivante : <http://www.teara.govt.nz/en/map/1772/the-direction-and-timing-of-settlement>.

territoire au nom de la couronne britannique. Il fait plusieurs voyages en Nouvelle-Zélande afin d'explorer ce territoire en profondeur et produit une carte extrêmement précise, pour l'époque, du pays. Il a d'ailleurs donné son nom au détroit qui sépare l'île du Nord de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande (voir figure 4). Il ne s'arrête toutefois pas à la Nouvelle-Zélande et part en expédition vers l'Australie en 1770 (Crystal 2004). À ce moment précis, la présence européenne en Nouvelle-Zélande est encore trop faible pour que l'on puisse parler d'implantation de l'anglais, et nous y reviendrons en détail ultérieurement (voir 2.2.2. et 2.3.2) lorsque nous traiterons de l'émergence et de l'évolution de l'anglais en Nouvelle-Zélande.



Figure 5 : carte de l'implantation des populations polynésiennes dans le Pacifique

La première vraie implantation d'Européens en Océanie date de 1788 lorsque 717 prisonniers arrivent à *Botany Bay*, près de Sydney, et forment la première colonie de prisonniers britanniques d'Australie (Przewozny sous presse). Selon Hay *et al.* (2008 : 4), c'est l'établissement de cette première colonie un peu particulière qui ouvre la voie à la colonisation européenne massive de l'Australie puis de la Nouvelle-Zélande. En effet, dès 1790, les premiers britanniques arrivent en Nouvelle-Zélande. Ce sont surtout des missionnaires, des marins, des baleiniers et des commerçants (Gordon *et al.*, 2004 : 38) qui apportent avec eux l'anglais tel qu'il est parlé dans les îles britanniques à l'époque.

Quand bien même on ne peut pas encore parler d'établissement de l'anglais en Nouvelle-Zélande, le premier contact entre les populations maories et les Européens fait évoluer la manière dont les Maoris se définissent eux-mêmes et a donc des répercussions linguistiques intéressantes. De fait, c'est à partir de cette époque que les Maoris commencent à se définir systématiquement comme *tangata whenua*, c'est-à-dire littéralement « ceux qui appartiennent au pays » (*people of the land*) et non plus simplement comme *maori* qui signifie « ordinaire, authentique, normal<sup>21</sup>. » À l'origine, les Maoris s'appellent ainsi car ils sont de simples mortels et en cela différents des dieux et des divinités qui peuplent les légendes et les mythes propres à leur culture. Par la suite, et avec l'arrivée des premiers Européens, le terme *maori* ne s'oppose plus véritablement au terme *wairua*, qui désigne les esprits et les divinités, mais bien au terme *pakeha* qui désigne les hommes d'origine européenne, au sens littéral du terme les « blancs ». L'arrivée des colons européens, et britanniques en particulier, ouvre un nouveau chapitre de l'histoire de la Nouvelle-Zélande qui va avoir des conséquences linguistiques importantes, comme nous allons le voir en détail dans la dernière section de ce chapitre (voir 2.3.3).

### 2.2.2 La colonisation de la Nouvelle-Zélande par l'Empire britannique

Comme nous l'avons expliqué dans la section précédente, les premiers Européens arrivent en Nouvelle-Zélande à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et forment progressivement, durant la première moitié du siècle suivant, de petites enclaves qui constituent surtout des avant-postes sans contrôle de la colonie australienne de Nouvelle-Galles du Sud dont la capitale est Sydney. L'implantation des Européens en Nouvelle-Zélande n'est donc gérée ni d'Australie ni, *a fortiori*, d'Angleterre car le gouvernement britannique ne fait pas montre d'un grand enthousiasme à l'idée d'acquérir une nouvelle colonie (Gordon *et al.* 2004 : 39).

De plus, à cette époque, seule une poignée de britanniques réside véritablement en Nouvelle-Zélande et ce sont surtout des hommes : des marins, des baleiniers et parfois des prisonniers qui se sont échappés d'Australie. En 1839 on compte 2 000 Européens (« non-maoris ») installés de manière permanente en Nouvelle-Zélande (Owens, 1992 : 50 cité dans Gordon *et al.*, 2004 : 38) pour environ 70 000 Maoris<sup>22</sup>. La population autochtone surpasse largement en nombre les nouveaux-venus européens si bien que ces derniers doivent vivre en situation de dépendance mutuelle avec les populations maories locales afin de survivre, notamment en entretenant des relations économiques étroites (troc de nourriture contre des armes par exemple)<sup>23</sup>.

---

<sup>21</sup> Atkinson, A. S. (1892). "What is a Tangata Maori?" *Journal of the Polynesian Society*, 1 (3), 133-136.

<sup>22</sup> Ces données sont disponibles sur le site [www.nzhistory.net.nz](http://www.nzhistory.net.nz). Les chiffres sont issus de l'article 'Overview of NZ in the 19th century: 1840-70 - NCEA 3 History' disponible à l'adresse suivante : <http://www.nzhistory.net.nz/classroom/ncea3/19th-century-history-1840-70>.

<sup>23</sup> 'Sealers and whalers - pre-1840 contact' disponible à l'adresse suivante : <http://www.nzhistory.net.nz/culture/pre-1840-contact/sealers-and-whalers>.

Les choses commencent à changer dans les années 1810 lorsque des missionnaires chrétiens arrivent en masse en Nouvelle-Zélande pour convertir les Maoris à la religion pratiquée en Angleterre à l'époque (Crystal, 2004 : 439). Ces missionnaires sont témoins de l'anarchie qui règne dans les colonies européennes, et notamment de la spéculation débridée dont les terres sont l'enjeu principal. Ils font donc partie, avec d'autres nouveaux-venus européens, de ceux qui vont faire pression sur le gouvernement britannique pour qu'il reprenne le contrôle de la situation en établissant des colonies britanniques officielles et organisées.

À la fin des années 1830, l'Empire britannique est dans la seconde phase de son expansion et est véritablement devenu un empire sur lequel le soleil ne se couche jamais (*the empire on which the sun never sets*) si bien qu'il lui est de plus en plus difficile d'établir pleinement son autorité sur toutes ses possessions. Pour remédier à ce problème, le gouvernement britannique a décidé de faire de certaines de ses possessions des colonies « libres » pouvant s'autogouverner, sous réserve que leur pouvoir d'administration ne concerne que les affaires intérieures tandis que les affaires extérieures restent la prérogative du gouvernement britannique. C'est avec réticence que le gouvernement envoie donc James Busby<sup>24</sup> (1802-1871) en Nouvelle-Zélande en 1832 en tant que *British Resident to New Zealand* afin de rétablir un ordre moral digne de ce nom dans la colonie. Il reçoit pour mission du Gouverneur Richard Bourke la protection des colons et des marchands britanniques, la prévention d'éventuelles exactions envers la population maorie et l'arrestation des prisonniers en fuite. Seulement, pour accomplir cette mission, il ne dispose d'aucune aide tangible du gouvernement britannique qui, à ce moment-là, ne veut ni s'engager militairement ni s'accabler financièrement. Sa présence n'a donc aucun impact véritable sur les relations entre les Maoris, qui ne sont pas prêts à adopter un mode de vie européen ni à se doter d'un mode de représentation politique comparable au système britannique, et les colons européens.

C'est en 1837 que l'histoire bascule pour la Nouvelle-Zélande lorsque le navigateur français Charles Philippe de Thierry (1793-1864) annonce qu'il recrute des colons pour le suivre en Nouvelle-Zélande et fonder un état indépendant et souverain dans l'île du Nord. Face à la menace de l'établissement d'une colonie indépendante en Nouvelle-Zélande qui ne serait pas sous contrôle britannique, Busby persuade 34 chefs de tribus maoris de se réunir pour signer une Déclaration d'Indépendance de la Nouvelle-Zélande et pour demander la protection de la couronne britannique. Grâce à son rôle d'intermédiaire auprès des populations maories, Busby réussit finalement à obtenir la signature de 52 chefs de tribus maoris.

À la suite de ces événements, le *Colonial Office* britannique et, par son intermédiaire, le roi Guillaume IV, décident d'envoyer le capitaine William Hobson en Nouvelle-Zélande afin de négocier un traité de paix et d'annexion avec les chefs maoris. Le 6 février 1840, les représentants du gouvernement britannique et une cinquantaine de chefs maoris parviennent à un accord connu sous le nom de Traité de Waitangi (Gordon *et al.* 2004 : 39). Du point de vue

---

<sup>24</sup> Les sources utilisées dans ce paragraphe proviennent de l'article suivant : Claudia Orange. 'Busby, James - Busby, James', from the Dictionary of New Zealand Biography. *Te Ara - the Encyclopedia of New Zealand*, updated 30-Oct-2012.



maori, ce traité marque le début de la reconnaissance de l'identité maorie en Nouvelle-Zélande. De fait, l'article 2 du traité garantit aux Maoris le contrôle de leurs possessions (territoires etc.) et l'article 3 leur donne les mêmes droits et la même protection que ceux accordés aux sujets britanniques. Du point de vue britannique, ce traité marque l'acquisition de la souveraineté par la couronne britannique sur la totalité du territoire néo-zélandais, comme clairement stipulé dans l'article 1.

D'un point de vue historique, c'est à partir de ce traité que les vagues d'implantation européenne vont se succéder et faire qu'en 1858 la population non-maorie dépasse en nombre la population autochtone (Gordon *et al.* 2004 : 39), soit un ratio de 59 000 non-Maoris pour 56 000 Maoris. La population européenne devient alors presque trente fois plus nombreuse que seulement deux décennies auparavant. En 1872, la population d'origine européenne atteint 256 000 individus, puis un demi-million d'individus en 1881. Le recensement de 1886 indique également que le nombre de néo-zélandais d'origine européenne nés en Nouvelle-Zélande est supérieur au nombre d'immigrants venus d'Europe, et 52 % de la population non-maorie de Nouvelle-Zélande est née en Nouvelle-Zélande (Graham, 1992 : 112 cité dans Gordon *et al.* 2004 : 39).

Il nous faut cependant souligner que les Européens n'ont pas décidé du jour au lendemain de venir s'installer en Nouvelle-Zélande parce qu'un traité avait été signé avec les chefs maoris, d'autant qu'à cette époque la Nouvelle-Zélande est la destination coloniale la plus éloignée qui soit pour les immigrants venus des îles britanniques. Les vagues d'immigration vers la Nouvelle-Zélande font partie d'un mouvement plus général de diaspora depuis les îles britanniques et l'Europe vers des pays au climat plus tempéré, à l'économie florissante et aux opportunités plus nombreuses (Baines 1991 cité dans Gordon *et al.* 2004 : 39), comme les États-Unis d'Amérique, le Canada, l'Australie, l'Afrique du Sud et la Nouvelle-Zélande.

### **2.2.3 Les vagues successives d'immigration européenne en Nouvelle-Zélande**

Dans la littérature sur l'histoire de la Nouvelle-Zélande, l'installation européenne massive à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle est décrite comme ayant eu lieu en trois vagues successives. La première vague amenant, contrairement à ce que nous avons vu jusqu'à maintenant, un nombre non négligeable d'immigrants européens commence en 1840, parallèlement à la signature du Traité de Waitangi. En effet, la compagnie privée britannique appelée *New Zealand Company*, spécialisée dans l'achat et la vente de terrains en Nouvelle-Zélande et dans la spéculation qui en découle, entame une vaste campagne de communication et de propagande afin d'attirer un maximum de Britanniques en Nouvelle-Zélande et d'amasser ainsi beaucoup d'argent. Cette campagne fonctionne dans la mesure où elle décrit la Nouvelle-Zélande comme un paradis conservant des ressemblances utiles avec le quotidien que connaissent les Britanniques : "The earliest New Zealand Company literature described the precipitous hills of Wellington as undulating plains, perfect for grapevines, wheat and olives – 'the rain but seldom falls during the day'. The Hutt river was said to be as broad as

the Thames, and navigable for 80 miles into the interior instead of the actual six.” (Belich, 1996 : 281 cité dans Gordon *et al.*, 2004 : 40)

Entre 1840 et 1852, Edward Gibbon Wakefield, envoyé par la *New Zealand Company*, fonde cinq colonies indépendantes le long de la côte néo-zélandaise afin d’accueillir les colons européens : Wellington et New Plymouth dans l’île du Nord, ainsi que Nelson, Canterbury et Otago dans l’île du Sud. Ces colonies étaient censées être une transplantation quasi à l’identique de la stratification sociale britannique de l’époque, sans la classe la plus haute, soit la plus riche, ni la classe la plus basse, soit la plus pauvre. Elles étaient censées promouvoir ainsi un nouveau départ au sein d’une société plus égalitaire en Nouvelle-Zélande. Bien évidemment, ces « colonies Wakefield » (*Wakefield settlements*, Gordon *et al.*, 2004 : 40) et leur organisation ne sont qu’un argument de vente afin d’attirer le plus grand nombre possible d’immigrants.

Les premiers colons arrivent à Wellington à la fin du mois de janvier 1840 pour s’installer dans la colonie Wakefield de Wellington. En 1848, les premiers presbytériens écossais arrivent à bord du *Mayflower* dans la colonie d’Otago qui deviendra rapidement une colonie majoritairement écossaise (nous y reviendrons dans les sections et les chapitres suivants). De la même façon, en 1850, la colonie de Canterbury devient une colonie majoritairement anglaise, anglicane et conservatrice (Sinclair, 1991 : 92 cité dans Gordon *et al.*, 2004 : 40). Au total, les colonies de Wakefield, ainsi que la colonie d’Auckland dont l’établissement n’a pas été planifié et qui n’est pas contrôlée, réussissent à attirer 15 612 colons en Nouvelle-Zélande (Sinclair, 1991 : 99 cité dans Gordon *et al.*, 2004 : 41). Ce sont ces six colonies qui seront la base du découpage en régions (voir figure 4) de la Nouvelle-Zélande officialisé par le *Constitution Act* de 1852.

Cette première vague d’immigration européenne est donc une immigration assistée et planifiée par la *New Zealand Company*. Parallèlement à cette première vague d’immigration, de nombreux militaires débarquent en Nouvelle-Zélande pour prendre part à ce qui est connu sous le nom de *Northern War* (1845-1846) qui a opposé des Maoris aux colons dans le Détroit de Cook et dans la région à l’extrême nord de l’île du Nord (le Northland). Beaucoup de ces militaires, et des femmes et des enfants qui sont arrivés avec eux, restent en Nouvelle-Zélande après la *Northern War*, soit environ 2 500 immigrants supplémentaires (King, 1981 : 33 cité dans Gordon *et al.*, 2004 : 41).

Contrairement à cette première vague d’immigration qui était contrôlée, assistée et encouragée, voire forcée dans certains cas (cf. les militaires ayant pris part à la *Northern War*), la deuxième vague d’immigration vers la Nouvelle-Zélande entre 1853 et 1870 est une immigration choisie et précipitée par la découverte d’or en Otago en mai 1861 (Hay *et al.*, 2008 : 5). De fait, en décembre 1860, on estime que la population d’Otago est d’environ 12 000 colons, l’année suivante celle-ci atteint 30 000 colons et en 1863 l’Otago compte environ 79 000 habitants, soit six fois plus que deux ans auparavant. Cet afflux d’immigrants a donc logiquement été appelé un *gold rush* (une « ruée » vers l’or). La découverte d’or permet à la Nouvelle-Zélande de développer de nouvelles opportunités économiques pour ses nouveaux-arrivants et par là-même d’acquérir une plus grande stabilité économique. Comme le soulignent Gordon *et al.* (2004 : 42) : “Compared with other goldrushes, in Victoria

(Australia), Alaska, California, and South Africa, the volume of gold discovered in New Zealand was quite small, but the social and economic impact on the country was great. Gold secured the permanent viability of many of the settlements, especially in the South Island.”

Qui plus est, cette ruée vers l’or attire des immigrants de tous les coins de la planète ce qui fait évoluer la démographie néo-zélandaise en incluant notamment des catholiques irlandais qui avaient auparavant été volontairement exclus de l’« aventure néo-zélandaise » par la *New Zealand Company*. C’est également dans les années 1860 que les conflits entre Maoris et colons s’intensifient dans le nord de l’île du Nord, déclenchant ce qui est connu sous le nom de *New Zealand Wars*. À l’issue de ces conflits, comme à l’issue de la *Northern War*, de nombreux militaires britanniques, auxquels on avait promis des terres, sont restés en Nouvelle-Zélande et ont par conséquent participé à l’installation massive d’Européens dans les deux îles néo-zélandaises.

La troisième et dernière vague d’immigration massive vers la Nouvelle-Zélande est encore différente des deux précédentes en ce qu’elle est gérée par le pouvoir central néo-zélandais à partir de 1871 et jusqu’en 1880. En effet, depuis la Constitution de 1852, la Nouvelle-Zélande a acquis une plus grande autonomie et s’autogouverne de plus en plus. Dans les années 1870, la Nouvelle-Zélande possède déjà sa propre armée, des banques et des commerces nationaux, et elle met également en place un système d’éducation primaire obligatoire (Gordon *et al.*, 2004 : 43). À partir de 1876, la politique d’immigration est gérée de l’intérieur par des agents du gouvernement néo-zélandais. Ceux-ci viennent recruter des immigrants potentiels en Grande-Bretagne et leur garantir soutien et assistance pour le voyage. Ils réussissent à faire venir 100 000 immigrants, britanniques pour la grande majorité, grâce à cette politique.

Seulement, à partir des années 1880, la Nouvelle-Zélande souffre d’une longue période de dépression économique qui en fait une destination moins attractive pour les immigrants britanniques et européens. La politique de « passage assisté » (*assisted passage*, Gordon *et al.*, 2004 : 43) est donc progressivement abandonnée et le dernier groupe d’immigrants à en bénéficier débarque en Nouvelle-Zélande en 1891. De surcroît, la Nouvelle-Zélande est à cette époque concurrencée par l’Australie voisine dont l’économie est florissante, notamment dans les colonies de Victoria et de Melbourne, si bien que des colons néo-zélandais quittent la Nouvelle-Zélande pour s’installer finalement en Australie. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, l’économie néo-zélandaise se porte mieux et l’immigration vers la Nouvelle-Zélande reprend, mais elle ne sera plus jamais aussi massive que dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

À l’issue de ces trois vagues d’immigration européenne massive, la société néo-zélandaise est nécessairement transformée. Elle se compose essentiellement de travailleurs, d’ouvriers. Comme le dit Graham (1992 cité dans Hay *et al.*, 2008 : 5), c’est une *working settlers’ society*. Cela veut dire que la société néo-zélandaise se compose essentiellement de gens qui ne sont ni pauvres ni riches, mais qui, par peur de la pauvreté, qu’ils ont parfois d’ailleurs connue dans leur pays d’origine, vont travailler, entreprendre et en cela participer à l’épanouissement économique de la Nouvelle-Zélande. D’autre part, les origines des



immigrants sont différentes, ce qui crée une mixité sociale, culturelle et donc linguistique intéressante.

Il est bien évidemment impossible de connaître avec certitude l'origine précise de chacun des immigrants qui s'est installé en Nouvelle-Zélande durant les trois grandes vagues d'immigration de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, mais les historiens disposent tout de même de données intéressantes telles que les chiffres des recensements et les documents navals correspondant aux ports de départ et d'arrivée des bateaux. Grâce à ces données, et notamment au recensement de 1871, on sait que la grande majorité des immigrants arrivés en Nouvelle-Zélande vient des îles britanniques, parfois via l'Australie (Gordon *et al.*, 2004 : 44). Les Anglais constituent le groupe majoritaire, dans la mesure où ils représentent 51 % de la population immigrée en 1871. De nombreux Anglais venus du sud de l'Angleterre se sont notamment installés dans la région de Canterbury à partir des années 1840.

Viennent ensuite les Écossais qui représentent 27,3 % de la population immigrée en Nouvelle-Zélande en 1871. Ils sont particulièrement nombreux dans l'extrême sud de l'île du Sud, dans les régions d'Otago et du Southland. Les Irlandais constituent quant à eux 22 % de la population immigrée en 1871. Et, selon Sinclair (1991 : 100 cité dans Gordon *et al.*, 2004 : 44), en 1851 ils représentaient 31 % de la population d'Auckland pour seulement 2 % de la population de Wellington. Ils se sont donc pour la plupart concentrés dans l'extrême nord de l'île du Nord. Les Gallois, souvent assimilés aux Anglais dans les documents officiels, sont sous-représentés. Gordon *et al.* émettent l'hypothèse selon laquelle cela serait dû au manque de proximité des grands ports depuis lesquels les bateaux vers la Nouvelle-Zélande partaient, comme Londres en Angleterre ou Glasgow en Écosse. Enfin, les Australiens représentent 6,5 % de la population immigrée, mais, comme cela a été mentionné précédemment, de nombreux immigrants britanniques et européens ayant pour destination finale la Nouvelle-Zélande se sont d'abord arrêtés en Australie avant de terminer leur voyage, c'est pourquoi ce pourcentage est sans doute si élevé.

Nous allons voir, dans la section suivante, que même si ces simples proportions recouvrent parfois des réalités plus complexes, lorsqu'elles sont combinées à la répartition des populations sur le territoire néo-zélandais, ces origines ont des conséquences linguistiques importantes et durables.

#### **2.2.4 Le tournant du XX<sup>e</sup> siècle et l'affirmation de l'identité néo-zélandaise**

Comme nous l'avons vu dans les sections précédentes, à mesure que les Européens s'installent en Nouvelle-Zélande la population effectivement née en Nouvelle-Zélande et pouvant se définir comme strictement néo-zélandaise grandit. Naissent alors les premières générations de Néo-Zélandais. Lors du recensement de 1886, 52 % de la population non-maorie de Nouvelle-Zélande était née en Nouvelle-Zélande, et l'on imagine facilement que ce pourcentage n'a fait qu'augmenter au fil du temps. En conséquence, la société néo-zélandaise devient progressivement une société nouvelle et non pas une simple réplique du modèle britannique.

Parallèlement, depuis juillet 1841, lorsque la Nouvelle-Zélande est officiellement devenue une colonie indépendante de la colonie australienne de Nouvelle-Galles du Sud, et bien sûr depuis la Constitution de 1852, la Nouvelle-Zélande a acquis une certaine autonomie et exerce un réel pouvoir politique et économique. À partir des années 1890, et avec le développement de la réfrigération, la Nouvelle-Zélande exporte par exemple de la viande, du beurre et du fromage vers l'Angleterre si bien que les relations et les échanges, notamment économiques, ne sont plus unilatéraux mais bel et bien bilatéraux (Hay *et al.*, 2008 : 6).

Cependant, c'est sûrement en 1893 que le reste du monde découvre l'identité et l'idiosyncrasie néo-zélandaises lorsque la Nouvelle-Zélande devient le premier pays au monde à garantir le droit de vote aux femmes. Cet événement révèle l'émancipation progressive de la Nouvelle-Zélande par rapport à l'Australie d'abord, et à la Grande-Bretagne ensuite. Force est de constater alors que démographiquement, politiquement et économiquement la Nouvelle-Zélande a acquis une stabilité et une identité qui en font un territoire à part entière.

L'émancipation de la Nouvelle-Zélande par rapport à l'Australie se manifeste au tournant du XX<sup>e</sup> siècle lorsque la Nouvelle-Zélande refuse finalement de faire partie de la Fédération Australienne (*Australian Federation*, Hay *et al.*, 2008 : 7). Cette fédération fait des colonies de Nouvelle-Galles du Sud, du Queensland, de l'Australie Occidentale, de l'Australie Méridionale, de Victoria et de la Tasmanie une seule et même nation. Plus précisément, ces six colonies indépendantes deviennent les six états qui forment le Commonwealth d'Australie, comme officialisé dans la Constitution australienne datée du 1<sup>er</sup> janvier 1901. Dans les années 1880, la Nouvelle-Zélande prend activement part aux discussions pour faire partie de cette fédération, tout comme les îles Fidji, mais au début du XX<sup>e</sup> siècle elle y renonce par peur d'y perdre son identité politique, son sens de la nation et la liberté de ses échanges avec la Grande-Bretagne.

L'émancipation de la Nouvelle-Zélande par rapport à la Grande-Bretagne est, elle, confirmée historiquement par le changement de statut demandé au Roi Edouard VII par le parlement néo-zélandais le 26 septembre 1907. La Nouvelle-Zélande cesse alors d'être une colonie et devient un dominion au sein de l'Empire britannique, c'est-à-dire un état autonome<sup>25</sup>. Plus récemment, la Nouvelle-Zélande s'est illustrée par des prises de position politique radicales, comme le refus du nucléaire, ce qui l'a conduit à partir de 1984 à systématiquement refuser l'accès à ses ports aux bateaux transportant des armes nucléaires ou alimentés par de l'énergie nucléaire (Henderson, 1999 : 281-283 cité dans Hay *et al.*, 2008 : 10). Cette prise de position a créé des tensions politiques considérables avec les États-Unis, le Royaume-Uni et la France mais a réaffirmé l'autonomie et l'identité politiques néo-zélandaises.

Malgré cela, les liens qu'entretient la Nouvelle-Zélande avec l'Australie et le Royaume-Uni restent très forts. Gordon *et al.* le résument ainsi (2004 : 60) : "The relationship between Australia and New Zealand is as complex and interesting as the relationships

---

<sup>25</sup> Les sources utilisées dans ce paragraphe sur l'histoire de l'indépendance de la Nouvelle-Zélande sont disponibles à l'adresse suivante : <http://www.nzhistory.net.nz/culture/dominion-day>.

between family members.” Il existe une forme de rivalité entre Néo-Zélandais et Australiens qui s’explique notamment par le fait que le reste du monde ne cesse de les confondre alors même qu’ils s’évertuent à prôner leurs différences, notamment linguistiques (nous y reviendrons dans la section suivante ainsi qu’au chapitre 4).

Cependant, au-delà de cette rivalité de façade, il existe une proximité démographique indéniable à savoir que, dès 1861, 2 500 Australiens vivaient en Nouvelle-Zélande et 1 500 Néo-Zélandais en Australie (Gordon *et al.*, 2004 : 61). Selon Belich (1996 : 316 cité dans Gordon *et al.*, 2004 : 61), il est possible que 20 % des Européens qui se sont installés en Nouvelle-Zélande soient d’abord passés par l’Australie. Le trafic trans-tasmanien est toujours extrêmement dense au XX<sup>e</sup> siècle et au début du XXI<sup>e</sup>. Il existe également une solidarité historique solide avec l’Australie et le Royaume-Uni dans la mesure où, lors de la Première Guerre Mondiale, la Nouvelle-Zélande fut le dominion britannique à payer le plus lourd tribut humain avec 17 000 morts et 41 000 blessés pour une population totale d’un million d’habitants (King 1981 cité dans Hay *et al.*, 2008 : 7).

Il faut bien comprendre que, contrairement à d’autres colonies comme les colonies nord-américaines établies pour les premières au début du XVII<sup>e</sup> siècle (Jamestown dans l’actuel état de Virginie ou Boston dans l’actuel état du Massachusetts), les colonies néo-zélandaises n’ont pas été établies dans la perspective de faire complètement et définitivement table rase du passé et donc des valeurs britanniques : “Their reasons for emigrating were not to pull all things British behind them, but rather to make a new Britain in the South Pacific and to better themselves, but always within the context of British institutions, British law, and British religions, education, social values, and practices.” (Gordon *et al.*, 2004 : 63). Cela explique pourquoi, contrairement aux colonies américaines qui ont combattu pour leur indépendance lors de la Révolution Américaine, et dans une moindre mesure aux colonies australiennes, les colonies néo-zélandaises sont restées extrêmement fidèles à leur mère patrie.

Gordon *et al.* soulignent par exemple qu’en 1866, lorsque la Nouvelle-Zélande ne comptait que 220 000 habitants, un million de lettres ont été envoyées vers la Grande-Bretagne, contre seulement 500 000 envoyées depuis l’Australie alors qu’à cette époque l’Australie comptait déjà 430 000 habitants (Sinclair, 1986 : 96 cité dans Gordon *et al.*, 2004 : 64). Plus concrètement, si l’on rapporte ces chiffres au nombre de lettres envoyées par habitant, cela implique que les Néo-Zélandais ont envoyé plus de 4 lettres chacun en 1866 alors que les Australiens n’en ont envoyé qu’une. Gordon *et al.* tentent d’expliquer cette différence d’attachement par le fait qu’à l’origine l’Australie était une destination pour les prisonniers et le pire des bagnes qui soit étant donné les conditions climatiques et l’éloignement. Or, de nombreux anciens prisonniers ainsi que des évadés se sont installés en Australie au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et leur attachement envers leur pays d’origine ne s’est par conséquent pas avéré très fort. De la même façon, de nombreux Irlandais se sont installés en Australie, et ce très tôt. Leur défiance par rapport aux Anglais et au pouvoir britannique en général peut expliquer que, dès le départ, l’Australie se soit détachée des valeurs et de l’influence britanniques (Gordon *et al.*, 2004 : 64). De nombreux Irlandais ont également

constitué les premières générations d'Américains, ce qui contribuerait à expliquer la défiance des colonies américaines envers la couronne britannique également.

Il s'avère par conséquent qu'à l'échelle de la Nouvelle-Zélande, une grande loyauté envers la couronne britannique ne soit pas incompatible avec un « nationalisme » de plus en plus fort et la revendication d'une identité néo-zélandaise à part entière. Or, nous allons voir dans la section suivante (voir 2.3) que la langue est un outil puissant dans l'acquisition d'une identité culturelle et politique forte et unique, si bien que l'une des étapes majeures de l'indépendance de la Nouvelle-Zélande est l'émergence d'une variété d'anglais typiquement néo-zélandaise, le *NZE* (*New Zealand English*).

### **2.3 Les enjeux linguistiques : l'émergence et le développement de l'anglais en Nouvelle-Zélande**

“Language is an integral part of any country's cultural make-up. A growth in national maturity and self-respect inevitably brings greater prestige to the national language or language variety. New Zealand English, then, is slowly acquiring more 'respectability'...as the country's individual voice.” (Gordon & Deverson, 1985 : 81) À travers ces différents événements politiques et historiques, il s'agit bien pour la Nouvelle-Zélande de faire entendre sa voix et cela s'avère encore plus difficile que d'acquérir son indépendance politique ou économique tellement l'anglais parlé en Nouvelle-Zélande a été assimilé pendant des décennies à d'autres variétés, d'autres « accents », et notamment à l'anglais britannique (*Received Pronunciation* par exemple) ou à l'anglais australien (*Australian English* ou *AusE*).

Wells lui-même, dans son célèbre ouvrage en trois volumes, *Accents of English*, ne consacre que cinq pages au *NZE* (1982 : 605-610). Qui plus est, il insiste dans son introduction aux variétés d'anglais parlées dans l'hémisphère sud sur la grande similarité entre l'anglais australien et l'anglais néo-zélandais (1982 : 592) :

“The Australian and New Zealand accents of English are very similar to one another. South African, although differing in a number of important respects, also has a general similarity to Australian. These facts are not surprising when we consider that all three territories were settled from Britain at about the same time, the English language becoming established in each around the beginning of the nineteenth century. All reflect, therefore, the developments which had taken place in the south of England up to that time: they are non-rhotic and have BATH broadening. [...] It is appropriate to group these three regional forms under the common heading of southern-hemisphere English.”

Nous reviendrons en détail au prochain chapitre (voir chapitre 3) sur les caractéristiques phonologiques et phonétiques propres au *NZE*. Nous voulions ici montrer que la recherche sur les caractéristiques linguistiques, et plus précisément phonéto-phonologiques, de l'anglais néo-zélandais est récente et ne semblait guère pertinente

auparavant car la seule variété d'anglais de l'hémisphère sud ayant un réel statut était l'anglais australien. Or, nous allons voir que l'anglais néo-zélandais est pourtant une variété à part dans la mesure où elle est la langue d'une nation jeune et l'une des variétés à s'être développée le plus récemment au sein du monde anglophone. Cela permet à la communauté des chercheurs d'utiliser des données orales sur l'anglais parlé en Nouvelle-Zélande dont elle ne dispose pas pour les autres variétés connues de l'anglais dans le monde.

### 2.3.1 L'introduction de l'anglais en Nouvelle-Zélande

Comme nous l'avons expliqué précédemment (voir 2.2.1), lorsque James Cook débarque en Nouvelle-Zélande en 1769, on ne peut pas parler véritablement d'implantation de l'anglais en Nouvelle-Zélande dans la mesure où seule une poignée d'Européens, britanniques en l'occurrence, s'installe sur le territoire, qui plus est de manière temporaire pour certains d'entre eux. James Cook, sujet du Roi Georges III, parlait ce qui est appelé *Early Modern English*, c'est-à-dire une forme d'anglais qui n'a pas tout à fait les caractéristiques de l'anglais moderne que nous connaissons. C'est l'anglais qui est notamment utilisé dans la première édition de la Bible du Roi Jacques I<sup>er</sup> ou dans les œuvres de William Shakespeare. C'est l'état de la langue anglaise qui suit ce qui est appelé le moyen anglais (*Middle English* ou *ME*) et qui fait la transition vers l'anglais moderne (*Modern English* ou *ModE*). Cette forme d'anglais est également appelée « anglais moderne naissant » ou « anglais élisabéthain » en référence à la Reine Elisabeth I<sup>ère</sup> sous le règne de laquelle il est né et s'est développé<sup>26</sup>.

L'anglais que James Cook parlait n'a donc, pour ainsi dire, fait que passer en Nouvelle-Zélande et est reparti avec lui lors de ses nouvelles expéditions. L'*Early Modern English* n'a pas laissé, en tant que tel, de traces durables en Nouvelle-Zélande ni d'héritage au sein de l'anglais tel qu'il est parlé aujourd'hui en Nouvelle-Zélande. Nous verrons en revanche ultérieurement (voir chapitre 4) que certains des changements linguistiques, et notamment phonético-phonologiques, qui ont amené la transition entre les différentes formes d'anglais que nous avons mentionnées sont toujours pertinents pour étudier le changement linguistique en *NZE* contemporain.

Il faut attendre les trois vagues massives d'immigration européenne pour voir l'anglais être véritablement introduit et « transplanté » en Nouvelle-Zélande. Bien évidemment, l'anglais est une langue qui préexiste à la découverte et à la colonisation de la Nouvelle-Zélande si bien qu'il nous semble opportun de revenir sur les origines des immigrants venus des îles britanniques, et parlant par conséquent anglais, qui ont peuplé au fur et à mesure la Nouvelle-Zélande dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Connaître les origines de ces immigrants nous permettra d'avoir une idée plus précise des variétés d'anglais qui ont été introduites en Nouvelle-Zélande et donc de mieux comprendre l'émergence et l'évolution de

---

<sup>26</sup> Les sources utilisées dans ce paragraphe proviennent du site officiel de l'*Oxford English Dictionary* et sont disponibles à l'adresse suivante : <http://public.oed.com/aspects-of-english/english-in-time/early-modern-english-an-overview/>.

l'anglais parlé en Nouvelle-Zélande. La question des origines d'une variété d'une langue en générale, et du *NZE* en particulier, étant nécessairement complexe, nous allons y revenir ultérieurement dans notre thèse. Nous aborderons notamment la dimension phonético-phonologique de cette question au chapitre 4 et sa dimension sociolinguistique au chapitre 9.

L'une des sources d'informations les plus fiables en ce qui concerne les origines des immigrants arrivés en Nouvelle-Zélande est le recensement de 1871 auquel nous avons déjà fait référence précédemment (voir 2.2.3). Les chiffres de ce recensement stipulent qu'à cette époque 51 % de la population immigrée en Nouvelle-Zélande était d'origine anglaise, 27,3 % d'origine écossaise et 22 % d'origine irlandaise. Gordon *et al.* (2004) soulignent que ces chiffres masquent en partie le fait que certaines régions ont été surreprésentées alors que d'autres n'ont tout simplement pas participé à cette migration massive. Par exemple, parmi les 51 % d'Anglais ayant immigré vers la Nouvelle-Zélande, une écrasante majorité est venue des comtés du sud-ouest de l'Angleterre (voir figure<sup>27</sup> 6) qui ont une forte tradition d'émigration, et en particulier le comté de Devon et le comté de Cornwall (Gordon *et al.*, 2004 : 46). Nombre des immigrants venus de ces comtés s'est installé dans la colonie de Plymouth, dans l'île du Nord.

Ces comtés avaient, de plus, des raisons spécifiques d'émigrer, et en l'occurrence des raisons économiques étant donné l'effondrement de l'industrie et de l'extraction de l'étain dans cette région dans les années 1840 (Gordon *et al.*, 2004 : 47). Les recherches sur les lieux de naissance des habitants de la colonie de Canterbury dans l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande, à majorité anglaise, ont montré que les immigrants étaient venus des comtés de Cornwall, Devon et Somerset, au sud-ouest de l'Angleterre, des comtés d'Oxfordshire et Gloucestershire au centre, et des comtés de Surrey, Essex et Kent dans le sud-est (Pickens 1977 cité dans Gordon *et al.*, 2004 : 47). De manière générale, les immigrants anglais ne sont pas venus des grands centres urbains mais plutôt des zones voisines comme l'Essex, le Surrey et le Kent, qui sont proches de Londres.

Cette prédominance du sud-ouest de l'Angleterre se vérifie, pour Gordon *et al.*, chez les locuteurs de ce qui est appelé la *Mobile Unit* dans le projet *ONZE* (*The Origins of New Zealand English Project*). Nous avons déjà fait référence à ce corpus dans l'introduction de notre thèse en insistant sur le fait que disposer d'enregistrements des premiers locuteurs de l'anglais en Nouvelle-Zélande est exceptionnel et permet donc une analyse inédite de l'émergence et de l'évolution de l'anglais en Nouvelle-Zélande.

---

<sup>27</sup> Cette carte des comtés de l'Angleterre est disponible gratuitement au téléchargement à l'adresse suivante : <http://www.picturesofengland.com/mapofengland/counties-map.html>.





Figure 6 : carte des comtés d'Angleterre

Le projet *ONZE*<sup>28</sup> est un projet dialectologique coordonné notamment par Elizabeth Gordon, Jennifer Hay et Margaret Maclagan et soutenu par l'Université de Canterbury à Christchurch en Nouvelle-Zélande. Il dispose de nombreuses archives audio enregistrées avec plusieurs centaines de locuteurs et notamment les premiers locuteurs du *NZE* nés dans les années 1850. Parmi ces archives, il y a la fameuse *Mobile Unit (MU)* qui est en fait un van qui a servi à parcourir la Nouvelle-Zélande afin de recueillir au départ de la musique, puis au fur

<sup>28</sup> Les informations fournies dans ce paragraphe sur le projet *ONZE* proviennent de son site officiel : <http://www.nzilbb.canterbury.ac.nz/onze.shtml>.



et à mesure de plus en plus d'enregistrements avec les habitants des régions traversées. La *MU* a effectué trois tournées au total, deux dans l'île du Nord et une dans l'île du Sud.

La première tournée a eu lieu à la fin de l'année 1946 et a permis de recueillir 19 enregistrements à Wanganui et New Plymouth, sur la côte ouest de l'île du Nord et dans la province de Taranaki. La deuxième tournée, organisée en 1947, a permis de recueillir 55 enregistrements dans les zones rurales de la province de Waikato et de Thames Valley, toujours dans l'île du Nord. Enfin, la dernière tournée organisée entre septembre et novembre 1948 a eu lieu dans la région d'Otago, dans l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande et a permis de recueillir 127 enregistrements.

En 1989, l'Université de Canterbury à Christchurch fait l'acquisition de ces enregistrements et commence à les transcrire et à les analyser (Gordon *et al.*, 2004 : 3-5). Dans la *MU*, Gordon *et al.* notent qu'un seul locuteur, dont le père est originaire du Lancashire, au nord-ouest de l'Angleterre, et la mère du Cheshire, également dans la partie nord-ouest de l'Angleterre, a un système phonologique typique du nord-ouest de l'Angleterre. Tous les autres locuteurs, 94 au total, ont un système phonologique typique du sud-ouest de l'Angleterre (Gordon *et al.*, 2004 : 47).

En ce qui concerne les immigrants venus d'Écosse, la grande majorité d'entre eux (60 %) est originaire des Lowlands, c'est-à-dire des « basses terres » littéralement, cette région qui n'appartient pas aux Highlands. Le terme de Lowlands n'est pas un terme géographique officiel mais plutôt une dénomination héritée de l'histoire. Elle désigne les zones situées au sud et à l'est de la faille géologique de démarcation des Highlands (voir figure 7<sup>29</sup> ci-après).

Un grand nombre d'immigrants écossais, des mineurs pour la plupart, est également venu de l'extrême nord de l'Écosse ainsi que des îles Shetland. Ces immigrants se sont surtout installés dans l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande, dans la région du Westland notamment (13,8 %) et en Otago (6,2 %) (Gordon *et al.*, 2004 : 48). Cette présence écossaise n'a pas eu un impact majeur sur ce qui est appelé aujourd'hui le *General New Zealand English*, c'est-à-dire le standard de prononciation en Nouvelle-Zélande. En revanche, nous verrons dans les sections et les chapitres suivants que cette présence écossaise est responsable de variations géographiques notables, et notamment du statut à part des régions d'Otago et du Southland, connues pour avoir des caractéristiques linguistiques et phonético-phonologiques différentes du reste de la Nouvelle-Zélande.

---

<sup>29</sup> Cette carte politique de l'Écosse est disponible gratuitement au téléchargement à partir du site suivant : <http://www.worldmapfinder.com/>.



Figure 7 : carte de l'Écosse

En ce qui concerne les immigrants irlandais, la plupart s'est d'abord arrêtée en Australie avant de s'installer définitivement en Nouvelle-Zélande. En effet, beaucoup d'Irlandais ont quitté l'Irlande à la suite de la Grande Famine de 1845-1848, certains en direction de l'Amérique du Nord d'autres en direction de l'Australie (voir 2.2.4). De nombreux immigrants irlandais ayant d'abord choisi l'Australie décident de partir vers la Nouvelle-Zélande au moment de la ruée vers l'or de 1861 dans l'espoir de devenir riches (Gordon *et al.*, 2004 : 49). Parmi les premiers immigrants à arriver en Nouvelle-Zélande, une

large proportion vient du Leinster, une grande province à l'est de l'Irlande à laquelle appartient la ville de Dublin. L'Irlande est divisée en quatre grandes provinces : le Munster, l'Ulster, le Leinster et le Connacht (voir figure 8 ci-dessous).



Figure 8 : carte des provinces irlandaises avec leur drapeau

Gordon *et al.* soulignent que ce sont surtout des fermiers, si bien qu'il faut interpréter cette large proportion comme regroupant des gens venant également des comtés du centre et de l'ouest de l'Irlande et étant passés par le Leinster pour embarquer vers la Nouvelle-Zélande. De nombreux Irlandais ont également été recrutés dans l'armée britannique et il est en réalité très difficile de savoir d'où ils venaient exactement. Les deux régions qui ont envoyé le plus d'immigrants vers la Nouvelle-Zélande sont la province du Munster, au sud-ouest de l'Irlande, et la province d'Ulster à l'extrême nord. Ceci s'explique simplement par le fait que ces deux provinces comptent les deux grands ports irlandais depuis lesquels partaient les bateaux vers la Nouvelle-Zélande : Cork et Belfast respectivement (Gordon *et al.*, 2004 : 49). La quasi totalité des immigrants venus de la province du Munster était catholique, tandis que seulement 20 % à 25 % des immigrants venus d'Ulster l'étaient. Les immigrants venus d'Ulster étaient surtout des protestants, presbytériens pour la plupart. Ce sont les Irlandais qui ont introduit le catholicisme en Nouvelle-Zélande. En revanche, leur présence a eu un impact relativement limité (voir chapitre 4) sur le système linguistique, et *a fortiori* phonologique, de l'anglais néo-zélandais.

Les origines des locuteurs du corpus PAC que nous avons constitué à Dunedin dans l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande, et qui est au cœur de notre travail de recherche (voir chapitre 6), nous permettront d'illustrer plus concrètement ces données démographiques historiques, et ce à partir des récits faits par nos locuteurs de leur histoire personnelle, de leurs

origines, et de leurs liens avec la terre natale de leurs ancêtres, que ce soit l'Angleterre, l'Écosse ou une autre partie du monde.

### **2.3.2 Les théories existantes sur les origines de l'anglais néo-zélandais**

Nous l'avons compris, lorsque les immigrants venus des îles britanniques débarquent en Nouvelle-Zélande, ils parlent tous déjà une variété spécifique de l'anglais qui est caractéristique de leur lieu d'origine. On peut donc facilement en déduire que les Anglais arrivés du sud-ouest de l'Angleterre parlent le dialecte caractéristique de cette région tandis que les Écossais venus des Lowlands parlent une variété écossaise de l'anglais et les Irlandais du nord de l'Irlande un dialecte également caractéristique de cette région. Les immigrants européens venus s'installer en Nouvelle-Zélande dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle sont donc en majorité des anglophones natifs parlant des variétés de l'anglais différentes.

Or, nous l'avons déjà suggéré, seules certaines variétés vont avoir un impact réel sur le système de l'anglais néo-zélandais tel qu'il a émergé au XIX<sup>e</sup> siècle et tel que nous le connaissons aujourd'hui. Comment cela s'explique-t-il ? Quelles sont les origines exactes de l'anglais néo-zélandais ? Est-ce un savant mélange de toutes ces influences, de toutes ces variétés, ou est-ce un autre système, un système nouveau ? À partir des données historiques et démographiques recueillies sur les immigrants s'étant installés en Nouvelle-Zélande au XIX<sup>e</sup> siècle, les experts linguistes et phonologues ont développé plusieurs théories, parfois concurrentes, pour rendre compte de l'émergence et de l'évolution de l'anglais néo-zélandais depuis cette époque jusqu'à nos jours. Nous allons brièvement détailler ces différentes théories afin de rendre compte des débats qui ont animé, et animent encore, la communauté des chercheurs quant aux origines des langues en général, et de l'anglais néo-zélandais en particulier. Nous reviendrons plus en détail sur ces théories et sur leurs implications au chapitre 4 de la présente thèse.

#### **2.3.2.1 Les théories profanes des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles**

Comme beaucoup d'autres variétés dites « coloniales » de l'anglais, l'anglais néo-zélandais, et en premier lieu sa prononciation, son « accent », a été largement stigmatisé et critiqué par les observateurs et les commentateurs au XIX<sup>e</sup> siècle et même plus récemment. Ces commentaires et ces observations reposaient généralement sur des théories profanes, parfois extrêmement farfelues, et non sur des analyses et des faits scientifiques. Gordon *et al.* (2004 : 68) mentionnent par exemple Hornadge (1980 : 15) selon lequel la nasalité présente, ou plus exactement ressentie, en anglais néo-zélandais et en anglais australien était la conséquence de la concentration de pollen dans l'air dans ces deux pays, et donc un symptôme du rhume des foins chez les locuteurs de ces deux variétés d'anglais. D'autres théories, comme celle selon laquelle la prononciation néo-zélandaise s'expliquait par le manque d'enthousiasme et la perte de la joie de vivre des Néo-Zélandais durant la dépression



économique des années 1930, ou encore celle selon laquelle la mauvaise prononciation néo-zélandaise était due à l'implantation systématique de prothèses dentaires dans la population néo-zélandaise (Gordon *et al.*, 2004 : 68), ont été soit formulées soit défendues par des observateurs renommés et influents.

Cela tendrait à expliquer pourquoi certaines allégations, qui nous paraissent complètement absurdes aujourd'hui, ont résisté et se sont répandues dans la littérature sur l'anglais néo-zélandais. L'une de ces allégations, ou « théories », soutenue par de nombreux pédagogues à travers le monde, avançait que les enfants néo-zélandais étaient paresseux, fainéants et que leur prononciation était donc à la fois le résultat d'un manque d'efforts et de rigueur, mais aussi la manifestation évidente de l'influence néfaste de la maison et de la rue (*the home and the street*, Gordon *et al.*, 2004 : 68), c'est-à-dire l'influence néfaste des parents et des autres familles, voisins, amis etc. Pour ces pédagogues (appelés *educationalists* en anglais), les enfants sont comme une page blanche, c'est-à-dire des individus extrêmement influençables et impressionnables qui doivent donc recevoir une éducation morale et intellectuelle irréprochable afin de devenir des individus respectables. Pour ces mêmes pédagogues, toute influence négative pouvait avoir des conséquences extrêmement dommageables pour la personnalité des enfants, et ce à très long terme.

Tous les adeptes de cette théorie n'ont pas nécessairement formulé d'allégations aberrantes, loin de là, d'autant que l'un de ses chefs de file n'était autre que John Locke (1632-1704), le philosophe anglais et précurseur des Lumières à l'origine notamment de la théorie empiriste de la connaissance et de la notion d'« État de droit » qui a permis de fonder le libéralisme. Néanmoins, de nombreuses figures d'autorité, comme des inspecteurs académiques, des avocats, des pédagogues, des juges, se revendiquant de cette théorie, ont soutenu que les enfants néo-zélandais présentaient des défauts d'élocution et que leur environnement immédiat (les parents notamment) en était la cause. Gordon *et al.* (2004 : 69) citent par exemple cet extrait du rapport d'inspection d'une école primaire dans la région de Taranaki, dans l'île du Nord de la Nouvelle-Zélande :

“I think that the degradation of the spoken English in the Dominion is not more marked in one province than another, and is due to carelessness, laziness, indistinct utterance and slovenliness...it is said that the teachers in the schools speak good English, that the good English they speak is impaired by the baneful influence of home and home life, that the parents do not speak good English and that neutralises the influence of the teacher. (AJHR E-12, 1912 : 459-60)”

Nous n'allons pas développer cette partie plus avant car ces anecdotes montrent bien le chemin qu'ont dû parcourir l'analyse linguistique et la théorie phonologique pour devenir des disciplines scientifiques à part entière et être capables d'expliquer les origines et l'évolution des dialectes dans le monde. De la même façon, ces références historiques montrent bien que l'anglais néo-zélandais ne bénéficiait au départ d'aucun prestige quel qu'il soit, bien au contraire, et qu'il était même considéré jusqu'à très récemment comme une dégénérescence du « bon anglais » c'est-à-dire de l'anglais parlé en Angleterre et même plus

spécifiquement à Londres. Notre approche n'adopte en aucun cas ces points de vue et tient à dresser un portrait linguistico-phonologique fidèle de ce qu'a été et de ce qu'est l'anglais néo-zélandais. Pour ce faire, nous allons présenter les théories scientifiques qui tentent de rendre compte des origines et de l'émergence de l'anglais néo-zélandais.

### 2.3.2.2 La linguistique de contact et l'influence du maori

L'une des premières théories tentant d'expliquer les caractéristiques propres au *NZE*, et l'émergence d'une variété d'anglais en Nouvelle-Zélande distincte des autres variétés d'anglais connues dans le monde, a été formulée dans le cadre de la linguistique de contact. Cette théorie stipule qu'il y a « contact » lorsque plusieurs langues ou variétés d'une même langue interagissent. Ce contact résulte d'un contexte de multilinguisme, c'est-à-dire de la présence dans le même espace géographique de locuteurs de langues ou variétés d'une même langue différentes. Lorsque ces langues ou variétés distinctes entrent en contact, elles commencent nécessairement à s'influencer mutuellement. C'est le résultat de ce contact, de cette influence mutuelle que les chercheurs doivent observer, attester, mesurer et quantifier. Nous aurons l'occasion d'y revenir à plusieurs reprises dans les prochains chapitres de cette thèse (voir chapitres 4 et 9 notamment).

Dans le cas précis de la Nouvelle-Zélande, une hypothèse avance que l'anglais néo-zélandais a été influencé par le maori, la langue de la population autochtone. Cette hypothèse a été soutenue et étudiée notamment par Baker (1941 : 103 cité dans Gordon *et al.*, 2004 : 69) et Bauer (1994a : 387). De fait, avant l'arrivée des Européens en Nouvelle-Zélande, le maori était déjà parlé et installé, si bien que les premiers Européens ont même dû apprendre des rudiments de maori pour pouvoir communiquer et faire des affaires avec les populations maories locales (voir 2.2.2). Il est donc cohérent de postuler que le maori a pu influencer l'anglais au moment où celui-ci s'est développé et finalement installé en Nouvelle-Zélande, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Or, les recherches sur le sujet (Bauer 1995 ; Gordon & Deverson 1998 notamment) n'ont pas révélé d'influence majeure du maori sur le système linguistique de l'anglais néo-zélandais, et en particulier sur son système phonologique. Le maori a contribué surtout lexicalement à l'anglais néo-zélandais, c'est-à-dire que le *NZE* regorge de mots empruntés au maori, et par exemple tous les noms topographiques et botaniques comme les noms de plantes, d'animaux, de fleuves, de montagnes etc., ainsi que le vocabulaire de l'habitat, des rituels et de la vie quotidienne comme le fameux *haka*, la danse guerrière à laquelle se livrent les rugbymen néo-zélandais avant les matchs importants (voir 2.3.3.1). Culpeper *et al.* (2009 : 412) résumant ainsi cette intégration du vocabulaire maori en anglais néo-zélandais : “In text, these [words] are written without special marking, such as italics or inverted commas, indicating that they are regarded as a normal part of English.”

Le phénomène d'emprunt est bien un phénomène caractéristique du contact entre deux systèmes. Néanmoins, ce phénomène, se limitant à la sphère lexicale, n'est pas considéré comme essentiel, ni comme symptomatique d'une influence forte et globale d'un système

linguistique sur un autre. Qui plus est, les mots empruntés au maori sont « anglicisés », c'est-à-dire qu'ils sont prononcés selon l'inventaire phonologique de l'anglais, et non selon l'inventaire phonologique spécifique au maori (Gordon *et al.*, 2004 : 219).

Il existe bien une variété d'anglais parlée spécifiquement par la population maorie de Nouvelle-Zélande, qui est dénommée *Maori English* ou plus familièrement *bro talk* de par l'emploi quasi-systématique dans cette variété du mot *bro* comme marqueur d'oralité et de proximité avec l'interlocuteur. Ce mot se traduit généralement par « frère », « frangin », « ami », « pote ». Cette variété est fréquemment opposée au *General New Zealand English*, la variété standard d'anglais en Nouvelle-Zélande qui, elle, n'a été que marginalement influencée par le maori comme nous venons de le voir, car certains de ses traits sont clairement un héritage du maori.

En effet, cette variété est également souvent dénommée *Maori Accented English* (Gordon *et al.*, 2004 : 70) car sa prosodie, son intonation est différente du *NZE* et plus proche de l'intonation caractéristique du maori. Cette variété d'anglais maori appartiendrait, dans la typologie rythmique des langues, aux langues syllabiques, comme le français ou l'espagnol, et non aux langues accentuelles, comme l'anglais. Warren (1998) a par exemple montré que les syllabes du *Maori English* sont plus uniformes en durée, et même que le *NZE* est plus syllabique que la *RP*. Cette classification du *Maori English* et, *a fortiori*, la typologie rythmique des langues font donc débat, comme l'expliquent Holmes et Ainsworth (1997) et Pamies (2010) notamment. Ces travaux suggèrent que la frontière entre langues syllabiques et accentuelles est peut-être moins étanche qu'on ne le croyait, et ce parce que ces différentes langues sont de plus en plus fréquemment en contact. Toujours est-il que l'émergence d'une variété d'anglais maori n'a été documentée que récemment si bien qu'il est impossible qu'elle ait influencé, notamment au niveau prosodique, l'anglais néo-zélandais tel qu'il est parlé aujourd'hui (Benton 1991 cité dans Gordon *et al.*, 2004 : 70).

Historiquement, les seules preuves tangibles d'une influence du maori sur l'anglais néo-zélandais sont lexicales, comme nous l'avons déjà dit. Par ailleurs, aucune influence d'une autre langue que le maori sur l'anglais néo-zélandais n'a été attestée, alors même qu'on aurait pu s'attendre à ce que le gaélique, l'allemand, ou encore le français, parlés par certains des colons européens arrivés dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, influencent l'anglais néo-zélandais au moment de son émergence et de son développement. Il s'avère par conséquent que le seul système linguistique, la seule langue, qui ait véritablement influencé l'anglais néo-zélandais soit l'anglais lui-même. Seulement, l'anglais n'est pas un objet monolithique, comme nous l'avons déjà bien compris. Alors, lequel ? Quelle variété d'anglais s'est imposée en Nouvelle-Zélande et a donc laissé sa trace indélébile sur le système linguistique néo-zélandais ?

De nombreuses théories ont tenté de répondre à cette question. Elles sont appelées *single-origin theories*, selon l'expression de Bauer (1999 : 287), car elles supposent que les similarités entre l'anglais néo-zélandais et une autre variété d'anglais clairement identifiée signifient que l'anglais néo-zélandais trouve ses origines directement dans cette autre variété et constitue donc une variété transportée, ou transposée, de cette variété d'origine.



### 2.3.2.3 Les théories d'une origine unique de l'anglais néo-zélandais

L'une des *single-origin theories* (ou théories d'une origine unique) ayant émergé le plus tôt est celle selon laquelle l'anglais néo-zélandais serait directement dérivé du dialecte Cockney, caractéristique de la classe ouvrière londonienne, habitant surtout l'est de la ville. Cette théorie a été formulée d'abord sur la base de constats acoustiques, comme le signalent Gordon *et al.* (2004 : 71) : "Bauer (1994a : 420) notes that it is common knowledge that Australasian vowels sound Cockney to British ears." Au-delà de ces constats élémentaires, cette théorie a été défendue par de nombreux linguistes, phonologues, historiens et intellectuels, comme Arnold Wall, professeur d'anglais à l'Université de Canterbury à Christchurch en Nouvelle-Zélande (Gordon *et al.*, 2004 : 72). Le Cockney comporte des traits phonologiques saillants que nous étudierons plus en détail lorsque nous nous concentrerons sur les relations de convergence et de divergence entre les différentes variétés de l'anglais qui ont un lien historique avec le *NZE* (voir chapitre 4).

Cependant, même si les recherches approfondies sur le sujet ont montré que le *NZE* et le Cockney avaient bel et bien des traits en commun, notamment phonologiques (McBurney 1887 cité dans Ellis 1889), elles ont également révélé que ces deux systèmes sont très différents et que l'argument démographique pour une influence prépondérante du Cockney sur le *NZE* ne tenait pas. Bauer (1994a : 421 cité dans Gordon *et al.*, 2004 : 221) réfute ainsi la théorie d'une origine exclusivement Cockney du *NZE* : "there is little, if any, evidence that [the European settlers in the early period] were Cockneys. Indeed, what we know of their social class suggests not only that they were not Cockneys, but that they would have despised a Cockney accent."

Une théorie parallèle soutient que l'anglais néo-zélandais trouverait ses origines dans l'anglais tel qu'il est parlé dans le sud-est de l'Angleterre, et en particulier à Londres. Elle peut d'ailleurs inclure la théorie du Cockney que nous venons de présenter. Cette théorie ne serait pas vraie que pour l'anglais néo-zélandais. Selon Lass (1990 : 247 cité dans Gordon *et al.*, 2004 : 75), cette théorie est plus à élever au rang de généralisation historique et linguistique : "a simple characterization which is true without exception: there is no ETE [Extra Territorial English, i.e. colonial variety of English] that is not a dialect of Southern English."

Néanmoins, comment justifier une telle généralisation ? Pour des raisons démographiques en premier lieu, comme nous l'avons vu en 2.3.1, à savoir que la majorité des immigrants venus s'installer dans les colonies, que ce soit en Australie, en Nouvelle-Zélande ou même en Amérique du Nord, est originaire du sud et du sud-est de l'Angleterre. Le sud et le sud-est de l'Angleterre regroupent les comtés dans lesquels les populations avaient les raisons les plus valables d'émigrer, et surtout les possibilités de le faire de par leur proximité des ports maritimes. Qui plus est, à l'époque, le dialecte parlé à Londres avait un rayonnement assez large sur les régions alentour si bien qu'il est probable que de nombreux Anglais ayant émigré vers la Nouvelle-Zélande aient parlé ce dialecte ou un dialecte similaire. Toutefois, les traits caractéristiques du sud et du sud-est de l'Angleterre ont pu émerger en Nouvelle-Zélande par des biais différents : d'abord, ces traits ont pu être transportés « tels

quels » par les immigrants lors de la phase de colonisation de la Nouvelle-Zélande, ou via l’Australie par les immigrants ayant d’abord fait étape en Australie avant de s’installer en Nouvelle-Zélande (Gordon *et al.*, 2004 : 75). Difficile de savoir par conséquent d’où viennent avec certitude ces traits « du sud ».

De plus, comme pour la théorie du Cockney évoquée précédemment, les recherches approfondies ont conclu que les Londoniens ne représentaient pas plus de 15 % des immigrants arrivés en Nouvelle-Zélande (Gordon *et al.*, 2004 : 220) et que donc leur dialecte n’avait pas pu influencer en profondeur le système du *NZE* émergent. Une autre objection de taille à la théorie d’une influence du « sud » et de l’« est » de l’Angleterre sur le *NZE* est le fait que, déjà à l’époque, définir les caractéristiques de ces dialectes était pratiquement impossible : “the population is so shifting, that it would be misleading to suppose that there was any real hereditary dialect or mode of speech.” (Ellis 1889 : 225 cité dans Gordon *et al.*, 2004 : 221). Par conséquent, il est tout aussi difficile d’affirmer avec certitude que ce sont les caractéristiques du sud et du sud-est de l’Angleterre qui se sont imposées en Nouvelle-Zélande parce qu’elles ont été importées par les immigrants venus de ces régions.

Enfin, une autre hypothèse avance que l’anglais néo-zélandais serait un dérivé de l’anglais australien et tirerait donc ses origines et ses caractéristiques de la variété d’anglais parlée en Australie. Pour Bauer (1994a : 428), cette hypothèse est celle qui a le plus de sens, que ce soit d’un point de vue historique ou linguistique : “in our current state of knowledge, the hypothesis that New Zealand English is derived from Australian English is the one which explains most about the linguistic situation in New Zealand.” L’étude de Bayard (1995) a par exemple montré que les Néo-Zélandais parvenaient à identifier les leurs à partir d’enregistrements audio et les Australiens de même pour d’autres Australiens, mais que ces mêmes Néo-Zélandais commettaient de nombreuses erreurs lorsqu’il s’agissait d’identifier le discours de locuteurs australiens en pensant qu’ils étaient néo-zélandais, et de même pour les Australiens qui identifiaient de nombreux locuteurs néo-zélandais comme étant australiens. C’est pourquoi de nombreux experts en sont venus à appeler ces deux variétés par le même nom, à savoir *Austral English* (« anglais austral » ou « anglais du sud »).

Cette théorie d’une origine australienne est très crédible dans la mesure où la Nouvelle-Zélande a été colonisée très peu de temps après l’Australie au XIX<sup>e</sup> siècle, que les relations entre l’Australie et la Nouvelle-Zélande ont toujours été très intenses et que de nombreux immigrants s’étant finalement installés en Nouvelle-Zélande ont d’abord transité par l’Australie. De plus, l’état des lieux linguistique, en quelque sorte, est très « parlant » dans la mesure où l’anglais australien et l’anglais néo-zélandais partagent de nombreuses caractéristiques phonético-phonologiques, comme nous le verrons en détail au chapitre 4. Ils partagent également une grande quantité de mots (voir 2.3.3.1) : “The number of words which Australia and New Zealand share – virtually to the exclusion of the rest of the English speaking world – is astounding if the two varieties have independent origins. The shared vocabulary is explained if New Zealand English is, in origin, a variety of Australian English.” (Bauer 1994a : 427)

Néanmoins, cette théorie d’une origine australienne du *NZE*, comme les autres théories sur le sujet, a été remise en question. Et, comme pour les autres théories, il est

difficile d'affirmer ou de réfuter complètement les arguments car on ne dispose pas de données orales concrètes pour l'anglais australien du début du XIX<sup>e</sup> siècle (voir chapitre 4). Les experts ne peuvent donc qu'émettre des hypothèses. L'une d'elle est qu'il est tout à fait possible que l'anglais australien ait été une variété stable, capable par conséquent d'influencer le *NZE*. Cette hypothèse repose sur les travaux fondateurs de Mitchell (1995) qui estime que l'*AusE* a émergé comme variété distincte de l'anglais en 1861. Cette date correspond aux débuts de la colonisation massive de la Nouvelle-Zélande. Il est donc tout à fait possible que l'anglais australien ait influencé la formation, le développement du *NZE*. Cela est d'autant plus crédible que l'on sait que les relations entre l'Australie et la Nouvelle-Zélande ont toujours été intenses, que de nombreux Australiens et Néo-zélandais ont voyagé entre les deux pays durant le XIX<sup>e</sup> siècle et que de nombreux immigrants ont d'abord séjourné en Australie avant de partir s'installer définitivement en Nouvelle-Zélande.

Seulement, l'argument démographique n'est pas utilisé par tous les chercheurs pour conforter l'hypothèse d'une influence de l'*AusE* sur le *NZE*. Certains voient dans les chiffres de la présence australienne en Nouvelle-Zélande la preuve qu'une influence de l'*AusE* sur le *NZE* n'est pas crédible. Pour Belich (1996) ou McKinnon (1997), les chiffres de la présence australienne, entre 3 % et 7 % selon les sources (Gordon *et al.*, 2004 : 225), sont aussi faibles car ils dissimulent justement l'échange constant entre l'Australie et la Nouvelle-Zélande qui était difficile à quantifier à l'époque. En revanche, pour Trudgill *et al.* (2000a), ces chiffres montrent bien que l'influence australienne sur le *NZE* est négligeable démographiquement, et que si elle est négligeable démographiquement elle est négligeable tout simplement. Nous allons justement voir que Trudgill propose une autre explication pour les origines du *NZE* dans laquelle les arguments démographiques tiennent une place importante (voir 2.3.2.4 et chapitre 9).

Toujours est-il que le débat qui a découlé de la formulation de cette hypothèse d'une influence australienne sur le *NZE* a permis d'arriver à la conclusion que les variétés d'anglais australien et néo-zélandais ont des origines communes, historiques bien sûr, et démographiques surtout, mais ont évolué différemment dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, et surtout au XX<sup>e</sup> siècle, pour devenir deux variétés de l'anglais plus distinctes qu'elles ne l'étaient probablement lorsque l'anglais s'est développé dans ces deux pays. Gordon et Deveson (1998 : 28 cité dans Gordon *et al.*, 2004 : 75) ont utilisé les enregistrements de la *Mobile Unit* du projet *ONZE* pour confirmer cette théorie à partir de données concrètes : "They pronounced words like *chance*, *dance*, *Alexandra*, *Francis* with the vowel in *cat* /æ/ rather than in *cart* /a/. Their pronunciations of words like *school*, *tool* and *pool* is also different from the New Zealand pronunciation today and these words sound much more like the way Australians pronounce them today."

Le fait que les locuteurs des premières générations de Néo-Zélandais possèdent ces traits caractéristiques de l'anglais australien d'aujourd'hui mais que les jeunes générations de Néo-zélandais les aient perdus indique qu'une évolution diachronique parallèle a potentiellement divisé une seule et même variété d'anglais en deux variétés distinctes. Nous développerons bien évidemment ces éléments phonético-phonologiques au chapitre 4 et

reviendrons sur les origines communes de l'anglais australien et de l'anglais néo-zélandais afin d'éclairer le système phonologique du *NZE* contemporain.

En conclusion, il est tout à fait possible que les traits caractéristiques du sud, et plus particulièrement du sud-est de l'Angleterre, qui ont été relevés et commentés, aient émergé à la suite d'un processus de sélection, de par le fait que ces traits étaient les mieux représentés, les plus nombreux parmi les variétés d'anglais « transportées » en Nouvelle-Zélande. En effet, ces traits se retrouvent également dans la variété d'anglais parlée en Australie. Si l'*AusE* a pu influencer le *NZE*, alors il est tout à fait possible que les traits caractéristiques du Cockney, et du sud et du sud-est de l'Angleterre plus généralement, aient été introduits via l'*AusE*. Les théories évoquées précédemment peuvent donc se combiner pour expliquer l'émergence du *NZE*, et non pas s'exclure mutuellement.

Certains traits auraient donc fait fi de la concurrence des traits caractéristiques d'autres variétés. Si cela se vérifie, on ne serait plus dans le cadre d'une théorie d'une origine unique de l'anglais néo-zélandais mais plutôt dans le cadre d'une théorie d'une formation, d'une émergence de l'anglais néo-zélandais à partir des contributions faites par plusieurs dialectes. Cette théorie est communément appelée *new-dialect formation* et est représentative non plus des théories d'une origine unique mais des théories soutenant que le *NZE* a émergé d'une mixture de dialectes. Ces théories sont appelées des théories des origines multiples, ou *multiple-origin theories* en anglais, et nous allons maintenant les présenter.

#### **2.3.2.4 Les théories des origines multiples de l'anglais néo-zélandais**

La première théorie des origines multiples du *NZE* est communément dénommée « théorie du pot pourri » (*mixing bowl theory* ou *melting pot theory* en anglais). Cette théorie a été étudiée et défendue par Gordon et Deverson (1985 ; 1998) ainsi que par Bauer (1994a). Elle repose sur l'idée que dans les colonies, les caractéristiques de la variété d'anglais locale émergent du processus de « mélange » (*mixture of their accents and dialects*, Gordon & Deverson, 1985 : 17) des variétés d'anglais ainsi que des dialectes d'autres langues parlés par les différentes communautés d'immigrants. Bauer (1994a : 22 cité dans Gordon *et al.*, 2004 : 76) résume ce processus simplement : “a new dialect arises when speakers of various different dialects of English are thrown together, as in these colonial situations.” Il s'agit donc bien d'une théorie de l'émergence, de la formation d'une nouvelle variété d'une langue qui repose sur des éléments que nous avons déjà mentionnés précédemment, et notamment le contexte de contact entre différentes langues et différentes variétés d'une même langue (voir 2.3.2.2).

Pour Lass (1990), dont nous avons déjà parlé également, cette théorie ne remet pas en cause le fait que les caractéristiques de la nouvelle variété locale soient une réplique quasi-identique des traits spécifiques de l'anglais parlé dans le sud-est de l'Angleterre. Alors, comment savoir quelles seront les caractéristiques, notamment phonologiques, qui seront retenues à partir de ce « pot pourri » pour devenir celles d'une nouvelle variété d'anglais ? La théorie du *mixing bowl* ne répond pas véritablement à cette question, c'est pourquoi d'autres

théories ont vu le jour pour tenter d'expliquer ce processus de formation d'un nouveau dialecte.

Fort logiquement, la théorie majeure qui tente d'expliquer ce processus s'appelle *new-dialect formation* (« formation d'un nouveau dialecte » littéralement) et a été avancée par Peter Trudgill dans son ouvrage de référence intitulé *Dialects in Contact* (1986). Gordon *et al.* (2004 : 77) présentent ainsi cette théorie : “New-dialect formation is generally understood to mean a process where, in a mixture of different dialects, different variants are levelled out and a single, new, focused dialect arises which is different in some ways from all the input varieties.” La grande force de Trudgill est d'avoir su théoriser ce processus en étapes distinctes, et donc d'avoir replacé l'émergence, la formation d'une nouvelle variété d'une langue dans une chronologie précise qui a permis par exemple d'étudier les corpus oraux sous un angle nouveau. En 2004, il revient d'ailleurs sur sa théorie de *new-dialect formation* sur la base des données dont dispose le projet *ONZE*. Nous le verrons en détail au chapitre 9 de cette thèse lorsque nous nous intéresserons à l'influence des paramètres sociaux sur la modélisation du changement linguistique.

Selon Trudgill, à chacune des étapes de ce processus de *new-dialect formation* correspond une génération de locuteurs si bien qu'il est possible de retracer l'évolution d'une variété d'une langue en comparant les caractéristiques du discours de locuteurs de différentes générations. Cette « diachronie en synchronie », c'est-à-dire cette étude de l'évolution chronologique d'une variété à partir d'enregistrements réalisés à un même moment *x* mais avec des locuteurs issus de générations différentes, est l'une des pratiques les plus répandues en sociolinguistique actuellement. Pour de nombreux linguistes comme Trudgill, il s'agit de faire tomber la frontière stricte entre diachronie et synchronie pour admettre et étudier les interactions multiples entre ces deux notions saussuriennes. John Lyons (1977 : 621) écrit la chose suivante à ce sujet : “synchronic variation is itself the source of a considerable amount of what is subsequently describable as change in the overall language system.” Comme nous l'avons déjà souligné précédemment, à travers cette citation il faut comprendre que la carte du monde anglophone, de même que celle de la variation actuelle en anglais néo-zélandais, sont un héritage de l'histoire, de l'histoire des hommes bien sûr, mais aussi de l'histoire des langues, de la langue.

Nous reviendrons plus concrètement sur cette notion de « diachronie en synchronie » et sur les stratégies possibles d'observation du changement linguistique aux chapitres 4 et 8 de notre thèse. Pour ce qui est de la constitution de corpus de langue orale qui permettent l'observation du changement linguistique, nous renvoyons aux chapitres 5 et 6 qui sont consacrés à la présentation de la méthodologie propre au programme PAC et à la description du corpus PAC Nouvelle-Zélande qui est au cœur de nos travaux de recherche.

La première étape du processus de *new dialect formation* est, selon Trudgill (2004 : 89), une étape de nivellement rudimentaire qui naît de l'interaction initiale entre les immigrants. Par « nivellement », on entend l'acte d'adaptation linguistique naturelle lorsque plusieurs personnes qui ne parlent pas la même variété d'une langue, mais se comprennent tout de même, ont tendance à faire des compromis linguistiques pour se comprendre. Cela a pour conséquence de réduire la variation, les différences entre les variétés en usage au même



endroit. L'une des définitions les plus précises de ce phénomène a été fournie par Kerswill et Williams (1992 : 13) : "a process whereby differences between regional varieties are reduced, features which make varieties distinctive disappear, and new features emerge and are adopted by speakers over a wide geographical area."

Le processus de nivellement implique, à long terme, la perte des variantes les plus marquées socialement ou géographiquement ainsi que des variantes minoritaires. Nous insistons sur le fait que cette première étape dans l'émergence d'une nouvelle variété d'une langue ne constitue pas un nivellement global, achevé, mais bien un processus de nivellement rudimentaire. Selon Trudgill, pour qui la Nouvelle-Zélande est apparue comme une étude de cas particulièrement pertinente, l'anglais y ayant émergé très récemment, la phase de nivellement rudimentaire y a duré jusqu'en 1860 approximativement. Cela correspond à une vingtaine d'années après la signature du Traité de Waitangi et le début de l'arrivée massive d'Européens en Nouvelle-Zélande (voir 2.2.2).

La deuxième étape du processus est une phase d'extrême variabilité. Pour Trudgill (2004 : 101), cette phase aurait duré jusqu'au tournant du XX<sup>e</sup> siècle en Nouvelle-Zélande, soit vers 1900. Elle serait caractérisée par une grande « dispersion » des caractéristiques linguistiques, une hétérogénéité considérable entre les différents locuteurs. Cette variabilité s'observe aussi bien entre les locuteurs (*inter-speaker*) qu'au sein du discours d'un même locuteur (*intra-speaker*). Pour Trudgill, cela s'explique en premier lieu par le fait qu'il n'existe pas encore une norme acceptée et enseignée qui serve de référence pour les jeunes locuteurs (les enfants) en phase d'apprentissage de leur langue. Ainsi, les jeunes locuteurs, en tentant de s'imprégner de systèmes linguistiques (ceux des adultes) ayant des caractéristiques distinctes, vont avoir tendance à combiner des caractéristiques issues de systèmes différents, ce qui a pour conséquence de faire émerger une nouvelle variété. Cela a également pour conséquence de multiplier encore le nombre de variantes en usage au même endroit. De cette phase d'extrême variabilité naît un processus de convergence linguistique, de nivellement accru qui, selon le modèle défendu par Trudgill (1986 : 1-8 cité dans Kerswill, 2003 : 223), transforme un phénomène d'adaptation à court-terme (*short-term accommodation*) en un phénomène permanent, stable (*long-term accommodation*), c'est-à-dire la naissance d'une nouvelle variété ayant des caractéristiques clairement définies.

La troisième et dernière étape de ce processus est appelée *focusing*, soit le moment où la nouvelle variété devient stable et où ses caractéristiques propres se figent, se cristallisent. Trudgill (2004 : 113) l'appelle également *determinism* ou *survival of the majority forms*. On traduit cette notion par phase de « figement » en français. Pour lui, cette phase de figement a bien eu lieu en Nouvelle-Zélande car une conséquence directe de ce phénomène est l'homogénéisation et donc l'absence de variation géographique ou régionale. Kerswill (2002 : 680-689) insiste aussi sur cette conséquence de la phase de figement, comme nous l'avons vu à travers la définition du nivellement citée précédemment, et BurrIDGE et Kortmann (2008 : 24) font le constat suivant :

"Regional variation within Australian and New Zealand English, however, is minor compared to other varieties. The blending of the original British dialects (the so-called 'melting pot' effect) has left behind remarkable



regional homogeneity – even within Australia, a continent some thirty times the size of Britain. Notwithstanding stylistically and socially marked variation, there is very little in the way of clearly identifiable regional variation. There is one notable exception; namely, those speakers from the Southern part of the South Island of New Zealand.”

Ce chapitre étant introductif, il présente une simplification, une schématisation élémentaire de ce qu’est pour Trudgill le processus de *new-dialect formation*. Aussi, comme nous l’avons signalé à plusieurs reprises, nous reviendrons ultérieurement sur cette notion de nivellement et sur les étapes de l’émergence de l’anglais néo-zélandais, notamment aux chapitres 4 et 9. Nous détaillerons par exemple les données concrètes qui ont permis à Trudgill (2004), et à d’autres chercheurs, d’établir la chronologie de l’évolution du *NZE* jusqu’à nos jours. Nous reviendrons aussi sur le cas de l’Otago et du Southland, les deux régions à l’extrême sud de l’île du Sud qui parlent une variété différente du reste de la Nouvelle-Zélande, et ce à partir des données du corpus que nous avons constitué à Dunedin, la capitale de l’Otago.

Revenons à cette dernière étape de figement. Trudgill spécifie qu’elle comprend un processus appelé *koinéisation* (Kerswill 2001), qui implique le processus de nivellement dont nous avons déjà parlé, doublé d’un processus de simplification : “by means of which even minority forms may be the ones to survive if they are linguistically simpler.” (Trudgill, 1986 : 126). Le phénomène de *new-dialect formation* est donc un processus mécanique complexe au cours duquel plusieurs phénomènes interagissent, parfois simultanément ou successivement, pour aboutir au figement d’une nouvelle variété linguistique. Là où ce phénomène de *koinéisation* a cours, le phénomène de « redistribution » ou de « réaffectation » (*reallocation* en anglais) peut se produire. Celui-ci fait que des variantes initialement issues de variétés régionales/géographiques distinctes sont conservées dans la nouvelle variété produite, dans la variété résultante, mais deviennent des variantes stylistiques, sociales, ou même allophoniques dans le cas particulier de la phonologie (Trudgill, 2004 : 87). Le produit du processus de *new-dialect formation* n’est donc pas un produit radicalement nouveau mais plutôt un produit transformé des différentes contributions linguistiques de départ.

Nous avons donc décrit schématiquement les étapes du processus par lequel une nouvelle variété d’une langue peut émerger et évoluer jusqu’à devenir une variété stable, identifiable, à part entière. Trudgill avance que la théorie de *new-dialect formation* permet d’expliquer tout particulièrement l’émergence des variétés d’anglais de l’hémisphère sud, qui sont les plus récentes, par un principe de prédiction simple appelé « déterminisme » (*determinism*, Trudgill *et al.*, 2000b : 299). Sebba (dans Culpeper *et al.*, 2009 : 412) définit ainsi ce déterminisme « à la Trudgill » : “How can it be that *NZE* is both south-eastern and Scottish/Irish in character? Peter Trudgill (2004) provides a possible answer. He claims that the features (especially pronunciations) that ‘won out’ did so as a direct consequence of the proportions in which they were heard among the early settlers, and that there was a competition between features with the result that (usually) only one could win.” Ce

déterminisme est donc, en fait, le résultat d'une prédiction à partir des éléments historiques et démographiques connus de l'implantation de la variété étudiée.

Pour la Nouvelle-Zélande, comme nous l'avons déjà vu précédemment, une large proportion d'immigrants étant venue du sud de l'Angleterre, il apparaît donc inévitable, selon le schéma de Trudgill, que la variété d'anglais résultante ait de nombreux points communs avec les variétés d'anglais parlées dans le sud de l'Angleterre, et notamment le Cockney. De la même façon, et selon la même logique implacable, nous commençons à comprendre pourquoi l'extrême sud de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande parle une variété différente du reste de la Nouvelle-Zélande étant donné la proportion d'immigrants écossais s'étant installée dans la région dès le début de la colonisation du pays. Dans cette région, les variantes écossaises ont « survécu » aux processus successifs de nivellement et de simplification parce qu'elles étaient les plus nombreuses, les plus représentées au départ. Nous comprenons également pourquoi, pendant de nombreuses années, l'*AusE* et le *NZE* ont été abordés comme deux variétés identiques étant donné qu'elles sont le résultat d'une « mixture » démographique et historique très similaire. Là encore, nous reviendrons au chapitre 4 sur ces implications à partir de données phonético-phonologiques concrètes issues de l'observation et de l'analyse de corpus oraux sur ces variétés.

Nous tenons à rappeler que Trudgill n'est pas le seul chercheur à avoir apporté des éléments de réponse quant à l'émergence et à l'évolution des langues, et en particulier du *NZE*. Kerswill (1995 ; 1996 ; 2001), que nous avons déjà mentionné à plusieurs reprises, a par exemple beaucoup travaillé sur la variété d'anglais parlée à Milton Keynes, une ville nouvelle du Buckinghamshire, en Angleterre. Il a notamment souligné les faiblesses de la démonstration de Trudgill (1986, 2004) en insistant sur le fait que ce dernier avait sous-estimé l'importance des facteurs sociaux dans les premières étapes de construction, de formation de la nouvelle variété (Kerswill 2007). David Britain a également travaillé dans la lignée de Trudgill en apportant toutefois des modifications au schéma initial dessiné par ce dernier pour le cas particulier de la Nouvelle-Zélande. Il insiste par exemple sur l'importance du traitement et de l'analyse de données concrètes afin d'être en mesure de prouver que l'évolution que l'on a prédite ou dont on a fait l'hypothèse est bel et bien attestée (2008a : 187-223) : “The moral of the story is that if we think we observe a change in progress from A to B, we need to provide evidence not just for the existence of B, but also of the prior existence of A.” Nous allons revenir sur cette mise en garde et sur l'importance de l'analyse de données concrètes pour rendre compte de l'évolution phonético-phonologique du *NZE* dans les prochains chapitres de notre thèse, puisque c'est l'approche que nous adoptons pour nos propres travaux de recherche (voir chapitres 4, 5, 8 et 9).

Nous proposons de nous arrêter ici pour ce qui est de la contextualisation théorique nécessaire à la compréhension des enjeux linguistiques liés au *NZE*, à son émergence et à son évolution dans la mesure où nous avons clairement établi que la question du changement linguistique est centrale à nos travaux et que nous allons par conséquent y revenir à de nombreuses reprises ultérieurement. En outre, notre thèse n'a pas pour ambition première de redéfinir le débat sur les origines du *NZE* mais ne peut en aucun cas ignorer ces questions fondamentales. La présente thèse veut apporter de nouvelles données concrètes à partir

desquelles il est possible de mettre en perspective les théories existantes sur l'évolution contemporaine du *NZE* et sur la place de cette variété dans la dynamique des systèmes de l'anglais dans le monde.

Nous allons maintenant présenter un état des lieux linguistique large du *NZE*, autrement dit un portrait général qui offrira une première approche concrète de cette variété après les différents éléments de contextualisation historique et théorique que nous avons développés jusqu'à maintenant. Nous avons clairement établi dans notre introduction que nos domaines de recherche de prédilection sont la phonétique et la phonologie, à l'instar du programme PAC plus généralement (voir chapitre 5). Néanmoins, il nous semble opportun, dans la mesure où nous souhaitons fournir un portrait multidimensionnel du *NZE* contemporain, d'inclure une brève description des caractéristiques linguistiques, autres que phonético-phonologiques, de cette variété d'anglais. En outre, l'anglais néo-zélandais n'étant ni la variété la plus connue ni la variété la plus étudiée au sein de la communauté des chercheurs en phonologie (voir chapitre 5), une description des caractéristiques linguistiques générales de cette variété ne nous paraît pas superflue. De plus, certains des éléments que nous allons présenter dans cette troisième partie de chapitre nous serviront à illustrer l'évolution linguistique du *NZE*, au sens large du terme, dans les prochains chapitres.

### **2.3.3 Qu'est-ce que le *NZE* : aspects sémantiques et lexicaux, discursifs et morphosyntaxiques**

Avant de passer à la description détaillée de la phonologie du *NZE* (voir chapitre 3), nous souhaitons décrire les aspects sémantiques et lexicaux, discursifs et enfin morphosyntaxiques caractéristiques de l'anglais néo-zélandais. Nous pourrons ainsi commencer à positionner le *NZE* par rapport à son héritage historique, en termes d'évolution naturelle de la langue, mais aussi par rapport à une véritable tectonique des plaques linguistiques et à un réseau complexe d'influences linguistiques entre les différentes variétés de l'anglais. Cette description des aspects sémantiques, discursifs et morphosyntaxiques du *NZE* nous permettra à la fois de souligner les idiosyncrasies néo-zélandaises, et donc les spécificités qui en font une variété de l'anglais à part, mais aussi de rappeler que le *NZE* doit être défini en comparaison avec les autres variétés de l'anglais car il ne peut s'abstraire de la dynamique globale des systèmes de l'anglais dans le monde. Notre description linguistique générale du *NZE* nous fournira de premiers éléments de convergence et de divergence entre le *NZE* et d'autres variétés de l'anglais dans le monde que nous pourrons mettre en perspective, au chapitre 4, à partir de données strictement phonético-phonologiques cette fois.

#### **2.3.3.1 Le vocabulaire du *NZE* : aspects sémantiques et lexicaux**

Une partie du vocabulaire du *NZE* contemporain est un héritage du contact des premiers Européens avec l'environnement néo-zélandais, comme les termes se référant à la

flore et à la faune. De fait, Cook et ses hommes (voir 2.2.1) ont commencé à nommer certains éléments de ce nouvel environnement à l'aide de mots qui leur étaient familiers car déjà présents et utilisés en anglais britannique à l'époque. Ce phénomène qui consiste à nommer de l'« inconnu » par du « connu » est naturel et existe bien sûr dans d'autres langues, et *a fortiori* dans d'autres variétés de l'anglais. Ainsi, ce sont ces hommes qui ont baptisé un petit oiseau néo-zélandais *fantail* de par les attributs physiques spécifiques de cet oiseau, à savoir sa queue en forme d'éventail. De la même façon, ils ont baptisé l'un des arbres dont ils mangeaient les fruits *cabbage tree* en référence aux choux qui étaient un mets très prisé en Angleterre. Ils ont également rebaptisé le « manuka », un arbrisseau néo-zélandais ayant de petites feuilles odorantes, *tea tree* car ils se servaient justement de ses feuilles pour faire le thé (Hay *et al.*, 2008 : 66). Ces termes sont restés en anglais néo-zélandais contemporain, et sont souvent préférés aux termes maoris, comme dans le cas du « manuka » que nous venons de citer.

Selon le même principe, lorsque les premiers Européens venus s'installer en Nouvelle-Zélande ont découvert de nouvelles variétés de poisson, ils leur ont donné des noms de poissons connus en Angleterre, quand bien même les « nouveaux » poissons néo-zélandais ne ressemblaient pas à leurs équivalents anglais. Il y a donc eu dans ces cas-là un changement sémantique (*semantic change* dans la terminologie anglaise) afin que l'ancien référent anglais trouve une nouvelle référence en Nouvelle-Zélande. Hawkesworth (1773, vol.3 : 35 cité dans Hay *et al.*, 2008 : 66) résume ce phénomène de la manière suivante : “there were fish of many species which we had never seen before; but to all which the seamen readily gave names: so that we talked here of hakes, breams, cole fish, and many others as we do in England: and though they are by no means of the same family, it must be confessed that they do honour to the name.”

De manière générale, une large majorité du vocabulaire en usage en anglais néo-zélandais contemporain est aussi présent dans d'autres variétés de l'anglais. Néanmoins, comme nous allons le voir, certains mots sont utilisés en Nouvelle-Zélande avec des référents qui sont différents de ceux des autres variétés de l'anglais. Le chiffre de 95 % a été avancé pour ce vocabulaire partagé par la Nouvelle-Zélande et les autres pays anglophones (Hay *et al.*, 2008 : 66).

Par changement sémantique, certains mots, toujours utilisés en anglais britannique contemporain et présents en *NZE*, ont des référents différents pour les locuteurs néo-zélandais. Ainsi, ceux-ci parleront de *creek* quand leurs homologues britanniques parleront de *stream* (« rivière »). De même, lorsqu'un Néo-Zélandais parle du *bush*, il ne faut pas en déduire qu'il parle d'un buisson mais qu'il se réfère à la forêt indigène caractéristique de la Nouvelle-Zélande. Enfin, lorsque les Néo-Zélandais parlent de *tramping*, ils parlent de randonnées, d'activités de plein air, ce qui n'a rien à voir avec l'usage péjoratif qui est fait du mot *tramp* en anglais britannique ou américain. Les Britanniques et les Américains parlent pour leur part de *hiking* dans ces cas-là. Ces changements sémantiques peuvent évidemment occasionner des situations cocasses et des malentendus lorsque des Néo-Zélandais vont en Angleterre ou aux États-Unis et *vice versa*. C'est précisément dans ces moments-là que les locuteurs néo-zélandais prennent conscience du fait que leur lexique n'est pas exactement

celui de tous les locuteurs anglophones à travers le monde et qu'il y a donc bien des idiosyncrasies néo-zélandaises (Hay *et al.*, 2008 : 79).

Dans les 5 % qui restent, qui représenteraient donc les usages typiquement néo-zélandais, il faut justement noter en premier lieu les mots empruntés au maori. Nous en avons déjà parlé (voir 2.3.2.2), le *NZE* contemporain regorge de mots maoris qui se sont imposés naturellement, en l'absence d'équivalents anglais, pour décrire la flore, la faune, et de très nombreux éléments de la topographie néo-zélandaise. Ainsi, certaines villes et certaines régions néo-zélandaises ont des noms d'origine maorie, comme la région d'Otago, dont nous avons déjà parlé, qui tire son nom d'un vieux mot maori dont la signification est sujette à débat, mais qui pourrait signifier « lieu de la terre rouge »<sup>30</sup> en référence à son sol argileux. Cette région compte également les villes d'Oamaru et Wanaka qui sont des destinations touristiques réputées dont les noms sont clairement d'origine maorie. Elle compte également des villes dont les noms sont cette fois clairement d'origine anglo-saxonne, comme Queenstown ou Dunedin, la capitale.

Il semblerait que les grandes villes néo-zélandaises aient plutôt des noms d'origine anglo-saxonne, comme la capitale du pays, Wellington, ou encore Auckland, la ville la plus peuplée du pays, et Christchurch, le plus grand centre urbain de l'île du Sud. En revanche, le choix des noms de lieux, qu'ils soient d'origine maorie ou anglo-saxonne, participe de la même logique à savoir la célébration de figures historiques, de batailles, ou la référence à la culture du pays d'origine, comme l'Écosse, l'Angleterre ou la France. Par exemple, la ville d'Alexandra, située en Otago (voir conversation informelle entre EC1 et ES1 dans les annexes D de cette thèse), est un hommage à la Reine Alexandra du Danemark, épouse du Roi d'Angleterre Edouard VII. La région de Canterbury tire quant à elle son nom du diocèse d'Angleterre. La ville de Dunedin est nommée d'après le nom gaélique de la ville d'Édimbourg en Écosse, ce qui n'est pas surprenant étant donné la forte présence écossaise dans la région. La ville de Raunaki, située dans l'île du Nord de la Nouvelle-Zélande et plus précisément dans la région de Wellington, tire son nom du mot maori signifiant l'« été ». Il se trouve que cette localité est connue pour ses plages sur le Détroit de Cook, entre les deux îles néo-zélandaises.

Toutefois, les emprunts à la langue maorie en *NZE* contemporain ne se limitent pas aux noms géographiques, ils concernent également la flore et la faune. Ainsi, l'oiseau emblématique de la Nouvelle-Zélande a-t-il un nom maori, à savoir *kiwi*. De la même façon, le *tui*, un oiseau typique de la Nouvelle-Zélande, n'est maintenant connu que sous son nom maori, alors qu'au début de la colonisation de la Nouvelle-Zélande il avait également un nom anglais, à savoir *parson bird*, qui est maintenant obsolète (Hay *et al.*, 2008 : 68). Comme nous l'avons évoqué rapidement au début de cette section, dans d'autres cas, c'est le nom anglais qui a été retenu, comme dans le cas du *fantail* ou du *bellbird*, deux oiseaux néo-zélandais qui ont eux aussi un nom maori.

---

<sup>30</sup> Les informations concernant les noms de lieux en Nouvelle-Zélande présentées dans ce paragraphe proviennent du site officiel du *New Zealand Geographic Board* (NZBG) et de ses archives en ligne disponibles à l'adresse suivante : [www.linz.govt.nz](http://www.linz.govt.nz).



Les emprunts à la langue maorie sont nombreux en ce qui concerne la culture et la société, les rituels maoris, ou encore la vie quotidienne. Ainsi, il n'est pas rare d'entendre des *Pakeha*, des blancs (voir 2.2.1), parler de *mana* pour signifier l'autorité, le prestige, de *whare* pour parler de leur maison, de *kai* pour parler de nourriture ou encore de *tangi* pour parler des obsèques ou de la veillée pour les morts (Macalister 2005 cité dans Hay *et al.*, 2008 : 69).

La présence de mots d'origine maorie en *NZE* contemporain est donc un reflet évident de l'histoire, et plus précisément du contact entre la culture anglo-saxonne importée par les immigrants britanniques et la culture locale des Maoris, mais pas seulement. Comme le soulignent Hay *et al.* (2008 : 70-72), la présence de mots maoris en *NZE* est aussi le reflet du lien entre les deux peuples et de l'évolution de la société néo-zélandaise. En effet, de 1860 à 1970, aucun mot d'origine maorie n'a été emprunté en anglais néo-zélandais si bien que cette variété ne se reposait que sur son héritage historique sans faire évoluer son lexique, en empruntant par exemple de nouveaux mots à la langue maorie. Cet état de fait représentait, selon les experts, la détérioration des relations entre Maoris et Européens après l'arrivée massive d'immigrants et le déclin démographique et culturel du peuple maori durant cette période coloniale. Preuve en est qu'en 1999, le dictionnaire *Collins New Zealand School Dictionary* ne contenait que 24 mots d'origine maorie.

Aujourd'hui, les éditeurs du dictionnaire possèdent une équipe de consultants spécialisés dans la langue maorie. C'est le signe d'un changement radical initié dans les années 1970 grâce auquel une nouvelle vague de mots d'origine maorie a fait son entrée dans le dictionnaire et a été adoptée par les locuteurs du *NZE* contemporain. Cette renaissance linguistique est le signe d'une renaissance globale du maori en Nouvelle-Zélande, en tant que langue co-officielle et en tant que langue historique de la population autochtone. Cette renaissance a bénéficié de la dynamique revendicatrice d'autres peuples indigènes à travers le monde, et notamment des aborigènes en Australie ou des indiens d'Amérique Latine, qui ont commencé à revendiquer leur héritage et une meilleure place, une place juste dans la société moderne actuelle. Une innovation pédagogique a notamment permis cette renaissance linguistique du maori, en particulier chez les plus jeunes locuteurs néo-zélandais, à savoir la création des *kohanga reo* (littéralement *language nests*), ces écoles qui permettent une immersion dans la langue maorie dès la maternelle.

Ainsi, les mots *iwi* signifiant « tribu », « groupe », *whanau* signifiant « famille » ou *hui* signifiant « réunion » sont communément utilisés par les locuteurs du *NZE* contemporain. Le mot *marae*, qui signifie littéralement *place in front of the meeting house* et qui se réfère au cœur de la vie de la tribu en maori, est maintenant compris et utilisé par de plus en plus de *Pakeha*. L'apparition de ce mot en *NZE* a permis une meilleure compréhension mutuelle entre Maoris et *Pakeha*, notamment en ce qui concerne les rituels importants de la culture maorie, et donc un plus grand respect des croyances et des institutions maories.

Le contact entre langue maorie et langue anglaise est donc à la fois un héritage de l'histoire et une donnée indiscutable de la réalité du *NZE* contemporain, qui est un objet en constante évolution. Cependant, l'anglais néo-zélandais n'a pas de « dette lexicale », en quelque sorte, qu'envers le maori, elle doit aussi beaucoup de son vocabulaire à l'Australie voisine.



En effet, dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les experts et analystes relèvent la grande similitude du vocabulaire entre l'*AusE* et le *NZE*, ce qui les pousse souvent à conclure qu'ils ont affaire à une seule et même variété d'anglais (voir 2.3.2.3). Au XX<sup>e</sup> siècle, les experts confirment cet héritage lexical commun en soulignant que de nombreux usages néo-zélandais sont en réalité des termes dérivés de l'argot utilisé par les prisonniers, les détenus australiens. Hay *et al.* (2008 : 75) donnent l'exemple du mot *muster* qui, en *NZE* contemporain, est utilisé dans le domaine de l'agriculture et signifie l'action de rassembler le bétail. Ce mot était au départ un terme militaire utilisé pour parler de la liste des détenus, du « troupeau » des détenus. Par conséquent, à l'exception de quelques différences d'usage entre Néo-Zélandais et Australiens, comme par exemple les « tongues » qui sont appelées *thongs* en Australie mais *jandals* en Nouvelle-Zélande, et *flip flops* dans une grande partie du monde anglophone, le vocabulaire du *NZE* contemporain est très similaire à celui de l'*AusE* contemporain.

Cet état de fait est à nouveau un héritage évident de l'histoire. On peut donc parler de « néo-zélandismes » (*New Zealandisms*, Deverson 2000) en ce qui concerne les emprunts faits par le *NZE* à la langue maorie, qui ne sont compris que par les Néo-Zélandais. Cependant, on peut aussi parler de manière plus large d'« australasianismes » (*Australasianisms*) pour tous les usages qui sont communs à l'Australie et à la Nouvelle-Zélande, et par exemple le verbe *skite*, qui signifie « se vanter », « fanfaronner », et qui n'est utilisé nulle part ailleurs dans le monde anglophone.

Enfin, les chercheurs ont relevé ces dernières décennies une influence croissante des usages lexicaux typiques des variétés américaines de l'anglais sur le *NZE* contemporain. Il faut noter que les contacts entre la Nouvelle-Zélande et l'Amérique du Nord sont historiques puisque de nombreux chercheurs d'or américains ont débarqué en Nouvelle-Zélande au moment de la ruée vers l'or des années 1860. Qui plus est, les Néo-Zélandais et les Américains se sont battus côte à côte durant la Seconde Guerre Mondiale, ce qui a consolidé les liens déjà existants entre les deux nations. Au-delà, la présence de nombreux programmes culturels américains sur les télévisions néo-zélandaises ont fait que certains usages typiquement américains sont devenus les usages courants en Nouvelle-Zélande, là où des variantes britanniques existent également. Assez tôt, la Nouvelle-Zélande aurait fait le choix de conserver les variantes américaines plutôt que les variantes britanniques équivalentes, dans une démarche d'émancipation progressive par rapport à la norme linguistique britannique. Nous reviendrons sur une possible influence américaine sur l'anglais néo-zélandais au chapitre 4 de cette thèse.

Ainsi parle-t-on en Nouvelle-Zélande de *truck* et non de *lorry* (« camion »), de *stove* plutôt que de *cooker* (« fourneaux », « cuisinière »), et utilise-t-on les expressions *guys* plutôt que *chaps* ou *fellows* pour interpeller ses amis. Le terme *mates* est, lui, réservé à l'Australie. Bayard (1989) a montré que les usages américains étaient de plus en plus acceptés et intégrés en anglais néo-zélandais, avec le choix du terme *elevator* plutôt que *lift* (« ascenseur ») par exemple. Nous verrons que cette influence des variétés américaines de l'anglais a également des conséquences phonético-phonologiques notables en *NZE* (voir chapitre 3). Toujours est-il que ce double héritage en *NZE* peut créer de la variation là où les variantes américaine et britannique d'un même mot sont en usage simultanément. C'est le cas pour *movie* et *film* qui

sont employés parfois indifféremment par les locuteurs néo-zélandais, ou encore *gas* et *petrol* (« essence ») ou *can* et *tin* (« boîte de conserve ») (Hay *et al.* 2008 : 76).

Nous proposons de nous arrêter ici en ce qui concerne la description des aspects sémantiques et lexicaux caractéristiques du *NZE*. Nous allons maintenant présenter les aspects discursifs les plus saillants de l'anglais néo-zélandais, puis les aspects morphosyntaxiques, et tenter ainsi de donner une première mesure de l'héritage linguistique présent en *NZE* contemporain et de montrer les liens qui existent avec l'*AusE* par exemple, mais aussi avec d'autres variétés de l'anglais. Comme nous l'avons vu, les aspects sémantiques et lexicaux caractéristiques de l'anglais néo-zélandais illustrent l'héritage du contact historique entre langue maorie et langue anglaise. Qui plus est, ces aspects dessinent bien une zone à part, à savoir celle qui regroupe l'Australie et la Nouvelle-Zélande, qui se caractérise par ses « australasianismes » (voir 2.1.1). Enfin, l'influence mondiale des variétés américaines de l'anglais se fait également sentir dans le choix des variantes lexicales utilisées en Nouvelle-Zélande. Qu'en est-il pour les aspects discursifs caractéristiques du *NZE* ? Ces conclusions élémentaires se vérifient-elles ?

### 2.3.3.2 Aspects discursifs

L'étude des aspects discursifs spécifiques d'une variété d'une langue se concentre surtout sur l'analyse des items lexicaux qui sont utilisés comme particules ou marqueurs discursifs, ainsi que sur la description des stratégies conversationnelles mises en place par les locuteurs de la variété étudiée. Ces descriptions des stratégies conversationnelles mises en place par les locuteurs s'apparentent aux travaux menés dans la branche de la linguistique qui s'intéresse aux éléments du langage qui ne peuvent être compris que par rapport à un contexte précis, explicite ou implicite, à savoir la pragmatique. Levinson (1983) offre la définition suivante de la pragmatique : "Pragmatics is the study of the relation between the structure of a semiotic system (notably language) and its usage in context, and, along with semantics [...], forms part of the general theory of the meaning. Within the theory of meaning, pragmatics is especially concerned with implicit meaning, with inference and the unsaid, and the way in which language structure trades on this background of the presumed and the inferred."

La pragmatique, tout comme la sémantique, s'intéresse donc à l'émergence du sens. C'est pourquoi nous avons commencé notre description du *NZE* par ses aspects sémantiques et lexicaux, qui offrent une perspective plutôt micro-linguistique, pour pouvoir aborder ensuite les items lexicaux utilisés au niveau plus macro-linguistique cette fois, c'est-à-dire comme éléments de stratégies discursives précises. Cela a une pertinence particulière lorsqu'il s'agit d'étudier la langue orale puisque la pragmatique s'attache à montrer la cohérence inhérente au discours des locuteurs, qui repose beaucoup sur des références communes, souvent implicites, avec leurs interlocuteurs.

En Nouvelle-Zélande, le marqueur discursif qui attire tout particulièrement l'attention des linguistes est la particule *eh* : "Few features of New Zealand English (NZE) are more eagerly recognized by New Zealanders as a marker of their identity than the tag particle *eh*."

Yet its use is far from celebrated. New Zealanders will readily acknowledge this tag as being quintessentially ‘Kiwi’, but many will then go on to either disclaim usage or to make disparaging comments about others’ use of it.” (Meyerhoff, 1994 : 367) Quand bien même cette particule est socialement connotée négativement, comme non seulement caractéristique du discours des hommes maoris, mais aussi de celui de la classe ouvrière, elle est toujours utilisée aujourd’hui (voir transcriptions des conversations avec les locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande dans les annexes C et D de cette thèse), et son usage s’est même étendu, notamment aux jeunes femmes *pakeha*.

Pour Meyerhoff (1994), cela s’explique par le fait que la particule *eh* joue un rôle pragmatique important en contexte conversationnel. Pour les locuteurs maoris, cette particule est le signe de l’appartenance à la communauté maorie et devient une sorte de marqueur d’identification. Pour les jeunes locutrices *pakeha*, la particule *eh* joue le rôle de marqueur positif de politesse (*positive politeness marker*, 1994 : 367). Ainsi, au lieu d’indiquer un manque de certitude de la part du locuteur, parfois jugé vulgaire par les interlocuteurs potentiels, l’emploi de *eh* permettrait d’intensifier les relations interpersonnelles entre les locuteurs lors de la conversation en signifiant l’inclusion, la prise en compte du point de vue de l’interlocuteur. Hay *et al.* (2008 : 81) donnent un exemple de cet emploi de *eh*, extrait de la base de données *ONZE* dont nous avons déjà parlé (voir 2.3.1 et 2.3.2.3) : “he’s got the size for hockey anyway **eh** no I want him to play though **eh** get him into sports and stuff. [...]”

Cependant, l’anglais néo-zélandais n’est pas la seule langue, le seul dialecte dans lequel on puisse repérer l’usage, plus ou moins fréquent, de particules telles que *eh* ou plus généralement de marqueurs discursifs. En français, on note l’emploi de *ben*, *bon* ou *hein*, qui peuvent avoir dans certains contextes un rôle semblable à celui de *eh* en anglais néo-zélandais. En ce qui concerne les variétés de l’anglais, on observe un emploi assez fréquent de *eh* dans les variétés canadiennes de l’anglais. Cet usage est d’ailleurs largement caricaturé et fait l’objet de moqueries de la part des locuteurs des variétés américaines de l’anglais (voir chapitre 9). Néanmoins, comme l’ont montré Stubbe et Holmes (1995), l’emploi de *eh* est caractérisé en *NZE* par une intonation descendante, ce qui le différencie de l’emploi qui en est fait dans les autres variétés de l’anglais, et par exemple en anglais canadien. Nous reviendrons sur ce point et sur les caractéristiques suprasegmentales de l’anglais néo-zélandais au chapitre suivant (voir chapitre 3).

On relève également la présence en *NZE* de marqueurs discursifs moins idiosyncrasiques et plus largement employés dans les variétés de l’anglais à travers le monde, comme *like*, *you know*, *just* ou encore *so*. Hay *et al.* (2008 : 82) notent l’emploi d’un *like* qu’elles appellent *quotative*, qui sert à introduire des segments de discours, comme dans l’exemple suivant : “so I just told her that and then she’s **like** oh we need someone else and I’m **like** yeah we did a month ago.” Elles distinguent cet emploi de *like* de celui qu’elles nomment *discourse like*, qui permet à un locuteur de marquer des pauses et des hésitations lors de l’élaboration de son discours, comme dans l’exemple suivant : “um that’s . **like** the people doing that we know them and they are um . they . they’re paying people . but they’re getting funded by **like** . one of them’s a millionaire the father’s a millionaire and stuff and so.”

Les recherches récentes (Drager 2006 cité dans Hay *et al.*, 2008 : 82) ont montré que ces deux emplois de *like* étaient également différenciés phonétiquement par les jeunes locuteurs néo-zélandais. Deux réalisations phonétiques différenciées de *like* qui correspondraient aux deux usages possibles de ce marqueur en contexte de discours n'ont été observées pour l'instant qu'en anglais néo-zélandais, et uniquement chez de jeunes locuteurs (voir chapitre 9). Tagliamonte (2005), qui a étudié le discours de jeunes Canadiens, a bien relevé l'emploi extrêmement fréquent de *like* mais ne mentionne rien en ce qui concerne une possible différence de réalisations phonétiques. Il s'agit par conséquent d'une potentielle caractéristique néo-zélandaise, mais cela reste à confirmer et les données de notre corpus PAC Nouvelle-Zélande peuvent permettre l'observation de tels phénomènes. Comme le résume Hay *et al.* (2008 : 83) : "While there has been a fair amount of discourse analysis conducted in New Zealand, this has not yet been conducted with a comparative perspective in the context of other dialects."

De manière générale, les recherches menées en Nouvelle-Zélande sur les interactions spécifiques du contexte conversationnel et leurs liens avec l'emploi de certains marqueurs discursifs ont montré que les facteurs sociolinguistiques jouent un rôle important. Ainsi, Holmes (1993 cité dans Hay *et al.*, 2008 : 82) a démontré que les femmes néo-zélandaises coupent moins la parole que leurs homologues masculins et utilisent plus de marqueurs de solidarité dans le discours. De plus, elles complimentent plus et s'excusent plus que leurs homologues masculins. De la même façon, grâce à leur projet intitulé *Language in the Workplace*, Stubbe et Holmes (2000) ont montré que les Maoris utilisent plus de marqueurs positifs de politesse, tels que *you know* ou *eh*, ainsi que de marqueurs de solidarité, tels que *bro*, que leurs homologues *pakeha*. Ces remarques viennent appuyer les remarques générales que nous avons déjà formulées quant à l'emploi de *eh* en Nouvelle-Zélande.

En ce qui concerne les aspects discursifs observés en *NZE*, on note par conséquent qu'il existe bien une certaine idiosyncrasie néo-zélandaise, mais force est de constater également que l'anglais néo-zélandais possède certains marqueurs qui sont communs au reste des variétés de l'anglais dans le monde. Une analyse des aspects discursifs caractéristiques du *NZE* à partir de données concrètes, comme celles de notre corpus PAC, et une comparaison avec les données des autres points d'enquête PAC permettraient d'éclairer l'origine et l'évolution de ces usages et donc de replacer les emplois spécifiques au *NZE* dans un tableau plus général. Cela va au-delà des objectifs que nous nous sommes fixés dans le cadre de la présente thèse, mais nous reviendrons sur l'utilisation pluridisciplinaire qui peut être faite des corpus PAC au chapitre 5.

En conclusion, un travail de recherche très récent (D'Arcy, 2012 : 343-369), utilisant les données du projet *ONZE* (voir 2.3.1), a permis de montrer que les stratégies discursives de citation et d'auto-citation, permettant de recréer un contexte conversationnel en rapportant du discours, ont considérablement évolué depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, en Nouvelle-Zélande bien sûr mais dans l'ensemble des variétés de l'anglais également. D'Arcy a notamment étudié les structures en *go* (*I went to my mum, 'Mum, he did it to me'*. (CC, fyn97-13a, b. 1968 cité dans D'Arcy, 2012 : 349) et en *be like* (*I was like to people 'Just stop taking photos of me'*. (CC, fyn99-22a, b. 1979 cité dans D'Arcy, 2012 : 349). Celles-ci sont

généralement considérées comme innovatrices dans la littérature. Elle écrit à ce sujet (2012 : 360) : “The accumulated evidence from ONZE suggests that the contemporary quotative system is the product of a historical evolution and not the reflex of recent lexical innovations and incursions. A number of subtle, longitudinal shifts have been ongoing, traces of which were visible in the late 19th century.”

De fait, la comparaison des données récoltées par le projet *ONZE* a permis de montrer que le système de citation et d’auto-citation s’est véritablement réorganisé en anglais néo-zélandais au cours des 125 dernières années, ce qui a fait de cette stratégie discursive un lieu de variation privilégié. Qui plus est, cette étude a conclu que la stratégie d’« auto-révélation » est un mode de discours de plus en plus fréquent en Nouvelle-Zélande mais également dans le monde anglophone en général (D’Arcy, 2012 : 366) : “The increasing tendency to use quotation for dramatic reenactments of internal, experiential personal experience is not unique to the [*sic*] New Zealand. Apparent time evidence from England, Canada, and the United States suggest that it is a characteristic of English more generally”.

Les conclusions de cette étude nous permettent de rappeler, si besoin était, qu’une langue, ou en l’occurrence une variété d’une langue, doit être considérée comme un objet en mouvement mais également que les caractéristiques lexicales, discursives et morphosyntaxiques (soit l’ensemble des caractéristiques dialectales) du *NZE* doivent être mises en perspective par rapport à l’évolution de l’anglais en général, et l’évolution des autres variétés de l’anglais dans le monde en particulier. Nous comprenons que l’anglais néo-zélandais est un objet linguistique qui évolue au sein d’une dynamique globale des systèmes linguistiques des variétés de l’anglais dans le monde. Bien évidemment, le fait que les stratégies de dialogue, ou de reconstitution de dialogue, aient considérablement évolué depuis l’émergence de l’anglais en Nouvelle-Zélande pourra être pris en compte dans l’analyse des enregistrements de notre propre corpus dans la mesure où une partie importante de notre protocole d’enquête repose sur l’analyse de contextes conversationnels (voir chapitre 5). En outre, même si nous ne nous intéressons pas en priorité à ces phénomènes discursifs et grammaticaux, nos enregistrements et les données de notre corpus permettront sans doute à d’autres chercheurs d’étudier ces phénomènes en profondeur, qui plus est à partir de données récentes et authentiques.

### 2.3.3.3 Aspects morphosyntaxiques

C’est sans doute au niveau morphosyntaxique que le *NZE* compte le plus d’emplois caractéristiques, ou du moins, c’est au niveau morphosyntaxique que le plus d’usages typiquement néo-zélandais ont été documentés dans la littérature. Hundt *et al.* (2004) ont proposé une description détaillée de ces usages en insistant sur le fait que, pendant longtemps, les aspects morphosyntaxiques avaient été oubliés ou volontairement écartés des descriptions du *NZE* : “One reason that early research on NZE concentrated on phonetics and phonology [...] as well as the lexicon was because it is in these aspects NZE differed most obviously from other national varieties.” Elles résument par conséquent l’objectif de leur recherche de la



façon suivante (Hundt *et al.* 2004 : 305) : “As far as grammar is concerned, the following two types of difference between NZE and other national varieties can be expected: a) statistical tendencies, i.e. structures used more or less frequently in NZE than in other varieties, resulting in a characteristic NZE mix of pan-English features and b) genuine NZE collocations/idioms, i.e. unsystematic peculiarities at the interface of grammar and the lexicon.”

Nous proposons ici de rendre brièvement compte de ces usages spécifiques, répertoriés notamment par Hundt *et al.*, en commençant par les caractéristiques morphologiques pour nous intéresser ensuite aux caractéristiques syntaxiques.

La première observation de Hundt *et al.* concerne la morphologie des verbes en NZE, et plus précisément l’usage de la forme régulière du prétérit en *-ED* pour les verbes généralement catégorisés comme irréguliers, tels que *burn, dream, lean, leap, learn, smell, spell, spill* et *spoil*. On sait que la préférence pour une forme régulière (ou « régularisée ») du type *learned, dreamed* ou *burned* est une caractéristique morphologique attestée des variétés américaines de l’anglais. Peters (1994 cité dans Hundt *et al.*, 2004 : 307) a comparé le nombre d’occurrences de verbes « régularisés » au prétérit dans six corpus différents : deux corpus d’anglais britannique (le *LOB*<sup>31</sup> et le *FLOB*<sup>32</sup>), deux corpus d’anglais américain (le *Brown*<sup>33</sup> et le *Frown*<sup>34</sup>), un corpus d’anglais néo-zélandais (le *WCNZE*<sup>35</sup>) et un corpus d’anglais australien (le *ACE*<sup>36</sup>).

---

<sup>31</sup> Le *Lancaster-Oslo/Bergen Corpus* est un corpus d’anglais britannique constitué d’environ un million de mots, soit 500 textes comprenant chacun environ 2000 mots et appartenant à quinze « genres » ou catégories de textes différents : neuf d’information, et six de fiction. Il a été constitué en 1961 sous la direction de Geoffrey Leech de l’Université de Lancaster, de Stig Johansson de l’Université d’Oslo, en collaboration avec Knut Hofland de l’Université de Bergen, d’où son nom. Il est considéré comme l’équivalent pour l’anglais britannique du *Brown corpus*.

<sup>32</sup> Le *Freiburg-LOB Corpus of British English* est une sorte de mise à jour du *LOB* corpus, en ce qu’il a les mêmes objectifs et a été constitué sur la même base que le *LOB*, mais se veut représentatif de l’anglais britannique parlé dans les années 1990. Il a donc été constitué entre 1991 et 1996 sous la direction de Christian Mair de l’Université de Fribourg, d’où son nom. Marianne Hundt, dont les travaux constituent la base de notre travail dans cette section de notre thèse, a collaboré à l’écriture d’un manuel pour accompagner le *FLOB* (1999) et permettre une exploitation optimale de ce corpus.

<sup>33</sup> Le *Brown corpus* est le premier corpus à avoir été spécifiquement conçu pour la recherche en linguistique sur l’anglais américain contemporain et à pouvoir être lu et utilisé par ordinateur. Il a été constitué par W. Nelson Francis et Henry Kucera de l’Université de Brown aux États-Unis entre 1963 et 1964. Il contient plus d’un million de mots, soit 500 textes d’environ 2000 mots chacun, extraits des ouvrages en prose imprimés aux États-Unis en 1961. Ce corpus a inspiré le travail de nombreux chercheurs, et a notamment incité à la constitution d’autres corpus sur l’anglais contemporain, comme le *LOB*.

<sup>34</sup> Tout comme le *FLOB*, le *Frown* (*Freiburg update of the Brown corpus*) est une mise à jour du *Brown corpus* permettant l’étude de l’anglais américain tel qu’il était parlé au début des années 1990. Ce projet a, comme le *FLOB*, été mené par Christian Mair de l’Université de Fribourg.

<sup>35</sup> Le *Wellington Corpus of Written New Zealand English* (*WCNZE* ou *WWC*) est un projet qui a vu le jour à l’Université de Victoria, à Wellington en Nouvelle-Zélande entre 1986 et 1992, sous la direction de Laurie Bauer. Ses objectifs sont les mêmes que ceux du *LOB* si bien qu’il a été constitué sur la même base. Parallèlement, un projet de corpus sur l’anglais oral a été mené en Nouvelle-Zélande par Janet Holmes. Ce corpus (le *Wellington Corpus of Spoken New Zealand English* ou *WSC*) a été constitué entre 1988 et 1994 et comprend environ un million de mots, soit différents segments de discours formel, semi-formel et informel.



Selon Hundt, cette comparaison permet de conclure que la fréquence de ces formes régularisées dans le *Brown* indique que les variétés américaines de l'anglais avaient déjà achevé, au début des années 1960 soit lorsque ce corpus a été constitué, le processus de régularisation des verbes catégorisés comme irréguliers au prétérit. La proportion de formes régularisées en anglais néo-zélandais et en anglais australien est sensiblement la même, c'est-à-dire très faible. En revanche, les variétés britanniques de l'anglais semblent plus avancées dans ce processus de régularisation que ce que l'on aurait pu attendre. Pour Peters, c'est l'exemplification parfaite de ce qui est appelé le *colonial lag*. Ce concept a été élaboré par Marckwardt et défini de la façon suivante (Marckwardt, 1958 : 80 cité dans Trudgill 1999 : 227) :

“I mean to suggest by this term nothing more than that in a transplanted civilization, such as ours undeniably is, certain features which it originally possesses remain static over a period of time. Transplanting usually results in a time lag before the organism, be it a geranium or a brook trout, becomes adapted to its new environment. There is no reason why the same principle should not apply to a people, their language, and their culture.”

Ce concept décrit donc la réalité du délai qui existe entre l'apparition de nouveaux phénomènes dans la variété de la mère patrie, en l'occurrence l'Angleterre, et les variétés coloniales, comme l'anglais américain, néo-zélandais ou australien. Ainsi, si l'on schématise, les innovations apparaissent d'abord en anglais britannique, tandis que la ou les variétés coloniales (ici le *NZE* et l'*AusE*) restent plus conservatrices. L'anglais américain est la variété la plus innovatrice car c'est la variété coloniale la plus ancienne et donc la plus indépendante de l'anglais britannique. La logique voudrait donc que ces usages (en l'occurrence la régularisation des verbes en *-ED* au prétérit) soient désormais plus fréquents en *NZE* contemporain et qu'ils se soient propagés à l'anglais néo-zélandais non plus seulement écrit mais aussi parlé.

L'étude de ces corpus révèle également que l'emploi des formes irrégulières du participe passé de *get* (*gotten*) et *prove* (*proven*) en *NZE* est restreint et qu'il ne fait donc pas partie intégrante, du moins pour l'instant, de la grammaire néo-zélandaise. Néanmoins, l'existence et l'emploi, même rare, de ces formes en *NZE* serait une preuve d'une influence de l'anglais américain sur l'anglais néo-zélandais, comme le suggère notamment Bauer (1994a : 418 cité dans Hundt *et al.*, 2004 : 310).

Hickey (2004 cité dans Bauer, 2007 : 12) mentionne l'existence de la forme *bet* comme prétérit du verbe *beat* catégorisé comme irrégulier. Bauer confirme que cet usage est largement répandu en Nouvelle-Zélande mais insiste sur le fait qu'il est difficile de savoir d'où cet usage est venu étant donné qu'il est attesté en Irlande mais aussi en Écosse. Par ailleurs, il observe une tendance, en particulier chez les plus jeunes locuteurs néo-zélandais, à la réduction du nombre de formes irrégulières pour les verbes qui suivent le modèle *swim*

---

<sup>36</sup> L'*Australian Corpus of English*, comme les autres corpus utilisés par Hundt *et al.*, a été constitué sur les mêmes bases que le *LOB* et le *Brown* à partir de textes publiés dans les années 1980 en Australie. Ce projet a été mené par l'Université de Macquarie, sous la direction notamment de Pam Peters et Peter Collins.

*swam swum*. Il indique qu'il est possible d'entendre par conséquent *I swum, I seen, I done, I come*. Ce phénomène est également attesté en anglais britannique (Brook, 1965 : 106-107 cité dans Bauer, 2007 : 13).

En ce qui concerne la morphologie des noms en anglais néo-zélandais, Hundt *et al.* (2004 : 311) notent qu'en comparant les sections « articles de presse » des corpus précédemment mentionnés, il apparaît que les contraintes sémantiques sur l'utilisation du génitif en 's (*N's N* comme par exemple *the book's cover*) avec les substantifs soient moins fortes en anglais américain et dans une moindre mesure en anglais britannique. Au contraire, il semblerait là encore que le *NZE* et l'*AusE* maintiennent une structure plus conservatrice en *N of N* (comme par exemple *the cover of the book*) : "Corpus evidence from the press sections of the corpora [...] shows that the overall frequency of *s*-genitives in both the WCNZE and the ACE is considerably lower than in FLOB and Frown. This suggests that the two Southern Hemisphere varieties may be lagging behind in the development towards greater use of the inflected genitive."

Ces aspects morphologiques suggèrent que le *NZE*, et *a fortiori* l'*AusE*, ne sont pas des variétés innovantes, par rapport à l'anglais américain ou à l'anglais britannique, car ce sont deux des variétés les plus jeunes de l'anglais dans le monde. Ainsi, quand bien même elles sont influencées par les innovations morphologiques en provenance du Royaume-Uni ou des États-Unis, elles sont pour ainsi dire « à la traîne » et semblent rester des variétés plus conservatrices d'un point de vue morphologique. Les données de notre corpus PAC Nouvelle-Zélande pourraient permettre d'établir si ces caractéristiques (formes régularisées du prétérit et génitifs en 's) sont plus fréquentes dans le discours des locuteurs de notre corpus et si, par conséquent, le *NZE* rattrape en quelque sorte son retard.

Ces éléments tendraient à confirmer le premier scénario envisagé par Hundt *et al.* (voir plus haut), à savoir que le *NZE* est en fait une mixture des traits linguistiques, et en l'occurrence morphosyntaxiques, d'autres variétés de l'anglais, avec des différences d'avancement dans l'intégration de certains changements qui peuvent s'expliquer historiquement. Nos données pourraient également permettre aux chercheurs en morphologie d'observer de nouvelles caractéristiques morphologiques qui n'auraient pas nécessairement été documentées ou analysées auparavant. Ceci entrerait alors dans le second scénario envisagé par Hundt *et al.*, à savoir que le *NZE* possède de véritables idiosyncrasies, notamment morphosyntaxiques, c'est-à-dire des traits qu'aucune autre variété, ou très peu, ne possède. Dans le cadre de cette thèse, nous allons nous concentrer sur les autres spécificités de l'anglais néo-zélandais contemporain, en particulier ses traits phonético-phonologiques (voir chapitres 3, 4, 7 et 8), afin de constater si le *NZE* ne serait pas potentiellement une variété innovante dans d'autres domaines que la morphologie, à savoir la phonétique et la phonologie.

En ce qui concerne la syntaxe maintenant, de nombreuses caractéristiques permettent de distinguer l'anglais néo-zélandais des autres variétés de l'anglais ou peuvent suggérer une plus grande influence de l'anglais américain, ou au contraire de l'anglais britannique (et parfois écossais), sur le *NZE*. Ainsi, même si la notion de variation est problématique en

syntaxe, dans la mesure où les spécialistes ne sont pas tous d'accord sur les liens entre changement de forme et changement de sens, il n'en reste pas moins qu'à partir de corpus d'enregistrements ou de textes, il est possible d'identifier des « lieux » de variation en syntaxe. C'est justement ce que proposent de faire Hundt *et al.* (2004 : 312) en comparant l'anglais néo-zélandais à d'autres variétés : “Syntactic variation in national varieties of English spans a fairly wide field, covering aspectual differences, mood, the use of auxiliaries, *do*-support in negation, relativization patterns, agreement with collective nouns, noun-phrase structure and voice.”

Le premier « lieu » de variation syntaxique répertorié par Hundt *et al.* se situe dans le choix de l'aspect. L'aspect permet d'ajouter de l'information, d'exprimer un point de vue ou de donner une perspective par rapport à l'action ou l'état exprimés par le verbe (Culpeper *et al.* 2009 : 143). Le choix de l'aspect indique la manière dont est vue, dont est envisagée, l'action en termes chronologiques : cette action est-elle finie, accomplie, terminée ? Est-elle en cours ? La préférence pour le prétérit ou au contraire pour le *present perfect*, en particulier avec certains adverbes comme *yet*, *since* et *just*, est un type de variation syntaxique lié à l'aspect.

Historiquement, la distinction entre les deux aspects, dénommés respectivement « accompli » et « inaccompli », n'était pas grammaticalisée c'est-à-dire qu'elle n'était ni systématique ni par conséquent stabilisée en anglais britannique lorsque les colons se sont installés en Amérique du Nord. Cela tendrait à expliquer pourquoi, encore aujourd'hui, il existe beaucoup de variation dans les variétés américaines de l'anglais quant à l'emploi de ces deux aspects dans des contextes identiques, par exemple avec *just*. Dans le premier cas, l'emploi du prétérit simple, dans une phrase comme *I just had dinner*, avec le recours à l'aspect dit « accompli », signifie que le « focus » (l'attention) est sur l'action elle-même, l'occurrence qui, ici, s'est produite dans un passé extrêmement récent. L'information transmise à l'interlocuteur peut être formulée de façon élémentaire comme suit : dans la chronologie personnelle du locuteur, la dernière action accomplie est celle qui consiste à avoir dîné. Dans le second cas, l'emploi du *present perfect*, et donc de l'aspect dit « inaccompli », dans la phrase *I have just had dinner* change le « focus » et transmet une information supplémentaire : l'attention de l'interlocuteur est cette fois dirigée vers le moment présent, le moment du résultat et non plus sur l'action en tant que telle. L'information transmise à l'interlocuteur est alors la suivante : dans la mesure où le locuteur vient de dîner, il n'a logiquement plus faim (bilan) et l'on suppose qu'il répondra donc par la négative à une possible demande de l'interlocuteur d'aller dîner, manger une glace etc.<sup>37</sup>

La Nouvelle-Zélande, quant à elle, a été colonisée bien après l'Amérique du Nord, soit à une époque où le *present perfect*, et de manière plus générale l'aspect inaccompli, avaient été grammaticalisés en anglais britannique. Hundt *et al.* s'attendaient donc à ce que, dans les corpus, les usages néo-zélandais ressemblent aux usages britanniques et non aux usages américains. C'est le cas puisqu'elles concluent finalement: “BrE, NZE and AusE can be

---

<sup>37</sup> Pour des discussions plus approfondies en ce qui concerne l'aspect en anglais, nous préférons renvoyer le lecteur aux deux ouvrages qui font autorité en ce qui concerne la grammaire de l'anglais contemporain, à savoir Quirk *et al.* (1985) et Huddleston & Pullum (2002).

described as being more advanced in the grammaticalization of the opposition between the simple past and the present perfect.” Elles notent par ailleurs que dans toutes les variétés d’anglais, l’aspect inaccompli est largement préféré avec *since* et *yet*. Elles confirment aussi, comme nous l’avons déjà mentionné, qu’il existe beaucoup de variation en anglais américain avec *just*, avec une utilisation du prétérit simple qui se propage de l’oral vers l’écrit, et en particulier dans les articles de presse, là où le *present perfect* était encore systématiquement employé (2004 : 313). Cet état de fait nous permet à nouveau de prendre conscience de l’importance de l’héritage de l’histoire sur l’état de la langue.

Toutefois, selon Bauer (1987, 1989b cité dans Hundt *et al.* 2004 : 313), il semble qu’une innovation soit attestée en Nouvelle-Zélande. Il s’agit du développement inverse de celui qui a été décrit en Amérique du Nord, c’est-à-dire un recours généralisé au *present perfect*, et donc à l’aspect inaccompli, dans les contextes qui appellent généralement le prétérit simple comme dans *I haven’t talked to him last week*. Trudgill (1984 : 42 cité dans Hundt *et al.* 2004 : 313) avait déjà relevé une telle tendance dans l’anglais parlé dans le sud de l’Angleterre. Il semble qu’en anglais néo-zélandais, de tels usages ne soient attestés qu’à l’oral, et non à l’écrit, contrairement à l’emploi du prétérit avec *just* attesté à l’écrit dans les journaux américains. Bauer catégorise donc cette généralisation du *present perfect* comme une caractéristique syntaxique non-standard du *NZE* et non comme un trait stable de la grammaire néo-zélandaise. Par ailleurs, dans ses travaux plus récents (2007 : 18), il explique qu’il y a beaucoup de variation chez les jeunes locuteurs néo-zélandais qui peuvent aussi bien utiliser la construction plus américaine (*I just did*) que la variante plus britannique (*Have you done it yet ?*).

Parallèlement, il semble qu’il y ait en anglais néo-zélandais ainsi qu’en anglais australien une plus forte tendance à l’emploi de la forme progressive que dans les autres variétés d’anglais, et notamment qu’en anglais américain. Selon Mair et Hundt (1995 cité dans Hundt *et al.* 2004 : 314) : “The two Southern Hemisphere varieties thus appear to be more advanced in the change towards a more frequent use of progressives than AmE.” De plus, le *WCNZE* contient une plus large proportion de futurs progressifs (*will + be \*ing*) que les corpus américains ou le corpus australien, ce qui tend à confirmer l’hypothèse de Kuiper (1990 cité dans Hundt *et al.* 2004 : 315) selon laquelle, en anglais néo-zélandais, l’aspect progressif se combine souvent avec le futur. Cette caractéristique syntaxique est cependant également observée en anglais britannique.

Bauer (2007 : 1) conclut pour sa part que l’anglais néo-zélandais, par comparaison avec d’autres variétés comme l’*AAVE* (*African American Vernacular English*) ou l’anglais irlandais, possède une palette d’expression de l’aspect beaucoup plus restreinte (ce qu’il appelle *the range of possible aspect-marking*, 2007 : 2). En effet, il procède à l’inverse de Hundt *et al.* ou Hickey (2004) en ne proposant pas une liste des traits répertoriés en *NZE* mais une liste des traits qui en sont absents (2007 : 3). Il relève par exemple que ce qu’il nomme le *habitual BE* (*they be working in the morning*) ou le *perfect BE* (*they are come already*), observés dans d’autres variétés de l’anglais, ne figurent pas dans l’inventaire morphosyntaxique de l’anglais néo-zélandais. Cette démarche nous permet d’établir qu’une variété se définit par ce qu’on y observe mais également par ce qu’on n’y observe pas, et que

ces absences doivent être commentées et expliquées au même titre que les phénomènes attestés (voir chapitre 4).

En conclusion, en ce qui concerne l'aspect en *NZE*, on constate à nouveau de manière évidente l'impact historique de la colonisation sur les caractéristiques de la langue. On note qu'en ce qui concerne la variation syntaxique liée à l'aspect, des traits communs sont observés en anglais britannique, en anglais australien et en anglais néo-zélandais, alors que l'anglais américain semble évoluer de manière plus indépendante, voire inverse dans certains cas.

Une autre caractéristique syntaxique qui peut donner lieu à de la variation, et qui est, comme l'aspect, liée à la construction des verbes en anglais, est la modalité. La modalité peut être définie succinctement comme ce qui permet au locuteur d'opérer un filtrage de l'action exprimée par le verbe et ainsi d'informer son interlocuteur sur son attitude, ses sentiments, son point de vue par rapport à ce qu'il est en train de dire. Le filtrage de l'action exprimée par le verbe peut être opéré grâce à des concepts tels que la nécessité ou la possibilité (Culpeper *et al.* 2009 : 143), et donc à travers l'emploi d'auxiliaires modaux comme *can* ou *will*. Hundt *et al.* (2004 : 315) se concentrent sur l'emploi du subjonctif après les verbes exprimant une recommandation, une requête ou une intention. Elles notent qu'en anglais américain, le recours au subjonctif qu'elles appellent *mandative subjunctive* est préféré (comme dans *I suggest that she stop*), tandis qu'en anglais britannique, le recours à un *should* périphrastique est la norme (comme dans *I demand that he should answer*). L'anglais néo-zélandais et l'anglais australien font un usage plus important du *mandative subjunctive* que l'anglais britannique mais nettement moins fréquent que l'anglais américain. Hundt *et al.* concluent par conséquent : "Corpus evidence shows that AmE is leading world English in a revival of the mandative subjunctive. NZE and AusE are more advanced in their use of the subjunctive form than BrE."

En revanche, le *NZE* partage avec l'anglais britannique l'emploi de l'indicatif dans les subordonnées qui suivent les verbes exprimant la persuasion (*suasive verbs*) comme dans cet exemple extrait du *WCNZE* (Hundt *et al.* 2004 : 315) : "I recommend that this meeting passes a motion tonight commissioning me to travel to Wellington [...]" (WCNZE, K59 161) [nous soulignons] Il semble donc qu'au niveau de l'expression de la modalité, et en particulier dans les constructions au subjonctif, le *NZE* hésite parfois à suivre les usages typiquement américains ou les usages caractérisant au contraire l'anglais britannique. Nous avons déjà identifié cette « hésitation » au niveau des aspects lexicaux et sémantiques, ce qui tend à confirmer que la dynamique des systèmes de l'anglais à travers le monde est complexe, reposant à la fois sur des réalités historiques mais aussi sur la diffusion d'usages en constante évolution.

Venons-en maintenant aux auxiliaires. Comme l'anglais américain et australien, le *NZE* évite l'emploi de *shall*, contrairement à ce qui est généralement observé en anglais britannique. Il y aurait donc, en ce qui concerne l'emploi des auxiliaires modaux, encore un nouveau type « d'alliance » ou de « bloc » entre les différentes variétés de l'anglais. Cependant, Hundt *et al.* (2004 : 316) soulignent que le *NZE* va plus loin que l'anglais américain ou australien en ce qui concerne l'auxiliaire *shall* : "But NZE allegedly resembles



Scottish English (ScE) in taking the avoidance one step further: *will* is apparently used instead of *shall* with first-person pronouns in questions to express offers or suggestions as in *Will I close the window?*” La comparaison des différents corpus d’anglais confirme que *shall* est presque systématiquement évité en *NZE*, en *AusE* ainsi qu’en anglais américain, contrairement à ce qui est observé en anglais britannique. En revanche, l’étude des corpus prouve que l’emploi (très peu fréquent) de *will* à la place de *shall* dans les constructions interrogatives à la première personne du singulier exprimant une proposition ou une suggestion n’est pas un trait caractéristique de la norme néo-zélandaise, mais plutôt une caractéristique de l’oral, du *NZE* dit « informel ». Et ce, même si Trudgill et Hannah (2002 : 25 cité dans Hundt *et al.* 2004 : 317) classent ce type de constructions avec *will* dans la liste des néo-zélandismes grammaticaux.

Pour sa part, Bauer (2007 : 14), dont les analyses se fondent sur l’étude du corpus *ICE* Nouvelle-Zélande (voir chapitre 5), observe que *shall* est toujours fréquemment employé en *NZE*, notamment à l’oral, mais considère que la distinction n’est peut-être pas claire entre *will* et *shall* pour certains locuteurs néo-zélandais qui les emploieraient donc indifféremment. Il en veut pour preuve l’exemple suivant, extrait du corpus *ICE* : *though the next few weekends shall be quite interesting.*

Il n’en reste pas moins qu’un lien est établi, à partir d’observations linguistiques concrètes, entre le *NZE* et une autre variété de l’anglais, à savoir l’anglais écossais (*SSE*). Comme nous l’avons déjà vu (2.2.3 et 2.3.1 notamment), l’anglais écossais a des liens historiques forts avec la Nouvelle-Zélande puisque l’extrême sud de l’île du Sud, soit les régions du Southland et de l’Otago, ont été majoritairement colonisées par des Écossais. Il se pourrait donc que l’emploi de la structure en *will* plutôt qu’en *shall* dans les interrogatives à la première personne exprimant une proposition soit une caractéristique régionale du sud de l’île du Sud, et donc un héritage de l’occupation écossaise dans cette zone. Cette hypothèse nous intéresse tout particulièrement puisque l’enquête PAC qui est au cœur de nos travaux de recherche a été menée à Dunedin, la capitale de l’Otago (voir chapitre 6). Nos données permettront donc aux chercheurs spécialisés en morphosyntaxe d’observer l’emploi de cette structure chez nos locuteurs afin d’éventuellement confirmer ou infirmer les remarques formulées par Hundt *et al.* ainsi que par Trudgill et Hannah, pour ne citer qu’eux.

Bartlett (1992 cité dans Hundt *et al.* 2004 : 334-335) a quant à lui établi une liste des traits syntaxiques caractéristiques du Southland, et donc symptomatiques d’une influence écossaise historique :

- l’emploi d’un participe passé après l’auxiliaire semi-modal *need* et le verbe *want*, comme dans *the baby needs fed* ;
- l’emploi de *will* à la place de *shall* dans les interrogatives à la première personne du singulier exprimant une recommandation ou une suggestion, comme nous venons de le voir ;
- l’absence de contraction de la particule de négation *not* comme dans *did you not ?* ou *she’ll not go home* ;
- l’effacement de la préposition dans certains contextes comme dans *he came out hospital* où la préposition *of* est absente.



Les données de notre corpus pourront permettre de vérifier la pertinence et l'exhaustivité de cette liste, et ainsi d'établir si les caractéristiques répertoriées pour le Southland sont aussi valables pour l'Otago, qui a connu une influence écossaise historiquement comparable à celle du Southland. Là encore, ces ambitions dépassent le cadre de la présente thèse, mais les éléments que nous développons ici mettent en évidence les thématiques de recherche pluridisciplinaires qui peuvent bénéficier de l'observation et de l'analyse de données orales authentiques et récentes (voir chapitre 5).

Un autre aspect de la variation syntaxique, qui montre les différences entre les standards nationaux de l'anglais à travers le monde et offre une perspective sur les changements linguistiques qui sont en cours, est l'emploi de l'auxiliaire semi-modal *have to* ainsi que de l'idiome modal *have got to*. Les résultats présentés par Hundt *et al.* (2004 : 318) révèlent que le semi-modal *have to* est beaucoup plus fréquemment employé en anglais contemporain, toutes variétés confondues, mais que l'anglais britannique et le *NZE* sont plus avancés dans ce changement que l'anglais américain et l'*AusE*.

En ce qui concerne l'emploi de *dare* et *need* comme auxiliaires modaux, le *NZE* se rapproche également de l'anglais britannique en ce qu'il les construit aussi bien comme des verbes lexicaux classiques (*I need to be there*) que comme des auxiliaires modaux (*I dare not think about it*). À l'oral néanmoins, Hundt *et al.* (2004 : 319) soulignent que le *NZE* semble se comporter comme l'anglais américain, c'est-à-dire qu'il préfère la construction de *need* et *dare* comme des verbes lexicaux classiques: "A search for *need* in non-assertive contexts in the WSCNZE yielded 38 occurrences of the full-verb pattern (33 negative declarative sentences and five questions) but only one auxiliary pattern." Là encore, l'anglais américain semble plus avancé que les autres variétés dans le changement, en l'occurrence dans la transition vers un usage généralisé de *need* et *dare* en tant que verbes lexicaux à part entière.

Intéressons-nous maintenant à ce qui est dit dans la littérature sur la négation en anglais néo-zélandais. D'après les travaux de Bauer (1989b : 80 cité dans Hundt *et al.* 2004 : 321), les structures en *have got* et les périphrases (verbales) en *do* sont des variantes fréquentes du simple emploi de *have* comme verbe d'état dans les négations et les interrogations. Comme il le résume simplement (2007 : 16) : "There is variation in this in New Zealand, as there is in British and American varieties of English. *He hasn't a clue, he hasn't got a clue* and *He doesn't have a clue* are all possible patterns." Il a toutefois relevé une légère préférence pour la structure en *do* en *NZE*. En cela, l'anglais néo-zélandais se rapproche de l'anglais américain qui montre également une préférence pour la périphrase en *do*. L'emploi de *have got* est lui très inhabituel dans les textes et donc plutôt réservé à l'oral, et surtout aux contextes informels, ce qui explique pourquoi il apparaît souvent combiné à des contractions (de la particule de négation ou même de *have*) ou à des traits non-standards comme *ain't*. L'emploi de *have got* n'est pas pour autant préféré à la structure en *do* dans ces contextes (Hundt *et al.* 2004 : 322) : "A search for negated forms of the full verb *have* in the spontaneous dialogue section of the corpus [the spoken New Zealand corpus] (approximately half a million words) yielded 162 occurrences with *do*-support but only 105 with *got*."

De plus, le *NZE* semble suivre l'anglais américain en ce qu'il utilise également la particule *not* dans les structures au subjonctif que Hundt *et al.* appellent *mandative*

*subjunctive* (voir plus haut), comme dans l'exemple suivant extrait du journal néo-zélandais *The Dominion* : "It is **important that** the college **not be seen** to be a party to a cover-up. (*The Dominion*, 29/12/1994 : 9 cité dans Hundt *et al.* 2004 : 322). Il semblerait une nouvelle fois que ce soit l'anglais américain qui soit la variété la plus innovante, la variété qui mène le changement, en réintroduisant, en faisant revivre linguistiquement une structure négative désuète qui n'était presque plus productive. Le *NZE*, quant à lui, semble suivre le modèle américain, du moins sur ce point précis, ce qui confirmerait une véritable influence de la grammaire américaine sur la grammaire néo-zélandaise.

Qu'en est-il dans un autre domaine de la syntaxe, à savoir l'accord ? L'accord, parfois aussi appelé concordance (*concord* dans la terminologie anglaise), est une des instances de l'inflexion, c'est-à-dire le changement de forme d'un mot exigé par le contexte. On pourrait définir l'accord comme la transmission des caractéristiques morphologiques flexionnelles d'un mot au(x) mot(s) qui lui est/sont lié(s) syntaxiquement dans la phrase. Un exemple simple d'accord en français est le changement de forme de l'adjectif *bon* dans le contexte suivant : « Cette soupe est vraiment très **bonne**. » De par le fait que le substantif *soupe* est un nom féminin, l'adjectif *bon* doit s'accorder en conséquence et prendre la forme féminine, à savoir *bonne*. Le français est en effet une langue où le genre grammatical joue un rôle important et impose l'accord entre le substantif et ses modificateurs. En revanche, en anglais, de telles contraintes n'existent pas. D'autres contraintes existent cependant en anglais, comme celle qui stipule qu'un verbe et son sujet doivent s'accorder en personne et en nombre. Ainsi, avec *people* qui est un nom pluriel, le verbe doit s'accorder et prendre la forme de la troisième personne du pluriel : *People **are** usually asked to participate in these events.*

Pour Bauer (2007 : 3-4), l'anglais néo-zélandais possède un système d'accord standard, et donc beaucoup moins de traits non-standard que d'autres variétés. Il mentionne par exemple l'absence en *NZE* de la généralisation en *was* ou en *were* à toutes les personnes au prétérit, ou encore la généralisation de la forme  $\emptyset$  au présent simple (*he see the car*) ou au contraire de la forme *-S* (*they sees the car*).

Toutefois, certaines instances d'accord sont plus complexes que d'autres et peuvent entraîner de la variation. C'est le cas des noms qui sont appelés noms collectifs (*collective nouns* en anglais). Ces noms qui désignent des entités techniquement plurielles, comme *police*, *family*, *government* ou encore *team*, peuvent en principe s'accorder aussi bien avec un verbe au pluriel qu'au singulier. En réalité, il existe des préférences régionales nettes pour le singulier ou le pluriel. Hundt *et al.* observent à partir des corpus susmentionnés que l'anglais britannique a généralement tendance à accorder au pluriel tandis que l'anglais américain accorde presque systématiquement au singulier. Il reste pourtant beaucoup de variation, selon les mots concernés. Ainsi, en anglais américain, le mot *police* s'accorde au pluriel alors que les autres noms collectifs sont accordés au singulier. Certains exemples montrent même un « double accord » possible au sein de la même phrase si le verbe et le pronom apparaissent tous les deux (Hundt *et al.* 2004 : 323) : "The committee **has** not yet decided how **they** should react to the Governor's letter."

Pour sa part, le *NZE* semble à nouveau partagé puisqu'il accorde au singulier avec *team*, comme en anglais américain, mais accorde plus fréquemment au pluriel avec *family*,

comme en anglais britannique cette fois. Hundt *et al.* (2004 : 324) en concluent : “If the general development is one from notional towards grammatical verbal concord (see Levin: 2001: 36-39 and 86-87), NZE could be seen as more advanced in this development than BrE but not quite as advanced as AmE.” Il y a donc des préférences régionales marquées en ce qui concerne l'accord avec les noms collectifs, mais il semblerait qu'on ne puisse parler de véritable variation qu'en ce qui concerne l'accord des pronoms avec les noms collectifs. C'est sur ce point que la plus grande instabilité est observée, ce qui signifierait que le choix pour le singulier ou le pluriel n'est pas encore vraiment grammaticalisé, tout particulièrement en anglais américain où a été relevé le plus grand nombre de « doubles accords » (voir plus haut). De manière générale, et comme le souligne Bauer (2007 : 19), il n'y a pas de consensus sur cette question de l'accord avec les noms collectifs, que ce soit en anglais néo-zélandais ou dans d'autres variétés de l'anglais.

En préambule à leurs observations sur la complémentation en anglais néo-zélandais, Hundt *et al.* rappellent : “differences among national varieties of English often occur at the interface of grammar and the lexicon.” C'est en effet le cas pour les observations qui vont suivre, et notamment celles de Bauer (1989a : 15-16 cité dans Hundt *et al.* 2004 : 325) qui a noté que les locuteurs néo-zélandais dont il a étudié le discours préféraient dire *in the weekend* plutôt que *at* ou *on the weekend*. Le choix des prépositions dans la complémentation est ainsi identifié comme un lieu syntaxique de variation potentielle.

Hundt *et al.* (2004 : 326) s'intéressent quant à elles au cas de la complémentation après l'adjectif *different*. Elles notent que, là encore, il existe des préférences régionales bien définies même si la forme la plus fréquente en anglais américain, britannique et néo-zélandais reste *different from*, c'est-à-dire celle qui est prescrite par la norme. De fait, on note que *different than* est présent en anglais américain alors que cette complémentation est évitée en NZE, en AusE et en BrE. Au contraire, la complémentation en *different to* est utilisée dans ces trois variétés tandis qu'elle est évitée en anglais américain. Il reste, quoi qu'il en soit, une grande variation intra-locuteur puisque certains, comme le prouvent les données du *Canterbury Corpus of spoken English* (projet ONZE, voir 2.3.1), peuvent utiliser deux variantes indifféremment, en l'occurrence *different from* et *different to*.

En ce qui concerne la complémentation des verbes *appeal* et *protest*, il semble une nouvelle fois que l'anglais néo-zélandais constitue un entre-deux entre l'anglais américain, qui utilise ces verbes sans aucune complémentation, et l'anglais britannique qui a presque systématiquement recours à la préposition *against* pour compléter ces mêmes verbes. À partir de corpus de langue orale (notamment le *WSC*, voir note 31, et le *Canterbury Corpus*, voir chapitre 5), il semblerait que l'absence de complémentation après ces verbes soit devenue une variante établie et stable en NZE sous l'influence, là encore, de l'anglais américain selon toute vraisemblance.

Au niveau lexico-grammatical, Hundt *et al.* (2004 : 327) relèvent ce qui constitue sans doute l'une des rares idiosyncrasies néo-zélandaises véritables, à savoir l'utilisation de l'expression *farewell* sous la forme d'un verbe transitif, comme dans l'exemple suivant : “They farewellled retiring members of staff.” Plusieurs occurrences ont été notées dans le corpus d'anglais néo-zélandais et une occurrence a été repérée dans le corpus

d'anglais australien, ce qui en ferait une caractéristique australasienne, un trait typique de l'hémisphère sud.

Enfin, en ce qui concerne l'usage de la structure à la voix passive en *get* (la structure à la voix passive standard étant construite avec l'auxiliaire *be*), qui est appelée *get-passive* dans la terminologie anglaise, les corpus montrent que cette structure est utilisée dans toutes les variétés, et non pas plus spécifiquement par l'une d'entre elles. Ceci s'explique par le fait que cette structure est marquée stylistiquement comme étant plus informelle, et est donc utilisée comme telle dans les différentes variétés d'anglais, mais ne supplante pas la structure classique avec *be*.

Ce dernier point permet à Hundt *et al.* (2004 : 329) de rappeler un principe crucial : "For a description of syntactic variation in national varieties of English it is important to distinguish genuine regional divergence from parallel diachronic developments." De fait, dans l'inventaire qu'elles ont fait des lieux de variation syntaxique potentielle qui révéleraient les caractéristiques néo-zélandaises, nous avons pu voir que les corpus ont parfois révélé des tendances et des préférences régionales nettes, comme en ce qui concerne l'accord avec les noms collectifs ou l'emploi de *will* à la place de *shall* dans les interrogatives à la première personne exprimant une suggestion ou une proposition. Ils ont également montré l'existence d'évolutions, de changements en cours dans l'ensemble des variétés de l'anglais qui vont dans la même direction, comme avec le cas ci-dessus de l'emploi du *get-passive*. Il faut donc distinguer d'un côté les idiosyncrasies syntaxiques et grammaticales qui sont toujours productives et qui s'expliquent souvent par des réalités linguistiques historiques, et de l'autre les changements en cours qui montrent qu'il existe un réseau complexe d'influences entre les différentes variétés d'anglais, dont les deux pôles majeurs semblent être l'anglais américain et l'anglais britannique qui président en quelque sorte au changement. Ce réseau d'influences fait qu'il semble de plus en plus difficile de définir des grammaires nationales (ou régionales) pour les différentes variétés d'anglais.

En guise de conclusion à leur chapitre consacré à l'étude des traits morphosyntaxiques caractéristiques de l'anglais néo-zélandais, Hundt *et al.* (2004 : 329-334) répertorient les traits qu'elles appellent « non-standards », c'est-à-dire les formes qui ne peuvent pas être intégrées à la grammaire d'une variété car elles ne constituent pas un emploi stable et codifié mais qui sont tout de même observées dans les corpus. Selon elles, ces traits n'ont fait l'objet d'aucune étude approfondie, ce qu'elles regrettent. Voici la liste qu'elles ont dressée de ces traits :

- l'effacement de l'auxiliaire *have* dans de nombreux environnements syntaxiques, notamment chez les locuteurs maoris et les plus jeunes locuteurs néo-zélandais ;
- l'utilisation de l'expression *yous* (pluriel de *you* utilisé pour s'adresser à un ensemble de personnes et synonyme en cela de *you guys* ou *y'all* pour les variétés du sud des États-Unis), notamment par les plus jeunes locuteurs néo-zélandais. Bauer (2007 : 5) classe ce pronom pluriel de deuxième personne dans la liste des traits syntaxiques caractéristiques du *NZE* et l'intègre donc dans la grammaire néo-zélandaise ;
- l'utilisation de *ain't* dans les constructions de la négation ;

- l'utilisation d'une double négation ou « négation multiple », notamment par les locuteurs maoris, comme dans l'exemple *they don't do nothing* (Hundt *et al.* 2004 : 332) ;
- l'emploi de la préposition *of* à la place de l'auxiliaire *have* après les auxiliaires modaux, comme dans l'exemple *oh yeah that would of been fun* (1994DB) (2004 : 333) ;
- la coordination des pronoms, notamment lorsqu'il y a un pronom de première personne, est sujette à variation, comme le note également Bauer (2007 : 6-8). Ce dernier commente longuement l'usage de *I* et *me* dans ces contextes et avance que certaines coordinations considérées comme non-standards pourraient être devenues des traits stables du *NZE* (par exemple *they talked to Kim and I* ou *she saw Kim and I at the cinema*) ;
- des cas de doubles comparatifs avec des adjectifs monosyllabiques (du type *more brighter*) ont été observés, notamment chez les jeunes locuteurs néo-zélandais (Quinn 1995 cité dans Hundt *et al.*, 2004 : 333), ainsi que des cas de construction de comparatifs en *more* avec des adjectifs monosyllabiques (du type *more close*), au lieu de la construction en *-er* ;
- l'accord au singulier de *BE* dans les structures existentielles ayant un sujet au pluriel (du type *there's dogs*), notamment chez les locuteurs maoris (Bell 2000 cité dans Hundt *et al.* 2004 : 334) et chez les hommes de manière générale. Bauer (2007 : 19) rapporte cette question à celle de l'accord avec les noms collectifs pour montrer qu'il existe bien de la variation au niveau de l'accord en anglais néo-zélandais mais aussi dans d'autres variétés.

Il est important pour nous de disposer d'un tableau précis des usages morphosyntaxiques attestés en Nouvelle-Zélande, et ce pour trois raisons essentielles. En premier lieu, les données de notre corpus étant destinées à être utilisées par d'autres chercheurs, experts de différents domaines de la linguistique (voir chapitre 5), il nous semble pertinent d'offrir une première analyse, même élémentaire, de ces données sur le plan sémantique et morphosyntaxique afin de dégager, le cas échéant, des pistes de réflexion potentielle et de recherche future. Ensuite, notre ambition est de dresser un portrait aussi précis que possible de l'anglais néo-zélandais contemporain, et les traits sémantiques, discursifs et morphosyntaxiques pouvant informer des réalités phonético-phonologiques, nous ne pouvons faire abstraction d'un inventaire de ces traits. Enfin, une synthèse des analyses sémantiques et morphosyntaxiques qui ont été formulées à partir de corpus de différentes variétés de l'anglais ont révélé des éléments de convergence et de divergence entre le *NZE* contemporain et d'autres variétés comme l'anglais écossais, l'anglais britannique, l'anglais australien et l'anglais américain. Ces éléments participent du changement linguistique en général et contribuent à la tectonique des plaques au sein du monde anglophone. Ils pourront par conséquent être mis en perspective lorsque nous traiterons des éléments de convergence et de divergence entre ces variétés en termes phonético-phonologiques (voir chapitre 4). Ces



éléments révéleront-ils les mêmes « affinités » entre les diverses variétés que nous avons mentionnées et le *NZE* ?

En résumé, dans cette section consacrée aux caractéristiques morphosyntaxiques de l'anglais néo-zélandais, et fondée principalement sur les travaux de référence de Hundt *et al.* (2004), nous nous sommes aperçue qu'il n'y a finalement que peu de véritables idiosyncrasies néo-zélandaises et que le *NZE* se distingue essentiellement des autres variétés de l'anglais par la fréquence ou la préférence de certains emplois. Nous avons vu également que le *NZE* constitue souvent un entre-deux entre les usages typiquement américains et les usages typiquement britanniques. Il se comporte en cela de manière souvent identique à l'*AusE*, mais pas toujours. La variété identifiée comme la plus innovatrice est l'anglais américain. La variété identifiée comme ayant eu le plus d'influence historiquement sur le *NZE* reste l'anglais britannique.

Les données morphosyntaxiques confirment donc un constat que nous avons déjà fait précédemment dans ce même chapitre, à savoir que l'état de la langue néo-zélandaise est nécessairement en partie un héritage de l'histoire et que notre recherche ne peut donc s'abstraire de considérations linguistiques historiques. Cependant, l'histoire ne fait pas tout, et nous avons pu également constater, à partir des observations de Hundt *et al.* et d'autres chercheurs, l'impact et la complexité du réseau d'influences entre les différentes variétés de l'anglais. Cela confirme que même si la Nouvelle-Zélande est un territoire à part et éloigné, ce n'est pas un territoire de locuteurs irrédentistes qui seraient complètement imperméables à l'influence des autres variétés de l'anglais contemporain, et en premier lieu de l'anglais américain. Qui plus est, les données sémantiques et morphosyntaxiques présentées ici ont mis en évidence certaines innovations néo-zélandaises, ce qui implique que l'héritage du *NZE* ne définit pas entièrement la trajectoire actuelle de cette variété et que l'anglais néo-zélandais peut lui aussi innover linguistiquement.

Néanmoins, comme le soulignent Hundt *et al.* (2004 : 335), ces considérations sur les usages caractéristiques de certaines variétés d'un côté et l'évolution globale de l'anglais à travers le monde de l'autre sont délicates à formuler car il est difficile d'identifier, d'isoler et d'expliquer les divers mouvements continuels qui font la dynamique des systèmes de l'anglais dans le monde :

“The difficulty in distinguishing between regional and diachronic variation is partly due to a general development within World English pointed out by Gordon and Deverson (1985: 53): the last fifty years have seen a convergence of regional varieties with the predominance of AmE variants leading to a levelling of differences. [...] Ultimately, however, it will remain difficult to prove whether changes in one national variety are actually due to influence from another variety or whether the development simply coincides with the variants preferred in another national standard.”

Au-delà de cette difficulté à déterminer avec certitude si les caractéristiques observées dans une variété de l'anglais sont bien le résultat d'une évolution propre à cette variété, ou au contraire la preuve de l'influence d'une ou plusieurs autres variétés sur le système de la



variété étudiée, il existe une autre difficulté de taille, au cœur de la recherche en linguistique, et notamment en syntaxe, à savoir la définition précise de ce qu'est un standard, de ce qu'est la norme, et donc de ce qui peut être considéré comme faisant ou ne faisant pas partie de la *grammaire* d'une variété précise. Bauer (2007 : 21) résume bien ce problème :

“There are no definite guidelines as to when something is or is not standard, so that it is difficult to say a great deal on the subject without laying oneself open to criticism. One of the interesting questions is whether there is a standard spoken language whose standards are different from those of the standard written language (Bex & Watts 1999:113). My own feeling is that this is a useful distinction to make, and that many of the features that have been discussed here, such as the use of apparently subject pronouns after *and*, the use of *never* as a simple negator, the use of counterfactual *would have / have had*, and possibly some of the prepositional usages are standard in the spoken language but not in the written language.”

De fait, nous l'avons vu dans notre description des caractéristiques morphosyntaxiques du *NZE*, certains usages sont attestés à l'écrit mais pas à l'oral et, inversement, certains usages sont préférés à l'écrit mais pas à l'oral, et ce dans certaines variétés et pas dans d'autres. S'il est difficile de définir une grammaire de l'anglais néo-zélandais ou de l'anglais américain, c'est aussi parce qu'une seule grammaire n'est peut-être pas suffisante et que la dichotomie entre langue écrite et langue orale ne peut être ignorée.

Nous proposons de nous arrêter ici en ce qui concerne l'inventaire des traits morphosyntaxiques caractéristiques de l'anglais néo-zélandais dans la mesure où, comme nous l'avons bien spécifié, nous ne sommes pas spécialiste de ce domaine. Quand bien même nous le serions, nous n'avons pas pour ambition de répondre dès maintenant aux problèmes posés par les différents travaux mentionnés sur la morphosyntaxe néo-zélandaise, et sur la morphosyntaxe de l'anglais en général. Si nous pensons pouvoir apporter une pierre à l'édifice, et apporter des éléments de réponse aux épineuses questions que nous avons soulevées dans le présent chapitre, c'est par l'étude d'un corpus oral constitué selon un protocole bien précis, celui du programme PAC (voir chapitre 5). Nous voulions ici présenter certains points, certaines questions centrales pour la recherche en linguistique qui pourront guider notre travail, notamment en ce qui concerne la phonologie néo-zélandaise (voir chapitres 3, 7 et 8 notamment).

## 2.4 Conclusions

Comme nous l'avons annoncé dans notre introduction, ce chapitre avait pour objectif de détailler l'histoire de la Nouvelle-Zélande, c'est-à-dire de présenter les éléments de contextualisation générale ainsi que les faits historiques qui permettent de décrire ce qu'a été la Nouvelle-Zélande et d'expliquer ce qu'elle est aujourd'hui. Nous avons pu ainsi prendre conscience du fait que même si la Nouvelle-Zélande est aujourd'hui un état indépendant, sa

colonisation par l'Empire britannique, et *a fortiori* l'installation sur son territoire de dizaines de milliers d'Européens, et de Britanniques en particulier, a laissé une marque indélébile. Cette marque est politique, puisque la Nouvelle-Zélande et le Royaume-Uni entretiennent toujours des liens très étroits et privilégiés, notamment à travers l'appartenance de la Nouvelle-Zélande au Commonwealth (voir 2.1.1), mais cette marque est aussi bien sûr linguistique puisque l'une des deux langues officielles de la Nouvelle-Zélande est l'anglais (voir 2.1.2). Nous avons d'ailleurs souligné le rôle joué par l'émergence d'une variété d'anglais identifiable comme typiquement néo-zélandaise (le *NZE*) dans l'émancipation de ce pays par rapport à deux nations tutélaires, le Royaume-Uni mais aussi l'Australie (voir 2.2.4 et 2.3).

Ceci nous amène au deuxième objectif annoncé pour ce chapitre, à savoir placer le *NZE* sur la carte du monde anglophone et rendre compte des débats qui ont animé et animent encore la communauté des experts quant à l'émergence et à l'évolution de cette variété d'anglais. Nous avons insisté sur le caractère assez unique de l'anglais néo-zélandais puisqu'il constitue l'une des variétés d'anglais à s'être développée le plus récemment au sein du monde anglophone, ce qui signifie que la communauté scientifique dispose de données sur cette variété dont elle ne dispose pas pour d'autres variétés. Cela peut tout simplement s'expliquer par les avancées technologiques dont ont pu bénéficier les chercheurs, à commencer par le développement des enregistrements audio qui ont permis de conserver la parole des premiers locuteurs du *NZE*. À partir de ces données (exploitées par le projet *ONZE*), ainsi que d'autres données bien sûr, des théories ont vu le jour pour expliquer l'émergence d'une nouvelle variété d'anglais aux caractéristiques distinctes : des théories d'une origine unique ou des théories des origines multiples de l'anglais néo-zélandais (voir 2.3.2.3 et 2.3.2.4). Nous avons tenté de rendre compte de ces différentes théories tout en gardant à l'esprit que la présente thèse n'a pas pour ambition de redéfinir le débat sur les origines et l'émergence du *NZE* mais plutôt de contribuer à sa manière en fournissant de nouvelles données authentiques et récentes qui nous autoriseront à mettre en perspective les travaux sur l'évolution du *NZE*. Nous avons néanmoins tenu à montrer quelques points forts et quelques points faibles de chacune de ces théories dans la mesure où celles-ci vont nécessairement influencer notre travail de recherche et d'analyse dans les prochains chapitres (voir chapitres 4 et 9 notamment).

Enfin, le troisième et dernier objectif de ce chapitre était de faire un état des lieux des traits linguistiques caractéristiques de l'anglais néo-zélandais, à l'exception des caractéristiques phonético-phonologiques qui seront au cœur du prochain chapitre (voir chapitre 3) et qui sont plus généralement au cœur de notre travail de recherche. Nous ne voulions pas que ce chapitre ne soit par trop théorique et abstrait et souhaitions par conséquent fournir une première preuve de l'héritage évident de l'histoire sur l'état de la langue. Pour ce faire, nous avons voulu présenter une description assez détaillée des traits lexicaux et sémantiques, discursifs et morphosyntaxiques du *NZE*. Cette description n'est pas intégrée à ce chapitre simplement parce qu'elle permet une première approche de l'anglais néo-zélandais, elle est aussi là car nous sommes consciente que ces traits, associés aux traits phonétiques et phonologiques, forment la grammaire générale du *NZE*. Nous n'envisageons

donc pas de faire abstraction de la littérature sur ces sujets au moment de traiter de la variété d'anglais parlée en Nouvelle-Zélande.

L'inventaire des caractéristiques lexicales, discursives et morphosyntaxiques de l'anglais néo-zélandais a révélé plusieurs choses : d'abord, le poids de l'histoire puisque certains de ces traits sont clairement hérités des variétés d'anglais qui ont été implantées en Nouvelle-Zélande par les colons ou constituent le résultat du contact entre langue anglaise et langue maorie en Nouvelle-Zélande (voir 2.3.3.1). Cet inventaire a également permis de montrer que l'anglais néo-zélandais est bien une variété à part, comportant certaines idiosyncrasies attestées et commentées et suivant une évolution qui lui est propre. Il a surtout permis de montrer que le *NZE* n'est pas pour autant la langue d'irréductibles Néo-Zélandais qui seraient totalement déconnectés de la réalité de l'anglais tel qu'il est parlé à travers le monde. Aussi, les travaux et les données présentés dans ce chapitre ont montré que l'anglais néo-zélandais est un système qui interagit avec les autres systèmes de l'anglais dans le monde, au sein d'une tectonique des plaques linguistiques complexe. Une influence de l'anglais américain sur le *NZE* est bien attestée, de même qu'une influence historique et toujours productive de l'anglais britannique, ce qui fait que ces deux variétés semblent présider au changement et montrer la voie pour les autres variétés de l'anglais dans le monde, et notamment le *NZE* (voir chapitre 4).

En conclusion, le présent chapitre, qui mêle considérations historiques, théoriques et linguistiques, a soulevé certaines questions fondamentales que nous sommes pour ainsi dire condamnée à voir se poser tout au long de notre thèse. L'une de ces questions concerne le rapport entre les deux notions saussuriennes de diachronie et de synchronie. Saussure (1916), dans le fameux *Cours de Linguistique Générale*, est le premier à opposer ces deux concepts : l'approche diachronique est centrée sur l'histoire et l'évolution de la langue tandis que l'approche synchronique est centrée sur l'état de la langue à un moment précis de son histoire. Comme nous l'avons vu, certains chercheurs n'opposent pas nécessairement ces deux notions et tentent plutôt de les réconcilier grâce à leurs méthodes de travail : c'est le cas de la sociolinguistique qui s'appuie sur la « diachronie en synchronie », c'est-à-dire qu'elle essaie de retracer l'évolution de la langue à partir d'états successifs de celle-ci, et plus précisément à partir de l'analyse du discours de locuteurs de générations distinctes (voir chapitre 8).

Toujours est-il que ces stratégies, même si elles permettent d'obtenir de nouvelles informations quant aux origines et à l'évolution des langues, et quand bien même elles sont mises en place de manière scientifique et contrôlée, ne permettent pas d'affirmer avec certitude que les phénomènes observés sont bien la preuve de l'évolution de la langue. Par exemple, en comparant le discours d'un locuteur d'une vingtaine d'années à celui d'un locuteur d'une soixante d'années, et en observant dans le discours du second un phénomène particulier, on ne peut affirmer avec certitude que ce phénomène est récessif puisqu'il n'est pas présent dans le discours du jeune locuteur, ou bien que ce phénomène est le résultat de ce qui est appelé *age grading* en sociolinguistique, c'est-à-dire l'apparition de phénomènes qui sont liés à l'âge des locuteurs. Ainsi, dans le premier cas, l'analyse conclura à l'extinction, à la perte de productivité d'un phénomène, et dans le second cas, elle conclura à l'influence

déterminante de l'âge comme facteur sociolinguistique sur les phénomènes observés dans le discours (voir chapitre 9). Ces deux conclusions sont valables scientifiquement, mais l'une ne peut invalider ou exclure l'autre. Nous reviendrons au chapitre 8 sur ces considérations à partir de notre étude des voyelles produites par les locuteurs de notre corpus.

De la même façon, de nombreux chercheurs ont souligné la difficulté de définir la variation en linguistique, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas la norme, le standard, et réciproquement la difficulté de définir ce qu'est une norme, un standard. Nous l'avons vu, et cette discussion rejoint la précédente, un trait qui peut être catégorisé comme non-standard, c'est-à-dire comme n'appartenant pas à la norme, à un système stable, peut ultérieurement se stabiliser et devenir un trait caractéristique de la norme, du standard d'une langue. Nous comprenons pourquoi les dichotomies telles que synchronie/diachronie ou norme/variation posent problème dès qu'il s'agit d'étudier un objet en mouvement, en constante évolution, comme la langue.

*A fortiori*, les chercheurs ont soulevé la difficulté de bien identifier et séparer la variation diachronique de la variation régionale, c'est-à-dire d'un côté la variation qui est le fruit d'une évolution historique et de l'autre la variation qui est le fruit d'une distribution géographique distincte des propriétés linguistiques. Là encore, ces deux notions s'entrecroisent et interagissent dans la mesure où de la variation géographique, comme nous l'avons mis en évidence dans le cas de la Nouvelle-Zélande avec les deux régions à l'extrême sud de l'île du Sud qui sont décrites comme ayant un système différent du reste du pays, peut être expliquée à partir de données historiques, en l'occurrence l'implantation dans ces deux régions de colons majoritairement écossais. De la même façon, l'influence d'une variété dite régionale, par exemple l'anglais américain, sur d'autres variétés de l'anglais dans le monde, se définit historiquement, c'est-à-dire que cette influence ne peut se mesurer que sur la durée, à travers l'intégration progressive de certains traits caractéristiques de cette variété dans le système d'autres variétés dans le monde. À cela s'ajoute le fait qu'il sera difficile de déterminer si les nouveaux phénomènes intégrés à un système donné, par exemple celui du *NZE*, sont le résultat d'une évolution propre au *NZE* qui se trouve être similaire à l'évolution d'une autre variété, par exemple l'anglais américain, ou s'ils révèlent une influence unilatérale de l'anglais américain sur le *NZE*.

Il semblerait que tout soit fait pour décourager ceux qui souhaitent s'intéresser à ces questions et se confronter à des données concrètes sans garantie de succès et sans certitude d'obtenir des résultats qui seront à l'épreuve de toute critique. Il nous semble pourtant que ces considérations permettent d'affiner les analyses linguistiques et forcent les chercheurs à rendre leurs protocoles d'enquête toujours plus performants et leurs outils d'analyse toujours plus robustes. Le fait qu'il ne reste presque plus aucun domaine de la linguistique ni aucune variété des langues qui n'ait déjà été traité, qui n'ait déjà fait l'objet de travaux de recherche et d'analyse, nous force à aller plus loin, à chercher encore. Comme le résume Bauer (2007 : 23) dans le cas précis du *NZE* et de l'étude de sa morphosyntaxe :

“There is clearly much work to be done on the grammar of New Zealand English before we can start answering the difficult questions. This paper points out where some of the gaps are, but also, by talking about what we do

know, should challenge researchers to look for other things –things we know nothing about. The lists in Hickey (2004) and Kortmann et al (2004) provide a good starting point for examining the grammar of a variety such as New Zealand English, but as long as we only look there, we will never find what makes New Zealand English truly different.”

C’est avec humilité mais détermination que nous voulons étudier certains phénomènes, à savoir la rhoticité et le ‘r’ de *sandhi* ainsi que la qualité des voyelles, dans leur dimension phonético-phonologique, chez les locuteurs de notre corpus PAC Nouvelle-Zélande afin de rendre compte, le plus fidèlement et le plus pertinemment possible, de ce qui se passe en *NZE* contemporain. C’est ainsi que nous souhaitons contribuer au débat sur le changement linguistique en général, et sur le changement phonético-phonologique en *NZE* en particulier, et inscrire nos travaux dans la continuité des travaux déjà publiés sur cette variété d’anglais.





### 3. L'« accent » néo-zélandais : description phonético-phonologique

---

*“One example we heard recently was of a New Zealand doctor working in Australia, who asked a patient if he was feeling better. The doctor was very surprised at the patient’s negative response, since he appeared to have made a good recovery. Fortunately the patient continued ‘I’m not feeling bitter’ and they eventually worked out where the misunderstanding was.”*

*(Hay, Maclagan & Gordon, 2008 : 14)*

Nous avons vu au chapitre précédent que l'émergence d'une variété d'anglais clairement identifiable comme néo-zélandaise a constitué une étape fondamentale dans l'émancipation de la Nouvelle-Zélande par rapport à deux nations tutélaires : le Royaume-Uni, la mère patrie colonisatrice, et l'Australie, la grande sœur envahissante, pour ainsi dire, qui fait toujours de l'ombre à la Nouvelle-Zélande. Il était important que la Nouvelle-Zélande fasse entendre sa voix sur la scène internationale, et au sein du monde anglophone. Cependant, quelle est cette « voix » ? Est-elle vraiment si différente des autres ? Et si oui, en quoi se distingue-t-elle ? Ce chapitre a pour objectif de répondre à ces questions. Pour ce faire, nous présenterons une description aussi détaillée que possible des caractéristiques phonologiques et phonético-acoustiques du *NZE* contemporain. Plus précisément, nous allons rendre compte des descriptions qui ont été proposées et des inventaires phonologiques qui ont été dressés dans la littérature consacrée à cette variété d'anglais, et nous allons les commenter afin de faire un portrait précis de ce qu'est le *NZE* contemporain qui inclue également les zones qui restent à découvrir et à étudier.

Il nous semble opportun, avant d'entrer strictement dans le vif du sujet, de revenir sur la distinction conceptuelle entre les deux notions centrales à ce chapitre, à savoir phonologie et phonétique. La phonologie s'intéresse à l'inventaire des sons (des phonèmes) d'une variété d'une langue, c'est-à-dire à la présence/absence de certains sons, à leur organisation en systèmes et aux relations d'opposition qu'ils entretiennent, ainsi qu'à leur utilisation dans la langue. Katamba (dans Culpeper *et al.*, 2009 : 30) en fournit la définition suivante : “Phonology is the study of the systems, patterns and functions of sounds in human language and English phonology is the study of the sound structure of English.” La phonologie est également l'une des composantes essentielles de la connaissance linguistique, comme l'explique parfaitement Kenstowicz (1994 : 2) : “Phonology is the component of our linguistic knowledge that is concerned with the physical realization of language. Possession of this knowledge permits us to realize words and the sentences they compose as speech and to recover them from the acoustic signal.”

La phonétique, pour sa part, s'intéresse à la qualité acoustique de ces sons, c'est-à-dire à leur réalisation, à leur production, mais également à leur transmission et à leur perception. Watson (dans Culpeper *et al.*, 2009 : 11) en fournit la définition suivante :

“Phoneticians study how speech sounds are produced by speakers and perceived by listeners, and how sound travels through the air. [...] An

understanding of how speech works is crucial for many aspects of English language study. For example, before we can understand how sounds pattern together in English and in other languages, or investigate how speech varies across different regions of a country, or think about how speech is different from writing, we must have a thorough understanding of what speech is, how it works and how we can describe it.”

Autrement dit, nous adoptons ici les définitions classiques de ces termes. Ces deux facettes de la description d’une variété d’une langue sont nécessaires et pertinentes pour rendre compte, aussi finement que possible, de ce qui fait du *NZE* une variété de l’anglais à part entière. Les différentes « écoles » de la phonologie, que nous allons avoir l’occasion de présenter ici et dans les prochains chapitres, ne partagent pas nécessairement la même vision de la relation phonologie/phonétique et ne fondent pas la description des variétés des langues sur les mêmes principes, mais toutes reconnaissent que phonologie et phonétique sont intimement liées, et que ce sont deux facettes qui permettent de rendre compte du fonctionnement et de la réalité des variétés des langues dans le monde. Nous souhaitons citer ici Myers (2000 : 245) qui insiste sur le fait que les langues du monde ne sont pas des systèmes chaotiques, que ce soit au niveau phonologique ou au niveau phonétique, et qu’il faut donc expliquer l’organisation de ces systèmes à ces deux niveaux : “sound patterns are to be found in both aspects of speech. A phonological pattern is the distribution of a psychological sound category. Phonology is the theory of such patterns. A phonetic pattern is the distribution of physical quantities associated with sound category. The theory of such patterns is phonetics.”

Notre thèse propose des observations et des analyses dans ces deux domaines (voir chapitres 4, 7 et 8) à partir des données du corpus PAC Nouvelle-Zélande que nous allons présenter ultérieurement (voir chapitres 5 et 6). Dans ce chapitre, nous incluons des remarques d’ordre phonologique (avec des transcriptions phonémiques notées entre barres obliques « // », selon les conventions habituelles) ainsi que des observations phonétiques (incluant des transcriptions notées entre crochets « [] », selon, là encore, les conventions habituelles). Ce chapitre étant le deuxième de la première partie de notre thèse consacrée à un état des lieux historique et théorique sur le *NZE* et à une contextualisation des questions qui nous intéressent, nous ne proposons pas de traitement phonologique théorique poussé ou d’étude phonético-acoustique du *NZE*, mais offrons plutôt un tour d’horizon, pour ainsi dire, des descriptions qui ont été proposées dans la littérature sur cette variété d’anglais, et des représentations qui ont été faites de son système phonético-phonologique.

Dans la mesure où nous considérons qu’une représentation à l’aide de symboles phonémiques constitue un premier degré d’abstraction qui permet de formaliser les oppositions au sein du système, et que les transcriptions phonétiques fournissent des informations cruciales quant à la qualité des sons qui sont produits par les locuteurs dans cette variété, nous pensons qu’une synthèse de ces éléments nous permettra de disposer des informations nécessaires à l’établissement des questions qui nous intéressent dans la présente thèse. En d’autres termes, c’est sur la base de ces descriptions phonético-phonologiques que

nous avons sélectionné les deux phénomènes sur lesquels nous nous concentrons dans notre thèse, à savoir la rhoticité et le ‘r’ de *sandhi*, ainsi que les voyelles du *NZE*. Les remarques que nous allons développer ici vont nous servir d’exemples, notamment aux chapitres 4 et 8 en ce qui concerne les voyelles du *NZE*, mais également au chapitre 7 en ce qui concerne la rhoticité et le ‘r’ de *sandhi*, et au chapitre 9 pour ce qui est de la variation sociale en *NZE*.

Nous allons commencer notre description du *NZE* par son système segmental, et donc par l’étude de son système vocalique et de son système consonantique. Nous nous intéresserons ensuite aux variables régionales en Nouvelle-Zélande, ainsi qu’aux traits non-standard qui ont pu être répertoriés dans la littérature sur la phonologie de l’anglais néo-zélandais. Nous terminerons par la description du système suprasegmental du *NZE*, c’est-à-dire que nous nous concentrerons sur les phénomènes qui ne caractérisent pas des unités discrètes clairement identifiables dans le discours mais qui affectent le discours de manière plus globale, comme le placement de l’accent lexical par exemple.

### 3.1 Le système segmental du *NZE* : les voyelles

Comme nous pouvions le supposer à partir des éléments historiques qui ont été fournis au chapitre précédent (voir chapitre 2), l’anglais de Nouvelle-Zélande appartient, selon Algeo (1986) notamment, au groupe des variétés britanniques de l’anglais. Cette classification est importante car elle intègre le *NZE* à la famille des variétés non-rhotiques de l’anglais, c’est-à-dire aux variétés dans lesquelles schématiquement les /r/ en attaque de syllabe sont systématiquement prononcés tandis que les /r/ en position de coda de syllabe ne sont, eux, jamais prononcés. À cette famille appartiennent également la *RP*, le standard de prononciation britannique, mais aussi l’anglais australien (*AusE*) et l’anglais sud-africain. L’autre famille regroupe les variétés dites rhotiques dans lesquelles les /r/, qu’ils soient en attaque ou en coda de syllabe, sont prononcés. À cette famille appartiennent le standard de prononciation américain (*GA*), les variétés canadiennes de l’anglais, les variétés écossaises comme le *SSE*, ainsi que certaines variétés irlandaises.

Nous allons revenir sur la rhoticité dans ce chapitre en traitant en détail du système segmental consonantique du *NZE*, ainsi qu’au chapitre 7 bien évidemment. Nous voulions toutefois absolument faire cette précision avant de traiter des voyelles de l’anglais néo-zélandais car la présence ou l’absence du phonème /r/ en coda de syllabe a un impact direct sur l’inventaire et, *a fortiori*, sur la qualité des voyelles d’une variété. Qui plus est, la classification rhotique vs. non-rhotique est une des dichotomies, voire la dichotomie, à la base de la description phonologique pour les variétés de l’anglais. Il nous semblait donc indispensable de commencer par là. Nous allons maintenant commencer véritablement notre description de l’anglais néo-zélandais avec le système vocalique car ce sont les voyelles qui permettent avant tout d’identifier, et par extension de distinguer, les différentes variétés d’anglais dans le monde.

### 3.1.1 Les voyelles du *NZE* selon Wells (1982)

Afin de décrire au mieux les voyelles de l'anglais néo-zélandais, nous allons résumer ce qui a été dit sur le sujet par les chercheurs les plus éminents, en commençant par Wells qui, dans le troisième tome de son fameux ouvrage *Accents of English* (1982), consacre quelques pages à la variété d'anglais parlée en Nouvelle-Zélande. Même s'il est vrai qu'au chapitre précédent (voir chapitre 2, 2.3) nous avons souligné la brièveté avec laquelle Wells traite de cette variété d'anglais, dans la mesure où il reste l'un des premiers à avoir décrit le système phonético-phonologique du *NZE*, nous ne pouvions, nous semble-t-il, faire abstraction de ses travaux. De plus, Wells pose certains principes fondamentaux pour ce qui est de la description phonologique des variétés de l'anglais dans le monde dont l'ensemble des chercheurs, et nous-même évidemment, se sert encore aujourd'hui. Wells définit en effet un système d'ensembles lexicaux (*lexical sets*) qui permet de rendre compte de l'incidence lexicale et de la distribution des voyelles dans les différentes variétés d'anglais, et donc de pouvoir comparer plus facilement les systèmes vocaliques.

Nous reproduisons ci-après le tableau (voir tableau 1) qu'il propose pour les phonèmes vocaliques du *NZE* (1982 : 609). Selon Wells, le *NZE* compte 19 phonèmes vocaliques distincts, dont 5 voyelles brèves (e, æ, ɒ, ʌ, ʊ), 5 voyelles longues (a:, ɜ:, i:, ɔ:, u:), 8 diphtongues, dont 5 diphtongues fermantes (aɪ, ʌʊ, aɪ, ɔɪ, æʊ) et trois diphtongues centralisantes (iə, eə et ʊə), et une voyelle réduite, le schwa (ə).

#### 3.1.1.1 Les voyelles brèves

Wells s'intéresse en premier lieu à ce schwa justement, qui est la voyelle qu'il attribue à l'ensemble lexical *KIT*. Pour lui, la voyelle de cet ensemble lexical est la plus caractéristique de l'anglais néo-zélandais en ce qu'elle est non pas une voyelle antérieure haute (/ɪ/), comme dans la majorité des variétés de l'anglais dans le monde, mais une voyelle centrale, en l'occurrence /ə/. Il n'y a donc pas en *NZE* d'opposition, au niveau phonémique, entre les voyelles accentuées de l'ensemble lexical *KIT* et les voyelles inaccentuées des ensembles lexicaux *letter* et *comma*. Nous devons par conséquent en conclure qu'en anglais néo-zélandais, les mots *offices* (/ˈɒfɪsɪz/ en *RP*) et *officers* (/ˈɒfɪsəz/ en *RP*) sont homophones (/ˈɒfəsəz/), comme le notent par exemple Hay *et al.* (2008 : 23). Wells apporte toutefois la précision suivante (1982 : 606) : “it may be narrowly transcribed [ɪ̟], being an unrounded central vowel between close and half-close, a lowered [ɪ̟].”

Il ajoute également qu'il est possible de distinguer le schwa accentué, attribué à l'ensemble lexical *KIT*, du schwa inaccentué « classique » en position finale (de mot) dans les ensembles lexicaux *letter* et *comma* en ce sens que ce dernier a une réalisation plus ouverte, qu'il transcrit [ə]. Il affiche qui plus est son souci de cohérence en soulignant que, par conséquent, la voyelle de l'ensemble lexical *happy* est nécessairement celle de *FLEECE* et ne peut pas être celle de *KIT* (1982 : 607) : “City is /ˈsəti:/; invisibility is /ˈɪnvɪzəbələti:/ [...].”

<b>KIT</b>	/ə/	<b>GOAT</b>	/ʌʊ/
<b>DRESS</b>	/e/	<b>GOOSE</b>	/u:/
<b>TRAP</b>	/æ/	<b>PRICE</b>	/aɪ/
<b>LOT, CLOTH</b>	/ɒ/	<b>CHOICE</b>	/ɔɪ/
<b>STRUT</b>	/ʌ/	<b>MOUTH</b>	/æʊ/
<b>FOTT</b>	/ʊ/	<b>NEAR</b>	/iə ~ i:ə ~ i: ~ eə/
<b>START, BATH, PALM</b>	/ɑ:/	<b>SQUARE</b>	/eə/
<b>NURSE</b>	/ɜ:/	<b>CURE</b>	/ʊə ~ u:ə ~ u: ~ ɔ:/
<b>FLEECE</b>	/i:/	<b><i>happY</i></b>	/i:/
<b>FACE</b>	/aɪ/	<b><i>lettER</i></b>	/ə/
<b>THOUGHT, NORTH, FORCE</b>	/ɔ:/	<b><i>commA</i></b>	/ə/

Tableau 1: inventaire des phonèmes vocaliques du *NZE* d'après Wells (1982)

Wells justifie finalement son choix (1982 : 606) : “My choice of /ə/ for KIT enables us to retain the more familiar appearance of /ə'laɪv/ and /'mʌðə/.” C’est un choix qui peut paraître audacieux, dans la mesure où il fait du schwa une voyelle qui peut apparaître dans une syllabe accentuée alors même que pour l’immense majorité des variétés de l’anglais qu’il décrit par ailleurs, il établit le schwa comme la voyelle prototypique des syllabes inaccentuées. Nous notons qu’il n’est pas le seul à utiliser le schwa pour représenter une voyelle accentuée : la tradition américaine utilise par exemple le schwa pour représenter la voyelle de l’ensemble lexical STRUT. Qui plus est, Maddieson (1984) indique qu’il n’y a pas d’élément probant pour établir que l’essence du schwa est nécessairement celle d’une voyelle réduite et inaccentuée.

C’est un choix qui peut également sembler conservateur dans la mesure où il permet d’attribuer au *NZE* un système vocalique finalement assez semblable à celui de la *RP*. Nous allons le vérifier dans l’analyse qui est faite des autres voyelles de l’anglais néo-zélandais, qui sont traitées toutes en même temps par Wells, ce qui renforce l’idée que la voyelle de KIT est le trait caractéristique par excellence du *NZE*. Nous reviendrons ultérieurement (voir chapitre 4) sur l’histoire de la représentation des voyelles néo-zélandaises, et notamment sur la suprématie du standard britannique qu’est la *RP* dans la description des variétés de

l'hémisphère sud, et en particulier du *NZE*. Nous reviendrons également sur les points de convergence et de divergence historique et phonético-phonologique entre *RP* et *NZE* puisque nous présenterons une comparaison du *NZE* et des variétés de l'anglais qui ont pu influencer son émergence et son évolution.

Wells note tout d'abord qu'en *NZE*, les voyelles des ensembles lexicaux *DRESS* et *TRAP* sont plus fermées (plus hautes) qu'en *RP*, et même plus fermées qu'en *AusE*. Il décrit ainsi le système des voyelles d'avant (1982 : 607) : “New Zealand /æ/ of *TRAP* is no opener than half-open, [ɛ], while the /e/ of *DRESS* is half-close, a somewhat centralized cardinal [e], or even closer.” La précision qu'il apporte ensuite est tout à fait intéressante dans la mesure où elle vise à expliquer cette spécificité des voyelles antérieures brèves du *NZE*. Nous y reviendrons en détail au chapitre suivant (voir chapitre 4) lorsque nous synthétiserons les modélisations qui ont été proposées des changements internes à cette variété : “In fact /e/ can range as close as [ɪ]; NZ *neck* can readily be heard as RP/GenAm *nick*. When we remember the centrality of *KIT*, this is not surprising: the vowel in *set* can become indefinitely closer without risking confusion with *sit* [ɪ].” Il ajoute que la voyelle de *DRESS* peut aussi avoir une réalisation diphtonguée : [iə] voire [iɔ].

Nous notons que Wells attire notre attention sur le fait que la centralité de *KIT* et la hauteur de *TRAP* et *DRESS* sont liées, mais il ne spécifie pas quelle est la nature de cette corrélation. Par ailleurs, nous pouvons à nouveau nous interroger sur le choix des symboles phonémiques fait par Wells pour représenter les voyelles des ensembles lexicaux *DRESS* et *TRAP*. Dans sa description, il combine en effet remarques d'ordre phonologique et remarques d'ordre phonétique : on en déduit que [ɛ] serait donc un des allophones de /æ/, et [ɪ] l'une des réalisations possibles de /e/. Là encore, ces choix sont tels que le système des phonèmes vocaliques du *NZE* reste tout à fait semblable à celui des autres variétés de l'anglais, et notamment à celui de la *RP*. Toutefois, à partir de ses observations quant aux voyelles des ensembles lexicaux *KIT*, *DRESS* et *TRAP*, et contrairement à ce qui existe en *RP*, Wells conclut que les voyelles brèves néo-zélandaises forment un système qui ne comporte que deux degrés de hauteur (1982 : 607) : “it is logical to take the New Zealand short vowel system [...] with only two phonologically significant degrees of height, with two front vowels (*DRESS*, *TRAP*), two central vowels (*KIT*, *STRUT*), and two back vowels (*FOOT*, *LOT*).”

Ce système peut être simplement représenté de la façon suivante :

e	ə	ʊ
æ	ʌ	ɒ

Ce constat nous permet d'éclairer l'un des principes fondamentaux de la description des voyelles des variétés de l'anglais, simplement résumé par Ladefoged (2005 : 132) :

“The traditional way of describing how vowels differ is in terms of the height and backness of the highest point of the tongue, and the degree of lip opening. This form of description had its roots in the work of the



nineteenth-century speech teacher Alexander Melville Bell. Although Bell was mistaken in his views on tongue shapes, his approach has dominated vowel descriptions. Phoneticians who were actually describing variations in formant frequencies phrased their descriptions in terms of tongue positions.”

Ceci explique pourquoi Wells pense le système des phonèmes vocaliques néo-zélandais en termes de degrés de hauteur. Ceci nous rappelle également que Wells se définit lui-même comme un phonéticien, et non comme un phonologue, ce qui peut contribuer à expliquer pourquoi, tout au long de la description qu’il fait de la variété d’anglais parlée en Nouvelle-Zélande, les remarques d’ordre phonétique priment sur les considérations purement phonologiques.

### 3.1.1.2 Les voyelles longues

En ce qui concerne les voyelles longues maintenant, Wells observe que la voyelle de l’ensemble lexical GOOSE (qu’il note /u:/) peut être réalisée sous la forme d’une voyelle centrale fermée [ɯ:], voire d’une diphtongue [ɯi]. De la même façon, la voyelle de FLEECE peut elle aussi avoir une réalisation diphtonguée, à savoir [iɪ]. Ces phénomènes, à savoir l’antériorisation de GOOSE et la diphtongaison de FLEECE, sont attestés dans d’autres variétés de l’anglais comme la *RP* notamment. Nous aurons l’occasion d’y revenir au prochain chapitre (voir chapitre 4).

Il s’arrête également sur la voyelle de l’ensemble lexical NURSE qu’il décrit ainsi (1982 : 607) : “The long monophthong /ɜ:/ (NURSE) is rounded in New Zealand English; it is realized as a centralized front mid vowel, [œ̞:] in broader accents it is as close as cardinal 2, thus [ø̞:]. Wells conclut alors la chose suivante quant à la particularité du système vocalique néo-zélandais, et plus précisément en ce qui concerne les voyelles longues (1982 : 608) : “Prima facie, New Zealand English thus contradicts the supposed phonological universal that if a language has only one front rounded vowel that vowel must be close, /y/; because NZ NURSE (we could write it /ø:/ instead of /ɜ:/) is only half-close, if that.”

Il concède cependant que l’antériorisation (*fronting*) de la voyelle de GOOSE fait que l’on peut éventuellement considérer qu’il y a bien, d’un point de vue phonologique, deux voyelles antérieures arrondies en *NZE* : GOOSE et NURSE. De manière générale, Wells postule trois degrés de hauteur en anglais néo-zélandais en ce qui concerne les voyelles longues, ce qui peut être représenté de la façon suivante :

i:		u:
	ɜ:	ɔ:
a:		

### 3.1.1.3 Les diphtongues

En ce qui concerne les diphtongues du *NZE*, Wells note que les diphtongues centralisantes en particulier font débat, et notamment la qualité de la diphtongue de l'ensemble lexical SQUARE (1982 : 608) : “The quality of New Zealand /eə/ (SQUARE) is like that of RP /ɪə/ (NEAR), i.e. it has a half-close starting point, [eə ~ ɪə], considerably closer than RP [æə ~ əə]. New Zealand *fair* sounds like *fear* to an Englishman.” Il ajoute que la diphtongue de l'ensemble lexical NEAR a également un point de départ très fermé, soit une réalisation sous la forme [iə] voire [i:ə], comme dans *beer* [biə] ou *serious* ['si:ri:əs].

Wells se réfère également à Hawkins (ms cité dans Wells, 1982 : 608) qui a observé que chez les plus jeunes locuteurs néo-zélandais il n'y a plus d'opposition entre les ensembles lexicaux NEAR et SQUARE : c'est un phénomène qu'on appelle un *merger* (dans la terminologie anglaise), soit une fusion phonétique et/ou une perte d'opposition phonologique (voir chapitre 8). Le résultat de ce *merger* est que les paires minimales (*RP/GA*) *fair* et *fear*, *bear* et *beer* ou encore *stare* et *steer* sont homophones en *NZE*. Qui plus est, comme nous l'avons mentionné précédemment, la voyelle de DRESS peut avoir une réalisation diphtonguée dans certains contextes en anglais néo-zélandais, notamment devant /d/, si bien qu'Hawkins, toujours cité par Wells, signale la possibilité d'une triple homophonie *shed-shared-sheered* en *NZE*.

En outre, contrairement aux autres ensembles lexicaux (à l'exception de CURE), en décrivant la diphtongue de NEAR, Wells inscrit la variation au niveau phonologique et non plus au niveau phonétique (voir tableau 1). Nous pouvons nous interroger sur les raisons de ce choix d'autant que, comme nous venons de le dire, une fusion possible entre les diphtongues de NEAR et SQUARE ne change en rien le fait que cette voyelle (diphtongue de NEAR) puisse avoir plusieurs réalisations phonétiques attestées. Ou alors ne s'agit-il pas, dans le cas de NEAR et SQUARE, d'une neutralisation au niveau phonétique plutôt que d'un *merger* au niveau phonologique ? Les éléments fournis par Wells sont insuffisants pour décrire adéquatement ce qui se passe en anglais néo-zélandais pour ces deux diphtongues centralisantes. Nous allons y revenir en détail au chapitre suivant (voir chapitre 4) ainsi qu'au chapitre 8 lorsque nous proposerons notre analyse phonético-acoustique de ces voyelles chez les locuteurs de notre corpus PAC Nouvelle-Zélande.

Wells conclut la section qu'il consacre au système phonético-phonologique vocalique du *NZE* en soulignant que de nombreuses voyelles de cette variété sont en cours d'évolution et qu'il est donc difficile de figer, pour ainsi dire, son système vocalique sous la forme d'une représentation phonémique adéquate. Selon lui, il n'est pas possible de prédire l'organisation, la structure du système vocalique qui résultera de ces changements, et nous allons bien sûr y revenir dans la mesure où cette observation a contribué à nous faire nous concentrer sur la question du changement vocalique en *NZE* à partir des données authentiques et récentes issues de notre corpus PAC.

#### 3.1.1.4 Conclusions

Pour conclure cette première section consacrée à une présentation et à une brève évaluation de la description qui est faite par Wells du système vocalique du *NZE*, nous pouvons dire qu'il relève 4 phénomènes majeurs qui sont caractéristiques de l'anglais parlé en Nouvelle-Zélande :

- la centralité de la voyelle de l'ensemble lexical KIT ;
- la hauteur des voyelles des ensembles lexicaux DRESS et TRAP, ce qui fait que le système des voyelles brèves du *NZE* ne compte, selon lui, que deux degrés de hauteur distincts ;
- la réalisation de la voyelle longue de NURSE sous la forme d'une monophthongue arrondie et centralisée ;
- la réalisation de la diphtongue de SQUARE avec un point de départ très fermé et la possibilité d'une fusion phonético-phonologique avec la diphtongue de NEAR chez les plus jeunes locuteurs.

Ces phénomènes sont bel et bien caractéristiques de l'anglais néo-zélandais et distinguent cette variété des autres variétés de l'anglais, comme nous allons avoir l'occasion de le constater dans la présente thèse (voir chapitre 4), et notamment de l'anglais australien et de la *RP*. Cependant, les choix de symboles phonémiques qui sont faits par Wells peuvent être discutés dans la mesure où le système phonologique finalement présenté pour le *NZE* est très proche de celui de l'*AusE*, et *a fortiori* de celui de la *RP*. Nous avons vu que ces choix étaient largement motivés par un souci de cohérence et d'utilisation de symboles connus, « classiques ». Il est sans doute également motivé par la possibilité de comparaison offerte entre les différents systèmes vocaliques des variétés de l'anglais à travers le monde. Ce choix de représentation est également motivé, nous semble-t-il, par la conviction que l'anglais tel qu'il est parlé en Nouvelle-Zélande repose sur un système phonologique globalement semblable à celui des autres variétés de l'anglais dans le monde, et notamment à celui des autres variétés « britanniques » de l'anglais. De fait, Wells opère sur la base de traits distinctifs, et selon lui, l'anglais néo-zélandais, de même que l'anglais australien, est semblable, d'un point de vue phonologique, à la *RP*.

Lorsqu'il s'écarte des symboles traditionnels, Wells justifie son choix, comme nous l'avons vu dans le cas de la voyelle de KIT. Toutefois, il ne parle pas des autres diphtongues, mises à part SQUARE et NEAR, alors même qu'il fait le choix d'une représentation phonémique qui implique que FACE et GOAT ont le même point de départ, à savoir la voyelle de STRUT, dont il ne parle pas non plus. Faut-il comprendre par là que ces diphtongues sont identiques à celles de l'*AusE*, variété pour laquelle il utilise les mêmes symboles phonémiques ? Il semble qu'il faille se reporter à la description que Wells propose de l'*AusE* pour avoir quelques éléments de réponse (1982 : 594) : il indique que les voyelles de FLEECE, GOOSE, FACE, GOAT, PRICE et MOUTH sont impliquées dans un processus qu'il nomme *Diphthong Shift*. Nous reviendrons sur les implications phonético-phonologiques de ce processus au chapitre suivant (voir chapitre 4).

De plus, nous notons qu'en préambule à la description du système segmental vocalique de l'*AusE*, Wells affirme (1982 : 595) : "Phonologically, all Australian English is very close to RP; phonetically it is not." Il semble qu'il y ait donc pour Wells une triple correspondance phonologique entre *NZE*, *AusE* et *RP*. Il nous semble cependant relever une contradiction dans la mesure où les représentations que Wells fournit des systèmes respectifs de ces trois variétés divergent, alors même qu'il affirme qu'elles fonctionnent de manière extrêmement similaire d'un point de vue phonologique. Est-ce à dire que les représentations qu'il fournit sont influencées par la phonétique ? Et dans ce cas, Wells souscrirait à la vision selon laquelle la représentation du système phonologique des variétés des langues doit fournir des informations quant aux corrélats acoustiques des phonèmes. Ou est-ce à dire que malgré de nombreux points communs, les systèmes phonologiques de ces trois variétés ne sont pas véritablement identiques et que, d'un point de vue strictement phonologique, les voyelles de ces variétés ne sont pas définies par les mêmes traits ? Nous allons, là aussi, y revenir (voir chapitres 4 et 8) dans la mesure où il apparaît qu'il y a bel et bien un réajustement en *NZE* contemporain au niveau des paires voyelle longue/voyelle brève, comme pour *START* et *STRUT* par exemple, ce qui diverge clairement de ce qui se passe en *RP*.

Par ailleurs, Wells ne commente pas non plus l'absence d'opposition entre les voyelles des ensembles lexicaux *BATH*, *PALM* et *START*, alors même qu'il choisit de représenter ce phonème sous la forme d'une monophthongue antérieure longue (/a:/), et non, comme en *RP* ou en anglais sud-africain (1982 : 599), sous la forme d'une monophthongue postérieure longue (/ɑ:/). Pourquoi cette distinction ? Est-elle phonologique plutôt que phonétique ? Là encore, en se reportant à la présentation qu'il fait des variétés parlées dans l'hémisphère sud, que nous avons citée au chapitre précédent (voir chapitre 2, 2.3), on constate que Wells définit l'*AusE* et le *NZE* comme étant caractérisés par le phénomène de *BATH-Broadening*. De la même façon, Wells ne commente pas non plus le *merger* entre les voyelles des ensembles lexicaux *THOUGHT*, *NORTH* et *FORCE*. Il nous semble que ces phénomènes méritent d'être expliqués sur la base de données linguistiques historiques afin de comprendre ce qui relève d'un héritage « anglais » ou « britannique » en *NZE*, et ce qui correspond à des innovations néo-zélandaises (voir chapitre 4).

Nous entrevoyons clairement la difficulté qu'il y a à représenter de façon cohérente le système vocalique d'une variété d'anglais, quelle qu'elle soit. Cependant, nous pouvons nous demander si le système proposé par Wells n'est pas trop conservateur, et si ses observations ne sont pas trop sommaires pour rendre compte en profondeur du système vocalique du *NZE*. Soulignons malgré tout que Wells offre une première description de l'anglais néo-zélandais qui fournit une base solide pour étudier plus en détail la phonologie de cette variété, et ce, en gardant à l'esprit que son système vocalique est en cours d'évolution.

### 3.1.2 Les voyelles du *NZE* selon Hay, Maclagan et Gordon (2008)

Jennifer Hay, Margaret Maclagan et Elizabeth Gordon sont des chercheuses extrêmement reconnues en Nouvelle-Zélande, et au-delà, dans le monde entier. Leurs travaux

ont en effet largement contribué à faire connaître le *NZE* et à en faire un objet d'étude crédible aux yeux des autres chercheurs en phonologie, en phonétique et en sociolinguistique notamment. Elles sont également les premières (Elizabeth Gordon en particulier) à avoir eu accès aux enregistrements faits avec les tout premiers locuteurs du *NZE*, à savoir les archives du projet *ONZE* dont nous avons déjà parlé au chapitre précédent (voir chapitre 2, 2.3.1), et à avoir analysé ces enregistrements afin de reconstituer l'évolution phonético-phonologique du *NZE* depuis son émergence au XIX<sup>e</sup> siècle. Rendre compte de leurs travaux, et plus précisément présenter et commenter ici leur description du système vocalique de l'anglais néo-zélandais, nous a donc semblé indispensable. Pour ce faire, nous nous fondons notamment sur Hay *et al.* (2008) ainsi que sur Gordon *et al.* (2004).

En préambule à leur description du système segmental du *NZE*, Hay *et al.* (2008 : 16) insistent sur le fait qu'en Nouvelle-Zélande aujourd'hui, contrairement à ce qui existe dans d'autres régions du monde comme aux États-Unis ou en Angleterre, il n'y a plus d'accent de prestige, c'est-à-dire une prononciation qui serait plus positivement connotée socialement que les autres (voir chapitre 9 pour une discussion de la notion de prestige). Elles ajoutent qu'il y a en Nouvelle-Zélande, contrairement aussi à ce qui existe en Amérique du Nord ou dans les Îles britanniques, une forte homogénéité en termes de prononciation, c'est-à-dire qu'une écrasante majorité des Néo-Zélandais possède le même système phonologique et parle, par conséquent, une seule et même variété de l'anglais : ce qu'elles appellent le *General NZE*. C'est ce *General NZE* qu'elles proposent justement de décrire. Nous nous intéresserons aux autres variétés d'anglais néo-zélandais, c'est-à-dire aux variétés régionales et/ou non-standards, dans la troisième partie de ce chapitre consacrée à la variation en Nouvelle-Zélande (voir 3.3).

### 3.1.2.1 Les monophthongues

Pour Hay *et al.* (2008) le *General NZE* compte 20 phonèmes vocaliques : 7 voyelles brèves, 5 voyelles longues et 8 diphtongues. Il compte donc un phonème vocalique de plus que dans la description de Wells : ce phonème supplémentaire est celui de l'ensemble lexical KIT (/ɪ/), et nous allons y revenir. Nous reproduisons le tableau (voir tableau 2) qu'elles dressent du système des monophthongues néo-zélandaises (2008 : 22).

Elles fournissent également un trapèze (2008 : 21) afin de visualiser le positionnement des voyelles du *NZE* par rapport aux voyelles cardinales. Nous précisons que nous avons légèrement modifié ce trapèze pour y ajouter les huit voyelles cardinales primaires (voir figure 9). Voici la manière dont elles présentent ce trapèze et sa fonction (2008 : 21) :

“The position of a vowel in the chart represents the approximate position of the highest point of the tongue when that vowel is produced, and is based on articulation. While Figure 2.1<sup>38</sup> provides a generalisation of roughly where these vowels are produced by New Zealanders, there is obviously a lot of variation across speakers and context.”

---

<sup>38</sup> Voir figure 9.

	<b>KEYWORD</b>	<b>Tongue</b>		<b>Lips</b>	<b>Length</b>	<b>Words</b>
/i/	<b>FLEECE</b>	high	front	neutral	long	<i>seat, free, fiend, key</i>
/ɪ/	<b>KIT</b>	mid	central	neutral	short	<i>sit, Sydney, pretty</i>
/e/	<b>DRESS</b>	high	front	neutral	short	<i>set, head, Geoff, many</i>
/æ/	<b>TRAP</b>	mid	front	neutral	short	<i>sat, bad, gas, happy</i>
/ɑ/	<b>START</b>	open	central	neutral	long	<i>cart, grass, dance, bath</i>
/ʌ/	<b>STRUT</b>	open	central	neutral	short	<i>cut, butter, rough, money</i>
/ɒ/	<b>LOT</b>	mid	back	round	short	<i>cot, body, what</i>
/ɔ/	<b>THOUGHT</b>	high	back	round	long	<i>cord, caught, call, draw</i>
/u/	<b>GOOSE</b>	high	central	round	long	<i>suit, boot, shoot, chute</i>



/ʊ/	<b>FOOT</b>	mid	central	round	short	<i>put, book</i>
/ɜ/	<b>NURSE</b>	front	mid	round	long	<i>shirt, work, hurt, fern</i>
/ə/	<b>comma</b>	mid	central	neutral	short	<i>letter, kitten, ago, cotton</i>

Tableau 2 : inventaire des monophthongues du *NZE* d'après Hay *et al.* (2008)

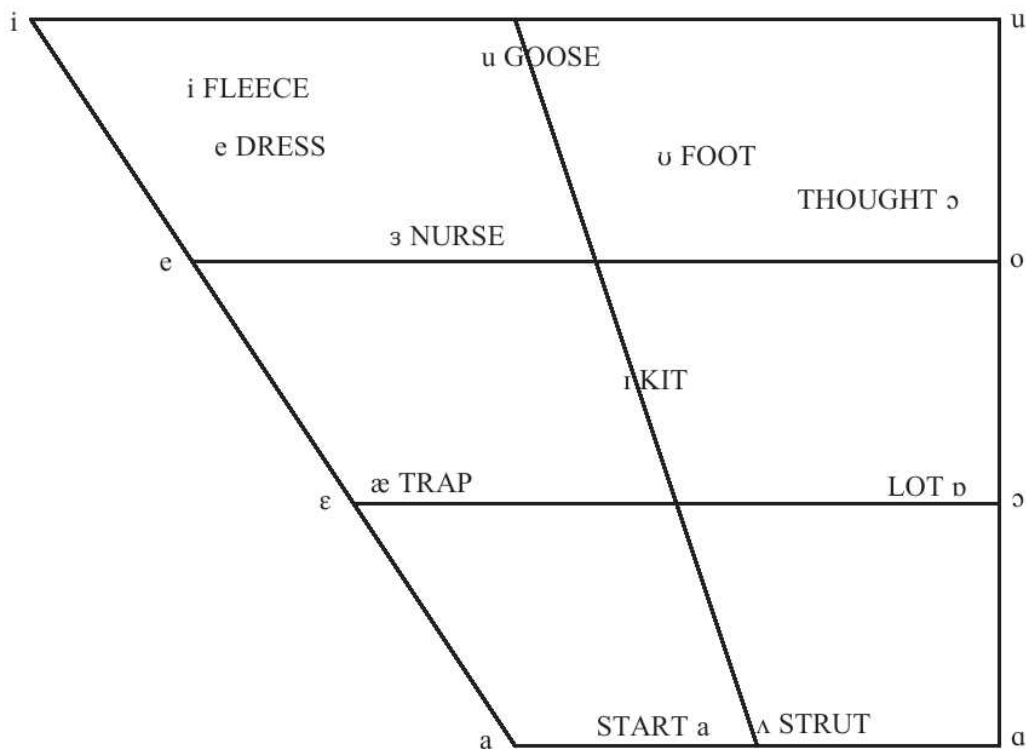


Figure 9 : trapèze vocalique des monophthongues du *NZE* d'après Hay *et al.* (2008)

Nous en concluons donc qu'il s'agit d'un tableau « à la Wells » qui rend compte des phonèmes vocaliques du *NZE* et de leur incidence lexicale, tandis que le trapèze situe le lieu d'articulation de ces voyelles par les locuteurs néo-zélandais. Nous revenons à ce que nous disions dans l'introduction de ce chapitre en ce qui concerne la dichotomie

phonologie/phonétique, à savoir que ces deux facettes de l'étude de la prononciation sont nécessaires pour décrire les variétés des langues, et nous pouvons par conséquent penser que Hay *et al.* ont voulu fournir des informations d'ordres aussi bien phonologique que phonétique sur l'anglais néo-zélandais. Le tableau (2) et le trapèze (figure 9) en seraient donc l'illustration.

Néanmoins, en confrontant le tableau au trapèze, nous nous apercevons que ces deux « supports », censés fournir des informations différentes mais complémentaires sur le *NZE*, offrent en fait la même description des voyelles de cette variété : une description surtout phonétique et fondée sur des données articulatoires. Nous pouvons alors nous interroger sur les choix des symboles phonémiques faits par Hay *et al.* (2008) pour les voyelles du *NZE*. En effet, la voyelle de *KIT* par exemple est décrite dans le tableau comme une voyelle brève, centrale et moyenne, et clairement située, qui plus est, comme une voyelle centrale dans le trapèze. Elle est cependant représentée par le symbole /ɪ/ qui correspond à une voyelle brève, haute et antérieure. Pourquoi ?

Cela pourrait être, comme chez Wells, dans un souci de conserver un inventaire phonémique classique, et/ou parce que la voyelle de l'ensemble lexical *KIT* peut être réalisée comme une voyelle centrale moyenne, à savoir [ə] ou [ɘ], mais est généralement réalisée sous la forme d'une voyelle entre la voyelle cardinale n°1 et la voyelle cardinale n°2. Or, ce n'est pas ce que semblent dire Hay *et al.* (2008 : 23) selon lesquelles le schwa n'est pas l'un des allophones de la voyelle de *KIT* mais la réalisation prédominante de cette voyelle : “One effect of the centralisation of *KIT* in *NZE* is that there is almost no audible difference between *KIT* and the neutral vowel schwa, usually written /ə/.”

On notera qu'en utilisant des « // », Hay *et al.* (2008) placent leur remarque au niveau phonologique et non au niveau phonétique : comment justifier alors la présence dans l'inventaire phonologique du *NZE* d'un phonème spécifique à l'ensemble lexical *KIT* s'il n'y a, dans les faits, pas d'opposition avec la voyelle des ensembles lexicaux *letter* et *comma*? Pourquoi ne pas utiliser, comme Wells, le même symbole pour ces trois ensembles lexicaux ? Un élément de réponse possible est fourni, presque fortuitement, à la fin du paragraphe consacré à la voyelle de *KIT* (2008 : 23) : “*NZE* linguistics students use *KIT* much more often in transcription than speakers of other varieties of English, because they tend to use it for most unstressed syllables except in word final position in words like *butter*.”

Si nous suivons la même logique, pourquoi attribuer à la voyelle de l'ensemble lexical *START* un symbole différent de celui présent dans l'inventaire de la *RP* ou de l'anglais sud-africain ? Pour Hay *et al.* (2008) la voyelle de l'ensemble lexical *START* est l'un des traits les plus caractéristiques de la prononciation néo-zélandaise (2008 : 23) :

“Like Australian English, and unlike most varieties of English, the *NZE* *START* vowel is central or even front of central. For people from the northern hemisphere, the relatively front *START* vowel is one of the most noticeable features of *NZE* and *AusE*. Although South African English is also a southern hemisphere variety of English, its *START* phoneme is farther back even than the English version so that *bard* in South African English sounds a bit like ‘bored’.”

Cette dernière remarque suggère d'ailleurs plutôt un phénomène d'arrondissement de la voyelle ([ɒ]) en anglais sud-africain, plutôt qu'un phénomène de postériorisation. Pourquoi choisir le symbole /a/ ici, plutôt que de conserver le symbole /ɑ/ en précisant que chez la plupart des locuteurs néo-zélandais, cette voyelle a une réalisation plutôt antérieure ? Pourquoi ne pas choisir le symbole /ɐ/ qui serait plus proche de la réalité phonétique décrite, à savoir une voyelle centrale ouverte ? Nous nous posons d'autant plus la question que Hay *et al.* (2008) ne font pas état d'une opposition phonémique entre les mots de l'ensemble lexical START, qui auraient /a/, et les mots des ensembles lexicaux BATH et PALM qui auraient, eux, /ɑ/. Au contraire, Hay *et al.* (2008) soulignent le fait qu'en anglais néo-zélandais les mots de ces trois ensembles lexicaux ont la même voyelle : il y a donc homophonie en NZE entre les mots *father* et *farther* par exemple.

Nous soulignons d'ailleurs que dans le tableau ci-avant (voir tableau 2), certains des mots qui sont choisis en exemple (colonne *words*) pour illustrer l'incidence lexicale de la voyelle de START n'appartiennent pas à l'ensemble lexical START mais à celui de BATH (*bath*, *dance*). Le tableau rend donc compte du regroupement START/BATH/PALM sans le mentionner véritablement. De la même façon, nous remarquons que certains des mots qui illustrent l'incidence lexicale de la voyelle de THOUGHT n'appartiennent pas à cet ensemble lexical mais à celui de NORTH (*cord*) par exemple. Là aussi, le tableau rend compte du regroupement THOUGHT/NORTH/FORCE en NZE sans le mentionner véritablement.

Ces questions montrent à nouveau la difficulté qu'il y a à représenter de façon cohérente le système vocalique d'une variété d'une langue, quelle qu'elle soit. Il nous semble que la distinction entre système phonologique et réalisations phonétiques n'est peut-être pas clairement dessinée dans la description que font Hay *et al.* (2008) du NZE. Néanmoins, celles-ci fournissent des informations plus détaillées sur l'ensemble des voyelles de l'anglais néo-zélandais que ne le fait Wells, ce qui « enrichit » en quelque sorte la liste des caractéristiques vocaliques de cette variété et permet de mieux saisir en quoi le NZE est une variété à part entière.

En ce qui concerne les voyelles brèves, nous avons déjà parlé de KIT. Hay *et al.* (2008) soulignent que les voyelles de DRESS et TRAP sont très hautes par rapport aux autres variétés de l'anglais et qu'elles sont en mouvement, c'est-à-dire qu'elles continuent de se déplacer dans le trapèze vocalique qui représente l'espace acoustique occupé par les voyelles. En cela, elles précisent l'observation formulée par Wells en ce qui concerne ces voyelles. Elles notent que la voyelle de FOOT est également en train de changer et de devenir une voyelle centrale en NZE. Ce mouvement de centralisation de FOOT pourrait, s'il se poursuit, menacer à terme l'opposition KIT/FOOT puisque la voyelle de KIT est décrite comme une voyelle centrale non arrondie et que Hay *et al.* (2008 : 24) notent que le mot *good* est de plus en plus souvent prononcé [gəd] par les Néo-Zélandais, voire [gɜ:d]. Nous notons cependant que le mot *good* n'est pas nécessairement le meilleur indice d'un changement en cours en ce qui concerne la voyelle de FOOT dans la mesure où l'on peut avancer que ce mot est chargé émotionnellement. Autrement dit, il apporte un jugement personnel de la part des locuteurs et, en ce sens, peut s'avérer plus instable phonétiquement car modifié, notamment d'un point de vue intonatif, pour transmettre les impressions, les sentiments des locuteurs.

Ceci remet en cause l'une des analyses proposées par Wells (voir 3.1.1), à savoir que les voyelles brèves de l'anglais néo-zélandais forment un système comportant deux degrés de hauteur avec deux voyelles antérieures (DRESS et TRAP), deux voyelles centrales (KIT et STRUT) et deux voyelles d'arrière (FOOT et LOT). Si l'on en croit Hay *et al.* (2008), le système des voyelles brèves du *NZE* comporte bien deux degrés de hauteur, mais ne compte qu'une seule voyelle d'arrière (LOT) pour trois voyelles centrales (KIT, STRUT et FOOT). Il y aurait donc en *NZE* un mouvement de centralisation des voyelles plus marqué que dans les autres variétés de l'anglais, voire une sorte d'encombrement progressif de cette zone centrale qui pourrait, à terme, menacer l'intelligibilité du système. Nous allons revenir sur ces évolutions internes à l'anglais néo-zélandais contemporain (voir chapitres 4 et 8) en modélisant théoriquement certains de ces changements vocaliques et en proposant une analyse phonéto-acoustique des voyelles prononcées par les locuteurs de notre corpus PAC Nouvelle-Zélande.

En ce qui concerne les voyelles longues maintenant, nous avons vu que Hay *et al.* (2008) se sont d'abord arrêtées sur la voyelle de START. Elles notent que la voyelle de GOOSE est très centrale et qu'elle est de plus en plus fréquemment diphtonguée, au point de se confondre, dans les cas les plus extrêmes, avec la diphtongue de GOAT, dont nous parlerons lorsque nous traiterons des diphtongues. La voyelle de FLEECE peut également être diphtonguée en *NZE* selon elles, notamment lorsque la syllabe à laquelle elle appartient reçoit l'accent tonique ou l'accent de phrase. Le mot *fleece* est alors prononcé [fləis] (2008 : 24).

Plus spécifiquement, Hay *et al.* (2008) soutiennent que ces deux monophthongues (GOOSE et FLEECE) sont de plus en plus fréquemment réalisées avec un glissement initial (*on-glide* en anglais). Ce glissement correspond au mouvement articulaire de la position nécessaire à la production du son précédant la voyelle jusqu'à la position nécessaire pour la réalisation de la voyelle elle-même, ou au glissement transitoire d'une position inactive à la position nécessaire pour la production de la voyelle en question. Elles en veulent pour preuve l'anecdote suivante (2008 : 24) : "One of the authors when buying lettuces at a market garden, thought the woman in charge was telling her son where to pick them –'End row' [ɛnd rəʊ]. Actually she was calling her son's name, 'Andrew'." Ce glissement aurait donc pour conséquence de faire de FLEECE et GOOSE non plus des voyelles pures, c'est-à-dire des monophthongues, mais des diphtongues ayant pour premier élément une voyelle centrale et glissant ensuite vers une position antérieure (Cruttenden, 2008 : 36-37). Ces éléments viennent donc confirmer et étoffer la description faite des voyelles de GOOSE et FLEECE par Wells. Nous rappelons que ces phénomènes ne sont pas spécifiques au *NZE* contemporain dans la mesure où des glissements similaires (*glides*) sont également attestés en *RP* par exemple (Cruttenden 2008). Nous aurons l'occasion de le préciser au chapitre suivant en comparant *NZE* et *RP* (voir chapitre 4).

Une autre voyelle longue qui intéresse tout particulièrement Hay *et al.* (2008), et qui intéressait déjà Wells, est celle de l'ensemble lexical NURSE. Elles notent en premier lieu que cette voyelle n'est pas rhotique (*rhotic*), c'est-à-dire qu'elle ne déclenche pas la réalisation d'un [ɹ], sauf dans le sud de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande, et nous allons y revenir plus en détail dans ce même chapitre en abordant la variation régionale en Nouvelle-Zélande. Elles soulignent également que c'est une voyelle relativement antérieure et relativement haute,

comme elles l'ont signalé dans leur trapèze vocalique. Elles précisent toutefois (2008 : 24) : “But its most striking feature is that it is lip rounded so that *terms* sounds rather like ‘tombs’.” Pour Hay *et al.* (2008), ce trait est sans doute le plus caractéristique de l'anglais néo-zélandais, d'autant plus que de manière générale, cette variété est dépourvue d'arrondissement phonétique : “Overall, NZE is distinguished by its relative lack of lip rounding.” En effet, comme nous l'avons déjà mentionné, la voyelle de FOOT est en train de perdre son trait arrondi ([+/- rounded]) de même qu'elle est en train de se centraliser. Les voyelles de GOOSE et THOUGHT sont elles aussi arrondies, mais il semble que ce ne soit que dans le cas particulier de la voyelle de NURSE que cette qualité arrondie soit remarquable, distinctive, et crée un contraste flagrant avec les autres variétés de l'anglais, et notamment l'*AusE*.

### 3.1.2.2 La question de l'opposition de longueur

Avant de conclure sur les monophthongues de l'anglais néo-zélandais, Hay *et al.* (2008) choisissent de revenir sur une notion essentielle pour la description phonologique, à savoir la notion d'opposition de longueur. De fait, dans la plupart des inventaires phonologiques des variétés de l'anglais, les voyelles dites « brèves » sont opposées aux voyelles dites « longues ». Certaines de ces voyelles partagent les mêmes qualités phonétiques élémentaires et ne s'opposent que par cette « longueur » perçue : nous pensons par exemple aux voyelles de START et STRUT en NZE qui sont décrites comme extrêmement similaires d'un point de vue phonético-acoustique (Bauer & Warren 2008, voir 3.1.3). L'opposition de longueur peut donc être à la fois de nature phonologique, en ce qu'elle permet de distinguer des paires minimales du type *cod/cord*, *bid/bead*, *hat/heart*, mais elle peut également être de nature phonétique puisque deux voyelles aux qualités phonético-acoustiques identiques peuvent être distinguées par leur durée, et aussi parce que certaines voyelles dites « brèves » peuvent être réalisées sous la forme d'une voyelle longue dans certains environnements. Par exemple, la voyelle brève /æ/ de l'ensemble lexical TRAP peut avoir une réalisation allophonique longue, transcrite [a:] voire [æ:], ce que l'on peut représenter de la façon suivante dans un cadre théorique génératif classique du type SPE :

$$V [- \text{tense}] \rightarrow [V [+ \text{tense}]] / \_\_\_ C [+ \text{voice}] \#$$

Cette représentation signifie que lorsque la voyelle de l'ensemble lexical TRAP, qui est classée en phonologie traditionnelle, c'est-à-dire dans une théorie des traits binaires, (Jakobson *et al.* 1952 ; Durand 2005a) dans la catégorie des voyelles lâches (*lax* dans la terminologie anglaise), est directement suivie par une consonne sonore/voisée (*voiced*) elle-même suivie d'une frontière de mot, elle est réalisée sous la forme d'une voyelle tendue (*tense*). Plus concrètement, le mot *back* [bæk] est réalisé avec une voyelle perçue comme brève car la voyelle de l'ensemble lexical TRAP est située devant une consonne sourde (en

l'occurrence la consonne vélaire /k/), tandis que le mot *bag* [ba:g] est réalisé avec une voyelle perçue comme longue, car /g/ est une consonne (vélaire) sonore. Il n'y a donc pas, dans les systèmes qui s'inspirent de *SPE*, de trait strictement [+/- long].

Revenons-en maintenant à la dichotomie qui est posée dans la littérature, sous différentes acceptions, entre deux sous-catégories de voyelles. Les voyelles de l'anglais sont donc traditionnellement catégorisées voyelles lâches et voyelle tendues (*lax vs. tense*). La notion de tension est étroitement liée à la notion de longueur puisque les voyelles identifiées comme lâches sont généralement brèves et, réciproquement, les voyelles identifiées comme tendues sont généralement longues. Qui plus est, la notion de tension a une dimension phonétique, et plus précisément acoustico-perceptive, dans la mesure où Jakobson *et al.* (1952) et Chomsky et Halle (1968) définissent les corrélats du trait [+/-tendu] comme correspondant à une longueur accrue et à une énergie plus soutenue. En termes de production, le trait [+/-tendu] est censé entraîner plus d'effort musculaire, ce qui a pour résultat une plus grande distinctivité (*distinctiveness*) du son produit.

Cette opposition de tension ou de longueur, selon le point de vue, et sa représentation phonologique font l'objet de nombreux débats, voire de polémiques au sein de la communauté des phonologues et des phonéticiens. Certains considèrent que la tension n'est pas un trait distinctif pertinent d'un point de vue phonologique pour les voyelles des variétés de l'anglais car les variations de « longueur » ne sont que phonétiques, et donc qu'allophoniques. Pour les phonéticiens, et notamment les acousticiens et les phonéticiens expérimentaux, le trait [+/- tendu] n'est pas clairement défini comme une propriété, une qualité phonétique unique. Certains d'entre eux remettent donc également en cause la pertinence de ce trait d'un point de vue phonétique cette fois. Lass (1976) interroge par exemple la pertinence de l'articulation plus ou moins tendue en soulignant que la différence de tension musculaire dans la réalisation des voyelles peut se faire sentir dans n'importe quelle paire de voyelles dont la seconde est soit plus ouverte soit moins périphérique que la première (comme entre [i:] et [ɪ] par exemple).

D'autres travaux, comme Durand (2005c), soulignent la relation problématique entre forme sous-jacente comprenant une voyelle tendue, par exemple /i:/ ou /u:/, et forme de surface impliquant une diphtongue dont le premier élément est une voyelle lâche, comme [ɪi] et [ʊu] dans certaines variétés de l'anglais. Il soulève également le cas de GOAT en *RP*, qui est traditionnellement transcrite [əʊ], dont il est difficile de poser que le premier élément, à savoir schwa, est compatible avec le trait [+tendu].

À la suite des travaux de Stevens (1998) mettant en avant l'avancement de la racine de la langue dans la réalisation du contraste entre voyelles lâches et voyelles tendues, certains phonologues ont substitué au trait [+/-tendu] le trait [+/-ATR] (*Advanced Tongue Root*). Ainsi, /i:/ et /u:/ seraient [+ATR] et /ɪ/ et /ʊ/ seraient [-ATR]. Cependant, ce nouveau trait censé permettre une meilleure correspondance entre la représentation phonologique et la réalisation phonétique des voyelles, et permettre de distinguer deux sous-catégories de voyelles en anglais, est lui aussi amplement remis en cause. Ladefoged et Maddieson (1996) observent que l'avancement de la racine de la langue est clairement pertinent d'un point de vue phonologique dans certaines langues d'Afrique de l'Ouest, mais qu'il n'est pas distinctif



en tant que tel pour les voyelles de l'anglais. De fait, il est indissociable des paramètres de hauteur et de rétraction (postériorisation). Qui plus est, les mêmes auteurs remarquent que le trait [+/-ATR] fait de mauvaises prédictions, produit de mauvais résultats en ce qui concerne les voyelles non-hautes dans la mesure où le /ɑ:/ tendu dans les mots *far* ou *shah* est typiquement réalisé avec la racine de la langue rétractée et non avancée ([-ATR]), tandis que son homologue lâche, à savoir /æ/ comme dans *fat* par exemple, est lui réalisé avec la racine de la langue avancée ([+ATR]). Nous sommes donc ici face à une contradiction patente entre le niveau de la représentation phonologique et celui de la réalisation phonétique.

La distinction pourrait alors être plus phonotactique, et liée à des contraintes quant aux séquences de voyelles et aux combinaisons de phonèmes possibles pour former les syllabes dans une langue. On aurait donc par exemple la règle suivante : seules les voyelles dites « tendues » peuvent apparaître librement à la fin des mots monosyllabiques en anglais : [tu:] (*too*) mais \*[tʊ] ? La catégorie « voyelles tendues » est-elle pour autant pertinente ? Pour certains, la réponse est négative, précisément parce que ces voyelles se distinguent par leurs caractéristiques phonotactiques spécifiques, et non par une caractéristique phonétique unique. Cette distinction [+/- tense] serait en quelque sorte une « dérive » du système de traits binaires pensé par Chomsky et Halle (1968), et donc finalement une catégorie quasi-arbitraire. C'est pourquoi certains phonologues préfèrent employer le terme de *checked vowels*, qui correspond aux voyelles qui doivent être suivies d'une consonne dans une syllabe accentuée, et le terme de *free vowels*, qui correspond aux voyelles qui peuvent apparaître seules dans une syllabe ouverte accentuée, c'est-à-dire sans être suivies d'une consonne. Ces termes se rapprochent bien évidemment de *lax/tense vowels* mais le présupposé théorique n'est pas le même.

Durand (2005c : 77-97) offre une perspective intéressante sur cette question de l'opposition de longueur dans le cadre de la Phonologie de Dépendance (*Dependency Phonology*, Anderson & Jones 1974 ; Anderson & Ewen 1987 ; Anderson 2002). Il argumente en faveur de la notion d'opposition de longueur (plus précisément de la notion de complexité) et défend la réalité et la pertinence du poids en phonologie (2005 : 96) : "The real difference is one of length or moraic weight." Il conclut finalement (2005 : 96) : "it has been argued that a feature such as tense/lax [+/- tense], or indeed Advanced/Retracted Tongue Root [+/- ATR], does not receive particularly strong support from the phonology of English, despite the fact that this language is probably the most frequently quoted as exemplifying an opposition in these terms."

Or, certains des arguments avancés pour faire réfléchir la communauté des chercheurs, attachée en quelque sorte à ce trait traditionnel [+/- tense] dont elle a hérité, sur le caractère inadéquat et l'insuffisance de la notion de tension nous intéressent tout particulièrement dans l'étude du système vocalique du *NZE* contemporain. Par exemple, Durand (2005c : 82-84) propose de rendre compte des systèmes phonologiques vocaliques des variétés de l'anglais en utilisant les primitives unaires de la Phonologie de Dépendance, et en particulier trois éléments basiques, à savoir |A|, dont le corrélat acoustique et articulatoire est compact (aperture), |I| (aigu, palatalité) et |U| (grave, arrondissement). À ces trois éléments basiques s'ajoute l'élément de centralité (*centrality/energy reduction*), noté |@|. Ces quatre éléments

peuvent être combinés, dans des relations de dominance, de rection unilatérales ou mutuelles, afin de décrire les voyelles des systèmes des différentes variétés des langues du monde. Nous y reviendrons au chapitre 8 qui est consacré aux propriétés phonético-acoustiques et aux traits phonologiques caractéristiques des voyelles produites par les locuteurs de notre corpus PAC Nouvelle-Zélande.

L'élément de centralité  $|\text{@}|$  est important justement parce que dans les systèmes phonologiques vocaliques complexes, comme ceux de certaines variétés de l'anglais par exemple, il permet de distinguer les voyelles identifiées comme lâches, qui contiennent cet élément dans leur représentation, des autres voyelles, identifiées comme tendues, qui ne le contiennent pas. Durand (2005c : 84) écrit donc : "Phonetically, the use of  $\text{@}$  opposes centralised vowel to peripheral vowels. If, therefore, we combine  $\text{@}$  and A, we obtain a vowel corresponding to IPA  $[\text{ɐ}]$ , not the sound  $[\text{æ}]$  (*aunt*), assumed to be the lax equivalent of  $/\text{ɑ:}/$  in RP, for example." Cette remarque est particulièrement intéressante dans le contexte de l'étude du système phonologique vocalique du *NZE* dans la mesure où les voyelles de *START* et *STRUT* pourraient être caractérisées par la combinaison des éléments  $|\text{@}|$  et  $|\text{A}|$ . Elles sont respectivement transcrites  $[\text{ɛ:}]$  et  $[\text{ɜ}]$ , ce qui tend à confirmer, comme Durand le dit (2005c) et Navarro (2013) le précise, que l'élément  $|\text{@}|$  n'est pas l'équivalent du trait [-tendu]. La distinction, en anglais néo-zélandais, entre les voyelles de *START* et de *STRUT* semble plutôt être une opposition de longueur qui repose sur la notion de poids phonologique ou morique.

En outre, nous notons que le recours à l'élément  $|\text{ATR}|$  pose également un certain nombre de problèmes aux cadres unaires. De fait, il implique que la représentation des voyelles ATR est plus complexe que celle des voyelles non-ATR, puisque  $/i/$  serait représentée par les éléments  $\{\text{I}, \text{ATR}\}$  et  $/u/$  par les éléments  $\{\text{U}, \text{ATR}\}$ , tandis que  $/ɪ/$  serait simplement représentée par l'élément  $\{\text{I}\}$  et  $/ʊ/$  par l'élément  $\{\text{U}\}$ . Le système le moins marqué serait donc celui des voyelles non-ATR, ce qui ne semble pas être en adéquation avec ce que l'on observe des systèmes vocaliques des différentes langues du monde.

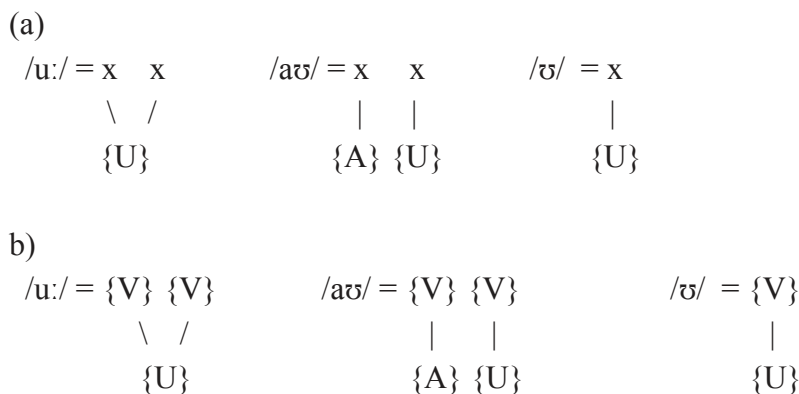
Si l'on se réfère à nouveau aux travaux de Stevens (1998), que nous avons mentionnés précédemment, il est possible de substituer à l'élément  $|\text{ATR}|$  problématique l'élément de centralité et de réduction d'énergie noté  $|\text{@}|$ . C'est la solution qu'adopte par exemple Harris (1994) pour différencier les voyelles périphériques des voyelles non-périphériques, et par exemple  $/i:/$  et  $/ɪ/$  respectivement représentées par l'élément  $\{\text{I}\}$  et par les éléments  $\{\text{I}, \text{@}\}$ . Or, nous venons de voir que cet élément pose lui aussi des problèmes pour représenter les voyelles de certaines variétés de l'anglais, comme celles du *NZE* contemporain.

Là où l'approche d'Harris et une approche de type *SPE* diffèrent, ce n'est pas uniquement en termes de qualité mais également en termes de quantité vocalique. En effet, Harris postule qu'il existe dans la représentation des voyelles une distinction quantitative qui permet de distinguer les deux classes de voyelles que nous avons identifiées précédemment. Et il souligne que ce niveau de représentation, à savoir celui que l'on pourrait nommer de la longueur ou du poids vocalique, est indépendant de celui des éléments. Ainsi, une voyelle lâche serait en fait une voyelle légère associée à une seule position temporelle dans la chaîne phonologique, c'est-à-dire à une seule et unique position squelettale représentée  $\langle x \rangle$ , tandis

qu'une voyelle tendue serait en fait une voyelle lourde à laquelle seraient associées non pas une mais deux positions squelettales notées <xx>.

Cette dichotomie quantitative fait des distinctions [+/-tendu] ou [+/-ATR] des distinctions redondantes et surtout inappropriées car elle permet à elle seule de distinguer de façon satisfaisante les deux catégories de voyelles identifiées en anglais. Cette dichotomie de poids, ou de longueur vocalique, a plusieurs acceptions dans les différents cadres qui l'utilisent. En *DP*, cette dichotomie est exprimée en termes de poids catégoriel et implique qu'un noyau lourd comprend deux {V}. Dans d'autres cadres, cette dichotomie peut être exprimée en termes de positions squelettales, comme nous venons de le voir, ou en termes de mores. McCawley (1968) définit la more (*mora* en anglais), notée  $\mu$ , comme permettant de définir le poids syllabique et pose que les noyaux syllabiques comprenant des voyelles brèves sont monomériques, ceux comprenant des voyelles longues et des diphtongues sont bimériques, et ceux qui contiennent des triphongues (comme cela est possible dans certaines langues du monde comme le sanskrit) sont trimériques.

Pour illustrer nos propos, nous pouvons donc, dans les cadres qui utilisent des primitives unaires du type [I, A, U], représenter par exemple les voyelles /u:/, /aʊ/ et /ʊ/ de la *RP* comme suit, selon que l'on pose a) un niveau squelettal fait de positions x ou b) un niveau squelettal constitué de primitives du type {V} et {C}, comme en Phonologie de Dépendance :



Aussi, sur la base de cette dichotomie de poids, les différences distributionnelles observées entre les voyelles dites longues et les voyelles dites brèves peuvent être repensées. Comme nous l'avons déjà noté, les phonologues ayant recours à la notion de tension pour distinguer deux catégories de voyelles ont relevé qu'en anglais seules les voyelles identifiées comme tendues peuvent apparaître en position finale ouverte dans une syllabe accentuée alors que les voyelles identifiées comme lâches n'y sont pas autorisées. Nous pouvons fournir une liste de morphèmes monosyllabiques du type *bee* ([bi:]), *car* ([ka:]), *fur* ([fɜ:]), *draw* ([dɹɔ:]), mais aucun du type \*[I, pʌ, te, sæ]. Cependant, suivies d'une consonne finale, ces séquences sont autorisées, ce qui implique qu'une voyelle identifiée comme lâche peut porter l'accent, comme dans [Ip, pʌt, tel, sæd]. Il est possible d'en déduire qu'une syllabe accentuée ne peut être qu'une voyelle tendue, une diphtongue ou une voyelle lâche suivie d'une consonne. On peut alors avancer, dans un cadre comme celui de la *DP*, qu'il existe une généralisation du

type : le noyau d'une syllabe accentuée doit comprendre un {V} (élément vocalique) dont peut dépendre soit un autre {V} (voyelle longue ou diphtongue) soit un {C} (séquence voyelle brève + consonne).

Une telle représentation au niveau phonologique permet de rendre une relation autrement opaque, à savoir celle des voyelles longues, des diphtongues et des séquences voyelle brève + consonne, plus transparente. Autrement dit, ces segments ont tous une structure lourde au niveau phonologique. Cela permet de rendre compte des caractéristiques accentuelles similaires de ces segments, à savoir qu'ils tendent à attirer l'accent lexical, comme l'ont relevé Chomsky et Halle (1968) par exemple.

Quand bien même Hay *et al.* ne rentrent pas dans de tel développements phonologiques théoriques, elles posent la question de la pertinence de l'opposition de longueur pour les voyelles du *NZE* et montrent que dans cette variété les paires « traditionnelles » voyelle brève/voyelle longue sont menacées ou redéfinies. Elles dressent le constat suivant (2008 : 25) :

“Like Australian English, START and STRUT are distinguished primarily by length and form a long/short pair. However neither FLEECE and KIT nor GOOSE and FOOT form long/short pairs. DRESS has recently raised so much in NZE that for some speakers FLEECE and DRESS are phonetically distinguished mainly by length. However many young speakers now produce relatively long DRESS vowels so that the DRESS/FLEECE distinction can be carried mainly by increasing diphthongisation on FLEECE (Maclagan and Hay 2007). Before FOOT started to centralise, THOUGHT and FOOT were a long/short pair, but with FOOT centralising and unrounding, this pairing no longer holds.”

Il pourrait sembler que cette section consacrée à l'opposition de longueur et à ses implications phonologiques théoriques et phonétiques constitue une digression au sein du présent chapitre. Il n'en est rien car les éléments que nous avons mis en place ici nous permettront de revenir sur les évolutions internes au *NZE*, et plus spécifiquement sur les changements vocaliques (voir chapitre 4) ainsi que sur les propriétés phonético-acoustiques des voyelles produites par les locuteurs de notre corpus PAC (voir chapitre 8). Sur la base de ces éléments, nous pourrions modéliser le changement vocalique caractéristique de cette variété, définir les voyelles du *NZE* en termes de traits phonologiques et conclure sur la pertinence de l'opposition de longueur dans cette variété, et donc sur l'existence de deux sous-systèmes de voyelles. Nous voulions ici souligner le fait que, pour Hay *et al.*, l'opposition de longueur est une réalité phonétique en anglais néo-zélandais qui n'est apparemment pas pertinente d'un point de vue phonologique, comme cela peut être le cas dans d'autres langues du monde. Cela expliquerait pourquoi le symbole de longueur ([:]) n'apparaît ni dans le tableau « à la Wells » qu'elles dressent des monophthongues du *NZE*, ni dans le trapèze qu'elles fournissent pour illustrer les propriétés articulatoires de ces mêmes monophthongues. Néanmoins, l'opposition *long/short* apparaît dans leur tableau. Pourquoi ?

### 3.1.2.3 Les diphtongues

Qu'en est-il des diphtongues de l'anglais néo-zélandais ? Comme Wells, Hay *et al.* indiquent que cette variété compte cinq diphtongues fermantes, celles des ensembles lexicaux FACE, PRICE, CHOICE, GOAT et MOUTH, ainsi que trois diphtongues centralisantes, celles des ensembles lexicaux SQUARE, NEAR et ce qu'elles appellent TOUR (2008 : 25) qui, chez Wells (1982), correspond à l'ensemble lexical CURE. Dans la majorité des variétés de l'anglais dans le monde, ces ensembles lexicaux ont des diphtongues, sauf en anglais écossais par exemple, et nous y reviendrons au chapitre suivant (voir chapitre 4). Toutefois, les réalisations phonétiques de ces diphtongues ne sont pas nécessairement identiques dans toutes les variétés de l'anglais. C'est pourquoi, là encore, Hay *et al.* fournissent un trapèze afin de permettre de visualiser les caractéristiques articulatoires des diphtongues du NZE. Nous présentons une reproduction de ce trapèze (2008 : 26) ci-dessous (voir figure 10).

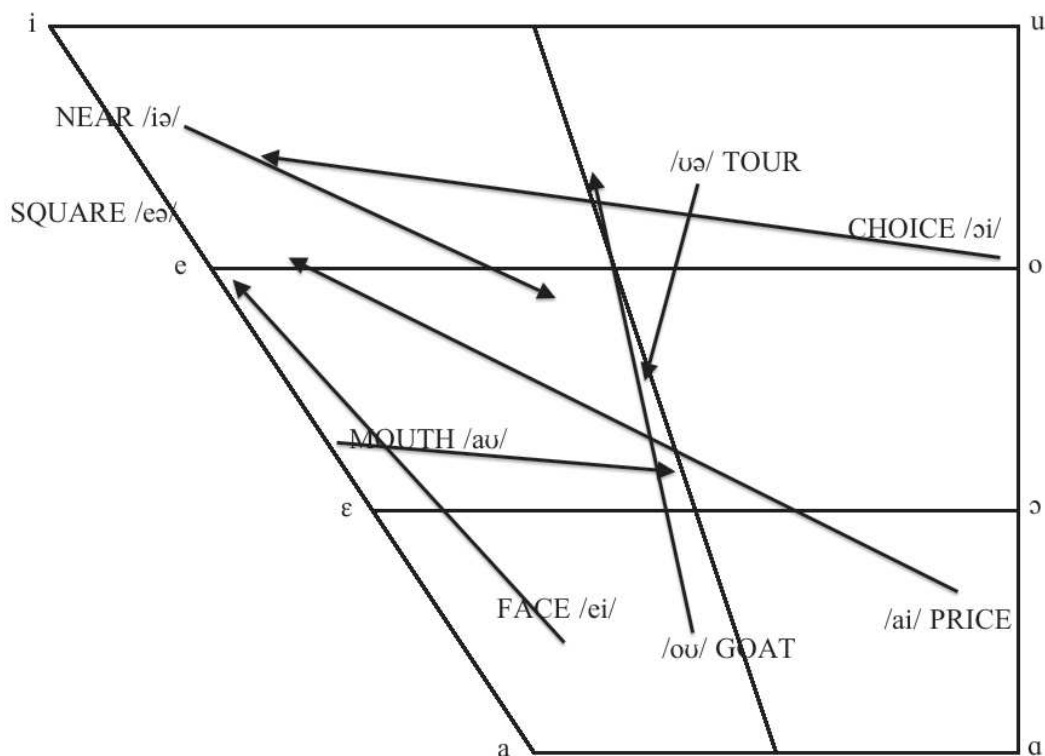


Figure 10 : trapèze vocalique des diphtongues du NZE selon Hay *et al.* (2008)

Notons tout d'abord que ce trapèze permet d'appréhender visuellement la distinction entre les diphtongues appelées *closing diphthongs* en anglais, qui se caractérisent par un point de départ assez bas et un mouvement vers une position plus haute dans la bouche, et les diphtongues centralisantes (*centring diphthongs*) qui, elles, se caractérisent par un point de

départ souvent assez haut, mais pas toujours, et surtout par un mouvement vers le centre. Dans le trapèze, on voit très clairement que NEAR, SQUARE et TOUR sont des diphtongues centralisantes, tandis que FACE, PRICE, CHOICE et GOAT sont des diphtongues fermantes. La diphtongue de MOUTH semble être un peu à part, et Hay *et al.* (2008) s'arrêtent justement sur ses propriétés. Elle est généralement décrite comme une diphtongue fermante mais, comme cela est indiqué dans le trapèze, elle est réalisée avec un très faible mouvement de la langue et s'achève dans une position centrale. Hay *et al.* (2008) ajoutent que, pour la grande majorité des locuteurs néo-zélandais, cette diphtongue est produite sans aucun arrondissement phonétique final si bien que, selon elles, le système des diphtongues du *NZE* devrait en fait être décrit comme un système ayant autant de diphtongues fermantes (4) que de diphtongues centralisantes (4).

Qui plus est, de plus en plus de locuteurs perdent l'opposition NEAR/SQUARE, au profit généralement de la diphtongue de NEAR mais parfois aussi au profit de la diphtongue de SQUARE, si bien que le système de certains locuteurs ne compte en fait que trois diphtongues centralisantes : NEAR/SQUARE, MOUTH et TOUR/CURE. Enfin, pour certains locuteurs, la diphtongue de TOUR/CURE n'est plus une diphtongue mais une monophthongue proche de celle de THOUGHT si bien que, comme le notent Hay *et al.* (2008 : 27) : “*Sure* has long rhymed with *shore* and now *tour* also rhymes with *tore* for many speakers. For other speakers, *tour* is now two syllables /tu.ə/ with GOOSE followed by *comma*. There is still more added complexity when describing NZE centring diphthongs.”

À cette complexité s'ajoute le fait que la voyelle de THOUGHT, généralement identifiée comme une monophthongue, est de plus en plus souvent diphtonguée par les locuteurs néo-zélandais et réalisée avec un glissement final (*offglide*) vers une position centrale : [oə]. Les mots *draw* et *drawer* sont par conséquent homophones pour certains locuteurs. Cette réalisation diphtonguée de THOUGHT peut s'observer, selon Hay *et al.* (2008 : 27), aussi bien en contexte de syllabes ouvertes (*shore* [ʃoə]) qu'en contexte de syllabes fermées (*thought* [θoət]).

En ce qui concerne les diphtongues fermantes du *NZE*, et notamment PRICE, CHOICE et FACE, notons que Hay *et al.* (2008), contrairement à Wells (1982), ont fait le choix de conserver des symboles phonémiques dans lesquels le premier élément est « inchangé » par rapport aux diphtongues « classiques », de la *RP* notamment, mais dans lesquels le second élément est en revanche plus haut : en l'occurrence la voyelle cardinale n°1, /i/.

#### 3.1.2.4 Conclusions

En conclusion de cette section consacrée à la description faite par Hay *et al.* (2008) des voyelles du *NZE* contemporain, nous pouvons dire qu'elles relèvent les phénomènes suivants comme étant typiquement néo-zélandais :

- la centralité de la voyelle de KIT ainsi que la hauteur de TRAP et DRESS : trois voyelles que Wells (1982) mettait déjà en relation et que Hay *et al.* (2008) décrivent comme étant en mouvement (voir chapitre 4) ;



- la centralité, voire l'antériorité, de la monophthongue de START ;
- l'arrondissement phonétique de la voyelle de NURSE ;
- la redéfinition et l'émergence de nouvelles paires voyelle brève/voyelle longue en *NZE* de par l'évolution de certaines voyelles, et par exemple STRUT/START, FLEECE/DRESS, FOOT/NURSE ;
- la complexité du système des diphtongues centralisantes de l'anglais néo-zélandais et les changements en cours en ce qui concerne ces voyelles.

Hay *et al.* nous amènent également à poser des questions cruciales pour ce qui est de la description phonologique et de la modélisation théorique des systèmes phonologiques vocaliques des variétés de l'anglais. Comme nous l'avons déjà souligné, la question de la longueur des voyelles fait débat et il semble qu'elles aient choisi de la considérer comme pertinente d'un point de vue phonétique mais pas d'un point de vue phonologique. Ceci nous interroge puisque cette position ne semble pas prendre en compte les évolutions internes récentes en *NZE*, et notamment l'encombrement de la zone centrale du trapèze vocalique que nous avons déjà brièvement évoquée, et par conséquent la nécessité sans doute encore plus grande de contrastes produits par la longueur afin de maintenir l'intelligibilité du système. C'est sur la base de cette synthèse de la littérature que nous avons souhaité nous concentrer sur ces phénomènes de changements vocaliques. Aussi, nous reviendrons plus en détail sur ces questions essentielles ultérieurement dans notre thèse (voir chapitres 4 et 8).

De plus, la description que Hay *et al.* font du *NZE* repose la question du lien entre remarques d'ordre phonologique et observations phonétiques. Tout au long de leur description, il semble que la frontière soit parfois floue entre les deux, comme le montre par exemple l'utilisation qui est faite des trapèzes (figures 9 et 10). Nous ne pouvons supposer que ces linguistes de renom confondent le niveau de la représentation phonologique et celui de la réalisation phonétique, c'est pourquoi il nous apparaît plutôt qu'une étude plus en profondeur des changements vocaliques d'un point de vue phonétique et phonologique est indispensable. C'est l'objet de notre prochain chapitre (voir chapitre 4), à savoir de déterminer si la variabilité et le changement se manifestent uniquement au niveau phonétique ou s'ils entraînent des bouleversements au niveau phonologique également. Les choix des symboles phonémiques pour le système vocalique de l'anglais néo-zélandais peuvent aussi être discutés dans la mesure où ils restent très conservateurs et où ils ne tiennent pas compte de certaines réalités phonétiques, jusqu'à parfois devenir presque paradoxaux. De manière générale, il nous semble que le choix des symboles phonémiques qu'elles font est parfois déroutant, et qu'il impose une sorte de grand écart entre le niveau de la représentation phonologique et le niveau de la réalisation phonétique.

Force est de constater néanmoins que le travail présenté par Hay *et al.* (2008) offre une description beaucoup plus détaillée et précise du système vocalique de l'anglais néo-zélandais que ne le font les cinq pages de Wells (1982). Elles mettent surtout en avant les traits qui distinguent le *NZE* des autres variétés de l'anglais dans le monde et insistent sur l'importance de la dimension évolutive de ces sons.

### 3.1.3 Les voyelles du *NZE* selon Bauer et Warren (2008)

Pour terminer notre bref panorama des descriptions phonético-phonologiques qui ont été proposées dans la littérature sur le *NZE*, et en l'occurrence sur le système vocalique de cette variété, nous nous devons de rendre compte des travaux de Laurie Bauer. Professeur à l'Université de Victoria à Wellington, l'un de ses deux domaines de recherche de prédilection concerne la description des variétés de l'anglais dans le monde, et en premier lieu la description de l'anglais tel qu'il est parlé en Nouvelle-Zélande. Avec Paul Warren, ils ont proposé une description exhaustive du système phonético-phonologique du *NZE* et notamment de son système vocalique. Afin d'avoir une approche supplémentaire de ce qu'est la description phonologique, et *a fortiori* de ce qu'est le *NZE* contemporain, nous allons détailler et commenter ici le travail de Bauer et Warren (2008) avant de passer aux traitements acoustiques qui ont été faits de la variété d'anglais parlée en Nouvelle-Zélande.

Selon eux (Bauer & Warren 2008 : 41), "New Zealand English has, with very minor exceptions, a standard non-rhotic stressed vowel system." Cette idée que le système vocalique néo-zélandais est globalement proche de celui des autres variétés non-rhotiques britanniques de l'anglais dans le monde est partagée par l'ensemble des chercheurs, et était déjà mise en avant par Wells (1982) et Hay *et al.* (2008). Néanmoins, la description qui accompagne ce « bilan » peut varier considérablement. Nous reproduisons ci-après le tableau (voir tableau 3) des phonèmes vocaliques du *NZE* que proposent Bauer et Warren (2008 : 41-44) et qui inclut, pour chaque ensemble lexical, les réalisations phonétiques attestées.

Ensemble lexical	Représentation phonémique	Réalisations phonétiques attestées
KIT	/ə/	ə ɐ ɪ
DRESS	/e/	e ɛ
TRAP	/ɛ/	ɛ
LOT, CLOTH	/ɒ/	ɒ
STRUT	/ʌ/	ʌ
FOOT	/ʊ/	ɪ
START, BATH, PALM	/ɑ:/	ɑ:
NURSE	/ɜ:/	œ: ø:

FLEECE	/i:/	ɪ i
FACE	/æe/	æ ə ia
THOUGHT, NORTH, FORCE	/o:/	ə o
GOAT	/ɑ:/	ɑ
GOOSE	/u:/	ʊ u ɪə
PRICE	/aɪ/	ə aɪ
CHOICE	/oɪ/	oɪ
MOUTH	/æʊ/	ɛʊ
NEAR	/iə/	ɪ:ə e.ə eə
SQUARE	/eə/	ɪ:ə e.ə iə
CURE	/ʊə/	ɪə
<i>happy</i>	/i/	ɪ i'
<i>letter</i>	/ə/	ə ɜ ə
<i>comma</i>	/ə/	ə ɜ ə

Tableau 3 : inventaire des phonèmes vocaliques du NZE selon Bauer et Warren (2008)

Contrairement à Wells (1982), mais comme Hay *et al.* (2008), le système présenté par Bauer et Warren comprend 12 monophthongues, 5 diphtongues fermantes et 3 diphtongues centralisantes, soit 20 phonèmes vocaliques au total. En revanche, contrairement à Wells (1982) et contrairement à Hay *et al.* (2008) également, leur système ne peut pas être décrit comme conservateur dans la mesure où les symboles utilisés sont tout à fait différents de ceux utilisés pour décrire le système de la *RP* et même celui de *l'AusE* par exemple. Nous y reviendrons au chapitre suivant (voir chapitre 4). Nous souhaitons insister ici sur le fait que les symboles utilisés par Bauer et Warren surprennent dans un premier temps parce que ceux-ci ont posé en préambule la similitude globale entre les différents systèmes phonologiques vocaliques des différentes variétés britanniques de l'anglais dans le monde. On a bien compris en lisant Wells (1982), ainsi qu'en lisant Hay *et al.* (2008), que conserver un système de

symboles phonémiques stable permet de rendre compte de cette similitude de fonctionnement. Néanmoins, nous avons pu constater également que ne pas s'écarter d'un système classique, d'un modèle standard, comme celui de la *RP*, peut créer des incohérences et limiter la description d'une variété telle que le *NZE*. Quelle est la solution la plus satisfaisante ? Nous y reviendrons dans les conclusions de cette section ainsi qu'au chapitre suivant.

Avant d'entrer dans le détail des phonèmes vocaliques du *NZE*, Bauer et Warren (2008 : 42) tiennent à préciser certaines caractéristiques générales concernant cette variété : "Lip-rounding and spreading is never strong in New Zealand English. There is some as-yet unexplained articulatory compensation for lip-rounding which can give the auditory impression of lip-rounding without any difference in the actual lip-position. Talk of lip-rounding in the descriptions below must be understood in terms of this mechanism rather than in terms of the expected pouting gesture." Cette remarque peut être facilement corrélée à l'observation faite par Hay *et al.* (2008 : 24) concernant la monophthongue de *NURSE* qu'elles décrivent comme la seule voyelle arrondie du système vocalique néo-zélandais. La remarque de Bauer et Warren nous interroge forcément sur les propriétés articulatoires de cette voyelle, et nous allons y revenir dans ce même chapitre.

De plus, en préambule, Bauer et Warren (2008 : 42-43) insistent sur le fait que dans deux contextes phonologiques précis, à savoir devant /r/ et devant /l/, certaines oppositions phonologiques vocaliques sont perdues. Ainsi, selon eux, devant /r/, les voyelles des ensembles lexicaux *FLEECE* et *NEAR* sont généralement neutralisées sous la forme /i:/, de même que celles de *DRESS* et *SQUARE* sont neutralisées sous la forme /e/, et celles de *GOOSE* et *CURE* sous la forme /ɜ:/. Dans la mesure où, à notre connaissance, il n'y a pas de mots des ensembles lexicaux *FLEECE*, *DRESS* et *GOOSE* qui contiennent un /r/, nous ne comprenons cette remarque que si elle indique qu'au niveau phonétique, les diphtongues centralisantes peuvent être réalisées sous la forme de monophthongues lorsqu'elles sont suivies d'un /r/, par exemple dans la séquence *here in*, prononcée ['hi:ɪn], mais également dans le prénom *Mary* qui, en *NZE*, est donc homophone avec l'adjectif *merry*, soit ['meɪɪ]. Nous soulignons qu'en ce sens le *NZE* diverge de la *RP* puisqu'en *RP*, dans ces contextes, la neutralisation se fait au profit de la diphtongue, soit [meəɪ], et non de la monophthongue. Nous reviendrons sur les implications théoriques d'une telle description au chapitre 7 lorsque nous traiterons de la rhoticité et du 'r' de *sandhi* à partir des données de notre corpus PAC Nouvelle-Zélande.

De la même façon, devant /l/, les voyelles des ensembles lexicaux suivants sont souvent neutralisées :

- *FLEECE/NEAR* comme dans *reel vs. real* prononcés [ri:l] ;
- *DRESS/TRAP* potentiellement réalisées avec une voyelle plus ouverte que *DRESS* ou *TRAP*, ou une voyelle intermédiaire entre *DRESS* et *TRAP*, si bien que les paires *Ellen/Alan* ou *celery/salary* sont homophones ;
- *FOOT/GOOSE* si bien que *pull* et *pool* sont homophones ;
- *KIT/FOOT* si bien que *pill* et *pull* sont homophones ;
- *KIT/GOOSE* si bien que *skills* et *schools* sont homophones ;
- *LOT/GOAT* si bien qu'il est difficile de dire à quel ensemble lexical appartient la voyelle du mot *troll*. Pour Bauer & Warren, cet exemple pourrait être une instance de

la voyelle d'un nouvel ensemble lexical dont le mot de référence serait GOLD. Nous allons y revenir dans ce même chapitre ;

- THOUGHT/GOAT qui peuvent être neutralisées devant un /l/ en position de coda ;
- FOOT/THOUGHT qui peuvent également être neutralisées devant un /l/ en position de coda de syllabe.

### 3.1.3.1 Les voyelles inaccentuées

Bauer et Warren (2008 : 44) choisissent ensuite de s'arrêter sur le système des voyelles inaccentuées du *NZE* qui, pour beaucoup, ne pose pas véritablement de problèmes ou ne soulève pas vraiment d'interrogations mais qui, selon eux, a des conséquences non négligeables. Ils notent ainsi que ce système compte trois unités distinctes. La première est la voyelle de l'ensemble lexical *happy* (notée /i/) qui est souvent associée à la voyelle de l'ensemble lexical *FLEECE* plutôt qu'à la voyelle de *KIT*. Pour Bauer et Warren, ce sont les locuteurs naïfs qui associent la voyelle de *happy* à celle de *FLEECE*. Or, c'est justement ce que fait Wells (1982) en parlant de *Happy-tensing*, tandis que Hay *et al.* (2008) évitent simplement le sujet.

Dans les contextes où un <y> apparaît en position finale de mot, dans une syllabe inaccentuée, il y a neutralisation entre /i:/ et /i/. Cette neutralisation peut donner lieu à des réalisations diverses : [ɪ, i, i:, əɪ] notamment. La question est donc de savoir, selon Bauer et Warren mais également d'autres auteurs, à quelle voyelle on doit rattacher cette voyelle de *happy*. À *FLEECE* ou à *KIT* ? Si l'on postule que, d'un point de vue phonologique, la voyelle de *happy* correspond à une position squelettale (x) ou à une position {V} (DP), alors il est cohérent de rattacher *happy* à la voyelle de *KIT*, dont la structure est également simple, tandis que celle de *FLEECE* est complexe (2 positions x ou {VV}). Au contraire, si l'on se fonde sur la réalisation phonétique de cette voyelle en *NZE*, il est cohérent de postuler que la voyelle de *happy* se rattache à *FLEECE* dans la mesure où *KIT* a une réalisation centralisée. La différence entre *happy* et *FLEECE* serait attribuable, selon cette interprétation, à la distinction voyelle inaccentuée/voyelle accentuée.

Il est donc possible d'associer, au niveau phonologique, la voyelle de *happy* à celle de *KIT*, qui est une voyelle brève/lâche, et non à celle de *FLEECE*, qui est une voyelle longue/tendue. Nous en doutons cependant pour ce qui est du *NZE*, d'autant que selon Bauer et Warren, la voyelle de *happy* a deux allophones : [əɪ], soit une diphtongue dans laquelle le premier élément n'est pas syllabique, et [iː], soit une monophthongue semi-longue. Ils soulignent toutefois que les schémas de diphtongaison de *FLEECE* et *happy* ne sont probablement pas les mêmes, malgré le fait que ces deux voyelles puissent être diphtonguées.

La deuxième unité de ce système est la voyelle de l'ensemble lexical qu'ils appellent *treacle* et qui comprend des réalisations vocalisées de /l/. Cet ensemble lexical n'apparaît pas dans le tableau des phonèmes vocaliques du *NZE* et n'existe ni chez Wells (1982) ni chez Hay *et al.* (2008) qui traitent des vocalisations de /l/ lorsqu'ils traitent du système consonantique du *NZE*. Pour Bauer et Warren (2008 : 44), le phonème qui correspond à cette voyelle est /w/,

soit une voyelle postérieure fermée et arrondie. Les réalisations phonétiques notées pour ce phonème sont les suivantes : ɔ, o, ʊ, u, ɜ. Ils notent cependant : “The phonetics of this vowel vary in ways which have not been fully described. The actual vowel may be more or less rounded and more or less back or open, rarely more open than cardinal [o] and generally more back than central. Phonemically, it may be transcribed as /ʊ/, but this is no more than a viable symbol.” Apparaît déjà ici, du propre aveu de ces auteurs, la difficulté à représenter de façon pertinente le système vocalique d’une variété d’une langue, et en l’occurrence de l’anglais parlé en Nouvelle-Zélande. Notons toutefois le choix qui est fait ici de traiter des vocalisations de /l/ au sein du système vocalique du *NZE* plutôt qu’au sein du système consonantique de cette variété. Cela suggère qu’il peut s’agir d’un phénomène indépendant de la vocalisation de /l/ en *NZE*, puisqu’ils postulent un phonème spécifique pour le représenter. Nous allons y revenir dans ce même chapitre.

Enfin, la troisième unité de ce système des voyelles inaccentuées du *NZE* est la voyelle de l’ensemble lexical *comma* (ainsi que de l’ensemble lexical *letter* puisque le *NZE* est, comme nous l’avons expliqué en préambule, une variété dite « britannique » (Algeo 1986) et donc non-rhotique de l’anglais). Nous en avons déjà parlé lorsque nous avons présenté le système vocalique du *NZE* selon Wells (1982) et selon Hay *et al.* (2008). Pour Bauer et Warren, cette voyelle est problématique. Ils précisent avant toute chose qu’en *NZE*, cette voyelle est également celle de l’ensemble lexical qu’ils dénomment *horses* car, pour la grande majorité des Néo-Zélandais, les mots *chatted* et *chattered* ou *villages* et *villagers* sont homophones. Ceci nous renvoie clairement au fait qu’en *NZE*, la voyelle de *comma*, inaccentuée, est la même que la voyelle de *kit*, accentuée, à savoir /ə/ pour Bauer et Warren (voir tableau 3).

Qui plus est, à l’image de Hay *et al.* (2008), Bauer et Warren (2008 : 44) relèvent la difficulté qu’ont les étudiants néo-zélandais à identifier avec certitude cette voyelle : “Introductory students identify it as the STRUT vowel when it is in final position (and especially when it is in utterance-final position), and occasionally also in word-initial position, and with the KIT vowel when it is in other positions.” Ce commentaire peut-être rapporté à la remarque que font également Hay *et al.* (2008 : 23, voir 3.1.2) quant aux différentes prononciations possibles (allophones) de la voyelle de *comma* dans différents environnements, et notamment en position finale. Ce dernier commentaire renvoie également au choix de Wells (1982) d’utiliser le même symbole phonémique pour les voyelles inaccentuées de *letter* et *comma* ainsi que pour la voyelle accentuée de *kit*. Bauer et Warren (2008) font le même choix puisqu’ils établissent qu’il n’y a pas plusieurs voyelles, mais bien une seule et même voyelle, à laquelle ils n’attribuent pas le même symbole que Wells. De fait, ils choisissent le symbole d’une voyelle centrale mi-fermée et non-arrondie (/ə/) au lieu de la voyelle centrale par excellence (/ə/).



### 3.1.3.2 Les voyelles brèves

Dans leur description des voyelles du *NZE*, Bauer et Warren commencent par les voyelles brèves, et plus précisément par les voyelles des ensembles lexicaux *KIT*, *DRESS* et *TRAP* dont nous avons déjà beaucoup parlé. Ils justifient ainsi leur décision (2008 : 46) : “The short front vowels are the site of the vowel shift which is so characteristic of New Zealand English (as of other varieties, especially southern-hemisphere varieties). Fundamentally, this means that *KIT*, *DRESS* and *TRAP* are phonetically displaced one slot clockwise from their equivalent vowels in conservative RP.” Wells (1982 : 607, voir 3.1.1) et Hay *et al.* (2008 : 24, voir 3.1.2) commentaient déjà le lien entre les voyelles de ces trois ensembles lexicaux mais Bauer et Warren parlent de « changement vocalique » et nous allons y revenir au chapitre suivant (chapitre 4). C’est dans ce chapitre que nous nous attacherons également à comparer le système phonético-phonologique néo-zélandais, et en particulier le système vocalique, à celui d’autres variétés de l’anglais comme la *RP* et l’*AusE* afin de mieux percevoir les spécificités néo-zélandaises, les innovations propres à cette variété, ainsi que les héritages, les marques possibles de l’influence d’autres variétés sur l’anglais tel qu’il est parlé en Nouvelle-Zélande aujourd’hui. Nous reviendrons donc sur ces trois voyelles, comme nous le recommandent, en quelque sorte, Bauer et Warren.

La voyelle de *KIT* est décrite par Bauer et Warren (2008 : 47) comme une voyelle très centralisée dont la réalisation peut varier de [ə] à [ɚ] ou [ɘ]. Le schwa est donc, selon eux, un des allophones de cette voyelle. Ils ajoutent que devant [ŋ], la voyelle de *KIT* est réalisée sous la forme d’une voyelle beaucoup plus fermée, comme dans les mots *sing* ou *king*, si bien que les étudiants l’associent souvent à la voyelle de *FLEECE*. Selon eux, cette réalisation peut être expliquée d’un point de vue théorique de trois façons différentes (2008 : 47) : “(i) it is a close allophone of the same vowel as in *KIT*; (ii) it is an allophone of the vowel in *FLEECE*, and the only tense vowel permitted before [ŋ]; (iii) it is a stressed variant of the *happy* vowel. It is not clear how these possibilities are to be distinguished from each other.”

Ils ajoutent que chez certains locuteurs, la même variante (voyelle plus fermée) est utilisée devant la consonne plosive vélaire [g], comme dans les mots *big* ou *wriggle*. Ces deux consonnes ([ŋ] et [g]) ont en commun d’être des consonnes vélares. Les remarques de Bauer et Warren sont particulièrement intéressantes car elles soulignent le fait qu’il est souvent difficile d’avoir des certitudes dans le domaine de la description phonologique. Elles soulignent également le fait que la modélisation théorique à partir d’observations concrètes peut permettre de répondre à certaines incertitudes. C’est un aspect complémentaire qui manque souvent dans les travaux de description phonologique et que nous nous proposons de fournir dans la présente thèse. Enfin, ces remarques montrent que, comme Hay *et al.* (2008), Bauer et Warren s’intéressent à la notion de longueur en phonologie et à sa pertinence en anglais néo-zélandais. Notons que cette remarque sur la qualité de la voyelle devant /ŋ/ n’est pas incompatible avec la règle phonologique que l’on pourrait noter de la façon suivante dans un cadre génératif classique type *SPE* :

[+ vowel] → [- long] / \_\_\_\_ {+ nasal}  
 {+ velar}

De fait, la remarque de Bauer et Warren se situe au niveau phonétique, ce qui tendrait à suggérer que pour eux, comme c'était le cas pour Hay *et al.* (voir 3.1.2), la longueur (durée) est pertinente d'un point de vue phonétique en ce qui concerne l'anglais néo-zélandais. D'ailleurs, pour conclure leurs remarques sur la voyelle de KIT, ils ajoutent (2008 : 47) : "If vowels are to be paired in terms of length/tension, then in New Zealand English the KIT vowel should be paired with the NURSE vowel, as being the closest long vowel in terms of quality. Thus, *bid* and *bird* may for some speakers be distinguished primarily by vowel length." Notons toutefois qu'ils ne précisent pas si cette opposition de longueur (durée) pertinente au niveau phonétique l'est également au niveau phonologique.

La voyelle de l'ensemble lexical DRESS est décrite comme une voyelle haute (ou fermée) en NZE. Pour Bauer et Warren, elle peut même empiéter sur l'espace phonétique de FLEECE, en termes de structure formantique, même si des variantes plus centrales sont également communes. Il y a perte d'opposition entre la voyelle de DRESS et la voyelle de TRAP devant /l/ si bien que les prénoms *Ellen* et *Alan* sont homophones. Enfin, selon eux, la voyelle de DRESS doit être rapprochée de la voyelle de FLEECE pour former une paire voyelle brève/voyelle longue étant donné qu'elles partagent une qualité acoustique majeure, à savoir la hauteur.

La voyelle de l'ensemble lexical TRAP est également une voyelle haute en anglais néo-zélandais selon Bauer et Warren. Elle ne semble pas devenir plus ouverte au fil du temps, c'est-à-dire descendre dans l'espace vocalique, comme cela a pu être le cas dans d'autres variétés de l'anglais comme la RP (voir chapitre 4). Au contraire, pour certains auteurs, comme Hay *et al.* (2008), elle ne peut que continuer à monter dans l'espace vocalique, et donc devenir plus fermée (plus haute).

Bauer et Warren soulignent également que, comme dans de nombreuses autres variétés de l'anglais, on observe en NZE ce qu'ils appellent un TRAP-*split*, c'est-à-dire une subdivision au sein de cet ensemble lexical entre une voyelle plutôt brève et une voyelle plutôt longue, selon les contextes phonologiques. Nous en avons déjà parlé (voir 3.1.2), et Bauer et Warren donnent l'exemple de la paire *banned/band* dans laquelle le premier mot sera réalisé avec un allophone long de la voyelle de TRAP et le second avec un allophone bref. Il nous semble néanmoins que cette dénomination n'est pas nécessairement la plus appropriée dans la mesure où, contrairement au BATH-*split* (voir chapitre 4), il n'y a pas de division au niveau phonologique qui créerait une opposition supplémentaire ou redéfinirait les oppositions au sein du système, mais une distinction au niveau réalisationnel, et donc phonétique.

Enfin, Bauer et Warren (2008 : 48) notent qu'il est difficile de rapprocher la voyelle de TRAP de celle de START pour former une paire voyelle brève/voyelle longue en NZE étant donné que ces voyelles ont des qualités acoustiques et articulatoires nettement différentes (voir 3.1.2.1 et chapitre 8).

Qu'en est-il des autres voyelles brèves en *NZE* ? Bauer et Warren s'arrêtent d'abord sur la voyelle de l'ensemble lexical *STRUT*. Ils la décrivent comme une voyelle entre ouverte et mi-ouverte (*nearly open*) et entre centrale et antérieure, et la transcrivent phonétiquement [ɚ] ou [ɜ]. Ils précisent qu'elle peut être observée à la fin des mots, c'est-à-dire en contexte de syllabe ouverte, ce qui n'est théoriquement pas possible étant donné que *STRUT* est une voyelle lâche et non une voyelle tendue (voir 3.1.2.1). Ils donnent comme exemple l'expression *see ya*. Ceci serait à ajouter au crédit des remarques de Durand (2005c) selon lequel les traits [+/-tense] et [+/-lax] ne sont pas pertinents et le fonctionnement phonologique vocalique du *NZE* serait une bonne illustration de cette insuffisance de la notion de tension par rapport à la notion de longueur repensée en termes de poids phonologique qui, comme nous le voyons à partir de la littérature sur l'anglais néo-zélandais, semble tout à fait pertinente.

Ils ajoutent également que les voyelles finales des mots *colour*, *data*, *koala*, *structure*, *tuatara* (mot d'origine maorie utilisé pour désigner un reptile de Nouvelle-Zélande appelé sphénodon en français), qui appartiennent aux ensembles lexicaux *comma* et *letter*, peuvent être réalisées avec la voyelle de *STRUT*. Enfin, toujours dans un objectif de redéfinition des paires voyelle brève/voyelle longue en anglais néo-zélandais, Bauer et Warren (2008 : 48) écrivent : “in New Zealand English the *STRUT* vowel should be paired with the *START* vowel, with which it is virtually identical in terms of formant structure, resulting in a distinction primarily of length between *cut* and *cart*.”

La voyelle de l'ensemble lexical *LOT* est décrite par Bauer et Warren comme légèrement plus centrale que son équivalent en *RP* et ils la transcrivent phonétiquement comme une voyelle mi-ouverte et rétractée, soit [ɚ]. Cette remarque semble à nouveau mettre à mal l'analyse formulée par Wells (voir 3.1.1.1) selon laquelle le système des voyelles brèves du *NZE* ne comporte que deux degrés de hauteur. Si l'on en croit Bauer et Warren, et si l'on s'en tient également à la description faite par Hay *et al.* (2008), il n'y a pas véritablement en *NZE* de voyelle brève d'arrière étant donné que *LOT* est, comme *FOOT*, *STRUT* et *KIT*, une voyelle plutôt centrale. Cette remarque appuie également l'idée qu'il y aurait, en *NZE* contemporain, un mouvement de centralisation des voyelles et donc un encombrement de la zone centrale de l'espace vocalique (voir 3.1.2).

Par ailleurs, il y a perte d'opposition entre *LOT* et la diphtongue de *GOAT* devant un /l/ en position de coda de syllabe, que ce /l/ soit vocalisé ou non. Ainsi les mots *doll* et *dole* peuvent être homophones en *NZE* tandis que cela n'est pas le cas dans d'autres variétés de l'anglais, et notamment la *RP* (voir chapitre 4). Bauer et Warren (2008 : 48) avancent que cette voyelle pourrait être différente d'un point de vue phonologique aussi bien de celle de *LOT* que de celle de *GOAT* : c'est ce qu'ils appellent la voyelle de *GOLD*. En outre, ils précisent qu'il est difficile de rapprocher la voyelle de *LOT* d'une voyelle longue en *NZE* pour former une paire voyelle brève/voyelle longue. Il n'y a donc pas en *NZE* de paire *LOT/THOUGHT* selon Bauer et Warren.

Enfin, la voyelle de l'ensemble lexical *FOOT* intéresse particulièrement Bauer et Warren (2008 : 48-49). Voici pourquoi : “The *FOOT* vowel appears to be undergoing a dramatic diachronic change which leaves it with two very different variants, distinguished at

the moment in terms of their lexical incidence. The conservative value is a centralized back slightly rounded vowel, [ʊ], while the innovative value is much more a central vowel and unrounded.” En ce sens, Bauer et Warren rejoignent Hay *et al.* (2008), dont les travaux ont été publiés la même année, qui notent également cette évolution de la voyelle de FOOT (2008 : 24, voir 3.1.2), et ils prennent eux aussi l'exemple de l'expression *good day*. Comme Hay *et al.*, ils insistent également sur le fait qu'un *merger* FOOT/KIT est possible si la voyelle de FOOT continue de se centraliser, mais contrairement à Hay *et al.* (2008), ils pensent que cela ne va pas se produire. Cela contribue à expliquer leur choix de conserver le symbole phonémique /ʊ/ pour cet ensemble lexical mais de transcrire la variante innovatrice sous la forme [ɪ].

D'autre part, il y a perte d'opposition entre la voyelle de FOOT et celle de GOOSE devant /l/, si bien que les mots *fool* et *full* sont homophones selon Bauer et Warren. Qui plus est, dans ce cas précis, la vocalisation du /l/ final fait que la voyelle résultante est une voyelle postérieure longue et arrondie qu'ils choisissent de transcrire [u:]. Il y a également perte d'opposition avec la voyelle de KIT devant /l/, si bien que les mots *fill* et *full* peuvent être homophones. Si la voyelle résultante n'est pas la même que dans le cas de la perte d'opposition avec GOOSE, alors cette voyelle peut être une voyelle postérieure arrondie également, mais elle n'est pas aussi longue. Bauer et Warren précisent que cette perte d'opposition entre FOOT et KIT ne s'observe pas devant un /l/ en attaque de syllabe (*onset*). Enfin, comme pour toutes les autres voyelles brèves, Bauer et Warren ont considéré quelle voyelle longue pourrait être associée à FOOT. Selon eux, il s'agit de la voyelle de THOUGHT car ces deux voyelles ont une structure formantique quasiment identique si bien que les mots *put* et *port* ne peuvent être distingués en *NZE* que par la longueur (durée).

### 3.1.3.3 Les voyelles longues

Passons maintenant aux voyelles longues. Bauer et Warren (2008 : 49) reviennent en premier lieu sur la voyelle de FLEECE. Ils précisent, comme le font également Hay *et al.* (2008 : 24, voir 3.1.2) que cette voyelle est généralement légèrement diphtonguée. Ils ajoutent que c'est une diphtongue montante (*rising diphthong*, Catford 1977 : 216 cité dans Bauer & Warren, 2008 : 49), c'est-à-dire une diphtongue dans laquelle le second élément est plus sonore que le premier. De fait, Bauer et Warren insistent sur le fait que, dans le cas de la voyelle de FLEECE, le premier élément de la diphtongue est extrêmement bref, quand bien même il peut être assez ouvert. D'autre part, ils reviennent sur le fait que l'opposition entre la voyelle de FLEECE et celle de NEAR peut être perdue devant /l/, si bien que les mots *real* et *reel* peuvent être homophones. Ces deux voyelles sont également neutralisées devant /r/ si bien que le mot *searing* peut rimer avec *key-ring*. Dans ces deux cas de neutralisation, la voyelle résultante est une monophthongue longue plutôt qu'une diphtongue, contrairement à ce qui se passe en *RP* par exemple (voir chapitre 4).

Bauer et Warren (2008 : 49) traitent ensuite de la voyelle des ensembles lexicaux BATH, PALM et START. Il y a un *merger* en *NZE* entre les voyelles de ces trois ensembles lexicaux là où, dans d'autres variétés, il existe deux voyelles distinctes (*GA* par exemple où

l'on observe une opposition entre la voyelle de TRAP/BATH d'un côté et de PALM/START de l'autre). Ainsi, Bauer et Warren précisent qu'en anglais néo-zélandais, la même voyelle est utilisée dans les mots *dance* et *example*, sauf par certains locuteurs, notamment dans la partie méridionale de l'île du Sud, qui utilisent TRAP dans ces mêmes environnements. En NZE, la voyelle de ces ensembles lexicaux est représentée par le phonème /ɜː/. Le choix de ce symbole se justifie, pour Bauer et Warren, par la proximité phonétique entre la voyelle de BATH/PALM/START et la voyelle de STRUT (voir 3.1.3.2).

De la même façon, il existe un *merger* en NZE entre les voyelles des ensembles lexicaux THOUGHT, NORTH et FORCE là où, dans d'autres variétés, il existe deux ou trois voyelles distinctes (SSE par exemple, voir chapitre 4). En anglais néo-zélandais, cette voyelle est très fermée, proche de la voyelle cardinale n° 7, soit [o]. C'est également la voyelle la plus postérieure du système vocalique en NZE. Bauer et Warren (2008 : 50) rappellent que cette voyelle est proche phonétiquement de la voyelle de FOOT, si bien que les deux peuvent former chez certains locuteurs une paire voyelle longue/voyelle brève. Ils ajoutent que cette voyelle est fréquemment diphtonguée et qu'elle peut même devenir dissyllabique en contexte de syllabe ouverte, par exemple dans le mot *four*, prononcé [foː.ɜː].

La voyelle de GOOSE est, pour sa part, une voyelle très antérieure et devrait, selon Bauer et Warren (2008 : 50), être considérée comme une voyelle plus antérieure que centrale. Lorsqu'elle est suivie par un /l/, celui-ci n'est pas réalisé et la qualité de la voyelle résultante est postérieure. Par conséquent, les mots *spoon* et *spool* « sonnent », selon eux, très différemment en anglais néo-zélandais, ce qui suggère que GOOSE, qui est une voyelle antérieure selon eux, a un allophone clairement postérieur. Tout comme la voyelle de FLEECE, la voyelle de GOOSE peut être diphtonguée sous la forme d'une diphtongue montante ayant un point de départ proche de [ə], soit avec un premier élément très bref pouvant être néanmoins assez ouvert. Bauer et Warren notent cependant que cette voyelle est en train de changer en anglais néo-zélandais et qu'une diphtongue plus « large », en termes d'étendue entre le premier et le second élément, soit proche de celle de GOAT, est une variante de plus en plus répandue : “This may be a sign of an impending change in New Zealand English: not long ago it was a pronunciation heard only in the speech of children.”

Quant à la voyelle de NURSE, Bauer et Warren (2008: 50) insistent sur le fait que des études acoustiques ont montré qu'elle empiète sur l'espace phonétique de GOOSE, ce qui implique une prononciation très fermée de la voyelle de NURSE, peut-être jusqu'à [ɜː]. La prononciation de cette voyelle pose donc des questions intéressantes que Bauer et Warren résumement de la façon suivante :

“Given this overlap, it becomes an open question as to how GOOSE and NURSE are distinguished; there does not appear to be any merger, and yet the difference in diphthongization is not necessarily present. There may be a potential or incipient merger here: personalized car number plates show respellings such as 2MIN8OR for ‘terminator’ suggesting that a NURSE-GOOSE merger is on the cards.”



### 3.1.3.4 Les diphtongues

Passons maintenant aux diphtongues pour terminer ce compte-rendu de la description du système vocalique de l'anglais néo-zélandais par Bauer et Warren. De la même façon que ces derniers ont commencé leur description des voyelles brèves du *NZE* en insistant sur le fait que les voyelles de KIT, DRESS et TRAP sont impliquées dans un changement vocalique, ils commencent par traiter des diphtongues de FACE, PRICE et CHOICE en mentionnant le fait que celles-ci sont également impliquées dans un changement vocalique. Ceci n'était mentionné explicitement ni chez Wells (1982) ni chez Hay *et al.* (2008). Ainsi, le point de départ de la diphtongue de FACE est décrit comme considérablement plus ouvert en anglais néo-zélandais qu'en *RP* par exemple. Cela a pour conséquence que les locuteurs anglais ont tendance à confondre la diphtongue de FACE néo-zélandaise avec la diphtongue anglaise de PRICE. Le point de départ de la diphtongue de PRICE est, lui, considérablement plus postérieur en *NZE*, si bien que les locuteurs anglais la confondent avec la diphtongue de CHOICE. Qui plus est, Bauer et Warren (2008 : 51) précisent que certains locuteurs néo-zélandais arrondissent le premier élément de la diphtongue ([ɐe]), et d'autres non, conservant par conséquent une prononciation plus standard de cette diphtongue en Nouvelle-Zélande, soit [æ]. Nous allons y revenir en détail au prochain chapitre (voir chapitre 4). Lorsque la diphtongue de PRICE est suivie d'un schwa en *NZE*, comme dans les mots *fire* ou *hire*, le résultat est, selon eux, soit une séquence dissyllabique soit une monophthongue proche de celle de START. Enfin, dans le cas de la diphtongue de CHOICE, le premier élément est haut, soit une voyelle proche de celle de THOUGHT.

Sur les cinq diphtongues restantes, trois sont généralement décrites comme des diphtongues centralisantes, contrairement à FACE, PRICE et CHOICE. La diphtongue de GOAT a, selon Bauer et Warren (2008 : 51), un point de départ très ouvert et déjà central. Le second élément de la diphtongue correspond généralement à la prononciation de la voyelle de GOOSE, soit une voyelle également centrale. Le symbole phonémique choisi pour représenter cette diphtongue est donc /ɘə/. Le mouvement de cette diphtongue est par conséquent restreint, et il est possible de se demander s'il est toujours pertinent de la classer comme une diphtongue centralisante. Bauer et Warren ne se posent pas cette question, contrairement à Hay *et al.* (2008, voir 3.1.2.2), mais ajoutent que chez certains locuteurs, notamment dans les contextes où la voyelle est présente dans la syllabe tonique, le second élément est non-arrondi si bien que la diphtongue est réalisée sous la forme [æɪ] ou [ɛɪ].

Venons-en maintenant aux diphtongues de NEAR et SQUARE. Comme nous l'avons déjà mentionné en rendant compte des travaux de Wells (1982) et Hay *et al.* (2008), il existe en *NZE*, et particulièrement chez les jeunes locuteurs, un *merger* (une fusion) entre ces deux diphtongues au profit de l'une ou de l'autre, mais le plus souvent au profit de celle de NEAR. Bauer et Warren (2008 : 52) ajoutent : "many young speakers not only fail to distinguish the two in production but also have difficulty perceiving the distinction." Nous reviendrons sur ce point au chapitre 8 de cette thèse lorsque nous examinerons les voyelles produites par les locuteurs de notre corpus PAC Nouvelle-Zélande, et notamment celles de ces deux ensembles lexicaux. Il y a consensus au sein de la communauté des chercheurs pour dire que lorsque le



*merger* se fait au profit de NEAR, la variante résultante est fermée, soit [iə]. Devant /l/ et /r/, des monophthongues sont produites par les locuteurs, ce qui montre qu'il y a perte d'opposition entre FLEECE et NEAR, et *a fortiori* entre FLEECE, NEAR et SQUARE pour les locuteurs qui ne distinguent pas NEAR et SQUARE. Ainsi, Bauer et Warren (2008 : 52) donnent l'exemple des mots *merry* et *Mary* qui ne sont distingués que grâce à la longueur de la voyelle par de nombreux locuteurs néo-zélandais.

La voyelle de MOUTH a pour sa part un point de départ très fermé. Qui plus est, Bauer et Warren (2008 : 52) précisent que de nouvelles occurrences de la diphtongue de MOUTH émergent de contextes tels que voyelle de TRAP ou DRESS + /l/ vocalisé, si bien que des mots comme *twelve*, *self* ou *health* sont réalisés avec une voyelle extrêmement proche phonétiquement de la diphtongue de MOUTH. Cela a pour conséquence directe d'élargir l'incidence lexicale de MOUTH qui peut être observée devant des consonnes labiales (*help*) et des vélaires (*talc*). Lorsque la diphtongue de MOUTH est suivie d'un schwa, comme dans le mot *tower*, le résultat peut être une séquence dissyllabique, comme c'était le cas pour PRICE, ou une monophthongue proche de BATH/PALM/START, comme c'était déjà le cas pour GOAT.

Enfin, la dernière diphtongue à laquelle s'intéressent Bauer et Warren est celle de CURE. Elle a un point de départ comparable à la voyelle de GOOSE et un point d'arrivée ouvert et central selon eux. C'est donc bien, en anglais néo-zélandais, une diphtongue centralisante. Lorsque cette diphtongue apparaît en contexte de syllabe ouverte, elle a une réalisation dissyllabique. Il y a perte d'opposition entre GOOSE et CURE devant /l/. De plus, la diphtongue de CURE n'est utilisée en anglais néo-zélandais qu'après l'approximante /j/. Dans les mots *poor*, *moor* ou *tour*, elle a globalement été remplacée par la monophthongue de FORCE/NORTH/THOUGHT. Bauer et Warren (2008 : 52) en concluent donc la chose suivante : "The overall result is that the CURE vowel has very little functional load in New Zealand English." Nous allons avoir l'occasion d'explicitier cette notion de charge fonctionnelle au prochain chapitre (voir chapitre 4).

### 3.1.3.5 Conclusions

Au terme de cette synthèse et de cette évaluation de la description faite par Bauer et Warren (2008) des voyelles de l'anglais néo-zélandais, nous pouvons dire que le système qu'ils proposent est principalement fondé sur des observations phonéto-acoustiques. Preuve en est qu'ils fournissent un tableau (2008 : 46) rassemblant les valeurs formantiques des monophthongues de l'anglais néo-zélandais telles qu'ils ont pu les extraire à partir des enregistrements qu'ils ont consultés. Nous présentons ci-après une reproduction de ce tableau (voir tableau 4).

Bauer et Warren expliquent que, dans ce tableau, les majuscules « M » indiquent que l'on parle des « hommes » et « F » des « femmes ». La lettre « A » représente les locuteurs de la ville d'Auckland, dans le nord de l'île du Nord, analysés par Hall (1976). La lettre « C » représente les locuteurs de Christchurch, dans l'île du Sud, analysés par Maclagan (1982), et la lettre « G » représente les locuteurs enregistrés à Dunedin, mais originaires de l'ensemble

de la Nouvelle-Zélande, analysés par Watson, Harrington et Evans (1998). Il y a donc potentiellement, de l'aveu de Bauer et Warren (2008 : 45), des différences diachroniques et régionales dans les données présentées. Si nous incluons ce tableau ici, c'est parce que nous allons réutiliser les données des deux dernières colonnes (« GF » et « GM ») au chapitre 8 de la présente thèse pour les comparer aux données issues de notre corpus d'enregistrements réalisés à Dunedin en 2010 (voir chapitre 6).

<b>Vowel</b>	<b>Formant</b>	<b>AM</b>	<b>CF</b>	<b>CM</b>	<b>GF</b>	<b>GM</b>
<b>FLEECE</b>	<b>F1</b>	378	370	350	349	273
	<b>F2</b>	2300	2750	2400	2022	2325
<b>KIT</b>	<b>F1</b>	489	500	460	598	487
	<b>F2</b>	1922	2200	1800	2022	1710
<b>DRESS</b>	<b>F1</b>	467	420	410	455	365
	<b>F2</b>	2144	2600	2200	2662	2248
<b>TRAP</b>	<b>F1</b>	631	680	580	701	579
	<b>F2</b>	1939	2460	2000	2278	1951
<b>STRUT</b>	<b>F1</b>	747	920	800	952	759
	<b>F2</b>	1525	1520	1480	1583	1315
<b>START</b>	<b>F1</b>	783	920	800	985	789
	<b>F2</b>	1478	1520	1480	1583	1315
<b>LOT</b>	<b>F1</b>	677	780	620	739	615
	<b>F2</b>	1119	1200	1080	1132	964
<b>FORCE</b>	<b>F1</b>	444	430	410	438	384
	<b>F2</b>	800	900	700	769	713
<b>FOOT</b>	<b>F1</b>	431	550	490	562	472
	<b>F2</b>	1111	1140	1100	1223	1044
<b>GOOSE</b>	<b>F1</b>	339	420	410	365	287
	<b>F2</b>	1778	1600	1600	1926	1605
<b>NURSE</b>	<b>F1</b>	450	430	440	492	430
	<b>F2</b>	1721	1900	1750	1954	1630

**Tableau 4 : valeurs formantiques des monophthongues de l'anglais néo-zélandais d'après Bauer et Warren (2008)**

Pourquoi, cependant, inclure ce tableau dans un chapitre consacré à la phonologie de l'anglais néo-zélandais, et à la phonologie uniquement d'après le titre choisi par Bauer et Warren ? Ferragne (2010 : 4) nous donne des éléments de réponse à cette question : “Formants have long been held to be well-suited parameters for describing vowel quality, mainly because the F1/F2 plane correlates with traditional articulatory-auditory trapezoidal representations of vowels.” Il apparaît donc que Bauer et Warren ont voulu aller au bout de leur description des voyelles du *NZE* en ajoutant à des remarques d'ordre

phonologique et phonétique, que l'on pourrait qualifier de traditionnelles, des informations acoustiques complémentaires.

De manière générale, leurs choix de symboles phonémiques donnent plus d'informations quant aux spécificités néo-zélandaises mais font du système vocalique du *NZE* un système beaucoup plus éloigné de ceux des autres variétés non-rhotiques de l'anglais tels qu'ils sont décrits dans la littérature. De manière générale, la description et le tableau fournis par Bauer et Warren sont sans doute les plus complets et les plus riches, mais ils reposent surtout sur des observations d'ordre phonético-acoustique si bien que certaines questions restent en suspens d'un point de vue strictement phonologique, notamment en ce qui concerne la pertinence de la longueur en *NZE*.

Par ailleurs, de nombreuses remarques développées par Bauer et Warren rejoignent soit celles de Wells (1982), par exemple en ce qui concerne les voyelles des ensembles lexicaux *KIT*, *comma* et *letter*, soit celles de Hay *et al.* (2008), par exemple en ce qui concerne les voyelles de *KIT*, *DRESS* et *TRAP* ou celle de *FOOT*. Sur d'autres points, les prises de position de Bauer et Warren diffèrent radicalement de celles adoptées par Wells (1982) et/ou par Hay *et al.* (2008), notamment en ce qui concerne les choix de symboles phonémiques. Le fait que Bauer et Warren fondent quantité de leurs remarques et de leurs développements sur des analyses phonético-acoustiques nous offre une transition vers les traitements acoustiques qui ont pu être faits à partir d'enregistrements de locuteurs néo-zélandais. La présentation de certains travaux phonético-acoustiques sur le *NZE* viendra compléter la description que nous avons déjà pu faire de l'anglais néo-zélandais contemporain à partir des travaux de Wells (1982), Hay *et al.* (2008) et Bauer et Warren (2008).

#### **3.1.4 Les voyelles du *NZE* : traitements et analyses acoustiques**

Les observations et les remarques développées dans cette section sont principalement extraites des travaux d'Easton et Bauer (2000). Ces travaux nous intéressent particulièrement parce qu'ils ont pour objectif premier de donner des informations de nature acoustique sur les voyelles du *NZE* à partir de données authentiques, en l'occurrence les listes de mots lues pour le projet *Wellington Social Dialect Survey* mené par Holmes *et al.* (1991). Easton et Bauer ont également pour ambition de comparer leurs résultats aux conclusions de précédents travaux présentant des traitements acoustiques du *NZE*, et ce pour deux raisons spécifiques (Easton & Bauer, 2000 : 93) : “(1) to make comparisons with external varieties of English, particularly RP and Australian English (AusE), to illustrate the distinctiveness of NZE; (2) to consider how far NZE is the homogeneous variety that it is often presented as being, and how far the vowel sounds provide evidence for regional accents.”

Inutile de souligner que ces ambitions font écho aux questions que nous souhaitons poser dans ce chapitre ainsi que dans le reste de notre thèse (voir chapitres 4 et 8), et auxquelles nous souhaitons bien sûr fournir des éléments de réponse. Il nous a par conséquent semblé pertinent de rendre compte de ces travaux ici pour ce qui est du caractère distinctif des voyelles du *NZE*. Nous aurons l'occasion de revenir au prochain chapitre (voir chapitre 4) sur

les éléments de comparaison développés par Easton et Bauer entre l'anglais néo-zélandais et d'autres variétés telles que l'anglais australien et la *RP* notamment. Au chapitre 8, nous mènerons notre propre étude phonético-acoustique à partir des voyelles prononcées par les locuteurs de notre corpus PAC Nouvelle-Zélande. Nous mentionnerons par conséquent d'autres travaux phonético-acoustiques sur les voyelles du *NZE*. Ici, nous ne nous intéressons, pour ainsi dire, qu'à la description acoustique précise qui peut être faite des voyelles du *NZE* telles qu'elles sont prononcées par les locuteurs néo-zélandais contemporains. Nous pourrions ainsi apprécier le type de résultats et d'interprétations qu'il est possible d'obtenir et de formuler sur la base de corpus d'enregistrements. Ceci nous intéresse évidemment dans la perspective du traitement de nos propres enregistrements réalisés sur le terrain dans le cadre du programme PAC (voir chapitres 5 et 6).

#### 3.1.4.1 Le protocole et les données (Easton & Bauer 2000)

Easton et Bauer (2000 : 93-94) commencent naturellement par présenter leurs données et la méthodologie qui a été utilisée pour les collecter. Comme nous l'avons mentionné précédemment, ces données sont issues du *Wellington Social Dialect Survey* mené par Holmes *et al.* (1991). Cette enquête a été réalisée à Porirua, une ville à environ 20 km au nord de la capitale néo-zélandaise, Wellington. Elle a permis de collecter des enregistrements avec 75 locuteurs, enregistrés dans leur environnement quotidien. Parmi ces 75 locuteurs, 60 sont issus de la classe ouvrière (*working class*) et également distribués selon le genre (30 hommes et 30 femmes), l'ethnicité (30 *Pakeha* et 30 Maoris) et l'âge (20 locuteurs âgés de 15 à 19 ans (*young*), 20 locuteurs âgés de 40 à 49 ans (*middle-aged*) et 20 locuteurs âgés de 70 à 79 ans (*old*))<sup>39</sup>. En plus de ces 60 locuteurs, 15 femmes *pakeha* issues de la classe moyenne (*middle class*) et appartenant aux trois tranches d'âge susmentionnées ont été enregistrées.

Chaque enregistrement réalisé avec ces locuteurs comprend une liste de mots lue à haute voix : "This word list was designed to elicit all the phonemically distinct stressed vowels of NZE, as well as to allow investigation of some other aspects of NZE phonology (mergers, neutralizations, epenthetic consonants, yod-dropping, etc.)." À partir de cette liste de mots, Easton et Bauer (2000 : 94) ont sélectionné les occurrences qui leur paraissent particulièrement intéressantes en vue d'une analyse acoustique :

"From these word lists, the set *Pete, pit, pet, pat, put, pot, putt*, the word *boot* (paired with *boat* in the word list), and the set *bird, bard* have been selected for analysis here, along with *fort* (paired with *fault* in the word list) and *board* (read in the set *boring, boar, board, bored* to consider potential monophthongization or diphthongization of this vowel in different contexts and vowel length variability caused by a the [*sic*] presence of a morpheme boundary in *bored* but not in *board*; although these differences would not automatically lead to differences in quality, we did not know if there would be any such differences or not)."

---

<sup>39</sup> Nous précisons que les termes anglais entre parenthèses sont ceux employés par Easton et Bauer (2000 : 94).

Ils ajoutent regretter de ne pouvoir effectuer d'analyses à partir de contextes libres, c'est-à-dire de conversations et non de lectures à haute voix, qui restent des tâches assez formelles et codifiées même si elles permettent de faire l'inventaire des oppositions, notamment vocaliques, présentes dans le système des locuteurs. Le choix des occurrences analysées ainsi que le regret de ne pouvoir analyser acoustiquement des voyelles extraites de conversations libres font nécessairement écho aux choix méthodologiques faits au sein du programme PAC, et plus spécifiquement dans la présente thèse. Nous y reviendrons en détail ultérieurement (voir chapitre 5 pour une présentation du programme PAC, de ses objectifs et de sa méthodologie, et chapitre 8 pour la méthodologie adoptée pour mener une analyse phonético-acoustique des voyelles prononcées par les locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande).

À l'issue de cette sélection, les occurrences retenues ont été analysées manuellement, faute de logiciel capable d'accomplir cette tâche de façon entièrement satisfaisante. Là encore, nous reviendrons sur les outils qu'il est possible d'utiliser pour automatiser au maximum ce type de tâches tout en obtenant des résultats scientifiquement viables (voir chapitres 5 et 8). Pour les monophthongues, les mesures formantiques ont été effectuées au milieu du signal, afin d'éviter au maximum l'influence du contexte consonantique. Cette stratégie est assez répandue chez les phonéticiens et les acousticiens, l'autre stratégie possible consistant à choisir, à partir du spectrogramme, le point de la voyelle correspondant au maximum d'intensité (voir notamment Ferragne 2008). Pour les diphtongues, les mesures formantiques ont été effectuées lorsque le signal était stable, c'est-à-dire le plus souvent vers la fin de la voyelle.

Pour le *NZE*, Easton et Bauer ont utilisé les résultats des travaux de Hall (1976), Maclagan (1982), Bauer (1986) et Watson *et al.* (1998) afin de mettre en perspective les données de Holmes *et al.* (1991). Les données de Hall sont tirées d'enregistrements réalisés entre 1974 et 1975 à Auckland avec 9 hommes, majoritairement issus de la classe moyenne. Les voyelles fournies aux locuteurs apparaissent dans l'environnement /h-d/ qui est fréquemment utilisé pour étudier la qualité des voyelles des variétés de l'anglais (Cox 2012 ; Baranowski 2013). De plus, les données de Hall comprennent les enregistrements réalisés en 1975 dans la région du Northland avec 15 hommes *pakeha* et 15 hommes maoris, majoritairement issus cette fois de la classe ouvrière.

Pour leur part, les données de Maclagan (1982) et Bauer (1986) correspondent aux enregistrements réalisés avec 25 hommes et 25 femmes à Christchurch. Là encore, les locuteurs devaient prononcer les voyelles de l'anglais néo-zélandais dans un environnement /h-d/ et dans la phrase suivante : *Please say X again* (Easton & Bauer, 2000 : 96). Enfin, les données de Watson *et al.* (1998) comprennent les résultats des analyses menées à partir des enregistrements menés en Otago, et plus précisément à l'Université d'Otago, à Dunedin, dans le sud de l'île du Sud, que Bauer et Warren ont également utilisés pour leur description du *NZE* (voir 3.1.3.5). Ces enregistrements ont été réalisés avec 11 hommes et 10 femmes, dont plusieurs sont originaires de la région du Southland, à l'extrême sud de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande, et les autres des autres régions néo-zélandaises. Easton et Bauer (2000 : 96) écrivent à propos de cette enquête : "While we cannot assume that there is any

particular southern bias here, the comment that the speakers include ‘several from Southland’ (Watson *et al.* 1998) and the general demographics of Otago University suggest that the population sampled here may well still be different from that sampled in the other studies.” Cette enquête nous intéresse dans la perspective de la suite de ce chapitre puisque nous allons nous intéresser à la variation régionale en Nouvelle-Zélande. Cette enquête suscite également notre intérêt puisque l’enquête PAC qui est au cœur de notre travail de thèse a été menée à Dunedin, en Otago, avec des locuteurs originaires d’Otago mais aussi du Southland. Nous y reviendrons dans le sixième chapitre de cette thèse qui sera justement consacré à notre enquête et à ses locuteurs.

### 3.1.4.2 Les propriétés acoustiques des monophthongues néo-zélandaises (Easton & Bauer 2000)

Avant de présenter leurs résultats et leurs interprétations à partir de la comparaison entre les différents travaux susmentionnés, Easton et Bauer indiquent ce qu’ils s’attendent à trouver (2000 : 97) : “we expect to find the TRAP and DRESS vowels rising, and KIT centralizing and lowering; we expect GOOSE to be very front by international standards, and possibly diphthongized along with FLEECE; we expect to find a very front STRUT vowel and START vowel, with some overlap between them; and we expect to find a rather close THOUGHT vowel, possibly overlapping with FOOT.” Qu’en est-il dans les faits ?

Pour chaque voyelle, Easton et Bauer fournissent un tableau présentant les résultats des analyses formantiques à partir des données de Holmes *et al.* (1991) comparées à celles de Hall (1976), Maclagan (1982) et Bauer (1986) ainsi que Watson *et al.* (1998). Ainsi, pour la voyelle de FLEECE, qui est la première sur laquelle s’arrêtent Easton et Bauer (2000 : 97-98), nous reproduisons ci-après le tableau qu’ils proposent (voir tableau 5). Nous précisons que nous n’incluons pas ce tableau des valeurs formantiques pour chaque voyelle mais fournirons une synthèse des conclusions formulées par Easton et Bauer. La voyelle de FLEECE étant la première, nous avons néanmoins souhaité indiquer sur quelle base Easton et Bauer se fondent pour formuler leurs observations.

À partir des données de ce premier tableau, Easton et Bauer concluent que la situation pour la voyelle de FLEECE est assez stable, c’est-à-dire que les valeurs sont globalement équivalentes chez l’ensemble des locuteurs, quels que soient leur origine sociale, leur genre, leur ethnie ou leur âge. Autrement dit, il n’y a pas de changement flagrant en cours en ce qui concerne cette voyelle. Ils notent toutefois des valeurs plus élevées de F1 (premier formant) chez les femmes jeunes (avec par exemple une moyenne formantique de 398 Hz contre 318 Hz pour les femmes *pakeha* d’âge moyen issues de la classe ouvrière et 321 Hz pour les femmes *pakeha* les plus âgées issues de la même classe sociale). Ils relèvent également que F1 est plus élevé chez les jeunes femmes du corpus de Holmes *et al.* (1991) ainsi que chez les hommes de la région du Northland, qu’ils soient *pakeha* ou maoris (en moyenne 397 Hz et 383 Hz respectivement). Cela implique que FLEECE est en train de descendre légèrement dans l’espace vocalique chez ces locuteurs.



			Working class						Middle class		
			Pakeha			Maori			Pakeha		
			Mean	SD	<i>n</i>	Mean	SD	<i>n</i>	Mean	SD	<i>n</i>
			Hz			Hz			Hz		
Women	Young	F1	398	80	6	362	119	5	399	36	5
		F2	2629	90	6	2642	124	5	2773	303	5
		F3	3303	317	6	3285	164	5	3398	252	5
	Middle aged	F1	318	100	3	318	653	6	321	73	5
		F2	2608	146	4	2673	244	6	2581	132	5
		F3	3466	211	4	3288	363	5	3314	381	4
	Old	F1	321	73	5	312	57	5	321	39	5
		F2	2520	321	5	2582	164	5	2694	246	5
		F3	3140	301	4	3292	225	5	3234	331	5
Men	Young	F1	315	42	4	304	31	5	–	–	–
		F2	2336	156	4	2321	167	5	–	–	–
		F3	2912	157	3	2842	109	5	–	–	–
	Middle aged	F1	325	44	4	326	36	6	–	–	–
		F2	2151	115	4	2165	146	6	–	–	–
		F3	2781	304	3	3064	340	6	–	–	–
	Old	F1	321	39	5	315	22	4	–	–	–
		F2	2190	196	5	2260	36	4	–	–	–
		F3	2721	299	5	3031	222	4	–	–	–

Tableau 5 : tableau présentant une comparaison des mesures formantiques issues de différents corpus néo-zélandais pour la voyelle de FLEECE d'après Easton et Bauer (2000)

Pour ce qui est de la voyelle de KIT, le tableau (2000 : 99) montre que les jeunes locuteurs de chaque groupe ont des valeurs plus élevées de F1 que les groupes de locuteurs plus âgés, ce qui indique que la voyelle de KIT est en train de descendre dans l'espace vocalique, ce qui est, selon eux, une conséquence de sa centralisation progressive. Les variations de F2 sont faibles et ne semblent pas liées aux facteurs extralinguistiques tels que le sexe, l'âge ou l'ethnicité. Ils en concluent la chose suivante (2000 : 98) : "KIT lowering might be a more appropriate label than KIT centralization."

Pour la voyelle de DRESS, Easton et Bauer (2000 : 100) s'attendaient à trouver des valeurs moins élevées de F1 chez les plus jeunes locuteurs par rapport aux locuteurs plus âgés, ce qui aurait indiqué une réalisation plus fermée (plus haute) de cette voyelle et donc une montée progressive de cette voyelle dans l'espace vocalique. Ce phénomène est, de fait, observé chez les hommes, chez les femmes maories et chez les femmes *pakeha* issues de la classe moyenne. En revanche, il n'est pas observé chez les femmes *pakeha* issues de la classe ouvrière. De plus, des valeurs plus élevées de F2 auraient été attendues avec des valeurs plus basses de F1, ce qui aurait pointé vers une antériorisation de la voyelle accompagnant la montée (*raising*) déjà constatée : or, elles ne sont pas observées. Easton et Bauer notent également que les valeurs de F1 pour les femmes *pakeha* issues de la classe moyenne sont

quasiment équivalentes à celles de la voyelle de FLEECE. Ceci impliquerait, selon eux, que la longueur (la durée) et la diphtongaison seraient en passe de devenir les propriétés phonéto-acoustiques majeures permettant de distinguer DRESS et FLEECE pour certains locuteurs néo-zélandais. Cette analyse est corroborée par l'observation formulée par Bauer et Warren (2008, voir 3.1.3) qui redéfinissent FLEECE et DRESS comme une paire voyelle longue/voyelle brève.

Dans le cas de la voyelle de TRAP, la montée est également visible d'après les mesures formantiques étant donné que les valeurs de F1 sont plus basses chez les jeunes locuteurs (536 Hz en moyenne pour les jeunes *pakeha* et 495 Hz pour les jeunes maoris) que chez les locuteurs plus âgés (591 Hz en moyenne pour les *Pakeha* et 597 pour les Maoris). Cela indique le processus de *raising* (montée dans l'espace vocalique) dont nous avons déjà parlé pour DRESS. Toutefois, ce phénomène n'est pas observé chez les femmes, chez qui Easton et Bauer (2000 : 101) relèvent une extrême variabilité, avec des valeurs de F1 dans la zone de la voyelle de DRESS ou, chez d'autres locutrices, dans la zone de la voyelle de STRUT. En ce qui concerne F2, Easton et Bauer n'observent pas de tendance particulière et en concluent donc que TRAP reste une voyelle antérieure à mesure qu'elle monte dans l'espace vocalique.

Les résultats pour la voyelle de STRUT montrent des valeurs de F1 et de F2 assez stables à travers les différentes catégories de locuteurs. Easton et Bauer observent que les jeunes locuteurs maoris ont des valeurs de F1 plus élevées que leurs « homologues » *pakeha* (999 Hz en moyenne contre 811 Hz), mais cela ne se vérifie pas dans les autres tranches d'âge. Selon eux (2000 : 103), ces données pourraient être la preuve qu'un ethnolecte maori est en train d'émerger en Nouvelle-Zélande chez la jeune génération d'hommes maoris. Ils notent également que les femmes *pakeha* issues de la classe moyenne montrent des valeurs de F1 plus élevées que celles issues de la classe ouvrière, ce qui indique une réalisation plus fermée (plus haute) de STRUT. D'autre part, les jeunes femmes *pakeha* présentent des valeurs de F2 moins élevées que les femmes plus âgées, ce qui indique au contraire une réalisation plus postérieure de STRUT. Ce phénomène n'est observé ni chez les femmes d'âge moyen ni chez les hommes. De manière générale, les femmes, et en particulier les femmes maories, ont des réalisations très ouvertes de la voyelle de STRUT.

La voyelle de START, dont les propriétés formantiques sont extraites de l'analyse de la prononciation du mot *bard* par les différents locuteurs des différents corpus, empiète considérablement, selon Easton et Bauer (2000 : 104), sur l'espace phonétique de STRUT, si bien que là aussi (cf. FLEECE/DRESS), la longueur (la durée) semble être la seule propriété permettant de les distinguer. Les données montrent par ailleurs que les jeunes femmes maories ont des valeurs de F1 beaucoup plus élevées que leurs « homologues » *pakeha* (1008 Hz en moyenne contre 832 Hz respectivement), ce qui implique qu'elles ont une voyelle nettement plus ouverte. De plus, Easton et Bauer notent que là où les femmes ont généralement une réalisation de START plus antérieure que celle de STRUT, les hommes, au contraire, ont une voyelle de START rétractée par rapport à celle de STRUT.

La voyelle de LOT est quant à elle sujette à beaucoup de variation entre les différents locuteurs néo-zélandais, mais Easton et Bauer ne sont pas parvenus à corréliser cette variation avec les facteurs extralinguistiques tels que le sexe, l'âge ou l'ethnicité (2000 : 107). À partir des valeurs de F2 pour l'ensemble des locuteurs néo-zélandais, Easton et Bauer déduisent

qu'il est possible que la voyelle de LOT soit en train d'acquérir une position plus centralisée dans l'espace vocalique.

Les données concernant la voyelle de l'ensemble lexical FORCE sont tirées des analyses effectuées sur la prononciation des mots *fort* et *board* par les locuteurs des différents corpus néo-zélandais que nous avons présentés précédemment. Easton et Bauer notent que les valeurs de F1 sont globalement stables et similaires entre les différentes catégories de locuteurs. Au contraire, ils relèvent de la variation interindividuelle en ce qui concerne les valeurs de F2 qu'ils ne parviennent cependant pas à corrélérer à l'un des facteurs extralinguistiques pris en compte dans leur étude. Aussi, même s'ils observent que la voyelle de FORCE est légèrement plus haute chez les jeunes locuteurs que chez les locuteurs plus âgés dans les corpus étudiés, cette différence ne se révèle pas pertinente d'un point de vue statistique. De la même façon, ils avancent que le fait que les locuteurs de Wellington aient les valeurs de F1 les plus basses pourrait suggérer qu'il existe de la variation régionale en ce qui concerne cette voyelle et que les locuteurs de l'Otago, en particulier les femmes, ont une voyelle moins fermée (moins haute).

Les données pour la voyelle de FOOT révèlent un changement diachronique en ce qui concerne F2 chez les femmes : les jeunes femmes ont des valeurs de F2 plus basses (855 Hz en moyenne chez les jeunes *pakeha* et 999 Hz chez les jeunes maories) que leurs aînées (1251 Hz en moyenne pour les *Pakeha* les plus âgées et 1173 Hz pour les Maories). Ce résultat est surprenant, selon Easton et Bauer (2000 : 108), dans la mesure où des preuves d'une centralisation et d'une perte de l'arrondissement phonétique étaient attendues. Ces deux changements conduiraient à observer au contraire une montée progressive de F2. Ce qu'Easton et Bauer observent est une postériorisation de la voyelle de FOOT chez ces locutrices. La F1 est quant à elle stable entre les différents groupes de locuteurs.

La voyelle de GOOSE a également livré des résultats intéressants selon Easton et Bauer (2000 : 110-111). En effet, en premier lieu, ils relèvent que les valeurs de F1 pour les jeunes locuteurs *pakeha* sont plus élevées que chez leurs « homologues » maoris, ce qui indique une prononciation plus ouverte de cette voyelle. C'est la seule variation au niveau de la hauteur de la voyelle qui puisse être observée. D'autre part, ils expliquent que deux changements peuvent affecter les valeurs de F2 : une antériorisation (*fronting*), qui fait monter les valeurs de F2, ou un phénomène de diphtongaison, qui fait baisser les valeurs de F2. En analysant les valeurs de F2 chez l'ensemble des locuteurs, ils en déduisent la chose suivante (2000 : 111) : "This can quite simply be explained as follows: rather than showing the whole trend (F2 increase followed by decrease), most Maori speakers are showing only the first half (fronting), although the young men are starting to show the second half (diphthongization). We can thus hypothesize that Pakeha are leading Maori speakers in the trend towards diphthongization."

Les différences de valeur de F2 entre hommes et femmes d'âges différents, d'ethnicité et de classes sociales différentes montrent, selon Easton et Bauer, que la voyelle de GOOSE, comme d'autres voyelles étudiées précédemment, est en pleine évolution. Plus précisément, elle serait en train de devenir plus antérieure et d'être progressivement diphtonguée. Ils résument ainsi cette évolution (2000 : 111) : "It is therefore clear that the evidence does show

the expected trend, but more than that, it shows that different ethnic and class groups are at different points in the shift. The shift is evidently being led by the working-class Pakeha, who lead the middle-class Pakeha, and the Pakeha lead the Maori speakers.” Enfin, Easton et Bauer (2000 : 112) précisent que la voyelle de GOOSE empiète sur le champ acoustique de NURSE et de KIT.

Leurs remarques nous permettent ici d’insister sur le fait qu’il est possible, à partir de données phonético-acoustiques, et notamment de valeurs formantiques, de visualiser des changements en cours. Le prochain chapitre (voir chapitre 4) s’attachera à modéliser théoriquement certains de ces changements afin que la description phonético-phonologique du *NZE* soit la plus exhaustive possible.

Easton et Bauer s’intéressent, en conclusion de leur étude, à la voyelle de NURSE. À partir des données de l’ensemble des locuteurs, il leur a été possible d’observer une baisse générale des valeurs de F1, ce qui indique une réalisation plus fermée (plus haute) de cette voyelle pour tous les locuteurs. Simultanément, des valeurs de F2 de plus en plus élevées ont été enregistrées, en particulier chez les locuteurs *pakeha* issus de la classe ouvrière, ce qui indique une réalisation plus antérieure de cette voyelle chez ces locuteurs. Si l’on résume, il y a donc à la fois une montée et une antériorisation de NURSE si bien que cette voyelle empiète, en particulier chez les femmes, sur la zone phonétique de GOOSE qui montre elle aussi les signes d’une antériorisation. Ils ajoutent (2000 : 112-113) que chez les hommes *pakeha*, les voyelles de NURSE et GOOSE évoluent dans des directions opposées, la première devenant plus fermée et plus antérieure tandis que la seconde devient plus ouverte et plus postérieure. Chez les hommes maoris, ces deux voyelles évoluent dans la même direction.

### 3.1.4.3 Conclusions

Easton et Bauer (2000 : 113) synthétisent finalement les résultats que les données sélectionnées et la méthodologie utilisée ont pu garantir quant aux propriétés phonético-acoustiques des monophthongues de l’anglais néo-zélandais contemporain : “For all the *NZE* speakers there is a bunching of FLEECE, KIT, DRESS, GOOSE, NURSE and TRAP in vowel space, with TRAP the most distinct of these. STRUT and START also overlap as open vowels, clearly distinct from these others. LOT also has its own area in vowel space, but FORCE and FOOT overlap to a considerable extent.” Selon eux, ces qualités, mises en perspective par le fait que certaines des voyelles étudiées sont en cours d’évolution, peuvent amener à redéfinir, dans un futur proche, le système des monophthongues néo-zélandaises en termes de longueur (durée phonétique), même si cette longueur est souvent accompagnée d’un phénomène de diphtongaison. Il y aurait donc de nouvelles paires voyelle brève/voyelle longue en *NZE* contemporain, ce qu’expliquent également Bauer et Warren (2008, voir 3.1.3), qu’Easton et Bauer présentent dans le tableau suivant (2000 : 113) :

Long	Short
FLEECE	DRESS
NURSE	KIT
START	STRUT
FORCE	FOOT

Seules les voyelles de TRAP et LOT n’entrent pas dans la composition d’une paire voyelle brève/voyelle longue en *NZE* contemporain, tandis que GOOSE est libre, selon eux (2000 : 114), d’intégrer le système des diphtongues.

En conclusion de cette section consacrée aux traitements acoustiques des monophthongues de l’anglais néo-zélandais contemporain, et fondée principalement sur un compte-rendu des travaux d’Easton et Bauer (2000), nous pouvons dire que les analyses des propriétés phonético-acoustiques de ces voyelles offrent une description fine du système vocalique néo-zélandais. Ces traitements acoustiques permettent également de mesurer concrètement, et *a fortiori* de visualiser, l’évolution de certaines de ces voyelles ainsi que l’impact de certains facteurs extralinguistiques sur les propriétés de ces voyelles.

Les résultats de ces analyses, qui fournissent des informations phonétiques et sociolinguistiques et non phonologiques, viennent compléter le portrait qui est dressé du *NZE* contemporain dans la littérature, que nous essayons de synthétiser dans le présent chapitre. Il est d’ailleurs possible que les résultats présentés par Easton et Bauer aient influencé les travaux de Bauer et Warren (2008) dans la mesure où, à quelques nuances près, les deux démonstrations parviennent à des conclusions similaires. De fait, les valeurs formantiques que fournissent Bauer et Warren (2008 : 46) sur les monophthongues de l’anglais néo-zélandais comptent parmi celles dont Easton et Bauer (2000) se sont servis pour comparer l’anglais néo-zélandais aux autres variétés de l’anglais telles que l’*AusE* et la *RP*. Ceci confirme que les données phonético-acoustiques ont leur place dans la description des systèmes vocaliques des variétés des langues et, dans le cas qui nous intéresse ici, peuvent influencer le choix des symboles phonémiques représentant le système phonologique vocalique d’une variété d’une langue (voir 3.1.3, Bauer & Warren, 2008 : 41-44).

De manière générale, les différents travaux qui ont été présentés et commentés dans cette partie consacrée à une description phonético-phonologique des voyelles de l’anglais néo-zélandais contemporain ont montré une évolution dans le traitement scientifique de cette variété d’anglais. Entre Wells (1982) et Bauer et Warren (2008), il existe en effet un vrai écart dans la manière d’aborder le *NZE* : le premier l’abordant comme une variété « britannique » de l’hémisphère Sud quasiment en tous points identique à l’anglais australien, et les autres la traitant comme une variété à part, avec une évolution propre et unique. La liste des traits typiquement néo-zélandais dressée par Bauer et Warren (2008) est aussi beaucoup plus longue et exhaustive que celle de Wells (1982) parce qu’en presque trente ans, le système phonético-phonologique du *NZE* a changé. Comme le résume très simplement Ferragne (2008 : 1) : “Part of the answer lies in the constantly evolving nature of phonological systems



and phonetic realizations: what used to be true when John Wells wrote his *Accents of English* some 25 years ago (Wells 1982) may not entirely apply to current pronunciation trends.”

Nous reviendrons ultérieurement (voir chapitres 4 et 9) sur la dimension d’idéologie linguistique liée à la description des variétés des langues dans le monde, et en particulier des variétés coloniales de l’anglais. Ici, nous avons fait le choix de comparer et de commenter les descriptions qui ont été faites du système phonologique vocalique du *NZE* et des propriétés phonético-acoustiques des voyelles de cette variété car elles mettent en lumière certains des enjeux théoriques et empiriques liés à l’étude de l’anglais néo-zélandais. Nous voulons ainsi inscrire notre travail de thèse dans la continuité de ces travaux en contribuant à la description du *NZE* contemporain sur la base de données orales authentiques et récentes (voir chapitres 5 et 6).

D’autre part, nous constatons, à travers la synthèse et la comparaison de ces différents travaux, que même si leurs auteurs n’utilisent pas exactement les mêmes méthodes, ne partent pas des mêmes postulats théoriques et ne choisissent pas les mêmes symboles phonémiques ou phonétiques pour représenter les voyelles du *NZE*, ils se rejoignent sur un certain nombre de points fondamentaux :

- méthodologiquement, nombre de ces auteurs (notamment Hay *et al.* (2008) ; Bauer & Warren (2008) ; Easton & Bauer (2000)) fondent leurs travaux sur des enregistrements réalisés sur le terrain afin de livrer des informations précises sur le *NZE* contemporain. Nous avons déjà suggéré dans l’introduction de la présente thèse que l’étude de corpus oraux est au cœur, au fondement même, de la linguistique moderne en Nouvelle-Zélande, et nous aurons l’occasion d’y revenir ;
- Bauer et Warren, à l’instar d’Easton et Bauer, insistent sur l’importance de la longueur phonologique (qui, comme nous l’avons expliqué, peut être repensée en termes de poids phonologique) et de la durée phonétique dans l’intelligibilité du système des voyelles néo-zélandaises. Autrement dit, ils insistent sur le fait qu’il y a bien deux sous-systèmes de voyelles en *NZE* : les voyelles brèves d’un côté, et les voyelles longues et les diphtongues de l’autre. Ce point est essentiel, comme nous le verrons ultérieurement (voir chapitres 4 et 8) ;
- tous s’accordent à dire que de nombreuses voyelles du *NZE* contemporain sont en cours d’évolution et soulignent en particulier les deux grands changements vocaliques internes à cette variété : celui des voyelles d’avant (KIT, DRESS, TRAP), et celui des diphtongues fermantes (NEAR, SQUARE), sur lesquels nous allons revenir au chapitre suivant (voir chapitre 4) ;
- tous s’accordent également à dire qu’il y a, en *NZE* contemporain, un encombrement de la zone centrale de l’espace vocalique si bien que de nouvelles paires voyelle brève/voyelle longue émergent et que de nouveaux *mergers* (pertes d’opposition phonétique et/ou phonologique) sont attestés.

Néanmoins, tous ne sont pas d’accord sur l’inventaire de ces nouvelles paires voyelle brève/voyelle longue. Ils reconnaissent tous l’existence d’une paire DRESS/FLEECE, ainsi que d’une paire STRUT/START. Cependant, pour Hay *et al.* (2008), la paire FOOT/THOUGHT n’est



plus pertinente, ou plus précisément n'existe plus, en *NZE* contemporain dans la mesure où FOOT est en train de se centraliser et de fusionner avec KIT. Au contraire, pour Bauer et Warren (2008), cette paire tient toujours car FOOT et THOUGHT partagent de nombreuses propriétés phonético-acoustiques communes et ne sont distinguées, de fait, que par la durée chez certains locuteurs. Easton et Bauer (2000) développent également cette analyse à partir de leurs données. En outre, Bauer et Warren parlent d'un *merger* probable entre NURSE et GOOSE quand Easton et Bauer ne font qu'évoquer cette possibilité, et quand Hay *et al.* ne mentionnent pas cette possibilité. Enfin, Bauer et Warren vont plus loin qu'Easton et Bauer en posant la possibilité de l'intégration de GOOSE et de FLEECE au système des diphtongues néo-zélandaises, et non pas uniquement de GOOSE.

Finalement, les systèmes phonologiques proposés dans la littérature sur l'anglais néo-zélandais diffèrent grandement en termes de représentation (choix des symboles phonémiques) mais s'accordent généralement dans la description qui est faite des oppositions observées et attestées dans cette variété. Même si nous devons ici mentionner que le système proposé par Bauer et Warren (2008) nous semble le plus cohérent et le plus adapté à la réalité phonético-phonologique du *NZE* contemporain, il nous faudra revenir, à partir des données de notre enquête menée sur le terrain à Dunedin, en Otago, sur les propriétés des systèmes phonético-phonologiques de nos locuteurs néo-zélandais afin de mettre en perspective la littérature sur cette variété. Aussi, même s'il ressort de cette première partie de chapitre qu'une étude approfondie des voyelles du *NZE*, d'un point de vue phonologique mais également d'un point de vue phonétique, nous semble indispensable, il nous faut, avant d'arrêter le cadre précis de notre propre étude, nous intéresser au système consonantique du *NZE* contemporain afin de compléter notre portrait de cette variété d'anglais.

Qui plus est, les travaux d'Easton et Bauer (2000 : 114) mettent en évidence de la variation non pas seulement interindividuelle en ce qui concerne les voyelles du *NZE*, mais également régionale puisqu'ils expliquent :

“The Otago speakers stand out from the others in terms of their open TRAP vowel (especially for women), a relatively close GOOSE vowel (though perhaps not sufficiently so to be readily perceptible), a retracted FLEECE vowel and a relatively front (possibly to be read as ‘close’ in this area of the vowel chart) FOOT vowel. They also have their vowels more evenly dispersed in vowel space than the other groups. On the other hand, their vowels are not so far out of line with the others that we can definitely claim a distinct accent here (perhaps because not all of the speakers in the Otago sample come from the Otago/Southland area). This is a topic which clearly deserves further research.”

À la lumière de cette remarque, il nous faut revenir sur cette notion de variation régionale en Nouvelle-Zélande d'autant que, comme nous l'avons déjà signalé à plusieurs reprises, le corpus qui est au cœur de la présente thèse a été constitué à Dunedin, la capitale de l'Otago, à l'extrême sud de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande.

## 3.2 Le système segmental du *NZE* : les consonnes

Même s'il est vrai qu'il y a souvent plus de choses à dire en ce qui concerne les voyelles des variétés de l'anglais, et que plus de travaux s'y intéressent, certains phénomènes phonético-phonologiques impliquant les consonnes néo-zélandaises méritent notre attention, c'est pourquoi nous allons en faire ici la synthèse. En premier lieu, il nous faut présenter la liste des 26 phonèmes consonantiques du *NZE* telle qu'elle est dressée dans la littérature sur cette variété :

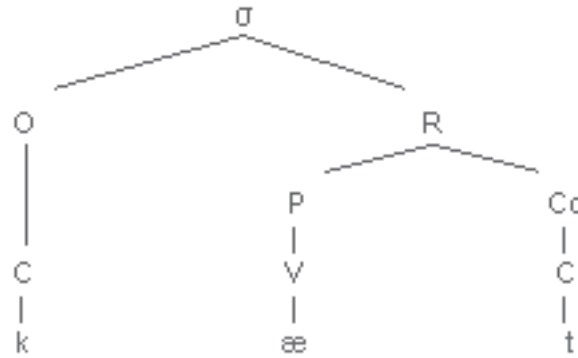
/p, b, t, d, k, g, m, n, ŋ, f, v, θ, ð, s, z, ʃ, ʒ, h, tʃ, dʒ, l, r, j, ɟ, w, ʌ/

### 3.2.1 Le phonème /r/, la rhoticité et le 'r' de *sandhi*

Comme nous l'avons déjà souligné dans le préambule du présent chapitre (voir 3.1), la rhoticité, c'est-à-dire la réalisation du phonème /r/ lorsque celui-ci est en position de coda de syllabe, est le phénomène consonantique majeur qui permet de classer les variétés de l'anglais en deux grandes familles, avec d'un côté les variétés dites non-rhotiques, dans lesquelles ces /r/ ne sont jamais réalisés, et de l'autre les variétés dites rhotiques, dans lesquelles ces /r/ sont systématiquement réalisés. Le phonème /r/ et la rhoticité ont été largement étudiés dans la littérature et, de fait, il existe plusieurs modélisations théoriques de ce que sont les consonnes rhotiques dans les variétés des langues du monde, et en particulier en anglais, et de comment fonctionnent la rhoticité et la non-rhoticité dans les variétés de l'anglais dans le monde. Nous détaillerons ces modélisations théoriques de ce qu'est un /r/ et de ce qu'est la rhoticité ultérieurement dans notre thèse (voir chapitre 7).

Ici, nous voulons simplement insister sur le fait que le *General NZE*, l'accent standard parlé en Nouvelle-Zélande, est une variété non-rhotique. Dans ce système, les <r> présents dans la graphie (<r> orthographiques) qui apparaissent en position d'attaque de syllabe sont systématiquement prononcés, dans les mots *rain*, *train* et *strain* par exemple. Nous signalons que ces /r/ sont généralement réalisés sous la forme d'une approximante alvéolaire ([ɹ]) dans cette variété. Dans ce système en revanche, les /r/ qui sont en position de coda de syllabe ne sont, eux, jamais réalisés, comme dans les mots *car*, *cart*, *carving*.

Nous signalons que nous employons les termes d'attaque et de coda de syllabe qui sont largement acceptés dans la littérature pour décrire la position des phonèmes, et par exemple du /r/, au sein de la syllabe. Nous adoptons par conséquent la définition conventionnelle de la structure syllabique (Giegerich 1992 par exemple) qui sépare l'attaque (*onset*) de la rime (*rhyme*) qui est elle-même subdivisée entre le noyau (*peak* ou *nucleus*) et la coda. Cette structure peut être représentée comme dans l'arbre ci-après :



Pour les locuteurs de l'extrême sud de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande (Otago et Southland), la littérature fait état d'un système rhotique, ou variablement rhotique, dans lequel certains /r/ en position de coda de syllabe sont réalisés. Nous y reviendrons plus en détail dans ce même chapitre en abordant la variation régionale en Nouvelle-Zélande (voir 3.3.).

De plus, Bauer et Warren (2008 : 54) insistent sur le fait qu'il n'existe pas uniquement de la variation régionale en Nouvelle-Zélande en ce qui concerne la rhoticité, mais qu'il existe également, au sein du *General NZE*, de la rhoticité variable. Ils soulignent que cette variabilité est extrêmement circonscrite, extrêmement résiduelle, et ils identifient deux mots dans lesquels un /r/ en position de coda de syllabe est réalisé : "The first of these is the name of the consonant 'R', and the second is the name of the country *Ireland*. These are both heard with [ɹ] across social classes and across regions." En outre, ils ont observé que la réalisation de certains /r/ en position de coda de syllabe pouvait être conditionnée ou motivée lexicalement. En effet, dans les mots ou les expressions empruntés aux séries, films et programmes américains, un 'r' qu'ils appellent « pseudo-américain » peut être réalisé par certains locuteurs néo-zélandais. C'est par exemple le cas dans les mots *whatever* ou *wiener* (saucisse de Francfort). Nous supposons que cette prononciation serait notée [ɹ] voire [ɹ̥].

Par ailleurs, d'un point de vue phonétique maintenant, le /r/ peut avoir une réalisation dévoisée lorsqu'il est en position d'attaque de syllabe et précédé d'une plosive non-voisée (sourde), comme dans *price* ou *crude*. Il peut également être légèrement rétroflexe en position pré-vocalique, soit [ɹ̠] (Hay *et al.* 2008 : 18). Il peut aussi être réalisé sous la forme d'une fricative, et non plus d'une approximante, lorsqu'il est précédé de la plosive sonore /d/ ou de la plosive sourde /t/. Ainsi, les mots *tree* et *dream* peuvent être prononcés respectivement [tʃi:] et [dʒɹi:m], avec un 'r' probablement dévoisé (Bauer & Warren, 2008 : 55 ; Hay *et al.* 2008 : 18 ; Gordon & Maclagan, 2008 : 74).

Dans le cas de l'agrégat (*cluster*) consonantique /str/, Bauer et Warren (2008 : 55) notent qu'un phénomène complexe d'assimilation (ou d'amalgame consonantique) est à l'œuvre : "In /str/ clusters, the very slight retroflexion of the /r/ was originally passed to the whole of the cluster, giving something that we might transcribe as [sʔɹ̠] (although this seems to imply greater retroflexion than is actually found) but this has been reinterpreted by younger speakers as [ʃɹ̠], as in words like *strange*." On observe également ce phénomène dans les

mots *street* et *student* par exemple, prononcés respectivement [ʃtri:t] et [ˈʃtju:dnt]. Glain (2013 : 127) explique en effet que le /r/ rétracte à la fois le /s/ et le /t/ dans les agrégats /str/. Nous renvoyons d'ailleurs à son travail de thèse pour une description précise des cas de palatalisation contemporaine dans le monde anglophone. Le phénomène d'assimilation dans les agrégats /str/ est décrit comme particulièrement productif chez les jeunes générations de Néo-Zélandais (Hay *et al.* 2008 : 36-37).

Maintenant que nous avons brièvement traité de ce qui se passe en *NZE* contemporain en ce qui concerne la rhoticité et la réalisation phonétique du phonème /r/, nous souhaitons nous intéresser à un autre phénomène : le 'r' de *sandhi*.

En effet, comme en *RP* notamment, lorsqu'un /r/ en position de coda de syllabe est directement suivi par un mot ou un morphème ayant une voyelle en attaque, ce /r/ peut être réalisé en *NZE*. C'est ce que nous appelons un 'r' de liaison ou une liaison en 'r' (*linking r* dans la terminologie anglaise). Ce phénomène est attesté en anglais néo-zélandais aussi bien à la frontière des morphèmes (*fearing*, Hay & Maclagan, 2010 : 41 ; *hearing*, Hay *et al.* 2008 : 18) qu'à la frontière des mots (*car alarm*, Hay & Maclagan, 2010 : 41). Une des façons de rendre compte de ce phénomène est de considérer qu'il s'agit d'un processus de re-syllabification (Carr 1999 par exemple) qui fait qu'un /r/ en position de coda devient l'attaque de la syllabe qui suit. Nous reviendrons en détail sur ce phénomène au chapitre 7. Nous insistons sur le fait que la liaison ne peut émerger que dans un système non-rhotique puisque dans un système rhotique les /r/ en position de coda de syllabe sont systématiquement réalisés.

Il existe un autre phénomène, attesté dans les variétés non-rhotiques de l'anglais, et en l'occurrence en *NZE* contemporain, qui implique qu'un [r] est réalisé entre deux voyelles : l'intrusion (*intrusive r*). La différence, telle qu'elle est définie dans la littérature, entre la liaison et l'intrusion est que dans le cas de l'intrusion, un [r] est réalisé là où aucun <r> n'est présent dans la graphie. Les 'r' dits intrusifs sont attestés dans les contextes suivants en anglais néo-zélandais contemporain : *clawing, ma and pa* (Hay & Maclagan, 2010 : 41). Autrement dit, en *NZE*, les mots *law* et *lore* sont homophones en isolation ([lo:]) et, dans les séquences *law and order* et *lore and legend*, un [r] peut être réalisé ([lo:ɹən]). Ces deux phénomènes, liaison et intrusion, sont généralement traités ensemble dans la littérature sous la dénomination plus générale de phénomènes de *sandhi* (*sandhi r* dans la terminologie anglaise). Ce terme de la langue sanskrite, que l'on traduit généralement par « liaison », désigne l'ensemble des phénomènes morpho-phonologiques qui se produisent à la frontière des morphèmes et des mots dans la chaîne parlée.

Qui plus est, contrairement au 'r' dit de liaison, le 'r' intrusif est décrit comme conditionné phonologiquement dans la littérature : en effet, dans la plupart des variétés, il ne peut apparaître qu'après une voyelle non-haute (ə, ɜ:, ɪə, eə, ʊə, ɑ:, ɔ:), c'est-à-dire une voyelle correspondant au trait traditionnel [-haut] de *SPE* (Chomsky & Halle 1968). Nous en discuterons bien évidemment au chapitre 7 et verrons si, en anglais néo-zélandais contemporain, cette contrainte phonologique sur l'apparition du 'r' intrusif se vérifie. Hay et Maclagan (2010 : 41), ainsi que Bauer et Warren (2008 : 55-56) par exemple, soutiennent qu'en *NZE* contemporain le 'r' intrusif est en train de se diffuser à de nouveaux contextes, et

notamment à la diphtongue de MOUTH, si bien que le mot *ploughing* ou l'expression *now and then* peuvent donner lieu à la réalisation d'un [r].

Bauer et Warren (2008 : 55-56) notent également que les phénomènes de 'r' *sandhi* sont variables en *General NZE* : "The interesting thing is that both [*linking and intrusive r*] appear to be variable, although really thorough studies of these phenomena are just beginning." Ce dernier commentaire nous intéresse tout particulièrement dans la mesure où, dans cette thèse, nous nous proposons d'analyser le phénomène de 'r' *sandhi* à partir des données collectées pour notre corpus PAC à Dunedin, en Otago (voir chapitre 7). Pour illustrer cette variabilité, Bauer et Warren prennent l'exemple de l'expression *far off* dans laquelle, selon eux, la liaison peut être traitée comme suit :

- réalisée, soit [fɛ:ɹɒf] ;
- non-réalisée (évitée), ce qui donne lieu à un hiatus, soit [fɛ:ɒf] ou [fɛ:əɒf] ;
- non-réalisée avec insertion d'un coup de glotte, soit [fɛ:ʔɒf].

En résumé, la rhoticité et les phénomènes qui y sont liés (phénomènes de 'r' de *sandhi*) constituent un objet d'étude assez récent en *NZE* contemporain. De la variation régionale, sociale, inter et intra-individuelle est attestée en Nouvelle-Zélande en ce qui concerne ces phénomènes.

### 3.2.2 L'occlusive alvéolaire /t/ et le *flapping*

L'occlusive alvéolaire /t/ présente des réalisations phonétiques spécifiques en anglais néo-zélandais contemporain, qui sont amplement commentées depuis ces dix dernières années (Maclagan *et al.* 2009 ; Docherty *et al.* 2007). De manière générale, et pour schématiser, nous pouvons dire que le phonème /t/ a une réalisation aspirée en attaque de syllabe accentuée, tandis qu'il est généralement voisé et réalisé sous la forme d'une battue ([ɾ]), c'est-à-dire d'un battement rapide de la langue sur la couronne du palais, en position intervocalique (Bauer & Warren, 2008 : 53). Divers travaux, dont Docherty *et al.* (2007), révèlent quant à eux un changement en cours en ce qui concerne le /t/ en position finale de phrase, c'est-à-dire en position finale de groupe intonatif, à savoir un mouvement vers des réalisations de plus en plus souvent glottales ([ʔ]).

La réalisation de /t/ sous la forme d'une battue alvéolaire est un phénomène appelé *flapping* ou *tapping* dans la terminologie anglaise, de par le fait que le phonème /t/ a, dans certains contextes, une réalisation allophonique sous la forme d'un *flap* ou d'un *tap*, noté [ɾ]. Cette réalisation est observable lorsque /t/ se trouve entre deux voyelles, ou entre une voyelle et une consonne sonante (approximante ou nasale) : par exemple, dans les mots *better* ou *letting*. Ce phénomène se produit donc à l'intérieur des mots (à la frontière des morphèmes), mais il peut également se produire à la frontière des mots et devenir un phénomène de la chaîne parlée, comme dans la séquence *get it* prononcée ['gerɪt]). Le *flapping/tapping* ne peut se produire à la frontière de mots que si /t/ apparaît en position finale (Bauer & Warren, 2008 : 53). De fait, dans la séquence *a tall person*, l'aspiration du /t/ en attaque bloque le

*flapping/tapping*, si bien que cette séquence sera vraisemblablement prononcée [ə t<sup>h</sup>o:l 'pø:sən]. Dans d'autres variétés de l'anglais, comme l'anglais mancunien par exemple (voir Chatellier en préparation), d'autres phénomènes affectent /t/ lorsqu'il apparaît en position finale de mot dans la chaîne parlée, et par exemple le *T-to-R*, soit la réalisation de /t/ sous la forme d'une approximante alvéolaire entre deux voyelles, comme dans la séquence *get it* ([ 'gɛ.ɪt?]).

Une façon de rendre compte du *flapping/tapping* est en termes de pied métrique. La notion de pied métrique (*metrical foot* dans la terminologie anglaise) est centrale à la phonologie segmentale. Katamba (2009 : 68) en propose la définition suivante : “A stressed syllable and normally any unstressed syllables that occur following it, until another stressed syllable is reached, constitutes a ‘metrical foot’.” Cette définition correspond à l'un des deux types de pieds métriques élémentaires, décrits par Carr (1999 : 99-106) par exemple, à savoir le pied dit « trochaïque ». Le pied métrique s'articule autour de la tête qui reçoit l'accent lexical. Dans le pied trochaïque, la première syllabe est forte tandis que la seconde syllabe est faible. Dans le pied iambique, le schéma est inversé pour ainsi dire, à savoir que la première syllabe est faible tandis que la seconde est forte (tête). Dans le cas de *getting*, on se trouve face à un pied trochaïque classique si bien qu'on y observe du *flapping/tapping*. En revanche, on ne peut observer ce phénomène à l'initiale d'un pied métrique : on aura donc du *flapping/tapping* dans l'adjectif *'senti' mental* (dans le premier /t/ mais potentiellement aussi dans le second) mais pas dans *stra'tegic*.

Ce phénomène de *flapping/tapping* est prototypique des variétés américaines et canadiennes de l'anglais. D'ailleurs, Hay *et al.* (2008 : 38) rapportent que cette prononciation est souvent critiquée en Nouvelle-Zélande de par son côté américain ou « américanisé » : “I deplored the American influenced replacement of our ‘t’ sound by ‘d’... in New Zealand I hope we will never welcome such American pronunciations as one I heard the other day, when ‘daughter’ became ‘dodder’.” (Frank Haden, *The Press*, 8 April 2006, p. D17). Nous rediscuterons d'une possible influence de l'anglais américain sur le *NZE* contemporain, en ce qui concerne ce phénomène en particulier, au chapitre suivant (voir chapitre 4). Toujours est-il que cette remarque pose la question d'une possible neutralisation de /t/ et /d/ en position intervocalique, ce qui, de l'aveu de Bauer et Warren (2008 : 53) notamment, n'a pas réellement fait l'objet de recherches avancées.

### 3.2.3 Le phonème /l/ et la vocalisation

Un autre phonème consonantique dont il est souvent question dans la littérature sur l'anglais néo-zélandais contemporain est l'approximante latérale /l/. Comme dans de nombreuses autres variétés de l'anglais dans le monde, le phonème /l/ a deux allophones en *NZE* : [l], appelé /l/ clair (*clear* ou *light* /l/ dans la terminologie anglaise), et [ɫ], appelé /l/ sombre (*dark* ou *velarized* /l/ dans la terminologie anglaise).

En attaque, la latérale /l/ a une réalisation claire sauf si elle précédée d'une occlusive sourde, comme dans les mots *please* ou *clown* par exemple, auquel cas elle a un allophone



sombre ([ɫ]). Bauer et Warren (2008 : 55) ajoutent qu'en attaque, /l/ peut avoir une réalisation légèrement vélarisée, soit [lʷ]. La réalisation de /l/ est sombre en coda, comme dans les mots *fall* ou *fault*, à l'instar de ce qui se passe en *RP* (voir chapitre 4). Bauer et Warren (2008 : 55) indiquent qu'il peut y avoir de la variation dans ce contexte avec une réalisation encore plus sombre de /l/, presque glottalisée.

En position de coda de syllabe, le phonème /l/ peut être réalisé sous la forme d'une voyelle, c'est-à-dire vocalisé. Ce phénomène a lui aussi reçu beaucoup d'attention ces dernières années (Horvath & Horvath 2002 par exemple). Le /l/ peut alors fusionner avec la voyelle précédente, c'est pourquoi, comme nous l'avons déjà vu (en 3.1.3 notamment), il existe de nombreux *mergers* vocaliques devant /l/. Le résultat de ces *mergers* est variable : il peut s'agir d'une monophthongue, d'une diphtongue ou d'une séquence dissyllabique. Bauer et Warren (2008 : 55) dressent le tableau suivant de ces vocalisations possibles de /l/ en *NZE* :

milk	mɻk	mɪʊk	mɪl̩k	
smile	smao	smæe.ʌ	smæe.u	
bottle	bɒtu	bɒtʌ	bɒto	bɒtəl̩ʰ
help	hæp	hɛp		
feels	fi:ʌz	fi:ʊz	fi:oz	

Pour Wells, lorsque /l/ est vocalisé, il l'est sous la forme d'une voyelle postérieure de type [o] (Wells 1982 : 609). Selon Bauer (1994b : 389), /l/ est vocalisé sous la forme d'une voyelle postérieure fermée et arrondie (de type FOOT ou GOOSE). Le degré de vocalisation de cette consonne (qualité de la voyelle résultante) est donc sujet de débats, mais le phénomène de vocalisation en lui-même est clairement attesté en Nouvelle-Zélande. Pour Hay *et al.* (2008 : 35), ce phénomène pourrait même être en train de s'étendre et être conditionné socialement. En effet, à partir du Canterbury Corpus (analysé au sein du projet *ONZE*, voir chapitre 2, 2.3.1), elles ont pu observer que 70 % des /l/ sont vocalisés dans les listes de mots lus par les jeunes locuteurs issus de la classe la moins favorisée, tandis que seulement 40 % de ces /l/ sont vocalisés par les femmes plus âgées issues de la classe la plus favorisée. Selon elles, ces données indiquent que même en contexte assez formel, comme celui de la lecture, et chez des locutrices ayant un système généralement conservateur, ce changement, soit la vocalisation des /l/ en coda, est de plus en plus accepté. Hay *et al.* (2008 : 35) fournissent une explication simple au fait que ce changement soit si bien accepté, sans grande réticence de la part des locuteurs, par rapport au *flapping* par exemple, décrit dans la section précédente (3.2.2) : "This is probably because it is difficult for people to hear the difference between a dark /l/ with alveolar contact and a vocalised /l/ where the tongue tip contact has been lost."

### 3.2.4 Autres phénomènes consonantiques

Parmi ces autres phénomènes consonantiques commentés dans la littérature et caractérisant l'anglais néo-zélandais contemporain, il nous faut en premier lieu parler des glissantes (*glides* dans la terminologie anglaise). Il existe en effet en *NZE* un contraste historique dans la prononciation des mots *witch*, *weals* et *watt* d'un côté (Carr, 1999 : 158), et les mots *which*, *wheels* et *what* de l'autre. Les experts sont d'accord pour établir que dans le premier groupe de mots, le graphe <w> donne lieu à une réalisation sous la forme d'une approximante labio-vélaire voisée, soit [w]. En revanche, pour ce qui est de la réalisation du digraphe <wh> dans le deuxième groupe de mots, les avis, les analyses et les explications divergent. Cette réalisation est souvent décrite comme une fricative labio-vélaire non-voisée, notée [ɱ] (Cruttenden, 2008 : 230). Pour certains phonologues, et spécialistes de l'anglais néo-zélandais notamment, cette opposition est bien phonémique en *NZE* dans la mesure où elle permet de distinguer deux ensembles lexicaux distincts, c'est-à-dire des paires minimales. Hay *et al.* (2008 : 33) en veulent pour preuve l'anecdote suivante :

“What is happening to the English language? Recently I caught the tail-end of a radio broadcast in which the announcer frequently referred to Wales, with comments such as ‘crisis’ and ‘serious consequences’. Having an ancestral connection with that part of the UK, I confess that I was in a state of some anxiety while awaiting more details. Imagine my feelings when I learnt from One Network News that the subject under discussion was not Wales but whales! There is, or should be, a distinct difference in pronunciation, which appears to escape many of our current breed of broadcasters.” (Quoted in New Zealand English Newsletter 1993, 7:4).

Cependant, quand bien même ces phonologues sont d'accord pour établir cette opposition au niveau phonémique, ils ne sont pas d'accord sur la manière de représenter cette opposition. Autant dans le premier cas, pour l'ensemble lexical que nous appellerons WITCH, il y a consensus autour du symbole /w/, autant dans le second cas, pour l'ensemble lexical que nous appellerons WHICH, certains phonologues utilisent le symbole /ɱ/, que nous avons déjà vu plus haut, tandis que d'autres, comme Hay *et al.* (2008) ou Bauer et Warren (2008), défendent l'interprétation selon laquelle, d'un point de vue phonologique, nous avons affaire à une séquence /h/ + /w/ (/hw/). Or, il nous semble que cette interprétation est discutable dans la mesure où historiquement, l'anglais néo-zélandais, jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, n'était pas une variété de l'anglais dans laquelle le phonème /h/ était réalisé ('[an] *h-full variety of English*', Hay *et al.* 2008 : 34), ou réalisé de manière stable parmi la population néo-zélandaise. C'est seulement à partir de 1900 qu'on assiste en Nouvelle-Zélande à une réintroduction du /h/ pour ainsi dire.

Au contraire, une réalisation sous la forme d'une fricative ([ɱ]) à l'initiale des mots contenant le digraphe <wh> est attestée en *NZE* dès les premières générations de locuteurs néo-zélandais (Hay *et al.* 2008 : 33), et ce jusque dans les années 1960 (Bauer & Warren, 2008 : 56), période à laquelle ce trait commence à perdre du terrain. Comment expliquer

alors, si l'on interprète cette séquence comme /h/ + /w/, que, dans ce cas, le phonème /h/ soit réalisé systématiquement tandis qu'il ne l'est pas dans les autres contextes ? Qui plus est, ceux qui défendent l'existence du phonème /ɹ/ dans l'inventaire des phonèmes consonantiques de l'anglais néo-zélandais le font car ils soutiennent que ce phonème est un héritage de la colonisation écossaise dans une partie (sud de l'île du Sud) de la Nouvelle-Zélande. Nous y reviendrons au chapitre suivant lorsque nous comparerons le *NZE* et le *SSE* (voir chapitre 4).

D'autre part, il est possible d'envisager que la distinction /w/ vs. /ɹ/ ne soit plus phonémique en *NZE*, mais seulement phonétique, [ɹ] étant alors un allophone de /w/. De fait, cette variation serait extrêmement circonscrite et motivée pragmatiquement : Hay *et al.* (2008 : 33) donnent l'exemple de la phrase *watch out* dans laquelle le premier mot serait prononcé avec un [ɹ] pour plus d'impact. En outre, selon Hay *et al.* (2008), seules les femmes les plus âgées et issues des classes sociales les plus favorisées possèdent encore une opposition phonémique entre /w/ et /ɹ/ en Nouvelle-Zélande. Chez les femmes venant du sud de l'île du Sud, cette opposition est particulièrement productive dans les mots lexicaux (*white, whale*), et non dans les mots grammaticaux (*which, what, why*) (Schreier *et al.* 2004, cité dans Hay *et al.* 2008 : 34). En outre, selon Gordon *et al.* (2004 : 195-203, cité dans Hay *et al.* 2008 : 34), les locuteurs ayant des origines écossaises ont plus de chance de maintenir cette opposition que les locuteurs ayant d'autres origines, notamment galloises ou anglaises. Nos enregistrements réalisés à Dunedin, en Otago, permettront de vérifier si cette opposition est toujours phonémique chez certains ou chez tous les locuteurs, ou bien si elle n'est que phonétique. Il faudra également voir si cette opposition, ou cette variation phonétique, est toujours productive ou bien si elle maintenant devenue complètement récessive.

En ce qui concerne les glissantes en *NZE*, nous devons maintenant parler de l'autre approximante, palatale cette fois, à savoir /j/. Si nous analysons la prononciation sous la forme [ɹ] à l'initiale des mots contenant le digraphe <wh> comme une séquence /h/ + /w/ d'un point de vue phonologique, nous devons analyser la prononciation sous la forme d'une fricative ([ç]) à l'initiale des mots contenant le digraphe <hu> (à l'exception du mot *hew*, Cruttenden, 2008 : 226), comme une séquence /h/ + /j/. De la même façon, si nous analysons la première comme la réalisation du phonème /ɹ/, nous devons analyser la seconde comme la réalisation d'un phonème à part entière, à savoir /ç/, soit une fricative palatale et non plus une approximante. L'« ajout » d'un phonème entraîne nécessairement l'ajout de l'autre, pour ainsi dire, à l'inventaire des phonèmes consonantiques de l'anglais néo-zélandais, sinon le système est menacé de perdre sa cohérence phonologique. Dans la mesure où la présence du phonème /ɹ/ dans l'inventaire des consonnes du *NZE* nous semble pertinente, d'un point de vue historique et phonologique, nous avons ajouté le phonème /ç/ à ce même inventaire.

Par ailleurs, l'approximante /j/ n'est parfois pas réalisée dans le contexte consonne constrictive + /j/, comme dans les mots *assume, duty* (prononcé ['dʌ:ti]) ou *Tuesday*. Ce phénomène, appelé *yod dropping* dans la terminologie anglaise, est commun à d'autres variétés de l'anglais dans le monde, mais en Nouvelle-Zélande il n'est pas systématique, si bien que plusieurs prononciations peuvent être en compétition au même endroit au même moment. Bauer et Warren (2008 : 56-57) relèvent par exemple que pour les mots du type

*assume, consume, presume, resume*, les prononciations suivantes sont possibles et attestées : [sʝʌ:m], [ʃʝʌ:m] (sans *yod dropping*) et [ʃʌ:m], [sʌ:m] (avec *yod dropping*). Ils décrivent le *yod dropping* comme étant rare, voire extrêmement rare, après /l/ (sauf lorsque le /l/ apparaît dans une syllabe inaccentuée (*prelude*)), ainsi qu’après /s/ (*superstitions*) et /z/. Il est variable après /n/, notamment dans les collocations fréquentes comme *New Zealand* ou *Air New Zealand*, ainsi que les mots *nude* et *nuisance*.

Enfin, les deux glissantes apparaissent dans les séquences impliquant un hiatus entre une voyelle antérieure ou postérieure et une autre voyelle, comme dans *see[j] it, allow[w]ing, do[w]ing, happi[j]est* (Bauer & Warren, 2008 : 56). Elles fonctionnent donc, dans ces cas précis, soit comme des consonnes liaisonnantes si elles apparaissent à la frontière entre deux mots (l’un à finale vocalique et l’autre à initiale vocalique), soit comme des consonnes épenthétiques si elles apparaissent entre deux morphèmes (l’un à finale vocalique et l’autre à initiale vocalique) et constituent l’attaque de la syllabe suivante. En cela, /w/ et /j/ se comportent comme /r/ si l’on considère que ce dernier est re-syllabifié en contexte de liaison pour devenir l’attaque de la syllabe suivante : nous y reviendrons en détail au chapitre 7 lorsque nous traiterons du phénomène de ‘r’ de *sandhi*.

Les phénomènes suivants sont également répertoriés et commentés dans la littérature sur l’anglais néo-zélandais contemporain :

- le développement d’un renforcement glottal des plosives [p] et [k] ainsi que de l’affriquée [tʃ] en position finale de mot. Bauer et Warren (2008 : 53) notent que cette variante était inconnue dans les années 1970 et qu’elle serait donc assez récente et en pleine expansion. Katamba (2009 : 41) propose la règle suivante pour représenter ce phénomène :

$$\begin{array}{l} \emptyset \rightarrow [+ \text{consonant}] \quad / \quad \_ \quad [+ \text{consonant}] \quad ] \sigma \\ \quad \quad \quad [+ \text{stop}] \quad \quad \quad \quad \quad \quad [+ \text{stop}] \\ \quad \quad \quad [- \text{voice}] \quad \quad \quad \quad \quad \quad [- \text{voice}] \\ \quad \quad \quad [+ \text{glottal}] \end{array}$$

- un phénomène variable de dévoisement des fricatives voisées ayant pour conséquence l’apparition d’homophonies du type *president/precedent*. Bauer et Warren (2008 : 53) écrivent à ce sujet : “So far, studies of the phenomenon have not distinguished between phonetic devoicing and vowel-shortening, so that it is not always clear whether a phonemic distinction is being lost or not. Certainly, it seems to be true that there is more sibilant-devoicing than there is corresponding vowel-shortening” ;
- le phénomène appelé *TH-fronting*, par lequel les fricatives dentales /θ/ et /ð/ sont réalisées sous la forme des fricatives labiodentales [f] et [v] respectivement, est attesté en Nouvelle-Zélande. Selon Hay *et al.* (2008 : 38-39), il est en pleine expansion. Elles ajoutent : “In NZE, the key word seems to be *with*. If a speaker says *with* with [f] or [v] they are likely to use TH-fronting on other words as well, but if they do not use TH-fronting on *with*, they are unlikely to use it anywhere else (Wood 2003). *With* in NZE already has two pronunciations, /wɪθ/ and /wɪð/, and this variation that is already

present may have paved the way for more variation to be accepted.” Pour Bauer et Warren (2008 : 54), cette tendance est loin d’être encore majoritaire. Ils mentionnent, au sujet des fricatives, le fait qu’une variante dentale innovatrice du phonème /s/ a été documentée et décrite dans des études menées à Auckland, dans l’île du Nord de la Nouvelle-Zélande, mais qu’il est difficile de déterminer s’il s’agit d’un régionalisme ou s’il s’agit d’une véritable innovation en train de se diffuser sur le territoire néo-zélandais.

Nous proposons de conclure ici la description du système phonologique segmental et des réalisations phonétiques des différents phonèmes de l’anglais néo-zélandais contemporain dans la mesure où il nous semble qu’à partir d’une synthèse des travaux majeurs issus de la littérature sur ce sujet, nous avons pu dresser un portrait assez complet du système phonético-phonologique segmental de cette variété d’anglais. Nous avons maintenant, nous semble-t-il, une meilleure idée de ce à quoi ressemble la « voix » néo-zélandaise dont nous parlions en préambule de ce chapitre. À vrai dire, nous savons quels sont les traits caractéristiques de la variété standard d’anglais parlée en Nouvelle-Zélande, à savoir le *General NZE*. En revanche, nous savons encore peu de choses en ce qui concerne la variation, qu’elle soit régionale ou sociale, en Nouvelle-Zélande, et ce même si nous avons fait quelques allusions à ce sujet au sein de ce chapitre, et déjà au chapitre précédent (voir chapitre 2). Il nous semble donc opportun de traiter maintenant de cette question afin de fournir un panorama aussi complet que possible de la phonologie de l’anglais tel qu’il est parlé en Nouvelle-Zélande.

### 3.3 La variation en Nouvelle-Zélande

Il nous faut ici définir ce que la littérature entend, et ce que nous entendons, par « variation ». Une définition précise et intéressante est par exemple fournie par Watson (dans Culpeper *et al.*, 2009 : 338) :

“Linguists often say that variation in language is pervasive at every linguistic level. This means that as well as variation in pronunciation (the levels of phonetics and phonology), variation can be found in grammatical structure (the levels of syntax and morphology), vocabulary and meaning (semantics), and discourse (pragmatics). Each level is of interest in the study of regional variation because each level can provide clues about where a speaker is from.”

Les traits qui varient d’un groupe de locuteurs à un autre (variation interindividuelle), ou au sein du système d’un même locuteur (variation intra-individuelle), constituent les variables linguistiques qui permettent d’identifier, et *a fortiori* de comparer, les différents dialectes ou accents d’une même langue. Notons que dans l’introduction de cette thèse (voir 1) nous avons signalé adopter la définition large du terme « dialecte », notamment défendue et explicitée par Encrevé, c’est-à-dire un « sous-ensemble géographique d’une langue ayant des

traits linguistiques identifiables et répertoriés ». Toutefois, de nombreux linguistes distinguent ce qui relève de l'étude du dialecte, à savoir les aspects sémantiques, syntaxiques et discursifs, de ce qui relève de l'accent, à savoir les aspects phonético-phonologiques. Selon cette définition, nous ne nous intéresserons dans cette section qu'aux traits caractéristiques des accents régionaux en Nouvelle-Zélande, et donc aux variables phonético-phonologiques attestées sur ce territoire. En résumé, et pour reprendre les termes de Watson (2009 : 338) : “Thus, the study of regional variation, called dialectology or, more recently, ‘geolinguistics’ (Britain 2002a), is the study of the geographical distribution of linguistic variables.”

L'anglais néo-zélandais est généralement décrit comme une variété très homogène, dénuée de variation régionale, surtout au niveau phonético-phonologique. Diverses hypothèses ont été avancées dans la littérature pour expliquer cette singularité néo-zélandaise : elles reposent généralement sur des éléments historiques et sociolinguistiques. Hay *et al.* (2008 : 96) expliquent ainsi que s'il y a si peu de variation régionale en Nouvelle-Zélande, c'est parce que c'est l'un des derniers territoires à avoir été colonisés par l'Empire britannique : “There is much less regional variation in New Zealand [compared to England and America]. This is partly because English has been spoken in NZ for a shorter time, but also because there has been good communication around the country for most of that time.” Nous savons par exemple que l'émergence de dialectes différents dans le nord-est des États-Unis, et notamment dans l'état du Massachusetts, avec d'un côté l'accent de l'est de la Nouvelle-Angleterre et de l'autre l'accent de l'ouest de la Nouvelle-Angleterre, est en partie due aux conditions géographiques et à l'isolement de ces deux territoires l'un par rapport à l'autre (Kretzschmar 2005 ; Viollain 2010).

De plus, Hay *et al.* (2008 : 96-97) notent que la structure sociale, et donc les relations entre les différentes classes de la société, ne sont pas les mêmes en Nouvelle-Zélande, par rapport au Royaume-Uni par exemple, ce qui peut également expliquer une grande homogénéité linguistique en Nouvelle-Zélande : “Social class differences are also less established in NZ than in many other parts of the world. [...] From the beginning, therefore, there was a narrower spread of social class in New Zealand and more mixing across the traditional social class boundaries.” Nous reviendrons ultérieurement dans la présente thèse (voir chapitre 9) sur les raisons historiques et sociolinguistiques de cette homogénéité qui, selon Trudgill (2004), est liée au processus d'émergence d'une nouvelle variété (*new-dialect formation*) en Nouvelle-Zélande.

Pour d'autres spécialistes de l'anglais néo-zélandais contemporain, l'homogénéité linguistique n'est qu'apparente en Nouvelle-Zélande. C'est par exemple le cas de Bauer et Bauer (2002 : 169) : “The regional homogeneity of New Zealand English is frequently commented on. Similar observations on varieties such as Australian English were simply precursors to the discovery of regional dialects.” Dans la mesure où l'anglais s'est implanté et développé plus tard en Nouvelle-Zélande que dans d'autres endroits du monde où la variation régionale est fréquente et bien documentée, il y aurait donc un décalage qui impliquerait que de la variation régionale et/ou sociale serait tout juste en train d'émerger en anglais néo-zélandais.



Ici, nous allons nous intéresser aux variables régionales et sociales qui sont décrites et commentées dans la littérature sur le *NZE* contemporain, ce qui, bien sûr, nous servira de référence dans l'étude de notre propre corpus.

### 3.3.1 La variété dite « du Southland »

La région du Southland est la seule région en Nouvelle-Zélande qui est reconnue par les chercheurs comme ayant sa propre identité et son propre accent. Cette exception trouve ses racines dans l'histoire de la colonisation de la Nouvelle-Zélande, comme cela a déjà été suggéré au chapitre précédent (voir chapitre 2, 2.2.3). Gordon et Maclagan (2008 : 66) résument ainsi les raisons de cette exception : “There is one exception to this general rule, and that is in the Southern part of the South Island of New Zealand – Southland and parts of Otago – where many of the early settlements were predominantly Scottish [...]. This influence can still be heard in what is known locally as the ‘Southland burr’, a semi-rhotic variant of New Zealand English (NZE).”

En revanche, il existe bien des attitudes et des stéréotypes, perpétués par les Néo-Zélandais eux-mêmes, quant à d'autres régions néo-zélandaises qui auraient également un accent particulier. Nous souhaitons citer Gordon et Maclagan (2008 : 66) à ce sujet : “Work by Pamela Gordon (1997) on attitudes towards varieties of NZE demonstrated strongly held local beliefs about the ‘pseudo-English’ of Christchurch and Canterbury, the slowness of West Coast speech, and so on. The view of linguists is that regional phonological variation in New Zealand (apart from Southland) has so far not been demonstrated.” Ainsi, même s'il n'y a pas de véritable consensus au sein de la communauté des chercheurs en ce qui concerne la variation régionale en Nouvelle-Zélande et sur le fait de savoir si elle a été assez étudiée ou non, il y a du moins consensus sur l'exception que constituent le Southland et l'Otago.

Afin d'avoir une idée plus précise de ce que sont le Southland et l'Otago, et surtout de mieux situer géographiquement ces deux régions limitrophes, nous proposons les cartes<sup>40</sup> ci-après (voir figures 11, 12 et 13). Nous allons maintenant voir quels sont les traits phonologiques (variables systémiques), les différences réalisationnelles et/ou les différences distributionnelles qui font de l'accent de l'Otago et du Southland un système à part. Afin de dresser ce portrait, nous allons nous fonder principalement sur les travaux de Gordon et Maclagan (2008) ainsi que sur Bauer (1997).

Avant de commencer leur inventaire des traits spécifiques à la variété d'anglais parlée dans le Southland et l'Otago, Gordon et Maclagan (2008 : 67) insistent sur le fait que cette variété est bien connue des experts depuis plusieurs années mais qu'une recherche systématique n'y a été menée que très récemment. Ce commentaire attire notre attention dans la mesure où notre propre enquête a été menée en Otago et que certains de nos locuteurs sont originaires du Southland (voir chapitre 6). Comme nous l'avons déjà vu au début de cette

---

<sup>40</sup> Ces cartes sont disponibles gratuitement au téléchargement à l'adresse suivante : <http://map-of-newzealand.co.uk/>.

section, le trait le plus saillant de la variété parlée dans l'extrême sud de l'île du Sud est la présence de formes rhotiques (d'une rhoticité variable donc) dans le système de ses locuteurs.



Figure 11 : carte des régions néo-zélandaises



Figure 12 : carte de l'Otago



Figure 13 : carte du Southland

L'un des premiers à avoir travaillé sur cette rhoticité variable est Bartlett (1992), dont Gordon et Maclagan (2008 : 67) résumant les conclusions : “Bartlett indicates that the realisation of postvocalic /r/ in SldE [Southland English] is approximal rather than rolled or flapped. He found considerable variation in the degrees of rhoticity ranging from nearly fully-rhotic speakers (especially older males from rural areas) to non-rhotic speakers. However, partially rhotic speakers were in the majority with extremes being rare.” La rhoticité étant un trait caractéristique des variétés écossaises de l’anglais, la rhoticité variable observée dans le sud de l’île du Sud est analysée comme étant une trace phonologique de la forte présence écossaise dans la région. Nous reviendrons bien sûr sur les variétés écossaises de l’anglais au chapitre suivant (voir chapitre 4). Nous incluons simplement ci-après une carte<sup>41</sup> (voir figure 14) qui permet de visualiser la présence écossaise dans le sud de l’île du Sud de la Nouvelle-Zélande. Plus précisément, cette carte indique le pourcentage d’habitants nés en Écosse recensés en 1878 parmi les habitants non-maoris dans les différents comtés néo-zélandais. On observe clairement à partir de cette carte que la présence écossaise est beaucoup plus forte et nettement plus dense dans le Southland et dans les zones côtières et centrales de l’Otago que partout ailleurs en Nouvelle-Zélande.

Revenons-en à la rhoticité caractéristique de la variété d’anglais parlée dans l’extrême sud de la Nouvelle-Zélande. Les recherches de Bartlett, ainsi que quelques autres ensuite, ont révélé que le contexte phonologique a une grande influence sur la réalisation ou non du phonème /r/ chez les locuteurs de cette variété. Par exemple, il a été prouvé que les locuteurs de l’extrême sud réalisent beaucoup plus fréquemment le /r/ dans les mots de l’ensemble lexical NURSE que dans les autres ensembles lexicaux. Pour Bartlett (1992 cité dans Gordon & Maclagan, 2008 : 67), /r/ est réalisé sous la forme d’une voyelle rhoticisée dans ce contexte. Hay *et al.* (2008 : 99) ajoutent à ce sujet : “The precise extent of the area where rhotic NURSE is used is not currently clear. Recent research (Kennedy 2006) has indicated that rhotic NURSE pronunciations extend into parts of Otago as well as Southland.”

Selon Bartlett, les jeunes locuteurs produisent plus de /r/ dans ce contexte que les locuteurs plus âgés. Il ajoute également (Bartlett 2003) que cela pourrait être une manifestation identitaire : ce qu’il appelle la *Southland pride*. Si l’on recoupe ces deux conclusions, on peut établir que la rhoticité est donc décrite comme toujours productive dans l’extrême sud, en particulier dans les mots de l’ensemble lexical NURSE. Bartlett offre en fait le bilan suivant : les locuteurs vivant dans des zones rurales et âgés de plus de 65 ans sont plus susceptibles d’être rhotiques, ceux âgés de 40 à 49 ans sont variablement rhotiques, et ceux âgés de 20 à 29 ans sont susceptibles de ne conserver la rhoticité que dans les mots de l’ensemble lexical NURSE. La rhoticité serait donc globalement récessive, mais productive dans un seul et unique contexte : les mots de l’ensemble lexical NURSE, avec la possibilité que cette rhoticité circonscrite à un seul et unique ensemble lexical soit en train de s’étendre à des régions historiquement non-rhotiques, et par exemple certaines zones de l’Otago, et au-delà.

---

<sup>41</sup> Cette carte et les informations qui la concernent sont disponibles sur le site officiel de l’Encyclopédie de la Nouvelle-Zélande *Te Ara* à l’adresse suivante : <http://www.teara.govt.nz/en/map/216/percentage-of-scottish-born-among-all-non-maori-people-in-new-zealand-counties-1878>.



Nous reviendrons sur l'influence de l'environnement phonétique vocalique sur la rhoticité dans notre corpus au chapitre 7.

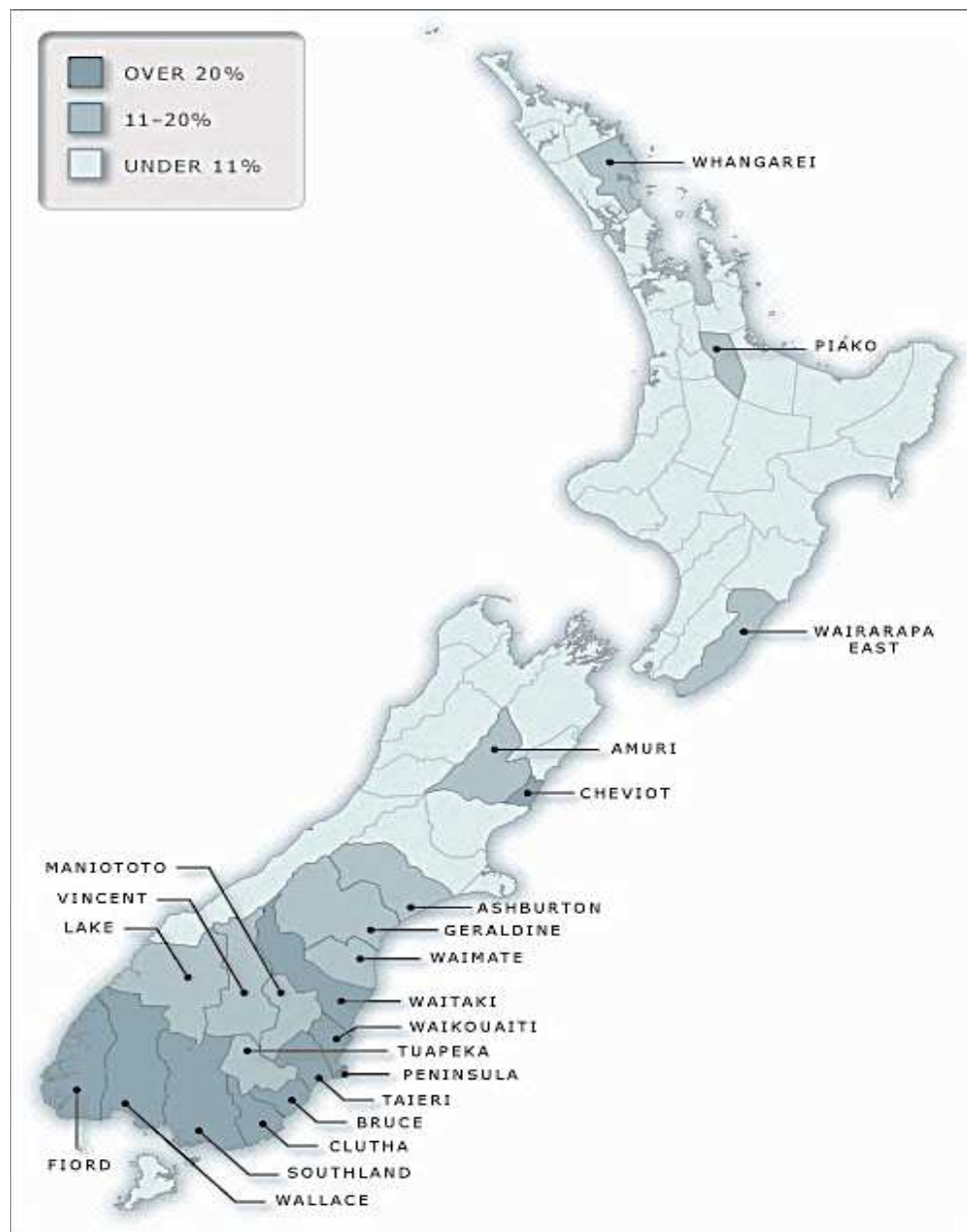


Figure 14 : carte de la présence écossaise en Nouvelle-Zélande à partir des données du recensement de 1878

Pour ce qui est des autres contextes phonologiques, il existe une grande variation en ce qui concerne la réalisation du /r/ en position finale de mot (dans *car* par exemple) ainsi que du /r/ syllabique (dans *letter* par exemple). Toujours selon Bartlett, les /r/ pré-consonantiques (dans *card* par exemple) ont moins de chances d'être maintenus par un locuteur variablement rhotique. Bauer et Warren (2008 : 54-55) notent tout de même que l'un des mots, qui n'appartient pas à l'ensemble lexical NURSE, dans lequel la rhoticité est généralement

observable chez l'ensemble des Néo-Zélandais est le nom *Gore*, à savoir le lieu géographique communément considéré comme l'« épïcêtre » de la rhoticité en Nouvelle-Zélande.

Toutefois, la rhoticité, ou une rhoticité variable pour être exacte, n'est pas le seul phénomène phonologique caractéristique de l'extrême sud de l' le du Sud. Gordon et Maclagan (2008 : 67), qui mentionnent notamment les travaux de Bartlett (2003), notent que ce dernier relève deux caractéristiques phonologiques, moins marquées que la rhoticité certes, mais essentielles. La première est que les locuteurs du Southland utilisent la voyelle de TRAP dans les mots de l'ensemble lexical BATH. Pour ces locuteurs, il y aurait donc un *merger* TRAP/BATH si bien que les mots *cat*, *castle* et *dance* seraient prononcés avec la même voyelle. Gordon et Maclagan insistent sur le fait que cette caractéristique serait en train de se perdre et ne serait donc présente que chez les locuteurs les plus âgés, les jeunes locuteurs utilisant la voyelle standard de BATH, et non celle de TRAP, dans les mots de l'ensemble lexical BATH. Il pourrait s'agir, sinon d'un *merger*, d'une distribution lexicale différente dans cette variété. Nous reviendrons sur ce processus de TRAP/BATH-*split* au prochain chapitre (voir chapitre 4).

La seconde caractéristique, dont nous avons déjà parlé précédemment (voir 3.2.4), est le maintien de l'opposition /w/ vs. /ɹ/ dans la paire *witch/which* par exemple. Cette opposition étant présente dans les variétés écossaises de l'anglais, il s'agit là encore, pour de nombreux experts, d'un héritage, d'une influence de la présence écossaise dans l'extrême sud de la Nouvelle-Zélande sur l'inventaire phonologique de la variété qui y est parlée. Bartlett (2003) a révélé une corrélation entre l'âge des locuteurs qu'il a analysés et la productivité de cette opposition : les locuteurs les plus âgés retiennent cette opposition dans un plus grand nombre de mots que les autres locuteurs, et notamment des mots grammaticaux, là où les autres locuteurs la retiennent majoritairement dans des mots lexicaux. De manière générale, les locuteurs de l'extrême sud de l' le du Sud retiendraient plus (et/ou plus longtemps) cette opposition que les autres locuteurs néo-zélandais, chez qui cette opposition est en train de disparaître rapidement ou a déjà disparu. Dans la mesure où nous n'aurons pas le loisir de nous concentrer sur ce phénomène dans la présente thèse, nous pouvons dire que les conclusions de Bartlett sont globalement confirmées par ce que nous observons à partir des données de notre corpus PAC puisque seuls les locuteurs de la génération la plus ancienne montrent une réalisation fréquente des mots grammaticaux et lexicaux comprenant le digraphe <wh> sous la forme [ɹ].

### 3.3.2 La variation sociale en Nouvelle-Zélande

Nous venons de le voir, il existe bien de la variation régionale en Nouvelle-Zélande, même si celle-ci est très circonscrite par rapport à ce que l'on peut observer en Angleterre, en Irlande ou en Amérique du Nord notamment. Nous l'avons bien spécifié, nous ne nous intéressons ici qu'à la variation phonético-phonologique, c'est-à-dire aux différents accents, et non aux différents dialectes néo-zélandais à proprement parler. Force est de constater malgré tout que des variables phonético-phonologiques sont souvent accompagnées d'autres variables, de type lexical, syntaxique ou pragmatique, si bien que souvent, la découverte de



nouveaux accents mène en fait à la découverte de nouveaux dialectes. Nous ne sommes donc pas surpris de constater que l'accent de l'extrême sud de l'île du Sud (voir 3.3.1) correspond en réalité à l'un des trois dialectes néo-zélandais répertoriés par Bauer et Bauer (2002, 2003).

Dans leurs travaux, Bauer et Bauer distinguent en effet trois zones dialectales en Nouvelle-Zélande : le Nord (regroupant l'extrême nord de l'île du Nord ainsi que le plateau central de l'île du Nord), le Centre (regroupant la zone au sud du plateau central de l'île du Nord et allant jusqu'à la rivière Waitaki ainsi que jusqu'à Queenstown et Wanaka dans l'île du Sud), et enfin le Sud (regroupant les zones côtières, centrales et sud de l'Otago ainsi que le Southland). Qu'en est-il de la carte de la variation sociale en Nouvelle-Zélande ?

Comme c'était le cas pour la variation en général, et pour la variation régionale en particulier, il faut s'entendre sur ce que l'on nomme variation sociale. Et là encore, les experts ne sont pas tous d'accord sur ce qu'il faut mesurer ou sur comment le mesurer. Ce qui est sûr néanmoins, et c'est l'un des points sur lequel il y a effectivement consensus, c'est que la société néo-zélandaise n'est pas une réplique de la société britannique. Cependant, la société néo-zélandaise n'est pas non plus une société totalement dépourvue de classes, et donc des clivages qui vont avec. Comme le dit Belich (1996 : 321 cité dans Gordon & Maclagan, 2008 : 68) : "Colonial life blurred class boundaries and mixed together all elements of society. Jack considered himself in many respects as good as his master. But there were still boundaries to blur and elements to mix. Master was still master, and Jack was still Jack." Les différences de classe sociale sont donc bien réelles en Nouvelle-Zélande et peut-être même encore plus aujourd'hui qu'hier. Nous reviendrons plus en détail sur la notion de classe sociale et sur son histoire en Nouvelle-Zélande au chapitre 9 qui sera consacré à notre perspective sociolinguistique sur les données de notre corpus PAC.

Seulement, comment parler de ces différences afin de faire un portrait précis de la variation sociale en Nouvelle-Zélande ? Et comment faire le lien entre les origines sociales d'un locuteur, sa situation socio-économique, et son discours ? Hay *et al.* (2008 : 101) résumant assez bien le problème : "A problem for sociolinguists in NZ is that, because speech is one of the marks of social difference, analysing social class differences in spoken language can be rather circular." Qui plus est, il semble difficile d'emprunter le système de classification utilisé par d'autres chercheurs dans d'autres pays dans la mesure où ces classifications sont justement le reflet de la structure de la société locale et de son fonctionnement. Hay *et al.* (2008 : 101) prennent l'exemple de Chambers et Trudgill (1998 : 59) qui ont utilisé les catégories suivantes pour leurs travaux menés à Norwich, dans le nord-est de l'Angleterre : *Middle Middle Class*, *Lower Middle Class*, *Upper Working Class*, *Middle Working Class* et *Lower Working Class*. Ces catégories ne sont pas nécessairement adaptées aux études menées en Nouvelle-Zélande (voir chapitre 9).

Gordon et Maclagan (2008 : 69) décrivent le système conçu par Elley et Irving (1985) qui consiste à assigner un chiffre allant de 1 à 6 aux locuteurs selon leur situation socio-professionnelle. Le chiffre « 6 » correspond à la classe la moins favorisée, à laquelle appartient par exemple la main d'œuvre non-qualifiée. Le chiffre « 1 » correspond à la classe la plus favorisée, à laquelle appartiennent les professions libérales comme avocat, médecin etc. À cette première classification est ajoutée une seconde qui correspond au niveau d'études

des locuteurs et qui a été mise au point par le Ministère de l'Éducation néo-zélandais en 1990 (Gordon & Maclagan, 2008 : 69). Ces deux systèmes de classification ont été utilisés conjointement pour analyser les enregistrements du *Canterbury Corpus* (projet *ONZE*) par exemple.

Toutefois, même si plusieurs méthodes existent, et même si d'autres méthodes que celles évoquées jusqu'à présent peuvent être conçues et adoptées selon les cas, la méthode conventionnelle de classification qui est communément adoptée pour traiter de la variation sociale en Nouvelle-Zélande est calquée sur celle mise en place par Mitchell et Delbridge (1965) dans leurs fameux travaux sur l'anglais australien. Cette méthode pose un continuum phonético-phonologique le long duquel sont placés les différents accents et le long duquel il est par conséquent possible de visualiser la variation sociale. Ainsi, on peut postuler l'existence de trois accents en Nouvelle-Zélande : le *Cultivated NZE*, le *General NZE* dont nous avons déjà parlé (voir 3.1.2), et le *Broad NZE* (Gordon & Maclagan, 2008 : 69).

Dans leur compte-rendu de la variation sociale en Nouvelle-Zélande, Gordon et Maclagan (2008) soulignent les lieux de variation privilégiés, soit les plus marqués, de la variation sociale. Elles notent ainsi que la prononciation des diphtongues de FACE, PRICE, GOAT et MOUTH sont un fort indicateur d'appartenance sociale, tout comme la prononciation des voyelles antérieures de KIT, DRESS et TRAP ainsi que des diphtongues centralisantes de NEAR et SQUARE. Il se trouve que ces voyelles, comme nous l'avons vu au début de ce chapitre, sont caractéristiques en Nouvelle-Zélande, c'est pourquoi Gordon et Maclagan (2008 : 70) soulignent que les locuteurs du *Cultivated NZE* auront une prononciation plus proche de la *RP* sur le continuum tandis que les locuteurs du *Broad NZE* auront le système le plus éloigné de la *RP* qui soit. Nous reviendrons au chapitre suivant (voir chapitre 4) sur les caractéristiques phonético-phonologiques de la *RP*. Gordon et Maclagan (2008 : 70-71) fournissent le tableau ci-après (voir tableau 6) pour illustrer les différences de prononciation entre les deux accents « extrêmes », à savoir *Cultivated vs. Broad*.

Au niveau consonantique, on note que le *TH-fronting*, dont nous avons déjà parlé (voir 3.2.4), est un indicateur d'appartenance sociale, et Gordon et Maclagan (2008 : 70) soulignent que ce trait est fortement stigmatisé par les locuteurs issus des classes les plus aisées, et donc par les locuteurs du *Cultivated NZE*. Ceux-ci sont moins susceptibles de vocaliser les /l/ finaux, ils sont également moins susceptibles de réaliser le /t/ sous la forme d'une battue alvéolaire (*tapping/flapping*) dans les mots comme *city* dans lesquels le /t/ est en position intervocalique. Enfin, ils sont moins susceptibles de palataliser les agrégats consonantiques du type /tr/ ou /str/.

Afin d'illustrer le fait qu'il existe bien en Nouvelle-Zélande des stéréotypes et des attitudes associés aux différents accents, il nous faut rendre compte du travail effectué par Bayard (1995 : 103-105) qui a démontré que les Néo-Zélandais éprouaient une sorte de rejet pour leur propre variété d'anglais : ce qu'il appelle un *cultural cringe*. De fait, les personnes qu'il a interrogées trouvaient que les locuteurs qu'ils avaient écoutés avaient un accent « acceptable » lorsque ceux-ci étaient des locuteurs de ce qui est appelé le *General NZE*. En revanche, aucun des locuteurs écoutés n'était jugé comme ayant de l'assurance, comme ayant le sens de l'humour ou comme étant particulièrement intelligent.

Variable	Cultivated NZE speaker	Broad NZE speaker
KIT	ɪ	ə
DRESS	ɛ	ɛ
TRAP	ɛ	ɛ
FACE	æɛ	æe
PRICE	ɹe	ɹ'e or æe
MOUTH	aʊ	ɛə
GOAT	əʊ	æʌ
NEAR/SQUARE	ɪə (eə) / ɛə	ɪə FOR BOTH
Dark /l/	often [ɫ]	usually [ʊ]
Intervocalic /t/	usually [t <sup>h</sup> ]	usually [ɾ]
/tr/ and /str/	usually [tɹ̥] and [stɹ̥]	usually [tʃɹ̥] and [ʃtɹ̥] or [ʃtʃɹ̥]
/θ/	θ	f, especially in <i>with</i>
/ʍ/	[w] or [ʍ]	[w]

Tableau 6 : les principales différences entre le *Cultivated* et le *Broad NZE* d'après Gordon et Maclagan (2008)

De la même façon, Gordon et Maclagan (2008 : 71) rapportent qu'une étude menée par Gordon (1997) a démontré qu'il était particulièrement dommageable socialement pour les jeunes femmes néo-zélandaises de parler le *Broad NZE*. Dans cette étude, il était demandé à des Néo-Zélandais d'associer un enregistrement audio à une photo de femme : "The results showed very clearly that the clothes and speech variety associated with a young lower class New Zealand woman produced a depressing stereotype, in which she was said to have the lowest intelligence, lowest family income, and be most likely to smoke and to be promiscuous. When asked for a possible occupation, the most frequent responses given by the subjects were 'unemployed', 'single parent' or 'prostitute'."

La variation sociale est donc bien une réalité en Nouvelle-Zélande que nous devons bien évidemment prendre en compte au moment de traiter nos propres données. Comme nous l'avons signalé à plusieurs reprises, ces questions sont l'objet du dernier chapitre de notre thèse.

### 3.4 Le système suprasegmental du *NZE*

Afin d'achever notre portrait phonético-phonologique de l'anglais néo-zélandais, il nous faut parler des traits non plus segmentaux mais suprasegmentaux qui caractérisent cette

variété d'anglais. De la même façon que nous avons souligné au chapitre précédent (voir chapitre 2, 2.1.3) que nous ne sommes pas spécialistes de morphosyntaxe mais qu'une description des caractéristiques du *NZE* à ce niveau nous permettrait de mieux appréhender cette variété et ses spécificités, nous tenons à souligner ici que les aspects suprasegmentaux du *NZE* ne sont pas le sujet principal de la présente thèse, mais ces caractéristiques pouvant avoir un impact au niveau segmental et contribuant à la spécificité néo-zélandaise, nous ne pouvons, nous semble-t-il, en faire abstraction.

Comme nous l'avons mentionné en préambule de ce chapitre (voir 3.1), la différence entre la description du système segmental et la description des phénomènes suprasegmentaux est que ces derniers affectent non pas un seul segment, un seul bloc phonologique pour ainsi dire, mais plusieurs. Ils s'observent donc en contexte de parole continue et affectent le système de manière plus globale. L'étude des traits suprasegmentaux d'une variété d'une langue se concentre sur les caractéristiques dites prosodiques de cette variété. Parmi les traits suprasegmentaux majeurs qui méritent d'être décrits, et qui constituent les caractéristiques prosodiques de la variété étudiée, il y a l'intonation, l'accent et le rythme. Notons que le 'r' de *sandhi* (voir 3.2.1) est donc considéré comme un phénomène suprasegmental et, comme nous l'avons déjà signalé, nous allons y revenir en détail au chapitre 7.

### 3.4.1 L'intonation

Cruttenden (2008 : 270) fournit une définition précise de ce qu'est l'intonation et souligne surtout son importance dans les différentes variétés de l'anglais :

“The acoustic manifestation of intonation is fundamental frequency [F0][...] which is perceived by listeners as pitch. Pitch changes in English have three principal functions: (i) they signal the division of utterances into INTONATIONAL PHRASES [...], boundaries between intonational phrases generally correspond syntactically with clause and major syntactic phrase boundaries; (ii) they signal syllables with primary and secondary accent [...]; and (iii) the shape of the tunes produced by pitch changes can carry various types of meaning, primarily discoursal (i.e. establishing the links between various parts of utterances) and attitudinal.”

Une particularité intonative bien connue en *NZE*, étudiée notamment par Britain (1992) mais restant encore assez peu documentée dans l'ensemble, est le *High Rising Tone* (*HRT*, ou encore *High Rise Terminal*), très présent en Australasie. De fait, comme le souligne Warren (2005) : “This dramatic rising intonation pattern found at the end of statement utterances is a type of intonation that has been observed in many other varieties of English, being found also in the United States [...], Canada [...], Australia [...], and the United Kingdom [...]” Il s'agit donc d'une montée intonative généralement caractéristique des contextes interrogatifs mais qui est employée dans ces différentes variétés de l'anglais dans les assertions positives. Or, si cette particularité intonative a été observée dans de nombreuses

variétés de l'anglais, pourquoi en parler pour l'anglais néo-zélandais ? La réponse est simple : quand bien même ces *HRTs* ont été observés dans d'autres variétés de l'anglais, ils sont employés plus ou moins fréquemment et avec des significations différentes. Il se trouve que dans les variétés australasiennes de l'anglais (Nouvelle-Zélande et Australie principalement), ces *HRTs* sont très fréquemment employés par les locuteurs natifs, à des fins diverses.

Certains linguistes, tel Lakoff (1975 : 17, cité dans Hay *et al.*, 2008 : 28), ont par exemple révélé que ce phénomène était plus présent dans le discours féminin que dans le discours masculin. Cette observation a amené plusieurs interprétations concurrentes. Dans la mesure où, comme l'expliquent bien Hay *et al.* (2008 : 28), une montée intonative peut avoir deux significations élémentaires, c'est-à-dire signaler une question ou indiquer l'incertitude du locuteur, l'emploi plus fréquent des *HRTs* par les femmes néo-zélandaises que par les hommes néo-zélandais a été interprété comme l'expression de leur incertitude. Cette observation, ajoutée au fait que les femmes néo-zélandaises utilisent déjà plus de tags (*isn't it ?*) et de marqueurs discursifs (*you know*, voir chapitre 2, 2.3.3.2), a mené au constat suivant (Hay *et al.*, 2008 : 28) : "So it really looked as though women, and especially New Zealand women, were even more uncertain than most."

D'autres chercheurs (Bauer 1994b : 391) y ont vu une corrélation avec le fait que ce procédé est utilisé par les locuteurs qui recherchent la confirmation ou l'assentiment de leur interlocuteur. Pour Meyerhoff (1991), qui a également travaillé sur le marqueur discursif *eh* en *NZE* contemporain (voir chapitre 2, 2.3.3.2), les *HRTs* ont une fonction à la fois instrumentale et affective. De fait, selon elle, les *HRTs* aident à surmonter les obstacles à la construction mutuelle d'une conversation en s'assurant que les participants partagent bien un socle commun de connaissances et de valeurs et en intégrant les besoins et les envies des interlocuteurs. Warren (2005 : 210) résume cette idée de la façon suivante : "So *HRTs* appear to invite the hearer to contribute to the production of the interaction and their use emphasises the in-group membership of speaker and hearer (Warren & Britain, 2000)."

Les *HRTs* ne seraient donc plus tant la manifestation de l'incertitude apparemment caractéristique du discours féminin mais la marque d'une plus grande politesse et d'une plus grande attention portée par les locutrices au confort de leur(s) interlocuteur(s) (Holmes 1990 cité dans Hay *et al.* 2008 : 28). Britain (1992 : 98) résume ainsi son point de vue sur l'emploi des *HRTs* en Nouvelle-Zélande : "As Horvath (1985:132) concluded, 'the underlying meaning of rising tones...is that by using such tones a speaker *requests the heightened participation of the listener*' (emphasis in the original). They are most used as such by those members of New Zealand society for whom the affective meaning of conversation is an important cultural characteristic, namely, Pakeha women and Maori."

De plus, même s'il est vrai que les premiers *HRTs* ont été observés dans le discours de locutrices, et non de locuteurs, les *HRTs* sont maintenant une caractéristique du discours de la plupart des Néo-Zélandais, hommes et femmes, jeunes et plus âgés. La diffusion de ce phénomène en Nouvelle-Zélande pose par conséquent plusieurs questions : la distinction entre la montée intonative caractéristique des interrogations et la montée intonative dans les assertions positives (*HRT*) est-elle menacée en *NZE* contemporain ? Si oui, quelle stratégie est

mise en place par les locuteurs pour maintenir une distinction afin d'éviter les malentendus ? D'autre part, si l'emploi des *HRTs* s'est « démocratisé », continue-t-il d'évoluer, et dans quelle direction ?

Warren (2005 : 209-230) fournit des éléments de réponse essentiels à ces questions. En premier lieu, il insiste sur le fait que même si les *HRTs* ont été observés dans différentes variétés de l'anglais, ils sont sujets à énormément de variation :

“Such variation is exemplified in one study of HRTs in NZE, which noted that these rises can cover a material as brief as a single syllable or more than an entire word, can correspond to a rise in fundamental frequency (F0) that may be less than 50 Hz or more than 100 Hz, and can consist of late rises starting after the nuclear accented syllable, as well as rises from the accented syllable (Britain & Newman, 1992: 4-8).”

À partir de trois corpus de données orales distincts sur l'anglais néo-zélandais, Warren (2005 : 224) formule la conclusion suivante : “It appears from these data that the characterization of the HRT as a tune that rises steadily from the nuclear syllable may be too restrictive to describe these rises in NZE.” En effet, dans son étude, il a pu observer des différences générationnelles évidentes : les locuteurs plus âgés utilisent des *HRTs* (assertions ou interrogations) dans lesquels la montée commence tard, c'est-à-dire sur les syllabes post-nucléaires (ce qu'il appelle des *late rises*), tandis que les locuteurs plus jeunes, qui utilisent proportionnellement beaucoup plus de montées intonatives, utilisent des *HRTs* dans lesquels la montée commence plus tôt (ce qu'il appelle des *early rises*), soit dès la syllabe nucléaire, et ce particulièrement dans les questions. Qui plus est, les *early rises* sont plus facilement interprétés comme étant des questions que les *late rises*, que ce soit chez les hommes ou chez les femmes.

Les travaux de Warren montrent par conséquent deux phénomènes importants : d'abord, une tendance plus forte chez les jeunes locuteurs néo-zélandais à l'emploi des *early rises* dans les assertions et surtout dans les questions, ce qui menace la distinction entre interrogation et assertion, et ensuite, la spécificité néo-zélandaise étant donné que des *early rises* ont certes été observés dans d'autres variétés de l'anglais, notamment par Watt (1994 cité dans Warren 2005 : 224) au Canada, ou par Gussenhoven (1983) pour l'anglais britannique, mais jamais dans des assertions.

Reste une question complexe pour Warren : cet emploi différencié de *late rises* et de *early rises* chez les jeunes locuteurs néo-zélandais est-il une illustration de la variation intonative en Nouvelle-Zélande ou la preuve d'un changement intonatif en cours ? Pour Warren (2005 : 225), la tâche semble délicate :

“Establishing the phonological categories for intonation is much more complicated. The minimal pair technique just illustrated for segmental phonemes depends on the Saussurian dichotomy of content and form, that is, a change in signified meaning is occasioned by a minimal contrastive change in form. When we turn to intonation, we find, as noted earlier, that



the meanings are much more complex and less referential, and therefore more difficult to pin down.”

Il n'est donc pas possible de traiter des phénomènes prosodiques suprasegmentaux comme on traite des phénomènes segmentaux. Afin de formuler des conclusions quant à ses observations, Warren (2005 : 227) se réfère à Ladd (1996) selon lequel il existe quatre types de différences en ce qui concerne l'intonation entre deux langues ou entre deux variétés d'une langue : des différences sémantiques, des différences systémiques, des différences réalisationnelles et enfin des différences phonotactiques. Il en conclut qu'en ce qui concerne le *NZE* contemporain, on observe une différence intonative d'ordre sémantique, dans la mesure où des montées intonatives sont attestées en *NZE* à la fois pour les questions et pour les assertions, là où, dans les autres variétés de l'anglais, les montées intonatives signalent systématiquement des questions. Il en conclut également que l'on observe une différence d'ordre systémique en Nouvelle-Zélande, dans la mesure où un sous-groupe identifié de locuteurs (les plus jeunes locuteurs néo-zélandais) utilise des montées intonatives distinctes dans les assertions et dans les questions.

Cette dernière conclusion implique que l'inventaire phonologique des contours intonatifs est en train d'évoluer en Nouvelle-Zélande et, en l'occurrence, d'acquérir une montée intonative supplémentaire à savoir le *early rise* utilisé dans les assertions. Warren (2005 : 228) nuance toutefois ses conclusions en soulignant que si ce phénomène se perd à mesure que la jeune génération vieillit (*age grading*, Labov 1994), il devra être reconsidéré comme une illustration de la variation sociophonétique en Nouvelle-Zélande et donc comme une différence purement réalisationnelle entre les *HRTs* produits par les jeunes locuteurs néo-zélandais et ceux produits par les locuteurs plus âgés.

### 3.4.2 L'accent lexical

Comme l'écrit Cruttenden (2008 : 235) : “The accentual shape of a word, in terms of the degree of prominence associated with its parts, is a reality for both the speaker and the listener.” Le placement de l'accent lexical dans les différentes variétés de l'anglais est donc un élément essentiel pour reconnaître les différentes variétés de l'anglais, et *a fortiori* pour les distinguer. Toutefois, avant de décrire les spécificités néo-zélandaises en ce qui concerne l'accent lexical, nous voulons définir précisément ce que nous entendons par accent lexical. Il s'agit de l'élément essentiel de l'identité des mots polysyllabiques en anglais : en effet, tout mot polysyllabique reçoit un accent en anglais, c'est-à-dire qu'une ou plusieurs de ses syllabes aura une proéminence prosodique plus importante que les autres. Cette ou ces syllabes se détacheront des autres par leur intensité sonore.

Le fait que l'on étudie le placement de l'accent lexical dans les différentes variétés de l'anglais, et en l'occurrence en anglais néo-zélandais, signifie qu'il y a de la variation régionale (géographique) en ce qui concerne ce phénomène suprasegmental. Comment cela s'explique-t-il dans la mesure où le placement de l'accent lexical est en partie régi par un

certain nombre de règles, notamment morphologiques ? Cruttenden (2008 : 235) offre un élément de réponse intéressant à cette question : “The accentual pattern of English words is fixed, in the sense that the main accent always falls on a particular syllable of any given word, but free, in the sense that the main accent is not tied to any particular point in the chain of syllables constituting a word, as it is in some languages, e.g. to the penultimate syllable in Polish, to the first in Czech and to the last in French.” Les schémas accentuels peuvent donc varier en anglais, comme nous allons le voir tout de suite avec le cas particulier du *NZE*.

Nous l’avons vu au chapitre précédent (voir chapitre 2, 2.3.3.3), l’anglais néo-zélandais « hésite » parfois, notamment en ce qui concerne les aspects morphosyntaxiques, à suivre le modèle britannique ou à adopter le modèle américain. Pour ce qui est du placement de l’accent lexical, nous pouvons dire que le *NZE* suit le système de la *RP*, à quelques exceptions près. Par exemple, les mots suffixés en *-ary/-ory* prennent un accent secondaire (ou tertiaire) en *NZE*, comme en anglais américain (Wall 1939 ; Hay *et al.* 2008 : 29-30). Ces suffixes étant des suffixes dérivationnels, ils ne prennent généralement pas d’accent et sont donc neutres, comme en *RP* (*secretary* ['sekɹətɹi], où le suffixe est réduit par élision de la voyelle inaccentuée. En *GA* en revanche, ces suffixes prennent un accent secondaire et sont donc prononcés avec une voyelle pleine (non-réduite) : ['sekɹə,teɹi]. En *NZE* ce mot serait prononcé ['sekɹə,teɹi].

D’autre part, une tendance a été observée en Nouvelle-Zélande vers une accentuation plus systématique de la première syllabe des mots polysyllabiques. Warren et Britain (2000 : 147) ont par exemple noté que les mots '*spectator*, '*dictator* et '*frustrate* pouvaient être accentués sur la première syllabe en *NZE*. Ils interprètent ce phénomène soit comme une influence de l’anglais américain sur l’anglais néo-zélandais, soit comme une évolution interne au *NZE* vers une accentuation plus systématique de la première syllabe des polysyllabiques, ce schéma accentuel étant déjà le plus fréquent en anglais.

De la même façon, on observe de la variabilité dans les schémas accentuels des mots bisyllabiques fonctionnant par paires nom/verbe. Ceux-ci sont généralement accentués 10 pour le nom (par exemple : *a* 'record) et 01 pour le verbe (par exemple : *to* re'cord). Là encore, la tendance est à placer l’accent sur la première syllabe, même pour le verbe, si bien que ce dernier peut devenir homophone du nom. Hay *et al.* (2008 : 29) notent que la tendance est à un changement du schéma accentuel du verbe (vers 10) et non à un changement du schéma accentuel du nom (vers 01). Elles soulignent également que les différences accentuelles entre le *NZE* et la *RP* ne se limitent pas à ce contexte mais incluent d’autres mots comme '*mankind*, '*technique* ou '*cashier*, tous accentués sur la première syllabe en anglais néo-zélandais mais sur la seconde en anglais britannique.

### 3.4.3 Le rythme du *NZE*

Terminons notre panorama de la prosodie néo-zélandaise par un bref compte-rendu de ce que disent les travaux sur le rythme du *NZE*. Nous avons déjà abordé ce sujet au chapitre précédent (voir chapitre 2, 2.3.2.2) lorsque nous avons parlé de la typologie rythmique des

langues et comparé succinctement le maori, la variété d'anglais maori appelée *Maori English* et le *NZE*. Nous l'avons vu, la variété néo-zélandaise de l'anglais est généralement considérée dans la littérature comme étant une variété plus syllabique qu'accentuelle. Toutefois, nous l'avons évoqué également, il n'y a pas de consensus au sein de la communauté scientifique en ce qui concerne la typologie rythmique des langues et la frontière entre langues dites accentuelles et langues dites syllabiques est de plus en plus floue et ténue. Les langues accentuelles sont par exemple réputées plus isochrones que les langues syllabiques, cependant les recherches sur ce sujet n'ont pas réussi à démontrer l'isochronie parfaite des pieds métriques en anglais par exemple (Cruttenden, 2008 : 265).

Cette notion que l'anglais néo-zélandais est plus syllabique repose sur l'étude des réductions vocaliques dans cette variété car ce sont les occurrences des voyelles pleines qui permettent souvent de prédire le rythme en anglais. Nous signalons que par réductions vocaliques nous entendons l'utilisation des formes faibles des mots grammaticaux. En effet, contrairement aux mots lexicaux qui, dans tous les contextes, c'est-à-dire aussi bien en isolation qu'en contexte de parole continue, conservent la même forme et sont par conséquent prononcés avec une ou plusieurs voyelles pleines, les mots grammaticaux possèdent plusieurs formes qui peuvent être utilisées selon le contexte. En contexte de parole continue, la forme dite « faible » sera généralement utilisée, mais parfois la forme dite « pleine » (ou « forte ») sera employée pour des raisons pragmatiques ou sémantiques (contraste, insistance par exemple). Ces formes faibles se caractérisent par une réduction vocalique (schwa généralement), la réduction de la longueur des sons et l'élision de certaines voyelles ou de certaines consonnes. Un exemple prototypique de réduction est le mot *and* qui, dans sa forme pleine est prononcé [ænd] tandis que, dans l'une de ses formes faibles, il peut être prononcé [n], comme dans le segment *salt and pepper* par exemple (Cruttenden, 2008 : 266).

Ces réductions vocaliques sont moins fréquentes en *NZE* qu'en *RP* (Bauer 1994b : 391) dans les syllabes inaccentuées ou les mots ne recevant pas d'accent tonique. Le maintien de voyelles pleines dans des syllabes inaccentuées se vérifie également au niveau lexical, dans les jours de la semaine par exemple dans lesquels le second élément est normalement réduit ([ˈmʌndeɪ] en *NZE* mais [ˈmʌndi] en *RP*), ainsi que dans le nom de l'équipe de rugby de Wellington ([ˈhʌŋkɪnz] en *NZE* mais [ˈhʌŋkənz] en *RP*) (Hay *et al.* 2008 : 30-31). La dimension moins isochrone des pieds en anglais néo-zélandais est souvent analysée comme la marque d'une influence de la langue maorie, qui est une langue syllabique, sur le rythme du *NZE* (Benton 1991 ; Warren 1998 ; Holmes 2005).

Les travaux menés par Nokes et Hay (2012 : 1-31) ont montré une évolution de la structure rythmique du *NZE*. Elles ont mis en place pour cette étude une mesure automatique de la variation moyenne de la durée et de l'intensité des voyelles successives dans le discours de plus de 500 Néo-Zélandais nés entre 1851 et 1988. Ces mesures sont venues confirmer le fait que les voyelles accentuées et inaccentuées sont moins différenciées en anglais néo-zélandais que dans les autres variétés de l'anglais, ce qui explique la différence de perception du rythme en *NZE* par rapport aux autres variétés de l'anglais. Ce sont les femmes qui semblent avoir été à l'initiative de ce changement, comme c'est le cas pour de nombreuses autres évolutions internes aux variétés de l'anglais dans le monde (voir chapitre 9). Cette

étude a également montré un changement dans la vitesse du discours des locuteurs, cette vitesse étant significativement plus grande chez les locuteurs plus jeunes que chez les locuteurs plus âgés.

Ceci nous amène au dernier point commenté dans la littérature sur le rythme du *NZE*, à savoir justement la vitesse du discours. Plusieurs études (Roach 1998 ; Robb, Maclagan & Chen 2004 ; Warren 1998) ont montré qu'en contexte de lecture à haute voix comme en contexte oral moins formel, les locuteurs néo-zélandais parlent significativement plus vite que leurs homologues américains ou britanniques. Hay *et al.* concluent par conséquent à ce sujet (2008 : 31) : “So even though both rate and rhythm are difficult to quantify satisfactorily, there is some hard evidence that when people complain that NZE is spoken fast and that its rhythm is ‘different’ this is not just imagination or prejudice.”

### 3.5 Conclusions

Comme nous l'avions annoncé dans l'introduction de notre thèse, ce chapitre avait pour objectif de fournir une description aussi détaillée que possible des caractéristiques phonético-phonologiques de la variété d'anglais parlée en Nouvelle-Zélande à partir de ce qui en est dit dans la littérature. Nous avons souhaité ainsi, dans la continuité de la perspective historique offerte au chapitre précédent (voir chapitre 2), définir précisément ce qui fait de l'anglais néo-zélandais une variété à part entière sur la carte des variétés de l'anglais parlées dans le monde.

Pour ce faire, nous avons convoqué et commenté les travaux majeurs sur le sujet, en commençant par les travaux traitant du système segmental de l'anglais néo-zélandais, et en particulier des voyelles du *NZE* contemporain (voir 3.1). En rendant compte des descriptions qui sont faites des voyelles de cette variété, nous avons pu constater que de nombreux travaux reposent principalement sur des observations phonétiques, ou phonético-acoustiques, plutôt que sur des représentations ou des modélisations phonologiques. Nous avons mesuré également la difficulté qu'il y a à représenter le système phonologique des voyelles d'une variété, et ce même si globalement les experts sont d'accord pour dire que l'anglais néo-zélandais est une variété non-rhotique de l'anglais dont le système est assez similaire à celui des autres variétés non-rhotiques de l'anglais dans le monde. Cette difficulté fait que ces experts fournissent des inventaires phonologiques parfois très différents pour le *NZE* contemporain (voir 3.1.1 et 3.1.3 par exemple), à partir desquels il nous a fallu extraire les points de convergence et discuter des points de discordance pour reconstituer le système « général » de cette variété. Nous avons vu ainsi que la voyelle de l'ensemble lexical KIT faisait l'objet de nombreux débats, tout comme les voyelles antérieures de DRESS et TRAP.

Nous avons surtout mis en avant dans notre synthèse le fait que, même si l'anglais néo-zélandais est une des variétés à avoir émergé le plus récemment au sein du monde anglophone, il a, au cours de son assez courte existence, beaucoup évolué, et il continue de le faire. C'est pourquoi, à travers les différents travaux cités dans ce chapitre, nous avons pu

mesurer combien il est difficile de « fixer » de manière stable et immuable le système phonologique des voyelles de cette variété. Nous avons par exemple vu qu'une redéfinition des paires voyelle brève/voyelle longue traditionnelles semble s'opérer en *NZE* (voir 3.1.2 et 3.1.3 notamment), et qu'un encombrement progressif de la zone centrale de l'espace vocalique du fait de la centralisation progressive de nombreuses voyelles, telles que FOOT, NURSE et LOT, est en cours. Un certain nombre de *mergers* (fusions) est donc envisagé pour le développement futur du *NZE* (voir 3.1.4 notamment). Nous avons pu apprécier dans quelle mesure les études phonéto-acoustiques peuvent éclairer certaines problématiques, et notamment la menace qui peut peser sur l'intelligibilité du système vocalique néo-zélandais si certaines voyelles continuent d'empiéter sur l'espace acoustique d'autres voyelles. Il nous semble qu'une « bonne » phonologie doit s'appuyer sur des observations phonéto-acoustiques précises. Nous allons y revenir ultérieurement dans cette thèse pour préciser notre point de vue à ce sujet.

Au terme de ce chapitre, certaines questions restent toutefois en suspens, comme la pertinence de la longueur d'un point de vue phonologique en *NZE* contemporain (voir 3.1.2.1 notamment) et certains phénomènes n'ont pas véritablement été étudiés en profondeur, comme la rhoticité variable ou le 'r' de *sandhi* (voir 3.2.1). Ces « lacunes », en quelque sorte, nous fournissent des pistes de recherche essentielles pour le traitement de nos propres données dans la présente thèse.

Qui plus est, les désaccords qui existent entre les experts quant à la représentation du système phonologique du *NZE*, notamment vocalique, nous poussent à attendre de traiter nos propres données avant de nous prononcer définitivement en faveur d'une représentation plutôt qu'une autre. En outre, comme nous avons eu l'occasion de le souligner ici, le choix d'une représentation phonémique ne constitue qu'une première étape d'abstraction phonologique, et donc de modélisation théorique du fonctionnement du système de cette variété. Nous entendons fournir, à partir des enregistrements réalisés avec nos locuteurs sur le terrain, une description mise à jour du système phonéto-phonologique vocalique de l'anglais néo-zélandais contemporain ainsi qu'une modélisation théorique de certains des changements en cours dans cette variété. Nous souhaitons donc fournir une représentation, une modélisation qui soit la plus cohérente et la plus proche de la réalité phonéto-phonologique du *NZE* contemporain telle qu'elle émerge de nos enregistrements

Enfin, afin que ce portrait phonéto-phonologique soit le plus complet possible, nous avons également offert un panorama de la variation régionale et sociale en Nouvelle-Zélande (voir 3.3). Nous avons également traité du système suprasegmental de l'anglais néo-zélandais, et par conséquent de ses caractéristiques prosodiques (voir 3.4), en insistant sur le fait que ces phénomènes ne sont pas au cœur de notre travail de recherche, mais en soulignant également que ces phénomènes peuvent offrir un éclairage crucial sur certains phénomènes segmentaux qui, eux, constituent l'objet principal de notre étude, ainsi qu'une perspective sur le changement linguistique en général.

Aussi, à l'issue du présent chapitre, il nous semble que nous avons mis en lumière les phénomènes qui caractérisent l'accent, ou plutôt les accents, néo-zélandais. De plus, c'est sur la base des éléments développés ici que nous avons sélectionné les deux phénomènes qui sont

centraux à notre thèse et qui permettent d'étudier l'émergence et l'évolution du *NZE* : la rhoticité et le 'r' de *sandhi* d'un côté, et le changement vocalique affectant les voyelles de KIT, DRESS et TRAP ainsi que NEAR et SQUARE de l'autre. De fait, nous avons pu constater que la rhoticité et le 'r' de *sandhi* sont respectivement sujets à de la variation régionale, intra-individuelle, interindividuelle et sociale en Nouvelle-Zélande. Qui plus est, ces phénomènes sont décrits comme en cours d'évolution, à savoir que la rhoticité est décrite comme récessive dans le sud de l'île du sud de la Nouvelle-Zélande, tandis que le phénomène d'intrusion est lui décrit comme en pleine expansion en *NZE* contemporain.

En ce qui concerne les voyelles du *NZE*, les descriptions suggèrent qu'un grand changement vocalique est en cours, impliquant à la fois des voyelles brèves, des voyelles longues et des diphtongues. Ce changement est également décrit comme sujet à de la variation inter et intra-individuelle, sociale et géographique.

C'est sur ces deux phénomènes que nous souhaitons maintenant nous concentrer dans notre thèse : l'un relevant du système segmental consonantique (la rhoticité) et permettant d'étudier un phénomène caractéristique de la chaîne parlée n'ayant été étudié que par un nombre réduit d'experts et n'ayant pas fait l'objet d'études récentes en *NZE* contemporain (le 'r' de *sandhi*) ; et l'autre relevant du système segmental vocalique du *NZE* et permettant une réflexion sur la représentation phonologique ainsi que sur les trajectoires du changement, puisque certaines voyelles sont décrites comme étant impliquées dans un changement vocalique en chaîne (*chain shift*) tandis que d'autres sont censées avoir fusionné phonétiquement et avoir donné lieu à une perte d'opposition d'un point de vue phonologique. Ces deux grands phénomènes nous permettront de traiter les questions majeures de la variation et du changement linguistiques en prenant pour étude de cas l'anglais néo-zélandais et en nous fondant sur l'observation de données orales authentiques et récentes.

En résumé, le présent chapitre nous a permis de sélectionner les phénomènes qui nous semblent les plus pertinents pour étudier le changement phonético-phonologique en *NZE*, pour inscrire nos travaux dans la continuité de la recherche menée sur ces phénomènes et pour apporter notre contribution empirique et théorique au débat sur le changement linguistique en général, et sur l'émergence et l'évolution du *NZE* en particulier.

Néanmoins, au terme de ce chapitre, il nous manque encore des éléments importants afin de replacer le *NZE* sur la carte des variétés de l'anglais dans le monde et au cœur de la dynamique de ces systèmes phonético-phonologiques. Nous devons finir de faire le lien, en quelque sorte, avec le chapitre précédent (voir chapitre 2) consacré à l'histoire de la Nouvelle-Zélande et de l'anglais néo-zélandais en fournissant des éléments de comparaison phonético-phonologiques avec les variétés de l'anglais qui ont eu une influence sur l'émergence et le développement du *NZE*. Ces éléments comparatifs nous permettront de retracer l'évolution phonético-phonologique du *NZE* et de décrire l'accent néo-zélandais à une plus grande échelle, c'est-à-dire en mesurant l'influence possible d'autres systèmes, et par là-même en soulignant les évolutions proprement néo-zélandaises. Ces éléments comparatifs nous donneront aussi l'occasion de compléter le portrait dressé ici du *NZE* en modélisant théoriquement certains de ses changements internes. Ce sont ces éléments que nous souhaitons étudier et développer dans le prochain chapitre (voir chapitre 4).



## 4. La phonologie de l'anglais néo-zélandais : évolution, influences, convergence et divergence

---

“The key to understanding language change is not to look at elements atomistically, but to see them in connection with other elements in actual use.”

(Joseph, 2004 : 62 cité dans D’Arcy, 2012 : 365)

Si le deuxième chapitre de notre thèse nous a permis d’explorer l’histoire de la Nouvelle-Zélande et de présenter brièvement les différentes théories concernant l’émergence de l’anglais dans cette région du monde, et si le troisième chapitre nous a donné l’occasion de décrire en détail le système phonético-phonologique de l’anglais néo-zélandais contemporain à partir de la littérature consacrée à cette variété, le présent chapitre a quant à lui pour ambition de faire le lien entre la dimension historique prégnante dans le deuxième chapitre et la dimension phonético-phonologique qui est au cœur du troisième chapitre. De fait, nous souhaitons revenir ici sur les origines du *NZE* et illustrer son évolution à partir de données phonético-phonologiques, et non plus seulement à partir de données lexicales, discursives ou morphosyntaxiques (voir chapitre 2, 2.3.3).

En effet, nous ne pouvons envisager d’étudier le *NZE* dans une perspective diachronique sans avoir au préalable contextualisé historiquement et linguistiquement l’émergence de cette variété d’anglais et sans avoir fourni un portrait précis de ce qu’est le *NZE* tel qu’il est parlé par les Néo-Zélandais d’aujourd’hui. Comme le dit Britain (2008a : 187) : “The moral of the story is that if we think we observe a change in progress from A to B, we need to provide evidence not just of the existence of B, but also of the prior existence of A.” Nous avons donc établi un état « B » (moderne) de l’anglais néo-zélandais au chapitre précédent (voir chapitre 3), mais nous n’avons pas pour l’instant d’idée précise sur un potentiel état « A » (initial) du *NZE*, c’est-à-dire sur les caractéristiques phonético-phonologiques de la variété néo-zélandaise de l’anglais qui a émergé au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous n’avons pas non plus étudié la manière dont le *NZE* est passé de l’état « A » à l’état « B » et les raisons, les facteurs qui ont pu motiver ce changement.

Le présent chapitre a donc pour ambition de mettre en perspective ces éléments historiques, phonético-phonologiques et sociolinguistiques afin de replacer le *NZE* dans son histoire, son évolution spécifique et au cœur de la dynamique des systèmes des variétés de l’anglais dans le monde, comme le suggère le titre de notre thèse. En effet, comme nous l’avons souligné dans les conclusions du chapitre précédent (voir chapitre 3, 3.5), une variété de l’anglais doit être considérée comme un objet en mouvement, de la même façon que les autres variétés de l’anglais sont également en mouvement. Il nous semble que nous ne pouvons prendre la véritable mesure de la spécificité néo-zélandaise si nous ne comparons pas l’état « B », et donc la dynamique interne à cette variété, avec les états « B » et les dynamiques internes à d’autres variétés de l’anglais dans le monde, et en particulier dans l’hémisphère sud.

Si nous considérons ces questions dans l'absolu, que ce soit celle de l'évolution propre au *NZE*, de l'établissement d'un portrait précis de l'accent néo-zélandais au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, ou de la convergence et de la divergence entre l'anglais néo-zélandais et d'autres variétés de l'anglais dans le monde, plusieurs thèses seraient nécessaires pour fournir des informations en profondeur sur chacun de ces points. De plus, comme nous l'avons rappelé au chapitre 2 (voir 2.3.2), l'objet principal de cette thèse n'est pas de remettre en cause les théories existantes sur les origines et l'évolution du *NZE*, mais plutôt de mieux comprendre la dynamique interne à cette variété, ainsi que l'évolution d'autres variétés de l'anglais dans le monde, afin d'analyser nos données dans la perspective d'établir un possible état « C » du *NZE*. Nos données, dont nous reparlerons en détail dans la deuxième partie de notre thèse (voir chapitres 5 et 6), sont récentes et uniques et doivent donc nous permettre de confirmer ou d'infirmer certaines des hypothèses qui ont été formulées quant à l'évolution contemporaine du *NZE*. Aussi, nous tenions à ce que la manière dont nous avons organisé les trois grandes parties de notre thèse, ainsi que les différents chapitres qui les composent, inscrive nos travaux dans la continuité des recherches déjà réalisées sur le *NZE*, notamment en ce qui concerne son évolution et sa place sur la carte des variétés de l'anglais parlées dans le monde.

Nous souhaitons achever de répondre ici à la question « qu'est-ce que le *NZE* ? » en fournissant les éléments qui manquent encore pour obtenir un portrait multidimensionnel des caractéristiques de cette variété d'anglais. Ce quatrième chapitre clôt d'ailleurs la première partie de notre thèse consacrée à un état des lieux et à une contextualisation théorique des grandes questions et des observations formulées sur le *NZE*. La deuxième partie de notre travail nous permettra de présenter les données que nous avons récoltées sur le terrain et de développer nos réflexions épistémologiques et méthodologiques concernant la constitution d'un corpus « réussi » et son exploitation optimale. C'est à la lumière de ces données que nous étudierons les phénomènes décrits dans la première partie de cette thèse, et plus précisément la rhoticité et le 'r' de *sandhi* ainsi que les changements vocaliques.

Nous commencerons, dans ce quatrième chapitre, par revenir sur certaines des théories des origines du *NZE* que nous avons brièvement présentées précédemment (voir chapitre 2, 2.3.2), et surtout sur la manière dont elles ont influencé la représentation du système phonologique vocalique du *NZE*. De fait, comme nous l'avons souligné au chapitre précédent (voir chapitre 3, 3.1), ce sont les voyelles qui permettent en premier lieu de reconnaître, et *a fortiori* de distinguer, les différentes variétés de l'anglais dans le monde. Nous nous intéresserons donc à l'évolution de la représentation des voyelles du *NZE* et mettrons ainsi en perspective les nombreuses pratiques transcriptionnelles que nous avons pu identifier au chapitre précédent (voir chapitre 3, 3.1).

Cette première étape nous permettra également de mesurer le chemin parcouru par le *NZE* depuis ses origines jusqu'à son état moderne et d'isoler les sons décrits comme ayant subi des transformations plus spectaculaires ou plus significatives que d'autres. Cela nous amènera justement à nous concentrer sur les voyelles de cette variété et à synthétiser les hypothèses et les modélisations qui ont été défendues par divers spécialistes dans le débat sur

les changements vocaliques en général, et sur les changements vocaliques en cours en *NZE* contemporain en particulier.

Dans un deuxième temps, nous tenterons d'expliquer ces changements, de décrire les causes et les motivations de l'évolution des voyelles du *NZE* et, plus largement, de l'évolution globale de cette variété. Pour ce faire, nous devons prendre en compte les notions d'influence, de convergence et de divergence entre différentes variétés de l'anglais. Dans cette démarche, nous nous limiterons aux éléments qui concernent le système phonologique de ces variétés et les réalisations phonétiques attestées dans la littérature. En effet, nombreux sont ceux qui, dans la littérature, prétendent que les questions sur le changement linguistique, sur l'influence d'un système phonologique sur un autre, et sur la convergence ou la divergence entre diverses langues ou variétés des langues restent presque toujours sans réponses. Nous n'entrerons pas dans ce débat ici mais nous reviendrons sur ces grandes questions et sur les perspectives que nous offrent nos propres travaux au chapitre 9 ainsi que dans notre conclusion générale. Il nous semble en effet plus cohérent d'envisager que c'est au terme de notre thèse que nous serons en mesure de discuter des conclusions comme celles avancées par Barber (2000 : 262) : "the major forms of English as a first language (in Britain, North America, Australia, New Zealand) do not seem to be diverging from one another any longer, and in some respects even seem to be converging, and it is likely that they will continue to constitute a more-or-less unified language as a major medium of international intercourse." Nous pensons notamment que la prise en compte de facteurs socio-phonologiques et socio-phonétiques nous permettra d'apporter des éléments complémentaires indispensables à l'analyse en profondeur des phénomènes que nous avons identifiés dans cette première partie de nos travaux comme caractéristiques du *NZE* contemporain.

Dans la deuxième partie de ce chapitre, nous comparerons le *NZE* à d'autres variétés de l'anglais qui ont des liens historiques avérés avec celui-ci afin de tenter de mettre en évidence les éléments de convergence et de divergence phonético-phonologiques entre ces variétés. Ceci s'inscrira dans la perspective de rendre compte de la tectonique complexe des plaques linguistiques, et plus précisément phonético-phonologiques, au sein du monde anglophone. Selon nous, c'est seulement avec l'ensemble de ces informations qu'une enquête sur le terrain ayant pour objectif d'analyser en profondeur la langue peut être mise sur pied et peut espérer obtenir ce qu'elle attend.

Enfin, dans la troisième et dernière partie de ce chapitre, nous offrirons une synthèse des différentes modélisations théoriques qui ont été proposées dans la littérature pour rendre compte des divers scénarios de changements vocaliques, et notamment des changements en chaîne et des fusions (*mergers*). C'est grâce à la perspective fournie par cette synthèse que nous pourrions formuler nos conclusions à partir des données phonético-acoustiques extraites de notre corpus PAC Nouvelle-Zélande (voir chapitre 8). Nous précisons que notre description de l'anglais néo-zélandais et notre compte rendu des débats qui animent la communauté des chercheurs quant à ses origines et à son évolution se veulent aussi complets et multidimensionnels que possibles, car nous pensons que c'est en considérant tous les aspects (phonologiques, théoriques, phonético-acoustiques, sociolinguistiques) que nous pouvons définir au mieux ce qu'est une variété orale d'une langue.

## **4.1 De la représentation et de l'évolution des voyelles du *NZE* : un autre Grand Changement Vocalique ?**

Nous l'avons vu précédemment (voir chapitre 2), différentes théories des origines de l'anglais néo-zélandais ont été avancées dans la littérature depuis le XIX<sup>e</sup> siècle afin de rendre compte par exemple des caractéristiques phonético-phonologiques de cette variété. Certaines de ces théories se sont avérées plus convaincantes que d'autres et ont été défendues par des linguistes de renom, mais la question des origines et de l'évolution du *NZE* depuis la colonisation de la Nouvelle-Zélande est toujours source de débats aujourd'hui. Nous allons voir dans cette première partie comment ces différentes théories ont influencé la représentation du système phonologique vocalique du *NZE*. Il semble en effet que l'histoire des pratiques transcriptionnelles en ce qui concerne le *NZE* mime l'histoire de la nation néo-zélandaise, c'est-à-dire qu'elle progresse vers une plus grande indépendance, notamment par rapport à la mère patrie britannique. Aussi, de la même façon que l'anglais néo-zélandais a nécessairement évolué en 150 ans, soit depuis son émergence, la manière dont le *NZE* a été considéré et décrit de l'intérieur (par les spécialistes néo-zélandais) et de l'extérieur (par les spécialistes étrangers) a elle aussi beaucoup changé. D'une variété britannique de l'anglais pour ainsi dire « comme les autres » et sans grand intérêt scientifique apparent, l'anglais néo-zélandais est devenu une variété étudiée dans le monde entier et commentée par de nombreux experts, notamment parce qu'elle semble être le théâtre d'un nouveau Grand Changement Vocalique.

### **4.1.1 Les théories des origines du *NZE* et leur influence sur sa représentation phonologique**

#### **4.1.1.1 L'approche prescriptiviste**

Il nous faut distinguer plusieurs phases dans l'analyse et la théorisation des origines de l'anglais parlé en Nouvelle-Zélande : une première phase a consisté surtout en une évaluation du *NZE* plus qu'en une véritable théorisation historique ou scientifique. Des jugements et des critiques ont été formulés assez tôt après la colonisation de la Nouvelle-Zélande, soit au moment de l'émergence d'une variété d'anglais locale, sur la base de considérations normatives et prescriptives de ce qu'est le « bon » anglais. Nous avons appelé ces « théories » des théories profanes (voir chapitre 2, 2.3.2.1), et leur raison d'être et leur contenu peuvent être résumés de la façon suivante (Bayard, 2000 : 10) : “In any case, by about 1900 a distinctive New Zealand accent was coming into being, and almost immediately began to draw critical comment from self-appointed guardians of ‘pure speech’. [...] The NZE accent was described as harsh, raucous, and totally unsuitable for performing Shakespeare (as if Shakespeare had somehow spoken RP, which didn't develop until 200 years after his death!).”

D'autres travaux, que nous avons cités au chapitre 2, comme Gordon (1983), ont mis en évidence le fait que l'anglais parlé en Nouvelle-Zélande a été stigmatisé car il était considéré comme trop éloigné de la norme prestigieuse incarnée par la *RP*. Gordon et Abell (1990 : 21) ont résumé ainsi cette situation particulière : "people have been expressing opinions about spoken English in New Zealand almost from the time of the first European settlement". Ces critiques à l'égard du *NZE* ont perduré dans la littérature, jusqu'au milieu des années 1950 (Bayard 2000), et ont eu deux conséquences majeures. La première est que, par comparaison avec d'autres variétés de l'anglais, l'anglais néo-zélandais n'a été considéré que très tardivement comme un objet d'étude scientifique crédible et digne de ce nom. Dans la mesure où la Nouvelle-Zélande est l'une des dernières colonies britanniques où l'anglais a émergé (la dernière étant les îles Malouines), et dans la mesure où les variétés « coloniales » de l'anglais comme les variétés nord-américaines constituaient déjà des objets de recherche scientifique reconnus, on aurait pu s'attendre à ce que la communauté scientifique s'intéresse rapidement au *NZE*. Or cela n'a pas été le cas, et cela est en grande partie dû à la stigmatisation de l'anglais néo-zélandais et au fait que les nombreuses variétés parlées dans les îles britanniques, des variétés à l'histoire plus longue et donc apparemment plus complexe, occupaient déjà la communauté des chercheurs.

La deuxième conséquence de ces théories profanes et de la stigmatisation du *NZE* est que les Néo-Zélandais eux-mêmes ont intériorisé les jugements négatifs sur leur accent. En effet, de nombreuses études menées pour étudier les attitudes des locuteurs néo-zélandais par rapport à leur propre variété et à d'autres variétés, comme la *RP* (Gordon & Abel 1990 ; Bayard 1990, 1991, 1995, 2000 par exemple), ont montré que les Néo-Zélandais donnaient systématiquement des notes plus élevées à la *RP* en termes d'acceptabilité et de statut (*status-related variables* : ambition, éducation, fiabilité, intelligence, revenu et profession) ainsi que des notes élevées en termes de proximité (*solidarity-related variables* : gentillesse, sens de l'humour, amabilité). Les accents néo-zélandais ne surpassaient la *RP* et les autres accents britanniques qu'en termes de proximité. Ces attitudes négatives ont provoqué ce que Bayard (1991) a appelé un *cultural cringe*, c'est-à-dire une crispation, un embarras et un repli culturel autant que dialectal de la part des Néo-Zélandais.

Il nous semble essentiel de souligner deux choses à ce propos. La première est qu'à la suite de ces critiques qui ont stigmatisé le *NZE* comme une dégénérescence, une subversion de l'anglais tel qu'il aurait dû être parlé, les travaux scientifiques qui se sont malgré tout intéressés à cette variété du point de vue de la prononciation se sont concentrés presque exclusivement sur les liens entre *NZE* et *RP*. Ils ont alors posé des représentations globalement identiques entre le système phonologique de la *RP* et celui du *NZE*, notamment en ce qui concerne les voyelles. Aussi, de la même façon que pour les prescriptivistes le *NZE* devait être une variété britannique de l'anglais comme les autres et donc viser la *RP* comme référence, pour les spécialistes le *NZE* pouvait être représenté comme une variété britannique avec un système classique dérivé de la *RP*. Nous ne nions ni la proximité historique ni la similarité phonologique de l'anglais néo-zélandais avec certaines variétés britanniques de l'anglais, et notamment la *RP*, mais nous souhaitons souligner les conséquences, que l'on

pourrait qualifier de perverses, d'une comparaison systématique du *NZE* avec le standard britannique.

La deuxième remarque que nous aimerions développer ici repose sur le fait qu'un traitement similaire a été réservé à l'anglais australien : il a également été abondamment critiqué dans la littérature. Nous renvoyons au travail exhaustif de Przewozny (2002) sur ce sujet dont le titre, « Histoire d'un phénomène linguistique : la défense de l'anglais australien, 1788-2000 », suggère justement qu'après avoir été largement stigmatisé et rejeté, l'anglais australien a été défendu pour devenir finalement la variété standard de l'anglais parlé dans le Pacifique (nous allons y revenir ultérieurement dans ce même chapitre). Toujours est-il que, comme le *NZE*, l'*AusE* a été dans un premier temps rapproché voire confondu avec la *RP*. Ceci explique pourquoi on trouve dans les travaux pourtant fondateurs de Wells (1982) l'idée que l'*AusE* est très proche de la *RP*, et que l'*AusE* et le *NZE* sont eux-mêmes deux variétés tout à fait similaires. Nous avons d'ailleurs déjà cité le point de vue de Wells à ce sujet au chapitre 2 (voir 2.3) : "The Australian and New Zealand accents of English are very similar to one another." Cela est symptomatique, selon nous, du fait que ces deux variétés, et plus encore le *NZE*, ont été en quelque sorte négligées par la communauté scientifique jusqu'à assez récemment.

#### 4.1.1.2 Les hypothèses d'une origine unique

Les premiers travaux scientifiques sur le *NZE* posent l'existence d'une forme d'allégeance prioritaire de celui-ci (et de l'*AusE*) à la *RP*, et d'une allégeance secondaire du *NZE* à l'*AusE*. Dans cette hiérarchie, le *NZE* apparaît comme le dernier maillon de la chaîne et, par conséquent, comme une variété dérivée et non comme une variété véritablement indépendante de l'anglais. L'identification d'une origine unique de l'anglais néo-zélandais, qui peut être localisée dans le sud de l'Angleterre (Pickens 1977 ; McKinnon *et al.* 1997 ; Gordon *et al.* 2004) comme nous l'avons expliqué au chapitre 2 (voir 2.3.2.3), va en outre provoquer le figement de la représentation du système phonologique du *NZE*, et plus particulièrement des voyelles de cette variété.

Ceci constitue selon nous une deuxième phase dans l'analyse et la théorisation des origines de l'anglais néo-zélandais. Afin d'illustrer cet état de fait, nous proposons une reproduction des tableaux (voir tableaux 7, 8 et 9 ci-après) que propose Wells (1982) pour faire l'inventaire des phonèmes vocaliques de ces trois variétés (*RP*, *NZE* et *AusE*) et faire ressortir la proximité entre ces trois systèmes. Nous tenons à signaler que nous avons reconstruit le tableau (8) du système vocalique du *NZE* à partir des remarques formulées par Wells (1982 : 605-610). En effet, celui-ci ne propose pas de tableau récapitulatif du système phonologique vocalique de cette variété. Il en propose néanmoins pour la *RP*, l'*AusE* et de nombreuses autres variétés, comme le Cockney (voir tableau 10), ce qui est également symptomatique d'une forme de désintérêt pour la variété néo-zélandaise.



I	U	i:		u:	iə	ʊə	
e		eɪ	ɔɪ	əʊ	ɛə	ɜ:	ɔ:
	ʌ						
æ	ɒ	aɪ		aʊ		a:	
<i>checked</i>		<i>free</i>					

Tableau 7 : système phonologique vocalique de la *RP* d'après Wells (1982 : 119)

			i:		u:	iə	ʊə	
e	ə	ʊ	ʌɪ	ɔɪ	ʌʊ	eə	ɜ:	ɔ:
æ	ʌ	ɒ		aɪ	æʊ		a:	
<i>checked</i>			<i>free</i>					

Tableau 8 : système phonologique vocalique du *NZE* d'après Wells (1982)

I	U	i:		u:	iə	(ʊə)	
e		ʌɪ	ɔɪ	ʌʊ	eə	ɜ:	ɔ:
æ	ʌ	ɒ	aɪ	æʊ		a:	
<i>checked</i>		<i>free</i>					

Tableau 9 : système phonologique vocalique de l'*AusE* d'après Wells (1982 : 596)

Au vu de ces trois tableaux, on relève immédiatement une grande proximité dans le traitement phonologique de ces trois variétés, notamment en ce qui concerne les diphtongues fermantes et les diphtongues centralisantes. On note que le seul point sur lequel le *NZE* diffère véritablement de l'*AusE* et de la *RP* est l'opposition de hauteur en ce qui concerne les voyelles brèves. En effet, le système néo-zélandais ne comporte que deux degrés de hauteur (voir chapitre 3), contrairement à l'*AusE* qui en comporte trois, et à la *RP* qui en comporte quatre selon Wells.

Il nous faut souligner que c'est relativement récemment que les liens entre *RP* et *NZE* ont été remis en cause et mis en perspective par la prise en compte de ce que Mufwene (1996, 2001) a appelé l'« écologie » des communautés où des dialectes ont été transplantés, comme les colonies britanniques. Britain (2002b : 11) insiste sur le fait que les immigrants fraîchement débarqués en Nouvelle-Zélande avaient tout simplement autre chose à faire que de se préoccuper de la manière dont ils s'exprimaient : "In these circumstances, it seems hard to believe that the standard dialect was even a minor priority for the vast bulk of the population of New Zealand in the mid to late 19<sup>th</sup> century. It is unlikely to have had a great

influence on the linguistic attitudes of most people at this critical time in the formation of NZE. Those whose job it was to worry and fuss about language worried and fussed, as Elizabeth Gordon's (1983) research on early School Inspectors' Reports demonstrated."

Et il conclut un peu plus loin : "New, more supralocal evaluations may have arisen in the newly forming New Zealand Anglophone community, but certainly this population had better things to do than worry about the state of /aʊ/ or /ai/. I feel that we must be careful, in summary, not to make assumptions that the NZE-forming community of the mid-19<sup>th</sup> century was a standard-worshipping one, nor to assume that it was even very aware of what Standard English was like." Les hypothèses de l'influence majeure de la *RP* sur le système phonologique néo-zélandais en développement auraient donc été motivées par des considérations prescriptivistes erronées d'un point de vue historique et sociolinguistique. Ceci confirme que les théories des origines de l'anglais néo-zélandais ont influencé la représentation du système phonologique de cette variété et ont contribué à figer la recherche scientifique sur le *NZE*. Nous précisons que nous considérons ici deux formes de figement : un figement purement linguistique, qui est l'objet de cette section de chapitre, et un figement d'ordre idéologique, qui concerne l'ensemble de la communauté scientifique, sur lequel nous reviendrons plus en détail au chapitre 9.

Une autre des théories d'une origine unique du *NZE* a minimisé l'influence de la *RP* et circonscrit l'influence du sud de l'Angleterre à la seule ville de Londres, et finalement au Cockney (voir chapitre 2, 2.3.2.3). Cette hypothèse a été défendue par McBurney (1887) et par des intellectuels comme Wall (1939). Elle a été remise en cause par des experts de renom, comme Bauer (1994) ou Bayard (2000), qui ont montré que la proximité phonologique entre le *NZE* et le Cockney est toute relative et recouvre en fait des similitudes réalisationnelles et phonétiques, et non pas un véritable lien historique entre ces deux variétés qui aurait posé le *NZE* comme un Cockney « transplanté ». Bayard (2000 : 9) qualifie d'ailleurs cette hypothèse comme une *overexaggeration*.

Le rapprochement entre *NZE* et Cockney est tout de même intéressant pour plusieurs raisons. La première est que si l'on regarde la description que fait Wells des voyelles du Cockney, on s'aperçoit qu'elle comporte de nombreux points communs avec la description qui est faite du système vocalique de l'anglais néo-zélandais. On comprend donc que la théorie d'une origine Cockney du *NZE* a elle aussi pu influencer la représentation qui est faite du système vocalique de la variété néo-zélandaise.

Au moment de reproduire le tableau que propose Wells des phonèmes vocaliques du Cockney (voir tableau 10 ci-après), il nous faut citer la précision qu'il fournit (Wells, 1982 : 303) : "The strong vowel system of London English can be represented as shown in (175)<sup>42</sup>. (The phonemic symbols chosen reflect speech varieties intermediate between RP and Cockney.)". Or, comme le conclut Trudgill (1999 : 237), il est très probable qu'une majorité de migrants en provenance des îles britanniques ait parlé des dialectes « variables », c'est-à-dire des dialectes inclus sur un continuum entre différentes variétés standard, ou reconnues, comme la *RP* : "Moreover, as a result of the predominantly upper-working-class and middle-

---

<sup>42</sup> Voir tableau 10.

class background of the migrants, we have access through New Zealand English to information on the forms of English in England about which we otherwise know the least — the majority but neglected speech forms of those mid-nineteenth-century British people who were not speakers of Traditional Dialects or of standard English and RP.” Nous allons revenir sur ce point ultérieurement dans ce même chapitre ainsi qu’au dernier chapitre de notre thèse (voir chapitre 9).

I		U	ii		ɛ:		iə	(uə)	
e			ΛI	OI	ΛU	O:	eə	ɜ:	ɔə
æ	Λ	ɒ		ɑI	æU	ɒU		ɑ:	
<i>checked</i>			<i>free</i>						

**Tableau 10 : système phonologique vocalique de l'anglais de Londres (Cockney) d'après Wells (1982 : 303)**

Il apparaît clairement, en comparant le tableau 10 avec celui du *NZE* (voir tableau 8), qu’il existe des similitudes en ce qui concerne les diphtongues, notamment les diphtongues fermantes, et les voyelles brèves, notamment la « ligne » TRAP/STRUT/LOT. Au vu de ces éléments, la parenté entre *NZE*, Cockney et *RP* est évidente dans la représentation qui est fournie des voyelles de ces variétés chez Wells (1982).

La deuxième remarque que nous aimerions formuler ici est qu’en Cockney des changements vocaliques sont attestés, et par exemple en ce qui concerne les diphtongues fermantes. Ces éléments sont cruciaux dans la mesure où en *NZE* contemporain des changements vocaliques sont également attestés en ce qui concerne les diphtongues de FACE, PRICE et CHOICE, mais aussi en ce qui concerne les voyelles antérieures de KIT, DRESS et TRAP. Nous allons y revenir en détail dans la prochaine section.

L’analyse que présente Wells (1982 : 308-310) de ce qui se passe en Cockney préfigure les modélisations et les interprétations qui seront faites des changements vocaliques en *NZE* et va nous servir de perspective pour la suite du présent chapitre : “The shifts in the starting-points of these various fronting-closing diphthongs are presumably related, perhaps as a push-chain: as the FACE vowel opened to [ΛI], PRICE had to back to [ɑI], whereupon CHOICE closed to [OI] to maintain perceptual distance between them. And the reason for the first change, [eI] to [ΛI] in FACE, may have been the diphthonging of FLEECE to [ii ~ əi]. The outcome is a counter-clockwise shift in the starting points of the fronting-closing diphthongs, which we may refer to briefly as the Diphthong Shift.” Wells (1982 : 308) représente ce processus de la façon suivante :

<b>RP</b>	i:	eɪ	aɪ	ɔɪ		
	↘	↘	↘	↘		
<b>Popular London</b>		iɪ	ʌɪ	ɑɪ	ɔɪ	
		↘	↘	↘	↘	
<b>Cockney</b>			əɪ	aɪ	ɒɪ	oɪ

L'analyse de Wells pose plusieurs questions : en premier lieu, en utilisant des crochets, Wells situe son analyse au niveau phonétique et suggère que les changements vocaliques identifiés en Cockney opèrent en premier lieu en surface et non au niveau sous-jacent. Néanmoins, la concordance exacte entre la réalisation phonétique des diphtongues et leur représentation phonémique nous interroge sur la nature des systèmes phonologiques qu'identifie Wells. En effet, quelle est la nature du fondement d'une pratique transcriptionnelle permettant de rendre compte de l'inventaire phonémique d'une langue ou d'une variété d'une langue ? Autrement dit, si, au départ, une identité presque complète a été posée dans la littérature entre les systèmes de la *RP*, du *NZE* et de l'*AusE* par exemple, cela veut-il dire que ces trois variétés ont le même système sous-jacent mais des réalisations de surface différentes, ou alors cela signifie-t-il que la représentation du système des deux dernières variétés a été calquée sur celle de la première pour des raisons uniquement historiques et idéologiques, ce qui cacherait en fait des différences fondamentales au niveau de leurs systèmes sous-jacents respectifs ? Nous allons bien sûr y revenir en détail dans ce même chapitre, quand bien même il semble difficile de fournir une réponse tranchée à ces questions.

La troisième raison pour laquelle nous nous intéressons au Cockney est qu'une théorie semblable existe en ce qui concerne les origines de l'anglais australien. En effet, d'une qualification péjorative (*Cockney English*) destinée à l'anglais australien mais également, par extension, à l'ensemble des variétés australasiennes de l'anglais, la *Cockney explanation* (Gordon *et al.* 2004) est devenue une véritable théorie et un objet de recherche réel pour les spécialistes de l'*AusE* (Hammarström 1980 par exemple). Ainsi, de manière presque encore plus flagrante qu'en *NZE*, l'histoire que l'on pourrait qualifier de véritablement « historique », celle de la colonisation de l'Australie, et l'histoire scientifique de la recherche sur l'*AusE* semblent converger pour expliquer pourquoi la représentation des voyelles de cette variété est également restée figée pendant plusieurs décennies (voir également Przewozny sous presse à ce sujet).

Ces éléments nous offrent une transition vers une autre des théories d'une origine unique de l'anglais néo-zélandais, à savoir l'hypothèse australienne (voir chapitre 2, 2.3.2.3). De fait, à mesure que le *NZE* devient un objet d'étude à part entière et que la Nouvelle-Zélande est reconnue comme ayant une culture et une langue propres, la communauté scientifique explore d'autres scénarios pouvant expliquer les caractéristiques notamment phonético-phonologiques de cette variété. Comme nous l'avons vu (voir chapitre 2, 2.3.2.3),

les liens entre *RP*, Cockney et *NZE* sont remis en cause à la fois sur le plan historique, démographique et phonologique. Les spécialistes postulent alors qu'anglais néo-zélandais et anglais australien ont formé une seule et même variété de l'anglais avant que le *NZE* ne se développe de manière indépendante à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette hypothèse a été largement défendue dans la littérature sur la base de données lexicales (Bauer 1994) mais aussi de données phonético-phonologiques (Gordon & Deverson 1998).

Selon cette analyse, si anglais australien et anglais néo-zélandais ne constituaient pas purement et simplement une seule variété de l'anglais, l'anglais néo-zélandais était considéré comme l'une des variétés de l'anglais australien. Par conséquent, le *NZE* et l'*AusE*, qui sont aujourd'hui clairement distingués l'un de l'autre par les spécialistes, étaient plus proches à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et plus proches également des variétés de l'anglais parlées dans les îles britanniques. C'est ce que souligne Trudgill (1999, 2004 notamment) à partir de son étude des enregistrements du projet *ONZE* (voir chapitre 2, 2.3.1). Il démontre que certaines des caractéristiques de l'anglais néo-zélandais ont pu être importées par les colons britanniques, comme l'allongement de la voyelle de CLOTH devant les fricatives sourdes labiodentale, dentale et alvéolaire respectivement (/f, θ, s/) sous la forme /ɔ:/ (Trudgill, 1999 : 235), tandis que d'autres, comme la non-rhoticité ou la vocalisation de /l/ en position de coda de syllabe (Trudgill, 1999 : 237), ont émergé indépendamment en Nouvelle-Zélande, et ce parallèlement à ce qui s'est passé dans d'autres variétés parlées dans les îles britanniques par exemple.

Les liens et le rapprochement entre *RP*, et plus largement variétés britanniques de l'anglais, *AusE* et *NZE* ne sont certes pas illusoire mais démontrés d'un point de vue historique et phonético-phonologique grâce aux archives orales dont disposent les chercheurs néo-zélandais. Il nous faut nuancer néanmoins les propos que nous venons de développer : en effet, pour Trudgill (2000) et pour d'autres experts, il n'y a pas pour autant d'influence directe de l'anglais australien sur la constitution de l'anglais néo-zélandais. Selon eux, la présence australienne en Nouvelle-Zélande a été beaucoup trop faible, d'un point de vue démographique, pour avoir une influence décisive sur l'émergence de l'anglais néo-zélandais (McKinnon 1997 ; Trudgill 1986, 1999, 2000, 2004). Nous reviendrons sur l'importance capitale du facteur démographique au chapitre 9 lorsque nous détaillerons la théorie de *new-dialect formation* établie par Trudgill (2004) pour expliquer l'émergence du *NZE*.

Ce point de vue est nuancé avec une pointe d'humour par Belich (1997 : 316) : "Only 4.8 % of the New Zealand population in 1871 were Australian-born...but this was the mere tip of an Ausberg." De la même façon, Arnold (1994 : 120 cité dans Britain, 2002b : 6) insiste sur le fait que de nombreux colons venus s'installer en Nouvelle-Zélande ont d'abord eu une expérience australienne, ce qui confère selon lui *a significant Australasian dimension to colonial New Zealand*.

Si l'on résume, selon ces auteurs, l'anglais australien et l'anglais néo-zélandais ont clairement des origines communes parce qu'ils ont émergé dans des environnements similaires, d'un point de vue démographique et socio-culturel, et parce que Nouvelle-Zélande et Australie ont été colonisées quasi-simultanément. De fait, en 1788, la colonie de Nouvelle Galles du Sud (*New South Wales*) est fondée en tant que colonie pénitentiaire britannique, et la Nouvelle-Zélande est reconnue comme une partie de cette colonie et placée sous la tutelle

de l'Amiral Arthur Phillip (1738–1814). Suite à cela, l'Australie et la Nouvelle-Zélande connaissent des destins historiques parallèles, à savoir que l'Australie est colonisée à partir de 1788 en quatre vagues successives d'immigration en provenance des îles britanniques (Mitchell 1995 ; Rickard 1988 ; Jupp 2001), tandis que la Nouvelle-Zélande est colonisée selon trois phases successives d'immigration européenne que nous avons décrites précédemment (voir chapitre 2, 2.2.3).

Les origines des immigrants à destination de l'Australie sont décrites comme suit par Mitchell (1995 : 27) : une large majorité vient d'Angleterre, dont 25 % de Londres, 11 % des Midlands, 9 % du Lancashire et 4 % du Yorkshire. Une grande proportion d'immigrants est également originaire d'Irlande (34 % dont 5 % de Dublin), contrairement à ce qui s'est passé en Nouvelle-Zélande où l'immigration irlandaise a été pour ainsi dire empêchée, ou du moins contenue au maximum (voir chapitre 2). Enfin, seulement 5 % de colons venus s'installer en Australie sont originaires d'Écosse, contrairement là encore à ce qui s'est passé dans l'extrême sud de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande.

Ces éléments poussent Britain (2002b : 9) à conclure la chose suivante : “Since Australian English in the mid-19<sup>th</sup> century is unlikely to have been *radically* different from the emerging New Zealand English (but perhaps somewhat more focused), the linguistic traces may well emerge as quantitative rather than qualitative differences in the use of different linguistic variables.” Il est donc globalement inenvisageable pour ces auteurs de s'intéresser à l'anglais néo-zélandais sans s'intéresser à l'anglais australien, et *vice versa*, dans la mesure où *NZE* et *AusE* ont constitué soit une seule variété, qui a été appelée *Australasian* ou *Austral English*, soit deux variétés extrêmement proches. Cependant, selon ces mêmes auteurs, *NZE*, *AusE* et variétés d'anglais parlées dans les îles britanniques ont rapidement évolué indépendamment, parfois dans les mêmes directions, mais souvent également dans des directions opposées. Les hypothèses d'une origine unique de l'anglais néo-zélandais et de l'anglais australien, et leur remise en cause, amènent donc les experts à considérer qu'il y a bel et bien une proximité entre *NZE* et *AusE* mais que celle-ci est circonscrite historiquement, chronologiquement, et que celle-ci s'explique peut-être par des origines multiples partagées par ces deux variétés.

L'hypothèse australienne constitue selon nous une troisième phase dans l'analyse et la théorisation des origines du *NZE* dans la mesure où elle met en évidence la singularité de la zone australasienne, et de son histoire notamment, mais où elle ne parvient pas encore à faire du *NZE* un objet d'étude à part entière qui puisse s'affranchir du destin de son encombrante voisine, l'Australie. C'est en explorant les différentes hypothèses des origines multiples du *NZE* qu'un sursaut identitaire se fait sentir au sein de la communauté scientifique néo-zélandaise : la dimension unique du *NZE* va bientôt être mise en avant et commentée dans le détail en Nouvelle-Zélande ainsi que dans le monde entier.

Pour synthétiser cette évolution dans l'approche scientifique qui est faite de l'objet *NZE*, nous souhaitons citer Britain (2002b : 2) : “In the context of New Zealand, for example, we must remember that whilst many of NZE's linguistic structures may have derived from somewhere else, they have been used, developed and accommodated to among New Zealanders in New Zealand speech communities shaped by (and shaping) New Zealand social



institutions. And that makes a difference.” La question est donc finalement reformulée en ce qui concerne l’étude de l’anglais néo-zélandais : il ne s’agit plus de déterminer ce à quoi devrait ressembler le *NZE*, il ne s’agit plus tellement d’identifier en soi ce que doit le *NZE* à telle ou telle autre variété de l’anglais (même si cette démarche est nécessaire), il s’agit de comprendre et d’expliquer le processus qui a fait que le *NZE* est devenu ce qu’il est. Britain formule de la façon suivante cette nouvelle question : “But if it is true that NZE comes from somewhere else, why does it differ – more today than at any other time – from ‘everywhere else’?” Nous proposons justement, dans ce chapitre, de fournir les éléments nécessaires pour répondre, ou commencer à répondre, à cette question cruciale.

#### 4.1.1.3 Les théories des origines multiples du *NZE*

Nul doute que l’un des événements qui change l’histoire de la recherche sur l’anglais néo-zélandais se produit en 1988, et Trudgill (1999 : 229) le résume ainsi :

“Much of the work of this project is based on a rather remarkable database. In 1946, a Mobile Disc Recording Unit was set up by the New Zealand National Broadcasting Corporation, and until 1948 it was sent around the country to collect pioneer reminiscences and local music. In 1988, Gordon had the enormous foresight and insight to arrange for the purchase of copies of these recordings. The recordings have now been organized, cataloged, and rerecorded onto digital tape, and colleagues working on the project are transcribing them orthographically.”

Trudgill décrit ici les enregistrements dont dispose le projet *ONZE* qui vont véritablement lancer une énorme production scientifique, notamment sur la phonologie de l’anglais néo-zélandais. Grâce à ces données, le *NZE* va apparaître comme une variété d’anglais unique permettant une observation inédite du développement dialectal, dans ses dimensions historique, géographique et sociale. En outre, à partir de ces données, de nouveaux scénarios des origines de l’anglais néo-zélandais vont être élaborés et confrontés cette fois à la réalité des archives orales. L’un de ces scénarios, dénommé *mixing bowl* (Gordon & Deverson, 1998 : 25-26), est présenté de la façon suivante par Bayard (2000 : 8) : “The primary ingredient in the ‘salad’ was Australian, itself derived from southeastern England dialects; plus considerable input from Scottish and Irish varieties, and seasoned with the prestige of RP English.” Cette théorie (voir 2.3.2.4) propose d’identifier les traits individuels, en supposant qu’ils ont survécu de façon quasi intacte en *NZE*, qui peuvent être reliés à telle ou telle variété d’anglais au sein de l’éventail de variétés parlées en Nouvelle-Zélande au moment de sa colonisation.

D’autres scénarios, comme celui établi par Trudgill (1986, 2004 ; Trudgill *et al.* 2000a), suggèrent que les origines du *NZE* sont mixtes et que l’anglais néo-zélandais tel qu’il est parlé aujourd’hui est le résultat de plusieurs processus successifs (nivellement, accommodation et koinéisation) qui ont permis l’émergence d’une variété dans laquelle les

formes dominantes (utilisées par la majorité des immigrants) et les formes les plus « simples » (d'un point de vue linguistique) ont gagné et survécu. C'est ce que Trudgill (1998) a appelé *the chaos before the order*. Dans ce modèle, les facteurs socio-phonologiques et socio-phonétiques ne jouent aucun rôle, et par conséquent la norme, incarnée par la *RP* par exemple, n'en joue pas non plus, comme le résume très explicitement le titre d'une de ses publications (2001) : "On the irrelevance of prestige, stigma and identity in the development of New Zealand English phonology." Ce point de vue a été remis en cause par de nombreux auteurs, et nous y reviendrons au chapitre 9.

Certes, ces scénarios reconnaissent la diversité de l'*input* linguistique en Nouvelle-Zélande et prennent en compte de façon minutieuse l'histoire de la colonisation de la région, mais ils ne parviennent pas nécessairement à expliquer des développements parallèles, et identiques, dans les variétés parlées dans le pays colonisateur et dans celles parlées dans le pays colonisé. Or, comme le rappelle Woods (2000 : 109) : "Colonial Englishes have been observed to contain both archaic and innovative linguistic features, and are thus seen to display evidence of both language preservation and change." Il semble qu'une longue phase de l'observation et de l'analyse du *NZE* se soit concentrée sur les éléments préservés, hérités et non sur les innovations présentes dans cette variété. Avec l'avènement de la phonologie de corpus, et l'émergence de nouvelles hypothèses en ce qui concerne les origines et l'évolution de l'anglais néo-zélandais, nous allons assister à un véritable renouveau de la recherche scientifique sur le *NZE* qui va notamment s'attacher à faire ressortir et à mettre en valeur les spécificités néo-zélandaises.

Ce renouveau va avoir pour conséquence une forme d'extrême inverse à celui que nous venons de présenter, à savoir que les experts, et en premier lieu les experts néo-zélandais, vont décrire le *NZE* de telle manière qu'il va apparaître comme une variété vraiment « à part » sur la carte des variétés d'anglais parlées dans le monde (voir chapitre 3, 3.1 notamment). De variété comme les autres, ou décrite à l'aune de ce qui pouvait être observé dans d'autres variétés, comme la *RP* ou l'*AusE*, le *NZE* va donner lieu à un grand nombre de pratiques transcriptionnelles ayant pour objectif de rendre compte de sa spécificité. Or, là où il peut sembler que les travaux antérieurs (Wells 1982 par exemple) ont péché par négligence en ne rendant pas nécessairement compte de l'ensemble des traits phonétophonologiques caractéristiques du *NZE*, les nouveaux systèmes établis (Trudgill 1998 ; Hay *et al.* 2008 ; Bauer & Warren 2008 par exemple) proposent des représentations de plus en plus « distinctives » pour l'anglais néo-zélandais. Il apparaît donc qu'en l'espace d'une décennie, au tournant des années 1990, on soit passé d'un extrême à l'autre, d'une description sans doute sous-spécifiée (non pas au sens phonologique du terme mais au sens de description simplifiée), sous-documentée de ce qu'est le *NZE*, à des inventaires phonologiques toujours plus pointus et reposant sur des éléments phonétophonologiques.

Pour illustrer notre propos, nous voudrions revenir ici sur les voyelles du *NZE* et sur la représentation phonémique qui est fournie des voyelles de *KIT*, *DRESS* et *TRAP* par Wells (1982), Hay *et al.* (2008) et Bauer et Warren (2008). On peut considérer que ce ne sont que des pratiques transcriptionnelles distinctes et que donc cela ne modifie pas le traitement qui est fait par ces auteurs du fonctionnement de ces voyelles en *NZE*. Toutefois, comme nous

l'avons déjà noté, si l'on considère que la transcription phonémique est une première étape d'abstraction, de modélisation théorique du fonctionnement des voyelles dans le système néo-zélandais, alors on peut s'interroger sur la signification de telles pratiques transcriptionnelles.

	<b>Wells (1982)</b>	<b>Hay <i>et al.</i> (2008)</b>	<b>Bauer &amp; Warren (2008)</b>
<b>KIT</b>	ə	ɪ	ə
<b>DRESS</b>	e	e	e
<b>TRAP</b>	æ	æ	ɛ

Le problème est que la multiplication des pratiques transcriptionnelles en ce qui concerne le *NZE* permet certes de repenser le système phonologique de cette variété et donc de dépasser le figement des représentations antérieures, mais elle implique également une potentielle confusion : en effet, le système du *NZE* est-il véritablement un système phonologique distinct de celui des autres variétés de l'anglais, ou les divers inventaires phonologiques qui sont postulés pour représenter le *NZE* reflètent-ils en fait des réalisations phonétiques distinctes attestées dans cette variété ? Autrement dit, le *NZE* est-il un nouveau système, un « autre » système, ou un système similaire à celui d'autres variétés de l'anglais au sein duquel certaines évolutions et certains changements ont pu être observés ?

Au vu des éléments que nous avons développés jusqu'ici, il semble bien que l'approche scientifique qui a été adoptée pour traiter du *NZE*, et notamment de ses caractéristiques phonético-phonologiques, a beaucoup évolué depuis les premières critiques fondées sur des considérations principalement normatives. À mesure que le *NZE* est apparu comme un objet d'étude crédible d'un point de vue scientifique, les recherches sur les origines et l'évolution de cette variété se sont affranchies de la tutelle de la *RP* ou d'autres variétés d'anglais et ont mis au jour les spécificités du système néo-zélandais. Néanmoins, ce sursaut identitaire, mené en premier lieu par les chercheurs néo-zélandais, a eu pour conséquence la multiplication des pratiques transcriptionnelles censées rendre compte du système phonologique néo-zélandais. Il nous semble qu'un « juste milieu » soit nécessaire afin de faire un portrait dynamique du *NZE* comme objet linguistique en mouvement, comme variété en cours d'évolution. Un tel positionnement doit permettre de déterminer si le *NZE* a un système phonologique globalement semblable à celui des autres variétés de l'anglais dans le monde, et notamment à celui des variétés qui ont des liens historiques avérés avec l'anglais néo-zélandais, ou si au contraire le *NZE* se caractérise par des innovations qui ont rendu son système véritablement distinct de celui des autres variétés de l'anglais étudiées à ce jour.

Pour ce faire, nous allons maintenant nous intéresser au phénomène de changement vocalique (*vowel shift*) qui a été amplement décrit et commenté dans la littérature sur le *NZE* contemporain depuis une quinzaine d'années environ. En effet, nous avons pu le constater, c'est surtout au niveau des voyelles que les spécialistes ont posé des distinctions entre *NZE*,

*AusE*, *RP* et d'autres variétés de l'anglais. Il nous semble donc opportun de fournir la description la plus complète possible de ce qu'est, et de ce qu'a été, le *NZE*. C'est en comprenant les mécanismes qui sous-tendent le changement vocalique que nous serons en mesure d'étudier ce phénomène à partir de nos données, à partir des voyelles produites par les locuteurs de notre corpus PAC Nouvelle-Zélande.

#### **4.1.2 Les changements vocaliques en anglais : observations, hypothèses et modélisations**

Avant de nous intéresser au cas particulier du *NZE* contemporain, nous devons définir ce qu'est un changement vocalique, synthétiser les observations qui ont été faites sur ce phénomène dans les variétés, historiques et contemporaines, de l'anglais ainsi que les modélisations qui ont été proposées dans la littérature sur le sujet.

##### **4.1.2.1 Qu'est-ce qu'un changement vocalique ?**

Pour définir ce qu'est un changement vocalique, et plus largement pour comprendre les théories des changements phonético-phonologiques diachroniques, nous allons revenir ici sur les travaux fondateurs de Martinet (1955). Il est en effet l'un des premiers à avoir modélisé la dynamique des systèmes linguistiques et a donc marqué de son empreinte les recherches linguistiques à venir. L'héritage de ses travaux transparait dans les recherches contemporaines sur les changements vocaliques, et par exemple sur le système vocalique de l'anglais néo-zélandais.

D'autres fondateurs de la phonologie moderne, comme Jakobson (1971a : 2), ont mis en évidence la nécessité de conceptualiser le changement linguistique et notamment de prendre ses distances avec la dichotomie classique établie par Saussure (1916) entre synchronie et diachronie :

“Saussure’s teaching that sound changes are destructive factors, fortuitous and blind, limits the active role of the speech community to sensing each given stage of deviations from the customary linguistic pattern as an orderly system. This antinomy between synchronic and diachronic linguistics should be overcome by a transformation of historical phonetics into the history of the phonemic system. In other words, phonetic changes must be analyzed in relation to the phonemic system which undergoes these mutations. For instance, if the order within a linguistic system is disturbed, there follows a cycle of sound changes aiming at its renewed stabilization (like in a game of chess).”

*A posteriori*, les éléments qui sont développés par Jakobson peuvent sembler évidents, comme le fait de dépasser la dichotomie synchronie/diachronie en considérant que la

diachronie n'est finalement que la succession de synchronies mises bout à bout. De la même façon, Jakobson formule l'idée selon laquelle la langue porte constamment en elle les traces des changements successifs qui s'y sont opérés. Cette idée est le moteur de nombreux travaux sociolinguistiques contemporains qui se fondent sur la constitution et l'exploitation de corpus de données authentiques. Nous allons y revenir en détail aux chapitres 5 et 8. Jakobson formule une autre remarque cruciale, à savoir que le changement linguistique ne doit pas simplement être observé et décrit en surface, mais analysé en profondeur car les perturbations, les déséquilibres créés par des changements phonétiques entraînent des mutations phonologiques qui permettent au système de retrouver son équilibre. Pointe ici déjà l'idée d'un cycle potentiel de réactions en chaîne, c'est-à-dire que lorsque le système est affecté par des changements, il réagit pour rétablir une forme d'harmonie.

Lorsque Jakobson formule ces notions, comme la relation entre les changements phonétiques et les mutations phonologiques ou l'indépendance de la langue qui, à travers la métaphore du jeu d'échec, semble développer sa propre stratégie interne, il fonde véritablement un nouveau modèle de ce qu'est le changement linguistique. Selon lui, et plus largement pour les membres du Cercle Linguistique de Prague, la langue est un système téléologique, qui a donc une finalité. Troubetzkoy (1970 :245) résume parfaitement cette conception :

« Puisqu'un système phonologique n'est pas la somme mécanique de phonèmes isolés, mais un tout organique dont les phonèmes sont les membres et dont la structure est soumise à des lois — la 'phonologie historique' ne peut se borner à l'histoire des phonèmes isolés, mais doit envisager le système phonologique comme une entité organique en train de se développer. Envisagés de ce point de vue, les changements phonologiques et phonétiques reçoivent un sens, une raison d'être. »

Le but ultime de la langue, selon cette conception, est la communication, si bien que la prise en compte de la dimension phonétique, incluant la production du locuteur et la perception de l'interlocuteur, dans l'analyse du changement linguistique est indispensable. Il faut noter néanmoins que, dans la conception du Cercle Linguistique de Prague, la langue apparaît comme un organisme vivant et indépendant, pour ainsi dire abstrait de ses locuteurs. Fontaine (1974 : 64) explique que, dans ces travaux, le « relais de l'intervention du sujet parlant est passé sous silence ». Il semble que ce soit la langue qui ait acquis des qualités qu'on attribuerait plus volontiers aux locuteurs, comme l'intentionnalité et la stratégie. Selon Jakobson et Troubetzkoy, la langue est motivée, déterminée par une force interne qui lui est propre et que les locuteurs ne peuvent ni contrecarrer ni modifier.

Aussi, le Cercle Linguistique de Prague pose un cadre essentiel pour l'analyse du changement linguistique mais ne modélise pas par exemple la manière dont le système procède aux ajustements nécessaires pour maintenir son équilibre, ni n'explique véritablement les causes du changement linguistique ou la manière dont celui-ci affecte les locuteurs individuellement. C'est pourquoi nous voulons ici présenter le modèle de phonologie diachronique proposé par Martinet (1955) dans son ouvrage colossal intitulé *Économie des*

*changements phonétiques* afin de fournir des éléments de réponse complémentaires à la question « qu'est-ce qu'un changement vocalique ? ».

En premier lieu, comme l'indique le titre de son ouvrage, Martinet postule un principe fondamental sur lequel repose toute sa conception du changement linguistique, à savoir la notion d'« économie » du système linguistique. Celle-ci recouvre la notion d'équilibre utilisée par les Praguois et stipule que le système est toujours soumis à deux forces opposées : une force de multiplication qui pousse le système à intégrer de nouvelles unités pour les besoins communicatifs des locuteurs, et une force de réduction, d'économie au sens littéral du terme, qui pousse le système à maintenir un nombre d'unités restreint afin de rester fonctionnel. Martinet (1955 : 94) résume ainsi cette tension :

« L'évolution linguistique en général peut être conçue comme régie par l'antinomie permanente des besoins communicatifs et expressifs de l'homme et de sa tendance à réduire au minimum son activité mentale et physique. Sur le plan des mots et des signes, chaque communauté trouve à chaque instant un équilibre entre les besoins d'expression qui demandent des unités plus nombreuses, plus spécifiques et proportionnellement moins fréquentes, et l'inertie naturelle qui pousse vers un nombre plus restreint d'unités plus générales et d'emploi plus fréquent. »

Cette notion est indispensable afin de poser que la langue ne fait pas n'importe quoi et que les unités qui la composent ne sont pas extensibles ou multipliables à l'infini. Nous allons voir dans la suite du présent chapitre que ces éléments se retrouvent systématiquement dans les modélisations qui sont faites des changements linguistiques contemporains, et par exemple dans les traitements proposés des changements vocaliques en *NZE*.

En ce qui concerne le système phonologique plus spécifiquement, Martinet le conçoit comme un ensemble au sein duquel chaque phonème est caractérisé par une zone articulatoire qui lui est spécifique. La zone articulatoire d'un phonème est définie autour d'un « centre de gravité ». Comme le résume parfaitement Verleyen (2007 : 11) : « le phonème est conçu comme un but acoustico-articulatoire que le locuteur n'atteint jamais de façon parfaite. » À partir de là, Martinet (1955 : 48) définit deux concepts essentiels : celui de « champ de dispersion », qui correspond à la zone sur laquelle s'étendent les réalisations possibles d'un phonème, et celui de « marge de sécurité », qui correspond à l'espace qui permet de séparer les différents champs de dispersion des différents phonèmes. On comprend bien, avec cette notion de « sécurité », que si les zones articulatoires se rapprochaient dangereusement, voire si elles venaient à se confondre, le système phonologique serait alors gravement menacé. Cette idée se retrouve dans de nombreux travaux également, comme nous allons le voir ultérieurement. Cette conception est d'une logique implacable dans la mesure où les phonèmes sont des unités contrastives qui créent du sens justement parce qu'elles sont clairement distinctes les unes des autres. Aussi, les champs de dispersion des différents phonèmes doivent-ils être nettement séparés afin d'assurer le bon fonctionnement du système.

Sur la base de cette représentation du système phonologique, Martinet théorise ce qui se passe dans un système en évolution. Il réfléchit notamment à ce qui se produit lorsqu'un



phonème, pour une raison ou pour une autre (nous y reviendrons pour le cas particulier qui nous intéresse), commence à se déplacer, ce qui modifie par conséquent son champ de dispersion. La marge de sécurité entre ce phonème et ceux qui sont proches de lui se réduit, si bien que l'opposition entre ce phonème et un ou plusieurs autres phonèmes devient de moins en moins nette. Émerge ici l'idée qu'un changement à un endroit circonscrit du système peut engendrer des changements à d'autres endroits, et en premier lieu « à côté », c'est-à-dire sur les phonèmes adjacents.

Face à cette menace, le système peut réagir de deux façons selon la modélisation de Martinet : il peut ne pas réagir, c'est-à-dire laisser faire le rapprochement et finalement la fusion entre deux champs de dispersion, ce qui a pour conséquence la perte d'opposition entre deux phonèmes. Cela est appelé, nous l'avons vu, une fusion (*merger*). C'est ce qui est par exemple attesté dans la littérature sur le *NZE* contemporain (Holmes & Bell 1992 ; Gordon & Maclagan 2001) entre les deux diphtongues centralisantes de NEAR et SQUARE (voir chapitre 3, 3.1). Nous allons y revenir ultérieurement car selon King (1967 : 834-835), les pertes d'opposition affectent en premier lieu les phonèmes « à rendement fonctionnel bas », c'est-à-dire les phonèmes qui forment peu de paires minimales dans la langue. En résumé, et pour employer un terme jakobsonien, on a, selon ce premier scénario, un cas de *dephonologization*, c'est-à-dire un processus diachronique de fusion phonético-phonologique.

Cependant, Martinet postule que les fusions ont tendance à être évitées dans l'évolution de la langue et qu'il est donc beaucoup plus probable que le système réagisse et s'adapte au changement. Pour King (1969 : 6), cette hypothèse est la plus cruciale mais également la plus gratuite (*the most crucial as well as the most gratuitous*) car elle n'est fondée sur aucune étude empirique. Nous allons bien sûr revenir sur ce point à partir de l'exemple néo-zélandais et, dans la suite de la présente thèse, à partir de nos données récoltées sur le terrain.

Afin d'éviter la perte d'opposition entre deux phonèmes, le système peut donc s'adapter : c'est ce que Martinet nomme les « changements en chaîne » (*chain shifts*). Labov (1994 : 117) résume la solution phonologique offerte par les changements en chaîne à partir de l'exemple du *Northern Cities Shift*, dont nous allons parler dans la prochaine section de ce chapitre, de la façon suivante : “chain shifts reflect the functional economy of the vowel system: vowels move together [i.e. with one another at the same time] to avoid merger and preserve their capacity to distinguish words.” Pour employer un terme jakobsonien, nous avons ici affaire à un cas de *rephonologization*, c'est-à-dire à un processus diachronique de réorganisation qui permet au système de s'auto-préserver.

Martinet propose deux scénarios de changements en chaîne qui vont nous permettre de définir et de schématiser ce que peut être un changement vocalique en anglais. Il nomme ces deux scénarios « chaîne de propulsion » et « chaîne de traction » respectivement. Nous utilisons le schéma ci-après (voir figure 15), fourni par Langstrof (2006 : 79), pour représenter ces deux scénarios à partir des voyelles antérieures brèves de l'anglais néo-zélandais (KIT, DRESS et TRAP) qui sont décrites comme étant impliquées dans un changement en chaîne (voir chapitre 3, 3.1.2).

Il apparaît à partir de ce schéma que selon un premier scénario c'est le mouvement de la voyelle de TRAP qui déclenche le mouvement en chaîne : en effet, TRAP monte et vient empiéter sur le champ de dispersion de DRESS, si bien que DRESS est contrainte de monter et KIT, face à la pression de DRESS, se centralise. Ce scénario, qui apparaît bien comme un scénario séquentiel dans lequel les différentes étapes s'enchaînent selon un ordre établi, est celui d'une chaîne de propulsion (*push chain shift*) car TRAP « pousse » littéralement DRESS en dehors de son champ de dispersion.

Le second scénario, celui de la chaîne de traction (*drag/pull chain shift*), est le scénario inverse en ce sens que le mouvement d'un phonème, en l'occurrence la centralisation de KIT, « attire » les autres phonèmes dans son sillage si bien que DRESS vient prendre la place de KIT et TRAP celle de DRESS. On voit bien, à partir de ce schéma, que quel que soit le scénario, le changement initial d'un phonème affecte finalement une portion non négligeable du système, ce qui incite King (1969 : 3) à utiliser la métaphore des dominos (*'falling domino' type of sequence*) pour parler de ce phénomène.

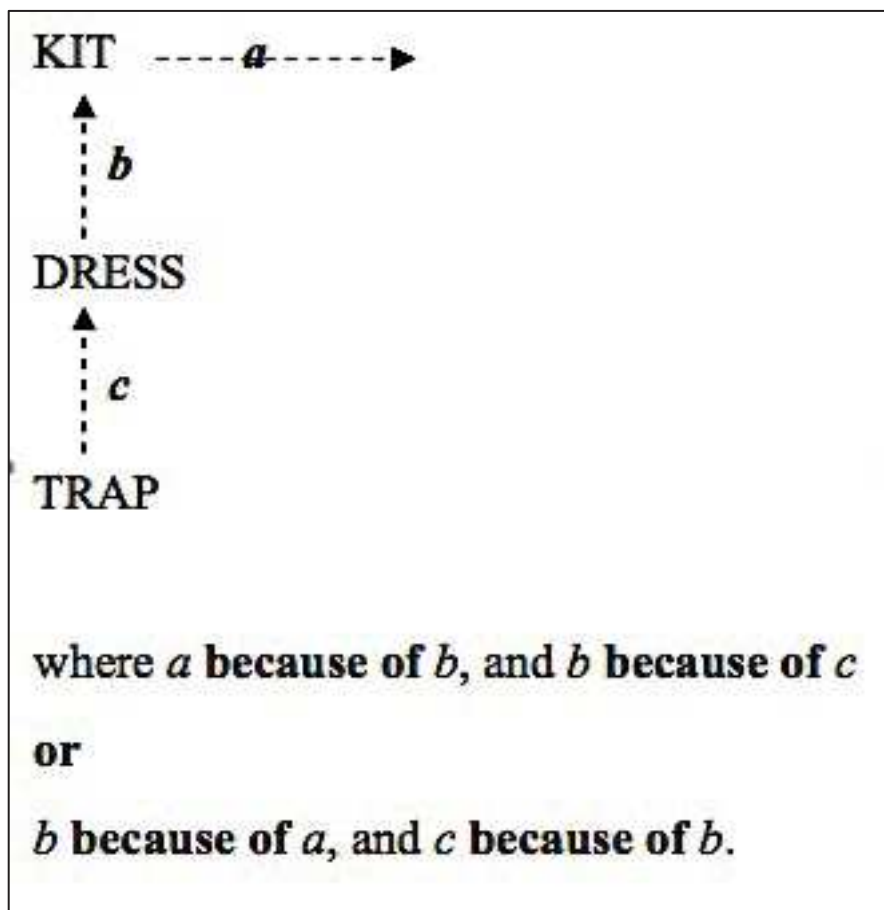


Figure 15 : schéma représentant les mouvements en chaîne (chaîne de propulsion et chaîne de traction) à partir des voyelles antérieures brèves du NZE (Langstrof, 2006 : 79)

Afin de déterminer à quel scénario on a affaire, la difficulté réside dans le fait de pouvoir déterminer quel est le phonème qui s'est déplacé le premier, comme le met en évidence King (1969 : 7) : "One initiates the analysis of both push and drag chains by establishing a first cause – a sound change which triggers the successive shifts." Or, Martinet lui-même (1955 : 60) reconnaît que cette tâche est délicate et qu'en réalité il est possible que la distinction soit arbitraire. Gordon *et al.* (2004 : 264) mettent justement en garde les chercheurs sur ce point : "it is important to distinguish between a situation in which one change leaves a gap that triggers another change to fill the gap (for phonological symmetry, naturalness, or whatever) [...] and another situation in which the changes just happen independently of one another and are not causally connected at all."

Il y aurait donc, en plus des deux scénarios postulés par Martinet, un troisième scénario possible, souvent appelé *co-varying shift* dans la littérature, selon lequel des changements, tels que celui observé en *NZE*, peuvent se produire simultanément et à des vitesses différentes, ou selon un ordre qui n'est pas celui décrit par les chaînes de propulsion et de traction. Langstrof (2006 : 80) résume ainsi cette troisième possibilité dans le cas des voyelles brèves antérieures néo-zélandaises : "Finally, (3) assumes both a push- as well as a pull-relationship between the three vowels, in that *DRESS* may have raised first, which provided the incentive for *KIT* to centralise and for *TRAP* to raise."

Il fournit également un schéma (2006 : 81) correspondant aux deux scénarios possibles du séquençage (*timing*) de ces changements en chaîne (voir figure 16). De fait, ce point est également sujet de débats car, de la même manière que Martinet postule que les fusions sont évitées dans la langue, il postule que les changements phonético-phonologiques se produisent de façon graduelle. Pour King (1969 : 6), cette hypothèse est presque à élever au rang d'hérésie puisque, dans le cadre de la phonologie générative, les changements phonético-phonologiques sont considérés comme des changements au niveau de la compétence et non au niveau de la performance des locuteurs : "It follows that any linguistic change is a change from one grammar to another: from one system of rules and elements to another. The commoner kinds of sound change are then such grammar changes as rule addition and rule loss, rule re-ordering, and rule simplification – all changes in competence." Nous allons y revenir dans la dernière partie de ce chapitre.

On entrevoit ici la complexité du débat selon que l'on étudie les changements phonético-phonologiques dans un cadre purement théorique ou sur la base de données authentiques, selon que l'on postule que ces changements se produisent au niveau sous-jacent ou en surface. Langstrof postule pour sa part qu'un changement en chaîne peut se produire selon deux scénarios distincts : soit par l'encombrement du champ de dispersion d'un phonème par un autre, autrement dit par l'empiètement phonétique d'une voyelle sur l'espace d'une autre, puis par le mouvement du phonème « chassé » dans une autre direction (*encroachment scenario*) ; soit par le maintien constant d'une équidistance entre les champs de dispersion des différents phonèmes à mesure que ceux-ci se déplacent dans l'espace vocalique (*equidistance scenario*). Quoi qu'il en soit, selon ces deux scénarios, le changement se produit de façon graduelle, à savoir par une succession de mouvements infinitésimaux.

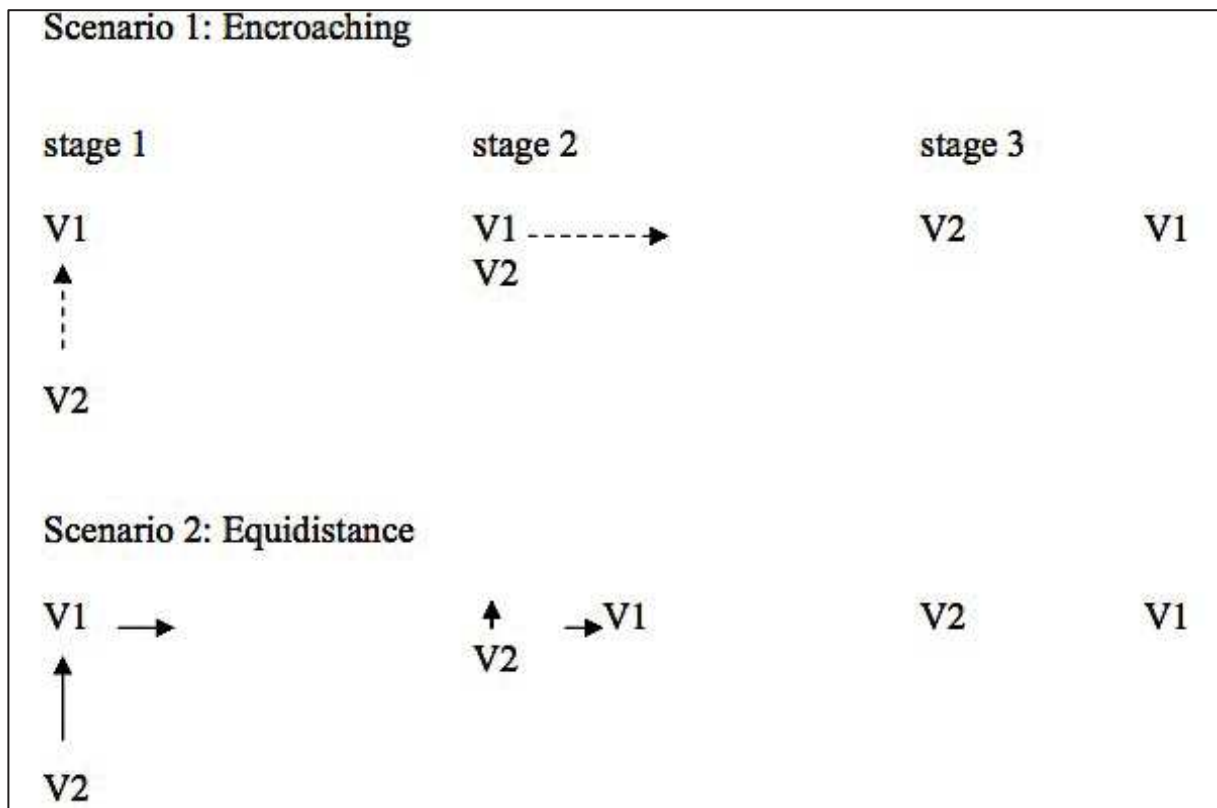


Figure 16 : schéma du séquençage des changements vocaliques en chaîne selon Langstrof (2006 : 81)

Nous reviendrons au chapitre 8 sur ces deux scénarios de séquençage, ainsi que sur la question de l’empiètement phonétique d’une voyelle sur l’espace d’une autre, lorsque nous présenterons nos analyses à partir des données phonético-acoustiques extraites à partir des voyelles prononcées par les locuteurs de notre corpus PAC Nouvelle-Zélande.

Il nous semble que nous avons posé ici les principes et les notions incontournables qui permettent d’envisager le changement diachronique en linguistique et de visualiser ce qui se passe lorsque des changements affectent le système phonologique des langues, et par exemple les voyelles de variétés de l’anglais comme le *NZE*. Nous avons notamment mis en évidence l’héritage essentiel du Cercle Linguistique de Prague et de Martinet dans la conceptualisation du changement linguistique, de la même façon que nous avons noté les limites de leurs conceptions et les questions qui restent à élucider. Nous avons par exemple insisté sur la notion de téléologie qui, chez Martinet, est formulée en termes de causalité : les changements se produisent en chaîne car ils sont causés les uns par les autres successivement, et le système doit s’adapter pour préserver sa fonctionnalité. Nous avons vu néanmoins, en citant Labov (1994) et Gordon *et al.* (2004), que tous les experts ne sont pas d’accord sur cette notion de causalité et certains postulent que les changements ne sont pas nécessairement interconnectés dans une relation causale globale.

En résumé, une fois les fondements de l’analyse du changement linguistique posés, par les Néogrammairiens puis par les Structuralistes notamment, de nombreux points essentiels restent à élucider, comme :

- savoir pourquoi les systèmes changent ;
- déterminer quelles sont les conditions nécessaires pour que le changement se produise ;
- expliquer comment certains changements historiques, déjà achevés ou en cours d'achèvement, se sont produits, c'est ce que Weinreich *et al.* (1968) ont nommé *the embedding problem* ;
- expliquer pourquoi certains changements ont lieu à tel moment dans telle ou telle variété d'une langue et pas à un autre moment ou dans une autre variété. Cela a été nommé *the actuation problem* (Weinreich *et al.* 1968) ;
- et identifier quelle est la source du changement, l'initiateur, le déclencheur du mécanisme global (Lass 1976).

Nous souhaitons maintenant nous intéresser au changement linguistique à partir de données concrètes car les changements vocaliques ne sont pas des phénomènes nouveaux, notamment en ce qui concerne les variétés de l'anglais. Qui plus est, la synthèse des observations et des modélisations qui ont déjà été formulées à partir de changements vocaliques attestés, comme le *Great English Vowel Shift* (GEVS ou GVS) ou le *Northern Cities Shift* (NCS), nous permettra de mettre en perspective la littérature théorique à laquelle nous venons de faire référence. Ce n'est qu'à la suite de cette mise en place théorique et de cet état des lieux de la recherche, notamment sociolinguistique, sur les changements vocaliques, que nous synthétiserons les traitements qui ont été proposés des changements vocaliques qui nous intéressent pour l'anglais néo-zélandais.

#### 4.1.2.2 Les changements vocaliques dans l'histoire de l'anglais

Il pourrait sembler, à partir de la littérature récente et abondante sur les changements vocaliques en NZE, ou en AusE d'ailleurs (Bauer 1986 ; Watson *et al.* 2000 ; Cox & Palethorpe 2001 ; Cox *et al.* 2004 ; Langstrof 2006 ; Hay *et al.* 2008 ; Cox 2012 pour ne citer qu'eux), que ces phénomènes sont nouveaux ou qu'ils n'ont intéressé les chercheurs que récemment : tel n'est pas le cas. En effet, de nombreux changements en chaîne ont été documentés dans les langues du monde en ce qui concerne les voyelles, les consonnes mais aussi les traits suprasegmentaux (les tons par exemple), et ce dans différentes langues du monde comme le français (Ahn 2004), le finnois (Keyser & Kiparsky 1984 ; Anttila 1995), le portugais (Martinet 1952), mais aussi l'anglais. En anglais, des changements vocaliques ont été observés au niveau diachronique, comme en moyen anglais avec le *Great Vowel Shift* ou en anglais américain avec le *Northern Cities Shift*, ainsi qu'au niveau synchronique avec la *Vowel Shift Rule*.

Le fait est, néanmoins, que les travaux théoriques et empiriques se sont plus largement concentrés sur des cas de chaîne de traction (*pull chain shifts*) que sur des cas de chaîne de propulsion, et ce pour plusieurs raisons. La première raison est théorique, à savoir que certains experts (King 1967, 1969 notamment) réfutent tout simplement l'existence de la chaîne de propulsion dans la mesure où elle repose entièrement sur une vision téléologique du

système linguistique et sur une vision de l'espace phonologique comme un espace continu. En d'autres termes, les changements ne seraient motivés, dans le cas d'une chaîne de propulsion, que par la volonté du langage lui-même de préserver les contrastes lorsqu'un phonème vient empiéter sur l'espace d'un autre phonème. Au contraire, dans le cas d'une chaîne de traction, où un phonème se déplace vers un espace vide et s'écarte d'autres phonèmes, ce qui laisse un ou plusieurs espaces vides, les changements peuvent s'expliquer par le maintien de la symétrie du système par exemple, et ne sont en tout cas pas motivés par une nécessité intrinsèque de préserver les contrastes au sein du système. L'espace phonologique y est régi par des oppositions discrètes si bien que l'empiètement d'un phonème sur l'espace d'un autre y est inenvisageable. Nous illustrerons le point de vue défendu par King, et plus largement par la phonologie générative classique, dans la troisième et dernière partie du présent chapitre.

La seconde raison est empirique, à savoir que peu de cas de chaînes de propulsion ont été recensés dans les langues du monde à partir de l'observation de données orales authentiques, et que les rares cas répertoriés ne concernent que les voyelles. Le cas néo-zélandais serait donc une de ces exceptions dans le paysage phonologique des langues du monde, et en particulier de l'anglais.

La primauté de la chaîne de traction sur la chaîne de propulsion transparait en tout cas dans la définition que propose Labov des changements en chaîne dans la mesure où sa définition générale ne recouvre qu'un seul cas, celui de la chaîne de traction justement (Labov, 1994 : 118) : "A *minimal chain shift* is a change in the position of two phonemes in which one moves away from an original position that is then occupied by the other."

Nous souhaitons ici nous intéresser au traitement qui a été fait du *Great Vowel Shift* et du *Northern Cities Shift* dans la mesure où ils sont considérés comme des « grands » changements vocaliques et parce qu'ils vont éclairer les mécanismes qui sont en jeu dans ces phénomènes. À partir de ces deux études de cas, nous espérons apporter des éléments de réponse aux questions que nous avons énumérées précédemment en ce qui concerne le changement linguistique, et plus particulièrement les changements vocaliques.

Le *Great Vowel shift* est un changement vocalique historique qui a affecté les monophthongues longues de l'anglais. Il est généralement décrit comme la montée (*raising*) et l'antériorisation (*fronting*) systématiques des monophthongues longues du moyen anglais. Il n'y a pas de véritable consensus dans la littérature sur la période à laquelle s'est produit ce changement, mais la plupart des experts s'accordent à dire, à l'instar de Lass (1987 : 129), qu'il a probablement commencé au XV<sup>e</sup> siècle, soit durant la transition entre le moyen anglais (*Middle English*) et l'anglais moderne naissant (*Early Modern English*). Avant ce changement, l'anglais comptait les voyelles longues suivantes (Wells 1982 ; Dinkin 2011) : /i:/, e:/, ε:/, a:/, ɔ:/, o:/, u:/. Après ce changement, l'anglais possède un nouveau système qui repose sur deux voyelles longues (/i:/ et /u:/) et quatre diphtongues (/aɪ, aʊ, eɪ, əʊ/), soit les diphtongues « modernes » des ensembles lexicaux PRICE, MOUTH, FACE et GOAT.

Ce processus de changement a été représenté de diverses manières dans la littérature car les experts sont globalement d'accord pour dire que ce sont les voyelles [i:] et [u:] qui se sont déplacées en premier mais ne s'accordent pas sur les étapes successives du changement ni sur la chronologie précise de celui-ci, comme le soulignent Stockwell et Minkova



(1997 : 287) : “It is clear that [i:] and [u:] go out of the way, whether pushed or dragged [...] and whether by our suggestion of merger (Stockwell – Minkova 1988) or by some even more mysterious process of bouncing off the hard palate and diphthonging their way southward (something like this can be found in most of the 19<sup>th</sup> century accounts).”

Lakkaraju *et al.* (2009) modélisent ce changement de manière linéaire :

a → æ → ε → e → i → əɪ → aɪ  
 ɔ → ɒ → u → əʊ → aʊ

Ils précisent que la première ligne constitue un mouvement vers la gauche, c’est-à-dire vers le haut, et la seconde ligne un mouvement vers la droite, c’est-à-dire vers le bas. Le *GVS* recouvrirait donc, selon eux, deux mouvements, soit un changement dans deux directions distinctes.

Nous reproduisons le schéma de Dinkin (2011) pour représenter le *GVS* (voir figure 17) :

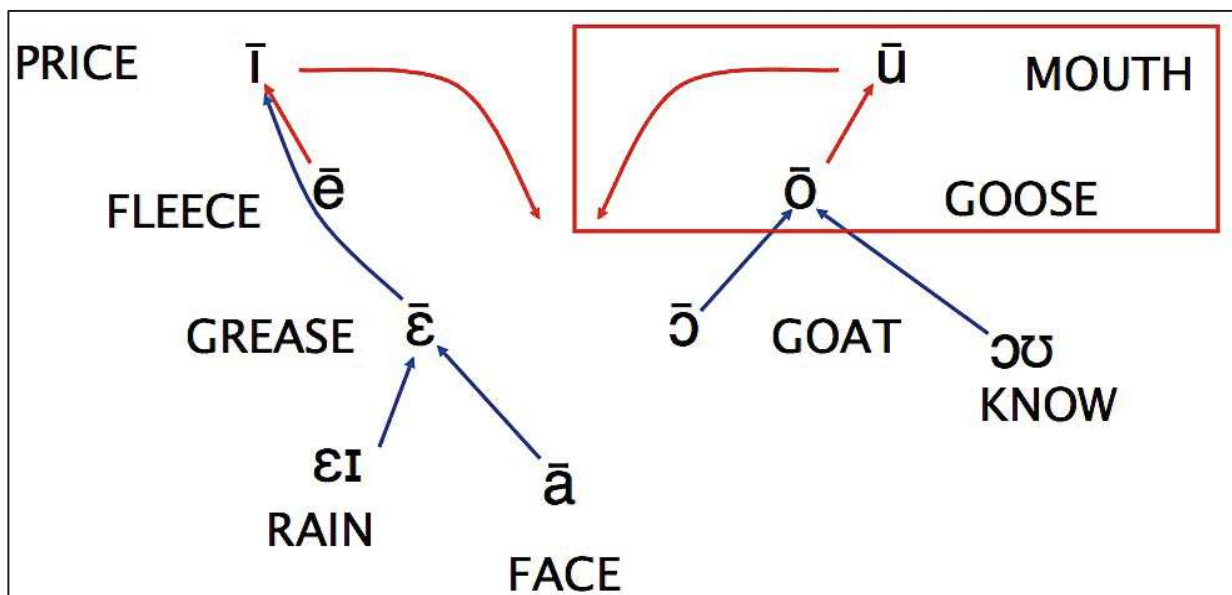


Figure 17 : schéma représentant le *Great Vowel Shift* selon Dinkin (2011)

Comme nous l’avons souligné, ce changement vocalique est l’objet de controverses entre les experts sur plusieurs points. Un premier point repose sur le problème des sources qui permettent d’établir la chronologie de ce changement. La majorité d’entre elles sont historiques et surtout orthographiques (étude de la graphie comme reflétant la prononciation de l’époque, étude de témoignages historiques), si bien que les experts ne parviennent pas à s’accorder sur la date à laquelle a débuté ce changement en anglais britannique ni sur la date à laquelle ce changement s’est accompli. Certains, comme Barber (1976) ou Wells (1982), postulent que ce changement s’est achevé au tout début du XVII<sup>e</sup> siècle, tandis que d’autres,

comme Stockwell et Minkova (1988), postulent qu'il s'est accompli beaucoup plus tard, peut-être au XVIII<sup>e</sup> siècle.

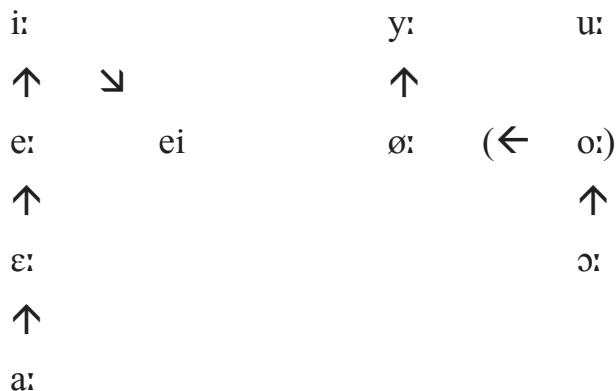
Un autre point de discorde concerne l'appréhension du phénomène en tant que tel. Certains experts défendent l'idée selon laquelle le *Great Vowel Shift* constitue un seul et unique phénomène, un bloc de changements interconnectés et causés les uns par les autres, à l'image de ce qu'a formulé Martinet, tandis qu'une majorité d'auteurs postule que le *Great Vowel Shift* est en réalité une constellation de changements vocaliques indépendants qui donneraient en surface l'apparence d'un grand changement vocalique. C'est le cas de Stockwell et Minkova (1988), mais aussi de Lass (1992 : 154) selon lequel le *GVS proper* se limite aux mouvements des voyelles de FLEECE et GOOSE par rapport à PRICE et MOUTH. Cela a même poussé Jones (1989 : 226) à remettre en question la dénomination même du phénomène et à arrêter de le qualifier de « grand » changement vocalique : “desist ascribing the epithet ‘great’ since it is hard to see on what grounds it is particularly outstanding”.

Cependant, même parmi les experts qui partagent l'idée que le *GVS* est en fait une constellation de petits changements indépendants, les avis divergent quant à la trajectoire adoptée par les phonèmes concernés et quant aux sous-phénomènes impliqués dans ces changements. Pour Lass (1992), [i:] et [u:] ont été poussées par la montée des voyelles les plus ouvertes, qui ont elles-mêmes poussé les voyelles moyennes, et ainsi de suite dans un scénario de chaîne de propulsion (*push chain shift*). Les voyelles les plus hautes se sont alors vues contraintes de s'adapter et sont devenues des diphtongues. Pour d'autres, le *GVS* est bel et bien une chaîne de traction dont la première étape est la diphtongaison des voyelles hautes, ce qui a permis par la suite la montée des voyelles moyennes puis des voyelles ouvertes.

Pour Stockwell et Minkova (1988, 1997), le *GVS* n'est pas à proprement parler un changement en chaîne mais ce qu'ils appellent un *drift* (1997 : 288) : “Rather, the space got crowded, as it had elsewhere. Sometimes, as elsewhere (above [en parlant de la perte d'opposition entre [i:] et [e:]] we find mergers, and sometimes a slow separation, as speakers of the language gradually equalize the distribution of functional units in the available vowel space, in the sense of Martinet or Lindblom, more recently Lass and Wrigth (1985).” Selon ce scénario, le *GVS* se serait bien produit de manière graduelle, mais ne serait pas un grand changement vocalique à proprement parler : “We argued then, and would argue now, that the historical events in questions were not the consequence of chain shifts as technically defined by Labov but lexical mergers (resulting from various drifts) which spread and (sometimes, as in the *GVS*) got standardised.” Le *GVS* ne serait « grand », selon ces auteurs, que dans la mesure où la constellation de changements qu'il recouvre s'est propagée et a été adoptée à une large échelle dans l'Angleterre de la fin du Moyen Âge.

Enfin, un dernier point qui divise les spécialistes en ce qui concerne le *GVS* est la portée géographique de ce changement. En effet, celui-ci est qualifié de *Great English Vowel Shift*, qui aurait donc affecté l'« anglais » britannique en général, mais il est difficile d'établir que ce changement a pu affecter l'ensemble des variétés d'anglais britannique de la même manière et au même moment (Stockwell & Minkova 1988). De fait, comme le soulignent Jones (1989) et Milroy (2001), à l'époque où le *GVS* est censé avoir opéré, il n'y avait pas en Angleterre de prononciation standard stable, pas de *RP* qui aurait pu guider le changement

pour le reste des variétés de l'anglais. En outre, comme le rapporte Wells (1982 : 185), la quasi-totalité des dialectes parlés en Angleterre a été affectée par le *GVS* en ce qui concerne les voyelles antérieures, en revanche en ce qui concerne les voyelles d'arrière, le changement est resté circonscrit régionalement. Il pointe ce qu'il appelle le *far north* comme exempt de ce changement, ainsi que les dialectes du Scots. Pour ces variétés il postule un schéma de changement spécifique (voir ci-après), en insistant sur le fait que les prononciations induites sont désormais récessives dans le nord de l'Angleterre et en Écosse (Wells, 1982 : 186).



Il se peut que les différents scénarios qui ont été proposés dans la littérature pour rendre compte de la diphtongaison et de la perte d'opposition en ce qui concerne certaines voyelles longues du moyen anglais soient pertinents pour différentes variétés de l'anglais de l'époque. En effet, étant donné la variation des prononciations de l'époque, il est possible qu'une chaîne de propulsion ait opéré dans un dialecte et pas dans un autre, mais que l'ensemble des changements dans les différents dialectes ait abouti à la même reconfiguration du système. Il se peut également qu'étant donné la longue période durant laquelle s'est opéré le changement, soit potentiellement trois siècles si l'on considère que le *GVS* a commencé au XV<sup>e</sup> siècle et s'est achevé au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'émergence d'une variété standard d'anglais britannique ait finalement influencé le changement de l'ensemble, ou du moins de la majorité, des variétés britanniques dans une même direction.

C'est d'ailleurs la prise en compte de la variation dialectale de l'époque qui a permis à certains chercheurs de compléter les traitements qui ont été proposés du *GVS* en se concentrant sur une dimension cruciale du problème, à savoir la distinction entre l'innovation individuelle d'un côté et le changement linguistique à proprement parler de l'autre. Cette distinction est parfaitement résumée par Britain (2008a : 188) : "J. Milroy (1992: 169-172) made the very important distinction between *speaker-innovations* – the 'pool' of new linguistic forms in the speech community each of which may or may not spread – and *linguistic change* – an alteration in the linguistic system that results from a speaker-innovation successfully spreading through the language and the speech community."

En ce qui concerne le *GVS*, il s'agit d'expliquer pourquoi ce changement s'est propagé à une majorité des variétés de l'anglais. Lakkaraju *et al.* (2009) postulent une origine sociolinguistique à ce phénomène :

“There are several competing explanations for the GEVS. One of the main contenders is that, after the Black Death<sup>43</sup> there was a mass immigration into South-Eastern England, and the contact between the immigrants and locals led to a sudden change in vowel system. We have shown that this is a viable explanation, as it requires only the minimal assumptions that people tend to ‘accommodate’ during interactions, i.e. they change their way of speaking to adapt to the other participant in the interaction, and that this accommodation is very limited, i.e. that they do not change their entire vowel system at once.”

Cette hypothèse a le mérite d’expliquer comment des changements abrupts mais successifs et circonscrits à une partie du système ont permis à différentes communautés de locuteurs de converger vers une seule et même solution communicationnelle (d’où le titre de « consensus contraint » donné à leur étude). Ils mettent d’ailleurs leurs conclusions en relation avec le fait que le *GVS* a créé une transition historique, sociale et linguistique majeure, à savoir celle du moyen anglais à l’anglais moderne. En outre, le traitement qui est fait du *GVS* par ces auteurs nous montre que les conditions sociolinguistiques du changement, à savoir la « rencontre » entre plusieurs populations parlant des dialectes différents, sont identiques à celles auxquelles nous avons fait référence pour l’émergence de l’anglais néo-zélandais. Cela nous semble essentiel pour comprendre pourquoi des changements vocaliques sont attestés en anglais néo-zélandais contemporain et pour établir que les dimensions sociohistorique et sociolinguistique du changement fournissent des informations cruciales pour expliquer et modéliser ce changement. Nous allons y revenir dans le dernier chapitre de notre thèse (voir chapitre 9).

Finalement, comme le résume Campbell (1999 : 44) : “Several reasons have been put forward why chain shifts should occur, and the final word about this is surely yet to come ...”. L’exemple du *GVS* montre qu’il est extrêmement difficile de postuler qu’un changement vocalique s’est déroulé de telle ou telle manière lorsque celui-ci s’est produit dans le passé et qu’il n’est donc pas observable immédiatement, grâce à des données orales notamment. La spécificité et donc la complexité du *GVS* résident dans le fait que ce changement historique diachronique dans la qualité phonétique des monophthongues longues du moyen anglais constitue un « résidualisme », comme le formule Wells (1982 : 184), en anglais moderne, c’est-à-dire une règle synchronique en phonologie. Celle-ci a été analysée par Chomsky et Halle (1968) à partir des alternances *divine* – *divinity*, *serene* – *serenity* ou *profane* – *profanity*. Cette règle synchronique héritée du *GVS* est accompagnée de diverses règles, dont le *Trisyllabic Shortening/Laxing* qui raccourcit la voyelle dans plusieurs contextes, dont les formes en –ITY. Selon le modèle génératif classique, les locuteurs stockent dans leur lexique mental une seule et même forme sous-jacente, soit respectivement /divi:n/, /sere:n/ et /profæ:n/ pour les paires que nous avons citées précédemment. Et c’est notamment la *Vowel*

---

<sup>43</sup> Ce terme renvoie à l’épidémie historique de peste bubonique qui a frappé l’Angleterre entre 1348 et 1349.

*Shift Rule* qui assure la « bonne » qualité phonétique pour la voyelle accentuée dans les formes en –ITY (Durand 1990).

Ce modèle a été critiqué par de nombreux auteurs, à commencer par Wells (1982 : 188) qui prend l'exemple des mots *knee*, *piece* et *bean* qui n'alternent pas avec des formes en –ITY et qui, selon le modèle de Chomsky et Halle, devraient malgré tout avoir une forme sous-jacente de type /ne:/, /pe:s/ et /be:n/. Or, il semble très peu probable que les locuteurs natifs apprenant l'anglais (enfants) soient capables de récupérer de telles formes sous-jacentes. Cela fait conclure à Wells (1982 : 188) la chose suivante : “In the nature of things it is impossible to prove anything one way or the other about the alleged synchronic validity of the Great Vowel Shift. It also has no real bearing on the description of different English accents. Henceforth, therefore, we shall assume that it has no synchronic relevance, and that the various synchronic traces which remain of its historical operation are just that.”

Les changements vocaliques constituant un défi non seulement à la linguistique historique mais aussi à la phonologie théorique, à la phonétique acoustique et à la sociolinguistique, les experts se sont mis en quête de répertorier les changements vocaliques en cours. L'un de ces grands changements vocaliques récents est le *Northern Cities Shift* (NCS), qui a été étudié par l'un des plus grands sociolinguistes contemporains, William Labov.

Le NCS tire son nom de la zone géographique dans laquelle il a été attesté qu'il opère, ou qu'il a opéré, à savoir les villes du nord des États-Unis qui se situent le long des Grands Lacs : une région qui est généralement appelée l'*Inland North* dans la littérature. Le NCS est donc, contrairement au *GVS*, un phénomène exclusivement urbain. Labov (2008) fournit une carte (voir figure 18 ci-après) pour visualiser la zone sur laquelle opère le « plein » NCS. De nombreux travaux (Labov *et al.* 2006 ; Majors & Gordon 2008 ; Dinkin 2008) ont en effet montré que les zones limitrophes de cette région du « plein » NCS ont une version « réduite » de ce changement vocalique, à savoir que moins de voyelles sont impliquées dans le changement ou que le changement se produit à un degré moindre, d'un point de vue phonétique. Ces zones limitrophes incluent une partie de l'état de New York, et notamment la *Hudson Valley* à l'est.

Le NCS peut être décrit schématiquement comme un changement vocalique impliquant six voyelles selon six étapes successives. Labov *et al.* (1972) sont les premiers à décrire ce changement, qui implique selon eux les mouvements suivants (d'après Labov, 1994 : 195) :

- la montée (*raising*) et l'allongement de la voyelle de TRAP sous la forme d'une diphtongue centralisante de type [iə] ;
- l'antériorisation (*fronting*) de [ɑ] vers [a] et [æ] ;
- l'abaissement (*lowering*) de [ɔ] vers [a] ;
- l'abaissement et la postériorisation (*backing*) de la voyelle de DRESS [ɛ] vers [æ], et parallèlement l'abaissement de [ɪ] vers [e] ;
- la postériorisation de [e] vers [ʌ] mise en évidence par Eckert (1988) ;
- la postériorisation de [ʌ] vers [ɔ] ou [ʊ].



À partir de cette simple description, on perçoit bien la dimension de « chaîne » et de cercle/cycle puisque chaque phonème chassé laisse un espace vide qui est finalement occupé par un autre phonème. Labov *et al.* (1991 : 19) qualifient ce mécanisme de la façon suivante : “the most complex case of systematic chain shifting among short vowels, and in fact, one of the most complex chain shifts ever recorded.”

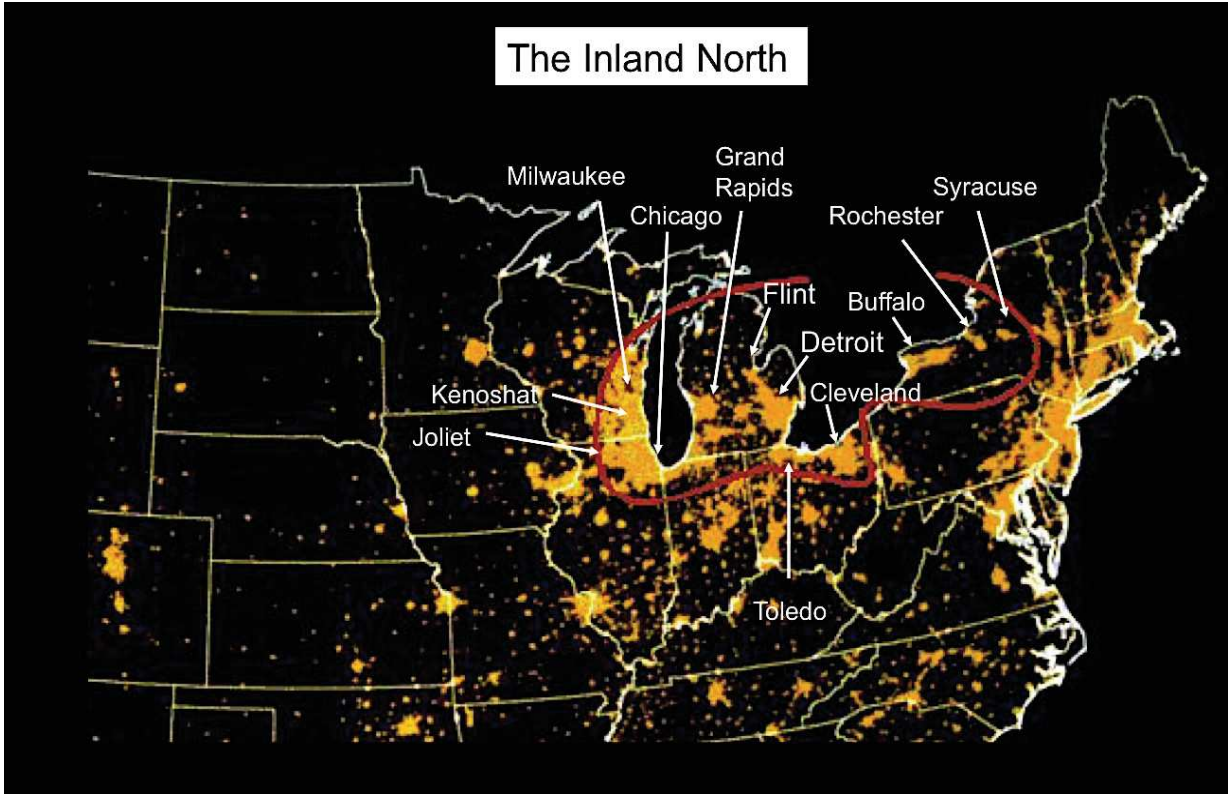
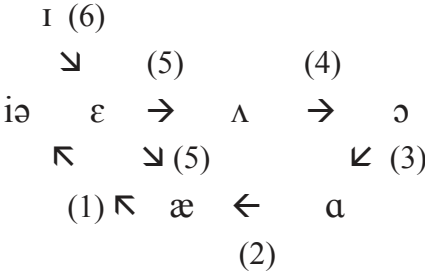


Figure 18 : la zone du "plein" *Northern Cities Shift* selon Labov (2008)

Le NCS a, comme le GVS, été représenté de différentes manières dans la littérature. Nous proposons ci-dessous notre propre schéma à partir des travaux de Labov (1994, 2008) et Gordon (1996).



Afin de postuler ce scénario de changements successifs, Labov et d’autres chercheurs, tels que Yaeger et Ash, se sont fondés sur l’analyse de 25 interviews réalisées entre 1970 et 1991 à Détroit, dans les villes de Rochester, Buffalo et Chili dans l’ouest de l’état de New



York, et à Chicago. Cette recherche fait partie intégrante du projet *CDC (Project on Cross-Dialectal Comprehension)* et a permis de calculer acoustiquement les valeurs de F1 et de F2 pour chaque voyelle et pour chaque locuteur individuellement. En mettant en relation les valeurs formantiques des voyelles avec l'âge des locuteurs, Labov et ses collaborateurs (Labov *et al.* 1972) ont révélé que certains de ces changements étaient accomplis, achevés, tandis que d'autres étaient encore en cours. En cela, l'étude du *NCS* est apparue comme inédite car elle constitue la première étude d'un changement vocalique en cours, et non d'un changement vocalique historique complètement achevé.

Aussi, dans la littérature sur le *NCS*, on distingue ce qui est appelé l'*early NCS* de l'*ongoing* ou *late NCS*. L'*early NCS* correspond à la phase de changement qui a été décrite par Labov (1994) comme très avancée voire achevée à partir des données du *CDC*, et qui implique une chaîne de traction dans l'ordre suivant : [æ - α - ɔ]. De fait, après la montée et la diphthongaison de [æ], [α] est venu occuper l'espace laissé libre par [æ] et [ɔ] est venu occuper l'espace laissé libre par [α]. Il est donc à noter que dans les villes affectées par le *NCS*, il n'y a pas de perte d'opposition (*merger*) entre *caught* et *cot*, comme c'est le cas dans de nombreuses variétés américaines de l'anglais à commencer par le *General American* (voir Wells 1982).

Nous tenons à souligner néanmoins qu'une étude en temps apparent d'une petite ville du Michigan menée par Gordon (2001) a postulé un ordre différent pour cette première phase du *NCS*, à savoir : [ɔ - æ - α]. Cet ordre a cependant été analysé comme problématique car il ne correspond pas à un mouvement en chaîne, puisque [α] n'aurait aucune raison de se déplacer avant que [æ] ne libère la place. On voit transparaître ici l'idée de téléologie à laquelle nous allons revenir ultérieurement dans la mesure où elle est problématique pour Labov qui a pour ambition de fournir un modèle des changements en chaîne justement dépourvu de toute téléologie.

La seconde phase du *NCS*, qualifiée d'*ongoing NCS* ou de *late NCS* comme nous l'avons expliqué, crée moins de consensus au sein de la communauté des experts, notamment parce que Labov (1994 : 200) l'analyse comme la preuve que les chaînes de propulsion existent : "real-time evidence confirms [...] push chain status for the backing of /e/". Si l'on se réfère au schéma que nous avons proposé précédemment, cela signifie que [ɛ] aurait poussé [Λ]. Selon Labov, ce développement est récent et donc variable dans les différentes communautés de locuteurs. Le *NCS* recouvrirait par conséquent, selon ce scénario, deux types de mouvements différents, soit une chaîne de traction puis une chaîne de propulsion. En réalité, selon Labov (1994 : 187-188), le *NCS* implique une autre chaîne de traction qui explique l'abaissement de [ɪ] : ce mouvement suivrait chronologiquement l'abaissement de [ɛ] vers [æ] et c'est l'empiètement de [ɛ] sur [æ]/[α] qui aurait conduit [ɛ] à se réorienter vers [Λ].

Les conclusions avancées par Labov ont été amplement critiquées par de nombreux auteurs. La place de [ɪ] dans la chronologie labovienne du *NCS* a suscité de nombreux commentaires, notamment sur le fait que, selon ce scénario, [ɪ] sépare les deux mouvements qui affectent [ɛ], soit une chaîne de traction d'un côté et une chaîne de propulsion de l'autre. Or, il n'y a pas, dans les données utilisées par Labov, de preuve que les deux mouvements qui

affectent [ɛ] sont distincts, et si le mouvement de [ɪ] est bel et bien antérieur à celui de [ɛ] et *a fortiori* à celui de [ʌ], alors des preuves de l’abaissement de [ɪ] devraient être clairement présentes dans les premiers enregistrements utilisés par Labov et ses collaborateurs (Samuels 2006).

Pour ces auteurs, la postériorisation de [ʌ] est dans la continuité de la chaîne de traction amorcée par la diphtongaison de [æ], ce qui permet au système de remplir un large vide dans la zone postérieure de l’espace vocalique. En revanche, ce qui est arrivé à [ʌ] par la suite, comme l’arrondissement de cette voyelle dans certaines variétés ou son abaissement, reste peu clair. À la suite du mouvement de [ʌ], certaines variétés ont vu [ɛ] descendre vers [æ] tandis que d’autres l’ont vu reculer vers [ʌ]. Le mouvement de [ɪ] constitue pour ces auteurs le dernier maillon de la chaîne et donc l’étape la plus récente et la moins documentée.

Selon ce scénario, la redistribution de la quasi-totalité des phonèmes vocaliques s’explique par un premier mouvement : la diphtongaison d’une voyelle ([æ]) déjà allongée dans tous les contextes dans les variétés de l’*Inland North*. Cela contredit clairement les conclusions de Labov que nous avons présentées précédemment et n’implique en aucun cas un quelconque empiètement d’un phonème sur l’espace d’un autre, et donc ni fusion (*merger*) ni chaîne de propulsion. Ce scénario correspond malgré tout à ce qui a été postulé dans le cadre de la théorie des Exemplaires (*Exemplar-based Phonology*, Johnson 1997 ; Pierrehumbert 2001), et donc aussi par Labov, à savoir que les phonèmes conservent des contrastes maximaux les uns avec les autres à chaque étape du changement.

En effet, à partir de l’exemple du NCS, Labov (1994 : 116) pose les principes généraux qui s’appliquent aux changements vocaliques. Nous les reproduisons ci-dessous :

PRINCIPLE I – *In chain shifts, long vowels rise.*

PRINCIPLE II – *In chain shifts, short vowels fall.*

PRINCIPLE IIA – *In chain shifts, the nuclei of upgliding diphthongs fall.*

PRINCIPLE III – *In chain shifts, back vowels move to the front.*

Selon ce modèle, formulé, comme nous l’avons déjà brièvement stipulé, dans le cadre de la théorie des Exemplaires, chaque allophone correspond à une catégorie d’occurrences (*tokens*) stockées par les locuteurs, et chaque occurrence de tel allophone code des informations phonético-acoustiques ainsi que d’autres informations (environnement morphosyntaxique, âge du locuteur etc.) dans la mémoire des locuteurs. Les interactions quotidiennes des locuteurs mettent à jour ce stock, ces nuages d’exemplaires, afin que la communication soit toujours effective et que les incompréhensions soient évitées. Dans ce modèle, les marges entre les différentes catégories vocaliques, entre les différents phonèmes, sont grandes afin d’assurer une contrastivité maximale entre les occurrences. Cette idée est directement héritée de Trask (1996 : 87) : “the farther apart the contrasting segments are in phonological space, the easier it is to tell them apart when listening to speech, and the less likely are misunderstandings.” Si un phonème commence à se déplacer, la compréhension n’est pas directement menacée et les phonèmes adjacents vont se déplacer avec les autres phonèmes dans la même direction, ce qui préserve en permanence les marges de sécurité entre les phonèmes, d’où la notion de changement en chaîne.

Nous allons revenir plus en détail sur les points forts et les points faibles des modélisations formulées dans le cadre de cette théorie dans la troisième et dernière partie de ce chapitre ainsi qu'au chapitre 8. Nous pouvons d'ores et déjà poser que les critiques (Stockwell & Minkova 1997 notamment) se sont concentrées sur le fait que le modèle de Labov, bien qu'il admette les chaînes de propulsion, ne les explique pas d'un point de vue théorique. En effet, dans son modèle, les incompréhensions et leur évitement entraînent le changement, et il n'y a donc pas de place pour les fusions ni, par extension, pour les chaînes de propulsion puisque l'empiètement n'y est pas possible du fait de la grande marge de sécurité qui est postulée entre les phonèmes.

Pour remédier à cette lourde omission, Labov (2001 : 463) s'intéresse aux facteurs sociolinguistiques qui peuvent expliquer le changement, et par exemple aux étapes du *NCS*. Selon lui, c'est l'afflux d'ouvriers venus de la côte est dans la région des Grands Lacs au début du XIX<sup>e</sup> siècle pour travailler à la construction du Canal Erié (*Erie Canal*) qui explique que des locuteurs de différentes variétés de l'anglais se soient retrouvés au même endroit, ce qui a conduit à un changement linguistique de grande ampleur. Nous l'avons vu avec le cas du *GVS*, les traitements sociolinguistiques et les traitements phonético-phonologiques théoriques des changements vocaliques semblent irréconciliables. Comme le résumant Torgersen et Kerswill (2004 : 5) : "There are, then, two possible approaches to the 'explanation' of a vowel shift: the idea of a chain shift as a 'natural' mechanism of phonetic change, and the idea that external and extra-linguistic factors, especially contact and attitudes, can override a natural shift." La tension entre les facteurs internes, linguistiques, et les facteurs externes, extralinguistiques qui peuvent rendre compte des changements vocaliques dans les variétés de l'anglais, et par exemple en *NZE* contemporain, est l'objet de notre dernier chapitre (voir chapitre 9).

Nous souhaitons maintenant nous intéresser au cas encore plus récent des changements vocaliques attestés en *NZE* contemporain. Le cas néo-zélandais est à part pour plusieurs raisons. La première raison est que l'analyse et le traitement des changements vocaliques dans cette variété ont bénéficié de l'histoire de l'observation et de la modélisation de tels phénomènes, et notamment des travaux consacrés au *GVS* et au *NCS* auxquels nous venons de faire référence. La deuxième raison est que, contrairement aux deux cas que nous venons d'étudier, le scénario d'une chaîne de propulsion est assez clairement établi pour les voyelles antérieures de *KIT*, *DRESS* et *TRAP* en *NZE* contemporain alors même que, comme nous l'avons brièvement montré, les chaînes de propulsion posent problème à la phonologie théorique. Nous allons voir, dans la suite de ce chapitre, comment le scénario d'une chaîne de propulsion a été reconstitué pour le *NZE* à partir de données orales authentiques, quelles sont les conditions qui ont amené ce changement et comment les travaux consacrés à ce changement mettent en perspective la littérature théorique sur le changement linguistique.

#### 4.1.2.3 Le cas néo-zélandais : un autre Grand Changement Vocalique ?

Comme nous l'avons vu à partir de la figure 15 (voir 4.1.2.1), la littérature sur l'anglais néo-zélandais contemporain rapporte qu'un changement vocalique s'est produit (et se produit encore) dans cette variété qui affecte les voyelles antérieures brèves de KIT, DRESS et TRAP. Ce changement, généralement abrégé dans la littérature sous la forme *SFVS* (*Short Front Vowel Shift*), est représenté de diverses manières par divers auteurs, comme le *GVS* et le *NCS* que nous venons de présenter. Ainsi, Langstrof (2006 : 78) le représente comme en figure 19 ci-dessous, tandis que Trudgill *et al.* (1998 : 37) le représentent comme en (19') ci-après.

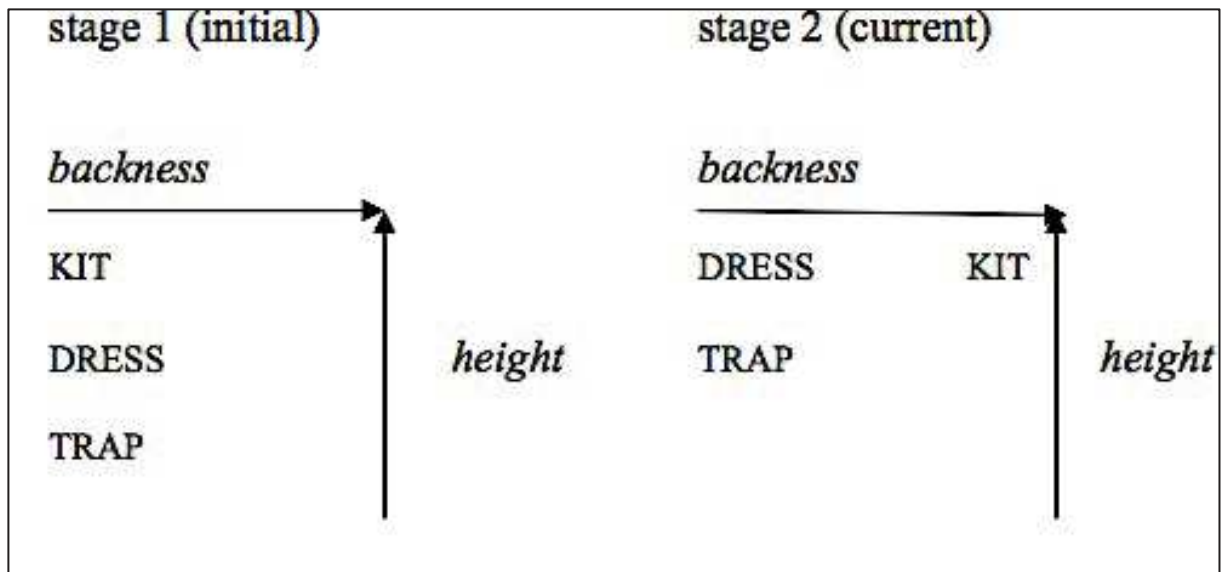
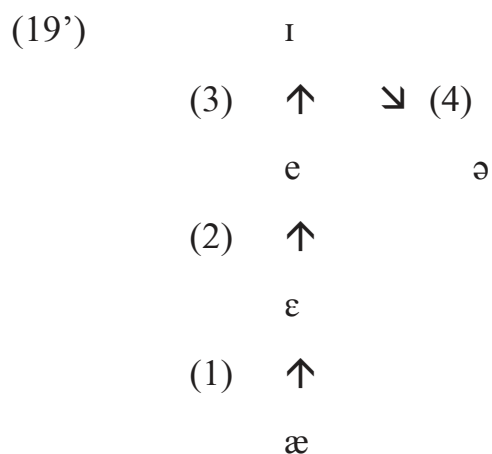


Figure 19 : schéma représentant le *Short Front Vowel Shift* néo-zélandais d'après Langstrof (2006 : 78)

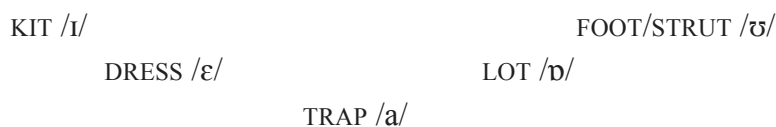
Le schéma de Langstrof (ci-dessus) pose un état initial du système en anglais néo-zélandais pour les voyelles de KIT, DRESS et TRAP dans lequel il apparaît que ces trois voyelles sont des voyelles antérieures brèves et que KIT est la plus haute et TRAP la plus basse. Le schéma pose également une deuxième étape, c'est-à-dire un état actuel du système, et non un point d'arrivée en tant que tel, où il apparaît que TRAP et DRESS sont montées d'une position (ce sont toujours des voyelles antérieures mais elles sont plus hautes qu'auparavant) tandis que KIT n'est plus une voyelle antérieure mais une voyelle centrale. Comme le souligne Langstrof lui-même (2006 : 78) : "it makes no assumptions regarding whether the changes in each of the elements involved in the process (i.e. the three vowel phonemes) are in any way related to each other."

Le schéma que proposent Trudgill *et al.* (1998 : 37), et que nous avons adapté ci-après, implique quant à lui que les changements affectant chaque phonème individuellement sont interconnectés dans un scénario de chaîne de propulsion. Toutefois, le résultat du changement, c'est-à-dire la redistribution du système, est la même que celle qui est posée par Langstrof, à savoir que d'un système composé de trois monophthongues antérieures brèves, on

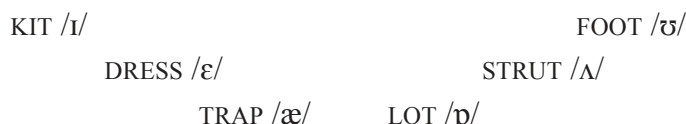
passé à un système composé de deux monophthongues antérieures et d'une monophthongue souvent centralisée.



Avant de revenir sur les différentes modélisations et interprétations qui ont été développées dans la littérature sur ce changement vocalique, il nous semble opportun de revenir brièvement sur l'histoire des voyelles antérieures brèves en anglais. Cela nous ramène au moyen anglais et au *GVS*, d'où notre intérêt pour ce phénomène. De fait, les changements attestés en ce qui concerne les monophthongues longues du moyen anglais ont également eu une incidence sur les monophthongues brèves. Le système du moyen anglais s'organisait autour de 5 voyelles brèves, comme suit (Wells 1982 ; Trudgill *et al.* 1998 : 35) :



Suite au *GVS*, et à d'autres changements et développements que nous n'avons pas le loisir de détailler ici et qui restent peu clairs dans la littérature sur l'évolution historique de l'anglais après le XV<sup>e</sup> siècle, le système des monophthongues brèves s'est réorganisé dans le sud de l'Angleterre, notamment sous l'effet de la division phonémique (*split*) entre FOOT et STRUT (Wells 1982 ; Trudgill *et al.* 1998 : 36) :



Trudgill *et al.* notent que ce nouveau système, et notamment la voyelle de TRAP qui est l'addition la plus récente au système des monophthongues brèves de l'anglais, s'est avéré très instable dans les variétés contemporaines de l'anglais. Langstrof (2006 : 77-78) illustre cette

remarque en se référant notamment au *NCS* dans lequel TRAP monte et devient une diphtongue tandis que KIT et DRESS descendent, mais aussi à ce qui se passe dans l'hémisphère sud, et en premier lieu en Australie où KIT est devenue une voyelle antérieure fermée [i] sous la pression de TRAP et DRESS (voir 4.2.1).

Revenons-en maintenant aux modélisations et aux interprétations qui ont été faites du *SFVS* dans la littérature sur l'anglais néo-zélandais contemporain. Quand bien même ce changement est nécessairement récent, puisque le *NZE* est l'une des dernières variétés d'anglais à avoir émergé, et quand bien même les chercheurs disposent d'archives orales contenant la parole des premiers locuteurs de cette variété (projet *ONZE*), Torgersen et Kerswill (2004 : 5) rappellent que l'observation des changements vocaliques est toujours délicate et implique inévitablement une reconstruction *a posteriori* du changement : “The shifts are not observed directly; they are deduced from the apparent-time data and are consequently theoretical constructs.”

Divers scénarios ont été postulés pour le *SFVS* néo-zélandais comme pour les autres changements vocaliques, comme nous avons pu le constater précédemment. Watson *et al.* (2000) ont ainsi avancé, sur la base d'analyses acoustiques, que le *SFVS* est dû en premier lieu à une congestion (*overcrowding*) de l'espace vocalique et donc à la nécessité d'éviter des perceptions erronées entre des voyelles phonétiquement proches. Selon ce scénario, le *SFVS* repose sur une innovation néo-zélandaise, à savoir la centralisation de KIT, qui a eu pour conséquence les montées successives de DRESS et TRAP selon une chaîne de traction. Ce changement renvoie, selon eux, au modèle du *GVS* et s'explique uniquement par des facteurs internes, et non par des facteurs externes de type historique ou sociolinguistique (contact entre plusieurs dialectes, nivellement, question identitaire par exemple).

Toutefois, assez rapidement, les travaux consacrés au *SFVS* néo-zélandais ont convergé vers un scénario de chaîne de propulsion et non vers un scénario de chaîne de traction, et ce grâce à l'observation des données du projet *ONZE*, et notamment celles de l'*Intermediate Archive*. Comme nous allons le voir en détail au chapitre suivant (voir chapitre 5, 5.1.3), ce corpus contient des enregistrements réalisés avec des locuteurs néo-zélandais nés entre 1890 et 1930, soit au moment où il a été postulé que le *NZE* a émergé comme variété indépendante de l'anglais (voir chapitre 2). Langstrof (2006 : 296) résume ainsi la situation : “The Intermediate Period, i.e. speakers born between the late 19<sup>th</sup> century and the 1930s-40s was formerly assumed to exemplify a constitutive stage in the development of contemporary New Zealand English. The results [...] showed that this is largely correct.”

Ces résultats, qui viennent compléter ceux mis au jour par Gordon *et al.* (2004) à partir des enregistrements de la *Mobile Unit* (voir chapitre 2), montrent que la montée des voyelles non-hautes (DRESS et TRAP) et la centralisation de KIT ont progressé pendant la période intermédiaire. Les locuteurs les plus âgés ont en effet montré un système, que l'on pourrait qualifier de conservateur, comprenant trois voyelles antérieures tandis que les locuteurs plus jeunes ont montré un système reconfiguré avec deux voyelles antérieures et une voyelle centralisée. Ces éléments vont dans le sens d'une chaîne de propulsion, comme le conclut Langstrof (2006 : 137) : “Plotting F1/F2 averages showed that while there are speakers with



low DRESS and non-centralized KIT, the opposite case is not found, which is evidence for a *push-chain* that comes about *sequentially*.”

Watson *et al.* (2004 : 201-206) ont d'ailleurs reconsidéré leur position et leur nouvelle étude montre qu'entre 1950 et 1980, les voyelles /i, ɪ, e, ɜ, ə, u/<sup>44</sup> sont soit montées soit se sont antériorisées en direction du *NZE* moderne, ce qui dépasse à proprement parler le *SFVS* mais montre qu'il y a bel et bien une reconfiguration globale du système vocalique néo-zélandais et que pour les voyelles antérieures brèves, celui-ci suit une chaîne de propulsion.

Il nous semble que Langstrof met les mots *push-chain* et *sequentially* en italique dans ses conclusions parce que les chaînes de propulsion ont été largement rejetées dans la littérature, tout comme une vision séquentielle, ou graduelle, du changement linguistique. Or, les données néo-zélandaises semblent laisser peu de doutes à ce sujet, d'autant que les observations de Gordon *et al.*, Trudgill *et al.* et Langstrof se complètent pour démontrer que les voyelles antérieures de l'anglais néo-zélandais, et plus précisément celles de DRESS et TRAP, étaient déjà hautes lorsqu'elles ont été introduites en Nouvelle-Zélande par les colons britanniques. Nous souhaitons citer Trudgill *et al.* à ce sujet (1998 : 49) :

“We conclude that close realisations of short front vowels were present in New Zealand English from its very inception, along with more open variants. As correctly argued for by Trudgill, New Zealand inherited these qualities from British English, which subsequently distanced itself from New Zealand English by acquiring more open qualities. This conclusion is of course greatly strengthened by the fact that Australian and South African English also have much closer vowels than those of English English: the occurrence of a single innovation – that of lowering in England – is very much more likely to be the correct explanation for this differentiation than the occurrence of three separate but identical innovations that just happened to take place at about the same time in three different and widely separated parts of the world.”

En formulant cette conclusion, Trudgill *et al.* réconcilient la vision de Bauer (1979, 1992), à savoir que le système contemporain des *SFV* néo-zélandaises est la preuve d'une innovation dans cette variété, soit la centralisation de KIT sous l'effet de la montée de TRAP et DRESS, avec celle de Trudgill (1986) qui, dans le cadre de sa théorie de *new-dialect formation*, postule que la montée de TRAP et DRESS est héritée, tandis que la centralisation de KIT constitue la véritable innovation néo-zélandaise qui différencie le *NZE* de toutes les autres variétés de l'anglais actuellement. C'est d'ailleurs sur la base de ce raisonnement que nous allons nous intéresser, dans la prochaine partie de ce chapitre, aux voyelles, antérieures notamment, dans les autres variétés d'anglais qui ont des liens historiques avérés avec le *NZE*, et ce afin de fournir un portrait aussi fin que possible de l'évolution des voyelles de l'anglais néo-zélandais.

---

<sup>44</sup> Nous précisons que nous reproduisons les symboles utilisés par ces auteurs.

En résumé, contrairement à ce qui s'est passé pour le *NCS* par exemple, il y a rapidement eu un consensus scientifique sur le cas néo-zélandais qui stipule que le changement affectant les voyelles antérieures de KIT, DRESS et TRAP depuis les années 1950 est une chaîne de propulsion qui a vu TRAP et DRESS monter et pousser KIT à se centraliser. Les recherches récentes ont affiné ce scénario en mettant en évidence le fait que, chez les locuteurs de la période intermédiaire (Langstrof 2006), DRESS et TRAP montent mais pas à la même vitesse : DRESS monte plus vite que TRAP, si bien que le scénario « classique » d'une chaîne de propulsion où les étapes se succèdent de façon linéaire selon un ordre clairement établi ne correspond pas exactement à la réalité de ce qui s'est passé en *NZE*. Le comportement plus mystérieux de TRAP, en ce sens que l'*Intermediate Archive* montre des réalisations hautes mais également des réalisations assez basses de cette voyelle, fait dire à Langstrof (2003 : 15) que le *SFVS* néo-zélandais peut-être expliqué sur la base de la montée de DRESS uniquement. En ce sens encore, le cas néo-zélandais ne serait pas une chaîne de propulsion prototypique puisque les montées de TRAP et DRESS seraient parallèles, ou la montée de TRAP en partie une réaction à la montée de DRESS, ce qui rappelle bien sûr le scénario de la chaîne de traction.

L'étude de Langstrof, ainsi que d'autres travaux (Carfoot 2010), ont également montré que KIT a des réalisations variables pendant cette période intermédiaire (a *split realisation*), soit des réalisations relativement hautes et antérieures ou des réalisations centralisées. C'est la réalisation centrale de KIT qui a permis finalement de « résoudre » l'empiètement causé par les montées de TRAP et surtout de DRESS. En se centralisant, KIT a d'ailleurs laissé le champ libre à DRESS pour continuer de monter, ce qui est attesté dans l'étude de Maclagan et Hay (2007) notamment. La voyelle de DRESS viendrait empiéter désormais sur l'espace de FLEECE qui serait contrainte d'adopter une réalisation diphtonguée. Cela leur fait dire que FLEECE est à intégrer au schéma du *SFVS* en *NZE* contemporain (2007 : 23) : "DRESS and FLEECE now completely overlap in acoustic space for many young speakers, and for some innovative individuals DRESS has risen above FLEECE and can be more front than FLEECE. We argue that changes in the trajectory of FLEECE have arisen as a consequence, making FLEECE a part of the New Zealand 'short front vowel' shift."

Néanmoins, même si l'analyse acoustique des données et la prise en compte de l'histoire de la colonisation de la Nouvelle-Zélande ont amené à un assez large consensus sur le *SFVS*, le cas néo-zélandais ne pose pas moins de problème à la phonologie théorique, et c'est donc sur la modélisation du changement et sur la représentation du système vocalique du *NZE* que les auteurs sont en désaccord. Nous allons y revenir en détail dans la troisième et dernière partie de ce chapitre, mais nous aimerions commencer ici par souligner que le changement vocalique néo-zélandais met à mal les principes posés par Labov (1994, voir 4.1.2.2). En effet, celui-ci postulait que dans les changements vocaliques les voyelles brèves descendent, ce qui n'est clairement pas le cas en anglais néo-zélandais contemporain. Nous allons voir comment le cas néo-zélandais, mis en évidence grâce à l'observation de données authentiques, permet de repenser les changements vocaliques d'un point de vue phonético-phonologique .

Il nous semble qu'à ce titre, le *SFVS* peut être qualifié de « grand » changement vocalique, comme le *GVS* ou le *NCS*, dans la mesure où il offre une nouvelle perspective sur ce phénomène et parce qu'au vu des conclusions de l'étude de Watson *et al.* (2004) notamment, il pourrait également inclure les voyelles de *START*, *NURSE* et *STRUT*. En outre, les travaux de Maclagan et Gordon (1996, 2000, 2004), Gordon et Maclagan (2001) ou Holmes et Bell (1992) ont également mis en évidence le fait que la fusion (*merger*) entre *NEAR* et *SQUARE* peut s'expliquer par le fait que la diphtongue de *SQUARE* s'est retrouvée prise dans le *SFVS* et est donc montée jusqu'à se confondre avec la diphtongue de *NEAR*. Maclagan et Gordon (1996 : 146) formulent la remarque suivante à ce propos : “The resulting merger is a merger by approximation, where the final merged form is not intermediate between the two original forms, but rather is the same as the original *EAR*.” Il semble donc que le cas néo-zélandais inclue et illustre toute la complexité des changements vocaliques dans la mesure où les travaux publiés sur cette variété parlent de chaîne de propulsion, de chaîne de traction et de fusion (*merger*). Nous allons revenir sur le traitement qui est fait des fusions dans les différents cadres théoriques de la phonologie ainsi que dans la littérature sur l'anglais néo-zélandais dans ce même chapitre ainsi qu'au chapitre 8.

Nous souhaitons maintenant passer à la deuxième étape de notre description et de notre traitement théorique de l'évolution de l'anglais néo-zélandais en nous intéressant aux systèmes vocaliques et aux changements affectant les variétés de l'anglais qui ont des liens historiques avérés avec le *NZE*. En effet, en rendant compte de ce qui se passe en anglais néo-zélandais dans cette première partie, et en contextualisant la recherche théorique sur les changements vocaliques, nous avons été amenée à faire référence à l'anglais britannique, et plus spécifiquement à la *RP*, à l'anglais australien dans lequel un changement vocalique est également documenté, et à l'anglais écossais dans la mesure où l'extrême sud de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande a été massivement colonisé par des Écossais à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. En ce sens, nous souscrivons aux propos de Langstrof (2006 : 295) :

“If one does accept phonetic data as phonologically relevant, one should accept all of it. In the specific case of the short front vowel shift in New Zealand English one would be obliged to take into account [...] the typologies that are in some meaningful sense related to these stages (i.e. preceding, intermediate and following trajectories of development as well as alternative ones such as AusE, SAE [South African English], North American English and British English).”

C'est ce que nous proposons de faire dans la deuxième partie de ce chapitre, de façon non-exhaustive dans la mesure où notre travail de thèse ne peut pas prétendre fournir un portrait complet de la littérature sur les variétés de l'anglais mentionnées précédemment.

## 4.2 Influences, convergence et divergence : le *NZE* dans la tectonique des plaques linguistiques du monde anglophone

Nous allons nous concentrer ici sur plusieurs éléments cruciaux, afin de comprendre l'émergence et l'évolution de l'anglais néo-zélandais, auxquels nous avons déjà fait référence à plusieurs reprises précédemment :

- les traits dont il est démontré dans la littérature qu'ils ont été importés par les colons venus des îles britanniques et les traits qui correspondent à des innovations spécifiquement néo-zélandaises ;
- les évolutions parallèles au *NZE*, notamment en ce qui concerne le système vocalique, dans les variétés d'anglais qui ont des liens historiques avérés avec celui-ci, à commencer par l'anglais du sud de l'Angleterre (*RP*), mais aussi l'anglais écossais (*SSE*) et l'anglais australien (*AusE*) ;
- et finalement les influences, les convergences et les divergences qui peuvent être établies à partir de ces comparaisons avec d'autres systèmes de l'anglais et à partir de la littérature sur l'histoire des origines et du développement du *NZE*.

Il nous faut préciser ici, à l'instar de Cruttenden (2008 : 82-83), qu'en comparant ce qui se passe dans différentes variétés de l'anglais, nous allons nous intéresser à tous les types de différences possibles, qu'elles soient systémiques, distributionnelles, lexicales ou réalisationnelles. Qui plus est, là où cela nous semblera pertinent, nous ne nous limiterons pas aux seules voyelles mais pourrons aborder également le système consonantique ou le système suprasegmental de la variété en question. Cela nous permettra de faire le lien entre ce que nous avons établi au chapitre précédent (voir chapitre 3) et ce que nous allons pouvoir mettre au jour à partir de l'analyse de nos propres données (voir chapitres 7, 8 et 9).

Comme nous l'avons expliqué au chapitre 2, il y a une préséance historique de l'anglais du sud de l'Angleterre sur les origines et le développement de l'anglais néo-zélandais puisque la Nouvelle-Zélande a été majoritairement colonisée par des colons venus de cette région du monde. Nous allons par conséquent commencer par une brève comparaison du système de la *RP* avec celui du *NZE* et revenir sur les conclusions des travaux scientifiques consacrés à l'héritage « britannique » en anglais néo-zélandais contemporain (Britain, 2002b : 1-40 notamment).

### 4.2.1 *NZE* et *RP*

Le problème majeur qui se pose lorsque l'on a pour ambition de comparer l'évolution historique du *NZE* avec celle de l'anglais « anglais » est que l'anglais d'Angleterre, contrairement à l'anglais néo-zélandais qui est globalement décrit comme une variété homogène sans grande variation géographique (voir chapitre 3), est un objet extrêmement polymorphe. La variation géographique attestée sur le territoire anglais est sans doute la plus

dense et la plus extrême dans le monde anglophone (Wells 1982). Cruttenden (2008 : 78) subdivise par exemple l'accent standard britannique en 3 variétés distinctes : ce qu'il appelle la *General RP*, la *Refined RP* et les *Regional RPs*.

Qui plus est, comme l'a relevé Britain (2002b) et comme nous l'avons souligné en 4.1.1.2, au moment où la Nouvelle-Zélande a été colonisée, le standard britannique connu sous le nom de *RP* (Jones 1962) n'était très probablement pas une référence pour les colons venus s'installer en Nouvelle-Zélande. Il ne serait sans doute pas pertinent pour nous de comparer l'évolution du *NZE* à l'évolution d'un standard qui n'était pas parlé par les premiers colons et qui n'a clairement pas été adopté par la majorité des locuteurs néo-zélandais par la suite. En effet, il est établi historiquement, grâce à des archives et aux données de divers recensements (voir chapitre 2), que les colons anglais venus s'installer en Nouvelle-Zélande étaient principalement originaires de la région de Londres et des régions du sud et surtout du sud-ouest (Pickens 1977 ; Gordon *et al.* 2004). Ces colons parlaient différents dialectes, et des dialectes souvent variables, parfois proches du Cockney par exemple (voir 4.1.1.2). Aujourd'hui, la variété parlée dans la zone dont provenait une majorité de colons venus s'installer en Nouvelle-Zélande pourrait correspondre à la définition qui est donnée de *l'Estuary English* (Cruttenden, 2008 : 79).

Aussi, ce qu'il nous semble essentiel de faire ici est de revenir sur les variables qui ont été analysées dans la littérature sur l'anglais néo-zélandais comme étant héritées des premiers colons anglais, et donc sur la dimension conservatrice du *NZE* émergent. Pour cela, les chercheurs disposent de données inestimables, à savoir celles rassemblées par Ellis (1889) sur plus de 1 100 localités en Grande-Bretagne, qui peuvent être comparées à celles du projet *ONZE*. Cette analyse permettra de distinguer les héritages anglais d'un côté des innovations néo-zélandaises de l'autre. Nous aurons également l'occasion de revenir dans cette section sur les points de convergence et de divergence entre Cockney et *NZE* puisque cette relation historique et phonético-phonologique a été amplement commentée dans la littérature. Enfin, un autre point qui nous intéresse est l'évolution plus récente du *NZE* par rapport à celle des variétés de l'anglais en Angleterre. Pour établir cette comparaison, nous ferons référence à des études acoustiques, telle que celle d'Easton et Bauer (2000, voir chapitre 3), et reviendrons sur les développements récents qui ont pu être observés dans la majorité des variétés de l'anglais d'Angleterre afin de voir quels sont les points de convergence et de divergence avec le *NZE* contemporain.

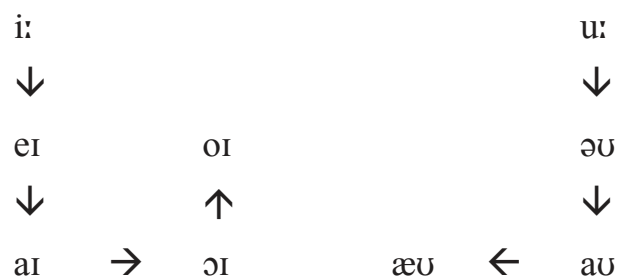
#### **4.2.1.1 Variables linguistiques héritées et innovations néo-zélandaises**

Nous souhaitons nous concentrer sur trois variables qui ont été amplement commentées dans la littérature sur le *NZE* émergent comme sur le *NZE* contemporain, à savoir les diphtongues de MOUTH, PRICE et FACE (voir chapitre 3, 3.1.3.4). Comme nous l'avons signalé à partir des travaux de Bauer et Warren (2008), ces diphtongues sont souvent décrites comme étant impliquées dans un changement vocalique, à l'instar de ce qui se passe pour les voyelles antérieures de KIT, DRESS et TRAP. En ce sens, l'anglais néo-zélandais a

souvent été décrit comme une variété innovatrice (Maclagan & Gordon 1996) au sein de laquelle les voyelles, en l'occurrence les diphtongues, se sont redistribuées selon un mouvement bien précis. Wells (1982 : 256) décrit ce mouvement de la façon suivante : “Cockney, and also the local accents of much of the south of England and the midlands, together with those of Australia and New Zealand, exhibit a set of phonetic changes almost as fundamental as the Great Vowel Shift of half a millenium ago. This is the **Diphthong Shift.**” Ces éléments viennent s'ajouter à notre remarque précédente, à savoir que le système vocalique du *NZE* permet une observation et une investigation inédites des mécanismes impliqués dans les changements vocaliques.

Wells stipule que ce changement implique en réalité cinq voyelles, et non pas seulement trois : en effet, le déclencheur de ce changement est la diphtongaison de la monophthongue de FLEECE ([i:] vers [ɔi]). À la suite de ce changement, FACE descend, de [ei] vers [ai] ou [Λi], et PRICE se postérriorise de [ai] vers [ɔi], [ɑi] ou [ɒi]. La diphtongue de CHOICE est également affectée par ce changement : elle monte de [ɔi] vers [oi]. De la même façon, Wells décrit un changement vocalique déclenché par la diphtongaison de la monophthongue de GOOSE ([u:] vers [əʊ] ou [ɸ:]). À la suite de ce mouvement, GOAT se déplace de [oʊ] ou [əʊ] vers [Λʊ], [œʊ] voire [aʊ], et MOUTH s'antérriorise vers [æʊ], [æə], [ɛʊ]. Kerswill *et al.* (2008 : 454-455) résumant ainsi ces mouvements : “In Diphthong Shift, front closing diphthongs shift anti-clockwise. [...] Meanwhile, back closing diphthongs shift clockwise.”

Wells (1982 : 256) représente ces processus de la façon suivante :



Or, des études récentes (Britain 2001, 2002b notamment) ont montré que l'histoire du changement affectant ces diphtongues en anglais néo-zélandais n'est pas aussi simple. En effet, les travaux de Britain ont mis en évidence le fait que pour la diphtongue de MOUTH, à laquelle il assigne une réalisation dont le premier élément est antérieur et mi-ouvert ([ɛ̞ɔ̞]), les réalisations avec une initiale antérieure mi-ouverte étaient majoritaires dans les régions qui ont envoyé le plus de colons vers la Nouvelle-Zélande. Cela est confirmé par les données d'Ellis (1889), Kurath et Lowman (1970) et Trudgill *et al.* (2000a). Britain (2002b : 18) en conclut donc que cette forme a gagné dans un processus de nivellement au sein de la communauté des nouveaux-arrivants anglophones et qu'il s'agit par conséquent d'une importation anglaise et non d'une innovation strictement néo-zélandaise.



De fait, pour soutenir le scénario d'une innovation néo-zélandaise, il aurait fallu que les données montrent que les réalisations avec une initiale clairement ouverte, de type [aʊ], étaient majoritaires chez les colons fraîchement débarqués en Nouvelle-Zélande, ce qui serait allé dans le sens d'une antériorisation de l'initiale de cette diphtongue en *NZE*. Or, ce n'est pas le cas. Aussi, de la même façon que Wells (1982 : 257) postule que ce changement était en bonne voie dans le sud de l'Angleterre lorsque l'Australie a été colonisée, et qu'il a donc été importé en *AusE*, il semble que l'on puisse postuler la même chose en ce qui concerne *MOUTH*. Le changement vers une diphtongue à initiale plus antérieure et plus haute n'est pas une innovation néo-zélandaise mais un héritage du sud de l'Angleterre.

Il semble que la réalité soit la même en ce qui concerne la diphtongue de *PRICE*, à quelques nuances près. Comme le rapporte Britain (2002b : 19), les données d'Ellis montrent que la réalisation de cette diphtongue était variable en Angleterre au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle :

“Overall the geolinguistic distribution of these variants suggests two ongoing developments in southern England in the mid-19<sup>th</sup> century. In Devon and Cornwall, where the variants [əɪ] and [aɪ] are found, a change is possibly underway from the former to the latter. There is no evidence of back variants there. Across most of the south of England, however, the dominant variants are [əɪ] and [ɒɪ] suggesting a change underway directly from the former to the latter, without going through a [aɪ] stage.”

Deux réalisations concurrentes ont donc été transportées en Nouvelle-Zélande : la réalisation dominante, soit une diphtongue à initiale centralisée, et la réalisation innovatrice, soit une diphtongue à initiale postérieure. C'est cette forme, innovante et bénéficiant probablement d'un certain prestige chez les colons (voir chapitre 9), comme le postule Britain, qui a gagné dans le processus de nivellement ayant abouti à l'émergence du *NZE*. Nous précisons que nous reviendrons en détail sur le processus d'émergence du *NZE*, et sur la dimension sociolinguistique de ce phénomène, au chapitre 9.

En revanche, en ce qui concerne la diphtongue de *FACE* et la monophtongue de *FLEECE*, le tableau est nettement différent. D'après les données d'Ellis (1889) et de Gordon (1983, 1994, 1998), il semble que la diphtongaison de *FACE* et son évolution vers une diphtongue à initiale plus basse et centralisée se soient produites sur le sol néo-zélandais et n'aient donc pas été transportées en tant que telles par les premiers colons venus d'Angleterre. Même si les données montrent que certaines réalisations à initiale basse étaient présentes parmi les premiers colons, celles-ci n'étaient clairement pas dominantes, si bien que le changement vers une diphtongue de type [ʌɪ] ou [ɐɪ] n'était ni achevé ni stabilisé au moment de la colonisation de la Nouvelle-Zélande.

De la même façon, en ce qui concerne la diphtongaison de la monophtongue de *FLEECE*, les données d'Ellis montrent que celle-ci n'était quasiment pas amorcée dans le sud de l'Angleterre au moment de la colonisation de la Nouvelle-Zélande. Britain (2002b : 29) en conclut par conséquent : “Of the four ‘Southern Shift’ variables discussed [*MOUTH*, *PRICE*, *FACE*, *FLEECE*], there is less evidence of pre-migration shift for this feature than any of the other three, suggesting that, even more clearly than for *FACE*, this change took off in New

Zealand, perhaps germinated among a few of the migrants.” Cela fait dire à Cheshire *et al.* (2004) que l’anglais néo-zélandais a probablement hérité de la tendance au changement attestée dans le sud de l’Angleterre pour ce qui est des diphtongues, plus que des formes elles-mêmes. Cela remet surtout en cause le scénario postulé par Wells (1982) selon lequel la diphtongaison de la monophthongue de FLEECE est le déclencheur d’un mouvement plus global impliquant FACE, PRICE et CHOICE.

Ce que nous souhaitons retenir ici c’est que le cas néo-zélandais illustre à la fois un certain conservatisme, à savoir que certaines réalisations sont bel et bien héritées de variétés parlées en Angleterre au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, mais également un certain degré d’innovation dans la mesure où certains développements, comme dans les cas de FACE et FLEECE par exemple, se sont bel et bien produits sur le sol néo-zélandais. Ces éléments viennent s’ajouter à ce que nous avons déjà souligné en ce qui concerne les voyelles antérieures de KIT, DRESS et TRAP. Des réalisations hautes de ces voyelles ont en effet été transportées en Nouvelle-Zélande, ce qui pointe vers un héritage « anglais », mais la centralisation ultérieure de KIT face aux montées de TRAP mais surtout de DRESS est une innovation exclusivement néo-zélandaise, dans la mesure où une telle réalisation n’est attestée, à notre connaissance, dans aucune autre variété contemporaine de l’anglais.

Il est également possible de remonter à l’origine d’autres phénomènes vocaliques néo-zélandais en étudiant l’anglais tel qu’il était parlé en Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle : c’est le cas pour la voyelle de l’ensemble lexical BATH, pour la voyelle de LOT et pour celle de *happy*. La voyelle de BATH a été amplement commentée dans la littérature, et notamment par Wells (1982 : 232-234) qui explique qu’historiquement, en anglais britannique pré-*RP*, soit au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, il y avait deux prononciations distinctes entre PALM ([a:]), START ([a:r]), et BATH ([æ:] ou [æ]). Aujourd’hui, en *RP*, ces trois ensembles lexicaux ont la même voyelle, soit une voyelle longue d’arrière [a:]. Pour expliquer cette évolution, Wells postule deux phénomènes distincts : ce qu’il appelle le *TRAP-BATH split* dans un premier temps, c’est-à-dire la division phonémique entre l’ensemble lexical BATH et l’ensemble lexical TRAP, puis la postériorisation de la voyelle de PALM/BATH/START vers [a:].

En ce qui concerne la première étape, la division TRAP/BATH, Wells explique que certains items lexicaux ayant historiquement une voyelle brève ont adopté une voyelle longue tandis que d’autres ont conservé une voyelle brève. Ce changement n’aurait donc pas achevé sa diffusion lexicale à tous les contextes pertinents. C’est ce qui explique qu’en *RP*, à l’heure actuelle, on ait [a:], aussi souvent dénommé *broad a*, dans *staff*, *path*, *dance*, *ask*, *example*, mais [æ] dans *gas*, *grand*, *mass*, *cancer*, *ample*. Ce changement n’a pas affecté toutes les variétés d’anglais, et par exemple la variété standard d’anglais américain (*GA*) qui a une seule voyelle pour tous ces mots, soit celle de TRAP. Trudgill (1999 : 233) résume ainsi ce point :

“This is sometimes explained by historians of the English language as having resulted from a lengthening of /æ/ (presumably [a]) and later phonologization to /a:/ in the environment before the front voiceless fricatives /f, θ, s/, as in *laugh*, *path*, and *grass* and before certain clusters of nasals followed by obstruents, as in *sample*, *demand*, *plant*, *dance*, and

*branch*, although it is, of course, recognized that it must have been more complicated than that.”

En ce qui concerne la deuxième étape, que Wells appelle *START Backing*, la voyelle commune aux ensembles lexicaux PALM/BATH/START aurait subi un changement de qualité phonétique, passant de [a:] à [ɑ:]. Il postule que ce changement s’est produit au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Qu’en est-il en anglais néo-zélandais ? Les données du projet *ONZE*, analysées notamment par Trudgill (1999 : 234), montrent que la quasi majorité des premiers locuteurs néo-zélandais a un système divisé (*split system*), c’est-à-dire qu’elle a /a:/ dans les mots *after*, *grass*, et *path* mais /æ/ dans les mots *dance*, *plant*, et *sample* par exemple. Trudgill en conclut que l’anglais néo-zélandais émergent a été affecté par la première étape, à savoir la division TRAP/BATH. Cependant, il postule que la prononciation des mots du sous-ensemble *dance* devait être variable entre voyelle brève et voyelle longue dans le sud-est de l’Angleterre au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce qui expliquerait pourquoi la division néo-zélandaise actuelle et la division « anglaise » (*RP*) actuelle ne sont pas les mêmes. Il en déduit par conséquent que l’adoption d’une voyelle longue devant les fricatives sourdes est antérieure à l’adoption d’une voyelle longue dans les autres contextes, comme devant les nasales, dans le sud de l’Angleterre.

Il apparaît également à partir des données du projet *ONZE* que l’anglais néo-zélandais n’a pas été affecté par la seconde étape, à savoir la postériorisation de la voyelle de PALM/BATH/START, puisque celle-ci n’est pas une voyelle d’arrière en *NZE* contemporain (voir chapitre 3) mais plutôt une voyelle centrale ou antérieure. Cela ne nous surprend pas si l’on se réfère à la datation estimée par Wells de ce phénomène, à savoir le début du XIX<sup>e</sup> siècle. La postériorisation de cette voyelle n’était sans doute pas un processus achevé dans le sud de l’Angleterre au moment de la colonisation de la Nouvelle-Zélande et on peut donc avancer que la variante [ɑ:], si elle était présente parmi les premiers colons, n’était clairement pas majoritaire. On constate à nouveau, dans le cas précis de la voyelle de BATH, que le *NZE* émergent a été influencé par certains changements venus d’Angleterre mais que ces changements sont parfois parvenus de manière tronquée ou inachevée en Nouvelle-Zélande. Ces éléments contribuent à expliquer que l’on ait deux systèmes vocaliques distincts entre ces deux variétés aujourd’hui.

Pour ce qui est de la voyelle de LOT, là encore l’anglais néo-zélandais montre une évolution parallèle à celle qui a été observée en Angleterre, à savoir qu’historiquement le sud-ouest et le sud-est de l’Angleterre avaient une voyelle non-arrondie dans cet ensemble lexical, soit [ɑ], tandis que la région centrale, et notamment la région de Londres, avaient une prononciation arrondie, soit [ɒ]. Le *NZE* contemporain a une voyelle arrondie dans LOT, mais les enregistrements du projet *ONZE* montrent qu’une quasi-majorité des premiers locuteurs du *NZE* avait une voyelle non-arrondie dans cet ensemble lexical (Trudgill, 1999 : 235). Il semble que la Nouvelle-Zélande ait donc hérité de deux prononciations concurrentes en Angleterre et que ce soit la forme arrondie qui ait gagné progressivement en *NZE* contemporain.

Enfin, en ce qui concerne le phénomène que Wells (1982 : 257-258) nomme *happy-Tensing*, à savoir l'incidence de la voyelle longue de FLEECE plutôt que de la voyelle brève de KIT dans la syllabe finale des mots comme *happy* et *money*, Trudgill (1999 : 236) conclut la chose suivante, toujours à partir de l'observation des données du projet ONZE : "Here again, New Zealand English must have shared with the English of England the adoption of this feature over the last hundred years or so." En effet, les enregistrements des premiers locuteurs du NZE montrent que ce phénomène était amorcé mais n'était clairement pas majoritaire. Il semble donc que le *happy-Tensing* soit une innovation du sud de l'Angleterre qui s'est diffusée vers le nord de l'Angleterre et parallèlement en Nouvelle-Zélande pour devenir la norme en NZE contemporain.

Pour ce qui est du système consonantique maintenant, on pourrait penser qu'un héritage évident de l'établissement de colons anglais en Nouvelle-Zélande est la non-rhoticité stable du *General NZE*. Or, comme le souligne Trudgill (1999 : 233), cela n'est pas aussi simple :

"This has often been explained — indeed I have done so myself (Trudgill 1986) — as follows. At the time of the anglophone settlements of North America, all forms of British English were rhotic, with widespread North American rhoticity, to this day, as a consequence. However, by the time of the main emigrations to the Southern Hemisphere, including New Zealand, much of England had become nonrhotic, with the consequence that nonrhoticity was exported to these parts of the world. It is now very clear that this is not correct."

En effet, à partir de l'étude des données du projet ONZE, Trudgill, ainsi que d'autres chercheurs (Trudgill *et al.* 1999), ont montré qu'une très large majorité des premiers locuteurs du NZE était rhotique, ce qui suggère que la majorité des colons venus des îles britanniques l'était aussi. La non-rhoticité, et plus précisément le processus de dérhoticisation, serait donc une innovation qui se serait développée parallèlement en Angleterre et en Nouvelle-Zélande. Nous y reviendrons en détail au chapitre 7 qui est consacré à la rhoticité et au phénomène de 'r' de *sandhi*.

Un dernier phénomène que nous aimerions mentionner ici est le phénomène connu sous le nom de *H-Dropping* (Wells, 1982 : 253-256), que nous limitons dans cette thèse aux catégories lexicales majeures, et non aux catégories fonctionnelles (déterminants, auxiliaires etc.). Wells le décrit comme une innovation britannique qui est prédominante dans les accents de la classe ouvrière britannique, et par exemple dans le dialecte Cockney (1982 : 322). Dans la mesure où toute trace de suppression de /h/ est absente en Amérique du Nord, Wells (1982 : 255) en conclut que cela appuie l'argument selon lequel le *H-Dropping* est une innovation assez récente en Angleterre et qu'elle est clairement postérieure à la colonisation de la côte est des États-Unis.

La manière de rendre compte de ce phénomène est sujette à débat. Certains, sur la base des observations de Sivertsen par exemple (1960 : 141 cité dans Wells, 1982 : 322), postulent que ce phénomène est le résultat d'une règle qui efface le /h/ (/h/ → Ø) et d'une règle qui fait

apparaître [h], sous la forme d'une consonne épenthétique, devant une voyelle en position d'attaque de syllabe afin de marquer l'emphase, l'insistance. Cette règle est formulée de la façon suivante par Wells (1982 : 253) :  $\emptyset \rightarrow h / \_ V / [+ \text{emphasis}]^{45}$ . Selon cette interprétation, il n'y aurait pas deux classes de mots, une avec /h/ et une sans /h/, mais une seule et même classe de mots et donc une seule et même représentation sous-jacente dépourvue de /h/. Comme le note Wells, la paire historiquement minimale *hedge/edge* aurait donc la même représentation phonologique, à savoir /ɛdʒ/. De fait, Sivertsen a observé que certains locuteurs de la région de Londres réalisaient un [h] dans certains items qui ne contiennent pas de <h> orthographique et ne réalisaient pas de [h] dans certains items qui contiennent un <h> orthographique. Leur réalisation de [h] était donc variable.

Au contraire, d'autres auteurs ont postulé que le /h/ est présent au niveau sous-jacent et qu'il y a bien deux classes de mots en anglais, ceux qui possèdent un /h/ au niveau sous-jacent, comme *hedge*, et ceux qui n'en possèdent pas, comme *edge*. Ces auteurs ont par conséquent avancé une règle de réalisation de /h/ sous la forme  $\emptyset$  dans certains contextes, comme dans un mot grammatical inaccentué : *he pushed **him** on **his** back* (Cruttenden, 2008 : 205). Il nous faut souligner que toutes les variétés de l'anglais ont cette alternance  $\emptyset/[h]$  dans les mots grammaticaux.

Dans sa description du *H-Dropping*, Wells ne parle pas de la Nouvelle-Zélande, en revanche il parle de l'Australie en ces termes (1982 : 255) : "Australians, on the other hand, tend to drop /h/ just like the English, as we should expect from their settlement history." Cela implique que le *H-Dropping* s'est produit avant la colonisation de l'Australie, et donc de la Nouvelle-Zélande, et qu'il était achevé et stabilisé dans les dialectes parlés par la majorité des colons venus s'installer en Australie. Britain (2002b), qui fait référence aux travaux de Nicholas et Shergold (1988) sur les premiers locuteurs de l'*AusE*, montre toutefois qu'en comparaison avec les données du projet *ONZE* (Gordon 1998 ; Trudgill *et al.* 2000b), il apparaît que le *NZE* émergent était un dialecte qui supprimait plus les /h/ que l'*AusE*.

Cela s'explique, selon Britain (2002b : 33), par la nature différente de la « mixture » de dialectes qui a été transportée en Australie et en Nouvelle-Zélande. De fait, les données historiques montrent (voir chapitre 2 et précédemment dans ce même chapitre) que beaucoup plus d'Irlandais ont émigré vers l'Australie que vers la Nouvelle-Zélande. Or, comme l'expliquent les travaux de McCafferty (1999 cité dans Britain, 2002b : 29) ou de Hickey (1999), les variétés irlandaises de l'anglais n'ont pas été affectées par le *H-Dropping* qui est une innovation anglaise. Elles ont donc contribué au maintien proportionnellement plus fréquent de /h/ dans cette variété. Pour la Nouvelle-Zélande, Britain (2002b : 33) conclut la chose suivante :

"Overall, it must have been touch and go whether /h/ survived in mid-19th century New Zealand English. In its favour were gradually emerging prescriptive norms and its presence in some important settler dialects, against its arguments of markedness and naturalness and, equally, absence in

---

<sup>45</sup> Cette formulation, qui adopte la notation générative, n'est pas correcte dans ce cadre car elle donne deux contextes à droite. Nous laissons cependant cette question de côté ici.

other important settler dialects. The demography being balanced, levelling was not able to operate quickly and readily around a clearly dominant pivot form.”

C'est ce qui contribuerait à expliquer que le *H-Dropping* soit un phénomène peu fréquent en *NZE* contemporain (Bell & Holmes 1992).

En conclusion de cette section consacrée au conservatisme du système phonologique néo-zélandais par rapport à l'*input* venu d'Angleterre, ainsi qu'aux innovations néo-zélandaises, il semble qu'il y ait bien une marque « anglaise » sur le *NZE* émergent mais que cette marque ne soit pas aussi simple et claire que ce qui avait été postulé avant l'analyse de données authentiques telles que celles du projet *ONZE*. De fait, nous avons vu qu'il y a bien une filiation entre des prononciations caractéristiques du sud de l'Angleterre et les prononciations qui se sont imposées en *NZE* émergent, comme la réalisation de la diphtongue de MOUTH avec une initiale antérieure mi-ouverte, la réalisation de la diphtongue de PRICE avec une initiale postérieure, la division phonémique TRAP/BATH ou le phénomène de *H-Dropping*.

Nous avons également vu que la Nouvelle-Zélande a pu hériter de certaines tendances au changement mais que les changements en question se sont produits sur le sol néo-zélandais, dans des directions parfois distinctes de celles empruntées par les variétés britanniques, comme en ce qui concerne la division phonémique TRAP/BATH, la non-postériorisation de START/PALM/BATH ou la réalisation centrale de la voyelle de KIT. Enfin, nous avons également constaté que certains changements se sont produits de façon parallèle en Angleterre et en Nouvelle-Zélande, comme en ce qui concerne la non-rhoticité (la dérhoticisation), l'arrondissement de la voyelle de LOT ou le *happy-Tensing*. Il y a donc bien un héritage « britannique » en *NZE*, mais celui-ci ne correspond pas nécessairement à l'importation « telle quelle » de certaines formes et ne dissimule pas le fait que le *NZE* a émergé comme une variété indépendante qui a évolué dans une direction qui lui est propre.

#### 4.2.1.2 Les innovations récentes en anglais britannique

Pour compléter notre brève comparaison entre le *NZE* contemporain et les variétés contemporaines de l'anglais parlé en Angleterre, il nous faut nous intéresser maintenant à l'état « B » de ces dernières (voir préambule du présent chapitre) afin de déterminer si certains développements sont communs à ces variétés et au *NZE* ou bien si elles ont évolué dans des directions radicalement opposées. Pour cela, nous allons nous référer à la description que fournit Cruttenden (2008 : 80-82) des changements récents et des innovations en *RP* et en *Estuary English*. Nous allons comparer ces développements aux éléments que nous avons présentés au chapitre précédent (voir chapitre 3) en ce qui concerne le *General NZE*.

Certains de ces changements sont communs, ou du moins vont dans une direction similaire, en *NZE* et dans les variétés d'anglais parlées dans la région dont étaient originaires les premiers colons venus s'installer en Nouvelle-Zélande. On relève par exemple :



- la perte de la distinction entre [ɔ:] et [ɔə], comme dans les mots *paw* et *pour* tous deux prononcés [ɔ:] ;
- la perte de /j/ (*yod-dropping*) après /l, s, s, n/ dans les mots comme *luminous*, *suit*, *news* ;
- la réalisation des diphtongues /eə/, /ɪə/ et /ʊə/ sous la forme de monophthongues longues de type [ɛ:], [ɪ:] et [ʊ:] respectivement : nous reviendrons sur ce point au chapitre 7 en ce qui concerne la rhoticité et le ‘r’ de *sandhi* et au chapitre 8 lorsque nous présenterons les analyses phonético-acoustiques réalisées à partir du corpus PAC Nouvelle-Zélande ;
- la réalisation de /r/ sous la forme d’une approximante post-alvéolaire ([ɹ]) dans toutes les positions où ce /r/ est autorisé ;
- un phénomène de palatalisation des agrégats consonantiques /tj/ et /dj/ en position inaccentuée et en position accentuée, comme dans les mots *culture*, *soldier* ou *tune* ([tʃ], [dʒ]) ;
- l’antériorisation (*fronting*) de la monophthongue longue de GOOSE sous la forme [u:] ;
- l’utilisation de *High Rises* dans les assertions en contexte conversationnel là où une intonation descendante (*fall*) était précédemment utilisée. Nous souhaitons citer le commentaire de Cruttenden (2008 : 81) à ce sujet : “This was a new trend in Australia and New Zealand some 20 years earlier, and perhaps even before that in parts of the USA. How it has spread to Britain is a matter of some dispute; suggested strong influences have been the high number of Australasian shop assistants in London and the popularity of Australian soap operas on British television.” Cela suggérerait qu’après avoir été influencés historiquement par les variétés parlées en Angleterre, le *NZE* et l’*AusE* auraient pu exercer une influence récente sur le système suprasegmental du standard britannique ;
- la vocalisation de /l/ en position pré-consonantique et finale sous la forme [ʊ], comme dans *fill* ou *held* ;
- et la substitution variable de /ə/ à /ɪ/ dans les syllabes inaccentuées (*weak vowel merger*).

Au contraire, d’autres changements et innovations en anglais d’Angleterre vont dans des directions clairement distinctes de ce qui est observé en *NZE*, à commencer par ce qui se passe pour la voyelle de TRAP. En effet, comme le note Cruttenden (2008 : 81), la qualité de cette voyelle est de plus en plus ouverte en *RP*, si bien qu’elle se rapproche de [a], dans sa valeur cardinale. En cela, elle se rapproche de la prononciation caractéristique des variétés du nord de l’Angleterre, mais comme le note Cruttenden, elle reste plus longue que son homologue nordiste dans les mots comme *mad*, *rat* ou *bang*. Cette analyse est confortée par de nombreux travaux, et par exemple l’étude acoustique comparative menée par Easton et Bauer (2000). À partir des corpus de Wells (1963), soit le corpus *RPI*, de Deterding (1990), soit le corpus *RP2*, et de Roach *et al.* (1993) et Deterding (1997), soit le corpus *RP3*, ils ont

pu montrer que les jeunes locutrices de la *RP* ont des réalisations très ouvertes de TRAP, ce qui pointe vers une ouverture diachronique de cette voyelle en anglais britannique.

Afin de visualiser l'écart actuel entre la voyelle de TRAP en *RP*, en *NZE* et en *AusE*, nous proposons le graphe présenté par Fabre (2014, voir figure 20) dans sa comparaison de trois locuteurs du corpus PAC Wellington constitué par nos soins et trois locuteurs du corpus PAC Australie (Przewozny 2006). Il apparaît clairement que la voyelle « anglaise » (en noir) est la plus basse d'un point de vue acoustique, tandis que la voyelle australienne (en orange) est intermédiaire et la voyelle néo-zélandaise (en bleu) est la plus haute. Nous allons y revenir dans la prochaine section en abordant le système vocalique australien et notamment le changement vocalique qui affecte les voyelles antérieures brèves en *AusE*.

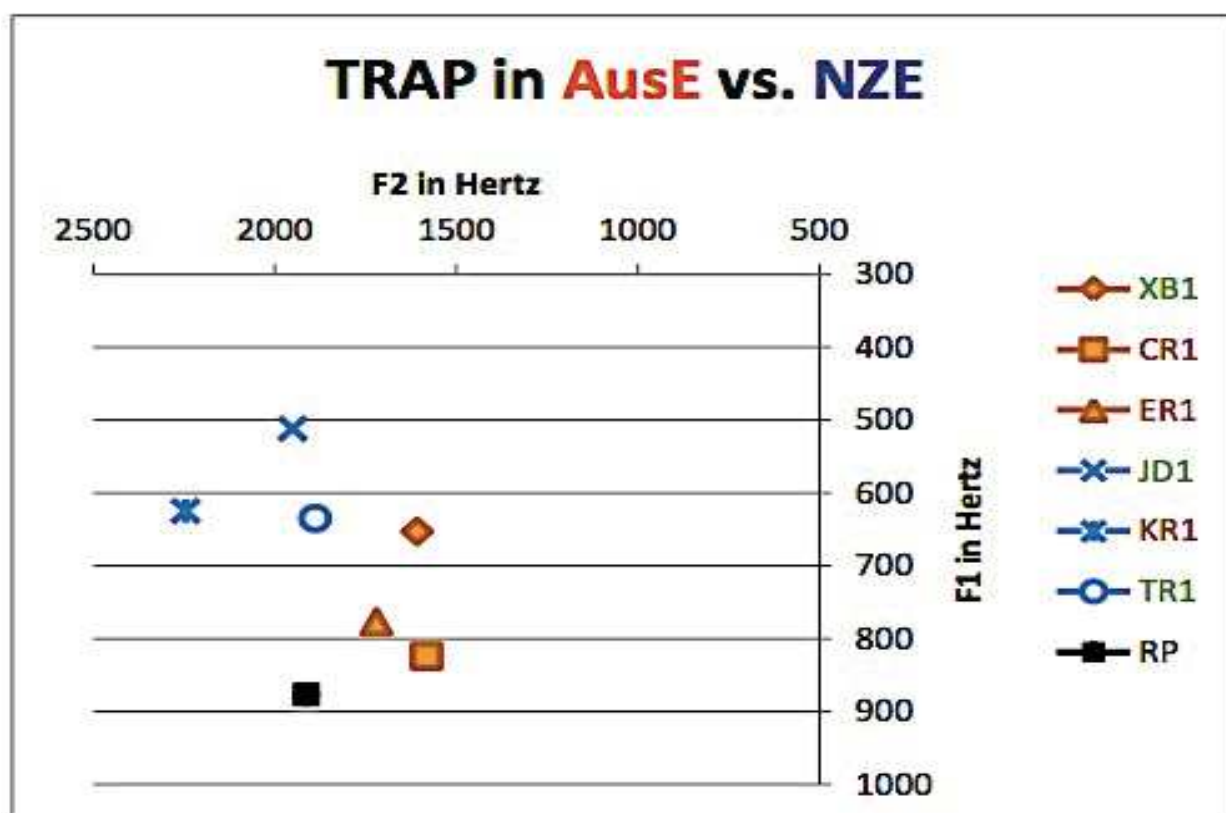


Figure 20 : moyennes des valeurs formantiques pour 3 locuteurs néo-zélandais et 3 locuteurs australiens pour la voyelle de TRAP (Fabre 2014)

Un autre changement, consonantique cette fois, auquel nous souhaitons faire référence ici est la glottalisation de /t/ en position de coda de syllabe, devant une voyelle accentuée ou devant une pause, comme dans la séquence *not even* prononcée [nɒ? 'i:vɪn]. Comme l'a noté Trudgill (1999 : 236), les preuves de la glottalisation de /t/ dans les enregistrements des premiers locuteurs du *NZE* (*ONZE*) sont quasiment inexistantes, ce qui confirme qu'il s'agit bien d'une innovation britannique. En *NZE* contemporain, /t/ est de plus en plus fréquemment réalisé sous la forme d'une battue lorsqu'il est précédé d'une voyelle accentuée et suivi d'une voyelle non accentuée (pied trochaïque) : on parle donc de *tapping* ou de *flapping*, à l'image

de ce qui se passe en anglais américain (Bauer & Warren, 2008 : 53). Il s'agirait donc d'une rupture claire ici avec la « tradition » historique britannique du *NZE*. Ce développement a d'ailleurs été analysé par de nombreux auteurs comme la marque d'une influence nord-américaine sur le *NZE* contemporain, et nous allons y revenir ultérieurement dans ce même chapitre (voir 4.2.3).

Nous proposons de nous arrêter ici en ce qui concerne l'héritage anglais en *NZE*, et *a fortiori* en ce qui concerne les points de convergence et de divergence entre les variétés d'anglais parlées aujourd'hui dans le sud de l'Angleterre et le *NZE* contemporain. Nous avons vu qu'à de nombreux égards l'anglais néo-zélandais peut être catégorisé comme une variété britannique, mais nous avons également constaté que l'évolution spécifique au *NZE* l'a fait diverger significativement du standard britannique en ce qui concerne certains traits segmentaux et suprasegmentaux. Il nous faut maintenant nous intéresser à l'une des variétés que nous avons le plus citée jusqu'à maintenant car elle partage des origines, sinon communes du moins très proches, avec le *NZE* : l'*AusE*.

#### 4.2.1 *NZE* et *AusE*

Nous allons développer dans cette section les points de convergence historique et phonético-phonologique entre anglais australien et anglais néo-zélandais afin d'approfondir certains des éléments que nous avons présentés aux chapitres 2 et 3 ainsi que dans la première partie de ce chapitre. Nous étudierons notamment l'hypothèse d'une influence de l'*AusE* sur le *NZE* émergent. Nous nous intéresserons ensuite aux points de divergence entre ces deux variétés afin de dessiner leurs trajectoires respectives, par exemple en ce qui concerne les voyelles antérieures brèves (*SFV*).

##### 4.2.1.1 *AusE* et *NZE* : points de convergence historique

L'*AusE* est décrit dans la littérature récente comme une variété standard de l'anglais, au même titre que la *RP* ou le *SSE* par exemple, et plus spécifiquement comme la variété standard de l'anglais océanien (ou australasien). Il porte plusieurs noms : *ANE* chez Cruttenden (2008 : 88), *AusE* dans la plupart des ouvrages généraux (Wells 1982 par exemple) et *SAusE* dans les travaux plus récents, menés notamment par les spécialistes australiens (Cox 2006, 2012 ; Cox *et al.* 2004) et les spécialistes de l'anglais australien (Przewozny sous presse). Le *SAusE* (*Standard Australian English*) est identifié dans ces travaux comme le dialecte dominant en Australie, utilisé par une large majorité de la population, soit l'ensemble des locuteurs natifs d'Australie ainsi que les immigrants arrivés en Australie à un jeune âge, mais aussi par une partie de la population aborigène du pays (Cox, 2006 : 3). Ce dialecte dominant est distingué d'autres variétés minoritaires, à savoir l'*Aboriginal English* et les *Ethnocultural Australian English varieties*.

Malgré cette distinction de statut entre l'anglais australien et l'anglais néo-zélandais, très nombreux sont les auteurs qui ont souligné les points communs entre ces deux variétés, que ce soit au niveau historique, au niveau de la représentation phonologique et du traitement de ces deux variétés depuis leur émergence au XIX<sup>e</sup> siècle, et bien sûr au niveau phonético-phonologique. Nous souhaitons citer Cox (2007 : 1-2) à ce sujet :

“The similarities between AusE and New Zealand English (NZE) are so great that speakers of other dialects often cannot differentiate between the two. Indeed, there have been many occasions where New Zealanders have been cast in foreign films to play Australians and vice versa. However, speakers of either New Zealand or Australian English are very unlikely to confuse the two. [...] Australians don't want to sound like New Zealanders and New Zealanders certainly don't want to sound Australian.”

Ce sont donc ces deux facettes que nous allons étudier ici : cette extrême proximité ainsi que les différences qui permettent aux Néo-Zélandais de ne pas parler comme des Australiens, et *vice versa*. En premier lieu, il nous faut souligner que, comme en *NZE* (voir chapitre 3, 3.3.1), voire plus qu'en *NZE*, le *SAusE* est décrit comme une variété très homogène de l'anglais, c'est-à-dire sans variation géographique véritablement documentée. Et, comme en *NZE* (voir chapitre 3, 3.3.2), le dialecte majoritaire est décrit selon un spectre ternaire de prononciation de type *Broad/General/Cultivated*.

La colonisation européenne, et surtout britannique, de l'Australie est antérieure à celle de la Nouvelle-Zélande mais, comme nous l'avons noté précédemment, les origines des immigrants venus s'installer en Australie sont assez similaires à celles des premiers colons venus s'installer en Nouvelle-Zélande. En effet, de nombreux travaux ont pointé le sud de l'Angleterre, et en particulier la région de Londres, comme ayant fourni la majorité des colons venus s'installer en Australie (Cochrane 1989 ; Yallop 2003 ; Leitner 2004). Haines (1994 : 242-246 cité dans Britain, 2008b : 90) dessine ainsi le profil moyen d'un immigrant vers l'Australie :

“a typical adult government assisted male emigrant tended to be a semi-skilled English agricultural worker, while a typical single female worker tended to be an Irish domestic servant... English government assisted immigrants came predominantly from the southern, rural, or suburban low-wage rural counties and tended to be agricultural labourers, or to claim a pre-industrial trade.”

Qui plus est, il a également été prouvé historiquement que les « aller-retours » entre la Nouvelle-Zélande et l'Australie dans le deuxième tiers du XIX<sup>e</sup> siècle étaient fréquents et que de nombreux colons venus s'installer en Nouvelle-Zélande, tout particulièrement dans le nord de l'île du Nord, avaient précédemment passé une période plus ou moins longue en Australie. Britain (2002b : 6) cite McCaskill (1982 : 6-7) à ce sujet : “in socio-economic terms, much of the European community in northern New Zealand in the 1830s was a ‘drop-out’ extension of Sydney society with escaped convicts, former convicts, debtors, traders and land speculators

enjoying an early kind of ‘enterprise zone’ free of oversight and the law.” Les relations étroites entre l’Australie et la Nouvelle-Zélande sont véritablement historiques et se sont tissées très tôt après la colonisation de l’Australie et concomitamment à la colonisation de la Nouvelle-Zélande.

Quelques différences ont été néanmoins mises en évidence en ce qui concerne les dialectes qui ont été transportés en Australie par rapport à ce qui s’est passé en Nouvelle-Zélande, et par exemple la présence beaucoup plus nombreuse en Australie d’immigrants irlandais. En effet, les données issues des procès des prisonniers transférés en Australie ainsi que les données issues de divers recensements (Mitchell 1995 ; Jupp 2001) montrent que les Irlandais faisaient partie des deux principales vagues d’immigration britannique vers l’Australie qui se sont chevauchées historiquement : la première vague amenant exclusivement des prisonniers (entre 1787 et 1868 mais surtout entre 1825 et 1845) et la seconde constituant une immigration volontaire (jusqu’à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle approximativement).

Cette présence irlandaise a longtemps été analysée comme pouvant expliquer la présence en anglais australien émergent de certaines caractéristiques phonético-phonologiques qui ne sont pas présentes en *NZE* émergent : par exemple, la substitution de /ə/ à /ɪ/ dans les syllabes inaccentuées ou le phénomène de *H-Dropping* dont nous avons parlé précédemment. Or, cette hypothèse d’une influence irlandaise sur l’émergence et le développement de l’*AusE* a été mise à mal par plusieurs auteurs, et notamment Britain (2008b : 80) qui démontre que la plupart des traits « irlandais » présents en *AusE* émergent ou ayant survécu en *SAusE* contemporain étaient également présents dans le dialecte d’autres colons venus d’Angleterre :

“In this article, I argue that London variants and Irish variants did (obviously) contribute to the formation of Australian English, but that alone they were not sufficient to account for it. Using historical demographic evidence of the origins and birthplaces of the convicts and the free and assisted settlers to Australia in the late 18<sup>th</sup> and early 19<sup>th</sup> centuries, complimented [*sic*] by historical dialectological and geolinguistic evidence of how people spoke in Britain in the first half of the 19<sup>th</sup> century, I suggest that London or Irish forms were only likely to survive into Australian English if they were also used in the area from which the most convicts and migrants came, *the non-metropolitan south of England*. In doing so, I don’t want to argue that Australian English (*AusE*) ‘came from’ the South of England, but simply propose that we take seriously the relatively uncontroversial claim from new dialect formation studies that, possibly with one or two explainable exceptions, majority forms survive, and minority forms don’t.”

La position de Britain est intéressante pour nous à plusieurs égards : en premier lieu, elle confirme les origines démographiques communes à l’*AusE* et au *NZE* puisque, si l’on écarte une influence prépondérante des traits irlandais sur l’émergence et le développement de l’anglais australien, on doit accepter qu’*AusE* et *NZE* proviennent d’une mixture de dialectes

globalement identique. En second lieu, elle suggère que la description de l'*AusE*, comme celle du *NZE* et peut-être même encore plus, est longtemps restée figée, notamment en ce qui concerne ses origines. Britain (2008b : 79) résume ainsi cette situation :

“In contrast to the very recent and energetic empirical research activity on the origins of New Zealand English (see, for example, Gordon, Campbell, Hay, Maclagan, Sudbury and Trudgill 2004, Trudgill 2004, Meyerhoff 2006), driven by the discovery of early recordings that, it is argued, can shed light on the formative period of this variety of English, research on the origins of *Australian* English have been much less vigorous (though see Trudgill and Gordon 2006). [...] As a result, much of the writing on the origins of this latter variety is monogenetic, arguing for a single geographical origin for each feature of the variety. Dominating this work is the claim that Australian English originates from some form of London English. Puzzled at the apparent lack of dialectological residue from the large numbers of *Irish* convicts and settlers who came to Australia in the early years of Anglophone settlement, another strand has seen researchers seeking to find as much evidence as possible of features from Ireland in Australian English.”

Comme nous l'avons vu dans le cas du *NZE*, la théorie d'une origine Cockney de l'anglais australien est restée une piste de recherche jusqu'à très récemment (Hammarström 1980 ; Kiesling 2004) alors même qu'au XIX<sup>e</sup> siècle la qualification Cockney constituait avant tout une critique de la prononciation australienne (Przewozny sous presse). Des voix se sont bien sûr élevées contre ce stéréotype, par exemple celle de Baker (1966 : 435 cité dans Britain, 2008b : 82) : “since no observer has yet been able to produce more than a few resemblances between the Australian and the Cockney accents, the allegation that Australians talk like Cockneys must be regarded as one of the popular myths to which we, as a young nation, are susceptible.” Cependant, la représentation et la recherche, notamment sur les voyelles de l'*AusE*, sont restées figées à cause de la préséance d'une influence « anglaise », et plus spécifiquement « londonienne », sur l'anglais australien.

Lorsque l'*AusE* est devenu un objet d'étude scientifique à part entière, les pratiques transcriptionnelles se sont multipliées afin de représenter le système phonologique australien, son évolution et sa singularité au sein du monde anglophone. Nous avons vu que la même chose s'est produite pour l'anglais néo-zélandais et qu'elle s'accompagne d'une forte dimension identitaire (Cox 2007). Afin d'illustrer notre propos, nous incluons ci-après le tableau (voir tableau 11) proposé par Cox (2006 : 11) qui présente le système révisé (Harrington, Cox & Evans 1997) et le système traditionnel (Mitchell 1946) de représentation du système phonologique de l'anglais australien. Nous citons Cox (2006 : 7) à ce sujet :

“The phonemic transcription system proposed by Mitchell (1946) derives from the contrasts present in Received Pronunciation of British English (RP), which was, at the time, the external standard for Australian English. Mitchell's traditional system fails to capture the phonetic characteristics that



differentiate Australian from British English dialects. It may be argued that Mitchell's system was never intended to capture phonetic accuracy, as phonemic transcription is merely a tool for describing contrasts. However, transcription as a technique for indicating pronunciation should reflect aspects of speech production and, as AusE no longer holds RP as its external standard, the transcription system should reflect speech patterns based on Australian norms."

Maintenant que nous avons établi que l'*AusE* et le *NZE* ont des origines historiques et démographiques communes, et que ces deux variétés ont longtemps été stigmatisées comme étant des formes de dégénérescences coloniales de l'anglais britannique, ce qui a contribué à figer la recherche et la représentation phonético-phonologique de ces deux variétés, il nous faut revenir sur les caractéristiques phonético-phonologiques qui ont été héritées de l'anglais d'Angleterre en *AusE* émergent, ainsi que sur les caractéristiques phonético-phonologiques qui sont communes au *SAusE* et au *NZE* contemporains. Ainsi, nous pourrions voir les éléments de convergence entre ces deux variétés et aussi les points sur lesquels ces deux variétés divergent.

revised	traditional	
/i:/	/ɪ/	heed
/ɪ/	/ɪ/	hid
/e:/	/eə/	hair
/e/	/e/	head
/æ/	/æ/	had
/e:/	/a/	hard
/a/	/e/	mud
/ɔ/	/ɒ/	pod
/o:/	/ɔ/	hoard, saw
/u/	/u/	hood
/a:/	/ʌ/	who'd
/ɜ:/	/ɜ/	heard
/ə/	/ə/	the
/æ:/	/eɪ/	hay
/e:/	/oʊ/	hoe
/e:/	/aɪ/	high
/e:/	/aʊ/	how
/ɔ/	/ɔɪ/	toy
/e:/	/ɪə/	here

Tableau 11 : système transcriptionnel traditionnel et système transcriptionnel révisé des voyelles de l'anglais australien d'après Cox (2006 : 11)

#### 4.2.1.1 *AusE* et *NZE* : points de convergence phonético-phonologiques

La description qu'offre McBurney (Ellis 1889) de l'anglais australien oral ainsi que des sources écrites datant de ce que Bernard (1969) a appelé le *proto-broad Australian English*, c'est-à-dire la première « version » de l'*AusE* ayant émergé environ trente ans après la colonisation de l'Australie (Dixon 1822 ; Cunningham 1827 cité dans Cox, 2006 : 4), permettent de comparer les caractéristiques phonético-phonologiques de l'*AusE* émergent avec celles du *NZE* émergent. Grâce à cette comparaison, il apparaît que, comme en *NZE* :

- l'*AusE* émergent possède une initiale antérieure semi-ouverte dans la diphtongue de MOUTH ([ɛʊ]) héritée des colons venus du sud de l'Angleterre ;
- des réalisations de la diphtongue de PRICE avec une initiale postérieure ([ɹɪ]) sont attestées en *AusE* (Ellis 1889), mais elles sont nettement moins nombreuses qu'en *NZE* émergent. Britain (2002b : 24) postule que l'Australie ayant été colonisée avant la Nouvelle-Zélande, le développement de l'innovation anglaise impliquant une initiale postérieure de la diphtongue de PRICE était moins avancé, si bien que les réalisations de cette diphtongue avec une initiale centralisée ([əɪ]) étaient plus nombreuses en *AusE* émergent. Qui plus est, Hickey (1999) et Wells (1982) indiquent que dans les variétés conservatrices de l'anglais irlandais, la voyelle de PRICE est réalisée sous la forme [əɪ] ;
- les réalisations de FACE avec une initiale ouverte de type [ɔɪ] étaient très présentes en Australie selon McBurney, et dominantes dans certaines régions. Ceci pointe également vers un décalage entre l'Australie et la Nouvelle-Zélande où ces variantes n'étaient pas majoritaires ;
- la diphtongaison de FLEECE, mise en évidence par Horvath (1985, 2008) ou Cox et Palethorpe (2007), est un développement plus récent en *AusE* et très peu de réalisations diphtonguées de cette monophthongue sont rapportées par Ellis par exemple. Aussi, comme en *NZE*, il semble que le cas australien remette en cause le *Diphthong Shift* tel qu'il a été modélisé par Wells (1982). De fait, les données historiques sur l'*AusE* montrent que le changement des diphtongues de MOUTH, PRICE et FACE était avancé dans le sud de l'Angleterre lorsque l'Australie a été colonisée, tandis que la diphtongaison de la monophthongue de FLEECE était à peine amorcée ;
- le *TRAP/BATH split* (Wells 1982) a bien été transporté en anglais australien si bien qu'une partie non négligeable de la population australienne a la même distinction qu'en *RP* ou en *NZE*. Toutefois, Trudgill (1999 : 233) souligne une exception australienne : “One interesting problem here is that many Australians, as well as speakers with certain Welsh accents, are in a kind of intermediate position between English southerners, on the one hand, and Americans and English northerners, on the other: they have /æ/ in words such as *sample*, which involve a nasal, but /a:/ in the fricative words such as *laugh*”. En revanche, comme en *NZE* émergent, le phénomène de postériorisation de la voyelle de START/BATH/PALM n'atteint pas

l'Australie si bien que la voyelle de cet ensemble lexical est une monophthongue longue antérieure en *AusE* émergent, soit [a:] ;

- le phénomène de *H-Dropping* (Wells 1982) est présent dans la description de McBurney (Ellis 1889) de l'*AusE* émergent, ou chez Taylor (2003 cité dans Britain 2008b : 96), mais est extrêmement peu fréquent, et moins fréquent qu'en *NZE* émergent. De nombreux auteurs (Horvath 2004 par exemple) ont souligné le fait que l'anglais irlandais est décrit comme une variété maintenant le /h/ (Hickey 1999), ce qui peut expliquer la quasi-absence de *H-Dropping* en *AusE* émergent.

Nous avons détaillé les caractéristiques phonético-phonologiques communes à l'*AusE* et au *NZE* émergents telles qu'elles ont été étudiées et décrites dans la littérature sur ces deux variétés. Nous avons pu constater que l'*AusE* et le *NZE* émergents sont deux variétés d'anglais extrêmement proches même si les différences démographiques et le décalage chronologique dans la colonisation de ces deux territoires imposent de nuancer certains points de convergence. Nous avons constaté que, comme le *NZE*, le système de l'*AusE* est dans une certaine mesure conservateur puisqu'il a hérité de certaines caractéristiques venues d'Angleterre. Nous avons également constaté que certaines innovations ont eu lieu sur le sol australien, comme c'est le cas pour l'anglais néo-zélandais. Qu'en est-il en ce qui concerne la description de l'*AusE* et du *NZE* contemporains ? Quelles sont les caractéristiques phonético-phonologiques que ces deux variétés partagent aujourd'hui ? Sont-elles plus proches aujourd'hui qu'elles ne l'ont été par le passé ? Ou au contraire, ont-elles évolué dans des directions opposées ?

En se fondant sur les travaux descriptifs les plus récents du *SAusE*, comme par exemple Cox (2006, 2012), Easton et Bauer (2000) et Przewozny (sous presse), nous allons faire l'inventaire des caractéristiques phonético-phonologiques qui sont communes à l'*AusE* et au *NZE* tels qu'ils sont parlés aujourd'hui. Pour ce faire, nous allons nous intéresser en premier lieu au système consonantique du *SAusE*. La première chose que nous souhaitons relever à ce niveau est que, comme le *NZE* mais aussi la *RP* et la plupart des variétés parlées en Angleterre, le *SAusE* est une variété non-rhotique de l'anglais. Nous avons déjà défini ce qu'est la non-rhoticité (voir chapitre 3, 3.2.1), à savoir la non-réalisation d'un /r/ en position de coda de syllabe. Nous allons revenir en détail sur ce phénomène à partir des données de notre corpus PAC Nouvelle-Zélande au chapitre 7.

Ce que nous souhaitons souligner ici est que, comme en *NZE* contemporain, les locuteurs du *SAusE* contemporain produisent du 'r' de *sandhi*, c'est-à-dire des 'r' de liaison et des 'r' intrusifs. Cox (2006 : 5) donne les exemples suivants pour illustrer ces deux phénomènes : *far out* prononcé [fə:ɹæʊt] et *Tina Arena* prononcé [ti:nə.ɹi:nə]. Pour conclure nos remarques sur la non-rhoticité caractéristique du *SAusE* et sur le 'r' de *sandhi*, nous souhaitons citer Cox (2007 : 343) car ses conclusions fournissent des éléments qui s'avéreront pertinents pour notre étude au chapitre 7 :

“There may be a recent change in progress towards repressing /r/ sandhi as part of a more generalised development affecting the liaison rules that have typically been used for hiatus-breaking of two separate adjacent vowels.

Such repression of sandhi involves the substitution of a glottal stop for previously common liaison elements. For example, the egg [ði:(j)eg] → [ðəʔeg], to eat [tæ:(w)i:t] → [təʔi:t]. No empirical investigation of this phenomenon in SAusE has occurred to date.”

Un autre phénomène consonantique qu’il nous faut mentionner concerne la glissante palatale /j/. Nous en avons parlé au chapitre 3 (voir 3.2.4) pour ce qui est du *NZE* et avons synthétisé les travaux qui se concentrent surtout sur le phénomène de *Yod Dropping* (Wells, 1982 : 247), c’est-à-dire sur la non-réalisation de ce phonème dans certains contextes. En *NZE*, le *Yod Dropping* est décrit comme variable. En *SAusE*, la situation est un peu différente en ce sens que le *Yod Dropping* y est peu fréquent. Le *yod* est par exemple typiquement présent après les consonnes coronales, comme dans le mot *news* ([njʌ:z]). En revanche, comme en *NZE*, la coalescence de /j/ (*yod coalescence*) est un phénomène en pleine progression, notamment chez les jeunes générations de locuteurs (Horvath 1985) qui prononcent les mots *dune* ([dʒʌ:n]) et *assume* ([ə'ʃʌ:m]) avec un degré de palatalisation.

En ce qui concerne /t/, la situation en *SAusE* contemporain est à nouveau un peu différente de la situation en *NZE* contemporain. En effet, comme en *NZE*, la réalisation sous la forme d’une battue alvéolaire ([r]) est attestée (Cox, 2006 : 6) : “In AusE today, flapping is tolerated in post-stressed intervocalic position within words (as in ‘butter’ and ‘water’) and across word boundaries (as in ‘get out’), and may also occur before syllabic /l/ and /n/ (as in ‘cattle’ and ‘cotton’).” Cependant, contrairement à ce qui se passe en *NZE* contemporain, et à l’image de ce qui se passe dans la plupart des variétés parlées en Angleterre, la réalisation sous la forme d’un coup de glotte ([ʔ]) est attestée en *SAusE* (Cox, 2006 : 6) : “Alternatively, glottal stops may function as allophones of /t/ before syllabic /n/ as in ‘button’, and when followed by a sonorant, as in ‘butler’ or ‘not now’ (Tollfree 2001). Glottal stops do not occur intervocalically or before syllabic /l/ in contrast to Estuary English (Wells 1994).”

Enfin, en ce qui concerne la latérale /l/, elle est réalisée [ɫ] dans toutes les positions, comme en *NZE*, et la vocalisation de /l/ en position de coda et en position pré-consonantique est attestée en *SAusE* (Palethorpe & Cox 2003). En outre, comme l’ont observé Horvath et Horvath (2001 : 37-57), la vocalisation de /l/ est sujette à de la variation régionale en Australie puisque les locuteurs du sud du pays semblent vocaliser /l/ plus fréquemment que les locuteurs du nord. Dans leur étude comparative de ce phénomène en *NZE* et en *SAusE*, à partir de données récoltées dans 9 villes australiennes et néo-zélandaises (Brisbane, Melbourne, Hobart, Sydney, Mount Gambier, Adelaide, Auckland, Wellington et Christchurch), Horvath et Horvath (2001 : 54) ont pu tirer les conclusions suivantes :

“The following four linguistic findings emerge. First, the process of /l/ vocalization can be initiated in clustered, syllabic, or coda position. In other words, the type of /l/ does not have a universal effect on the initiation of this particular sound change (see also Spero, 1996). Second, a following consonant or vowel is always significant for syllabic /l/ vocalization. A consonant promotes vocalization, and a vowel inhibits it. A following pause patterns like a following consonant. Third, following environment is the

only significant linguistic context in the incipient stage of syllabic /l/ vocalization. Fourth, the place of articulation of a preceding consonant is always significant for syllabic /l/ vocalization. A dorsal always promotes vocalization, and a coronal always inhibits it; a labial is less predictable.”

En ce qui concerne le système vocalique du *SAusE*, nous souhaitons inclure ici la représentation des monophthongues (voir figure 21) et la représentation des diphtongues (voir figure 22) de cette variété dans l’espace vocalique telles qu’elles sont fournies par Cox (2007 : 344), et ce afin de permettre une comparaison avec les représentations des monophthongues et des diphtongues fournies par Hay *et al.* (2008, voir chapitre 3, 3.1.2) pour le *NZE* contemporain.

Nous pouvons relever les points de convergence suivants entre *SAusE* et *NZE* en ce qui concerne les monophthongues :

- la centralisation de la monophthongue longue de *START/PALM/BATH*, réalisée sous la forme [ɜ:] et la centralisation de la voyelle de *STRUT*, réalisée sous la forme [ɚ], si bien que les deux voyelles forment une paire voyelle longue/voyelle brève (Bauer & Warren 2008) ;
- l’absence d’opposition (*merger*) entre les voyelles de *THOUGHT*, *NORTH* et *FORCE* et une réalisation assez haute (mi-fermée) de cette voyelle, soit [o:] ;
- l’antériorisation de la voyelle de *GOOSE*, réalisée [ʊ:], et sa diphtongaison possible ([iʊ]), en particulier chez les locuteurs du *Broad AusE* ;
- la diphtongaison possible de la voyelle de *FLEECE*, notamment sous la forme [ii], en particulier chez les locuteurs du *Broad AusE* ;
- le phénomène de *happy-Tensing* dans les mots comme *city* et la perte d’opposition entre schwa et /ɪ/ dans les syllabes inaccentuées (*weak vowel merger*, Wells 1982) si bien que les mots *carrot* et *rabbit* ont tous les deux un schwa dans leur seconde syllabe.

En ce qui concerne les diphtongues, nous pouvons noter les points de convergence suivants entre *SAusE* et *NZE* contemporains :

- la proximité réalisationnelle en ce qui concerne la diphtongue de *PRICE*, avec un premier élément postérieur ([æ]) ;
- la réalisation des diphtongues de *MOUTH* et *FACE* avec un premier élément ouvert de type [æ] ;
- la proximité réalisationnelle globale entre les deux variétés en ce qui concerne les diphtongues fermantes ;
- la réalisation possible de la diphtongue de *NEAR* sous la forme d’une séquence dissyllabique de type [i:ɐ].

Enfin, au niveau suprasegmental, *AusE* et *NZE* contemporains partagent l’emploi de *HRTs* (*High Rising Terminals*) qui ont été étudiés notamment par Fletcher et Harrington (2001), Grabe et Warren (2004) et McGregor (2006).

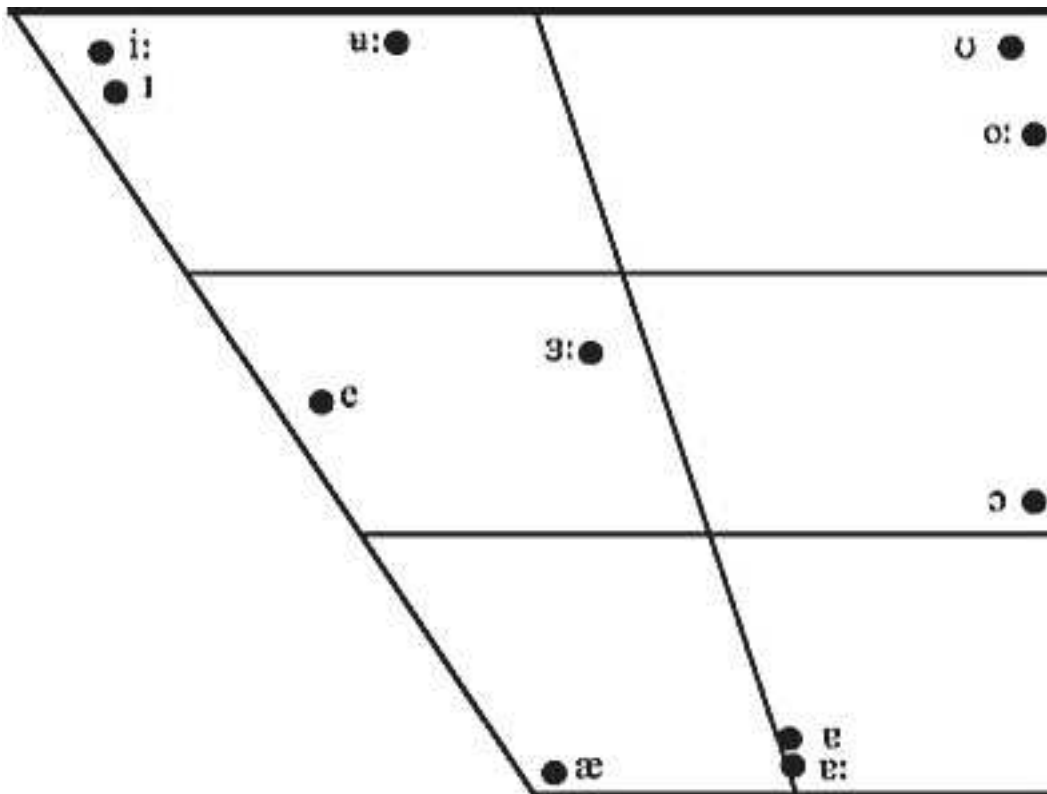


Figure 21 : représentation des monophthongues du SAusE contemporain dans l'espace vocalique d'après Cox (2007)

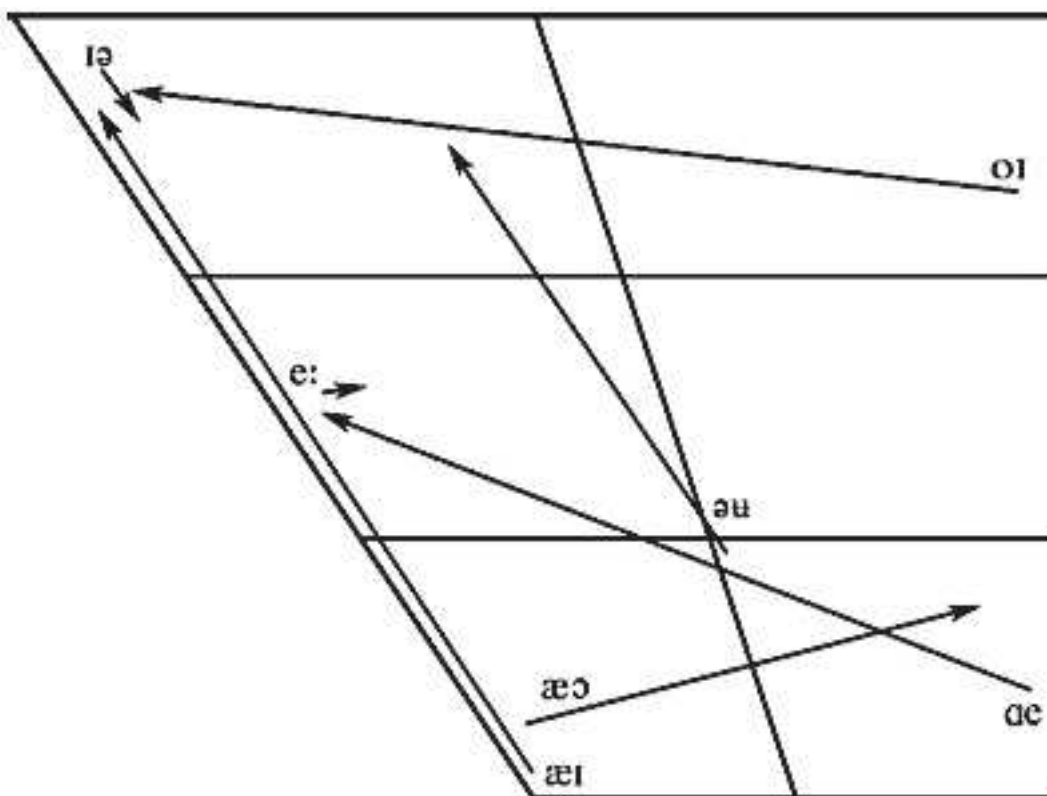


Figure 22 : représentation des diphtongues du SAusE contemporain dans l'espace vocalique d'après Cox (2007)



À l'issue de cette brève comparaison entre l'état « A » de l'*AusE* et du *NZE* (émergents), et l'état « B » du *SAusE* et du *NZE* (contemporains), nous constatons que ces deux variétés extrêmement proches historiquement partagent encore aujourd'hui de nombreuses caractéristiques phonético-phonologiques, que ce soit au niveau du système consonantique, du système vocalique ou au niveau suprasegmental. Toutefois, il apparaît également que ces deux variétés ont évolué dans des directions différentes, notamment en ce qui concerne le système vocalique puisque c'est à ce niveau que l'on observe des distinctions majeures entre *SAusE* et *NZE* contemporains. Nous souhaitons les détailler ici :

- en *SAusE*, la voyelle de NURSE est centrale tandis qu'en *NZE* contemporain les analyses acoustiques, d'Easton et Bauer (2000 : 112-113) notamment, montrent qu'il s'agit d'une voyelle de plus en plus antérieure et de plus en plus haute ;
- en *SAusE*, les diphtongues centralisantes de NEAR et SQUARE restent des diphtongues clairement distinctes et aucun indice de fusion éventuelle (*merger*) n'apparaît dans les données, tandis qu'en *NZE* contemporain la fusion entre ces deux diphtongues gagne du terrain chez les jeunes générations et semble inévitable. Cette caractéristique néo-zélandaise a été amplement commentée dans la littérature et souvent avec une pointe d'humour face aux malentendus que cette perte d'opposition peut engendrer (*Out of the AIR and into the EAR*, Maclagan & Gordon 1996 ; *Prince Charles has Two Ears/Heirs*, Kennedy 2004). Des réalisations de NEAR et SQUARE sous la forme de monophthongues longues sont attestées en *SAusE* tandis qu'elles ne sont pas commentées dans la littérature sur le *NZE* contemporain ;
- en *SAusE*, les voyelles antérieures brèves de KIT, DRESS et TRAP sont nettement différentes de celles du *NZE* contemporain : la voyelle de TRAP est une voyelle ouverte, la voyelle de DRESS une voyelle mi-fermée et la voyelle de KIT est une voyelle haute dont la qualité est décrite comme similaire à celle de la voyelle de FLEECE. C'est donc la différence entre la voyelle de KIT australienne et la voyelle de KIT néo-zélandaise qui est la plus saillante en ce qui concerne les monophthongues de ces deux variétés.

En conclusion de cette section consacrée à une comparaison diachronique et synchronique de l'anglais australien et de l'anglais néo-zélandais, il peut sembler que le *SAusE* est plus conservateur que le *NZE* en ce qui concerne les caractéristiques héritées de l'anglais d'Angleterre. Il apparaît également que le *SAusE* et le *NZE* contemporains partagent de nombreuses caractéristiques phonético-phonologiques mais que des innovations se sont produites dans ces deux variétés au cours des dernières décennies qui les ont éloignées l'une de l'autre, notamment en ce qui concerne les voyelles antérieures brèves (*SFV*). En ce sens, nous pourrions souscrire aux conclusions d'Easton et Bauer (2000 : 115) : "AusE is seen here as something of a compromise between RP and NZE. The TRAP, DRESS and NURSE vowels have clear intermediate values."

Nous allons nous intéresser maintenant aux *SFV* australiennes afin de mieux comprendre le changement vocalique qui a affecté ces voyelles et les différences qui sont observables avec ce qui s'est passé en anglais néo-zélandais.

#### 4.2.1.2 Le grand changement vocalique australien

Comme nous l'avons déjà signalé à plusieurs reprises dans le présent chapitre, les voyelles antérieures de l'anglais australien sont impliquées dans un grand changement vocalique, ce qui contribue à expliquer que l'on ait aujourd'hui deux systèmes clairement distincts : celui du *SAusE* et celui du *NZE*. En effet, en revenant rapidement sur l'histoire de l'implantation de ces voyelles en Australie et en Nouvelle-Zélande, nous avons constaté que des réalisations hautes de ces voyelles ont été transportées par les locuteurs originaires de la région de Londres, et aussi très probablement des régions du sud de l'Angleterre. Les différences observées aujourd'hui entre *SAusE* et *NZE* en ce qui concerne ces voyelles ne sont donc pas tant le fait d'un héritage historique distinct que le produit de changements spécifiques à ces variétés (innovations). Pour mettre en perspective le *SFVS* néo-zélandais, il nous semble par conséquent opportun de nous intéresser au *SFVS* australien. C'est seulement en comprenant ce qui s'est passé dans cette variété que nous pourrions modéliser théoriquement ces changements dans la troisième et dernière partie de ce chapitre.

Nous l'avons rappelé à maintes reprises, les archives orales du projet *ONZE* sont uniques et permettent une véritable étude diachronique, en temps réel, de l'évolution du *NZE*. La communauté scientifique australienne ne dispose pas de telles archives sur l'anglais australien. Néanmoins, de nombreuses études diachroniques ont été menées, notamment par Cox (1996) qui a comparé des données récoltées par ses soins avec les données de Bernard (1967), soit 170 locuteurs hommes enregistrés en 1965. Cox et Palethorpe (2001) ont étudié pour leur part l'évolution du *SAusE* en temps apparent en analysant les données issues de l'*Australian National Database of Spoken Language (ANDOSL)* et en comparant trois groupes de locuteurs d'âges différents. Cox *et al.* (2004) ont pu avoir accès à des enregistrements réalisés dans les années 1950 avec des locuteurs nés à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans des zones rurales australiennes. Ce corpus est connu sous le nom d'*Australian Ancestors*. Plus récemment, Cox et Palethorpe (2006) ont constitué le corpus *Australian Voices* à partir d'enregistrements réalisés entre 1995 et 2010 avec de jeunes Australiens âgés de 15 à 30 ans.

La communauté scientifique australienne dispose donc de la matière phonéto-phonologique nécessaire pour mettre en évidence les changements historiques et les changements en cours, et notamment ceux qui ont affecté et affectent encore les voyelles australiennes. Ainsi, Cox (2012) montre que deux changements ont affecté les voyelles australiennes entre le milieu des années 1960 et les années 2000, et particulièrement les voyelles antérieures : en premier lieu, la montée de TRAP, suivie de la montée de DRESS et de la montée de KIT, puis, avant l'achèvement de ce premier changement, l'inversion de celui-ci avec l'abaissement (la descente) de TRAP dans l'espace vocalique, suivi de l'abaissement de DRESS et de l'abaissement de KIT.

En effet, l'étude acoustique de Cox (1996) montre un rapprochement phonétique flagrant entre FLEECE et KIT causé par la perte progressive de la diphtongaison de FLEECE et la montée progressive de la monophthongue de KIT. La comparaison du corpus *Australian Ancestors* et du corpus *Australian Voices*, qui représente une période de 100 ans d'évolution de l'anglais australien (Cox *et al.* 2004), a révélé que le groupe le plus jeune possède une voyelle de TRAP plus basse que le groupe le plus ancien, mais des voyelles de DRESS et KIT plus hautes. Ces résultats pointent vers une montée progressive de DRESS et KIT au XX<sup>e</sup> siècle et vers un abaissement très récent de TRAP. Mises en perspective par les résultats de Cox (1996, 1998), qui avait constaté que TRAP restait stable dans les années précédant les années 1960, les données de Cox *et al.* (2004) semblent indiquer que TRAP joue un rôle crucial dans le changement vocalique qui affecte l'anglais australien. En effet, il semble que cette voyelle, qui est arrivée en Australie sous la forme d'une voyelle déjà assez haute (dans la région de [ɛ]), ait déclenché la montée de DRESS et KIT au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Cela expliquerait pourquoi les données ont montré cette montée de DRESS et KIT mais une stabilité de la voyelle de TRAP : cette voyelle serait montée la première puis se serait stabilisée avant de redescendre.

Selon ce scénario, il y aurait eu en *SAusE*, comme en *NZE*, une chaîne de propulsion qui aurait vu TRAP, DRESS et KIT monter successivement dans l'espace vocalique, ce qui a provoqué la quasi-fusion entre les voyelles de KIT et FLEECE qui ne sont distinguées aujourd'hui en *SAusE* qu'en termes de longueur (Cox & Palethorpe 2007). À partir des années 1990, les indices de l'inversion de ce changement sont visibles dans les analyses acoustiques menées par Cox (2006) à partir des données du corpus *Sydney Northern Beaches* qui repose sur l'enregistrement de 120 locuteurs âgés de 15 ans en 1990. En effet, les analyses acoustiques montrent que KIT est toujours très haute, mais que TRAP est plus basse et rétractée. L'abaissement de DRESS semble quant à lui dans sa toute première phase. Les données semblent à nouveau désigner TRAP comme l'initiateur du changement et la chronologie reste la même, à savoir que DRESS suit le mouvement de TRAP tandis que KIT n'est pas encore affectée par l'inversion de la chaîne de propulsion. Il apparaît que cette inversion constitue donc une chaîne de traction dans laquelle TRAP entraîne les autres voyelles antérieures vers le bas dans l'espace vocalique.

Afin d'illustrer ces mouvements, à savoir la chaîne de propulsion puis la chaîne de traction, et finalement le changement général ayant affecté les voyelles antérieures australiennes, nous proposons les schémas présentés par Cox (2012). Le premier (voir figure 23) présente les résultats de la comparaison des données du corpus *Australian Ancestors* avec celles du corpus *Australian Voices*, à savoir les changements ayant affecté les voyelles australiennes sur une période de 100 ans. Le second schéma est double (voir figure 24) et présente la comparaison acoustique des voyelles australiennes prononcées par les locuteurs hommes entre 1965 et 1990, et par les locutrices femmes entre 1990 et 2007. Il met en évidence l'abaissement de TRAP, DRESS et KIT, et donc l'inversion de la chaîne de propulsion.

La première étape du changement vocalique ayant affecté les voyelles antérieures australiennes est donc similaire au *SFVS* néo-zélandais puisqu'elle constitue une chaîne de propulsion. Toutefois, des divergences majeures sont à relever : en premier lieu, les deux variétés n'ont pas résolu les pertes d'opposition potentielles liées à la chaîne de propulsion de

la même façon. En effet, lorsque DRESS est venue empiéter sur l'espace phonétique de KIT, cette dernière s'est centralisée en *NZE* tandis qu'elle est montée en *SAusE* et est venue empiéter sur l'espace phonétique de FLEECE. En *NZE* contemporain, c'est la voyelle de DRESS qui vient empiéter sur l'espace phonétique de FLEECE étant donné que KIT lui a laissé le champ libre en se centralisant.

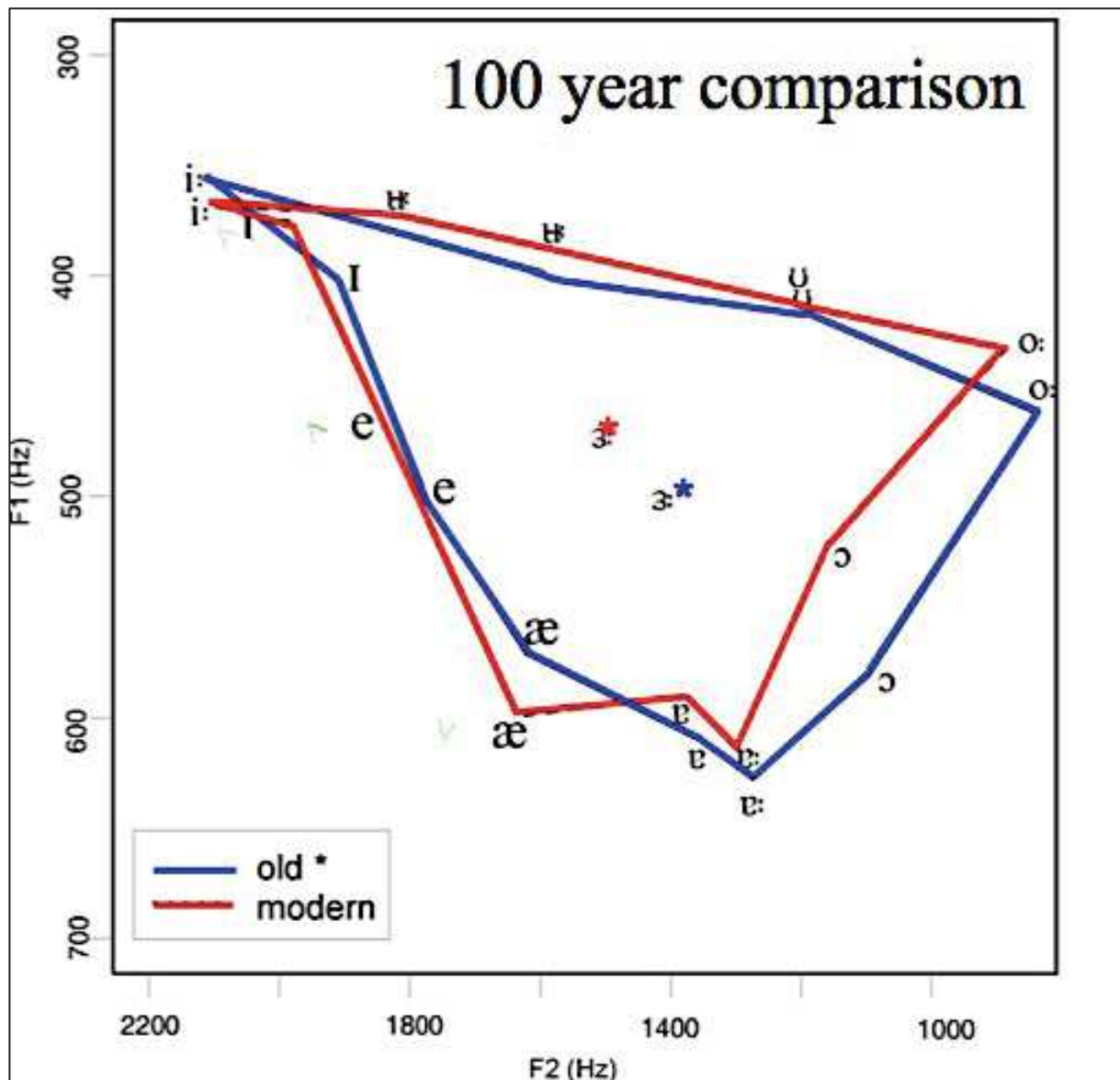


Figure 23 : évolution des voyelles australiennes sur une période de 100 ans d'après Cox (2012)

La deuxième différence majeure qu'il nous faut souligner est que l'analyse de données néo-zélandaises récentes n'a pas fourni d'indices d'une inversion du changement vocalique en *NZE*. Ces analyses, comme nous l'avons vu, pointent plutôt vers une progression des changements déjà identifiés, à savoir la montée de TRAP, la montée de DRESS et la centralisation de KIT. Au contraire, en *SAusE*, les données récentes confirment ce que des études plus anciennes avaient déjà indiqué, à savoir qu'une inversion de la chaîne de

propulsion, sous la forme d'une chaîne de traction, est en cours qui fait que les voyelles de TRAP, DRESS et KIT sont en train de redescendre dans l'espace vocalique. Si elle se poursuit, cette inversion pourrait venir menacer les voyelles de START et STRUT qui pourraient également se rétracter sous la pression de TRAP (Cox 2012).

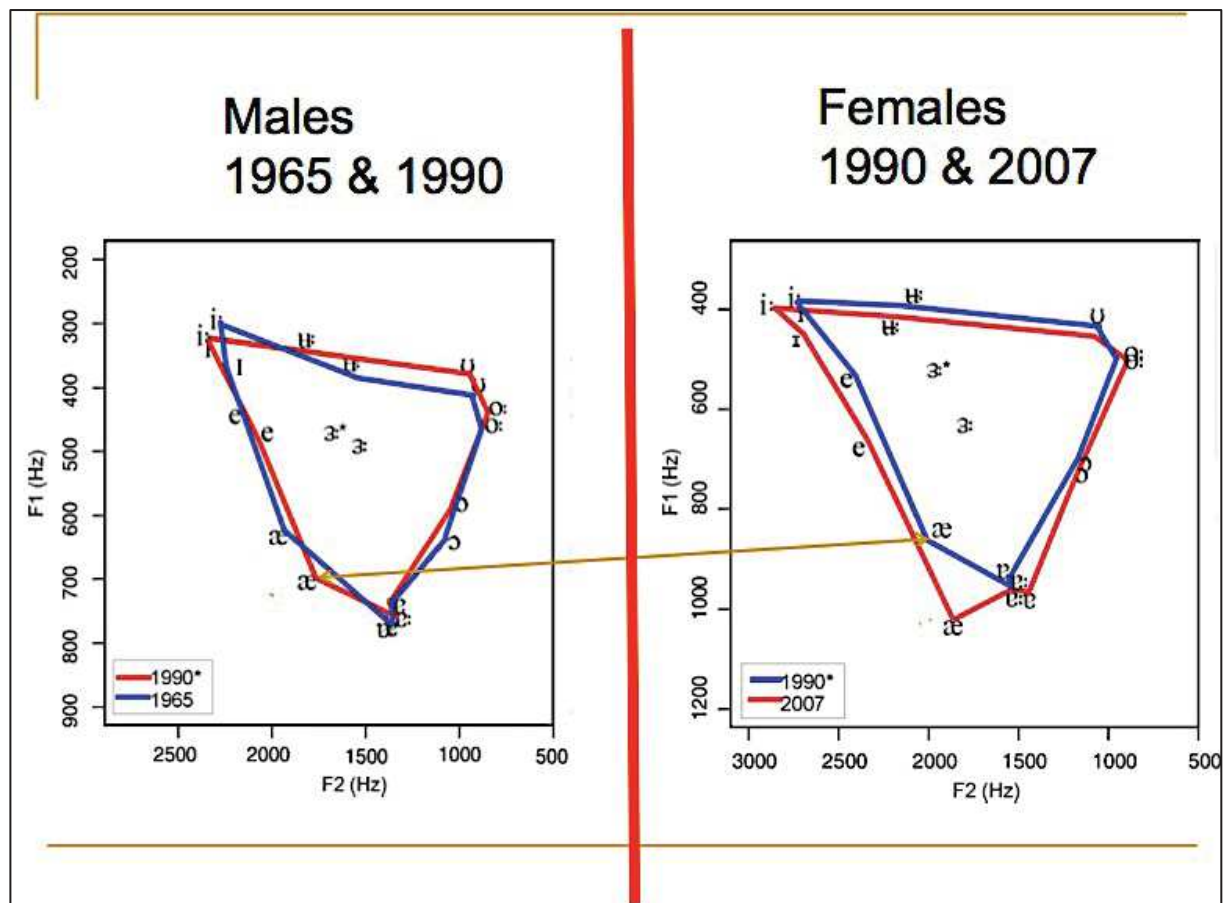


Figure 24 : évolution des voyelles australiennes (locuteurs 1965 - 1990) et locutrices (1990 - 2007) selon Cox (2012)

En conclusion de cette section consacrée au grand changement vocalique australien, et plus généralement au *SAusE*, il apparaît que les données australiennes et les études diachroniques qui ont été menées par des spécialistes de renom, comme Cox, montrent que, comme en *NZE*, les voyelles antérieures brèves australiennes ont évolué selon une chaîne de propulsion initiée par la montée de TRAP. Les données australiennes et néo-zélandaises semblent par conséquent accréditer empiriquement la thèse selon laquelle les chaînes de propulsion existent. Nous allons y revenir dans la troisième et dernière partie du présent chapitre. Toutefois, les variétés australiennes et néo-zélandaises n'ont pas résolu le déséquilibre systémique engendré par cette chaîne de propulsion de la même façon puisque KIT est centralisée en *NZE* mais antérieure et fermée en *SAusE*. C'est par conséquent le grand changement vocalique respectif à ces deux variétés qui a amené la distinction majeure entre *SAusE* et *NZE* : la qualité de la voyelle de KIT.

D'autre part, le cas australien nous pousse à aller plus loin dans nos considérations sur les changements vocaliques puisqu'il semble attester la possibilité pour les changements vocaliques de s'inverser et de revenir, pour ainsi dire, en arrière. Cette possibilité est rejetée par Bybee (2001).

Nous souhaitons nous intéresser maintenant à une autre variété de l'anglais qui a des liens historiques avérés avec le *NZE*, et en particulier avec l'extrême sud de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande où nous avons constitué notre corpus PAC (voir chapitre 6), à savoir l'anglais écossais.

#### 4.2.2 *NZE* et *SSE*

Comme nous l'avons fait pour les variétés de l'anglais parlées en Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle et pour l'anglais australien, nous allons nous intéresser ici aux caractéristiques phonético-phonologiques écossaises qui ont pu être héritées en *NZE* émergent ainsi qu'en *NZE* contemporain. Nous allons être amenée à nous concentrer sur le sud de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande dans la mesure où, comme nous l'avons établi au chapitre 2, cette zone a été colonisée majoritairement par des Écossais. Nous allons également nous intéresser à l'évolution de l'anglais écossais, et notamment aux changements vocaliques qui ont pu être observés dans la variété standard d'anglais écossais, le *SSE* (*Standard Scottish English*). Ces éléments nous donneront la perspective nécessaire sur le changement vocalique néo-zélandais et sur l'évolution du *NZE* en général. Ils seront essentiels pour notre analyse des données de notre corpus PAC constitué à Dunedin, en Otago (voir chapitres 7, 8 et 9).

##### 4.2.2.1 Qu'est-ce que l'anglais écossais ?

Afin de déterminer quelles sont les caractéristiques écossaises qui ont pu être héritées en anglais néo-zélandais lors des différentes phases de son développement, il nous faut définir ce qu'est l'« écossais » et donc quel(s) type(s) de dialecte(s) parlaient les premiers colons écossais venus s'installer en Nouvelle-Zélande. Pour cela, quelques points d'histoire sont nécessaires.

L'anglais tel qu'il est parlé en Écosse aujourd'hui (*SSE*) s'est imposé progressivement à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle comme une norme de prestige, comme *Anglo-English*, au détriment de l'écossais (*Scots*), la langue vernaculaire. Il est donc le résultat d'une double évolution, d'une double influence, à savoir celle de l'anglais d'Angleterre d'un côté et celle de l'écossais de l'autre. Écossais et vieil anglais ont d'ailleurs des origines communes, comme le souligne Pukli (2006 : 21) à partir du schéma que nous incluons ci-après (voir figure 25).

On en déduit que les premiers colons écossais venus s'installer en Nouvelle-Zélande dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle devaient parler différentes variétés d'anglais écossais mais des variétés relativement proches du *SSE* puisque cette norme avait eu le temps de se diffuser au cours du siècle précédent. Afin de dresser un portrait phonético-phonologique du



*SSE*, nous nous fondons sur les travaux de Wells (1982), Giegerich (1992), Carr (1999) et Pukli (2006).

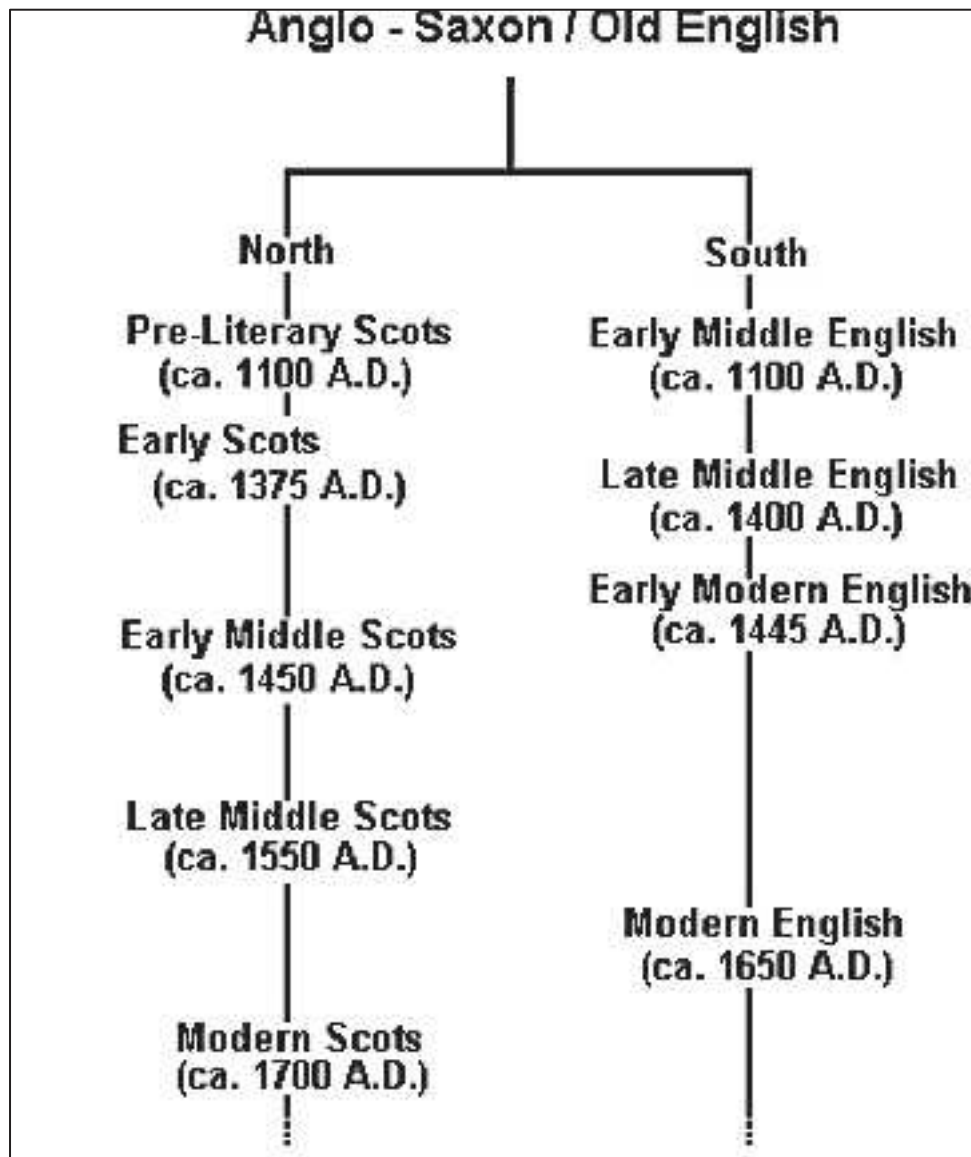


Figure 25 : l'évolution de l'écosais d'après Eagle (2002)

En ce qui concerne l'inventaire des phonèmes consonantiques, nous proposons une reproduction du tableau (voir tableau 12) proposé par Pukli (2006 : 39) à partir de Carr (1999). Il apparaît, à partir de ce tableau, que le *SSE* possède certains phonèmes consonantiques que la *RP* ne possède pas, et par exemple le contraste /*ɹ*/ vs. /*w*/ dont nous avons déjà parlé au chapitre 3 (voir 3.2.4). Ce contraste aurait en effet disparu vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en anglais d'Angleterre (McMahon 1991 cité dans Pukli, 2006 : 39) alors qu'il est maintenu en anglais écossais. L'inventaire du *SSE* compte aussi la fricative vélaire /*x*/ qui est en opposition avec la plosive vélaire /*k*/ dans les paires comme *loch/lock* par exemple (voir chapitre 5, 5.2.2.1). Carr (1999 : 159) et Durand (2004 : 89) précisent que ce phonème peut

être réalisé sous la forme d'une fricative palatale ([ç]), surtout après une voyelle antérieure haute, tandis que Stuart Smith (1999 : 210) signale que ce phonème peut avoir une réalisation quasi-uvulaire ([χ]) chez certains locuteurs de Glasgow.

Il apparaît surtout que le *SSE* est une variété rhotique de l'anglais dans laquelle /r/ est réalisé, sinon dans toutes les positions, du moins en position d'attaque et de coda de syllabe. Nous reviendrons au chapitre 7 sur l'histoire de la rhoticité en Écosse et sur le processus de dérhoticisation qui est actuellement à l'œuvre dans cette variété dans la mesure où cela nous offrira une perspective essentielle sur l'analyse des données de notre corpus PAC.

/p/	pie, pit, rip	/z/	zoo, zip, please
/b/	buy, bit, rib	/ʃ/	shy, ship, leash
/t/	tie, tip, writ	/ʒ/	measure
/d/	die, dip, rid	/x/	loch
/k/	cool, kit, rick	/h/	high, hip
/g/	ghoul, git, rig	/w/	wet, win, witch
/tʃ/	chew, chit, rich	/ʌ/	whet, whim, which
/dʒ/	Jew, gin, ridge	/l/	lie, lip, real
/θ/	thigh, thin, myth	/ɪ/	rye, rip, beer, bar
/ð/	then, that, scythe	/j/	year
/f/	fie, fit, riff	/m/	my, meat, rim
/v/	Venn, vat, leave	/n/	nigh, neat, sin
/s/	sigh, sit, lease	/ŋ/	sing, ring

Tableau 12 : inventaire des phonèmes consonantiques du *SSE* d'après Pukli (2006)

C'est sans doute en ce qui concerne l'inventaire des phonèmes vocaliques que le *SSE* diffère le plus de la *RP*, ce qui peut s'expliquer en grande partie par la rhoticité du système écossais. Nous allons nous pencher maintenant sur ces spécificités, et notamment souligner, à l'instar de Pukli (2006 : 44), que contrairement à la *RP*, il n'y a pas en *SSE* d'opposition de longueur au niveau vocalique. Afin d'illustrer le système vocalique basique du *SSE*, nous proposons une reproduction du tableau (voir tableau 13) des phonèmes vocaliques proposé par Pukli (2006 : 44) ainsi qu'une représentation (voir figure 26) de la distribution de ces voyelles dans l'espace vocalique. Ces illustrations nous permettront de faire une comparaison avec les variétés que nous avons présentées jusqu'à maintenant (*RP*, *SAusE* et bien sûr *NZE*).

Il nous faut noter en premier lieu que certaines oppositions phonémiques présentes dans le système de la *RP* sont absentes en *SSE*. Ainsi, il n'y a pas d'opposition entre TRAP, BATH, PALM et START. Ces ensembles lexicaux ont la même voyelle, à savoir /a/. Soulignons

néanmoins que certains locuteurs ayant un système dit « modifié » peuvent avoir /ɑ/ dans PALM et START mais l'incidence lexicale de cette voyelle ne sera pas nécessairement la même qu'en *RP*. De la même façon, il n'y a pas d'opposition en *SSE* entre les ensembles lexicaux LOT, CLOTH, THOUGHT et NORTH qui ont tous la voyelle /ɔ/. Certains locuteurs ayant un système dit « modifié » peuvent toutefois avoir /ɒ/ dans LOT, CLOTH et NORTH mais, là encore, l'incidence lexicale de cette voyelle ne sera pas nécessairement la même qu'en *RP*, comme le note Abercrombie (1979 : 76) puisque, pour ces mêmes locuteurs, les mots *lorry*, *squash*, *squad*, *watch*, *wash* et *yacht* ont /ɔ/ par exemple. Il n'y a pas non plus en *SSE* d'opposition entre les ensembles lexicaux FOOT, GOOSE et CURE, et pour tous les mots de ces ensembles on trouve le phonème /u/.

/ɪ/ KIT	/i/ FLEECE, NEAR	/æ/ PRICE ( /ʌi/ PRICE)
/ɛ/ DRESS ( /è/ DRESS)	/e/ FACE, SQUARE	/ʌu/ MOUTH
	/ɑ/ TRAP, BATH, PALM, START	/ɒi/ CHOICE
	/ɔ/ LOT, CLOTH, THOUGHT, NORTH	
/ʌ/ STRUT	/o/ GOAT, FORCE	
	/u/ FOOT, GOOSE, CURE	
( /ɒ/ LOT, CLOTH, NORTH)	( /ɑ/ PALM, START)	( /ɜ/ NURSE)

Tableau 13 : inventaire des phonèmes vocaliques du *SSE* d'après Wells (1982)

À l'inverse, on note que certaines fusions phonémiques s'étant produites en anglais d'Angleterre n'ont pas eu lieu en Écosse et qu'il existe donc des oppositions phonémiques en *SSE* qui ne sont pas présentes en *RP*. Nous constatons par exemple que la voyelle de NURSE (/ɜ/) ne fait pas partie de l'inventaire écossais, et ce parce que le *NURSE Merger* (Wells, 1982 : 199-201) n'a pas eu lieu en Écosse. L'ensemble des voyelles du système écossais peut donc apparaître devant /r/, contrairement à ce qui se passe dans de très nombreuses variétés de l'anglais. Là où on ne trouve qu'un ensemble lexical en *RP*, celui de NURSE, on trouve trois ensembles lexicaux en Écosse : celui de *pert*, *heard* qui a /ɛ/, celui de *dirt*, *bird* qui a /ɪ/, et celui de *hurt*, *word* qui a /ʌ/. Nous reviendrons sur l'histoire de ce phénomène et sur le cas particulier de l'Écosse au chapitre 7 (voir 7.3.2) lorsque nous traiterons de la rhoticité.

De la même façon, NORTH et FORCE constituent deux ensembles lexicaux distincts en *SSE*, le premier ayant /ɔ/ tandis que le second a /o/, si bien que les mots *horse* et *hoarse* ne sont pas homophones (liste de mot n°1, chapitre 5, voir 5.2.2.1) dans cette variété.

Au niveau réalisationnel, il nous faut mentionner les points suivants :

- la qualité relativement antérieure et fermée de la voyelle de KIT chez les locuteurs standard. Cette voyelle peut toutefois devenir plus ouverte ou plus postérieure ([ɛ], [ə] ou [ʌ]) dans des accents qualifiés de « plus populaires » (Wells, 1982 : 403 ; Eremeeva & Stuart-Smith 2003) ;
- la réalisation plutôt centrale ([ɨ]) de la voyelle de FOOT/GOOSE/CURE en SSE ;
- les réalisations monophthonguées de FACE ([e]) et GOAT ([o]) ;
- la qualité plutôt centrale, voire postérieure, et ouverte de la voyelle de TRAP/BATH/PALM/START, soit proche de [ɐ]. Une réalisation plus haute, sous la forme de [æ] voire [ɛ], est caractéristique des quartiers de Morningside (Édimbourg) et de Kelvinside (Glasgow) comme le note Wells (1982 : 403), ce qui peut mener à une fusion possible entre TRAP et DRESS dans ces variétés ;
- et les deux allophones de PRICE qui sont en distribution complémentaire en SSE, à savoir [ae] d'un côté et [ʌɪ] de l'autre.

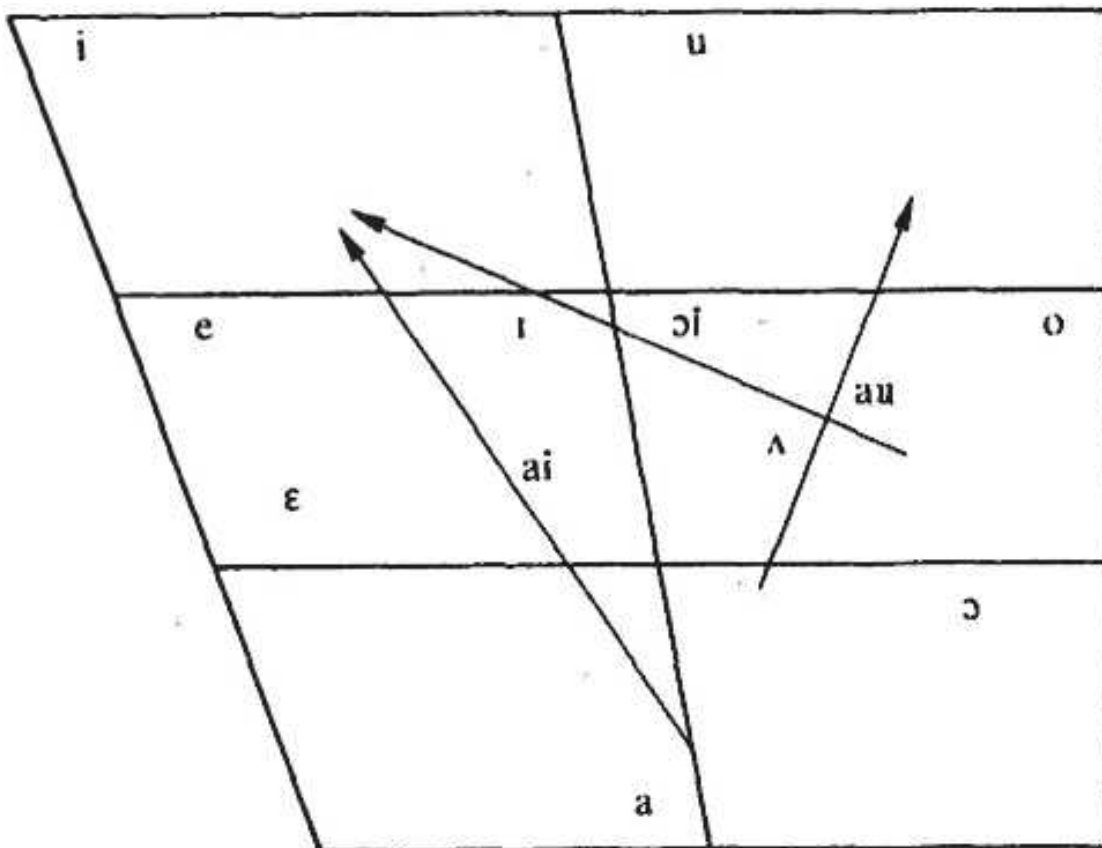


Figure 26 : représentation de la distribution dans l'espace vocalique des voyelles du SSE d'après Giegerich (1992 : 79)

#### 4.2.2.2 La SVLR

Nous avons mentionné en introduction de la description du système vocalique du SSE que cette variété ne présente pas d'oppositions de longueur. Nous souhaitons revenir maintenant sur cette caractéristique car il existe néanmoins en SSE une alternance allophonique de longueur nommée « Règle de la Longueur Vocalique Écossaise » (*Scottish Vowel Length Rule* ou *SVLR*) par Aitken (1981 : 131) ou « Loi d'Aitken » (*Aitken's Law*, Aitken, 1981 : 156) par David Murison (Pukli, 2006 : 54).

Cette alternance est conditionnée morpho-phonologiquement. Elle peut être résumée de la façon suivante (Pukli, 2006 : 54) : une voyelle est plus longue devant les fricatives voisées /v, ð, z, ʒ/ et devant /r/ ainsi qu'à la frontière d'un morphème, même si cette voyelle est suivie d'un second morphème consonantique qui n'est pas une fricative voisée ou /r/. Elle peut être schématisée (voir figure 27) de la façon suivante (Pukli, 2006 : 55) :

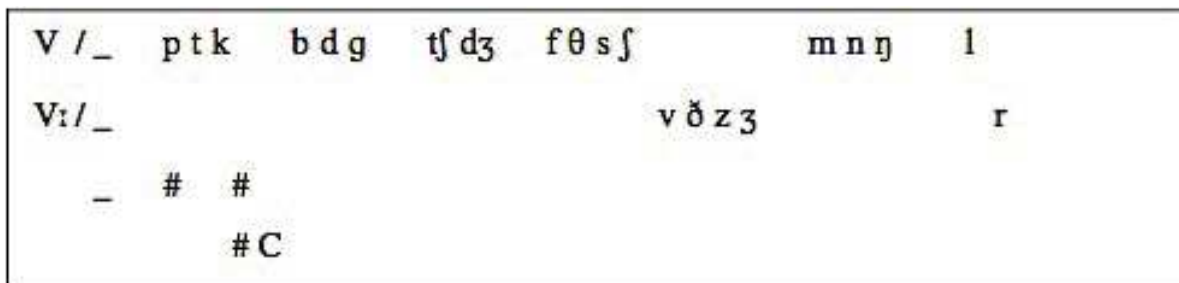


Figure 27 : schéma du fonctionnement de la SVLR

La question de savoir à quelles voyelles s'applique cette règle est plus délicate dans la mesure où une importante variation géographique a été observée. Aitken (1981 dans Pukli, 2006 : 58) fournit néanmoins un tableau récapitulatif (voir tableau 14 ci-après) présentant les voyelles sujettes à la SVLR et les voyelles n'y étant pas sujettes qui restent par conséquent soit toujours brèves soit toujours longues.

Selon Aitken (1981), la SVLR aurait émergé au XV<sup>e</sup> siècle, ou au plus tard au XVI<sup>e</sup> siècle, et serait le résultat en Écosse des modifications engendrées par le GVS anglais. En effet, comme nous l'avons mentionné précédemment (voir 4.1.2.2), le GVS n'a pas affecté l'Écosse, et notamment le Scots, comme il a affecté les variétés d'anglais parlées en Angleterre. En Écosse, il a transformé les voyelles longues, antérieures et non arrondies de la façon suivante (Pukli, 2006 : 60 d'après Aitken & Macafee, 2002 : 110) :

- a: → ε:
- ε: → e:
- e: → i:
- i: → ε:i
- o: → o:



Voyelles sujettes à la SVLR	Par exemple	Voyelles toujours brèves (dans tous les dialectes)	Par exemple	Voyelles toujours longues (dans quelques dialectes)	Par exemple
i	<i>meet, here, breath, dead</i>	ɪ	<i>bit, give, mirrh, his</i>		
u	<i>about, mouth, hour, cow</i>	ʌ	<i>butt, love, word, buzz</i>		
ø	<i>boot, fruit, good</i>				
e	<i>bed, serve, meh<sup>32</sup></i>				
e	<i>bate (bateau), baith (tous les deux), mare (plus)</i>			e:	<i>bait, pail, pair</i>
a	<i>sat, man, far, jazz</i>			a: / ɔ:	<i>faut, auld cause, law</i>
o	<i>cot, horse, Forth</i>			o:	<i>throat, before, rose, go</i>
ae el	<i>fire, size bide, price</i>				
au	<i>grow, nout (bétail), louse (ample)</i>				
ju	<i>dew, blue, true</i>	iu	<i>duty, rule<sup>33</sup></i>	oi	<i>avoid, choice, noise, boy</i>

Tableau 14 : tableau récapitulatif des voyelles sujettes à la SVLR et des voyelles non affectées selon Aitken (1981)

En transformant la qualité de ces voyelles, le *GVS* a rendu les oppositions quantitatives (de longueur) redondantes si bien que ces contrastes phonémiques ont disparu, occasionnant un abrègement général des voyelles longues, sauf dans certains contextes. En effet, dans certains contextes, les voyelles longues ont résisté au changement, ce qui a fait émerger l'alternance connue sous le nom de *SVLR*. La *SVLR* est donc, au même titre que le *GVS*, un grand changement vocalique diachronique qui a impliqué l'allongement et l'abrègement de certaines voyelles de l'écosse. Cette règle se retrouve en *SSE* contemporain, même si tous les spécialistes ne sont pas d'accord sur l'inventaire des voyelles qu'elle affecte (Wells 1982 ; Giegerich 1992 ; McClure 1977 ; Agutter 1988 ; McKenna 1988 ; Scobbie, Turk & Hewlett 1999) ni, plus généralement, sur la manière de traiter ce phénomène d'un point de vue théorique.

Pukli (2006 : 82-83) résume ainsi les différents points de vue sur la question :

« Certaines voyelles sont plus longues devant les fricatives voisées /v, ð, z, ʒ/ et /r/, ainsi que devant une frontière morphémique. La *SVLR* s'applique aux groupes de voyelles suivants :

a) /i, e, o, u/ et /ai/ (Grant)

b) /i, e, ε, a, ɔ, o, u/ et /ai/ (Wells)



c) /i, e, a, ɔ, o, u/ et /ai/ (Giegerich)

L'alternance des deux variantes de la diphtongue /ai/ est accompagnée par une différence de qualité. La distribution de /ai/ est variable et imprévisible, pouvant suggérer une distinction entre deux différents phonèmes. »

Les études empiriques ont mis en évidence les éléments suivants (Pukli, 2006 : 83) : « /i, u/ et /ai/ sont plus longs devant la fricative voisée /z/ que devant la fricative sourde /s/, ainsi que devant une frontière morphémique suivie de /d/ par rapport à /d/ tautomorphémique. L'alternance des variantes de /ai/ est accompagnée par une différence claire de mouvements formantiques. »

D'un point de vue théorique, le cas écossais, et plus particulièrement la *SVLR*, posent des questions essentielles à commencer par celle de savoir comment représenter, comment formaliser l'alternance de longueur. Doit-elle être encodée phonologiquement et donc faire partie du système phonologique vocalique du *SSE* ? Une deuxième question concerne la représentation phonologique de l'environnement dans lequel se produit la *SVLR*. Enfin, une troisième question concerne la représentation phonologique du système vocalique du *SSE* : la Phonologie Lexicale (Harris (1990), McMahan (1991), Carr (1992), Anderson (1993) et Kaminska (1995)) et la Phonologie de Dépendance (voir chapitre 3) se sont notamment penchées sur ce phénomène. Nous renvoyons à Pukli (2006) pour un traitement exhaustif de ces questions. Nous souhaitons simplement insister ici sur le fait que la question de la longueur étant cruciale dans le traitement du changement vocalique néo-zélandais, le cas écossais et les modélisations qui en ont été faites vont nous donner la perspective nécessaire pour tenter de représenter le système vocalique néo-zélandais. Nous reviendrons au chapitre 8 sur l'importance de l'opposition de longueur en *NZE* contemporain.

Maintenant que nous avons brièvement décrit les caractéristiques phonéto-phonologiques du *SSE*, nous allons nous intéresser à celles qui ont été transportées par les premiers colons écossais venus s'installer en Nouvelle-Zélande et donc à l'héritage écossais présent en *NZE* émergent et en *NZE* contemporain.

#### 4.2.2.3 La question de l'influence écossaise sur le *NZE*

Contrairement aux éléments que nous avons vus précédemment, à savoir l'héritage anglais en *NZE* émergent et contemporain ou la proximité entre *AusE* et *NZE* émergents, ainsi que les nombreux points de convergence phonéto-phonologique entre *NZE* et *SAusE* contemporains, l'influence écossaise sur le *NZE* contemporain semble beaucoup moins évidente, « à première vue ». Trudgill, Maclagan et Lewis (2003 : 104) résument parfaitement cette situation :

“In considering the relative importance of the different forms of British Isles English involved in the dialect mixture that gave rise to modern New Zealand English, no one will doubt the significance of the input from England. From a phonological point of view, it is clear that New Zealand

English (NZE) is very closely related typologically to the Englishes of the southeast of England. Both southeastern English English and New Zealand English have the FOOT/STRUT split—unlike accents from the north of England, which have the vowel of FOOT also in the lexical set of STRUT. Both forms of English distinguish between the vowels of TRAP, PALM, LOT and THOUGHT, unlike many forms of American English and unlike Scottish and Canadian English, which have no LOT/THOUGHT distinction. Both varieties are nonrhotic (with the exception mentioned below), unlike Scottish English. Both varieties employ the vowel of PALM and START in the lexical set of BATH, unlike North American English. And, unlike Scottish English, both varieties also have wide diphthongs involving a greater amount of tongue movement in the sets of FACE, GOAT, PRICE, and MOUTH (NZE, for example, has [ʊe] for FACE, whereas Scottish English has [e], and [æʊ] rather than [ɜʊ] for MOUTH). And so on.”

Pourtant, les indices de l’influence écossaise sont partout en Nouvelle-Zélande, et surtout en Otago et dans le Southland, à commencer dans le lexique (l’emploi quasi-systématique du *wee* écossais plutôt que du *small* anglais par exemple, Bauer 2000), les noms de famille, l’influence des Presbytériens (McKinnon 1997), jusqu’à l’équipe de rugby de Dunedin appelée les *Highlanders* (Trudgill *et al.*, 2003 : 104). Nombreux sont les Néo-Zélandais qui, lorsqu’ils voyagent à l’étranger, vont en Écosse pour revenir sur les pas de leurs ancêtres. C’est par exemple ce que nous explique l’une des locutrices de notre corpus PAC (SC2, voir chapitre 6 et annexes B) dont le mari a encore de la famille en Écosse. Il serait donc fort étonnant, si l’on accepte que dans un contexte colonial où différents dialectes entrent en contact les variables majoritaires ont de grandes chances de gagner, que l’anglais écossais n’ait rien contribué d’un point de vue phonético-phonologique au NZE puisqu’environ 20 % des colons venus s’installer en Nouvelle-Zélande étaient écossais (Gordon *et al.* 2004).

Les travaux de Trudgill *et al.* (2003), à partir des archives orales du projet ONZE, fournissent des éléments de réponse extrêmement pertinents quant à l’*input* écossais lors des différentes étapes de *new-dialect formation* du NZE (voir chapitre 9 également). Certains des locuteurs enregistrés pour le projet ONZE n’étaient pas nés en Nouvelle-Zélande mais en Écosse. Trudgill *et al.* (2003 : 109) prennent l’exemple de Mrs McFarlane qui est née en 1845 dans le village de Friockheim à Angus, dans l’est de l’Écosse. À partir des enregistrements réalisés avec ces locuteurs, il est possible de dresser un portrait des caractéristiques phonético-phonologiques des premiers locuteurs écossais venus s’installer en Nouvelle-Zélande. Ils nous fournissent donc un aperçu de ce à quoi correspond environ 20 % de l’*input* dans la mixture des dialectes transportés en Nouvelle-Zélande. Trudgill *et al.* (2003 : 110) mettent en évidence les caractéristiques typiquement écossaises suivantes dans le discours de Mrs McFarlane, à savoir qu’elle utilise :

- la voyelle de GOOSE dans les mots de l’ensemble lexical MOUTH (*out, down, house, about*) ;

- la voyelle de TRAP dans les mots *watch, wash, what, warder* et *all* ;
- la voyelle de GOAT dans les mots de l'ensemble lexical LOT, ce qui est typique du *midland* écossais ;
- /x/ non seulement dans les noms de lieu, les noms de famille et l'exclamation *och!* mais également dans certaines formes comme *wrought (worked)* ;
- une battue alvéolaire pour /r/ mais emploie également le 'r' dit « roulé » (*trill, [r]*) ainsi que l'uvulaire ([R]) ;
- une voyelle très centrale de type [ɜ] dans l'ensemble lexical de KIT.

Trudgill *et al.* (2003 : 111) mettent ensuite en évidence les caractéristiques phonéto-phonologiques qui sont présentes dans le discours des premiers locuteurs nés en Nouvelle-Zélande mais qui ne font pas partie des caractéristiques du *NZE* contemporain. Cela signifie que ces caractéristiques n'ont pas survécu aux étapes successives de *new-dialect formation* pour différentes raisons. En voici la liste :

- la *SVLR*, à savoir, comme nous l'avons vu précédemment, l'allongement de toutes les voyelles sauf KIT et STRUT devant /r/, devant une fricative voisée ou devant une frontière morphémique. Elle n'est présente que dans une minorité des enregistrements. Trudgill *et al.* postulent que cette règle n'a pas survécu en *NZE* contemporain car elle n'était pas utilisée par une proportion assez grande de la population des premiers colons mais surtout à cause de sa complexité. Or, comme nous l'avons souligné au chapitre 2 (voir 2.3.2.4), l'émergence d'un nouveau dialecte (*new-dialect formation*) implique une étape de simplification (*unmarking*) qui fait que les variantes les plus simples ou les moins marquées sont retenues ;
- la plupart des locuteurs d'origine écossaise montrent une opposition entre la voyelle de STRUT dans *fur*, la voyelle de DRESS dans *fern* et la voyelle de KIT dans *first*. Cela signifie, comme nous l'avons également vu, que la voyelle de NURSE est absente du système de ces locuteurs. Cette caractéristique a disparu en *NZE* contemporain mais elle a survécu jusqu'à récemment dans la région du Southland (Bartlett non publié cité dans Trudgill *et al.*, 2003 : 111). Cette observation implique que le processus de *new-dialect formation* est déterminé par la proportion de locuteurs utilisant telle ou telle variable. Étant donné la présence nettement plus grande de colons écossais dans l'extrême sud de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande, il n'est pas surprenant que la division phonémique STRUT/DRESS/KIT devant /r/ ait été retenue plus longtemps dans cette région ;
- une proportion non négligeable de locuteurs ne montre pas d'opposition entre FOOT et GOOSE ;
- de la même façon, certains locuteurs ne montrent pas d'opposition entre TRAP et PALM et utilisent /a/ dans les mots de ces deux ensembles lexicaux ;
- un certain nombre de locuteurs ne montre pas d'opposition entre LOT et THOUGHT ;
- et un certain nombre de locuteurs utilise /x/ dans les noms de lieu et les noms de famille (comme *Cochrane*) mais pas ailleurs.

En conclusion de leur étude, Trudgill *et al.* (2003) démontrent que les colons écossais ont bien eu une influence directe sur l'émergence du *NZE*. Les données du projet *ONZE* montrent par exemple que les colons non écossais installés dans des colonies majoritairement écossaises ont pu acquérir certaines caractéristiques phonético-phonologiques « écossaises » du fait de l'interaction quotidienne avec les locuteurs des variétés écossaises de l'anglais. Des données récentes sur les variétés parlées dans l'extrême sud de l'île du Sud (Bartlett 1992 par exemple) montrent que la rhoticité a survécu plus longtemps dans cette région parce qu'elle a été principalement colonisée par des colons écossais ayant un système rhotique plus ou moins stable. Dans le reste de la Nouvelle-Zélande, le processus de dérhoticisation a été plus rapide car les colons venus d'Angleterre avaient déjà un système variablement rhotique.

Surtout, Trudgill *et al.* (2003 : 117) soulignent que l'influence écossaise sur le *NZE* a été en grande partie indirecte, à savoir que les variantes écossaises ont pu survivre en *NZE* lorsqu'elles étaient identiques à celles d'autres régions ayant contribué démographiquement à la colonisation de la Nouvelle-Zélande :

“Scottish speakers, then, played an indirect but vital role in producing the absence of /h/-dropping in modern New Zealand English. We can say in fact that, contrary to one's first impressions, some Scottish English features did indeed survive into New Zealand English but only if, coincidentally, they happened to be features of other dialects also, to an extent that would make them dominant in the dialect mixture, a point where we find we are in agreement with Bauer (1997, 264).”

En cela, l'argument avancé par Trudgill *et al.* rejoint celui avancé par Britain (2008b) en ce qui concerne les origines irlandaises de l'anglais australien (voir 4.2.1.1). Pour illustrer leur argument, Trudgill *et al.* prennent l'exemple du phénomène de *H-Dropping*. Le maintien de /h/ étant une caractéristique écossaise, mais également une caractéristique irlandaise, northumbrienne et est-anglienne, il a gagné parce qu'il s'est avéré majoritaire, malgré la présence de nombreux locuteurs du sud de l'Angleterre qui effaçaient le /h/. De la même façon, l'opposition entre /w/ et /ʍ/ a survécu au processus de nivellement initial et a été retenue jusqu'à assez récemment en *NZE* contemporain, et est toujours attestée dans l'extrême sud de l'île du Sud (voir chapitre 6), car il s'agit d'une caractéristique écossaise certes, mais également d'une caractéristique irlandaise et d'une caractéristique de nombreuses variétés du sud de l'Angleterre. Aussi, en ce qui concerne certaines caractéristiques du *NZE*, l'influence écossaise a pu être dissimulée derrière l'influence plus évidente, ou plus nombreuse d'un point de vue démographique, d'autres dialectes.

Au contraire, dans un cas qui nous intéresse tout particulièrement dans le présent chapitre, une influence écossaise, qui s'est finalement révélée fautive, a été postulée sur la centralité de la voyelle de *KIT*. Trudgill (1986) avait en effet mis en évidence ce point de convergence entre anglais écossais et *NZE* et avait avancé que la voyelle de *KIT* néo-zélandaise était un héritage écossais. Cela impliquait que le changement vocalique néo-zélandais ne pouvait avoir suivi une chaîne de propulsion mais avait nécessairement suivi une chaîne de traction initiée par la centralisation de *KIT*. Or, les données du projet *ONZE* ont

révélé que les premiers locuteurs nés en Nouvelle-Zélande et identifiés comme d'origine écossaise ne possèdent pas cette caractéristique, contrairement à Mrs McFarlane dont nous avons parlé précédemment. Cela signifie que, même si certains des colons écossais venus s'installer en Nouvelle-Zélande avaient une réalisation centrale de la voyelle de KIT, ils n'étaient pas assez nombreux pour influencer directement le *NZE* et faire que la centralité de KIT survive aux différentes étapes de *new-dialect formation*.

En outre, les données de l'*Intermediate Archive* du projet *ONZE* ont mis en évidence le fait que la centralisation de KIT est un phénomène récent et donc une innovation néo-zélandaise et non pas un héritage colonial (voir 4.1.2.3). Trudgill *et al.* (2003 : 116) tirent les conclusions de cette erreur comme suit : “The earlier hypothesis of direct Scottish descent for centralized NZE KIT is an example of the type of error that can occur when we attempt to work backwards from an existing variety without recourse to actual linguistic data.” Cette remarque est bien sûr au cœur de la réflexion qui nous a conduite à construire notre propre corpus de données (voir chapitre 6).

Trudgill *et al.* (2003 : 120) postulent néanmoins que les locuteurs écossais ont pu avoir une influence sur le développement ultérieur des voyelles antérieures de TRAP et DRESS, et plus spécifiquement sur la montée respective de ces voyelles. Pour cela, ils reprennent l'exemple de Mrs McFarlane qui, nous l'avons vu, a un système écossais caractéristique. Ils postulent que les locuteurs tels que Mrs McFarlane qui, dans leur système ont une voyelle de TRAP de type [a] voire [ɑ], ont pu, au contact de locuteurs venus du sud de l'Angleterre ayant une réalisation antérieure proche de [æ], ajuster leur prononciation et remplacer leur voyelle de TRAP par la voyelle la plus proche de [æ] présente dans leur système, à savoir la voyelle de DRESS ([ɛ]). Là encore, les locuteurs écossais auraient pu accentuer une tendance déjà présente en Nouvelle-Zélande par l'intermédiaire de locuteurs originaires d'autres régions des îles britanniques, à savoir des réalisations fermées de TRAP, DRESS et KIT de type [ɛ, e, i]. Nous reviendrons sur ce scénario au chapitre 8 lorsque nous fournirons une définition phonético-phonologique du changement vocalique affectant les voyelles antérieures brèves en *NZE* dans le cadre de la Phonologie de Dépendance (*DP*).

En conclusion, l'étude de l'influence écossaise sur le *NZE* révèle que cette influence est plus grande que ne pourrait le laisser croire une inspection des caractéristiques phonético-phonologiques du *NZE* contemporain car certaines caractéristiques écossaises présentes sur le sol néo-zélandais n'ont pas survécu aux étapes successives de *new-dialect formation* et parce que certaines caractéristiques écossaises communes aux dialectes du sud de l'Angleterre ont été dissimulées par l'influence plus évidente de ces dialectes. Un héritage écossais est en tout cas avéré en ce qui concerne le maintien de /h/ par exemple et le développement de réalisations fermées de TRAP. En revanche, il est réfuté au vu des données du projet *ONZE* en ce qui concerne la centralité de la voyelle de KIT.

Nous proposons de nous arrêter ici en ce qui concerne les liens entre anglais écossais et *NZE* dans la mesure où nous avons pu souligner les points de convergence et de divergence essentiels entre ces deux variétés. Qui plus est, notre corpus PAC ayant été constitué dans l'extrême sud de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande (Otago), nous allons revenir en détail dans les prochains chapitres sur cette influence écossaise, notamment en ce qui concerne la

rhoticité et le 'r' de *sandhi* (voir chapitre 7), la qualité des voyelles (voir chapitre 8) et la dimension sociolinguistique du changement (voir chapitre 9).

### 4.2.3 NZE et GA

Il pourrait sembler étonnant d'inclure ici une section sur l'anglais américain dans la mesure où aucun lien historique majeur n'a été mis en évidence dans la littérature sur l'émergence et le développement du NZE. Il est vrai que les premiers contacts d'Américains avec la Nouvelle-Zélande sont historiques, puisqu'ils remontent au milieu des années 1790 lorsque les premiers baleiniers américains y débarquent et s'y installent (Gordon *et al.* 2004). Toutefois, avant la signature du Traité de Waitangi (voir chapitre 2), ces colons américains ont surtout affaire aux tribus maories et non à d'autres colons européens. L'« américanisation » de l'anglais à cette époque est donc tout simplement inexistante dans la mesure où la proportion démographique américaine au sein de la population coloniale est négligeable. Or, comme nous l'avons souligné, ce chapitre veut décrire les caractéristiques phonético-phonologiques des variétés d'anglais ayant un lien historique et linguistique avéré avec le NZE.

Nous souhaitons néanmoins dire quelques mots de l'influence américaine sur l'anglais néo-zélandais car celle-ci a été amplement commentée dans la littérature et identifiée comme l'une des influences les plus récentes sur le NZE, mais aussi sur un grand nombre de variétés de l'anglais à travers le monde. Dans le cas de la Nouvelle-Zélande, l'influence américaine s'est d'abord manifestée culturellement et politiquement avant de se manifester au niveau linguistique. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Mark Twain fait par exemple une tournée de conférences en Nouvelle-Zélande et, à mesure que la Nouvelle-Zélande marche vers son indépendance (voir chapitre 2), elle s'inspire des combats sociopolitiques américains.

L'encyclopédie *Te Ara*<sup>46</sup> relève que le syndicat *American Women's Christian Temperance Union* fondé à Hillsboro dans l'Ohio, au début des années 1870, s'est développé à l'international et a joué un rôle majeur dans l'obtention du droit de vote pour les femmes néo-zélandaises en 1893. En outre, avant même d'obtenir son indépendance et par conséquent le droit de gérer ses relations avec les pays étrangers, la Nouvelle-Zélande a opéré un rapprochement avec les États-Unis en accueillant par exemple la Grande Flotte Blanche (*Great White Fleet*) en 1908, c'est-à-dire la flotte de guerre de la marine américaine déployée par le président Theodore Roosevelt pour faire montre de la force militaire américaine autour du monde.

Au niveau culturel, l'influence américaine devient patente dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. L'influence des auteurs américains tels qu'Ernest Hemingway avait déjà été documentée à partir des années 1930 (Fairburn 1934). Le programme Fulbright s'établit en Nouvelle-Zélande en 1948 et les films et les séries américaines sont diffusés en nombre de plus en plus important à partir des années 1970. Avec cette exposition quotidienne aux

---

<sup>46</sup> <http://www.teara.govt.nz/en/united-states-and-new-zealand/page-1>.



variétés américaines de l'anglais, l'influence américaine sur le *NZE* intéresse la communauté scientifique qui commence à documenter les emprunts lexicaux mais également les caractéristiques phonético-phonologiques américaines qui éclipsent les variantes britanniques, préférées jusque-là par les Néo-Zélandais. Bayard (2000 : 5-6) est l'un des premiers à tirer des conclusions sur cette influence américaine, à partir de l'étude d'un corpus constitué d'enregistrements réalisés auprès d'étudiants de l'Université d'Otago à Dunedin. Il écrit la chose suivante :

“It seems apparent that NZE is in the process of abandoning its traditional orientation toward RP as the prestige model; this is demonstrated in the pronunciation of words like “lieutenant”, “schedule”, “clerk”, and “Z”. When I came here 30 years ago, almost all Kiwis used the “BBC” pronunciations, “leftenant, shedyule, clark”, and “zed”; now 70-90 % of university students pronounce the first three American-style, while “Z” has become “zee” for almost 40 %. So the question is: will NZE be able to establish itself as a relatively independent dialect, as Australian, Scottish, and American have done, or will it simply replace the RP prestige model with an American one? All indications are that the latter is in fact occurring (Bayard 2000, Bayard et al. forthcoming), at least in terms of lexicon, idiom, and even syntax (“gotten” is spreading here); this reflects a worldwide trend, in that globalisation of the economy — in particular the media — has meant that the influence of American language and culture is rapidly assuming world dominance in non-English speaking nations from Sweden to Thailand as well as throughout the Anglophone world.”

Comme nous l'avons vu précédemment, le développement de la réalisation de /t/ en *NZE* contemporain sous la forme d'une battue alvéolaire a été interprété par de nombreux travaux comme la preuve d'une influence américaine sur la prononciation néo-zélandaise. Néanmoins, comme nous l'avons noté également, une large proportion des caractéristiques phonético-phonologiques du *NZE* contemporain est non-américaine, à commencer par la non-rhoticité, et fait toujours du *NZE* une variété plus proche des variétés britanniques de l'anglais. En outre, les travaux scientifiques ainsi que les publications journalistiques ont récemment identifié une autre influence sur le *NZE* qui en fait une variété distincte des variétés américaines, et plus généralement des autres variétés de l'anglais dans le monde : l'influence du maori. Pour illustrer notre propos, nous souhaitons citer ici un article de *The Telegraph* mis en ligne en date du 26 mai 2005 et intitulé *British influence ebbs as New Zealand takes to talking Maori*<sup>47</sup> :

“Once considered the most British of the old dominions, New Zealand is distancing itself from its Anglo-Saxon heritage in one crucial respect: language.

---

<sup>47</sup> <http://www.telegraph.co.uk/news/worldnews/australiaandthepacific/newzealand/1490814/British-influence-ebbs-as-New-Zealand-takes-to-talking-Maori.html>.

Its people are increasingly peppering their speech with Maori words, so much so that newspaper reports and daily conversations are sometimes all but incomprehensible to outsiders.”

Bayard (2000 : 5) commente également cette influence lexicale nouvelle du maori sur le *NZE* contemporain et postule que cette influence, nécessairement distinctive par rapport aux autres variétés de l’anglais dans le monde, assure l’indépendance du *NZE* dans le monde anglophone :

“But NZE’s future as a distinctive dialect seems to depend mainly on its relationship with the indigenous Maori language. Like many aboriginal languages, Maori was under severe threat through much of the twentieth century, but a renaissance began in the 1970s, and now many Pakeha as well as Maori are studying the language and valuing it as something unique to New Zealand.”

Nous avons commenté au chapitre 2 (voir 2.3.2.2) les éléments d’influence phonéto-phonologique du maori sur le *NZE* et l’émergence d’une variété d’anglais maori en Nouvelle-Zélande. Nous n’allons donc pas y revenir ici. Nous proposons plutôt de conclure maintenant la deuxième partie de notre chapitre car il nous semble que nous avons fourni les éléments essentiels pour replacer l’évolution phonéto-phonologique du *NZE* dans le contexte de l’évolution propre aux variétés d’anglais ayant un lien historique avéré avec l’émergence et le développement de l’anglais néo-zélandais : les variétés du sud de l’Angleterre, l’anglais australien et l’anglais écossais. Nous avons pu constater, grâce à la dernière section consacrée aux influences plus récentes sur le *NZE*, comme l’influence américaine ainsi que l’influence du maori, que l’étude de l’évolution du *NZE*, et plus largement de la convergence et de la divergence entre les diverses variétés de l’anglais parlées dans le monde, est complexe et toujours renouvelée étant donné que ces variétés sont des objets en perpétuel mouvement. Cette partie nous a également offert une perspective cruciale sur le changement dans la mesure où nous avons pris en compte un éventail assez large de caractéristiques et regardé leur évolution dans plusieurs variétés.

Au terme de cette partie il nous semble que nous pouvons souscrire aux propos de Maguire *et al.* (2010 : 101) à partir de leur comparaison de différentes variétés de l’anglais et de leur réflexion sur la convergence et la divergence des accents régionaux de l’anglais :

“The result is that varieties change, often in similar ways, but can remain just as distinct as they ever were—that is, they are in a state of dynamic equilibrium.

So what does the future hold for British Englishes? It seems unlikely to us that differences of the order seen between the traditional dialects will arise in the foreseeable future (cf. Trudgill’s comments about Australian English). Further data and analysis are required to determine whether varieties at the regional level will remain distinct or are destined to converge to a degree, perhaps focusing on the varieties of major urban areas, as suggested by

Trudgill (1990). [...] It is equally desirable that this analysis should be broadened to include strictly comparable samples of speakers at each location, something which we have begun to do at two urban locations, Newcastle and Edinburgh. Nevertheless, quantitative methods of this sort have much to tell us about language variation and change, and it is only through holistic quantification between varieties in both social and geographical space that we can hope to determine whether varieties are converging, diverging, or coexisting in a state of dynamic equilibrium.”

Ces conclusions sont tout à fait pertinentes pour nous dans la mesure où la méthodologie que nous employons au sein du programme PAC peut permettre une observation en profondeur du changement linguistique (voir chapitres 5 et 6). Il nous semble surtout que les éléments que nous avons développés dans cette deuxième partie de chapitre permettent d'illustrer les deux dimensions de ce que Sapir (1921) a appelé *drift*. En effet, Sapir (1921 : 150) postule que les différences qui peuvent être observées entre divers dialectes sont le fait des propriétés inhérentes du langage : “Language moves down time in a current of its own making. It has a drift.” Cela signifie que le langage a intrinsèquement la capacité de changer. Cette notion de *drift* peut donc expliquer comment des variétés initialement proches comme les variétés du sud de l'Angleterre, l'anglais néo-zélandais et l'anglais australien sont aujourd'hui clairement distinctes : “dialect arise [...] because two or more groups of individuals have become sufficiently disconnected to drift apart, or independently, instead of together.” Ce processus de « déviation » individuelle peut contribuer à expliquer la divergence progressive, et donc l'indépendance graduelle, de l'anglais néo-zélandais par rapport à l'anglais parlé en Angleterre, à l'anglais australien et à l'anglais écossais.

Toutefois, la notion de *drift* telle qu'elle a été pensée par Sapir peut également rendre compte des développements parallèles, et contemporains pour certains, que nous avons mentionnés précédemment entre *NZE*, *SAusE*, *SSE* et variétés parlées en Angleterre. En effet, Sapir suggère que certaines caractéristiques peuvent être partagées par des dialectes qui ont pourtant évolué de façon individuelle et donc indépendante depuis longtemps. Il fait la remarque suivante (1921 : 172) : “The momentum of the more fundamental, the pre-dialectic, drift is often such that languages long disconnected will pass through the same or strikingly similar phases.”

Il nous semble qu'à partir des éléments historiques et phonético-phonologiques que nous avons détaillés ici en ce qui concerne les variétés du sud de l'Angleterre, l'anglais écossais, le *SAusE* et le *NZE*, nous ayons montré que ces variétés ont bel et bien des liens et que les trois premières ont, à des degrés divers, influencé la dernière. Il apparaît également que chacune de ces variétés a évolué de façon indépendante, ce qui explique que ces variétés soient caractérisées différemment d'un point de vue phonético-phonologique dans la littérature. Il apparaît enfin que, malgré cette indépendance, ces quatre variétés évoluent dans la même direction en ce qui concerne certaines caractéristiques et qu'il soit possible de retracer la même trajectoire de changement pour ces caractéristiques dans les quatre variétés.

En cela, nous pouvons souscrire à la conclusion formulée par Trudgill (2004 : 132) : “we can argue that some similarities between geographically separated varieties of English may, in some cases, be due not to their having derived from similar dialect mixture, nor to characteristics inherited from some parent variety, nor to any diffusion or direct contact between them, but to drift.” Nous allons revenir sur cette notion au dernier chapitre de la présente thèse (chapitre 9).

Aussi, maintenant que nous avons synthétisé les observations qui ont été faites du changement phonético-phonologique dans différentes variétés de l’anglais, et en particulier en ce qui concerne les voyelles du *NZE*, il nous semble essentiel de modéliser ce changement d’un point de vue théorique afin de pouvoir fournir ultérieurement une description phonologique précise du système néo-zélandais, et plus spécifiquement des voyelles de cette variété.

### **4.3 Modéliser l’évolution du système phonologique vocalique du *NZE* contemporain**

Les éléments que nous avons développés précédemment doivent nous fournir les clés théoriques afin de modéliser ce qui s’est passé, et ce qui se passe encore, au niveau du système vocalique néo-zélandais, en particulier pour les voyelles antérieures brèves de TRAP, DRESS et KIT. En effet, en première partie nous sommes revenue sur l’histoire des changements vocaliques et de leur traitement théorique et avons présenté les travaux fondateurs du Cercle Linguistique de Prague et de Martinet sur le changement linguistique en général. Nous avons déjà souligné certains des défis théoriques auxquels se sont confrontés ces experts, et notamment Martinet. Nous allons y revenir ici et nous intéresser plus en profondeur à la théorie fonctionnaliste du changement linguistique, et en particulier à la notion de charge fonctionnelle (*functional load*).

Nous avons également pu constater que les études empiriques, à partir de données historiques (*GVS*) ou de données orales authentiques et récentes (*NCS*, *SVFS* néo-zélandais et australien), ont amené les spécialistes à des conclusions soient incertaines, soient contradictoires. En ce qui concerne le *GVS*, la littérature n’est pas parvenue à un consensus sur la description du changement ni sur ses causes exactes dans la mesure où les données écrites ne fournissent pas d’informations absolument fiables d’un point de vue linguistique. Aussi, même s’il apparaît assez clairement que les voyelles ont subi un certain nombre de changements dans les variétés parlées en Angleterre à partir du XV<sup>e</sup> siècle, il est difficile de conclure avec certitude que les voyelles ont suivi telle trajectoire selon telle chronologie et pour telle raison.

De la même façon, en ce qui concerne les changements vocaliques décrits et analysés plus récemment, à commencer par le *NCS*, les données orales authentiques n’ont pas conduit les experts à formuler les mêmes conclusions, ce qui souligne à nouveau la complexité de l’observation des mutations phonético-phonologiques. Nous avons vu que Labov a postulé que le *NCS* avait suivi une chaîne de traction pour les trois premières mutations mais une

chaîne de propulsion pour les trois dernières étapes. Ce scénario fait du *NCS* une sorte de changement vocalique mixte, impliquant deux types de mouvement en chaîne. Les études plus récentes du *NCS* ont remis en cause la première analyse de Labov en concluant que le *NCS* suit une chaîne de traction initiée par la diphtongaison de la voyelle de TRAP.

Pour ce qui nous intéresse spécifiquement ici, à savoir le changement vocalique néo-zélandais, les experts ont d'abord postulé que les voyelles antérieures de KIT, DRESS et TRAP évoluaient selon une chaîne de traction initiée par la centralisation de la voyelle de KIT, avant que l'étude exhaustive des données du projet *ONZE* ne mette en évidence de façon quasi-indiscutable le scénario d'une chaîne de propulsion pour ces voyelles. En outre, le cas néo-zélandais ne semble pas isolé dans la mesure où pour l'anglais australien, les données de différents corpus ont également permis de mettre en évidence un scénario initial de chaîne de propulsion pour les voyelles antérieures brèves.

Si l'on en croit les données empiriques et les études diachroniques en temps réel comme en temps apparent, il semble que des changements vocaliques selon des chaînes de propulsion et des chaînes de traction soient attestés dans les langues du monde et notamment dans les différentes variétés de l'anglais. La théorie phonologique doit donc être en mesure d'expliquer et de modéliser ces changements. Qui plus est, en anglais néo-zélandais, un cas de fusion phonémique est également attesté, à savoir le *merger* NEAR/SQUARE. Ce changement, qui implique la fusion dans l'espace vocalique des réalisations de deux voyelles et par conséquent la perte d'opposition entre deux phonèmes initialement distincts, doit également pouvoir être expliqué et modélisé phonologiquement, sans quoi les observations et les descriptions empiriques ne sont pas mises à profit d'un point de vue théorique et ne servent finalement pas à grand-chose (voir chapitre 5).

Nous allons donc synthétiser dans cette troisième et dernière partie les propositions qui ont été faites dans divers cadres théoriques pour rendre compte des changements en chaîne, et ce de manière chronologique, c'est-à-dire en commençant par Martinet et l'école fonctionnaliste. Nous nous intéresserons ensuite à la théorie du changement linguistique telle qu'elle est formalisée par les structuralistes, et donc par la Phonologie Générative (Chomsky & Halle, 1968 ; King 1969). Nous mettrons en évidence les difficultés auxquelles se heurtent ces traitements et passerons aux traitements plus récents qui sont souvent formulés sur la base de principes phonétiques et perceptuels. Nous commencerons par Labov, dont nous avons déjà parlé précédemment, et enchaînerons avec le(s) modèle(s) proposé(s) dans le cadre de la Théorie de l'Optimalité.

À l'issue de cette troisième et dernière partie, nous aurons donc montré les points forts et les points faibles des différentes théories du changement linguistique, et plus spécifiquement des changements vocaliques. Nous aurons également remis en contexte et en perspective la description du système phonético-phonologique vocalique de l'anglais néo-zélandais. L'ensemble de ces éléments sera crucial pour l'analyse ultérieure des données de notre corpus PAC, que ce soit en ce qui concerne la rhoticité et le 'r' de *sandhi* (voir chapitre 7), les voyelles bien sûr (voir chapitre 8), ou la prise en compte de la dimension sociolinguistique du changement (voir chapitre 9).

### 4.3.1 Martinet et la vision fonctionnaliste du changement linguistique

Nous l'avons établi en première partie, la linguistique historique, diachronique et l'étude du changement linguistique doivent beaucoup à Martinet (1952) qui a été le premier à catégoriser les changements en chaîne selon leur modèle mécanique et causal : les désormais fameuses chaînes de traction et chaînes de propulsion. Le fait que les théories ultérieures du changement linguistique aient une dette envers les travaux fondateurs du Cercle Linguistique de Prague et de Martinet ne signifie pas que le modèle développé par Martinet n'a pas essuyé de vives critiques. Au contraire.

En effet, Martinet a été amplement critiqué dans son analyse des changements en chaîne car celle-ci repose essentiellement sur la téléologie du système, c'est-à-dire sur la notion de finalité, de détermination intentionnelle qui serait intrinsèque au langage. Cette critique s'applique essentiellement au cas de la chaîne de propulsion puisqu'elle implique que le système phonologique est capable de reconnaître qu'une ou plusieurs oppositions sont menacées par le mouvement d'un phonème vers l'espace d'un autre et que donc, pour préserver les marges de sécurité nécessaires à l'intelligibilité du système, le phonème menacé doit se déplacer à son tour. En résumé, le modèle de Martinet, qui décrit l'empiètement possible d'un phonème sur l'espace d'un autre, repose sur le désir du système d'éviter les fusions phonémiques qui peuvent menacer l'intercompréhension, et donc la communication, pour expliquer qu'un phonème soit contraint de se déplacer dans l'espace vocalique à la suite du mouvement d'un autre phonème. Selon ce modèle, les phonèmes sont pour ainsi dire dotés de la capacité de réfléchir à l'avance et de comprendre qu'ils doivent changer, se déplacer, pour éviter que le système ne devienne inefficace parce qu'indifférencié, indistinct.

Ce modèle est dit « fonctionnaliste » parce qu'il repose sur un principe essentiel et fondamental qui veut que le système soit fonctionnel, c'est-à-dire qu'il doit permettre une communication efficace et facile. Martinet (1952 : 126) conçoit le changement linguistique comme le résultat de la tension entre les besoins communicatifs d'un côté et la paresse inhérente au locuteur de l'autre. De cette conception découlent certains des principes les plus utilisés dans les modèles diachroniques et synchroniques du changement, et par exemple en Théorie de Dispersion (*Dispersion Theory*, Flemming 1995 ; Newmeyer 2005 ; Vaux & Samuels 2006) et en Théorie de l'Optimalité (*OT*), soit le principe de maximisation du contraste perceptuel (*maximization of perceptual contrast*) et le principe de minimisation de l'effort articulatoire (*minimization of articulatory effort*).

Une autre notion centrale au modèle fonctionnaliste est celle de charge fonctionnelle (*functional load*) ou de rendement fonctionnel (*functional yield*). Elle est nécessaire, dans le modèle fonctionnaliste, pour expliquer pourquoi certaines fusions phonémiques se produisent, comme cela est attesté dans de nombreuses variétés de l'anglais comme le *NZE*, à la suite de l'empiètement d'un phonème sur l'espace d'un autre, tandis que dans d'autres cas une chaîne de propulsion se produit qui fait qu'en réaction à l'empiètement d'un phonème sur son espace, un phonème va se déplacer dans telle ou telle direction. La question est en effet tout à fait légitime : quelles sont les conditions qui font que, dans certains cas, des fusions (*mergers*) vont se produire tandis que, dans d'autres situations, des chaînes de propulsion vont se



produire ? Pour répondre à cette épineuse question, le modèle fonctionnaliste postule que la charge fonctionnelle d'un phonème est une force qui peut contrecarrer, empêcher les fusions phonémiques qui créeraient une homophonie rampante et dangereuse au sein du système. Ainsi, là où une fusion serait trop préjudiciable au système parce qu'elle créerait une confusion insurmontable, la chaîne de propulsion est la solution mise en place par le système pour éviter une fusion phonémique irréversible et par trop dommageable à la communication.

Bien que séduisant, dans la mesure où il répond assez simplement à un certain nombre de questions, à commencer par *pourquoi* une chaîne de propulsion plutôt qu'une fusion phonémique, le modèle fonctionnaliste se heurte à des difficultés majeures qui ont été mises en évidence par de nombreux experts. En premier lieu, le modèle fonctionnaliste ne décrit pas précisément ce qui se passe au niveau du système lorsqu'il y a fusion, chaîne de propulsion ou chaîne de traction, et surtout il n'explique pas *pourquoi* les phonèmes se déplacent. De fait, si les fusions phonémiques sont potentiellement néfastes pour le système, pourquoi les fusions phonémiques sont-elles attestées dans autant de variétés des langues du monde ? Weinreich *et al.* (1968 : 137) résumant de la façon suivante le scepticisme suscité par le modèle fonctionnaliste : "it is not clear that a theory based upon the functional yield of cognitive contrasts can provide the machinery for assessing the full complexity of causal relations within phonological structure."

La deuxième critique majeure formulée à l'encontre du modèle fonctionnaliste concerne la notion de charge fonctionnelle, et plus exactement sa définition. Comment déterminer la charge fonctionnelle d'un phonème ? Finalement, qu'est-ce que la charge fonctionnelle ? Bynon (1983 : 87 cité dans Samuels, 2006 : 15) repose la question en ces termes :

"Firstly, there is the question of the linguistic context within which the functional load of a contrast either was lost, or would have been lost, as the result of a particular merger is to be measured. Should it be phonological environment in running texts? or minimally distinct word pairs in the lexicon? Secondly, should functional load be quantified in terms of phonemes, (allo-)phones or features?"

Les études qui ont essayé de quantifier cette charge fonctionnelle ne sont pas parvenues à des résultats concluants ou ont justement mis en avant le fait que la charge fonctionnelle ne joue pas un rôle prépondérant pour expliquer la distinction entre fusions et mouvements en chaîne (King 1967). Pour le cas qui nous intéresse, à savoir les voyelles antérieures du *NZE*, l'hypothèse de la charge fonctionnelle a été postulée pour expliquer la perte d'opposition entre *NEAR* et *SQUARE*, qui sont deux ensembles lexicaux qui permettent d'opposer moins de paires minimales que *TRAP* et *DRESS* par exemple. Toutefois, si l'on regarde les conclusions de Langstrof (2006 : 139-179) en ce qui concerne le *merger* *NEAR/SQUARE* néo-zélandais, aucune référence n'est faite à la charge fonctionnelle. Cela suggère que, pour certains des modèles récents du changement linguistique, cette notion n'est « au mieux » qu'un des facteurs qui peuvent expliquer la perte d'opposition (Meyerstein 1970

citée dans Samuels, 2006 : 17), ou « au pire » pas un facteur du tout. Nous reviendrons sur cette conclusion et la nuancerons au chapitre 8.

La téléologie au cœur de l'approche fonctionnaliste est donc amplement mise à mal, par exemple par Bloomfield (1970 [1934] : 284) qui la décrit comme une « pseudo-solution mentaliste » (*mentalistic pseudo-solution*) fournissant des réponses toutes faites aux questions que l'on pourrait se poser. Avec l'avènement de la Phonologie Générative, à partir de la publication de *SPE* (1968), le modèle fonctionnaliste est en partie abandonné au profit d'une modélisation du changement linguistique reposant sur des oppositions en termes de traits distinctifs et l'interaction de règles dérivationnelles à partir de formes phonologiques plus abstraites que les phonèmes classiques.

### 4.3.2 L'apport de *SPE* à la phonologie diachronique

Dans leur ouvrage monumental, Chomsky et Halle (1968) ont révolutionné la phonologie synchronique en proposant de décrire les systèmes phonologiques des différentes variétés des langues du monde en termes de traits distinctifs appartenant à un ensemble universel et permettant de spécifier divers aspects de l'articulation des sons. Selon ce modèle, les sons ne sont pas représentés mentalement comme des unités atomiques mais plutôt comme des paquets de traits distinctifs fournissant simultanément plusieurs types d'information. Ces traits distinctifs ont des valeurs binaires ([+] ou [-]). Pour ce qui nous concerne, à savoir les changements vocaliques, les traits qui nous intéressent sont les suivants : [+/- high] ; [+/- low] ; [+/- back] et [+/- round]. Nous n'incluons pas dans la discussion ci-dessous le trait [+/- tense] qui, quoique central pour le traitement des voyelles du *NZE* dans une approche de type *SPE*, n'est pas en jeu dans les exemples qui nous concernent.

Le modèle structuraliste *in fine* proposé par Chomsky et Halle a également eu un impact considérable sur la linguistique diachronique, et de nombreux historiens de la linguistique ont adopté ce modèle car il permet de décrire le changement linguistique en termes d'unités discrètes. Comme le résume Bynon (1983 : 81 cité dans Samuels, 2006 : 12-13) : “the distinctive feature framework makes it possible to state precisely and economically the effect of a change on the membership and/or internal structure of the system as a whole.”

Selon ce modèle, les changements vocaliques peuvent être représentés par des changements dans les combinaisons de traits qui définissent les segments vocaliques. Prenons le cas néo-zélandais. Si l'on souhaitait représenter le changement vocalique qui affecte les voyelles de *KIT*, *DRESS* et *TRAP* dans un cadre génératif classique, on poserait les combinaisons de traits suivantes pour décrire l'état initial (A) de ces voyelles (Chomsky et Halle, 1968 : 176) :

	<b>KIT</b>	<b>DRESS</b>	<b>TRAP</b>
<b>vocalic</b>	+	+	+
<b>consonantal</b>	-	-	-
<b>high</b>	+	-	-

<b>back</b>	–	–	–
<b>low</b>	–	–	+
<b>round</b>	–	–	–
<b>tense</b>	–	–	–

Si l'on résume les informations fournies par ce tableau, on constate que les voyelles de KIT, DRESS et TRAP dans leur état initial ne sont distinguées que par les traits [+/- high] et [+/- low]. Dans leur état actuel (B), les voyelles de KIT, DRESS et TRAP pourraient être définies de la façon suivante :

	<b>KIT</b>	<b>DRESS</b>	<b>TRAP</b>
<b>vocalic</b>	+	+	+
<b>consonantal</b>	–	–	–
<b>high</b>	–	+	–
<b>back</b>	–	–	–
<b>low</b>	+	–	–
<b>round</b>	–	–	–
<b>tense</b>	–	–	–

Pour rendre compte du changement de l'état A à l'état B, la Phonologie Générative postulerait deux règles d'échange (*exchange rules*, *switching rules*, Schane, 1973 : 71) qui feraient que les voyelles initialement [+ high] deviendraient [- high] et que les voyelles initialement [+ low] deviendraient [- low], et ce simultanément.

Toutefois, nous relevons un certain nombre de problèmes avec ce modèle. En effet, avec les 6 traits qui permettent de distinguer les voyelles dans un cadre type *SPE* (à savoir les traits présents dans les tableaux ci-avant à l'exception de [+/- vocalic], [+/- consonantal] et [+/- tense], il nous est difficile de définir correctement la voyelle de KIT qui est une voyelle centrale qui a des réalisations admises de type [ə] et [ɐ]. En effet, si l'on veut la distinguer de la voyelle de TRAP, qui est décrite comme une voyelle antérieure mi-ouverte ([ɛ]), il nous faut poser que KIT est [+ back] sans quoi les voyelles de KIT et TRAP seraient définies par le même ensemble de traits et seraient donc fusionnées.

En outre, et c'est là que se pose le problème majeur de la représentation du changement vocalique dans un cadre génératif classique, le changement graduel des voyelles de KIT, DRESS et TRAP, tel qu'il a été documenté dans de nombreuses études (Gordon *et al.* 2004 ; Langstrof 2006 pour ne citer qu'eux), implique un mouvement progressif de TRAP vers DRESS et de DRESS vers KIT selon une chaîne de propulsion, ce qui ne peut être modélisé en termes d'unités discrètes. En effet, selon le *SFVS* néo-zélandais solidement établi à partir de l'observation de données orales authentiques, la voyelle de TRAP a commencé à acquérir les

qualités de la voyelle de DRESS tandis que la voyelle de DRESS acquérait les qualités de la voyelle de KIT et la voyelle de KIT n'avait pas encore commencé à se centraliser.

Cela signifie qu'à un point de leur évolution, les voyelles de TRAP et DRESS d'abord, puis les voyelles de DRESS et KIT, ont eu des qualités très proches, quasi-similaires, jusqu'à ce que la voyelle menacée (DRESS puis KIT) évolue à son tour et que l'opposition se rétablisse nettement. Un tel scénario ne peut être modélisé en termes de traits distinctifs binaires puisque cela signifierait qu'à un moment donné du changement, les voyelles de TRAP et DRESS puis de DRESS et KIT ont eu les mêmes qualités, ont pu être définies par les mêmes combinaisons de traits. Or, on sait grâce aux études empiriques qu'il n'y a pas eu de fusion entre TRAP et DRESS, ni entre DRESS et KIT en *NZE*, mais bien une chaîne de propulsion qui a notamment eu pour résultat la centralisation de la voyelle de KIT.

Le cadre *SPE* ne peut pas modéliser un tel scénario. Il serait contraint de postuler qu'à un moment de la chaîne, les voyelles de TRAP et DRESS pouvaient toutes deux être définies comme [- high] [- back] [- low] et [- round]. Une telle spécification n'est pas possible. De la même façon, il serait contraint de postuler qu'à un autre moment de la chaîne les voyelles de DRESS et KIT pouvaient toutes deux être définies comme [+ high] [- back] [- low] et [- round]. Une telle spécification n'est pas non plus possible. Aussi, il semble que le cadre *SPE* ne puisse modéliser le changement que si celui-ci se produit de façon immédiate et non de façon progressive et graduelle. Il serait en effet possible de postuler que KIT, DRESS et TRAP sont passées de l'état A à l'état B sous l'effet d'un changement brutal. Il serait également possible de postuler que KIT acquiert de nouvelles propriétés ([- high] [- back] [+ low] et [- round]) et que, par conséquent, les voyelles de DRESS et TRAP acquièrent également de nouvelles propriétés, soit un scénario de chaîne de traction, car ce type de changement n'entraînerait pas de spécification impossible au sein du système : l'ensemble des voyelles pourrait toujours être défini selon des combinaisons de traits spécifiques et distinctes.

En résumé, ce que ne peut pas modéliser la Phonologie Générative de type *SPE* c'est l'empiètement phonétique d'un phonème sur un autre dans la mesure où, selon le modèle génératif classique, un tel empiètement impliquerait nécessairement la fusion immédiate et irréversible des deux phonèmes. Cela a donc conduit certains auteurs défendant une vision structuraliste du changement linguistique à nier l'existence des chaînes de propulsion (King, 1969 : 20) : “ I began by assuming that there is something to be explained; that is, I believe that drag chains (but not push chains), covariation, and the like do exist and are real, hence within the province of accountability of the theory of linguistic change.”

Or, il semble bel et bien que ce qui s'est passé en *NZE* pour les voyelles de KIT, DRESS et TRAP soit une chaîne de propulsion, de même qu'en *SAusE*, et que la phonologie « structuraliste » de type *SPE* ne puisse rendre compte de ce phénomène. Plus précisément, on serait contraint de postuler, dans un cadre génératif classique, des formes sous-jacentes très opaques par rapport aux formes de surface, et il serait par conséquent très difficile d'avancer que les locuteurs natifs apprenant la variété en question, en l'occurrence le *NZE*, puissent récupérer de telles formes sous-jacentes à partir des formes de surface. Le(s) processus de dérivation en serai(en)t donc infiniment complexifié(s), comme le conclut Langstrof par exemple (2006 : 293) : “If we try to feature-specify the short front vowels of early

Intermediate speakers, we arrive at exceedingly complex mappings from phoneme to allophone under the classic SPE framework.”

### 4.3.3 Les principes du changement linguistique selon Labov

Le modèle fonctionnaliste et le modèle structuraliste ayant montré leurs limites en ce qui concerne le traitement du changement linguistique en général, et la modélisation des changements vocaliques en particulier, il faut attendre l'œuvre monumentale de Labov (*Principles of Linguistic Change*) pour voir émerger une approche différente de ces phénomènes. Celle-ci se fonde sur l'étude empirique de changements en cours, et ce en réaction aux nombreuses remarques de certains défenseurs d'un modèle génératif classique (King 1969 par exemple) soulignant que les données orales authentiques manquent pour attester l'existence des changements en chaîne et spécifiquement des chaînes de propulsion. Qui plus est, le modèle labovien prend en compte les facteurs extralinguistiques (voir chapitre 9) pour expliquer le changement, comme nous avons pu le voir brièvement à partir de l'exemple du NCS (voir 4.1.2.2).

Nous avons déjà fait référence précédemment aux principes fondamentaux du modèle labovien et aux principales critiques qui lui ont été adressées. Nous souhaitons revenir ici sur la différence que pose Labov (1994 : 586-587) entre un scénario dit « stable », dans lequel aucun changement n'est en cours, et un scénario de changement. Ces deux scénarios reposent sur le même événement fondateur, à savoir qu'un locuteur produit une réalisation aberrante d'un phonème. Son interlocuteur peut alors ne pas comprendre cette réalisation et ne pas la classer dans le bon ensemble lexical, dans la bonne catégorie, c'est-à-dire celle qui correspond au phonème visé. Prenons le cas néo-zélandais, et postulons qu'un locuteur prononce un mot de l'ensemble lexical TRAP ([æ]) sous la forme [ɛ], faisant d'une occurrence du mot *bag* une réalisation plus proche du mot *beg* (DRESS). Son interlocuteur ne comprend pas et classe ce mot dans l'ensemble DRESS. Dans le cadre de la théorie des Exemplaires (voir 4.1.2.2) que Labov adopte, l'interlocuteur ne met donc pas à jour la catégorie, le stock de TRAP en prenant en compte la qualité de la voyelle prononcée par notre locuteur hypothétique. Selon le modèle labovien, il ne se passe donc rien. C'est un scénario stable où l'incompréhension de l'interlocuteur prévient, bloque le changement.

En revanche, si l'on prend la même situation de départ mais que l'on postule que la voyelle de DRESS est impliquée dans un changement qui fait qu'elle est en train de monter dans l'espace vocalique. La marge qui sépare DRESS de TRAP est plus grande que dans le scénario précédent (Samuels, 2006 : 19-20), si bien qu'il sera plus difficile pour un interlocuteur de se tromper et de classer une réalisation aberrante de TRAP dans la catégorie DRESS. Aussi, selon ce scénario de changement, la réalisation aberrante de TRAP est classée correctement par l'interlocuteur dans la catégorie TRAP. Cette réalisation met donc à jour le stock des réalisations de TRAP pour notre interlocuteur, ce qui contribue au changement, ce qui l'alimente en d'autres termes. C'est ainsi que le modèle labovien rend compte de la différence entre une situation stable et une situation de changement. En l'occurrence, il

s'agirait d'une chaîne de traction puisque DRESS serait déjà en train de se déplacer, de monter, tandis que le mouvement de TRAP ne serait qu'en train de s'amorcer.

Et c'est justement là l'un des problèmes essentiels du modèle labovien. Bien qu'il admette les chaînes de propulsion, il ne parvient pas à en rendre compte. De fait, le scénario de changement tel qu'il est postulé par Labov implique qu'un changement initial soit déjà en cours (le mouvement de DRESS vers KIT dans notre scénario reconstruit, ou le mouvement de TRAP vers une position plus antérieure et plus haute dans le scénario décrit par Labov (1994 : 586-587)). Par conséquent, comment expliquer le mouvement initial d'un phonème vers un autre ou vers une autre position disponible ? Qui plus est, en postulant que les marges entre les phonèmes sont larges, Labov ne peut rendre compte de l'empiètement d'un phonème sur un autre dans le cas d'une chaîne de propulsion ni de la fusion entre deux phonèmes. Au surplus, comme l'a relevé Samuels (2006 : 21), dans les cas où un locuteur produit une réalisation aberrante d'un phonème, le contexte est censé pouvoir suffire à son interlocuteur pour récupérer le sens du mot visé. Aussi, les réalisations aberrantes des phonèmes ne devraient pas empêcher le changement. Par conséquent, il ne devrait pas y avoir deux scénarios mais bien un seul et unique scénario dans le modèle labovien : celui de la stabilité avant le changement.

Le modèle labovien ne parvient donc pas à modéliser les changements en chaîne bien qu'il démontre leur existence à partir de l'analyse de données empiriques. Il essaie néanmoins de rendre compte de ces phénomènes de la manière dont ils se produisent, c'est-à-dire selon un processus graduel, progressif. En cela, il s'oppose à la vision structuraliste du changement que nous avons exposée précédemment. De la même façon, il tente de rendre compte du changement linguistique sans téléologie, c'est-à-dire sans postuler que les phonèmes se réorganisent d'eux mêmes afin que le système conserve son efficacité communicationnelle ou acquière une plus grande symétrie. En cela, il veut rompre avec la tradition fonctionnaliste que nous avons présentée plus haut.

Néanmoins, Labov (1994 : 200) semble réduire la question du changement linguistique à une question empirique, c'est-à-dire à l'observation des données : "But those who view sound change as taking place in a continuous phonetic and phonological space, as I do here, will see the issue of pull chains versus push chains as an empirical one." Or, nous avons vu que l'interprétation qu'il fait de la deuxième phase du NCS comme étant un cas de chaîne de propulsion a été amplement remise en cause dans la mesure où d'autres auteurs ont postulé, à partir de l'observation des mêmes données que Labov ou de données plus récentes, que cette deuxième phase constituait en fait une chaîne de traction. Il formule cependant une remarque essentielle en ce qui concerne les spécificités du système vocalique, à savoir sa continuité et sa propension aux changements, sur lesquelles nous allons revenir dans les conclusions de ce même chapitre.

À partir de l'observation des changements en cours, et notamment du NCS, Labov (1994 : 116) pose les principes élémentaires du changement. Ces principes sont des généralisations en termes de directionnalité (*directionality*) du changement, et nous les rappelons ici :

PRINCIPLE I – *In chain shifts, long vowels rise.*



PRINCIPLE II – *In chain shifts, short vowels fall.*

PRINCIPLE IIA – *In chain shifts, the nuclei of upgliding diphthongs fall.*

PRINCIPLE III – *In chain shifts, back vowels move to the front.*

Or, ces généralisations posent problème, notamment si l'on prend en considération le cas néo-zélandais qui nous intéresse. En effet, en *NZE*, comme en *SAusE* d'ailleurs, il a été établi que les voyelles brèves antérieures sont montées dans l'espace vocalique, et que la voyelle de KIT s'est centralisée en *NZE* contemporain. Cet état de fait contredit apparemment le principe n°2. Cependant, Labov n'écarte pas le cas néo-zélandais. Au contraire, il l'inclut dans ce qu'il appelle le *Pattern 4* du changement linguistique, soit l'un des quatre scénarios possibles de changement qu'il décrit et l'un des plus fréquents selon lui.

Selon ce scénario (1994 : 208-218), qui inclut également l'Australie, le sud-est de l'Angleterre et le sud des États-Unis, les voyelles brèves montent tandis que l'initiale des voyelles de FLEECE et FACE s'abaissent vers une position plus centrale. Ce scénario correspond au phénomène appelé *Diphthong Shift* par Wells (1982), que nous avons abordé précédemment (voir 4.1.1.2), et *Southern Shift* par Labov (1994 : 201-208). Pour rendre compte de ces cas, Labov postule que les voyelles brèves peuvent être considérées comme périphériques dans ces systèmes car elles sont situées à la marge, à la périphérie du système vocalique des locuteurs. Pour appuyer cet argument de « périphéralité », Labov (1994 : 209-210) met en évidence le fait que les voyelles antérieures brèves (KIT, DRESS, TRAP) de ces variétés ont une valeur de F2 plus élevée que les voyelles longues et les diphtongues ayant une hauteur respectivement similaire à chacune de ces trois voyelles (même valeur de F1).

Les cas néo-zélandais et australien notamment contraignent Labov à reformuler les changements spécifiques à ces variétés non plus en termes d'opposition de longueur entre voyelles brèves d'un côté et voyelles longues et diphtongues de l'autre, mais en opposant voyelles tendues et voyelles lâches. Les deux premiers principes sont donc reformulés comme suit (1994 : 176) :

PRINCIPLE I – *In chain shifts, tense nuclei rise along a peripheral track.*

PRINCIPLE II – *In chain shifts, lax nuclei fall along a non-peripheral track.*

Selon ce modèle, les voyelles antérieures néo-zélandaises sont donc considérées comme des voyelles tendues qui montent selon une trajectoire périphérique. La reformulation des deux premiers principes ne résout pas pour autant tous les problèmes. En premier lieu, le scénario du changement tel qu'il est conçu par Labov ne peut rendre compte de la chaîne de propulsion néo-zélandaise, ni *a fortiori* de la chaîne de propulsion australienne. Il ne peut non plus expliquer la fusion phonémique entre NEAR et SQUARE, qui est pourtant amplement documentée à partir des données issues des archives orales du projet *ONZE* par exemple. En second lieu, les principes du changement linguistique tels qu'ils sont établis par Labov ne parviennent pas à rendre compte de la centralisation de la voyelle de KIT en *NZE* contemporain. Ils n'approfondissent pas non plus la perte de la distinction de longueur au profit d'une distinction entre voyelles tendues et voyelles lâches pour ces variétés.

Aussi, à l'issue de cette brève synthèse du modèle labovien du changement linguistique, il apparaît que celui-ci ne parvient pas à rendre compte de façon complètement satisfaisante, d'un point de vue théorique, de phénomènes pourtant attestés à partir de l'observation de données orales authentiques, comme les fusions phonémiques ou les chaînes de propulsion. Qui plus est, il semble que le modèle labovien ne parvienne pas à expliquer les causes systémiques du changement, c'est-à-dire le déclenchement du mouvement d'un phonème vers une autre position de l'espace vocalique.

Il nous faut souligner cependant qu'il contient de nombreuses analyses empiriques et de nombreuses intuitions qui ont permis de développer le traitement et la modélisation du changement linguistique, et notamment des changements vocaliques. Nous devons souligner aussi qu'il est le premier à prendre en compte la dimension extralinguistique du changement et, qu'en ce sens, il a ouvert la voie à de nombreuses études du changement linguistique en termes sociolinguistiques. Nous reviendrons plus en détail sur cette dimension au neuvième et dernier chapitre de cette thèse lorsque nous traiterons des facteurs sociolinguistiques qui peuvent expliquer ce que nous observons à partir des données de notre corpus PAC Nouvelle-Zélande.

Nous pouvons toutefois insister sur quelques points ici. Le modèle labovien rompt avec la tradition fonctionnaliste qui veut que le changement linguistique soit purement endogène, c'est-à-dire lié à des facteurs internes (la téléologie). Il met en avant l'importance des facteurs sociolinguistiques tels que l'accommodation mutuelle pour expliquer la trajectoire de certains changements ou, au contraire, la résistance et le refus de formes stigmatisées/stigmatisantes pour expliquer que certains changements n'aient pas lieu. Il postule des principes du changement et des généralisations en termes de directionnalité du changement qui correspondent à des analyses statistiques à partir de données concrètes. En cela, Labov ne pose pas de « limite » ou d'« interdit » aux changements vocaliques mais suggère que ceux-ci se produisent généralement de telle ou telle manière (1994 : 116) : “no directions of vowel shifting are forbidden to speakers of human language.” Il atteste également de la gradualité du changement et du fait qu'une même variété d'une langue peut être mue par plusieurs changements simultanément et dans des directions différentes. Il atteste également de la « naturalité » de ces changements dans la mesure où ceux-ci sont observés dans de très nombreuses variétés de l'anglais.

La frontière qui sépare les défenseurs d'une vision purement endogène du changement linguistique (Lass (1997 : 386) : “change itself is a built-in property of the kind of system that a human language [...] happens to be”) et les défenseurs d'une vision exogène intégrant les facteurs extralinguistiques est toujours une réalité en linguistique diachronique contemporaine. Nous pouvons citer ici Bybee (2001), pour qui le changement linguistique est un processus naturel qui ne peut être ni contrecarré ni inversé, et Torgersen et Kerswill (2004) selon lesquels certains facteurs extralinguistiques, comme le sentiment identitaire, peuvent bel et bien outrepasser certaines contraintes purement linguistiques. Comme nous l'avons signalé, nous reviendrons sur ces éléments au chapitre 9. Nous souhaitons en effet nous concentrer dans le présent chapitre sur les théories phonologiques qui permettent de modéliser le changement linguistique, et particulièrement les changements vocaliques, de décrire les

mécanismes qui sous-tendent ces processus et d'expliquer leur existence. Aussi, nous souscrivons aux propos de Malkiel (1963 : 144 cité dans Holt 2003 : 4), les données orales authentiques permettent une observation précise des changements vocaliques mais elles ne livrent pas en tant que telles les clés de leur modélisation théorique : "The collection of raw data must, of course, continue at undiminished pace, but the discussion of theoretical fundamentals underlying any profitable attempt at elucidating these facts can no longer be with impunity postponed."

#### 4.3.4 Modélisation des changements vocaliques en Théorie de l'Optimalité

Après le modèle labovien, l'une des modélisations les plus récentes du changement linguistique a été formulée dans le cadre de la Théorie de l'Optimalité (*Optimality Theory* ou *OT*, Prince & Smolensky 1993). Nous allons revenir sur ce cadre théorique au chapitre 7 lorsque nous traiterons de la rhoticité et du phénomène de 'r' de *sandhi*. Nous pouvons présenter brièvement ce cadre ici en disant qu'il s'agit d'une alternative au cadre traditionnel hérité de *SPE* qui repose sur la formulation de règles spécifiques et ordonnées. Rappelons-le, dans un cadre génératif classique, le changement linguistique ne peut s'expliquer qu'en postulant l'addition d'une nouvelle règle (c'est ce que l'on pourrait appeler une innovation), la perte d'une règle existante (King 1969), la réorganisation/restructuration de règles préexistantes (Kiparsky 1970) et enfin l'inversion d'une règle préexistante (Venneman 1972). Nous souhaitons ici donner l'exemple de la restructuration des règles postulée par King (1969) en ce qui concerne la perte d'opposition entre /hw/ et /w/ dans la mesure où la modélisation de ce changement est pertinente pour le cas néo-zélandais qui nous intéresse (voir chapitre 3).

King postule une règle qui fait que les formes sous-jacentes contenant /hw/ acquièrent des formes de surface contenant [w] et non plus [hw] ([ $\mu$ ]). Les locuteurs natifs (autrement dit les enfants) qui sont exposés à ce système lors de leur apprentissage ne sont par conséquent plus confrontés à une alternance en surface entre [w] et [hw]. Ces enfants opèrent donc une réanalyse qui transforme leur grammaire par rapport à celle de la génération précédente (leurs parents) : ils posent que [w] est la forme de surface de /w/. Cette grammaire, qui implique une perte d'opposition phonémique, est décrite comme plus simple, plus transparente par King parce qu'elle n'a plus besoin de la règle originelle qui transformait /hw/ en [w]. Celle-ci a été intégrée directement à la grammaire et fait que la forme sous-jacente et la forme de surface sont plus proches, et en l'occurrence identiques. En ce sens, l'analyse de King répond à la « condition de naturalité » (*Naturalness Condition*) postulée par Postal (1968).

Or, nous avons suggéré précédemment que les traitements génératifs classiques ont atteint leurs limites et ont été amplement critiqués. L'argument de simplification a par exemple été souvent mis à mal (voir McMahon 2007 par exemple) dans la mesure où certains changements linguistiques, comme la *SVLR* en anglais écossais, ont introduit une plus grande complexité au sein du système. La Théorie de l'Optimalité a donc cherché à rendre compte du changement linguistique différemment, sans pour autant renier une partie des principes posés

et des conclusions formulées par les générativistes. Ainsi, en *OT* comme dans les traitements génératifs classiques, l'apprentissage et la transmission générationnelle jouent un rôle fondamental. Comme le résume Sweet (1899 : 75 cité dans Miglio, 2005 : 142), avec une pointe de provocation : “[i]f languages were learnt perfectly by the children of each generation, then language would not change: English children would still speak a language as old as 'Anglo-Saxon', and there would be no such languages as French and Italian.”

En *OT*, ces règles transformationnelles qui posent problème sont remplacées par un ensemble de contraintes universelles qui sont souvent incompatibles et qui peuvent donc être violées. En effet, en *OT* ces contraintes sont hiérarchisées et permettent d'évaluer les formes de surface potentielles à partir d'un *input* (d'une forme sous-jacente) donné. Elles s'organisent en deux grandes familles : les contraintes de marque d'un côté (*markedness constraints*), qui pénalisent l'occurrence de certains segments phonologiques, et les contraintes de fidélité (*faithfulness constraints*), qui pénalisent les formes de surface qui, à certains égards, ne respectent pas l'identité phonologique de l'*input*.

Nous tenons à souligner ici que la Théorie de l'Optimalité se voulant plus une approche phonologique qu'un contenu en tant que tel, les traitements en *OT* sont nombreux et polymorphes. Il nous serait donc difficile de rendre compte de toutes les approches qui ont pu être développées dans la littérature. Nous renvoyons à Holt (2003) pour une synthèse plus exhaustive de l'état de la recherche sur le changement linguistique en *OT*. Nous nous contenterons ici de présenter un traitement classique du changement linguistique en *OT* et mettrons en évidence les points forts et les points faibles d'une telle analyse pour le cas qui nous intéresse, à savoir le *SFVS* néo-zélandais. Qui plus est, à l'instar de Miglio (2005 : 142), nous pensons que la modélisation théorique du changement linguistique ne peut rendre compte de la complexité globale de ce phénomène et que donc, cette dernière partie de chapitre ne nous dispensera pas de considérer ultérieurement (voir chapitre 9) les facteurs externes, sociolinguistiques, qui permettent d'expliquer l'évolution de variétés comme le *NZE* : “There can be no purely theory-internal "explanation" of language change, only a way to model language change formally.”

Le modèle *OT* étant fondé sur la hiérarchie de contraintes universelles, les premiers théoriciens de l'optimalité à s'intéresser au changement linguistique ont postulé qu'il se produit par la réorganisation, le reclassement des contraintes. En d'autres termes, des contraintes initialement haut placées dans une hiérarchie, et donc généralement inviolées par les candidats optimaux, sont reclassées plus bas dans une nouvelle hiérarchie, ce qui fait que de nouveaux candidats peuvent s'avérer optimaux au sein de ce nouveau système. Miglio postule que le changement linguistique opère en trois phases distinctes : une étape de stabilité où il s'avère que le système peut être défini par une hiérarchie de contraintes de type *x*, une étape où au moins une contrainte est reclassée si bien que la grammaire à cette étape (*y*) est différente de la grammaire à l'étape précédente (*x*), et une étape de réanalyse où la génération suivante de locuteurs pose une connexion plus harmonique entre *input* (forme sous-jacente) et *output* (forme de surface).

Ces étapes peuvent être schématisées et représentées de la façon suivante (Miglio, 2005 : 143-144) : à l'étape 1, que nous nommerons de « stabilité », /A/ → [A]. La grammaire

peut être exemplifiée comme dans le tableau ci-dessous (voir tableau 15) où la contrainte D est classée plus haut dans la hiérarchie que la contrainte C.

/A/	Contraint D	Contraint C
1. [A]		*
2. [B]	*!	

Tableau 15 : hiérarchie de contraintes dans une variété hypothétique à l'étape 1 dite de "stabilité" d'après Miglio (2005)

À l'étape 2, que nous nommerons de « changement actif », la hiérarchie des contraintes change si bien que la contrainte C devient plus haut classée que la contrainte D, si bien que /A/ → [B]. Ce reclassement s'explique par le changement générationnel : les enfants grandissent dans un environnement où ils sont exposés à un *output* différent (des réalisations de surface différentes), ce qui les contraint à poser une grammaire modifiée, faisant de la contrainte C une contrainte plus importante que la contrainte D. C'est ce que Lightfoot (1999 : 211 cité dans Miglio, 2005 : 143) appelle *a different childhood trigger experience*. Nous obtenons donc le tableau suivant (voir tableau 16) pour exemplifier la grammaire à l'étape 2 :

/A/	Contraint C	Contraint D
1. [A]	*!	
2. [B]		*

Tableau 16 : hiérarchie de contraintes dans une variété hypothétique à l'étape 2 dite de "changement actif" d'après Miglio (2005)

À l'étape 3, que nous nommerons de « réanalyse », les locuteurs de la génération suivante, qui évoluent dans un environnement linguistique où /A/ = [B], postulent une forme sous-jacente /B/ qui est plus en harmonie avec la forme de surface [B]. Il pourrait par conséquent sembler que la contrainte qui a permis à [B] d'émerger comme candidat optimal n'est plus active, mais cela n'est pas vraiment le cas car à l'étape 3, la contrainte C, qui est toujours la plus haut classée dans la hiérarchie, fait que le candidat [A] n'est pas optimal car il n'est pas en harmonie avec l'*input*. La grammaire à cette étape peut être exemplifiée comme dans le tableau suivant (voir tableau 17) :

/B/	Constraint C	Constraint D
1. [A]	*!	
2. [B]		*

Tableau 17 : hiérarchie de contraintes dans une variété hypothétique à l'étape 3 dite de "réanalyse" d'après Miglio (2005)

Cette dernière étape nous renvoie à ce que King postulait pour la perte d'opposition entre /hw/ et /w/, à savoir qu'un phénomène de lexicalisation s'est produit. En *OT*, ce phénomène est dénommé « optimisation du lexique » (*lexicon optimization*). Ce phénomène implique qu'une nouvelle génération de locuteurs prend une variante sélectionnée comme optimale d'après une hiérarchie de contraintes donnée comme un item lexical à part entière, sans postuler de forme sous-jacente pour celui-ci. Le changement linguistique implique, selon ce modèle, non pas la dérivation d'une forme sous-jacente vers une forme de surface au moyen de règles mais la substitution d'une forme sous-jacente à une autre à l'issue du reclassement d'une ou plusieurs contraintes dans une hiérarchie donnée.

Pour le cas qui nous intéresse, à savoir le *SFVS* néo-zélandais, il faudrait postuler une évolution individuelle pour chaque voyelle, à savoir TRAP, DRESS et KIT. À l'étape 1, nous pourrions postuler, pour le *NZE* émergent, que les formes sous-jacentes de TRAP, DRESS et KIT sont respectivement /æ/, /e/ et /i/. Et l'on poserait les contraintes de fidélité suivantes (Miglio 2005 ; Carfoot 2010) :

IDENT[height] qui veut que l'*input* et l'*output* aient des valeurs identiques pour le trait [+/- high] ;

IDENT[ATR] qui veut que l'*input* et l'*output* aient des valeurs identiques pour le trait [+/- ATR] (voir chapitre 3), à savoir tendu ou lâche ;

IDENT[R(ound)] qui veut que l'*input* et l'*output* aient des valeurs identiques pour le trait [+/- round] ;

IDENT[Back] qui veut que l'*input* et l'*output* aient des valeurs identiques pour le trait [+/- back] ;

NoDip qui veut qu'un *input* monophthongué ne devienne pas une diphtongue dans l'*output*, et qui pénalise donc la diphtongaison. Cette contrainte est liée à la sonorité du segment (Kenstowicz 1994) si bien qu'elle regroupe en fait trois contraintes : NoDip[low], NoDip[mid] et NoDip[high].

On poserait également les contraintes de marque suivantes :

\*MID qui veut qu'il n'y ait pas de voyelles moyennes au sein du système

\*MID/LONG qui veut qu'il n'y ait pas de voyelles moyennes longues au sein du système ;

\*LOW/SHORT qui veut qu'il n'y ait pas de voyelles brèves ouvertes au sein du système (Flemming 2004 ; Carfoot 2010) ;

\*HIGH/SHORT qui veut qu'il n'y ait pas de voyelles brèves fermées au sein du système ;



\*LONG/[-ATR] qui veut qu'il n'y ait pas de voyelles lâches longues au sein du système (Holt 1997).

Pour exemplifier le changement qui affecte les voyelles brèves antérieures de TRAP, DRESS et KIT en *NZE*, on postulerait par conséquent qu'en *NZE* émergent les contraintes de fidélité sont toutes placées plus haut dans la hiérarchie que les contraintes de marque, si bien que, comme nous l'avons expliqué précédemment, il ne se passe rien : c'est l'étape 1 de stabilité. À cette étape, l'*input* et l'*output* sont en effet identiques.

Pour la voyelle de TRAP, on obtiendrait la hiérarchie de contraintes suivante (voir tableau 18) :

/træp/	FAITH	MARK
a. $\mathcal{E}$ [træp]		*
b. [træp]	*!	
c. [treɪp]	*!	

Tableau 18 : hiérarchie de contraintes à l'étape 1 pour la voyelle de TRAP néo-zélandaise

À l'étape 2 de changement actif, la hiérarchie des contraintes serait restructurée de telle sorte que certaines contraintes de marque deviendraient plus haut placées dans la hiérarchie que certaines contraintes de fidélité. On pourrait alors obtenir la hiérarchie de contraintes suivante (voir tableau 19) pour la voyelle de TRAP :

/træp/	*LOW/ SHORT	IDENT [height]	IDENT [ATR]	IDENT [R]	IDENT [back]	NoDip	*MID/ LONG	*LONG/ [-ATR]
a. $\mathcal{E}$ [treɪp]		*						
b. [træp]	*!							
c. [treɪp]		*				*		

Tableau 19 : hiérarchie de contraintes à l'étape 2 pour la voyelle de TRAP néo-zélandaise

À cette étape, la voyelle mi-ouverte [ɛ] serait sélectionnée comme le candidat optimal dans la mesure où elle ne viole qu'une contrainte, celle de la fidélité de hauteur à l'*input* qui est classée plus bas dans la hiérarchie que la contrainte de marque qui veut qu'il n'y ait pas de voyelle brève ouverte au sein du système.

Pour rendre compte de la voyelle de DRESS à cette étape (2), il nous faudrait poser la hiérarchie de contraintes suivante (voir tableau 20) :

/dres/	*MID	IDENT [height]	IDENT [ATR]	IDENT [R]	IDENT [back]	*HIGH/ SHORT	*MID/ LONG	*LONG/ [-ATR]
a. $\leftarrow$ [dri:s]		*				*		
b. [dres]	*!							
c. [dre:s]	*!						*	*

Tableau 20 : hiérarchie de contraintes à l'étape 2 pour la voyelle de DRESS néo-zélandaise

Il apparaît que la voyelle haute [ɪ] est le candidat optimal car elle viole deux contraintes (fidélité de hauteur à l'*input* et contrainte de marque concernant les voyelles brèves fermées) qui sont classées plus bas dans la hiérarchie que la contrainte de marque qui veut qu'il n'y ait pas de voyelles moyennes au sein du système.

Enfin, en ce qui concerne la voyelle de KIT, nous pourrions postuler la hiérarchie de contraintes suivante à l'étape 2 (voir tableau 21) :

/kit/	*HIGH/ SHORT	IDENT [height]	IDENT [ATR]	IDENT [R]	IDENT [back]	*MID	*MID/ LONG	*LONG/ [-ATR]
a. $\leftarrow$ [kət]		*						
b. [kit]	*!							
c. [ki:t]							*	*

Tableau 21 : hiérarchie de contraintes à l'étape 2 pour la voyelle de KIT néo-zélandaise

De la même façon, pour KIT, la voyelle centrale [ə] est sélectionnée comme candidat optimal car elle ne viole que la contrainte de fidélité de hauteur à l'*input* qui est classée plus bas dans la hiérarchie que la contrainte de marque qui veut qu'il n'y ait pas de voyelles brèves fermées au sein du système.

Ainsi, à l'étape 3, les locuteurs natifs apprenant le *NZE* postulent une forme sous-jacente qui est identique à la forme de surface si bien que la relation *input/output* est transparente et les formes de surface ne violent aucune contrainte de fidélité à l'*input*.

Le traitement de la chaîne de propulsion TRAP/DRESS/KIT dans le cadre de la Théorie de l'Optimalité nous pose néanmoins un problème majeur : comment soutenir que le système qui résulte du changement en *NZE* est optimal alors même qu'il n'est partagé par aucune autre variété de l'anglais à travers le monde ? Comment soutenir que la réalisation centralisée de KIT est optimale alors même qu'en anglais australien c'est la réalisation antérieure fermée de KIT qui est optimale ? D'autre part, comment expliquer qu'un changement se produise en premier lieu si le système de départ est lui-même déjà optimal ? En outre, les données que nous avons développées dans la première partie de ce chapitre suggèrent que le changement se produisant de manière graduelle, des étapes non-optimales ont nécessairement précédé le rétablissement, le rééquilibre du système. Comment en rendre compte en *OT* ?

À la lumière de ces questionnements, il nous semble opportun de nous intéresser au traitement qui a été proposé des changements vocaliques dans le cadre de la Théorie de Dispersion (*DT*) qui peut offrir des solutions aux problèmes que nous venons de soulever.

#### 4.3.5 Modélisation du *SFVS* néo-zélandais en Théorie de Dispersion

Contrairement à la Théorie de l'Optimalité classique, qui s'attache à déterminer les candidats optimaux en fonction d'une hiérarchie de contraintes donnée pour chaque segment faisant partie de l'inventaire d'une langue ou d'une variété d'une langue, la Théorie de Dispersion (*Dispersion Theory* ou *DT*, Flemming 2004) se concentre sur des sous-parties du système et les candidats en *DT* ne sont pas des mots mais des ensembles de phonèmes (Carfoot 2010). Il a par conséquent été avancé que la *DT* est plus à même de rendre compte des phénomènes de changements vocaliques en chaîne, qui impliquent justement des sous-parties du système, que l'*OT*. La *DT* doit donc beaucoup à l'*OT* mais se pose comme une version de l'*OT* tournée vers la perception, et dont le fondement est par conséquent phonétique. Qui plus est, la *DT* repose sur des principes essentiellement fonctionnalistes. Carfoot (2010) synthétise ce fondement comme suit :

“The basis of the theory is that an optimal phonological system will balance the perceptual need for maximally different phonemes, with the articulatory need for easily articulated phonemes. As such, the constraints that operate in dispersion theory can include constraints on the distance between phonemes, as well as constraints on allowable segments. If perceptual considerations predominate, then the tendency will be for phonemes to be maximally distinct, if production considerations predominate, the tendency will be for the most easily articulated sounds to predominate.”

Selon ce modèle, les contrastes phonologiques optimaux sont sélectionnés sur la base de trois principes essentiels (Flemming 1995 ; Ahn 2004 ; Carfoot 2010) :

*I Maximise the distinctiveness of contrasts*

*II Minimise the articulatory effort*

*III Maximise the number of contrasts*

Carfoot (2010) propose une analyse en *DT* qui puisse rendre compte de l'évolution de KIT, DRESS et TRAP en *NZE*. Nous allons synthétiser ses travaux ici. Elle pose tout d'abord les contraintes nécessaires à l'analyse de ces trois voyelles, à savoir :

\*[LOW SHORT VOWEL] fondée sur le principe n°2 ;

[MAX CONT] fondée sur le principe n°3 qui tend à éviter les fusions (*mergers*) ;

[MIN EFFORT] fondée sur le principe n°2.

La première de ces contraintes repose sur l'analyse de plusieurs auteurs (Lindblom 1963 ; Flemming 2004) qui montre que les voyelles brèves ouvertes ([æ]) ont tendance à être

réduites dans les syllabes inaccentuées (soit [ə] ou [ɐ]) afin de minimiser l'effort articuloire nécessaire à leur production (Carfoot 2010). Cette contrainte peut rendre compte de la montée de TRAP dans l'espace vocalique dans la mesure où des réalisations ouvertes de cette voyelle seront jugées moins optimales que des réalisations plus fermées. Carfoot (2010) propose le tableau suivant (voir tableau 22) pour représenter cette situation qui, contrairement à ce que nous avons pu voir en *OT*, prend en compte la variation dans l'*input* :

	æ, ε		FAITH	*[LOW SHORT VOWEL]
a.	æ			*
b.	ɛ	ε		
c.	ɪ		*	

Tableau 22 : hiérarchie de contraintes pour la voyelle de TRAP en *NZE* dans le cadre de la *DT*

Ce tableau exemplifie le fait que la voyelle mi-ouverte ([ɛ]) soit la voyelle optimale pour l'ensemble lexical TRAP puisqu'elle respecte le principe de fidélité à l'*input*, qui est certes variable mais qui pose [ɛ] comme l'une des réalisations possibles de TRAP. Elle respecte également le principe de minimisation de l'effort articuloire. L'*output* [ɪ] viole le principe de fidélité tandis que [æ] viole le principe de minimisation de l'effort articuloire. En outre, ce tableau montre qu'à ce stade les contraintes n'ont pas besoin d'être hiérarchisées pour que le candidat optimal soit sélectionné, puisque [ɛ] est le seul candidat qui ne viole aucune contrainte. Notons, à l'instar de Carfoot (2010), que seuls trois *outputs* ont été considérés dans le tableau ci-dessus. Ceci est dû à l'existence de la contrainte MinDist posée par Flemming (2004) selon laquelle toute voyelle doit se situer à une distance minimale de ses voisines les plus proches. Cette contrainte limite les possibilités d'*outputs* à évaluer puisque [ɑ] ou [ə] par exemple seraient trop éloignées de [æ] et violeraient donc cette contrainte fondamentale.

Surtout, ce que permet la *DT*, contrairement à l'*OT*, c'est de considérer les voyelles de KIT, DRESS et TRAP les unes par rapport aux autres et donc de rendre compte du scénario de chaîne de propulsion tel qu'il s'est produit et a pu être observé à partir de données orales authentiques en *NZE*, mais également en *SAusE* par exemple. Pour ce faire, Carfoot (2010) propose le tableau ci-après (voir tableau 23) dans lequel la contrainte de minimisation de l'effort articuloire est classée plus haut dans la hiérarchie que la contrainte de maximisation des contrastes, elle-même classée plus haut que la contrainte de fidélité à l'*input* :

	æ-ɛ, ɛ-ɪ, ɪ	*[LowShortVowel]	MaximiseContrasts	FAITH
a.	æ, ɛ, ɪ	*		
b.	ɔ̃	ɛ, ɪ, ɪ		*
c.	ɔ̃	ɛ, ɪ, ə		*
d.	ɛ, ɪ, ɪ		*	

Tableau 23 : hiérarchie de contraintes pour les voyelles de KIT, DRESS et TRAP en *NZE* et en *SAusE* dans le cadre de la *DT*

Ce tableau pose que les systèmes des voyelles brèves antérieures néo-zélandais et australien peuvent tous les deux être considérés comme optimaux, ce qui rend compte de l'évolution individuelle de ces voyelles dans ces deux variétés. En effet, le système [ɛ, ɪ, ɪ] comme le système [ɛ, ɪ, ə] ne violent qu'une seule contrainte, celle de la fidélité à l'*input* qui est la contrainte placée le plus bas dans la hiérarchie. Toutefois, ce tableau ne résout pas le problème de savoir pourquoi les systèmes australien et néo-zélandais ne sont pas identiques. Aussi, Carfoot postule qu'en *NZE*, c'est la contrainte [MIN EFFORT], impliquant la minimisation de l'effort articuloire, qui peut rendre compte du fait que la centralisation de KIT soit considérée comme optimale, comme cela apparaît ci-dessous (voir tableau 24) :

	æ-ɛ, ɛ-ɪ, ɪ-ə	*[LOW SHORT VOWEL]	[MAX CONT]	[MIN EFFORT]	FAITH
a.	æ, ɛ, ɪ	*		*	
b.	ɛ, ɪ, ɪ			*	*
c.	ɔ̃	ɛ, ɪ, ə			
d.	ɛ, ɛ, ɪ,		*	*	
e.	ɛ, ɪ, ɪ		*		

Tableau 24 : hiérarchie de contraintes pour les voyelles de KIT, DRESS et TRAP en *NZE* dans le cadre de la *DT*

Il apparaît en effet dans ce tableau que l'*input* de KIT est variable, avec des réalisations centralisées de type schwa et des réalisations sous la forme d'une voyelle antérieure fermée. La contrainte de minimisation de l'effort articuloire fait que schwa est considéré comme optimal dans cette hiérarchie de contraintes, si bien que la combinaison [ɛ, ɪ, ə] est celle qui ne viole finalement aucune des contraintes posées. Carfoot note qu'il est néanmoins délicat de poser un seul et unique tableau pour représenter la grammaire des locuteurs néo-zélandais dans leur ensemble dans la mesure où cela dissimule la variation possible dans l'*output* de ces locuteurs. La solution consistant à proposer une hiérarchie de contraintes exemplifiant la grammaire de chaque individu étant cependant irréalizable, le tableau ci-dessus fournit une modélisation satisfaisante du *SFVS* néo-zélandais dans la mesure où il montre que l'*input* est variable et que l'*output* représente la grammaire post-changement.

Selon ce modèle, et contrairement à ce que nous avons pu voir précédemment dans d'autres cadres théoriques, le scénario d'une chaîne de propulsion peut être traité. Qui plus est, ce modèle qui se veut une modélisation théorique, formelle du changement linguistique

ne nie pas l'impact potentiel de facteurs externes, et notamment sociolinguistiques, sur le développement et la propagation du changement. Il repose néanmoins essentiellement sur des principes fonctionnalistes ce qui, comme nous avons pu le voir précédemment, peut être critiqué (Carfoot 2010) : “The current arrangement of the TRAP, DRESS and KIT vowels in New Zealand English, then is due to a combination of the phonetic pressure to avoid low, short vowels and to minimise articulatory effort, while maintaining both existing phonemic contrasts and phonetic distance between contrasting vowels.”

#### 4.3.6 De l'importance de l'opposition de longueur en *NZE*

Pour terminer notre synthèse des travaux théoriques qui ont été menés sur le changement linguistique, et plus particulièrement sur les changements vocaliques, il nous semble opportun de revenir sur une question que nous avons déjà abordée au chapitre précédent (voir chapitre 3), à savoir celle de l'opposition de longueur. En effet, pour rendre compte du *SFVS* néo-zélandais, la plupart des cadres théoriques que nous avons présentés ici, comme les cadres type *SPE* ou *OT*, font appel à des traits tels que [+/- tense] et [+/- lax] ou [+/- ATR] et [+/- RTR] qui permettent de différencier deux classes de voyelles, à savoir les voyelles tendues (longues) d'un côté et les voyelles lâches (brèves) de l'autre. Il semble néanmoins que les différents auteurs ne fournissent pas la même définition de ces termes, puisque dans le cadre *SPE* il s'agit bien d'une propriété articulatoire (tension musculaire), tandis que chez Labov (1994) cette terminologie renvoie également au comportement des voyelles en termes de directionnalité du changement. Labov distingue donc les voyelles tendues qui ont tendance à monter dans l'histoire des langues du monde tandis que les voyelles lâches ont tendance à descendre dans l'espace vocalique.

Il ne faudrait pas pour autant confondre la notion de longueur avec la notion de tension puisque, comme nous l'avons expliqué au chapitre précédent (voir 3.1.2.2), la notion de tension a été avancée pour remplacer la notion de longueur qui permettait traditionnellement de séparer les voyelles [i, e, æ, ʌ, ɒ, ɔ] d'un côté et les voyelles [i:, ɑ:, ɔ:, u:, ɜ:, eɪ, aɪ, aʊ, əʊ, oɪ, eə, ɪə, ʊə] de l'autre. Contrairement aux traits associés à la tension, la longueur a été rejetée par de nombreux auteurs comme n'étant pas pertinente au niveau phonologique pour distinguer les différentes voyelles de l'anglais (Pinker 1995 cité dans Langstrof 2006). Il a été avancé que, dans des paires minimales telles que KIT/FLEECE ou FOOT/GOOSE, les voyelles sont distinguées quantitativement en ce sens que l'une est traditionnellement décrite comme brève et l'autre comme longue, mais surtout qu'elles sont distinguées qualitativement, ce qui suggère que la quantité (la durée) est en réalité une distinction supplémentaire au niveau phonétique mais qu'elle n'est pas encodée au niveau phonologique. La longueur serait en quelque sorte redondante.

Or, à l'image de Durand (2005c) qui souhaite ressusciter l'opposition de longueur dans la phonologie de l'anglais (“many processes in the history of English show that length differences keep reappearing and reasserting themselves”), Langstrof (2006 : 119) suggère que le cas des voyelles néo-zélandaises incite à reconsidérer la pertinence de l'opposition de



longueur pour cette variété, et pour les variétés de l'anglais en général. Il montre notamment que les données du projet *ONZE* révèlent que les voyelles de *START* et *STRUT* ou *DRESS* et *FLEECE* se chevauchent bel et bien dans l'espace vocalique, c'est-à-dire qu'elles ont des qualités quasi-similaires d'un point de vue acoustique (en termes de hauteur notamment) sans pour autant qu'une fusion se produise et que le contraste soit par conséquent perdu au niveau phonologique. Il en conclut que la longueur distincte des voyelles a permis le maintien des oppositions entre *KIT*, *DRESS* et *TRAP*, notamment durant la période intermédiaire, c'est-à-dire chez les locuteurs néo-zélandais nés entre 1890 et 1930. Nous allons brièvement synthétiser ses travaux (Langstrof 2006, 2009) ici.

Ses analyses acoustiques mettent en évidence les éléments suivants :

- les réalisations de *DRESS* et *TRAP* chez l'ensemble des locuteurs du corpus qu'il étudie (*Intermediate Archive*) sont considérablement plus longues (deux fois plus longues en moyenne) que les réalisations de *KIT* ;
- il n'y a pas d'effet statistiquement significatif de F1 (hauteur) sur la longueur des voyelles ;
- il y a un effet statistiquement très significatif de F2 (antériorité) sur la longueur des voyelles dans les mots monosyllabiques.

Langstrof (2009 : 450) en conclut que la longueur est un signal transitionnel qui a permis aux locuteurs de la période intermédiaire de désambiguïser un certain nombre d'occurrences de *KIT*, *DRESS* et *TRAP*, et particulièrement de *DRESS* et *TRAP*. La longueur des voyelles a donc joué un rôle fondamental, selon Langstrof, dans le scénario d'une chaîne de propulsion en *NZE* puisque, sans cette distinction de longueur observée au niveau phonétique dans les données, une fusion entre *DRESS* et *TRAP* aurait pu se produire. En outre, il semble que Langstrof (2009 : 449), en formulant l'analyse suivante, "The assumption that speakers/listeners of a language that is undergoing a vowel change whereby the distributions of two vowel phonemes approximate each other over time take advantage of (or 'exaggerate') alternative cues to the identity of a token in the overlap region seems plausible", réponde directement à la recommandation de Maclagan et Hay (2007 : 22) : "In addition, length is not necessarily stable in a chain-shifting scenario. In future work we should consider whether length might, itself, be the feature that adjusts in order to maintain contrast."

Langstrof relie ses conclusions à celles formulées par Labov et Baranowski (2006) à partir d'une étude sur les voyelles de l'anglais américain qui a mis en évidence qu'un écart de durée de 50 ms était suffisant pour que les locuteurs perçoivent les contrastes entre les voyelles. De plus, il met en perspective les principes du changement linguistique postulés par Labov (1994), que nous avons présentés précédemment, à partir du cas néo-zélandais. La montée des voyelles de *DRESS* et *TRAP* dans l'espace vocalique apparaissait en effet comme une exception au principe n°2 qui veut que ce soit les voyelles longues (tendues) qui montent dans l'espace vocalique. Nous avons vu que le cas néo-zélandais a contraint Labov à reformuler les principes qu'il avait postulés en termes de périphéralité. Langstrof (2009 : 452) avance qu'au vu de ses résultats, cette reformulation n'était sûrement pas nécessaire car en termes phonético-acoustiques, *DRESS* et *TRAP* ne sont pas des voyelles brèves mais plutôt des

voyelles longues (*not-so-short* comme il le dit avec humour). En ce sens, elles correspondraient au principe n°2 initialement postulé par Labov.

Cela amène Langstrof (2009 : 452) à formuler une critique générale à l'égard du traitement des changements vocaliques en phonologie, et à l'égard du modèle proposé par Labov, à savoir que celui-ci ne devrait pas reposer sur des catégorisations phonologiques *a priori* mais sur des analyses acoustiques :

“Rather, generalizations over the movements of certain elements over time in vowel space need to be based on their phonetic properties, which furthermore need to be reassessed in each variety of language. Assigning a given element (say the DRESS vowel) to a ‘short’ vowel set on the basis of etymology *a priori* does not yield the correct results with regard to how one would expect a given element to behave in vowel change.”

Pour expliquer le mouvement ultérieur de KIT, soit sa centralisation, qui ne peut s'expliquer au vu des données acoustiques dans la mesure où durant la période intermédiaire DRESS et KIT étaient clairement distinguées en termes de F1 (hauteur) ainsi qu'en termes de longueur (durée), Langstrof postule que KIT a réagi parce qu'une distinction DRESS/KIT/FLEECE dans la même région de l'espace vocalique n'était pas « supportable » par le système. En effet, à l'instar de Bybee (2001), il observe : “phoneme systems tend to have similar types of distinctions across the board.”

Langstrof, et d'autres auteurs (Maclagan & Hay 2007), réhabilitent donc la longueur au niveau phonétique comme étant un facteur pertinent pour distinguer les voyelles antérieures de KIT, DRESS et TRAP alors qu'elles sont en mouvement dans l'espace vocalique et que leurs propriétés acoustiques sont extrêmement proches en *NZE*. Il ne statue pas sur la pertinence de la longueur au niveau phonologique même s'il souligne les propriétés phonotactiques similaires de ces voyelles, qui ne peuvent pas apparaître dans une syllabe accentuée ouverte par exemple, ce qui implique que la longueur phonologique et la durée phonétique sont traitées séparément par Langstrof. Selon lui, la durée semble être une propriété acoustique supplémentaire permettant de maintenir les contrastes lors des différentes étapes du changement vocalique, en l'occurrence de montée de DRESS et TRAP, mais elle n'est pas nécessairement encodée au niveau phonologique car les propriétés distinctes de ces deux voyelles à l'étape de stabilisation du changement suffisent à assurer l'opposition sans avoir recours à la durée. Il n'y a donc pas d'opposition en *NZE* contemporain entre TRAP (/ɛ:/) et DRESS (/ɛ/), qui ne reposerait que sur la longueur, mais une opposition entre TRAP (/ɛ/) et DRESS (/e/) qui a été conservée grâce à une évolution de ces voyelles en termes de durée ainsi qu'en termes de hauteur.

Nous verrons au chapitre 8 que, même si nous ne souscrivons pas à tous les arguments avancés par Langstrof, nous aboutissons aux mêmes conclusions, à savoir que même si un ajustement en termes de durée phonétique a permis aux voyelles de DRESS et TRAP de maintenir le contraste entre elles, elles ne sont pas, d'un point de vue phonologique, des voyelles longues, mais bel et bien des voyelles brèves dont la structure est simple et non complexe. Il nous faudra donc revenir, sur la base des analyses phonéto-acoustiques menées

à partir des données de notre corpus PAC Nouvelle-Zélande, sur la durée au niveau phonétique et sur la longueur, ou plutôt le poids (voir chapitre 3), au niveau phonologique. Il semble que la clé de la modélisation théorique du changement vocalique soit à trouver dans cette notion de longueur.

#### 4.4 Conclusions

Cette dernière remarque nous offre la possibilité de conclure ici ce chapitre en revenant sur les implications phonétiques et phonologiques des changements vocaliques. Il apparaît, à partir de la littérature sur le changement linguistique en général et sur les changements vocaliques en particulier, que les liens entre phonétique et phonologie sont indéniables. Martinet, qui est le premier à théoriser les différents scénarios de changements vocaliques, définit le phonème comme un but acoustico-articulatoire, c'est-à-dire que le phonème est construit par ses réalisations, par ses allophones. Cette conception pose le phonème comme un objet abstrait qui n'est matérialisé que par ses réalisations phonétiques.

Dans le modèle labovien, c'est la perception des locuteurs qui fait évoluer les catégories et donc changer les frontières entre les phonèmes. Il pourrait sembler, à partir de ce modèle, et d'autres d'ailleurs, que les phonèmes sont de véritables objets qui s'entrechoquent les uns les autres dans l'espace vocalique, qui se chassent et se remplacent. De telles analyses ont d'ailleurs été formulées dans la mesure où certains auteurs ont parlé de distance entre les phonèmes, ce qui met en relation une notion concrète et mesurable de distance, d'éloignement, avec un objet purement abstrait, théorique, à savoir le phonème.

Or, une telle conception est tout simplement fautive. Les réalisations phonétiques de certains phonèmes varient, changent et peuvent converger, ce qui donne lieu à des fusions. Ces changements et ces chevauchements phonétiques mettent à jour les différents centres de gravité des voyelles et par conséquent les frontières phonologiques. La stabilité est, par conséquent, ancrée dans la phonologie tandis que la variabilité est caractéristique de la phonétique. C'est ce qu'expliquent parfaitement Scharinger et Idsardi (2010 : 4) :

“A change in phonological representation is not characterized by increasing overlap between phonetic categories, but rather in a shift of the category center. While changes in category overlap can be considered phonetic variation, shifts of category centers describe phonological variation (between dialects) or phonological change (within dialects). Naturally, these kinds of variation are not independent. Phonological variation implies phonetic variation, and phonetic variation can result in phonological variation as well.”

Ils défendent cette conclusion grâce à une étude qu'ils ont menée sur deux groupes de locuteurs, des locuteurs américains (étudiants de l'université du Maryland) et des locuteurs néo-zélandais, qu'ils ont soumis aux mêmes stimuli phonétiques (de mots des ensembles lexicaux KIT, DRESS et TRAP principalement). Ils ont découvert qu'au sein des deux groupes,

les locuteurs (d'une même variété d'anglais donc) traitent différents stimuli phonétiques de la même façon, tandis qu'entre les deux groupes, les locuteurs (de deux variétés d'anglais différentes donc) traitent les mêmes stimuli de façon différente. Cela implique que les locuteurs américains d'un côté et les locuteurs néo-zélandais de l'autre traitent différemment les stimuli phonétiques auxquels ils ont été soumis, ce qui suggère que leurs représentations phonologiques sous-jacentes des voyelles de KIT, DRESS et TRAP sont différentes. Ils en déduisent que les réalisations variables de KIT, DRESS et TRAP dans ces deux variétés de l'anglais ont bien une représentation stabilisée au niveau phonologique. Les manifestations phonétiques du changement ont donc bien, selon cette étude, des répercussions phonologiques.

C'est parce que ce lien étroit existe entre phonétique et phonologie en ce qui concerne l'évolution des voyelles dans les différentes variétés de l'anglais que nous avons voulu montrer la complexité qu'il y a à représenter correctement les systèmes vocaliques de ces variétés. Nous avons aussi souhaité mettre en évidence l'évolution parallèle des recherches sur ces phénomènes de changements vocaliques et l'évolution des pratiques transcriptionnelles pour certaines de ces variétés. Nous avons également synthétisé les différents modèles théoriques et les diverses hypothèses qui ont été mises en avant pour rendre compte de ces phénomènes.

Nous avons vu par exemple que certains modèles reposent exclusivement sur une vision endogène du changement : le langage évolue car il est motivé de l'intérieur par des raisons purement linguistiques, comme l'optimisation, l'économie ou la symétrie du système. Et nous avons vu aussi que ces modèles sont confrontés à certaines limites. Par exemple, le traitement que fait *SPE* des changements vocaliques ne permet pas de rendre compte de façon satisfaisante du *SFVS* néo-zélandais dans la mesure où il implique d'attribuer des traits aux voyelles qui ne correspondent pas à la réalité articulatoire, par exemple le trait [+ low] pour KIT, et surtout parce qu'il impose une mécanique transformationnelle extrêmement lourde pour permettre de dériver une forme de surface adéquate à partir d'une forme sous-jacente opaque.

En outre, la notion d'optimisation est extrêmement problématique. Les travaux de Langstrof (2009) ont par exemple mis en évidence que durant la phase intermédiaire du changement vocalique néo-zélandais, le système était en fait moins optimal qu'avant (avec trois voyelles antérieures brèves /æ/, /e/ et /ɪ/, une voyelle centrale /ʌ/, et deux voyelles postérieures, /ʊ/ et /ɒ/, l'ensemble étant distingué par trois degrés de hauteur) et moins optimal qu'après (avec deux voyelles antérieures brèves /ɛ/ et /e/, deux voyelles centrales /ɪ/ et /ʌ/ et deux voyelles postérieures /ʊ/ et /ɒ/, l'ensemble n'étant distingué que par deux degrés de hauteur). De plus, si les principes de simplification et d'optimisation sont ceux qui régissent en premier lieu les systèmes phonologiques des langues du monde, comment expliquer la diversité des systèmes phonologiques desdites langues ? Langstrof (2006 : 301) résume ainsi ce paradoxe :

“A further argument against the idea of optimisation was made on the basis of cross-dialectal comparison, where it was concluded that even if we regard

the current NZE short vowel system as ‘optimal’, it certainly isn’t popular, in that most other varieties do not have it.”

Nous avons également pu constater que les études des changements vocaliques qui reposent exclusivement sur des descriptions des changements en cours ou qui conçoivent le changement comme purement exogène, c’est-à-dire ne reposant que sur des facteurs extralinguistiques, connaissent un certain nombre de limites. Ces études ne semblent pas en mesure de fournir les éléments de réponse nécessaires aux grandes questions sur le changement linguistique, comme les mécanismes structurels qui sous-tendent ces phénomènes, si bien qu’elles mettent en évidence la nécessité de modéliser théoriquement ces phénomènes pour comprendre comment les symptômes et les causes du changement s’articulent et comment les observations empiriques nous informent sur la trajectoire, la direction du changement.

Aussi, au terme de ce chapitre, un modèle qui conçoit le changement comme à la fois endogène, c’est-à-dire soumis à des contraintes propres au système linguistique étudié, et exogène, c’est-à-dire soumis à des contraintes extérieures liées à l’histoire de la langue étudiée et à la réalité sociale et culturelle de la communauté dans laquelle cette langue est parlée, nous semble le bon. C’est ce que suggèrent certains traitements en Théorie de l’Optimalité, comme nous l’avons indiqué. Néanmoins, au terme de ce chapitre, nous ne souhaitons pas nous prononcer définitivement en faveur de telle ou telle modélisation du changement dans la mesure où nous n’avons pas encore développé nos propres analyses à partir des données que nous avons récoltées sur le terrain.

Certes, nous avons déjà souligné certains des points forts et des points faibles des différentes modélisations qui ont été proposées dans la littérature, mais nous souhaitons apporter notre contribution au débat en nous fondant sur les résultats obtenus à partir de nos données. C’est donc au chapitre 8, lorsque nous présenterons les analyses acoustiques que nous avons effectuées à partir de nos enregistrements, que nous pourrons défendre ou au contraire remettre en cause certaines des analyses et des hypothèses qui ont été synthétisées ici. C’est également au chapitre 8 que nous pourrons proposer la description phonologique (en termes de traits ou d’éléments) qui nous semble la plus appropriée pour définir le système vocalique néo-zélandais.

Il semble en effet que nous ayons posé ici plus de questions que nous n’avons fourni de réponses. En ce sens, nous pourrions souscrire aux propos amusés de Langstrof (2006 : 302) : “Of course, this opens up more questions than it answers [...], but this would not be an academic thesis if it did not.” Cependant, ces éléments de contextualisation sur l’évolution de la représentation des voyelles néo-zélandaises, sur ce qu’est le changement linguistique et ce que peuvent être ses causes, ses mécanismes de développement et de diffusion, sur les trajectoires diverses du changement dans différentes variétés de l’anglais et finalement sur les implications théoriques du changement, étaient selon nous tout à fait nécessaires pour que nous puissions replacer notre démarche et notre recherche dans le débat sur le *SFVS* néo-zélandais et, plus largement, sur le changement linguistique.

Le présent chapitre conclut donc la première partie de notre thèse consacrée à un état de la recherche sur le système phonético-phonologique du *NZE* et sur son évolution, ses origines et ses influences. L'ensemble des éléments historiques, linguistiques (phonético-phonologiques) et théoriques développés ici et dans les deux chapitres précédents (voir chapitres 2 et 3) vont être mis en perspective grâce aux données que nous avons récoltées selon le protocole propre au programme PAC. Nous allons donc passer à la deuxième partie de cette thèse consacrée au programme PAC, à son protocole (voir chapitre 5) et aux spécificités du corpus que nous avons constitué à Dunedin, Otago, dans l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande (voir chapitre 6). La troisième et dernière partie livrera les résultats que notre corpus nous a permis d'obtenir en ce qui concerne la rhoticité et le phénomène de 'r' de *sandhi* (voir chapitre 7), les changements vocaliques néo-zélandais (voir chapitre 8), et l'importance des facteurs externes, sociolinguistiques, dans le changement linguistique (voir chapitre 9). Au terme de ces trois parties, nous serons en mesure de formuler des conclusions sur ce que nous pensons être la dynamique du système néo-zélandais.



## **PARTIE II**

---

### **Le corpus PAC Nouvelle-Zélande : ambitions, méthodes, outils**



## 5. Le programme PAC (Phonologie de l'Anglais Contemporain : usages, variétés et structure) : ambitions, méthodologie, outils

---

“[The corpus linguist and the armchair linguist] don't speak to each other very often, but when they do, the corpus linguist says to the armchair linguist, 'Why should I think that what you tell me is true?', and the armchair linguist says to the corpus linguist, 'Why should I think that what you tell me is interesting?'"

(Fillmore, 1992 : 35 cité dans Pukli, 2006 : 111)

Les chapitres précédents, qui constituent la première partie de la présente thèse, nous ont permis de répondre, dans une certaine mesure bien sûr, à la question « qu'est-ce que l'anglais néo-zélandais contemporain ? ». En effet, nous avons pu, à partir de la riche littérature sur cette variété, faire une description multidimensionnelle du *NZE* en incluant en premier lieu des réflexions d'ordre phonologique. Nous avons proposé une réflexion sur la pertinence de certaines oppositions telle que la longueur ou le poids phonologique des voyelles, sur la place de la variation dans la description phonologique, sur la difficulté de représenter le système phonologique, notamment vocalique, d'une variété comme le *NZE* simplement avec un système de phonèmes, ainsi que sur la nécessité de modéliser le fonctionnement de cette variété à l'aide de traits ou de primitives issus d'un cadre théorique permettant d'unifier, ou du moins de lier, forme et substance. La description que nous avons faite du *NZE* jusqu'ici repose également sur des observations d'ordre phonético-acoustique ainsi que sur des remarques sociolinguistiques et socio-stylistiques car il nous semble que c'est uniquement en dégageant les régularités phonologiques sous-jacentes, et en les liant à la fois aux formes phonétiques et à leur conditionnement sociostylistique, que l'on peut espérer comprendre la dynamique des systèmes, et en l'occurrence celle du *NZE*.

Cette première partie de thèse nous a également permis de replacer l'anglais néo-zélandais sur la carte des variétés de l'anglais dans le monde, de réfléchir aux possibles influences d'autres variétés de l'anglais sur l'émergence et le développement du *NZE*, de penser le *NZE* comme un objet en mouvement, en évolution constante, et donc de considérer les éléments de convergence ou de divergence entre les différentes variétés de l'anglais dans le monde. Ce deuxième volet nous a donné la possibilité de fournir quelques éléments de réponse aux questions « dans quelle direction évolue le *NZE* ? » et « comment le *NZE* évolue-t-il par rapport à d'autres variétés de l'anglais ? ».

Cette première partie était donc nécessaire afin de contextualiser notre travail de thèse, de faire un état des lieux de la recherche sur cette variété d'anglais qui reste malgré tout peu connue et peu étudiée en dehors de la Nouvelle-Zélande, et par conséquent de mettre en lumière les questions qui restent sans réponse, les zones d'ombre et les lacunes de la littérature sur le *NZE* contemporain, afin d'inscrire nos travaux dans la continuité du travail déjà effectué par d'autres chercheurs et de pouvoir contribuer au débat sur certains phénomènes caractéristiques de cette variété.

La manière dont nous avons choisi de contribuer à l'étude de la variété d'anglais parlée en Nouvelle-Zélande et à une meilleure connaissance, nous l'espérons du moins, de la dynamique des différents systèmes de l'anglais dans le monde, consiste à analyser des données nouvelles, uniques, recueillies grâce à un protocole précis, celui du programme PAC (Phonologie de l'Anglais Contemporain : usages, variétés et structure). Nous souhaitons, dans la deuxième partie de cette thèse, détailler la méthodologie que nous avons utilisée pour récolter et analyser nos données, et présenter l'enquête que nous avons réalisée sur le terrain et les locuteurs que nous avons enregistrés (voir chapitre 6). Nous souhaitons surtout justifier et défendre des principes, des objectifs et des outils qui ne vont pas de soi et qui sont le reflet d'une réflexion sur ce qu'est la langue et sur la manière dont nous voulons l'étudier et la comprendre.

Cette deuxième partie de thèse sera donc l'occasion de poser de nouvelles questions, et notamment une question centrale et cruciale : « pourquoi un corpus ? ». En effet, même si au vu du nombre de corpus utilisés aujourd'hui en linguistique de manière générale, et en phonologie en particulier, se poser la question de « pourquoi utiliser un/des corpus ? » paraît superflue, cette question est le reflet d'un positionnement idéologique et l'aboutissement d'une démarche de réflexion sur ce qu'est l'« objet » langue, si bien qu'il nous faudra, dans un premier temps, expliquer pourquoi nous pensons qu'un corpus peut fournir des informations cruciales sur la langue.

Dans un deuxième temps nous devons répondre à la question « pourquoi un nouveau corpus ? », que nous pouvons presque reformuler de la façon suivante : « encore un corpus ? ». De fait, comme nous venons de le souligner, le troisième tiers du XX<sup>e</sup> siècle, et surtout le début du XXI<sup>e</sup>, ont vu une véritable explosion de la linguistique de corpus et, par conséquent, l'apparition d'un nombre impressionnant de corpus, écrits, oraux, digitalisés etc. Dans ce contexte, il pourrait paraître presque indécent de « perdre du temps » à constituer un nouveau corpus alors que tant d'études reposent déjà sur l'observation de données authentiques et que, comme nous l'avons souligné aux chapitres précédents (voir chapitres 2 et 4 notamment), des corpus existent déjà sur l'anglais néo-zélandais. En répondant à cette épineuse question, nous devons montrer les apports méthodologiques concrets du programme PAC en détaillant ses objectifs, ses principes et ses méthodes, aussi bien sur le terrain qu'en dehors.

Enfin, il nous faudra répondre à la dernière question du triptyque permettant de justifier d'une utilisation des corpus en phonologie, à savoir « que faire de ce corpus ? ». Nous l'avons bien compris, il ne suffit pas de constituer un corpus pour obtenir des informations pertinentes sur une langue, encore faut-il savoir exploiter les données recueillies et les interpréter. En répondant à cette dernière question, nous finirons d'insister sur le fait que travailler à partir d'un ou plusieurs corpus nécessite beaucoup de travail en amont, car un corpus doit être constitué dans la perspective de voir et de faire voir quelque chose, il doit être pensé pour étudier des phénomènes en particulier et formaté pour permettre l'utilisation de certains outils. Aussi, dans la dernière section de ce chapitre, nous nous attacherons à décrire le processus de traitement des données spécifique au programme PAC, en prenant soin de

justifier des méthodes employées et de détailler le fonctionnement des outils (notamment logiciels) utilisés.

Comme le définit Habert (1999 cité dans Durand & Tarrier, 2008 : 52) : « Un corpus de référence est conçu pour fournir une information en profondeur d'une langue. » Il ne s'agit donc pas de posséder simplement de « jolies » données concrètes en surface mais de faire en sorte que ces données « disent » quelque chose d'essentiel et de scientifiquement valable sur la langue ou la variété d'une langue étudiée. Nous pensons que le programme PAC nous permet de travailler avec des corpus de « référence », que ce soit dans la manière dont ceux-ci sont pensés en amont et constitués sur le terrain, ou dans la manière dont ils sont exploités et analysés en aval, avec le souci d'en faire des ressources riches et fiables pour la communauté des chercheurs.

## 5.1 Les corpus en linguistique et en phonologie

Il existe, au sein de la communauté des linguistes, une division profonde en ce qui concerne la question des données linguistiques, c'est-à-dire des observables. Il semble presque prodigieux à Labov (1987) que des chercheurs puissent travailler dans le même domaine scientifique quand leurs réponses à la question « que doit-on observer ? » sont aussi radicalement opposées. Cependant, après réflexion, le langage étant une caractéristique de l'humain si particulière, en ce sens qu'il est à la fois un outil, un moyen de communication mais aussi le reflet de notre identité, l'expression personnelle de notre positionnement dans le monde, par rapport aux autres et à nous-mêmes, nous ne sommes pas surprise que les points de vue divergent quant à ce qui en fait l'essence.

Bien sûr, nous n'aurons pas le loisir de revenir en détail dans le présent chapitre sur l'histoire de la linguistique dans son ensemble car une thèse n'y suffirait pas et nous n'avons pas la prétention ici de produire d'éléments véritablement nouveaux à intégrer au débat historique opposant la linguistique dite « formelle » ou « théorique » et la linguistique dite « empirique ». Nous voulons simplement replacer notre démarche scientifique dans la perspective de ce débat idéologique et montrer que le choix de recourir à un corpus de données concrètes recueillies sur le terrain n'a certainement pas été fait au hasard ou à la légère. En ce sens, notre point de départ est identique à celui de Durand (2009 : 26), que nous souhaitons citer ici :

“I would like to take as a starting-point the following observation: corpora play a significant role within modern linguistics and yet their precise place is still a matter of controversy. That corpora occupy a special place in our field seems undeniable given the number of conferences, articles, monographs, book chapters and journals devoted to this very topic. Indeed, there are even researchers who define their work as framed within ‘corpus linguistics’. On the other hand, there are still specialists (mainly but not solely within the Chomskyan tradition) who think that recourse to corpora is not *the* correct way of addressing the fundamental issues of linguistics. For

instance, in a widely quoted paper entitled ‘Grammar is grammar and usage is usage’, Newmeyer (2003) attempted to rebuff what he calls ‘anti-Saussurean usage-based models’ by ‘provid[ing] evidence in support of the idea that the mental grammar contributes to language use, but that usage, frequency, and so on are not represented in the grammar itself.’”

### **5.1.1 Linguistique théorique et linguistique empirique : une réconciliation est-elle possible ?**

Il existe une division philosophique profonde parmi les linguistes quant à la définition de ce qu’est le langage, quant aux méthodes à mettre en place pour recueillir et analyser des données linguistiques et quant aux enjeux de la linguistique en tant que discipline scientifique appartenant au vaste domaine des sciences dites « humaines et sociales ». De cette division philosophique profonde sont nées au XX<sup>e</sup> siècle deux approches de la linguistique : d’un côté l’approche dite « formelle », « théorique », « rationaliste » ou encore « idéaliste », défendue par exemple par la Grammaire Générative de Chomsky et Halle (1968), et de l’autre l’approche dite « empirique » ou « matérialiste », adoptée par la linguistique historique, la sociolinguistique et la dialectologie. Ces deux approches sont en désaccord sur un certain nombre de points fondamentaux, et notamment sur la place que doit occuper la variation dans l’observation et la représentation linguistiques.

Pour les premiers, c’est-à-dire les défenseurs d’une linguistique théorique, le langage est une propriété de l’individu, un héritage génétique spécifique à l’espèce humaine, tandis que pour les autres, c’est-à-dire les partisans d’une linguistique empirique, le langage est une propriété de la communauté linguistique. Pour les premiers, le langage est une compétence à part, isolée des autres activités caractéristiques de l’intelligence humaine, tandis que pour les autres le langage constitue un instrument social de communication, en constante évolution dans le temps, répondant à certains besoins humains précis et spécifiques. Pour les premiers, les données linguistiques doivent reposer sur les intuitions des locuteurs, c’est-à-dire sur leurs jugements sur l’acceptabilité ou la grammaticalité de certains énoncés, et plus généralement sur l’introspection. Pour les autres, la description du langage se fait par la collecte et l’observation de données objectives, ainsi que par la mise en place d’expériences et de protocoles scientifiques, et notamment l’enregistrement de productions spontanées.

Parmi les premiers, on peut compter Chomsky, mais aussi Boas et Sapir qui, selon Robins (1997 : 236), ont fait de la linguistique américaine en grande partie ce qu’elle est. Parmi les seconds, on peut compter Bloomfield, Harris et Voegelin. Robins (1997 : 242) écrit justement la chose suivante à propos de Bloomfield et de sa contribution à la linguistique américaine :

“The problem, of course, was and remains the question: What criteria of science are applicable to linguistics as a science? For Bloomfield there was no doubt: science was empiricism interpreted and practised very strictly. [...] Effectively it involved the concentration on phonetics, phonological



analysis, and formal grammar with an emphasis on morphology, all fields in which analysis could be based on publicly observable phenomena, speech as uttered, heard and recorded, and words and texts as spoken or written. Its strengths were and remain solid, and in their own terms are unchallengeable. The data are public and publicly checkable, and the methods are explicitly set out and followed.”

Aussi, pour les premiers, le but de la linguistique est d’atteindre, de comprendre la compétence sous-jacente des locuteurs, tandis que pour les seconds, cette même compétence linguistique ne peut être appréhendée que par l’étude de la performance linguistique. Si nous reformulons cette opposition à l’aide d’autres termes employés dans la littérature, nous pouvons dire qu’ils sont les dignes héritiers de la dichotomie, établie par Saussure (1916), entre d’un côté la « langue » et de l’autre la « parole ». Nous pouvons également dire que les premiers défendent l’étude d’une linguistique « pure », dont la performance ne fait pas partie, mais qui constitue ce qui est appelé le *I-language* (*Internal/Individual/Intensional language*), c’est-à-dire la connaissance linguistique telle qu’elle existe dans le cerveau des locuteurs (Durand, 2009 : 29). Au contraire, les « matérialistes » fondent leurs travaux sur une étude de l’*output* linguistique, sur le produit tangible de cette connaissance linguistique : ce qui est appelé le *E-language* (*External language*).

Par conséquent, comme l’explique parfaitement Mayaffre (2005), le corpus est rejeté par la linguistique « pure » : « Et par là, le corpus, en tant que recueil d’énoncés effectivement émis, en tant que recueil de performances individuelles produites par des locuteurs debout dans une réalité sociale et historique déterminée (et déterminante), était non seulement négligé mais d’une certaine manière banni. » Priorité est donc donnée, en linguistique formelle ou théorique, aux prédictions qui peuvent être formulées dans le cadre d’un modèle hypothético-déductif qui repose sur les intuitions des locuteurs quant à la grammaticalité des énoncés produits. Une approche inductive, qui repose sur l’observation d’énoncés attestés regroupés en corpus, est rejetée sur la base du fait qu’un corpus de données ne pourra jamais révéler l’infinité de combinaisons que les locuteurs peuvent faire d’unités finies : ce que Chomsky (2000 : 3-4) nomme *the property of discrete infinity*. Dans la mesure où Chomsky, et les linguistes travaillant dans un cadre génératif classique, considèrent que cette propriété qui permet de produire des énoncés nouveaux à partir d’unités restreintes est nécessairement innée, puisqu’elle ne peut être acquise de l’expérience, il est vain de tenter de recueillir cette infinité dans un corpus, et il ne sert donc à rien de dire quelque chose sur le système linguistique à partir de ces données.

De plus, pour les défenseurs d’une démarche hypothético-déductive, la communauté est une mixture incohérente d’individus cohérents, si bien que l’étude du langage doit se fonder exclusivement sur le dialecte individuel. Au contraire, pour les défenseurs d’une démarche inductive, le discours d’un locuteur unique ne peut être compris qu’à la lumière des facteurs sociaux qui contrôlent son environnement et des comportements identifiés comme régissant la variation observée. Trudgill (2000 : 21), dans son célèbre ouvrage d’introduction

à la sociolinguistique, se sert de cette opposition pour expliquer l'avènement de la sociolinguistique, et plus généralement le développement de la linguistique de corpus :

“It is a broad but fair generalisation to say that much of linguistics before then completely ignored the relationship between language and society. In most cases, this was for good reasons. Concentration on the ‘idiolect’ – the speech of one person at one time in one style – was a necessary simplification that led to several theoretical advances. However, as we have already indicated, language is very much a social phenomenon. A study of language totally without reference to its social context inevitably leads to the omission of some of the more complex and interesting aspects of language and to the loss of opportunities for further theoretical progress. One of the main factors that has led to the growth of sociolinguistic research has been the recognition of the importance of the fact that language is a very variable phenomenon, and that this variability may have as much to do with society as with language. A language is not a simple, single code used in the same manner by all people in all situations, and linguists now understand that it is both possible and beneficial to try to tackle this complexity.”

De fait, à travers cette citation, Trudgill tente, comme le souhaitait Labov (1987), de réconcilier les deux clans de la linguistique en montrant que l'étude de la langue doit amener à une meilleure compréhension et, *a fortiori*, à une meilleure modélisation théorique de son fonctionnement et des règles qui la régissent. Il admet que, même si les défenseurs d'une linguistique théorique ont longtemps fait abstraction de données réelles pour valider les règles et les modèles qu'ils avaient construits, ils ont bien évidemment permis de comprendre et d'expliquer une immense partie des phénomènes constitutifs des systèmes linguistiques des différentes langues du monde. De la même façon, les défenseurs d'une linguistique empirique, en plaçant au cœur de leurs travaux l'observation de données authentiques et en rendant celle-ci obligatoire pour la formulation de règles et de généralisations quant aux phénomènes observés dans les langues du monde, ont contribué à faire avancer la théorie linguistique.

Ainsi, ce que Trudgill met en évidence ici est le fait qu'au-delà des méthodes employées, qui diffèrent nettement, l'objectif d'une meilleure représentation théorique de la langue et d'une meilleure compréhension des règles qui la régissent est partagé aussi bien par les premiers que par les seconds. Et ce, quand bien même les premiers ont recours à une méthode hypothético-déductive (*top-down*) qui repose sur la modélisation, grâce à des traits ou à des primitives, des phénomènes caractéristiques d'un système sans considération de la variation phonétique ou sociale pouvant affecter ces phénomènes, tandis que les seconds adoptent une méthode inductive (*bottom-up*) qui les autorise à formuler des généralisations et des représentations théoriques à partir de l'observation de faits particuliers, et notamment de la variation phonétique et sociale pouvant affecter certains phénomènes.

Nous soulignons cependant que les attitudes extrêmes – linguistes refusant catégoriquement le recours aux corpus pour vérifier la validité de certaines modélisations

théoriques et de certaines règles (à l'image de Chomsky déclarant en 1999 « [Corpus linguistics] doesn't exist », Aarts 2000 : 5 cité dans Laks 2008 : 13), ou linguistes se refusant catégoriquement à théoriser le fonctionnement de la langue et faisant de la constitution de corpus une fin en soi – sont marginales en linguistique contemporaine. Mayaffre (2005) résume bien le postulat idéologique à la base de ce second excès et met par conséquent en évidence son absurdité : « Au fond, il n'y avait plus de système, mais seulement des réalisations multiples, variées, imprévisibles qu'il fallait compiler dans des macro-corpus. Finalement, il n'y avait plus de règles ni de structures mais seulement des entorses aux règles, des exceptions particulières que l'on trouvait dans des corpus oraux ou écrits de plus en plus spécifiques. Seul le relevé – si possible exhaustif – d'énoncés authentiques permettait d'avoir un rendu de l'activité langagière. »

Nous comprenons également que le recours aux corpus n'implique pas nécessairement que la linguistique dite empirique reste exclusivement du côté de la description, sans explication, mais bien au contraire, qu'un recours réfléchi aux corpus permet de réconcilier deux approches de l'objet linguistique historiquement opposées et réputées irréconciliables. Le recours aux corpus replace au cœur de l'analyse linguistique l'étude de la variabilité des productions langagières, de la variation, et pousse les linguistes à formuler des règles et à poser des cadres théoriques qui prennent en compte cette dimension complexe. La théorie linguistique et les données réelles doivent se nourrir mutuellement l'une de l'autre pour devenir de plus en plus représentatives de la réalité, de la variabilité et donc de la complexité de la langue. Les corpus doivent être pensés pour être capables de fournir une image fidèle de la réalité de la langue à un endroit et à un moment précis, de la même façon que la théorie linguistique doit être capable d'appréhender l'ensemble des phénomènes observés et attestés dans les corpus. Par conséquent, voir compétence et performance comme deux facettes d'un même objet permet d'enrichir l'analyse linguistique et de parvenir à ce que Navarro (2013 : 151) appelle « une conception non-antinomique de la dualité entre langue et parole » (en citant les travaux de Rastier 2005, 2006).

Notons que dans cette réflexion sur une possible réconciliation entre linguistique formelle, théorique et linguistique empirique, et sur les bienfaits de l'utilisation des corpus, la phonologie occupe une place à part car dans ce domaine l'intuition ne sert, pour ainsi dire, à rien puisque seule la question de savoir si une forme existe bel et bien (est possible) prévaut. C'est ce que résume parfaitement Scheer (2004 : 30) dans son ouvrage justement intitulé « En quoi la phonologie est vraiment différente » :

« Ce qu'il est utile de retenir au-delà des problèmes conceptuels et techniques liés aux corpus, c'est que les phonologues n'ont plus désormais le choix : ils doivent fonder leurs analyses sur des corpus qui donnent un aperçu numérique des forces lexicales en jeu. Cette obligation est la conséquence de la circonstance suivante, néfaste à bien des égards : la phonologie de par sa nature est irrémédiablement et intimement entrelacée avec le lexique, la diachronie et l'analogie ; elle a comme objet d'étude un ensemble fini d'unités. Cette spécificité se révèle donc être un avantage

lorsque l'on se penche sur ses conséquences méthodologiques qui concernent, notamment, l'utilisation des corpus. »

Et plus loin il conclut (2004 : 33) : « Il existe donc une inclinaison naturelle à utiliser les corpus en phonologie qui, avec le progrès des moyens techniques, se transforme en obligation. C'est par la nature des choses que la même inclinaison n'existe pas en syntaxe ». Scheer insiste ici sur la différence fondamentale qui existe entre la syntaxe, qui s'intéresse à un nombre infini d'unités dans la mesure où elle évalue la bonne formation de la structure interne des énoncés et que par le principe de récursivité cette évaluation peut être étendue à l'ensemble des phrases concevables, et la phonologie qui, elle, mobilise des connaissances lexicales, morphologiques et sociolinguistiques pour juger de la recevabilité d'une forme. Cette spécificité de la phonologie par rapport à d'autres domaines de la linguistique a, selon Scheer, l'avantage de rendre incontournable l'utilisation des corpus, qui sont les seuls à pouvoir permettre d'attester, par l'expérience, des usages phonologiques. Laks (2011 : 6) conclut sur cette évidence de l'utilisation des corpus en phonologie : « l'interrogation phonologique renvoie donc toujours à une expérience du possible que seule l'enquête, c'est-à-dire la recollection systématique des usages, peut réellement attester ». L'idée derrière, ou plutôt à l'initiative de l'élaboration et de l'utilisation de corpus en phonologie, et *a fortiori* dans d'autres domaines de la linguistique, est que ceux-ci permettent d'obtenir des résultats et de développer des analyses qui ne pourraient être obtenus sur la base de simples intuitions ou, comme le disent Durand et Eychenne (2004 : 311), sur la base « d'observations non contrôlées ».

Cette dernière citation nous offre une transition vers non plus une histoire de la linguistique mais un panorama des pratiques mises en place en linguistique et en phonologie de corpus, en sociolinguistique et en dialectologie. Cet aperçu de l'évolution, et surtout de la raison, des différentes pratiques utilisées par les différents chercheurs dans ces domaines nous permettra de mieux comprendre comment contrôler, justement, les données et les observations afin d'obtenir des résultats scientifiquement valables. Dans cette section, nous parlerons bien sûr des travaux de référence de Labov (1966, 1972, 1994, 2001) qui ont amplement inspiré la méthodologie propre au programme PAC ainsi que celle d'autres projets. Nous nous intéresserons, en résumé, aux questions de savoir « qu'est-ce qu'un corpus linguistique/phonologique ? », « à quoi ressemble un corpus linguistique/phonologique ? » et « comment constituer un corpus ? ».

### **5.1.2 La tradition labovienne et la constitution de corpus**

Il nous faut ici parler des travaux fondateurs de William Labov dans la mesure où il a activement participé à la reconnaissance de la pertinence scientifique des corpus en phonologie et parce qu'il a, en grande partie, posé les principes fondamentaux de la sociolinguistique et de la dialectologie modernes. Cependant, avant toute chose, nous souhaitons revenir sur le fait que les corpus, même s'ils ont connu, comme nous l'avons

mentionné, un véritable regain dans le troisième tiers du XX<sup>e</sup> siècle et au début du XXI<sup>e</sup>, ne sont pas un objet nouveau pour les linguistes. En effet, avant l'« ère » générativiste, les corpus étaient déjà utilisés et l'ambition de documenter la variation et les usages était déjà à l'œuvre dans certains travaux, comme le *Linguistic Atlas of New England* de Hans Kurath, daté de 1943. Cet atlas constitue l'un des premiers ouvrages sur une variété de l'anglais reposant sur des enquêtes menées sur le terrain, en l'occurrence entre 1931 et 1933. Toutefois, au cours du XX<sup>e</sup> siècle, la notion de corpus va être redéfinie et les méthodes employées pour constituer les corpus vont s'avérer de moins en moins naïves et de plus en plus instruites, soit par la théorie phonologique, soit par les progrès constants de la technologie, et souvent par l'ensemble de ces éléments conjointement.

De fait, une chose est de reconnaître que les corpus peuvent réconcilier réflexion théorique et faits de langue observés, une autre est de savoir à quoi devrait idéalement ressembler un corpus qui pourrait fournir des informations pertinentes sur une langue et quelles méthodes mettre en œuvre pour parvenir à ce corpus idéal. Qui plus est, lorsque l'on considère que le langage est nécessairement un objet en mouvement, c'est-à-dire un moyen de communication qui évolue avec le temps et qui est utilisé différemment selon les locuteurs et les situations, il devient extrêmement difficile de concevoir de pouvoir « figer » cet objet sous la forme d'un corpus stable et de pouvoir en obtenir des résultats crédibles et exploitables. Nous touchons ici à une thématique que nous avons déjà abordée dans cette thèse, à savoir la notion de figement, qu'il soit idéologique ou méthodologique (voir chapitres 3 et 4).

C'est en ce sens que les travaux de William Labov ont véritablement ouvert la voie à la constitution de corpus toujours plus nombreux et toujours plus spécialisés. Dans sa célèbre étude intitulée *The Social Stratification of English in New York City* (1966), qui est devenue une référence d'enquête sociolinguistique à l'échelle urbaine, il pose les principes qui deviendront les principes élémentaires des futures enquêtes dans ce domaine, et notamment celui de la sélection des locuteurs/informateurs. Pour son enquête initiale sur le terrain, il révèle que la préparation est cruciale afin d'obtenir des données pertinentes quant au phénomène étudié, en l'occurrence la rhoticité, soit la réalisation d'un [r] en position de coda de syllabe. Il raconte (1966 : 173) qu'il se rend dans différents magasins à New York et interroge, de manière anonyme et aléatoire, des gens qui y travaillent :

“The interviewer approached the informant in the role of a customer asking for directions to a particular department. The department was one which was located on the fourth floor. When the interviewer asked, ‘Excuse me, where are the women’s shoes?’ the answer would normally be, ‘Fourth floor.’

The interviewer then leaned forward and said, ‘Excuse me?’ He would usually then obtain another utterance, ‘Fourth floor’, spoken in careful style under emphatic stress.

The interviewer would then move along the aisle of the store to a point immediately beyond the informant’s view, and make a written note of the data.”

Il obtient, grâce à cette méthode, les données de 264 locuteurs, soit 68 à Saks, un magasin de luxe extrêmement réputé, 125 chez Macy's, un magasin de qualité plus accessible à la classe moyenne notamment, et 71 chez Kleins, un magasin beaucoup plus bas de gamme, pour ainsi dire, ce qui fait de son enquête une étude sociolinguistique à grande échelle, ce qui n'avait jamais été fait auparavant.

Depuis cette enquête, les méthodes d'enregistrement se sont perfectionnées, et les outils d'analyse, notamment statistiques, se sont raffinés, si bien que les travaux menés par Labov ont permis la constitution de corpus d'enregistrements toujours plus solides. Nous pensons par exemple à l'*ANAE* (*The Atlas of North American English*, Labov, Ash & Boberg 2006) auquel nous avons déjà fait référence (voir chapitre 4) et sur lequel nous aurons l'occasion de revenir ultérieurement (voir chapitre 9). En effet, comme le souligne Trudgill (2000 : 28) : “Even more important, his informants were selected, not through friends or personal contacts (as had often been the case earlier), but by means of a scientifically designed random sample, which meant that though not everybody could be interviewed, everybody had an equal *chance* of selection for interview.”

La conséquence décisive de ce protocole de sélection est que le corpus oral ainsi obtenu devient un échantillon représentatif et donc une sorte de modèle réduit de la langue telle qu'elle est parlée à cet endroit et à ce moment précis : “By bringing sociological methods such as random sampling to linguistics, Labov was able to claim that the speech of his informants was truly representative of that of New York. [...] Since the informants were a representative sample, the linguistic description could therefore be an *accurate* description of *all* the varieties of English spoken in this area.” (Trudgill, 2000 : 28-29). Ceci vient donc renforcer l'idée que la linguistique dite empirique est bel et bien une science objective dans la mesure où l'échantillon, le corpus de faits observés, peut être utilisé pour déduire des règles générales, justement parce qu'il est représentatif de la communauté étudiée dans son ensemble.

Labov fait également prendre conscience à la communauté des linguistes que les locuteurs ont plusieurs styles à leur arc linguistique, pour ainsi dire, et que donc certaines situations favorisent, voire prédisposent les locuteurs au recours à un registre plutôt qu'à un autre. Les corpus doivent par conséquent intégrer cette dimension de variation stylistique et tenter de documenter l'ensemble de ces registres ou de ces styles pour chacun des locuteurs interrogés. Trudgill (2000 : 85-86) résume ainsi la stratégie adoptée par Labov :

“In his New York study, however, Labov overcame this problem and his methodology has subsequently been followed by others. By using, as a controlling factor, the amount of attention paid to speech at any time during the interview, he found that it was possible to produce the equivalent of distinct contextual styles of pronunciation. The main body of conversation obtained in the interviews, because of the artificiality and formality of the situation, contained speech that had more attention directed towards it by the speaker than is normal in everyday speech with close acquaintances. Informants knew their speech was being studied, and were therefore ‘on



their guard' as far as their pronunciation was concerned. This style of pronunciation has therefore been termed *formal speech*.”

À partir de ce discours dit « formel », un continuum est envisagé avec comme pôle inverse le discours informel, naturel, authentique : autrement dit le « vernaculaire ». Des stratégies sont bien sûr mises en place pour permettre d’obtenir, dans des enregistrements, ce fameux discours spontané : pauses café au milieu de l’interview ou conversations organisées avec des amis et des membres de la famille du locuteur. Labov pose quant à lui des questions orientées afin de susciter une réponse émotionnelle de la part des locuteurs : il leur demande par exemple s’il leur est déjà arrivé de se retrouver dans une situation où ils ont pensé qu’ils pourraient être en danger de mort.

Labov est aussi l’un des premiers à avoir illustré le rapport entre variation stylistique et variation sociale, c’est-à-dire que ses travaux ont permis de montrer que les locuteurs, quelles que soient leurs origines sociales, changent leur prononciation selon la tonalité plus ou moins formelle de la situation, et ce dans la même direction, quand bien même les proportions ne sont pas les mêmes. Trudgill (2000 : 87) fournit l’exemple de la réalisation jugée plus informelle du suffixe *-ing* sous la forme [ɪn]. À partir de son enquête menée à Norwich, dans le Norfolk, il observe que l’ensemble des locuteurs a plus de réalisations en [ɪn] dans les contextes conversationnels (formel et informel) que dans les contextes de lecture à haute voix (listes de mots et texte). Il observe également que les locuteurs des classes les moins favorisées ont globalement plus de réalisations en [ɪn] que leurs homologues issus des classes les plus favorisées. Le mouvement est donc le même : plus de réalisations « abrégées » ou « tronquées »<sup>48</sup> du suffixe *-ing* en contextes plus informels, mais les proportions diffèrent d’une classe sociale à une autre selon la tâche concernée.

Nous sommes bien consciente que les principes que nous venons de mentionner sont maintenant intégrés en linguistique moderne et peuvent sembler couler de source. Néanmoins, ces principes ont vraiment révolutionné la discipline linguistique et ont façonné le protocole et le contenu de nombreux corpus à la base de nombreuses publications scientifiques reconnues. Il nous semble donc essentiel de revenir aux origines de ces principes car ceux-ci, comme nous allons le voir dans la suite de ce chapitre, ont également inspiré la méthodologie propre au programme PAC.

Enfin, pour finir de décrire brièvement ce qu’est la tradition labovienne et de montrer son impact sur la constitution des corpus en phonologie contemporaine, il nous faut rendre compte du traitement qu’il fait de la variation. Comme nous l’avons vu dans la section précédente, tous les linguistes ne sont pas d’accord quant à la place que devrait occuper la variation dans les travaux de recherche linguistique. Or, dans les corpus, se manifeste nécessairement la variation, qu’elle soit intra-individuelle ou interindividuelle. Trudgill

---

<sup>48</sup> Nous tenons à souligner que nous empruntons ici les qualificatifs utilisés par Trudgill qui impliquent qu’il y a une antériorité diachronique de la forme [ɪŋ], qui serait donc la forme historique, sur la forme [ɪn]. Or, une telle antériorité n’est pas prouvée, et la concurrence, pour ainsi dire, entre ces deux formes est un fait linguistique observable dans les différentes variétés de l’anglais dans le monde. On peut donc se demander si les qualificatifs « abrégées » et « tronquées » sont pertinents pour décrire ce phénomène.

(2000 : 29) résume ainsi l'apport de Labov quant au traitement et à l'intégration de la variation dans un modèle permettant de rendre compte du fonctionnement du langage :

“Linguists have traditionally called this ‘free variation’. Labov showed, however, that the variation is not free. Viewed against the background of the speech community as a whole, the variation was not random but determined by extra-linguistic factors in a quite predictable way. That is, you could not predict on any one occasion whether individuals would say *cah* or *car*, but it could be shown that, if speakers were of a certain social class, age and sex, they would use one or the other variant approximately *x* per cent of the time, on average, in a given situation. The idiolect might appear random, but the speech community was quite predictable.”

Notre choix de nous référer à Labov (1987) n'était donc pas innocent dans la première section de ce chapitre dans la mesure où, à partir de ses travaux et des principes qu'il a établis pour l'analyse linguistique et l'utilisation des corpus en phonologie par exemple, il apparaît clairement qu'il défend une approche inductive caractéristique de la linguistique dite empirique. Il apparaît cependant également qu'il ne se contente pas de constater des faits linguistiques et assortit ses observations à partir des corpus d'explications sociolinguistiques, en termes de liens entre langage et société, langage et géographie ou langage et contexte et de modélisations théoriques de ce qui se passe au sein du système des locuteurs étudiés (voir chapitre 4). Nous aurons l'occasion de revenir, dans les prochains chapitres de notre thèse, sur certaines de ces modélisations et de ces explications (voir chapitre 9 notamment).

Toutefois, même si les linguistes sont toujours plus nombreux à confronter la théorie à des données authentiques, et donc aux corpus, et même si l'héritage labovien est revendiqué par des linguistes toujours plus nombreux également, tous ne font pas la même utilisation de ces fameux corpus et ne les constituent pas toujours avec les mêmes objectifs. Comme le dit Mayaffre (2005) : « Si tout le monde conçoit désormais que le corpus est un observable nécessaire en linguistique, au moins deux approches se font face pour peut-être se compléter. Pour les uns, le corpus est un observatoire d'une théorie a priori, pour les autres, le corpus est un observé dynamique qui permet de décrire puis d'élaborer des modèles a posteriori. » En d'autres termes, on oppose d'un côté les corpus dits « de validation » qui servent à valider la pertinence du cadre théorique dans lequel un chercheur travaille, et de l'autre les corpus dits « heuristiques » à partir desquels il est possible de postuler des arguments théoriques et des règles linguistiques (phonologiques par exemple).

Le type de corpus que l'on souhaite constituer doit être clairement préétabli et prédéfini au risque de constituer un corpus qui ne réponde pas aux exigences nécessaires pour obtenir les résultats escomptés. Aussi, un conflit semble-t-il pouvoir en cacher un autre dans la mesure où une véritable linguistique de corpus utilisera le corpus comme « apport », pour reprendre le terme employé par Mayaffre (2005), c'est-à-dire comme terreau d'une réflexion nouvelle, tandis qu'une linguistique formelle déguisée, pour ainsi dire, n'utilisera le corpus que comme « support », c'est-à-dire avec un certain nombre d'a priori théoriques en attente de validation par l'expérience. Comme Mayaffre le résume très bien : « Le consensus autour de

la verbalisation du concept 'corpus' ne saurait cacher le divorce autour de sa compréhension. »

Au moment de présenter et de défendre notre propre méthodologie et les principes qui régissent la constitution des corpus au sein du programme PAC, nous tenons à affirmer ici qu'une réconciliation de ces deux points de vue ne nous semble, là encore, pas impossible, dans la mesure où un « va-et-vient constant entre expérience et théorie », pour reprendre les termes de Durand et Eychenne (2004 : 345), peut améliorer notre connaissance du langage et des objets sonores en général. Nous verrons que la méthodologie propre au programme PAC tente au maximum de minimiser les *a priori* théoriques qui pourraient influencer négativement le traitement objectif et scientifique des données. Enfin, nous adhérons aux propos de Mayaffre (2005) selon lesquels la pluralité des corpus (dont il est plus facile de parler en anglais, langue dans laquelle, contrairement au français, le mot *corpus* a un pluriel spécifique, *corpora*), dans la mesure où elle est justifiée par la multiplicité des objets linguistiques à étudier, est une richesse pour la discipline linguistique dans son ensemble et non un handicap.

Au terme de cette première section, et en tenant compte de l'ensemble des éléments que nous avons voulu présenter pour expliquer le rôle et la place des corpus en linguistique, il nous semble que nous devons parvenir à formuler une définition de ce qu'est un corpus, et, au-delà, de ce que serait un corpus idéal, un corpus « réussi ». Pour cela, nous souhaitons d'abord citer Durand *et al.* (2014 : 15) :

“A corpus comprises two types of data: raw (or primary) data and annotations. The raw data of a linguistic corpus consists of samples of language. The types of raw data range from handwritten or printed texts and electronic texts to audio and video recordings. Some researchers only accept 'authentic language', i.e. language that was produced in a real communicative situation, as raw data and exclude recordings of individual sentences or text passages that are read out or repeated by speakers (e.g. McCarthy and O'Keefe 2008: 1012). Corpora containing the latter type of raw data have been classified as peripheral corpora (Nesselhauf 2004: 128) or databases. What all types of raw data have in common is that they have been selected but not altered or interpreted by researchers, and are accessible in the original form in which they were produced by speakers and writers.”

Mayaffre (2005) proposait que le corpus soit « le lieu linguistique où se construit et s'appréhende le sens des textes. » Pour nous, un corpus est un ensemble de textes, oraux et/ou écrits, authentiques, qui est constitué pour devenir un échantillon représentatif d'une ou plusieurs langues ou variétés d'une langue, et annoté spécifiquement à des fins scientifiques. Bien sûr, cette définition est celle d'un corpus idéal, d'un corpus « parfait », or les corpus parfaits sont rares et nous devons ici admettre que, même s'il est clair que nous défendons la linguistique de corpus et ses principes, nous sommes aussi tout à fait consciente des limites des corpus, et en particulier du nôtre (voir chapitre 6). Les corpus ne font pas tout, sinon, il

n'y aurait pour ainsi dire plus besoin de chercheurs. Cependant, comme dans tous les autres domaines de la science, c'est en observant et en critiquant les travaux déjà menés, et en l'occurrence les corpus déjà constitués, que la connaissance avance et que les techniques se perfectionnent. C'est pourquoi nous allons maintenant faire un point sur certains des corpus qui existent déjà en linguistique sur la langue anglaise, et en particulier sur les corpus oraux destinés aux recherches en phonologie de l'anglais. Nous examinerons également, même si nous en avons déjà brièvement parlé aux chapitres précédents, les corpus majeurs existant sur l'anglais néo-zélandais spécifiquement.

### 5.1.3 Corpus oraux sur les variétés de l'anglais et le *NZE*

Corpus littéraires, corpus scientifiques, corpus généralistes ou spécialisés, corpus écrits et oraux, corpus de première ou de deuxième génération, etc. : nous l'avons dit, il existe des milliers de corpus à travers le monde, sous toutes les formes et dans toutes les langues, alors comment s'y retrouver ?

L'anglais étant une langue parlée par des millions de personnes dans des dizaines de pays, et amplement étudiée, il n'est pas surprenant que les corpus de langue anglaise soient très nombreux, et surtout que les premiers corpus dignes de ce nom aient été constitués sur la langue anglaise. Le premier corpus électronique, dit « de première génération » car il ne compte pas plus d'un million de mots, est le *Brown Corpus of Standard American English* que nous avons présenté dans une note au chapitre 2 (voir 2.3.3.3). Ce corpus, comme beaucoup d'autres, est exclusivement constitué de données textuelles écrites. Dans la perspective de notre travail de recherche, et de la présentation du protocole d'enquête propre au programme PAC, nous nous intéressons plus particulièrement aux corpus dits « oraux », c'est-à-dire constitués majoritairement, voire exclusivement, de données orales enregistrées. En effet, l'anglais étant une langue vivante, dans tous les sens du terme, elle est nécessairement « parlée ». En tant que phonologues, c'est sur cette dimension « parlée » que nous nous concentrons en premier lieu.

Comme nous allons le voir instamment, s'intéresser aux corpus oraux ne signifie pas écarter définitivement la dimension « écrite » ou « orthographique » de son travail de recherche. En effet, les corpus oraux comprennent de nombreuses données textuelles écrites, comme les transcriptions orthographiques des échanges oraux entre les locuteurs et les enquêteurs par exemple, ainsi que les listes de mots ou les textes qui font souvent partie des tâches du protocole d'enquête. Aussi, même s'il est vrai que la langue orale est le domaine du son, du phone, tandis que la langue écrite est le domaine du signe orthographique, ou du graphème, un linguiste ne peut ignorer que les locuteurs enregistrés pour constituer son corpus sont, à l'heure actuelle, quasiment tous sans exception alphabétisés, et donc conscients qu'aux données orales correspondent des formes écrites et *vice versa*.

Par conséquent, un corpus oral, loin d'ignorer la compétence orthographique de ses locuteurs, se doit de la prendre en compte et aussi parfois de la maîtriser. Nous allons y revenir dans ce même chapitre. Nous voulons insister ici sur le fait que le royaume de la

langue parlée et celui de la langue écrite sont bien distincts mais forment les deux territoires d'« incarnation », de « manifestation » de la langue. Aussi, de la même façon que la langue écrite est structurée selon certaines contraintes, la langue orale possède ses propres caractéristiques et ses propres règles. Et, même s'il est attendu que certaines caractéristiques de l'une aient des équivalents chez l'autre, l'une ne saurait prévaloir sur l'autre : les corpus écrits ne sont pas « meilleurs », c'est-à-dire mieux construits, plus légitimes ou plus pertinents, que les corpus oraux, et *vice versa*.

Ces principes étant posés, nous pouvons faire un bref tour d'horizon des corpus oraux, que l'on pourrait qualifier d'incontournables, dont disposent les chercheurs à l'heure actuelle. Notons qu'en utilisant le verbe de « disposer » nous sommes parfois loin de la réalité dans la mesure où la plupart des corpus oraux ne sont pas accessibles à l'ensemble de la communauté des chercheurs et où certains ne sont pas gratuits. Parmi ces corpus oraux, les variétés britanniques et américaines de l'anglais sont surreprésentées par rapport aux autres variétés de l'anglais dans le monde, et notamment les variétés africaines, asiatiques et océaniques (australasiennes). Ceci suggère déjà que même s'il existe énormément de corpus, destinés à fournir des informations sur des phénomènes variés, toutes les variétés de l'anglais ne sont pas documentées de manière aussi exhaustive les unes que les autres. Nous verrons que le programme PAC, de par son ambition notamment comparatiste, tente d'intégrer le plus grand nombre de variétés de l'anglais en cumulant plus d'une trentaine de points d'enquête sur 5 continents.

Au début de cette section, nous disions vouloir nous intéresser aux corpus oraux, c'est-à-dire aux corpus majoritairement, voire exclusivement, constitués de données orales. Force est de constater qu'encore aujourd'hui, les corpus exclusivement constitués de données orales sont rares. Les corpus les plus connus, et les plus utilisés, ne comprennent qu'un infime pourcentage de données orales, car celles-ci sont souvent plus difficiles à obtenir (voir chapitre 6). C'est le cas du *BNC* (*British National Corpus*) par exemple, qui ne contient que 10 % de transcriptions de données orales (pour 100 millions de mots). Les enregistrements (conversations enregistrées avec des locuteurs originaires de différentes régions britanniques et issus de classes sociales et de générations différentes, extraits de réunions d'affaires, d'émissions radiophoniques etc.) correspondant aux transcriptions sont disponibles sur demande, mais le signal n'est pas aligné sur les transcriptions.

L'équivalent américain de ce corpus, à savoir l'*ANC* (*American National Corpus*), pêche pour ainsi dire aux mêmes endroits, en ce sens qu'il ne regroupe finalement qu'une petite proportion de données orales (transcriptions de conversations téléphoniques, extraits de programmes télévisés etc.). De plus, l'*ANC* contient des annotations automatiques pour certains phénomènes linguistiques, ce qui pourrait sembler être un « plus » mais ce qui, selon nous, impose une première lecture des données à la fois partielle et non-contrôlée, puisqu'il n'est pas possible de revenir sur le processus d'annotation automatique. Ces corpus s'inscrivent bien dans une démarche cumulative et dynamique, dans la mesure où ils essaient de rendre compte de la langue dans tous ses contextes d'emploi, néanmoins ces corpus restent des corpus synchroniques qui n'affichent pas clairement de critères de qualité ni de comparabilité des données.

D'autres projets de constitution de corpus, plus récents ou toujours en cours, affichent des ambitions scientifiques différentes, et donc des méthodes de collecte des données spécifiques. C'est le cas, par exemple, du projet *TELSUR* (*Telephone Survey/Atlas of North American English project*), coordonné par des linguistes de renom (Labov, Ash et Boberg), qui a donné lieu à la publication d'un ouvrage de référence intitulé *The Atlas of North American English: Phonetics, phonology and sound change* auquel nous avons déjà fait référence (voir chapitre 4 par exemple). Ce projet a pour ambition première de documenter le changement linguistique en cours aux États-Unis à partir d'échanges téléphoniques enregistrés avec des locuteurs habitant dans les grands centres urbains nord-américains. Sharon Ash présente ainsi la stratégie de collecte des données propre à *TELSUR* sur le site internet du projet<sup>49</sup> :

“The sampling strategy for the Telephone Survey/Phonological Atlas project was designed with the goal of representing the largest possible population, with special attention to those speakers who are expected to be the most advanced in processes of linguistic change. It has been well established that phonological change is usually most advanced in urban centers; thus the first tier of communities to be sampled consists of places with the greatest concentration of population. Each community is selected as the focal point of an area, and the areas are determined so as to cover all the territory of English-speaking North America.”

Ce projet, et les corpus associés, ont permis l'établissement de cartes actualisées montrant les évolutions phonologiques sur le territoire nord-américain, que ce soit au niveau du système segmental consonantique ou vocalique. Par exemple, le projet *TELSUR* a permis de mettre à jour la carte de la fusion phonétique (*merger*) des voyelles des ensembles lexicaux KIT et DRESS devant consonnes nasales (voir figure 28).

Avec l'exemple de ce corpus, nous voyons l'importance d'adapter les lieux d'enquête à l'objectif scientifique préétabli : en l'occurrence, *TELSUR* se voulant un corpus du changement linguistique, le choix de réaliser des enregistrements dans les grands centres urbains, étant décrits dans la littérature comme à l'avant-garde du changement linguistique, s'est imposé (voir chapitre 9). Ce travail de constitution de corpus s'est largement fondé sur une réflexion sur ce qu'est un centre urbain à l'échelle des États-Unis et sur la manière dont celui-ci peut être considéré comme représentatif d'une zone géographique plus large. En revanche, des concessions ont été faites quant à la qualité acoustique des enregistrements (entretiens par téléphone) ou quant au profil sociolinguistique des locuteurs enregistrés, le critère de sélection élémentaire étant que les locuteurs soient nés et aient grandi dans le centre urbain étudié.

---

<sup>49</sup> [http://www.ling.upenn.edu/phono\\_atlas/home.html](http://www.ling.upenn.edu/phono_atlas/home.html).



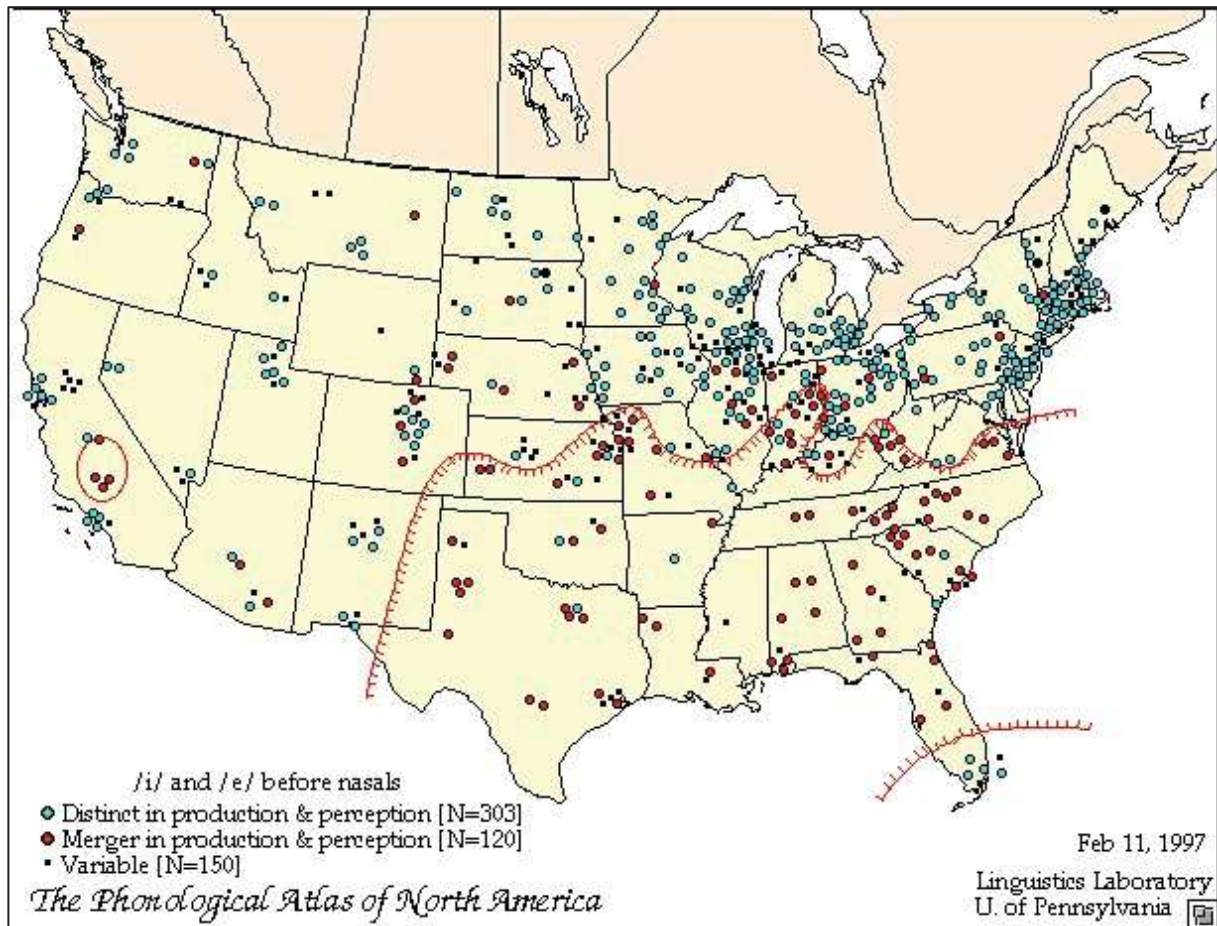


Figure 28 : carte du *merger* KIT/DRESS devant consonnes nasales aux États-Unis (Labov, Ash & Boberg 2006)

Un autre vaste projet de constitution de corpus, qui doit être connu de tout linguiste travaillant sur la langue anglaise, est le projet *ICE*<sup>50</sup> (*International Corpus of English*). Ce projet, initié dans les années 1990, compte aujourd'hui 24 équipes chargées de constituer un corpus « national » ou « régional » de leur variété d'anglais en suivant un protocole de collecte de données et un système d'annotation grammaticale communs. Le projet *ICE* possède des bases de données comparables pour l'anglais parlé aux Bahamas, dans les îles Fidji, à Hong Kong ou encore au Pakistan. Ces corpus nationaux contiennent aussi bien des données orales que des données écrites. Toutefois, nous devons souligner que pour ces corpus, les données sociolinguistiques sur les locuteurs ne sont pas disponibles et l'ensemble des données n'est pas accessible par la communauté des chercheurs.

Ainsi, même s'il est vrai que certaines ambitions du projet *ICE* sont communes au programme PAC, comme nous allons le voir dans la prochaine section de ce chapitre, et même si de nombreux travaux sont fondés sur les données du projet *ICE*, il nous semble difficile de considérer les données de ce projet comme idéales dans la mesure où les chercheurs ne contrôlent pas tous les paramètres liés aux enregistrements. Les chercheurs ne

<sup>50</sup> <http://ice-corpora.net/ice/>.

font qu'hériter de données, quand bien même celles-ci sont tout à fait pertinentes. Or, il nous semble que les chercheurs ne peuvent se permettre, pour la validité scientifique de leurs travaux, de ne pas savoir tout ce qu'il y a à savoir sur la provenance des enregistrements qu'ils utilisent. Le contrôle du chercheur sur les données qu'il utilise doit être total, ou du moins maximal. Notons toutefois que les travaux réalisés au sein de *ICE* nous montrent l'importance de la comparabilité des données et de l'uniformisation des protocoles lorsqu'il s'agit de pouvoir travailler avec plusieurs variétés de l'anglais et de comparer les systèmes phonologiques de ces différentes variétés.

Dans un souci d'économie, et pour éviter des redites contre-productives, nous n'allons pas revenir ici en détail sur tous les corpus auxquels nous avons déjà fait référence dans les chapitres précédents (voir chapitres 2 et 4 notamment). Nous voulons ici souligner que de nombreux corpus, fournissant un portrait global réussi d'une variété spécifique, sont souvent inadaptés à l'analyse sociolinguistique. C'est par exemple le cas du *London-Lund Corpus of Spoken English* (Greenbaum 1988 ; Svartvik 1990) qui, malgré le fait qu'il contient de nombreux registres différents permettant d'observer la langue dans « tous ses états », repose essentiellement sur l'analyse du discours de locuteurs ayant un haut niveau d'études. C'est également le cas du *Spoken Corpus of British English (SCRIBE corpus)* qui, bien qu'il constitue un corpus équilibré, en termes de sexe des locuteurs sélectionnés notamment, ainsi qu'au niveau de la proportion de parole spontanée par rapport à la parole lue (plus formelle et stylisée), ne collecte pas d'informations sociolinguistiques précises sur ses locuteurs.

Une autre limite de certains corpus constitués sur la langue anglaise orale réside dans le fait qu'ils ne sont pas compatibles avec l'utilisation de certains logiciels de traitement, d'analyse ou d'extraction des données. Ils deviennent ainsi beaucoup plus difficiles à « manier » et rendent un travail déjà très chronophage résistant à un certain degré d'automatisation des étapes d'analyse. Aussi nous faut-il parler ici d'un corpus qui a été « amélioré » au fur et à mesure du temps grâce à la mise en place d'outils logiciels successifs permettant plusieurs niveaux complémentaires d'analyse : le *Lancaster/IBM Spoken English Corpus (SEC)*. Navarro (2013 : 156) avançait déjà des arguments pour montrer le bien fondé de la démarche adoptée par le *SEC* : nous les reprenons et les développons ici dans le but de contextualiser les méthodes et les principes propres au programme PAC.

Le corpus *SEC*, constitué de 53 000 mots issus d'un grand nombre d'enregistrements radiophoniques, tente de fournir autant de contextes de parole spontanée que de parole formelle. Il a l'avantage non négligeable, par rapport à d'autres corpus, d'être disponible sous diverses formes : transcription orthographique, annotation prosodique et étiquetage grammatical par exemple. Deux extensions de ce corpus ont vu le jour avec des objectifs différents : *MARSEC (Machine Readable Spoken English Corpus)* et *Aix-MARSEC* (Auran & Bouzon 2003 ; Auran *et al.* 2004). Le premier offre une version digitalisée des enregistrements originaux ainsi qu'un alignement des mots (niveau lexical) avec le signal sonore.

Le second permet la conversion des fichiers d'annotation du *SEC* au format *textgrid*, ce qui garantit leur utilisation dans un environnement de travail privilégié par la communauté des linguistes, à savoir PRAAT (Boersma dans Durand *et al.* 2014). Il offre également la

possibilité d'aligner le signal sonore à d'autres niveaux, c'est-à-dire au niveau du phonème (phonétisation), de la syllabe (syllabisation/syllabation/syllabification) ou des unités intonatives (découpage prosodique). Nous souscrivons aux propos de Navarro (2013 : 157) qui s'interroge sur la nécessité du parti pris théorique qu'implique un étiquetage des facteurs prosodiques et sur la pertinence d'une transcription phonémique automatique sans analyse préalable du système phonémique du (des) locuteur(s). Nous ajoutons que cet exemple de corpus montre que les corpus ne sont jamais plus utiles que lorsqu'ils s'inscrivent véritablement dans une démarche cumulative en permettant à la communauté des chercheurs de participer à leur amélioration et à leur utilisation toujours plus facile et efficace.

À ce sujet, nous pouvons également citer les travaux réalisés pour la constitution du *DECTE (Diachronic Electronic Corpus of Tyneside English*<sup>51</sup>) qui constitue une nouvelle ressource électronique pour l'étude de l'anglais du nord-est de l'Angleterre. Beal *et al.* (dans Durand *et al.*, 2014 : 517- 533) signalent que ce corpus est né de la fusion de plusieurs corpus : le *Tyneside Linguistic Survey (TLS, Strang 1968)*, le *Phonological Variation and Change in Contemporary Spoken English project (PVC, Milroy et al. 1997)* et le *NECTE2 monitor corpus*, dont la constitution est en cours depuis 2007, qui regroupe actuellement 44 entretiens avec 88 locuteurs. Beal *et al.* (2014 : 517) résumant ainsi l'ambition à l'origine de cette démarche :

“[It] aimed to improve access to and promote the re-use of Tyneside recordings from the twentieth century. The resultant corpus was unique from the perspective of other large-scale, web-based corpora in a number of respects. It was designed for wide-ranging free distribution and the integration of numerous levels of annotation (including phonetic/phonological), with the objective of creating the first electronic vernacular corpus that was aligned, part-of-speech tagged, and fully compliant with international standards for encoding text (see Kretzschmar et al. 2006).”

De manière plus générale, nous renvoyons à Durand *et al.* (2014) pour une définition fine et extrêmement documentée de ce qu'est la phonologie de corpus au début du XXI<sup>e</sup> siècle, des méthodes et des outils qui sont au cœur des démarches propres à cette discipline et pour une présentation détaillée de nombreux corpus oraux sur différentes variétés des langues du monde.

En ce qui concerne les variétés qui nous intéressent plus particulièrement dans le cadre de la présente thèse, nous avons pu voir dans les chapitres précédents (chapitres 2 et 4 notamment) qu'il existe des corpus sur l'anglais écossais, l'anglais australien et aussi l'anglais néo-zélandais. Ces corpus sont beaucoup moins nombreux que les corpus consacrés aux variétés britanniques et américaines de l'anglais, et se concentrent souvent sur la variété standard parlée dans ces pays (*SSE, Cultivated Australian English, General NZE*).

---

<sup>51</sup> <http://research.ncl.ac.uk/decte>.

Néanmoins, nombre de ces corpus s'illustre par une méthodologie stricte et efficace, des outils de traitement des données performants et des objectifs extrêmement ambitieux, résultats de réflexions théoriques abouties.

Il nous faut par exemple citer ici le corpus *ACE* (*Australian Corpus of English*) constitué sous l'impulsion de Peters et Collins, et de l'université de Macquarie, pour devenir l'équivalent australien du *LOB* et du *Brown* (voir chapitre 2, 2.3.3.3), et une base de données solide en vue d'études comparatives. Au niveau des corpus oraux, et au-delà des travaux fondateurs de Mitchell et Delbridge (1965), Bernard (1970) ou encore Clark (1989), nous devons mentionner les travaux de Harrington, Cox et Evans (1997). Dans leur ouvrage de référence, ils proposent une étude acoustique approfondie des voyelles de l'*AusE*, et ce à partir d'un corpus de 119 locuteurs (hommes et femmes), identifiés comme locuteurs du *Broad AusE*, du *General AusE* et du *Cultivated AusE* (voir chapitre 3, 3.3.2). Cette étude de corpus est l'une des premières à intégrer l'étude de la variation phonétique, sociale et régionale à la recherche sur l'anglais australien. Elle contribue également à une refonte du système de représentation phonético-phonologique de cette variété d'anglais, commencée dans les années 1970 grâce à certains des travaux précédemment cités.

Nous renvoyons également aux nombreux travaux menés par Cox (voir chapitre 4, 4.2.1) qui exemplifient la tradition australienne de constitution et d'exploitation de corpus de données orales. Nous mentionnerons aussi Fletcher et Stirling (dans Durand *et al.*, 2014 : 562-575) qui présentent les données de l'*Australian Map Task*, issu de l'ambitieux *Australian National Database of Spoken Language* (*ANDOSL*, Vonwiller *et al.* 1996).

Pour ce qui est des corpus oraux disponibles sur l'anglais néo-zélandais, nous tenons d'abord à rappeler le cas particulier de la Nouvelle-Zélande. En effet, comme nous l'avons souligné dans notre introduction ainsi que dans les propos liminaires au chapitre 2, l'histoire et l'évolution de la recherche sur l'anglais néo-zélandais sont intimement liées à l'existence de corpus oraux car le *NZE* est l'une des premières variétés pour laquelle les chercheurs ont disposé d'archives audio exploitables scientifiquement, et la seule variété d'anglais pour laquelle les chercheurs disposent de données orales authentiques des premiers colons venus s'installer en Nouvelle-Zélande.

Le premier chercheur à s'intéresser à l'anglais néo-zélandais pour ce qu'il est, et en particulier à la variation sociale et géographique en Nouvelle-Zélande, est l'anthropologue Donn Bayard. Il collecte, à la fin des années 1980, des données auprès de 144 locuteurs des régions du Southland et de l'Otago (voir chapitre 3, 3.3.2) parce qu'il s'intéresse notamment à la rhoticité variable dans ces régions. Cela fait de son travail la première enquête de grande ampleur, et véritablement linguistique (contrairement à la *Mobile Unit* du projet *ONZE*) menée sur le terrain en Nouvelle-Zélande.

À ses travaux succéderont ceux de Holmes, Vine et Johnson (1998)<sup>52</sup>, de l'université de Victoria à Wellington, qui lancent le projet connu sous le nom de *Wellington Corpus of Spoken NZE* (*WSC*). Entre 1988 et 1994, ils entreprennent de collecter et compiler un million de mots, soit 500 échantillons textuels d'environ 2 000 mots, ainsi que des données orales

---

<sup>52</sup> <http://khnt.hit.uib.no/icame/manuals/wsc/INDEX.HTM>.



publiques (émissions radiophoniques) et privées (enregistrements menés avec des locuteurs à qui il est demandé d'utiliser un discours formel, semi-formel et informel). Le *WSC* est conçu comme la seconde facette du *WWC* (*Wellington Corpus of Written NZE*), ce qui montre la prise de conscience, au sein de la communauté des experts de l'anglais néo-zélandais, de la nécessité de séparer langue orale et langue parlée afin d'étudier chaque facette à l'aune de ses contextes d'utilisation propres et de ses caractéristiques linguistiques spécifiques. Ce corpus a permis notamment de documenter certains des traits phonologiques typiquement néo-zélandais, comme la fusion (*merger*) NEAR/SQUARE (voir chapitre 3, 3.1.1.3 notamment), de mettre en évidence la corrélation entre le profil sociolinguistique des locuteurs et les propriétés de leur « accent », et aussi de révéler l'influence d'autres variétés d'anglais sur certaines catégories de locuteurs néo-zélandais, et par exemple l'influence du *General American* sur les jeunes générations en Nouvelle-Zélande.

Notre travail de thèse doit donc prendre en compte les résultats obtenus à partir de l'analyse de ces différents corpus afin de ne pas partir de zéro et de ne pas « découvrir » ce qui a en fait déjà été découvert et amplement discuté. Nul doute que le travail de phonologie de corpus le plus ambitieux est celui mené actuellement, et depuis longtemps déjà, par l'université de Canterbury. Nous en avons déjà parlé à plusieurs reprises dans les chapitres précédents : il s'agit du projet *ONZE* (*the Origins of New Zealand English project*). Cependant, pour l'instant, nous avons surtout mentionné la *Mobile Unit* qui a servi de base de données aux travaux que nous avons cités dans les chapitres précédents (voir chapitre 2, 2.3.1 notamment). Nous souhaitons ici entrer un peu plus dans les détails des archives historiques colossales que possède ce projet. En effet, il ne possède pas un mais trois corpus distincts pouvant tous être utilisés pour rendre compte de l'émergence et de l'évolution du *NZE*, comme l'indique le nom du projet lui-même. Au-delà de la *MU*, dont nous avons déjà décrit le contenu et expliqué la constitution, il y a l'*Intermediate Archive* et le *Canterbury Corpus*.

Le premier de ces corpus est constitué d'enregistrements réalisés dans les années 1990 avec environ 140 locuteurs nés entre 1890 et 1930. Ces enregistrements proviennent de quatre sources différentes, et donc de quatre régions néo-zélandaises distinctes. Il est considéré comme la « suite » de la *MU*, dont les locuteurs étaient nés entre 1851 et 1910. L'*Intermediate Archive* est censé pouvoir fournir des informations quant à l'évolution de la prononciation néo-zélandaise sur l'ensemble du territoire. Nous avons déjà mentionné les travaux de Langstroff (2006, 2009) sur les voyelles néo-zélandaises, sur lesquels nous reviendrons ultérieurement, qui se fondent sur les données de l'*Intermediate Archive* (voir chapitres 4 et 8).

Le *Canterbury Corpus* est quant à lui un corpus constitué depuis 1994 par les étudiants du Département de Linguistique de l'Université de Canterbury. Il constitue en cela un projet très ambitieux de documentation de l'évolution du *NZE* et repose sur le principe extrêmement astucieux de recourir à la « main d'œuvre » étudiante afin d'avoir toujours à disposition des chercheurs (ou apprentis chercheurs en l'occurrence) disponibles, et compétents, pour recueillir des données. Cette stratégie a pour avantage non négligeable d'assurer la pérennité du projet puisque les étudiants inscrits en linguistique sont sollicités chaque année afin de contribuer au développement du corpus. Cette stratégie a toutefois le

désavantage de faire reposer la constitution du corpus sur un nombre extrêmement grand de contributeurs et, qui plus est, sur des enquêteurs peu ou pas expérimentés. Ceci peut mettre en péril l'uniformisation des données, la bonne qualité des enregistrements, l'uniformité et la précision du protocole, la sauvegarde systématique des enregistrements ou encore l'accès aux informations liées à l'enquête de terrain.

Par ailleurs, l'ambition de ce projet est de travailler avec un corpus équilibré en termes de sexe, d'âge et d'origine socioéconomique. Son objectif est d'étudier la variation sociale et régionale si bien qu'il compte se doter de plusieurs points d'enquête dans la région de Canterbury : Darfield, Christchurch, et sans doute d'autres. Le protocole d'enquête spécifique à ce projet repose sur la lecture à haute voix d'une seule et unique liste de mots connue sous le nom de *New Zealand English wordlist* et sur un entretien d'une demi-heure avec l'enquêteur afin d'obtenir un discours aussi proche du discours naturel que possible (Gordon, Maclagan & Hay 2004). Les ambitions et les principes de ce projet rejoignent certains des objectifs du programme PAC, comme nous allons le voir dans la section suivante, mais les moyens mis en œuvre pour obtenir des données pertinentes et exploitables par les deux projets diffèrent.

#### **5.1.4 Discussion**

Nos remarques sur l'histoire de la linguistique et de la phonologie (5.1.1 et 5.1.2), de même que notre bref panorama des corpus existants et disponibles sur l'anglais, et plus spécifiquement sur l'anglais oral ainsi que sur l'anglais néo-zélandais (5.1.3), ne sont en aucun cas exhaustifs. Toutefois ils nous autorisent à tirer quelques conclusions quant à l'utilisation des corpus en phonologie, quant aux « modes » scientifiques et aux « zones » qui restent inexplorées malgré la profusion contemporaine de corpus. À partir des éléments que nous avons développés jusqu'ici, nous constatons qu'il existe une masse colossale de données sur les langues du monde qui sont organisées en corpus de natures différentes. Nous avons vu que toutes ces données n'ont pas pour autant la même valeur et la même pertinence scientifiques, et que les méthodes utilisées pour récolter et organiser les données sont fondamentales dans la mesure où elles conditionnent la réussite et la crédibilité de l'entreprise dans son ensemble.

Nous avons souligné qu'il existe plus de corpus de données textuelles écrites que de corpus de données exclusivement orales car ces dernières sont plus difficiles à obtenir : elles impliquent de se déplacer sur le terrain et d'interagir, de manière productive, avec des locuteurs natifs de la variété étudiée. Parmi les corpus véritablement oraux, les variétés standards sont les mieux représentées, et notamment les variétés standards britanniques et américaines. Il reste en revanche beaucoup de travail à accomplir pour documenter correctement les variétés dites non-standards, c'est-à-dire les variétés locales ou régionales moins connues, et par exemple celles de centres urbains importants comme Manchester (voir Chatellier en préparation), au Royaume-Uni ou Dunedin, en Nouvelle-Zélande.



De plus, parmi les corpus oraux nationaux, beaucoup n'affichent pas d'ambition comparatiste ou diachronique si bien que ces corpus, qui fournissent un portrait intéressant de la langue à un endroit et à un moment précis, ne peuvent être réutilisés tels quels par la communauté des chercheurs et s'inscrire dans une démarche scientifique véritablement cumulative. D'autres, qui affichent au contraire ces ambitions, n'ont pas les moyens techniques ou logistiques de les concrétiser car les corpus constitués ne sont pas compatibles avec l'utilisation d'outils d'annotation automatiques ou semi-automatiques. L'absence d'alignement de la transcription au signal sonore complet rend par exemple la navigation au sein du corpus beaucoup plus difficile et aléatoire et encourage l'annotation de phénomènes « à la volée », ce qui est loin d'une démarche scientifique systématisée idéale et intellectuellement satisfaisante.

Aussi, les corpus peuvent avoir une « grande valeur patrimoniale et pédagogique », comme l'écrit Navarro (2013 : 159), en ce sens qu'ils peuvent fournir une image concrète d'un état de la langue ou d'un contexte d'utilisation de la langue, mais cela ne suffit bien évidemment pas et ne saurait satisfaire le chercheur dont l'ambition est d'étudier la récurrence de phénomènes précis. Les corpus doivent donc tenter de prendre en compte un maximum de contextes d'utilisation (contextes formels et informels) de la langue, tout en gardant à l'esprit que ces données peuvent faire l'objet d'analyses acoustiques poussées. Par conséquent, les corpus oraux doivent intégrer des contextes spontanés de production et d'utilisation de la langue tout en assurant des conditions qui permettent l'exploitation ultérieure de ces données.

Cette contrainte est presque à élever au rang des dilemmes du linguiste et du phonologue car plus l'accent est mis sur l'exploitabilité des données (bonne qualité d'enregistrement), plus la spontanéité des données est menacée (conversations enregistrées dans des pièces insonorisées peu propices à la convivialité et donc à la détente pour les locuteurs sélectionnés). Labov (1972) a surnommé ce phénomène le « paradoxe de l'observateur » (*observer's paradox*) car l'enquêteur veut pouvoir observer, scruter quelque chose qui doit rester naturel, imprévisible et incontrôlé. Les méthodes adoptées pour constituer un corpus doivent obligatoirement prendre cette dimension du problème en compte. Certains corpus optent pour une observation totalement non-intrusive et récoltent des données dans les moments du quotidien les moins surveillés et les plus ordinaires (dîners, pauses café, sorties), voire à l'insu des locuteurs. Ces corpus dits « écologiques » ont leurs avantages, mais posent également des questions méthodologiques et éthiques importantes (voir chapitre 6, 6.3.2). D'autres corpus se concentrent en premier lieu sur la qualité acoustique des enregistrements quitte à devoir faire des compromis sur la « naturalité » des situations enregistrées.

En conclusion, au moment de présenter la méthodologie pensée et mise en pratique par le programme PAC, nous devons dire ici qu'elle s'inspire de l'ensemble des travaux susmentionnés et, *a fortiori*, des critiques formulées à l'encontre de ces mêmes travaux. En effet, le programme PAC, comme sans doute d'autres projets, a tenté de faire la synthèse de l'ensemble des contraintes à prendre en compte au moment de constituer un corpus de référence. Comme nous allons le voir, le protocole PAC essaie au maximum de s'assurer de la comparabilité et de la naturalité de ses données, et donc de la diversité des contextes

d'utilisation de la langue pris en compte, de la possibilité d'une exploitation sociolinguistique mais également phonético-acoustique de ses données, et enfin de la compatibilité de ses données avec des outils de traitement et d'analyse performants et modernes.

## 5.2 Les apports méthodologiques du programme PAC

Comme nous le précisons dans le titre du présent chapitre, le programme PAC<sup>53</sup> s'intéresse à la phonologie des variétés de l'anglais contemporain, aux usages caractéristiques de ces variétés et à leur structure propre, c'est-à-dire aux systèmes (phonologique, syntaxique etc.) spécifiques de ces variétés. On pourrait penser que le programme PAC est un nouveau venu dans la grande cour des programmes sociolinguistiques contemporains mais il n'en est rien car il bénéficie de l'expérience, et suit l'exemple, d'un programme sociolinguistique et dialectologique reconnu sur le plan international, à savoir PFC (Phonologie du Français Contemporain : usages, variétés et structure)<sup>54</sup>. Néanmoins, suivre l'exemple de PFC ne signifie pas que les ambitions, les principes et les méthodes n'ont pas été adaptés pour pouvoir étudier les spécificités de la langue anglaise orale, bien au contraire. Le programme PAC est une extension du programme PFC et non une copie conforme de ce dernier. Nous souhaitons souligner ici que, toujours pour des raisons d'économie, nous n'allons pas entrer dans les détails sur les données et la méthodologie propres au programme PFC pour nous concentrer sur celles du programme PAC. Bien sûr, là où nous le jugerons pertinent, nous pourrons faire référence aux principes affichés ou aux résultats obtenus par PFC (voir chapitre 7 par exemple), mais pour une présentation approfondie du programme PFC nous préférons renvoyer à Durand, Laks et Lyche (2002, 2009, 2014) et Durand et Eychenne (2004), entre autres ouvrages et articles scientifiques consacrés à, ou fondés sur, la méthodologie PFC.

En préambule à la deuxième section de ce chapitre dans laquelle nous souhaitons présenter, justifier et défendre les principes et les méthodes propres au programme PAC, nous voulons donner un aperçu de ce qu'est PAC à l'heure actuelle. C'est un programme sociolinguistique coordonné par Philip Carr (Université de Montpellier III-Paul Valéry et EMMA EA 741), Jacques Durand (Université de Toulouse II-Le Mirail et CLLE-ERSS, CNRS, UMR 5263), et Anne Przewozny-Desriaux (Université de Toulouse II-Le Mirail et CLLE-ERSS, CNRS, UMR 5263). Il nous semble opportun de revenir ici sur la notion de « programme » en sociolinguistique, comme nous l'avions déjà fait brièvement dans notre introduction. Si nous nous reportons aux définitions proposées par le Trésor de la Langue Française<sup>55</sup>, le terme de programme est à entendre comme l'« ensemble des actions qu'on se propose d'accomplir dans un but déterminé », et par métonymie, « la réalisation de ces actions ». Qui plus est, dans le cadre spécifique de la recherche scientifique, le terme de programme est défini comme un « plan d'ensemble ». C'est sur la base de ces définitions,

---

<sup>53</sup> <http://www.projet-pac.net/>.

<sup>54</sup> <http://www.projet-pfc.net/>.

<sup>55</sup> <http://atilf.atilf.fr/>.

aussi simples puissent-elles paraître, que PAC se définit non pas comme projet mais bien comme programme. En effet, PAC repose sur un ensemble de travaux de recherche variés et complémentaires ayant un objectif clair et commun : en l'occurrence, une meilleure description de la diversité de l'anglais tel qu'il est parlé à travers le monde. PAC n'est donc pas une plateforme d'intentions de recherche sans résultats mais un socle pour la promotion et le développement d'initiatives scientifiques et d'enquêtes de terrain.

De fait, PAC rassemble une quarantaine de chercheurs à travers le monde, et notamment en Europe, au Canada et aux États-Unis. Les données de ce programme ont fait l'objet de la rédaction de quatre thèses de doctorat (sans compter la présente thèse), dont celle de Sylvain Navarro (2013), et d'un éventail de publications scientifiques. À l'heure actuelle, la base de données globale PAC représente 30 points d'enquête (allant de Northbridge en Australie à South Delhi en Inde, en passant par Ottawa au Canada et Cork en Irlande) sur 5 continents (Europe, Océanie, Asie, Amérique du Nord, Afrique), soit approximativement 225 locuteurs sélectionnés et près de 200 heures d'enregistrement exploitées. En comparaison, PFC compte près d'une quarantaine de points d'enquête sur plusieurs continents, et près de 600 locuteurs sélectionnés. Le programme PAC a donc encore de beaux jours devant lui en ce sens qu'il peut et doit se développer et s'agrandir encore afin de devenir une référence incontournable pour l'étude de la langue anglaise orale, comme l'est PFC pour le français oral.

### **5.2.1 Principes, ambitions, objectifs**

Il nous semble opportun maintenant de détailler les principes, les ambitions et les objectifs spécifiques que PAC s'est fixés afin de constituer des corpus de référence exploitables par la communauté des chercheurs en linguistique. Ce faisant, nous souhaitons véritablement montrer le programme PAC « en action » et ainsi permettre une première approche concrète des données du corpus qui nous intéresse en premier lieu, à savoir le corpus PAC Nouvelle-Zélande.

Les objectifs du programme PAC (Carr *et al.* 2004) sont présentés de la manière suivante sur son site internet :

- construire une base de données qui offre une image précise de l'anglais contemporain tel qu'il est parlé à travers le monde, dans son unité et sa diversité (géographique, sociale et stylistique) ;
- mettre à l'épreuve de données authentiques les modèles phonétiques et phonologiques d'un point de vue synchronique et diachronique ;
- intégrer systématiquement la variation à la description phonologique ;
- favoriser la collaboration entre les spécialistes du traitement automatique des langues et les phonologues ;
- fournir des données variées et documentées ainsi que des analyses permettant d'améliorer l'enseignement de l'anglais langue étrangère ;

- et participer, dans la mesure du possible, à la sauvegarde du patrimoine linguistique anglophone en collectant des données de variétés en cours d'évolution.

Comme nous le disions précédemment dans ce chapitre, le programme PAC tente, à travers ses ambitions et ses objectifs affichés, de faire la synthèse de ce qui, selon ses fondateurs et ses chercheurs, fait l'essence d'un corpus pertinent. Aussi, nous voyons bien dans les objectifs énumérés ci-dessus que le programme PAC a une forte assise phonéto-phonologique permettant notamment de mettre à l'épreuve les différents modèles théoriques contemporains en phonologie surtout, mais en phonétique également. Nous voyons aussi que le programme PAC met au cœur de ses investigations l'étude de la variation, sous toutes ses formes, c'est-à-dire aussi bien la variation phonologique, phonétique, géographique, sociale etc., et *a fortiori* une réflexion sur la structure de cette variation. L'ambition concrète est donc bien d'expliquer, de modéliser cette variation et non simplement de la documenter grâce à des données orales enregistrées.

Les dimensions pédagogique et patrimoniale, dont nous parlions précédemment, ne sont ni écartées ni oubliées puisque le programme PAC possède une branche dédiée spécifiquement à l'amélioration de l'enseignement de l'anglais langue étrangère dans les contextes universitaires français et francophone. Cette branche, appelée PAC-EA (PAC-Enseignement de l'Anglais), pose comme principe que l'utilisation de données authentiques récoltées sur le terrain, si elle est systématisée, peut aider les étudiants français et francophones dans la maîtrise de la langue orale, et notamment dans la maîtrise de(s) la phonologie(s) de l'anglais. Cette utilisation peut également les accompagner efficacement vers une meilleure compréhension de l'anglais tel qu'il est parlé à travers le monde.

Le programme PAC s'intéresse également à d'autres locuteurs que ceux que l'on nomme généralement les locuteurs « natifs » de l'anglais. Bolton (2004 : 387-388) note, en reprenant le modèle de Kachru (1992), qu'il existe près de 380 millions de locuteurs de l'anglais dans les sociétés dites « du premier cercle » ou « du cercle intérieur » (*inner circle*), c'est-à-dire les sociétés dans lesquelles l'anglais est la langue maternelle de ses habitants, comme le Royaume-Uni, les États-Unis d'Amérique, l'Afrique du Sud ou encore la Nouvelle-Zélande. La branche initiale, originelle pour ainsi dire, du programme PAC, et donc son protocole d'enquête, ont été créés pour étudier spécifiquement ces locuteurs natifs et ces variétés de l'anglais.

Bolton insiste également sur le fait qu'autant de locuteurs de l'anglais, soit près de 380 millions, appartiennent au cercle dit « extérieur » (*outer circle*), c'est-à-dire celui qui regroupe les pays où l'anglais n'est pas la langue maternelle des habitants mais la langue vernaculaire la plus utilisée, notamment dans l'administration et l'éducation, comme en Inde, au Pakistan, au Nigéria ou encore aux Philippines. Enfin, il note qu'entre 750 et 1 000 millions de locuteurs de l'anglais, soit plus du double, appartiennent au cercle dit « en expansion » (*expanding circle*), c'est-à-dire que ce sont des locuteurs pour lesquels l'anglais est une langue étrangère qui peut néanmoins être utilisée quotidiennement dans des contextes professionnels et pour la communication à l'échelle internationale. Au sein de ce cercle, on compte la plupart des pays européens tels que la France, mais aussi la Chine, le Japon et la

Russie. Afin d'étudier ces locuteurs et ces variétés non natives de l'anglais, le programme PAC a lancé le projet *Interphonology of Contemporary English (ICE-IPAC)* qui vise à intégrer pleinement les variétés non-natives à la recherche en phonologie de corpus sur l'anglais. Nous renvoyons ici à Detey et Kondo (2012) pour une perspective plus approfondie sur les phénomènes étudiés et les méthodes utilisées dans le cadre de l'interphonologie du japonais.

La dimension patrimoniale ne peut, quant à elle, être maîtrisée par le programme PAC car elle découle de son ambition d'établir un portrait de l'anglais tel qu'il est parlé à travers le monde. Ses bases de données peuvent donc être utilisées pour comparer les différentes variétés de l'anglais, pour comprendre la dynamique et le système d'influence des différentes variétés de l'anglais dans le monde ainsi que l'évolution interne de ces variétés. Bref, en s'inscrivant dans la durée et dans l'accumulation de données, le programme PAC intègre nécessairement une dimension comparative, diachronique, évolutive et finalement patrimoniale dans la mesure où elle documente, elle conserve des « états » de ces variétés à différents moments de leur histoire.

Notons que le présent travail de thèse n'est pas le premier à intégrer une dimension comparative puisque le travail de Navarro (2013) reposait déjà sur une comparaison des phénomènes liés à la rhoticité dans les bases de données PAC Lancashire et PAC Boston. Toutefois, notre travail de recherche, qui intègre une dimension comparative (voir chapitre 4) puisque nous avons comparé le *NZE* aux variétés de l'anglais ayant un lien historique avec lui, à savoir notamment l'*AusE* pour lequel le programme PAC dispose de plusieurs bases de données grâce aux travaux de Przewozny (2004), est le premier à intégrer les dimensions diachronique et évolutive. En effet, comme nous l'avons souligné dans l'introduction de la présente thèse mais également aux chapitres précédents, nous nous intéressons à l'évolution interne du *NZE* et notamment au phénomène de rhoticité variable et aux changements vocaliques.

Enfin, nous souhaitons souligner qu'à partir des principes et des objectifs exprimés par le programme PAC, nous comprenons que ses ambitions ne se limitent pas à la phonologie. Or, il nous faut insister sur le fait que ce postulat de départ est rare dans les programmes sociolinguistiques qui adaptent généralement leur méthodologie à un domaine de spécialité précis, et à celui-là exclusivement. Le programme PAC veut faire de ses corpus des outils pour que la communauté des chercheurs en linguistique puisse pénétrer la langue en profondeur à partir de données authentiques recueillies dans un cadre réfléchi et paramétré. Les données PAC sont donc accessibles gratuitement et dans leur totalité aux chercheurs qui en font la demande et souhaitent travailler à l'enrichissement des analyses et des outils du programme. Nous souhaitons mentionner ici les travaux de Likhacheva (2008) et Buscail (2013) qui illustrent bien le fait que les données PAC peuvent se prêter à une exploitation autre que phonético-phonologique, et en l'occurrence syntaxique, sémantique et pragmatique.

Nous comprenons donc que les ambitions affichées par le programme PAC, telles qu'elles sont détaillées sur son site internet, ne constituent pas un recueil de promesses et de vœux pieux mais sont bel et bien à l'initiative de la création de sous-projets dédiés ou de la mise en place de méthodes et de conventions précises, comme nous allons le voir

ultérieurement en ce qui concerne l'accès aux données garanti à l'ensemble de la communauté des chercheurs quelle que soit leur spécialité. Ces principes, ces ambitions, ces objectifs prennent forme dans ce qui fait la colonne vertébrale de tout projet de constitution de corpus, à savoir un protocole d'enquête commun. Nous souhaitons maintenant expliquer les raisons qui sous-tendent le choix des tâches demandées aux locuteurs sélectionnés, ainsi que le principe de sélection de ces mêmes locuteurs.

### **5.2.2 Protocole d'enquête**

Sans grande surprise, étant donné les éléments que nous avons développés précédemment, mais de manière cohérente au vu des objectifs posés ci-avant, la méthodologie adoptée par les chercheurs au sein du programme PAC est inspirée des travaux classiques de Labov (notamment 1966, 1972, 1994, 2001). Elle repose donc, nous l'avons compris, sur la constitution de corpus d'enregistrements, et ce sur la base d'un protocole d'enquête homogène. Pour PAC, comme pour PFC initialement, ce protocole d'enquête s'organise autour de quatre axes : la lecture à haute voix de deux listes de mots centrées sur la phonologie segmentale de l'anglais ; la lecture à haute voix d'un texte permettant non seulement d'approfondir les questions segmentales mais également d'examiner divers aspects de ce qu'on appelle souvent la phonologie post-lexicale (et notamment le phénomène de 'r' de *sandhi* qui nous intéresse dans cette thèse) ; une conversation semi-dirigée (*semi-structured* dans la terminologie anglaise), que nous appelons également conversation guidée, entre l'enquêteur et l'informateur ; et enfin une conversation libre, informelle, entre (idéalement) deux mais parfois trois locuteurs d'un réseau d'amis ou de parents, de préférence en l'absence de l'enquêteur. Ce dernier contexte est crucial puisqu'il donne accès à des types d'interaction linguistique générant le moins d'auto-surveillance et d'hyper-correction possibles, ce qui nous rapproche d'un corpus authentiquement « écologique » (voir 5.1.4). Nous allons y revenir ultérieurement dans ce même chapitre ainsi qu'au chapitre suivant (voir chapitre 6).

Ce qu'il faut retenir ici c'est que pour chaque locuteur sélectionné et enregistré, PAC dispose de quatre contextes d'utilisation de la langue distincts sur un continuum entre parole formelle, contrôlée, stylisée (les listes de mots lues à haute voix qui constituent le registre le plus surveillé par le locuteur lui-même) et parole spontanée (la conversation libre qui constitue le registre le plus proche d'une utilisation non-contrôlée, naturelle de la langue par le locuteur).

#### **5.2.2.1 Les listes de mots**

La première tâche du protocole PAC est donc la lecture à haute voix de deux listes de mots centrées respectivement sur le système vocalique et le système consonantique de l'anglais. Nous tenons à souligner ici que lorsque nous disons que ces listes de mots constituent la « première » tâche du protocole d'enquête, nous faisons référence aux différents



registres, et donc au continuum dont nous venons de parler. En aucun cas nous ne faisons référence à un ordre préétabli dans la soumission des tâches aux locuteurs sélectionnés. De fait, chaque enquêteur a sa propre « technique » pour soumettre les différentes tâches de lecture aux locuteurs et pour engager les deux types de conversation dont nous venons de parler également. Nous verrons ultérieurement (voir chapitre 6) que l'enquête à Dunedin n'étant pas notre première enquête, nous avons pu éprouver différentes techniques et finalement mettre au point un enchaînement des différentes tâches qui nous semble satisfaisant.

Revenons-en aux listes de mots : elles sont composées au total de 192 items. La première liste (voir tableau 26 ci-après), qui est aussi la plus longue, comporte 127 mots censés examiner les oppositions phonologiques vocaliques majeures potentiellement observables dans les différentes variétés de l'anglais connues dans le monde. La seconde, plus courte, est conçue pour observer les oppositions phonologiques consonantiques et comporte 65 mots (voir tableau 27 ci-après). Pour PAC Nouvelle-Zélande, il n'a pas été jugé nécessaire d'ajouter une liste complémentaire dans la mesure où les deux listes initiales permettent déjà de mettre à l'épreuve les particularités de l'anglais néo-zélandais et que cet exercice de lecture est souvent jugé long, voire fastidieux, par les locuteurs.

Néanmoins, le programme PAC laisse la possibilité aux enquêteurs de compléter le protocole s'ils le jugent nécessaire et notamment de rajouter une ou plusieurs listes de mots. C'est ce que Przewozny (2006 : 362) a par exemple fait pour son enquête sur l'anglais australien, et plus spécifiquement sur les différentes réalisations de la voyelle de l'ensemble lexical TRAP. Nous incluons ci-après une reproduction de la liste de mots complémentaire qu'elle a intégrée à son protocole d'enquête (voir tableau 25).

1. beat	11. heed	21. heard	31. plant	41. water	51. getaway
2. boot	12. hid	22. heared	32. grasp	42. sit down	52. tomorrow
3. say	13. head	23. haired	33. giraffe	43. bottle	53. Tasmania
4. so	14. had	24. hade	34. mask	44. time	54. lot of
5. high	15. hard	25. hide	35. catkin	45. train	55. get up
6. how	16. hud	26. hoyed	36. witness	46. letter	56. bitter
7. hay	17. hod	27. hode	37. cutlass	47. knit	57. attitude
8. he	18. hoard	28. howd	38. ten	48. accelerate	58. beauty
9. hoe	19. hood	29. dance	39. tar	49. hitman	59. beautiful
10. who	20. who'd	30. advance	40. star	50. Saturday	60. mutton

**Tableau 25 : liste de mots complémentaire au protocole PAC (Przewozny 2006)**

1. pit	33. bard	65. wait	97. word
2. pet	34. beard	66. weight	98. gourd
3. pat	35. bared	67. side	99. short
4. pot	36. board	68. sighed	100. sport
5. put	37. barred	69. agreed	101. next
6. putt	38. bored	70. greed	102. vexed
7. sea	39. bode	71. brood	103. leopard
8. say	40. bowed	72. brewed	104. shepherd
9. sigh	41. bead	73. fir	105. here
10. sue	42. bid	74. fair	106. there
11. stir	43. bed	75. fur	107. weary
12. steer	44. bad	76. four	108. spirit
13. stairs	45. bard	77. fore	109. marry
14. err	46. pant	78. for	110. Mary
15. far	47. plant	79. nose	111. merry
16. war	48. master	80. knows	112. sorry
17. more	49. afterwards	81. cot	113. story
18. purr	50. ants	82. caught	114. hurry
19. moor	51. aunts	83. meat	115. jury
20. feel	52. dance	84. meet	116. bury
21. fill	53. farther	85. mate	117. berry
22. fell	54. father	86. naught	118. heaven
23. fall	55. row	87. knot	119. leaven
24. full	56. rose	88. doll	120. earth
25. fool	57. rows	89. dole	121. berth
26. fail	58. pore	90. fierce	122. cook
27. foal	59. poor	91. bird	123. soot
28. file	60. pour	92. scarce	124. look
29. foul	61. paw	93. pert	125. room
30. foil	62. paws	94. start	126. pearl
31. furl	63. pause	95. horse	127. peril
32. bird	64. pose	96. hoarse	

**Tableau 26 : liste de mots n°1 du protocole d'enquête PAC**

À partir des deux listes de mots qui constituent le socle commun aux enquêtes PAC, mais également à partir de listes complémentaires comme celle de Przewozny (2006), nous comprenons que l'objectif des listes de mots est bien d'aider le chercheur à établir le système phonologique de chaque locuteur. Elles permettent d'observer, comme nous le disions, les oppositions phonémiques vocaliques et consonantiques majeures, ainsi que les principales variantes allophoniques et diverses contraintes phonotactiques potentiellement présentes dans les différentes variétés de l'anglais.

1. pat	18. rum	35. rubber	52. lap
2. bat	19. run	36. little	53. lab
3. tuck	20. rung	37. middle	54. sack
4. duck	21. lack	38. metal	55. sag
5. carter	22. rack	39. meddle	56. belly
6. garter	23. wet	40. bicker	57. berry
7. fan	24. yet	41. bigger	58. bell
8. van	25. witch	42. degree	59. bet
9. this	26. which	43. decree	60. chutney
10. thick	27. lock	44. betting	61. kidney
11. seal	28. loch	45. bedding	62. grace
12. zeal	29. earthy	46. written	63. graze
13. bishop	30. worthy	47. ridden	64. behave
14. leisure	31. sinner	48. singer	65. anyhow
15. heart	32. simmer	49. stronger	
16. batch	33. singer	50. fat	
17. badge	34. supper	51. fad	

**Tableau 27 : liste de mots n°2 du protocole d'enquête PAC**

Nous constatons surtout que les listes de mots fournissent une aide précieuse pour vérifier si le système des locuteurs est rhotique, non-rhotique, ou même variable, et par conséquent pour mesurer l'influence de cette réalisation/non-réalisation du phonème /r/ sur le système vocalique de la variété étudiée, ou plus précisément sur le système phonologique vocalique du locuteur étudié. Ces listes comptent par conséquent de nombreux mots dans lesquels /r/ apparaît en position de coda de syllabe (voir chapitre 3). La non-réalisation de ce phonème dans cette position par les locuteurs dans les listes de mots est une indication de la non-rhoticité de leur système. Ce n'est pas pour autant une preuve irréfutable de la non-rhoticité de leur système.

En effet, une objection qui est souvent formulée à l'encontre de l'utilisation de listes de mots dans les protocoles d'enquête des programmes sociolinguistiques est que celles-ci ne nous apprennent rien en tant que telles : il faut absolument qu'elles soient mises en perspective grâce à des tâches moins formelles, moins arbitraires, pour être pertinentes. Cet argument n'est selon nous qu'en partie vrai. Il est évident qu'il est scientifiquement (plus) intéressant de confronter les performances des locuteurs dans les tâches de lecture à haute voix, et notamment les listes de mots, aux performances de ces mêmes locuteurs en contexte de parole continue. Nous l'avons vu, ceci tient au fait que chaque locuteur a à sa disposition plusieurs registres de langue adaptés aux différentes situations de communication dans lesquelles il/elle peut se trouver.

Néanmoins, nous voulons insister ici sur le fait que les listes de mots livrent déjà, à elles seules, quantités d'informations essentielles sur le système phonologique des locuteurs. Il est vrai que si un locuteur ne prononce pas les /r/ en coda de syllabe dans les items 11 à 19 de la première liste de mots, cela ne signifie pas nécessairement qu'il ne prononcera pas ces

mêmes /r/ en contexte de lecture continue ou en contexte conversationnel. Ce locuteur peut tout à fait avoir un système variablement rhotique. Toutefois, la lecture des listes de mots nous indique que ce locuteur vise un acrolecte non-rhotique, quand bien même, avec l'étude des autres contextes, il apparaît que son basilecte est, lui, rhotique. Ceci nous indique que notre locuteur a conscience qu'une prononciation rhotique est stigmatisée tandis qu'une prononciation non-rhotique est, elle, connotée positivement. Ce vers quoi tend le locuteur, la variété qu'il vise en quelque sorte, apparaît rétrospectivement au chercheur, grâce notamment à la perspective fournie par l'analyse des autres tâches de lecture et des conversations. La performance en lecture des locuteurs ne peut donc être négligée ou sous-estimée lorsque l'objectif qui doit être atteint par le chercheur est celui d'une description fine et exhaustive du système phonético-phonologique de ces locuteurs.

Prenons un autre exemple : imaginons un locuteur qui, dans la deuxième liste de mots, distingue 25. *witch*, prononcé [wɪtʃ], et 26. *which*, prononcé [mɪtʃ], ou encore 27. *lock*, prononcé [lɒk] et 28. *loch*, prononcé [lɒx]. On poserait qu'au sein du système consonantique de ce locuteur, il existe une opposition phonémique entre /w/ et /m/, et entre /k/ et /x/. Que se passe-t-il si ce même locuteur ne réalise aucun /m/ ou aucun /x/ dans les contextes appropriés dans les autres tâches du protocole ? On peut poser que chez ce locuteur, ces oppositions sont le résultat d'un phénomène d'auto-surveillance en contexte de lecture à voix, mais qu'elles ne sont pas productives dans les registres de parole plus spontanée. On peut également postuler qu'il existe, sur le système de ce locuteur, une influence d'une variété écossaise de l'anglais, dans laquelle l'opposition phonémique entre /w/ et /m/ est caractéristique (Carr 1999), et même une influence du Scots, ce dialecte germanique parlé dans les Lowlands écossaises et dans le nord de l'Irlande, dans lequel l'opposition phonémique entre /k/ et /x/ est documentée (Aitken 1984a, 1984b ; Stuart-Smith 2003).

En somme, les observations faites à partir des listes de mots, même si elles ne sont pas à élever au rang de preuve absolue, fournissent des pistes de recherche pour étudier le reste du système du locuteur. Imaginons qu'un locuteur prononce de la même façon 95. *horse* et 96. *hoarse* dans les listes de mots : on peut postuler, qui plus est avec la garantie de ne pas se tromper, que ce locuteur ne fait pas d'opposition entre les mots des ensembles lexicaux NORTH et FORCE. En effet, si un locuteur ne réalise pas l'opposition dans les listes de mots, il n'y a pratiquement aucune chance qu'il la réalise dans les autres tâches du protocole. En revanche, si un locuteur réalise une opposition dans les listes de mots, cela veut dire que ce locuteur a bien à sa disposition deux phonèmes distincts formant une paire minimale, même si, à la lumière des autres tâches du protocole, il s'avère que la productivité de cette opposition est extrêmement circonscrite. Ceci explique en partie pourquoi le protocole PAC conserve des listes de mots qui fournissent des informations élémentaires sur le système phonologique des locuteurs sélectionnés.

De plus, le protocole PAC tente de limiter les phénomènes d'auto-surveillance et d'hyper-correction en faisant systématiquement lire (et prononcer à haute voix bien sûr) à ses locuteurs les chiffres qui précèdent chacun des mots des deux listes. Ce principe peut sembler insignifiant mais il permet en réalité d'obtenir une prononciation moins, voire pas, surveillée d'une grande gamme de sons de l'anglais. L'ensemble de ces éléments est mis en pratique au

sein du protocole PAC afin d'obtenir un maximum d'items d'un même son, pour ensuite pouvoir comparer ses différentes réalisations.

Revenons-en à la rhoticité : la première liste de mots permet d'examiner les oppositions vocaliques dans divers contextes, comme devant un /r/ final, avec les items 11 à 19 dont nous avons déjà parlé (*stir, steer, stairs, err, far, war, more, purr, moor*), devant un /r/ pré-consonantique, avec les items 90 à 100 (*fierce, bird, scarce, pert, start, horse, hoarse, word, gourd, short, sport*), ou en contexte intervocalique dans les items 109 *marry*, 110 *Mary*, 111 *merry* d'une part, et 114 *hurry* et 115 *jury* d'autre part. Ces séries de mots nous seront d'une grande utilité dans l'étude du système de nos locuteurs, et notamment pour spécifier ce qui se passe chez les locuteurs dont le système est variablement rhotique. Nous verrons que certains contextes d'apparition de /r/ en coda (/r/ suivi d'une frontière de mot *vs.* /r/ suivi d'une ou plusieurs consonnes tautosyllabiques puis d'une frontière de mot par exemple) favorisent la réalisation de /r/ chez ces locuteurs à la rhoticité variable (voir chapitre 7).

Un autre phénomène qui intéresse tout particulièrement le programme PAC est la réalisation des consonnes plosives coronales /t/ et /d/, dont le comportement est très complexe car il peut donner lieu à des réalisations très différentes dans les variétés de l'anglais : *tapping*, aspiration, glottalisation, lénition, etc. Nous voyons que la liste de mots complémentaire utilisée par Przewozny (2006) examine la prononciation de /t/ dans une multitude de contextes, et notamment à la frontière de mots, comme dans les exemples 42. *sit down*, 54. *lot of* et 55. *get up*. La deuxième liste de mots du protocole PAC examine également l'opposition entre /t/ et /d/, notamment dans les contextes réputés propices à l'apparition du *tapping* ou du *flapping*, à savoir dans les mots 44 à 47. Rappelons qu'en anglais néo-zélandais contemporain, le *tapping/flapping* est un phénomène attesté (voir chapitre 3, 3.2.2).

D'autres paires ou séries de mots nous permettront d'examiner des oppositions ou des pertes d'opposition caractéristiques du *NZE*. Par exemple, les mots 1, 2 et 3, 21 et 22, et 42, 43 et 44 nous permettront d'étudier les voyelles d'avant (KIT, DRESS et TRAP) et de voir si, dans certains contextes, l'opposition entre celles-ci est menacée ou tout bonnement inexistante (voir chapitre 8). Les paires 12 et 13, 34 et 35, et 105 et 106 nous permettront d'examiner l'opposition NEAR/SQUARE et, de fait, la potentielle perte de cette opposition chez nos locuteurs. Les mots 58 à 61 (voire 63) nous permettront quant à eux d'étudier l'opposition THOUGHT/NORTH/FORCE chez nos locuteurs. Nous ne pouvons pas ici citer toutes les paires minimales qui sont examinées dans les listes de mots, nous préférons revenir en détail dans les chapitre suivants (et notamment le chapitre 7 consacré à la rhoticité et le chapitre 8 consacré aux voyelles du *NZE*) sur l'exploitation concrète et exhaustive qui peut être faite des listes de mots. Nous ne voulions ici qu'en donner un premier aperçu afin de justifier l'intégration de listes de mots au protocole d'enquête PAC.

Nous souhaitons également ajouter que toutes les oppositions seront considérées avec intérêt et non pas seulement celles qui correspondent à ce qui est dit du *NZE* dans la littérature. Nous ferions dans ce cas une utilisation des listes de mots motivée uniquement par des *a priori* théoriques et par des attentes dictées par les travaux déjà menés sur cette variété. Nous insistons sur le fait que le protocole PAC est conçu pour découvrir de nouvelles

informations sur les variétés étudiées et non pas uniquement pour vérifier celles qui ont déjà été observées. Enfin, il nous semble opportun de souligner que, malgré le caractère contraignant et apparemment arbitraire de la lecture à haute voix de listes de mots, la performance des locuteurs de notre corpus est souvent extrêmement proche de celle qui peut être observée dans les autres tâches, plus spontanées, du protocole, et par exemple les conversations.

#### 5.2.2.2 Le texte lu à haute voix

La deuxième grande « étape » du protocole d'enquête PAC, après la lecture des deux listes de mots que nous venons de présenter, est la lecture à haute voix d'un texte intitulé *Christmas interview of a television evangelist*, qui est présenté ci-après (voir tableau 28) :

#### *Christmas interview of a television evangelist*

*If television evangelists are anything like the rest of us, all they really want to do in Christmas week is snap at their families, criticize their friends and make their neighbours' children cry by glaring at them over the garden fence. Yet society expects them to be as jovial and beaming as they are for the other fifty-one weeks of the year. If anything, more so.*

*Take the Reverend Peter 'Pete' Smith, the 'TV vicar' who sends out press releases in which he describes himself as 'the man who has captured the spirit of the age'. Before our nine a.m. meeting at his 'media office' on Crawshaw Avenue, South London, he faced, he says, a real dilemma. Should he make an effort 'to behave like a Christian'-throw his door open, offer me a cup of tea-or should he just play it cool, study his fingernails in a manner that showed bored indifference and get rid of me as quickly as possible? In the end, he did neither.*

*'As a matter of fact, John', he says in a loud Estuary English twang, 'St Francis said, 'At all times preach the gospel and speak whenever you have to'. But hey, he didn't mean 'Be on your best behaviour and be happy all the time'. I could have been extra-polite to you, but the real me would have come out as I was talking. You cannot disguise what you are.'*

*'And what are you then, Pete?'*

*'Well, I'm a Christian, John. I've been one since I was fourteen. And I know for sure that Christianity will be judged more on who you are rather than what you have to say about it. Many church leaders don't appear to understand this. They think we can only be really Christian when we are ramming the doctrine of the Creation down people's throats. But if you try to force-feed people they get sick of it and think you're a pain. It's seen as the job of a Christian leader to wear a dog-collar and dress in purple and always be talking about the real meaning of the New Testament. In reality, that turns people right off!'*



*In many ways, 'Pete' Smith looks exactly how you'd expect a high-profile, born-again Christian to look: tall, handsome, clean-cut and evenly sun-tanned. He has those scarily white teeth that TV evangelists tend to have, and he doesn't wear a dog-collar. In fact, when doing his various religious programmes on Sunday mornings, he has been known to wear a black leather jacket instead, in casual mode. Today, the look is more business-like: metal-rimmed glasses, a grey suit, a blue open-neck shirt, and fashionable black shoes with large buckles. Smith is forty-four but he looks a mere twenty-four.*

*During the whole interview, there wasn't any talk of the poor or the needy but only of his forthcoming trip to China in February and the masses waiting for his message there. I ventured a few questions relating to the charity trust he founded some ten years ago and which, it is generally agreed, employs eight hundred staff and runs schools, hospitals and hostels around the world. And what about the gambling organization he has been willing to advise? Is that a temporary activity or might it be true that he has accepted to be paid to sit on its Board of Directors? Which side is religion on these days? Does money matter? It was as if I had launched a few missiles in his direction. He just sighed in answer: 'I'm only human, John. God knows I do my best and often fail, But it's no skin off my nose if our enemies sneer at some of the good work we do. Truth will out.'*

**Tableau 28 : texte du protocole d'enquête PAC**

Ce texte est en fait adapté d'un article de presse et a été grandement modifié par Brulard, Carr, Durand et Honeybone afin d'inclure un certain nombre de cibles phonologiques précises, et notamment des contextes de 'r' de *sandhi* (*on Crawhsaw Avenue, as a matter of fact, China in February*) puisqu'il s'agit d'observer les phénomènes caractéristiques de la chaîne parlée et donc de la phonologie post-lexicale. Ce texte permet également de confronter les observations faites à partir des listes de mots à de nouvelles observations à partir d'un contexte différent : en effet, même si, avec ce texte, nous nous trouvons toujours dans un contexte assez formel de lecture à haute voix, les locuteurs qui exécutent cette tâche s'attachent souvent à fournir une lecture fluide du texte et sont donc généralement moins soucieux de leur prononciation en tant que telle. Ce contexte, souvent, donc, moins contrôlé, risque moins de créer des phénomènes d'auto-surveillance ou d'hyper-correction. Il peut alors livrer une image plus fidèle du système phonologique du locuteur étudié que les listes de mots.

Qui plus est, les locuteurs recrutés pour les enquêtes PAC n'ayant pas de connaissances en linguistique ou en phonologie, il leur est généralement impossible de repérer que certains des mots du texte appartiennent aux mêmes ensembles lexicaux que d'autres mots utilisés dans les listes de mots, ou même que certains mots réapparaissent tout simplement. Ainsi, le texte permet de comparer notamment les réalisations vocaliques entre les deux tâches et permet potentiellement d'extraire les valeurs formantiques des voyelles prononcées par les locuteurs à partir d'un contexte formel mais globalement moins contrôlé. Les voyelles prononcées dans le texte sont donc souvent propices à une étude phonéto-acoustique (voir chapitre 8).

Par ailleurs, il nous faut insister sur le fait que le texte constitue en quelque sorte le seul script dont dispose l'enquêteur sur le terrain, puisque les tâches qui restent (à part les listes de mots bien sûr) sont les deux contextes conversationnels pour lesquels l'enquêteur ne peut strictement rien prévoir. Il est en effet difficile de faire dire quelque chose à quelqu'un, qui plus est mot pour mot. Par conséquent, on imagine difficilement l'enquêteur pousser un locuteur à produire un contexte potentiel de 'r' de *sandhi*. Le texte offre la possibilité aux chercheurs, et à l'enquêteur d'abord, de disposer d'une multitude de contextes phonologiques et, parfois, certains des phénomènes produits dans ces contextes ne sont observables que dans le texte et nulle part ailleurs.

Revenons aux phénomènes de la phonologie post-lexicale que le texte permet de mettre en lumière et d'étudier : nous avons parlé du 'r' de *sandhi*. Le texte propose en effet 14 sites potentiels de 'r' de liaison et 3 sites potentiels de 'r' intrusif. Au-delà de l'étude de la réalisation ou non de ces liaisons, le texte permet d'étudier les contextes gauches et droits de ces sites de liaison et ce, avec à disposition des informations cruciales en ce qui concerne le système phonologique vocalique des locuteurs (fournies notamment par les listes de mots justement). De plus, le texte permet d'évaluer l'influence de certains phénomènes prosodiques sur la réalisation de la liaison, et notamment l'influence potentielle du rythme de lecture, des pauses et des hésitations, ou encore l'importance de l'accent lexical et de l'accent phrastique. Nous reviendrons en détail au chapitre 7 sur la rhoticité et sur les phénomènes qui y sont liés, à savoir le 'r' de *sandhi*. Nous montrerons, concrètement, comment le texte peut être utilisé pour tirer des conclusions quant à ces phénomènes chez les locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande. Nous verrons que les conclusions de Navarro (2013) sur ce sujet, et en particulier sur le 'r' de *sandhi*, seront globalement confortées par nos données, et par exemple l'influence des pauses et des hésitations sur la non-réalisation du 'r' de *sandhi*.

En ce qui concerne des phénomènes présentés dans la littérature (voir chapitre 3) comme « typiquement » néo-zélandais, le texte offre la possibilité d'étudier les *HRT* (chapitre 3, 3.4.1) ainsi que les réductions vocaliques dans les formes faibles des mots grammaticaux en contexte de parole continue (chapitre 3, 3.4.3). L'anglais néo-zélandais est en effet réputé plus syllabique qu'accentuel de par sa tendance à la non-réduction des voyelles dans ces formes faibles. En ce qui concerne les phénomènes consonantiques, le texte permet d'étudier la réalisation du phonème /t/ et le phénomène de *tapping/flapping* attesté en *NZE*, tout particulièrement aux frontières de mots (*At all time*).

Enfin, et cela nous renvoie à ce que nous disions sur la compétence orthographique des locuteurs recrutés pour les enquêtes PAC (voir plus haut, 5.1.3), le texte permet d'intégrer une réflexion sur l'influence potentielle de la compétence orthographique des locuteurs sur la production de certains phénomènes, et plus globalement sur leur compétence phonologique. De nombreux travaux se sont en effet penchés sur les liens entre ces deux dimensions et il a été par exemple démontré que la compétence orthographique a bel et bien un impact sur la liaison en français (Durand & Lyche 2008). Cet impact peut concerner bien sûr la réalisation du 'r' de *sandhi* en anglais, mais également d'autres phénomènes comme la réalisation du /h/ en position d'attaque de syllabe (et plus généralement en position initiale de mot), ou encore la réalisation du digraphe <wh>.

### 5.2.2.3 Les conversations

Comme nous venons de le mentionner dans la section précédente, et donc contrairement au texte, il n'y a pas de script précis pour les contextes conversationnels et surtout pas pour la conversation libre. En effet, prévoir une conversation dite « libre » serait totalement paradoxal et par conséquent contre-productif. Néanmoins, certaines informations sont nécessaires à l'enquêteur pour établir une fiche de renseignements aussi précise que possible sur le locuteur recruté et nous allons y revenir instamment. Aussi, la conversation dite « guidée » ou « formelle » se structure-t-elle souvent autour de questions élémentaires en ce qui concerne les origines du locuteur, sa vie professionnelle et personnelle, sa vie familiale, ses passions et ses projets.

Nous tenons à insister ici sur le fait que les conversations, guidée et libre, ont été envisagées par les fondateurs du programme PAC comme un « prétexte » pour faire « parler » les locuteurs, c'est-à-dire pour libérer la parole, plus ou moins spontanée, des locuteurs. La conversation guidée ne doit donc en aucun cas devenir un « interrogatoire en règle » des locuteurs afin de leur soutirer les informations nécessaires à l'établissement des fiches de renseignement. Il est clair que pour les enquêteurs et les chercheurs du programme PAC, mieux vaut ne pas savoir la date de naissance exacte du père d'un locuteur plutôt que de créer une atmosphère désagréable et mécanique pour la conversation guidée, tout sauf propice à la libération de la parole du locuteur sélectionné. On peut y voir là une des concessions faites par le programme PAC à l'« écologie » de ses données, c'est-à-dire à la préservation d'un contexte naturel et agréable.

Notons malgré tout, et nous parlons d'expérience, qu'il est tout à fait possible de poser des questions précises à un locuteur sur sa vie, et ses expériences professionnelles par exemple, en dehors de l'enregistrement, que ce soit par téléphone, par courrier électronique, ou à la suite de la réalisation du protocole. C'est ce que nous avons souvent fait nous-même afin de compléter les fiches de renseignement sur nos locuteurs. Il s'avère d'ailleurs qu'un locuteur avec lequel nous avons pu réaliser le protocole en entier dans de bonnes conditions sera plus enclin à nous livrer ensuite les détails spécifiques de sa vie, et notamment des informations sur d'autres membres de sa famille, que lors de la conversation guidée et donc de l'enregistrement du protocole en tant que tel. Nous reviendrons sur la mise en pratique concrète du protocole au prochain chapitre (chapitre 6) lorsque nous présenterons les détails de notre enquête à Dunedin.

Pour ce qui est de la conversation libre, nous l'avons déjà dit, il s'agit pour l'enquêteur de permettre à l'informateur qu'il enregistre de s'entretenir avec un proche (collègue, ami, membre de la famille) pendant au minimum une dizaine de minutes afin de recueillir la parole spontanée, naturelle, quotidienne de ce locuteur et compléter ainsi l'éventail de « styles » que le protocole PAC permet déjà de constituer pour chaque locuteur. Quand cela est possible, la conversation libre est enregistrée en l'absence de l'enquêteur afin de garantir au maximum l'intimité entre les locuteurs, ce qui va leur permettre de s'exprimer sans contraintes et sans contrôle.

Il est parfois difficile d'obtenir ce type de conversation libre car les locuteurs qui viennent pour être enregistrés n'ont pas toujours un proche disponible en même temps pour réaliser cette tâche. Certains locuteurs n'ont parfois pas envie d'impliquer des membres de leur famille ou des amis dans les enquêtes si bien qu'il arrive que l'enquêteur doive également mener la conversation libre. Dans ces cas-là, il appartient à l'enquêteur de signifier au locuteur que l'atmosphère change et que la conversation se veut plus détendue. Il est alors souhaitable de proposer une pause avant la conversation libre, de changer éventuellement de lieu et d'orienter les questions vers d'autres sujets, par exemple, ou de laisser au locuteur l'initiative des thèmes de discussion.

Nous tenons à souligner ici que le travail de l'enquêteur est essentiel, et souvent délicat, car il ne s'agit pas de simplement s'asseoir et discuter avec un inconnu. L'enquêteur doit donner cette impression de naturel, de décontraction à l'informateur, mais l'enquêteur aura bien évidemment tout préparé et répété à l'avance afin de garantir des conditions optimales d'enregistrement et la fluidité des conversations notamment. L'enquêteur doit être réactif dans la conversation afin que le locuteur se sente à l'aise pour s'exprimer, et pourquoi pas se livrer. L'enquêteur doit également éviter les blancs, les problèmes techniques ou autres événements qui pourraient décourager le locuteur et le faire renoncer à participer à l'enquête. L'équilibre à trouver pour mener au mieux une enquête, et donc des enregistrements, est périlleux car il faut s'investir sans faire de l'ombre au locuteur dont la parole est la seule qui soit pertinente scientifiquement. Il faut être préparé sans pour autant renoncer au spontané, à l'imprévu, qui peut donner lieu à des choses tout à fait cruciales lors des conversations. Il faut également penser au bien-être du locuteur enregistré sans oublier de prendre en compte les conditions, notamment acoustiques, d'enregistrement qui doivent être suffisamment bonnes pour que l'enregistrement soit ensuite exploitable.

Cela explique pourquoi certaines enquêtes, comme l'enquête PAC Boston, ne disposent que d'un petit nombre de conversations véritablement libres. Les enquêtes qui sont menées à l'heure actuelle, ou du moins qui ont été menées récemment, comme notre enquête à Dunedin, ont bien sûr bénéficié de l'expérience acquise par les enquêteurs lors des enquêtes précédentes (Viollain 2010), et parfois des « erreurs » qui ont été commises ou des échecs qui ont été essuyés. Comme nous le verrons au chapitre suivant (voir chapitre 6), le corpus PAC Nouvelle-Zélande compte autant de conversations libres que de locuteurs recrutés pour l'enquête, ce qui est une réussite bien sûr mais également la preuve du bénéfice concret qu'apporte le travail collectif et cumulatif.

Nous voulions ici rappeler les principes élémentaires qui permettent aux enquêteurs du programme PAC de mener deux types de conversation distincts avec les locuteurs recrutés pour leurs enquêtes sur le terrain. Dans la mesure où les chercheurs du programme PAC n'ont pas toujours le loisir de rappeler ces principes dans les différents articles ou travaux qu'ils publient, il nous a semblé que la présente thèse, reposant exclusivement sur les données issues d'une enquête menée dans le cadre du programme PAC, était un lieu tout à fait approprié pour entrer dans ces détails.

### 5.2.3 Sélection des informateurs

Maintenant que nous avons décrit et justifié les choix du protocole spécifique au programme PAC, il nous semble opportun de parler des locuteurs à qui il a été demandé d'effectuer les tâches présentées ci-avant. En effet, la réussite d'une enquête dépend bien évidemment du protocole en lui-même mais aussi, et surtout, de la capacité de l'enquêteur à le mettre en action rigoureusement et à faire en sorte que la chaîne qui lie le travail sur le terrain à l'interprétation des données soit ininterrompue et cohérente. Un maillon crucial de cette chaîne est le locuteur. Le choix des locuteurs qui vont participer à une enquête est donc une étape décisive. Il est une évidence qu'il faut par conséquent rappeler : les travaux du programme PAC, et de bien d'autres programmes, n'existeraient pas sans la bonne volonté et la coopération de nombreux locuteurs à travers le monde qui acceptent de participer à nos enquêtes et d'être enregistrés. Toutefois, même s'il est vrai que la bonne volonté et la confiance comptent beaucoup, ce ne sont pas les critères qui permettent aux enquêteurs du programme PAC de recruter leurs locuteurs.

Pour les enquêtes PAC, le critère numéro un, si l'on pose une sorte de hiérarchie de critères, est, de manière assez évidente, que les locuteurs appartiennent à la communauté linguistique sur laquelle porte l'enquête. Dans le cas de PAC Nouvelle-Zélande, les locuteurs devaient être nés ou avoir grandi et passé la majeure partie de leur jeunesse à Dunedin ou dans sa banlieue proche pour être pris en compte dans l'étude. Les locuteurs vivant dans une autre ville ou dans une autre région au moment des entretiens n'étaient donc pas éliminés d'office du corpus, même si pour notre enquête, ce cas de figure ne s'est pas présenté (voir chapitre 6). Lorsque nous parlons d'« avoir grandi » dans la zone étudiée, nous considérons que les locuteurs doivent être arrivés au plus tard à l'âge de 7 ou 8 ans, c'est-à-dire lorsque la scolarité commence véritablement pour les enfants et que donc l'insertion sociale et linguistique est effective (voir chapitre 9 également).

Le deuxième critère de recrutement qui s'impose de lui-même, étant donné le protocole d'enquête, est que les locuteurs aient les compétences suffisantes en lecture pour effectuer les différents exercices et un minimum d'aisance à l'oral pour échanger avec l'enquêteur. Par là-même, les enquêtes PAC ne comptent pas de locuteurs analphabètes qui ne sauraient ni lire ni écrire. Il faut souligner que dans la majorité des pays dans lesquels les enquêtes PAC sont menées, les taux d'alphabétisation sont extrêmement élevés. Toutefois, certains locuteurs présentent parfois des difficultés (dyslexie, appréhension à l'idée de lire à haute voix, déficit de concentration etc.) si bien que les enregistrements sont souvent incomplets avec ces locuteurs. Nous renvoyons à Lyche (2011) et Durand et Lyche (2013) pour une discussion d'une enquête de type PFC ou PAC avec des locuteurs peu ou non alphabétisés.

Cela ne veut pas dire que les enregistrements réalisés avec ces locuteurs ne pourront pas être utilisés à certaines fins, même s'il faut reconnaître que ces locuteurs sont souvent écartés des corpus finaux. Pourtant, épistémologiquement, la situation dyadique, c'est-à-dire l'échange, la conversation entre deux personnes, est à la racine de la communication humaine, et qui plus est, de l'apprentissage du langage. L'étude des enregistrements réalisés avec des

locuteurs n'ayant pas pu, pour une raison ou pour une autre, effectuer les tâches de lecture peut tout à fait livrer des éléments fondamentaux quant à l'utilisation effective du langage par ces locuteurs et quant à leur basilecte, grâce exclusivement aux contextes conversationnels.

Aussi, la sélection faite au sein du programme PAC n'a-t-elle rien à voir avec la sélection effectuée par un programme comme *TELSUR* dont nous avons parlé précédemment (voir 5.1.3). Pour ce projet en particulier, mais de manière plus générale pour les travaux menés par Labov, tous les locuteurs de la communauté peuvent être potentiellement recrutés, et ils le sont de manière aléatoire. Cette stratégie vise à constituer efficacement un échantillon de référence, c'est-à-dire un corpus qui soit en fait une image réduite, une sorte de miniature, de la communauté linguistique globale. Le programme PAC a également pour ambition de constituer des échantillons de référence mais n'applique pas du tout les mêmes méthodes pour y parvenir.

Tout d'abord, PAC fonctionne à partir de corpus restreints, soit environ une douzaine de locuteurs par localisation étant donné que, contrairement aux enquêtes purement sociolinguistiques, PAC étudie la totalité du système phonético-phonologique propre à chaque locuteur du corpus. En ajoutant à cela que PAC a pour objectif de constituer une base de données de transcriptions orthographiques et de codages à partir des enregistrements pour chaque localisation, le processus d'analyse des données est long et minutieux. Un corpus restreint offre donc la possibilité de traiter toutes les données en détail et de conserver une approche à la fois quantitative et qualitative dans leur interprétation. Nous soulignons cependant que la constitution de corpus restreints n'est pas un principe obligatoire, bien au contraire, mais l'ampleur de la tâche est telle, entre la constitution d'un corpus sur le terrain, sa transcription orthographique systématique et son annotation en profondeur pour divers phénomènes phonético-phonologiques, que la plupart des corpus PAC sont en effet des corpus restreints. Les enquêtes PAC constituent donc des enquêtes à la fois dialectologiques, parce qu'elles cherchent à documenter des formes régionales, des variations et des phénomènes qui pourraient être en train de disparaître de la langue, et sociolinguistiques, dans la mesure où elles se concentrent sur la morphosyntaxe, la phonologie et les facteurs extralinguistiques qui peuvent être à l'origine de certaines variations, ainsi que sur la récurrence de certaines formes dans le discours des locuteurs d'une région prédéfinie.

L'essence du programme PAC peut donc être qualifiée de « variationniste », si l'on considère l'analyse que formule Kerswill (2010 : 224) de la distinction entre dialectologie et sociolinguistique variationniste :

“In both, strict criteria for speaker selection are set, with some notion of ‘nativeness’ being significant; for dialectology, speakers must be as local as possible with a low level of education in order for the ‘true’ dialect to emerge (see Chambers and Trudgill, 1998:29 for discussion); for variationists, speakers should have spent most of their years, especially the early ones, in the location (though practice varies). They differ in that dialectology considers only geographical space, in order to examine better the spread of a feature, while variationism operates at the community level – social space, in other words. In many respects, the two disciplines can now



be seen as modelling complementary sides of the same reality (Trudgill, 1992; Britain, 2004), and their combination increases the explanatory power of each.”

Ensuite, les locuteurs pour les enquêtes PAC sont recrutés sur le principe du « réseau », c'est-à-dire qu'ils appartiennent à un cercle plus ou moins proche de l'enquêteur. Il s'agit par là de mettre à profit la relation de confiance qui existe entre le locuteur et l'enquêteur afin d'aboutir à des enregistrements qui soient au plus proche de la manière naturelle et spontanée de parler du locuteur au quotidien. Pour ce faire, l'enquêteur commence par s'entretenir avec les gens qu'il connaît bien personnellement et peut profiter ensuite de leurs diverses connections familiales (parents, grands-parents, enfants, frères et sœurs) ou amicales. Cette stratégie permet à l'enquêteur de ne jamais être vraiment considéré comme un étranger au sein de la cellule familiale et assure également un meilleur échantillonnage en termes générationnels et socioculturels. En effet, il est primordial pour la validité de l'enquête que le corpus de locuteurs soit constitué d'un nombre à peu près équivalent d'hommes et de femmes, de générations différentes (20+, 40+, 60+), et de milieux socio-économiques divers. Cette technique de sélection, inspirée des travaux de Milroy (1987) sur les réseaux denses, a fait ses preuves pour les enquêtes PAC menées jusqu'à présent (Durand, Laks & Lyche, 2003 : 28-30).

Soulignons cependant que même si le recrutement repose principalement sur ce principe, cela n'empêche pas d'autres techniques de sélection ou d'approche des locuteurs, dites « hors réseau », si cela s'avère nécessaire. Par exemple, si le réseau de l'enquêteur n'est pas assez dense et s'il ne permet pas de recruter suffisamment de locuteurs pour les besoins de l'enquête, d'autres stratégies de recrutement peuvent être mises en place, comme cela a été le cas à Boston en octobre 2009 (voir Viollain 2010). Il s'agit alors de cibler un lieu précis de la ville (école, caserne de pompiers, commissariat, dispensaire, foyer) qui attire un certain type de population (classe moyenne ou classe ouvrière par exemple) et où l'on est sûr de trouver des gens qui ont le temps de réaliser les tâches nécessaires au protocole (gardes, permanences ou autres, impliquant des temps d'attente plus ou moins longs).

Cette stratégie peut permettre de compléter l'échantillon (avec des tranches d'âge ou des origines socio-économiques différentes) mais elle comporte certains risques : l'enquêteur étant alors un inconnu, il lui est souvent plus difficile d'obtenir des conversations riches et fluides avec un locuteur qui se sente à l'aise. Lors de ces enregistrements particuliers, il est également difficile de garantir un bon environnement acoustique, si bien que certaines concessions doivent souvent être faites en ce qui concerne la qualité des enregistrements et, par conséquent, leur exploitation ultérieure. Enfin, dans certains lieux, comme les foyers sociaux ou les commissariats, où les gens se rendent pour trouver un abri, de la nourriture ou des solutions à leurs problèmes, les locuteurs potentiels ne sont pas toujours à même ou désireux de parler à des étrangers et de s'étendre sur leur vie, sur ce qu'ils font là etc. Aussi, même si le programme PAC garantit, entre autres choses, l'anonymat de ses locuteurs (grâce notamment à un formulaire de consentement, voir annexes A), cela ne suffit pas toujours à libérer les locuteurs et à les convaincre de participer à nos enquêtes. L'enquêteur doit donc

être préparé à essayer de nombreux refus s'il a recours à cette technique de recrutement. En cela, la stratégie du réseau est pour ainsi dire plus fiable. C'est sur cette stratégie qu'a d'ailleurs reposé la sélection des locuteurs à Dunedin, et nous y reviendrons au prochain chapitre (voir chapitre 6).

### 5.3 Les outils propres au programme PAC

Nous avons tenté, dans la section précédente, de détailler les ambitions et les principes propres au programme PAC et de justifier les choix méthodologiques mis en place pour y répondre. Nous espérons ainsi avoir montré les apports méthodologiques du programme PAC par rapport à d'autres projets sociolinguistiques ou à d'autres corpus oraux, notamment en ce qui concerne son protocole d'enquête et la comparabilité des données qui est au cœur du programme.

Il s'agit maintenant de passer à l'étape suivante dans le traitement des corpus constitués pour le programme PAC, c'est-à-dire à l'annotation, à l'analyse et à l'interprétation des données recueillies. Dans cette énorme tâche de « décorticage » et d'exploitation des données, PAC utilise un certain nombre d'outils, notamment logiciels. L'outil fondamental choisi par les chercheurs PAC (Durand & Pukli 2004) pour participer à la constitution d'une grande base de données d'enregistrements transcrits et codés pour divers phénomènes lexicaux et post-lexicaux, qui soit exploitable par le plus grand nombre de chercheurs en linguistique ou dans d'autres domaines, est le logiciel PRAAT<sup>56</sup> (Boersma & Weenink 2013).

PRAAT n'est pas le seul logiciel qui permette de traiter des données orales, bien au contraire, comme le signale Birch (dans Durand *et al.*, 2014 : 47) :

“The second factor that explains the increase of corpus-based research in the discipline is the development of tools that facilitate the analysis and the annotation of large amounts of language data (e.g. taggers and parsers for PoS tagging) (see e.g. Valli and Véronis 1999 and 2000; Véronis 1998 and 2000), automatic speech recognition (ASR) for segmental annotation and alignment (see Cucchiarini and Strik, this volume), and various custom-built database tools designed to analyse large datasets (see e.g. Phon and Phonbank Rose and MacWhinney, this volume). CLAN and Emu (John and Bombien, this volume).”

Cependant, PRAAT est l'un des outils les plus fréquemment utilisés au sein de la communauté des linguistes travaillant à partir de grands corpus oraux. Nous allons voir brièvement pourquoi.

---

<sup>56</sup> <http://www.praat.org/>.

### 5.3.1 Un environnement de travail : PRAAT

Ce logiciel, qui permet d'aligner manuellement au signal sonore la transcription orthographique correspondante ainsi que différentes « strates » (tires) d'annotation, est utilisé par la plupart des grands projets phonologiques dans le monde. Ce logiciel est donc devenu en quelques années une référence au sein de la communauté linguistique et il est par conséquent cohérent que le programme PAC ait choisi cet outil comme base pour le traitement de ses données. En cela, le programme PAC garantit déjà la diffusion de ses analyses et l'exploitabilité de ses données à la communauté des chercheurs au sens large du terme.

Nous soulignons que PRAAT est largement utilisé par les chercheurs dans notre domaine aussi parce que nous n'avons pas l'intention ici de détailler l'utilisation de ce logiciel. Il existe en effet de nombreux ouvrages qui permettent de comprendre et de maîtriser les principes d'utilisation de PRAAT (Boersma 2014, ou le manuel PRAAT en ligne par exemple), et nous n'avons pas la prétention de pouvoir fournir description ou présentation plus exhaustive ou plus pertinente. Par conséquent, nous nous contenterons de détailler ici les avantages majeurs que permet l'utilisation de PRAAT dans le cadre des travaux du programme PAC :

- PRAAT est un programme « freeware » disponible en téléchargement libre et régulièrement mis à jour (ce qui, comme nous le mentionnions dans l'introduction de ce chapitre, n'est pas si fréquent) ;
- il peut être installé sur les principaux systèmes d'exploitation (Microsoft Windows, Macintosh OS, Linux, Unix, etc.) ;
- il permet de nommer, de segmenter (création manuelle d'intervalles qui permettent de « naviguer » au sein de l'enregistrement et par exemple d'une longue conversation) et d'annoter (transcriptions et codages) des données orales de diverses manières ;
- il permet la visualisation du spectrogramme pour la transcription ou le(s) codage(s) et donc la vérification concrète de certaines analyses auditives ;
- il permet des analyses acoustiques et phonétiques au niveau segmental et suprasegmental (formants, VOT, « pitch » (F0) et intensité) ;
- il peut être utilisé pour synthétiser de la parole ;
- il permet d'extraire des séquences sonores choisies sous différents formats (.wav ou .mp3 par exemple) ;
- il permet de manipuler et modifier le signal sonore (anonymisation, filtres, modification des contours intonatifs etc.) ;
- et il permet l'écriture de scripts afin d'effectuer certaines tâches automatiquement.

Nous aurons à maintes reprises l'occasion, dans les chapitres à venir, de montrer l'utilisation qui est faite de PRAAT pour les enquêtes PAC, et plus particulièrement pour notre enquête à Dunedin, grâce à des captures d'écran des fenêtres PRAAT utilisées pour nos travaux. Nous choisissons donc de nous arrêter ici en ce qui concerne la description et la justification de l'utilisation de PRAAT au sein du programme PAC. Notre description

permettra au lecteur de comprendre la structure des fichiers d'annotation qui accompagnent les fichiers sonores de notre enquête (voir annexes électroniques).

### 5.3.2 La transcription orthographique

La première étape que permet PRAAT dans le traitement des données orales est, comme nous l'avons dit précédemment, la transcription orthographique effectuée manuellement. Cette transcription orthographique apparaît dans la première tire d'annotation des enregistrements sous PRAAT. C'est ce que montre la capture d'écran de la conversation guidée avec l'un des locuteurs de notre enquête à Dunedin (voir figure 29 ci-dessous). Nous voyons clairement à partir de cette capture d'écran que la première « strate » d'annotation, intitulée « orthographique » (à droite en rouge), correspond à la transcription orthographique de tout ce qui est dit par les différents locuteurs (en l'occurrence un locuteur et l'enquêtrice). Le contenu de l'intervalle sélectionné apparaît en jaune dans l'image ci-dessous.

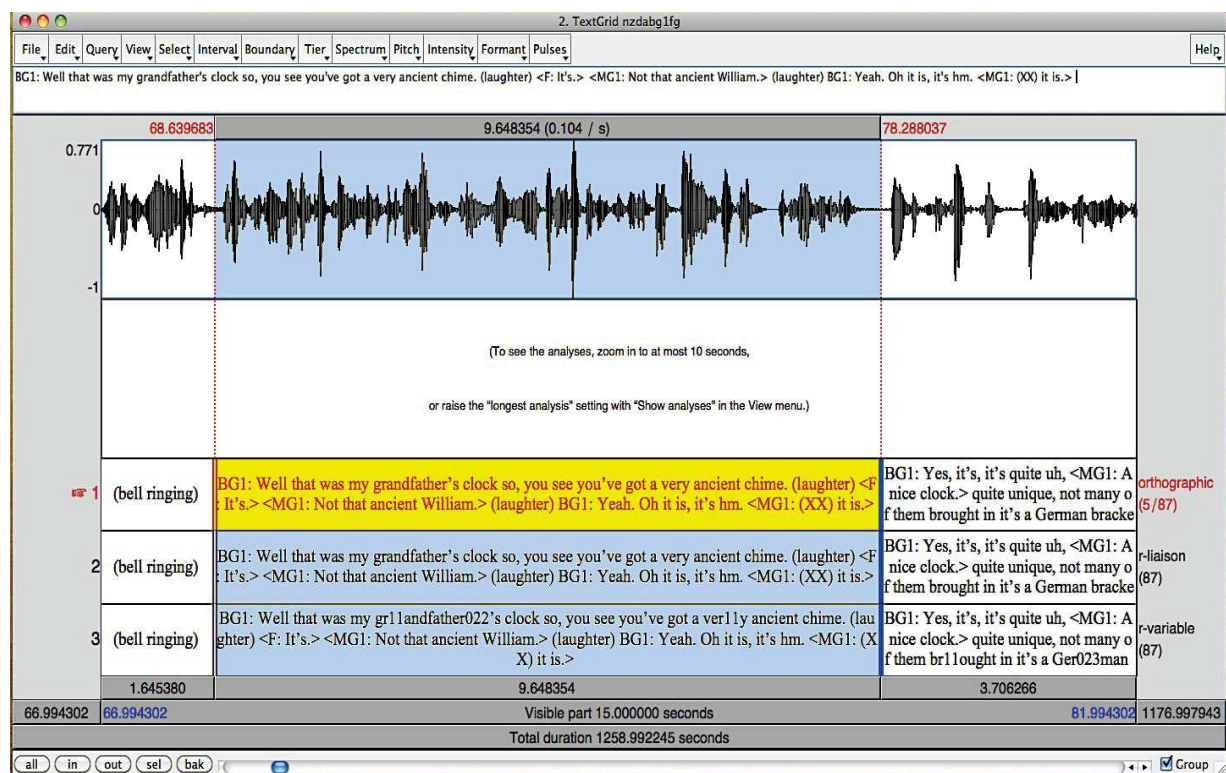


Figure 29 : exemple de transcription orthographique et d'annotation sous PRAAT dans le cadre du programme PAC

Cette première étape élémentaire semble une évidence mais elle ne l'est pas. Comme nous l'avons déjà signalé précédemment dans ce même chapitre, certains projets ne s'intéressant qu'à des phénomènes bien précis ne transcrivent pas l'intégralité des données

dont ils disposent et codent par conséquent les phénomènes « à la volée », c'est-à-dire sans support textuel. PAC ayant pour objectif la comparabilité de ses données, leur exploitation par la communauté des chercheurs et l'analyse de l'ensemble du système phonologique de ses locuteurs, a fait le choix de transcrire orthographiquement toutes les tâches effectuées par ses locuteurs, soit les deux listes de mots, le texte en entier et au minimum cinq minutes de conversation guidée et cinq minutes de conversation libre. De plus longues séquences de conversation peuvent bien sûr être transcrites par les enquêteurs s'ils souhaitent disposer de plus d'éléments pour leurs analyses (voir chapitre 6). Nous souhaitons néanmoins souligner que cette première étape est une étape nécessaire mais chronophage, et parfois laborieuse, puisque pour les conversations libres les enquêteurs, n'étant pas présents, doivent reconstituer auditivement ce qui a été dit. Cela contribue à expliquer pourquoi certains projets font le choix de se dispenser de cette étape.

Pour PAC, la transcription orthographique permet d'avoir un support concret pour l'analyse des données orales et donc des points d'entrée potentiels. Par exemple, un chercheur s'intéressant aux différentes réalisations des démonstratifs dans les variétés de l'anglais pourra faire des recherches dans les transcriptions PAC à partir des formes, des lexèmes *this* ou *that* (voir Buscail 2013) par exemple. On pourrait cependant se demander pourquoi à cette transcription orthographique n'est pas ajoutée, voire substituée, une transcription phonémique large ou phonétique étroite dans la mesure où le programme PAC, comme nous l'avons expliqué, a une assise principalement phonético-phonologique.

L'option de disposer d'une transcription phonétique réalisée manuellement pour les enregistrements PAC a été rejetée pour plusieurs raisons qui sont liées aux ambitions et aux principes mêmes du programme. En premier lieu, une transcription phonétique serait extrêmement délicate à « uniformiser » pour les besoins du programme PAC et toujours dans un souci de comparabilité des données. En effet, une transcription véritablement phonétique, c'est-à-dire étroite, implique un haut degré de subjectivité et, comme nous l'avons vu au chapitre 3, il existe presque autant de pratiques transcriptionnelles que de chercheurs et de variétés d'anglais. Choisir la représentation vers laquelle transcrire constituerait donc déjà une étape périlleuse. Qui plus est, définir la granularité du système de transcription serait également problématique puisqu'au niveau phonétique, il peut être difficile de poser de véritables limites dans la finesse, dans le degré de précision de la transcription. Enfin, une transcription aussi précise conduirait très certainement à des erreurs ou à des imprécisions qui pourraient compromettre, ou du moins fausser, de futures analyses. Elle ne serait donc pas fiable, et il paraît impensable d'un point de vue méthodologique d'envisager qu'une transcription qui manque de fiabilité constitue le fondement d'analyses ultérieures plus approfondies.

En ce qui concerne le recours à une transcription phonémique large, cette option a également été rejetée car ce type de transcription serait la preuve d'un fonctionnement inverse à celui que souhaite adopter le programme PAC. En effet, le recours à une transcription phonémique impliquerait que le système phonologique des locuteurs est déjà connu ou est inféré théoriquement, alors même que les données du programme PAC sont censées servir à décrire et à modéliser le système phonologique des locuteurs enregistrés. Il y aurait donc



quelque chose de complètement paradoxal, d'un point de vue méthodologique, à vouloir transcrire phonémiquement des enregistrements qui doivent permettre de découvrir et de comprendre le système phonologique des locuteurs. Cela reviendrait à transcrire *a priori* quelque chose qui ne peut être étudié qu'*a posteriori*.

Un autre argument contre l'utilisation d'une transcription phonémique ou phonétique pour les enregistrements PAC est le fait que ces enregistrements doivent pouvoir être utilisés par la communauté des chercheurs, et donc par des spécialistes d'autres domaines que la phonologie et la phonétique. Ces chercheurs seraient potentiellement incapables de lire et d'exploiter les données PAC en raison des symboles utilisés pour la transcription phonémique ou phonétique. Le programme PAC renoncerait alors à l'un de ses objectifs majeurs, à savoir l'exploitation de ses données par l'ensemble de la communauté des chercheurs en linguistique.

En revanche, les chercheurs qui ne sont pas versés dans la symbolique phonétique peuvent tout à fait utiliser des données transcrites en orthographe standard. Le programme PAC a par conséquent fait le choix de cette transcription orthographique standard (TOS ou *SOT* pour *Standard Orthographic Transcription* en anglais) pour ses enregistrements. Ce choix est donc un choix méthodologique fort, motivé par les avantages que confère ce type de transcription qui :

- convient aux larges corpus car elle est « facile » et « rapide » à mettre en pratique (dans la mesure où chacun maîtrise l'orthographe standard de l'anglais) et car elle minimise ainsi le risque d'erreurs de transcription ;
- garantit l'accessibilité des données par la communauté des chercheurs (quel que soit leur domaine d'expertise) ;
- permet d'effectuer une transcription neutre d'un point de vue théorique car elle ne présuppose pas de réalisations (phonétiques par exemple) ;
- facilite l'indexation des occurrences d'un même item lexical ou d'une séquence précise de mots.

Comme le soulignent Durand *et al.* (2014 : 53) : “orthographic transcriptions allow for all the words produced by the speaker to be represented, even in cases of false starts, hesitations, and incomplete sentences or words. As a consequence, the transcriptions obtained are more accurate than any transcription based on the recording script alone. Moreover, orthography may be used to represent a wide range of data types (read scripted speech, spontaneous speech, etc.).”

Nous faisons allusion à ce dernier point plus haut : la transcription orthographique permet au chercheur d'accéder rapidement aux données par une sorte de filtrage. En cherchant à étudier les différentes réalisations du mot *because* dans les différentes tâches du protocole, le chercheur n'a pour ainsi dire qu'à chercher automatiquement dans toutes les tâches les occurrences de ce mot. Maintenant, imaginons que le programme PAC n'ait pas adopté une transcription orthographique standard mais une transcription orthographique qui se veuille plus « proche » de la réalité phonético-phonologique, aussi appelée transcription « aménagée » car elle modifie le système orthographique (voir Durand & Tarrier 2008 par



exemple). Dans ce cas, notre chercheur aurait également dû chercher les occurrences de « ‘cause », « ‘coz » voire « b’cause » ou peut-être même « kuz ». Sa tâche aurait donc été infiniment compliquée et il n’aurait pas eu la garantie, à moins d’un travail acharné, de disposer de l’ensemble des occurrences du mot qui l’intéressait initialement. En effet, il semble impossible d’anticiper toutes les formes phonétiques potentielles d’un mot ainsi que toutes les formes orthographiques aménagées potentiellement utilisées pour rendre compte de ces prononciations. Il devient alors presque impossible de circonscrire un éventail de formes.

Avec la transcription orthographique standard, la tâche de recherche et d’indexation de certains phénomènes phonéto-phonologiques est simplifiée, voire semi-automatisée, et nous allons très vite nous apercevoir que cela est extrêmement utile pour la tâche de codage des données, et par exemple pour les phénomènes de *sandhi* et pour la variable (R).

Il apparaît, à partir des arguments que nous venons de développer, que le choix d’une transcription orthographique standard était le choix le plus approprié d’un point de vue théorique et pratique étant donné les objectifs et les principes propres au programme PAC. En effet, l’adoption d’une transcription orthographique standard est le choix le moins coûteux en termes de temps, quand bien même cela reste une lourde tâche pour les chercheurs du programme, le choix le moins contestable au niveau méthodologique et théorique, et le plus bénéfique d’un point de vue scientifique.

La transcription orthographique est donc une première étape dans l’organisation et le traitement des données. Cette étape doit par conséquent être identique pour l’ensemble des enquêtes PAC afin de préparer le terrain pour les analyses et les codages ultérieurs. Elle est donc régie par un ensemble de conventions simples, claires et fiables. Nous proposons un résumé de ces conventions ci-après (voir tableau 29), à partir d’un document distribué aux participants de l’atelier de transcription organisé lors du colloque PAC 2009 au laboratoire Parole et Langage (LPL, Université d’Aix-en-Provence) :

### **Simplified punctuation**

- Commas indicate a brief pause in the discourse or an intonational transition in the discourse
- Full stops stand for intonational finality or a relatively long pause in the discourse
- A question mark is inserted at the end of a question.

No carriage return to indicate the end of a “sentence” within PRAAT

### **Turn taking**

At the beginning of each turn, the speaker is identified by his/her initials, which are followed by a colon (a space is inserted on its right, but none on its left). The fieldworker is designated by the letter **F**.

## Overlapping turns

Turns often overlap in a conversation; three types of interventions are distinguished in the transcription:

- Short interventions – i.e. when the listener interrupts the speaker but does not initiate a new turn, and the speaker goes on speaking – are transcribed within **angled brackets** in the following manner:

*LC: So it's, it's that the approach <F: The approach.> is different.*

- When a listener interrupts the speaker and then 'takes over' the conversation, his/her words uttered at the same time as those of the previous speaker are transcribed between angled brackets as indicated above, and a new turn is marked by a new interval (under PRAAT).

*F: Do you feel American above all or what do you feel? <TS: Sure I,>  
TS: I guess I don't know what that really means, [...]*

## Truncation of words

- A slash (followed by a space) indicates unfinished words:

*JH1: to Boston or Worcester in Ma/ in like Western Mass.*

- An interruption inside a word is signaled by a slash followed by a hyphen and the rest of the word.

*ED1: You don't get that much sn/-now, you know.*

## Repetition

Repeated words or expressions are separated by a comma:

*AK1: for a while, many, many, many, many, many years ago.*

## Parentheses

- Observations made by the transcriber on non-linguistic aspects of the interaction (noises, stammering, laughter, etc.) and on the recording (background action, quality problems) are placed between parentheses.

*DG: That's at the beginning of the week so it's hard to remember. (laughter) Uh, we read a couple of theoretical texts comparing irony to allegory,*

*TB: My father, he is from Canada. (door opens, F returns) Actually he was born in Massachusetts.*

- Unintelligible words are indicated by the capital letter X in parentheses. The number of Xs inserted (ideally) corresponds to the number of incomprehensible syllables.
- In cases where the transcriber thinks s/he has probably recognized a word (or sequence of words) but is not fully sure, the word is put in parentheses.

It must be remembered that orthographic transcription is not intended to provide a full linguistic analysis of the data. Observations between parentheses should be kept to a minimum.

### Reported speech

Reported speech is transcribed between inverted commas ( ‘ ’ ) and not preceded by a colon

NB : Quotation marks ( “ ” ) should not be used under PRAAT.

### Some features of spoken English in relation to spelling

- Contracted forms are used in our transcriptions only in so far as they are allowed in standard spelling (excluding innovatory transcription of speech within novels for instance)
- Word internal ellipsis is not taken into account at the initial stage of transcription. The examination of these features is left to the phonological/phonetic stage of the analysis.

*LC: Some very, very intelligent young people, will apply but not do well here because they needed more structure. (and not ‘cause)*

*LC: a portfolio for music, you know original music compositions (and not ‘riginal)*

- No reintroduction of words (or word sequences) which appear to have been missed out (in relation to normative grammar). Thus if what we hear is:

*F: Was she there?*

*LC: Think so.*

We do not transcribe:

*F: Was she there?*

*LC: I think so.*

Realizations for which standard orthography offers distinctions will be transcribed accordingly. Thus the distinction between *yes* and *yeah* is systematically respected in the transcription.

- Interjections are another characteristic feature of conversations, employed to express pain, surprise (ouch, oops) etc., or simply to provide feedback and to signal active participation towards the other party in the discourse (uh, huh, oh, ah, hm). For these speech forms, we use the conventions put forward in the OED.
- Hesitation will always be described as ‘er’ or ‘erm’ for British, and ‘uh’ or ‘uhm’ for American speech. If other hesitation forms are found relevant by the transcriber, they must correspond to recorded forms within standard dictionaries.

### Acronyms

- Pronounceable words made up from the initial letters of a multi-word name (pronounced as a unit) are written in the usual way: capital letters with no separation: ASAP pronounced as /eɪsæp/
- Spelled out letter by letter: a full stop is inserted after each letter of the word: A.S.A.P.

Any unexpected form of actual pronunciation will be indicated in parentheses after the word in SAMPA transcription.

## Dialectal expressions

Words or expressions that do not belong to either standard British or American English will be transcribed in parentheses by using SAMPA symbols:

*LC: Dear, a person, is (hEn), and that's specific to West of Scotland, 'Ho (hEn), how are you doing?'*

## Reference orthographic systems

In our transcriptions, we apply the spelling system normally used in the country where the speakers live or come from. Thus, if we transcribe British varieties of English, we normally use standard British English conventions (adopted in the OED). If we transcribe American English, we use the conventions adopted in Webster's.

## Numerical references

All references to numbers, as in dates, ages, times etc., must be transcribed in their orthographical forms, in order not to interfere with codings.

**Tableau 29 : "PAC: main transcription conventions" (Carr, Durand, Navarro, Pukli, Viollain 2009)**

Nous n'avons pas la prétention de penser que notre système (nos conventions) est infaillible ou parfait mais nous pensons qu'il donne un premier accès à la plupart des phénomènes caractéristiques de la langue orale, et notamment les tours de parole, les chevauchements entre les locuteurs et les altérations de la syntaxe les plus fréquemment observées. Nous proposons ci-dessous une liste des rares cas dans lesquels la TOS montre ses limites :

- lorsqu'un locuteur prononce une forme empruntée à une langue étrangère dont le système d'écriture n'est pas compatible (grec, arabe, chinois, russe), ou à un dialecte traditionnel sans système d'écriture (très rare) ;
- lorsque la discussion porte sur la variation linguistique (ex : *I pronounce both cot and caught as /kOt/*, SAMPA) ;
- dans les cas d'homophonie lexicale ou constructionnelle (*flour/flower, proper tea/property is theft...*) ;
- lorsque, précisément, une réalisation est non-standard (*don't ken* pour *don't know* dans le corpus PAC Ayrshire par exemple) ;
- lorsque deux locuteurs s'expriment simultanément dans la mesure où la tire orthographique dans les fichiers .textgrids du programme PAC ne constitue qu'une seule et unique tire (deux tires permettraient peut-être de mieux traiter ces chevauchements).

Durand *et al.* (2014 : 58-59) rendent parfaitement compte de ces difficultés inhérentes au travail de transcription :

“Nevertheless, producing an accurate orthographic transcription can be an arduous task, in spite of the range of tools that are available to assist the transcriber (cf. e.g. Delais-roussarie (2003a; 2003b) for a review [...]). In

fact, a number of factors make the task difficult (cf. e.g. Blanche-Benveniste and Jeanjean 1987):

- It is often difficult to hear precisely what is being said due to distortions of the signal (background noise, etc.), especially in the case of spontaneous speech which is not recorded in a quiet environment.
- Transcribers will tend to auditorily reconstruct elements that they cannot readily interpret as part of the message, which may result in erroneous interpretations (unexpected words that are produced out of context, unfamiliar pronunciations in dialectal or non-native speech, etc.).
- A variety of preconceptions can cause transcription errors, linguistic preconceptions in particular (i.e. when a transcriber relies on his/her knowledge and representations of the language, and erroneously reinterprets what he or she hears).
- Sometimes the speech signal allows for multiple interpretations which need to be disambiguated in writing (e.g. auditory [lãdɔwaulõnɛ] in French can correspond with orthographic *l'endroit où l'on est* as well as *l'endroit où l'on naît*; note that such ambiguities are usually disambiguated by the context and/or phonetic detail in the signal)."

La TOS constitue donc, au niveau de PAC, un point d'entrée globalement fiable et efficace dans les données. C'est sur cette première strate que vont reposer des niveaux d'analyse plus complexes et plus poussés, et notamment les codages de la rhoticité et du 'r' de *sandhi*.

### 5.3.3 Les codages des données

Avant de nous pencher techniquement sur la mise en place de codages sous PRAAT, il nous semble opportun de réfléchir à ce que le recours au(x) codage(s) apporte à la démarche scientifique, et en l'occurrence à ce que les codages peuvent permettre de faire sur la base des enregistrements PAC. Un premier constat s'impose : il est tout simplement impossible pour le chercheur d'attaquer frontalement et simultanément tous les phénomènes potentiellement pertinents dans les enregistrements qu'il souhaite exploiter. Aussi doit-il cibler certains phénomènes et les faire ressortir, en quelque sorte, afin de pouvoir convenablement les traiter avec les outils appropriés. La logique du programme PAC consiste à s'appuyer sur la transcription orthographique standard ainsi que sur une variété d'outils pour obtenir des informations pertinentes, que ce soit d'un point de vue qualitatif ou quantitatif, sur certains phénomènes précis.

L'un de ces outils est le codage qui, au sein du programme PAC, est considéré comme une stratégie initiale et non comme une finalité. Le codage permet de faire « ressortir », comme nous le disions précédemment, certaines données, de les trier, de les filtrer en vue d'analyses plus poussées et d'interprétations aussi fines que possibles. Nous tenons par

conséquent à insister sur le fait que, pour les chercheurs du programme PAC, le codage ne constitue pas un outil de traitement théorique mais bel et bien un outil d'extraction de données qui doit être conçu et adapté à chaque phénomène que l'on souhaite traiter. Une règle fondamentale pour les chercheurs du programme PAC est donc que le codage ne doit pas comporter trop d'informations dans la mesure où il est justement un premier outil d'extraction de données. Un codage à 8 ou 10 champs n'est donc pas concevable puisque cela représenterait une lourde tâche de conception et de mise en pratique et retarderait nécessairement l'extraction effective des données. À la question « qu'est-ce qu'un bon codage ? », les chercheurs au sein de PAC répondent qu'il s'agit d'un système qui peut être compris et mis en place facilement et efficacement par l'ensemble des chercheurs.

Nous l'avons dit précédemment, le logiciel PRAAT permet la multiplication des niveaux de traitement des données, au-delà de la transcription orthographique constituant une sorte de couche zéro, à travers un système de « tires » d'annotation successives portant chacune des informations spécifiques, et par exemple des codages. Dans la perspective d'une étude systématique de la rhoticité et du 'r' de *sandhi* chez les locuteurs des corpus PAC, et en particulier du corpus PAC Nouvelle-Zélande, deux systèmes de codage distincts ont vu le jour. D'abord, un codage de la variable (R) (de la rhoticité) qui vise à établir si le système du locuteur concerné est rhotique, non-rhotique ou variable. Ensuite, un codage du 'r' de *sandhi*, inspiré du codage de la liaison en français créé au sein du programme PFC, qui vise non seulement à établir le taux de réalisation de ce phénomène pour chaque locuteur mais aussi à identifier les contextes le favorisant ou le démotivant d'un point de vue phonologique.

Il faut souligner que ces deux codages fonctionnent de pair et sont appliqués dans cet ordre bien précis. De fait, si, dans un premier temps, le codage de la variable ( révèle que le système du locuteur est non-rhotique, alors le second codage, pour le 'r' de *sandhi*, peut être appliqué puisque, comme nous l'avons rappelé au chapitre 3 (voir 3.2.1), ce phénomène ne peut s'observer que dans les variétés non-rhotiques de l'anglais. Au contraire, si le premier codage révèle que le système d'un locuteur est rhotique, alors il est vain de tenter d'analyser son taux de réalisation du 'r' de *sandhi* puisque ce locuteur prononcera systématiquement les /r/ en position de coda de syllabe, que le mot suivant ait une attaque vocalique<sup>57</sup> ou non. Un troisième cas de figure est possible : si le premier codage révèle que le système du locuteur concerné est hybride, c'est-à-dire variablement rhotique, alors le second codage, pour le 'r' de *sandhi*, peut permettre d'évaluer à quel stade de rhoticisation ou de dérhoticisation ce locuteur se trouve. Nous reviendrons sur ce cas de figure, forcément plus complexe, au chapitre 7, à partir des données recueillies pour notre corpus PAC Nouvelle-Zélande.

De plus, comme nous aurons beaucoup à dire sur la rhoticité et le 'r' de *sandhi* au chapitre 7, que ce soit à travers la description de ces phénomènes à partir des données du corpus PAC Nouvelle-Zélande ou leur traitement dans les différents cadres théoriques de la phonologie, il nous semble judicieux de présenter les codages spécifiques conçus pour ces

---

<sup>57</sup> Le terme d'« attaque vocalique » est hérité de la tradition phonologique française. Le même contexte est appelé « attaque vide » dans d'autres cadres théoriques. Nous reviendrons sur ces points en détail au chapitre 7 consacré à la rhoticité et aux phénomènes qui y sont liés. Pour l'instant, nous parlons des contextes dans lesquels un /r/ est suivi par un mot commençant par une voyelle afin de ne rien présupposer d'un point de vue théorique.



phénomènes dès à présent. Ainsi, les résultats obtenus à l'aide de ces codages pourront être exploités directement au chapitre 7.

### 5.3.3.1 Le codage de la rhoticité

Le codage de la variable ( pour les corpus PAC s'effectue à partir de la transcription orthographique en dupliquant cette dernière sur une tire indépendante. Ce codage est mis en place pour chaque locuteur pour le texte lu et au minimum cinq minutes de conversation guidée et cinq minutes de conversation informelle, en n'oubliant pas les tâches annexes pouvant se prêter à ce type de codage, et par exemple les phrases courtes créées pour le corpus PAC Nouvelle-Zélande (voir chapitre 6, 6.3.3). Deux critères principaux ont conduit à l'élaboration de ce codage : il doit être accessible à la communauté des chercheurs, et notamment aux non-spécialistes du domaine concerné (en l'occurrence la phonologie), et permettre une approche globale des données. C'est pourquoi le codage de la rhoticité est un codage simple, qui ne note pas de détails trop précis, mais essaie de dégager des contextes ou des cas de figure distincts pouvant se soumettre à des interprétations ultérieures plus poussées. Le codage de la rhoticité est un codage alphanumérique qui prend en compte les deux paramètres fondamentaux suivants : (a) présence ou absence d'un [r] et (b) position de ce /r/ en attaque (ex: *raspberry*) ou en coda de la syllabe (ex : *more*). À ces deux paramètres fondamentaux correspondent les deux premiers champs du codage.

#### Champ 1 :

0 : /r/ non réalisé

1 : /r/ réalisé

2 : /r/ incertain

#### Champ 2 :

1 : /r/ en position d'attaque de syllabe

2 : /r/ en position de coda de syllabe

Le codage de la variable (R) comprend deux champs supplémentaires (3 et 4) qui servent à donner plus d'informations sur le contexte des /r/ en position de coda de syllabe et viennent donc compléter les informations élémentaires fournies par les champs 1 et 2. En effet, dans les variétés rhotiques ou non-rhotiques de l'anglais, les /r/ en position d'attaque de syllabe sont systématiquement réalisés, à quelques rares exceptions près comme certaines variétés du Sud des États-Unis (voir chapitre 7). Ce n'est donc pas la réalisation de ces /r/ qui détermine la rhoticité ou la non-rhoticité du système d'un locuteur, c'est la réalisation des /r/ en position de coda de syllabe. C'est pourquoi le codage de la rhoticité pour les corpus PAC a voulu noter des informations sur le contexte droit des /r/ de coda : sont-ils suivis par une frontière de mot (ex : *far*), par une consonne tautosyllabique (ex : *farm*) ou encore par une

consonne ou plusieurs consonnes elles-mêmes suivies d'une ou plusieurs voyelles (ex : *forty*) ? C'est précisément ce que code le champ 3.

### Champ 3 :

1 : contexte — # (frontière de mot)

2 : contexte — C<sub>1-n</sub># (consonne tautosyllabique ou agrégat consonantique)

3 : contexte — C<sub>1-n</sub>VX# (une ou plusieurs consonnes elles-mêmes suivies d'une ou plusieurs voyelles)

Le champ 4 est quant à lui conçu pour fournir des informations encore plus précises sur les /r/ en position de coda de syllabe qui sont suivis par une frontière de mot. En cela, le champ 4 est optionnel car il ne peut être utilisé que si l'indice « 1 » a été attribué à la séquence étudiée dans le champ 3. Le champ 4 se focalise sur ce qui suit le /r/ analysé. Ce /r/ est-il suivi par un mot ayant une attaque vocalique (ex : *far out*), et dans ce cas il s'agit d'un cas de liaison, ou par un mot ayant une attaque consonantique (ex : *for me*), ou encore constitue-t-il une fin de groupe, et dans ce cas il est suivi par une frontière forte (ex : *are you staying here* ?) ? Le champ 4 code ces différents cas de figure.

### Champ 4 (seulement si indice '1' dans le champ 3)

1 : — #V (liaison)

2 : — #C

3 : — ## (fin de groupe ou frontière forte)

Considérons un exemple concret, soit la séquence *isn't there* ? prononcée [ˈɪznt ðeə]. Elle serait codée <isn't there0213 ?> dans laquelle le « 0 » indique que le /r/ n'est pas réalisé, le « 2 » que ce /r/ est en position de coda de syllabe, le « 1 » que ce /r/ de coda est suivi d'une frontière de mot (— #), et enfin le « 3 » que cette frontière de mot constitue une frontière forte, en l'occurrence la fin d'une phrase interrogative (— ##). Un codage en '1213' aurait signifié que, dans le même contexte, le /r/ aurait été réalisé, et la séquence prononcée [ˈɪznt ðeər]. Nous reviendrons bien sûr sur ce codage au chapitre 7 à partir de nombreux exemples.

#### 5.3.3.2 Le codage du 'r' de *sandhi*

Qu'en est-il du second codage, pour le 'r' de *sandhi* ? Tout comme le codage de la rhoticité que nous venons de présenter, le codage du 'r' de *sandhi* prend en compte des paramètres simples pour constituer un premier outil de triage des données. Ces paramètres sont les suivants : (a) réalisation ou non-réalisation d'un 'r' de *sandhi*, (b) nombre de syllabes du mot liaisonnant ou M1, (c) nombre de syllabes du mot déclencheur ou M2, (d) possibilité de non-enchaînement et/ou d'une zone de turbulence. Ce codage utilise également une

notation alphanumérique qui comporte quatre champs dont les trois premiers sont obligatoires et le quatrième facultatif.

**Champ 1 :**

**0** : absence (non-réalisation) d'un 'r' de *sandhi*

**1** : présence (réalisation) d'un 'r' de *sandhi*

**2** : incertitude

**3** : réalisation d'un [r] épenthétique à l'intérieur d'un mot (ex : *draw[r]ings*)

**Champ 2 :**

**1** : M1 est monosyllabique

**2** : M1 est polysyllabique

**Champ 3 :**

**1** : M2 est monosyllabique

**2** : M2 est polysyllabique

**Champ 4 :**

Le champ 4 désigne l'ajout de <h> ou de <rh> aux chiffres des champs précédents avec les interprétations ci-dessous :

<h> indique une zone de « turbulence », à savoir un coup de glotte ([ʔ]), une pause ou une hésitation

<rh> indique la réalisation d'un [r] avant pause, hésitation ou coup de glotte, comme dans la liaison non enchaînée du français (Encrevé 1988).

Comme cela a été souligné précédemment, notre codage ne formalise pas de distinction *a priori* entre le phénomène de liaison et le phénomène d'intrusion. Des analyses approfondies peuvent être faites ultérieurement pour comparer le comportement ou la fréquence de ces deux phénomènes, notamment grâce à la tire de transcription orthographique qui permet de récupérer facilement l'information nécessaire, à savoir la présence ou non d'un <r(e)> dans la graphie. Si l'on prend maintenant un exemple concret, soit la séquence *As a matter of fact* présente dans le texte lu à haute voix et prononcée [əz ə 'mætəɹəv 'fækt], on obtient le codage suivant : <As a matter121 of fact>. Le premier chiffre « 1 » indique la réalisation d'un 'r' de *sandhi*, le deuxième chiffre « 2 » indique que M1 (*matter*) est polysyllabique et le troisième « 1 » indique que M2 (*of*) est monosyllabique.

En conclusion, nous souhaitons donner un exemple de ce à quoi ressemble la fenêtre de travail PRAAT une fois que ces deux codages successifs (rhoticité et 'r' de *sandhi*) ont été appliqués, et ce à partir de la conversation guidée enregistrée avec un de nos locuteurs néo-zélandais (voir figure 30). Dans cette illustration, nous voyons trois codages sur deux tires distinctes. Le codage qui apparaît en jaune, dans la tire appelée « r-liaison », est un codage du 'r' de *sandhi* qui indique qu'un [r] a été réalisé (1) dans la séquence *Victoria anyway*, c'est-à-dire entre deux mots polysyllabiques (22). Cet exemple confirme que le codage que nous

appliquons ne distingue pas *a priori* 'r' dit « de liaison » et 'r' dit « intrusif » étant donné qu'ici nous nous trouvons dans le cas d'un 'r' intrusif puisque le <r> n'est pas présent dans la graphie. Le deuxième exemple de codage, situé dans la tire en-dessous, appelée « r-variable », montre qu'un [r] a été réalisé en position d'attaque de syllabe dans le mot *parents*, soit la séquence *par1lents*. Enfin, le troisième et dernier exemple de codage montre qu'un [r] n'a pas été réalisé (0) dans le mot *born*, c'est à dire dans le contexte – C<sub>1n</sub>#.



Figure 30 : codage de la rhoticité et du 'r' de *sandhi* sous PRAAT dans le corpus PAC Nouvelle-Zélande

Cette illustration montre également que les codages utilisés au sein de PAC ne codent que peu d'informations si bien que certains paramètres restent bien sûr à prendre en compte, comme la qualité phonétique de la voyelle qui précède un /r/ de coda ou un 'r' de *sandhi*, ou le degré d'accentuation de la syllabe concernée (voir chapitre 7). Néanmoins, nos codages ont l'avantage non négligeable de permettre un premier tri des données et donc une première approche statistique de la rhoticité du système étudié, du taux de réalisation du 'r' de *sandhi*, ainsi que du taux de réalisation de la liaison par rapport à l'intrusion par exemple puisque, comme nous l'avons souligné précédemment, la transcription orthographique permet toujours de retrouver ces informations élémentaires grâce à une recherche par « mot-clé ».

Un autre avantage de nos codages est de rester aussi neutre que possible d'un point de vue théorique puisque tous les contextes potentiels de 'r' de *sandhi* sont codés, qu'il s'agisse d'un [r] épenthétique (à l'intérieur d'un mot) ou d'un 'r' de *sandhi* après voyelle haute par exemple. De fait, dans la littérature, les voyelles non-hautes (ayant le trait [-haut] dans un cadre génératif classique), à savoir [ɑ:, ɔ:, ə, ɜ:, ɪə, eə, və], sont les seules voyelles identifiées

comme pouvant déclencher un ‘r’ de *sandhi* en anglais. Cependant, si un transcripteur code un enregistrement dans lequel un ou plusieurs ‘r’ de *sandhi* sont observés après une voyelle haute, comme dans la séquence *key in the garden* par exemple, prononcée [‘ki:ɪm ðə ‘gɑ:dən], le codage du ‘r’ de *sandhi* que nous avons mis en place pourra tout à fait coder ce phénomène. Il s’agira pour le transcripteur et le chercheur de mesurer les conséquences de l’observation de tels contextes de réalisation d’un ‘r’ de *sandhi* sur la modélisation théorique de ce phénomène. Ainsi, il apparaît clairement que nos outils de codage ne dispensent en aucun cas d’analyses ultérieures et notamment d’interprétations phonologiques théoriques. Nous y reviendrons au chapitre 7 de la présente thèse.

Navarro (2013 : 184) mentionne également les contextes dans lesquels un ‘r’ de *sandhi* est réalisé devant un mot à /h/ initial non-réalisé (phénomène de *H-Dropping* notamment), ce qui nous semble essentiel dans la mesure où, là encore, ces contextes montrent la flexibilité et l’adaptabilité de nos codages. Il prend l’exemple de la séquence *after122 herself* prononcée [‘ɑ:ftəɪz:‘self]. Il précise que dans ces cas-là, nous n’utilisons pas de symbole spécifique car la non-réalisation d’un [h] et le ‘r’ de *sandhi* sont deux phénomènes indépendants. Autrement dit, la présence d’un <h> dans la graphie ne doit pas empêcher la prise en compte de ce contexte si un ‘r’ de *sandhi* est réalisé. Nous rappelons que nos systèmes de codage opèrent par rapport à la phonie et non par rapport à la graphie. Aussi, si dans la séquence *after herself* aucun [h] n’est réalisé, elle devra être codée *1211* dans le codage dit « de la rhoticité » puisque nous avons affaire à un contexte — #V, et *122* dans le codage du ‘r’ de *sandhi* puisqu’un [r] est réalisé entre deux mots polysyllabiques. Par conséquent, la chute du /h/, ou la non-réalisation d’un [h], n’a pas besoin d’être signalée pendant le processus de codage du ‘r’ de *sandhi*, mais l’ordonnancement d’une règle d’effacement de [h] par rapport à une règle d’insertion de [r] pourra faire l’objet d’une analyse théorique indépendante et ultérieure.

Ces deux systèmes de codage, par le fait qu’ils s’appuient sur une transcription orthographique complète, qu’ils visent à être compréhensibles et applicables par la communauté des chercheurs et qu’ils permettent de noter des informations de façon systématique sur deux phénomènes liés, s’inscrivent dans une vraie démarche cumulative et participent à l’élaboration et à la consolidation d’un véritable corpus phonologique. Il s’agira de montrer ultérieurement (voir chapitre 7) les résultats que ces deux codages permettent d’obtenir et les interprétations qu’ils nous autorisent à formuler une fois qu’ils sont mis en œuvre dans un corpus d’enregistrements (le corpus PAC Nouvelle-Zélande) pour répondre à de réelles questions théoriques.

### 5.3.4 Le profil sociolinguistique des locuteurs

Nous y avons déjà fait allusion à plusieurs reprises dans les sections précédentes et nous souhaitons donc fournir maintenant plus de détails sur les renseignements que nous collectons pour établir le « profil » sociolinguistique individuel de nos locuteurs. Rappelons-le, le programme PAC est avant tout un programme qui s’intéresse à des questions d’ordre

phonético-phonologique. Néanmoins, l'un de ses objectifs, notamment à long-terme, est de développer sa dimension sociolinguistique et ainsi d'utiliser les renseignements qui sont recueillis sur ses locuteurs afin d'évaluer l'impact de certains facteurs « extralinguistiques » identifiés dans la littérature (âge, sexe, origines géographiques, milieu socioéconomique par exemple) sur leur discours.

Pour l'instant, que ce soit dans les publications scientifiques ou dans les thèses réalisées au sein de PAC, cette dimension n'a pas été mise au premier plan ni exploitée dans le détail que l'on pourrait souhaiter, en ayant recours par exemple à des outils statistiques spécifiques aux sciences humaines et sociales ou à des logiciels spécialisés pour traiter le genre de données que nous traitons. Les travaux de PAC se sont jusque-là concentrés sur des questions phonologiques complexes et variées, et les enquêtes PAC ne comptaient pas suffisamment de locuteurs pour que des outils statistiques puissent s'appliquer efficacement aux données recueillies. Or, la présente thèse se propose justement de fournir des résultats statistiques à partir des renseignements dont nous disposons sur nos locuteurs et des phénomènes phonético-phonologiques observés dans leur discours. Nous y reviendrons en détail au neuvième et dernier chapitre de notre thèse.

Nous souhaitons souligner que le programme PAC, en ayant lancé le sous-programme LVTI (Langue, Ville, Travail, Identité), coordonné par Anne Przewozny-Desrioux, Jean-Michel Tarrier, Hélène Giraud et Jacques Durand (CNRS & Université Toulouse II-Jean Jaurès), concrétise sa volonté de développer la dimension sociolinguistique de ses travaux. La thèse d'Hugo Chatellier (en préparation) constituera la première thèse réalisée au sein de ce sous-programme et donc le premier travail véritablement sociolinguistique mené à partir d'enquêtes PAC sur le terrain (voir Durand & Przewozny 2012 pour plus de détails sur le programme LVTI).

Nous voulons ici donner un premier aperçu de ce qui a été pensé au sein de la communauté des chercheurs PAC pour recueillir des informations pertinentes sur nos locuteurs. Nous renvoyons aux annexes de cette thèse (B) qui rassemblent toutes les fiches de renseignement sur les locuteurs qui ont été sélectionnés pour constituer le corpus PAC Nouvelle-Zélande. Ces fiches de renseignement sont conçues comme un résumé de l'expérience sur le terrain avec chacun des locuteurs. Elles s'organisent en trois axes distincts : les informations sur le locuteur lui-même (identité, origines, activités professionnelles, pratiques linguistiques, activités de loisir) ; les informations concernant la famille du locuteur (parents, enfants, époux ou épouse, frères et sœurs) et son environnement (lorsque le locuteur était enfant, mais aussi potentiellement l'environnement actuel du locuteur en tant qu'adulte), c'est-à-dire collègues, voisinage, professeurs, amis etc. ; et enfin les informations concernant le protocole réalisé avec le locuteur et donc les informations pratiques en ce qui concerne la durée, la qualité, le déroulement de l'enregistrement mais aussi le contenu, et notamment les thématiques abordées dans les différentes conversations par exemple.

À partir de ces trois axes, la fiche de renseignements permet de retracer l'essentiel du parcours du locuteur et surtout de s'assurer que le locuteur répond bien aux critères que nous avons énumérés précédemment (voir 5.2.3). Il peut arriver, et il est d'ailleurs souvent arrivé,



que certains locuteurs se portent volontaires pour faire partie d'une enquête mais qu'il s'avère en les enregistrant qu'ils sont nés dans une autre communauté linguistique que celle qui est étudiée et qu'ils ont vécu dans de nombreuses autres communautés ou même à l'étranger pendant de très longues périodes de temps. Il devient alors difficile de poser que le système phonologique de ces locuteurs est représentatif ou caractéristique de la zone étudiée. De fait, il serait extrêmement délicat de discerner les traits que l'on pourrait qualifier de « locaux », c'est-à-dire caractéristiques de la communauté linguistique choisie et étudiée, des traits influencés par le parcours personnel et spécifique du locuteur, et donc potentiellement hérités d'autres communautés linguistiques.

Il est déjà complexe de définir ce que l'on entend exactement par « communauté linguistique » dans la mesure où si l'on considère qu'il s'agit d'un groupe d'êtres humains communiquant dans une même langue ou une même variété d'une langue, une communauté linguistique ne peut jamais constituer un groupe homogène puisque, comme nous l'avons vu aux chapitres précédents, au sein de toute communauté linguistique on peut observer de la variation et donc l'existence possible de sous-communautés linguistiques. Nous réexaminerons ces questions aux chapitres 6 et 9 de cette thèse.

Revenons-en aux enregistrements réalisés avec des locuteurs qui ne peuvent être considérés comme appartenant à la communauté linguistique étudiée : cela ne signifie pas que ces enregistrements ne pourront pas servir à d'autres fins scientifiques pour d'autres projets. Les données et les renseignements recueillis avec ces locuteurs doivent donc être conservés précieusement. Les fiches constituent aussi une trace de ce qui a été fait sur le terrain et permettent de naviguer plus facilement à travers les enregistrements réalisés avec un locuteur. Par exemple, un enquêteur pourra avoir le souvenir de quelque chose d'intéressant prononcé à propos de tel événement ou telle anecdote : grâce à la fiche de renseignements qui résume l'ensemble des sujets abordés dans les différentes tâches, l'enquêteur pourra retrouver plus facilement, et surtout plus rapidement, l'enregistrement qui l'intéresse. Ceci n'est bien sûr qu'un exemple parmi d'autres.

Rappelons que ces fiches de renseignements, aussi banales et simples qu'elles puissent paraître, séparent le programme PAC de beaucoup d'autres programmes qui ne demandent ou ne conservent aucune donnée sur leurs locuteurs. Imaginons qu'un chercheur en syntaxe veuille utiliser des enregistrements PAC pour son étude : il disposera des informations élémentaires sur le locuteur étudié et certaines de ces informations pourraient s'avérer tout à fait pertinentes dans l'analyse de tel ou tel phénomène syntaxique. Il n'appartient pas au chercheur en phonologie de préjuger des informations qui pourront s'avérer pertinentes dans l'étude de tel ou tel phénomène en syntaxe ou en sémantique. Par conséquent, le programme PAC recueille autant d'informations que possible sur qui sont ses locuteurs, en gardant à l'esprit que le corpus est là pour révéler les faits et les phénomènes cruciaux.

Les fiches de renseignement sont donc à intégrer strictement au protocole car elles constituent une tâche obligatoire pour l'enquêteur et parce qu'elles contiennent des informations dont la pertinence devra être démontrée et expliquée *a posteriori*, après analyse, notamment sociolinguistique. C'est justement ce que nous essaierons de faire au chapitre 9.

### 5.3.5 Les outils de traitement et d'extraction des données

Avant de conclure ce chapitre consacré à l'ensemble des principes, des méthodes et des outils qui fait du programme PAC ce qu'il est, il nous faut revenir sur le traitement des données et plus particulièrement sur ce que nous sous-entendions en 5.3.3 lorsque nous parlions de nos codages et du fait qu'ils permettent un premier tri statistique, quantitatif de nos données, avant des analyses qualitatives en profondeur. Pour cela, il nous faut pouvoir extraire les codages des tires d'annotation sous PRAAT, c'est pourquoi un outil a été spécifiquement créé dans ce but pour PAC et PFC : DOLMEN.

#### 5.3.5.1 L'utilisation de DOLMEN

Dolmen est un logiciel gratuit et « open-source », développé par Julien Eychenne<sup>58</sup>. Comme PRAAT, ce logiciel est disponible pour tous les principaux systèmes d'exploitation (Microsoft Windows, Mac OS, Linux). Il s'agit d'une boîte à outils spécifiquement conçue pour la linguistique de corpus. Dans la mesure où cet outil a été présenté de manière assez détaillée dans Navarro (2013), nous ne souhaitons pas entrer dans trop de détails ici-même car dans les prochains chapitres, et notamment au chapitre 7 consacré à la rhoticité et au 'r' de *sandhi*, nous pourrions montrer DOLMEN « en action », pour ainsi dire.

Nous nous contenterons par conséquent de dresser ici une liste de ce que DOLMEN permet de faire à partir des données PAC :

- organiser les fichiers d'un corpus en projets ;
- annoter les fichiers avec des métadonnées (commentaires etc.) ;
- interagir directement avec PRAAT (lecture des textgrids, visualisation des fichiers dans une fenêtre PRAAT, modification de la transcription sous PRAAT) ;
- concevoir et sauvegarder des recherches sur les bases de données ;
- effectuer des recherches à partir de l'ensemble des tires d'annotation (recherches à partir de « mots-clés » dans la tire orthographique et recherches à partir de codages alphanumériques dans les tires « rhoticité » et « 'r' de *sandhi* » (voir figure 31 ci-après) ;
- travailler à partir d'un seul fichier ou à partir d'une ou plusieurs bases de données simultanément (par exemple, la base de données PAC Nouvelle-Zélande et la base de données PAC Boston) ;
- effectuer des recherches à partir d'une ou plusieurs tâches du protocole PAC simultanément (par exemple le texte lu et la conversation guidée) ;
- extraire la transcription orthographique correspondant à un enregistrement au format texte ;
- disposer d'un onglet spécifique pour les recherches sur le 'r' de *sandhi* permettant d'effectuer sa/ses recherche(s) encore plus rapidement et sans possibilité (ou presque, le risque zéro n'existant pas) d'erreur (voir figure 32 ci-après).

---

<sup>58</sup> DOLMEN est disponible au téléchargement à l'adresse suivante : <http://julieneychenne.info/dolmen>.

Pour mieux visualiser le travail sous DOLMEN, nous proposons une capture d'écran de la boîte de dialogue principale du logiciel, c'est-à-dire la fenêtre réservée aux recherches à partir des fichiers PAC (figure 31 ci-après). À partir de cette capture, on visualise ce que permet de faire DOLMEN, c'est-à-dire de travailler à partir des locuteurs (*speaker*), des tâches du protocole (*task*), de différentes enquêtes ou bases de données (*survey*) et de différentes tires d'annotation (*tier*) :

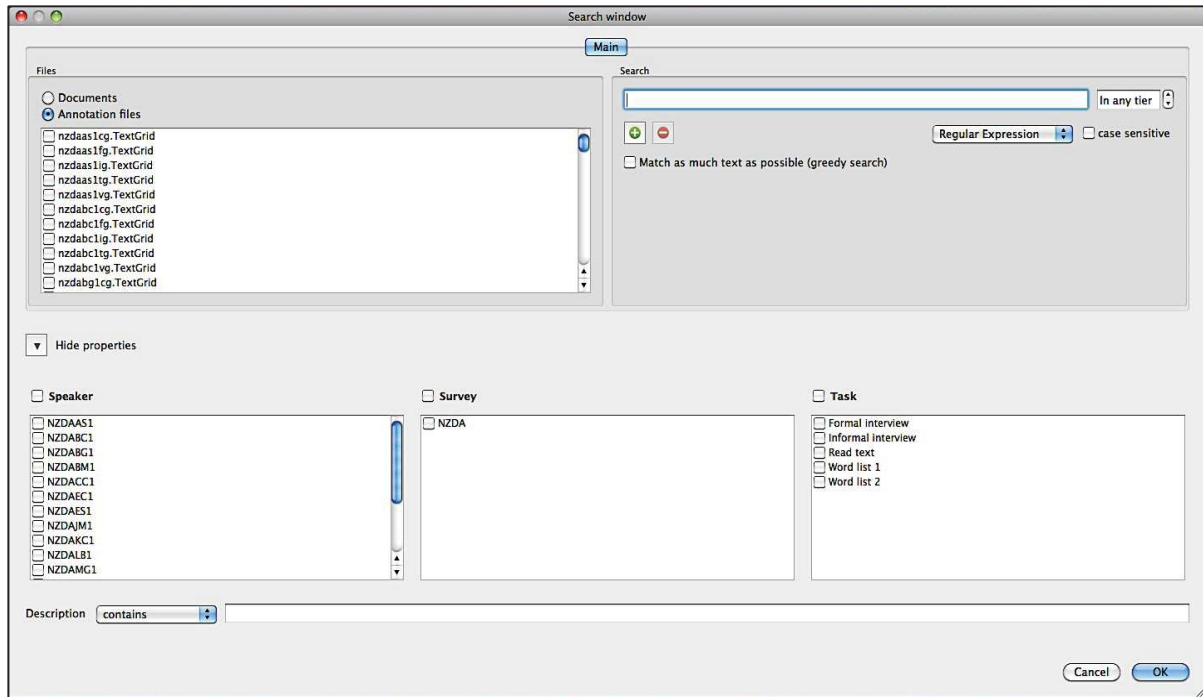


Figure 31 : fenêtre de recherche pour PAC sous DOLMEN

Signalons tout de même que pour pouvoir être utilisés sous DOLMEN, les fichiers correspondant aux enregistrements des différentes tâches du protocole avec chacun des locuteurs doivent être soigneusement nommés. En effet, comme on le voit clairement dans l'illustration ci-dessus, et plus précisément dans le coin en haut à gauche de l'image, DOLMEN ne travaille qu'à partir des fichiers textgrids créés sous PRAAT pour les différentes tâches. Au sein de PAC, ces textgrids sont signalés par un « g » qui apparaît à la fin du nom du fichier, comme « nzdaas1cg » dans l'image ci-dessus, qui correspond au fichier textgrid pour la liste de mots n°2 d'un locuteur de l'enquête PAC à Dunedin, Nouvelle-Zélande, dont les initiales sont AS1.

De fait, pour PAC, comme pour PFC, les noms de fichiers doivent être respectés rigoureusement car ils contiennent une partie des métadonnées (enquête, nom du locuteur, tâche). Ces dernières sont reconnues automatiquement lorsque DOLMEN fonctionne en mode PAC ou PFC (voir menu Préférences). Cependant, des métadonnées supplémentaires (sexe, âge, catégorie socioprofessionnelle etc.) peuvent être ajoutées manuellement. Signalons également que DOLMEN n'est pas conçu exclusivement pour PAC et PFC et que les fichiers textgrids d'une autre origine peuvent être traités, mais que les métadonnées doivent y être

ajoutées manuellement en l'absence d'un « mode » spécifique (comme c'est le cas pour PAC et PFC).

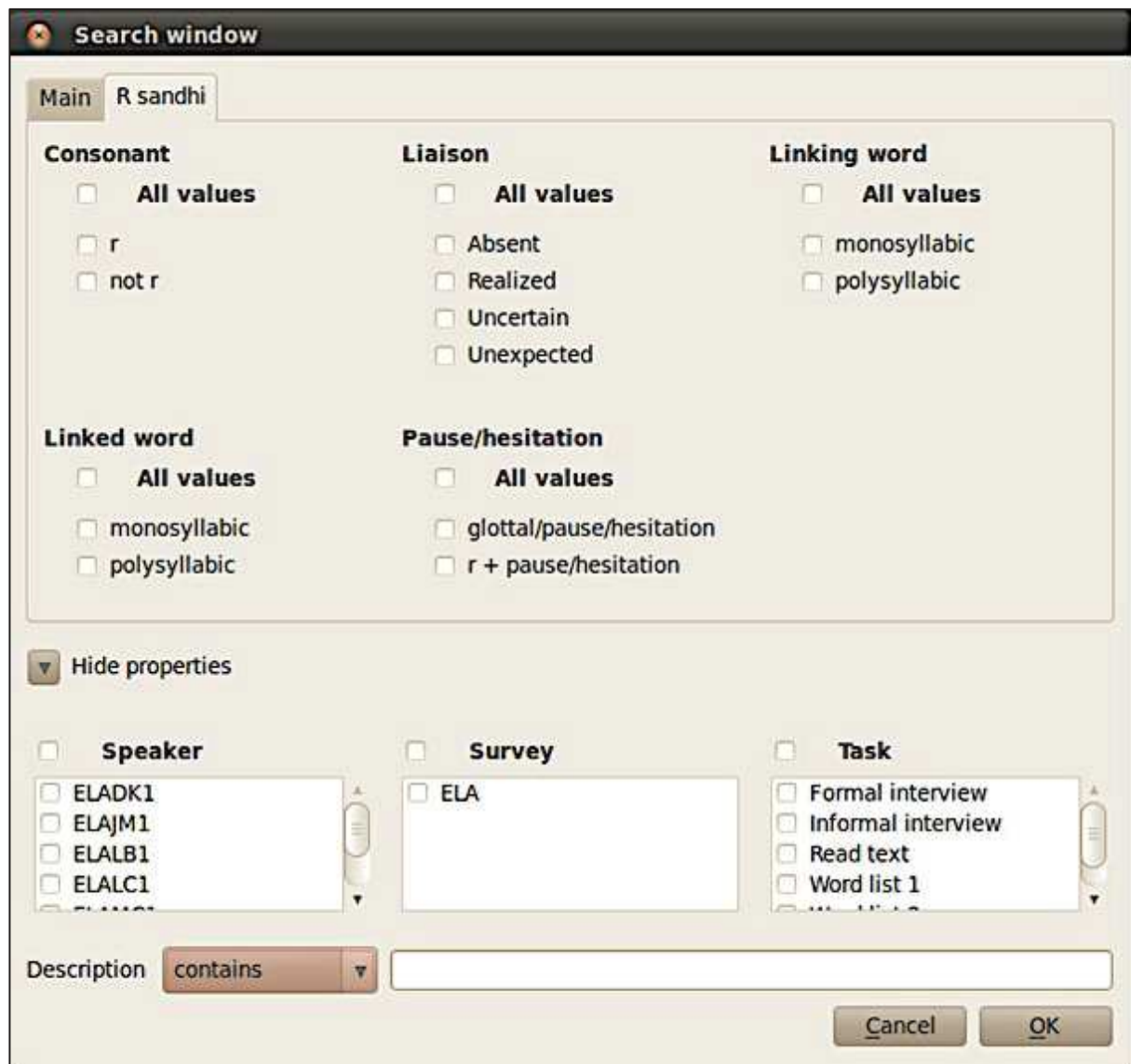


Figure 32 : fenêtre de recherche spécifique pour le 'r' de *sandhi* sous DOLMEN

Signalons également qu'il est fondamental de respecter l'ordre dans lequel les tires apparaissent dans les fichiers textgrids car DOLMEN, lorsqu'il est en « mode » PAC, est programmé pour rechercher des codages pour le 'r' de *sandhi* dans la tire n°2. Si cette tire ne contient aucun codage, ou si elle contient un autre type de codage que celui pour le 'r' de *sandhi*, les recherches échoueront ou ne donneront pas les résultats attendus. Aussi, la tire n°1 est-elle toujours celle de la transcription orthographique, la tire n°2 celle du 'r' de *sandhi*, et la tire n°3, pour de nombreuses enquêtes comme PAC Boston par exemple et notre enquête en Nouvelle-Zélande, celle de la rhoticité (variable ()). Les tires créées pour d'autres codages seront situées encore en-dessous (tires n°4-5-6 etc.).

Nous proposons également une capture d'écran de l'onglet spécifique créé pour traiter les recherches sur le 'r' de *sandhi* sous DOLMEN (figure 32 ci-avant). Cette fenêtre reprend les champs spécifiques au codage du 'r' de *sandhi* que nous avons détaillés en 5.3.3.2. Nous soulignons que la valeur *unexpected*, qui est la 4<sup>ème</sup> option dans *Liaison > All Values*, correspond à l'intrusion épenthétique du type *draw[r]ing*.

Nous tenons à préciser aussi que pour la tâche supplémentaire que nous avons ajoutée au protocole pour notre enquête à Dunedin (voir chapitre 6, 6.3.3), nous avons pu utiliser DOLMEN pour extraire nos codages de la rhoticité et du 'r' de *sandhi*. Néanmoins, nous avons dû procéder manuellement puisque la boîte de dialogue DOLMEN en mode PAC ne renvoie qu'à 5 tâches distinctes (liste de mots n°1, liste de mots n°2, texte, conversation guidée, conversation informelle). Nous avons donc été contrainte de sélectionner chaque textgrid correspondant aux phrases courtes pour chacun de nos locuteurs individuellement afin d'extraire les informations contenues dans les codages.

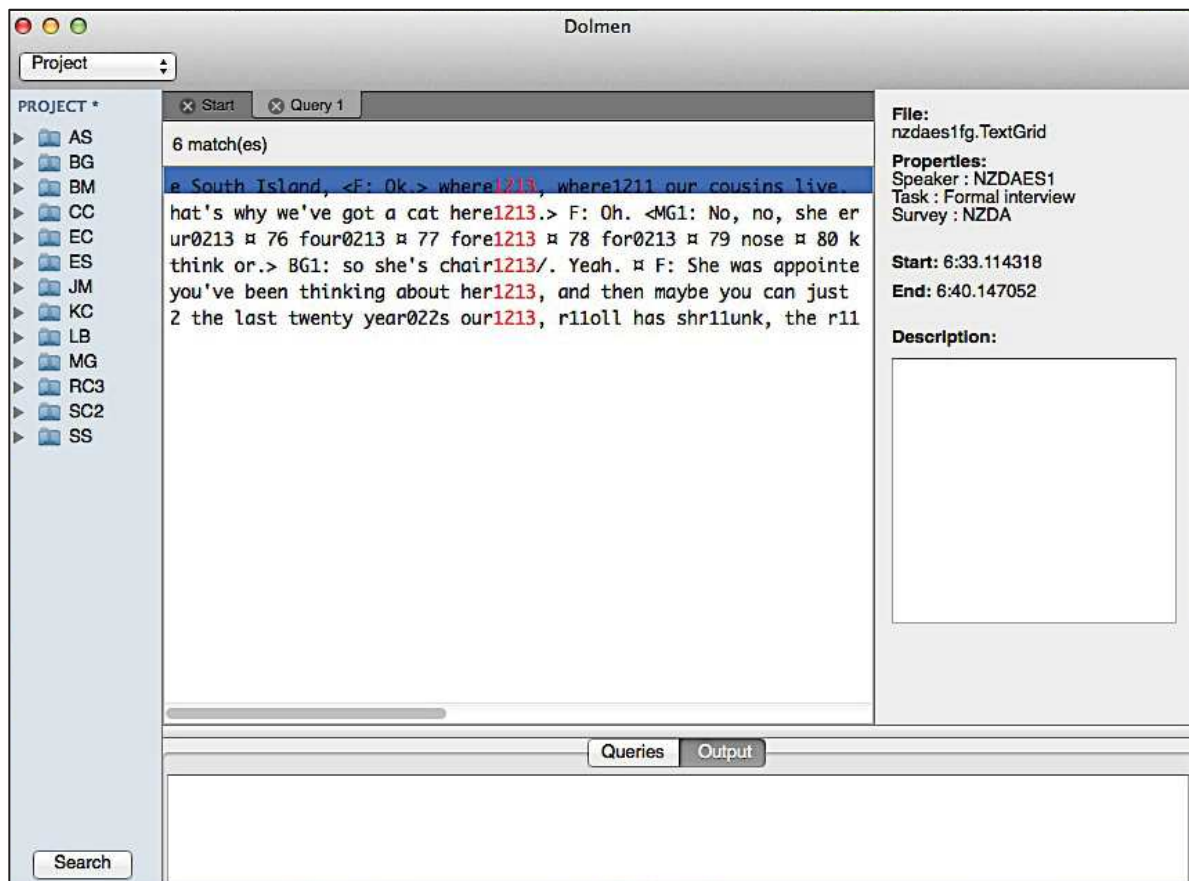


Figure 33 : fenêtre de résultats d'une requête sous DOLMEN

Enfin, pour illustrer la manière dont se présentent les résultats sous DOLMEN, nous incluons une capture d'écran (voir figure 33 ci-avant) de la fenêtre de résultats pour la requête en tire n°3 (rhoticité) du codage *1213*, soit lorsqu'un [r] est réalisé dans l'environnement – ##

chez nos locuteurs non-rhotiques stables toutes tâches confondues. Nous obtenons 6 résultats dans lesquels le codage apparaît en rouge. En sélectionnant l'un de ces résultats (surlignage en bleu), les métadonnées apparaissent dans la colonne de droite (initiales du locuteur, type de tâche, repères temporels par rapport à la durée totale de l'enregistrement concerné etc.).

### 5.3.5.2 Vers l'utilisation d'autres outils

Au-delà de PRAAT et de DOLMEN, que l'on pourrait qualifier d'outils incontournables pour transcrire, annoter et extraire les données issues des différents corpus PAC, les chercheurs au sein du programme PAC ont également la possibilité d'utiliser d'autres outils en fonction des questions spécifiques qui les intéressent. De manière générale, le programme PAC, à l'instar du programme PFC, est en train de développer l'éventail d'outils qui peuvent lui permettre d'automatiser un certain nombre de tâches, et par exemple l'extraction de certains phonèmes. De fait, à l'heure où nous concluons la rédaction de notre thèse, les logiciels SPPAS et EASYALIGN sont en train d'être adaptés aux données des corpus PAC afin de faciliter la tâche des chercheurs.

Le premier logiciel, SPPAS<sup>59</sup>, est développé par Brigitte Bigi au Laboratoire LPL (Laboratoire Parole et Langage) de l'Université d'Aix-Marseille. Il fonctionne avec les principaux systèmes d'exploitation (Windows, MacOS, Linux) et est sous licence GNU, ce qui signifie qu'il peut être téléchargé librement. Il fonctionne en compatibilité avec PRAAT, ce qui implique que les tires d'annotation supplémentaires que SPPAS permet d'obtenir sont lues sous PRAAT et potentiellement ajoutées aux tires d'annotation préexistantes sous PRAAT pour un fichier son donné.

SPPAS permet la segmentation automatique du discours à partir d'un enregistrement audio et de sa transcription orthographique (Bigi 2012). Autrement dit, il effectue une tâche de tokénisation qui permet de normaliser le texte (la transcription orthographique standard) en supprimant par exemple la ponctuation, les commentaires, les initiales des locuteurs etc. À partir de là, SPPAS peut être utilisé à deux fins distinctes : en premier lieu au niveau phonétique pour obtenir l'alignement du signal sonore à d'autres niveaux que celui de la transcription orthographique, à savoir celui du phonème (phonétisation) et celui de la syllabe (syllabation) notamment. La phonétisation permet la correspondance entre le signal sonore d'un côté, et les graphèmes (transcription orthographique) et les phonèmes (en SAMPA) de l'autre.

SPPAS offre également la possibilité d'analyser les contours intonatifs du discours (Bigi & Hirst 2012, 2013), et ce non seulement pour les variétés de l'anglais, mais également pour les variétés du français. Grâce à certains réglages spécifiques que nous ne détaillons pas ici, ce logiciel permet d'annoter automatiquement la prosodie et donc de formuler des analyses au niveau suprasegmental.

Les avantages de l'utilisation de SPPAS pour le programme PAC sont nombreux : en premier lieu, ce logiciel permet d'obtenir des statistiques en termes de mots et de phonèmes,

---

<sup>59</sup> <http://www.lpl-aix.fr/~bigi/sppas/>.



ce que ne permet pas DOLMEN par exemple. SPPAS permet également d'effectuer des filtrages à partir des données et donc d'extraire les phonèmes que l'on souhaite étudier plus particulièrement. Par exemple, la tire de phonétisation peut permettre d'isoler les voyelles qui intéressent le chercheur et par conséquent automatiser une partie du travail d'extraction des valeurs formantiques pour ces voyelles. Nous y reviendrons au chapitre 8 lorsque nous présenterons la méthodologie que nous avons adoptée pour mener à bien notre étude phonético-acoustique des voyelles prononcées par les locuteurs de notre corpus PAC Nouvelle-Zélande.

Toutefois, comme nous l'avons signalé au tout début de cette section, l'utilisation de SPPAS au sein du programme PAC n'en est qu'à ses débuts car certains ajustements doivent être effectués afin que SPPAS puisse fonctionner en « mode PAC ». C'est pourquoi PAC explore parallèlement la possibilité d'utiliser d'autres logiciels comme EASYALIGN<sup>60</sup>, qui est déjà utilisé au sein de PFC (voir Buscail 2013). Ce logiciel, développé par Jean-Philippe Goldman à l'Université de Genève, permet de réaliser des opérations similaires à SPPAS puisqu'il se définit comme un outil d'alignement phonétique automatique pour la parole continue. Comme SPPAS, il offre une annotation multi-niveaux (plusieurs tires) qui est lue et peut être ajoutée à un fichier textgrid préexistant sous PRAAT. Cette annotation comprend des niveaux phonétique, syllabique, lexical et un niveau de la phrase (*utterance*). Il permet d'effectuer ces opérations pour les variétés du français, de l'anglais, mais également d'autres variétés des langues comme l'espagnol (Goldman 2011).

Enfin, d'autres outils peuvent être utilisés par les chercheurs au sein du programme PAC puisque, comme nous l'avons signalé à plusieurs reprises dans ce même chapitre, au-delà du socle commun indispensable que constitue le protocole d'enquête que nous avons décrit et défendu précédemment, les chercheurs sont bien évidemment libres d'adapter les outils aux questions qui les intéressent. Nous verrons ainsi que pour notre étude phonético-acoustique des voyelles prononcées par les locuteurs de notre corpus PAC Nouvelle-Zélande nous avons utilisé la plateforme NORM<sup>61</sup> (Thomas & Kendall 2007) qui permet de normaliser des valeurs formantiques (voir chapitre 8). Qui plus est, la plupart des travaux de sociolinguistique modernes ont recours à des calculs ainsi qu'à des logiciels statistiques afin de fournir des résultats pertinents à partir de corpus oraux. Nous présenterons ces outils statistiques au dernier chapitre de cette thèse (voir chapitre 9) lorsque nous détaillerons les résultats qu'ils nous ont permis d'obtenir à partir des données de notre corpus PAC Nouvelle-Zélande.

### 5.3.6 Conclusions

Au terme de ce chapitre, nous espérons avoir exposé clairement les ambitions, les principes et les outils sur lesquels repose le programme PAC. Nous avons montré notamment

---

<sup>60</sup> <http://latlcui.unige.ch/phonetique/easyalign.php>.

<sup>61</sup> <http://ncslaap.lib.ncsu.edu/tools/norm/>.

que même si l'utilisation de corpus s'est « démocratisée » de manière impressionnante ces dernières années pour documenter les variétés des langues du monde, elle ne va pas de soi car elle implique de se positionner d'un point de vue théorique quant à ce que l'on veut observer et, plus généralement, quant à ce que l'on considère être l'essence de la phonologie. En effet, nous sommes revenue sur les nombreux points qui opposent la phonologie formelle ou théorique à la phonologie dite empirique, à la dialectologie et à la sociolinguistique. Selon nous, ces deux approches, hypothético-déductive d'un côté et inductive de l'autre, ne sont pas irréconciliables et les chercheurs au sein du programme PAC sont les premiers à reconnaître que l'intuition est un guide souvent précieux dans la modélisation des phénomènes phonologiques. Ils sont également les premiers à reconnaître que la phonologie n'a pas eu besoin des corpus pour rendre compte de nombreux phénomènes et pour proposer des modélisations du fonctionnement des variétés des langues du monde.

Néanmoins, même si le corpus n'est pas à élever au rang de ressource unique ni de ressource parfaite, il s'avère qu'il permet de disposer de données authentiques pour étudier la variation inter et intra-individuelle ainsi que le changement linguistique qui offrent une perspective essentielle sur les modélisations théoriques de phénomènes phonologiques tels que le 'r' de *sandhi* et les changements vocaliques. Le programme PAC a donc fait le choix de recourir aux corpus sans considérer qu'ils constituent des fins en soi et surtout sans présupposer qu'ils livrent d'eux-mêmes des informations pertinentes. Pour faire « parler » les corpus, pour ainsi dire, nous avons souligné qu'un travail en amont pour élaborer un protocole d'enquête solide pouvant être appliqué de manière systématique sur le terrain est indispensable, de la même façon qu'un travail en aval pour traiter, annoter et analyser les données est absolument nécessaire afin de livrer des résultats et de formuler des conclusions fines et fiables d'un point de vue statistique. C'est pourquoi le programme PAC repose sur un protocole d'enquête éprouvé et s'est doté d'outils d'annotation (transcription orthographique, codages des données) simples et efficaces qui sont compatibles avec des outils logiciels performants.

Nous souhaitons en effet insister sur le fait que l'élaboration d'un corpus PAC digne de ce nom, c'est-à-dire d'un corpus complet, comprenant des enregistrements avec au minimum une douzaine de locuteurs qui sont transcrits et codés à différents niveaux, et dont les données ont été extraites pour fournir des résultats et des analyses, représente un travail colossal. La compatibilité avec des outils permettant d'automatiser une partie des tâches qui incombent au chercheur est absolument nécessaire. En outre, nous espérons avoir montré que le programme PAC est dans une démarche d'amélioration constante de l'application de son protocole et des outils qui peuvent permettre une étude approfondie de ses données. Qui plus est, même si le socle commun aux enquêtes PAC garantit la comparabilité et la qualité de ses données, les chercheurs qui travaillent au sein de ce programme sont encouragés à enrichir ce protocole et à se concentrer sur des questions qui n'ont pas encore nécessairement été étudiées à partir d'autres corpus PAC. C'est en partie notre cas, dans la mesure où la rhoticité et le 'r' de *sandhi* ont certes déjà fait l'objet de plusieurs études (Viollain 2010 ; Navarro 2013), mais où les changements vocaliques n'ont pas encore été étudiés à partir de données PAC sur l'anglais contemporain.

L'ensemble des éléments que nous avons développés ici constitue le socle sur lequel nous nous sommes appuyée pour développer nos analyses dans la troisième et dernière partie de la présente thèse. Aussi, nous ferons souvent référence à ces éléments dans les prochains chapitres. Toutefois, pour compléter notre présentation du programme PAC, de ses ambitions, de ses principes et des données dont il dispose, il nous semble indispensable de le montrer en action, pour ainsi dire, en détaillant la genèse de la constitution du corpus PAC Nouvelle-Zélande. Dans la mesure où ce corpus est au cœur de nos travaux, et dans la mesure où l'ensemble des résultats présentés dans la dernière partie de notre thèse (voir chapitres 7, 8 et 9) sont issus des données de ce corpus, il nous semble opportun d'expliquer ce qui a motivé sa constitution et de présenter les locuteurs qui le composent. C'est l'objet du prochain chapitre (voir chapitre 6).



## 6. Le corpus PAC Nouvelle-Zélande

---

*« J'ai vu qu'il n'est pas de plus grand plaisir que de voyager, étranger privilégié dans toutes les parties du monde, que d'être partout reçu avec gentillesse et courtoisie par des hommes et des femmes, et que de partager leurs connaissances et leurs expériences telles qu'elles ressurgissent dans leur langage. »*  
Labov, 1976 : 21

Au chapitre précédent (voir chapitre 5), nous avons détaillé les ambitions, la méthodologie et les outils propres au programme PAC (Phonologie de l'Anglais Contemporain : usages, variétés et structure). Il nous semble opportun de nous intéresser maintenant à la manière dont ces objectifs et ces principes s'appliquent et s'incarnent concrètement sur le terrain dans le processus de constitution d'un véritable corpus, en l'occurrence le corpus PAC Nouvelle-Zélande qui est au cœur de nos travaux de recherche dans cette thèse. Le présent chapitre constitue donc le second volet de notre deuxième partie consacrée au protocole d'enquête mis en place pour recueillir de nouvelles données exploitables sur le *NZE* contemporain. Ce chapitre va nous permettre de répondre à un certain nombre de questions essentielles quant aux choix qui ont présidé à la constitution et à l'exploitation du corpus PAC Nouvelle-Zélande. Nous pourrons ensuite passer à la troisième et dernière partie de notre thèse consacrée au traitement, à l'analyse et à l'interprétation des données, et donc aux résultats obtenus grâce au corpus PAC Nouvelle-Zélande.

Parmi ces questions essentielles, que tout chercheur est amené à se poser au moment de récolter des données sur le terrain, certaines sont assez simples et évidentes : pourquoi Dunedin, en Otago, dans l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande ? Autrement dit, pourquoi cette localisation, pourquoi ce point d'enquête et pas un autre ? D'autres questions sont en revanche plus complexes, et notamment la question de savoir comment tirer profit de son réseau de contacts ou d'amis sur place, et comment, finalement, recruter des locuteurs à partir d'une hiérarchie de critères préétablie. Nous montrerons également dans ce chapitre comment le protocole d'enquête a été mis en place sur le terrain, avec les locuteurs sélectionnés, et adapté à la spécificité de la variété d'anglais étudiée. Ces questions, ces aspects de notre démarche scientifique, nous donneront une nouvelle fois l'occasion de défendre les choix faits par le programme PAC en matière de méthodologie, et par exemple le recours aux conversations (guidées et informelles), par rapport à d'autres programmes sociolinguistiques, se revendiquant plus écologiques, qui remettent parfois en cause certaines de nos pratiques.

### 6.1 Le choix de la localisation : Dunedin, Otago, Nouvelle-Zélande

La première question qu'un enquêteur doit se poser lorsqu'il envisage de partir recueillir des données orales sur le terrain est de savoir où il va précisément établir son point d'enquête. La Nouvelle-Zélande n'a bien évidemment pas la superficie d'un continent comme l'Amérique du Nord, mais un pays en tant que tel ne constitue pas un point d'enquête

crédible. En effet, il paraît extrêmement difficile, qui plus est seule, de couvrir la totalité du territoire d'un pays, si petit soit-il, afin d'y constituer un corpus, c'est-à-dire un échantillon représentatif qui rende compte de la prononciation caractéristique de cette zone géographique. C'est pourquoi, au sein du programme PAC, un centre urbain, soit une ville et son agglomération comme pour l'enquête menée à Boston en 2009 (voir Viollain 2010 ; Navarro 2013), ou une région définie, comme pour l'enquête menée dans le Lancashire en 2002, dans un triangle formé par les villes de Bolton, Bury et Burnley (voir Noël 2003), constituent les points d'enquête les plus communs. Il paraît plus vraisemblable, dans ces conditions et dans les limites de ces périmètres géographiques plus circonscrits, d'obtenir des corpus représentatifs et par conséquent pertinents scientifiquement.

Ceci étant dit, la question reste presque entière, à savoir comment choisir un point d'enquête et sur quelle base, sur quels critères. Les chapitres 2 et 3 de la présente thèse répondent en grande partie à cette question dans la mesure où, grâce aux ouvrages historiques et aux travaux déjà publiés sur les variétés d'anglais parlées dans le monde en général, et en Nouvelle-Zélande en particulier, le chercheur peut établir des zones d'intérêt prioritaires en quelque sorte. Ces zones peuvent aussi bien être des zones inexplorées jusque-là que des zones où de nombreux travaux ont déjà été menés. Dans les deux cas, les nouvelles données recueillies permettront de faire avancer la recherche que ce soit, dans le premier cas, en ouvrant de nouvelles pistes de réflexion ou, dans le second cas, en confirmant ou en infirmant des analyses et des interprétations existantes.

En ce qui nous concerne, le choix de constituer un corpus d'enregistrements à Dunedin, la capitale de l'Otago, relève des deux cas de figure simultanément. De fait, des recherches ont déjà été menées en Otago (voir chapitre 2, 2.2 et 2.3, et chapitre 3, 3.3 notamment), par Bartlett (1992) par exemple, qui ont montré que cette région, avec le Southland au sud, sont différentes des autres régions néo-zélandaises, à la fois aux niveaux phonético-phonologique et morphosyntaxique. La ville de Dunedin a donc été choisie car c'est le deuxième plus grand centre urbain de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande, après Christchurch, et parce que c'est aussi le siège de l'Université d'Otago qui accueille une grande proportion d'étudiants venus des régions d'Otago et du Southland. La ville de Dunedin, qui est la plus grande ville de la région d'Otago, n'est située qu'à 200 kilomètres de la ville d'Invercargill, le plus grand centre urbain de la région du Southland. Cet axe constitue l'isoglosse de la rhoticité en Nouvelle-Zélande puisque, historiquement, c'est dans ces deux régions que se sont majoritairement installés les immigrants venus d'Écosse.

Le choix de Dunedin comme point d'enquête en Nouvelle-Zélande repose donc sur une connaissance approfondie de la littérature sur la phonologie de l'anglais néo-zélandais ainsi que sur l'histoire coloniale de ce pays, qui a façonné nombre des réalités linguistiques et sociales actuelles en Nouvelle-Zélande. Constituer un corpus d'enregistrements à Dunedin en 2010 offrait la promesse de pouvoir observer l'évolution de l'anglais parlé dans cette région avec la perspective fournie par les travaux précédemment menés sur le terrain. En d'autres termes, choisir ce point d'enquête c'était, selon nous, s'appuyer sur des données authentiques et récentes pour étudier par exemple le maintien ou le recul de la rhoticité historique dans cette zone.



D'autre part, il nous faut souligner que même si des travaux ont déjà été menés en Otago (*Mobile Unit* du projet *ONZE* par exemple, voir chapitres 2 et 5), aucune recherche n'a jusque-là constitué de corpus oral sur la base d'un protocole d'enquête systématique et rigoureux afin d'établir le système phonologique de chaque locuteur et de pouvoir éventuellement le comparer avec d'autres bases de données sur d'autres variétés de l'anglais dans le monde. En ce sens, le corpus PAC Nouvelle-Zélande constitué à Dunedin représente un corpus inédit qui doit permettre une nouvelle observation de l'anglais parlé dans cette zone, et plus généralement du *NZE* contemporain.

De plus, au niveau du programme PAC lui-même, aucune enquête n'avait été menée en Nouvelle-Zélande alors même que des corpus avaient déjà été constitués en Australie grâce aux travaux de Przewozny (2004, 2006, voir chapitre 5, 5.2.2.1). Aussi, le choix d'établir un point d'enquête en Nouvelle-Zélande, et à Dunedin en particulier, a été motivé par les « manques » identifiés dans les bases de données du programme PAC et par les « lacunes » relevées dans l'histoire de la recherche et la littérature sur le *NZE*.

À partir des points développés ci-avant, nous prenons bien conscience, si besoin était, du fait qu'un point d'enquête ne se choisit pas au hasard et que la convergence de plusieurs facteurs (historiques, scientifiques, pratiques) constitue le meilleur guide et la meilleure motivation pour établir ce fameux point d'enquête. Nous tenons à préciser toutefois que dans le cas précis de notre travail sur le terrain en Nouvelle-Zélande en 2010, trois points d'enquête ont été choisis, dont Dunedin, et trois corpus distincts ont donc été constitués. Le premier, celui de Dunedin donc, est le plus large, comme nous allons le voir dans la suite de ce chapitre. Les deux autres ont été constitués à Wellington, dans la capitale officielle du pays située au sud de l'île du Nord, et à Christchurch, dans la ville la plus peuplée de l'île du Sud et la seconde ville la plus peuplée du pays après Auckland (voir chapitre 2, 2.1). Ces corpus, bien qu'ils ne soient pas directement exploités dans la présente thèse, pourront servir à notre recherche future et servent déjà à d'autres projets (voir Fabre 2014 par exemple), comme cela est souvent le cas au sein du programme PAC (voir chapitre 5).

Aussi, même s'il existe des raisons historiques et scientifiques pour l'établissement de ces trois points d'enquête et pour la constitution de ces trois corpus distincts, qui peuvent servir de contrepoint les uns aux autres afin de vérifier et de mettre à l'épreuve un certain nombre d'analyses et d'interprétations, le choix de la localisation ne fait pas tout lorsqu'il s'agit de partir recueillir des données sur le terrain. Nous l'avons vu au chapitre précédent (voir chapitre 5, 5.2.3), posséder un réseau sur place (amis, famille, contacts professionnels etc.) est déterminant pour la faisabilité d'une enquête, surtout dans le cadre d'un programme qui, comme nous l'avons expliqué, recrute ses locuteurs sur la base de ces fameux réseaux. C'est pourquoi nous allons maintenant détailler la manière dont nous avons mobilisé nos réseaux en Nouvelle-Zélande, ce qui participera à expliquer le choix de la localisation et la sélection finale de nos locuteurs. Ce sera aussi l'occasion de présenter plus en détail nos locuteurs enregistrés à Dunedin.

## 6.2 Le recrutement des locuteurs via le(s) réseau(x)

### 6.2.1 Comment utiliser ses réseaux ?

Nous l'avons compris, l'enquête à Dunedin, Otago a été menée par l'auteur de ces lignes en décembre 2010 grâce à la mobilisation de réseaux (*networks*, Milroy & Milroy 1985) pour le recrutement de locuteurs sur place. Au total, ce sont deux réseaux distincts qui ont permis de recruter des locuteurs à Dunedin, ainsi qu'à Wellington et à Christchurch. Plus précisément, et assez typiquement, ce sont un ami de longue date de l'enquêtrice et une amie d'une amie de l'enquêtrice qui ont mobilisé leur(s) propre(s) réseau(x) afin de faire rencontrer à l'enquêtrice un maximum de gens qui pourraient ensuite être intéressés par une participation à l'enquête. Grâce à cette méthode qui, rappelons-le, permet à l'enquêteur (*fieldworker*) de se reposer sur ses contacts sur place et de ne jamais être un parfait étranger auprès des locuteurs qu'il enregistre, 21 locuteurs ont pu être enregistrés à Dunedin. Le corpus PAC Nouvelle-Zélande compte 17 locuteurs dans sa version finale. Les enregistrements n'atteignant pas une qualité acoustique acceptable ainsi que les enregistrements ne respectant pas le protocole PAC dans son intégralité (conversations libres trop courtes ou inexistantes par exemple) ont été automatiquement exclus et ne font donc pas partie du corpus final.

Sur ces 17 locuteurs, on compte 10 femmes et 7 hommes, ce qui fait du corpus PAC Nouvelle-Zélande un corpus assez équilibré par rapport à d'autres corpus, quand bien même il n'atteint pas la parité. Il est en effet assez fréquent que plus de femmes que d'hommes acceptent de participer aux enquêtes PAC, et de manière plus générale, aux enquêtes sociolinguistiques, car participer implique souvent de parler, de soi par exemple, de confier des détails de sa vie personnelle et professionnelle. Les femmes semblent généralement plus disposées à partager ce genre d'informations, parfois sensibles, que les hommes. C'était déjà le cas pour l'enquête PAC Lancashire qui compte 9 femmes pour un seul homme (voir Noël 2003 ; Navarro 2013). Pour l'enquête PAC Boston, qui a réuni 5 femmes et 8 hommes, le schéma est inversé, ce qui confirme malgré tout que constituer un échantillon véritablement équilibré en termes de sexe des locuteurs est plus difficile qu'il n'y paraît. Sur les 17 locuteurs sélectionnés à Dunedin, on compte 3 femmes et 2 hommes âgés de 18 à 20 ans, 4 femmes et 3 hommes âgés de 43 à 51 ans, et 3 femmes et 2 hommes âgés de plus de 60 ans (65 à 76 ans), si bien que le corpus final comprend un échantillonnage générationnel représentatif.

Afin de visualiser plus concrètement le recrutement des locuteurs à Dunedin, nous proposons ci-après un graphe de terrain (voir figure 34) qui s'inspire de la symbolique généralement utilisée dans les travaux d'anthropologie (Pasternak 1976 par exemple) pour représenter les relations sociales et/ou familiales entre différents individus appartenant à un même cercle, une même communauté, un même réseau. Ces diagrammes sont traditionnellement appelés des *kinship trees* dans la terminologie anglaise. Ce type de représentation nous a donc semblé approprié dans le cas précis de notre enquête de terrain puisque les locuteurs que nous avons sélectionnés forment bien une communauté censée représenter la communauté linguistique plus large de l'extrême sud de la Nouvelle-Zélande et de Dunedin plus précisément.

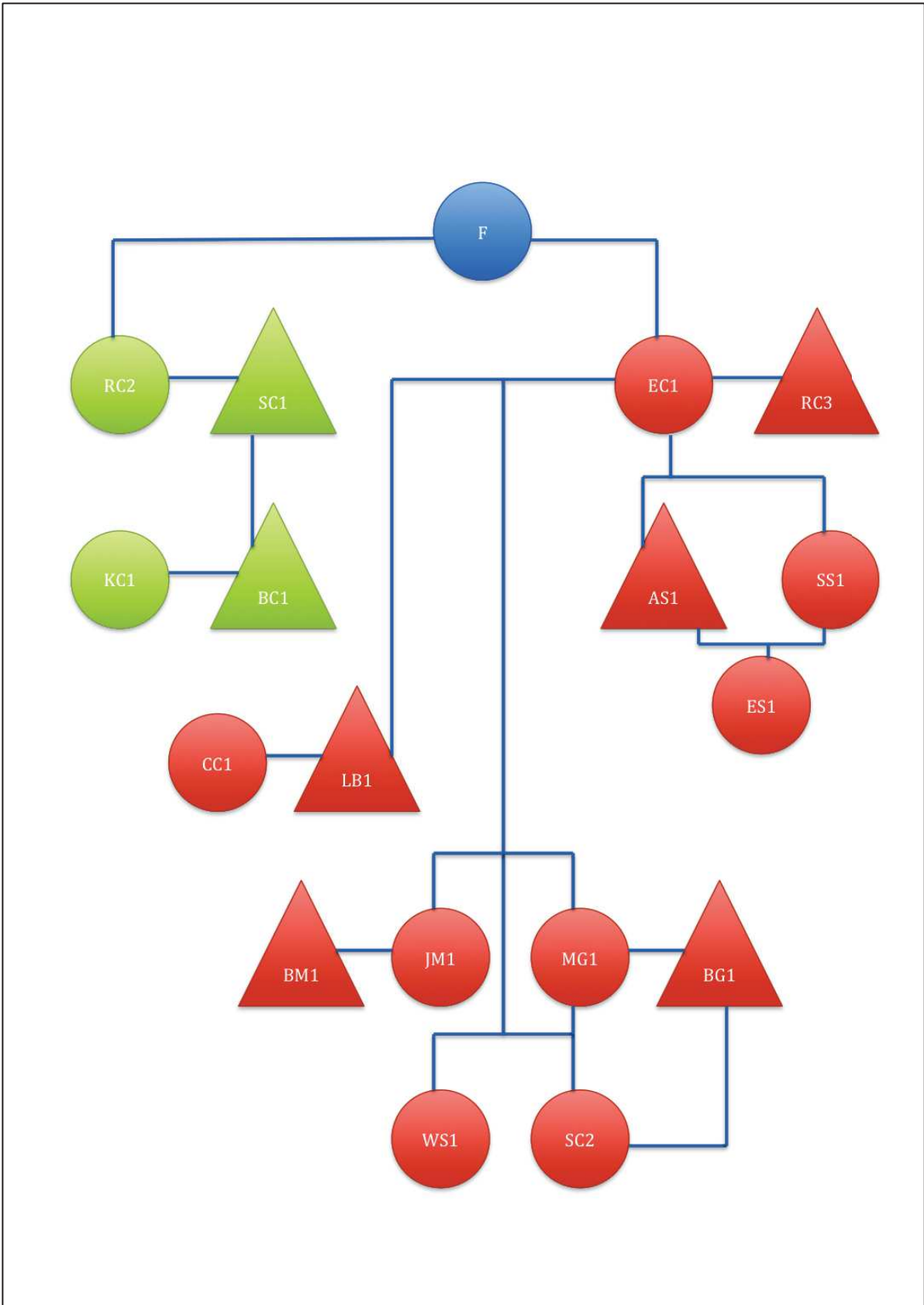


Figure 34 : graphe de terrain représentant les réseaux utilisés pour le corpus PAC Nouvelle-Zélande

Dans ce diagramme, les hommes sont représentés par des triangles et les femmes par des ronds. À l'intérieur de ces triangles et de ces ronds apparaissent les initiales des différents locuteurs recrutés pour le corpus PAC Nouvelle-Zélande. Ces initiales servent d'identifiants au sein des bases de données PAC. En haut, au centre et en bleu apparaît l'initiale « F » qui représente l'enquêtrice (*fieldworker*). Elle représente le « cœur » ou le « nœud » de ce graphe. En vert et à gauche apparaît un premier réseau mobilisé par « F ». Le contact initial de « F », en l'occurrence « RC2 », a permis de recueillir 4 enregistrements complets, à savoir avec RC2, SC1, BC1 et KC1. Les lignes bleues entre les différents locuteurs indiquent les relations entre ces locuteurs. Il apparaît sur le graphe que RC2/SC1 et BC1/KC1 forment des groupes, et plus précisément des couples. « F » a ainsi été mise en contact avec BC1 par l'intermédiaire de SC1.

De la même façon, à droite et en rouge apparaît le second réseau mobilisé par « F » pour recruter des locuteurs à Dunedin. Ce réseau est plus dense et il a permis de recueillir, par l'intermédiaire d'« EC1 », 13 enregistrements complets. On identifie la présence dans ce réseau de couples (CC1/LB1 – BM1/JM1 – MG1/BG1 – EC1/RC3), mais aussi d'une unité familiale complète (AS1/SS1/ES1), à savoir le père, la mère et la fille aînée. Ce réseau est également constitué de deux femmes seules, WS1 et SC2, toutes deux amies d'EC1 mais aussi d'autres locuteurs du corpus. Ceci s'explique par le fait qu'une majorité des locuteurs de ce corpus (11, soit tous les locuteurs apparaissant en rouge sauf CC1 et LB1) a été enregistrée dans le même quartier résidentiel, à savoir Maori Hill, situé à la frontière nord de la ville de Dunedin. Ce quartier est considéré aujourd'hui comme un quartier exclusif regroupant des gens aisés mais il ne l'a pas toujours été. Nombre de ses résidents, et notamment des locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande, s'y sont installés bien avant que Maori Hill ne devienne un quartier huppé.

Ce quartier a été choisi car les familles y sont souvent installées depuis des générations ce qui permet à l'enquêteur d'enregistrer potentiellement des unités familiales complètes (enfants, parents, grands-parents). Il a aussi été choisi car les habitants de Maori Hill forment une communauté soudée et à part car le quartier, situé en hauteur, n'est pas facilement accessible et n'est que peu desservi par les transports en commun. Les liens au sein de cette communauté expliquent que l'enquêtrice n'ait pas eu de difficultés à recruter des locuteurs puisqu'elle était systématiquement présentée et accueillie chez les voisins des locuteurs qu'elle venait de finir d'enregistrer. Nous proposons ci-après (voir figure 35) une carte de Dunedin et de son agglomération qui inclut Maori Hill afin de mieux visualiser la zone géographique qui nous intéresse.

Ces liens suscitent aussi l'intérêt en termes linguistiques puisqu'il serait intéressant de déterminer si les locuteurs enregistrés à Maori Hill ont une identité linguistique spécifique et s'ils forment en cela une sous-communauté linguistique à Dunedin. De la même façon, il est particulièrement intéressant d'avoir, au sein de notre corpus, une unité familiale car il s'agira de déterminer si ce sous-groupe a potentiellement une identité linguistique à part. Nous reviendrons bien évidemment sur ces questions ultérieurement dans la présente thèse et

notamment au neuvième et dernier chapitre consacré aux facteurs extralinguistiques pouvant influencer le système phonético-phonologique de nos locuteurs.



Figure 35 : carte de Dunedin et de son agglomération (Google Maps)

Nous tenons d'ores et déjà à souligner qu'aucun facteur potentiel de variation ne sera volontairement écarté de sorte que notre étude soit véritablement une étude multidimensionnelle de l'anglais néo-zélandais contemporain. Nous en profitons également pour répondre à une critique qui a été adressée par Gadet et Guérin (2012 : 45) au programme PFC, dont le programme PAC est l'équivalent pour l'étude de l'anglais oral (voir chapitre 5), en ce qui concerne le recrutement de ses locuteurs et surtout l'exploitation de ses réseaux : « La sensibilité au social se manifeste évidemment dans l'un des objectifs privilégiés d'étude de PFC, les liaisons, phénomène socialement reconnu de valorisation des discours. Le projet prévoit un appareillage méthodologique solide pour observer les usages des locuteurs pour la liaison, mais comme il n'intègre pas la variabilité de paramètres difficiles ou impossibles à comparer, il néglige le possible impact des liens entre interactants sur le phénomène. »

Dans la mesure où la méthodologie PFC a été pour ainsi dire transposée dans PAC pour l'étude des variétés de l'anglais, l'argument qui est opposé au programme PFC pourrait tout aussi bien l'être au programme PAC. C'est pourquoi nous voulons ici dire que nous ne partageons pas le point de vue de Gadet et Guérin, et ce pour plusieurs raisons. Tout d'abord, sur le point précis qui nous concerne ici, et qui transparaît dans la citation que nous avons choisie, il nous semble que les programmes PFC comme PAC ne sous-estiment en aucun cas l'importance de la relation entre enquêteur et informateur (enquête). En ce sens, ce n'est pas



qu'ils n'intègrent pas la variabilité de ce paramètre mais plutôt qu'ils tentent au maximum de contrôler ce paramètre, ce qui est tout à fait différent.

En effet, si nous prenons le cas précis de notre enquête à Dunedin, il est évident que le fait que la langue maternelle de l'enquêtrice ne soit pas l'anglais mais le français est un premier facteur qui peut avoir un impact sur le discours des locuteurs enregistrés. C'est pourquoi le programme PAC a recours à plusieurs tâches, et notamment à la conversation libre en l'absence de l'enquêteur, afin que la parole du locuteur enregistré puisse se libérer. De plus, l'ensemble des enregistrements pour le corpus PAC Nouvelle-Zélande a été réalisé par la même enquêtrice si bien que même s'il s'avère (et nous tenterons de le vérifier statistiquement au neuvième et dernier chapitre de cette thèse) que la langue maternelle de l'enquêtrice a une influence sur le discours des locuteurs enregistrés, ces locuteurs auront tous, quoi qu'il en soit, été enregistrés dans les mêmes conditions. Le facteur « lien entre interactants » aura été maîtrisé car il n'aura pas créé de faille dans la systématisme du protocole et n'aura donc pas empêché la comparabilité des données. Les tendances observées à partir des données seront donc tout à fait valides scientifiquement.

Gadet et Guérin (2012 : 43) concluent la chose suivante : « Certes, à un certain niveau de schématisation, la situation est toujours que l'un des interactants (l'enquêteur) mène la discussion devant un ou plusieurs participant(s), mais la comparabilité entre interviews s'arrête de fait assez vite. » Nous ne souscrivons pas non plus à cette conclusion, et nous y reviendrons ultérieurement dans ce même chapitre lorsque nous traiterons de la mise en place et de l'adaptation du protocole d'enquête sur le terrain (voir 6.3). Nous voulions souligner ici le fait que multiplier les contextes d'enregistrement, les enquêteurs et les types de relation ou degrés d'intimité entre les enquêteurs et les locuteurs ne semble pas offrir de solution plus satisfaisante, si ce n'est celle d'avoir pleinement conscience de la variabilité de ces contextes et de ces types de relation, que le principe simple d'essayer de maîtriser au maximum les variables pouvant découler d'une situation d'enregistrement sur le terrain entre un enquêteur et un locuteur.

Nous insistons par conséquent sur le fait que l'ensemble des locuteurs enregistrés à Dunedin pour le corpus PAC Nouvelle-Zélande l'a été par la même enquêtrice, qui avait, même si cela semble très subjectif, le même degré de connivence et d'intimité général avec tous les locuteurs. En effet, RC2 et EC1 sont des contacts d'un ami proche de l'enquêtrice qui, lui, n'a pas été enregistré pour le corpus PAC Nouvelle-Zélande justement parce que la proximité entre l'enquêtrice et ce locuteur était trop grande et aurait donc pu fausser les données de l'enquête ou déboucher sur un enregistrement inintéressant scientifiquement car reposant exclusivement sur de l'implicite, du non-dit et des ellipses, caractéristiques d'un haut degré de connivence (Gadet & Guérin 2012 ; Gadet 2008). L'enquêtrice n'avait donc jamais rencontré aucun des locuteurs enregistrés pour le corpus PAC Nouvelle-Zélande avant le jour de l'enregistrement effectif, exceptée RC2. L'enquêtrice avait simplement été mise en contact avec eux de façon à programmer les enregistrements. L'argument selon lequel l'impact potentiel des liens entre interactants sur les phénomènes observés dans le discours des locuteurs enregistrés serait négligé ne tient donc pas selon nous.



## 6.2.2 Qui sont les locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande : statistiques générales

Nous l'avons compris grâce à la section précédente, la mobilisation des deux réseaux de l'enquêtrice a permis le recrutement de suffisamment de locuteurs pour constituer un corpus valable selon les critères du programme PAC, c'est-à-dire un corpus qui compte entre 12 et 20 locuteurs minimum. C'est également grâce au fonctionnement des réseaux que l'ensemble des tâches du protocole d'enquête a pu être réalisé avec l'ensemble des locuteurs, et notamment la conversation libre qui est toujours la plus délicate car elle requiert la présence d'un tiers pour s'entretenir avec le locuteur enregistré. Le fait qu'un grand nombre de locuteurs ait été enregistré chez eux, et dans un même quartier, a grandement facilité l'exécution de cette tâche car un proche des locuteurs enregistrés était toujours présent. Nous y reviendrons dans la prochaine section de ce chapitre.

Nous voulons ici proposer une première présentation détaillée des locuteurs de notre corpus et fournir des statistiques préliminaires qui seront utilisées ensuite au chapitre 9 pour déterminer l'influence de certains facteurs extralinguistiques sur le système phonologique de nos locuteurs. Au-delà des premiers éléments que nous avons donnés dans la section précédente, il nous faut souligner que tous les locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande sont *pakeha*. Ce terme, que nous avons déjà utilisé dans les chapitres précédents (voir chapitre 2 notamment), désigne en Nouvelle-Zélande les personnes de descendance européenne qui ne sont donc pas maories. La question de l'influence de la langue maorie sur l'anglais néo-zélandais contemporain constitue un objet de recherche à part entière (voir chapitre 2, 2.3.2.2), c'est pourquoi le choix de locuteurs exclusivement *pakeha* a été fait afin que les analyses ne soient pas faussées par un facteur ethnique non maîtrisé dès le départ.

D'autre part, tous les locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande ne sont pas nés à Dunedin. Comme nous l'avons expliqué au chapitre précédent (voir chapitre 5, 5.2.3), le critère qui est retenu pour les enquêtes PAC est que les locuteurs doivent appartenir à la communauté linguistique étudiée. Ils doivent par conséquent, dans le cas qui nous intéresse, avoir grandi et effectué leur scolarité à Dunedin. Nous considérons donc qu'ils doivent être arrivés à Dunedin avant l'âge de 7 ans, ce qui correspond au début de l'éducation primaire dans le système éducatif néo-zélandais. L'école devenant obligatoire pour tous les jeunes Néo-Zélandais à cet âge, nous considérons que c'est à partir de ce moment-là que l'enfant développe de véritables compétences sociales et linguistiques à travers l'interaction avec les autres enfants et ses professeurs. Seuls les locuteurs satisfaisant à ce critère peuvent, selon nous, être considérés comme ayant un système phonético-phonologique représentatif de l'extrême sud de l'île du Sud, et plus spécifiquement de la ville de Dunedin. Nous ne posons absolument pas comme condition que les participants à l'enquête soient des gens « de souche », pour ainsi dire, dont les familles seraient à Dunedin depuis plusieurs générations. Nous n'essayons pas non plus de sélectionner des locuteurs qui auraient un accent jugé, par nous ou par d'autres, comme prototypique de Dunedin. Nous tenons cependant à enregistrer des locuteurs qui, ayant grandi à Dunedin, ont eu un *input* suffisant pour se construire un système phonologique en continuité, ou en rupture, avec les pratiques ambiantes.

La question de la représentativité d'un locuteur est par ailleurs délicate car il se peut tout à fait qu'un locuteur étant arrivé plus tard à Dunedin, soit à l'âge adulte, ait en réalité un système plus prototypique de cette zone géographique qu'un locuteur né et ayant grandi à Dunedin. Néanmoins, le problème méthodologique, et *a fortiori* scientifique, posé par le recrutement de locuteurs « extérieurs » à la communauté étudiée est qu'en ne connaissant pas en détail les autres variétés avec lesquelles ils ont été ou sont toujours en contact, nous ne pouvons pas poser que tel ou tel phénomène est caractéristique de la zone étudiée. Cela limiterait donc grandement notre étude et les généralisations que nous pourrions faire à partir de l'observation de nos données.

Parmi nos locuteurs, 4 ne satisfont pas à ce critère élémentaire : nous les avons fait apparaître sur notre graphe de terrain car ils ont permis d'obtenir les conversations libres dont nous avons parlé au chapitre précédent (voir chapitre 5, 5.2.2.3) ainsi que dans la section précédente. Leur système phonologique pourra donc servir de point de comparaison pour certains des phénomènes que nous allons étudier. Cependant, seuls les systèmes des 13 autres locuteurs seront étudiés en profondeur et serviront pour les analyses et les statistiques développées dans les prochains chapitres. Sur les 13 locuteurs restants, seuls 9 sont nés à Dunedin même, soit 69 % de nos locuteurs approximativement. Nous proposons le diagramme ci-dessous (voir figure 36) pour visualiser les origines des locuteurs de notre corpus.

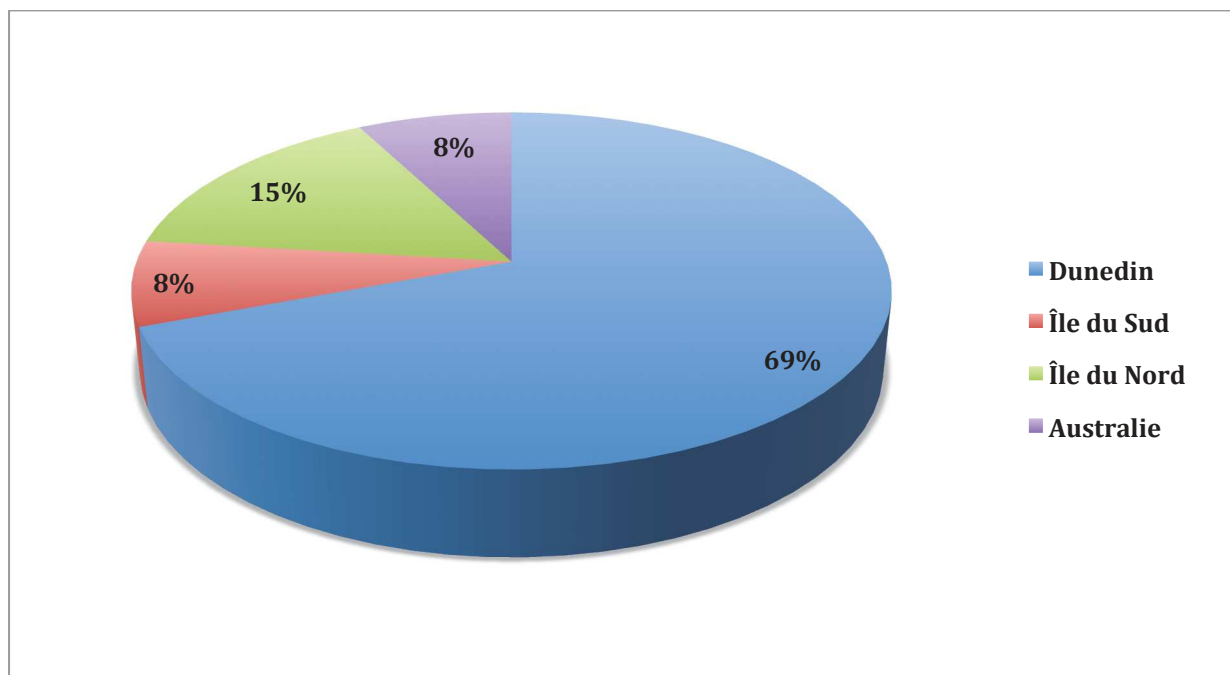


Figure 36 : lieux de naissance des locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande

Nous devons préciser également que même si le lieu de résidence de tous les locuteurs était Dunedin en 2010, puisqu'ils ont tous été enregistrés sur place et, qui plus est, chez eux

pour la plupart, certains des locuteurs de notre corpus ont vécu ailleurs à certains moments de leur vie. En effet, 5 de nos locuteurs (soit 38,5 %) ont vécu dans d'autres villes de Nouvelle-Zélande ou à l'étranger (Europe, Asie) durant de courtes périodes de temps (jamais plus d'un an) à chaque fois et uniquement à l'âge adulte (après 20 ans). Cette mobilité fait partie du profil de très nombreux locuteurs modernes, surtout en contexte urbain. L'examen de ces locuteurs semble démontrer que ces séjours dans d'autres environnements linguistiques et culturels n'ont pas altéré leur système phonologique au point qu'il ne soit plus représentatif de la communauté linguistique que nous étudions. Cette information sera néanmoins évidemment prise en compte au chapitre 9 dans l'étude de l'ensemble des facteurs qui peuvent influencer sur le système phonologique des locuteurs de notre corpus.

Nous l'avons dit, l'origine des parents des locuteurs du corpus n'est pas non plus un critère susceptible de les exclure de ce corpus. Toutefois, c'est une information qui est inscrite dans le profil sociolinguistique qui est dressé de chaque locuteur des corpus PAC (voir annexes B). En ce qui concerne les locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande, 42 % de leurs parents sont nés à Dunedin et 23 % sont nés ailleurs dans l'île du Sud. Certains locuteurs du corpus représentent la première génération née en Nouvelle-Zélande tandis que d'autres sont issus d'une longue lignée de Néo-Zélandais et représentent parfois jusqu'à la 6<sup>ème</sup> génération. Le diagramme ci-après (voir figure 37) permet de visualiser les origines des parents des locuteurs de notre corpus.

Un dernier point qu'il nous semble opportun d'aborder ici, dans la présentation générale de nos locuteurs, est l'origine, ou plutôt le profil, socioéconomique. Nous y reviendrons en détail au neuvième et dernier chapitre de la présente thèse car cette notion est complexe et fait débat au sein de la communauté des chercheurs en sciences humaines et sociales. Nous ne voulons ici qu'insister sur le fait qu'il est extrêmement difficile d'atteindre une diversité socioéconomique représentative du microcosme social que constitue un centre urbain comme Dunedin à l'échelle d'un pays comme la Nouvelle-Zélande. Aussi, et cela a été démontré par les enquêtes précédemment réalisées pour PAC ou pour d'autres projets sociolinguistiques, il n'est pas rare que la plupart des locuteurs recrutés appartiennent à une seule et même « classe », souvent hétérogène cependant, à savoir la classe moyenne (*middle class* dans la terminologie anglaise). Il est en effet souvent difficile de recruter des locuteurs issus de la classe ouvrière (*working class*) car, dans quantité de cas, ceux-ci n'appartiennent pas aux réseaux qu'utilisent les universitaires pour leurs recherches.

Il s'agit alors d'adopter la stratégie que nous avons décrite au chapitre précédent (voir chapitre 5, 5.2.3), c'est-à-dire une stratégie de recrutement hors-réseau qui permette de compléter l'échantillon en ciblant les zones géographiques et les lieux institutionnels généralement décrits comme fréquentés par la classe ouvrière. Comme nous le disions au chapitre précédent, cette stratégie peut être payante mais elle est périlleuse à mettre en place, surtout pour un enquêteur seul, et oblige souvent à un certain nombre de compromis quant à la qualité acoustique des enregistrements. Cette stratégie n'a donc pas été adoptée à Dunedin, quand bien même notre corpus montre des limites en termes de diversité socio-économique puisque, justement, la majorité de nos locuteurs semble appartenir à la classe moyenne, voire moyenne haute (*upper middle class*). Cette stratégie a au contraire été utilisée avec succès

pour la constitution d'un corpus comme le corpus PAC-LVTI à Manchester (voir Chatellier en préparation).

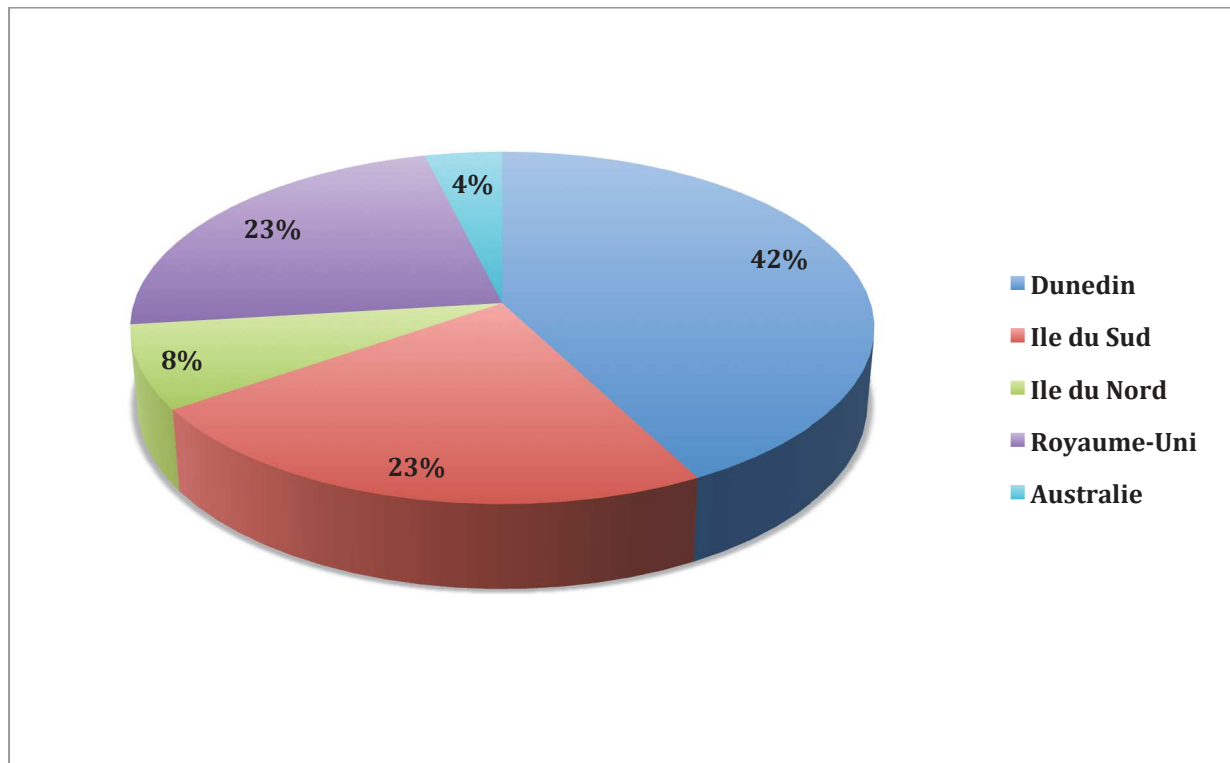


Figure 37 : lieux de naissance des parents des locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande

En conclusion de cette brève présentation de nos locuteurs, nous voulons souligner que nous sommes bien consciente du fait que certaines notions, qui sont à la base de la constitution de notre corpus et de la sélection de nos locuteurs, sont parfois remises en cause. Par exemple, les catégorisations sociodémographiques classiques telles que l'âge ou le sexe des locuteurs peuvent être critiquées dans la mesure où elles constituent des préconstruits, des groupes sociolinguistiques *a priori*, et parce qu'elles sont parfois difficiles à définir. Il nous semble néanmoins que ces deux catégorisations sont fondamentales dans nos sociétés et sont souvent pertinentes en termes sociolinguistiques.

De fait, la différence de sexe homme/femme est à la base d'un dimorphisme élémentaire qui est également culturel : les femmes ne se comportent pas nécessairement comme les hommes, ne parlent pas nécessairement comme les hommes et n'ont pas les mêmes expériences que les hommes. Poser une distinction dès le départ qui oriente la sélection de nos locuteurs afin d'obtenir autant d'enregistrements avec des hommes qu'avec des femmes ne signifie pas que nous posons *a priori* que cette distinction a un impact ou qu'elle est pertinente pour l'étude du discours de nos locuteurs. Comme nous l'avons dit, des calculs statistiques nous permettront d'évaluer la pertinence de ce facteur (voir chapitre 9). Poser cette distinction ne revient pas non plus à dire que c'est la seule variable, le seul facteur

que nous souhaitons prendre en compte ou que nous soyons capable de maîtriser. Le chercheur doit avoir pour ambition dans l'absolu de dépasser ces distinctions élémentaires pour prendre en compte des facteurs plus complexes, dont nous parlions précédemment, comme la situation d'interaction ou le degré de connivence entre les locuteurs par exemple. Poser une distinction homme/femme revient assez simplement, selon nous, à maîtriser dès le départ un paramètre anthropologique fondamental.

De la même façon, la notion d'âge est parfois difficile à définir et surtout à « échelonner » dans la perspective de la sélection de locuteurs pour un corpus d'enregistrements. Nous entendons par là qu'il peut assez vite paraître arbitraire d'établir que tous les locuteurs de moins de 20 ans par exemple appartiennent à la même génération et ceux de plus de 60 ans à un même groupe sociodémographique. Selon nous, l'âge de nos locuteurs est pertinent dans la mesure où nous essayons d'enregistrer des unités familiales et donc de « voir » quelque chose des relations intergénérationnelles entre nos locuteurs. Aussi, même s'il est difficile de définir précisément ce qu'est une génération, et même s'il est clairement établi dans la littérature qu'il subsiste toujours un doute entre ce qui relève d'un côté des changements en temps apparent, qui reflètent des changements en temps réel, et ce qui relève du phénomène appelé *age grading* (Eckert 1997) de l'autre (voir chapitres 2, 4 et 8), il nous apparaît qu'un découpage générationnel et l'observation des rapports intergénérationnels peut fournir des informations pertinentes sur la langue. Par exemple, nous savons que certains changements lexicaux sont quasiment datables à partir de l'observation du discours des locuteurs d'un même corpus, et ce grâce à une donnée élémentaire, leur âge. C'est le cas de la particule *like* dont nous avons parlé au chapitre 2 par exemple (voir 2.3.3.2).

### **6.2.3 Qui sont les locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande : présentations individuelles**

Plutôt que de simplement renvoyer aux annexes (voir B) de la présente thèse et aux fiches de renseignements dont nous avons parlé au chapitre précédent (voir chapitre 5, 5.3.4), nous pensons plus utile de fournir de brefs résumés des informations pertinentes sur les 13 locuteurs dont nous allons étudier en détail le système phonético-phonologique dans les prochains chapitres. Nous pensons que cela offre à chacun l'occasion de découvrir et de se familiariser avec ces locuteurs, ce qui nous permettra de faire par la suite uniquement référence à leur identifiant (initiales). Nous allons présenter nos locuteurs en suivant simplement l'ordre alphabétique.

- AS1

Âgé de 51 ans au moment de l'enregistrement, AS1 n'est pas né à Dunedin mais à Lower Hutt dans la région de Wellington, dans la pointe sud de l'île du Nord. Ses parents se sont néanmoins installés à Dunedin quand il était enfant, c'est pourquoi AS1 compte parmi les locuteurs de notre corpus. Ils ont déménagé en raison du travail du père d'AS1 qui est venu

enseigner le dessin industriel à Dunedin. Sa mère était quant à elle mère au foyer. AS1 enseigne les sciences économiques et sociales et la comptabilité dans un lycée de garçons et a fait toute sa carrière dans l'enseignement. Il représente la première génération de Néo-Zélandais dans sa famille puisque ses deux parents, nés à la fin des années 1920, sont arrivés d'Angleterre dans les années 1950. Il est marié à SS1 et père d'ES1, toutes deux locutrices de notre corpus également. Il pratique de nombreuses activités sportives, est très intégré dans le quartier où il vit (Maori Hill) et a beaucoup voyagé, en Asie, en Europe et en Australie notamment.

- BG1

BG1 est le locuteur le plus âgé de notre corpus (76 ans au moment de l'enregistrement). Il est né à Ravensbourne, l'une des banlieues de l'agglomération de Dunedin (voir figure 35), et n'a jamais vécu ailleurs qu'à Dunedin. Il est à la retraite depuis 1993 et exerçait le métier de métreur vérificateur, c'est-à-dire d'expert dans la construction. Il possédait son propre cabinet et a revendu ses parts à son associé au moment de prendre sa retraite. Ses deux parents sont également nés à Dunedin et BG1 représente la quatrième génération de Néo-Zélandais dans sa famille. Ses ancêtres sont venus d'Angleterre (région de Londres) et surtout d'Écosse, notamment du côté de sa mère. Ses deux parents sont nés aux alentours de l'année 1900. Son père a commencé comme boucher puis s'est formé lui-même au métier de métreur vérificateur. Sa mère était mère au foyer. BG1 est marié à MG1, locutrice de notre corpus également. BG1 pratique de nombreuses activités. Il est par exemple très impliqué dans l'Université du Troisième Âge (U3A), une institution qui propose des séries de conférences sur de nombreuses thématiques aux personnes âgées résidant à Dunedin.

- BM1

Âgé de 45 ans au moment de l'enregistrement, BM1 est né à Dunedin, tout comme ses deux parents nés en 1939. BM1 est officier de police depuis quelques années. Avant cela il a été ambulancier pendant près de vingt ans et manipulateur radio pendant un an. Pour cela, il a suivi une formation de trois ans après le lycée et a ensuite passé des qualifications internes pour devenir ambulancier. Il a par la suite obtenu son diplôme pour travailler dans les forces de police. Son père était pompier et sa mère est infirmière à la retraite. BM1 représente la 4<sup>ème</sup> génération de Néo-Zélandais dans sa famille et ses ancêtres ont quitté l'Écosse et se sont installés à Dunedin dans les années 1900. Il est père de trois enfants et marié à JM1, locutrice de notre corpus également. Il pratique des activités physiques régulières afin de se maintenir en bonne condition physique pour exercer son métier.

- CC1

C'est l'une des plus jeunes locutrices de notre corpus, elle était âgée de 18 ans au moment de l'enregistrement. Elle n'est pas née en Nouvelle-Zélande mais à Adélaïde en Australie. Son père est australien et sa mère néo-zélandaise. À l'âge de trois ans, ses parents se sont séparés



et sa mère est rentrée en Nouvelle-Zélande avec elle. Après un passage rapide par Gisborne, elles se sont installées à Dunedin, si bien que CC1 satisfait aux critères nécessaires pour faire partie de notre corpus. CC1 a été enregistrée à l'Université d'Otago où elle étudie le français, l'espagnol et les sciences politiques en vue d'obtenir un BA et de travailler dans la diplomatie internationale. Son père est mineur dans une mine d'or en Australie et sa mère est puéricultrice. Elle a deux petits frères dont elle s'occupe beaucoup. Elle n'a jamais voyagé mais avait hâte, au moment de l'enquête, de partir à l'étranger, et notamment en Espagne, dans le cadre d'un programme universitaire.

- EC1

EC1 est le contact qui nous a permis de recruter une majorité des locuteurs de notre corpus. Elle est donc très intégrée au sein de sa communauté, c'est-à-dire son quartier de Maori Hill. Elle était âgée de 65 ans au moment de l'enregistrement. Avant de partir à la retraite, elle était professeure de français dans un lycée. Elle possède de nombreux diplômes, notamment un *BA* en français, allemand, russe et anglais ainsi qu'un Master en anglais et en français. Elle a fait toute sa carrière dans l'éducation, ce qui était et constitue toujours une grande passion pour elle. Elle est née à Dunedin et y a toujours vécu même si elle a beaucoup voyagé, par exemple avec son mari, RC3, locuteur de notre corpus également. Ils ont fait de nombreux séjours en France. Les deux parents d'EC1 sont nés au tout début du XX<sup>e</sup> siècle dans la région du Southland. Son père était employé de banque et sa mère était avant tout mère au foyer, même si elle a exercé quelques activités comme vendeuse et libraire. Ils ont tous les deux quitté le système scolaire assez tôt, c'est-à-dire pendant le lycée. EC1 représente au moins la 5<sup>ème</sup> génération de Néo-Zélandais dans sa famille. Ses ancêtres sont venus du sud de l'Angleterre du côté de son père et d'Écosse du côté de sa mère. Ils ont émigré dans les années 1860, soit durant la deuxième vague de colonisation de la Nouvelle-Zélande. EC1 pratique de nombreuses activités physiques et a une grande curiosité intellectuelle.

- ES1

ES1 était âgée de 18 ans au moment de l'enquête et a été enregistrée dans la maison de ses parents, à Maori Hill, où elle habitait encore. Ses parents (AS1 et SS1) ont également été recrutés pour notre corpus. ES1 est née à Dunedin et n'a jamais vécu ailleurs, même si elle a voyagé avec ses parents en Nouvelle-Zélande et en Australie. En 2010, elle avait fini le lycée depuis une année et venait de terminer sa première année en tant qu'étudiante de *Health Science*, soit l'équivalent d'une première année de médecine en France. Elle pensait se diriger vers des études de pharmacie, c'est-à-dire un cursus de trois années supplémentaires. Ses deux parents sont enseignants au lycée : son père est professeur de sciences économiques et sociales et de comptabilité dans un lycée de garçons et sa mère est professeure de sciences et de biologie dans un lycée de filles. Sa mère est née à Dunedin en 1961 et y a toujours vécu. Son père, lui, est né en 1960 à Lower Hutt, une ville de la région de Wellington dans l'île du Nord de la Nouvelle-Zélande. Les grands-parents maternels d'ES1 sont arrivés du Pays de Galles dans les années 1950, ce qui fait de la mère d'ES1 la première génération de sa famille

née en Nouvelle-Zélande. Les grands-parents paternels d'ES1 sont Néo-Zélandais mais la famille paternelle d'ES1 est initialement originaire d'Écosse et d'Angleterre et est arrivée lors des premières vagues d'immigration au XIX<sup>e</sup> siècle. ES1 a étudié le français au lycée mais a abandonné en commençant ses études de médecine. Ses parents ne parlent pas d'autre langue que l'anglais mais ont beaucoup voyagé, notamment en Europe et en Asie du Sud Est.

- JM1

C'est l'épouse de BM1. Elle était âgée de 43 ans au moment de l'enregistrement. Elle est née à Dunedin mais a passé quatre années de sa vie en Australie, de l'âge d'un an à l'âge de cinq ans. Elle est ensuite passée rapidement par Ashburton, dans la région de Canterbury dans l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande avant de revenir à Dunedin et d'y rester. Elle fait donc partie de notre corpus car elle est arrivée à Dunedin pour y faire toute sa scolarité puis sa carrière professionnelle et sa vie. Elle est infirmière et enseigne les soins infirmiers à *Polytechnic* et à l'hôpital de Dunedin. Elle possède un diplôme qui est l'équivalent d'un Master. Elle représente la première génération de Néo-Zélandais dans sa famille car ses deux parents, nés à la fin des années 1930 à Leicester en Angleterre, ont émigré vers la Nouvelle-Zélande au milieu des années 1960, soit juste avant sa naissance. Son père travaillait pour une usine textile et sa mère dans une usine. Ses ancêtres sont originaires d'Écosse. Elle pratique de nombreuses activités sportives et voyage régulièrement au Royaume-Uni, aux États-Unis, en Europe et en Asie.

- KC1

KC1 est l'épouse de BC1, que nous avons intégré à notre graphe de terrain (voir 6.2.1) car nous allons étudier la conversation libre qu'il a enregistrée avec KC1. BC1 n'a pas été retenu pour notre étude puisqu'il est arrivé très tard à Dunedin. Cela rend l'analyse de son système phonologique difficile dans la mesure où nous ne connaissons pas le système qui était le sien au moment de son arrivée dans la communauté, c'est-à-dire son système de départ pour ainsi dire. KC1 est, elle, née à Dunedin, tout comme ses deux parents. Elle a beaucoup voyagé grâce au métier qu'elle exerce à savoir chimiste de l'environnement marin pour la prestigieuse institution néo-zélandaise *NIWA (National Institute of Water and Atmospheric research)*. Elle a par exemple passé un an à Londres, a vécu à Queenstown, dans la région d'Otago, et à Taupo, dans la région du Waikato, dans l'île du Nord de la Nouvelle-Zélande. Elle a néanmoins toujours eu comme base Dunedin, et son mari, BC1, l'y a rejointe. Elle possède un doctorat en chimie et a commencé à apprendre la langue maorie il y a quelques années pour des raisons idéologiques et culturelles. Son père travaillait dans une station service et sa mère était femme au foyer.

- LB1

LB1 a été enregistré à l'Université d'Otago, tout comme CC1, car il y fait des études de français. Il était âgé de 19 ans au moment de l'enregistrement. Il est né à Invercargill, la

capitale du Southland, tout comme son père, propriétaire d'un restaurant, qui y est né en 1958. Sa mère est née en 1960 à Bluff, une ville portuaire à la pointe sud du Southland, et travaille pour le Ministère de l'Éducation en tant que secrétaire. Aucun des parents de LB1 n'a fait d'études supérieures. LB1 représente au moins la 6<sup>ème</sup> génération de Néo-Zélandais dans sa famille. Ses ancêtres ont quitté l'Angleterre et l'Irlande dans les années 1800 pour s'installer en Nouvelle-Zélande, soit bien avant les vagues massives de colonisation du pays. LB1 n'est arrivé à Dunedin qu'à l'âge de 17 ans, pour commencer ses études supérieures à l'université. D'un point de vue méthodologique, il ne remplit donc pas les critères que nous avons présentés précédemment. Toutefois, l'un des objets de notre étude étant la rhoticité dans l'extrême sud de l'île du Sud, qui inclut l'Otago et le Southland, il nous a semblé pertinent d'inclure LB1 qui n'a jamais vécu ailleurs que dans cette zone géographique. Nous verrons dans les prochains chapitres que l'origine géographique de LB1 est un facteur qui est systématiquement pris en compte dans la présentation de nos résultats et dans la formulation de nos analyses et de nos conclusions (voir chapitres 7 et 9 notamment).

- MG1

MG1 est l'épouse de BG1. Elle était âgée de 75 ans au moment de l'enregistrement. Elle est donc la locutrice la plus âgée de notre corpus. Elle est née à Dunedin et n'a jamais vécu ailleurs. Avant de prendre sa retraite, elle exerçait le métier de physiothérapeute (kinésithérapeute) dans le service de santé public et s'occupait d'enfants handicapés. Pour exercer cette profession, elle a suivi un programme à l'Université d'Otago. Elle a appris le français et le latin au lycée, deux matières qui l'ont fortement intéressée. Elle aime sortir et se cultiver : elle assiste par exemple à de nombreux concerts, elle va à l'opéra, au cinéma et au théâtre. Ses parents sont tous deux nés en 1903. Son père était comptable, puis avocat, et a donné des conférences à l'Université d'Otago. Il avait un Master de commerce, ce qui était rare pour l'époque. Sa mère était femme au foyer et avait suivi un cursus spécial à l'Université d'Otago, caractéristique de l'époque et intitulé *home science*. MG1 a trois enfants et elle est très intégrée dans le quartier où elle vit (Maori Hill) car elle joue chaque semaine au bridge avec des amies et va à un cours de tai-chi spécialement adapté aux personnes âgées. MG1 représente au moins la 4<sup>ème</sup> génération de Néo-Zélandais dans sa famille et ses ancêtres ont quitté l'Écosse et les Îles Anglo-Normandes pour venir s'installer en Nouvelle-Zélande.

- RC3

RC3 est l'époux de notre contact, EC1. Il était âgé de 72 ans au moment de l'enregistrement. Il est né à Whangarei dans la région du Northland dans l'île du Nord. Sa mère est également née dans la région du Northland tandis que son père est originaire de l'île du Sud et plus précisément de Timaru, dans la région de Canterbury. Ils se sont installés à Dunedin lorsque RC3 était encore enfant ce qui explique pourquoi il fait partie de notre corpus final. RC3 était professeur de français à l'Université d'Otago avant de prendre sa retraite. Il possède de nombreux diplômes et notamment un doctorat de l'Université française. Il a en effet effectué plusieurs séjours en France, à Poitiers et à Paris notamment, à l'âge adulte. Il parle donc

extrêmement bien français. Son père était ingénieur civil et sa mère était principalement mère au foyer. RC3 représente au moins la 5<sup>ème</sup> génération de Néo-Zélandais dans sa famille. Du côté de son père, ses ancêtres ont émigré de la région de Londres dans les années 1850, tandis que du côté de sa mère, ses ancêtres ont émigré d'Irlande et d'Angleterre dans les années 1810. RC3 est un grand collectionneur d'art et plus précisément de peintures et de lithographies.

- SC2

SC2 était âgée de 70 ans au moment de l'enregistrement. Elle est née à Dunedin et y a toujours vécu. Sa mère est également née à Dunedin, en 1912, et était infirmière spécialisée dans les soins pour les nouveau-nés. Son père est quant à lui né à Londres et a émigré en Nouvelle-Zélande dans les années 1930. Il était comptable et gérait un magasin. Il a fait de brèves études universitaires. SC2 est retraitée depuis 2003. Elle était assistante de recherche dans le Département des Sciences Économiques et Sociales de l'Université d'Otago. Elle a également enseigné pendant deux ans la géographie, l'histoire et l'anglais dans un lycée de filles de Dunedin. Elle possède de nombreux diplômes dont un Master de géographie, un *BA* et un *MA* de commerce. Elle est très intégrée dans son quartier (Maori Hill) et très active : elle était notamment présidente de l'Université du Troisième Âge (U3A) au moment de l'enregistrement. Elle représente la 4<sup>ème</sup> génération de Néo-Zélandais du côté de sa mère. Son grand-père maternel s'est installé en Nouvelle-Zélande, après être passé par l'Australie et la Tasmanie, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

- SS1

La dernière locutrice de notre corpus était âgée de 49 ans au moment de l'enregistrement. Elle est née à Dunedin et n'a jamais vécu ailleurs. Elle est professeure de biologie et de sciences dans un lycée de filles à Dunedin. Elle possède un diplôme de sciences de l'Université d'Otago. Son père est né au Pays de Galles en 1927 et a émigré vers la Nouvelle-Zélande dans les années 1950. Il était photographe et possédait un diplôme universitaire dans le domaine des arts. Sa mère est quant à elle née dans une ferme dans la région du *Central Otago*. Elle était psychologue spécialisée dans l'accomplissement personnel et a suivi une formation de trois ans pour exercer cette activité. Elle est maintenant à la retraite. SS1 pratique de nombreuses activités physiques et collectionne les pièces de monnaie anciennes et étrangères. Elle représente, du côté de sa mère, au moins la 5<sup>ème</sup> génération de Néo-Zélandais. SS1 est l'épouse d'AS1 et la mère d'ES1, tous deux locuteurs de notre corpus également.

Ces brèves présentations individuelles nous livrent déjà des informations essentielles : 5 de nos locuteurs (soit 38,5 % approximativement) représentent la première génération de Néo-Zélandais dans leur famille ou dans une branche de leur famille. Par ailleurs, les récits de nombreux locuteurs ont révélé que leurs ancêtres avaient bel et bien émigré d'Écosse, notamment au moment de la découverte d'or en Otago, soit à partir des

années 1860 (voir chapitre 2, 2.2.3). Ainsi, 6 de nos locuteurs, soit pratiquement la moitié (46 %), racontent que leurs ancêtres ou certains de leurs ancêtres ont quitté l'Écosse pour venir s'installer à Dunedin ou dans l'extrême sud de l'île du Sud. De la même façon, 7 de nos locuteurs (54 %) ont des ancêtres qui sont venus d'Angleterre, et en particulier du sud et de la région de Londres. Enfin, deux locuteurs évoquent l'Irlande et deux autres le Pays de Galles comme points de départ de l'émigration de leurs ancêtres.

Maintenant que nous avons expliqué comment nous avons mobilisé nos réseaux et que nous avons brièvement présenté les locuteurs de notre corpus, il nous faut détailler comment nous avons concrètement mis en place le protocole PAC sur le terrain et comment nous l'avons adapté à la fois à la localisation de notre enquête ainsi qu'aux locuteurs de notre corpus.

### **6.3 La mise en place et l'adaptation du protocole d'enquête sur le terrain**

Quiconque a déjà mis au point un protocole d'enquête méticuleux et millimétré et l'a ensuite mis en pratique sur le terrain en conclura que la meilleure des préparations n'empêchera pas les imprévus. En effet, sur le terrain, au contact des locuteurs, l'enquêteur doit souvent faire preuve d'ingéniosité, de souplesse et de patience pour obtenir des enregistrements complets et de qualité. Nous allons donc livrer ici un bilan du déroulement des enregistrements avec les locuteurs de notre corpus PAC Nouvelle-Zélande. Ce bilan montrera les méthodes que nous avons adoptées pour faire réellement fonctionner notre protocole d'enquête sur le terrain, les contraintes auxquelles nous avons dû faire face, et permettra, nous l'espérons, aux autres chercheurs, en sociolinguistique mais bien sûr aussi au sein de PAC, de ne pas faire les mêmes erreurs que nous lorsque nous avons échoué, mais aussi de s'inspirer de nos méthodes lorsque nous avons obtenu des résultats satisfaisants.

#### **6.3.1 Le déroulement des enregistrements sur le terrain**

L'une des premières réalités à laquelle se confronte l'enquêteur sur le terrain est celle du recrutement de ses locuteurs. Quand bien même les rendez-vous pour les enregistrements ont été pris à l'avance, les rencontres programmées, les contacts mobilisés, les imprévus et les désistements de dernière minute sont nombreux. L'enquêteur doit absolument se préparer à ces éventualités car elles font partie de l'expérience de terrain. Un élément essentiel pour garantir qu'une majorité des gens qui ont été abordés par l'intermédiaire des contacts de l'enquêteur, et donc du réseau, va bel et bien participer à l'enquête est la manière dont l'objectif de l'enquête est présenté. Il arrive qu'on néglige cet élément, or les gens sont fondamentalement curieux de savoir pourquoi on les sollicite et ce qu'on va bien pouvoir faire avec les enregistrements réalisés avec eux.

L'opération est néanmoins délicate car PAC, à l'image de l'ensemble des programmes sociolinguistiques, cherche des locuteurs naïfs, dans le bon sens du terme, c'est-à-dire des locuteurs qui n'ont pas de connaissances approfondies dans le domaine de la linguistique, de la phonologie ou de la sociolinguistique. Il est effectivement déjà tellement difficile d'obtenir des enregistrements de parole spontanée, il n'est pas envisageable de recruter des spécialistes du domaine étudié par l'enquêteur. Ces locuteurs, bien qu'originaires de la communauté linguistique étudiée, pourraient, même inconsciemment, fausser les données en comprenant les attentes liées à telle ou telle tâche du protocole par exemple.

D'autre part, les enquêteurs, en présentant leurs travaux, doivent travailler à faire disparaître les potentielles réticences des locuteurs, souvent surpris par la teneur du projet et sceptiques quant à ses « bonnes intentions ». En effet, certains locuteurs, et par exemple des locuteurs du corpus PAC Boston (voir Viollain 2010), se sont montrés méfiants avant de parler plus longuement avec les enquêteurs et inquiets de voir leur « accent » moqué, critiqué, caricaturé. Il s'agit donc, dans ces cas-là, d'expliquer clairement aux locuteurs que l'enquête cherche uniquement à récolter la « parole » caractéristique de la zone choisie, et non à juger l'accent de tel ou tel locuteur.

Le formulaire de consentement (*consent form*, voir annexes A) sert également à préciser les intentions purement scientifiques des enquêteurs, mais il arrive que ces précautions orales et écrites ne suffisent pas à convaincre les locuteurs de faire confiance aux enquêteurs. La difficulté réside également dans le fait de ne pas mentir aux locuteurs sur l'objectif principal de l'enquête, même si cela pourrait parfois être tentant afin de recruter un maximum de locuteurs. Il s'agit de donner assez d'éléments au locuteur pour qu'il n'ait pas l'impression d'évoluer à l'aveugle pendant l'enregistrement sans pour autant trahir les objectifs de l'enquête, ce qui pourrait pousser le locuteur à « forcer » son accent par exemple.

Concrètement, pour l'enquête à Dunedin, nous avons rencontré beaucoup moins de résistance que lors de notre enquête à Boston, aux États-Unis. Les locuteurs étaient généralement plutôt flattés que l'on s'intéresse à ce qu'ils ont à dire et, *a fortiori*, à la Nouvelle-Zélande qu'ils considèrent comme un tout petit point sur la carte des variétés de l'anglais parlées dans le monde. Nous avons souvent présenté le projet comme s'intéressant à l'histoire de Dunedin et à l'anglais néo-zélandais en général sans nécessairement préciser les objectifs sociophonologiques et sociophonétiques spécifiques à notre étude. Certains locuteurs ont parfois profité de la fin des enregistrements pour poser des questions plus spécifiques, et souvent techniques, sur la manière dont allaient être utilisés les enregistrements et sur les différences qui existent selon nous (enquêteur) entre l'anglais néo-zélandais et les autres variétés de l'anglais parlées dans le monde, et par exemple l'anglais australien avec lequel nos locuteurs sont généralement très familiers.

Un autre élément auquel l'enquêteur doit prêter une attention particulière est le choix du lieu de l'enregistrement. En effet, comme nous l'avons déjà dit, l'enquêteur se retrouve nécessairement face à un dilemme qui est de pouvoir à la fois mettre à l'aise le locuteur qui doit se livrer à un exercice assez inhabituel, mais aussi maîtriser l'environnement sonore afin que l'enregistrement soit d'une qualité acoustique suffisante pour être exploité ultérieurement. Les lieux publics sont donc généralement à proscrire, à moins de pouvoir y trouver une zone



véritablement isolée qui ne soit pas non plus une chambre insonorisée loin d'être idéale pour mettre à l'aise le locuteur enregistré. Pour notre enquête à Dunedin, nous avons privilégié, dans la majorité des cas, des enregistrements sur le « territoire » du locuteur lui-même, c'est-à-dire chez les locuteurs. En effet, en se déplaçant chez les locuteurs, l'enquêteur donne l'impression aux locuteurs qu'il fait un effort et que ces derniers peuvent le recevoir comme un ami. De plus, en procédant ainsi, l'enquêteur augmente considérablement ses chances de trouver quelqu'un sur place qui puisse s'engager dans une conversation libre, en l'absence de l'enquêteur donc. Nous y reviendrons ultérieurement dans ce même chapitre.

Ainsi, à Dunedin, lorsque nous avons pu le faire, nous sommes allée chez nos locuteurs pour les enregistrer. Dans ces cas-là, nous avons fait en sorte d'installer les locuteurs dans leur salon ou salle à manger, en privilégiant les fauteuils et canapés situés autour d'une table basse. Cette remarque semble incongrue mais elle découle du fait que souvent, lorsque les locuteurs sont attablés, ils ne résistent pas longtemps à la tentation de toucher la table, voire de taper du poing sur la table, ce qui crée bien évidemment des parasitages sonores gênants lors des enregistrements. En installant les locuteurs autour d'une table basse, les locuteurs sont à l'aise, bien installés, mais n'ont généralement rien à portée qui puisse faire du bruit. Ils ne peuvent pas jouer avec un stylo, une tasse, un téléphone. Ils ne peuvent pas non plus véritablement gesticuler et causer ainsi des parasitages qui mettraient en péril l'exploitation ultérieure de l'enregistrement. Comme la plupart des locuteurs est naturellement tentée d'accueillir l'enquêteur dans le salon ou la salle à manger, ce paramétrage en vue de garantir la qualité sonore de l'enregistrement ne semble pas calculé par l'enquêteur mais décidé par le locuteur lui-même, instinctivement pour ainsi dire. Dans ces conditions, il était facile de déposer l'enregistreur numérique que nous avons utilisé sur le terrain (ROLAND EDIROL R09HR) sur la table basse, en l'orientant vers le locuteur, et d'être pratiquement sûre que le locuteur n'interfèrerait pas avec l'enregistrement et qu'il ne changerait pas de place.

De la même façon, des détails comme la manière dont se présentent les tâches du protocole doivent être pensés à l'avance. En effet, il n'y a rien de pire, pour un enquêteur comme pour un locuteur, que de devoir réenregistrer tout ou partie du protocole parce que les locuteurs ont touché incessamment les feuilles sur lesquelles sont imprimées les listes de mots ou le texte par exemple. Aussi, pour PAC, les listes de mots et le texte lus à haute voix sont-ils systématiquement présentés au locuteur dans des pochettes plastiques, ce qui atténue grandement les potentiels sons parasites lorsque les locuteurs touchent ou tournent les pages imprimées.

L'enregistrement parfait est, nous le comprenons bien, un objectif difficile à atteindre une fois sur le terrain. Dans le corpus PAC Nouvelle-Zélande néanmoins, la qualité moyenne des enregistrements est tout à fait satisfaisante, voire excellente, mises à part deux ou trois exceptions. L'enregistrement avec BM1 est celui dont la qualité est la moins bonne, si l'on considère le corpus PAC Nouvelle-Zélande dans son ensemble. Certains parasitages sonores difficiles à contrôler se sont, pour ainsi dire, invités sur la bande, et notamment les rires et les conversations des enfants qui jouaient dans la pièce à côté mais aussi la mise en route inopinée (pour l'enquêtrice) du lave-vaisselle. Il est toujours extrêmement délicat, lorsque

l'objectif principal de l'enquêteur est de libérer la parole spontanée des locuteurs, de faire des commentaires pendant l'enregistrement sur ce genre d'inconvénients sonores, au risque de bloquer les locuteurs et d'enrayer une interaction jusque-là productive. Ces parasitages constituent l'une des concessions que le programme PAC fait en ce qui concerne l'exploitabilité acoustique de ses données pour préserver l'écologie de ses enregistrements et, par là-même, la naturalité du discours enregistré. Nous allons également y revenir dans la prochaine section de ce chapitre.

En outre, si l'on écoute à nouveau le corpus PAC Nouvelle-Zélande dans son ensemble, les interruptions téléphoniques sont monnaie courante à une époque souvent qualifiée dans les médias d'« hyper-connectée ». Ces interruptions n'ont néanmoins aucune incidence sur l'exploitabilité ultérieure des données ou sur la pertinence du contenu des enregistrements réalisés dans la mesure où ce sont bel et bien des interruptions et non des appels téléphoniques qui viendraient se superposer à la parole du locuteur enregistré. Ces interruptions se traduisent par de longues pauses dans la transcription orthographique des enregistrements, et si certains segments de parole des locuteurs sont « brouillés », parasités par la sonnerie d'un téléphone, d'une horloge ou encore le bruit du klaxon d'une voiture dans la rue, ces segments peuvent ne pas être transcrits et donc ne pas être pris en compte dans l'analyse des données. Ces choix sont à la discrétion de l'enquêteur et du chercheur (qui sont souvent une seule et même personne au sein de PAC), qui sont à même de juger de la qualité et, par conséquent, de la pertinence de l'exploitation de certains segments d'enregistrement.

Pour conclure cette section consacrée au déroulement concret des enregistrements sur le terrain, nous souhaitons revenir sur ce à quoi nous faisons déjà allusion au chapitre précédent (voir chapitre 5, 5.2.2.1), c'est-à-dire sur l'ordre des tâches du protocole d'enquête. Comme nous le disions, il n'y a pas, au sein de PAC, de recommandations spécifiques pour soumettre dans tel ou tel ordre les différentes tâches du protocole aux locuteurs sélectionnés. Cependant, il nous semble opportun de décrire la stratégie que nous avons utilisée dans la mesure où celle-ci a permis de mettre apparemment assez à l'aise nos locuteurs pour que nous puissions obtenir des enregistrements complets et de qualité.

Il nous faut d'abord mettre à part la conversation libre/informelle en ce sens que celle-ci, nous l'avons déjà souligné, est soumise aux contraintes de temps et de disponibilité de deux locuteurs. De manière générale, pour le corpus PAC Nouvelle-Zélande, la conversation libre était enregistrée en premier afin que les locuteurs puissent discuter seuls, se familiariser avec le matériel d'enregistrement et être tout de suite à l'aise. Si elle n'était pas réalisée en premier, elle était réalisée en dernier, une fois que chacun des deux locuteurs avait effectué l'ensemble du protocole avec l'enquêteur. Cela permettait alors aux deux locuteurs de véritablement se détendre et d'échanger parfois leurs impressions sur ce qui venait de se passer, ce qui évitait les blancs parfois gênants au début de l'enregistrement de la conversation libre lorsque les locuteurs ne parviennent pas immédiatement à embrayer sur un sujet de leur choix. Cette conversation libre étant l'objectif principal du protocole PAC, tout était fait pour qu'elle soit réalisée au meilleur moment pour les deux locuteurs concernés, sans précipitation (pas cinq minutes avant le départ prévu des locuteurs par exemple) et dans de bonnes conditions acoustiques.

Le corpus PAC Nouvelle-Zélande est réussi en ce sens qu'il compte autant de conversations libres que de locuteurs. Seule la conversation libre enregistrée entre BG1 et MG1 rompt en quelque sorte le protocole car celle-ci n'a pas été entièrement réalisée en l'absence de l'enquêtrice. Toutes les autres conversations ont été réalisées en l'absence de l'enquêtrice et durent entre 10 et 20 minutes. Celle de BG1 et MG1 dure approximativement 7 minutes puis les deux locuteurs ont souhaité le retour de l'enquêtrice pour poursuivre la conversation à trois. Nous nous trouvons ici dans une situation un peu hybride entre une conversation libre classique (celle qui a le format souhaité par PAC) et une conversation libre uniquement signalée par le changement d'attitude de l'enquêteur et la diversification des thèmes abordés. Au moment de l'enregistrement de la suite de la conversation libre entre BG1 et MG1, l'enquêtrice a fait en sorte de se tenir au maximum en retrait afin de permettre aux deux locuteurs de continuer de s'entretenir ensemble. Les interventions de l'enquêtrice étaient donc surtout censées alimenter la conversation si besoin était.

Venons-en maintenant au reste du protocole d'enquête réalisé avec chacun des locuteurs de notre corpus. Pour tous les locuteurs du corpus, c'est la conversation guidée qui a été réalisée en premier, avec l'accord bien sûr de chacun de ces locuteurs. De fait, chaque enregistrement commence par la présentation par l'enquêtrice des différentes tâches que doit accomplir le locuteur et d'une proposition de « programme » pour effectuer ces mêmes tâches. Commencer par la conversation guidée permet à l'enquêtrice de mieux connaître le locuteur qu'elle enregistre et donc de s'adapter, le cas échéant, à d'éventuelles réticences par rapport à certaines tâches à effectuer, et notamment les tâches de lecture. Il est en effet fréquent que certains locuteurs soient stressés à l'idée de devoir lire des listes de mots, et surtout un texte à haute voix, ces tâches faisant souvent écho à des expériences plus ou moins traumatisantes de lecture à l'école et donc à des situations d'échec. Lors de l'enquête menée le plus récemment (janvier 2014) sur le terrain dans le cadre du programme PAC-LVTI à Manchester, un locuteur a par exemple explicitement signifié à l'enquêtrice que si elle n'avait pas réussi à le mettre à l'aise en lui décrivant brièvement le contenu et le but des tâches de lecture, il n'aurait pas accepté de se soumettre à une lecture à haute voix vraiment douloureuse et laborieuse pour lui (voir Chatellier en préparation).

Commencer par la conversation guidée permet également à l'enquêteur d'avoir la fraîcheur et la concentration nécessaires pour poser les « bonnes » questions, c'est-à-dire celles qui vont permettre au locuteur de s'exprimer le plus librement possible et de donner des informations essentielles sur sa vie professionnelle, personnelle, son éducation, ses loisirs ou encore sa famille. De fait, lors des tâches de lecture, l'enquêteur ne joue pour ainsi dire aucun rôle puisqu'il reste silencieux pendant que le locuteur lit les listes de mots et le texte, si bien que toute son énergie peut être auparavant requise pour faire en sorte que la conversation guidée se déroule de manière optimale. Or, il s'est avéré bénéfique pour l'enquêteur comme pour le locuteur que la conversation guidée ait lieu en premier : l'enquêteur peut poser l'ensemble des questions qu'il juge pertinentes et appropriées et le locuteur peut prendre ses marques avec l'enquêteur. Cela laisse également une chance à l'enquêteur, pendant les tâches de lecture, de vérifier qu'il a bien toutes les informations dont il a besoin et d'éventuellement reposer des questions au locuteur à la suite des tâches de lecture.

Enfin, en ce qui concerne les tâches de lecture, nous avons pu nous rendre compte sur le terrain que ces tâches paraissent parfois difficiles, contraignantes voire rébarbatives pour les locuteurs. Aussi, en terminant par ces tâches, nous avons fait le choix de signifier au locuteur que l'entretien est quasiment terminé puisque ces tâches de lecture ont une durée approximativement équivalente pour tous les locuteurs, soit une dizaine de minutes. À l'issue de ces tâches de lecture, le locuteur sait qu'il peut en quelque sorte reprendre une vie normale et reprendre le cours de sa journée ou de sa soirée. Toutefois, nous avons fait en sorte, avec les locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande, que ces tâches ne soient pas trop répétitives ni pesantes et nous avons donc alterné la lecture de la première liste de mots, la plus longue, puis la lecture des phrases courtes (qui constituent une tâche ajoutée au protocole PAC, voir 6.3.3 dans ce même chapitre), la lecture de la seconde liste de mots puis la lecture du texte qui suscite souvent un certain intérêt chez les locuteurs sélectionnés.

En conclusion, l'ordre que nous venons de décrire, et au-delà, les stratégies que nous avons mises en place pour notre enquête sur le terrain à Dunedin, ne sont en aucun cas à élever au rang de préceptes infaillibles et irréprochables. Nous voulions ici décrire concrètement le déroulement d'une enquête sur le terrain et la mise en pratique du protocole PAC afin de montrer le travail et la rigueur qu'exige la constitution d'un corpus d'enregistrements. Nous voulions également détailler les stratégies qui ont fonctionné, comme l'ordre que nous avons proposé pour l'accomplissement des différentes tâches du protocole, mais aussi les limites qui sont nécessairement atteintes dès que l'on travaille avec de « vrais » gens dans la « vraie » vie, et par conséquent les concessions qui ont parfois dû être faites pour préserver la naturalité de nos données et l'écologie de nos situations d'enregistrement sur le terrain.

### **6.3.2 PAC et les corpus écologiques**

Nous y avons fait allusion à plusieurs reprises dans ce chapitre ainsi qu'au chapitre précédent (voir chapitre 5), le programme PAC ne se définit pas comme un programme ayant pour objectif de constituer des corpus dits « écologiques » à proprement parler, mais il ne néglige pas pour autant l'écologie de ses données, comme nous avons pu le constater. Alors, quelle est la différence entre un programme tel que PAC et un programme qui place l'écologie de ses données au cœur de sa démarche, comme le programme CIEL-F<sup>62</sup> par exemple, qui se revendique comme « le premier corpus écologique du français langue mondiale » ?

À l'origine du programme CIEL-F il y a un constat qui apparaît clairement sur le site internet du programme, à savoir que l'état de la recherche sur les variétés du français dans le monde montre qu'il subsiste des lacunes, et notamment que l'« on manque de données orales systématiquement recueillies en situations naturelles écologiques pour la plupart des variétés d'usages du français. » Les notions de naturalité et d'écologie sont ici nettement rapprochées

---

<sup>62</sup> <http://www.ciel-f.org/>.

au point de pratiquement devenir synonymes. Il faut donc comprendre que dans le cadre du programme CIEL-F, un corpus « écologique » est la récollection « des *événements discursifs dans leurs contextes écologiques*, c'est-à-dire des faits dont l'existence sociale n'est pas déterminée par le questionnement du chercheur et des situations d'usage de la langue en interaction qui ne sont ni provoquées ni orchestrées par le chercheur (ce qu'on appelle des 'naturally occurring interactions'. » (Dister *et al.* 2008 : 297).

Ces faits discursifs naturels, spontanés, authentiques, sont constitués en corpus selon l'hypothèse suivante (Dister *et al.* 2008 : 297) : « nous pourrions être amenés à observer, au sein de ces différents types d'événements, soit des faits déjà répertoriés, mais dans une proportion différente ou soumis à des contraintes différentes, soit des faits de langue pas encore recensés. » La raison d'être du programme CIEL-F découle de cette ambition : il est censé permettre une observation *différente* ou une observation *inédite* des phénomènes caractéristiques des variétés du français parlé.

Impossible, à partir de cette dernière citation, de ne pas faire le lien entre l'hypothèse formulée par les coordinateurs du programme CIEL-F et les ambitions affichées par les membres des programmes PFC et PAC. De fait, ces trois programmes souhaitent participer à la même entreprise scientifique qui consiste à documenter et à décrire les variétés d'une langue (le français et l'anglais respectivement), dans sa diversité, c'est-à-dire en intégrant la variation des usages, des situations et des interactions. Et les événements discursifs que CIEL-F veut collecter, c'est ce que PFC et PAC tentent également de faire à travers la conversation libre que nous avons décrite au chapitre précédent (voir chapitre 5, 5.2.2.3) : l'enregistrement d'un type d'interaction auquel l'enquêteur ne participe pas et qui n'est donc pas influencé par sa présence.

On pourrait objecter que la conversation libre qui est au cœur des protocoles d'enquête PFC et PAC est « provoquée » et « orchestrée » par le chercheur dans la mesure où il réunit deux locuteurs qui se connaissent bien et les laisse discuter autour d'un enregistreur afin de recueillir leur discours, leur échange, en somme le fruit oral de leur interaction. Cependant, si une telle objection est formulée à l'encontre des programmes PFC et PAC à propos de la mise en place de la conversation libre, la même objection ne doit-elle pas également être formulée à l'encontre de tous les programmes sociolinguistiques qui mettent en place un protocole d'enquête, et par conséquent à l'encontre des corpus écologiques qui, malgré tout, sont bien obligés d'avoir recours à du matériel d'enregistrement, à la vue et au su des locuteurs enregistrés ? Les contextes dits « écologiques », tels que ceux qui sont en « vitrine » sur le site internet officiel du programme CIEL-F, comme des conversations à plusieurs dans la rue, des émissions radiophoniques et télévisuelles, des réunions professionnelles, des dîners familiaux, ne sont-ils pas eux aussi provoqués et orchestrés dans la mesure où le chercheur décide d'enregistrer, de figer ces moments-là, ces événements-là, et pas d'autres ?

Ces questions sont cruciales, et il nous semble pertinent et opportun de les poser car la proximité entre les deux types de programmes est bien réelle. Si l'on détaille les avancées fondamentales que CIEL-F espère pouvoir concrétiser, on trouve les quatre points suivants (sur le site internet officiel du programme) :

- procéder à des analyses comparées de formes linguistiques en variation et d'usages situés, de ressources linguistiques mobilisées dans des séquences interactionnelles ;
- enrichir les corpus oraux en situation écologique et les mettre à la disposition de la communauté scientifique, grâce à un protocole de recueil de données innovant ;
- développer une linguistique outillée de corpus grâce à une banque de données permettant l'archivage et l'exploitation informatique des corpus oraux ;
- réélaborer, sur la base d'un très vaste échantillon de données, la réflexion sur des concepts aussi fondamentaux que variation ou langue en interaction.

Comme les programmes PFC et PAC, le programme CIEL-F met au cœur de sa démarche la comparabilité de ses données, la portabilité de son protocole et l'accessibilité de ses données par l'ensemble de la communauté des chercheurs, la compatibilité de ses données avec des outils d'analyse et d'extraction modernes et efficaces, la richesse et la quantité de ses données, et enfin la pertinence de ses données pour appuyer ou remettre en cause certaines des théories et des hypothèses existantes, en linguistique variationnelle et interactionnelle notamment. Nous renvoyons ici bien sûr aux principes et aux ambitions affichés par PAC tels qu'ils ont été détaillés au chapitre précédent (chapitre 5, 5.2.1), si toutefois la proximité ne semblait pas encore flagrante.

Alors, au-delà de ces ambitions communes et de ces principes partagés, quelles sont concrètement les différences qui justifient l'existence de deux types de programmes distincts et indépendants ? En premier lieu, il faut relever des différences de méthodologie, que ce soit dans la transcription des données (voir les conventions de transcription du programme CIEL-F sur leur site internet et les conventions de transcription utilisées par PAC au chapitre précédent (chapitre 5, 5.3.2)), ou dans la nature des enregistrements réalisés puisque le programme CIEL-F intègre une dimension visuelle, grâce à l'utilisation de caméras, et non pas seulement une dimension audio, à travers l'enregistrement de la parole des locuteurs sélectionnés.

Il faut souligner également de réelles différences de méthodes dans la mesure où le programme CIEL-F se concentre sur l'écologie, sur l'authenticité des contextes et des situations dans lesquels les enregistrements sont effectués. Par conséquent, les enquêteurs de ce programme et ceux du programme PAC n'opèrent pas dans les mêmes lieux puisqu'au contraire le programme PAC accorde une grande importance à la qualité acoustique de ses données. Il semble pratiquement impossible de faire des analyses acoustiques précises à partir d'enregistrements réalisés dans la rue, ou lors de dîners où les couteaux, les fourchettes, les verres s'entrechoquent continuellement et où les convives peuvent parler la bouche pleine par exemple.

Plus concrètement, l'un des éléments du protocole qui sépare PFC et PAC d'un côté et les programmes écologiques de l'autre, tel que le programme CIEL-F, est le recours aux « interviews » (Gadet & Guérin 2012), c'est-à-dire l'intégration au protocole d'enquête de ce que nous appelons justement les conversations, guidée et libre. Nous souhaitons ici nous



poser en faux par rapport à un certain nombre de remarques formulées à l'encontre du programme PFC, et de manière plus générale, à l'encontre du recours aux interviews sociolinguistiques, notamment par Gadet et Guérin (2012). Nous souhaitons par là-même défendre notre protocole d'enquête (celui de PAC en particulier) et rétablir un certain nombre d'éléments cruciaux.

Gadet et Guérin (2012 : 2) remettent tout d'abord en cause la capacité des interviews à vraiment explorer le continuum stylistique des locuteurs et donc à recueillir la parole vraiment authentique de ces locuteurs : « On pourrait ajouter, au chapitre des questionnements, que les données ainsi obtenues, ne touchant que rarement les extrêmes du continuum discursif, seront plus homogènes, la diversité étant quelque peu orientée par le régime de l'interview. Le linguiste garde dès lors la main avec un certain contrôle sur l'interaction, et les discours sont rendus plus faciles à traiter. »

Nous ne souscrivons pas à ces propos et ce, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, y a-t-il véritablement un « discours authentique », et si oui, comment se définit-il précisément ? Autrement dit, si l'on postule qu'il existe bel et bien un continuum linguistique (Labov 1966, 1972), on postule nécessairement que les locuteurs adaptent leur discours à leur environnement, à la situation et à leurs interlocuteurs. La parole véritablement authentique serait-elle, dans ce cas, la parole (à haute voix) que s'autorisent les locuteurs lorsqu'ils sont seuls devant leur miroir ? Nous voyons pointer ici la difficulté d'assigner des traits précis, quantifiables, à la parole authentique. Nous souhaitons citer Guy et Cutler (2011 : 139-140) à ce sujet :

“Who is an “authentic” speaker of a language variety, as opposed to someone who is putting on or emulating a variety that is not his or her native vernacular? This is a question asked not just by sociolinguists, but also by speakers in their own communities. People have used linguistic tests to establish authenticity for at least 3000 years, if we rely on the evidence of the biblical story of the ‘shibboleth’ test (Judges 12:6). But how reliable are such tests? Given that there is a range of variability within any community, what place on the range establishes authentic membership? And given that any community is likely to share at least some of its linguistic traits with other communities, which features will be definitive?”

Qui plus est, si l'on considère que la parole la plus spontanée est celle qui s'exprime lorsqu'un locuteur interagit avec une personne de confiance qui, par définition, ne juge pas notre locuteur sur la manière dont il s'exprime et avec laquelle notre locuteur ne peut pas « faire semblant » pour ainsi dire, alors quels sont les phénomènes qu'un enregistrement réalisé dans la rue ou à la piscine révélera qu'un enregistrement réalisé avec ces mêmes locuteurs dans un salon confortable n'aura pas ?

Ensuite, lors de la conversation libre pour le protocole PAC, l'enquêteur laisse le locuteur et un proche seuls si bien que le linguiste ne garde en aucun cas la main, dans ce contexte, sur l'interaction et, en parlant d'expérience, les discours enregistrés sont tout sauf faciles à traiter et en premier lieu à transcrire. Pour prouver ce que nous avançons, nous

souhaitons prendre l'exemple d'une locutrice de la base de données PAC enregistrée dans la région d'Ayr en Écosse.

Le premier encadré (voir tableau 30 ci-dessous) présente la transcription orthographique d'un extrait de la conversation guidée (formelle) réalisée entre une enquêtrice (voir Pukli 2006) et la locutrice qui nous intéresse dont les initiales sont EW. On observe clairement à partir de cette transcription orthographique la présence d'une forme lexicale non-standard, *yin*, un terme d'argot typiquement écossais qui signifie *one*, ainsi que d'une forme grammaticale non-standard, *I says* par exemple. De manière générale, cet extrait (voir annexes électroniques) est tout à fait compréhensible à la lecture et il l'est aussi à l'oreille pour des locuteurs d'autres variétés de l'anglais et pour des spécialistes des variétés de l'anglais.

Si l'on regarde maintenant le second encadré (voir tableau 31 ci-après), qui fait figurer la transcription orthographique d'un extrait de conversation libre cette fois entre cette même locutrice (EW) et sa tante (EF), on s'aperçoit qu'il y a bien un écart de style, de registre, et donc un mouvement sur le continuum entre formalité et informalité entre la conversation guidée et la conversation libre. On relève aisément à partir de la transcription orthographique la présence de nombreux « scotticisms », c'est-à-dire de mots caractéristiques du Scots (Corbett *et al.* 2003b), cette langue germanique parlée dans les Lowlands écossaises et en Ulster, dans le nord de l'Irlande : *Och aye, noo, ken, nicht*. Qui plus est, à l'oreille, l'extrait (voir annexes électroniques) est beaucoup plus difficilement compréhensible pour les locuteurs d'autres variétés de l'anglais, et *a fortiori* pour les chercheurs non-natifs du programme PAC.

*He started to produce, I asked him about bank accounts, (unclear). He started to produce this, he gave me a bank account. It **didnae** tally with the numbers I ha/, the number I had. Oh no it must be my other one (**yin**). It turned out he had six bank accounts in total. There was about seventy five thousand pound, that he could put his hand on right away. (Silence.) So he was living, but I would say, virtually, destitute. But he'd all this money, he'd no family, and, of course, Ellis being Ellis, I **says** 'Never take yourself a wee holiday?' And he just kept staring at me, and staring at me, and kind of licking his lips, and kind of edging the chair forward and that.*

Tableau 30 : transcription orthographique d'un extrait de conversation guidée (PAC Ayrshire)

EF: **Och aye**. Barry was asking me about (name).  
 EW: Is he in th/?  
 EF: He's in the Ailsa.  
 EW: And (hesitation), how, is he cher/, he'll be **cherged noo**?  
 EF: I don't **ken**, in the Ailsa, I don't know.  
 EW: Because (name) said to us, that **nicht** that happened, he says, if he gets **cherged** with attempted murder, the Ailsa'll no want him. It'll be Carstairs, because that's for the, the criminal.

Tableau 31 : transcription orthographique d'un extrait de conversation libre (PAC Ayrshire)

À partir de cette comparaison, on observe que le recours à deux types d'interviews différents permet bien d'obtenir deux types de discours distincts, l'un que l'on peut qualifier de formel sans qu'il soit pour autant standard et complètement contrôlé, et l'autre que l'on peut qualifier d'informel, d'authentique. Selon nous, ces deux situations, l'une dans laquelle la locutrice PAC discute avec une étrangère et l'autre dans laquelle elle discute avec un membre de sa famille, ne sont pas moins écologiques que les situations dans lesquelles des locuteurs parlent à des étrangers sur leur lieu de travail ou à des membres de leur famille autour d'un dîner.

Enfin, si les données obtenues par le recours aux interviews sont plus homogènes, nous nous interrogeons à nouveau : quels sont les phénomènes qui sont observés dans les corpus écologiques qui ne sont pas observés à partir des données PFC ou PAC ? En d'autres termes, qu'est-ce que les corpus écologiques ont que nous n'avons pas ? Sur quoi repose, concrètement, cette observation anticipée comme *différente* ou *inédite* que permet le recours aux corpus purement écologiques ? La littérature à partir des données écologiques, et notamment celles recueillies et traitées par le programme CIEL-F, ne répond pas vraiment à ces questions, quand bien même il est vrai que certaines structures syntaxiques et prosodiques sont peu ou moins fréquentes dans les enregistrements PAC que dans des enregistrements écologiques, comme des structures à l'impératif par exemple. Cela ne nous semble cependant pas suffisant pour poser une hiérarchie de corpus au sein de laquelle les corpus écologiques seraient les corpus les plus pertinents scientifiquement, ceux qui permettraient l'observation la plus approfondie, la plus fine de la langue.

Un autre argument qui est avancé par Guérin et Gadet (2012 : 47) repose sur la rareté des données écologiques : « Même en considérant qu'il est toujours utile de disposer de davantage de données, les données d'interviews ne manquent pas, alors que les données écologiques, évidemment beaucoup plus difficiles à obtenir, demeurent peu nombreuses. » Nous ne comprenons pas cet argument, et ce pour plusieurs raisons. En premier lieu, même si les données d'interviews sont très nombreuses, la pertinence et l'exploitabilité de ces données ne sont pas nécessairement garanties et, de la même façon qu'il a été jugé nécessaire et pertinent par de nombreuses équipes de recherche de constituer de nouveaux corpus, alors même que des milliers de corpus divers et variés existent déjà, de la même façon le

programme PAC ne peut pas utiliser les données d'interviews d'autres projets ou équipes pour atteindre les objectifs qu'il s'est fixés. Par conséquent, nous l'affirmons, les données d'interviews, récoltées selon un protocole solide et systématique, dans plusieurs types de contextes interactionnels, peuvent manquer, et manquent en effet.

Ensuite, nous ne comprenons pas l'argument d'autorité selon lequel les données écologiques seraient « évidemment beaucoup plus difficiles » à obtenir que les données d'interviews. Nous l'avons montré, ce que cherchent à obtenir les programmes écologiques comme de nombreux programmes sociolinguistiques tels que PFC et PAC, c'est la parole spontanée des locuteurs. L'enregistrer dans un contexte dit écologique ou l'enregistrer dans un contexte d'interview ne change pas la quantité de travail en amont, c'est-à-dire l'établissement d'un protocole d'enquête solide, la sélection des locuteurs, la mise en place de conventions et d'outils de traitement des données. Pourquoi alors les données écologiques seraient-elles plus difficiles à obtenir ? Nous nous posons véritablement la question étant donné qu'au surplus les corpus écologiques n'ont pas à tenir compte de la dimension acoustique des enregistrements, à laquelle nous avons déjà fait allusion à plusieurs reprises précédemment.

Enfin, il reste une question épistémologique épineuse à laquelle nous ne trouvons pas non plus de réponse dans la littérature. Si les données d'interviews, et les données de programmes tels que PAC et PFC, ne permettent pas d'obtenir un échantillon représentatif des différents styles de parole des locuteurs recrutés, car les corpus de ces programmes ne recueillent pas suffisamment de contextes interactionnels variés, à partir de quel moment, à partir de combien de contextes écologiques enregistrés peut-on dire que l'on a véritablement atteint la parole spontanée d'un locuteur ? À partir de combien de situations différentes atteint-on l'écologie pure finalement ? Les corpus écologiques ont-ils, par conséquent, plus de chances de recueillir la parole véritablement spontanée des locuteurs ? Ou se heurtent-ils, comme les autres programmes sociolinguistiques, à la difficulté inhérente aux travaux menés avec des sujets humains et à l'incertitude intrinsèque aux recherches menées sur le langage quant à ce qu'il *faudrait* pouvoir observer ?

À partir des points précédemment abordés et de la perspective offerte par la comparaison des méthodes propres au programme PAC et celles utilisées par des programmes écologiques tels que CIEL-F, il nous semble que les conversations, et en particulier la conversation libre, se rapprochent grandement de ce qu'on appelle une interaction linguistique naturelle. En cela, le programme PAC n'aurait pas grand chose à envier aux programmes écologiques, surtout si l'on considère qu'au-delà des contextes conversationnels, PAC dispose des tâches de lecture (listes de mots notamment) qui permettent de mettre à l'épreuve ou de confirmer certaines analyses faites à partir des contextes plus écologiques. Les programmes écologiques ne disposent pas de telles aides. Il nous semble que nous en avons besoin, et nous ne souhaitons pas nous en dispenser, afin de produire les analyses les plus crédibles et affinées possibles sur le discours de nos locuteurs. Les tâches de lecture nous permettent également d'étudier la relation écrit/oral puisque, ne l'oublions pas, la majorité des locuteurs des différents programmes sociolinguistiques est alphabétisée.

Il nous semble donc que les enquêtes menées au sein de PFC, de PAC et de LVTI constituent de véritables corpus phonologiques et que les travaux réalisés au sein de ces programmes comme au sein de programmes réputés plus écologiques sont à replacer sur un continuum des méthodes et des données permettant l'étude du discours oral :

“In our view, speech databases and phonological corpora should not be seen as a dichotomy but rather as the two endpoints of a continuum [...] with many possible intermediate forms, such as corpora containing spontaneous speech elicited in a controlled way and covering a very restricted topic, as in Map Tasks (e.g. Stirling et al. 2001). We will therefore not include a specific purpose in our definition of a phonological corpus. Phonological corpora can be designed for different purposes, and speech databases might be later converted and reused as phonological corpora by adding time-aligned phonological annotations.” (Gut & Voorman dans Durand *et al.*, 2014 : 16)

Nous souscrivons donc à la définition proposée par Gut et Voormann (dans Durand *et al.*, 2014 : 16) :

“A phonological corpus is thus defined here as a sample of language that contains

- primary data in the form of audio or video data;
- phonological annotations that refer to the raw data by time information (time-alignment) ; and
- metadata about the recordings, speakers and corpus as a whole.”

Pour conclure cette section, nous aimerions revenir sur les principes énoncés par Guérin et Gadet (2012 : 53) en ce qui concerne la récolte de données dans le domaine de la linguistique de corpus. Nous espérons avoir montré, à travers les arguments développés ci-avant, que les chercheurs des programmes PFC et PAC adhèrent à ces principes et que les travaux menés au sein de ces programmes sont en fait complémentaires avec ceux menés au sein de programmes écologiques :

« Concernant les données, nous avons voulu réasserter (ou parfois asserter, ces lieux méthodologiques ne faisant pas souvent l'objet de débats) plusieurs principes qui nous semblent importants :

- chacun des gestes méthodologiques, aussi minuscule soit-il, à toutes les étapes du processus d'établissement des données, mérite d'être autant que faire se peut construit et mesuré, faute de quoi c'est l'évidence non maîtrisée qui s'impose ;
- l'absence d'autonomie des modalités de recueil par rapport aux objectifs d'analyse n'est pas une invitation à récuser les corpus multi-objectifs. Bien au contraire, l'énorme investissement qu'exige un corpus bien fait plaide pour sa réexploitation à d'autres fins, et à les multiplier pour démultiplier les éclairages ;

- il y a lieu de s'interroger sur ce qu'impose la perspective de *comparabilité* : est-elle assurée par la réduplication d'une même procédure, définie à un niveau assez abstrait ? Ou bien doit-on la relativiser, autant que celle de *représentativité* qui, quant à elle, a été critiquée depuis longtemps ? ;
- une prise en compte de la multi-dimensionnalité des faits linguistiques pourrait inciter à se fonder davantage sur une perspective écologique. »

La présente thèse, et d'autres travaux menés au sein de PAC (Likhacheva 2008 ; Buscaïl 2013 par exemple) montrent que les corpus PAC sont des corpus multidimensionnels, multi-objectifs, qui sont exploitables par de nombreux domaines de la linguistique et non pas seulement par la phonologie ou la phonétique. L'ensemble des gestes méthodologiques mis en œuvre dans la constitution des corpus PAC a été pensé en amont afin que rien ne soit laissé au hasard et que les variables soient au maximum maîtrisées. La constitution de corpus est bien évidemment considérée comme une science, comme une méthodologie scientifique au sein de PAC, et non pas comme une aventure de terrain ou une stratégie sans conséquences.

Cependant, et même si nous avons voulu défendre les principes, les ambitions et les méthodes propres au programme PAC dans cette section, nous sommes aussi consciente des limites des données du programme PAC dont nous avons déjà brièvement parlé au chapitre précédent (voir chapitre 5). Comparabilité et représentativité sont en effet des objectifs extrêmement difficiles à atteindre, qu'il faut plus relativiser : au sein de PAC, la comparabilité est visée grâce à l'élaboration d'un protocole commun et à la réduplication d'une même procédure, de manière systématique. Cela suffit-il à assurer une comparabilité parfaite ? Sûrement pas, mais les variables liées aux différences de situations (différents enquêteurs, différents lieux par exemple) ne sont pas ignorées, loin de là, et sont minutieusement répertoriées grâce à la fiche de renseignements dont nous avons parlé au chapitre précédent (voir chapitre 5, 5.3.4), et grâce à l'utilisation de plus en plus systématique d'outils statistiques (voir chapitre 9).

La représentativité est également un idéal scientifique en linguistique de corpus qu'il est extrêmement difficile d'atteindre :

“Representativeness and a sufficient size are two commonly agreed on requirements for corpora (e.g. McEnery and Wilson 2001: 29; Sinclair 2005; Lehmann 2007: 23). Yet representativeness has been described as a ‘not precisely definable and attainable’ goal (Sinclair 2005) or as impossible (Atkins et al. 1992: 4), and many corpus compilers state that their corpus does not reach this goal (e.g. Johansson et al. 1978: 14 on the LOB corpus) or that representativeness has to be sacrificed for other needs (Hunston 2008: 156).” (Gut & Voorman dans Durand *et al.*, 2014 : 19-20)

En réalité, tout chercheur qui se lance dans la constitution d'un corpus sait que certains objectifs seront particulièrement difficiles, voire impossibles à atteindre. La question n'est



donc pas de savoir s'il est conscient de ces difficultés mais de savoir comment ces difficultés vont pouvoir être intégrées afin de ne pas faire échouer, ou du moins affaiblir, l'entreprise de récollecion de données, et finalement comment les méthodes et les outils mis en place par le chercheur vont pouvoir s'adapter à ces difficultés et les maîtriser.

PAC et PFC ont fait le choix d'évoluer vers la constitution de bases de données toujours plus importantes afin qu'une plus grande quantité de données permette de faire des généralisations toujours plus crédibles et affinées. Nous l'avons vu par exemple au chapitre précédent (voir chapitre 5, 5.3.4 notamment) lorsque nous avons présenté le programme LVTI qui enregistre en ce moment-même des dizaines de locuteurs à Toulouse et Manchester. La quantité ne suffit bien évidemment pas, et ne peut se substituer à la qualité et à la finesse des interprétations, nous l'avons souligné à maintes reprises dans la présente thèse. Les outils statistiques sont également là pour fournir une aide précieuse afin de mesurer et de relativiser la représentativité des corpus dont nous pouvons disposer.

En conclusion, même s'il nous a semblé tout à fait légitime de défendre ici notre méthodologie et nos principes, il nous semble également que les programmes PFC, PAC, LVTI et les programmes écologiques peuvent travailler ensemble à l'élaboration d'un portrait toujours plus exhaustif, multidimensionnel et satisfaisant des différentes variétés des langues parlées dans le monde.

### **6.3.3 Une tâche supplémentaire : les phrases courtes**

Pour conclure ce chapitre consacré aux spécificités de l'enquête réalisée sur le terrain à Dunedin, en Otago, pour la constitution du corpus PAC Nouvelle-Zélande, il nous faut revenir sur un point que nous avons abordé au chapitre précédent (voir chapitre 5) et en 6.3.1 dans le présent chapitre, à savoir la possibilité d'ajouter des tâches supplémentaires au protocole commun spécifique au programme PAC.

Comme nous l'avons signalé au chapitre précédent (voir chapitre 5, 5.2.2.1), cela a déjà été fait au sein de PAC, par exemple par Przewozny (2006) pour son enquête en Australie. En l'occurrence, une liste de mots supplémentaire, ciblant la voyelle de l'ensemble lexical TRAP et les réalisations du phonème /t/ notamment, a ainsi été ajoutée au protocole d'enquête. Pukli (2006) avait également ajouté des mots et des phrases pour son protocole d'enquête. L'ajout de tâches supplémentaires est très fréquent au sein du programme PFC également. Nous avons nous aussi jugé qu'il était nécessaire d'ajouter une tâche au protocole d'enquête et avons suivi la recommandation en vigueur au sein de PAC en créant des phrases courtes (*short sentences*) que les locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande ont dû lire à haute voix.

Dans la mesure où ces phrases courtes constituent une tâche supplémentaire de lecture à haute voix, on pourrait se demander pourquoi nous parlons de « nouveau type » de tâche : tout simplement parce que ces phrases constituent une sorte d'intermédiaire entre les listes de mots et le texte lu à haute voix, et cela n'est pas un hasard. En effet, lorsque l'on dispose, en tant qu'enquêteurs, d'un protocole d'enquête déjà complet et assez long à mettre

en pratique<sup>63</sup>, l'ajout d'une tâche supplémentaire ne doit pas être pris à la légère et doit être motivé par des raisons scientifiques, méthodologiques ou théoriques concrètes. Aussi, dans le cas précis de notre enquête à Dunedin, l'élaboration de 14 phrases courtes nous a semblé être la meilleure démarche méthodologique, en gardant à l'esprit à la fois nos objectifs scientifiques et la faisabilité du protocole ainsi modifié. Nous ne souhaitons pas « accabler » en quelque sorte le locuteur sélectionné en ajoutant un nouveau texte à lire par exemple.

- |   |
|---|
| <ol style="list-style-type: none"> <li>1. California <b>is</b> definitely my favourite destination.</li> <li>2. Mia <b>and</b> Joe would go to the beach <b>now</b> <b>and</b> then <b>and</b> stare <b>at</b> the horizon.</li> <li>3. Part of their job is to <b>draw</b> <b>in</b> the crowd.</li> <li>4. The minute he <b>saw</b> <b>her</b>, he fell hard <b>for</b> <b>her</b>.</li> <li>5. The <b>key</b> <b>is</b> to find people to share <b>your</b> <b>experiences</b> with.</li> <li>6. They would spend all winter practicing on the <b>rowing</b> machines.</li> <li>7. When she was fourteen, she got her first <b>bra</b> <b>and</b> couldn't talk about anything else <b>for</b> <b>a</b> while.</li> <li>8. If I were to travel <b>far</b> <b>away</b> from home, I would go to <b>India</b> <b>and</b> Pakistan.</li> <li>9. The <b>CEO</b> <b>and</b> the Board decided to fire them.</li> <li>10. All she ever wanted to do in the summertime was <b>drawing</b> in the garden.</li> <li>11. "<b>Law</b> <b>and</b> Order" must be one of the most intense shows on TV.</li> <li>12. I guess one day a <b>few</b> <b>of</b> them will say no and change the way workers are treated in China.</li> <li>13. <b>Grandma</b> <b>and</b> I used to go to the movies on Sunday afternoon.</li> <li>14. Her motto <b>is</b> "don't ever trust anyone unless you have no other <b>option</b>".</li> </ol> |
|---|

**Tableau 32 : tâche supplémentaire du protocole PAC pour l'enquête à Dunedin, Otago, Nouvelle-Zélande**

Ces phrases courtes, qui apparaissent dans le tableau ci-avant (voir tableau 32), ont été conçues et ajoutées au protocole avec trois objectifs précis :

- fournir des contextes supplémentaires de 'r' de *sandhi* (en complément de ceux déjà fournis par le texte lu) afin de pallier un éventuel manque de données (d'occurrences) dans les contextes conversationnels, comme cela avait pu être le cas dans les enregistrements du corpus PAC Boston (voir Viollain 2010 ; Navarro 2013) ;

<sup>63</sup> Nous considérons qu'il faut compter en moyenne entre 45 min et 1h pour accomplir le protocole en entier et dans de bonnes conditions avec un locuteur.

- fournir des contextes de 'r' de *sandhi* qui permettent de mettre à l'épreuve certaines des hypothèses ou des conclusions formulées dans la littérature sur le *NZE* contemporain (par exemple par Hay & Maclagan 2010, voir chapitre 3, 3.2.1) ainsi que sur les autres variétés de l'anglais, et ce afin de présupposer le moins de choses possibles d'un point de vue théorique sur les contextes potentiels d'apparition de ce phénomène ;
- intégrer à ces phrases courtes des mots également présents dans les listes de mots et le texte lus afin de pouvoir comparer la réalisation des /r/ en position de coda de syllabe dans ces mots.

Nous le comprenons, cette tâche supplémentaire de lecture à haute voix a surtout été pensée pour l'étude de phénomènes de la chaîne parlée (d'où le recours à des phrases courtes et non à une liste de mots supplémentaire), et en l'occurrence le 'r' de *sandhi*. Il nous semble donc opportun de présenter et de détailler ici la raison d'être de cette tâche supplémentaire et ce que nous avons pensé qu'elle nous permettrait d'observer, d'autant plus que le prochain chapitre de notre thèse (voir chapitre 7) est consacré à l'étude du 'r' de *sandhi* dans notre corpus PAC.

Comme nous le voyons dans le tableau ci-avant (voir tableau 32), les contextes potentiels de 'r' de *sandhi* apparaissent en rouge. Pour respecter la neutralité théorique inhérente aux tâches du protocole d'enquête PAC, et parce que nous avons simplement parlé pour l'instant de la variable (R) en essayant de ne rien présupposer, d'un point de vue théorique, de la nature phonologique exacte de ce phénomène, les phrases courtes intègrent trois types de phénomènes de 'r' de *sandhi* distincts.

Elles intègrent 6 sites potentiels de 'r' dits « de liaison », c'est-à-dire 6 sites dans lesquels un <r> est présent dans la graphie et dans lesquels un /r/ qui apparaît en position de coda de syllabe est suivi par un mot à initiale vocalique :

- *stare at* (phrase 2) ;
- *your experiences* (phrase 5) ;
- *for a while* (phrase 7) ;
- *far away* (phrase 8) ;
- *other option* (phrase 14).

Au total, ce sont 6 environnements vocaliques qui sont testés avant le /r/ : les voyelles de SQUARE, CURE, NORTH/FORCE, START et *letter*. Nous y reviendrons bien sûr au chapitre suivant (voir chapitre 7). Le dernier contexte potentiel de 'r' de liaison est un peu à part et apparaît en phrase 4 : *for her*. Il étudie un cas de figure dont nous avons déjà parlé au chapitre précédent (voir chapitre 5, 5.3.3.2) lorsque nous avons présenté notre codage pour le 'r' de *sandhi* justement, à savoir la réalisation potentielle d'une liaison devant un <h> orthographique lorsque celui-ci n'est pas réalisé. Nous en profitons pour rappeler que nos codages opèrent sur la base de la phonie, de ce qui est prononcé, et non sur la base de la graphie, de ce qui est écrit. Aussi, si un locuteur réalise un [h] dans ce segment, celui-ci ne pourra pas être codé pour le 'r' de *sandhi* puisque le M2 aura une initiale consonantique et

non vocalique. En revanche, ce contexte pourra être codé pour la rhoticité puisque nous avons affaire à un contexte – #C.

Nos phrases courtes intègrent également 13 sites potentiels de ‘r’ dits « intrusifs », c’est-à-dire 13 sites dans lesquels aucun <r> n’est présent dans la graphie mais où un [r] peut être réalisé entre un mot se terminant par une voyelle et un autre commençant également par une voyelle :

- *California is* (phrase 1) ;
- *Mia and* (phrase 2) ;
- *now and* (phrase 2) ;
- *draw in* (phrase 3) ;
- *key is* (phrase 5) ;
- *bra and* (phrase 7) ;
- *India and* (phrase 8) ;
- *CEO and* (phrase 9) ;
- *Law and* (phrase 11) ;
- *few of* (phrase 12) ;
- *Grandma and* (phrase 13) ;
- *motto is* (phrase 14).

Au total, ce sont 10 environnements vocaliques qui sont étudiés, à savoir aussi bien des voyelles non-hautes puisque, comme nous l’avons souligné au chapitre précédent (voir chapitre 5, 5.3.3.2), ce sont ces voyelles qui sont identifiées dans la littérature comme pouvant déclencher le phénomène d’intrusion, soit [ɛ:, ɔ: ə, iə], c’est-à-dire les voyelles de *comma*, *NEAR*, *THOUGHT* et *BATH/PALM*, mais aussi des voyelles hautes, par exemple [i:, ɪ:, eɪ, eʊ], soit les voyelles de *FLEECE*, *GOOSE*, *GOAT* et *MOUTH*. Là encore, afin de présupposer le moins de choses possibles d’un point de vue théorique sur les contextes favorisant ou démotivant l’apparition de ce phénomène, même si, comme nous allons le voir au prochain chapitre (voir chapitre 7), il est nettement moins probable qu’un [r] soit réalisé dans les contextes comprenant une voyelle haute. Nous avons aussi intégré un contexte d’intrusion potentielle devant un mot commençant par un <h> orthographique : *saw her* (phrase 4).

Enfin, nos phrases courtes intègrent 2 sites potentiels de ‘r’ épenthétique interne, c’est-à-dire de réalisation d’un [r] qui n’est pas présent dans la graphie à l’intérieur d’un mot entre un morphème se terminant par une voyelle et un morphème à initiale vocalique. Nous n’en avons pas véritablement parlé au chapitre 3 (voir 3.2.1) car les occurrences spontanées de ce phénomène sont rares, mais nous allons bien sûr en reparler en détail au prochain chapitre (voir chapitre 7). Ces deux sites potentiels sont :

- *rowing* (phrase 6)
- *drawing* (phrase 10)

La réalisation d’un [r] épenthétique dans le second exemple semble nettement plus probable que dans le premier exemple étant donné que des ‘r’ épenthétiques internes sont attestés en *NZE* contemporain dans *clawing* par exemple (Hay & Maclagan, 2010 : 41), c’est

pourquoi nous avons inclus ce mot. Nous avons également intégré un exemple qui contient une voyelle haute ([ɛi]) afin, là encore, de présupposer le moins de choses possibles d'un point de vue théorique.

Maintenant que nous avons justifié brièvement l'intégration d'une tâche supplémentaire au protocole PAC pour notre enquête à Dunedin, qui a montré que plus est que les travaux menés au sein de PAC sont bel et bien des travaux cumulatifs qui apprennent des enquêtes précédemment réalisées, et que nous avons rapidement détaillé le contenu de ces phrases courtes, il nous semble opportun de revenir au troisième objectif affiché par la création de cette tâche de lecture supplémentaire. En effet, au-delà de fournir des contextes potentiels supplémentaires et variés de 'r' de *sandhi*, afin d'augmenter la quantité et la diversité de nos données et pouvoir ainsi formuler des analyses et des conclusions fines et statistiquement valides, nos phrases courtes intègrent aussi des mots déjà présents dans les listes de mots et le texte du protocole PAC.

Ces mots incluent un /r/ en position de coda de syllabe, comme *Board* (phrase 9) qui est également présent dans le texte (*Is that a temporary activity or might it be true that he has accepted to be paid to sit on its **Board** of Directors?*) et dans la liste de mots n°1 (36. *board*), et leur réutilisation dans les phrases courtes permet la comparaison des réalisations de ce même mot dans des contextes différents. C'est le cas pour *fourteen* (phrase 7), que l'on retrouve également dans le texte (*Well, I'm a Christian, John. I've been one since I was **fourteen***) et dans les listes de mots (*number fourteen*).

Surtout, ce que nous avons voulu essayer de faire à travers la création de ces phrases courtes, c'est réutiliser des mots intégrés dans un site potentiel de 'r' de *sandhi* dans le texte, et plus précisément dans un contexte d'intrusion potentielle, et les faire apparaître dans un contexte différent afin de répondre à la question toujours épineuse lorsque l'on étudie ce phénomène : y a-t-il bel et bien un [r], ou le mot isolé est-il peut-être déjà lui-même réalisé avec un [r] ? Par exemple, si l'on prend la phrase 12, nous avons placé le mot *China* à la fin de la phrase, c'est-à-dire à une frontière forte (fin de groupe prosodique). Dans le texte, ce même mot apparaît dans un site potentiel de 'r' intrusif : *During the whole interview, there wasn't any talk of the poor or the needy but only of his forthcoming trip to **China in February** and the masses waiting for his message there.*

De fait, et nous allons en reparler en détail dans le prochain chapitre de cette thèse (voir chapitre 7), certains locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande, comme d'autres locuteurs d'autres bases de données PAC, réalisent un [r] à la frontière entre ces deux mots. Le problème est que nous n'avons pas la preuve irréfutable, pour les locuteurs d'autres bases de données PAC, qu'il s'agit bien d'un 'r' intrusif car nous ne savons pas comment ils prononcent le mot *China* en isolation. Pour notre enquête PAC Nouvelle-Zélande, nous voulions pouvoir apporter la preuve du fait que dans la séquence *China in February* prononcée ['tʃaməɪn 'febjuəri], un [r] est bel et bien prononcé, alors qu'il ne l'est pas en coda du mot *China* prononcé ['tʃamə]. Ou, au contraire, nous souhaitons également pouvoir apporter la preuve du fait qu'il n'y a pas d'intrusion car le mot en isolation est déjà prononcé avec un [r], soit ['tʃaməri]. Même si nous ne pouvons vérifier de cette façon chacun des mots

impliqués dans des contextes potentiels de ‘r’ de *sandhi* en conversation spontanée, il nous semble essentiel de prendre des précautions quand cela est possible et de ne pas faire de l’orthographe un guide absolu.

Une observation la plus minutieuse possible et une description la plus détaillée et maîtrisée possible nous permettront de faire une étude approfondie de la variable (R) dans notre corpus et donc de pouvoir ensuite fournir une réflexion théorique adaptée à cette variable et aux phénomènes qui y sont liés. Il nous semble que l’ajout de la tâche de lecture supplémentaire que nous venons de présenter participe des ambitions et des principes revendiqués par PAC, à savoir la constitution de corpus d’enregistrements, selon une méthodologie claire et spécifique, dont les données permettront de penser ou repenser le traitement phonologique de phénomènes précis, et par exemple le phénomène de ‘r’ de *sandhi*.

## 6.4 Conclusions

Au terme de ce chapitre consacré au déroulement de notre enquête à Dunedin, en Otago, dans l’île du Sud de la Nouvelle-Zélande, et à la mise en pratique de la méthodologie PAC que nous avons présentée et défendue au chapitre précédent (voir chapitre 5), il nous semble que nous sommes parvenue à montrer concrètement qu’un protocole d’enquête solide et élaboré pour être appliqué de manière systématique n’empêche pas le chercheur PAC de l’adapter, s’il le juge nécessaire, pour observer et décrire au mieux les phénomènes caractéristiques de la variété qu’il étudie.

En effet, le présent chapitre nous aura donné l’occasion de développer des points qui ne sont malheureusement que très rarement développés dans les travaux et les publications scientifiques, par manque de temps ou de place, mais qui constituent des gestes méthodologiques non négligeables qui contribuent concrètement à la réussite d’une enquête de terrain. Nous avons par exemple pu justifier la localisation de notre enquête (6.1), visualiser, expliquer et détailler la sélection de nos locuteurs à travers les réseaux de l’enquêtrice (6.2) et nous avons notamment fourni une brève présentation de chacun des locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande (6.2.2 et 6.2.3), ainsi qu’une sorte de guide pratique pour réaliser le protocole d’enquête dans sa totalité avec un locuteur sur le terrain (6.3.1).

Surtout, ce chapitre nous aura permis de défendre nos ambitions, nos principes et nos méthodes étant donné qu’ils sont parfois attaqués ou remis en question dans certains travaux. Nous avons ainsi comparé la démarche scientifique de constitution de corpus et de traitement des données de programmes tels que PFC, PAC et LVTI à celle de programmes dits « écologiques » (6.3.2). Cette comparaison nous a donné l’occasion d’argumenter et de démontrer l’utilité d’un protocole qui inclut à la fois des tâches de lecture et des contextes conversationnels plus écologiques, comme une conversation guidée avec l’enquêteur, mais



surtout une conversation dyadique, qui est à la base de la communication humaine naturelle, avec un proche.

Il apparaît par conséquent, à partir de l'exemple concret de notre enquête à Dunedin, que les données que nous recueillons au sein de PAC constituent des corpus multidimensionnels qui peuvent être exploités par des chercheurs spécialisés dans différents domaines, et qui permettent d'aborder des phénomènes et des problématiques théoriques diverses et complémentaires, comme nous proposons de le faire dans notre thèse en traitant à la fois de la rhoticité et du 'r' de *sandhi* (voir chapitre 7), des changements vocaliques caractéristiques du *NZE* contemporain (voir chapitres 4 et 8) et de questions sociolinguistiques et interactionnelles (voir chapitre 9). Il nous apparaît ainsi que, quand bien même nous sommes consciente des limites de notre démarche et des défauts de nos données, car ni l'une ni les autres ne peuvent être irréprochables ou parfaites, notre corpus est viable car il a été constitué dans un but scientifique précis, selon un protocole d'enquête réfléchi, en maîtrisant un maximum de variables et en s'assurant de disposer des outils nécessaires pour obtenir des résultats exploitables et pertinents. L'ajout d'une tâche de lecture supplémentaire au protocole commun aux enquêtes PAC en vue d'une étude encore plus approfondie et ciblée de la variable (R) en est, selon nous, une des preuves.

Aussi, au moment où nous concluons la deuxième partie de cette thèse consacrée à une présentation de ce qui fait la raison d'être, l'essence mais également la mécanique pratique du programme PAC, nous voulons réaffirmer que nous avons présenté l'ensemble des principes et des outils qui s'est avéré nécessaire pour obtenir les résultats que nous allons présenter dans notre troisième et dernière partie. Nous allons commencer par les résultats que notre méthodologie nous a permis d'obtenir en ce qui concerne des phénomènes dont nous avons parlé à de nombreuses reprises (voir chapitres 3 et 5 notamment) sans nous engager pour l'instant quant à leur traitement théorique et à leur classement phonologique : la variable (R), la rhoticité et le phénomène de 'r' de *sandhi*.





Université  
de Toulouse

# THÈSE

En vue de l'obtention du

## DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par :

Université Toulouse 2 Le Mirail (UT2 Le Mirail)

---

**Présentée et soutenue par :**

**Cécile VIOLLAIN**

**le** vendredi 28 novembre 2014

**Titre :**

Sociophonologie de l'anglais contemporain en Nouvelle-Zélande :  
corpus et dynamique des systèmes

Volume II - Partie III

---

**École doctorale et discipline ou spécialité :**

ED CLESCO : Linguistique anglaise

**Unité de recherche :**

CLLE-ERSS, UMR 5263

**Directeur(s) de Thèse :**

Jacques DURAND, Professeur Émérite, Université de Toulouse II

**Jury :**

Nicolas BALLIER, Professeur des Universités, Université de Paris VII (Examineur)  
Jacques DURAND, Professeur Émérite, Université de Toulouse II (Directeur de Thèse)  
Sophie HERMENT, Professeur des Universités, Université d'Aix-Marseille (Rapporteur)  
Manuel JOBERT, Professeur des Universités, Université de Lyon III (Rapporteur)  
Anne PRZEWOZNY, Maître de Conférence, Université de Toulouse II (Examinatrice)

## **PARTIE III**

---

### **Résultats et analyses**



## 7. La rhoticité et le ‘r’ de *sandhi* dans le corpus PAC Nouvelle-Zélande : description et modélisation théorique

---

*“It is therefore quite common for the children to call farther fahthu (u of but) when the parent says farrthurr with a very loud trill: world, wu’ld, instead of wurruld and so forth. The insertion of r where it is not wanted, as an idea-r-of, is also explicable, as it is easier than to make the necessary hiatus between two tongue positions of the several vowels.”*

*McBurney, The Press, 5 October 1887, cité dans Gordon et al. (2004 : 176)*

Nous avons choisi cette citation dans l’épigraphe du présent chapitre, non parce qu’elle fournit une description ou un traitement théorique adéquat des phénomènes concernés, mais parce qu’elle illustre le fait que la rhoticité et le phénomène de ‘r’ de *sandhi* sont bel et bien liés et que de nombreux paramètres, tels que la qualité des voyelles de la variété étudiée ou la réalisation phonétique du /r/ notamment, semblent jouer un rôle crucial dans l’apparition de ce phénomène. En parlant d’insertion pour décrire ce qui est généralement appelé un ‘r’ intrusif dans la littérature (voir chapitre 3, 3.2.1 et chapitre 5, 5.3.3 par exemple), McBurney prend position d’un point de vue théorique, comme nous allons le voir ultérieurement dans ce même chapitre. Or, il existe de nombreuses descriptions et de nombreuses modélisations théoriques de ce qu’est un /r/ en anglais et de ce qu’il se passe, d’un point de vue phonologique, lorsqu’un ‘r’ de *sandhi* est réalisé.

Ces questions ne sont pas nouvelles ni pour le programme PAC en général, ni pour nous en particulier, puisqu’elles étaient déjà au cœur de nos travaux de recherche lorsque nous avons constitué le corpus PAC Boston (Viollain 2010). L’étude de ce corpus et la question du classement phonologique des rhotiques ainsi que de la modélisation théorique du ‘r’ de *sandhi* sont également centrales au travail de thèse de Navarro (2013) auquel nous allons par conséquent faire abondamment référence dans le présent chapitre.

Comme nous l’avons déjà souligné dans les chapitres précédents (voir chapitre 3, 3.2.1 notamment), la rhoticité divise les variétés de l’anglais parlées à travers le monde en deux grandes familles. Il existe d’un côté des variétés dites « rhotiques » dans lesquelles, schématiquement, les /r/ se prononcent, sinon dans toutes les positions syllabiques, du moins en position d’attaque et de coda de syllabe (pré-vocalique et non pré-vocalique dans la littérature), c’est-à-dire dans *rap*, *trap*, *strap* mais aussi dans *car*, *cart*, *carving*. Il existe aussi des variétés dites « non-rhotiques » dans lesquelles les /r/ en position de coda de syllabe ne se prononcent pas, c’est-à-dire que les mots *car*, *cart*, *carving* sont réalisés sans [r]<sup>64</sup>. Étant donné les ambitions comparatistes du programme PAC, il nous semble pertinent de nous intéresser à ce phénomène à partir des différents corpus d’enregistrements dont nous disposons, et ce afin de dresser un portrait actualisé et exhaustif de ces deux grandes familles. En outre, il semble d’autant plus opportun de s’intéresser à cette question à partir d’un corpus d’enregistrements constitué dans la région décrite comme rhotique en Nouvelle-Zélande, à

---

<sup>64</sup> Nous ne prenons pas ici le symbole [r] dans sa valeur phonétique mais l’utilisons, de manière générique pour ainsi dire, pour représenter la réalisation du phonème /r/ en surface.



savoir dans l'extrême sud de l'île du Sud (voir chapitre 3, 3.3.1), quand le *General NZE* est lui décrit comme une variété britannique et par conséquent non-rhotique de l'anglais.

Ce chapitre constitue le premier volet de la troisième et dernière partie de notre thèse qui est consacrée aux résultats, aux analyses et aux interprétations, notamment théoriques, que la méthodologie et les données propres au corpus PAC Nouvelle-Zélande permettent d'obtenir et de formuler. Nous proposons d'organiser ce chapitre en deux grandes parties afin de respecter les principes du programme PAC, c'est-à-dire en commençant par une partie descriptive, empirique, qui fasse un état des lieux de la rhoticité et du 'r' de *sandhi* à partir de données récentes et authentiques. À partir de ces observations, nous disposerons de la matière nécessaire pour tenter de classer phonologiquement et donc de traiter théoriquement ces phénomènes, et de manière plus générale le 'r'. En effet, pour l'instant nous avons souhaité rester la plus neutre possible d'un point de vue théorique, afin de ne rien présupposer de la nature de ces phénomènes, mais les données du corpus PAC Nouvelle-Zélande vont nous servir de base essentielle pour revenir sur les grandes traditions de représentation du 'r' et pour expliquer et modéliser les phénomènes que nous observons.

Aussi, grâce à une approche descriptive que vient compléter une analyse phonologique théorique, nous souhaitons répondre ici à un certain nombre de questions cruciales, en commençant par déterminer si le système phonologique de certains de nos locuteurs est variablement rhotique. À partir de là, nous tenterons d'établir, s'il y a de la rhoticité dans notre corpus, si celle-ci est toujours productive ou, au contraire, si elle s'avère résiduelle et récessive. Il nous faudra voir également dans quels contextes phonologiques précis cette rhoticité se manifeste. Enfin, entre autres questions incontournables, nous pourrons observer si certaines contraintes (morphologiques, syntaxiques, lexicales, prosodiques par exemple) favorisent ou démotivent la réalisation d'un [r] en position de coda de syllabe.

Nous pourrons également étudier si, dans le système des locuteurs identifiés comme ayant une rhoticité variable, celle-ci bloque l'intrusion, puisque l'intrusion est un phénomène qui est censé ne pouvoir être observé que dans les systèmes non-rhotiques stables. À travers cette question, nous voulons à nouveau insister sur le fait que même si, pour des raisons pédagogiques, nous allons distinguer le phénomène de rhoticité du phénomène de 'r' de *sandhi*, ces derniers sont intimement liés et leur traitement, notamment théorique, doit être global et inclusif. Nous devons également déterminer si les observations faites à partir de nos données nous incitent à scinder le phénomène de 'r' de *sandhi* en deux classes distinctes, à savoir liaison d'un côté et intrusion de l'autre, comme cela est souvent le cas dans la littérature. Nous étudierons la fréquence et la diversité des contextes d'apparition de ces phénomènes dans les différentes tâches du protocole PAC effectuées par les locuteurs sélectionnés pour l'enquête à Dunedin, afin de voir si la nature de la tâche influence leur production. Nous nous attacherons aussi à identifier les contraintes, de quelque nature qu'elles soient, qui peuvent peser sur la réalisation ou la non-réalisation du 'r' de *sandhi*.

Au terme de ce chapitre nous souhaitons être en mesure de montrer de manière précise le fonctionnement de la rhoticité et du 'r' de *sandhi* chez nos locuteurs, et de définir les traits caractéristiques du 'r' dans la variété de l'anglais parlée en Nouvelle-Zélande. Pour ce faire, nous allons commencer par détailler les résultats que les codages de la rhoticité et du 'r' de

*sandhi* que nous avons présentés au chapitre 5 (voir 5.3.3) nous ont permis d'obtenir. Nous ferons ensuite une présentation, plus synthétique que Navarro (2013) étant donné que d'autres questions que celle de la rhoticité et du 'r' de *sandhi* nous intéressent dans la présente thèse, des grandes traditions de représentation théorique du 'r' et de modélisation du 'r' de *sandhi*. Nous serons en mesure ainsi de rendre compte de ce que nous observons à partir de nos données néo-zélandaises.

## 7.1 La rhoticité dans le corpus PAC Nouvelle-Zélande

Pour observer et extraire des données à la fois quantitatives et qualitatives sur la rhoticité dans notre corpus, nous nous sommes servi du système de codage que nous avons présenté au chapitre 5 (voir 5.3.3.1) ainsi que du logiciel DOLMEN (5.3.5.1). Nous n'allons donc pas revenir en détail sur leur fonctionnement mais tenons à souligner deux éléments importants : nous avons souhaité commencer par la description de la rhoticité dans notre corpus dans la mesure où l'établissement de la non-rhoticité ou, au contraire, de la rhoticité du système phonologique de chacun de nos locuteurs conditionne l'application ultérieure du codage pour le 'r' de *sandhi*. En effet, et nous l'avons déjà expliqué, le 'r' de *sandhi* est décrit dans la littérature comme un phénomène exclusivement caractéristique des variétés non-rhotiques de l'anglais. La liaison en particulier ne peut être étudiée que dans une variété non-rhotique de l'anglais puisqu'elle se définit par la réalisation d'un [r] à la frontière d'un morphème ou d'un mot se terminant par un <r> orthographique lorsque celui-ci est suivi par une voyelle (*fear*[Ø] – *fear*[r]*ing* – *fear*[r] *it*). Dans une variété rhotique de l'anglais, il est impossible d'établir qu'une liaison se produit puisque les morphèmes et les mots se terminant par un <r> orthographique sont systématiquement prononcés avec un [r], qu'ils soient suivis d'une voyelle ou non (*fear*[r] – *fear*[r] *it* – *fear*[r] *them*). Il nous appartient par conséquent d'établir la rhoticité ou la non-rhoticité du système phonologique de nos locuteurs afin de pouvoir procéder à l'étude du 'r' de *sandhi* dans le système de ces mêmes locuteurs, et ainsi confirmer ou infirmer certaines des observations précédemment présentées et commentées dans la littérature sur ces phénomènes en *NZE* contemporain.

Le second élément sur lequel nous souhaitons insister est le fait que le système de codage adopté au sein de PAC pour traiter de la rhoticité est un codage éprouvé dans la mesure où il a notamment été utilisé par Navarro (2013). Ce système prend en compte divers paramètres comme la position du /r/ dans la syllabe ainsi que son environnement phonétique et morphosyntaxique. Il ne dispense pas pour autant, comme nous allons le voir, d'analyses et d'interprétations théoriques ultérieures, voire d'enrichissements par l'ajout de champs supplémentaires, comme l'a fait Navarro (2013 : 294-296) pour son étude de la rhoticité dans le corpus PAC Boston.

### 7.1.1 Réalisation phonétique de /r/ et variation

Il nous semble opportun d'entamer cette première partie descriptive en fournissant des informations essentielles sur la qualité de la réalisation phonétique de /r/ dans notre corpus. De fait, la plupart des langues du monde contiennent une ou plusieurs rhotiques, représentées traditionnellement dans l'orthographe par la lettre latine <r>. Les phonèmes /r/ des langues du monde peuvent avoir une variété de réalisations phonétiques possibles, et l'Alphabet Phonétique International (API) propose d'ailleurs pour ces sons des symboles dérivés de la lettre <r> minuscule ou majuscule. Nous renvoyons au tableau ci-après (voir tableau 33) pour une description du mode et du lieu d'articulation des principaux segments rhotiques.

Pour sa part, l'anglais ne compte dans son inventaire phonologique qu'un seul phonème rhotique, mais ce phonème peut être réalisé phonétiquement de manière très différente selon les variétés de l'anglais et donc les zones géographiques. La réalisation phonétique de /r/ est par conséquent soumise à de la variation et cette variation est allophonique. L'approximante alvéolaire [ɹ] est décrite dans la littérature sur les variétés de l'anglais comme la réalisation majoritaire. Cependant, de nombreuses autres réalisations sont attestées et documentées dans le monde anglophone, et nous souhaitons citer Navarro (2013 : 19) à ce sujet : « En effet, les variétés écossaises sont caractérisées par une battue alvéolaire [r] et parfois une vibrante [r], alors que les locuteurs typiques du Northumberland utilisent une fricative uvulaire voisée [ʀ] (parfois une vibrante [R]) similaire à celle du français. Les réalisations fricatives peuvent aussi être antérieures, comme en Afrique du Sud où une fricative post-alvéolaire est généralement utilisée. Les réalisations approximantes peuvent quant à elles être rétroflexes [ɻ], comme dans la majorité des variétés américaines voire labiodentales [ʋ]. »

Symbole API	Mode	Lieu
<b>r</b>	Vibrante	Alvéolaire
<b>ɹ</b>	Battue	Alvéolaire
<b>ɹ̥</b>	Approximante	Alvéolaire
<b>ɻ</b>	Battue	Post-alvéolaire
<b>ɻ̥</b>	Approximante	Post-Alvéolaire (rétroflexe)
<b>R</b>	Vibrante	Uvulaire
<b>ʀ</b>	Fricative	Uvulaire
<b>ɹ̥</b>	Battue (latérale)	Alvéolaire

Tableau 33 : mode et lieu d'articulation des principaux segments rhotiques (API 2005) d'après Navarro (2013 : 15)

Revenons-en à notre corpus. Il apparaît que, comme dans de très nombreuses variétés de l'anglais, la réalisation majoritaire de /r/ chez les locuteurs de notre corpus se fait sous la

forme d'une approximante alvéolaire [ɹ]. Nous relevons néanmoins d'autres réalisations dans notre corpus : quelques réalisations sous la forme d'une battue alvéolaire ([r]) ainsi que quelques occurrences d'approximantes post-alvéolaires rétroflexes ([ɻ]). La qualité phonétique de /r/ n'étant pas l'objet principal de notre recherche, contrairement aux travaux de Stuart-Smith *et al.* (2014) en Écosse, sur lesquels nous reviendrons dans notre dernier chapitre (voir chapitre 9), nous proposons de nous concentrer sur l'étude de la rhoticité dans le corpus PAC Nouvelle-Zélande.

### 7.1.2 La rhoticité dans les différentes tâches du protocole

Le codage que nous avons établi afin de pouvoir étudier la rhoticité dans le système phonologique de nos locuteurs a été appliqué de manière systématique, en procédant à une recherche automatique de la lettre <r> à partir de la transcription orthographique, pour tous les locuteurs et pour toutes les tâches du protocole. En effet, toutes ces tâches (listes de mots, texte, phrases courtes, conversations) comprennent des sites potentiels de réalisation de /r/, c'est-à-dire des /r/ en attaque et des /r/ en position de coda de syllabe. Comme nous l'avons souligné à maintes reprises, ce qui fait la rhoticité d'un système phonologique est la réalisation des /r/ en position de coda. Néanmoins, dans la mesure où nous souhaitons étudier le comportement de la variable (chez nos locuteurs, et rester une nouvelle fois aussi neutre que possible d'un point de vue théorique, notre codage est conçu pour traiter toutes les occurrences de <r> et donc les réalisations de /r/ dans toutes les positions. À nous ensuite d'en tirer les conclusions et les généralisations qui s'imposent.

Au total, nous avons codé 13 049 occurrences de <r>, c'est-à-dire 13 049 sites de réalisation potentielle d'un /r/ dans l'ensemble des enregistrements dont nous disposons. En comparaison, Navarro (2013) disposait de 3 255 codages, soit quatre fois moins. Une telle quantité de données assure la pertinence statistique de nos analyses. Sur ces 13 049 codages, 18 correspondent à un codage incertain, c'est-à-dire comprenant l'indice « 2 » en première position (voir chapitre 5). Pour ces 18 occurrences, il a été impossible de déterminer si le /r/ était réalisé ou non, pour diverses raisons comme notamment des bruits parasites ou des chevauchements entre les tours de parole des différents locuteurs. Nous avons donc exclu ces 18 occurrences de nos analyses et de nos calculs finaux car ceux-ci ne nous apportent aucune information pertinente, que ce soit quantitativement ou qualitativement. Nos analyses sont donc fondées sur 13 031 codages au total.

Sur ces 13 031 codages, 4 370 (soit environ 33,5 %) correspondent aux /r/ en position d'attaque de syllabe, comme dans l'adjectif *red* par exemple, codé *r11ed* dans notre système. Tous les /r/ en position d'attaque de syllabes sont réalisés par l'ensemble de nos locuteurs dans l'ensemble des tâches du protocole : il y a donc 100 % de codages *r11* et 0 % de codages *r01* dans notre corpus. La réalisation des /r/ en position d'attaque de syllabes est par conséquent catégorique chez nos locuteurs, et par extension en *NZE* contemporain, comme dans la très grande majorité des variétés de l'anglais dans le monde. Seuls certains accents de ce qui est appelé le *Deep South* américain sont caractérisés par la non réalisation de /r/ en

position d'attaque de syllabe, et plus précisément par l'effacement du /r/ en position intervocalique, comme dans le mot *Carolina* prononcé [kæ'lanə] (Wells 1982 : 544), et lorsque /r/ suit /θ/, comme dans les mots *throw*, *throb* ou *through* par exemple.

Les 8 661 codages restants correspondent donc aux /r/ en position de coda de syllabe dans l'ensemble des tâches du protocole effectuées par nos locuteurs, soit à l'indice « 2 » en deuxième position du codage (voir chapitre 5). Aussi, afin d'avoir une vision d'ensemble de la réalisation des /r/ en position de coda de syllabe dans notre corpus, nous proposons un diagramme récapitulatif (voir tableau 34) présentant les taux (%) de réalisation des /r/ comprenant l'indice « 2 » en deuxième position, pour chaque locuteur individuellement et pour chaque tâche du protocole. Ces premiers éléments, certes purement quantitatifs, devraient nous permettre d'établir si le système de chacun de nos locuteurs est non-rhotique, rhotique ou semi-rhotique, si le taux de réalisation de ces /r/ est sensiblement le même chez l'ensemble de nos locuteurs ou si celui-ci est variable, et si le registre (le type de tâche) a une influence sur le taux de production des /r/ en position de coda de syllabe.

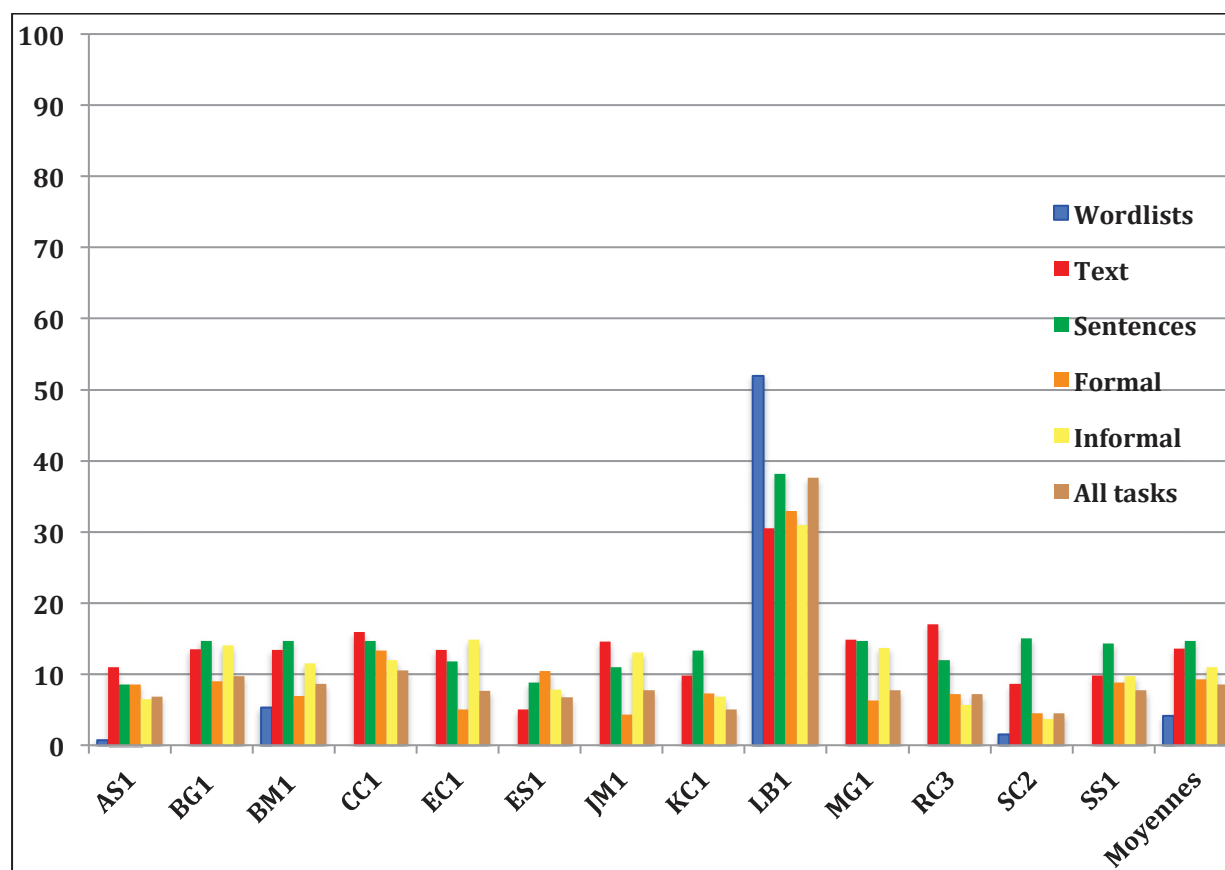


Tableau 34 : taux de réalisation individuels (%) du /r/ en position de coda de syllabe selon les tâches du protocole pour les locuteurs du corpus PAC-NZ

Or, ce premier résultat, et le tableau ci-dessus, posent un problème majeur. En effet, alors même que nous souhaitons présenter un panorama général de la rhoticité chez les

locuteurs de notre corpus, l'indice « 2 » de notre codage spécifique inclut un phénomène qui n'est pas de la rhoticité, à savoir la liaison. C'est là l'un des pièges, pour ainsi dire, des systèmes de codage qui impliquent de traiter les phénomènes de manière binaire : en l'occurrence, le /r/ est-il en position d'attaque de syllabe ou dans une autre position ? Le problème est que dans le cas de la liaison, le mot liaisonnant comporte bien un /r/ en position de coda de syllabe (*the car/r/ is*), mais la réalisation d'un [r] dans ce contexte n'est pas une manifestation de la rhoticité du système, comme nous l'avons expliqué précédemment.

En outre, pour de nombreux auteurs (Carr 2013 notamment), comme nous allons le voir en détail dans la deuxième partie de ce chapitre, en contexte de liaison le /r/ n'est pas réalisé en position de coda de syllabe mais re-syllabifié et donc réalisé en position d'attaque de la syllabe suivante. En ce sens, un /r/ en contexte de liaison devrait théoriquement recevoir l'indice « 1 » plutôt que l'indice « 2 » dans le champ 2. Cependant, cela impliquerait de présupposer un modèle de réalisation de ce phénomène, ce qui est contraire au principe de fonctionnement des codages au sein de PAC, comme nous l'avons explicité au chapitre 5, qui doivent rester les plus neutres possibles d'un point de vue théorique. Par conséquent, en extrayant nos codages à partir de l'indice « 2 » en deuxième position (par exemple *in the car0213*), nous extrayons aussi les occurrences de liaison (par exemple *here1211 it is*), alors même que ces deux phénomènes disent des choses différentes sur le système du locuteur étudié. Ainsi, le tableau ci-avant, même s'il nous livre déjà des informations intéressantes comme nous allons le voir ultérieurement, peut également nous induire en erreur car un locuteur qui réalise la liaison de façon systématique pourra alors apparaître comme plus « rhotique » qu'un locuteur variablement rhotique qui ne réalise que variablement la liaison.

Aussi, pour obtenir un véritable panorama de la rhoticité dans notre corpus, il nous faut soit écarter les codages spécifiques de la liaison (<r(e)>0211 et <r(e)>1211), soit rendre compte de la proportion de liaisons dans les codages comportant l'indice « 2 » en deuxième position. C'est précisément ce que nous faisons dans le tableau ci-après (voir tableau 35) qui indique le taux de réalisation de /r/ (en %) pour chaque locuteur et pour chaque tâche du protocole dans les contextes pertinents pour l'étude de la rhoticité, à savoir :

- le contexte – C<sub>1-n</sub>#, soit lorsqu'un /r/ est suivi d'une ou plusieurs consonnes elles-mêmes suivies d'une frontière de mot, comme dans *short*, codé *shor022t* si le /r/ n'est pas réalisé ;
- le contexte – C<sub>1-n</sub>VX#, soit lorsqu'un /r/ est suivi d'une ou plusieurs consonnes, elles-mêmes suivies d'une voyelle ou plusieurs voyelles et d'une frontière de mot, comme dans *forty*, codé *for023ty* si le /r/ n'est pas réalisé, *fourteen* et *fortitude* par exemple ;
- le contexte – #C, soit lorsqu'un /r/ est suivi d'une frontière de mot et que le mot suivant commence par une consonne, comme dans *for me*, codé *for0212 me* si le /r/ n'est pas réalisé ;
- le contexte – ##, soit lorsqu'un /r/ est suivi d'une frontière forte (fin de groupe prosodique par exemple) comme dans *is it here ?*, codé *is it her0213e ?* si le /r/ n'est pas réalisé.



Notre remarque, qui peut sembler incongrue dans la mesure où elle repose sur le fait de présenter un tableau qui comporte des résultats qui peuvent induire en erreur, est essentielle à la manipulation avertie des codages au sein de PAC. En effet, nous tenions ici à insister sur le fait qu'un système de codage, aussi solide soit-il, et nous pensons que le système de codage de la rhoticité au sein de PAC est un outil efficace, implique d'interpréter correctement les résultats qu'il livre.

En écartant les codages spécifiques de la liaison, sur lesquels nous allons revenir dans la deuxième partie du présent chapitre, il nous reste 7 055 codages, soit 7 055 occurrences de /r/ permettant d'étudier la rhoticité du système de nos locuteurs néo-zélandais. Le tableau ci-dessous (voir tableau 35) présente le taux de rhoticité individuel (%) de chacun de nos locuteurs dans chaque tâche du protocole (nous signalons que pour les conversations guidée et libre nous avons transcrit environ 12 minutes d'enregistrement) et toutes tâches confondues, ainsi que le taux de rhoticité moyen pour l'ensemble de nos locuteurs pour chaque tâche du protocole et toutes tâches confondues (dernière colonne à droite).

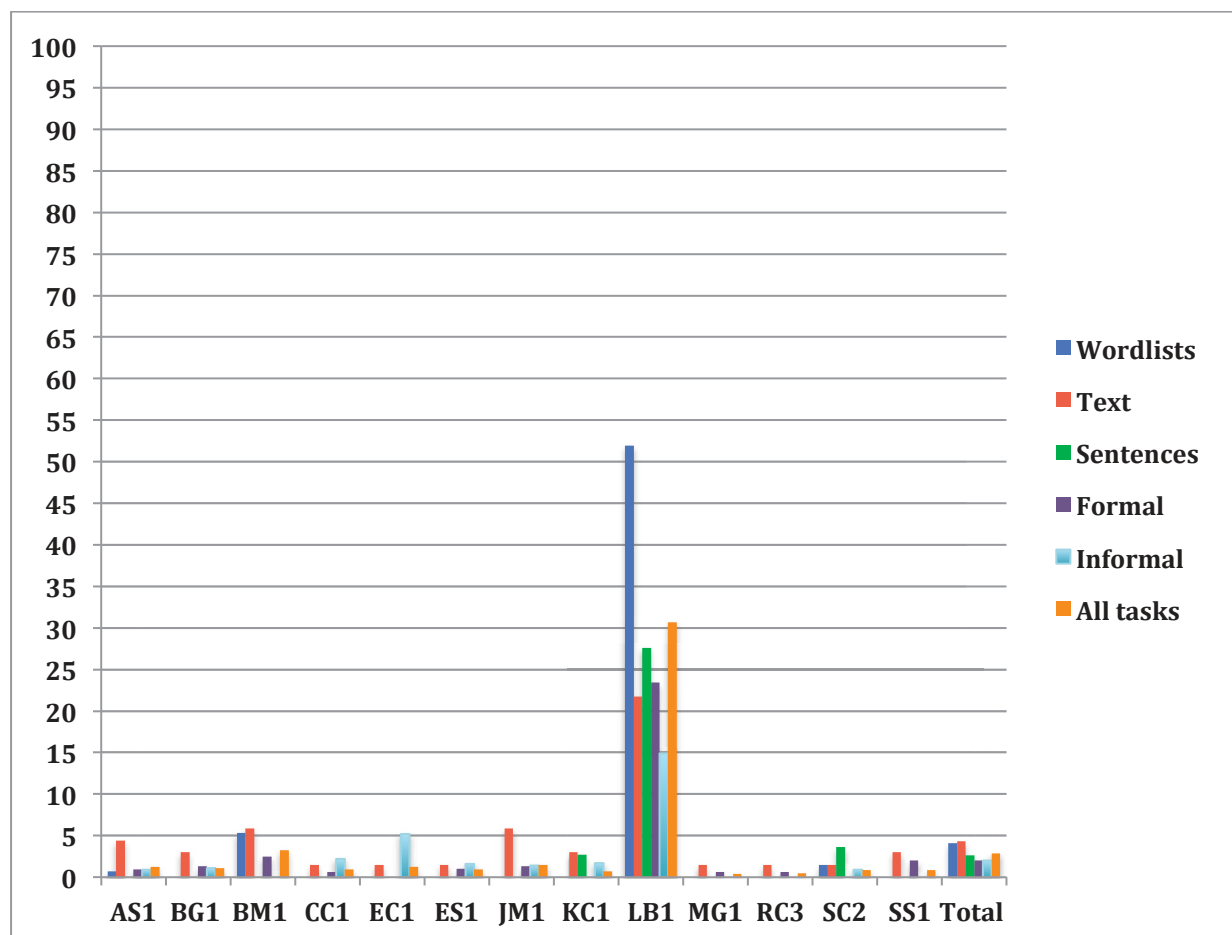


Tableau 35 : taux de rhoticité (%) individuels pour chaque tâche du protocole chez les locuteurs du corpus PAC-NZ

Le tableau 35 confirme, en quelque sorte, certaines des impressions que nous avons pu avoir à partir des données du tableau 34, à savoir que le premier constat qui s'impose est que la rhoticité est variable selon les locuteurs. Toutefois, il apparaît aussi de façon flagrante que le taux de rhoticité des locuteurs de notre corpus est beaucoup plus faible que ne le laissait supposer l'extraction des codages comprenant l'indice « 2 » en deuxième position, et de fait parmi ces codages il y avait 1 606 contextes potentiels de liaison. Nous notons à première vue qu'un locuteur, LB1, a un système nettement différent des autres et nous allons y revenir en détail dans la section suivante consacrée à la rhoticité variable et aux systèmes dits semi-rhotiques (voir 7.1.3). Les taux de rhoticité individuels moyens (en orange dans le diagramme), c'est-à-dire toutes tâches confondues, varient de 0,43 % (MG1) à 30,7 % (LB1) en passant par des valeurs intermédiaires comme 0,95 % (CC1). Le taux de rhoticité moyen toutes tâches confondues pour tous les locuteurs est de 2,9 % (colonne à l'extrême droite du tableau) mais la grande majorité de nos locuteurs, soit 11 locuteurs sur les 13 que compte notre corpus, a un taux de rhoticité largement au-dessous de cette moyenne générale.

Seuls BM1 (3,25 % de taux de rhoticité moyen toutes tâches confondues) et LB1 ont un taux au-dessus de la moyenne générale et il semble d'ailleurs évident que ce sont eux qui font monter la moyenne générale. En effet, les autres locuteurs ont un taux de rhoticité moyen toutes tâches confondues compris entre 0,43 % et 1,5 % (JM1). En comparaison, le taux de rhoticité de BM1 est deux fois supérieur à celui de JM1, tandis que celui de LB1 est vingt fois supérieur à celui de JM1. Ces premiers résultats pointent donc déjà vers une non-rhoticité stable et, par conséquent, une rhoticité résiduelle chez la grande majorité des locuteurs de notre corpus, tandis que nos codages révèlent une rhoticité variable chez BM1 et LB1. L'étude plus approfondie de nos codages et des contextes spécifiques de réalisation de la rhoticité chez nos locuteurs va nous permettre de développer cette conclusion ultérieurement dans ce chapitre.

Le deuxième constat que nous pouvons faire à partir de ces taux de rhoticité individuels est que la rhoticité est variable selon les tâches du protocole également. De fait, il apparaît que pour une large majorité de locuteurs, le texte (en rouge) et les conversations (guidée en violet et libre en turquoise) produisent le plus de rhoticité. Cela apparaît également dans la colonne des moyennes générales (à l'extrême droite du tableau) puisque le taux de rhoticité pour l'ensemble des locuteurs dans le texte est de 4,3 %, ce qui constitue le taux le plus élevé de toutes les tâches du protocole. Toutefois, ce résultat est surprenant car les deux types de tâches sont radicalement différents : d'un côté nous avons une tâche de lecture à haute voix encadrée et formelle tandis que, de l'autre, nous avons les contextes conversationnels qui sont censés produire ce qui se rapproche le plus du discours spontané chez nos locuteurs.

Aussi nous pouvons postuler que ces deux types de tâches produisent de la rhoticité pour des raisons différentes. Pour le texte, on peut expliquer un taux assez élevé de rhoticité (par comparaison avec les autres tâches du protocole bien sûr) par le fait que cette tâche produit des erreurs et des approximations de la part des locuteurs qui n'ont jamais eu le texte sous les yeux auparavant. Il est possible de postuler que les locuteurs, anticipant potentiellement des contextes de liaison dans certains cas, ont réalisé certains /r/ là où ils ne

les réalisent pas nécessairement dans d'autres tâches. Notre remarque est appuyée par le fait qu'un nombre non négligeable de locuteurs (CC1, EC1, ES1, MG1, RC3 et SC2), soit quasiment la moitié des locuteurs de notre corpus, a un taux de rhoticité exactement identique dans cette tâche, ce qui implique qu'ils ont réalisé les mêmes /r/ dans les mêmes contextes. Cela suggère qu'un même débit de lecture, une même pause marquée dans la lecture ou une même anticipation de la suite du texte ont pu conduire ces locuteurs à réaliser certains /r/, notamment dans le contexte – #C, là où ils ne les réaliseraient pas en connaissant déjà le texte par exemple.

Les listes de mots sont les tâches du protocole qui produisent le moins de rhoticité. Ce résultat est attendu puisqu'elles constituent également les tâches les plus contrôlées de la part des locuteurs et parce qu'elles ne font pas de surprises, pour ainsi dire, puisqu'à chaque mot, ils savent précisément ce qu'ils sont censés prononcer. La majorité des locuteurs a donc un taux de rhoticité de 0 % dans cette tâche, exceptions faites d'AS1 (0,7 %), SC2 (1,5 %) ainsi que BM1 (5,3 %) et LB1 (51,9 %). Ces deux locuteurs ont à nouveau des taux de rhoticité largement supérieurs à la moyenne pour les listes de mots (4,1 %) et de 3 à 34 fois supérieurs respectivement à celui de SC2. D'ailleurs, si l'on exclut LB1 du calcul de la moyenne du taux de rhoticité dans les listes de mots, dans la mesure où l'on considère qu'il la fait nécessairement augmenter, celle-ci tombe à 0,6 %. Pour AS1 et SC2, la rhoticité dans les listes de mots peut être considérée comme extrêmement marginale. En effet, AS1 réalise le /r/ dans 126. *pearl* et SC2 réalise le /r/ dans 38. *bored* et dans 77. *fore*. Ces éléments pourront toutefois être mis en perspective dans la suite du présent chapitre en ce qui concerne l'influence de certains contextes (phonétiques ou morphosyntaxiques) sur le maintien de la rhoticité, et donc sur la réalisation d'un /r/ en position de coda de syllabe.

Pour BM1, le taux de rhoticité dans les listes de mots est, comme nous l'avons signalé, de 5,3 %, ce qui dépasse selon nous le stade d'une rhoticité marginale. Nous appuierons cette conclusion grâce à des calculs statistiques au dernier chapitre de notre thèse (voir chapitre 9). De fait, il réalise le /r/ dans 7 occurrences différentes dont 6 correspondent au schéma – C<sub>1</sub>.<sub>n</sub># : 15. *heart*, 31. *furl*, 34. *beard*, 91. *bird*, 98. *gourd*, 104. *shepherd*. Le dernier correspond au schéma – ## : 33. *singer*. Il est intéressant de noter que cet item est présent deux fois dans la liste de mots n°1 et que BM1 réalise le /r/ la première fois (comme nous venons de le voir) mais pas la seconde, si bien que 48. *singer* est lui codé *singer0213*. Nous sommes donc face à un cas de variation intra-individuelle qui pointe à nouveau vers un système variablement rhotique chez ce locuteur.

Pour ce qui est de LB1 finalement, le taux de rhoticité dans les listes de mots est, nous l'avons dit, de 51,9 %, ce qui constitue le seul taux de rhoticité supérieur à la moyenne (50 %) dans l'ensemble du corpus. LB1 est donc plus rhotique que non-rhotique dans les listes de mots, et nous allons revenir sur les raisons d'un taux si élevé dans les prochaines sections de ce chapitre. Nous pouvons d'ores et déjà souligner que ce résultat est surprenant dans la mesure où l'on aurait pu s'attendre à ce qu'un locuteur rhotique, ou semi-rhotique, maîtrise la rhoticité de son système dans les listes de mots dans la mesure où la rhoticité est un trait marqué géographiquement et socialement (nous y reviendrons au chapitre 9 de cette thèse) en Nouvelle-Zélande. Or, ce n'est clairement pas le cas puisque LB1 est plus rhotique dans les

listes de mots que dans les autres tâches du protocole, et notamment la conversation libre censée produire le discours le plus naturel, le plus spontané de la part des locuteurs.

Les phrases courtes ajoutées au protocole PAC pour notre enquête en Nouvelle-Zélande (voir chapitre 6) produisent très peu de rhoticité également chez nos locuteurs, avec un taux moyen de 2,6 % seulement. Nous notons d'ailleurs que BM1 ne réalise aucun /r/ en position de coda de syllabe dans cette tâche : seuls KC1, LB1 et SC2 produisent de la rhoticité dans cette tâche. Et, encore une fois, LB1 a un taux largement supérieur (27,6 %) à celui des deux autres locutrices qui produisent de la rhoticité dans les phrases courtes, à savoir KC1 (2,7 %) et SC2 (3,6 %). Ce résultat pointe à nouveau vers une rhoticité variable caractéristique du système de ce locuteur. Il est possible de postuler que l'écart qui existe dans les taux de rhoticité individuels de nos locuteurs entre le texte et les phrases courtes, qui constituent deux tâches de lecture à haute voix, est dû au format différent de ces deux tâches. Le texte, comme nous l'avons expliqué, est assez long et produit de nombreuses erreurs, approximations, hésitations et pauses chez nos locuteurs qui ne l'ont jamais eu sous les yeux auparavant. Les phrases courtes, au contraire, produisent moins ces approximations et ces hésitations, justement parce qu'elles sont courtes et simples, si bien qu'elles occasionnent potentiellement moins d'anticipation de la part des locuteurs sur la suite (liaisons notamment), ce qui peut contribuer à expliquer que peu de locuteurs produisent des items rhotiques dans cette tâche.

Enfin, en ce qui concerne les conversations, là encore le constat est contrasté et les taux de rhoticité variables. Comme nous l'avons souligné précédemment, pour la quasi majorité des locuteurs les taux de rhoticité sont moins élevés en contexte conversationnel qu'en contexte de lecture à haute voix (texte). Cela apparaît au niveau des moyennes générales puisque le taux de rhoticité moyen pour l'ensemble des locuteurs est de 2 % en conversation guidée et de 2 % également en conversation libre, contre 4,3 % dans le texte. Ces éléments, mis en perspective sur la base du fait que nous avons établi la non-rhoticité stable de 11 des 13 locuteurs que compte notre corpus, suggèrent que la rhoticité résiduelle chez ces locuteurs non-rhotiques stables est plutôt le fait d'approximations et d'erreurs que la manifestation d'une rhoticité caractéristique de leur système.

Entre les deux contextes conversationnels maintenant, c'est-à-dire la conversation guidée (en violet) et la conversation libre (en turquoise), on observe deux modèles de la rhoticité pour ainsi dire. Pour une moitié des locuteurs approximativement (CC1, EC1, ES1, JM1, KC1 et SC2), les taux de rhoticité sont plus élevés dans la conversation libre que dans la conversation guidée. Cette observation pourrait pointer vers l'existence de basilectes rhotiques pour certains des locuteurs de l'extrême sud de l'île du Sud, et en l'occurrence de Dunedin, qui s'exprimeraient plus librement en contexte de conversation « libre » justement qu'en présence de l'enquêtrice. Ces locuteurs adapteraient plus ou moins consciemment leur taux de rhoticité à la formalité de la situation et donc à leur interlocuteur. Néanmoins, dans la mesure où nous avons noté la stabilité globale de la non-rhoticité chez 11 des 13 locuteurs de notre corpus qui ont des taux de rhoticité moyens inférieurs à 1,5 %, ce scénario nous semble hautement improbable car il impliquerait qu'il y ait un changement en cours au sein de notre corpus vers la non-rhoticité. Or, ce changement ne semble concerner que deux locuteurs,

BM1 et LB1, comme nous allons le détailler dans la suite de ce chapitre, et non l'ensemble de nos locuteurs.

Qui plus est, ces locuteurs que nous avons identifiés comme étant nettement plus rhotiques que les autres au sein de notre corpus, ne réalisent pas plus de /r/ dans la conversation libre que dans la conversation guidée, au contraire. De fait, BM1 a un taux de rhoticité de 2,5 % en conversation guidée contre 0 % en conversation libre, et LB1 a quant à lui un taux de rhoticité de 23,4 % en conversation guidée contre 14,9 % en conversation libre. Les moyennes générales vont dans ce sens également puisque le taux de rhoticité dans la conversation guidée est de 2 % exactement comme dans la conversation libre (2 %). Ces moyennes cachent nécessairement le fait qu'il y a des écarts individuels plus spectaculaires, pour ainsi dire, comme EC1 qui passe d'une absence totale de rhoticité dans la conversation guidée à 5,2 % de rhoticité dans la conversation libre.

Toujours est-il que nos résultats suggèrent deux choses : en premier lieu, comme nous l'ont d'ailleurs signalé de nombreux locuteurs au moment des enregistrements sur le terrain, nos locuteurs ne semblent pas adopter une attitude significativement différente dans la conversation guidée et dans la conversation libre. Nos locuteurs nous ont confié avoir l'impression de s'exprimer naturellement, sans contraintes, dans ces deux contextes. Il nous faut bien évidemment prendre ces impressions avec précaution, et nous y reviendrons au chapitre 9 lorsque nous fournirons une perspective sociolinguistique sur nos données. Il est possible en effet que les locuteurs traitent indifféremment la conversation guidée et la conversation libre et que les écarts observés dans les taux de rhoticité individuels entre ces deux tâches soient fortuits et liés uniquement aux reformulations, hésitations, approximations et aux erreurs que nous avons déjà mentionnées précédemment.

En second lieu, nos résultats semblent indiquer qu'il n'y a pas de changement en cours au sein de notre corpus vers moins de rhoticité, autrement dit vers une non-rhoticité plus stable car les écarts entre les tâches dites formelles, encadrées et les tâches dites informelles ne semblent pas significatifs. De fait, nous pouvons mettre en perspective nos résultats par rapport à ceux obtenus par Navarro (2013) à partir des données du corpus PAC Boston (Viollain 2010 ; Navarro 2013). À partir du codage de la rhoticité chez 10 locuteurs de ce corpus, Navarro (2013 : 296-317) montre en effet que les taux de rhoticité individuels sont nettement moins élevés dans la conversation libre que dans la conversation guidée. Il en déduit que ces locuteurs ont connaissance du prestige de la norme rhotique et visent par conséquent, dans la conversation guidée avec l'enquêtrice ou l'enquêteur, un acrolecte rhotique. Ses conclusions sont qui plus est en accord avec le retour à la rhoticité observé par la communauté scientifique à Boston (Irwin & Nagy 2007, 2010 notamment). On peut postuler, sur la base de l'absence d'une différence significative entre la conversation guidée et la conversation libre dans notre corpus, que nos locuteurs sont en majorité des locuteurs non-rhotiques stables et qu'ils n'ont donc pas de basilectes rhotiques et d'acrolectes non-rhotiques. Nous allons en revanche revenir sur le cas particulier de BM1 et LB1 qui font figures d'exception au sein de notre corpus mais qui, pour autant, ne semblent pas viser un acrolecte moins rhotique dans la conversation guidée par rapport à la conversation libre.

Nos résultats semblent suggérer également que la rhoticité de l'enquêtrice (française mais parlant une variété américaine et donc rhotique de l'anglais) n'est pas le facteur prépondérant, sous l'effet du phénomène de convergence phonétique<sup>65</sup>, qui détermine la variation des taux de rhoticité des locuteurs entre la conversation guidée et la conversation libre. C'est apparemment un traitement identique des deux types de conversation par une majorité de nos locuteurs qui semble expliquer l'absence d'écart significatif dans les taux de rhoticité entre ces deux tâches du protocole.

Pour l'autre moitié des locuteurs du corpus (AS1, BG1, LB1, KC1, MG1, RC3 et SS1), les taux de rhoticité sont soit équivalents (AS1) soit légèrement plus élevés dans la conversation guidée que dans la conversation libre. Ces résultats suggèrent que les deux contextes conversationnels offrent bel et bien un accès à la parole spontanée de ces locuteurs dans la mesure où ils n'adaptent pas de manière flagrante leur manière de parler et plus précisément leur taux de rhoticité aux différents types de conversation. Pour certains locuteurs, il est possible de postuler que l'adaptation à la formalité de la situation, et donc à un interlocuteur plus ou moins familier, peut influencer le taux de rhoticité. Nous allons avoir l'occasion d'y revenir ultérieurement à partir d'informations complémentaires (contextes phonologiques et phonétiques) sur la réalisation de la rhoticité au sein de notre corpus. Cependant, de manière générale nous pouvons conclure que les deux contextes conversationnels peuvent être traités ensemble dans la mesure où les écarts moyens au niveau des résultats entre ces deux contextes conversationnels sont faibles et ne sont donc pas nécessairement significatifs d'un point de vue statistique. Nous le vérifierons au chapitre 9 de notre thèse.

En conclusion de cette première section, nous pouvons dire que l'étude de la rhoticité dans notre corpus a démontré la pertinence d'utiliser un système de codage quantitatif qui permet d'effectuer un premier tri, une première observation des données. Elle a également mis en évidence le fait que les codages doivent être manipulés avec précaution, en gardant à l'esprit le type de phénomène que l'on souhaite traiter, en l'occurrence la rhoticité pure et non les contextes de liaison qui relèvent du phénomène de 'r' de *sandhi*. D'autre part, nos codages ont permis de révéler de la variation en ce qui concerne la réalisation de la rhoticité par nos locuteurs individuellement, ainsi que de la variation entre les différentes tâches du protocole puisque nous avons vu que le texte produit plus de rhoticité que les phrases courtes et les conversations. Nous avons globalement constaté néanmoins que 11 des 13 locuteurs que compte notre corpus ont une rhoticité tout à fait résiduelle (moins de 1,5 %) tandis que deux locuteurs, BM1 et LB1, font figures d'exception dans la mesure où ils ont des taux de rhoticité nettement supérieurs aux autres locuteurs de notre corpus dans l'ensemble des tâches

---

<sup>65</sup> La convergence phonétique est un phénomène documenté et attesté défini comme suit par Babel (2009) : "Phonetic imitation, also known as phonetic convergence or phonetic accommodation, is the process in which a talker acquires acoustic characteristics of the individual they are interacting with." Ces caractéristiques acoustiques peuvent aussi bien inclure l'intensité vocale, le débit d'élocution ou la courbe mélodique mais peuvent aussi inclure des caractéristiques segmentales (comme la rhoticité) ou des caractéristiques kinésiques (gestes accompagnant le discours). Nous y reviendrons en détail au chapitre 9 de la présente thèse.



du protocole. Ces éléments pointent vers une non-rhoticité stable au sein de notre corpus et, au contraire, vers une rhoticité variable pour BM1 et LB1.

### 7.1.3 Non-rhoticité stable et rhoticité variable

Revenons-en maintenant aux cas particuliers de BM1 et LB1, identifiés grâce à nos codages comme des locuteurs à part dans notre corpus dans la mesure où leur taux de rhoticité moyen toutes tâches confondues (3,25 % et 30,7 % respectivement) est nettement supérieur à celui des autres locuteurs du corpus. Comme nous l'avons vu grâce au tableau 35 ci-avant, la non-rhoticité plutôt stable des autres locuteurs n'implique pas la non-réalisation systématique des /r/ en position de coda de syllabe, ou en d'autres termes une absence totale de rhoticité. Pour preuve, aucun de nos locuteurs n'a un taux de rhoticité moyen toutes tâches confondues de 0 % et la plupart de nos locuteurs montre un taux de rhoticité résiduelle dans la majorité des tâches du protocole (texte, conversation guidée et conversation libre).

Nous voulons aller ici plus en profondeur dans notre étude de la rhoticité et déterminer si l'environnement morphosyntaxique joue un rôle dans la réalisation ou la non-réalisation des /r/ en position de coda de syllabe, et vérifier si, là aussi, nous observons un écart significatif entre BM1 et LB1 d'un côté et les 11 autres locuteurs de notre corpus de l'autre. Pour ce faire, nous proposons le tableau ci-dessous (voir tableau 36) qui indique la proportion de /r/ réalisés et de /r/ non réalisés (%) dans chaque environnement (– C<sub>1-n</sub># ; – C<sub>1-n</sub>VX# ; – #C et – ##) pour chaque locuteur individuellement toutes tâches du protocole confondues. À partir des données de ce tableau nous pourrions conclure si certains environnements semblent plus favorables que d'autres à la réalisation d'un /r/ et donc à la production de rhoticité. Ces éléments nous permettront d'aller au-delà de la nature des tâches dans notre analyse de la rhoticité de nos locuteurs.

À partir des données de ce tableau, il apparaît une nouvelle fois qu'une comparaison des taux de réalisation des /r/ en position de coda de syllabe en fonction de l'environnement morphosyntaxique montre la variation qui existe entre les différents locuteurs de notre corpus. Nous en profitons pour signaler que, pour assurer une meilleure visibilité de l'ensemble des tableaux et figures inclus dans la présente thèse, nous les reproduisons dans nos annexes électroniques. De fait, pour certains locuteurs (MG1, RC3), un seul environnement codé (– #C) produit de la rhoticité tandis que, pour d'autres (BG1, BM1, ES1, LB1, SC2), tous les environnements codés, soit quatre environnements distincts, produisent de la rhoticité.

Nous constatons également que certains locuteurs, comme ES1, ont un taux de rhoticité tout à fait stable dans l'ensemble des environnements codés, soit en l'occurrence environ 1 %. Au contraire, l'immense majorité des locuteurs montre un écart significatif entre le taux de rhoticité dans les environnements – C<sub>1-n</sub>#, – C<sub>1-n</sub>VX# et – ## d'une part, qui est très faible voire inexistant, et le taux de rhoticité dans l'environnement – #C dans lequel tous les locuteurs sans exception réalisent des /r/ en position de coda de syllabe. Cela apparaît visuellement dans le diagramme puisque, pour la plupart des locuteurs, seule la colonne verte qui correspond à cet environnement est apparente, et le taux de rhoticité moyen pour

l'ensemble des locuteurs du corpus dans cet environnement est de 2,5 %. Il nous semble peu probable qu'il s'agisse d'une coïncidence étant donné que ces locuteurs ont été soumis à un protocole d'enquête similaire, et notamment à quatre tâches de lecture à haute voix parfaitement identiques. Aussi, il nous semble que ce résultat peut appuyer l'analyse que nous faisons dans la section précédente à savoir que le fait que les locuteurs, et en particulier les locuteurs que nous avons déjà identifiés comme non-rhotiques stables au sein de notre corpus, aient des taux de rhoticité plus élevés lorsque /r/ est suivi d'une frontière de mot elle-même directement suivie d'un mot à initiale consonantique, suggère une réalisation « erronée » pour ainsi dire, dans l'anticipation d'un contexte de liaison qui n'apparaît finalement pas.

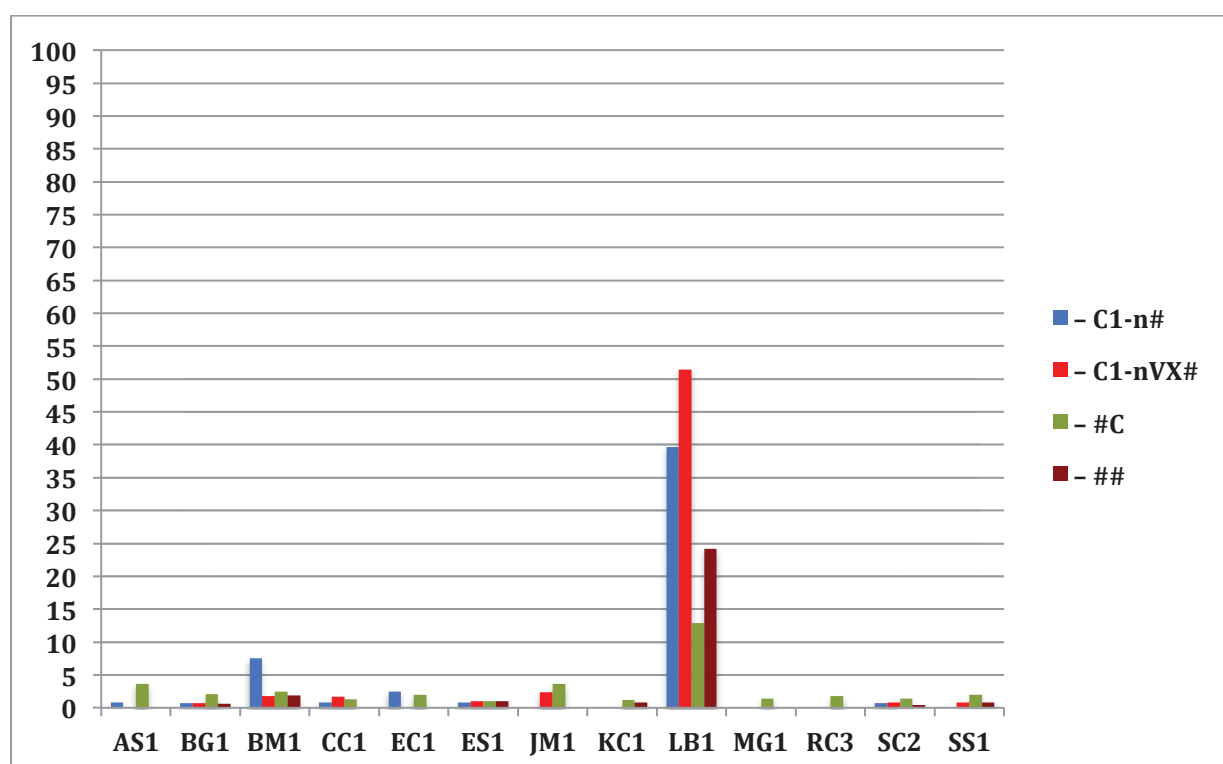


Tableau 36 : taux de rhoticité individuels (%) selon l'environnement morphosyntaxique chez les locuteurs du corpus PAC-NZ

Si l'on observe les données de plus près, et en l'occurrence les codages *r1212* extraits grâce à DOLMEN, on s'aperçoit cependant qu'une large proportion (38 %) des codages *r1212* s'observe dans l'environnement (- #C) où C est un /r/. Dans ces contextes particuliers, il est souvent difficile pour le chercheur (qui code de manière auditive, avec l'aide si nécessaire du spectrogramme et des données acoustiques sous PRAAT) de déterminer si le /r/ est réalisé à la fin du mot liaisonnant ou au début du mot lié, c'est-à-dire en position de coda ou en position d'attaque de syllabe. Nous y reviendrons plus en détail d'un point de vue théorique dans la troisième et dernière partie de ce chapitre. On relève deux de ces contextes dans le texte lu à haute voix par exemple : *when we **are ramming** the doctrine* et *Christianity will be judged more on who you **are rather** than what you have to say about it.*

D'autre part, dans 19 % des codages *r1212* un /r/ est réalisé dans l'environnement (–#C) où C est un /h/. Cet environnement est également particulier dans la mesure où si le /h/ n'est pas réalisé (*H-Dropping*, voir chapitre 3, ou production d'une forme réduite d'un mot grammatical), un /r/ est alors réalisé à la frontière d'un mot directement suivi par un autre mot commençant par une voyelle. Il s'agit alors d'un contexte de /r/ de liaison classique, pour ainsi dire (voir chapitre 5, 5.3.3.2 et Navarro, 2013 : 184 notamment). Dans ces cas-là, le codage *r1212* doit être assimilé à un codage *r1211* puisque, rappelons-le, notre codage fonctionne sur la base de la phonie, de ce que l'on entend, et non de la graphie. Nous y reviendrons dans la deuxième partie de ce chapitre consacrée aux phénomènes de 'r' de *sandhi* car ces contextes ont été codés pour le phénomène de 'r' de *sandhi*. Nous pouvons là aussi fournir un exemple issu du texte lu à haute voix : *and the masses waiting for his message there*.

Ces éléments suggèrent par conséquent que le taux de rhoticité individuel des locuteurs plus élevé dans ce contexte peut s'expliquer sur la base de l'observation de phénomènes phonologiques spécifiques, ce qui implique que le taux de rhoticité « pure » de nos locuteurs dans cet environnement est probablement plus faible que ce que nos codages indiquent. Nous avons à nouveau une preuve ici de la prudence avec laquelle il faut traiter les résultats fournis par les codages, et surtout une forte incitation à observer les données en profondeur afin de rendre compte de façon satisfaisante d'écarts apparemment significatifs dans les résultats.

Le taux de rhoticité de nos locuteurs dans le contexte –##, à savoir lorsqu'un /r/ est suivi d'une frontière forte (ponctuation dans le texte, fin de groupe prosodique), est quant à lui très faible voire inexistant. En effet, cet environnement ne semble en aucun favoriser la production de la rhoticité chez nos locuteurs, avec des taux allant de 0 % chez AS1, CC1, EC1, JM1, MG1 et RC3 à 0,8 % chez KC1 et SS1. Ces taux sont extrêmement marginaux, autrement dit tout à fait résiduels, et représentent généralement une occurrence de /r/ réalisé pour des centaines d'occurrences de /r/ non réalisé. En outre, si l'on observe les données de plus près, on s'aperçoit que dans 22 % des cas approximativement la réalisation d'un /r/ dans cet environnement implique une très courte pause ou une légère hésitation. Or, sans cette pause ou cette hésitation, le codage *r1213* pourrait être requalifié en *r1211*, c'est-à-dire en liaison non-enchaînée (voir chapitre 5, 5.3.2.2), comme dans les exemples suivants :

- *I was an ambulance officer0212 befor1213e, and I've joined the police er0213, and yeah.* (BM1, conversation guidée) ;
- *maybe squeeze the trigger1213, I don't know.* (BM1, conversation guidée) ;
- *and you've been thinking about her1213, and then maybe you can just say "I'll call tomorr1low night" or0213.* (KC1, conversation libre).

Comme pour l'environnement précédent, ces précisions suggèrent que le taux de rhoticité de nos locuteurs dans l'environnement –## est sans doute légèrement plus faible que ce que nos codages indiquent. Nous y reviendrons en détail dans la deuxième partie de ce chapitre consacrée aux phénomènes de 'r' de *sandhi* et donc à la liaison.

Nous pouvons néanmoins d'ores et déjà nous interroger dans la mesure où deux des trois exemples présentés ci-dessus proviennent de la conversation guidée avec BM1 qui a déjà

été identifié comme un locuteur au système variablement rhotique. Il est tout à fait possible d'envisager que, même si les mots en gras n'avaient pas été suivis d'un mot à initiale vocalique, BM1 aurait quand même réalisé le /r/ dans cet environnement justement parce que son système est variablement rhotique. Nous allons y revenir instamment dans cette même section.

De la même façon, les deux autres environnements codés, à savoir  $-C_{1-n}\#$  et  $-C_{1-n}VX\#$ , produisent peu de rhoticité chez l'immense majorité de nos locuteurs, exceptions faites de BM1 et LB1. En effet, pour le premier environnement, les taux de rhoticité individuels des 11 locuteurs que nous avons identifiés comme non-rhotiques stables précédemment varient de 0 %, pour JM1, KC1, MG1, RC3 et SS1, à 2,5 % pour EC1. BM1 (7,5 %) a pour sa part un taux trois fois supérieur à celui d'EC1, et LB1 (39,7 %) un taux 16 fois supérieur à celui d'EC1. Pour le second environnement, les taux de rhoticité de nos 11 locuteurs non-rhotiques stables varient de 0 %, chez AS1, EC1, KC1, MG1 et RC3, à 2,4 % chez JM1. BM1 a pour sa part un taux de rhoticité dans cet environnement qui est dans la moyenne (haute) de celui des autres locuteurs du corpus, soit 1,8 %, et même inférieur à celui d'autres locuteurs du corpus, en l'occurrence JM1. Au contraire, LB1 a de nouveau un taux de rhoticité dans cet environnement qui est largement supérieur au taux le plus élevé parmi les autres locuteurs du corpus, soit 21 fois supérieur à celui de JM1. En outre, nous notons que LB1 produit plus d'occurrences rhotiques que non-rhotiques dans ce contexte. Ces éléments pointent vers une différence significative entre BM1 et LB1 que nous avons groupés ensemble jusqu'à maintenant mais qui montrent des comportements distincts.

En conclusion de cette section, les données que nous avons présentées pour l'instant suggèrent que les systèmes de BM1 et LB1 sont variablement rhotiques, ou semi-rhotiques, c'est-à-dire que dans le même environnement, dans le même contexte, ils réaliseront certains /r/ tandis qu'ils n'en réaliseront pas d'autres. De fait, nous ne pouvons considérer les points communs entre les systèmes de BM1 et LB1 comme des coïncidences et pensons que les observations que nous avons pu faire à partir des codages extraits pointent vers des caractéristiques essentielles des systèmes de BM1 et LB1. Nous avons notamment mis en évidence le fait que ces deux locuteurs ont des taux de rhoticité très élevés par rapport aux autres locuteurs de notre corpus dans les environnements  $-C_{1-n}\#$  et  $-C_{1-n}VX\#$ . Ils ont également des taux de rhoticité supérieurs aux autres locuteurs de notre corpus dans les deux autres environnements codés, à savoir  $\#C$  et  $\#\#$ , mais l'écart avec les autres locuteurs est nettement moins important. Il nous semble que cela dit quelque chose du fonctionnement de la rhoticité chez ces locuteurs, et cela fait l'objet de la prochaine section de ce chapitre.

Nos analyses montrent également que des résultats quantitatifs ne suffisent pas et qu'une interprétation qui prend en compte le contexte morphosyntaxique et qui revient dans le détail sur les données est nécessaire afin de nuancer des informations purement quantitatives. C'est ce que nous avons essayé de faire dans cette section en soulignant le fait que certains contextes de réalisation de /r/ chez certains locuteurs de notre corpus peuvent être requalifiés, le plus souvent en contextes de liaison prototypiques des variétés non-rhotiques de l'anglais.

Enfin, nos données indiquent qu'un système purement non-rhotique n'existe pas, du moins dans notre corpus, dans la mesure où l'ensemble de nos locuteurs montre de la

rhoticité, même marginale, et que le phénomène de rhoticité est bel et bien soumis à de la variation puisque les locuteurs de notre corpus ont des modèles de rhoticité différents, quand bien même nous avons pu faire émerger certaines tendances générales communes. Au terme de notre étude de la rhoticité dans les différentes tâches du protocole et dans les différents environnements morphosyntaxiques codés chez les 13 locuteurs de notre corpus individuellement, il apparaît clairement que deux locuteurs se démarquent des autres par leur taux de rhoticité élevé : BM1 et LB1. Nous aurons recours, au dernier chapitre de cette thèse (voir chapitre 9), à des calculs statistiques pour appuyer notre analyse qui fait de BM1 et LB1 deux locuteurs à part. Nous vérifierons également l'hypothèse que nous défendons ici à savoir qu'il n'y a pas d'évolution, de changement en cours, chez les 11 autres locuteurs de notre corpus qui apparaissent comme des locuteurs non-rhotiques stables.

Toutefois, maintenant que nous avons identifié BM1 et LB1 comme des locuteurs variablement rhotiques au sein de notre corpus, il nous faut tenter d'expliquer cette variabilité caractéristique de leur système. Nous n'avons pas la prétention de pouvoir prédire dans quels cas particuliers BM1 et LB1 réaliseront un /r/ ou non, mais en étudiant les environnements morphosyntaxique et phonétique dans lesquels ils réalisent des /r/, nous serons en mesure de déterminer le pourcentage de chances pour que BM1 et LB1 réalisent un /r/ dans tel ou tel contexte défini. Un des scénarios les plus plausibles pour rendre compte de la variabilité de la rhoticité dans leur système est un processus de dérhoticisation en cours qui implique que ces locuteurs, qui étaient à l'origine rhotiques, ou plus rhotiques, soient en train de converger vers la norme non-rhotique néo-zélandaise, incarnée par exemple par les 11 autres locuteurs de notre corpus. Nous allons détailler les résultats qui peuvent appuyer un tel scénario de dérhoticisation.

#### **7.1.4 Processus de dérhoticisation**

Pour approfondir nos observations et nos analyses en ce qui concerne les cas particuliers de BM1 et LB1, et pour comparer ces deux locuteurs dont nous venons de voir qu'ils ne se comportent pas exactement de la même manière malgré les points communs que nous avons pu mettre au jour, nous proposons deux tableaux distincts (voir tableaux 37 et 38 ci-après) qui permettent de visualiser pour chaque tâche du protocole la proportion de /r/ réalisés et de /r/ non réalisés (%) selon les différents environnements morphosyntaxiques que nous avons codés et présentés précédemment. Ces données nous permettront de mieux apprécier la variabilité du système de chacun de ces locuteurs individuellement et de voir si la rhoticité est plus variable dans certains contextes que dans d'autres chez chacun de ces locuteurs. Elles nous permettront également de comparer le système de BM1 et de LB1 afin de voir si des tendances communes émergent ou, au contraire, si la variabilité caractéristique de leur système est le produit de processus différents.

En comparant ces deux tableaux, et donc les deux systèmes, on observe tout d'abord que chez les deux locuteurs les /r/ non réalisés (couleurs pastel dans les tableaux) sont proportionnellement et significativement plus nombreux que les /r/ réalisés (couleurs vives

dans les tableaux), et ce dans tous les environnements et pour toutes les tâches du protocole. Nous pouvons établir, à partir de ces résultats, que BM1 et LB1 sont donc globalement plus non-rhotiques que rhotiques, et par conséquent que leur rhoticité variable est le symptôme d'un processus de dérhoticisation à l'œuvre. L'instabilité du système pourrait être due à un ajustement progressif vers une norme non-rhotique, celle du *General NZE*.

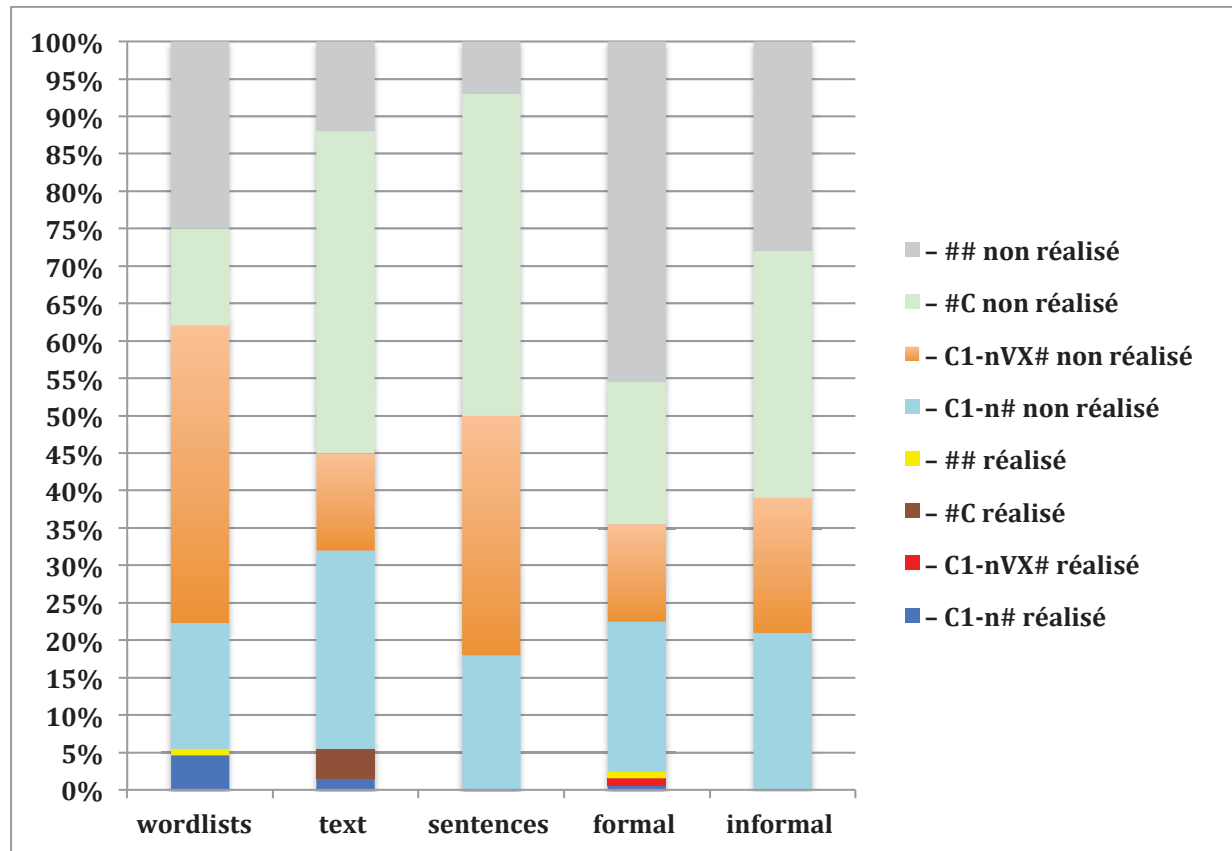


Tableau 37 : la rhoticité (%) chez BM1 selon les tâches du protocole et l'environnement morphosyntaxique

La seule exception à ce premier constat général s'observe chez LB1 dans les listes de mots où la proportion de /r/ réalisés est de 52 % contre 48 % pour les /r/ non réalisés, soit une faible majorité. Nous constatons aussi que le taux le plus élevé de réalisation des /r/ dans le contexte – C<sub>1-n</sub># (en bleu dans les diagrammes) s'observe dans les listes de mots chez les deux locuteurs. C'est par conséquent dans les listes de mots que nos deux locuteurs sont proportionnellement les plus rhotiques. Nous ne pensons pas, là non plus, que ce soit une coïncidence car si nous restions sur cette idée nous n'expliquerions rien, c'est pourquoi il nous semble opportun de tenter de rendre compte de ce qui se passe dans ces listes de mots.

Nous notons en premier lieu que nos résultats font écho aux résultats de Stuart-Smith *et al.* (2007, 241-242) par exemple qui, dans leur brillante enquête sur l'évolution de l'anglais à Glasgow, ont relevé qu'un groupe de locuteurs de leur corpus (les adolescents issus de la classe ouvrière) était significativement plus variable et moins standard dans les listes de mots



que dans les conversations. Dans la mesure où la rhoticité et, plus particulièrement, le processus de dérhoticisation étaient au cœur de cette enquête nous ne pouvions pas, nous semble-t-il, faire abstraction des conclusions formulées par leurs auteurs (2007 : 247) :

“Thus for these variables we seem to have a stylistic choice not to conform to regional standard norms, even when reading a wordlist. [...] While this might seem to be an instance of dialect ‘stylisation’ as defined in Coupland (2001a), it may perhaps be more a case of conscious speech styling (cf. Coupland 2001b). The adolescents are certainly speaking in a ‘voice’, but it is one which seems to be representing their own group, or at least a possible version of their own group’s repertoire for that particular context, as opposed to speaking in altera persona (Coupland 2001a: 349). What is interesting is that the non-local non-standard variants are selected for this particular stylistic repertoire.”

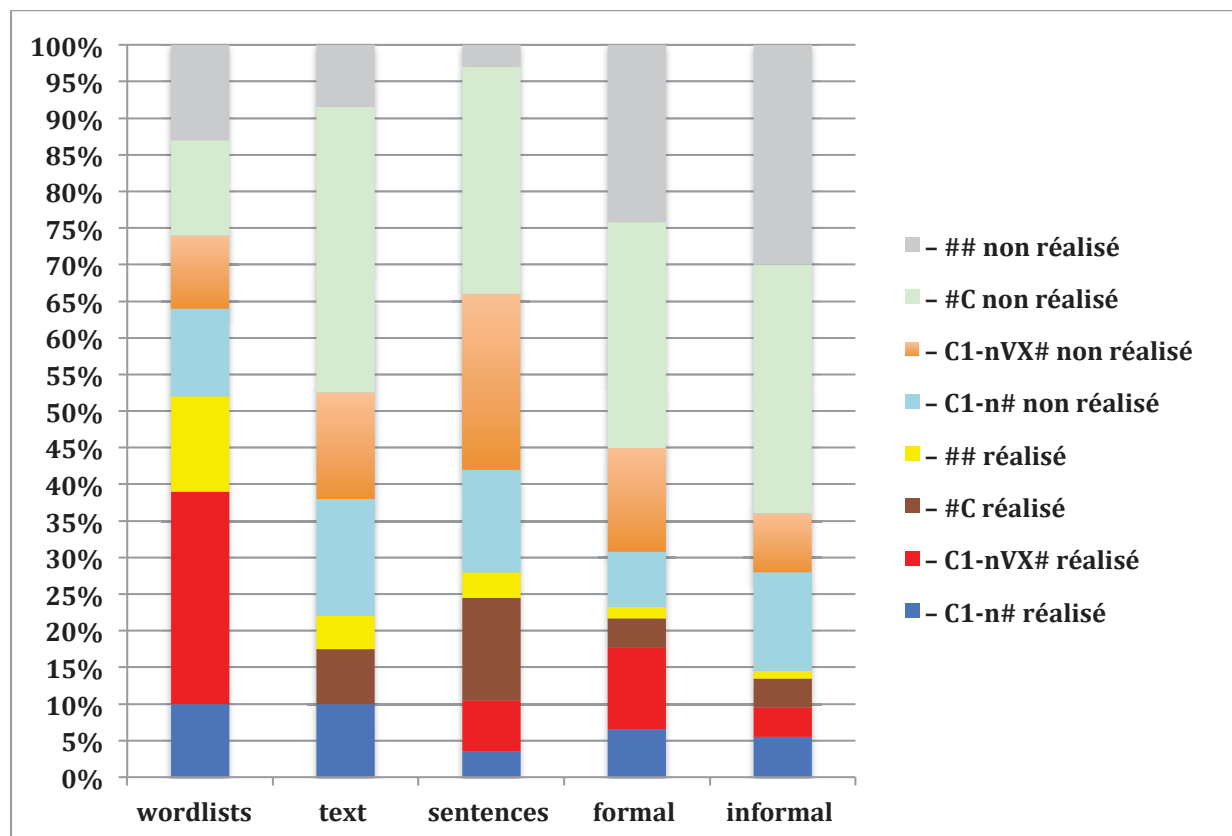


Tableau 38 : la rhoticité (%) chez LB1 selon les tâches du protocole et l'environnement morphosyntaxique

Cette interprétation est une des interprétations que nous devons considérer à partir de nos données. Ainsi, BM1 et LB1 pourraient adopter consciemment une « voix » particulière dans les listes de mots afin de montrer la particularité de leur système et revendiquer, en quelque sorte, un accent non-standard caractérisé en l’occurrence par sa rhoticité. Le taux élevé de réalisation des /r/ dans le contexte – C<sub>1-n</sub># serait donc à prendre comme la caractéristique que BM1 et LB1 font ressortir dans ces listes de mots. Et le taux élevé de

réalisation des /r/ dans le contexte – C<sub>1-n</sub>VX# chez LB1 (contrairement à BM1) montrerait que BM1 et LB1 n'ont pas exactement le même accent, l'un (celui de LB1) étant plus rhotique que l'autre. En outre, si l'on prend en compte que BM1 est un locuteur âgé de 45 ans tandis que LB1 est un locuteur âgé de seulement 19 ans (au moment de l'enquête), ces éléments peuvent pointer vers le fait que BM1 et LB1 n'en sont pas au même stade dans leur processus de dérhoticisation respectif. Cette interprétation, que l'on peut étendre à l'ensemble des tâches de lecture, plus formelles et donc plus contrôlées généralement, permettrait d'expliquer pourquoi le taux de rhoticité est globalement plus élevé et la rhoticité plus variable (selon les environnements morphosyntaxiques) dans les tâches de lecture que dans les conversations chez BM1 comme chez LB1.

Néanmoins, une interprétation concurrente est également à considérer : le taux de rhoticité proportionnellement plus élevé dans les listes de mots s'expliquerait par la présence d'items échappant à la vigilance des locuteurs et pouvant produire de la rhoticité non contrôlée et inconsciente. Nous pensons aux chiffres que les locuteurs doivent prononcer avant les mots dans ces tâches (voir chapitre 5, 5.2.2.1 et chapitre 6, 6.3 notamment) car, comme nous l'avons dit, ces chiffres constituent des environnements – C<sub>1-n</sub># et – C<sub>1-n</sub>VX# qui peuvent échapper au phénomène de vigilance de la part des locuteurs. C'est tout particulièrement vrai pour LB1 car, sur l'ensemble des /r/ réalisés dans le contexte – C<sub>1-n</sub>VX#, les chiffres (*thirteen*, *thirty* et *forty* et leurs composés) avant les mots représentent 94,7 % des occurrences (soit 36 occurrences sur 38).

Il ne nous semble pas aberrant de postuler que les deux interprétations puissent se cumuler dans le cas de nos deux locuteurs dans la mesure où il est toujours difficile de délimiter le spectre, la portée de la conscience phonologique des locuteurs. Nous y reviendrons de façon plus précise et exhaustive au chapitre 9 lorsque nous traiterons de la compétence sociolinguistique des locuteurs et proposerons notre perspective sociolinguistique sur les données de notre corpus. Pour conclure ici sur ce sujet, il se pourrait que certaines occurrences rhotiques soient le produit d'une réflexion consciente de la part de nos locuteurs, et ainsi une facette d'une identité « sudiste » (extrême sud de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande) revendiquée. Il se pourrait tout autant que d'autres occurrences rhotiques soient la manifestation inconsciente et incontrôlée du système de nos locuteurs, et donc l'expression spontanée de leur rhoticité.

Au-delà de cette première observation, nous notons que, mises à part les listes de mots, c'est dans le texte que nos locuteurs sont les plus rhotiques (6 % de /r/ réalisés tous environnements confondus pour BM1 et 22 % pour LB1). Qui plus est, chez LB1, les phrases courtes produisent le deuxième têt le plus élevé de rhoticité parmi les différentes tâches du protocole (28 % de /r/ réalisés). Nous avons déjà expliqué ce phénomène par la nature même de ces tâches (voir 7.1.2) qui peuvent occasionner des erreurs, des approximations, des pauses et des hésitations. Qui plus est, nous avons fourni dans cette même section une autre explication sociolinguistique au têt élevé de rhoticité dans ces tâches. Nous relevons néanmoins que BM1 ne réalise aucun /r/ en position de coda de syllabe dans les phrases courtes. Ce résultat peut plaider en faveur d'une plus grande maîtrise de la part de ce locuteur dans cette tâche que dans les listes de mots et le texte. Il peut également être la manifestation,

assez simple en quelque sorte, de la variabilité même du système de ce locuteur qui implique que les mêmes items, dans les mêmes contextes, puissent parfois produire de la rhoticité et d'autres fois non. Ce résultat nous démontre à nouveau également que BM1 et LB1 ne se comportent pas de la même façon et que, contrairement au système de LB1 au sein duquel la rhoticité est omniprésente pour ainsi dire, chez BM1 la rhoticité est nettement plus circonscrite.

En ce qui concerne les conversations, nous constatons que, chez BM1 comme chez LB1, la conversation libre produit plus de rhoticité (2,5 % et 23 % respectivement) que la conversation guidée (0 % et 14,5 % respectivement). Ce résultat pourrait paraître surprenant si nous considérons que la rhoticité est nécessairement stigmatisée par ces locuteurs et qu'il serait donc logique qu'ils l'évitent dans les tâches plus formelles (comme la conversation guidée) que dans les tâches plus spontanées (comme la conversation libre). Or, nous venons de formuler un argument sociolinguistique, sur la base des travaux de Stuart-Smith *et al.* (2007), qui peut expliquer le comportement inverse, c'est-à-dire une rhoticité plus présente dans les tâches formelles que dans les tâches informelles qui correspond à une revendication, et non à un évitement, d'un trait devenu non-standard. Nous avons également développé précédemment l'argument selon lequel les locuteurs, et en l'occurrence BM1 et LB1, ne font pas de différence entre les deux contextes conversationnels, et traitent la conversation guidée et la conversation libre de la même façon. Si tel est le cas, la différence dans le taux de rhoticité observé ne serait que contingente et manifesterait la variabilité caractéristique de ce phénomène chez ces locuteurs. Au chapitre 9, nous vérifierons grâce à des calculs statistiques si l'écart observé entre conversation guidée et conversation libre est significatif.

Enfin, il est également possible de postuler qu'en voulant contrôler leur discours dans les tâches plus formelles, et notamment les tâches de lecture et la conversation guidée, BM1 et LB1 produisent finalement plus de rhoticité qu'en contexte spontané non-contrôlé. Nous aurions alors affaire à des cas d'hypercorrection où, en voulant éviter la rhoticité ou en voulant réaliser des [r] dans les contextes appropriés dans une variété non-rhotique, c'est-à-dire dans les contextes de liaison et d'intrusion potentielles (nous allons y revenir dans la deuxième partie de ce chapitre), BM1 et LB1 produisent plus de rhoticité qu'ils n'en produisent spontanément, comme dans la conversation libre. Ces phénomènes d'hypercorrection sont amplement attestés et documentés dans la littérature (Van Oostendorp 1999). Nous reviendrons en détail dans le dernier chapitre de notre thèse (voir chapitre 9) sur les paramètres sociolinguistiques qui permettent d'expliquer le comportement phonético-phonologique des locuteurs, et en particulier les notions de prestige et de stigmatisation.

Nous relevons donc de nombreux points communs entre le système de BM1 et celui de LB1, ce qui ne nous surprend guère puisque nous avons au préalable identifié ces deux systèmes comme variablement rhotiques, mais l'on voit clairement aussi des différences, notamment quantitatives, entre les deux qui peuvent appuyer l'hypothèse selon laquelle BM1 et LB1 n'en sont pas au même stade dans le processus de dérhoticisation. En effet, il nous semble crucial de noter que, contrairement à BM1, LB1 réalise une proportion non négligeable de /r/ dans les environnements – ## (en jaune) et – #C (en marron), c'est-à-dire lorsqu'un /r/ est suivi d'une frontière forte ou d'un mot commençant par une consonne. De la

même façon, LB1 réalise beaucoup plus de /r/ dans les contextes – C<sub>1-n</sub># et – C<sub>1-n</sub>VX# que BM1 chez qui ces contextes produisent une rhoticité assez faible, notamment dans les conversations.

D'après nos tableaux (voir tableaux 37 et 38), il apparaît donc que BM1 est plus avancé que LB1 dans le processus de dérhoticisation car il a une rhoticité quasi-résiduelle. On constate que LB1, pour sa part, maintient plus de /r/ en position pré-consonantique (*world*, *party*) qu'en position finale (*fur*). Les /r/ en position finale seraient donc, d'après nos données, les premiers à disparaître dans le processus de dérhoticisation, ce qui fait nécessairement écho à l'enquête fondatrice de Labov sur la réintroduction du /r/ à New York (1966). Dans cette célèbre enquête, Labov étudiait le processus inverse à celui que nous observons, c'est-à-dire le processus de retour à la rhoticité, de réintroduction du /r/ à New York, et notait que la réalisation d'un /r/ était plus fréquente en position finale (*floor*, dans l'exemple utilisé par Labov lui-même) qu'en position pré-consonantique (*fourth*). Labov (1972 : 66) postule qu'il existe une contrainte de nature phonologique qui affecte différemment ces deux contextes et qui explique que le /r/ soit plus rapidement réintroduit en position finale qu'en position pré-consonantique, et donc, dans le cas qui nous intéresse ici, qui explique que le /r/ soit plus rapidement effacé en position finale qu'en position pré-consonantique. Il semble en effet que nos données soient le miroir inverse des données récoltées et analysées par Labov (1966), ou d'autres chercheurs enquêtant à New York (Mather 2010) et à Boston par exemple (Irwin & Nagy 2007, 2010), à savoir deux villes nord-américaines où un retour à la rhoticité est attesté. Ces éléments pointent donc vers des mécanismes parallèles inverses de réintroduction et d'effacement progressifs du /r/ dans les différentes variétés de l'anglais étudiées. Nous allons revenir, dans la troisième et dernière partie de ce chapitre, sur le processus de dérhoticisation historique de l'anglais qui explique la différence structurale qui existe dans le monde anglophone entre deux types de distribution du /r/ : les variétés rhotiques et les variétés non-rhotiques.

Nous reviendrons également dans le dernier chapitre de cette thèse (voir chapitre 9) sur le processus de dérhoticisation observé à partir de nos données, et donc spécifique au *NZE* contemporain, et aurons recours à des calculs statistiques pour déterminer si la proportion de locuteurs variablement rhotiques dans notre corpus (2 locuteurs sur 13 au total) est représentative de la proportion de locuteurs potentiellement semi-rhotiques en Otago. Ces calculs nous permettront également de conclure si la rhoticité est maintenant récessive en Otago ou bien si elle est potentiellement toujours productive à certains endroits ou au sein de certains groupes identifiés de la population. À partir des données de notre corpus, telles que nous les avons présentées jusqu'ici dans le présent chapitre, il semblerait que la rhoticité soit bien en recul à Dunedin. Toutefois, la rhoticité variable d'un jeune locuteur comme LB1 (âgé de seulement 19 ans), né qui plus est dans la région du Southland, nous interroge nécessairement et va nous pousser à nuancer nos propos ultérieurement dans notre thèse.

### 7.1.5 Environnement phonétique

Maintenant que nous avons présenté un panorama de la rhoticité au sein de notre corpus et que nous avons pour ainsi dire « zoomé » sur les cas particuliers de BM1 et LB1, dont le système variablement rhotique révèle qu'ils en sont à des stades différents dans le processus de dérhoticisation et d'adoption d'un système non-rhotique, il nous faut nous intéresser à l'environnement phonétique des /r/ réalisés par ces locuteurs en particulier mais aussi chez l'ensemble des locuteurs de notre corpus. En déterminant l'influence potentielle d'un ou plusieurs environnements phonétiques (vocaliques) spécifiques sur la rhoticité dans notre corpus, nous pourrions notamment expliquer les écarts dans les taux de rhoticité selon les différents environnements morphosyntaxiques, expliquer la rhoticité résiduelle de certains de nos locuteurs et fournir des informations complémentaires en ce qui concerne l'état d'avancement du processus de dérhoticisation que nous venons de décrire chez BM1 et LB1.

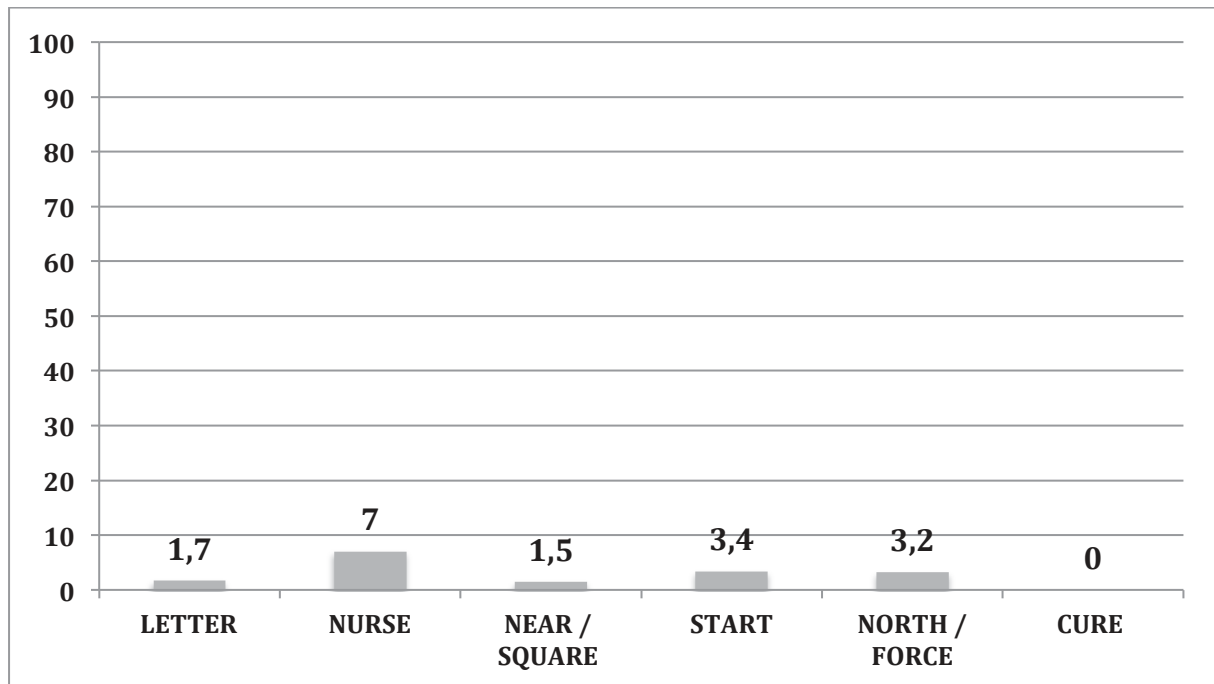
Pour ce faire, nous proposons de suivre la méthode utilisée par Navarro (2013 : 295-296), en y apportant quelques ajustements. Pour son travail de thèse, à partir d'enregistrements réalisés auprès de 10 locuteurs bostoniens rhotiques ou variablement rhotiques, il a mis en place un système de codage complémentaire permettant de déterminer l'influence sur la réalisation du /r/ en position de coda de syllabe de la voyelle qui le précède. Ce système consiste à analyser auditivement chacune de ces voyelles et à lui attribuer un indice de qualité. Nous avons adapté ce modèle à la variété d'anglais parlée en Nouvelle-Zélande grâce aux descriptions du système vocalique du *NZE* que nous avons présentées précédemment (voir chapitre 3). Nous obtenons les indices suivants pour le codage de la rhoticité (voir tableau 39) :

1 : [ə] <i>letter</i>
2 : [ɜː ~ ɜ:] <i>NURSE</i>
3 : [iə ~ eə] <i>NEAR/SQUARE</i>
4 : [ɑː ~ ɜ:] <i>START</i>
5 : [oː ~ oə ~ ɔ:] <i>NORTH/FORCE</i>
6 : [ʊə ~ ʌə] <i>CURE</i>

Tableau 39 : indice de qualité des voyelles pour le codage complémentaire de la rhoticité

Ce codage est ajouté aux codages existants de la rhoticité en dupliquant la tire n°3 sur la tire n°5, la tire n°4 étant réservée aux analyses acoustiques sur les voyelles comme nous le verrons au chapitre suivant (voir chapitre 8). Ainsi, si un /r/ est réalisé dans l'environnement – C<sub>1-n</sub>VX# après la voyelle de *NURSE*, comme dans le mot *thirty* (attesté dans notre corpus), il recevra le codage suivant en tire n°5 : *thir1232ty*, où le dernier 2 fournit l'information complémentaire à savoir la qualité de la voyelle précédant le /r/. Une fois ce codage

complémentaire appliqué et les données extraites sous DOLMEN, nous obtenons le tableau ci-après (voir tableau 40) qui fait figurer le taux de /r/ réalisés (%) après chaque qualité de voyelle toutes tâches confondues chez l'ensemble des locuteurs de notre corpus.



**Tableau 40 : taux de rhoticité (%) selon la qualité phonétique de la voyelle précédant le /r/ chez les locuteurs du corpus PAC-NZ toutes tâches confondues**

Il apparaît, à partir de nos données, que la rhoticité est proportionnellement plus élevée après la voyelle de NURSE, puis START, puis NORTH/FORCE, puis *letter*, puis NEAR/SQUARE et enfin CURE après laquelle aucun /r/ n'est réalisé par nos locuteurs. Nos résultats semblent donc corroborer les conclusions de nombreux travaux sur la rhoticité (Parslow 1967 ; Irwin & Nagy 2007, 2010 ; Navarro 2013) qui montrent que la voyelle de NURSE favorise la production d'un /r/ en position de coda de syllabe.

Nos données suggèrent également que les /r/ ont plus tendance à être réalisés dans notre corpus après une voyelle centrale (voyelles de NURSE, START et *letter*) qu'après une voyelle d'avant (diphtongue centralisante NEAR/SQUARE) ou une voyelle d'arrière (NORTH/FORCE, CURE). Aussi, comme le corpus PAC Boston, notre corpus PAC Nouvelle-Zélande ne semble pas révéler une plus grande tendance du /r/ à être réalisé après les voyelles d'arrière qu'après les voyelles d'avant, comme l'ont mis en évidence Irwin et Nagy (2007 : 141) dans leur enquête à Boston. Ce point est toutefois sujet à débat entre experts dans la mesure où Feagin (1990) conclut à partir de son enquête à Anniston, en Alabama, que ce sont les voyelles d'avant qui favorisent le maintien de /r/ tandis que les voyelles d'arrière démotivent le /r/ en position de coda de syllabe. Nos données, comme celles de Navarro, n'iraient donc apparemment ni dans le sens des conclusions de Feagin, ni dans le sens de celles formulées par Irwin et Nagy.



Pour ce qui est de schwa, le score assez faible de cette voyelle, bien qu'elle ait une qualité centrale, peut s'expliquer par le fait qu'elle n'apparaît que dans des syllabes inaccentuées, contrairement aux autres voyelles codées. Nous allons d'ailleurs nous intéresser à l'accentuation dans la prochaine section de ce chapitre.

Enfin, pour ce qui est de CURE, Navarro (2013 : 302) notait déjà à partir des données du corpus PAC Boston qu'elle produisait proportionnellement peu de /r/ par rapport aux autres voyelles codées. Dans notre corpus, cette voyelle ne produit aucune rhoticité chez nos locuteurs mais il nous faut souligner que nous ne disposons que de 41 occurrences de cette voyelle devant un /r/, ce qui peut contribuer à ce score nul. De plus, ces mots apparaissent surtout dans les tâches de lecture (listes de mots, phrases courtes et texte) et en contexte de réalisation potentielle d'une liaison, comme dans le texte par exemple : *they get sick of it and think you're a pain* et *there wasn't any talk of the poor or the needy*. Ces deux éléments peuvent contribuer à expliquer que le taux de rhoticité après la voyelle de CURE soit inexistant.

Nous reviendrons sur ces résultats au chapitre suivant (voir chapitre 8) puisque nous nous intéresserons à la qualité des voyelles prononcées par les locuteurs de notre corpus, et notamment aux diphtongues de NEAR et SQUARE. S'il s'avère que ces diphtongues centralisantes sont prononcées par nos locuteurs comme des voyelles longues antérieures de type [i: ~ e:], cela signifie que de la rhoticité est proportionnellement plus élevée après des voyelles fermées ou mi-fermées ([o:, ə:, i:, e:]) qu'après des voyelles ouvertes ou mi-ouvertes ([ɛ:]).

Il pourrait paraître contraire à la logique de s'intéresser à la rhoticité, et surtout à l'environnement phonétique vocalique des /r/ en position de coda de syllabe, sans avoir au préalable décrit le système phonologique vocalique de la variété étudiée et sans avoir spécifié la qualité phonétique des voyelles de cette variété. Nous avons décrit avec précision précédemment (voir chapitre 3) les caractéristiques phonético-phonologiques du NZE à partir de sources nombreuses et éminentes. C'est sur la base de ces éléments que nous nous sommes fondée pour adapter le système de codage de la qualité phonétique des voyelles précédemment (voir chapitre 6). En revanche, il est vrai que nous n'avons pas encore déterminé la qualité phonétique précise des voyelles prononcées par nos locuteurs, et notamment les voyelles de START, NEAR/SQUARE et NORTH/FORCE.

Nous sommes face à une situation de l'œuf et de la poule, pour ainsi dire, dans la mesure où il est crucial de déterminer la rhoticité ou la non-rhoticité du système des locuteurs étudiés pour analyser le système vocalique de ces locuteurs et la qualité phonétique des voyelles qu'ils prononcent. Cependant, de la même façon, il est essentiel de connaître le système vocalique des locuteurs étudiés, et la qualité phonétique des voyelles qu'ils produisent, pour approfondir l'étude de la rhoticité ou de la non-rhoticité de leur système. Face à cet état de fait, nous avons décidé de traiter des voyelles du NZE au niveau phonético-phonologique à partir des conclusions formulées dans la littérature précédemment (voir chapitres 3 et 4) avant de traiter de la rhoticité et des phénomènes de 'r' de *sandhi*. Nous inclurons toutefois au prochain chapitre (voir chapitre 8) une section consacrée à la rhoticité et au 'r' de *sandhi* à partir des résultats que nous aurons obtenus sur la base de nos données

phonético-acoustiques. Il nous semble que nous aurons ainsi fourni une description de la rhoticité, du 'r' de *sandhi* et des enjeux théoriques liés à ces phénomènes la plus complète possible.

Revenons-en à l'influence de l'environnement phonétique vocalique sur la rhoticité chez nos locuteurs néo-zélandais. Nos données ne révèlent pas exactement la même hiérarchie, pour ainsi dire, que celles de Feagin, Irwin et Nagy ou Navarro en ce qui concerne les voyelles qui favorisent la production de /r/ en position de coda de syllabe puisque chez ces derniers la voyelle la plus productive est celle de NURSE tandis que la voyelle la moins productive est celle de *letter*. Dans notre corpus, la voyelle de NURSE est également la plus productive, mais c'est la voyelle de CURE qui est la moins productive, comme nous venons de l'expliquer. Or, on aurait pu émettre l'hypothèse selon laquelle les contextes qui favorisent la réintroduction du /r/ dans des variétés à l'origine non-rhotiques (comme à Boston ou en Alabama) seraient également ceux qui favoriseraient le maintien du /r/ dans les variétés à l'origine rhotiques et en voie de dérhoticisation (comme chez certains des locuteurs de notre corpus). Les écarts sont malgré tout minimes entre la distribution que nous obtenons et celle obtenue par Navarro (2013), notamment puisque chez celui-ci la deuxième voyelle la plus productive est START, comme chez nos locuteurs, et NEAR, SQUARE et NORTH/FORCE viennent ensuite. Dans notre corpus, c'est justement NORTH/FORCE qui est la troisième voyelle la plus productive, tandis que NEAR/SQUARE vient seulement après. Il reste qu'en comparant nos résultats avec les conclusions de ces études, nous pouvons conclure que nous observons dans notre corpus un processus parallèle inverse, à savoir que les environnements phonétiques qui favorisent le maintien d'un /r/ chez nos locuteurs néo-zélandais sont similaires à ceux qui produisent le plus de rhoticité dans les variétés qui opèrent un retour à la rhoticité.

Il nous faut souligner cependant que dans le tableau présenté précédemment (voir tableau 40), nous avons inclus les locuteurs que nous avons identifiés comme étant variablement rhotiques, BM1 et LB1. Aussi, même s'il est clair que les taux de rhoticité que nous obtenons pour chaque environnement phonétique vocalique sont extrêmement faibles, il est fort probable que ces deux locuteurs variablement rhotiques font nécessairement augmenter les statistiques. Nous souhaitons par conséquent nous intéresser maintenant aux cas particuliers de BM1 et LB1 afin de voir comment les environnements phonétiques vocaliques codés influencent la production de /r/ en position de coda de syllabe chez ces deux locuteurs. Qui plus est, à partir de ces résultats, nous pourrions à nouveau approfondir notre comparaison de ces deux locuteurs puisque nous avons déjà montré dans la section précédente qu'ils n'ont pas le même comportement et que LB1 produit plus de rhoticité dans toutes les tâches du protocole et dans plus d'environnements morphosyntaxiques différents que BM1. L'étude de l'influence de l'environnement phonétique vocalique va nous permettre de compléter notre description en montrant des taux de rhoticité différents pour ces deux locuteurs selon ces environnements.

Aussi, pour BM1 et LB1 individuellement, nous avons extrait les codages de la qualité de la voyelle précédant les /r/ en position de coda de syllabe pour toutes les tâches du protocole et avons obtenu les deux tableaux présentés ci-après (voir tableaux 41 et 42).

Il apparaît très clairement que les taux de rhoticité de BM1 selon les différents environnements phonétiques vocaliques étudiés se rapprochent de la moyenne des locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande (voir tableau 40) et qu'il peut donc être considéré comme étant à un stade avancé de dérhoticisation. Nous allons revenir ultérieurement dans cette même section sur les autres locuteurs de notre corpus, que nous avons qualifiés précédemment de non-rhotiques stables car, comme nous l'avons suggéré, les statistiques individuelles de BM1 et LB1 font nécessairement augmenter la moyenne des taux de rhoticité pour certains environnements phonétiques. Nous pouvons constater cependant que chez BM1, la voyelle qui favorise le plus la production des /r/ en position de coda de syllabe est START (13,3 % de taux de rhoticité), suivie de NURSE (5,3 %), puis de *letter* (2,5 %), NORTH/FORCE (1,8 %), et enfin de NEAR/SQUARE (1,4 %).

En outre, si l'on croise les données du tableau ci-après (voir tableau 41) avec les données du tableau présentant l'influence de l'environnement morphosyntaxique sur la rhoticité chez BM1 (voir tableau 37), nous notons que chez ce locuteur, 50 % des /r/ réalisés dans l'environnement – C<sub>1-n</sub>#, c'est-à-dire lorsqu'un /r/ est réalisé devant une consonne tautosyllabique, le sont après la voyelle de NURSE. Nous notons également que les seuls /r/ réalisés par BM1 dans l'environnement – C<sub>1-n</sub>VX#, soit lorsqu'un /r/ est suivi d'une ou plusieurs consonnes elles-mêmes suivies d'une ou plusieurs voyelles, le sont après la voyelle de START. Il semble donc que la qualité phonétique de la voyelle précédant le /r/ soit un facteur pertinent pour rendre compte de la rhoticité variable de BM1. Il apparaît en effet que les voyelles de START et NURSE sont celles qui favorisent le plus le maintien de la rhoticité chez ce locuteur.

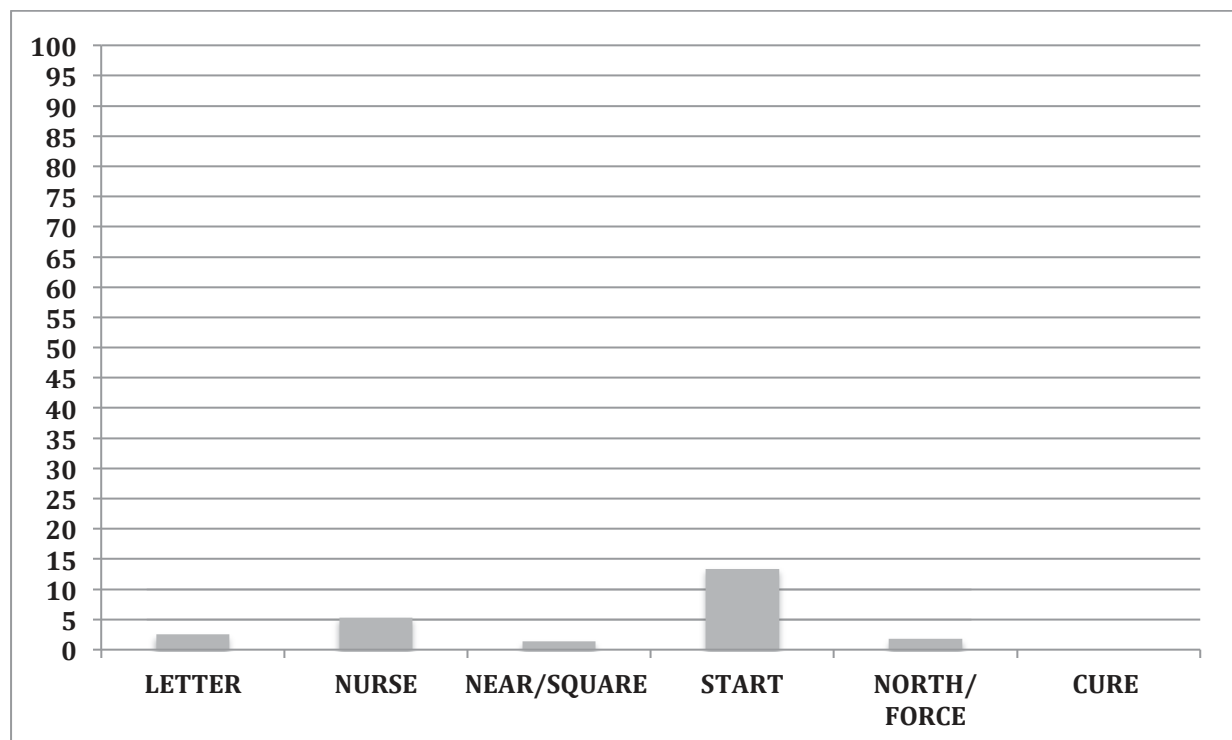


Tableau 41 : taux de rhoticité (%) selon la qualité phonétique de la voyelle précédant le /r/ chez BM1 toutes tâches confondues

Qu'en est-il chez LB1 ? Les données du tableau ci-après (voir tableau 42) confirment la différence que nous avons pointée précédemment entre nos deux locuteurs variablement rhotiques. De fait, LB1 produit beaucoup plus de rhoticité que BM1 dans chaque environnement phonétique vocalique, sauf après la voyelle de CURE puisque, comme nous l'avons spécifié précédemment, aucun des locuteurs de notre corpus ne produit de /r/ en position de coda de syllabe dans cet environnement phonétique. De plus, nous notons que chez LB1, c'est la voyelle de NURSE qui favorise le plus le maintien de la rhoticité, avec 63 /r/ réalisés après cette voyelle sur 72 contextes codés au total (87,5 % de taux de rhoticité). La voyelle de START n'arrive qu'en troisième place (21,6 %) derrière NORTH/FORCE (34,9 %). Viennent ensuite, plus loin derrière pour ainsi dire, *letter* (10,5 %) et NEAR/SQUARE (9,5 %).

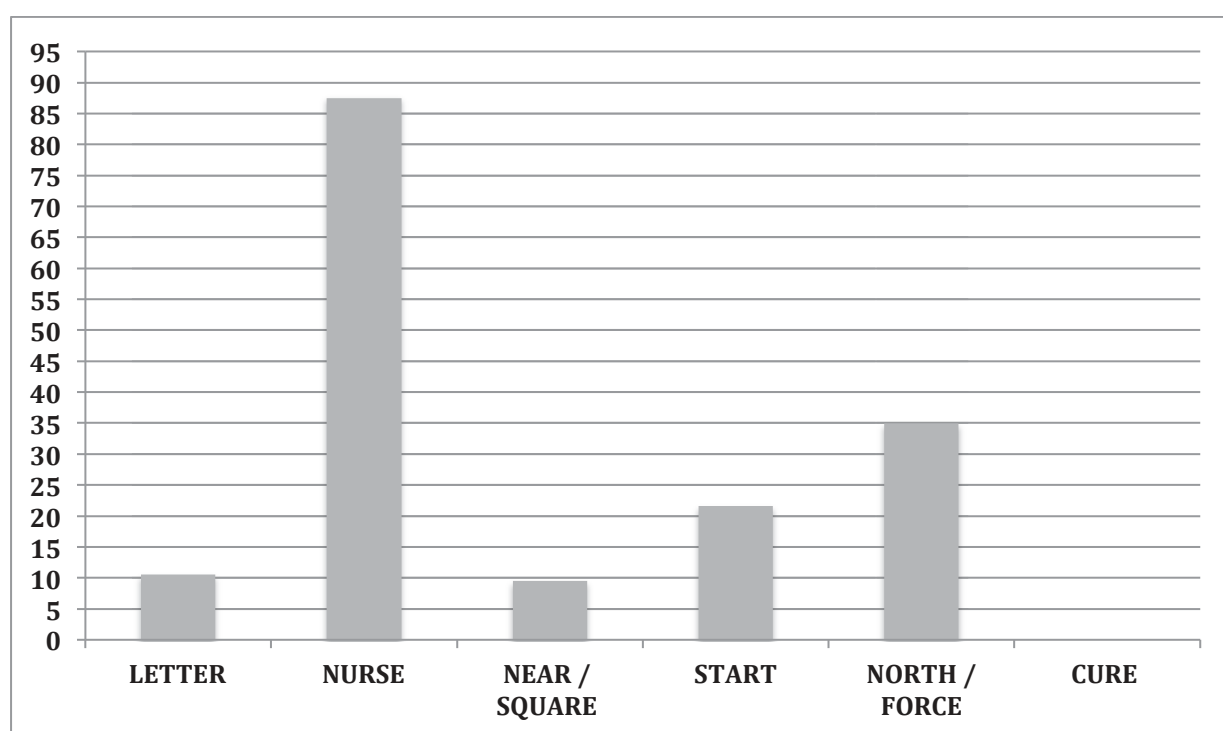


Tableau 42 : taux de rhoticité (%) selon la qualité phonétique de la voyelle précédant le /r/ chez LB1 toutes tâches confondues

Les résultats de LB1 font cette fois clairement écho, en miroir, aux résultats de Navarro (2013 : 301), Irwin et Nagy (2007) et Feagin (1990) que nous avons mentionnés précédemment en ce qui concerne la réintroduction de la rhoticité dans différentes variétés de l'anglais. En outre, nous notons que 70,6 % des /r/ réalisés dans le contexte – C<sub>1-n</sub># chez ce locuteur le sont après la voyelle de NURSE, tout comme 61,8 % des /r/ réalisés dans le contexte – C<sub>1-n</sub>VX#. Il apparaît donc que chez LB1, comme chez BM1 d'ailleurs, la voyelle de NURSE est celle qui favorise le plus le maintien de la rhoticité lorsque /r/ est suivi d'une consonne tautosyllabique. Nous pouvons donc souscrire en partie ici aux conclusions formulées par Irwin et Nagy (2007 : 141) : “the most significant internal factor was the phonological

context. Our speakers were most likely to pronounce [r] in NURSE words with a tautosyllabic following consonant, the same environment that Feagin (1990) found was the first to re-introduce [r] in Anniston.” Il est possible de postuler que, pour ces locuteurs variablement rhotiques en particulier, les /r/ sont plus réalisés après la voyelle de NURSE de par la présence historique d’un /r/ sous-jacent. Autrement dit, dans ces mots, le /r/ ne serait pas en position de coda mais en position de noyau de la syllabe. Nous y reviendrons dans la dernière partie de ce chapitre, en particulier à partir de l’histoire de /r/ et du processus de dérhoticisation historique de l’anglais en Angleterre.

Nous remarquons également que le taux de rhoticité est élevé chez LB1 après NORTH/FORCE, contrairement à ce que nous avons mis en évidence chez BM1. C’est d’ailleurs là l’une des différences majeures entre ces deux locuteurs. Si l’on regarde nos codages dans le détail, on constate que chez LB1 21 % des /r/ réalisés dans l’environnement – C<sub>1-n</sub># le sont après cette voyelle tout comme 44,7 % des /r/ dans l’environnement – C<sub>1-n</sub>VX#. On peut postuler par conséquent, au vu de ces résultats, que le processus de dérhoticisation affecte la voyelle de NORTH/FORCE avant celle de NURSE, ce qui expliquerait le taux encore extrêmement élevé de rhoticité après NURSE, et dans une moindre mesure après NORTH/FORCE chez LB1. Cela expliquerait aussi que BM1 ait un taux de rhoticité relativement plus élevé après NURSE qu’après NORTH/FORCE. Quant à savoir pourquoi la rhoticité est plus rapide à disparaître, à s’effacer après la voyelle de NORTH/FORCE qu’après la voyelle de NURSE, nous allons y revenir ultérieurement dans le présent chapitre. Nous y reviendrons également au dernier chapitre (voir chapitre 9) dans la mesure où certains facteurs sociolinguistiques peuvent expliquer que la rhoticité soit plus stigmatisée après la voyelle de NORTH/FORCE qu’après la voyelle de NURSE. En revanche, en ce qui concerne la voyelle de START, nous avons clairement un cas de variation interindividuelle puisqu’elle produit proportionnellement plus de rhoticité chez BM1 que chez LB1, alors même que ce dernier est moins avancé dans le processus de dérhoticisation, comme l’indique l’ensemble des éléments que nous avons développés jusqu’à présent.

D’autre part, comme chez les locuteurs de Navarro (2013), c’est la voyelle de *letter* qui est la moins productive de rhoticité, chez LB1 comme chez BM1 (avec NEAR/SQUARE et CURE). Il est possible de postuler, sur la base de cette observation, que les syllabes inaccentuées favorisent la chute du /r/ en position de coda de syllabe tandis que les syllabes accentuées le retiennent proportionnellement plus. Cela expliquerait pourquoi chez les locuteurs de Navarro le /r/ est plus lent, pour ainsi dire, à être réintroduit après *letter* : nous avons encore une fois une sorte d’effet de miroir entre ces locuteurs visant un acrolecte rhotique et nos locuteurs (BM1 et LB1) visant un acrolecte non-rhotique.

Avant de conclure cette section consacrée à l’influence de l’environnement phonétique vocalique sur la rhoticité, nous souhaitons revenir aux autres locuteurs de notre corpus, exception faite donc de BM1 et LB1. Si l’on s’intéresse à leur rhoticité résiduelle, et notamment aux /r/ réalisés dans l’environnement – C<sub>1-n</sub>#, on constate que 85,7 % de ces /r/ sont réalisés après la voyelle de NURSE, soit 6 /r/ sur 7 réalisés dans cet environnement. Aussi, même s’il s’impose de reconsidérer les données que nous avons présentées dans le tableau du taux de rhoticité de l’ensemble de nos locuteurs en fonction de l’environnement phonétique

vocalique (voir tableau 40) puisque les statistiques de BM1 et LB1 modifient nécessairement les moyennes, il apparaît cependant que, comme chez BM1 et LB1, c'est bien la voyelle de NURSE qui favorise le plus le maintien d'un /r/ en position de coda de syllabe chez nos locuteurs non-rhotiques stables. Il y a donc un lien entre la rhoticité et la qualité phonétique de cette voyelle que nous ne pouvons ignorer et sur lequel nous allons bien évidemment revenir ultérieurement dans ce même chapitre. Qui plus est, dans l'environnement – C<sub>1-n</sub>VX#, les /r/ sont réalisés à 36,3 % après la voyelle de NURSE et à 54,5 % après schwa chez ces locuteurs. Il nous semble aberrant de postuler que ces résultats sont des coïncidences et il nous faut plutôt considérer que nos données suggèrent que les voyelles centrales de NURSE et *letter* sont celles qui maintiennent proportionnellement le plus de /r/ en position de coda de syllabe chez l'immense majorité des locuteurs de notre corpus.

### 7.1.6 Influence de l'accentuation

Comme nous venons de le souligner dans la section précédente en parlant du taux de rhoticité de nos locuteurs après schwa, et donc dans les syllabes inaccentuées, au-delà de l'influence attestée de la qualité phonétique de la voyelle précédente, il est documenté dans la littérature que le degré d'accentuation des syllabes dans lesquelles apparaissent des /r/ en coda de syllabe joue un rôle dans la production de ces /r/. En effet, Navarro (2013 : 302) renvoie à l'étude de Piercy (2012 : 82) à Dorset, dans l'ouest de l'Angleterre, qui démontre que les syllabes accentuées favorisent la production du /r/ en position de coda. Les données de Navarro à partir du corpus PAC Boston confirment également la pertinence de ce facteur puisque le taux de rhoticité augmente avec le degré d'accentuation, comme cela apparaît clairement dans le tableau ci-dessous (voir tableau 43) :

Accent nucléaire	Accentué	Inaccentué
76 %	70 %	54 %

Tableau 43 : taux de rhoticité (%) en fonction du degré d'accentuation dans le corpus PAC Boston (d'après Navarro 2013)

Pour obtenir ces résultats, Navarro (2013 : 244-245) a là aussi mis en place un système de codage complémentaire (de celui de la rhoticité présenté au chapitre 5) en distinguant trois degrés d'accentuation, comme nous pouvons le voir dans le tableau ci-avant, à savoir « accent nucléaire », « accentué » et « inaccentué ». L'indice « 1 » y est attribué à la syllabe portant l'accent nucléaire, ou l'accent tonique d'un énoncé, c'est-à-dire à la syllabe la plus saillante, qui peut dans certains cas être contrastive. L'indice « 2 » est attribué à une syllabe accentuée mais non nucléaire et, comme pour l'ensemble des codages mis en place au sein du programme PAC, une distinction *a priori* entre accent primaire, secondaire voire tertiaire n'est pas prise en compte. Cette distinction n'est pas faite au niveau lexical afin de présupposer le moins de choses possibles d'un point de vue théorique mais aussi parce qu'il



n’y a pas de véritable consensus dans la littérature sur la manière de traiter les propriétés accentuelles des syllabes au sein de la chaîne parlée. Enfin, l’indice « 3 » est attribué à une syllabe inaccentuée, c’est-à-dire, pour Navarro, à une syllabe « ne constituant pas une tête de pied accentuel, et ce, que sa voyelle soit pleine ou réduite. »

Comme le codage complémentaire pour la qualité phonétique de la voyelle précédant le /r/ en position de coda de syllabe que nous avons mis en place précédemment, ce codage de l’accentuation comporte une part de subjectivité dans la mesure où il repose sur le travail d’extraction et de perception du codeur. Dans la mesure où, dans le corpus PAC Nouvelle-Zélande, nous traitons plus de 8 000 codages de /r/ en position de coda de syllabe et qu’il n’y a pas d’accord sur le traitement adéquat des facteurs accentuels, nous avons décidé de ne pas mettre en place ce codage complémentaire et ne traitons pas plus avant dans le présent chapitre de l’influence de l’accentuation sur la rhoticité de nos locuteurs. Il nous semble que cette étude pourra être menée dans la continuité de notre travail de thèse et peut donc constituer un objectif de recherche future afin de permettre une comparaison avec les résultats de Navarro notamment. Nous pouvons toutefois postuler, sur la base de ses résultats et des conclusions formulées par d’autres études, qu’il est fort probable que l’accentuation joue un rôle sur la rhoticité de nos locuteurs, et notamment chez BM1 et LB1 qui, nous l’avons vu, sont variablement rhotiques. Nous jugeons opportun de souligner que nous ne pouvons pas tout traiter dans cette thèse en général, et dans ce chapitre en particulier, notamment parce que nous nous intéressons à d’autres phénomènes que la rhoticité et le ‘r’ de *sandhi* à partir des données de notre corpus, en l’occurrence au système vocalique de nos locuteurs.

### 7.1.7 Conclusions

Même si nous ne traitons pas de l’influence de l’accentuation sur la rhoticité des locuteurs de notre corpus, il nous semble que nous avons fourni une description riche de ce phénomène. Nous avons ainsi mis en évidence le fait que, dans la variété parlée par les locuteurs de notre corpus, les /r/ en position d’attaque de syllabe sont catégoriquement réalisés. Nous avons surtout mis au jour la variation inter et intra-individuelle qui existe au sein de notre corpus. Nous avons par exemple observé qu’aucun système n’est purement non-rhotique et que donc certains /r/ en position de coda de syllabe peuvent être réalisés par des locuteurs identifiés comme non-rhotiques stables : c’est ce que nous avons appelé de la rhoticité résiduelle, d’après l’expression d’Asprey (2007). Nous avons constaté que sur les 13 locuteurs de notre corpus, deux (BM1 et LB1) présentent un système variablement rhotique.

Au-delà de la variation inter et intra-individuelle, nous avons noté que les différentes tâches du protocole produisent des taux de rhoticité différents, que ce soit chez nos locuteurs non-rhotiques stables ou chez nos locuteurs variablement rhotiques. Nous avons ainsi pu constater que les listes de mots produisent le moins de rhoticité chez nos locuteurs non-rhotiques stables, ce que l’on peut expliquer par une extrême vigilance lors de l’accomplissement de cette tâche, tandis que le texte en produit le plus, ce que nous expliquons par les erreurs, les approximations, les pauses et les hésitations qu’occasionne la

découverte d'un texte qui doit être lu à haute voix, et notamment l'anticipation d'une liaison qui ne se produit pas. Cette hypothèse est appuyée par l'étude de l'influence potentielle de différents environnements morphosyntaxiques sur la rhoticité chez nos locuteurs non-rhotiques stables qui révèle que c'est l'environnement – #C, soit lorsqu'un /r/ est suivi d'un mot commençant par une consonne, qui produit le plus de rhoticité chez ces locuteurs. Il est possible de postuler que ces /r/ sont réalisés car ils ont été anticipés comme étant des environnements – #V, à savoir des contextes de liaison potentielle.

Nous avons observé également que parmi nos locuteurs non-rhotiques stables, certains sont plus rhotiques, pour ainsi dire, en contexte de conversation libre qu'en contexte de conversation guidée. Cependant, le taux de réalisation des /r/ en position de coda de syllabe est sensiblement le même dans les deux contextes conversationnels, ce qui nous incite à opposer les tâches de lecture d'un côté et les contextes conversationnels de l'autre.

En ce qui concerne les deux locuteurs variablement rhotiques de notre corpus, nous avons souligné le fait que leur taux de rhoticité est élevé (BM1), voire très élevé (LB1), dans les listes de mots par rapport aux autres tâches du protocole, contrairement à ce que nous avons observé chez nos autres locuteurs. Nous avons interprété ces résultats comme pouvant relever de deux phénomènes distincts. Ils peuvent être la marque de la revendication par ces locuteurs d'une identité différente, et donc d'un dialecte rhotique ou semi-rhotique. Ils peuvent également être la manifestation d'un phénomène d'hypercorrection. Nous avons signalé dans cette première partie de chapitre que nous reviendrions sur ces interprétations sociolinguistiques au dernier chapitre de notre thèse (voir chapitre 9).

Quoi qu'il en soit, ces résultats suggèrent que ces deux locuteurs n'en sont pas au même stade dans le processus de dérhoticisation (7.1.4) : le premier locuteur (BM1), plus âgé, étant beaucoup plus avancé que le second (LB1), plus jeune, dans ce processus. À partir des autres éléments présentés dans cette première partie, nous avons pu postuler que LB1 est dans une phase intermédiaire de dérhoticisation puisque son système est majoritairement non-rhotique mais que des taux élevés de réalisation des /r/ en position de coda de syllabe sont observés dans les listes de mots, et dans les tâches de lecture plus généralement, ainsi que dans les environnements morphosyntaxiques – C<sub>1-n</sub>#, – C<sub>1-n</sub>VX# et – #C et phonétiques des voyelles de NURSE, START et NORTH/FORCE (1.1.5).

Nous avons souligné que chez BM1 comme chez LB1, ce sont les /r/ en position finale qui disparaissent les premiers, suivis par les /r/ en position pré-consonantique (devant consonne tautosyllabique par exemple). Est-ce parce que le /r/ en position finale de mot a une position faible, ce qui favoriserait sa disparition ? Nous y reviendrons dans la dernière partie de ce chapitre. Nous avons comparé nos résultats à ceux de Navarro (2013) et Labov (1966) sur la réintroduction du /r/ à Boston et à New York et avons conclu que nous avons affaire à deux processus parallèles inverses car les environnements qui favorisent la réintroduction du /r/ dans ces variétés sont également ceux qui favorisent le maintien du /r/ chez nos locuteurs variablement rhotiques néo-zélandais. Cela est vrai pour les environnements morphosyntaxiques mais également pour les environnements phonétiques vocaliques puisque nous avons montré que, comme dans ces études, c'est la voyelle de NURSE qui favorise le plus

la rhoticité chez nos locuteurs variablement rhotiques, comme chez nos locuteurs non-rhotiques stables d'ailleurs.

De manière générale, nous avons conclu que les voyelles centrales sont celles qui retiennent le plus le /r/ en position de coda de syllabe, et avons insisté sur le fait qu'il nous faudrait revenir, dans notre partie théorique, sur le lien entre centralité des voyelles et rhoticité. Nous avons également postulé que les syllabes accentuées favorisent plus la réalisation d'un /r/ en position de coda que les syllabes inaccentuées (7.1.5 et 7.1.6), et ce sur la base du taux relativement faible de rhoticité chez nos locuteurs après schwa ainsi que des conclusions formulées par Navarro à partir des données du corpus PAC Boston.

Au terme de cette première partie nous pouvons donc conclure, à l'instar d'Asprey (2007 : 99) dans son étude de la rhoticité résiduelle dans le *Black Country* en Angleterre : "The evidence I present here points to lucky encounters with those informants whose speech is variably rhotic, and that the speech of the overwhelming majority is non-rhotic." Il apparaît en effet que la rhoticité est récessive dans notre corpus puisque l'immense majorité de nos locuteurs (11) a des taux de rhoticité tout à fait marginaux (moins de 1,5 %) tandis que les deux locuteurs dont les taux de rhoticité sont supérieurs à ce chiffre sont néanmoins plus non-rhotiques que rhotiques : autrement dit, ils sont en train de converger vers la norme non-rhotique incarnée par le reste de nos locuteurs, et plus largement par le *General NZE*. Ces observations nous incitent donc à considérer que la norme non-rhotique est en train de gagner du terrain, voire de gagner tout court, dans les territoires historiquement rhotiques de l'extrême sud de l'île du Sud, et plus spécifiquement qu'elle a déjà gagné en Otago puisque l'immense majorité de nos locuteurs est non-rhotique stable. Nous reviendrons au neuvième et dernier chapitre de cette thèse sur les facteurs sociolinguistiques, les motivations extralinguistiques, qui peuvent expliquer la rhoticité variable et le processus de dérhoticisation chez BM1 et LB1. Nous reviendrons aussi sur la significativité statistique de la proportion de locuteurs variablement rhotiques au sein de notre corpus afin de déterminer si celle-ci est représentative de la proportion de locuteurs potentiellement variablement rhotiques en Otago et dans l'extrême sud de l'île du Sud.

Maintenant que nous avons établi la non-rhoticité stable de l'immense majorité de nos locuteurs, nous pouvons revenir sur les codages que nous avons écartés au début de cette première partie de chapitre, à savoir les codages de la liaison. Rappelons-le, la liaison est un phénomène qui n'est attesté que dans les variétés non-rhotiques de l'anglais. À partir des éléments que nous avons développés ici, il nous semble par conséquent opportun de nous intéresser à ce phénomène à partir des données de notre corpus néo-zélandais, et plus largement à ce qui est appelé 'r' de *sandhi* dans la littérature car, comme nous l'avons compris, rhoticité et 'r' de *sandhi* sont liés.

## 7.2 Le ‘r’ de *sandhi* dans le corpus PAC Nouvelle-Zélande

Nous avons déjà parlé du ‘r’ de *sandhi* précédemment dans cette thèse, et avons notamment fourni une définition de ce phénomène (voir chapitres 3 et 5). Dans la première partie du présent chapitre, nous avons fait référence au ‘r’ dit « de liaison », ou plus simplement à la liaison (*linking r*), qui est un des phénomènes de ‘r’ de *sandhi* attestés dans les variétés de l’anglais dans le monde. En effet, comme l’objet de notre première partie de chapitre était la rhoticité chez les locuteurs de notre corpus, nous nous sommes concentrée sur les /r/ en position de coda de syllabe qui sont réalisés lorsqu’un <r> est présent dans la graphie. En extrayant les codages correspondant à ces /r/, nous avons également extrait les contextes de liaison, à savoir lorsqu’un mot se terminant par un <r> orthographique est directement suivi par un mot commençant par une voyelle. Comme nous l’avons souligné à maintes reprises, ce phénomène ne peut être étudié que dans les variétés non-rhotiques de l’anglais puisque dans les variétés rhotiques les /r/ sont prononcés catégoriquement dès qu’ils apparaissent dans la graphie (<r>), et donc aussi en position de coda de syllabe.

Or, en analysant notre corpus, il nous est apparu clairement qu’un [r] n’est pas nécessairement déclenché, pour ainsi dire, par la présence dans le discours d’un <r> orthographique. En d’autres termes, tous les [r] réalisés dans notre corpus ne correspondent pas nécessairement à un <r> présent dans la graphie, et en l’occurrence dans la tire de transcription orthographique sous PRAAT. Dans ces cas-là, il ne s’agit plus de rhoticité ni de liaison mais de ce qui est appelé un ‘r’ intrusif (*intrusive r*) ou, plus simplement, une intrusion.

Dans le cas de la liaison comme dans le cas de l’intrusion, un [r] est réalisé pour lier le discours, et plus précisément pour résoudre un hiatus vocalique dans la chaîne parlée : c’est pourquoi ces deux phénomènes sont traditionnellement décrits dans la littérature comme des phénomènes de ‘r’ de *sandhi*. Rappelons-le, le terme de *sandhi* est hérité des études indo-européennes et ce mot de sanskrit (*saṃdhi*) signifie littéralement « joindre, mettre ensemble », si bien que le terme recouvre la réalité linguistique qui veut qu’un mot change (de forme ou de prononciation) selon la place qu’il occupe dans l’énoncé. La première utilisation de ce mot en anglais est attestée en 1806<sup>66</sup>, si bien que celui-ci est présent depuis fort longtemps dans la littérature sur la phonologie de l’anglais, c’est pourquoi il nous semble pertinent de l’utiliser ici.

L’étude de ces phénomènes dans notre corpus va nous offrir une perspective supplémentaire par rapport aux observations que nous avons déjà faites de la rhoticité chez nos locuteurs. De fait, si nous observons par exemple une réalisation catégorique de la liaison chez certains de nos locuteurs, et notamment nos locuteurs variablement rhotiques, nous pourrions postuler que la réalisation catégorique de la liaison chez ces locuteurs est en réalité la marque de la rhoticité de leur système. De la même façon, si nous observons que chez LB1 l’intrusion est absente ou extrêmement peu productive, cet élément pourra être ajouté à la

---

<sup>66</sup> D’après le *Merriam-Webster Online Dictionary and Thesaurus* consultable à l’adresse suivante : <http://www.merriam-webster.com>.

description du système de ce locuteur et venir confirmer qu'il a un système variablement rhotique dont la dérhoticisation, qui se manifesterait par l'acquisition des phénomènes protoyiques de la non-rhoticité tels que l'intrusion, n'est pas encore achevée.

Aussi, nous tenons à souligner, en préambule de cette deuxième partie consacrée à l'étude du 'r' de *sandhi* chez nos locuteurs néo-zélandais, que nous n'avons pas écarté nos locuteurs variablement rhotiques de cette étude alors même que nous avons bien spécifié que les phénomènes de 'r' de *sandhi* ne peuvent s'étudier que dans des variétés non-rhotiques de l'anglais. Nous justifions ce choix par le fait que l'étude du 'r' de *sandhi* chez ces locuteurs peut venir confirmer certaines des observations et des hypothèses que nous avons formulées dans la partie précédente quant à l'hybridité de leur système. Nous insistons toutefois sur le fait que, dans nos analyses, nous allons séparer nos locuteurs identifiés comme non-rhotiques stables de BM1 et LB1 afin de ne pas fausser nos résultats. Cette procédure nous semble la plus appropriée afin de fournir le maximum d'informations sur le système de chacun de nos locuteurs.

En outre, nos codages ne présupposant pas de distinction entre liaison et intrusion (voir chapitre 5), nous pourrions établir sur la base des données issues de notre corpus si une distinction entre ces deux sous-phénomènes est pertinente et donc nécessaire. Nous pourrions également déterminer les environnements, morphosyntaxiques ou phonétiques vocaliques, qui peuvent influencer le taux de réalisation du 'r' de *sandhi* chez nos locuteurs. Encore une fois, comme pour la rhoticité, nous proposons un volet empirique qui décrit le phénomène de 'r' de *sandhi* à partir de nos données en présupposant le moins de choses possibles quant à la catégorisation phonologique ou à la modélisation théorique de ce phénomène. C'est seulement dans la troisième et dernière partie du présent chapitre que nous tenterons, à partir de nos observations, de théoriser ce qu'est le /r/ et de modéliser ce qu'est, selon nous, le phénomène de *sandhi*.

### 7.2.1 Le 'r' de *sandhi* dans les différentes tâches du protocole

Comme pour la rhoticité précédemment, nous allons commencer notre description du 'r' de *sandhi* dans notre corpus en proposant un tableau (voir tableau 44) du taux de réalisation de ce phénomène pour chaque locuteur et pour chaque tâche du protocole. Nous pourrions alors observer s'il existe de la variation interindividuelle au sein de notre corpus, et donc si certains locuteurs ont des comportements différents des autres, et si certaines tâches du protocole semblent favoriser ou, au contraire, empêcher la réalisation de ce phénomène.

Avant de déchiffrer plus en détail les résultats présentés dans ce tableau, nous tenons à préciser qu'ici les phénomènes de *sandhi* sont pris dans leur ensemble, sans distinction entre liaison, intrusion et épenthèse interne, c'est-à-dire la réalisation d'un [r] à l'intérieur d'un mot ne contenant pas de <r> orthographique (*draw[r]ing* par exemple). Ce qui nous intéresse ici est d'observer le comportement général du 'r' de *sandhi* chez chaque locuteur de notre corpus et pour chaque tâche du protocole. Nous nous intéresserons ultérieurement au comportement respectif de ces trois « types » de 'r' de *sandhi*.

Il apparaît clairement à partir du tableau ci-dessous (voir tableau 44) que, comme la rhoticité, le 'r' de *sandhi* est soumis à de la variation, que ce soit entre les locuteurs de notre corpus ou selon les tâches du protocole. Précisons qu'il pourrait sembler absurde d'inclure les listes de mots dans ce tableau puisque ce sont les seules tâches qui ne sont pas censées produire de contextes de 'r' de *sandhi* potentiel dans la mesure où les mots y sont présentés en isolation et que nous ne pouvons par conséquent pas y observer de phénomènes caractéristiques de la chaîne parlée. Il se trouve néanmoins que deux locutrices (KC1 et MG1) ont systématiquement lu les chiffres avant les mots sous la forme *number x* et ont ainsi fait apparaître des sites potentiels supplémentaires de 'r' de *sandhi*, comme dans *number eight say*, *number eleven stir*, qui n'étaient pas volontairement inclus par l'enquêtrice. Nous avons par conséquent décidé de coder ces sites potentiels puisque notre codage du 'r' de *sandhi* peut être appliqué quelle que soit le type de tâche (voir chapitres 5 et 6). Nous défendons également l'idée selon laquelle plus les sites codés sont nombreux, plus les résultats sont robustes d'un point de vue statistique. Dans les faits, aucun des sites potentiels de 'r' de *sandhi* n'a été réalisé par ces deux locutrices dans les listes de mots.

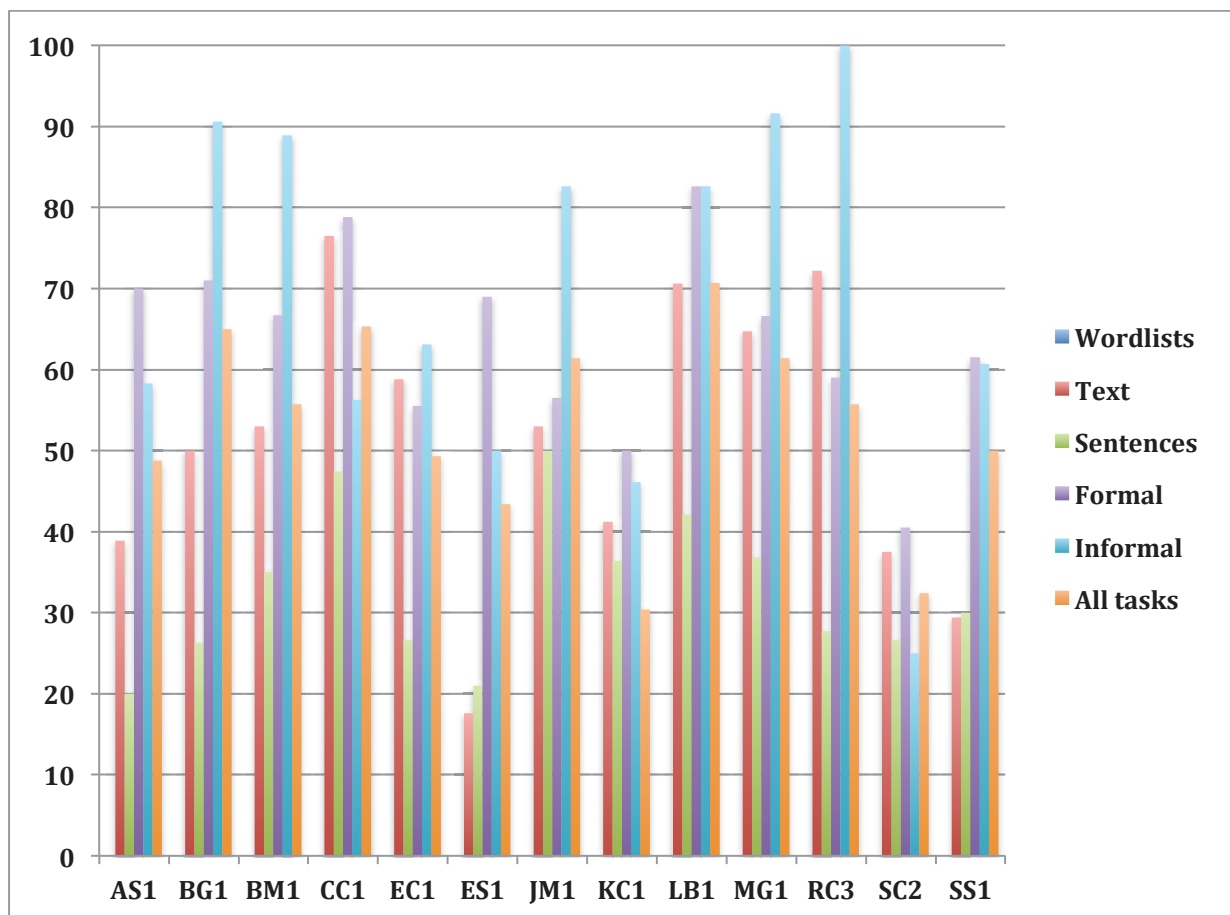


Tableau 44 : taux de réalisation individuels (%) du 'r' de *sandhi* selon les tâches du protocole pour les locuteurs du corpus PAC-NZ



Il n'en reste pas moins que le nombre de sites potentiels de 'r' de *sandhi* pour chaque locuteur et pour chaque tâche n'est pas identique, même dans les listes de mots. En effet, il nous faut préciser que pour les tâches de lecture, tous les locuteurs n'ont pas exactement le même nombre de sites potentiels de 'r' de *sandhi*, et ce pour des raisons similaires à celle que nous venons d'évoquer. Par exemple, dans les phrases courtes, certains locuteurs (KC1, SS1) ont également lu les chiffres avant les phrases sous la forme *number x*, ce qui a créé des sites supplémentaires à coder. Certaines erreurs ou approximations dans la lecture du texte et des phrases courtes ont également fait disparaître ou, au contraire, apparaître des sites potentiels de 'r' de *sandhi* que nous avons codés en conséquence. Nous en profitons pour signaler que la tire de transcription orthographique sous PRAAT rend compte de ces erreurs et de ces approximations et ne fait donc pas figurer ce que les locuteurs auraient dû prononcer mais ce qu'ils ont effectivement prononcé.

Au total, nous avons codé 1 179 sites potentiels de 'r' de *sandhi* et, sur ces 1 179 'r' de *sandhi* codés, 631 ont été réalisés (53,5 %) et 548 ne l'ont pas été (46,5 %). En comparaison, le corpus PAC Lancashire (Navarro, 2013 : 258) comptabilise 672 codages de 'r' de *sandhi*. Et, comme le dit Navarro, « une des études empiriques les plus solides sur la question », à savoir celle de Foulkes (1997), comptabilise 991 sites potentiels pour 32 locuteurs pour l'enquête de Derby et 1 190 sites potentiels pour 32 locuteurs pour l'enquête de Newcastle. Si l'on rapporte ces chiffres à un nombre d'occurrences par locuteur, Foulkes obtient 31 et 37 occurrences par locuteur pour ses deux enquêtes respectivement, Navarro en obtient 67 dans le corpus PAC Lancashire, et nous en obtenons approximativement 90 pour les 13 locuteurs de notre corpus.

Si nous regardons nos résultats dans le détail maintenant, nous sommes forcée de constater que le taux de réalisation moyen pour chaque locuteur, c'est-à-dire toutes tâches confondues (colonnes en orange dans le tableau), varie significativement selon les locuteurs, soit de 30,4 % chez KC1 à 70,7 % chez LB1. Nous ne sommes d'ailleurs pas surprise d'observer que c'est LB1 qui a le taux le plus élevé de réalisation du 'r' de *sandhi* dans notre corpus, et nous allons y revenir.

En ce qui concerne les différentes tâches du protocole, nous remarquons que ce sont les tâches de lecture qui produisent, pour l'ensemble des locuteurs de notre corpus, le moins de 'r' de *sandhi*, et en particulier les phrases courtes (en vert dans le diagramme). Rappelons que ces tâches, et plus précisément le texte, étaient pourtant celles qui produisaient le plus de rhoticité (voir 7.1.2) chez nos locuteurs. Nous allons revenir ultérieurement dans cette deuxième partie sur la spécificité des phrases courtes mais nous pouvons d'ores et déjà fournir une explication simple à ce faible taux (de 20 % chez AS1 à 50 % chez JM1) de réalisation du 'r' de *sandhi*. Cette tâche a été précisément ajoutée au protocole de base du programme PAC pour permettre d'étudier un certain nombre de contextes de 'r' de *sandhi* qui ne sont pas inclus dans le texte et qui n'apparaissent pas nécessairement naturellement dans les conversations.

Il n'est par conséquent pas surprenant que cette tâche produise moins de 'r' de *sandhi* que les autres dans la mesure où nos phrases courtes contiennent des sites potentiels que l'on pourrait qualifier de hautement improbables et qui, dans les faits, ne produisent jamais de 'r'

de *sandhi* chez nos locuteurs. C'est par exemple le cas dans l'expression *now and then* qui ne produit aucun 'r' de *sandhi* chez nos locuteurs. Ce site a été codé comme un site potentiel afin de ne rien présupposer quant à la qualité phonétique de la voyelle précédente permettant la réalisation d'un 'r' de *sandhi*. Cependant, nous nous attendions à ce que ce contexte ne produise pas de 'r' de *sandhi* chez nos locuteurs et nous reviendrons sur les raisons de cette hypothèse dans la troisième et dernière partie de ce chapitre. Aussi, tous les contextes qui ne sont pas des contextes classiques décrits dans la littérature comme pouvant déclencher un /r/ de *sandhi* font nécessairement baisser le taux de réalisation de ce phénomène dans cette tâche de lecture.

C'est pourquoi nous avons jugé bon d'écarter ces contextes et de recalculer le taux de rhoticité moyen dans cette tâche pour l'ensemble de nos locuteurs non-rhotiques stables, c'est-à-dire à l'exception de BM1 et LB1. Seulement, comment déterminer qu'un contexte est hautement improbable pour la réalisation d'un 'r' de *sandhi* sans présupposer des choses d'un point de vue théorique ni pécher par excès de subjectivité ? Pour résoudre cet épineux problème, nous avons décidé d'écarter les contextes qui ne produisent aucun 'r' de *sandhi* chez nos locuteurs. Si aucun de nos locuteurs ne réalise de 'r' de *sandhi* dans ces contextes, il est possible de postuler que ces contextes ne produisent jamais de 'r' de *sandhi* dans cette variété. Nous avons par conséquent écarté 7 contextes sur les 19 sites potentiels de 'r' de *sandhi* dans les phrases courtes (voir chapitre 6) :

- *Mia and Joe* (phrase 2) ;
- *now and then* (phrase 2) ;
- *The key is* (phrase 5) ;
- *rowing* (phrase 6) ;
- *the CEO and* (phrase 9) ;
- *a few of them* (phrase 12) ;
- *Her motto is* (phrase 14).

Une fois ces contextes écartés, il apparaît que nos locuteurs non-rhotiques stables (11 locuteurs sur les 13 que compte notre corpus) ont un taux moyen de réalisation du 'r' de *sandhi* dans les phrases courtes de 48,1 %, alors que précédemment, avec ces contextes inclus, ce taux était de 30,8 %. Ce résultat confirme notre intuition selon laquelle l'inclusion de contextes hautement improbables de réalisation d'un 'r' de *sandhi* dans cette tâche faisait nécessairement baisser le taux de réalisation individuel de nos locuteurs. Nous remarquons néanmoins qu'une fois ces contextes écartés, le taux moyen de réalisation du 'r' de *sandhi* dans les phrases courtes est toujours plus faible que dans les conversations, et le tableau 44 montre clairement que la plupart de nos locuteurs réalise largement plus de 50 % des 'r' de *sandhi* dans ces tâches. Ces éléments suggèrent qu'il y a donc une autre spécificité des tâches de lecture qui empêche, qui défavorise la réalisation du 'r' de *sandhi*.

De fait, et nous en avons déjà parlé dans la première partie de ce chapitre, les tâches de lecture provoquent plus de pauses et d'hésitations chez les locuteurs qui découvrent le texte ou les phrases à lire à haute voix, et cela peut, selon nous, empêcher la réalisation du 'r' de *sandhi*. En effet, le 'r' de *sandhi* étant un phénomène caractéristique de la chaîne parlée, il

nous semble que si la chaîne est en quelque sorte rompue, ou plutôt interrompue par des pauses et des hésitations, nous pouvons nous attendre à ce qu'il ne soit pas réalisé. Il nous paraît par conséquent cohérent qu'après les phrases courtes ce soit le texte (en rouge dans le tableau) qui produise, chez l'ensemble de nos locuteurs cette fois, le moins de 'r' de *sandhi* (de 30 % chez SS1 à 76,5 % chez CC1). Nous avons une sorte de situation en miroir par rapport à ce que nous avons dit de la rhoticité précédemment, c'est-à-dire que là où l'anticipation erronée d'une liaison peut produire de la rhoticité chez nos locuteurs dans l'environnement – #C, la non-anticipation d'une liaison ou d'une intrusion potentielle dans le texte et les phrases courtes peut empêcher la réalisation d'un 'r' de *sandhi*.

Pour terminer notre panorama de l'influence du type de tâche sur le taux de réalisation du 'r' de *sandhi* chez nos locuteurs, nous notons que les conversations produisent des taux de réalisation élevés chez l'ensemble de nos locuteurs, et en tout cas plus élevés que les tâches de lecture, comme nous venons de le souligner. Nous avons donc ici un schéma inverse en quelque sorte de celui de la rhoticité précédemment puisque nous avons observé que le texte produisait globalement plus de rhoticité que les conversations chez l'ensemble de nos locuteurs. Pour ce qui est du 'r' de *sandhi*, chez une petite majorité (7 locuteurs sur 13), la conversation libre (en turquoise dans le tableau) produit plus de 'r' de *sandhi* que la conversation guidée (en violet dans le tableau). Cet écart (62,8 % de taux moyen de réalisation du 'r' de *sandhi* dans la conversation guidée contre 64,8 % dans la conversation libre) n'apparaissant pas comme significatif d'un point de vue statistique, notamment parce qu'il n'est pas possible de coder le même nombre et le même type de sites potentiels de réalisation du 'r' de *sandhi* dans ces deux contextes conversationnels, il nous semble plus pertinent, et surtout plus prudent, de traiter ces deux contextes ensemble pour nos analyses ultérieures. Nous avons en tout cas à nouveau une preuve du fait que nos locuteurs ne semblent pas traiter véritablement différemment ces deux contextes conversationnels.

### 7.2.2 Liaison, intrusion et épenthèse interne

Nous souhaitons nous intéresser maintenant aux trois sous-catégories de 'r' de *sandhi* que nous avons déjà mentionnées, à savoir la liaison, l'intrusion et l'épenthèse interne. Pour ce faire, nous proposons deux tableaux, obtenus grâce à l'extraction de nos codages sous DOLMEN, qui indiquent le taux de réalisation de la liaison, de l'intrusion et de l'épenthèse interne dans les tâches de lecture (texte, phrases courtes) d'un côté (voir tableau 45), et dans les conversations de l'autre (voir tableau 46). Ces deux tableaux nous permettront d'étudier le comportement de chacun de ces phénomènes en fonction du type de tâche et nous donneront des éléments essentiels pour déterminer si une distinction entre ces trois phénomènes, et surtout entre la liaison et l'intrusion, nous semble justifiée.

Il nous semble opportun de revenir ici sur l'épenthèse interne dont nous avons moins parlé pour l'instant que de la liaison ou de l'intrusion, comme c'est le cas d'ailleurs dans la littérature de manière plus générale. L'épenthèse interne est un type d'intrusion car elle implique la production d'un [r] qui n'est pas présent dans la graphie mais, au lieu de se

produire à la frontière d'un mot se terminant par une voyelle et suivi d'un mot commençant par une voyelle (comme dans *I saw[r] it*), elle se produit à l'intérieur d'un mot, à la frontière d'un morphème se terminant par une voyelle suivi par un autre morphème commençant par une voyelle (comme dans *draw[r]ing*). Il s'agit donc pour nous de déterminer notamment si l'intrusion et l'épenthèse interne sont traitées de la même façon par nos locuteurs ou, au contraire, si l'on observe une différence notable de comportement entre ces deux phénomènes.

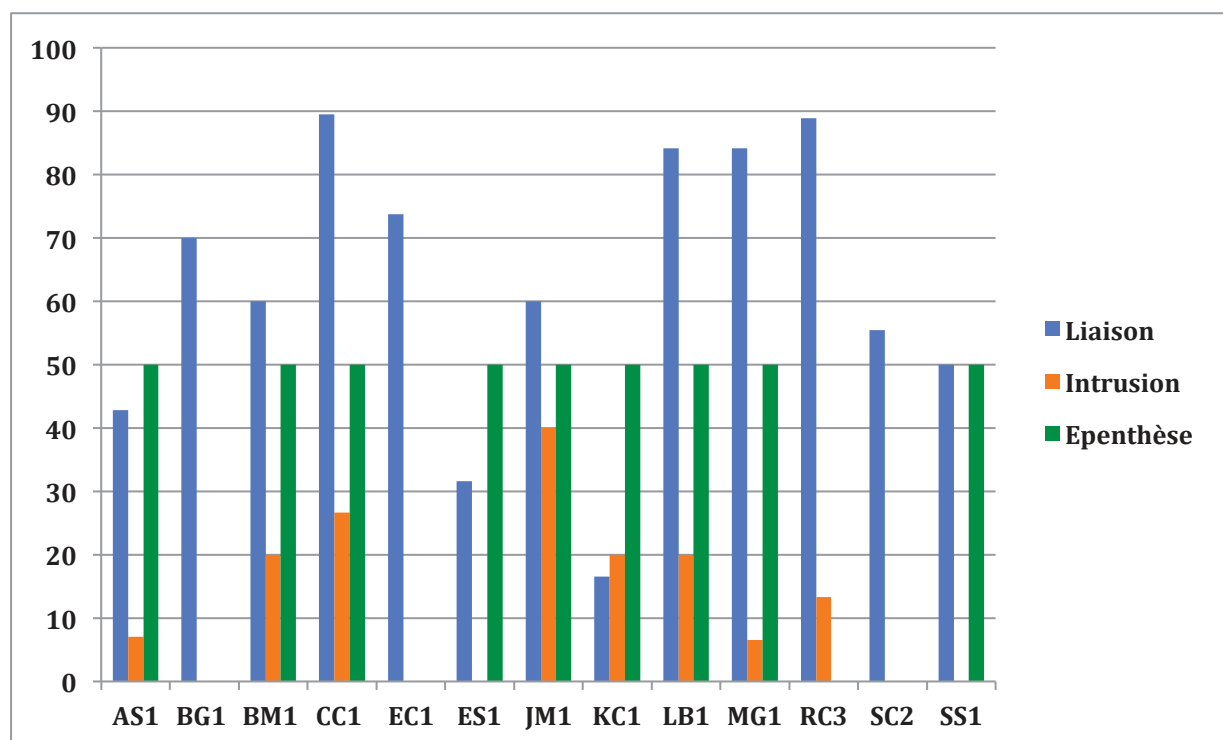


Tableau 45 : taux individuels (%) de réalisation de la liaison, de l'intrusion et de l'épenthèse interne chez les locuteurs du corpus PAC-NZ dans les tâches de lecture

Au total, sur nos 1 179 codages du 'r' de *sandhi*, 923 correspondent à un <r> orthographique et peuvent donc être classés comme des 'r' de liaison, 226 peuvent être catégorisés comme des 'r' intrusifs dans la mesure où ils ne sont pas déclenchés par la présence d'un <r> dans la graphie et qu'ils sont produits à la frontière d'un mot suivi par un mot commençant par une voyelle, et 30 peuvent être classés comme des 'r' épenthétiques internes dans la mesure où, là non plus, aucun <r> n'est présent dans la graphie mais un [r] est réalisé à l'intérieur d'un mot lorsqu'un morphème se terminant par une voyelle est lui-même suivi par un morphème à initiale vocalique.

Il apparaît clairement, en comparant les deux tableaux, que les résultats pour ces trois phénomènes sont significativement différents selon les tâches du protocole, c'est-à-dire selon que les locuteurs de notre corpus réalisent des tâches de lecture ou sont en contexte conversationnel. On remarque par exemple que le taux de réalisation de l'intrusion (en orange dans les tableaux) est radicalement différent en contexte conversationnel, avec des taux de

réalisation de 100 % chez certains locuteurs (BM1, MG1 et RC3) et globalement plus élevés chez une majorité de locuteurs (8 sur 13), que dans les tâches de lecture où le taux le plus élevé de réalisation de l'intrusion (JM1) n'est que de 40 %. Nous allons y revenir.

En outre, on observe que chez certains locuteurs l'intrusion est tout simplement absente, non pas parce qu'aucun contexte n'a pu être codé, comme cela peut-être le cas dans les contextes conversationnels (chez LB1 par exemple) mais parce qu'aucune des intrusions potentielles n'est réalisée, que ce soit dans les tâches de lecture ou dans les conversations. C'est le cas pour trois locutrices : EC1, ES1 et SS1. On constate également que la liaison (en bleu dans les tableaux) n'est catégorique chez aucun de nos locuteurs. La liaison et l'intrusion sont donc soumises à de la variation inter et intra-individuelle dans notre corpus.

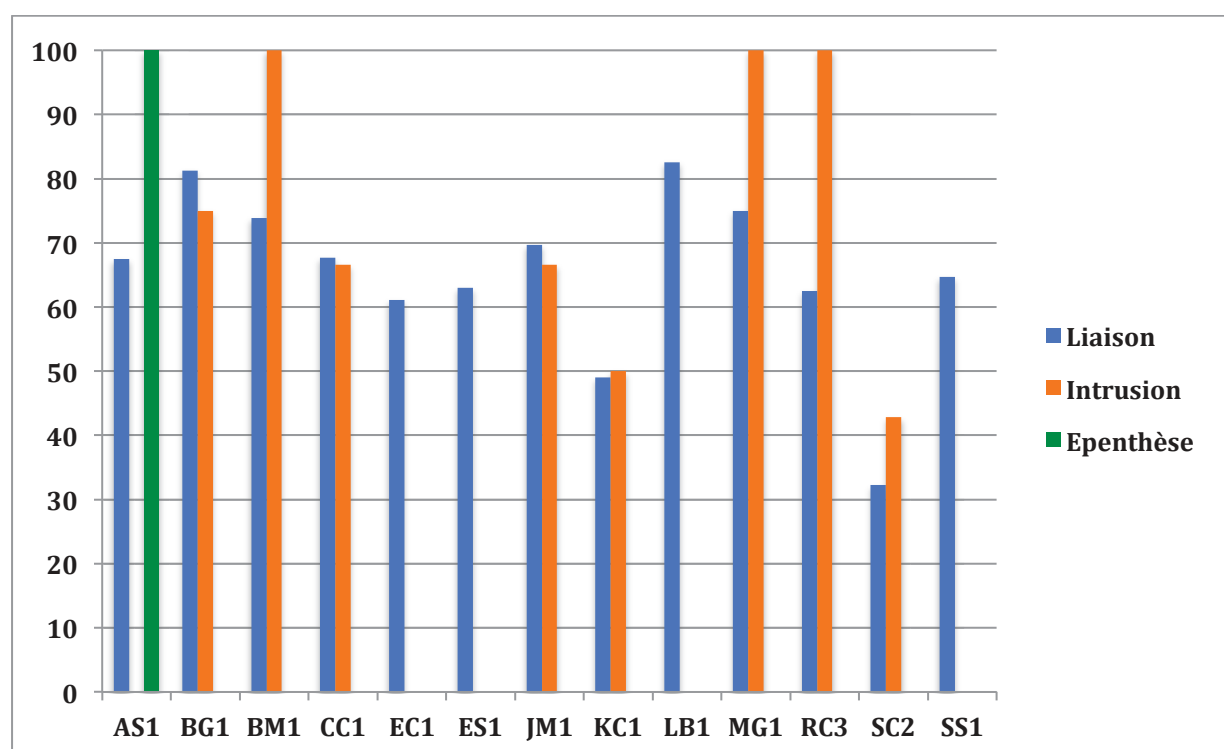


Tableau 46 : taux individuels (%) de réalisation de la liaison, de l'intrusion et de l'épenthèse interne chez les locuteurs du corpus PAC-NZ dans les conversations

### 7.2.2.1 Liaison, intrusion et épenthèse interne dans les tâches de lecture

Revenons-en maintenant au tableau 45 : il apparaît à partir de ces résultats qu'il existe un déséquilibre chez nos locuteurs dans les tâches de lecture entre le taux de réalisation de la liaison, qui est globalement assez élevé, et le taux de réalisation de l'intrusion, qui est globalement assez faible. Nous constatons que le taux de réalisation de la liaison est extrêmement hétérogène et oscille entre 16,6 % chez KC1 et 89,5 % chez CC1. En moyenne, nos locuteurs réalisent 54,7 % des liaisons dans ces tâches de lecture contre seulement 11,8 % des intrusions. Si l'on exclut BM1 et LB1, nos locuteurs variablement rhotiques, en émettant l'hypothèse qu'ils peuvent fausser nos moyennes, il s'avère que nos locuteurs non-rhotiques

stables réalisent 52,1 % des liaisons et 10,3 % des intrusions dans les tâches de lecture. Les moyennes ne sont pas exactement identiques mais le déséquilibre observé est le même : la liaison est nettement plus réalisée par nos locuteurs que l'intrusion.

On pourrait objecter également, comme dans la section précédente, que des contextes hautement improbables d'intrusion dans les phrases courtes peuvent faire baisser le taux moyen de réalisation de ce phénomène dans les tâches de lecture. Si nous écartons ces contextes, selon les mêmes principes que ceux exposés précédemment (voir 7.2.1), soit 6 contextes sur les 12 sites potentiels d'intrusion inclus dans les phrases courtes, il apparaît que le taux de réalisation de l'intrusion chez nos locuteurs non-rhotiques stables est de 18,2 % dans les phrases courtes. Les contextes d'intrusion hautement improbables font donc certes baisser le taux moyen de réalisation de nos locuteurs non-rhotiques stables, mais pas au point d'inverser, ou de compenser, le déséquilibre observé entre liaison et intrusion. Navarro (2013 : 250) observait également un tel déséquilibre dans les tâches de lecture, qui n'incluaient que le texte lu à haute voix, avec les locuteurs du corpus PAC Lancashire. Le 'r' de *sandhi* n'était catégorique chez aucun des 10 locuteurs de ce corpus, avec en moyenne 71 % de liaisons réalisées contre 39 % d'intrusion. Les taux moyens sont plus faibles chez les locuteurs de notre corpus mais la tendance est identique.

Qui plus est, il semble que le taux de réalisation de la liaison soit lié, dans le texte et les phrases courtes, à la fluidité de la lecture. Navarro (2013 : 250) faisait déjà cette observation à partir de ses données en concluant que plus la lecture est fluide chez un locuteur, plus son taux de réalisation de la liaison est élevé. Il semble que nos données confirment cette conclusion dans la mesure où les locuteurs ayant fait preuve de la plus grande fluidité dans la lecture du texte et des phrases courtes (CC1, EC1, MG1 et RC3 notamment) sont ceux qui affichent les taux de réalisation de la liaison les plus élevés.

L'étude des tâches de lecture nous indique également que la présence d'informations orthographiques ne bloque pas l'intrusion chez 8 locuteurs sur 13 dans notre corpus. Or, on aurait pu s'attendre à ce que l'absence de <r> dans la graphie contribue à bloquer l'intrusion chez la plupart des locuteurs de notre corpus dans la mesure où, comme la rhoticité, l'insertion d'un [r] là où aucun <r> orthographique n'est présent peut être connoté négativement et stigmatisé comme indiquant un manque d'éducation et d'intelligence. Nous reviendrons plus en détail au dernier chapitre de notre thèse (voir chapitre 9) sur la notion de stigmatisation et sur l'influence de ce facteur sociolinguistique sur ce que nous observons dans notre corpus. Nous constatons néanmoins que les taux d'intrusion sont beaucoup plus élevés en contexte conversationnel que dans les tâches de lecture, ce qui pourrait suggérer que les informations orthographiques ne bloquent certes pas l'intrusion mais réduisent sa fréquence. Nous allons y revenir en étudiant en détail le tableau 46.

Si l'on regarde de plus près les résultats dans les phrases courtes qui, rappelons-le, ont été pensées et ajoutées spécifiquement pour étudier le phénomène de 'r' de *sandhi*, nous remarquons que certains 'r' sont réalisés de manière catégorique par l'ensemble de nos locuteurs. Par exemple, en phrase 7, la liaison est réalisée par tous les locuteurs dans l'expression *for a while*. En phrase 5, la liaison est également réalisée de manière catégorique par l'ensemble de nos locuteurs dans *your experiences*. C'est également le cas en phrase 8 où



tous les locuteurs réalisent la liaison dans l'expression *far away*. Enfin, une autre liaison est réalisée de manière quasi-catégorique, soit par 10 locuteurs sur 13, dans le segment *stare at* en phrase 2. La liaison en phrase 14 dans l'expression *no other option* n'est quant à elle réalisée que par 7 locuteurs sur 12 (LB1 ayant fait une erreur de lecture dans cette phrase et ayant par conséquent lu le segment *no for option* dans lequel il réalise d'ailleurs la liaison).

On constate donc à partir des phrases courtes que les seuls 'r' de *sandhi* qui sont réalisés de manière catégorique par l'ensemble de nos locuteurs sont des liaisons : autrement dit, un <r> est présent dans la graphie dans le segment observé. On note que l'information orthographique en phrase 4, à savoir le <h>, semble empêcher à la fois la liaison et l'intrusion puisqu'aucun de nos locuteurs ne les réalise dans notre corpus : *The minute he saw her he fell hard for her*. Il est possible de postuler assez simplement que le contexte formel de la lecture à haute voix fait que nos locuteurs n'utilisent pas la forme réduite du pronom personnel *her*, qui est dépourvue de [h], alors même que nous avons observé des occurrences de cette forme réduite dans les conversations avec certains locuteurs, et notamment KC1 (voir Annexes B, conversation libre avec BC1). Si les locuteurs prononcent le <h> dans le premier segment, nous ne sommes plus dans un contexte d'intrusion potentielle puisque le mot *saw* n'est plus suivi par un mot à initiale vocalique (il n'y a plus hiatus), et si les locuteurs prononcent le <h> dans le second segment, nous ne sommes plus dans un environnement /r/#\_V de liaison, mais dans un environnement – #C.

Nous souhaitons souligner enfin que les liaisons qui sont réalisées de manière catégorique par nos locuteurs le sont dans des expressions dont la fréquence dans le discours quotidien, et dans le discours médiatique par exemple, est très élevée. Il suffit de taper chacune de ces expressions (*for a while, far away, stare at, your experiences*) dans Google pour accéder à des dizaines voire des centaines de millions de pages et de références. Nous allons revenir ultérieurement sur ce point mais nous pouvons d'ores et déjà nous interroger sur l'influence du contexte, et par exemple de la fréquence de l'expression, sur la réalisation du phénomène de 'r' de *sandhi* et, en l'occurrence, de la liaison. Il est en effet possible de postuler que les locuteurs mémorisent non pas seulement des mots mais des segments, et qu'avec ces segments ils mémorisent la réalisation du 'r' de *sandhi*.

En ce qui concerne l'intrusion maintenant, nous constatons, comme nous l'avons déjà stipulé, qu'aucune intrusion n'est réalisée de manière catégorique par l'ensemble de nos locuteurs. En cela, l'intrusion serait donc différente de la liaison. Certaines intrusions sont néanmoins réalisées par certains locuteurs :

- *California is definitely my favourite destination* (CC1 et JM1) ;
- *Part of their job is to draw in the crowd* (JM1) ;
- *When she was fourteen, she got her first bra and couldn't talk about anything else for a while* (MG1) ;
- *Law and order is definitely one of the most intense shows on TV* (CC1, JM1, LB1) ;
- *If I were to travel far away from home, I would go to India and Pakistan* (JM1, KC1, RC3) ;

- *Grandma and I used to go to the movies on Sunday afternoon* (BM1, JM1, KC1, LB1).

Ces observations font émerger des profils de locuteurs distincts, et par exemple celui de JM1 qui réalise toutes les intrusions que nous venons d'énumérer et qui a par conséquent le taux de réalisation de l'intrusion le plus élevé de notre corpus dans les tâches de lecture. De plus, comme pour la liaison, nous pouvons nous demander si le taux de réalisation de l'intrusion dans les segments ci-dessus n'est pas en partie lié à la fréquence de certaines expressions. Nous pensons par exemple à *Law and Order* qui est le titre d'une série télévisée à succès diffusée dans le monde entier. De la même façon, le segment *India and Pakistan* est fréquemment employé dans les médias et *Grandma and I* est, sinon une expression du quotidien, du moins une expression tout à fait commune. Au contraire, les expressions *California is*, *bra and* ou *draw in* étant beaucoup moins fréquentes, elles sont proportionnellement moins réalisées par nos locuteurs. Nous allons y revenir également dans la troisième et dernière partie de ce chapitre.

Nous constatons en revanche que certaines intrusions ne sont jamais réalisées, elles sont donc pour ainsi dire catégoriquement non-réalisées, ce que nous n'avons pas relevé au niveau de la liaison. Nous avons déjà parlé de ces segments que nous avons qualifiés de contextes hautement improbables de réalisation d'un 'r' de *sandhi* :

- *Mia and Joe* ;
- *now and then* ;
- *The key is* ;
- *a few of them* ;
- *The CEO and* ;
- *Her motto is*.

Ces éléments nous amènent donc à considérer qu'il y a très probablement une contrainte quant à la qualité de la voyelle permettant l'apparition d'un [r] intrusif. De fait, dans 5 de ces 6 segments dans lesquels l'intrusion est catégoriquement non-réalisée, nous trouvons des voyelles hautes ([i:], [ɥ:]) et des diphtongues dont le second élément est haut ([øɥ], [ɛɥ]). Nous allons là aussi y revenir dans la troisième et dernière partie de ce chapitre.

Enfin, en ce qui concerne l'épenthèse interne, il nous faut insister sur le fait que nous ne disposons que de peu d'occurrences, même dans les tâches de lecture. Nous constatons qu'une majorité de nos locuteurs (9 sur 13) réalise une épenthèse interne dans la phrase courte *All she ever wanted to do in the summertime was **drawing** in the garden* où *drawing* est prononcé [dɔ:ɪŋ]. De fait, les seules occurrences d'épenthèse interne dans tout le corpus sont observées dans cette dérivation du verbe *draw* puisqu'AS1 réalise 3 épenthèses internes dans le mot *drawings* dans la conversation guidée avec l'enquêtrice lorsqu'il décrit le travail de son père. Il est intéressant de noter qu'AS1 ne réalise pas l'intrusion dans l'expression *draw in* dont nous avons parlé précédemment, alors même que d'un point de vue phonétique cet environnement est identique à celui de *drawing*. Seule JM1 réalise à la fois l'intrusion dans *draw in* et l'épenthèse interne dans *drawing*. Pour les 8 autres locuteurs qui réalisent

l'épenthèse interne dans *drawing* mais pas l'intrusion dans *draw in*, il est possible de postuler qu'ils font une distinction entre intrusion et épenthèse et que l'indice orthographique (frontière entre deux mots d'un côté vs. un seul et même mot de l'autre avec une frontière morphémique) joue un rôle dans la réalisation du 'r' de *sandhi*.

De plus, pour les autres locuteurs du corpus, mis à part AS1, aucune occurrence d'épenthèse interne n'a pu être codée dans les conversations, ce qui suggère que ce phénomène a globalement une faible productivité. Nous allons y revenir dans la prochaine section. Aucun des locuteurs de notre corpus ne réalise d'épenthèse interne dans la phrase *They spent all winter practicing on the **rowing** machines*, ce qui était attendu puisque ce contexte peut être qualifié d'haute probabilité pour la réalisation d'une épenthèse interne puisque la production d'un [r] entre les deux morphèmes pourrait mener à une confusion avec *roaring*.

Nous souhaitons conclure cette section en disant quelques mots de nos locuteurs variablement rhotiques. Comme cela apparaît dans les tableaux ci-avant (voir 44, 45 et 46), nous les avons inclus dans notre étude du 'r' de *sandhi* alors même que nous avons bien spécifié qu'il était problématique de parler de liaison pour des locuteurs qui produisent des [r] que le mot suivant commence par une voyelle ou non. Et nous remarquons en effet que le taux de réalisation de la liaison est très élevé chez BM1 comme chez LB1, qui réalise 100 % des liaisons dans les phrases courtes par exemple. Il semble cohérent de postuler que ce taux élevé de réalisation de la liaison est la marque d'une rhoticité variable. C'est encore plus frappant lorsque nous comparons le taux de réalisation de la liaison toutes tâches confondues chez ces deux locuteurs à la moyenne pour le reste des locuteurs du corpus. Si l'on écarte BM1 et LB1, la moyenne de réalisation de la liaison toutes tâches confondues pour le reste des locuteurs est de 59,3 % (40,7 % de liaison non réalisées). Chez BM1, le taux de réalisation de la liaison toutes tâches confondues s'élève à 68,2 %, et chez LB1 à 82,8 %, soit très largement au-dessus de la moyenne des autres locuteurs du corpus. Nous notons malgré tout à partir du tableau 44 que certains locuteurs non-rhotiques stables de notre corpus ont des taux de réalisation de la liaison dans les tâches de lecture supérieurs à ceux de BM1 et LB1 : nous pensons par exemple à CC1, à MG1 et à RC3.

Nous avons toutefois considéré que l'étude du 'r' de *sandhi* chez ces locuteurs variablement rhotiques pourrait nous fournir des informations pertinentes quant à l'état d'avancement de leur processus de dérhoticisation. Nous remarquons surtout que BM1 et LB1 réalisent des intrusions dans les tâches de lecture alors même qu'il a longtemps été soutenu dans la littérature qu'intrusion et rhoticité, qu'elle soit variable ou non, sont incompatibles. Sudbury et Hay (2002) montraient déjà que ce n'était pas le cas en *NZE* au début du XX<sup>e</sup> siècle et mettaient en évidence les processus parallèles de dérhoticisation, de perte de la rhoticité en Nouvelle-Zélande, et d'émergence et de diffusion de l'intrusion : ce qu'elles appellent *the fall and rise of /r/* (2002 : 292). Il est par conséquent possible de postuler que c'est ce qui se passe chez nos locuteurs variablement rhotiques, à savoir que parallèlement à la perte de la rhoticité, ils sont en train d'acquérir l'intrusion, ce qui contribuerait à expliquer que leurs taux de réalisation de la liaison soient parmi les plus élevés mais que leurs taux de réalisation de l'intrusion soient parmi les plus faibles au sein de notre corpus. La réalisation

de certaines intrusions par nos deux locuteurs variablement rhotiques confirme donc notre hypothèse selon laquelle un processus de dérhoticisation est à l'œuvre au sein de leur système et selon laquelle ce processus est avancé chez ces locuteurs.

### 7.2.2.2 Liaison, intrusion et épenthèse interne dans les conversations

Intéressons-nous maintenant en détail au tableau 46. Dans les conversations, nos locuteurs réalisent en moyenne 63,7 % des liaisons pour 45,4 % des intrusions. Si l'on écarte BM1 et LB1 de nos calculs, nous constatons que nos locuteurs non-rhotiques stables réalisent 62,2 % de liaisons et 46,7 % d'intrusions. Ces résultats sont à nouveau similaires à ceux de Navarro (2013 : 247) dans la mesure où ils montrent un taux significativement plus élevé de réalisation de la liaison comme de l'intrusion dans les contextes plus spontanés, à savoir les conversations, que dans les tâches de lecture. Ils sont toutefois légèrement différents en ce sens que la liaison est globalement moins réalisée par nos locuteurs que par ceux du corpus PAC Lancashire, tandis que l'intrusion est globalement plus réalisée par nos locuteurs que par ceux du corpus PAC Lancashire. Nous devons souligner que dans l'ensemble des conversations, soit environ 12 minutes transcrites pour chaque locuteur pour chaque conversation, seulement 33 sites potentiels de 'r' intrusifs ont été codés, ce qui ne fait que quelques occurrences par locuteur, et parfois aucune, comme pour LB1. Ceci explique que nous ayons des résultats individuels aussi hétérogènes (entre 0 % et 100 %). C'est pourquoi nous préférons traiter l'intrusion à partir des résultats globaux dans les deux contextes conversationnels et non à partir des résultats individuels dans chaque type de conversation.

À partir de ces résultats, nous pourrions déjà postuler que la liaison et l'intrusion ne se comportent pas pareil et ne sont pas traitées de la même façon par nos locuteurs, mais il nous manque des données cruciales, à savoir la manière dont sont réalisées ou ne sont pas réalisées ces liaisons et ces intrusions. En effet, comme nous l'avons expliqué lorsque nous avons présenté le système de codage du 'r' de *sandhi* utilisé au sein du programme PAC (voir chapitre 5, 5.3.3.2), le 4<sup>ème</sup> champ de notre système, qui est optionnel, fournit des informations supplémentaires essentielles pour effectuer une analyse en profondeur de ces phénomènes. Un « h » dans le champ 4 signifie que le 'r' de *sandhi* crée une zone de turbulence, c'est-à-dire une pause ou une hésitation, un coup de glotte ou une réalisation laryngée. Cet indice est associé à la non-réalisation du 'r' de *sandhi*, soit à l'indice « 0 » dans le champ 1. L'indice « rh » indique quant à lui que la liaison est réalisée (il est donc associé à l'indice « 1 » dans le champ 1) avant une pause ou une hésitation, comme une liaison non-enchaînée en français (Encrevé 1988 ; Delais-Roussarie & Durand 2003).

La liaison non-enchaînée n'est pas attestée dans la littérature sur les variétés non-rhotiques de l'anglais et nous notons par exemple que Navarro (2013) ne mentionne aucun cas de liaison non-enchaînée à partir des données du corpus PAC Lancashire, ni à partir des données du corpus PAC Boston d'ailleurs. Or, dans notre corpus, nous avons observé quelques cas de liaisons non-enchaînées. Au total, nous avons codé 10 liaisons non-enchaînées dans notre corpus dont 4 ont été observées dans les enregistrements réalisés avec

notre locuteur variablement rhotique, LB1. Il produit en effet 3 liaisons non-enchaînées dans le texte, dont une intrusion non-enchaînée ce qui est vraiment inattendu :

- *there wasn't any talk of the poor111rh or the needy ;*
- *after our nine a.m meeting at his media122rh office ;*
- *to wear a dog-collar121rh and dress in purple.*

Il produit également une liaison non-enchaînée dans la conversation guidée : *after dinner or111rh in like Pa/ in France.*

Selon nous, ce taux élevé de liaisons non-enchaînées, par rapport aux autres locuteurs du corpus, est lié à la rhoticité variable de son système. En effet, dans ces cas de liaisons non-enchaînées, nous aurions plutôt affaire à des /r/ réalisés en position de coda de syllabe qu'à un véritable phénomène de 'r' de *sandhi* caractéristique des systèmes non-rhotiques de l'anglais. C'est d'autant plus flagrant dans les exemples 1 et 3 où la pause marquée est assez longue, ce qui suggère que notre locuteur ne pouvait pas anticiper ce qu'il allait dire ensuite et réaliser une liaison par anticipation en quelque sorte. Il ne semble pas y avoir ici d'argument pour une ambisyllabité du [r] qui serait à la fois à gauche et à droite pour ainsi dire. Chez LB1, le [r] est clairement à gauche, ce qui plaide en faveur d'une analyse en termes de rhoticité et non en termes de 'r' de *sandhi*.

Le cas de l'intrusion non-enchaînée est selon nous plus complexe et plus délicat à expliquer : il se peut que ce soit une instance d'hypercorrection en ce sens que, comme nous l'avons vu dans les tableaux précédemment, LB1 réalise très peu d'intrusion, ce qui n'est pas surprenant étant donné la rhoticité variable caractéristique de son système. Il est par conséquent possible de postuler que, dans le texte, LB1 a fait un effort particulier pour réaliser le 'r' intrusif dans l'expression assez commune *media office*. Le non-enchaînement pourrait être la marque de la conscience qu'a LB1 de la nécessité de réaliser le 'r' intrusif dans ce segment. Une autre explication possible est que LB1 prononce le mot *media* sous la forme [ˈmiːdiə], et dans ce cas il ne s'agirait pas d'une intrusion en tant que telle mais d'un cas d'hyper-rhoticité (Wells 1982 ; Giegerich 1999 : 167-197). Nous ne pouvons toutefois pas vérifier cette interprétation dans la mesure où le mot *media* n'est prononcé nulle part ailleurs dans les enregistrements avec LB1. Il nous semble cependant que la première explication est la plus probable dans la mesure où, dans le texte et dans les phrases courtes, LB1 prononce deux occurrences du mot *China* sous sa forme standard [ˈtʃaɪnə] alors même que l'on peut postuler que ce mot se comporte de la même manière que *media* dans la grammaire individuelle de ce locuteur.

Les autres occurrences de liaisons non-enchaînées nous semblent symptomatiques d'autres phénomènes et non d'un système variablement rhotique comme chez LB1. Selon nous, deux liaisons non-enchaînées réalisées par CC1 et RC3, dans leurs conversations guidées respectives, participent par exemple d'un effet d'insistance et d'emphase :

- *my Mum first left the country on her111rh own, no less, at seventeen ;*
- *I was involved in, being, doing interpreting, for111rh a, French radio programme.*

Les autres occurrences de liaisons non-enchaînées apparaissent comme des liaisons anticipées, en quelque sorte, où le locuteur hésite très légèrement ce qui provoque le non-

enchaînement mais où il semble savoir ce qu'il va dire après, ce qui explique pourquoi la liaison est réalisée.

Il nous faut souligner que 90 % des liaisons non-enchaînées que nous avons codées sont bel et bien des liaisons et que 60 % de ces non-enchaînements interviennent entre deux mots monosyllabiques. Nous allons d'ailleurs revenir dans la prochaine section du présent chapitre sur l'influence du poids syllabique du mot liaisonnant et du mot lié dans la réalisation du 'r' de *sandhi*. Il nous faut également insister sur le fait qu'il n'y a pas dans notre corpus, ni dans aucun des corpus PAC étudiés jusqu'à maintenant (Ayr, Pukli 2006 ; Lancashire, Navarro 2013 ; Boston, Viollain 2010 ; Navarro 2013), de cas de liaisons dans lesquelles le [r] est réalisé à droite, comme en français dans *les (pause) [z]enfants* par exemple. Autrement dit, des cas de liaisons enchaînées avec hésitation (par opposition aux liaisons non-enchaînées) ne sont pas attestés dans les corpus PAC. Cette observation peut aller dans le sens d'une ambisyllabité phonétique du [r] qui ne serait pas complètement en attaque (McCarthy 1993).

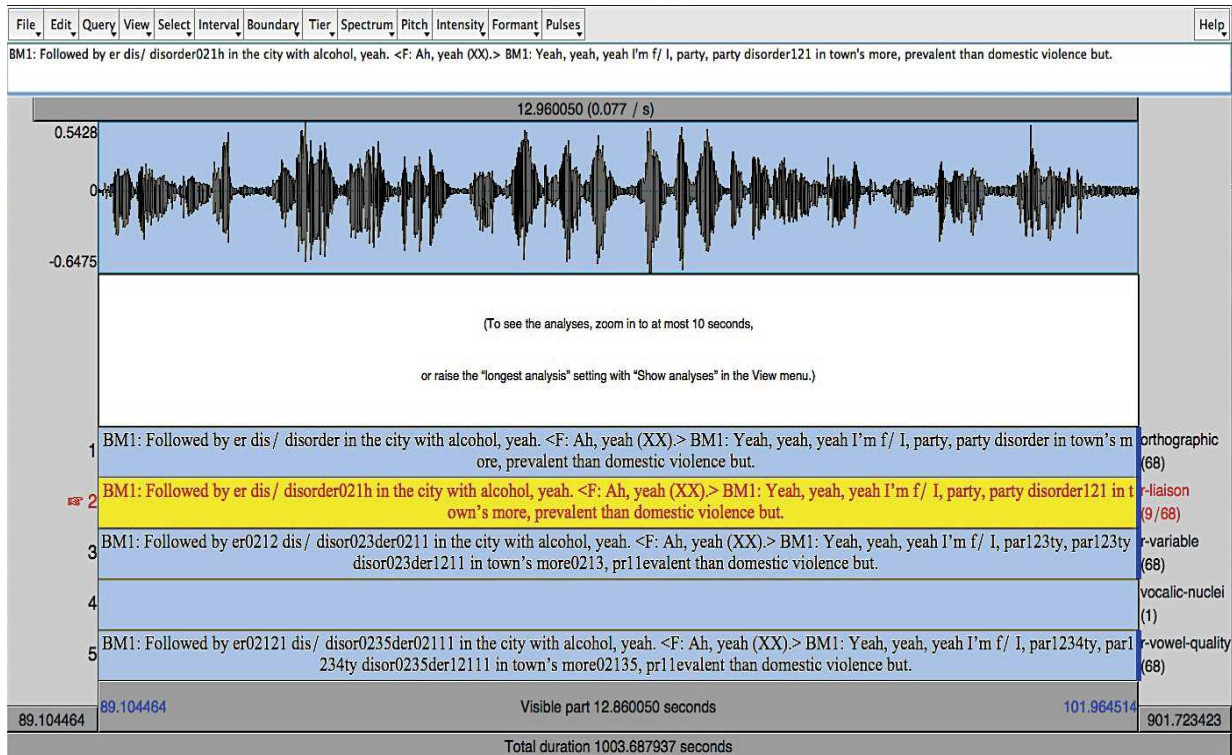
Nous nous sommes donc intéressée à la qualité de la réalisation du 'r' de *sandhi* chez les locuteurs de notre corpus néo-zélandais. Il nous semble opportun de nous intéresser à ce qui se passe lorsqu'un 'r' de *sandhi* n'est pas réalisé au sein de notre corpus. L'indice « h » est beaucoup plus fréquent dans nos codages que l'indice « rh » : sur 548 'r' de *sandhi* non-réalisés dans nos enregistrements, 268 comprennent un « h », c'est-à-dire que 48,9 % des 'r' de *sandhi* non-réalisés dans notre corpus impliquent une zone de turbulence. C'est cette zone de turbulence qui contribue à bloquer le 'r' de *sandhi* dans ces contextes, mais c'est en quelque sorte aussi cette zone de turbulence qui peut servir dans certains cas de solution, de stratégie anti-hiatus. Nous allons y revenir.

Nous souhaitons nous concentrer ici sur le segment de la phrase 2, inclus dans les phrases courtes, où l'intrusion n'est jamais réalisée par nos locuteurs entre les deux prénoms *Mia and Joe*, alors même que l'on aurait pu s'attendre à ce que celle-ci soit réalisée étant donné que le prénom *Mia* se termine par un schwa. Si l'on regarde de plus près nos données, on s'aperçoit que 12 des non-réalisations (sur 13) dans ce segment sont codées *Mia011h*, ce qui signifie que pour la quasi-totalité des locuteurs de notre corpus ce segment s'est avéré problématique en quelque sorte. De fait, tous les locuteurs ou presque ont inséré une pause dans ce segment, et JM1 une longue pause même, si bien que dans ces conditions l'intrusion n'a pas été réalisée. Certains locuteurs ont parfois inséré un coup de glotte également au moment de prononcer ce segment. Il semblerait donc que, plus encore que la qualité de la voyelle précédente, la fluidité et le débit jouent un rôle majeur dans la réalisation des phénomènes de 'r' de *sandhi*, que ce soit en contexte de lecture à haute voix ou en contexte conversationnel.

Si l'on se penche maintenant sur les conversations, on observe le même type de phénomènes, à savoir la non-réalisation de la liaison due à une pause, comme dans la conversation guidée avec KC1 : *KC1: And I like tramping and skiing and other022h outdoors things.* <F: Ok.> *KC1: And, er, we've got, quite a big p/ er, we've got a big garden.* C'est encore plus flagrant dans la conversation guidée avec BM1 où un même segment *disorder in*



est une fois non-réalisé avec l'insertion d'une pause et la seconde fois réalisé (liaison), comme cela apparaît dans la capture d'écran sous PRAAT ci-dessous (voir figure 38) :



**Figure 38 : capture d'écran sous PRAAT montrant l'influence de la fluidité phonétique sur la réalisation du 'r' de *sandhi***

Un autre cas nous semble particulièrement intéressant dans notre corpus en ce qui concerne les stratégies de résolution du hiatus : celui d'ES1. C'est l'une des plus jeunes locutrices de notre corpus (19 ans au moment de l'enquête) et son taux de réalisation de la liaison toutes tâches confondues (53,8 %) est relativement faible par rapport aux autres locuteurs de notre corpus. Nombre des codages de la liaison dans les enregistrements réalisés avec cette locutrice incluent l'indice « h », ce qui signifie qu'elle n'est pas réalisée, mais nous remarquons que cette locutrice a très souvent recours à une réalisation laryngée (*creaky voice*) pour résoudre le hiatus dans ces cas-là. ES1 n'est pas la seule locutrice de notre corpus à utiliser cette stratégie mais elle est celle qui l'utilise le plus fréquemment. Navarro (2013 : 251) notait déjà cette stratégie de résolution du hiatus chez certains des locuteurs les plus jeunes issus du corpus PAC Lancashire. Nous incluons une capture d'écran du spectrogramme sous PRAAT (voir figure 39 ci-après) qui montre le rythme irrégulier des pulsations glottiques (à l'extrême gauche) caractéristique de la « voix grinçante » (*creaky voice*) dans le segment *are anything* issu du texte lu à haute voix :

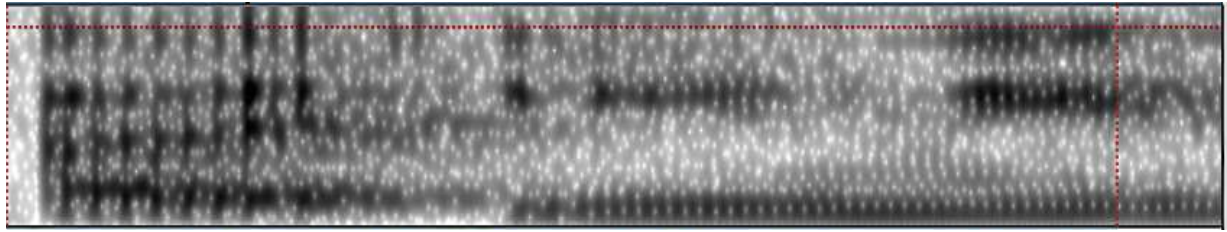


Figure 39 : spectrogramme montrant le recours à une réalisation laryngée dans un site potentiel de liaison dans le texte lu par ES1

En conclusion de cette section consacrée à la liaison, l'intrusion et l'épenthèse interne dans les tâches de lecture et les conversations, il apparaît qu'il y a un déséquilibre entre le taux de réalisation de la liaison (assez élevé) et le taux de réalisation de l'intrusion (plus faible) chez nos locuteurs. Il apparaît également que la fluidité phonétique est essentielle à la réalisation du 'r' de *sandhi* puisque nous avons observé que les tâches qui occasionnent des pauses et des hésitations contribuent à bloquer ce phénomène. Les frontières syntaxiques qui impliquent une frontière intonative dans le discours de nos locuteurs bloquent également le 'r' de *sandhi* puisque nous n'observons aucune réalisation de ce phénomène au-delà des frontières syntaxiques. Nous reviendrons sur ces conclusions dans la troisième et dernière partie de ce chapitre car nous souscrivons à la remarque de Sudbury et Hay (2002 : 293) qui mettent en avant le bénéfice de l'étude de corpus de données authentiques (sur l'anglais néo-zélandais en l'occurrence) pour la modélisation théorique de la rhoticité et du phénomène de 'r' de *sandhi* : "For the first time, then, we have a clear picture of the diachronic relationship between the decline of rhoticity and the emergence of /r/-sandhi in a dialect of English. This is a significant advance on previous descriptive work on this topic and provides results which should both inform and constrain potential phonological theories of /r/-sandhi."

### 7.2.3 Influence du poids syllabique

L'un des facteurs qui est identifié dans la littérature comme pouvant jouer un rôle dans la réalisation du 'r' de *sandhi* est le poids syllabique respectif de M1 et M2 (voir chapitre 5), c'est-à-dire du mot liaisonnant (qui déclenche la liaison) et du mot lié. Navarro (2013 : 253) obtenait les résultats suivants à partir des données des corpus PAC Lancashire (voir tableau 47) et PAC Boston (voir tableau 48) :

	M2 monosyllabique	M2 polysyllabique	Global
M1 monosyllabique	78 %	75 %	77 %
M1 polysyllabique	56 %	60 %	59 %

Tableau 47 : influence du poids syllabique sur la réalisation du 'r' de *sandhi* dans le corpus PAC Lancashire d'après Navarro (2013)

	M2 monosyllabique	M2 polysyllabique	Global
M1 monosyllabique	74 %	82 %	76 %
M1 polysyllabique	56 %	27 %	48 %

**Tableau 48 : influence du poids syllabique sur la réalisation du ‘r’ de *sandhi* dans le corpus PAC Boston d’après Navarro (2013)**

Ces résultats montrent clairement l’influence du poids syllabique sur la réalisation du ‘r’ de *sandhi* dans les variétés parlées dans le Lancashire et à Boston puisque nous constatons que ce phénomène est significativement plus réalisé (77 % et 76 % dans chaque corpus respectivement) après un M1 monosyllabique qu’après un M1 polysyllabique (59 % et 48 % pour chaque corpus respectivement).

Qu’en est-il dans notre corpus ? Nous obtenons le tableau suivant (voir tableau 49) quant à l’influence du poids syllabique sur le taux de réalisation du ‘r’ de *sandhi* dans le corpus PAC Nouvelle-Zélande :

	M2 monosyllabique	M2 polysyllabique	Global
M1 monosyllabique	53 %	68,3 %	56,6 %
M1 polysyllabique	47,8 %	43,3 %	46,8 %

**Tableau 49 : influence du poids syllabique sur la réalisation du ‘r’ de *sandhi* dans le corpus PAC Nouvelle-Zélande**

Nos résultats sont semblables à ceux de Navarro (2013) en ce sens qu’ils révèlent que les M1 monosyllabiques favorisent la réalisation du ‘r’ de *sandhi* et que ce facteur est celui qui s’avère déterminant à partir de nos données. Nos données vont donc dans le sens de ce qui a été observé en anglais par Hannisdal (2006), à savoir que le poids syllabique du mot liaisonnant a un impact sur la réalisation du ‘r’ de *sandhi*, mais également de ce qui a été observé en français, puisque Mallet (2008) démontre que le taux de réalisation de la liaison est significativement plus élevé après un M1 monosyllabique (66 %) qu’après un M1 polysyllabique (7 % seulement).

Nous constatons cependant des écarts avec les résultats de Navarro : par exemple, le taux de réalisation du ‘r’ de *sandhi* avec un M1 monosyllabique mais un M2 polysyllabique est supérieur (68,3 %) au taux de réalisation avec un M1 et un M2 monosyllabiques (53 %). Il semble qu’il faille que nous soyons prudents avec ces chiffres dans la mesure où nous pensons que le fait que nous ayons codé de nombreuses hésitations sous la forme *er* (comme stipulé dans les conventions de transcription) a créé un nombre important de sites potentiels de ‘r’ de *sandhi* (en l’occurrence de liaisons) dont la plupart n’est pas réalisée car l’hésitation elle-même est réalisée [ə] ou [əm] et non [ə̃] ou [ə̃r].

À partir de ce résultat, à savoir qu’un M1 monosyllabique semble favoriser la réalisation du ‘r’ de *sandhi*, nous avons voulu déterminer si une catégorie spécifique de mots favorisait la réalisation du ‘r’ de *sandhi*. De fait, en français, la liaison est sensible, pour ainsi dire, à la catégorie syntaxique des mots. Durand et Lyche (2008) indiquent par exemple que la liaison est catégorique après les séquences déterminant + adjectif/nom, comme dans

*les[z]enfants*, tandis qu'elle est variable dans les séquences adjectif + nom, comme dans *grand[t]honneur*, et qu'elle n'est pas attestée dans les contextes nom singulier + adjectif, comme dans *poissonnier[r]aimable*.

Nous avons donc calculé la proportion de 'r' de *sandhi* réalisés après des mots grammaticaux (prépositions, pronoms, adjectifs possessifs, auxiliaires) monosyllabiques ainsi que la proportion de 'r' de *sandhi* réalisés après des mots lexicaux (verbes, noms, adjectifs, adverbes) monosyllabiques. Nous obtenons le tableau ci-après (voir tableau 50) pour tous les locuteurs de notre corpus et pour toutes les tâches du protocole (texte, phrases courtes, conversations).

<i>for</i>	<i>here/there/where</i>	<b>BE</b> ( <i>were/are/re</i> )	<i>or</i>	<i>your</i>	<i>her</i>	<i>our</i>	<i>their</i>	<b>mots lexicaux</b>
17,25 %	12,75 %	21 %	4,25 %	4,25 %	1,75 %	1,5 %	1,25 %	36 %

**Tableau 50 : proportion de mots grammaticaux et de mots lexicaux dans les /r/ de *sandhi* réalisés après un M1 monosyllabique**

Il apparaît grâce aux données de ce tableau que, contrairement à ce que nous venons de synthétiser sur la liaison en français, il n'y a pas de restriction en anglais sur la catégorisation syntaxique des M1 et des M2. De plus, nous notons que, comme cela a déjà été documenté dans la littérature sur le 'r' de *sandhi* en anglais, celui-ci est proportionnellement plus réalisé après des mots grammaticaux (monosyllabiques) qu'après des mots lexicaux (monosyllabiques), soit à hauteur de 64 % et 36 % respectivement. Parmi les mots grammaticaux qui semblent particulièrement favoriser le 'r' de *sandhi*, on compte en premier lieu l'auxiliaire *BE* sous toutes ses formes, puis la préposition *for* et les adverbes de lieu *here*, *there* et l'adverbe/conjonction/pronom *where*.

Ceci pourrait expliquer pourquoi le 'r' de *sandhi* est proportionnellement moins réalisé après des M1 polysyllabiques puisque ces M1 sont très majoritairement des mots lexicaux et non des mots grammaticaux. Comme mots grammaticaux polysyllabiques déclenchant un 'r' de *sandhi* réalisé dans notre corpus (pour tous les locuteurs toutes tâches confondues), nous avons relevé les prépositions *over*, *after*, *before*, *under*, les adverbes *never* et *ever* (et ses dérivés), les conjonctions *either* et *whether* ainsi que les dérivés de *where* (*somewhere*, *anywhere*, *everywhere*). Ces mots grammaticaux ne représentent que 19,3 % des mots après lesquels un 'r' de *sandhi* est réalisé dans notre corpus, ce qui signifie que 80,7 % des 'r' de *sandhi* réalisés après un M1 polysyllabique le sont après un mot lexical. Le rapport est ici complètement inversé en comparaison de la réalisation du 'r' de *sandhi* après un M1 monosyllabique. Ces résultats confirment donc qu'au-delà du poids syllabique, la catégorie syntaxique du mot liaisonnant (grammatical vs. lexical) est un facteur prépondérant. C'est également ce facteur qui pourrait expliquer le faible taux de réalisation de l'intrusion chez nos locuteurs comme chez les locuteurs d'autres corpus, comme le corpus PAC Lancashire,

puisque les intrusions se déclenchent exclusivement après des mots lexicaux, et non après des mots grammaticaux.

#### 7.2.4 Influence de l'environnement phonétique vocalique

Un autre facteur qu'il nous faut absolument prendre en compte dans cette deuxième partie consacrée au 'r' de *sandhi* dans notre corpus néo-zélandais est la qualité de la voyelle précédente dans les cas de réalisation comme de non-réalisation de ce phénomène. Cette étude de l'influence potentielle de l'environnement phonétique vocalique repose sur les mêmes principes et les mêmes outils que l'étude que nous avons menée précédemment en ce qui concerne la qualité phonétique de la voyelle dans la réalisation et la non-réalisation des /r/ en position de coda de syllabe (voir 7.1.5). Nous allons donc utiliser les mêmes indices de valeur que ceux présentés précédemment (voir tableau 39). Ceux-ci sont ajoutés au codage du 'r' de *sandhi* en tire n°2 si bien que si une intrusion est réalisée après la voyelle de *letter* dans un M1 polysyllabique suivi d'un M2 monosyllabique nous obtenons le codage suivant : *China1211 in February*.

Il ne nous reste, pour ainsi dire, qu'à extraire les codages de la qualité des voyelles impliquées dans l'intrusion et dans l'épenthèse interne puisqu'en extrayant les données de la tire n°3, nous avons déjà les résultats pour la liaison (codée *r1211* ou *r0211* sur cette tire). Nous avons en effet souligné au début du présent chapitre que les codages de la rhoticité comprenant l'indice « 2 » en deuxième position incluent également les contextes de liaison, que nous avons justement écartés précédemment pour notre étude de la rhoticité. Nous proposons le tableau ci-après (voir tableau 51) en ce qui concerne l'influence de la qualité phonétique de la voyelle précédente dans la réalisation du 'r' de *sandhi* dans notre corpus.

La première chose que nous pouvons constater à partir des données de ce tableau est que les résultats sont significativement différents selon que nous nous intéressons à la liaison, à l'intrusion ou à l'épenthèse interne, ce qui suggère une nouvelle fois que ces trois types de 'r' de *sandhi* se comportent différemment et doivent donc être traités séparément. Par exemple, on s'aperçoit que seule la liaison est réalisée dans notre corpus après les 6 qualités de voyelle que nous avons codées. L'intrusion n'est quant à elle produite qu'après les voyelles de *letter*, *NEAR/SQUARE*, *START* et *NORTH/FORCE*. Enfin, l'épenthèse interne n'est elle observée qu'après la voyelle de *NORTH/FORCE* dans nos enregistrements.

Nous constatons également que nos résultats sont globalement similaires à ceux de Navarro (2013 : 255) à partir des données du corpus PAC Lancashire, mais uniquement en ce qui concerne la liaison car Navarro ne disposait que de très peu de sites potentiels d'intrusion pour chaque qualité phonétique vocalique codée. En effet, comme chez Navarro, il apparaît que toutes les voyelles codées produisent un taux assez élevé de liaison (entre 49 % pour *NORTH/FORCE* et 81,8 % pour *START*). La hiérarchie n'est toutefois pas exactement identique entre les données du corpus PAC Lancashire et celles de notre corpus néo-zélandais puisque Navarro indique que la qualité phonétique qui produit le taux le plus élevé de liaison dans le Lancashire est *SQUARE*, suivie de *letter*, *NEAR*, *CURE*, *START* et *NORTH/FORCE*. Le corpus



Lancashire ne présentait aucune liaison réalisée après la voyelle de NURSE, sur 2 sites potentiels au total. Dans notre corpus, la voyelle de NURSE n'apparaît que dans 8 sites potentiels de liaison dans tous nos enregistrements avec l'ensemble de nos locuteurs. Il nous faut donc être prudente dans nos interprétations à partir du taux élevé de réalisation de la liaison (75 %) après la voyelle de NURSE dans notre corpus.

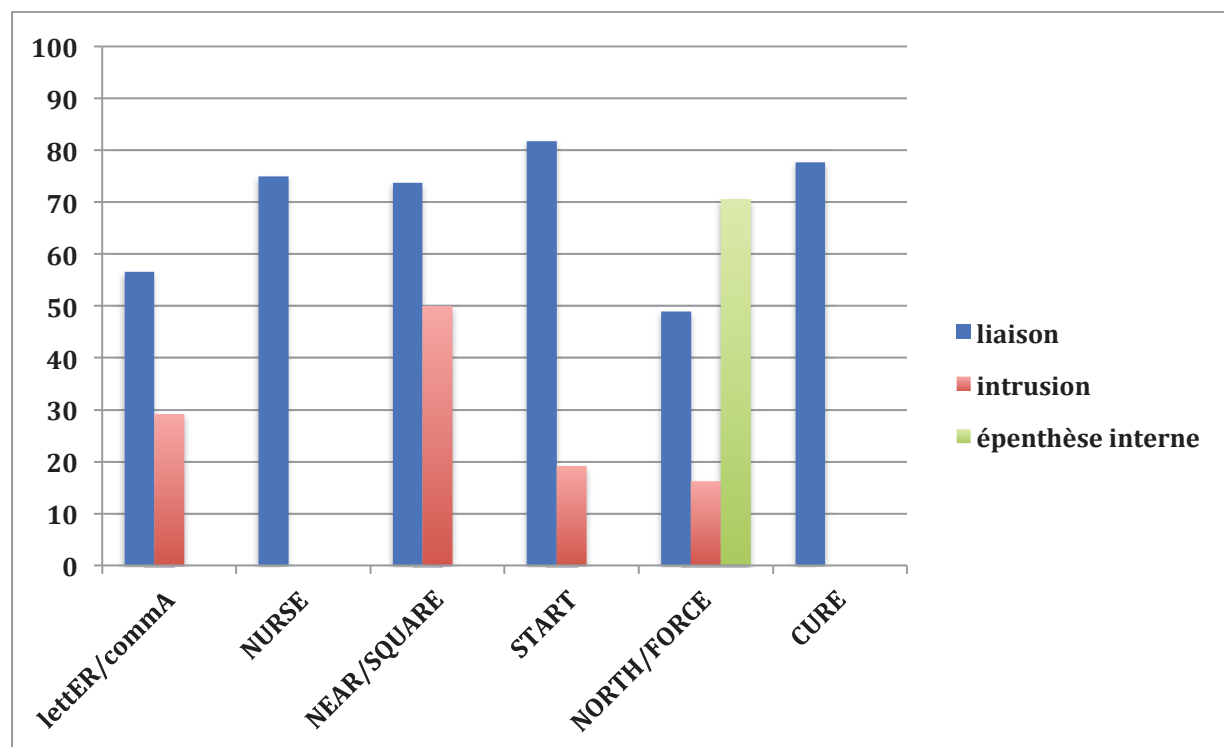


Tableau 51 : influence de la qualité phonétique de la voyelle précédente sur le taux de réalisation (%) du 'r' de *sandhi* chez les locuteurs du corpus PAC-NZ

De la même façon, la voyelle de CURE n'apparaît que dans 27 sites potentiels de liaison et celle de START seulement dans 33 sites potentiels. Au contraire, la voyelle de *letter* apparaît dans 486 sites potentiels, celle de NEAR/SQUARE dans 206 sites et celle de NORTH/FORCE dans 108 sites potentiels. Nos résultats nous permettent donc de conclure que les voyelles centrales (*letter*, START, NURSE) et les diphtongues centralisantes (NEAR/SQUARE et CURE) semblent favoriser la réalisation du 'r' de *sandhi* chez nos locuteurs. La voyelle la moins productive est celle de NORTH/FORCE, comme chez Navarro.

Dans le cas de l'intrusion, c'est la voyelle de NEAR/SQUARE qui semble être la plus productive (50 %). Malheureusement, notre corpus ne contient que 2 sites potentiels d'intrusion avec cette voyelle, dans la séquence *idea of*, si bien que nos résultats doivent être pris avec beaucoup de précaution et ne peuvent être considérés comme représentatifs. Qui plus est, pour ces deux cas, il est possible de rapprocher la voyelle de NEAR/SQUARE, dans laquelle Wells (1982) classe le mot *idea*, de celle de *comma* puisque le second élément est schwa. Pour la voyelle de START, notre corpus contient 26 sites potentiels d'intrusion qui se trouvent tous dans les phrases courtes, et plus spécifiquement dans les segments *she got her*



*first bra and couldn't talk about anything else* et *Grandma and I used to go*. On compte un peu plus de sites potentiels d'intrusion pour NORTH/FORCE, à savoir 37, dont la plupart se trouve aussi dans les phrases courtes et par exemple dans les segments *Part of their job is to draw in the crowd* et *Law and Order must be one of the most intense shows on TV*. C'est pour *commA* que l'on compte le plus grand nombre de sites potentiels d'intrusion, à savoir 89 dans la totalité de nos enregistrements, et c'est d'ailleurs cette voyelle qui produit le deuxième taux le plus élevé d'intrusion (29,2 %) après NEAR/SQUARE. Plus loin derrière, on trouve START (19,2 %) et NORTH/FORCE (16,2 %).

Nous pouvons par conséquent observer à partir de nos résultats que l'intrusion semble suivre un schéma classique, pour ainsi dire, dans une variété historiquement rhotique, à savoir qu'elle apparaît d'abord après schwa, puis après START ([ɑ:]) et enfin après NORTH/FORCE ([ɔ:]). Le faible taux d'intrusion global dans notre corpus peut donc pointer vers le fait que l'intrusion est un phénomène qui s'est développé assez récemment dans cette variété d'anglais, ce qui est documenté par Sudbury et Hay (2002) comme nous l'avons déjà souligné. Navarro (2013 : 256) faisait le même type d'observations à partir de ses résultats concernant l'intrusion dans le corpus PAC Lancashire, une variété historiquement rhotique également. Il est d'ailleurs intéressant de noter que le corpus PAC Lancashire ne compte qu'un site potentiel d'intrusion après la voyelle de START, avec le même mot que celui que nous avons inclus dans l'une de nos phrases courtes : *without a bra on*. Nous souhaitons par conséquent insister sur le fait que cette intrusion est attestée dans deux corpus PAC, et que c'est très probablement la pause insérée par la très grande majorité de nos locuteurs entre *When she was fourteen she got her first bra // and couldn't talk about anything else for a while* qui a contribué à bloquer l'intrusion chez ces locuteurs.

Enfin, avant de conclure sur l'influence de la qualité phonétique de la voyelle précédente dans la réalisation de l'intrusion dans notre corpus, nous souhaitons faire référence ici aux travaux de Hay et Maclagan (2010) sur le 'r' de *sandhi* et plus spécifiquement sur le 'r' intrusif en anglais néo-zélandais. Celles-ci portaient de l'observation suivante (2010 : 1) : "many young New Zealanders are also beginning to use intrusive /r/ after a new vowel: /æʊ/, in uses such as now-/r/-and then, or plough/r/ing." Nous notons à partir de cette citation que Hay et Maclagan traitent l'intrusion et l'épenthèse interne de la même façon. Nous y reviendrons dans la troisième et dernière partie de ce chapitre consacrée au traitement et à la modélisation théorique de ces phénomènes. Nous souhaitons souligner surtout, à partir de nos données, que nous n'observons pas d'intrusion dans ces contextes puisque, rappelons-le, aucun de nos locuteurs n'a réalisé de [r] dans le segment *now and then* inclus dans les phrases courtes. Cela ne signifie pas que cette innovation ne soit pas observable en Nouvelle-Zélande, cela signifie que cette innovation n'est pas observable chez nos locuteurs, ce qui implique qu'elle est probablement dans la phase initiale de sa diffusion en NZE contemporain. Nous verrons au dernier chapitre de notre thèse (voir chapitre 9) les facteurs sociolinguistiques qui peuvent expliquer que cette innovation ne soit pas présente dans le discours de nos locuteurs.

Nos données semblent s'inscrire dans la continuité des résultats présentés par Sudbury et Hay (2002) et Hay et Sudbury (2005) à partir de leurs études de l'anglais néo-zélandais de

la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>, comme nous l'avons déjà suggéré précédemment. En effet, dans leurs conclusions, Hay et Sudbury expliquent que le taux de réalisation d'un 'r' intrusif après schwa est élevé tandis qu'il est très faible après [ɔ] chez les locuteurs du projet *ONZE*. Selon elles, cette observation confirme l'hypothèse de Wells (1982) selon laquelle le 'r' intrusif dans ce dernier environnement phonétique est le plus stigmatisé car il constitue l'innovation la plus récente. Au contraire, dans les données de Hay et Sudbury, la liaison est encore catégorique. Elles postulent par conséquent que rhoticité et phénomènes de 'r' de *sandhi* sont des héritages de l'histoire, et plus précisément de l'évolution de l'anglais, c'est-à-dire qu'avec le déclin de la rhoticité, la liaison, puis l'intrusion, puis l'épenthèse interne se sont développées en *NZE*.

À première vue, nos données semblent retracer cette évolution puisque la liaison, quand bien même elle n'est pas catégorique, a un taux de réalisation élevé dans notre corpus, l'intrusion un taux de réalisation plus faible, et l'épenthèse interne un taux de réalisation relativement élevé mais dans un nombre extrêmement restreint d'occurrences. De plus, le fait que l'intrusion soit proportionnellement moins réalisée après la voyelle de NORTH/FORCE peut pointer vers une contrainte d'ordre sociolinguistique sur la réalisation de l'intrusion dans ce contexte. C'est pourquoi nous allons revenir sur ces éléments au dernier chapitre de la présente thèse, et surtout sur l'histoire du /r/ et de l'émergence du phénomène de 'r' de *sandhi* en anglais dans la troisième et dernière partie du présent chapitre.

De manière générale, les comparaisons, et par extension les différences et les points communs que nous avons relevés, entre les résultats dans notre corpus et les résultats de Navarro (2013) sur le Lancashire et Boston, Sudbury et Hay (2002), Hay et Sudbury (2005) et Hay et Maclagan (2010) sur le *NZE* ne peuvent être considérés comme des coïncidences. Ces éléments descriptifs et comparatifs vont nous permettre de formuler une interprétation de ce que nous pensons voir à l'œuvre, au niveau de la rhoticité et du phénomène de 'r' de *sandhi*, dans notre corpus, et plus largement en *NZE* contemporain.

En conclusion de cette section consacrée à l'influence de la qualité phonétique de la voyelle précédente sur le taux de réalisation du 'r' de *sandhi* dans notre corpus, nous voyons se dessiner une analogie entre liaison et intrusion dans la mesure où ces deux phénomènes sont favorisés ou, au contraire, bloqués, ou significativement moins fréquents, dans les mêmes environnements phonétiques vocaliques. Dans notre corpus, NEAR/SQUARE, schwa et START produisent de la liaison et de l'intrusion tandis que NORTH/FORCE est la voyelle qui produit à la fois le moins de liaison et le moins d'intrusion. L'épenthèse interne semble quant à elle cantonnée au contexte NORTH/FORCE dans notre corpus. Qui plus est, il semble que l'épenthèse interne soit bel et bien un phénomène récent dans la mesure où il apparaît que les locuteurs qui ne réalisent pas l'épenthèse interne dans *drawing* dans les phrases courtes sont aussi les plus âgés de notre corpus (BG1, EC1, RC3, SC2). L'âge pourrait donc avoir un impact sur la production de ce phénomène. Nous y reviendrons, là encore, au chapitre 9 sur la base de calculs statistiques.

### 7.2.5 Influence de l'accentuation

Pour terminer cette deuxième partie consacrée au 'r' de *sandhi* dans notre corpus néo-zélandais, il nous faut dire un mot de l'influence de l'accentuation, comme nous l'avons fait en première partie en ce qui concerne la rhoticité. Pour ce faire, nous allons faire référence à la méthode et aux résultats de Navarro (2013) à partir des données du corpus PAC Lancashire. La méthode est la même que celle utilisée pour coder l'influence du schéma accentuel sur la réalisation du /r/ en position de coda de syllabe (voir 7.1.6), à savoir trois indices « 1 », « 2 » et « 3 » correspondant à une syllabe comportant un accent nucléaire, une syllabe accentuée non nucléaire et une syllabe inaccentuée. Ces indices sont ajoutés au codage du 'r' de *sandhi* afin de déterminer le schéma accentuel des deux mots impliqués dans ce phénomène, à savoir à gauche la syllabe finale du M1 et à droite la syllabe initiale du M2. Navarro (2013 : 257) propose le tableau suivant (voir tableau 52) pour ce qui est de l'influence de l'accentuation sur le taux de réalisation du 'r' de *sandhi* dans le corpus PAC Lancashire :

	Syllabe 2 accent nucléaire	Syllabe 2 accentuée	Syllabe 2 inaccentuée
Syllabe 1 accent nucléaire		36%	60%
Syllabe 1 accentuée	75%	80%	72%
Syllabe 1 inaccentuée	67%	72%	72%

Tableau 52 : influence de l'accentuation sur le taux de réalisation (%) du /r/ de *sandhi* dans le corpus PAC Lancashire d'après Navarro (2013)

Il apparaît à partir des données de ce tableau que le schéma accentuel de la syllabe de gauche (S1) semble être plus déterminant sur la réalisation du 'r' de *sandhi* que celui de la syllabe de droite (S2). Navarro constate par exemple que le 'r' de *sandhi* est moins fréquent entre une S1 portant l'accent nucléaire de l'énoncé et une S2 accentuée (36 % de réalisation) et entre une S1 portant l'accent nucléaire de l'énoncé et une S2 inaccentuée (60 % de réalisation), que dans tous les autres contextes codés. Aussi, contrairement à ce que à quoi l'on aurait pu s'attendre, l'accent nucléaire sur la S1 ne favorise pas le 'r' de *sandhi*. Navarro note que l'absence de 'r' de *sandhi* permet d'isoler le M1 et donc d'augmenter l'emphase sur ce mot, ce qui est justement signalé par l'accent nucléaire. D'autre part, Navarro relève, à l'instar de Foulkes (1997) et d'Hannisdal (2006), que lorsqu'une S1 inaccentuée et une S2 recevant l'accent nucléaire sont adjacentes, le taux de réalisation du 'r' de *sandhi* est relativement bas (67 %) car cet environnement produit des réalisations glottales [ʔ] dans la plupart des cas. Il constate aussi que, mise à part l'influence des syllabes portant l'accent nucléaire (S1 surtout, mais également S2), aucun autre facteur ne semble prépondérant dans la réalisation du 'r' de *sandhi* dans le corpus PAC Lancashire.

Comme pour notre étude de la rhoticité précédemment, nous avons décidé de ne pas appliquer de codage complémentaire du schéma accentuel pour notre description du phénomène de ‘r’ de *sandhi* dans le corpus PAC Nouvelle-Zélande. Nous pourrions toutefois postuler, à la lumière des similitudes que nous avons déjà relevées à plusieurs reprises dans le présent chapitre entre nos résultats et ceux de Navarro (2013), que la présence de l’accent nucléaire en S1, mais aussi en S2, est sans doute le facteur qui influence le plus le taux de réalisation du ‘r’ de *sandhi* dans notre corpus. Nous pourrions prouver cette hypothèse dans nos travaux de recherche future à partir des données du corpus PAC Nouvelle-Zélande (voir conclusion générale).

### 7.2.6 Conclusions

En conclusion de cette deuxième partie consacrée à nos observations quant au phénomène de ‘r’ de *sandhi* dans le corpus PAC Nouvelle-Zélande, il nous semble que nous avons fourni une description détaillée du comportement de trois phénomènes (liaison, intrusion et épenthèse interne) chez nos locuteurs, dans certains cas individuellement, et selon les différentes tâches de notre protocole d’enquête (tâches de lecture *vs.* contextes conversationnels). Nous nous sommes parfois heurtée à la rareté de ces phénomènes, notamment dans les contextes conversationnels qui constituent pourtant l’apport essentiel de la méthodologie PAC, surtout en ce qui concerne l’intrusion et l’épenthèse interne. Malgré cela, avec un total de 1 179 codages du ‘r’ de *sandhi*, dont 923 sites de liaison, 226 sites d’intrusion et 30 sites d’épenthèse interne, nous avons pu fournir des analyses statistiques solides et révéler des tendances que nous avons mises en perspective grâce à la littérature sur le *NZE* ou aux remarques et aux analyses formulées par Navarro (2013) à partir de deux autres corpus PAC (Lancashire et Boston).

Il ressort de notre description qu’aucun des trois phénomènes traditionnellement documentés et commentés dans la littérature sur le ‘r’ de *sandhi*, à savoir la liaison, l’intrusion et l’épenthèse interne, n’est catégorique chez nos locuteurs. Nous pouvons donc souscrire, au vu de nos résultats, à l’état des lieux proposé par Irwin & Nagy (2010 : 254) à partir de leur enquête menée à Boston : “No speaker was either categorically r-ful or categorically r-less, and thus no social group was categorically r-ful or r-less.” Par là-même, nous voulons faire un lien avec la première partie du présent chapitre et rappeler encore une fois que rhoticité et ‘r’ de *sandhi* sont liés.

De fait, nous avons pu identifier deux locuteurs variablement rhotiques dans la première partie de ce chapitre, et notre deuxième partie nous a permis de confirmer cette observation dans la mesure où ils présentent un taux très élevé de réalisation de la liaison mais un taux très faible de réalisation de l’intrusion par rapport à l’ensemble des locuteurs non-rhotiques stables de notre corpus. Elle nous a également permis de confirmer que BM1 et LB1 en sont à des stades différents de dérhoticisation dans la mesure où LB1 a un taux plus élevé de réalisation de la liaison que BM1 tandis qu’il a un taux de réalisation de l’intrusion

plus faible que BM1. En outre, LB1 réalise des liaisons non-enchaînées qui sont le symptôme d'une rhoticité variable.

Il ressort aussi de notre description que nos locuteurs ne traitent pas tous de la même manière la liaison, l'intrusion et l'épenthèse interne, ce qui suggère que ces trois phénomènes sont bel et bien différents et doivent être traités séparément. Nous reviendrons sur ce point dans la troisième et dernière partie de ce chapitre. Il semblerait que, comme chez les locuteurs de Navarro (2013), il y ait chez nos locuteurs un continuum entre liaison catégorique (89,5 % chez CC1 dans les tâches de lecture) et absence de liaison (16,9 % chez KC1 dans les tâches de lecture), intrusion catégorique (dans les conversations) et absence d'intrusion, et entre épenthèse interne catégorique (AS1) et absence d'épenthèse interne. Malgré ces écarts, chez l'ensemble de nos locuteurs, la liaison est plus réalisée que l'intrusion qui est elle-même plus réalisée que l'épenthèse interne. Nos données font donc apparaître une sorte de hiérarchie dans les phénomènes de 'r' de *sandhi* qui est gouvernée par la liaison et suivie par l'intrusion puis par l'épenthèse interne.

Il ressort enfin qu'un certain nombre de contraintes pèse sur la réalisation du 'r' de *sandhi* dans notre corpus. En premier lieu, le style (le type de tâche) semble jouer un rôle dans la réalisation du 'r' de *sandhi*. De manière générale, la liaison et l'intrusion sont proportionnellement plus réalisées en contexte conversationnel spontané qu'en contexte de lecture à haute voix. Ceci s'explique par le fait que la lecture à haute voix crée plus de pauses et d'hésitations qui contribuent à bloquer le 'r' de *sandhi*. Nous avons d'ailleurs fait une corrélation, que ce soit dans les tâches de lecture ou dans les conversations, entre fluidité phonétique et taux de réalisation du 'r' de *sandhi*. Plus la fluidité est grande, plus le débit est rapide, plus le taux de réalisation du 'r' de *sandhi* est élevé chez nos locuteurs (CC1, MG1). Au contraire, plus la lecture est saccadée, plus le débit de parole est lent dans les conversations, plus le taux de réalisation du 'r' de *sandhi* est faible chez nos locuteurs (SC2, RC3). Il y a malgré tout des exceptions, comme ES1 par exemple, dont nous avons montré qu'elle privilégie dans de nombreux cas une réalisation laryngée pour résoudre le hiatus.

Une autre explication possible est que la présence d'indices orthographiques dans les tâches de lecture, quand bien même elle ne bloque pas l'intrusion, réduit la fréquence de réalisation de ce phénomène. Nous avons en effet mentionné le fait que l'intrusion est un phénomène globalement stigmatisé dans les variétés de l'anglais et connoté négativement socialement si bien que celui-ci sera plus facilement réalisé en contexte conversationnel spontané qu'en contexte contrôlé de lecture à haute voix en présence de l'enquêtrice. D'autre part, nous avons souligné que certains des sites potentiels d'intrusion dans les phrases courtes n'ont déclenché aucune intrusion car une intrusion semble être hautement improbable dans ce contexte, de par la qualité phonétique de la voyelle précédente notamment.

Nous avons constaté que, contrairement à la liaison en français, la liaison non-enchaînée est globalement absente de notre corpus, comme elle l'est dans les autres corpus PAC (PAC Lancashire et PAC Boston notamment). Nous n'avons relevé que 10 occurrences de liaisons non-enchaînées dans notre corpus dont 4 sont le produit du discours de LB1 qui a été identifié comme un locuteur variablement rhotique. Nous pensons que ces 4 occurrences

de liaisons non-enchaînées sont des instances de réalisation d'un /r/ en position de coda de syllabe et non de véritables liaisons.

Nous avons également montré que le poids syllabique des mots impliqués dans les sites potentiels de 'r' de *sandhi* joue un rôle important, c'est-à-dire que le 'r' de *sandhi* est proportionnellement plus réalisé après un mot liaisonnant (M1) monosyllabique qu'après un M1 polysyllabique. Sur la base de ce constat, nous avons pu démontrer que les mots grammaticaux (la plupart du temps monosyllabiques) favorisent significativement la réalisation d'un 'r' de *sandhi*, contrairement aux mots lexicaux. En outre, nous avons mis en évidence le fait que plus une expression est fréquente plus le 'r' de *sandhi* a des chances d'y être réalisé. C'est de cette manière que nous avons expliqué la liaison catégorique dans *for a while* et *far away* dans les phrases courtes. C'est aussi de cette manière que nous expliquons que l'intrusion ne soit jamais réalisée dans le segment *on Crawshaw Avenue* présent dans le texte puisque ce segment est clairement un segment inhabituel.

Enfin, nous avons pu démontrer l'influence de la qualité phonétique de la voyelle précédente sur la réalisation du 'r' de *sandhi* par nos locuteurs. Cette étude a de nouveau montré que liaison, intrusion et épenthèse interne ne se comportent pas de la même façon. Nos données indiquent en effet que schwa est la voyelle qui crée le plus de sites de 'r' de *sandhi* potentiels et l'une des voyelles qui en réalise le plus. La voyelle qui produit le moins de 'r' de *sandhi* est celle de NORTH/FORCE.

Aussi, au terme de notre description de la rhoticité et du 'r' de *sandhi*, il nous semble que nous avons pu lier nos résultats à ceux présentés dans d'autres travaux à partir d'autres enquêtes de terrain et qu'il en ressort que la rhoticité et le 'r' de *sandhi* se comportent dans notre corpus comme dans d'autres corpus de l'anglais dans le monde, à quelques nuances près. Cela signifie que la rhoticité et le 'r' de *sandhi* peuvent être traités d'une seule et même manière pour l'ensemble des variétés de l'anglais si le traitement théorique qui en est fait admet la variation et le fait que le changement, et par exemple la modification d'un environnement phonétique (vocalique en l'occurrence), peut rendre un environnement éligible à l'apparition d'un phénomène et à l'application d'une règle phonologique. Dans la mesure où nos observations montrent que ni la liaison ni l'intrusion ne sont des phénomènes simples, catégoriques et immuables, il nous semble crucial d'utiliser notre description pour réfléchir aux analyses phonologiques qui sont faites de ces phénomènes.

Qui plus est, au terme de notre description, il nous reste de nombreuses questions en suspens, à commencer tout simplement par déterminer pourquoi la liaison, l'intrusion et l'épenthèse interne ne se comportent pas de la même façon. Il nous semble que seule la théorie phonologique est capable de nous fournir les réponses et les éléments dont nous avons besoin pour véritablement rendre compte de ce qui se passe au niveau de la rhoticité et du 'r' de *sandhi* dans notre corpus, et *a fortiori* dans les variétés de l'anglais. Il apparaît finalement que nos analyses, nos observations, aussi poussées soient-elles, ne nous disent pas ce qu'est un /r/, comment la rhoticité et les phénomènes qui y sont liés ont évolué et ce qui se passe lorsqu'un [r] est réalisé entre deux segments vocaliques. C'est grâce à ce traitement phonologique que nous pourrions finalement décider de quelle manière nous souhaitons parler de la rhoticité et du 'r' de *sandhi* puisque, pour l'instant, nous avons souhaité rester aussi



neutre que possible et avons fait référence aux travaux de chercheurs qui parlent de ces phénomènes d'une multitude de façons : 'r' de sandhi, /r/ de sandhi, [r] intrusif et variable (R), pour n'en citer que quelques uns.

### 7.3 Classement phonologique de /r/ et interprétation théorique du 'r' de sandhi

Nous l'avons expliqué en préambule de ce chapitre (voir 7.1.1), il existe une diversité de réalisations phonétiques possibles de /r/ dans les langues de monde et, *a fortiori*, dans les variétés de l'anglais. Toutefois, comme nous l'avons souligné aussi, les réalisations phonétiques de /r/ sont allophoniques dans les variétés de l'anglais si bien que, même si deux locuteurs de deux variétés différentes parlent ensemble et ont deux réalisations distinctes de /r/, celles-ci ne menaceront que très rarement l'intercompréhension entre ces deux locuteurs. La question se pose donc de savoir si, au-delà des réalisations phonétiques diverses, le /r/ peut être défini et représenté par la phonologie théorique de manière identique pour l'ensemble des variétés de l'anglais, et si au segment /r/ peuvent être associés une ou plusieurs caractéristiques stables. Nous pouvons reformuler ces questions de la façon suivante : les rhotiques constituent-elles une classe phonologique naturelle à laquelle sont associées des propriétés communes ? Et quels sont les traits qui ont été attribués à /r/ dans les différents cadres phonologiques qui se sont intéressés à ce phonème particulier de l'anglais ?

Dans cette troisième et dernière partie, nous allons synthétiser les traitements qui ont été faits de /r/ en anglais, notamment dans le cadre de *SPE* (Chomsky & Halle 1968) et de la Phonologie Générative post-*SPE* grâce à des traits binaires, mais aussi dans d'autres cadres comme celui de la Phonologie de Gouvernement grâce à des primitives unaires. Nous mettrons ces traitements théoriques et ces modélisations en perspective grâce aux observations que nous avons pu faire à partir de notre corpus de données authentiques et récentes sur l'anglais néo-zélandais. Nous signalons d'ores et déjà que la rhoticité et le 'r' de *sandhi* ne constituant qu'un des phénomènes que nous étudions dans la présente thèse, nous ne pouvons présenter une analyse théorique aussi exhaustive que Navarro (2013) par exemple. C'est pourquoi nous renverrons, le cas échéant, à ses travaux.

Nous nous intéresserons ensuite à l'évolution historique de /r/ dans la mesure où de nombreux traitements théoriques prennent en compte cette évolution pour expliquer ce qui se passe dans les différentes variétés de l'anglais dans le monde. En outre, cela nous offrira une transition vers l'analyse et l'interprétation du phénomène de 'r' de *sandhi* en anglais qui est, lui aussi, analysé dans le cadre de différentes écoles phonologiques et souvent mis en perspective grâce à l'histoire et à l'évolution de /r/, comme nous l'avons vu à partir des travaux de Sudbury et Hay (2002) et Hay et Sudbury (2005) en *NZE*. Comme le résumait Hay et Maclagan (2010 : 41) : "Most theories analyse linking /r/ and intrusive /r/ as synchronically identical – differing only in historical status (intrusive /r/ arose later than

linking /r/), and orthographic form.” Nous verrons ce qu’il en est à partir des observations que nous avons faites de notre corpus néo-zélandais.

Comme nous l’avons signalé dans l’introduction de ce chapitre, les questions de la rhoticité et du ‘r’ de *sandhi* ne constituant qu’un des phénomènes que nous proposons d’étudier dans la présente thèse, nous n’avons pas pour ambition de faire un compte-rendu exhaustif de la littérature qui traite théoriquement de /r/ et des phénomènes de ‘r’ de *sandhi*. Nous ne développerons par conséquent que les interprétations et les modélisations majeures qui ont été défendues dans la littérature. Nous tenterons en revanche de les mettre en perspective, c’est-à-dire de les confirmer ou de les infirmer, à partir des observations que nous avons présentées précédemment.

### **7.3.1 Les rhotiques dans les théories phonologiques**

La question que se sont posés les phonologues, et *a fortiori* les différentes écoles phonologiques, est de savoir s’il existe des propriétés stables qui permettent d’unifier les rhotiques au-delà de la diversité des réalisations phonétiques de /r/ dans les différentes langues du monde, et notamment dans les différentes variétés de l’anglais. Il s’agit donc pour la théorie phonologique de parvenir à fournir une définition unifiée et solide de la classe des rhotiques.

#### **7.3.1.1 Des propriétés phonéico-articulatoires communes à toutes les rhotiques ?**

Pour relever ce défi, les précurseurs des systèmes de traits phonologiques se sont fondés sur une description de plus en plus pointue des caractéristiques des rhotiques à partir des données observées dans plusieurs langues du monde. C’est l’approche que nous avons nous-mêmes choisi d’adopter, c’est-à-dire de partir d’un état des lieux, d’une description aussi fine que possible, pour fournir ensuite des analyses et des interprétations pertinentes sur les phénomènes observés. Dans ces descriptions pointe déjà l’existence de traits communs et distinctifs, de propriétés partagées qui dessinent les frontières de catégories de sons différentes.

Ladefoged et Maddieson (1996 : 216) ont par exemple mis en avant une analyse selon laquelle les rhotiques ont un point commun de nature acoustique. Ce point commun est observable dans les spectrogrammes correspondant à la production de rhotiques : une valeur de F3 (troisième formant) relativement basse. C’est le cas des rhotiques attestées en anglais, comme l’approximante [ɹ] ou la vibrante [r]. D’après Catford (2001), les valeurs moyennes de F3 pour le [ɹ] en anglais se situent entre 1600 Hz et 1900 Hz.

Cependant, une valeur basse de F3 ne peut être retenue comme propriété commune à toutes les rhotiques dans la mesure où une extraction systématique des F3 des rhotiques réalisées dans les différentes langues du monde révèle qu’en français, en allemand et en suédois par exemple, les rhotiques ont une valeur élevée de F3 qui se situe au-dessus de 2500

Hz. Magnusson (2007 : 1194) suggère que l'abaissement de F3, et par conséquent sa proximité de F2, pourrait être une caractéristique d'une des rhotiques, à savoir l'approximante [ɹ], qui est la réalisation majoritaire dans les variétés de l'anglais (voir 7.1.1). Cette propriété découlerait de la constriction pharyngale typique de cette réalisation. Dès lors, une valeur basse de F3 serait une particularité d'une réalisation spécifique et non une propriété stable partagée par toutes les rhotiques. Le facteur d'unification des rhotiques ne serait donc pas à chercher du côté de la phonétique acoustique.

D'autres auteurs (Lindau 1985 ; Walsh-Dickey 1997 ; Magnusson 2007) ont quant à eux cherché à faire émerger les propriétés communes aux différentes sous-classes de rhotiques (vibrantes, approximantes, battues), et non plus aux rhotiques dans leur ensemble. Ils ont ainsi mis en évidence l'existence d'airs de famille (*family resemblances*) entre ces différentes sous-classes. Navarro (2013 : 21) synthétise le modèle proposé par Lindau (1985) de la façon suivante :

« Ainsi chaque sous-classe est reliée à au moins une autre sous-classe par un réseau de propriétés partagées. Lindau (1985) propose un modèle dans lequel les différentes variantes phonétiques du /r/ sont liées les unes aux autres (mais non-unifiées) par une chaîne de paramètres phonétiques d'association. Ainsi, les vibrantes et les battues sont reliées par un paramètre de *durée d'occlusion*, alors que les vibrantes et les approximantes sont liées par la présence de *fréquences formantiques*. De fait, les battues et les approximantes sont également liées au travers de leur relation commune avec les vibrantes. »

Ce modèle est différent et novateur en ce sens qu'il postule l'existence d'un véritable réseau de propriétés, de relations paramétriques entre les différentes rhotiques, et qu'il les représente de manière concrète, comme le montre la figure ci-après (voir figure 40).

Les paramètres phonétiques qui associent les différentes rhotiques (a-1 à a-5 dans la figure ci-avant) dans ce modèle sont définis de la manière suivante :

- a-1 correspond à un mode d'articulation vibrant ;
- a-2 correspond à la durée d'occlusion (répétée dans le cas d'une vibrante) ;
- a-3 correspond à la présence d'une structure formantique (sonorité) ;
- a-4 correspond à la présence de bruit dans le signal (énergie apériodique) ;
- a-5 correspond à une même distribution de l'énergie spectrale (même lieu d'articulation).

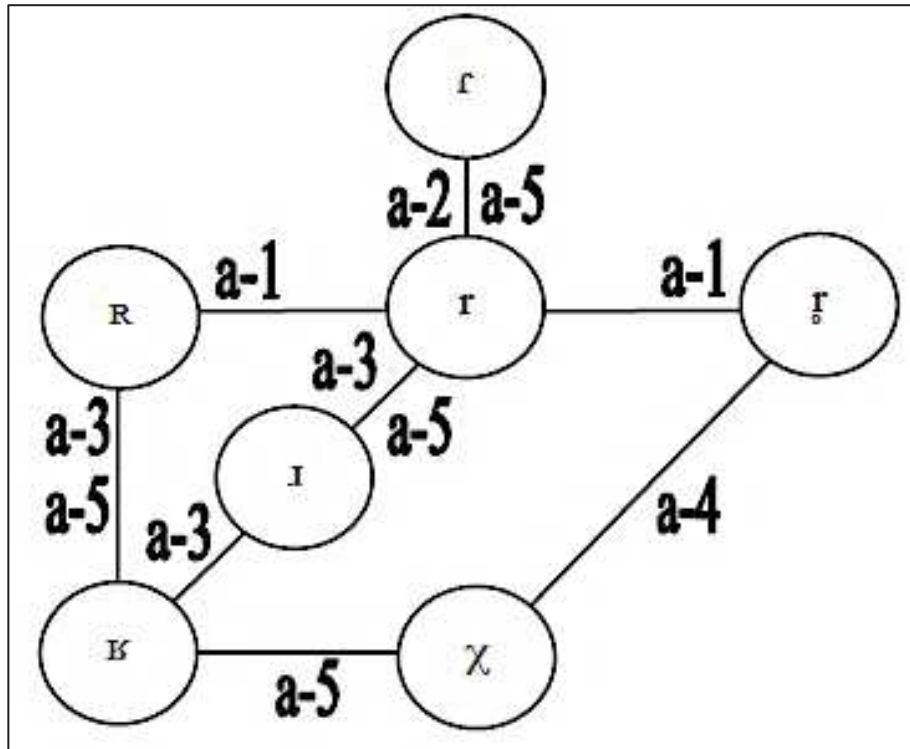


Figure 40 : modèle de relations paramétriques des rhotiques (Lindau, 1985 : 167)

Pour Magnusson (2007), ce modèle est incomplet dans la mesure où il n'inclut aucune référence à la dimension laryngo-pharyngienne alors même que, selon lui, celle-ci permettrait de tisser des liens supplémentaires entre les rhotiques. Aussi, il propose un modèle différent qui comprend un tractus vocal oral (*OVT*) et un tractus vocal laryngo-pharyngien (*LPVT*). Navarro (2013 : 22-23) résume ainsi la contribution de Magnusson :

« Contrairement au modèle de Lindau (1985), celui de Magnusson (2007 : 1195) organise les segments en fonction du lieu d'articulation (suivant l'habituelle coupe mi-sagittale qui représente les organes de la parole, les labiales étant sur la gauche et les uvulaires sur la droite), et du degré de constriction (selon un axe vertical au sommet duquel sont représentées les vibrantes et les battues et au pied duquel on trouve les voyelles rhoticisées). »

La figure ci-après (voir figure 41) présente le modèle de Magnusson (2007).

Ces modèles permettent de donner une image globale des rhotiques et de les organiser en fonction de leurs propriétés articulatoires, mais ils ne parviennent pas à dépasser la dimension arbitraire de la classification des rhotiques dans la mesure où toutes les catégories phonétiques peuvent potentiellement être reliées entre elles et organisées en réseau de la manière dont le sont les rhotiques dans les deux modèles que nous venons de présenter. Cela confirme à nouveau que le facteur d'unification des rhotiques ne semble pas pouvoir venir de

la phonétique acoustique. Il serait donc à chercher du côté de la phonologie, seule capable de rendre compte du comportement phonologique de /r/, de déterminer les caractéristiques de l'ensemble des segments rhotiques des langues du monde et de représenter leur fonctionnement.

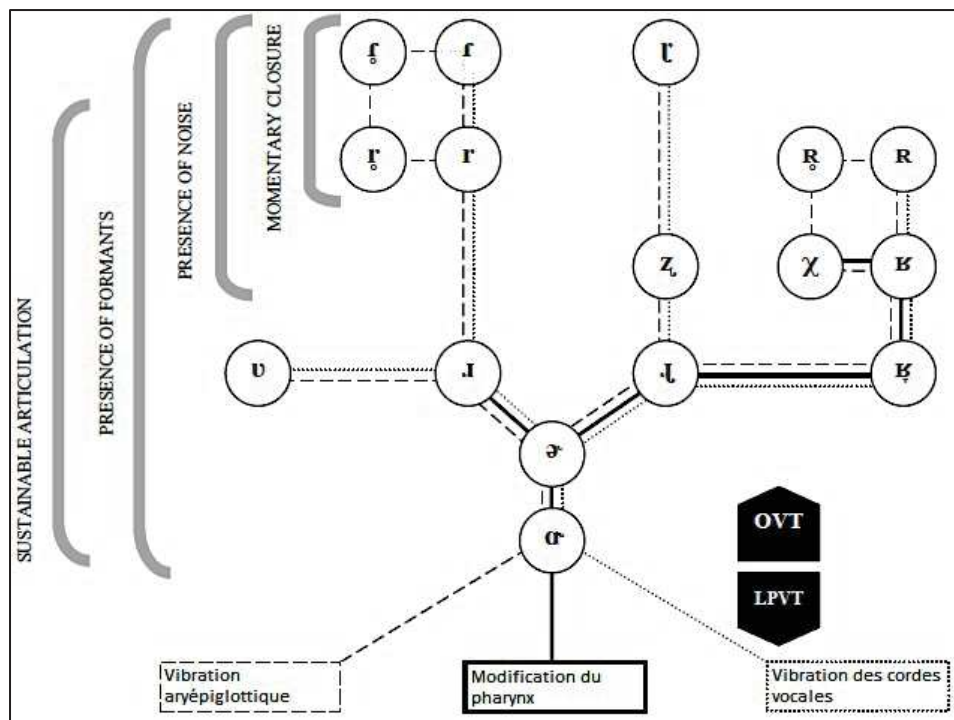


Figure 41 : modèle d'interrelations entre les rhotiques selon Magnusson (2007)

### 7.3.1.2 Les travaux fondateurs sur l'étude du comportement phonologique de /r/

S'il est vrai que le /r/ peut avoir une variété de réalisations phonétiques possibles dans les différentes langues du monde, qu'il s'avère extrêmement compliqué d'unifier comme nous avons déjà pu nous en rendre compte, son comportement phonologique semble au contraire stable dans les différentes langues du monde. Cela a permis par exemple à Wiese (2001 : 340) de formuler les généralisations suivantes :

- les rhotiques occupent une position adjacente aux voyelles dans la structure syllabique si bien que, phonotactiquement parlant, leur contexte d'apparition au sein de la syllabe peut être schématisé de la façon suivante : CrVrC ;
- /r/ peut être syllabique, dans les langues qui autorisent les consonnes syllabiques ;
- une consonne rhotique alternera souvent synchroniquement et/ou diachroniquement avec un autre type de rhotique (nous y reviendrons notamment dans la prochaine section consacrée à l'histoire et à l'évolution historique de /r/) ;
- si une rhotique alterne avec une autre consonne rhotique en termes de constriction, son comportement phonotactique ne change pas.

Nous tenons à préciser que ces généralisations s'appliquent à /r/ quelle que soit sa réalisation. Ce sont donc bien des généralisations qui découlent de l'observation du comportement phonologique de toutes les rhotiques dans plusieurs langues du monde. Derrière ces généralisations se dessine l'une des notions clés de la phonologie du XX<sup>e</sup> siècle, à savoir la notion de trait distinctif qui permet de regrouper des sons qui partagent une ou plusieurs propriétés communes.

Certains travaux fondateurs ont tenté, à partir de là, de poser les paramètres permettant de faire l'inventaire des sons utilisés dans les différentes langues du monde. Le système alphabétique de Jespersen (1889) permet par exemple de combiner un certain nombre de symboles correspondant à des propriétés infrasegmentales pour transcrire aussi finement que possible les sons du langage. Au sein de ce système, chaque son correspond à une formule qui représente l'implication de chaque articulateur dans sa production (position de la langue, des lèvres, vibration des cordes vocales). Pour l'anglais, nous souhaitons citer ici la synthèse qu'offre Navarro (2013 : 28) de la représentation qui est faite de /r/ dans le système de Jespersen :

« Jespersen propose une représentation du [r] de l'anglais dont le trait principal est  $\beta 2^f$  (1889 : 64), c'est-à-dire que la lame de la langue ( $\beta$ ) approche des alvéoles ( $^f$ ) d'une distance de 2, formant une « consonne ouverte » de type spirante (1889 : 16). La représentation complète de [r] intègre d'autres traits :  $\alpha 5^b \beta 2^f \gamma > 3^h$  [?]  $\delta 0 \epsilon 1$  (p. 65). On retrouve une indication de l'arrondissement des lèvres ( $\alpha 5^b$ ), souvent mentionné dans les ouvrages descriptifs (Cruttenden 2008 : 221, Staun 2010 : 106), ainsi que la non-nasalité ( $\delta 0$ ) et le voisement ( $\epsilon 1$ ). La caractéristique  $\gamma > 3^h$  signale que la partie dorsale de la langue occupe une position relativement haute, ce qui pourrait être interprété comme le mouvement dorsal impliqué dans la production de [r]. »

L'API (Association Phonétique Internationale ou *IPA* en anglais) fournit, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un cadre descriptif universel dont les phonologues se servent encore aujourd'hui pour faire l'inventaire des sons des différentes langues et variétés des langues dans le monde. Nous avons d'ailleurs présenté un tableau regroupant l'ensemble des symboles de l'API dans les pages liminaires à la présente thèse, et plus précisément dans les conventions utilisées pour nos travaux. À la base de ce cadre, on trouve les phonèmes, représentés par un ensemble de symboles alphabétiques latins, ainsi que des symboles diacritiques combinables aux symboles alphabétiques permettant d'aboutir à la description la plus fine possible des sons. En ce qui concerne les phonèmes consonantiques, ils sont classés dans un tableau selon leur mode d'articulation (plosive, nasale, vibrante, battue, fricative, fricative latérale, approximante, approximante latérale) et leur lieu d'articulation (bilabiale, labiodentale, dentale, alvéolaire, post-alvéolaire, rétroflexe, palatale, vélaire, uvulaire, pharyngale, glottale). Lorsque les phonèmes consonantiques constituent des paires, par exemple les plosives bilabiales /p/ et /b/, ceux-ci sont classés en fonction du voisement si bien que la consonne qui apparaît à droite est toujours la consonne voisée, en l'occurrence /b/. Pour les



phonèmes vocaliques, le système est différent et repose sur une représentation « à plat » de la cavité buccale qui oppose une dimension horizontale (avant, centre, arrière) et une dimension verticale (fermée, mi-fermée, mi-ouverte, ouverte). À cela s'ajoute la forme des lèvres, si bien que lorsque les phonèmes vocaliques forment des paires, comme les voyelles hautes antérieures /i/ et /y/, la voyelle qui apparaît à droite est toujours une voyelle arrondie, en l'occurrence /y/.

Au sein de ce système de représentation, la place des rhotiques a évolué au cours de l'histoire de l'API, ce qui suggère à nouveau que le traitement de ces sons est problématique pour la phonologie. De fait, dans la première version de l'API, en 1887, le tableau des phonèmes consonantiques n'intégrait que deux symboles catégorisés comme « rhotiques », à savoir /r/ et /ʀ/ correspondant aux segments vibrants alvéolaire et uvulaire respectivement. Par la suite, la catégorie « rhotique » disparaît et dans la version de 1932 du tableau de l'API le mode articulaire « battue », qui inclut la battue [r] et sa version rétroflexe [ɽ] ainsi qu'une battue uvulaire [ʀ], fait son apparition. Dans l'une des versions les plus récentes de l'API (2005), les rhotiques sont classées selon 4 modes d'articulation différents (vibrante, battue, approximante et fricative) et 3 lieux d'articulation distincts (alvéolaire, post-alvéolaire et uvulaire). Avec la perte de la catégorie « rhotique », l'unification de ces consonnes a disparu également. Reste toujours l'idée que ces consonnes ont sans doute des caractéristiques communes au-delà de leurs réalisations différentes.

Il faut attendre les travaux des membres du Cercle Linguistique de Prague, à commencer par l'ouvrage posthume de Troubetzkoy (*Grundzüge der Phonologie*, 1939), pour qu'émergent des représentations des systèmes phonologiques des langues du monde en termes d'oppositions. À la base de ces représentations, on ne trouve plus strictement le phonème ou le diacritique mais un ensemble de traits distinctifs qui créent des oppositions stables et pertinentes.

Troubetzkoy pose par exemple que si deux phonèmes consonantiques, et seulement ces deux phonèmes, partagent un ensemble de traits, nous avons affaire à une opposition appelée « bilatérale ». Ainsi, en anglais, /k/ et /g/ forment une opposition bilatérale dans la mesure où ce sont les deux seuls phonèmes qui partagent les traits [vélaire, plosif]. De la même façon, Troubetzkoy pose que si plusieurs phonèmes (plus de deux donc) partagent un ensemble de traits, nous avons affaire à une opposition dite « multilatérale ». Et si une opposition bilatérale peut caractériser plusieurs paires de phonèmes, nous avons affaire à une opposition dite « proportionnelle ».

En ce qui concerne les phonèmes vocaliques, les oppositions sont différentes : elles peuvent être binaires ou graduelles. Ainsi, dans la terminologie de Troubetzkoy, les voyelles de l'anglais /i, ε, a/ s'opposant par leur degré d'ouverture respectif (fermée, mi-ouverte, ouverte), il est possible de poser qu'elles forment une opposition graduelle. Au sein des oppositions binaires, Troubetzkoy distingue les oppositions privatives (un phonème possède un trait que l'autre n'a pas) des oppositions équipollentes (chaque phonème possède un trait distinct). Dans les oppositions privatives, le phonème qui possède le trait distinctif est dit « marqué » tandis que celui qui ne le possède pas est dit « non-marqué ». Nous aurons l'occasion de revenir sur cette notion de marque dans les prochains chapitres.

Dans ce système de représentation, /r/ peut s'opposer à d'autres phonèmes dans des oppositions bilatérales privatives, par exemple avec /l/ où /l/ possède le trait distinctif de latéralité tandis que /r/ ne le possède pas. Dans cette opposition, /r/ est non-marqué tandis que /l/ est marqué.

Pour Jakobson, également membre du Cercle Linguistique de Prague, le phonème n'est pas non plus l'unité pertinente dans l'analyse phonologique. Pour lui, ce sont bel et bien les traits distinctifs qui permettent de reconstruire et, *a fortiori*, de comprendre les systèmes phonologiques des langues du monde (Jakobson *et al.* 1952 : 3). Son système de représentation, même s'il repose sur la même intuition et le même principe que celui de Troubetzkoy, est différent en ce sens qu'il assigne de manière systématique les valeurs + ou – aux traits. Son système ne pose donc que la présence ou l'absence d'un trait dans une paire de sons, ou alors la présence d'un trait et la présence d'un trait contraire dans une paire de sons. À partir de cette grande base de traits universaux, chaque langue du monde tire son système particulier. Chez Jakobson, les oppositions deviennent de fait exclusivement binaires.

Pour ce qui est de /r/, Jakobson, Fant et Halle (1952 : 19) doivent eux aussi définir des traits distinctifs stables malgré des formes de surface variées. Ils posent par conséquent que /r/ est une consonne liquide qui possède à la fois les traits [+vocalique] et [+consonantique]. Dans ce système, les latérales et les rhotiques, qui sont toutes des consonnes liquides, sont distinguées grâce au trait [+/- discontinu]. L'approximante de l'anglais ([ɹ]) est décrite comme une voyelle non-syllabique si bien qu'elle ne possède pas le trait [+consonantique] contrairement à d'autres rhotiques comme [r] et [ʀ]. Elle est également décrite comme un allophone [-syllabique] de /ə/. Nous allons revenir sur ce point car Jakobson *et al.* sont les premiers à poser cette similitude entre [ɹ] et [ə] qui sera par la suite reprise et développée par d'autres auteurs comme McMahon *et al.* (1994), Broadbent (1999), Giegerich (1999) ou Heselwood (2006). Ce système de représentation a toutefois des limites. En premier lieu, il ne rend pas compte de toutes les rhotiques observables dans les langues du monde, et par exemple de la fricative [ʁ] du français. De plus, ce système ne postule pas d'opposition de traits entre [ɹ] et [ə] et ne rend donc pas compte de l'élément coronal présent dans l'approximante de l'anglais.

### 7.3.1.3 Le traitement de /r/ dans la Phonologie Générative

Nous l'avons vu, avant l'avènement de la Phonologie Générative avec l'œuvre monumentale de Chomsky et Halle (*The Sound Pattern of English*, 1968), des travaux majeurs se sont intéressés aux sons des langues du monde en général et aux rhotiques en particulier, notamment en anglais. Le traitement qui est fait de /r/ dans ces travaux se fonde souvent sur une analyse acoustico-perceptive des propriétés de /r/ ou sur une définition acoustico-perceptive de traits distinctifs permettant de rendre compte des rhotiques dans les différentes langues du monde, et en anglais notamment. Toutefois, aucun de ces travaux ne parvient véritablement à dépasser la multiplicité des réalisations de surface des rhotiques pour regrouper ces sons à l'aide d'un ensemble de traits distinctifs stables. Les modélisations que

nous avons synthétisées jusqu'à maintenant parviennent à rendre compte de façon satisfaisante de certaines réalisations de /r/ mais pas de l'ensemble des rhotiques. En ce sens, ces modélisations ne recouvrent pas les généralisations qui peuvent être faites à partir de l'observation du comportement phonologique de /r/ dans les différentes langues du monde (voir 7.3.1.2).

Aussi, les traits proposés au sein de la Phonologie Générative, et notamment dans le cadre de *SPE*, s'inspirent-ils des travaux antérieurs, et par exemple du système élaboré par Jakobson, mais leurs corrélats physiques sont redéfinis en termes articulatoires. Ce système repose donc sur la relation entre un niveau sous-jacent (phonémique), où sont codées des oppositions binaires, et un niveau de surface (phonétique), où les oppositions binaires peuvent devenir scalaires. Navarro (2013 : 34) prend l'exemple de la voyelle /æ/ de l'anglais qui est décrite dans ce cadre comme [-nasal] mais qui pourra, selon les locuteurs, recevoir un certain degré de nasalisation lorsqu'elle précède une consonne [+nasal]. Nous avons nous-même fait référence à ce genre de processus et de règle au chapitre 3 de notre thèse (voir 3.1.2.1) en ce qui concerne la longueur des voyelles dans les variétés de l'anglais.

Les traits binaires proposés par Chomsky et Halle (1968) s'organisent en plusieurs catégories que nous présentons brièvement ici :

- les traits qui définissent les classes majeures de sons (*major class features*) : [+/-sonant], [+/-vocalique], [+/-consonantique] ;
- les traits dits « de cavité » (*cavity features*) qui définissent la configuration des résonateurs : [+/-coronal], [+/-antérieur], [+/-haut], [+/-bas], [+/-arrière], [+/-arrondi], [+/-réparti], [+/-couvert], [+/-nasal], [+/-latéral] ;
- les traits de mode articulatoire (*manner of articulation features*) : [+/-continu], [+/-relâchement instantané], [+/-suction], [+/-pression], [+/-tendu], [+/-occlusion glottale] ;
- et enfin les traits dits « de source » (*source features*), [+/-pression infra-glottale accrue], [+/-voisé], [+/-strident].

Cette liste est complétée par des traits prosodiques qui permettent de rendre compte de contrastes de longueur ainsi que de contrastes accentuels et intonatifs. Il apparaît à partir de cette liste de traits que le cadre proposé par *SPE* doit pouvoir rendre compte de tous les systèmes phonologiques des langues du monde. En cela, l'ambition de *SPE* est de parvenir à relier la phonologie à la substance phonique du langage. Dans ce système, chaque phonème reçoit une valeur + ou – pour chaque trait, comme c'était déjà le cas dans le système de Jakobson.

Pour ce qui est de /r/, Chomsky et Halle le classent dans la catégorie des consonnes liquides qui sont caractérisées par le trait [+sonant], comme les voyelles, les glissantes et les consonnes nasales. Ceci s'explique par le fait que, comme ces autres phonèmes, les rhotiques sont réalisées avec un degré de constriction réduit qui produit un voisement naturel. Nous retrouvons donc dans cette catégorisation des éléments que nous avons déjà mentionnés dans le cadre d'autres modélisations de /r/. Et, comme ces autres systèmes, *SPE* se heurte à l'impossibilité de spécifier plus profondément les traits caractéristiques des rhotiques, si bien

que certains auteurs, comme Lindau (1985) et Hall (1997 : 107), ont défendu la création et le recours à un trait spécifique [+/-rhotique]. Cette solution permettrait certes d'unifier toutes les rhotiques mais n'offrirait guère de solution aux problèmes fondamentaux qui sont que certaines rhotiques peuvent être caractérisées par des traits contraires, comme les approximantes et les vibrantes qui sont [+continu] tandis que les battues sont [-continu] par exemple (Durand 1990 : 52).

#### 7.3.1.4 Le traitement de /r/ en Géométrie des Traits

Si la Phonologie Générative n'a pas réussi à définir de façon complètement satisfaisante les rhotiques des différentes langues du monde, et de l'anglais notamment, malgré l'héritage théorique dont elle a bénéficié pour fonder une matrice bidimensionnelle, c'est que ce modèle de représentation n'est pas le bon et doit être abandonné. C'est ce que des phonologues incontournables du XX<sup>e</sup> siècle (Clements 1985, 1991 ; McCarthy 1988 par exemple) ont postulé pour proposer de nouveaux modèles de représentation intégrant plusieurs dimensions organisées hiérarchiquement, et non plus seulement deux.

Ces systèmes se fondent sur une structure en arborescence au sommet de laquelle se trouve le « nœud racine » duquel pendent deux groupements principaux, à savoir un nœud dit « laryngal » et un nœud appelé « supra-laryngal » (voir figure 42 ci-après). Ce nœud supra-laryngal décrit la configuration des articulateurs qui sont situés au-dessus de la glotte. Et de ce dernier pendent le nœud de mode (traits [+/-sonant] et [+/-nasal]) et le nœud de lieu (traits de cavité hérités de *SPE*). Avec cette description, on réalise que de nombreux éléments déjà mis en place dans d'autres cadres par d'autres phonologues, et notamment *SPE*, se retrouvent dans ce modèle. Néanmoins, l'apport fondamental de ce modèle est la notion de hiérarchie qui permet d'organiser les traits, et ce au sein même des différents nœuds, comme le nœud de lieu (*place node*) par exemple. Il est ainsi possible de rendre compte de quantité de phénomènes récurrents dans les langues du monde, et par exemple des phénomènes d'assimilation de lieu (voir Navarro, 2013 : 39).

Grâce à ce cadre, Walsh-Dickey (1997) a pu proposer un traitement qui unifie les rhotiques sous un même lieu d'articulation. Nous pouvons le voir dans les arborescences ci-après (figure 43) qui représentent respectivement les rhotiques coronales (à gauche) et les rhotiques uvulaires (à droite).

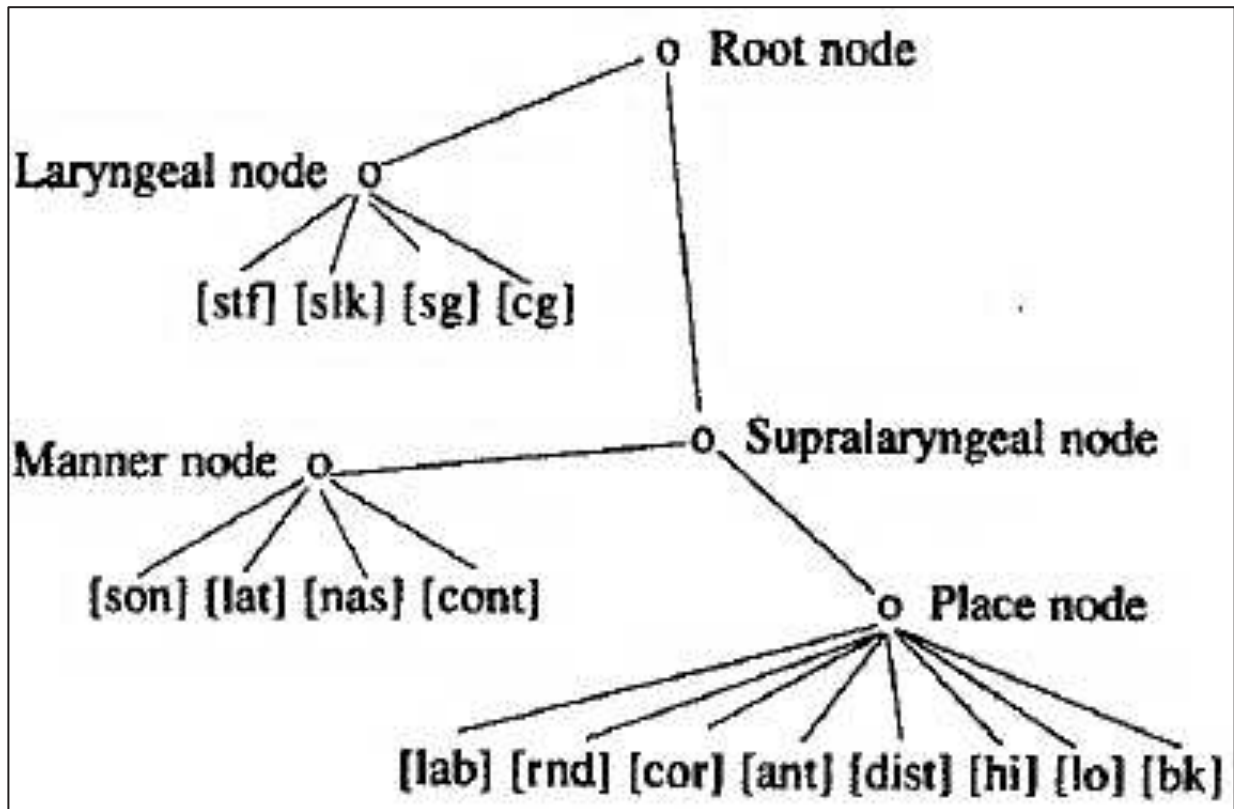


Figure 42 : organisation géométrique des traits distinctifs (McCarthy 1988 : 89)

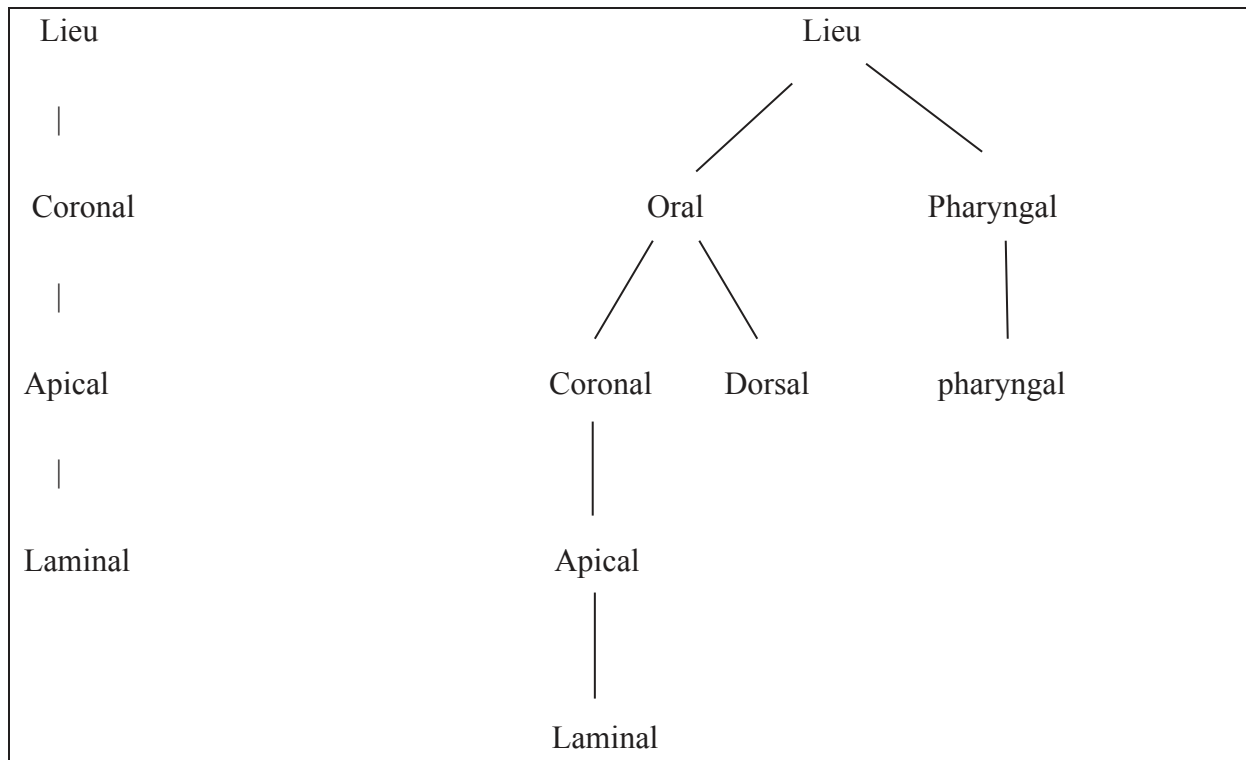


Figure 43 : arborescences représentant les rhotiques coronales et uvulaires (Walsh-Dickey 1997)

Ce type de représentation se heurte néanmoins à des problèmes majeurs, à commencer par la présence dans la représentation des rhotiques coronales de traits contradictoires, à savoir [apical] et [laminal]. Ces traits impliquent que l'obstruction est produite grâce à la pointe de la langue et grâce à la lame de la langue simultanément, pour ainsi dire. Or, ce type de production est impossible et poser ce type de représentation apparaît alors incohérent. Qui plus est, Navarro (2013 : 43) soulève une objection majeure à la représentation des rhotiques uvulaires cette fois : « La représentation [...] illustre l'empilement d'un grand nombre de traits de lieu, et spécifie un geste coronal pour les rhotiques uvulaires, en l'absence de tout indice articulatoire d'un tel geste. Walsh-Dickey (1997 : 98) reconnaît qu'il n'existe aucune preuve de la présence d'un nœud laminal secondaire dans les rhotiques uvulaires. » Aussi, bien que cette représentation permette d'unifier les rhotiques sous un même lieu d'articulation, elle semble s'écarter dangereusement d'un principe fondamental de la théorie phonologique qui veut qu'un lien étroit subsiste entre la représentation phonologique et la substance phonique du langage.

### 7.3.1.5 Le traitement de /r/ grâce à des primitives unaires

La Phonologie de Dépendance (*Dependency Phonology, DP*) fondée par John Anderson (Anderson & Jones 1974, 1977 ; Anderson & Durand 1987 ; Anderson & Ewen 1987) est un modèle théorique qui a pensé la notion de hiérarchie entre les traits distinctifs. Elle exprime les propriétés internes aux segments ainsi que les relations entre différents segments grâce exclusivement à des relations de dépendance. Ce modèle repose sur une dichotomie essentielle entre d'un côté le geste dit « catégoriel », qui spécifie notamment la classe majeure de son à laquelle appartient un segment (voyelle, plosive sonore, fricative sourde), et de l'autre le geste dit « articulatoire » qui fait référence aux notions de hauteur, de lieu d'articulation et d'arrondissement. En *DP*, les traits sont donc organisés et regroupés pour permettre une meilleure représentation des processus à l'œuvre dans les différents systèmes phonologiques des langues parlées dans le monde (voir Durand 2005b).

En outre, en *DP*, deux composants traitent l'information du geste catégoriel. Le composant |V| correspond aux voyelles dans la mesure où il repose sur la périodicité et sur la présence d'une structure formantique bien définie. Le composant |C| implique quant à lui une réduction de l'énergie périodique et correspond donc plutôt aux consonnes. Anderson lui-même (2002 : 12) souligne la parenté de ces composants avec les traits [+/- vocalique] et [+/- consonantique] introduits par Jakobson, Fant et Halle (1952). Toutefois, en *DP*, un trait ne peut qu'être présent ou absent, il ne comporte pas de dimension positive ou négative comme en Phonologie Générative classique.

Une des notations utilisées dans ce modèle consiste à recourir à des parenthèses bouclées <{}> pour définir des groupements de traits (appelés « composants » ou « éléments »), ainsi qu'à la virgule <,> et au point-virgule <,> qui indiquent respectivement la coprésence de deux éléments ou la réaction (la domination) du premier élément par le second. En *DP*, les liquides peuvent par conséquent être représentées {V;{V , C}} et les voyelles {V}.



Dans ce système, plus les représentations sont complexes, plus le segment correspondant est marqué.

En ce qui concerne le geste articulatoire, la *DP* utilise des éléments dont les corrélats acoustiques définissent phonétiquement les segments. Ceux-ci sont utilisés pour représenter les voyelles mais aussi les consonnes. Nous les présentons ci-dessous (voir tableau 53).

Élément	Corrélat acoustique
I	Aigu (palatalité)
A	Compact (ouverture maximale)
U	Grave (arrondissement)
@	Réduction d'énergie (centralité)

Tableau 53 : éléments du geste articulatoire en *DP* et leurs corrélats acoustiques

Les trois premiers éléments de ce tableau sont utilisés dans la plupart des cadres théoriques unaires (Phonologie de Particules, Schane 1984 ; Phonologie de Gouvernement, Kaye, Lowenstamm & Vergnaud 1985, 1990) pour rendre compte des voyelles et des consonnes des différentes langues du monde. Grâce à ces éléments, certains de ces cadres ont pu fournir des représentations de /ɾ/ en anglais, c'est pourquoi nous allons synthétiser ici leurs travaux. Ces cadres théoriques ont donc en commun de rejeter les traits distinctifs binaires et de se fonder sur des éléments, ou des primitives unaires, c'est-à-dire sur des traits strictement monovalents.

Toutefois, si l'on distingue *DP* et Phonologie de Gouvernement (*Government Phonology, GP*), c'est parce que les traits utilisés dans ces deux cadres théoriques sont différents. En effet, en *DP*, comme nous venons de le voir, les traits ne sont interprétables qu'en combinaison, c'est-à-dire que les segments du geste articulatoire se combinent aux composants du geste catégoriel. Au contraire, en *GP*, les traits sont interprétables phonétiquement de manière individuelle et n'ont pas besoin d'être combinés pour rendre compte d'un son. C'est ce qui est appelé l'Hypothèse d'Interprétation Autonome (*Autonomous Interpretation Hypothesis*).

Dans les cadres unaires, on trouve les trois éléments que nous avons présentés précédemment ainsi que des éléments additionnels, comme un élément de tension (ARL, avancement de la racine de la langue) qui équivaut au trait classique [+/- tendu] (voir chapitres 3 et 4) et un élément de neutralité ou de centralité qu'Harris (1994) note |@|. Ces éléments peuvent être ensuite combinés de différentes façons afin de rendre compte des systèmes phonologiques des différentes langues du monde, et en particulier des différents systèmes vocaliques. Ainsi, les éléments |ARL| et |@| permettent de représenter des contrastes supplémentaires dans les systèmes vocaliques complexes, comme celui de l'anglais par exemple. En effet, et nous l'avons vu précédemment dans cette thèse, les voyelles dites lâches (*lax*) se distinguent des voyelles dites tendues (*tense*) : autrement dit, il y a un sous-système de voyelles brèves et un sous-système de voyelles longues et de diphtongues en anglais. Les

cadres unaires rendent compte de cette distinction grâce à la présence dans la représentation des voyelles relâchées de l'élément |@|. Cet élément n'est cependant pas l'équivalent du trait classique [-tendu] dans la mesure où, comme le souligne Durand (2005c : 86-87), si l'on combine l'élément |A| et l'élément |@|, on obtient la voyelle /ʌ/ de STRUT et non la voyelle /æ/ de TRAP, qui est pourtant considérée comme l'équivalent [-tendu] de /a/.

Qu'en est-il pour la description et la représentation des systèmes consonantiques, puisque ce sont les consonnes, et plus spécifiquement /r/, qui nous intéressent ici ? Les spécialistes des cadres unaires ont également utilisé des éléments additionnels, comme Harris qui postule par exemple un élément de résonance |R| pour décrire les segments coronaux. Cet élément peut être interprété phonétiquement comme une battue alvéolaire [r]. Grâce à ces éléments, Harris (1994 : 259) postule des représentations spécifiques pour les différentes réalisations de /r/ dans les variétés de l'anglais, que nous présentons ci-après (voir tableau 54) :

tap <i>r</i>	<i>r</i> approximant sombre	<i>r</i> approximant clair
x	x	x
	@	I
R	R	R

Tableau 54 : représentations de /r/ en anglais en GP (Harris, 1994 : 259)

Harris considère que dans les variétés non-rhotiques de l'anglais, /r/ en en position de coda de syllabe est un segment flottant, c'est-à-dire une unité mélodique extra-métrique, et nous y reviendrons plus en détail lorsque nous traiterons du 'r' de *sandhi* (voir 7.3.3.3). Comme nous le comprenons à partir des représentations ci-dessus, le /r/ approximant en anglais est pour Harris le segment dont les caractéristiques de résonance ressemblent le plus à celles d'une voyelle. Selon lui, cela explique pourquoi le /r/ en anglais a une forte propension à occuper une position nucléaire. De fait, les représentations du /r/ approximant comprennent un geste vocalique dorsal qui est le plus souvent sombre (|@|), c'est-à-dire vélarisé ou pharyngalisé, mais qui peut aussi être palatal (|I|) dans certaines variétés d'anglais. Harris ne fournit pas de représentation pour la vibrante attestée en anglais écossais. Il est possible de postuler que la représentation de la battue et de la vibrante sont identiques, à la seule différence que la vibrante est liée à deux positions squelettiques tandis que la battue n'est liée qu'à une seule position squelettique. Cela permettrait de rendre compte de l'opposition entre ces deux segments dans certaines variétés des langues, et par exemple en espagnol (*pero* vs. *perro*).

### 7.3.1.6 Conclusions

Au terme de cette synthèse du traitement de /r/ dans les grands cadres théoriques de la phonologie, nous espérons avoir montré que même si certains de ces cadres parviennent à décrire et à représenter de manière pertinente certaines réalisations de /r/, comme Harris (1994) pour l'approximante de l'anglais, aucun cadre théorique ni aucun type d'éléments ou de primitives (binaires, unaires, fondés sur des corrélats articulatoires ou acoustiques) ne fournit de propriété stable et commune à toutes les rhotiques. La question se pose donc de savoir si la phonologie seule est à même de décrire le comportement de /r/ dans toutes les langues du monde, et en particulier en anglais. Si l'ensemble des phonologues auxquels nous avons fait référence n'a pas réussi à unifier cette classe de sons, nous pouvons nous poser la question de savoir si cette classe peut et si cette classe doit être unifiée.

Nous l'avons vu également, l'unification des rhotiques ne semble pas à chercher du côté de la phonétique acoustique. Selon Navarro (2013 : 55-56), elle n'est pas non plus à chercher du côté de la prosodie, et il mentionne les travaux de Wiese (2001) qui a défini les rhotiques comme ayant une position intermédiaire entre les latérales et les glissantes dans une hiérarchie de sonorité abstraite redéfinie en termes de prosodie. Navarro observe qu'il est peu probable que l'approximante [ɹ] et l'obstruante [ɹ̥] soient aussi sonantes l'une que l'autre, et qu'en outre, en redéfinissant la hiérarchie de sonorité en termes strictement prosodiques, les traits qui caractérisent les différentes réalisations de /r/ ne sont plus pertinents. Aussi, nous devons en revenir aux généralisations que nous avons présentées en 7.3.1.2 pour poser que le point commun à toutes les rhotiques est qu'elles fonctionnent dans les mêmes positions d'un point de vue paradigmatique sans nécessairement pouvoir être représentées par les mêmes traits et donc sans avoir nécessairement les mêmes propriétés.

Le fait qu'en anglais les réalisations de /r/ soient allophoniques et que l'intercompréhension entre les locuteurs ne soit par conséquent que très rarement menacée n'impliquerait pas nécessairement que les locuteurs de différentes variétés de l'anglais aient le même système phonologique sous-jacent. Nous avons déjà soulevé ce point précédemment (voir chapitre 4) lorsque nous avons abordé la question des changements vocaliques en chaîne dans certaines variétés de l'anglais car ces phénomènes, qui impliquent une restructuration de l'espace phonétique mais également du système phonologique de ces variétés, ne menacent que très rarement l'intercompréhension entre les locuteurs de variétés différentes.

L'ensemble des éléments développés ici pourrait par conséquent pointer plutôt vers une origine historique commune de /r/ dans ces différentes variétés de l'anglais. C'est alors l'évolution historique de /r/ qui aurait mené à une distribution géographique diverse de ses réalisations et donc à la variation attestée dans la littérature sur les variétés contemporaines de l'anglais dans le monde. Un retour sur les origines et sur l'évolution historique de /r/ nous semble donc indispensable à la compréhension des relations entre les différentes réalisations de /r/ dans les variétés de l'anglais. Nous avons déjà fourni précédemment dans notre thèse (voir chapitres 2 et 3) quelques éléments historiques quant aux origines et à l'évolution de /r/, en l'occurrence en anglais néo-zélandais. Ces éléments vont être développés et mis en

perspective dans la prochaine section afin d'expliquer ce que nous avons pu observer quant à la réalisation de /r/ chez les locuteurs de notre corpus.

### 7.3.2 L'évolution historique de /r/

Pour connaître les origines de /r/ dans les variétés de l'anglais, c'est vers la linguistique historique qu'il nous faut à nouveau nous tourner car, comme nous l'avons vu précédemment (voir chapitres 2 et 4), ses travaux tentent notamment de reconstruire les systèmes phonologiques des langues anciennes et de rendre compte de la prononciation des langues à différentes étapes de leur évolution.

#### 7.3.2.1 Les origines de /r/ en anglais

La plupart des travaux postule que /r/ était réalisé sous la forme d'une vibrante coronale ([r]) en proto-indo-européen ainsi qu'en proto-germanique (Gasiorowski, 2006 : 66), si bien que l'hypothèse selon laquelle /r/ était initialement une vibrante coronale en anglais, et plus spécifiquement en vieil anglais, est l'hypothèse majoritairement retenue par les spécialistes. Cette variante est d'ailleurs encore aujourd'hui majoritaire car environ 40 % des langues du monde (sur un échantillon de 451 langues, Wiese 2011 : 714) dans la base de données *UCLA Phonological Segment Inventory Database* possèdent cette rhotique. C'est la raison pour laquelle de nombreux spécialistes et des phonologues de renom, comme Catford (2001) par exemple, considèrent que [r] est la consonne rhotique par excellence, la rhotique prototypique. Cette réalisation est néanmoins devenue minoritaire dans les variétés contemporaines de l'anglais et n'est plus attestée que chez certains locuteurs écossais.

Les recherches paléophoniques s'intéressent donc à deux questions essentielles en ce qui concerne le /r/ en anglais :

- quand les réalisations modernes de /r/ attestées dans les variétés contemporaines de l'anglais, comme les approximantes ([ɹ] et [ɻ]) ou la battue alvéolaire ([r]) par exemple, ont-elles émergé ? ;
- quand, comment et pourquoi certaines variétés de l'anglais sont-elles devenues non-rhotiques et ont donc perdu le /r/ en position de coda de syllabe, tandis que d'autres sont restées rhotiques ?

De fait, certains documents historiques, et notamment des œuvres poétiques et théâtrales anciennes, indiquent que /r/ était prononcé dans toutes les positions au moins jusqu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, ce qui implique que l'ensemble des variétés de l'anglais était rhotique à cette époque. Les phonologues et les linguistes tentent par conséquent de retracer la chronologie de l'affaiblissement progressif de /r/ qui a mené à sa disparition en position de coda de syllabe dans les variétés de l'anglais décrites comme non-rhotiques. Les spécialistes

postulent que c'est au cours de cet affaiblissement progressif de /r/ que de nouvelles réalisations sont apparues.

Toutefois, il n'y a pas de consensus parmi les spécialistes en ce qui concerne la chronologie et les processus qui peuvent expliquer l'apparition des différentes réalisations de /r/. Jespersen, auquel nous avons fait référence précédemment, attribue pour sa part une réalisation vibrante à /r/ en vieil anglais ainsi qu'en moyen anglais, et ce quelle que soit sa position. Il postule que /r/ a commencé à s'affaiblir à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, soit durant la Renaissance, et donc avant la première phase d'expansion de l'anglais dans le monde. En effet, les premiers colons britanniques ne s'établissent de manière permanente sur la côte est de l'Amérique du Nord qu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle.

À partir de ce postulat de départ, à savoir que le vieil anglais n'avait qu'une seule réalisation de /r/ sous la forme d'une vibrante coronale, Erickson (2003 : 185) a proposé une chronologie de l'émergence des réalisations modernes de /r/ grâce à différents processus phonologiques successifs. Parmi ces processus, on trouve la lénition, à savoir la modification phonétique de la consonne dont l'articulation s'affaiblit. Navarro (2013 : 60), qui résume l'hypothèse d'Erickson, souligne qu'un des stades d'évolution historique de /r/ consiste en l'affaiblissement (lénition) de la battue ([r]) en une approximante rétroflexe ([ɻ]) devant une consonne homorganique, c'est-à-dire qui possède le même lieu d'articulation. Le dernier stade postulé par Erickson est celui d'une généralisation de l'articulation approximante non pas seulement en position de coda de syllabe mais dans toutes les positions. Le stade ultime de la lénition est la chute, la disparition de la consonne. Nous allons y revenir dans la prochaine section consacrée au processus historique de dérhoticisation dans les variétés de l'anglais.

Contrairement à Jespersen, Dobson (1968) postule que l'affaiblissement de /r/ a commencé bien avant le XVI<sup>e</sup> siècle et que la qualité phonétique de /r/ a bien subi plusieurs changements successifs mais ce, dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Nous constatons donc que les spécialistes ne sont pas d'accord sur la date estimée du début du processus d'affaiblissement de /r/ qui expliquerait à son tour l'apparition progressive de nouvelles réalisations phonétiques de ce phonème.

Les spécialistes ne sont pas non plus d'accord pour postuler que les réalisations phonétiques modernes de /r/ découlent toutes d'une seule et même réalisation originelle, pour ainsi dire, qui serait la vibrante coronale ([r]). Lass et Anderson (1975 : 85-89 cité dans Gasiorowski 2006 : 68) postulent par exemple une articulation uvulaire, fricative ou vibrante. Hogg (1992) et Denton (2003), dont les travaux sont également mentionnés par Gasiorowski (2006 : 69-70), font quant à eux l'hypothèse que /r/ devait être une fricative ou une battue alvéolaire en vieil anglais, avec un allophone vélarisé en position de coda de syllabe. Enfin, Catford (2001 : 177-180) privilégie l'hypothèse d'une articulation approximante de /r/ qui aurait pu être de type palatal ou vélaire.

Ces éléments suggèrent que les réalisations de /r/ ont pu être variables à cette époque dans la mesure où il n'y a pas de consensus dans la littérature ni sur la chronologie exacte de l'évolution de /r/ ni sur sa qualité phonétique spécifique. Gasiorowski (2006 : 71-73) postule ainsi qu'il existait des réalisations phonétiques distinctes de /r/ dans les différents dialectes du

vieil anglais et du moyen anglais. Selon lui, la vibrante, la battue et l'approximante en position pré-consonantique (de coda de syllabe) sont caractéristiques des dialectes du nord de l'Angleterre, notamment de l'anglien, et héritées de la langue proto-germanique occidentale.

Au contraire, les autres réalisations, comme l'approximante rétroflexe, sont des innovations caractéristiques des dialectes du sud de l'Angleterre et héritées du saxon occidental. Le cas du northumbrien est encore à part, comme le met en évidence Navarro (2013 : 61), puisque dans ce dialecte /r/ est réalisé sous la forme d'une uvulaire ([R]). Ce *Northumbrian burr* est d'ailleurs stigmatisé et la littérature de l'époque révèle la scission nord/sud en ce qui concerne la prononciation en général, et la prononciation de /r/ en particulier : "All the language of the Northumbrians, and specially at York, is so sharp, piercing, rasping, and unshapely that we Southern men can hardly understand that language. I suppose this is because they are nigh to foreign men and aliens who speak strangely, and also because the kings of England dwell always far from that country."<sup>67</sup> Le terme de *burr*, utilisé en Nouvelle-Zélande pour désigner la rhoticité caractéristique de l'extrême sud de l'île du Sud, fait nécessairement écho à la notion de stigmatisation dont nous avons parlé en première partie de ce chapitre. Nous y reviendrons au dernier chapitre de cette thèse (voir chapitre 9), ainsi que sur la fracture linguistique nord/sud en Angleterre.

Ce scénario, que l'on pourrait qualifier, à l'instar de Navarro (2013 : 64), de variationniste, ne postule donc pas de /r/ originel dont découlerait l'ensemble des prononciations modernes de /r/. Il privilégie l'hypothèse selon laquelle il existait différents dialectes du vieil anglais qui avaient chacun une ou plusieurs réalisations phonétiques de /r/. Cette variation historique serait alors à même de rendre compte de la distribution des différentes réalisations phonétiques de /r/ dans les variétés contemporaines de l'anglais. Force est de constater ici que même la linguistique historique est confrontée à des problèmes lorsqu'il s'agit d'identifier un seul ancêtre commun à toutes les réalisations phonétiques de /r/ attestées dans les variétés de l'anglais contemporain, et *a fortiori* dans les langues du monde. Qui plus est, l'absence de sources orales laisse nécessairement une part d'incertitude dans la reconstruction de la prononciation de l'anglais aux différentes étapes de son évolution.

### 7.3.2.2 La dérhoticisation historique de l'anglais

Comme nous l'avons expliqué dans la section précédente, les spécialistes, malgré leurs divergences, s'accordent sur le fait que les variétés de l'anglais étaient toutes rhotiques au moins jusqu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, ce qui implique qu'en vieil anglais comme en moyen anglais, /r/ était réalisé en position d'attaque et en position de coda de syllabe. Cela signifie également que la non-rhoticité qui caractérise de nombreuses variétés contemporaines de l'anglais, et par exemple le *General NZE*, est en réalité une innovation relativement récente. Dans la mesure où ce processus nous intéresse tout particulièrement dans la présente thèse,

---

<sup>67</sup> Cette citation est extraite de la traduction faite par John Trevisa (1342-1402) du *Polychronicon* de Ranulf Higden. Cette traduction est consultable en ligne et accessible sous différents formats à l'adresse suivante : <https://archive.org/stream/polychroniconran02higd#page/n7/mode/2up>.



puisque nous avons notamment constaté qu'il était à l'œuvre au sein de notre corpus néo-zélandais (voir 7.1.4), il nous semble essentiel de mettre en perspective nos observations grâce à un retour historique mais surtout phonético-phonologique sur ce processus. Dans notre chapitre introductif (voir chapitre 2), nous avons donné quelques éléments de contextualisation historique quant à l'introduction de l'anglais en Nouvelle-Zélande (voir 2.3), et au chapitre 4 nous sommes revenue sur la question de l'importation de la rhoticité en Nouvelle-Zélande au moment de la colonisation européenne massive (voir 4.2.1.1), mais il nous semble opportun d'expliquer plus en détail les mécanismes phonologiques qui sous-tendent la dérhoticisation progressive de l'anglais.

Il nous faut ici mentionner les travaux incontournables de Wells (1982) pour qui la chronologie de la dérhoticisation de l'anglais (*R Dropping*) s'organise en trois étapes successives qui correspondent à trois processus phonologiques distincts :

- le phénomène qu'il nomme *Pre-r Breaking* qui consiste en une scission, une cassure entre une voyelle longue d'un côté et un /r/ de l'autre et qui se manifeste par l'apparition d'un schwa épenthétique entre les deux. Wells (1982 : 214) illustre ce phénomène dans un tableau que nous reproduisons ci-après (voir tableau 55) ;
- le phénomène qu'il nomme *Pre-Schwa Laxing* qui implique le relâchement de la voyelle qui précède schwa et pour lequel nous reproduisons le tableau (voir tableau 56) proposé par Navarro (2013 : 65) ;
- et finalement le phénomène qu'il nomme *R Dropping* qui correspond à une règle phonologique d'effacement de /r/ en position de coda de syllabe que Wells (1982 : 218) formalise de la façon suivante :  $r \rightarrow \emptyset / \_ \{C, \#\}$ . Nous utilisons ici aussi le tableau (voir tableau 57) proposé par Navarro (2013 : 65) pour illustrer cette dernière étape.

	<i>beer</i>	<i>chair</i>	<i>more</i>	<i>sure</i>
<b>Input</b>	bi:r	tʃe:r	mo:r	ʃu:r
<b>Pre-r Breaking</b>	bi:ər	tʃe:ər	mo:ər	ʃu:ər

Tableau 55 : *Pre-r Breaking* (Wells, 1982 : 214)

	<i>beer</i>	<i>chair</i>	<i>more</i>	<i>sure</i>
<b>Input</b>	bi:ər	tʃe:ər	mo:ər	ʃu:ər
<b>Pre-Schwa Laxing</b>	bɪər	tʃɛər	mɔər	ʃʊər

Tableau 56 : *Pre-Schwa laxing* (Wells 1982) d'après Navarro (2013)

	<i>beer</i>	<i>chair</i>	<i>more</i>	<i>sure</i>
<b>Input</b>	bɪər	tʃɛər	mɔər	ʃʊər
<b>/r/-deletion</b>	bɪə	tʃɛə	mɔə (puis mɔː)	ʃʊə

Tableau 57 : *R-dropping* (Wells 1982) d'après Navarro (2013)

Wells indique que, selon son scénario, ces processus, et donc en premier lieu le phénomène de *Pre-r Breaking*, se sont amorcés après 1750. Cela signifie qu'à partir de 1750 les variétés rhotiques, comme les variétés américaines de l'anglais par exemple, et les variétés non-rhotiques, comme nombre des variétés britanniques de l'anglais, ont entamé leurs trajectoires individuelles indépendantes. De fait, les variétés rhotiques se distinguent dans l'analyse de Wells par le fait qu'elles n'ont pas été affectées par le dernier phénomène (*R-dropping*), voire dans certains cas par aucun des trois phénomènes présentés ci-avant (nous allons y revenir instamment à propos de l'anglais écossais).

Certains spécialistes ont cependant mis en évidence une contradiction dans le scénario proposé par Wells, à commencer par McMahon (2000 : 234). En effet, Wells fonde sa chronologie sur la non-rhoticité observée aujourd'hui en *RP* (la variété britannique standard), dans les variétés de l'hémisphère Sud, à savoir l'*AusE*, l'anglais sud africain et bien sûr le *NZE*, ainsi qu'en Amérique du Nord, et plus précisément dans l'est de la Nouvelle-Angleterre (Boston notamment). Cependant, comme nous l'avons signalé précédemment dans le présent chapitre, les colons britanniques ont fondé les premières colonies sur la côte est de l'Amérique du Nord au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Cela implique que les changements que Wells décrit devaient être au moins déjà partiellement en cours à cette période. Or, Wells (1982 : 220) défend l'idée que la non-rhoticité aurait été adoptée ultérieurement en Nouvelle-Angleterre : "The pattern of non rhoticity in the United States attests its origin as an importation of a new pronunciation fashion from England: the non-rhotic accents are found in the areas around the major Atlantic seaports (Boston, New York, Norfolk, Charleston, Savannah). The pioneers who had already pushed westwards remained unaffected by the new development; rhoticity has prevailed as the American norm."

Cette hypothèse selon laquelle la vocalisation de /r/ aurait été postérieure à l'arrivée des colons britanniques sur la côte est de l'Amérique du Nord, et donc postérieure à la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, est également défendue par Downes (1998). Selon lui, la non-rhoticité caractéristique des villes de la côte est américaine s'expliquerait par le fait que les locuteurs de ces centres urbains ont imité la prononciation de la mère patrie, considérée comme prestigieuse. Nous reviendrons en détail sur la notion de prestige au dernier chapitre de cette thèse (voir chapitre 9).

Cependant, des linguistes de renom défendent l'hypothèse inverse selon laquelle la vocalisation de /r/ aurait été effective bien avant le XVIII<sup>e</sup> siècle et selon laquelle, par conséquent, les colons britanniques venus s'installer sur la côte est de l'Amérique du Nord étaient déjà des locuteurs non-rhotiques, ou du moins variablement rhotiques. C'est le cas de Kurath (1928). C'est également le cas de Kytö (2004 cité dans Navarro, 2013 : 86) qui montre, grâce à des témoignages et des documents historiques, que les premiers colons à

débarquer en Nouvelle-Angleterre étaient essentiellement originaires de la région de Londres et des comtés voisins du sud-est tels que le Lincolnshire, le Cambridgeshire, l'Essex, le Kent, le Suffolk et le Norfolk.

Ces éléments sont cruciaux pour nous dans la mesure où, comme nous l'avons montré précédemment (voir chapitres 2 et 4), de nombreux colons venus s'installer en Nouvelle-Zélande étaient originaires des mêmes régions d'Angleterre. La question de la non-rhoticité des colons britanniques venus s'installer en Nouvelle-Zélande est effectivement moins sujette à débat que celle des premiers colons venus s'installer en Amérique du Nord puisque la Nouvelle-Zélande a été colonisée beaucoup plus tard que l'Amérique du Nord et que les phonologues disposent par conséquent de données orales authentiques permettant de vérifier leurs hypothèses. Nous avons expliqué au chapitre 4 (voir 4.2.1.1) que les archives du projet *ONZE* indiquent que la plupart des colons anglais venus s'installer en Nouvelle-Zélande était variablement rhotique, ce qui donne un argument de poids en faveur des scénarios qui postulent que les colons venus s'installer sur la côte est américaine étaient encore des locuteurs rhotiques. Nous allons revenir sur cette question au dernier chapitre de notre thèse (voir chapitre 9) en détaillant le scénario de *new-dialect formation* proposé par Trudgill pour l'émergence du *NZE*. En effet, les données de Trudgill (2004) et Gordon *et al.* (2004) indiquent que même si la majorité des colons, anglais pour la plupart, venus s'installer en Nouvelle-Zélande était encore variablement rhotique au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, leur rhoticité était circonscrite, pour ainsi dire, à de rares occurrences, ce qui expliquerait, selon ces auteurs, que le *General NZE* soit une variété non-rhotique de l'anglais car la rhoticité, bien qu'apparemment majoritaire chez les premiers colons, était déjà peu productive. Qu'en est-il pour l'extrême sud de l'île du Sud colonisé majoritairement par des Écossais ? Nous allons y revenir instamment dans cette même section.

Il est toutefois intéressant de noter que les colons originaires des régions de Londres et du sud-est de l'Angleterre sont identifiés par ces auteurs (Kurath, Kytö) comme des locuteurs non-rhotiques de l'anglais. Il est vrai que de nombreuses observations permettent d'affirmer que la vocalisation de /r/ en anglais, et notamment le phénomène de *Pre-r Breaking*, a commencé dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Navarro fait par exemple référence au grammairien John Hart qui, dans son ouvrage de 1569 intitulé *An Orthographie*, constate le manque de cohérence entre graphie et phonie en anglais et propose un système de transcription phonétique qui permette de rendre compte de la véritable prononciation des mots. Ce système révèle qu'un symbole qui semble correspondre en tout point à schwa est systématiquement inséré entre une voyelle longue et un /r/ en position de coda de syllabe dans des mots comme *pure*, *dear* ou *fire*. Navarro (2013 : 66) conclut la chose suivante à propos de ce phénomène :

« Il est intéressant de noter que ce qui, dans un cadre phonologique classique, est représenté par une règle d'épenthèse  $\emptyset \rightarrow \text{ə} / [-\text{bas}, + \text{long V}]$  \_ r qui insère un segment est en réalité un phénomène de coarticulation très naturel (Wells 1982 : 214). Lors du passage d'une voyelle non-haute tendue à une approximante post-alvéolaire ou rétroflexe, la langue doit parcourir un trajet au cours duquel elle passe par la position correspondant à [ə]. »

Le *Pre-r Breaking* serait donc une conséquence phonétique naturelle de la réalisation approximante de /r/ en position de coda de syllabe en anglais à cette époque.

L'orthographe est donc une source précieuse d'information sur la langue, et notamment sur sa prononciation et son évolution historique, comme nous avons déjà pu le constater au chapitre 4 en ce qui concerne la reconstruction du *Great Vowel Shift* (voir 4.1.2.2). Nous aurons également l'occasion d'y revenir dans la dernière section du présent chapitre consacrée au phénomène de 'r' de *sandhi* dans les variétés de l'anglais. En effet, certains ouvrages historiques révèlent des signes de la présence du 'r' intrusif, c'est-à-dire de la réalisation d'un [r] qui est absent de la graphie, dès le XVII<sup>e</sup> siècle. Cela signifie, et nous y avons déjà fait allusion dans ce chapitre, que le processus de non-rhoticité devait être déjà assez avancé à cette époque pour que ce phénomène caractéristique des variétés non-rhotiques de l'anglais fasse son apparition.

Nous avons donc ici mis en évidence la chronologie de l'effacement progressif de /r/ en position de coda de syllabe en anglais qui, même si elle ne fait pas l'objet d'un consensus parmi les historiens de la linguistique, remonte probablement à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Nous sommes également revenue sur les origines géographiques de la dérhoticisation qui peuvent être localisées dans les comtés situés à l'est de Londres. C'est à partir de là que ce phénomène s'est progressivement répandu, d'abord dans le sud-est de l'Angleterre, puis vers le nord et ensuite, par le biais de la colonisation de territoires sur d'autres continents, en Amérique du Nord, en Océanie, en Afrique et en Asie. Les données du projet *ONZE* indiquent que ce processus de dérhoticisation de l'anglais en Angleterre est extrêmement long et qu'il ne s'est pas diffusé de la même façon sur tout le territoire anglais puisque la majorité des premiers colons venus s'installer en Nouvelle-Zélande au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle était encore variablement rhotique, même si cette rhoticité apparaissait comme récessive.

Qui plus est, si l'on en croit les observations que nous avons faites à partir de notre corpus néo-zélandais, la non-rhoticité est encore en train de se répandre dans certains territoires qui jusque-là y avaient en quelque sorte résisté. De nombreux historiens de la linguistique insistent en effet sur le fait que certains territoires se sont montrés résistants à ce changement, et par exemple le nord-ouest de l'Angleterre et l'Écosse. Cet élément est crucial pour nous dans la mesure où, comme nous l'avons rappelé à maintes reprises, l'extrême sud de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande, c'est-à-dire l'Otago et le Southland, a vu s'installer des colons majoritairement écossais dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Or, les variétés écossaises de l'anglais se caractérisent justement par leur rhoticité. Nous avons déjà parlé de l'anglais écossais dans notre thèse (voir chapitre 4, 4.2.2) mais nous nous sommes concentrée sur les phénomènes vocaliques, et par exemple sur la *SVLR*. Or, comme nous l'avons souligné dans ce même chapitre, la rhoticité ou la non-rhoticité du système a une incidence sur le système vocalique de la variété en question. Aussi souhaitons-nous revenir ici sur le cas écossais et expliquer sa rhoticité historique et l'incidence que ce phénomène a sur le système vocalique de cette variété d'anglais.

La rhoticité écossaise peut s'expliquer historiquement par le fait que l'Écosse est restée pendant longtemps un état indépendant, soit jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle quand la signature des Actes d'Union de 1706 et 1707 ont constitué le royaume de Grande-Bretagne

par l'association du royaume d'Écosse et du royaume d'Angleterre. Comme nous l'avons vu au chapitre 2 avec le cas néo-zélandais, l'indépendance politique des états se manifeste souvent linguistiquement. Ainsi, en Écosse, avant les Actes d'Union, on parlait deux langues : le gaélique dans le nord et l'écossais (appelé « Scots ») dans le sud. Après 1707, le *Standard Scottish English (SSE)* s'est progressivement imposé comme la variété prestigieuse et donc finalement comme la norme en Écosse, tandis que les deux autres langues traditionnelles ont été progressivement stigmatisées et abandonnées. De nombreux travaux mettent néanmoins en évidence une influence du Scots sur la prononciation du *SSE* (Corbett *et al.* 2003).

Aujourd'hui, le *SSE* est une variété à part dans le paysage phonologique britannique dans la mesure où c'est la seule qui soit considérée comme un standard de prestige en dehors de la *Received Pronunciation*. C'est également une variété à part parce qu'elle est conservatrice en ce sens qu'elle est rhotique et qu'elle a donc résisté à une évolution majeure de l'anglais en Angleterre. C'est également une variété unique en ce sens qu'elle a conservé un certain nombre d'oppositions vocaliques devant /r/ qui ont disparu dans les autres variétés contemporaines de l'anglais qui sont majoritairement non-rhotiques. Wells (1982 : 199) mentionne par exemple ce qu'il appelle le *first NURSE merger* qui est un phénomène qui aurait opéré entre les XV<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et aurait eu pour conséquence la neutralisation des voyelles /ɪ, ε, ʌ/ devant /r/ sous la forme de la voyelle de NURSE (/ɜ/). L'anglais écossais a résisté à ce phénomène puisque /ɜ/ ne fait pas partie de son inventaire phonologique vocalique. Par conséquent, en anglais écossais, l'ensemble des voyelles peut apparaître devant /r/ comme devant toute autre consonne dans la mesure où ni le *Pre-r Breaking*, ni le *Pre-schwa Laxing*, ni donc le *first Nurse merger* n'ont affecté cette variété.

Cette résistance s'explique par le fait que la cassure des voyelles longues (*Pre-r Breaking*) et leur relâchement (*Pre-schwa Laxing*) dans la majorité des variétés de l'anglais britannique ont découlé de la réalisation approximante de /r/. Or, en anglais écossais, /r/ a conservé au cours de son histoire une réalisation battue ([r̥]) ou vibrante ([r]). Ces réalisations phonétiques ont bloqué les phénomènes décrits par Wells. Pour illustrer cette singularité du *SSE* par rapport à la *RP*, nous reproduisons ci-après le tableau (voir tableau 58) proposé par Navarro (2013 : 80) pour résumer les oppositions devant /r/ dans ces deux variétés standard.

On peut déduire de l'ensemble de ces éléments que les premiers colons écossais qui sont arrivés dans l'extrême sud de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande avaient un système proche de celui que nous venons de décrire et caractérisé en premier lieu par sa rhoticité, ce qui est confirmé par les données du projet *ONZE* (Gordon *et al.* 2004). Il est intéressant de noter que plusieurs phonologues de renom ont commenté l'évolution de /r/ en anglais écossais contemporain, et notamment Durand (2004 : 97) qui a mis en évidence la disparition progressive de la réalisation vibrante de /r/ ([r]) depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Les réalisations les plus répandues de /r/ en anglais écossais contemporain sont la battue alvéolaire ([r̥]) et l'approximante, post-alvéolaire ([ɹ]) ou rétroflexe ([ɻ]). Plus récemment, Stuart-Smith *et al.* (2014) ont démontré l'affaiblissement progressif de /r/ en anglais écossais contemporain et ont détaillé les étapes d'un processus de dérhoticisation en cours. L'étude fondatrice de Romaine (1978) avait déjà fourni des indices solides de ce changement en cours.

Lexical set (Wells 1982) ou mots exemples		SSE	RP
NURSE	<i>bird, first</i>	ɪr	ɜ:
	<i>heard, pert</i>	ɛr	
	<i>word, hurt</i>	ʌr	
NEAR		ɪr	ɪə
SQUARE		er	ɛə (ɛ:)
START		ar	ɑ:
NORTH		ɔr	ɔ:
FORCE		or	
CURE		ur	ʊə (ɔ:)

Tableau 58 : tableau récapitulatif des oppositions vocaliques devant /r/ en SSE et en RP d'après Navarro (2013)

Cela signifie que l'histoire de la dérhoticisation dans le monde anglophone ne s'arrête pas à la dérhoticisation historique de l'anglais en Angleterre mais continue d'être observée aujourd'hui, en anglais écossais mais aussi, comme nous avons pu le mettre en évidence dans la première partie du présent chapitre, en anglais néo-zélandais contemporain. Il semble que les zones qui ont résisté historiquement au phénomène global de *R dropping* (et aux phénomènes qui lui sont liés) soient en train de céder progressivement à la pression de la norme non-rhotique. C'est ce que les données du corpus PAC Lancashire et d'autres corpus constitués dans cette région (voir Noël 2003 ; Ferragne & Pellegrino 2010 ; Navarro 2013) ont notamment révélé : la majorité des locuteurs de ces corpus s'est avérée non-rhotique stable alors même qu'historiquement le Lancashire, au nord-ouest de l'Angleterre, constituait une poche de rhoticité au milieu d'un territoire majoritairement non-rhotique. De la même façon, il semble que les données de notre corpus indiquent que la non-rhoticité est en train de gagner du terrain en Nouvelle-Zélande et de rendre la rhoticité caractéristique de l'extrême sud de l'île du Sud récessive puisque les locuteurs que nous avons identifiés comme variablement rhotiques sont en voie de dérhoticisation.

Nous reviendrons au dernier chapitre de cette thèse (voir chapitre 9) sur les facteurs sociolinguistiques (extralinguistiques) qui peuvent expliquer le changement vers la non-rhoticité, et plus spécifiquement un nivellement vers une norme non-rhotique. Nous aurons également l'occasion de revenir brièvement sur le cas à part de l'Amérique du Nord où, contrairement à ce qui se passe en Écosse, dans le Lancashire ou en Nouvelle-Zélande, c'est la norme rhotique qui gagne du terrain et qui fait que /r/ est progressivement réintroduit dans les variétés américaines historiquement non-rhotiques comme l'anglais bostonien ou l'anglais new yorkais (voir Labov 1966 ; Irwin & Nagy 2007, 2010 ; Viollain 2010 ; Navarro 2013).



### 7.3.2.3 Conclusions

Au terme de cette partie consacrée à l'histoire de /r/ en anglais, il nous semble que nous avons fourni des éléments essentiels qui permettent d'expliquer les origines des différentes réalisations phonétiques de /r/. Nous avons souligné le fait que les spécialistes ne s'accordent pas toujours sur le même scénario en ce qui concerne l'affaiblissement historique de /r/, en ne postulant pas la même chronologie ni la même réalisation phonétique « originelle » pour ce phonème. Nous avons mis en évidence, à l'instar de Navarro (2013), le fait que ces désaccords, ainsi que la variété des sources historiques permettant de reconstruire la phonologie du vieil anglais et du moyen anglais, peuvent pointer vers la variabilité historique de la réalisation phonétique de /r/. La distribution géographique de /r/ en anglais contemporain pourrait donc trouver ses origines dans la variabilité historique de la réalisation phonétique de /r/ en vieil anglais et en moyen anglais.

Nous avons également fait référence aux travaux incontournables de Wells (1982) en ce qui concerne le processus historique de dérhoticisation de l'anglais en Angleterre qui est à l'origine de la dichotomie actuelle entre variétés rhotiques d'un côté et variétés non-rhotiques de l'autre. La description des phénomènes phonologiques impliqués dans ce processus de dérhoticisation nous a permis de mettre en perspective les observations que nous avons faites à partir des données de notre corpus néo-zélandais dans lequel nous avons également découvert les indices d'un processus de dérhoticisation à l'œuvre. Notre compte-rendu de ces phénomènes est bien évidemment incomplet, notamment parce qu'il n'inclut pas de données sociolinguistiques alors même que la littérature sur la dérhoticisation de l'anglais, et par exemple de l'anglais écossais (Stuart-Smith 2007 ; Lawson *et al.* 2011, 2013), a démontré que les facteurs extralinguistiques permettaient d'expliquer ce phénomène. Nous reviendrons sur cette dimension au dernier chapitre de notre thèse (voir chapitre 9) afin de déterminer si la dérhoticisation en cours dans l'extrême sud de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande est le fait de l'influence d'une (ou plusieurs) variété(s) non-rhotique(s) sur les locuteurs rhotiques (ou variablement rhotiques), ou si cette dérhoticisation progressive est le symptôme d'une évolution naturelle des variétés de l'anglais au cours de leur histoire, à laquelle elles ne peuvent en quelque sorte pas échapper. Dans le premier cas, la dérhoticisation serait un phénomène motivé par des facteurs internes (linguistiques) et extralinguistiques, tandis que dans le second cas il ne serait motivé que par des facteurs internes.

Nous voulions ici montrer comment la linguistique historique, associée aux traitements théoriques que nous avons détaillés précédemment en ce qui concerne /r/, fournit des explications solides quant aux origines et à l'évolution de /r/ dans les langues du monde et plus particulièrement en anglais. Notre travail d'interprétation et de modélisation théorique n'est pour autant pas terminé car, pour l'instant, nous avons synthétisé les traitements phonologiques qui ont été faits de /r/ et retracé l'évolution historique de ce phonème en anglais. Or, nous l'avons vu à maintes reprises, la rhoticité et les phénomènes de 'r' de *sandhi* sont liés, que ce soit empiriquement, dans les observations que nous avons faites à partir des données de notre corpus néo-zélandais, ou historiquement.

De fait, nous avons souligné que des indices orthographiques (voir 7.3.2.2) avaient permis d'aider à reconstruire l'affaiblissement historique de /r/ en anglais et à dater le plus précisément possible ses débuts. Ces mêmes indices ont également révélé l'apparition parallèle de nouveaux phénomènes et notamment l'émergence du 'r' intrusif. Dans la mesure où ce phénomène, qui implique la réalisation d'un [r] dans des contextes où <r> n'était pas présent historiquement et n'est pas présent orthographiquement, est attesté dans la grande majorité des variétés non-rhotiques de l'anglais, il nous paraît essentiel de rendre compte de ce phénomène, et plus généralement du 'r' de *sandhi*, d'un point de vue théorique. Pour ce faire, nous allons synthétiser les modélisations théoriques majeures qui ont tenté d'expliquer ce phénomène et faire référence à certains des cadres théoriques, et des spécialistes, que nous avons déjà présentés lorsque nous avons traité de /r/.

### 7.3.3 Modélisation et interprétation du 'r' de *sandhi*

En ce qui concerne le phénomène de 'r' de *sandhi*, nous avons souhaité rester jusqu'à maintenant la plus neutre possible d'un point de vue théorique car nous ne voulions rien présupposer de la nature phonologique de ce phénomène. Cette neutralité s'est toutefois avérée difficile à conserver car, dans la littérature, la désignation de ce phénomène est variable et présuppose généralement des choses quant à sa nature phonologique. Par exemple, certains ouvrages parlent de /r/ de *sandhi*, de /r/ de liaison et de /r/ intrusif, ce qui sous-entend que ces phénomènes sont des phénomènes phonologiques qui sont codés au niveau sous-jacent. Nous allons y revenir en développant le point de vue théorique défendu par ces ouvrages. D'autres spécialistes parlent au contraire de [r] de *sandhi*, de [r] de liaison et de [r] intrusif. Cette convention implique que ces phénomènes sont superficiels, que ce sont des phénomènes de surface qui ne sont donc pas nécessairement codés au niveau sous-jacent. Nous allons là aussi présenter le raisonnement qui sous-tend cette hypothèse. Enfin, la plupart des ouvrages utilise des conventions qui tentent de ne pas pré-catégoriser ces phénomènes, ce que nous avons fait nous aussi, et parle donc de 'r', de R, ou de (R).

Dans cette dernière section de chapitre, nous allons par conséquent aller au-delà de la description que nous avons fournie du phénomène de 'r' de *sandhi* à partir des données de notre corpus néo-zélandais. En effet, jusqu'à maintenant nous avons décrit ce phénomène comme étant observé et attesté dans la plupart des variétés non-rhotiques de l'anglais, mises à part certaines variétés du sud des États-Unis (Bailey 1969 ; Wells 1982 ; Harris 1994 : 232) et les variétés sud-africaines. Dans la plupart des variétés non-rhotiques de l'anglais on observe donc une alternance entre Ø et [r] en position de coda de syllabe :

- lorsqu'un <r> est présent dans la graphie et qu'il est suivi par un morphème ou un mot à initiale vocalique. On a donc *far* et *fire* (Ø) où le <r> orthographique ne produit pas de [r] en surface, et *far out* et *firing* ([r]) où le <r> orthographique produit un [r] en surface ;
- lorsqu'il n'y a pas de <r> dans la graphie mais qu'un [r] est réalisé lorsqu'un mot se terminant par <a#>, <aw>, <ow#> ou <ou#> est suivi par un mot à initiale

vocalique. On a donc  $\emptyset$  dans *law*, *now* et *draw* mais [r] dans les séquences *law and order* ([lɔː.ɪnɔːdɔːdə]) ou *now and then*, ainsi que dans *drawing* ([dɹɔː.ɪŋ]) par exemple.

Cette description a permis de mettre au jour dans la littérature une dichotomie entre deux sous-phénomènes, à savoir le ‘r’ de liaison (*linking-r*) d’un côté, qui implique un <r> orthographique, et le ‘r’ intrusif (*intrusive-r*) de l’autre, qui n’implique pas de <r> orthographique. D’autres ouvrages et manuels de prononciation distinguent même trois types de phénomènes : liaison, intrusion et épenthèse interne, à savoir lorsqu’un [r] est réalisé entre un morphème se terminant par une voyelle et un morphème à initiale vocalique (*drawing*). Comme nous l’avons expliqué au chapitre 5 (voir 5.3.3.2), lorsque nous avons présenté le système de codage que nous avons utilisé pour étudier le ‘r’ de *sandhi* dans les corpus PAC, et *a fortiori* dans notre corpus néo-zélandais, nous prenons nos distances avec cette dichotomie. En effet, celle-ci étant liée au système orthographique, et donc à la norme, nous préférons toujours étudier les données avant de postuler qu’il existe une véritable distinction entre plusieurs phénomènes de ‘r’ de *sandhi* dans le système phonologique de nos locuteurs.

Cette dernière remarque nous permet d’insister ici sur le fait que même si de nombreux spécialistes se sont intéressés au ‘r’ de *sandhi* en anglais, peu de ces travaux se sont fondés sur l’étude de données authentiques et récentes. Or, comme l’illustre l’organisation du présent chapitre, c’est justement ce que nous avons voulu faire en commençant par la description aussi fine que possible de nos enregistrements réalisés sur le terrain. Certaines analyses et quelques modélisations théoriques du ‘r’ de *sandhi* ont tout de même été formulées sur la base de l’observation de données orales authentiques : nous avons déjà mentionné Foulkes (1997, voir 1.2.1), Bauer (1984), ainsi que Sudbury et Hay (2002), Hay et Sudbury (2005) et Hay et Maclagan (2010) qui ont travaillé à partir de données sur le *NZE*. Leurs analyses nous permettront de mettre en perspective nos observations à partir de nos propres données et d’enrichir nos interprétations. Navarro (2013 : 101) fait également référence aux travaux de Barras (2011) sur l’anglais de l’est du Lancashire.

### 7.3.3.1 Typologie des variétés de l’anglais

À partir des travaux sur le ‘r’ de *sandhi* en anglais, Durand, Navarro et Viollain (2014) ont proposé une typologie des différentes variétés de l’anglais dont le comportement vis-à-vis du ‘r’ de *sandhi* est idéalisé. Ils distinguent ainsi les variétés de type A, de type B et de type C.

Dans les variétés de type A, la présence ou l’absence d’un ‘r’ de *sandhi* reflète directement la présence ou l’absence d’un <r> dans la graphie. C’est le traitement qui est fait de la *RP* par exemple dans de nombreux ouvrages pédagogiques ainsi que dans de nombreux dictionnaires de prononciation de référence comme Roach *et al.* (2006) ou Wells (2008). Dans ces travaux, les mots qui contiennent un <r> orthographique final sont systématiquement accompagnés dans leur transcription d’un /r/ en exposant. Cela signifie que

ce /r/ peut-être réalisé lorsque le mot en question est suivi d'un mot à initiale vocalique. Comme le résume très simplement Navarro : « Il semblerait donc que ce 'r' soit traité par ces auteurs comme un segment sous-jacent en attente d'une attaque vide lui permettant d'être réalisé. »

Dans ces variétés de type A, le 'r' de *sandhi* se limite exclusivement à la liaison qui est donc codée au niveau sous-jacent. L'alternance  $\emptyset$ /[r] ne s'applique par conséquent qu'aux mots contenant un <r> orthographique. Pour rendre compte de ce système, il faut donc expliquer l'opposition lexicale entre *pour* (/pɔ:r/), qui contient un <r> orthographique et donc un /r/ au niveau sous-jacent, et *paw* (/pɔ:/) qui n'en contient pas, alors même qu'en isolation ces deux mots sont homophones puisque le /r/ en position de coda de syllabe dans *pour* ne se prononce pas. Pour ce faire, il est possible de postuler une règle d'effacement de /r/ dans un cadre génératif classique type *SPE* :

$$r \rightarrow \emptyset / \text{---} \{C, \{+, \#\}C, \#\#\}$$

Cette règle rend compte de la non-réalisation d'un /r/ en surface lorsque celui-ci est suivi d'une consonne tautosyllabique, d'un morphème ou d'un mot à initiale consonantique ou d'une frontière de groupe rythmique, soit tous les contextes où une liaison ne peut être réalisée. Selon ce système, tous les <r> orthographiques sont codés phonologiquement (sous la forme d'un /r/) pour être réalisés en surface, sauf si le contexte l'empêche. L'intuition à l'origine de ce traitement est que le /r/ de liaison est un segment sous-jacent et que sa présence ou son absence résumant l'évolution historique de /r/ telle que nous l'avons décrite précédemment (voir 7.3.2).

Dans les variétés de type B, la liaison est catégorique, comme dans les variétés de type A, mais l'intrusion y est variable. Il existe par conséquent dans ces variétés un déséquilibre statistiquement significatif entre deux sous-phénomènes de 'r' de *sandhi* : la liaison d'un côté, qui apparaît dans les mots contenant un <r> orthographique en position finale, et l'intrusion de l'autre qui se produit lorsqu'un [r] est inséré après une voyelle non-haute. Pour rendre compte de ce qui se passe dans ces variétés, il nous faut postuler une règle variable d'épenthèse de [r] au niveau post-lexical comme suit (Durand *et al.*, 2014 : 316) :

$$\emptyset \rightarrow r / V[-\text{haut}] \text{---} \#V$$

Il apparaît que ce que nous avons décrit précédemment à partir des données de notre corpus néo-zélandais se rapproche de ce qui se passe dans une variété de type B. De fait, nous avons observé un taux élevé de réalisation de la liaison et un taux plus faible de réalisation de l'intrusion. Nous avons donc constaté un déséquilibre entre ces deux sous-phénomènes chez nos locuteurs. Toutefois, nous avons également montré que la liaison comme l'intrusion étaient variables dans notre corpus. Aussi, même si ce qui se passe dans une variété de type B se rapproche de ce que nous pouvons observer à partir d'un corpus de données orales authentiques et spontanées, certains spécialistes rejettent l'existence d'un tel système. Harris (1994 : 293, note 5) met par exemple en doute le fait que ces deux sous-phénomènes puissent être distingués dans la mesure où il observe que les locuteurs qui s'efforcent d'éviter le 'r'

intrusif, parce qu'il est stigmatisé, ont tendance à oublier du même coup certaines liaisons. Les deux réflexes de production d'un [r] dans des contextes bien précis seraient donc non-distincts. Nous allons revenir ultérieurement sur la position d'Harris.

Un troisième type de variétés est postulé dans la littérature sur le 'r' de *sandhi*, à savoir des variétés plus innovatrices dans lesquelles la liaison comme l'intrusion sont catégoriques. Dans ces variétés, que nous appelons de type C (Durand *et al.*, 2014 : 317), il n'y a plus de distinction entre les mots contenant un <r> orthographique en position finale et les mots se terminant par une voyelle : autrement dit, le 'r' intrusif semble s'être généralisé au niveau post-lexical.

La description que fait McCarthy (1991, 1993) de la variété d'anglais parlée à Boston en fait une variété de type C selon notre typologie. Dans ce système, il n'y a plus qu'un seul et unique phénomène de 'r' de *sandhi* et celui-ci est réalisé de manière catégorique. Pour ce type de variétés, on peut postuler par conséquent une seule et unique règle d'insertion d'un [r] dans les environnements vocaliques appropriés puisqu'au niveau sous-jacent liaison et intrusion sont traitées de la même façon par les locuteurs. Cette règle agit donc sur des formes sous-jacentes à voyelle finale. Nous souhaitons citer Wells (1982 : 222) à ce sujet : "Instead of these alternations being produced by an /r/-dropping rule operating on underlying forms containing /r/, a new generation of speakers came to infer underlying forms without /r/, a phonetic /r/ [...] being introduced in the appropriate intervocalic environment by a rule of 'r' insertion."

D'autres phonologues de renom (Venneman 1972 ; McMahon 2000) ont également interprété le 'r' de *sandhi* comme un cas d'inversion, c'est-à-dire comme le résultat d'une règle insérant un [r] dans le contexte inverse de celui où une règle avait été postulée comme effaçant un /r/. Plus concrètement, selon ces auteurs, une règle censée effacer un /r/ en position de coda de syllabe, sauf lorsque celui-ci est suivi par une voyelle, est réanalysée comme une règle censée insérer un [r] entre une voyelle non-haute et un mot à initiale vocalique. Nous avons déjà mentionné les voyelles non-hautes (notamment au chapitre 3, 3.2.1) qui sont identifiées dans la littérature comme les seuls déclencheurs d'insertion, et donc d'intrusion. Nous allons y revenir à partir de ce que nous avons pu observer dans notre corpus afin de déterminer si cette classe de voyelles est véritablement la seule à pouvoir déclencher l'insertion ou si d'autres voyelles, comme des voyelles hautes par exemple, produisent également ce phénomène de 'r' de *sandhi*. Il s'agira de conclure si l'intrusion est en train de se diffuser à de nouveaux contextes vocaliques en *NZE* contemporain, et donc par extension en anglais.

La modélisation contraire à celle de Wells (1982) a également été formulée, par Scobbie (1992) ou Donegan (1993) par exemple, à savoir que tous les /r/ de *sandhi* sont présents, codés au niveau sous-jacent (la forme sous-jacente de *law* serait donc /lɔ:r/ dans ce système) et soumis en surface à une seule et unique règle d'effacement de /r/.

On comprend donc bien, à partir de cette typologie élémentaire des variétés de l'anglais, que deux types de traitement du 'r' de *sandhi* s'opposent : les traitements par effacement et les traitements par insertion. Nous allons y revenir plus en détail dans la

prochaine section en synthétisant les modélisations qui ont été faites de ce phénomène dans les différents cadres théoriques de la phonologie.

En conclusion de cette section consacrée à une redéfinition phonologique du ‘r’ de *sandhi* et à une classification élémentaire des variétés de l’anglais en fonction de leur comportement par rapport à ce phénomène, nous pouvons dire que les variétés de type C apparaissent comme une évolution historique des variétés de type A puisque dans ces dernières l’intrusion n’existe pas tandis que dans les premières l’intrusion est généralisée. On constate à nouveau que l’histoire fournit un lien solide pour unifier les phénomènes phonologiques, et en l’occurrence liaison et intrusion.

Certains spécialistes rejettent néanmoins ce lien historique, comme Harris (1994) qui postule que l’apparition du ‘r’ intrusif et l’apparition du ‘r’ de liaison sont indépendantes l’une de l’autre. Selon lui, les origines du ‘r’ intrusif se résument ainsi (Harris 1994 : 252-254) : “The historical evidence suggests that intrusive *r* has been around for a long time and that its emergence was originally motivated by a disfavouring of final schwa.” Nous allons revenir sur le traitement que fait Harris du ‘r’ de *sandhi* et notamment sur son hypothèse du ‘r’ flottant. Nous voulions ici offrir un panorama de la littérature sur le ‘r’ de *sandhi* et montrer que ce que nous avons observé à partir de nos données se rapproche de la description qui est faite des variétés de type B sans pour autant correspondre parfaitement à ces systèmes puisque ni la liaison ni l’intrusion ne se sont avérées catégoriques dans notre corpus.

### 7.3.3.2 Traitements par effacement, traitements par insertion et traitements mixtes

De nombreux phonologues se sont intéressés au ‘r’ de *sandhi* en anglais et un certain nombre d’entre eux a fondé le traitement de ce phénomène sur le postulat que le /r/ présent historiquement en position de coda des syllabes en anglais est présent au niveau sous-jacent. Selon cette analyse, un mot comme *car* contient un /r/ dans sa représentation sous-jacente, soit /kɑ:r/. Il faut donc, sur la base de ce postulat, rendre compte de l’absence d’un [r] en surface. C’est pourquoi ces auteurs ont posé une règle d’effacement, que nous avons présentée précédemment (voir 7.3.3.1), qui permet de rendre compte de la non-réalisation d’un /r/ devant une consonne tautosyllabique, un mot ou un morphème à initiale consonantique ou une pause/une fin de groupe rythmique.

Comme le soulignent Durand *et al.* (2014 : 317), ces traitements par effacement fonctionnent très bien lorsqu’il s’agit de modéliser ce qui se passe dans des variétés de type A dans lesquelles la liaison est catégorique mais l’intrusion n’existe pas. En revanche, si l’on tente d’appliquer ce traitement aux variétés de type B et C où l’intrusion est soit variable soit catégorique, ce traitement rencontre un certain nombre d’obstacles théoriques. En effet, pour rendre compte de l’intrusion, ces auteurs postulent que les mots comme *idea* ou *saw* contiennent un /r/ en position finale au niveau sous-jacent, soit /aɪdɪər/ et /sɔ:r/. Autrement dit, ils postulent que la liaison et l’intrusion sont le résultat d’un processus phonologique identique. Ces mots sont eux aussi soumis à une règle d’effacement qui permet d’expliquer la non-réalisation de ce /r/ en surface, sauf lorsqu’ils sont suivis d’un mot ou d’un morphème à



initiale vocalique, auquel cas le /r/ est resyllabifié en attaque de la syllabe suivante (Carr 1999).

Or, l'un des premiers problèmes auquel se confronte ce type de traitement est le fait que l'intrusion soit attestée dans certaines variétés de l'anglais dans des séquences empruntées à des langues étrangères, et par exemple à l'espagnol dans *viva*[r] *España* (Wells 1982), mais aussi dans des acronymes et même dans des non-mots (Pullum 1976 ; Durand 1990 ; Carr 1999 ; McMahon 2000). Si l'intrusion est productive dans ces séquences, il semble difficile de postuler que ce soit parce que les locuteurs ont une représentation sous-jacente de *viva* par exemple qui contient un /r/. La seconde faiblesse des traitements par effacement réside dans le fait que le 'r' intrusif est attesté dans certaines variétés de l'anglais après des schwas qui sont en fait des formes réduites de voyelles pleines. Ces voyelles ne sont pas censées autoriser l'intrusion, cependant on observe des séquences comme *tomato and* réalisée [tə'mɑ:tərən] (Durand *et al.* 2014 : 317). Les traitements par effacement ne rendent alors pas compte de la non-réalisation d'un /r/ après la voyelle pleine dans *tomato* ([tə'mɑ:təʊ]).

D'autre part, le traitement classique, dans la lignée de *SPE* notamment, qui implique la présence d'un /r/ au niveau sous-jacent lorsqu'un <r> est présent dans la graphie, est problématique en ce qui concerne la représentation sous-jacente des voyelles, et par exemple celle des diphtongues centralisantes. Navarro (2013 : 105) soulevait déjà ce problème en notant que dans un mot comme *beer*, prononcé [bɪə], la diphtongue est dérivée d'une séquence voyelle longue + /r/, à savoir /i:r/. Cependant, dans un mot comme *beard*, prononcé [bɪəd], la diphtongue est également dérivée de la séquence /i:r/ alors même que le /r/ n'est jamais réalisé en surface, puisqu'il est suivi d'une consonne tautosyllabique et ne peut donc être suivi d'un morphème ou d'un mot à initiale vocalique. Comment un apprenant peut-il par conséquent récupérer un /r/ au niveau sous-jacent alors qu'un [r] n'est jamais réalisé en surface dans ce mot ?

Si les traitements par effacement ne parviennent pas à modéliser de manière complètement satisfaisante du 'r' de *sandhi* dans l'ensemble des variétés de l'anglais, et surtout celles où l'intrusion est productive, d'autres auteurs défendent l'hypothèse selon laquelle l'apparition du 'r' de *sandhi* est le résultat d'une règle d'insertion d'un [r]. Nous avons déjà mentionné Venneman (1972), il nous faut également faire référence à Johansson (1973), Wells (1982), Nespore et Vogel (1986), Durand (1990) et McMahon (1994, 2000). Dans ces traitements, qui constituent, comme nous l'avons déjà expliqué, l'hypothèse en quelque sorte inverse de celle présentée précédemment, les mots des ensembles lexicaux *letter* et *comma* ont une seule et même représentation sous-jacente qui ne contient pas de /r/. Selon cette analyse, le verbe *baa* et le nom *bar* auraient la même représentation sous-jacente, tout comme le mot *paw* et le mot *pour*, soit /ba:/ et /pɔ:/. Pour rendre compte du 'r' de *sandhi*, il suffit donc, pour ainsi dire, de poser une règle d'insertion de [r] en surface en position pré-vocalique qui s'applique aux formes sous-jacentes contenant une voyelle finale non-haute. Dans ce traitement, il n'y a par conséquent pas de distinction entre liaison et intrusion, ce qui permet de modéliser de façon satisfaisante les variétés de type C, contrairement aux traitements par effacement précédemment.

Toutefois, ces traitements souffrent également de certaines limites. En premier lieu, les analyses qui reposent sur l'insertion de segments peuvent souvent être attaquées pour leur dimension arbitraire (Giegerich, 1999 : 18). Au-delà de cette première considération, il nous faut souligner qu'une analyse en termes d'insertion d'un [r] en position pré-vocalique pour tous les mots qui se terminent par une voyelle non-haute implique un changement historique radical, une mutation instantanée, et donc une absence de transition, pour ainsi dire, entre un système de type A dans lequel l'intrusion n'existe pas, et un système de type C dans lequel l'intrusion est catégorique. Cette absence de transition semble en désaccord profond avec ce qui est observé à partir de données authentiques, et par exemple en *NZE* par Sudbury et Hay (2002), Hay et Sudbury (2005) ou par Hay et Maclagan (2010), à savoir que le 'r' intrusif est apparu et s'est diffusé de manière progressive à de nouveaux contextes. Nous faisons la même objection ici au traitement par insertion que celle que nous faisons au chapitre 4 (voir 4.3.2) au traitement fait des changements vocaliques en chaîne dans un cadre génératif classique type *SPE*, à savoir que ceux-ci impliquent un changement radical, modélisé en termes d'unités discrètes, qui ne correspond pas à la réalité des données qui font état d'un changement progressif. Ainsi, les traitements par insertion ne semblent pas en mesure de rendre compte de la variabilité de l'intrusion dans les variétés de type B.

Enfin, un dernier argument qui remet en cause les traitements par insertion est la non-naturalité de l'ensemble des voyelles qui peuvent déclencher un 'r' de *sandhi*. Nous avons déjà brièvement abordé cette question à partir des observations que nous avons pu faire de l'influence de la qualité phonétique de la voyelle précédente dans la production du 'r' de *sandhi* dans notre corpus (voir 7.2.4). De fait, si l'on regarde les voyelles qui déclenchent l'insertion d'un [r] dans notre corpus, on obtient l'ensemble suivant : [ə, ø:, iə, eə (i:, e:), uə, a:, o:]. Or, dans cet ensemble, on compte des voyelles d'avant, des voyelles centrales (diphthongues centralisantes incluses) et des voyelles d'arrière. Certes, on compte une majorité de voyelles qui peuvent être définies comme non-hautes mais, si la diphthongue de *NEAR*, voire de *NEAR/SQUARE* s'il y a neutralisation dans le système de nos locuteurs, est réalisée sous la forme [i:], la liste inclut alors une voyelle haute. S'il s'avère que le 'r' de *sandhi* est productif après des voyelles autres que des voyelles non-hautes, alors la règle d'insertion postulée par les auteurs auxquels nous avons fait référence ne rend pas compte de tout ce que l'on peut observer dans les variétés de type B et C, et dans notre corpus par exemple. Nous reviendrons au chapitre suivant (voir chapitre 8) sur la qualité phonétique des voyelles prononcées par nos locuteurs afin de déterminer si nous disposons d'un argument de poids pour conclure que le 'r' de *sandhi* est un phénomène en partie démotivé historiquement qui n'implique pas d'épanchement de la voyelle.

Si les traitements par effacement et les traitements par insertion montrent des limites et ne parviennent pas à rendre compte du 'r' de *sandhi* dans les variétés de type A, B et C, alors une autre solution théorique consiste à postuler que l'effacement et l'épenthèse sont deux processus synchroniquement actifs. On peut les appeler, comme le propose Navarro (2013 : 109), des traitements mixtes qui tentent en quelque sorte de réconcilier traitements par effacement et traitements par insertion. Ces traitements, défendus notamment par McCarthy (1991, 1993), Blevins (1997), Anttila et Cho (1998) ou encore Uffman (2007), sont fondés sur

l'étude du comportement du 'r' de *sandhi* dans l'anglais non-rhotique de l'est de la Nouvelle-Angleterre, et notamment de la région de Boston.

Ces traitements posent une distinction sous-jacente entre les mots à finale /Vr/ et les mots à finale /V/, à savoir que les premiers contiennent un /r/ dans leur représentation sous-jacente tandis que les seconds n'en contiennent pas. Nous souhaitons renvoyer ici à l'analyse de Durand (1990 : 178) selon lequel la dérivation est la preuve que les mots *Homer* et *algebra*, qui se terminent tous les deux par schwa mais appartiennent aux ensembles lexicaux *letter* et *comma* respectivement, ont une représentation sous-jacente distincte. En effet, au nom *Homer* correspond l'adjectif *Homeric* tandis qu'au nom *algebra* correspond l'adjectif *algebraic* qui ne fait pas apparaître de [r] entre la base et le suffixe. Pour Durand, cela peut aller dans le sens de la présence d'un /r/ dans la représentation sous-jacente des mots de l'ensemble lexical *letter*, et dans le sens de l'absence d'un /r/ sous-jacent dans les mots de l'ensemble lexical *comma*. Ces éléments confirmeraient par conséquent la nécessité de deux règles différentes, effacement et épenthèse, qui fonctionneraient de manière simultanée pour rendre compte des variétés dans lesquelles liaison et intrusion sont attestées.

Cette analyse, bien que convaincante, est remise en cause par McMahon (2000) qui postule que ces mots, *Homeric* et *algebraic*, ne sont pas dérivés au sens génératif du terme mais stockés tels quels, pour ainsi dire, dans le lexique par les locuteurs. Si tel est le cas, une distinction sous-jacente entre mots à finale /Vr/ et mots à finale /V/ n'est clairement plus nécessaire, et qui plus est la variabilité de la réalisation de l'intrusion dans les variétés de type B, comme c'est le cas dans notre corpus, s'explique par la possibilité pour le locuteur d'avoir stocké ou non la forme contenant un [r]. En outre, cette analyse permet de répondre à une objection majeure formulée à l'encontre des traitements mixtes, soit la question de savoir comment les locuteurs natifs apprenant l'anglais peuvent récupérer la distinction sous-jacente entre mots à finale /Vr/ et mots à finale /V/ lorsqu'en surface, dans des variétés de type C, ces mots sont systématiquement homophones.

Ce type d'analyse, formulé dans un cadre exemplariste, que nous avons présenté précédemment (voir chapitre 4), et qui implique que les locuteurs stockent un ou plusieurs exemplaires des mots ou des segments qu'ils entendent avec des informations d'ordre phonétique et sociolinguistique, signifie que les entrées lexicales peuvent être modifiées individuellement, selon les dernières « mises à jour », pour ainsi dire, de la mémoire des locuteurs, sans qu'une refonte, une reconstruction globale du lexique soit nécessaire. Ce type d'analyse plaide donc en faveur d'un traitement par insertion du 'r' de *sandhi*. En outre, ce type d'analyse qui soutient que les mots, les syntagmes ou même les énoncés sont stockés et sélectionnés par les locuteurs en fonction du type d'interaction dans laquelle ils s'engagent avec leurs interlocuteurs, peut en venir à nier tout rôle de la phonologie puisqu'il n'implique pas que les locuteurs récupèrent des informations au niveau sous-jacent ou fassent des généralisations à partir des exemplaires qu'ils ont stockés. Nous allons avoir l'occasion d'y revenir dans ce même chapitre ainsi qu'au chapitre suivant (voir chapitre 8) en ce qui concerne les changements vocaliques en chaîne et les fusions (*mergers*) vocaliques.

Néanmoins, ces traitements mixtes font face eux aussi à des difficultés, et par exemple au fait qu'ils sont fondés exclusivement sur l'étude de l'anglais non-rhotique de l'est de la

Nouvelle Angleterre alors même que des comportements différents du ‘r’ de *sandhi* sont attestés dans d’autres variétés de l’anglais, comme la *RP* notamment, mais aussi le *NZE* à la lumière des données de notre corpus. Ils ne permettent donc pas d’expliquer en profondeur ces phénomènes et atteignent ainsi leurs limites.

En conclusion de cette section consacrée aux traitements par effacement, par insertion et aux traitements mixtes, nous constatons que tous ces traitements se heurtent à un certain nombre d’obstacles théoriques différents qui font qu’ils ne parviennent pas à rendre compte du comportement du ‘r’ de *sandhi* dans l’ensemble des variétés de l’anglais. Ces traitements semblent néanmoins s’accorder globalement sur le fait qu’il y aurait une précedence historique de la liaison sur l’intrusion, et que l’intrusion découlerait de l’extension à d’autres contextes, en l’occurrence vocaliques ([ə, ɑ:, ɔ:] en position finale), de l’alternance [r]/Ø observée dans les mots contenant un <r> orthographique final. C’est la modélisation de cette alternance, et donc de ce qui se passe quand il y a liaison et/ou intrusion, qui divise les spécialistes.

Ces traitements se fondent tous également sur le fait que le ‘r’ de *sandhi* ne peut apparaître qu’une fois la dérhoticisation de la variété achevée dans la mesure où dans les variétés rhotiques il n’y a justement pas d’alternance [r]/Ø qui permettrait aux locuteurs d’interpréter les mots à finale /V/ comme contenant un /r/. Ce postulat semble aller à l’encontre de ce que nous avons pu observer à partir de nos données puisque nous avons montré que les deux locuteurs que nous avons identifiés comme ayant une rhoticité variable (voir 7.1.3 et 7.1.4) réalisent certains ‘r’ intrusifs. D’autres travaux (Hay & Sudbury 2005 par exemple) ont également montré que l’intrusion était productive chez des locuteurs néo-zélandais variablement rhotiques. À partir de ces observations, la question se pose donc de savoir si rhoticité et ‘r’ de *sandhi* sont bel et bien en distribution complémentaire, comme le postule Giegerich (1999).

### 7.3.3.3 L’analyse d’Harris (1994)

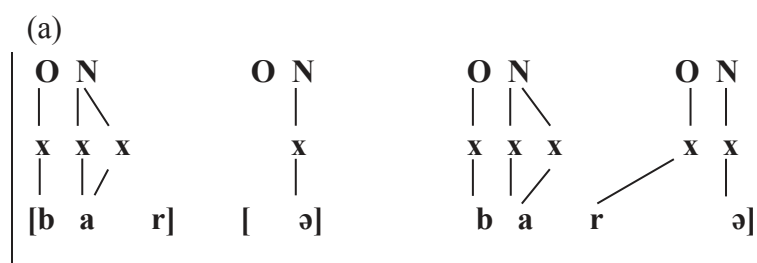
Les traitements par effacement, par insertion et les traitements mixtes ayant montré des limites, nous proposons de présenter d’autres analyses qui ont été défendues dans la littérature sur le ‘r’ de *sandhi* en anglais afin de nous forger notre propre opinion sur le traitement qui semble le plus adéquat pour rendre compte de ce que nous avons observé à partir de nos données néo-zélandaises. Nous allons commencer par l’analyse d’un phonologue que nous avons déjà mentionné à plusieurs reprises, Harris (1994), dont les travaux s’inscrivent dans le cadre de la Phonologie de Gouvernement (Kaye, Lowenstamm & Vergnaud 1985). Nous l’avons expliqué lorsque nous avons présenté ce cadre théorique en ce qui concerne le traitement phonologique de /r/ (voir 7.3.1.5), la *GP* utilise des primitives unaires pour modéliser les phénomènes observés dans les langues du monde ainsi qu’une structure syllabique minimale de type CV. La *GP* adopte également une approche multilinéaire, ce qui signifie qu’elle représente les phénomènes phonologiques sur deux niveaux distincts. Si l’on schématise : une tire squelettale qui contient les informations de

longueur au sein de laquelle une position « x » correspond à une unité de temps, et une tire mélodique qui contient les propriétés phonétiques des segments, à l'exception de la longueur puisque celle-ci est inscrite dans la tire squelettale (voir Navarro, 2013 : 118-124 pour une synthèse plus détaillée). Il est important de noter que dans ce cadre, ni les éléments mélodiques sans leurs positions squelettals, ni les positions squelettals auxquelles aucun élément mélodique n'est associé ne forment d'expressions phonologiques directement prononçables.

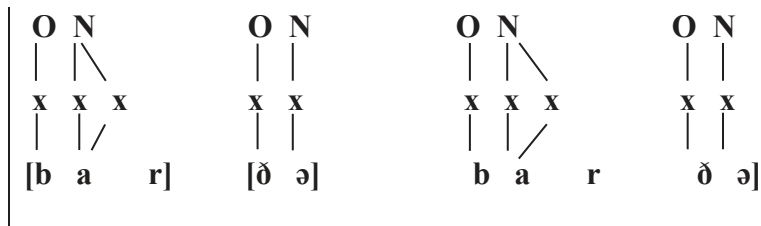
En ce qui concerne le 'r' de *sandhi* en anglais, Harris postule qu'il existe un segment extra-métrique, qu'il appelle « r flottant » (*floating r*). Celui-ci est présent en position finale dans la représentation lexicale des mots produisant un 'r' de *sandhi*, que ces mots contiennent un <r> orthographique ou non. Selon cette analyse, et comme le résume parfaitement Navarro (2013 : 119), il ne s'agit plus de traiter le 'r' de *sandhi* grâce à un processus d'effacement ou d'insertion mais « en termes de présence ou absence d'une ligne d'association entre /r/ et une position squelettale permettant sa prononciation. » En d'autres termes, la réalisation ou la non-réalisation d'un 'r' de *sandhi* s'explique par la perte ou par la création de lignes d'association entre les deux tires (squelettale et mélodique).

Dans ce cadre, la différence essentielle entre les variétés rhotiques et les variétés non-rhotiques réside dans la possibilité pour un 'r' d'être associé à une position squelettale (« x ») lorsqu'il apparaît en position de coda de syllabe. Harris pose par conséquent une condition nommée NON-RHOTICITY pour expliquer qu'un 'r' ne soit jamais prononcé dans la rime d'une syllabe (coda) dans les variétés non-rhotiques de l'anglais. En conséquence, un /r/ ne peut être prononcé qu'en position d'attaque d'une syllabe dans ces variétés. On comprend donc que lorsqu'un *r* flottant est suivi d'un morphème à initiale vocalique possédant une attaque vide, il peut s'attacher à cette attaque vide et être par là-même resyllabifié en attaque de syllabe. Si, au contraire, le *r* flottant est suivi d'une attaque qui contient déjà du matériel consonantique, les conditions ne sont pas réunies pour qu'il soit réalisé phonétiquement. De la même façon, si le *r* flottant est suivi d'une pause ou d'une fin de groupe rythmique, il ne peut être réalisé car aucune attaque n'est disponible pour qu'il le soit.

Pour illustrer les principes sur lesquels repose cette analyse, nous proposons la représentation que fait Harris (1994 : 249) de la réalisation puis de la non-réalisation d'un *r* flottant (voir figures *a* et *b* ci-après).



(b)



Nous l'avons déjà souligné dans la section précédente (voir 7.3.3.2), Harris estime que les phénomènes de 'r' de *sandhi* ne récapitulent pas l'histoire et que l'apparition du 'r' de liaison et du 'r' intrusif sont indépendantes l'une de l'autre. Selon cette hypothèse, la distinction que nous avons évoquée entre variétés de type A, dans lesquelles la liaison est catégorique mais l'intrusion absente, et variétés de type C, dans lesquelles liaison et intrusion sont catégoriques, est liée à une simple question d'incidence lexicale (Harris, 1994 : 250). Pour distinguer ce que nous avons dénommé variétés de type A et variétés de type C, Harris postule que dans les variétés de type C, les mots et les morphèmes qui ne comprennent pas de <r> orthographique contiennent un *r* flottant en position finale, alors que ce n'est pas le cas dans les variétés de type A.

Cette analyse peut donc permettre de rendre compte de variétés rhotiques, ou variablement rhotiques, dans lesquelles on observe de l'intrusion, contrairement à d'autres traitements. En effet, dans le traitement d'Harris, il est possible de postuler que dans une variété rhotique qui licencie le 'r' en position de coda de syllabe, c'est-à-dire qui associe un 'r' en position de coda de syllabe à une position squelettale « x », les mots qui ne contiennent pas de <r> orthographique contiennent un *r* flottant en position finale qui est réalisé lorsqu'il est suivi par un mot ou un morphème à initiale vocalique possédant une attaque vide. En cela, l'analyse d'Harris permet de rendre compte de ce qui se passe chez nos locuteurs variablement rhotiques qui réalisent certaines intrusions et épenthèses internes.

En revanche, comme nous l'avons déjà souligné précédemment, Harris ne postule pas de variété correspondant à ce que nous avons dénommé variété de type B dans laquelle la liaison est catégorique mais l'intrusion est variable. Pour rendre compte du 'r' de *sandhi* dans ces variétés, il faudrait postuler l'existence de deux classes de mots, c'est-à-dire que les mots qui contiennent un <r> orthographique en position finale possèdent un *r* flottant dans leur représentation qui est systématiquement réalisé en surface dans les contextes appropriés (lorsqu'ils sont suivis d'un mot ou d'un morphème à initiale vocalique possédant une attaque vide), tandis que les mots se terminant par une voyelle finale possèdent parfois un *r* flottant dans leur représentation (une sorte de *r* flottant entre parenthèses qui serait lié par exemple à la fréquence d'apparition/d'utilisation du mot), ce qui permet de rendre compte de l'intrusion variable.

Pour rendre compte de ce que nous avons observé à partir des données de notre corpus néo-zélandais, il faudrait faire la même hypothèse en spécifiant que dans le cas de la liaison, c'est-à-dire pour les mots qui contiennent un <r> orthographique en position finale, le *r*



flottant peut ne pas être réalisé en surface à cause de certaines contraintes prosodiques, et notamment la présence d'une pause qui fait que l'attaque vide du mot ou du morphème à initiale vocalique n'est pas directement disponible pour que le *r* flottant soit réalisé. Cela expliquerait que, dans une variété comme le *NZE* contemporain, telle qu'elle émerge à partir des enregistrements réalisés avec nos locuteurs, la liaison comme l'intrusion soient variables.

Nous notons enfin, en ce qui concerne la typologie des variétés de l'anglais proposée par Harris, que l'hypothèse du *r* flottant n'est pas la plus à même de rendre compte de ce que nous avons dénommé variétés de type C dans lesquelles la liaison et l'intrusion sont catégoriques. En effet, puisque dans ces variétés un [r] est réalisé en surface lorsqu'un mot se terminant par un <r> orthographique ou par une voyelle finale est suivi par un mot ou un morphème à initiale vocalique, il n'y a plus besoin techniquement de faire une distinction entre deux catégories de mots. En d'autres termes, dans ces variétés, le *r* flottant n'est plus véritablement une propriété du mot : l'apparition d'un [r] en surface semble plutôt être une propriété de l'environnement phonologique. En ce sens, il nous semble qu'une règle d'épenthèse systématique de [r] dans les environnements phonologiques appropriés est plus cohérente pour rendre compte de ce qui se passe dans ces variétés.

En outre, l'analyse d'Harris se distingue des autres analyses formulées sur le 'r' de *sandhi* en anglais dans la mesure où, selon lui, ce ne sont pas les voyelles non-hautes qui déclenchent ce phénomène, c'est la présence du *r* flottant qui attribue leur trait non-haut aux voyelles qui le précédent. Comme le résume parfaitement Navarro (2013 : 121) : « L'approximant [ɹ] est défini comme étant constitué de l'élément de coronalité |R| (dont l'interprétation phonétique est [r]) et de l'élément de centralité |@| (dont l'interprétation phonétique est [ə]) (1994 : 259). C'est l'absorption du [ɹ] dans le noyau de la syllabe précédente qui provoque l'effet de cassure et qui contribue à réduire les contrastes vocaliques devant [ɹ]. »

Cette analyse pose néanmoins elle aussi certains problèmes. En effet, selon l'analyse d'Harris, l'apparition des diphtongues centralisantes (NEAR, SQUARE, CURE) s'explique par l'absorption nucléaire de l'élément de centralité contenu dans la représentation du /r/ au niveau lexical. Or, comme le mettent en évidence Durand (1997 : 57-58) et Durand *et al.* (2014 : 318), et comme nous l'avons déjà nous-même souligné précédemment, il est difficile de postuler que les diphtongues centralisantes nécessaires à la représentation de mots comme *beard* [bɪəd] ou *gourd* [ɡʊəd] sont liées à la présence d'un /r/ dans la mesure où, en surface, il n'y a jamais d'alternance [r]/Ø. D'autre part, si les voyelles qui produisent du 'r' de *sandhi* absorbent nécessairement l'élément de centralité inhérent au [ɹ] approximant, il devient alors difficile d'expliquer que l'on observe du 'r' de *sandhi* après des monophongues longues du type [i:, e:, ɛ:, a:, ɔ:], et non pas seulement après schwa ou une voyelle centrale du type [ɜ:].

Aussi, quand bien même l'analyse de Harris nous semble tout à fait séduisante à de nombreux égards, notamment parce qu'elle rend compte de manière simple du phénomène de 'r' de *sandhi* en postulant la création d'une ligne d'association entre deux niveaux de représentation et parce qu'elle définit de manière non-arbitraire la classe des voyelles qui précèdent un 'r', elle se heurte elle aussi à un certain nombre d'obstacles théoriques. Elle ne peut expliquer la totalité des phénomènes que l'on observe dans les variétés de l'anglais, et

par exemple en anglais néo-zélandais. C'est pourquoi il nous faut considérer d'autres traitements du 'r' de *sandhi*.

#### 7.3.3.4 L'hypothèse de la formation d'une consonne glissante

D'autres traitements théoriques se fondant sur des primitives unaires considèrent que l'apparition du 'r' de *sandhi* en anglais est un cas de formation d'une consonne glissante (*glide formation*). En cela, la réalisation d'un [r] en surface serait semblable à l'émergence des glissantes [j] et [w] dans des séquences comme *see[j] a* ou *do[w] it* (Durand *et al.* 2014 : 318). C'est l'analyse que défend par exemple Broadbent (1991) à partir de données sur l'anglais de Leeds dans le Yorkshire (nord de l'Angleterre). Cette analyse s'inscrit dans le cadre de la Théorie des Éléments qui est elle-même à l'origine de divers cadres théoriques dont nous avons déjà parlé dans cette thèse, comme la Phonologie de Dépendance (Anderson & Ewen 1987 ; Anderson & Durand 1987) ou la Phonologie de Gouvernement (Kaye, Lowenstamm & Vergnaud 1985, 1990). Rappelons-le, ces cadres fondent leurs représentations phonologiques, et notamment celles des voyelles, sur la base des trois éléments suivants : |I, A, U|.

Selon cette analyse, lorsqu'une consonne glissante apparaît, c'est parce qu'un élément vocalique de la représentation de la voyelle se propage dans une attaque vide, puisque les consonnes glissantes apparaissent entre un mot à finale vocalique et un mot à initiale vocalique, possédant donc une attaque vide. Par exemple, la voyelle haute antérieure [i:] possède l'élément |I| comme tête, si bien que sa propagation à une attaque vide produit la glissante palatale [j], comme dans *be on* [bi:ɔn]. De la même façon, la voyelle haute d'arrière [u:] a pour tête l'élément |U|, si bien que sa propagation à une attaque vide produit la glissante labiovélaire [w], comme dans *Sue on* [su:wɔn].

Dans la variété de Leeds, les voyelles qui déclenchent le 'r' de *sandhi* sont [ə, ε, a, ɒ]. Broadbent (1991 : 300) postule par conséquent que dans la mesure où toutes ces voyelles possèdent l'élément |A|, c'est la propagation de cet élément à une attaque vide qui produit une glissante alvéolaire [ɹ]. Cette analyse met en évidence un lien entre schwa et /r/, dans la mesure où le trait principal de schwa selon cette analyse serait |A|. Un tel lien a déjà été révélé et exploité par d'autres phonologues dans d'autres cadres phonologiques. Nous pensons par exemple à Giegerich (1999), qui s'inscrit dans le cadre de la Phonologie Lexicale, qui postule que [ɹ] et [ə] ont une représentation sous-jacente identique mélodiquement sous-spécifiée, à savoir Ø. Nous y reviendrons dans la discussion finale de ce chapitre.

Toutefois, l'analyse de Broadbent est en désaccord avec d'autres analyses proposées pour rendre compte du 'r' de *sandhi*, à commencer par celle d'Harris que nous venons de présenter qui postule que l'élément de coronalité |R| est indispensable à la formation du segment [ɹ] (Durand *et al.* 2014 : 318). Cette analyse se heurte à d'autres objections, et par exemple au fait que les voyelles [ə] et [ε] ne possèdent pas l'élément |A| comme tête, alors même qu'elles produisent du 'r' de *sandhi*, comme nous avons pu le voir à partir des données de notre corpus (pour schwa). De plus, pour Broadbent (1991 : 290) comme pour Harris

(1994 : 107), la représentation de la voyelle d'arrière mi-fermée /ɔ:/ a pour tête l'élément [U]. Si l'on applique l'analyse synthétisée ci-avant, cette voyelle devrait produire une glissante [w] par propagation de l'élément [U] à une attaque vide. Or, comme nous pouvons le constater dans la littérature, la voyelle /ɔ:/ produit du 'r' de *sandhi*. Qui plus est, les données de notre corpus néo-zélandais indiquent également qu'un 'r' de *sandhi* peut être produit après la voyelle de NORTH/FORCE pas nos locuteurs, or on peut analyser la structure interne de cette voyelle, que l'on peut transcrire /o:/, sous la forme suivante : V + V {U ; A} où l'élément [U] gouverne l'élément [A]. L'analyse de Broadbent ne parvient pas à expliquer ce phénomène.

En conclusion, l'analyse que propose Broadbent soulève un certain nombre de questions qui semblent rester sans réponse. Par exemple, Catford (1988) décrit les trois phases nécessaires à la production d'une voyelle en anglais : la *on-glide phase*, la *hold phase* et la *off-glide phase*. Si [ɹ] vient compléter la classe des glissantes de l'anglais aux côtés de [j] et [w], alors il doit se comporter comme ces glissantes. Or, Catford rapporte l'expérience selon laquelle si l'on prolonge l'articulation des glissantes [j] ou [w], on obtient les voyelles [i] et [u] respectivement. Cela semble renforcer l'analyse selon laquelle il existe bel et bien un lien phonologique entre ces deux voyelles et les glissantes qu'elles produisent. En revanche, si l'on prolonge l'articulation de [ɹ], on entendra sans doute [ə], soit un schwa coloré par 'r'. Cela va certes dans le sens d'un lien entre l'approximante et schwa, mais cela suggère surtout que schwa ne suffit pas à rendre compte de l'articulation de [ɹ] : il manquerait donc un élément dans cette représentation.

Enfin, la question fondamentale qui reste en suspens est la suivante : pourquoi [ɹ] ? En effet, si l'apparition de [ɹ] dans la chaîne parlée est traitée comme l'apparition d'un segment par défaut après les voyelles non-hautes, comme l'apparition de [j] et [w] après les voyelles hautes antérieures et postérieures respectivement, alors pourquoi ce phénomène ne s'observe-t-il pas dans toutes les variétés d'anglais, et surtout pourquoi ne s'observe-t-il pas dans les autres langues parlées dans le monde ? De plus, si [ɹ] est une consonne par défaut, alors même que dans la littérature ce statut est généralement attribué au coup de glotte ([ʔ]), comment se fait-il que les apprenants natifs ne maîtrisent ce son que tardivement quand les travaux de Bernhardt et Gilbert (1992), rapportés par Heselwood (2006 : 91), montrent que les sons par défaut sont généralement ceux qui sont maîtrisés le plus tôt par ces apprenants ?

### 7.3.3.5 Traitement en Théorie de l'Optimalité

La Théorie de l'Optimalité (*Optimality Theory, OT*, Prince & Smolensky 1993 ; McCarthy 1993), que nous avons déjà présentée précédemment dans cette thèse (voir chapitre 4), s'est également intéressée au 'r' de *sandhi*. D'ailleurs, l'une des toutes premières illustrations de cette théorie est fondée sur l'analyse que fournit McCarthy (1993) du 'r' de *sandhi* dans la variété non-rhotique parlée à Boston, Massachusetts (Durand *et al.* 2014 : 319). Dans cette variété, rappelons-le, liaison et intrusion sont envisagées comme étant réalisées de façon catégorique.

Si l'on schématise à nouveau ici les traitements en *OT*, on peut dire qu'un composant GEN génère l'ensemble des formes possibles correspondant à un *input* donné (une forme sous-jacente). Ces formes (ces candidats) sont soumises à un certain nombre de contraintes qui sont hiérarchisées. Le candidat qui viole le moins de contraintes, ou les contraintes classées le plus bas dans la hiérarchie, est choisi comme forme de surface. Ce traitement diffère donc des autres en ce sens qu'il ne pose pas de règles en tant que telles, dont les formes de surface sont le résultat, mais des contraintes universelles qui permettent d'éliminer un certain nombre de formes possibles pour ne garder que le candidat optimal. Dans ce cadre, les différentes hiérarchies de contraintes correspondent à des grammaires différentes.

Dans son analyse du 'r' de *sandhi* à Boston, McCarthy (1993) pose l'existence de contraintes incompatibles qui régissent la coda (position de coda) des syllabes des mots liaisonnants (M1). La première, nommée CODA-COND, régit l'effacement d'un 'r' dans la mesure où elle interdit la prononciation d'un [r] en position post-nucléaire, et donc en coda. La seconde, nommée FINAL-C, exige une consonne ou une glissante en position finale et interdit par conséquent une séquence de voyelles hétérosyllabiques (un hiatus). C'est la hiérarchisation différente de ces deux contraintes, autrement incompatibles, qui permet de rendre compte de ce que l'on observe dans les différentes variétés de l'anglais. Ainsi, si l'on pose que la contrainte CODA-COND domine la contrainte FINAL-C, et que donc un candidat peut violer FINAL-C mais être choisi comme candidat optimal et donc comme forme de surface, alors il est possible de rendre compte de la liaison et de l'intrusion dans les variétés de type C, comme en anglais bostonien. Nous proposons le tableau suivant (McCarthy, 1993 : 186) pour illustrer les principes sur lesquels repose cette analyse (voir tableau 59 ci-après).

Pour McCarthy, cette analyse en *OT* est une réussite d'un point de vue descriptif car elle parvient à rendre compte des formes de surface correctes dans les environnements étudiés, et ce indépendamment de la présence d'un <r> orthographique. Il n'en reste pas moins que l'un des problèmes majeurs auquel est confrontée l'analyse de McCarthy est qu'elle nécessite d'avoir recours à une règle d'épenthèse pour rendre compte de l'intrusion. Cette solution remet en cause l'un des principes fondamentaux de l'*OT*, à savoir celui de la fidélité à l'*input* qui implique qu'il n'y ait pas d'ajout arbitraire, pour ainsi dire, de matériel sonore. Ce principe est en quelque sorte incarné par la contrainte DEP qui interdit d'ajouter du matériel à une forme sous-jacente et donc, en l'occurrence, d'ajouter une position dans la chaîne pour résoudre un hiatus.

Candidats		CODA-COND	FINAL-C
PrWd	PrWd		*
$\sigma$	$\sigma$		
=> Wanda	left		
=> Homer	left		
PrWd	PrWd		
$\sigma$	$\sigma$	*!	
=> Wanda[r]	left		
=> Home[r]	left		

Candidats		CODA-COND	FINAL-C
PrWd	PrWd		* !
$\sigma$	$\sigma$		
=> Wanda	arrived		
=> Homer	arrived		
PrWd	PrWd		
$\sigma$	$\sigma$		
=> Wanda[r]	arrived		
=> Home[r]	arrived		

Tableau 59 : tableaux de contraintes selon McCarthy (1993 : 182)

Qui plus est, son analyse est également confrontée à la difficulté de justifier le recours à [ɹ] comme consonne anti-hiatus après une voyelle non-haute. Nous en revenons donc à une question que nous avons posée dans la section précédente : pourquoi [ɹ] ? Uffman (2007), dont les travaux s'inscrivent également dans le cadre de la Théorie de l'Optimalité, se concentre sur ce problème et postule qu'une consonne anti-hiatus doit être suffisamment saillante phonétiquement, ce qui explique selon lui le recours à [ɹ] (Durand *et al.* 2014 : 320). Nous renvoyons à Navarro (2013 : 127-134) pour une discussion plus approfondie des travaux d'Uffman. En effet, une voyelle non-haute n'autorise pas l'épenthèse anti-hiatus d'une glissante haute [j] ou [w] puisque l'apparition de ces glissantes en contextes de hiatus est le résultat de l'épanchement mélodique de la valeur [+haut] définitoire de la voyelle de gauche (voir section précédente). Sur la base de ces éléments, Uffman (2007 : 464-465)

conclut que [ɪ] est la seule solution anti-hiatus optimale après les voyelles non-hautes, comme cela apparaît dans le tableau ci-après (voir tableau 60) qui représente la hiérarchie de contraintes pour la forme *law is* :

/lɔ: ɪz/	ONSET	*G <sub>[-hi]</sub>	DEP(hi)	DEP	*V_V/lar	*V_V/r	*V_V/V
[lɔ:ɪz]	*!						
[lɔwɪz]			*!	*			*
[lɔʁɪz]		*!		*			*
<sup>ɪʔ</sup> [lɔrɪz]				*		*	
[lɔ:ʔɪz]				*	*!		

Tableau 60 : tableau de contraintes pour *law is* selon Uffman (2007: 466) d'après Navarro (2013)

Toutefois, ces travaux ne parviennent pas à expliquer pourquoi cette stratégie serait spécifique à l'anglais et non une stratégie généralisée à l'ensemble des langues parlées dans le monde. Nous avons déjà soulevé ce contre-argument précédemment. Enfin, ces travaux, comme l'ensemble des travaux présentés précédemment, ne modélisent pas des réalisations qui sont pourtant attestées dans de nombreuses variétés de l'anglais, et par exemple dans notre corpus, à savoir l'insertion d'un coup de glotte [ʔ] pour résoudre un hiatus, comme dans la séquence [lɔ:ʔɪz] par exemple, ou la séquence [lɔ:ɪz]. De fait, cette dernière séquence, dont Navarro souligne qu'elle est attestée dans les corpus PAC Lancashire et PAC Boston, est celle qui est la plus pénalisée par la hiérarchie de contraintes puisqu'elle viole la contrainte ONSET qui est une contrainte de marque qui exige que les syllabes aient une attaque.

C'est justement sur la base de cette objection majeure que nous voulions mettre en perspective les traitements théoriques qui ont été faits à la fois de /r/ et du 'r' de *sandhi* grâce aux observations que nous avons pu formuler à partir de nos données authentiques et récentes récoltées en Nouvelle-Zélande. Il nous semble opportun de considérer un autre traitement théorique du 'r' de *sandhi* dans la mesure où nous venons de montrer certaines des limites du traitement de ce phénomène en OT.

### 7.3.3.6 Rhoticité et 'r' de *sandhi* dans le cadre de la Théorie des Exemples

Il nous semble opportun de conclure notre synthèse des traitements théoriques qui ont été proposés du 'r' de *sandhi* en revenant sur les travaux de Sudbury et Hay (2002) et Hay et Sudbury (2005) que nous avons cités à de nombreuses reprises dans le présent chapitre. Leurs travaux se fondent sur l'analyse d'enregistrements réalisés avec des locuteurs néo-zélandais nés entre 1860 et 1925 (projet *ONZE*) et s'inscrivent dans le cadre de la *TE* que nous avons présentée précédemment (voir chapitre 4). Rappelons-le, cette théorie postule que les occurrences rencontrées (entendues) d'un mot sont stockées par les locuteurs avec des informations phonétiques, contextuelles et sociolinguistiques fines. Les nuages d'exemples



qui forment la mémoire linguistique des locuteurs sont mis à jour, pour ainsi dire, lors des interactions de ces locuteurs avec leurs interlocuteurs. Lors de ces interactions, les locuteurs puisent dans leur stock l'occurrence la plus adaptée pour la construction de leur discours.

Le traitement qui est proposé par Hay et Sudbury pour rendre compte du 'r' de *sandhi* diffère radicalement des traitements que nous avons synthétisés jusqu'à maintenant dans la mesure où il se concentre exclusivement sur les formes de surface et non sur les processus de dérivation, que ce soit par des règles ou des hiérarchies de contraintes, d'une forme de surface à partir d'une forme sous-jacente. Dans le cadre de la *TE*, ce que l'on pourrait nommer des généralisations phonologiques résultent des interactions entre les différentes représentations (formes) qu'ont stockées les locuteurs d'un même mot (Pierrehumbert 2001, 2006). En outre, dans certains traitements proposés en *TE*, l'existence d'un niveau phonologique abstrait est remise en question, comme nous l'avons déjà signalé précédemment et comme nous aurons l'occasion de l'illustrer au chapitre suivant (voir chapitre 8).

L'étude de Hay et Sudbury sur le *NZE* montre une dérhoticisation progressive entre la fin du XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle dans cette variété. Elles indiquent que cette dérhoticisation semble conditionnée par le lexique, ce que Gordon *et al.* (2004) montrent également, c'est-à-dire que les mots qui se rapportent aux domaines de l'agriculture et de l'industrie minière par exemple, qui constituent les activités essentielles des premiers colons venus s'installer en Nouvelle-Zélande (voir chapitre 2), sont nettement plus fréquemment réalisés avec un [r]. Cela s'explique par le fait que ces mots sont majoritairement prononcés par des locuteurs âgés, pour lesquels ces activités constituent des thèmes de conversation privilégiés. Autrement dit, le stock d'exemplaires correspondant aux mots issus de ces domaines n'est pas remis à jour par des locuteurs plus jeunes, ce qui explique que ces mots soient stockés avec pour caractéristique phonétique une réalisation rhotique, puisque les locuteurs qui utilisent ces mots sont majoritairement des locuteurs rhotiques ou variablement rhotiques. L'alternance [r]/Ø est donc liée, dans ce traitement, au stockage et à la mise à jour de différentes représentations (formes) pour chaque mot qui sont indexées en fonction de l'environnement phonologique, morphologique, syntaxique et extralinguistique. Nous reviendrons au dernier chapitre de notre thèse (voir chapitre 9) sur l'indexation extralinguistique des exemplaires qui est postulée en *TE*.

Par conséquent, plus une représentation sera stockée fréquemment par un locuteur au cours de ses interactions, plus ce locuteur aura de chances de recourir à cette forme dans le contexte approprié au détriment d'autres formes stockées moins récemment ou moins souvent. Pour illustrer ce phénomène, et le lien qui existe entre rhoticité et 'r' de *sandhi* dans le traitement que proposent Hay et Sudbury en *TE*, nous souhaitons reproduire le tableau qu'inclut Navarro (2013 : 135) pour le mot *better*. Ce tableau (voir tableau 61) formalise le stockage dans la mémoire des locuteurs des représentations correspondant à ce mot en fonction de l'environnement syntaxique. Il apparaît clairement, à partir de ce tableau, qu'un locuteur d'une variété comme le *NZE* aura plus de chances de produire un [r] lorsque le mot *better* est suivi d'un mot ou d'un morphème à initiale vocalique que lorsque celui-ci est suivi d'un mot ou d'un morphème à initiale consonantique, ou d'une frontière morphémique, d'une frontière de mot, d'une pause ou d'une fin de groupe rythmique. De fait, les données de Hay

et Sudbury, ainsi que les données de notre corpus PAC, fournissent des indications statistiques quant à la fréquence de production d'un [r] dans ces environnements qui confirment que les locuteurs du *NZE* ont plus de chances de réaliser un [r] dans l'environnement – V que dans l'environnement – C ou – #.

– V	– C	– #
[bɛtəɹ]	[bɛtəɹ]	[bɛtə]
[bɛtəɹ]	[bɛtə]	[bɛtə]
[bɛtə]	[bɛtə]	
	[bɛtə]	

Tableau 61 : exemple d'un nuage d'exemplaires pour le mot *better*

L'avantage majeur de ce traitement est qu'il permet de rendre compte de la variabilité de la réalisation du 'r' de *sandhi* dans les variétés de l'anglais, à commencer par ce que l'on observe chez nos locuteurs. De fait, si certains locuteurs sont exposés à un plus grand nombre d'occurrences de *better* sans [r] dans l'environnement – V, on peut s'attendre à ce qu'ils ne produisent pas de [r] dans *better off*, là où des locuteurs exposés à un plus grand nombre d'occurrences de *better* avec [r] dans l'environnement – V auront plus de chances de produire un [r] dans cette même expression.

Le traitement de la rhoticité en *TE* permet également de rendre compte de ce que nous avons observé chez nos locuteurs variablement rhotiques, puisqu'il est possible de postuler qu'un changement dans leur environnement immédiat (sur lequel nous reviendrons au chapitre 9) a pu modifier les interactions qu'ils ont avec d'autres locuteurs. Autrement dit, il est possible de postuler que ces locuteurs interagissaient avec des locuteurs rhotiques, et que donc leur stock d'exemplaires était majoritairement rhotique, et qu'ils ont commencé à interagir avec des locuteurs non-rhotiques, ce qui a mis à jour leur stock d'exemplaires et explique leur mutation vers la non-rhoticité à mesure que les représentations rhotiques disparaissent de leur stock et sont remplacées par des représentations non-rhotiques.

Un autre avantage de ce traitement est qu'il permet de modéliser la liaison et l'intrusion par le même mécanisme et qu'il n'a donc pas besoin de postuler de distinction à un niveau sous-jacent entre mots à finale /Vr/ et mots à finale /V/. Nous abordons néanmoins ici un des obstacles théoriques qui se dresse face au traitement en *TE* car, si l'on renvoie aux conclusions de Hay et Maclagan (2010) qui montrent que l'intrusion est en train de se généraliser en *NZE*, et donc de se diffuser à de nouveaux contextes, encore faut-il expliquer l'émergence de ce phénomène. Sinon, on est face à une situation mystérieuse pour ainsi dire, à savoir que les locuteurs stockent des représentations du mot *idea* qui contiennent un [r] dans la séquence *idea of*, c'est-à-dire dans l'environnement – V dont nous avons parlé, ce qui contribue à expliquer qu'ils produisent eux-mêmes cette séquence avec [r]. Mais où l'ont-ils entendue ? Comment l'ont-ils stockée s'il s'agit d'un nouveau contexte de réalisation d'un [r],

d'une nouvelle représentation ? C'est bien qu'un locuteur a produit un [r] dans cette séquence alors qu'il ne l'avait jamais entendue réalisée avec un [r] auparavant.

Hay et Sudbury (2005 : 819) ne fournissent pas de réponse véritablement satisfaisante à ces interrogations : "Once rhoticity in non prevocalic positions is nearing zero, an individual may have a large number of /r/-Ø correspondences between non prevocalic and prevocalic positions (e.g. fear - fearing, for certain - for instance), which give rise to a generalization about this /r/-Ø alternation." Elles renvoient au lien historique entre non-rhoticité et apparition du phénomène d'intrusion et parlent de généralisations de la part des locuteurs qui étendent, en quelque sorte, l'alternance [r]/Ø caractéristique des mots comprenant un <r> orthographique en position finale en positions pré-vocalique et pré-consonantique à d'autres mots qui ne comprennent pas de <r> orthographique en position finale. Il semble par conséquent que même si la *TE* se concentre essentiellement sur les formes de surface, elle ne puisse se dispenser d'un certain niveau d'abstraction phonologique pour rendre compte du phénomène de 'r' de *sandhi*, et plus particulièrement du phénomène d'intrusion.

De fait, si l'on veut rendre compte de ce phénomène, il faut pouvoir postuler que les locuteurs sont capables de faire des généralisations à partir de l'alternance [r]/Ø qu'ils ont stockée pour d'autres mots lorsqu'ils rencontrent de nouveaux mots ou qu'ils utilisent des mots déjà connus (donc stockés) dans des environnements inhabituels. Cette hypothèse est à la base de la réflexion de Soskuthy (2009) qui défend un modèle de construction d'exemplaires par analogie lexicale. Selon ce modèle, si un locuteur n'a pas de forme stockée du mot *idea* en position pré-vocalique, comme dans l'expression *idea of* que nous avons utilisée précédemment, il doit reconstruire un exemplaire, soit à partir d'une forme stockée de ce mot dans un autre environnement (pré-consonantique par exemple), soit par analogie à partir de la forme stockée d'un autre mot dans ce même environnement (pré-vocalique en l'occurrence). Si le locuteur opte pour la première solution, il est fort probable qu'il réalisera la séquence *idea of* sans [r]. S'il opte pour la seconde solution, en utilisant le mot *dear* ([dɪə]) comme modèle car sa forme de surface en isolation (- #) est quasi-identique à celle du mot *idea* ([aɪdɪə]), alors il est fort probable que ce locuteur réalisera la séquence *idea of* avec un [r] car il aura reproduit le comportement du mot *dear* qui alterne avec [r] dans l'environnement - V.

Soskuthy postule, pour rendre compte de l'expansion du 'r' intrusif dans une variété comme le *NZE*, que la seconde solution sera celle pour laquelle optera une majorité de locuteurs car elle souhaite éviter d'utiliser des formes non adaptées à un environnement donné. En d'autres termes, une majorité de locuteurs préférera se conformer à un modèle d'alternance [r]/Ø plutôt que d'utiliser une forme déjà disponible, déjà stockée, mais adaptée à un environnement différent (*idea* sans [r] dans l'environnement - C par exemple). La similarité phonétique et la fréquence d'utilisation (*token frequency*) jouent donc un rôle prépondérant dans la reconstruction d'exemplaires par analogie lexicale : deux facteurs dont nous aurons l'occasion de montrer au chapitre suivant (voir chapitre 8) qu'ils sont cruciaux dans la modélisation des phénomènes de changements vocaliques en chaîne et de *mergers* en *TE*.

Ce cadre, et le traitement de la rhoticité et du ‘r’ de *sandhi* que nous venons de présenter, ne sont pas exempts d’objections dans la mesure où ils considèrent que les formes de surface, les représentations stockées, les exemplaires, n’ont pas de structure phonologique interne. Or, de nombreux travaux, et notamment certaines études que nous avons synthétisées au chapitre 4 en ce qui concerne les changements vocaliques en chaîne, démontrent que les locuteurs associent des réalisations phonétiques de surface variables à des représentations phonologiques abstraites stables (Scharinger & Idsardi 2010, voir 4.4). Nous y reviendrons au prochain chapitre (voir chapitre 8) à partir de notre étude phonéto-acoustique de certaines voyelles prononcées par les locuteurs de notre corpus PAC. De plus, comme le met en avant Navarro (2013 : 137) également, les modélisations exemplaristes rompent avec un principe essentiel en phonologie qui veut que les unités linguistiques significantes, et notamment les réalisations vocaliques, soient définies par les relations d’opposition qu’elles entretiennent au sein d’un système spécifique. Aussi, bien qu’un traitement du ‘r’ de *sandhi* en *TE* soit séduisant, il se heurte lui aussi à un obstacle théorique majeur.

#### 7.3.4 Discussion

Au terme de ce chapitre consacré à la rhoticité et au ‘r’ de *sandhi* à partir des données de notre corpus PAC Nouvelle-Zélande, il nous semble avoir montré que ces deux phénomènes sont complexes et qui plus est sujets à de la variation inter et intra-individuelle. Il nous semble avoir mis en évidence les bénéfices d’une étude empirique de ces phénomènes à partir de données authentiques et récentes pour mettre en perspective les modèles théoriques qui tentent de rendre compte de ces phénomènes, souvent sur la base de comportements idéalisés ou de systèmes considérés comme allant de soi.

Nous avons notamment montré les avantages de la conception et de l’application systématique de codages spécifiques pour fournir une description aussi fine que possible de ces phénomènes. De fait, l’absence d’un [r] dans les enregistrements que nous avons réalisés avec nos locuteurs néo-zélandais est nécessairement non-saillante d’un point de vue perceptuel. Les systèmes de codage que nous avons présentés précédemment dans cette thèse (voir chapitre 5), même s’ils représentent un énorme investissement de temps, nous permettent par conséquent d’extraire les données essentielles à notre analyse de ces phénomènes. Nous avons démontré au début de ce chapitre que ces codages doivent cependant être manipulés avec précaution, en ce sens qu’ils ne dispensent en aucun cas d’un travail d’interprétation et surtout, ils ne dispensent pas de circonscrire précisément les phénomènes à observer (en l’occurrence la rhoticité « pure ») sans pour autant préjuger de la nature phonologique de ces phénomènes.

La tâche est donc délicate, mais nous espérons avoir montré qu’elle est aussi fructueuse dans la mesure où nos codages nous ont permis de formuler un certain nombre de conclusions quant à la rhoticité et au ‘r’ de *sandhi* dans notre corpus. En premier lieu, en ce qui concerne la rhoticité, nous avons montré que ce phénomène est sujet à de la variation inter et intra-individuelle ainsi qu’à de la variation stylistique puisque nous avons vu que les

différentes tâches du protocole (tâches de lecture *vs.* conversations) produisent des taux différents de rhoticité chez nos locuteurs. Nous avons surtout mis en évidence le fait que 11 de nos 13 locuteurs peuvent être décrits comme non-rhotiques stables, avec une rhoticité tout à fait résiduelle, tandis que les 2 autres locuteurs peuvent être décrits comme variablement rhotiques et, plus précisément, en voie de dérhoticisation. Nos données ont également révélé que la rhoticité, chez nos deux locuteurs variablement rhotiques en particulier, est influencée par l'environnement morphosyntaxique, à savoir que /r/ est plus vite effacé en position finale qu'en position pré-consonantique, ce qui nous a permis de conclure que le processus de dérhoticisation à l'œuvre chez ces locuteurs fonctionne en miroir, pour ainsi dire, avec le processus de retour à la rhoticité attesté par Labov (1966) à New York et Irwin et Nagy (2007, 2010) à Boston.

La rhoticité est également influencée par la qualité phonétique de la voyelle précédente puisque nous avons montré que chez nos deux locuteurs variablement rhotiques, ainsi que chez le reste de nos locuteurs, les voyelles centrales, et notamment celles de *NURSE* et *START*, favorisent la production d'un /r/ en position de coda de syllabe. En outre, même si nous n'avons pas mené d'étude de l'influence du schéma accentuel des syllabes qui produisent de la rhoticité chez nos locuteurs, les conclusions de Navarro (2013) à ce sujet, à partir des données du corpus PAC Lancashire, ainsi que le fait que la voyelle de *letter* soit l'une des moins productives de rhoticité chez nos locuteurs, indiquent que l'accentuation joue très probablement un rôle et que les syllabes accentuées produisent certainement plus de rhoticité que les syllabes inaccentuées.

En second lieu, en ce qui concerne le 'r' de *sandhi*, l'application systématique de notre codage nous a permis de mettre en évidence le fait que ce phénomène est également sujet à de la variation inter et intra-individuelle, ainsi qu'à de la variation stylistique puisque nous avons montré que les tâches de lecture produisent nettement moins de 'r' de *sandhi* que les conversations. Nous avons interprété ce résultat comme indicatif du fait que les pauses et les hésitations contribuent à bloquer le 'r' de *sandhi* qui est un phénomène caractéristique de la chaîne parlée. En ce sens, nous rejoignons les conclusions de Navarro (2013 : 143) selon lequel le domaine d'application du 'r' de *sandhi* est l'énoncé E (U pour *utterance* en anglais, Nespors & Vogel, 1986 : 229). L'influence de la syntaxe n'est donc pertinente en ce qui concerne ce phénomène que si elle est interprétée prosodiquement car la condition majeure qui ressort de l'observation de nos données à la réalisation d'un 'r' de *sandhi* est la fluidité phonétique. En d'autres termes, le groupe de souffle semble avoir une prégnance indéniable au vu de nos données.

Il nous faut noter néanmoins que même s'il apparaît que le 'r' de *sandhi* en anglais opère à un niveau beaucoup plus phonétique que son homologue français, la liaison, à laquelle nous avons fait référence à plusieurs occasions, qui est quant à elle largement morphologisée comme nous l'avons vu, nos données ont révélé l'influence du poids syllabique (M1 monosyllabique) et de la catégorie syntaxique (M1 grammatical) sur le taux de réalisation de ce phénomène chez nos locuteurs.

En outre, nos données ont révélé un traitement distinct par nos locuteurs des trois sous-phénomènes de 'r' de *sandhi* qui sont généralement identifiés dans la littérature, à savoir

la liaison, l'intrusion et l'épenthèse interne. La liaison n'est pas catégorique dans notre corpus mais a un taux globalement élevé de réalisation parmi nos locuteurs. L'intrusion n'est pas catégorique dans notre corpus non plus et a un taux plus faible de réalisation parmi nos locuteurs que la liaison. Nous constatons donc un déséquilibre entre liaison et intrusion au sein de notre corpus. Pour ce qui est de l'épenthèse interne, son taux de réalisation est relativement élevé mais est circonscrit à une seule occurrence dans l'ensemble des enregistrements : *drawing*. Aussi, même si son taux de réalisation est élevé, sa productivité est faible. Nous remarquons toutefois que les locuteurs les plus jeunes sont ceux qui réalisent systématiquement ce phénomène, ce qui peut pointer vers un développement récent de ce phénomène en *NZE*. De plus, nous avons également montré que ces trois phénomènes ne se produisent pas dans les mêmes environnements phonétiques, puisque l'épenthèse interne est par exemple circonscrite à la voyelle *NORTH/FORCE*, tandis que l'intrusion se produit après les voyelles de *letter* (et *NEAR/SQUARE*), *START* et *NORTH/FORCE* et la liaison après l'ensemble des qualités phonétiques que nous avons codées.

Aussi, même s'il peut sembler que notre travail de codage tel qu'il est illustré dans le présent chapitre est subjectif car il implique de coder auditivement la présence ou l'absence d'un [r] ainsi que la qualité phonétique de la voyelle précédente dans les contextes de rhoticité et de 'r' de *sandhi* potentiels, ce travail a permis de faire émerger des tendances qui rejoignent les conclusions de certains travaux incontournables, comme ceux de Labov (1966), Sudbury et Hay (2002) ou Hay et Sudbury (2005) par exemple. Ces tendances ne peuvent donc être simplement considérées comme des coïncidences et nous nous en sommes servi comme base de réflexion pour revenir sur les cadres phonologiques qui se sont intéressés au /r/ et au phénomène de 'r' de *sandhi*.

Il ressort de notre synthèse des traitements théoriques qui ont été proposés des rhotiques dans les langues du monde, et par exemple dans les variétés de l'anglais, qu'il est extrêmement difficile de trouver l'unité phonologique de cette classe en identifiant les traits communs à toutes les rhotiques au-delà de la diversité segmentale associée au /r/ et de sa multitude de réalisations phonétiques. Il nous semble, par conséquent, qu'il n'est pas nécessairement indispensable de réconcilier cette diversité segmentale et cette absence d'unité phonologique dans la mesure où nous avons pu constater, à partir des travaux menés dans la littérature, que /r/ a globalement les mêmes qualités distributionnelles dans les langues du monde et que les rhotiques fonctionnent de manière paradigmatique dans les mêmes positions.

Il existe qui plus est un consensus dans la littérature quant à une possible justification historique à la classe des rhotiques puisque les experts postulent que l'affaiblissement progressif du /r/ en position finale de syllabe a pu donner naissance à ses différentes réalisations phonétiques. Le lien entre rhoticité et 'r' de *sandhi* est lui aussi à trouver dans l'histoire puisque de nombreux travaux ont mis au jour l'émergence du 'r' de *sandhi* parallèlement à l'affaiblissement progressif et à la perte du /r/ en position finale de syllabe qui a donné lieu aux alternances [r]/Ø dont nous avons parlé, où [r] est présent en position pré-vocalique mais absent (Ø) dans les autres contextes. L'intrusion serait née quant à elle de l'extension à tous les contextes finaux, notamment vocaliques ([ə, a:, o:]), de cette alternance



[r]/Ø aux mots historiquement dépourvus d'un /r/, et donc dans lesquels il n'y a pas de <r> orthographique. Enfin, en ce qui concerne l'épenthèse interne, soit l'intrusion aux frontières des morphèmes et non plus uniquement aux frontières des mots, il semble qu'il s'agisse d'un développement encore plus récent et que donc, les variétés qui présentent ce phénomène soient des variétés encore plus innovatrices que les variétés de type C que nous avons définies dans ce chapitre. D'ailleurs, Navarro (2013 : 139) appelle ces variétés des variétés de type C'.

La manière dont il est possible de rendre compte d'un point de vue théorique de l'émergence de ces phénomènes et de l'alternance [r]/Ø au niveau lexical et au niveau post-lexical fait toujours débat aujourd'hui, et ce depuis des décennies. Nous avons vu que certains cadres théoriques ont même fait leurs armes, pour ainsi dire, en tentant de rendre compte du phénomène de 'r' de *sandhi* : nous pensons à la Théorie de l'Optimalité. Au terme de notre panorama théorique, et de l'évaluation des points forts et des points faibles de chaque modélisation, il nous semble qu'un traitement en termes d'insertion d'un [r] est sans doute le mieux adapté pour rendre compte de ce que nous avons observé à partir de nos données et de ce qui a été rapporté dans la littérature sur les autres variétés de l'anglais notamment. Il nous semble par exemple que la réalisation d'une liaison après une hésitation, comme cela est rapporté par Heselwood (2006 : 88) dans le segment *just er* [ə:ɪ]... *a bit more*, est un argument de poids qui le contraint d'ailleurs à conclure : "The appearance of [r] after a pause-filling mid-central vowel may seem more difficult to account for without an R-insertion rule."

Qui plus est, une analyse en termes d'insertion d'un [r] nous semble plus en adéquation avec les observations que nous avons formulées sur la superficialité de ce phénomène par rapport à son homologue français, la liaison. Dans la mesure où l'insertion d'un [r] en surface est conditionnée, nous l'avons vu, par la fluidité phonétique, il nous semble plus cohérent de postuler que nous avons affaire à une règle d'insertion en surface, qui assure justement la fluidité phonétique de l'énoncé, qu'à un /r/ codé au niveau sous-jacent. Au vu des éléments que nous avons développés ici, il nous semble que le 'r' de *sandhi* est sans doute un vestige de l'histoire et qu'il est en train d'être démotivé historiquement, c'est-à-dire qu'il est en train d'apparaître dans de nouveaux contextes, notamment phonétiques vocaliques après voyelle haute ([i:]), où il n'avait jamais été réalisé auparavant.

Il nous semble néanmoins que nous n'avons pas achevé notre étude de la rhoticité et du 'r' de *sandhi* dans la présente thèse. En effet, un argument de poids en faveur d'une démotivation historique du 'r' de *sandhi* serait de montrer que celui-ci est réalisé après des voyelles hautes et que donc la présence d'un [r] ne constitue pas un épanchement de la qualité phonétique de la voyelle de gauche. C'est justement ce que nous proposons de faire au chapitre suivant (voir chapitre 8) en présentant une étude phonéto-acoustique de certaines voyelles réalisées par nos locuteurs, en l'occurrence les voyelles décrites comme étant impliquées dans le *SFVS* (voir chapitre 4), à savoir KIT, DRESS, TRAP, FLEECE, NEAR, SQUARE, START et STRUT.

Qui plus est, nous avons mentionné ici certains facteurs extralinguistiques comme pouvant rendre compte des phénomènes que nous avons observés et par exemple du déséquilibre entre liaison et intrusion puisque nous avons vu que certains locuteurs réalisent un taux élevé de liaison mais ne réalisent aucune intrusion. De nombreux auteurs pointent

vers la stigmatisation de ce phénomène qui serait liée à la compétence orthographique des locuteurs et impliquerait que ces derniers jugent négativement la réalisation d'un [r] dans un contexte où aucun <r> n'est présent dans la graphie. En outre, Hughes *et al.* (2005) observent par exemple que des locuteurs chez qui l'intrusion au niveau post-lexical est systématique évitent l'intrusion au niveau lexical. Dans notre corpus, nous observons le phénomène inverse, à savoir que la plupart des locuteurs qui réalisent l'intrusion au niveau lexical dans *drawing*, ne la réalisent pas au niveau post-lexical dans *draw in* (phrases courtes). Il se peut que l'absence d'intrusion dans le second exemple soit liée à l'insertion d'une pause ou d'une hésitation chez la plupart de nos locuteurs.

Toujours est-il que nous avons observé que l'intrusion au niveau lexical était réalisée chez les locuteurs des générations les plus jeunes au sein de notre corpus. Il est possible de postuler par conséquent que l'âge joue un rôle dans la réalisation de ce phénomène, ce qui plaiderait en faveur d'une émergence récente de ce phénomène et pointerait vers une intrusion généralisée de [r] dans l'ensemble des contextes phonétiques vocaliques dans cette variété, au niveau post-lexical mais aussi lexical. Giegerich (1999 : 194) explique cette distinction entre réalisation d'un [r] au niveau lexical et au niveau post-lexical par l'existence d'une « condition <r> » qui repose sur la compétence orthographique des locuteurs. Il est possible que cette condition ait opéré au niveau lexical jusqu'à récemment en *NZE* et qu'elle ait cessé d'opérer. Nous reviendrons sur ces questions au dernier chapitre de notre thèse (voir chapitre 9) en proposant notre perspective sociolinguistique sur les données de notre corpus, et en premier lieu sur la rhoticité et le 'r' de *sandhi*.



## 8. La phonologie et l'évolution du *NZE* au prisme de l'enquête : analyses phonéto-acoustiques des voyelles du corpus PAC Nouvelle-Zélande

---

« Alors que Daniel Jones [...] se préparait un jour à partir pour une étude sur le terrain, quelqu'un lui demanda quels instruments il allait emporter avec lui. Jones lui désigna ses oreilles et répondit : 'seulement ces instruments-là.' »

(Meunier & Nguyen, 2013 : 85)

Nous entamons ici le deuxième volet de la troisième et dernière partie de notre thèse qui présente les observations, les analyses et les résultats obtenus à partir des enregistrements du corpus PAC Nouvelle-Zélande et formule une réflexion théorique sur le changement linguistique et l'évolution du système néo-zélandais. Ainsi, au chapitre précédent (voir chapitre 7), nous nous sommes intéressée à la rhoticité et aux phénomènes qui y sont liés, à savoir le 'r' de *sandhi*. Nos données ont mis en évidence la dérhoticisation en cours du système de deux de nos locuteurs. Elles nous ont également permis de constater que, chez nos locuteurs, la liaison et l'intrusion sont variables et qu'il existe un déséquilibre entre ces deux phénomènes, la liaison étant proportionnellement plus réalisée que l'intrusion. L'analyse de nos données nous a donc autorisée à mettre en perspective la littérature sur la rhoticité, et par exemple sur l'exception « sudiste » en Nouvelle-Zélande, ainsi que sur le 'r' de *sandhi*. Nous avons par conséquent avancé une hypothèse théorique qui puisse rendre compte de façon aussi satisfaisante que possible de ce que nous avons observé et de ce qui se produit dans la phonologie de certains locuteurs néo-zélandais. Le présent chapitre a des ambitions similaires, à savoir qu'il doit nous permettre de revenir sur les phénomènes vocaliques que nous avons présentés au chapitre 4 grâce à l'analyse de nos propres données.

En effet, nous avons précédemment contextualisé l'évolution du système phonéto-phonologique néo-zélandais en nous intéressant tout particulièrement aux changements qui affectent les voyelles néo-zélandaises et qui font la spécificité de cette variété d'anglais. Nous avons alors synthétisé les hypothèses majeures avancées et les modèles défendus dans le débat sur le changement linguistique en général et sur les changements vocaliques en particulier. Nous souhaitons ici apporter notre contribution à ce débat en présentant les analyses phonéto-acoustiques que nous avons effectuées sur les voyelles prononcées par nos locuteurs. Ces mesures nous permettront de confirmer ou d'infirmer certaines des observations qui ont été formulées et de statuer sur ce que nous pensons qu'il s'est passé en *NZE*, c'est-à-dire sur le scénario d'évolution et la trajectoire des voyelles néo-zélandaises. Ces analyses nous permettront également de modéliser le système phonologique vocalique du *NZE* contemporain et donc de caractériser les voyelles de cette variété en termes de traits phonologiques. Cela nous donnera l'occasion de réaffirmer le lien qui existe entre réalisations phonétiques/allophones et formes sous-jacentes, et donc entre observations phonéto-acoustiques et représentation phonologique, sur lequel nous avons déjà insisté (voir chapitre

4). Nous souhaitons citer Delais-Roussarie et Yoo (dans Durand *et al.*, 2014 : 210) à ce sujet :

“From a linguistic point of view, one of the aims of phonetic studies is to connect the variability found in speech with the invariant categories assumed in phonology. Contrary to phonology, phonetics deals with complex speech signals that can hide an infinity of different physical dimensions. This makes difficult the establishment of direct correspondences between physical sound and phonemic representations. From a perceptual point of view, the listener faces variability (different and variable pronunciations due to different speakers and conditions). Still, he or she generally decodes the signal correctly. We must therefore resolve how the variability of speech can be reconciled with the categorical nature of phonology.”

Pour atteindre nos objectifs dans ce chapitre, nous allons les présenter clairement en commençant par définir sur quelles voyelles nos analyses acoustiques vont se concentrer. À la lumière de ce que nous avons synthétisé au chapitre 4, il nous semble indispensable d'étudier les voyelles de KIT, DRESS et TRAP, à savoir les voyelles traditionnellement impliquées dans le *SFVS* néo-zélandais. Qui plus est, dans la mesure où nous ne souhaitons rien présupposer de ce que nos données vont nous révéler, il nous semble essentiel d'inclure dans nos analyses les voyelles dont il a été postulé qu'elles jouent un rôle dans le *SFVS* néo-zélandais, à savoir la voyelle de FLEECE, et les voyelles de START et STRUT. Ces deux dernières voyelles sont d'ailleurs décrites comme ayant des propriétés acoustiques identiques, mise à part la durée (voir chapitre 3). Nos analyses nous permettront de statuer sur ce point pour ce qui est des locuteurs de notre corpus. Plus généralement, les analyses effectuées sur l'ensemble des voyelles susmentionnées nous autoriseront à formuler nos propres conclusions quant aux voyelles impliquées dans le *SFVS* néo-zélandais.

Nous nous intéresserons également aux voyelles de NEAR et SQUARE qui sont décrites comme en voie de fusion voire comme ayant déjà fusionné. Dans la mesure où le mouvement de la voyelle de SQUARE est décrit par certains auteurs comme résultant de la montée de la voyelle de DRESS, il ne nous semble pas possible de traiter correctement du *SFVS* sans traiter du *merger* NEAR/SQUARE. Au surplus, les phénomènes de chaîne de propulsion, de changements en chaîne et de *mergers* suscitant la controverse, ou du moins générant des traitements théoriques divers, nous avons jugé nécessaire de traiter de ces phénomènes ici afin d'apporter notre propre réflexion sur l'existence de ces phénomènes et sur leurs causes et leurs caractéristiques.

Nous présenterons ensuite la méthode que nous avons utilisée pour analyser acoustiquement la parole de nos locuteurs. Nous reviendrons sur la question de la normalisation des données et justifierons la démarche que nous avons adoptée qui nous a semblé la plus adaptée à nos données. Nous détaillerons le processus d'extraction formantique, de sélection des contextes pertinents, de segmentation de la parole et de comparaison de nos mesures. Nous passerons ensuite à la deuxième partie de ce chapitre

consacrée aux résultats que notre méthode nous a permis d'obtenir. Enfin, nous formulerons nos conclusions quant au *SFVS* néo-zélandais et au *merger* NEAR/SQUARE, et également en ce qui concerne les phénomènes de changements en chaîne, de chaînes de propulsion et de *mergers* en général.

De fait, nous serons en mesure de mettre en perspective ce qui a été avancé dans la littérature sur le scénario du changement vocalique en Nouvelle-Zélande et pourrons donc corroborer ou, au contraire, remettre en cause les analyses précédentes. Nous pourrons également mettre en avant le modèle théorique qui nous semble le plus à même de rendre compte de ce que nous aurons observé, comme nous l'avons fait au chapitre précédent en ce qui concerne la rhoticité et le 'r' de *sandhi* (voir chapitre 7). Enfin, sur la base de l'ensemble de ces éléments, nous proposerons une modélisation du système vocalique du *NZE* contemporain en termes de traits phonologiques qui soit à même d'expliquer et de représenter ce que nous aurons observé chez nos locuteurs. En effet, nous avons précédemment (voir chapitre 3) présenté les différentes pratiques transcriptionnelles qui existent dans la littérature sur le *NZE*. Il est vrai que la transcription constitue une première étape d'abstraction théorique et de représentation de ce qui se passe dans une variété d'une langue mais nous pensons qu'il nous faut aller plus loin et tenter de définir le système phonologique vocalique du *NZE* en termes de traits. Cette seconde étape est rarement présente dans les travaux consacrés à la description de l'anglais néo-zélandais, et des autres variétés de l'anglais d'ailleurs. Or, il nous semble qu'une réflexion et une synthèse des travaux sur les changements vocaliques en général, et en *NZE* en particulier, doivent nous permettre d'établir comment ce genre de phénomènes opère au niveau phonologique (sous-jacent) et au niveau phonétique (en surface).

## 8.1 Objectifs, traitement et analyse

L'épigraphe que nous avons choisie pour ce chapitre suggère que l'analyse auditive est un outil suffisant pour étudier de nombreux phénomènes de la langue orale, et nous avons vu au chapitre précédent (voir chapitre 7) que nous nous reposons nous aussi en partie sur l'analyse auditive de nos données. Néanmoins, comme nous l'avons également mis en évidence précédemment (voir chapitre 5), il existe aujourd'hui de nombreux outils performants qui peuvent venir aider l'oreille du linguiste, pour ainsi dire, et permettre une analyse phonético-acoustique en profondeur du discours des locuteurs.

Le choix d'analyser acoustiquement des données orales ne se prend pas à la légère. Il nécessite en effet de prendre un certain nombre de précautions méthodologiques et de bien considérer les enjeux scientifiques d'une telle démarche. En premier lieu, comme nous avons pu le mettre en évidence lorsque nous avons présenté les tâches que nous avons mises en place dans notre protocole, les systèmes de codage que nous avons mis au point pour étudier certains phénomènes précis, ou les outils auxquels nous avons recours pour systématiser ou automatiser nos recherches (voir chapitres 5 et 6), les objectifs de l'étude doivent être clairement définis. C'est pourquoi nous allons commencer ici par définir ces objectifs.



Dans un deuxième temps c'est la méthode qui doit être établie afin de permettre d'atteindre les objectifs fixés. Nous allons voir que, comme en ce qui concerne les études sociolinguistiques et la constitution de corpus de langue orale, il existe de très nombreuses méthodes en ce qui concerne le traitement phonético-acoustique des voyelles d'une langue ou d'une variété d'une langue. Nous allons donc défendre ici le choix que nous avons fait pour notre propre étude.

Enfin, c'est l'analyse qui doit être cadrée, c'est-à-dire qu'à l'issue de la partie que l'on pourrait qualifier de « technique » qui consiste à traiter les données dans une perspective spécifique, encore faut-il savoir quels types d'interprétation, d'analyse sont possibles et comment les présenter. Nous nous concentrerons sur ce point dans la dernière section de cette première partie, après quoi nous pourrons présenter nos résultats puisque notre lecteur aura, nous l'espérons, toutes les informations nécessaires pour les évaluer et les comprendre.

### 8.1.1 Les objectifs de notre étude

Les objectifs de notre étude transparaissent dans les éléments que nous avons développés au chapitre 4 ainsi qu'en préambule de ce chapitre. Nous souhaitons néanmoins les expliciter brièvement ici.

La littérature sur le *NZE* et, plus précisément, les nombreuses études empiriques qui ont été menées sur la base de corpus de données orales, comme par exemple les données du projet *ONZE*, ont servi à documenter les différentes étapes historiques de l'évolution des voyelles de l'anglais néo-zélandais. Les conclusions formulées par différents auteurs se recourent pour montrer que les voyelles antérieures de *KIT*, *DRESS* et *TRAP* ont suivi une chaîne de propulsion qui fait que *TRAP* et *DRESS* sont montées dans l'espace vocalique pour devenir respectivement une voyelle mi-haute et une voyelle haute. Il apparaît que *TRAP* et *DRESS* ont connu une montée quasi-simultanée mais que *DRESS* est montée plus rapidement que *TRAP*. Il apparaît également que *TRAP* semble s'être stabilisée en *NZE* contemporain tandis que *DRESS* semble continuer de monter et devenir une voyelle de plus en plus haute, soit de plus en plus proche de *FLEECE*. La voyelle de *KIT* a quant à elle suivi un mouvement de centralisation sous la poussée de *DRESS* et il semble que ce mouvement, qui constitue une étape ultérieure de la chaîne de propulsion néo-zélandaise, soit encore en cours en *NZE* contemporain car certains locuteurs ont des réalisations encore hautes, ou non-centralisées, de cette voyelle.

Les enregistrements que nous avons réalisés sur le terrain à Dunedin, en Otago, auprès de 13 locuteurs, ne nous permettront pas d'observer le changement vocalique néo-zélandais en temps réel dans la mesure où notre corpus a été constitué en décembre 2010 et ne comprend pas d'enregistrements à une autre période (plus ancienne ou plus récente) des mêmes locuteurs. Nous disposons par conséquent d'un corpus qui nous présente un portrait du *NZE* tel qu'il est parlé par nos locuteurs à un point *x* de la chronologie de son évolution. À partir de nos données, nous pourrions étudier le changement en temps apparent en comparant les résultats obtenus à partir du discours des locuteurs de différentes générations. Nous

reviendrons en détail sur ce point dans la troisième section de cette première partie consacrée à l'analyse et à l'interprétation des données.

Notre objectif est donc de fournir une description aussi fine que possible des propriétés phonéto-acoustiques des voyelles impliquées dans le *SFVS* néo-zélandais, à savoir en premier lieu KIT, DRESS et TRAP. Cette description nous permettra de fournir un portrait mis à jour, car très récent, de la prononciation de ces voyelles chez nos locuteurs et de reconstruire le scénario d'évolution, si un tel scénario émerge à partir de nos données, des voyelles de KIT, DRESS et TRAP pour nos locuteurs.

En outre, comme cela a été clairement établi aux chapitres 5 et 6 de cette thèse, nous ne souhaitons rien présupposer de ce que nos données vont nous donner à voir, faute de quoi nous contreviendrions aux principes fondamentaux du programme PAC et de ce qui nous semble personnellement être une démarche scientifique valide, c'est pourquoi nous souhaitons inclure dans nos analyses les voyelles qui ont été décrites par certains auteurs comme pouvant être impliquées dans le *SFVS* néo-zélandais. Ce *SFVS* au sens plus large impliquerait la voyelle de FLEECE, dans la mesure où la voyelle de DRESS continuerait de monter dans l'espace vocalique et viendrait menacer l'espace acoustique dévolu à FLEECE. Il nous semble essentiel d'étudier le comportement de FLEECE à partir des enregistrements de nos locuteurs sans quoi nous ne pourrions vraiment conclure sur la trajectoire du *SFVS* ni sur l'ensemble de ses implications. Il se peut que la voyelle de FLEECE, en réaction à la poussée de DRESS, soit en train d'évoluer également, ce que nous souhaitons documenter dans ce chapitre. Nous avons beaucoup parlé de diphtongaison pour cette voyelle (voir chapitres 3 et 4). Si tel est le cas chez nos locuteurs, nos données le mettront en évidence.

D'autres voyelles ont été décrites comme pouvant être impliquées dans le *SFVS* néo-zélandais. C'est le cas de STRUT et START, soit les deux voyelles (la première catégorisée comme brève la seconde comme longue) ayant les positions les plus adjacentes à celle de TRAP, outre DRESS et KIT bien sûr. De fait, la voyelle de START a été décrite comme une voyelle antérieure et ouverte en *NZE* émergent, et il a été postulé que c'est le mouvement de cette voyelle qui aurait poussé la voyelle de TRAP, même si cela n'a pas été confirmé par les études empiriques. La voyelle de STRUT a quant à elle été décrite comme une voyelle plutôt postérieure et semi-ouverte en *NZE* émergent. Il a été postulé que le mouvement de STRUT vers une position plus centrale et plus ouverte serait une réaction à la montée de TRAP dans l'espace vocalique, selon une chaîne de traction cette fois. La chaîne de propulsion TRAP/DRESS/KIT serait donc complétée par une chaîne de traction TRAP/STRUT.

Aujourd'hui, c'est-à-dire en *NZE* contemporain, STRUT et START sont souvent identifiées comme formant une paire voyelle brève/voyelle longue dans la mesure où elles ne seraient distinguées que par la durée et non par d'autres qualités acoustiques distinctes. Elles sont décrites comme des voyelles centrales ouvertes ([ɐ] et [ɛ:] respectivement). Quant à la proximité phonétique entre ces deux voyelles, il a été postulé qu'elle pourrait être le résultat d'une volonté du système d'éviter les voyelles ouvertes antérieures (voir chapitre 4), ce qui aurait conduit START à se centraliser et donc à se rapprocher de STRUT.

Nous ne pourrions statuer sur ces hypothèses que si nous incluons les voyelles de STRUT et START dans nos analyses. Nos mesures nous permettront de déterminer dans un

premier temps si STRUT et START coexistent dans le même espace phonétique et si elles ne sont bel et bien distinguées que par la durée. Nos mesures nous permettront également d’apprécier le rôle joué par ces voyelles dans le *SFVS* néo-zélandais. Apparaît-il dans nos données que les locuteurs de la génération la plus ancienne ont des réalisations hautes de TRAP, des réalisations antérieures de START et postérieures de STRUT tandis que les locuteurs de la génération la plus jeune ont des réalisations hautes de TRAP mais des réalisations centralisées de START et STRUT ? Cela indiquerait que le mouvement de START et STRUT est ultérieur à celui de TRAP et que ces deux voyelles ne sont donc pas les déclencheurs de la montée de TRAP.

Qui plus est, en prenant en compte les réalisations de KIT, il nous sera possible d’évaluer si la centralisation de START et STRUT, si centralisation il y a bien évidemment, est antérieure, concomitante ou postérieure à la centralisation de KIT chez nos locuteurs. Nous pourrions donc apporter notre contribution au débat sur la chronologie de l’évolution de ces voyelles en *NZE*, et peut-être déterminer si START et STRUT sont impliquées dans une chaîne de traction avec TRAP ou si, au contraire, le mouvement de ces voyelles est indépendant de celui des voyelles antérieures de KIT, DRESS et TRAP.

En résumé, les analyses de FLEECE, START et STRUT en plus de celles de KIT, DRESS et TRAP devraient nous permettre d’apprécier la dynamique du *SFVS* néo-zélandais et de déterminer si ces voyelles sont impliquées, et si oui comment, dans ce phénomène. Elles nous permettront également d’apprécier si les changements que nos données auront potentiellement révélés sur ces voyelles sont liés les uns aux autres ou s’ils se produisent indépendamment les uns des autres, sans lien de cause à effet pour ainsi dire. Cela nous autorisera à statuer ultérieurement sur la continuité de l’espace vocalique lorsque nous formulerons nos conclusions théoriques en troisième et dernière partie.

Deux autres voyelles nous intéressent également dans le présent chapitre : celles de NEAR et SQUARE. Ces voyelles sont en effet décrites comme en voie de fusion, c’est-à-dire que les jeunes générations de locuteurs n’ont plus qu’une seule réalisation phonétique pour ces deux voyelles et ne font donc plus nécessairement l’opposition (/iə/ vs. /eə/) au niveau phonologique. Il a été démontré à partir d’études acoustiques que c’est la voyelle de SQUARE qui s’est déplacée dans l’espace vocalique et est venue empiéter sur l’espace dévolu à NEAR, si bien que les jeunes locuteurs néo-zélandais réalisent la voyelle de SQUARE comme celle de NEAR.

Ce scénario est nommé *merger by approximation* (fusion par approximation) dans la littérature. Langstrof (2006 : 143) en fait la définition suivante : “This type of process is generally assumed to be both gradual as well as phoneme-based, i.e. throughout the entire shift, the vowel space occupied by each of the two phonemes remains approximately constant, whereas that of the two phonemes together shrinks.” D’autres scénarios de fusion sont possibles. Langstrof (2006 : 143) en compte deux : ce qu’il appelle le *merger by transfer* et le *merger by extension*. Le premier implique un changement brutal qui voit les mots d’un ensemble lexical être transférés à un autre. Le second implique l’élargissement de l’espace occupé par chacune des deux voyelles jusqu’à ce que celles-ci se chevauchent et finalement fusionnent.

Ce processus de *merger* attesté dans de nombreuses variétés de l'anglais est pertinent pour nous car il doit être démontré à partir de nos données et parce qu'il doit pouvoir être expliqué et modélisé d'un point de vue théorique. Nos données extrêmement récentes nous permettront de vérifier si nos locuteurs présentent une fusion NEAR/SQUARE et si celle-ci se fait exclusivement au profit de NEAR. Pour ces raisons, nous avons jugé nécessaire d'inclure NEAR et SQUARE dans nos analyses acoustiques. Nous pourrions également déterminer si ce *merger* est achevé pour certains de nos locuteurs, en cours pour d'autres, absent encore pour d'autres, et donc reconstruire la chronologie de ce phénomène.

Au surplus, il a été postulé dans la littérature sur le *NZE* contemporain que la direction du *merger*, c'est-à-dire le mouvement de SQUARE vers la position de NEAR, et donc le mouvement d'un premier élément mi-fermé (/e/) vers un premier élément fermé (/ɪ/ voire /i/), serait lié à la montée de DRESS vers la position de KIT voire FLEECE. En ce sens, le *merger* NEAR/SQUARE serait une des implications du *SFVS* néo-zélandais. En analysant acoustiquement les voyelles de NEAR et SQUARE chez chacun de nos locuteurs, nous pourrions évaluer la pertinence de cette hypothèse.

S'il apparaît que chez les locuteurs de la jeune génération, dont il est attendu que les réalisations de DRESS sont clairement hautes et les réalisations de KIT centralisées, que les réalisations de SQUARE ont un premier élément haut tandis que chez les locuteurs de la génération intermédiaire les réalisations de DRESS sont hautes, les réalisations de KIT plus centralisées mais les réalisations de SQUARE ont un premier élément mi-haut, alors nous pourrions en conclure que la montée de SQUARE est ultérieure à la montée de DRESS, ce qui peut suggérer que ces deux phénomènes sont indépendants l'un de l'autre. Il pourra aussi apparaître que le mouvement de SQUARE est antérieur à celui de DRESS, si par exemple des réalisations hautes du premier élément de SQUARE sont observées chez des locuteurs qui ont des réalisations mi-hautes de DRESS. Au contraire, il pourra également apparaître que la montée de DRESS et la montée du premier élément de SQUARE sont concomitantes, ce qui suggérerait que le mouvement de SQUARE est l'une des implications du *SFVS* néo-zélandais et que donc DRESS et SQUARE ont un destin commun pour ainsi dire.

En conclusion, nous avons ici ébauché certains des scénarios qu'il pourrait nous être donné d'observer à partir de nos analyses acoustiques et les implications que ces scénarios auraient en ce qui concerne le *SFVS* néo-zélandais. Notre objectif est donc de pouvoir revenir sur les hypothèses, les observations et les analyses qui ont été défendues dans la littérature sur le *NZE* contemporain à partir d'analyses acoustiques de données authentiques et récentes. Nous avons donc sélectionné les voyelles de TRAP, DRESS, KIT, FLEECE, STRUT, START, NEAR et SQUARE pour notre étude. Les analyses acoustiques effectuées sur l'ensemble de ces voyelles nous permettront de formuler notre propre réflexion sur deux manifestations essentielles du changement linguistique : la chaîne de propulsion et le *merger*.

## 8.1.2 La méthode utilisée pour le traitement des données

Maintenant que les objectifs de notre étude ont été clairement établis, nous souhaitons présenter en détail la méthode que nous avons suivie pour obtenir des données qui garantissent des analyses phonético-acoustiques fiables et scientifiquement pertinentes. Comme pour l'ensemble des traitements de nos données au sein du programme PAC, et spécifiquement dans le cadre de la présente thèse, nous travaillons avec les ressources offertes par le logiciel PRAAT (Boersma & Weenink 2014) et nous appuyons sur la transcription orthographique standard (tire n°1) que nous faisons de chaque enregistrement de notre protocole d'enquête (voir chapitre 5). L'alignement du signal à la transcription orthographique nous permet de bénéficier d'un support concret pour isoler les sons que nous souhaitons étudier sans recourir à des transcriptions à la volée.

Aussi, chaque transcription de chaque enregistrement dans notre corpus PAC Nouvelle-Zélande est dotée d'une tire spécifique dédiée à l'analyse des voyelles. Nous avons vu que la tire n°2 est dédiée au 'r' de *sandhi*, la tire n°3 à la variable (R) (autrement dit à /r/) et la tire n°5 à la qualité des voyelles devant /r/ (voir chapitres 5 et 7). Seules les tires n°2 et n°3 sont inchangeables en ce sens qu'elles doivent absolument correspondre à l'analyse du 'r' de *sandhi* et de /r/ respectivement afin de permettre l'extraction des codages sous DOLMEN. Les autres tires peuvent contenir tous types de codages, ou plus généralement d'annotations, dont le chercheur a besoin pour son étude. Aussi, la tire dédiée à l'étude des voyelles dans notre corpus est la tire n°4 qui est appelée *vocalic nuclei*. L'ordre des tires entre la tire n°4 et la tire n°5 est arbitraire en ce sens que le traitement des voyelles de TRAP, DRESS, KIT, FLEECE, STRUT, START, NEAR et SQUARE a débuté avant le traitement de la qualité des voyelles devant /r/.

### 8.1.2.1 Segmenter la parole de nos locuteurs

La tire n°4 est par conséquent censée contenir les informations relatives aux voyelles que nous souhaitons étudier et permettre d'isoler ces sons des autres sons prononcés par nos locuteurs dans les différentes tâches du protocole. La démarche qui consiste à déterminer les propriétés acoustiques des voyelles prononcées par nos locuteurs implique donc de pouvoir segmenter précisément le discours de nos locuteurs afin d'isoler les sons voyelles qui nous intéressent sans parasitage, pour ainsi dire, d'autres sons. Cette tâche de segmentation est délicate, comme le soulignent Meunier et Nguyen (2013 : 88) : « Les segments correspondent donc chacun à un fragment du signal de parole, et ils sont en ce sens-là des éléments discrets. Cela confère à la segmentation un caractère partiellement arbitraire, dans la mesure où les frontières propres à chaque segment sont souvent intrinsèquement floues, comme peuvent le montrer les séquences de voyelles. » Et ils ajoutent plus loin (2013 : 92) :

« Segmenter le signal revient à apposer sur le signal de parole des étiquettes temporelles représentant approximativement le début ou la fin d'une unité linguistique. C'est évidemment dans le terme « approximativement » que se

trouve tout le débat sur la segmentation de la parole, tout particulièrement en ce qui concerne les unités phonétiques. Il est désormais clair que toutes les composantes de la réalisation d'un segment phonétique ne peuvent être contenues entre deux frontières quelle que soient leur position. [...] S'il est indéniable que la production des phonèmes est ordonnée dans le temps, les multiples articulateurs en jeu et leurs mécanismes complexes de synchronisation et d'anticipation suggèrent que la sortie acoustique observable comporte de multiples indices répartis au-delà de la manifestation saillante du phonème sur le signal de parole. Le signal acoustique n'est alors qu'un reflet, incomplet, des mécanismes articulatoires sous-jacents. »

De telles conclusions pourraient décourager toute tentative de segmentation de la parole et au-delà d'analyse acoustique. Toutefois, ces conclusions sont formulées par ces auteurs plutôt comme une mise en garde, comme une incitation à la mise en œuvre de précautions méthodologiques et à la formulation d'analyses et d'interprétations qui stipulent clairement les limites des mesures acoustiques. Ces conclusions nous poussent également à tenter d'isoler les signaux les plus clairs, les plus précis et les plus neutres possibles, c'est-à-dire les moins influencés par le contexte phonétique. À quoi ressemblent ces signaux lorsqu'il s'agit de traiter des voyelles d'une variété comme l'anglais néo-zélandais ? Meunier et Nguyen (2013 : 106) fournissent des éléments de réponse essentiels sur ce point :

« Il est classique de distinguer plusieurs phases dans la réalisation des voyelles : une phase d'établissement E, une phase de tenue (T) et une phase de relâchement (R). Le début et la fin de la phase de tenue sont marqués par l'apparition et la disparition du deuxième formant. Il est convenu que la phase de tenue est obligatoire tandis que les phases d'établissement et de relâchement sont fonction du contexte phonétique. La segmentation sera donc déterminée ainsi. »

Pour notre étude, nous nous attacherons donc à identifier la phase de tenue des voyelles qui nous intéressent afin d'effectuer nos mesures sur ces segments. En outre, nous ne choisirons que les contextes phonétiques les plus neutres, c'est-à-dire ceux qui causent le moins de chevauchements possibles dans le signal et qui permettent par conséquent d'établir les frontières les plus nettes pour isoler les sons voyelles. Nous avons ainsi décidé d'exclure les voyelles qui apparaissent entre des fricatives ([f, v, θ, ð, s, z, ʃ, ʒ, h]) dans la mesure où ces contours sont marqués par la présence de bruit. Comme le notent Meunier et Nguyen (2013 : 103) : « Les fricatives sont une macro-classe facile à identifier mais dont les limites sont parfois peu précises. En effet, il est assez fréquent que le début ou la fin de la zone bruitée soit concomitant avec l'établissement ou le relâchement vocalique (particulièrement au contact de voyelles fermées, /i/, /y/ et /u/). »

Ils ajoutent que, dans certains cas, la friction peut accompagner l'ensemble du signal vocalique, si bien qu'il nous a semblé que les mesures formantiques effectuées à partir de



signaux vocaliques issus de tels contextes phonétiques ne seraient pas valides scientifiquement. De la même façon, nous avons décidé d'exclure les approximantes ([j, w, ɹ]), dans la mesure où elles sont décrites dans la littérature sur les analyses phonéto-acoustiques comme étant les segments les plus problématiques à segmenter.

Il nous reste donc les contextes suivants pour isoler les vocoïdes<sup>68</sup> qui nous intéressent :

- les consonnes nasales ([m, n, ŋ]) qui peuvent être identifiées facilement dans le signal grâce au changement d'amplitude qui les distinguent des voyelles adjacentes ;
- la consonne latérale [l] qui se distingue des voyelles grâce à un changement brutal de l'amplitude du signal ;
- les occlusives voisées et non-voisées ([p, b, t, d, k, g]) qui, comme le soulignent Meunier et Nguyen (2013 : 101), sont facilement identifiables car elles sont caractérisées par une phase de tenue et par une phase d'explosion qui permettent de les distinguer des autres contoïdes et vocoïdes. Qui plus est, le voisement n'étant pas pertinent pour délimiter les segments, les occlusives voisées et non-voisées peuvent être incluses dans notre étude.

Comme il est mentionné, dans de très nombreux ouvrages et notamment des ouvrages spécialisés sur le *NZE* contemporain (Bauer & Warren 2008 par exemple), que la qualité des voyelles peut être affectée lorsqu'elles sont suivies par [ŋ] et surtout [l], nous avons exclu de notre analyse les voyelles suivies par ces deux contoïdes. Nous avons conservé en revanche les voyelles précédées par [l] dans la mesure où un tel contexte n'est pas décrit dans la littérature comme influençant significativement la qualité de la voyelle qui suit et dans la mesure où la segmentation est relativement simple à effectuer dans ces cas.

Afin de visualiser ce qu'une telle démarche de sélection des contextes pertinents, de segmentation du signal et d'étiquetage représente, nous proposons l'illustration ci-après (voir figure 44) qui montre la phase de tenue de la voyelle de *START* dans la liste de mots n°1 chez JM1. Le mot *start* a été sélectionné car il constitue un environnement dans lequel la voyelle de *START* apparaît entre deux occlusives non voisées ([t]). L'étiquetage se fait par la référence à l'ensemble lexical auquel appartient la voyelle étudiée. On observe que la zone en jaune dans le tableau (la zone sélectionnée sous PRAAT) représente la phase de tenue de la voyelle. Celle-ci est caractérisée par la stabilité du premier, du deuxième ainsi que du troisième formant (lignes de points rouges dans le spectrogramme). Pour mémoire, ce visuel est obtenu en sélectionnant l'option *show formants* sous PRAAT. Les zones à gauche et à droite de la zone jaune montrent des perturbations plus ou moins marquées dans les lignes de formants,

---

<sup>68</sup> Nous signalons que nous employons ici les termes de « vocoïdes » et « contoïdes » tels qu'ils ont été définis par Pike (1943 : 144) : "The sounds which as a group function most frequently as syllabics are *vocoïds*. Phonetically, they comprise the central resonant orals as already defined. *Vocoïds* include all sounds which are usually called 'vowels' (whether voiced, voiceless, or whispered), except that "fricative vowels" are excluded, while 'vowel glides' such as [r], [w] or [j] are included." Tous les autres sons sont donc des contoïdes.

c'est-à-dire des montées et des descentes de F1 et de F2. Ce sont ces indices qui permettent de déterminer la phase de tenue.

Dans le cas de *START*, nous avons clairement affaire à une monophthongue car le signal ne montre pas de glissement ou de transition. Que se passe-t-il lorsque nous avons affaire à une diphtongue ? Dans ce cas particulier, nous avons suivi la méthode, employée par Cox (2006) notamment, qui consiste à identifier le segment dans son ensemble puis à isoler deux phases de tenue distinctes, deux cibles (*targets*) qui correspondent schématiquement au premier élément et au second élément, c'est-à-dire à la voyelle et à ce qui est généralement appelé *glide*. Nous proposons une reproduction du schéma fourni par Cox pour illustrer le cas particulier des mesures acoustiques effectuées sur des diphtongues (voir figure 46). Nous incluons également une capture d'écran sous PRAAT (voir figure 45) de la diphtongue de *NEAR* dans le mot *steer* prononcé par EC1 dans la liste de mots n°1. Celle-ci fait apparaître très nettement le glissement du premier au second élément de la diphtongue.

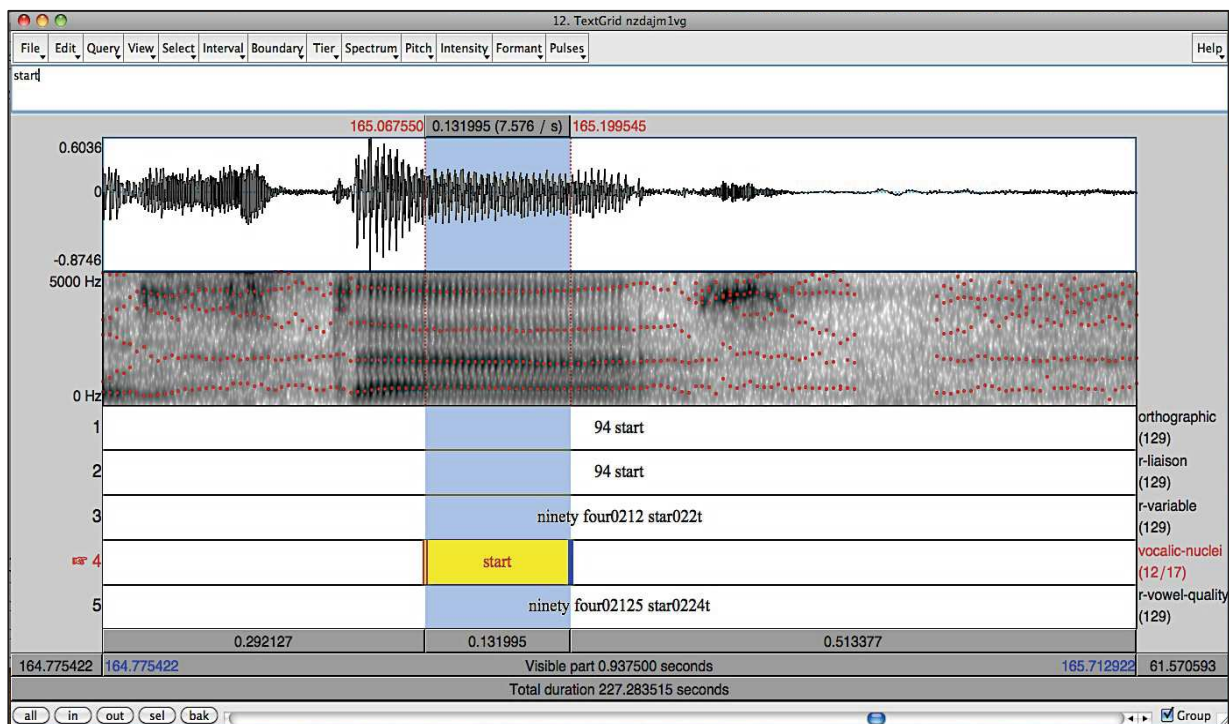


Figure 44 : phase de tenue de la monophthongue de *START* prononcée par *JM1* dans la liste de mots n°1 (PRAAT)

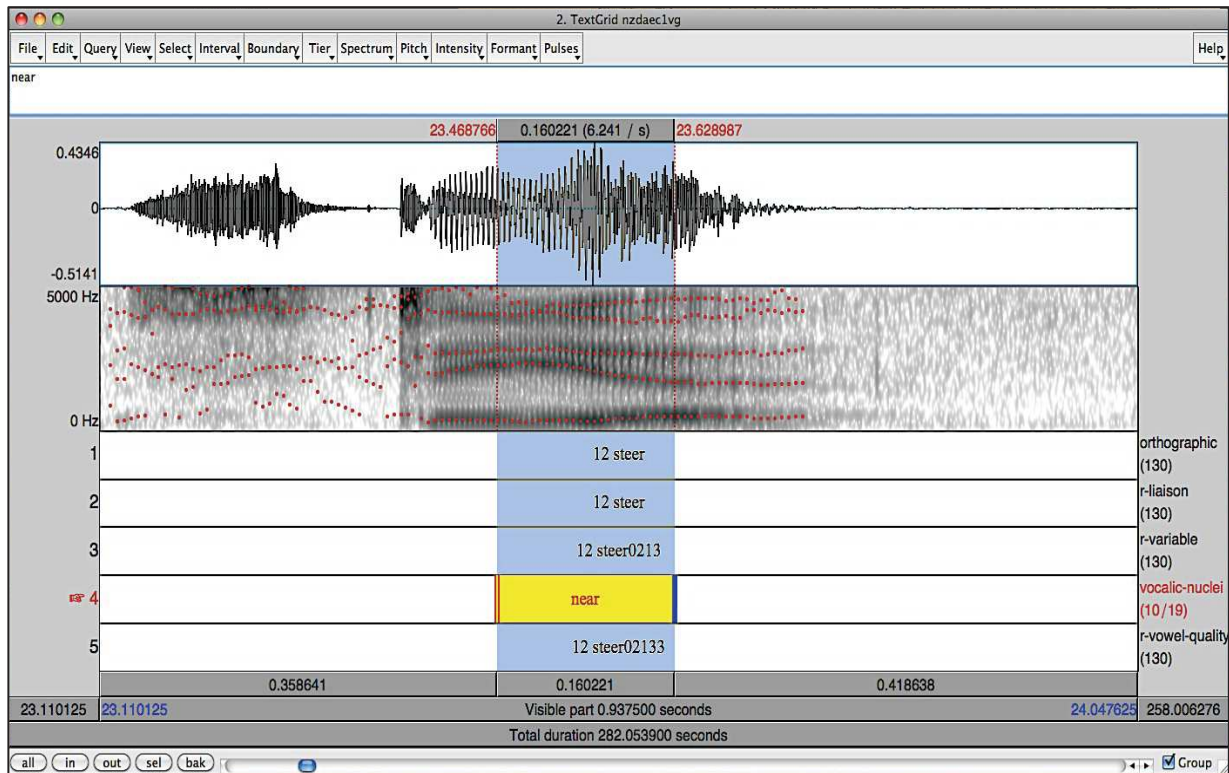


Figure 45 : glissement du premier au second élément de la diphtongue de NEAR prononcée par EC1 dans la liste de mots n°1 (PRAAT)

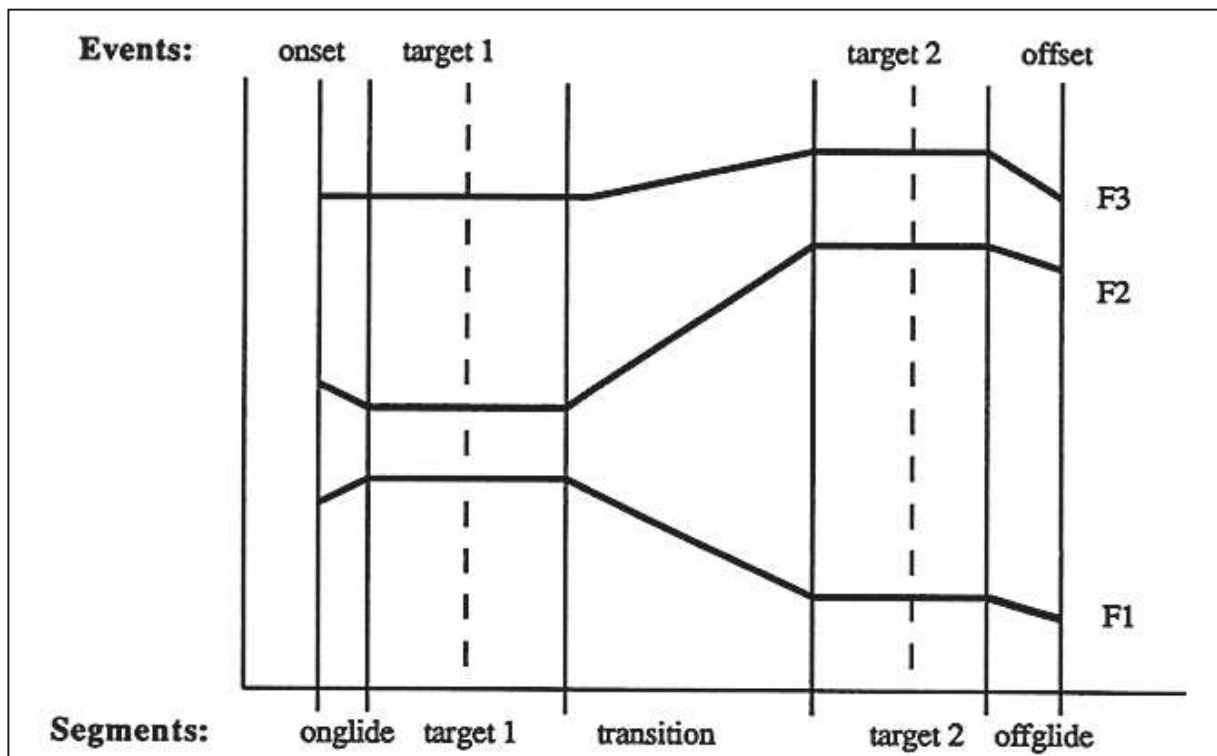


Figure 46 : segmentation des "cibles" pour les diphtongues selon Cox (2006)

### 8.1.2.2 Traitement manuel ou automatique ?

Maintenant que nous avons expliqué comment nous avons procédé pour sélectionner les contextes pertinents, segmenter la parole continue et isoler les phases de tenue pour les monophthongues et les deux cibles caractéristiques des diphtongues, il nous semble opportun de justifier pourquoi nous avons effectué ces tâches manuellement et non pas de façon automatique ou semi-automatique en ayant recours à des logiciels spécialisés. Il est vrai que nous aurions pu avoir recours à des logiciels tels que SPPAS (Bigi 2012 ; Bigi & Hirst 2013) ou EasyAlign (Goldman 2011) afin d'obtenir une segmentation automatique de nos enregistrements transcrits orthographiquement (voir chapitre 5). Toutefois, comme le signalent les créateurs de ces logiciels, et comme le mettent en évidence les travaux menés en phonétique acoustique (De Wet *et al.* 2004 ; Ferragne & Pellegrino 2010), il est tout simplement impossible d'obtenir des mesures acoustiques satisfaisantes sans intervention humaine, et donc manuelle. En effet, malgré ses performances, PRAAT extrait parfois des mesures formantiques qui sont aberrantes lorsqu'elles sont comparées à ce qui apparaît dans le spectrogramme. Aussi, il nous a semblé que, malgré le fait que cette tâche soit extrêmement coûteuse en temps, la segmentation et l'extraction manuelles des valeurs formantiques des voyelles de notre corpus étaient la meilleure solution pour obtenir les mesures les plus fiables.

Nous tenons à souligner à ce propos que Cox (2006) a également effectué la segmentation et l'extraction des valeurs formantiques des voyelles prononcées par les locuteurs de son corpus *Australian Voices* (voir chapitre 4) manuellement. Cette pratique n'est donc pas isolée et elle est bien sûr aidée par les informations fournies par des logiciels tels que PRAAT.

### 8.1.2.3 Les données

Nous souhaitons maintenant préciser sur quels enregistrements nous avons effectué cette démarche. Comme cela apparaît à partir des captures d'écran que nous avons proposées précédemment, nous avons en premier lieu travaillé à partir des tâches de lecture, et en particulier des listes de mots, car elles reposent sur un style de parole contrôlée à partir duquel il est assez facile de procéder à la segmentation des différents sons. Nous avons ainsi sélectionné les contextes appropriés dans les listes de mots n°1 et n°2, dans le texte et dans les phrases courtes.

Cette sélection ne nous a pas fourni le même nombre d'occurrences de chaque voyelle pour tous nos locuteurs dans la mesure où certains d'entre eux ont parfois prononcé certains mots avec une autre voyelle que la voyelle visée/attendue. Certains locuteurs ont ainsi prononcé le mot *putt* dans la liste de mot n°1 avec la voyelle de FOOT. D'autres locuteurs ont parfois tout simplement oublié de prononcer certains mots, dans le texte notamment. Lorsque des bruits parasites ont été identifiés, les voyelles n'ont pas été prises en compte. C'est le cas pour BG1 et MG1 chez qui la pendule s'est déclenchée lorsqu'ils ont procédé à la lecture des listes de mots. Ce bruit pouvant fausser les mesures, nous avons exclu les occurrences où celui-ci était superposé au signal émis par nos locuteurs.

Nous avons également exclu les occurrences où un [ɹ] est réalisé pour les voyelles des ensembles lexicaux START, NEAR et SQUARE, soit parce que le locuteur est semi-rhotique (BM1 et LB1, voir chapitre 7), soit parce que l'occurrence de START, NEAR ou SQUARE constitue un cas de liaison (*linking-r*). La réalisation d'un [ɹ] dans ces contextes peut altérer les qualités acoustiques des voyelles et, comme nous l'avons vu, la présence d'une approximante rend problématique la segmentation du signal sonore. Qui plus est, les études empiriques ayant été menées sur les voyelles de START, NEAR et SQUARE n'incluant que des occurrences sans réalisation d'un [ɹ], il nous a semblé nécessaire d'exclure les occurrences où un [ɹ] était réalisé afin de pouvoir comparer nos résultats à ceux de ces études.

Nous avons exclu aussi de notre traitement les voyelles suivies de la séquence <tt> ou d'un [t] donnant lieu à un certain degré d'affrication ou à la réalisation d'une battue alvéolaire. Nous avons écarté les occurrences où aucune zone de stabilité formantique (F1/F2) n'a pu être identifiée dans le signal car la zone de tenue des voyelles n'a pas pu être identifiée dans ces contextes. Une telle instabilité du signal s'est avérée beaucoup plus fréquente dans le texte, et dans une moindre mesure dans les phrases courtes, que dans les listes de mots où les mots sont justement présentés en isolation et non en contexte de parole continue.

Enfin, nous avons supprimé de la liste de nos mesures formantiques celles qui nous sont apparues aberrantes au vu du spectrogramme sous PRAAT et en comparaison avec les autres occurrences de la même voyelle chez le locuteur ou la locutrice en question. Cela explique que nous ayons sélectionné plusieurs fois le même mot dans la même tâche du protocole, ou dans différentes tâches, afin d'effectuer un contrôle ultérieur des mesures. Ainsi, le mot *garden* a été sélectionné à la fois dans le texte et dans les phrases courtes. Le mot *anything* a été sélectionné à plusieurs reprises dans le texte et dans les phrases courtes et la base *any-* apparaît également dans la liste de mots n°2. De la même façon, les mots *people*, *many*, *ten*, *black*, *Pete* apparaissent à plusieurs reprises dans la liste des mesures formantiques pour chacun de nos locuteurs (voir annexe E). Ce sont ces répétitions qui nous ont permis de contrôler nos mesures et de supprimer les réalisations aberrantes.

Nous avons inclus dans notre traitement des mots polysyllabiques et avons sélectionné dans ces cas les voyelles réalisées dans les syllabes accentuées, et plus précisément les voyelles réalisées dans les syllabes identifiées dans les dictionnaires de référence (Wells 2008 par exemple) comme recevant l'accent dit « primaire ». Dans le texte et les phrases courtes, nous avons écarté les mots prononcés dans leur forme réduite dans la mesure où ceux-ci ne présentent pas les voyelles qui nous intéressent pour notre étude. Nous avons ainsi écarté la préposition *at* par exemple ou la conjonction de coordination *and*.

Pour les voyelles de NEAR et SQUARE, nous avons dû enfreindre les principes que nous venons de poser. En effet, les mots de ces deux ensembles lexicaux étant plus rares que ceux de TRAP ou FLEECE par exemple, nous avons été contrainte d'inclure toutes les occurrences afin de pouvoir faire des mesures formantiques valables qui ne reposent pas sur une ou deux occurrences seulement. Aussi, certaines des occurrences de NEAR et SQUARE apparaissent après des fricatives ([ð, h]), comme dans les listes de mots (*here*, *there*) ou le texte.

Au total, nous avons obtenu une liste de 1 210 occurrences des différentes voyelles qui nous intéressent, soit une moyenne de 93 occurrences par locuteur. C'est peu en comparaison



des études phonéto-acoustiques qui incluent plusieurs milliers d'occurrences (Ferragne & Pellegrino 2010 par exemple). Cependant, cela est suffisant pour pouvoir caractériser le système de nos locuteurs et cela constitue, comme nous l'avons déjà souligné, de nombreuses heures de travail puisque chaque segmentation et chaque extraction formantique a été effectuée manuellement par nos soins.

Il est à noter qu'au sein de cette liste d'occurrences, certaines voyelles sont mieux représentées que d'autres. Si l'on prend le cas d'AS1, pour lequel nous comptons 95 occurrences et donc 95 mesures formantiques, il apparaît que la voyelle de DRESS est la mieux représentée, avec 25 occurrences, tandis que la voyelle de SQUARE est la moins bien représentée, avec seulement 4 occurrences. Pour ce qui est des autres voyelles, on compte 20 occurrences de FLEECE, 17 occurrences de TRAP, 9 occurrences de START, 8 occurrences de KIT, 7 occurrences de STRUT et 5 occurrences de NEAR. Pour le détail des occurrences sélectionnées pour chacun des locuteurs de notre corpus, nous renvoyons aux annexes de la présente thèse (E et F) qui incluent le tableau complet des mesures formantiques que nous avons effectuées à partir des données de notre corpus néo-zélandais.

L'exemple d'AS1 nous donne par conséquent une idée de la fréquence d'apparition des différentes voyelles qui nous intéressent dans le protocole PAC, auquel nous avons ajouté une tâche, les phrases courtes (voir chapitre 6). Les cas de NEAR et SQUARE mis à part, étant donné que ces voyelles sont peu productives, il apparaît que le protocole PAC n'inclut que peu d'occurrences de KIT, STRUT et START qui puissent donner lieu à des analyses acoustiques et donc à des mesures formantiques. Il semble que nous touchions là à l'une des limites du protocole PAC. Nous reviendrons sur ce point dans la conclusion de ce chapitre ainsi que dans notre conclusion générale.

#### **8.1.2.4 Parole préparée et parole non préparée**

Aussi, étant donné le nombre relativement faible d'occurrences relevées à partir des tâches de lecture incluses dans le protocole PAC pour notre enquête à Dunedin, on pourrait se demander pourquoi nous n'avons pas choisi d'inclure des occurrences sélectionnées dans les conversations. Pour répondre à cette question, il nous faut rappeler qu'un certain nombre de difficultés s'est déjà présenté à nous lorsque nous avons entrepris de segmenter la parole de nos locuteurs dans les tâches de lecture à proprement parler, c'est-à-dire dans le texte et les phrases courtes. La segmentation s'était en effet avérée relativement simple pour les listes de mots dans la mesure où les mots y apparaissent en isolation et où les locuteurs attachent souvent une attention particulière au fait de bien articuler et de lire à un rythme plutôt lent.

Pour le texte et les phrases courtes, le constat était déjà différent : certains locuteurs lisent vite par exemple, ce qui produit des phénomènes de réduction et d'assimilation qui compliquent et parfois même empêchent la segmentation adéquate de la parole. Par conséquent, la tâche de segmentation et d'extraction formantique n'étant déjà pas aisée au niveau de la parole que Meunier et Nguyen (2013) nomment « préparée » (PP), il nous a semblé que nous ne serions pas en mesure d'effectuer des mesures scientifiquement valables



en contexte de parole « non préparée », c'est-à-dire dans les conversations. En ce sens, nous souscrivons aux propos de Meunier et Nguyen (2012 : 108) : « Les aspects non préparés de la parole entraînent des réalisations parfois (mais pas systématiquement) différentes de ce que l'on trouve en parole contrôlée et ceci peut rendre caduques les transitions observées entre segments en parole contrôlée. »

Qui plus est, même si nous ne sous-estimons en aucun cas l'apport que des analyses menées sur la réalisation des voyelles qui nous intéressent en contexte conversationnel aurait pu constituer pour le présent chapitre, nous n'avons pas pour ambition de documenter les séquences phonétiques spécifiques à la parole non préparée. De fait, nous n'avons pas le loisir ici, étant donné les objectifs que nous nous sommes fixés, de contribuer à la description de ces phénomènes ou au débat méthodologique sur la prise en compte de la production des sons en contexte conversationnel.

Notre ambition est de fournir des mesures formantiques valides qui nous permettent de caractériser le système vocalique de nos locuteurs. C'est pourquoi nous avons décidé, à l'instar de nombreux experts (Cox 2006 par exemple), d'inclure uniquement les mesures formantiques effectuées à partir des données extraites des tâches de lecture de notre protocole. Les chevauchements, parasitages sonores et autres phénomènes caractéristiques des contextes conversationnels rendent la segmentation de la parole conversationnelle extrêmement délicate. Qui plus est, puisqu'il n'existe pas de script pour les conversations, nous avons pu constater, en faisant une recherche des contextes que nous avons définis comme appropriés pour une extraction formantique, que les conversations fournissent proportionnellement peu d'occurrences des voyelles qui nous intéressent. Il semble par conséquent que, dans l'état actuel de nos capacités techniques, ce soit plutôt au niveau des tâches de lecture que les chercheurs du programme PAC doivent travailler pour multiplier le nombre d'occurrences pouvant donner lieu à une analyse acoustique. Nous allons y revenir, comme nous l'avons déjà précisé, en conclusion du présent chapitre.

En résumé, l'analyse phonéto-acoustique des données des contextes conversationnels de notre corpus constituera très certainement une étape ultérieure de la recherche que nous effectuons, mais celle-ci dépasse le cadre de la présente thèse dans la mesure où elle impose le recours à des outils de segmentation automatique qui ne sont pour l'instant pas encore disponibles au sein du programme PAC (voir chapitre 5). Cette analyse, mise en perspective par les résultats obtenus grâce à la méthode que nous avons décrite ici et appliquée exclusivement aux tâches de lecture, nous fournira des éléments sûrement essentiels en ce qui concerne les phénomènes d'hypercorrection et, plus largement, de vigilance linguistique dans les tâches de lecture. En effet, nous observerons peut-être que certains locuteurs prononcent différemment certaines voyelles en contexte de lecture, formel, et en contexte conversationnel, plus naturel. Nous avons déjà mis en évidence ces phénomènes aux chapitres précédents (voir chapitres 3 et 7 notamment) qui montrent que certaines oppositions sont maintenues par certains locuteurs dans les tâches de lecture, et en particulier dans les listes de mots, tandis qu'elles disparaissent dans les conversations, ou au contraire que certains phénomènes sont absents des listes de mots (rhoticité) mais présents dans les conversations. Il se peut que l'analyse des réalisations vocaliques en contexte conversationnel

dans notre corpus révèle que certains locuteurs maintiennent l'opposition NEAR/SQUARE dans les tâches de lecture mais pas en contexte conversationnel. Nous allons avoir l'occasion de revenir sur ces considérations ponctuellement dans le présent chapitre ainsi qu'au chapitre suivant (voir chapitre 9).

#### **8.1.2.5 Paramètres de l'extraction formantique**

Nous souhaitons conclure cette section consacrée à la méthodologie que nous avons suivie pour extraire les mesures formantiques à partir des voyelles qui nous intéressent en précisant les paramètres que nous avons fixés et les réglages que nous avons effectués. Nos données brutes ont été échantillonnées à 20 kHz et à une résolution de 16 bits, ce qui est la norme dans la plupart des études phonético-acoustiques. Pour l'extraction des mesures formantiques, nous avons réglé les paramètres formantiques sous PRAAT (*formant settings*) à un maximum de 5000 Hz pour les hommes et 5500 Hz pour les femmes. Nous avons extrait les mesures de F1, F2 et F3 pour les monophthongues. Dans le cas des diphtongues, nous avons extrait les mesures de F1, F2 et F3 pour le premier élément ainsi que pour le second (*glide*), comme cela apparaît dans les annexes de notre thèse (voir E). Nous avons inclus F3, ce qui pourrait paraître surprenant si notre objectif consistait uniquement à pouvoir représenter les réalisations vocaliques de nos locuteurs selon un plan F1/F2 qui reproduit la cavité buccale et finalement le trapèze vocalique traditionnel. La mesure de F3 étant nécessaire afin de pouvoir procéder à la normalisation de nos données, nous l'avons incluse. Nous allons détailler cette étape de normalisation des données dans la section suivante consacrée au cadre de l'analyse acoustique des voyelles.

### **8.1.3 Le cadre de l'analyse acoustique des voyelles**

Une fois les objectifs déterminés et les mesures effectuées, la démarche qui doit déboucher sur l'analyse phonético-acoustique des voyelles produites par nos locuteurs n'est pas complète car le cadre de l'analyse en tant que tel doit être fixé. Nous entendons par là que les mesures formantiques doivent être normalisées pour offrir les résultats les plus clairs possibles et que la présentation de ces résultats doit être réfléchie. Nous allons donc commencer par expliquer en quoi consiste la normalisation des données et pourquoi nous avons eu recours à cette étape pour les besoins de notre étude.

#### **8.1.3.1 La question de la normalisation des données**

Tous les experts qui entreprennent de faire des analyses acoustiques poussées sur les voyelles d'une variété d'une langue se posent la question de normaliser ou non leurs données afin de représenter le plus précisément possible le système des locuteurs étudiés. Langstrof (2006 : 36-37) résume le problème de la façon suivante :

“The basic problem regarding the representation of vowels in sociophonetic studies is that physiological properties of speakers interfere with our ability to document sound change over time as well as synchronic patterning, i.e. social stratification. This is due to the fact that the basic representation of vowel structure in sociolinguistics is that of two-dimensional formant space. That is, vowel positions are expressed by plotting their first formant frequency against the second formant frequency and thereby relate differences between speakers to differences in vowel articulation.

However, it is well known that physiological differences between speakers introduce variance in precisely the same dimension (formant frequency), whereby speakers with shorter vocal tracts have higher formant frequency values, all other things being equal.”

Langstrof fait référence à l'étude de Peterson et Barney (1952) qui mettait déjà en évidence le degré de variation dans les mesures formantiques effectuées sur les données brutes induit par les caractéristiques physiologiques différentes des enfants, des femmes et des hommes adultes. La normalisation des données brutes semble donc indispensable afin d'obtenir des moyennes pour chaque voyelle qui ne reflètent pas des différences anatomiques mais des propriétés distributionnelles propres à un individu ou à un groupe d'individus. La normalisation des données doit donc éliminer les écarts dus aux propriétés physiologiques des individus tout en maintenant les distinctions qui sont pertinentes d'un point de vue linguistique et sociolinguistique (âge et sexe notamment).

### **8.1.3.2 Les procédures existantes pour la normalisation des données**

Néanmoins, maintenant que nous avons posé que la normalisation des données est une étape nécessaire afin d'obtenir des résultats qui puissent être interprétables en termes de changement linguistique et de caractéristiques phonético-acoustiques propres à un individu ou à un groupe précis de la population (femmes, hommes, jeune génération, génération plus ancienne), encore faut-il choisir quelle procédure adopter. En effet, il existe de nombreux algorithmes permettant de normaliser un *input* de mesures formantiques donné. Quelques travaux incontournables ont entrepris d'évaluer ces différentes procédures et de faire le bilan de leurs points forts et de leurs points faibles. C'est le cas de Disner (1980), Adank *et al.* (2004) et Langstrof (2006). Nous allons présenter brièvement ici les conclusions de ces travaux qui nous ont permis de choisir la procédure de normalisation que nous avons appliquée à nos données.

Il existe six procédures majeures de normalisation des données brutes qu'Adank *et al.* ont comparées et évaluées : Gertsman (1968), Lobanov (1971), Nordström (1976), Nearey (1978), Syrdal et Gopal (1986) et Miller (1989). Certaines de ces procédures sont identifiées comme *vowel-intrinsic*, c'est-à-dire qu'elles utilisent les données acoustiques d'une seule voyelle pour normaliser cette voyelle. C'est le cas de Syrdal et Gopal (1986). D'autres

procédures sont identifiées comme *vowel-extrinsic*, ce qu'Adank *et al.* (2004 : 3099) résumant ainsi :

“Vowel-extrinsic procedures, on the other hand, assume that information is required that is distributed across more than one vowel of a talker; e.g., the formant frequencies of the point vowels for that talker. Examples of extrinsic procedures can be found in Gerstman (1968), Lobanov (1971), Nordström (1976), and Nearey (1978). Generally speaking, vowel-intrinsic procedures were developed with the primary aim of modeling human vowel perception, while vowel-extrinsic procedures were developed with the purpose of obtaining higher percentages correctly classified vowel tokens for automatic speech recognition purposes.”

Au vu des objectifs que nous nous sommes fixés, il apparaît que les procédures *vowel-extrinsic* sont plus appropriées dans la mesure où elles sont adaptées à l'étude du changement linguistique et de la variation, à la description et à la comparaison des caractéristiques phonético-acoustiques de différentes langues ou variétés des langues. De manière générale, ces procédures ont été reconnues comme étant les plus performantes par les travaux susmentionnés. Aussi, nous ne souhaitons pas rentrer dans trop de détails ici en ce qui concerne les algorithmes en tant que tels et les calculs effectués par les différentes procédures pour passer d'un *input* brut à un *output* normalisé. Nous préférons renvoyer aux travaux susmentionnés. Nous souhaitons simplement justifier notre choix de Lobanov (1971) pour notre étude.

Cette procédure se fonde sur la formule  $F_n[V]^N = (F_n[V] - \text{MEAN}_n) / S_n$ . Celle-ci est décrite de la façon suivante sur le site NORM<sup>69</sup> (Thomas & Kendall 2007) que nous avons utilisé pour effectuer la normalisation de nos données : “Where  $F_n[V]^N$  is the normalized value for  $F_n[V]$  (i.e., for formant  $n$  of vowel  $V$ ).  $\text{MEAN}_n$  is the mean value for formant  $n$  for the speaker in question and  $S_n$  is the standard deviation for the speaker's formant  $n$ .” Elle est mise en avant par Adank *et al.* (2004) et par Langstrof (2006) comme étant respectivement la meilleure procédure et la procédure la plus robuste. Elle préserve la variation phonémique, elle réduit efficacement la variation anatomique/physiologique entre les locuteurs hommes et les locuteurs femmes et elle parvient à préserver la variation sociolinguistique (origine sociale, origine géographique, âge par exemple). En outre, Lobanov (1971) est la procédure de normalisation que Watson *et al.* (2000) et Langstrof (2006, 2009) ont utilisée pour leurs données sur l'anglais néo-zélandais. Pour toutes ces raisons, nous avons choisi d'utiliser Lobanov (1971) pour normaliser nos données.

Cette procédure normalise les données présentées dans un tableur classique (voir annexes E) au format texte (.txt) *séparateur : tabulations*. Elle nécessite un échelonnage des données (*scaling*) selon les formules suivantes (NORM) :

$$F'_1 = 250 + 500 (F^N_1 - F^N_{1\text{MIN}}) / (F^N_{1\text{MAX}} - F^N_{1\text{MIN}})$$
$$F'_2 = 850 + 1400 (F^N_2 - F^N_{2\text{MIN}}) / (F^N_{2\text{MAX}} - F^N_{2\text{MIN}})$$

---

<sup>69</sup> <http://ncslaap.lib.ncsu.edu/tools/norm/>.

$$F'_3 = 2000 + 1200 (F^N_3 - F^N_{3MIN}) / (F^N_{3MAX} - F^N_{3MIN})$$

Cette procédure étant *vowel-extrinsic*, elle fonctionne de façon optimale lorsque toutes les voyelles du système vocalique sont incluses. Il nous faudrait techniquement des mesures formantiques pour toutes les voyelles du *NZE* afin d'obtenir une normalisation « parfaite » du système de nos locuteurs et des représentations extrêmement précises de la distribution des voyelles prononcées par nos locuteurs dans l'espace vocalique. Cela n'étant pas possible pour nous car trop coûteux en temps, nous avons ajouté à notre liste les mesures formantiques pour la voyelle de l'ensemble lexical THOUGHT telles qu'elles ont pu être extraites à partir de trois occurrences dans la liste de mots n°1 du protocole PAC, à savoir 61. *paw*, 82. *caught* et 86. *naught*.

On pourrait nous objecter que trois occurrences sont insuffisantes. Toutefois, notre but, contrairement à ce que nous souhaitons obtenir pour KIT, DRESS, TRAP, FLEECE, START, STRUT, NEAR et SQUARE, n'est pas de déterminer la qualité précise de la voyelle de THOUGHT chez nos locuteurs. Il s'agit d'inclure dans nos données des valeurs formantiques pour une voyelle d'arrière. Ainsi, nous aurons dans nos données des voyelles antérieures, des voyelles centrales et une voyelle postérieure ainsi que des voyelles basses, des voyelles médianes et des voyelles hautes. Les illustrations fournies par NORM à partir de la normalisation des voyelles selon la procédure Lobanov nous permettront ainsi de mieux apprécier la distribution des voyelles dans l'espace vocalique que si nous n'avions inclus que des voyelles décrites comme antérieures ou centrales. En outre, nous avons choisi la voyelle de THOUGHT car celle-ci ne pose pas le problème de la rhoticité résiduelle ou variable chez certains locuteurs de notre corpus. Nous obtenons par conséquent la liste de mesures formantiques complémentaire présentée dans les annexes de cette thèse (voir F).

En conclusion de cette section consacrée à la question de la normalisation des données, il nous semble nécessaire de relativiser, à l'instar de Langstrof (2006 : 72), la validité d'une telle démarche : "the validity of any proposed normalisation procedure depends on the nature of the linguistic material that is subjected to it, since different algorithms require different input conditions. Again, this brings up the conundrum of having to know in advance of what one wants to eventually find out." Nous l'avons vu, de la segmentation de la parole à la normalisation des données brutes, la manipulation scientifique de données acoustiques est délicate et complexe et semble souvent déboucher sur des impasses méthodologiques ou des apories scientifiques. Langstrof, comme de nombreux autres experts, se demande donc s'il existe une issue afin d'obtenir des résultats valides et surtout pertinents.

Il nous semble que, malgré les limites et les défauts inévitables de la démarche que nous avons entreprise, nous avons pris un maximum de précautions méthodologiques et avons essayé d'adapter notre démarche à nos données sans pour autant préjuger des résultats qu'une analyse phonéto-acoustique peut nous fournir. Nous pensons donc, qu'à une petite échelle certes, nos données peuvent contribuer à la description du *NZE* contemporain et nous permettre de formuler une réflexion crédible quant aux changements vocaliques dans cette variété.

Langstrof a proposé une solution alternative à la normalisation des données, qui n'est pas une procédure infaillible malgré les avantages qu'elle présente, à savoir (2006 : 72-73) : "Vowel formant productions might be cross-checked with physiological (i.e. resonant cavity) measurements for each speaker. Whereas this would probably be the most valid approach in scientific terms, it would also be unrealistic since it would require much more time to analyse one individual and would furthermore require technology that is not available in most linguistics departments." En outre, une telle approche ne permettrait pas d'obtenir une représentation de la distribution des voyelles dans l'espace vocalique selon un plan F1/F2 traditionnel. Cela nous amène à la seconde question que nous souhaitons aborder dans cette section, à savoir la présentation de nos données et de nos résultats.

### 8.1.3.3 La présentation des résultats et le cadre de l'analyse

Nous souhaitons à cette occasion dire quelques mots de NORM, la plateforme en ligne que nous avons utilisée pour normaliser nos données. Cette plateforme permet de procéder à la normalisation de données propres selon la procédure de son choix. Elle est extrêmement simple à utiliser car très pédagogique. Son interface (voir figure 47) propose 5 étapes pour aboutir à la normalisation des données. La première étape consiste à télécharger le fichier de données au format adapté. La deuxième étape consiste à sélectionner le type de résultats souhaité, à savoir les résultats pour chaque voyelle (*individual vowels*), les moyennes pour chaque locuteur (*speaker means*) ou les moyennes pour chaque groupe de locuteurs (*group means*). La troisième étape permet de choisir la procédure de normalisation souhaitée, en l'occurrence Lobanov pour notre étude. La quatrième étape permet de sélectionner des options supplémentaires. Par exemple, NORM permet d'obtenir un tableau des moyennes pour chaque locuteur pour chaque voyelle ainsi que l'illustration correspondante (plan F1/F2 traditionnel). NORM permet également de faire apparaître tous les locuteurs d'un corpus dans un même tableau et sur une même illustration. C'est pourquoi cette plateforme inclut une option pour faire apparaître les voyelles et/ou les locuteurs en différentes couleurs afin que les illustrations soient facilement lisibles et interprétables. Parmi les options de la quatrième étape, on note également l'inclusion de F3 et l'échantillonnage des données qui, comme nous l'avons expliqué précédemment, sont nécessaires pour l'exécution de Lobanov (1971). La cinquième étape lance « tout simplement » la normalisation automatique des données.

Aussi, maintenant que nous avons justifié notre choix de normaliser nos données et présenté la procédure que nous avons choisie, cette brève présentation de l'outil NORM nous permet d'aborder la manière dont nous allons présenter nos résultats dans la suite du présent chapitre. Nous allons exploiter les ressources offertes par NORM et présenter le système de chaque locuteur de notre corpus individuellement. Nous obtiendrons ainsi un tableau des moyennes des mesures formantiques pour chaque voyelle qui nous intéresse (KIT, DRESS, TRAP, FLEECE, START, STRUT, NEAR et SQUARE). Nous obtiendrons également une illustration du système de chaque locuteur ce qui nous autorisera une première comparaison à l'œil nu,



pour ainsi dire, de la distribution des voyelles dans l'espace vocalique pour chacun de nos locuteurs.

À cela, nous ajouterons les moyennes des valeurs formantiques pour ces mêmes voyelles présentées par Bauer et Warren (2008, voir chapitre 3). Nous pourrions ainsi comparer le système de nos locuteurs aux valeurs enregistrées par ces auteurs afin de déterminer si nos données, plus récentes, suggèrent qu'une mise à jour de la distribution des voyelles néo-zélandaises dans l'espace vocalique est nécessaire. Nous présenterons également des tableaux et des illustrations montrant certaines voyelles individuellement afin de comparer KIT, DRESS et TRAP par exemple, START et STRUT, NEAR et SQUARE ou encore DRESS et FLEECE plus spécifiquement. Nous pourrions ainsi comparer la réalisation de chacune de ces voyelles pour tous nos locuteurs et donc formuler des conclusions quant à la trajectoire de ces voyelles et à l'influence de certains facteurs sociolinguistiques (âge et sexe notamment) sur la réalisation de ces voyelles.

Enfin, comme nous l'avons clairement spécifié au début de ce chapitre, nos données ne nous permettront pas une analyse en temps réel des changements vocaliques en *NZE*. Néanmoins, l'analyse de nos données nous permet une observation du changement en temps apparent, et la mise en perspective de nos résultats, avec ceux obtenus par Langstrof (2006) par exemple grâce à une analyse en temps réel des changements vocaliques en *NZE*, nous autorisera à formuler des conclusions quant à ce que notre corpus nous donne à voir de ces changements.

The screenshot displays the online NORM platform interface, which is organized into several numbered sections for configuring data processing and visualization:

- 1. Select the vowel data file:** Includes a file selection button and instructions to ensure the file is in a lab-delimited text format.
- 2. Select result type:** A dropdown menu currently set to "Speaker Means".
- 3. Select normalization methods:** A list of methods including Formant Values, Bark Difference Metric, Labov ANAE, Lobanov, Nearey1/2, and Watt & Fabricius. A note indicates that not all methods are equally appropriate for all datasets.
- 4. Select options:**
  - Web Page Layout:** A dropdown set to "Method Results in Columns (side by side)".
  - Normalization & Processing:** Includes checkboxes for "Include F3 in Processing" and "Scale results".
  - Plotting:** A section for configuring the visual output, including:
    - Plot:** A dropdown set to "All Speakers on Same Plot".
    - Plot Standard Dev.:** A dropdown set to "None".
    - Plot Labels:** A dropdown set to "Vowels".
    - Plot Legend:** A dropdown set to "Normal".
    - Plot Dot Shapes:** A dropdown set to "Shapes for Vowels".
    - Plot Dot Sizes:** A dropdown set to "Default (auto)".
    - Inline Plot Size:** A dropdown set to "Normal".
  - Plotting Colors:** A dropdown set to "Color Vowels" and a text input field for customizing colors.
- 5. Click the button to upload your file for normalization:** A button labeled "Normalize".

Figure 47 : interface de la plateforme en ligne NORM

## 8.2 Résultats

Comme nous l'avons stipulé dans la section précédente, nous allons d'abord fournir un tableau des moyennes des valeurs formantiques pour les voyelles qui nous intéressent pour chacun de nos locuteurs individuellement, ce qui nous donnera une illustration de la distribution de ces voyelles dans l'espace vocalique. Nous pourrions déjà formuler certaines observations à partir de ces systèmes individuels. Nous passerons ensuite à l'étude plus ciblée de la relation entre certaines voyelles, comme KIT, DRESS et TRAP, DRESS et FLEECE, START et STRUT et NEAR et SQUARE.

### 8.2.1 Le système individuel de nos locuteurs

#### 8.2.1.1 AS1

Pour notre premier locuteur (dans l'ordre alphabétique), nous obtenons le tableau de moyennes des valeurs formantiques après normalisation ci-après (voir tableau 62), ainsi que la représentation de la distribution des voyelles dans l'espace vocalique ci-après (voir figure 48). Il apparaît que START et STRUT ont une réalisation proche, à savoir centrale ouverte ([ɛ]). Il apparaît également que la voyelle de STRUT est plus ouverte que celle de START qui est légèrement plus postérieure. Nous constatons que KIT a une réalisation ni antérieure ni centrale, que l'on pourrait qualifier de centralisée, entre mi-fermée et mi-ouverte, soit très proche de [ə]. La voyelle de TRAP est quant à elle assez haute, à savoir mi-ouverte ([ɛ]).

Speaker	Vowel	N	F*1	F*2	F*1 gl	F*2 gl
AS1	KIT	8	468.8	1679.9	-	-
AS1	DRESS	25	375.5	2041.8	-	-
AS1	TRAP	17	521.0	1869.5	-	-
AS1	STRUT	7	642.7	1439.3	-	-
AS1	NEAR	5	328.5	2106.9	419.3	1814.0
AS1	SQUARE	4	351.0	1957.5	439.9	1837.3
AS1	START	9	623.1	1420.1	-	-
AS1	FLEECE	20	324.6	2012.6	-	-
AS1	THOUGHT	3	395.9	875.1	-	-

Tableau 62 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez AS1

Il apparaît également que NEAR et SQUARE sont deux diphtongues centralisantes dont les réalisations sont très similaires mais toujours distinctes pour ce locuteur. Le premier élément de NEAR est très proche de FLEECE, à savoir une voyelle antérieure haute ([i]). Le premier élément de SQUARE est quant à lui plus haut mais moins antérieur que la voyelle de DRESS ([ɪ]). Il nous faut toutefois relativiser ces observations dans la mesure où nous ne disposons que de peu d'occurrences de ces voyelles. La voyelle de DRESS a une réalisation entre mi-fermée et fermée chez ce locuteur et est très antérieure ([e]), plus que FLEECE d'ailleurs. FLEECE et DRESS ont des réalisations distinctes chez AS1 car FLEECE reste plus haute que DRESS.

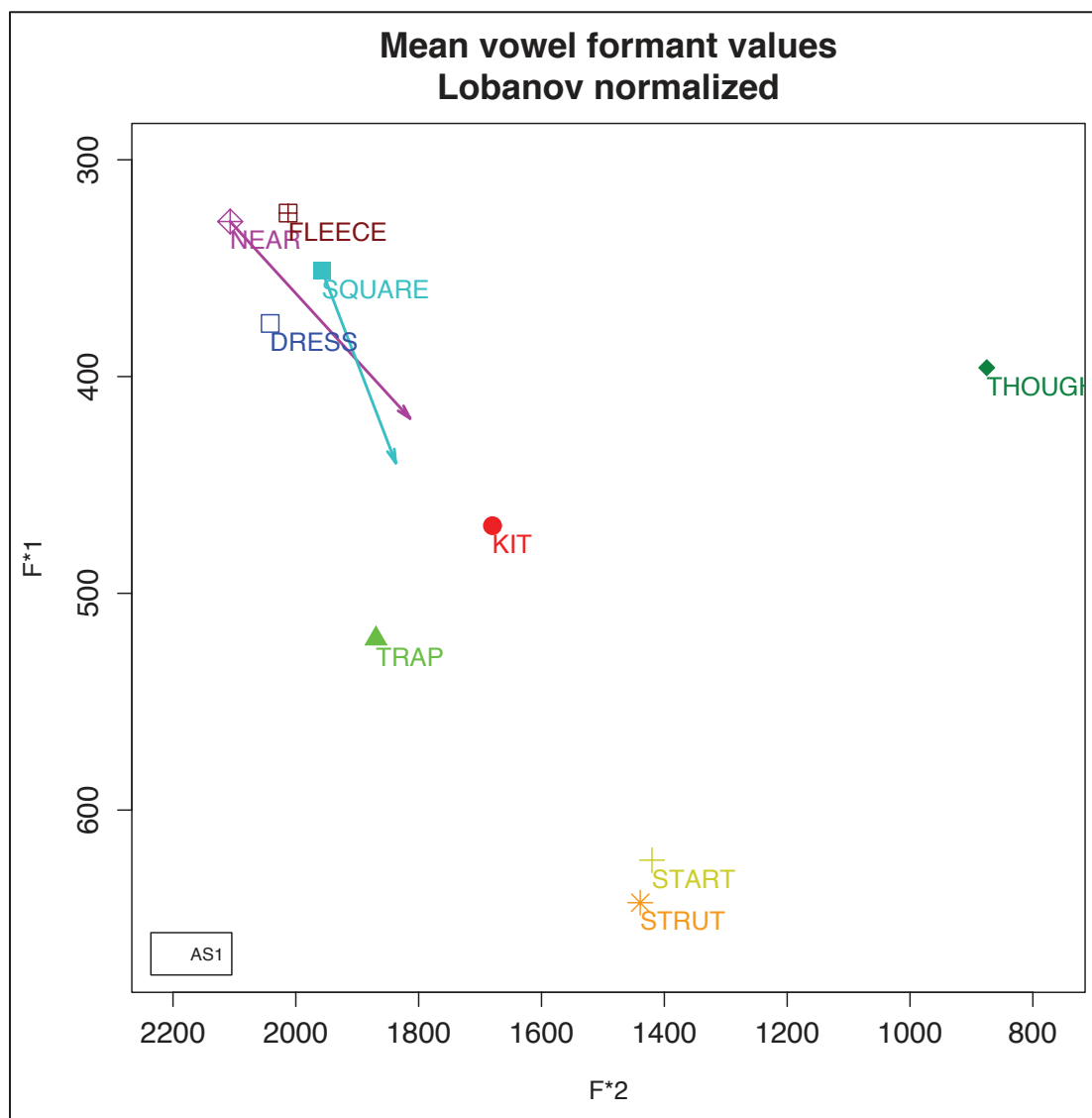


Figure 48 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez AS1

### 8.2.1.2 BG1

Pour notre deuxième locuteur, nous obtenons le tableau (voir tableau 63) de moyennes des valeurs formantiques après normalisation ci-après, ainsi que la représentation de la distribution des voyelles dans l'espace vocalique ci-après (voir figure 49).

À la lumière de ces éléments, il apparaît que, chez BG1, les voyelles de START et STRUT ont une réalisation extrêmement proche, plus proche que chez AS1, et qu'elles ont même fusionné, soit [ɚ]. La voyelle de TRAP est, comme chez AS1, une voyelle antérieure mi-ouverte ([ɛ]). La voyelle de KIT est clairement plus haute chez BG1 qu'elle ne l'était chez AS1, c'est-à-dire qu'elle a une réalisation mi-fermée ([ɔ]). Cependant, comme chez AS1, KIT est centralisée. FLEECE et DRESS ont des réalisations distinctes, ce qui apparaît encore plus nettement que chez AS1. En effet, FLEECE est très haute et antérieure ([i]) tandis que DRESS est réalisée sous la forme d'une voyelle mi-fermée ([e]).

En ce qui concerne NEAR et SQUARE, comme chez AS1 à nouveau, ce sont bien des diphtongues centralisantes et elles ont deux points de départ et deux trajectoires distinctes bien que très proches dans l'espace vocalique. NEAR a un premier élément très antérieur, légèrement plus antérieur que FLEECE, entre fermé et mi-fermé. SQUARE a également un premier élément entre fermé et mi-fermé mais celui-ci est moins antérieur. Nous notons que le premier élément de SQUARE ([ɪ]) est plus haut que la monophthongue de DRESS. Cette observation est également à relativiser étant donné le peu d'occurrences dont nous disposons.

Speaker	Vowel	N	F*1	F*2	F*1 gl	F*2 gl
BG1	KIT	8	423.2	1643.7	-	-
BG1	DRESS	25	396.2	2007.0	-	-
BG1	TRAP	16	528.9	1844.0	-	-
BG1	START	8	634.1	1389.1	-	-
BG1	NEAR	4	353.7	2082.4	438.1	1754.3
BG1	SQUARE	3	349.1	1959.8	476.9	1700.6
BG1	STRUT	6	638.3	1410.6	-	-
BG1	FLEECE	22	318.1	2046.8	-	-
BG1	THOUGHT	3	365.7	886.3	-	-

Tableau 63 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez BG1

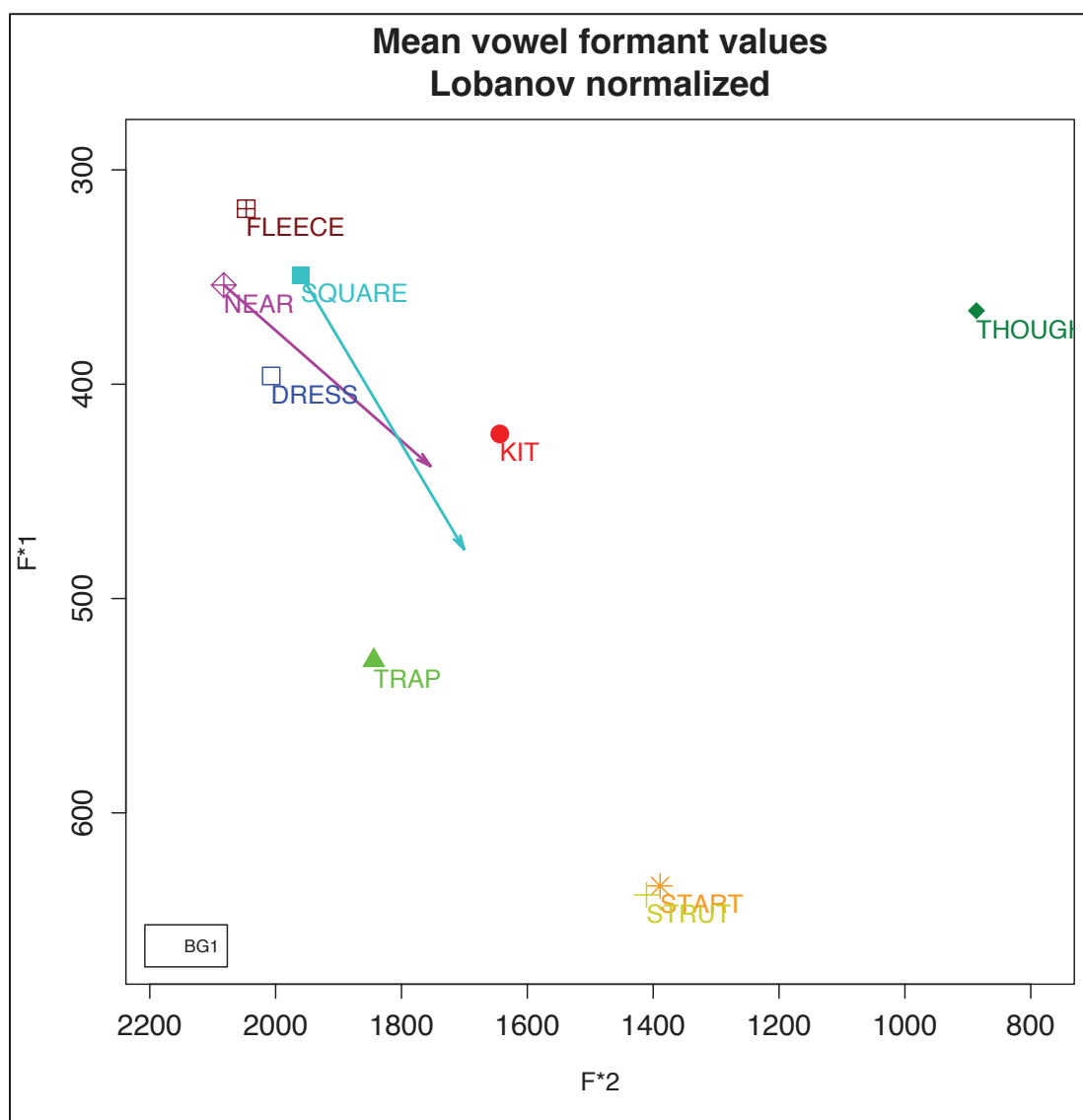


Figure 49 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez BG1

### 8.2.1.3 BM1

Pour notre troisième locuteur, nous obtenons le tableau (voir tableau 64) de moyennes des valeurs formantiques après normalisation ci-après, ainsi que la représentation de la distribution des voyelles dans l'espace vocalique ci-après (voir figure 50).

Ces résultats indiquent que, comme chez AS1 et BG1 précédemment, BM1 a des réalisations extrêmement proches de START et STRUT. Ces deux voyelles coexistent en effet dans la zone centrale basse de l'espace vocalique ([e]). Il apparaît toutefois, comme chez AS1, que STRUT est légèrement plus ouverte que START.

Contrairement à ce que nous avons pu constater chez nos deux locuteurs précédents, les voyelles de TRAP et KIT ont une hauteur quasi similaire chez BM1, à savoir qu'elles sont toutes deux réalisées sous la forme de voyelles mi-ouvertes. KIT est cependant moins

antérieure ([ɜ]) que TRAP ([ɛ]). Nous notons que KIT est également moins centralisée chez BM1 qu'elle ne l'était chez nos deux locuteurs précédents. En ce qui concerne les voyelles de DRESS et FLEECE, celles-ci semblent coexister chez BM1 dans la zone antérieure haute de l'espace vocalique ([ɪ]). Il apparaît que DRESS est même plus antérieure et plus haute que FLEECE.

Quant à NEAR et SQUARE, elles ont des points de départ et des trajectoires nettement distinctes par rapport à ce que nous avons pu constater chez nos deux locuteurs précédents. En effet, NEAR a un premier élément antérieur haut ([i]), plus haut que DRESS et FLEECE. SQUARE a un premier élément très haut, plus haut que NEAR, mais moins antérieur. Leurs trajectoires respectives indiquent que ce sont des diphtongues centralisantes, comme chez nos deux locuteurs précédents.

Speaker	Vowel	N	F*1	F*2	F*1 gl	F*2 gl
BM1	KIT	6	495.0	1725.6	-	-
BM1	DRESS	25	368.5	2078.7	-	-
BM1	TRAP	16	503.2	1914.4	-	-
BM1	STRUT	7	653.1	1563.4	-	-
BM1	NEAR	4	332.0	2138.1	530.9	1869.2
BM1	SQUARE	4	293.0	2008.3	390.6	1753.3
BM1	START	9	640.2	1565.5	-	-
BM1	FLEECE	21	373.6	1969.2	-	-
BM1	THOUGHT	3	374.6	860.1	-	-

Tableau 64 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez BM1



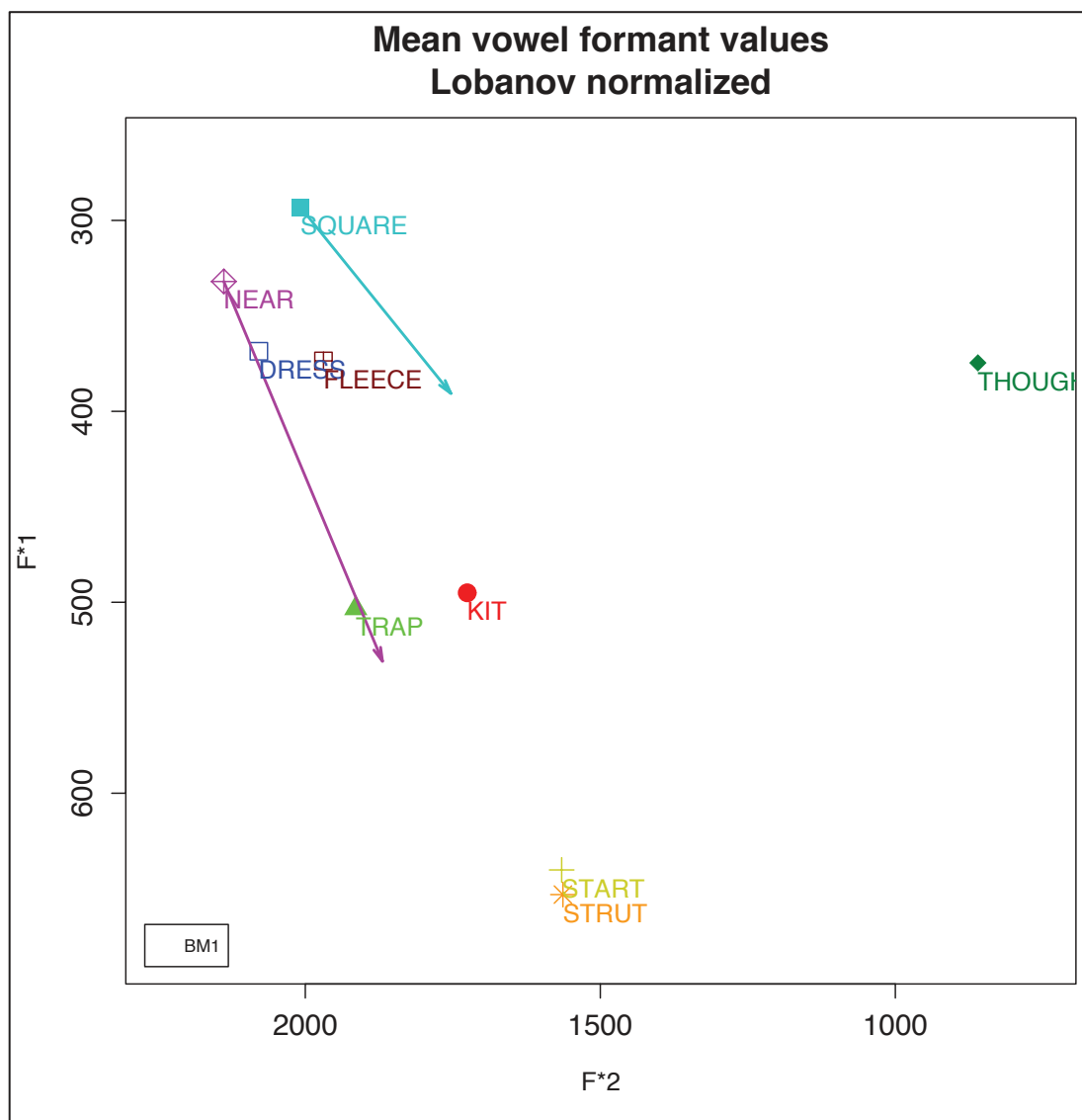


Figure 50 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez BM1

#### 8.2.1.4 CC1

Pour notre quatrième locuteur, qui est notre première locutrice, nous obtenons le tableau (voir tableau 65) de moyennes des valeurs formantiques après normalisation ci-après ainsi que la représentation de la distribution des voyelles dans l'espace vocalique ci-après (voir figure 51).

Le premier élément qui nous semble intéressant à l'œil nu, pour ainsi dire, est que la voyelle de KIT est très haute chez CC1, plus haute que chez les locuteurs précédents alors même que l'on aurait pu s'attendre à ce que cette jeune locutrice ait une réalisation clairement centrale de cette voyelle. KIT n'est pas pour autant une voyelle fermée, elle est réalisée sous la forme d'une voyelle mi-fermée, et elle n'est pas non plus antérieure, mais plutôt entre antérieure et centrale, soit [ë].

Speaker	Vowel	N	F*1	F*2	F*1 gl	F*2 gl
CC1	KIT	8	395.2	1727.7	-	-
CC1	DRESS	23	341.5	1998.6	-	-
CC1	TRAP	16	528.3	1669.5	-	-
CC1	STRUT	7	611.4	1342.8	-	-
CC1	NEAR	5	338.9	2030.4	460.1	1703.7
CC1	SQUARE	4	355.4	1909.9	427.5	1703.5
CC1	START	9	666.7	1318.5	-	-
CC1	FLEECE	21	351.0	1927.2	-	-
CC1	THOUGHT	3	381.1	865.7	-	-

Tableau 65 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez CC1

Il apparaît tout de suite également que la zone antérieure haute de l'espace vocalique est très chargée chez CC1, ce qui n'était pas autant le cas chez les locuteurs précédents. De fait, on constate que NEAR, SQUARE, DRESS et FLEECE coexistent dans cet espace et ont donc des réalisations très proches. DRESS et FLEECE sont nettement plus proches chez CC1 que chez les locuteurs précédents. Il apparaît toutefois que, comme chez BM1, voire encore plus nettement que chez BM1, DRESS est plus haute et plus antérieure que FLEECE.

En ce qui concerne NEAR et SQUARE, elles ont des trajectoires parallèles chez CC1, à savoir qu'elles ont toutes deux un premier élément haut ([i]) et un second élément centralisé ([ə]). NEAR a cependant un premier élément plus haut et plus antérieur que SQUARE. Nous constatons que le premier élément de SQUARE est très proche de FLEECE tandis que le premier élément de NEAR est très proche de DRESS. Cette observation va à l'encontre, en quelque sorte, des remarques souvent développées dans la littérature qui associent généralement le premier élément de NEAR à FLEECE d'un côté, et le premier élément de SQUARE à DRESS de l'autre (voir chapitre 4).

En ce qui concerne les autres voyelles, nous notons que START et STRUT, contrairement à ce que nous avons pu observer chez les locuteurs précédents, ont des réalisations nettement distinctes chez CC1. En effet, START est réalisée comme une voyelle très ouverte et entre centrale et postérieure ([ɜː]), tandis que STRUT est également une voyelle entre centrale et postérieure mais elle est réalisée comme une voyelle mi-ouverte ([ɜ]).

Quant à TRAP, comme chez les locuteurs précédents, elle est haute, à savoir entre mi-ouverte et mi-fermée ([ɛ]). Elle n'est en revanche pas aussi antérieure que chez les locuteurs précédents. Elle semble avoir une réalisation entre antérieure et centrale.

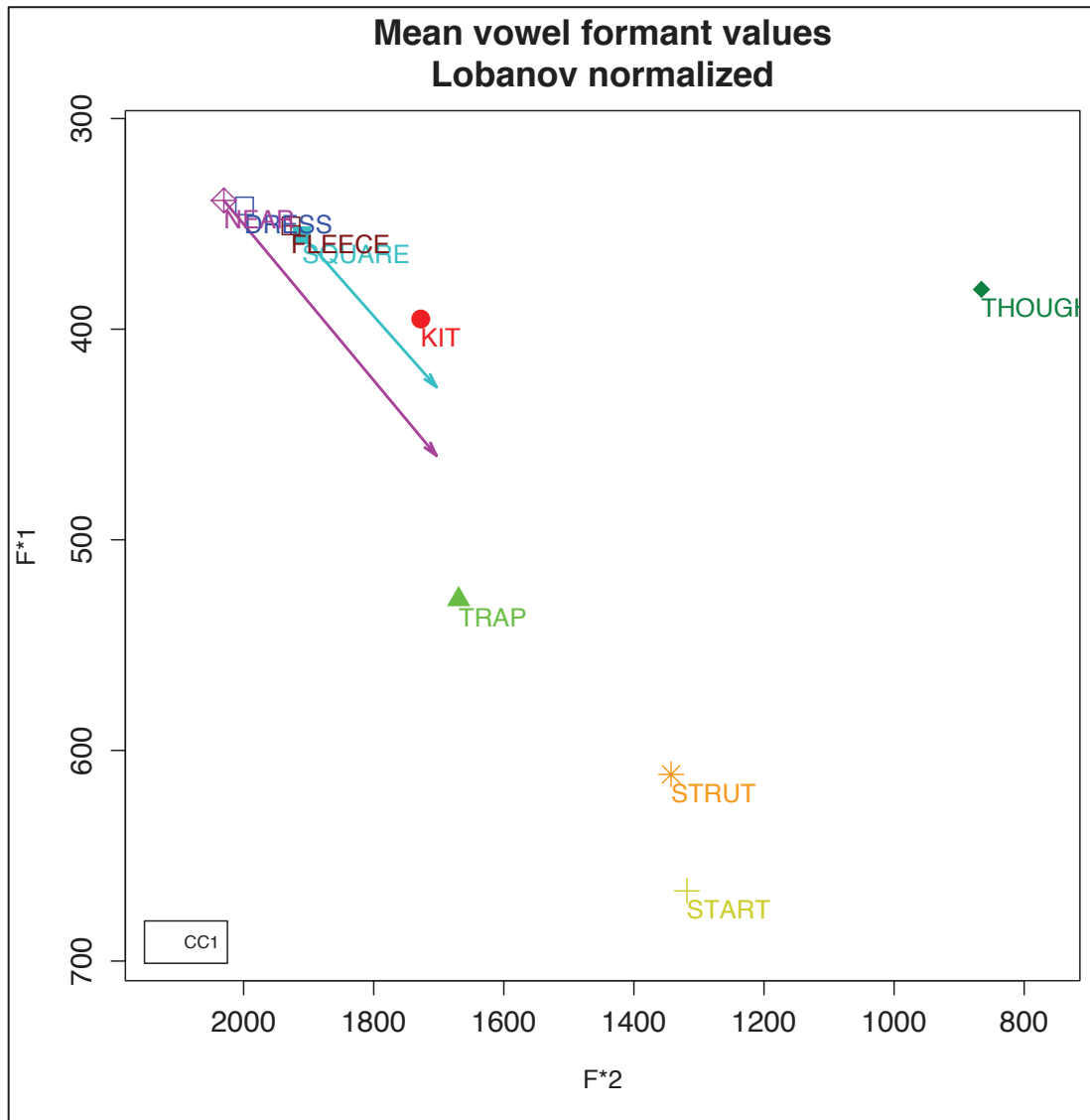


Figure 51 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez CC1

### 8.2.1.5 EC1

Pour notre cinquième locuteur, qui est également la deuxième locutrice de notre corpus, nous obtenons le tableau (voir tableau 66) de moyennes des valeurs formantiques après normalisation ci-après, ainsi que la représentation de la distribution des voyelles dans l'espace vocalique ci-après (voir figure 52).

La première chose que nous notons à partir des résultats fournis par la normalisation de nos données est qu'EC1 a une réalisation exclusivement monophthonguée de SQUARE. Là encore, cette observation doit être relativisée étant donné le peu d'occurrences dont nous disposons. Nous notons néanmoins que ce n'est le cas d'aucun autre locuteur de notre corpus. Aussi, même s'il est vrai que d'autres locuteurs réalisent parfois SQUARE sous la forme d'une monophthongue, dans les phrases courtes par exemple, ils montrent également des réalisations

clairement diphtonguées de cette voyelle. Or ce n'est apparemment pas le cas d'EC1 chez qui cette voyelle est réalisée sous la forme d'une monophthongue mi-haute et plutôt antérieure ([e:]).

Nous observons que DRESS est nettement plus haute que SQUARE. Nous constatons également que DRESS et KIT sont très proches chez EC1, ce qui n'était pas le cas chez nos locuteurs précédents. Ce sont toutes deux des voyelles mi-fermées, mais DRESS est plus antérieure ([e]) que KIT qui est, comme chez d'autres locuteurs, entre antérieure et centrale ([ɪ]).

Speaker	Vowel	N	F*1	F*2	F*1 gl	F*2 gl
EC1	KIT	8	364.3	1747.2	-	-
EC1	DRESS	25	371.4	1890.1	-	-
EC1	TRAP	16	589.0	1693.2	-	-
EC1	STRUT	7	627.8	1485.4	-	-
EC1	NEAR	6	305.0	2086.2	436.4	1578.3
EC1	SQUARE	4	439.6	1775.6	-	-
EC1	START	9	607.6	1374.0	-	-
EC1	FLEECE	22	301.3	2105.7	-	-
EC1	THOUGHT	3	388.4	855.4	-	-

Tableau 66 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez EC1

En ce qui concerne la diphtongue de NEAR, il s'agit d'une diphtongue centralisante dont le premier élément est très haut et antérieur ([i]), soit extrêmement proche voire fusionné avec la monophthongue de FLEECE. FLEECE et DRESS ont des réalisations clairement distinctes étant donné que FLEECE est une voyelle fermée ([i]) tandis que DRESS est une voyelle mi-fermée ([e]).

Quant à TRAP, elle est nettement plus basse chez EC1 qu'elle ne l'était chez les locuteurs précédents. Elle semble également être une voyelle non pas antérieure mais entre antérieure et centrale ([æ]), comme chez CC1.

Pour ce qui est de STRUT et START, elles ont des réalisations proches ([ʊ]) chez EC1 mais moins que chez BG1 ou BM1 notamment. De fait, START est légèrement plus postérieure que STRUT qui est clairement une voyelle centrale. STRUT est également plus ouverte que START, ce qui était déjà le cas chez AS1, BG1 et BM1.

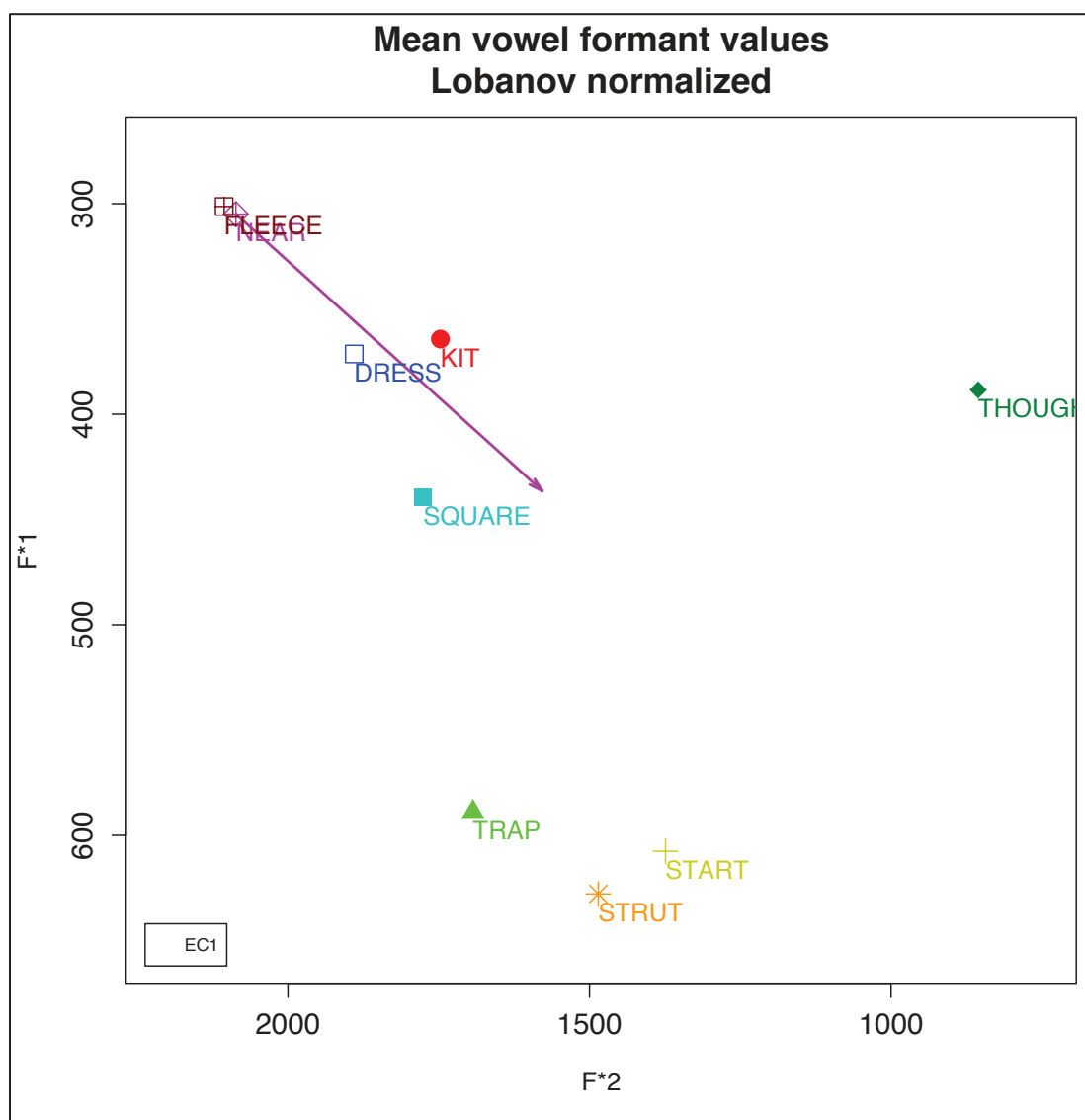


Figure 52 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez EC1

### 8.2.1.6 ES1

Pour ES1, notre troisième locutrice du corpus, nous obtenons le tableau (voir tableau 67) de moyennes des valeurs formantiques après normalisation ci-après ainsi que la représentation de la distribution des voyelles dans l'espace vocalique ci-après (voir figure 53).

Nous constatons immédiatement que la distribution des voyelles dans l'espace vocalique chez ES1 est très similaire à celle que nous avons observée chez CC1 précédemment. En effet, chez ces deux jeunes locutrices, la zone antérieure haute de l'espace vocalique est très chargée car les voyelles de NEAR, SQUARE, DRESS et FLEECE y coexistent. Comme chez CC1, DRESS a une réalisation plus haute et plus antérieure que FLEECE. De même, comme chez CC1, le premier élément de NEAR est extrêmement proche de la monophthongue de DRESS ([i]).

Quant à NEAR et SQUARE, ce sont des diphtongues centralisantes dont les points de départ et les trajectoires sont très proches même si, comme chez les locuteurs précédents, une distinction existe toujours entre ces deux voyelles. SQUARE a en effet un point de départ fermé, comme NEAR, mais légèrement moins antérieur.

Speaker	Vowel	N	F*1	F*2	F*1 gl	F*2 gl
ES1	KIT	8	442.9	1677.4	-	-
ES1	DRESS	25	313.5	2028.4	-	-
ES1	TRAP	16	565.5	1614.1	-	-
ES1	STRUT	7	605.4	1379.8	-	-
ES1	NEAR	6	307.5	2016.5	476.1	1626.8
ES1	SQUARE	5	304.1	1926.5	473.3	1690.6
ES1	START	9	662.7	1366.3	-	-
ES1	FLEECE	22	332.9	1958.3	-	-
ES1	THOUGHT	2	350.8	856.4	-	-

Tableau 67 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez ES1

Pour ce qui est des autres voyelles, nous constatons que, comme chez CC1, STRUT et START ont des réalisations plus distinctes chez ES1 que chez les locuteurs précédents, et notamment BG1 et BM1. START est plus basse ([ɜ̜ː]) que STRUT qui est une voyelle presque mi-ouverte ([ɜ̜]). Ce sont néanmoins toutes deux des voyelles centrales.

Quant à TRAP, elle est réalisée sous la forme d'une voyelle mi-haute entre antérieure et centrale ([ɛ]), comme chez l'ensemble des locuteurs dont nous avons présenté le système jusqu'à présent, mise à part EC1 qui avait une réalisation plus basse de cette voyelle.



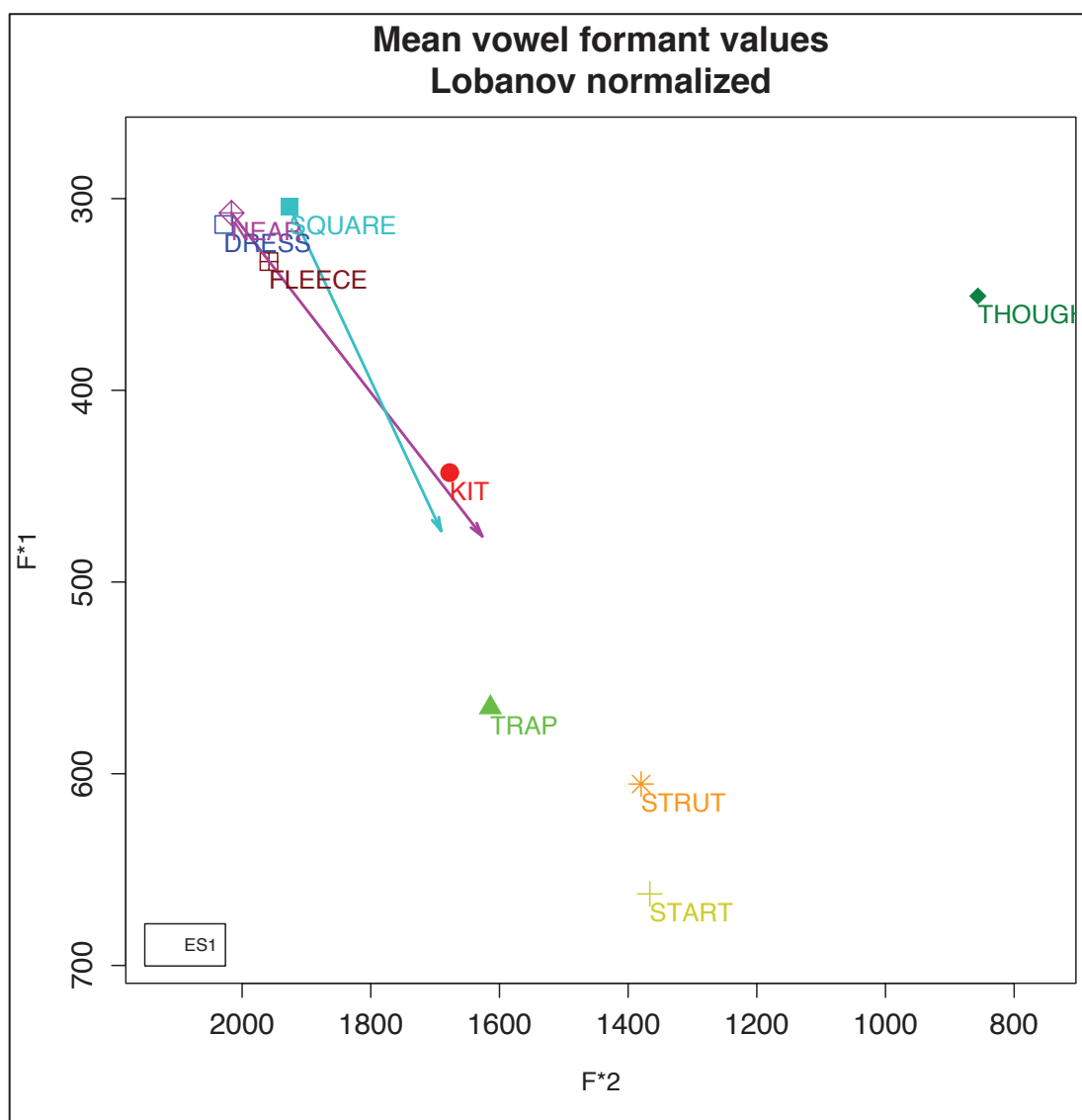


Figure 53 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez ES1

### 8.2.1.7 JM1

Pour notre quatrième locutrice du corpus, nous obtenons le tableau (voir tableau 68) de moyennes des valeurs formantiques après normalisation ci-après ainsi que la représentation de la distribution des voyelles dans l'espace vocalique ci-après (voir figure 54).

La première chose que nous souhaitons souligner à la lecture du tableau et de l'illustration est que, comme chez BM1, les voyelles de TRAP et KIT ont des réalisations assez proches chez JM1. Cela nous semble d'autant plus intéressant que BM1 et JM1 sont mari et femme et qu'une telle proximité entre ces voyelles n'a été relevée chez aucun autre locuteur jusqu'à présent. Il apparaît en effet que TRAP et KIT sont réalisées sous la forme de voyelles mi-fermées mais que TRAP est antérieure ([e]) tandis que KIT est une voyelle plutôt centrale ([ə]).

Speaker	Vowel	N	F*1	F*2	F*1 gl	F*2 gl
JM1	KIT	8	412.1	1680.4	-	-
JM1	DRESS	23	307.5	2078.9	-	-
JM1	TRAP	16	418.5	1895.4	-	-
JM1	NEAR	5	298.3	2050.8	387.4	1774.5
JM1	SQUARE	4	279.3	2005.4	332.4	1678.6
JM1	START	8	594.7	1501.2	-	-
JM1	STRUT	5	545.7	1521.4	-	-
JM1	FLEECE	19	315.8	2044.3	279.6	2043.0
JM1	THOUGHT	3	329.6	886.2	-	-

Tableau 68 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez JM1

Nous constatons également que comme chez d'autres locutrices, en l'occurrence CC1 et ES1, la zone antérieure haute de l'espace vocalique est encombrée puisque NEAR, SQUARE, DRESS et FLEECE y coexistent. Il nous faut souligner que, contrairement à ce que nous avons pu observer chez les autres locuteurs de notre corpus jusqu'à présent, FLEECE a des réalisations diphtonguées chez JM1. Elle est en effet réalisée dans certains contextes (voir annexes E) sous la forme d'une diphtongue fermante ayant un premier élément haut et antérieur et un second élément plus haut encore ([iɪ]). Nous notons que le premier élément de FLEECE et la monophthongue de DRESS sont extrêmement proches dans l'espace vocalique et que, comme chez d'autres locuteurs, DRESS est même légèrement plus haute que FLEECE.

Quant à NEAR et SQUARE, ce sont deux diphtongues centralisantes chez JM1, comme chez les autres locuteurs de notre corpus, et leurs points de départ sont extrêmement proches. Leurs trajectoires sont cependant distinctes, ce qui suggère qu'il n'y a pas de fusion totale NEAR/SQUARE chez JM1 non plus.

Enfin, pour ce qui est de STRUT et START, nous observons des réalisations similaires à ce que nous avons pu constater chez ES1 et CC1, c'est-à-dire que ces deux voyelles ont des réalisations distinctes car, bien que toutes deux centrales, START est nettement plus ouverte ([ɛː]) que STRUT qui est plutôt mi-ouverte ([ɐ]).

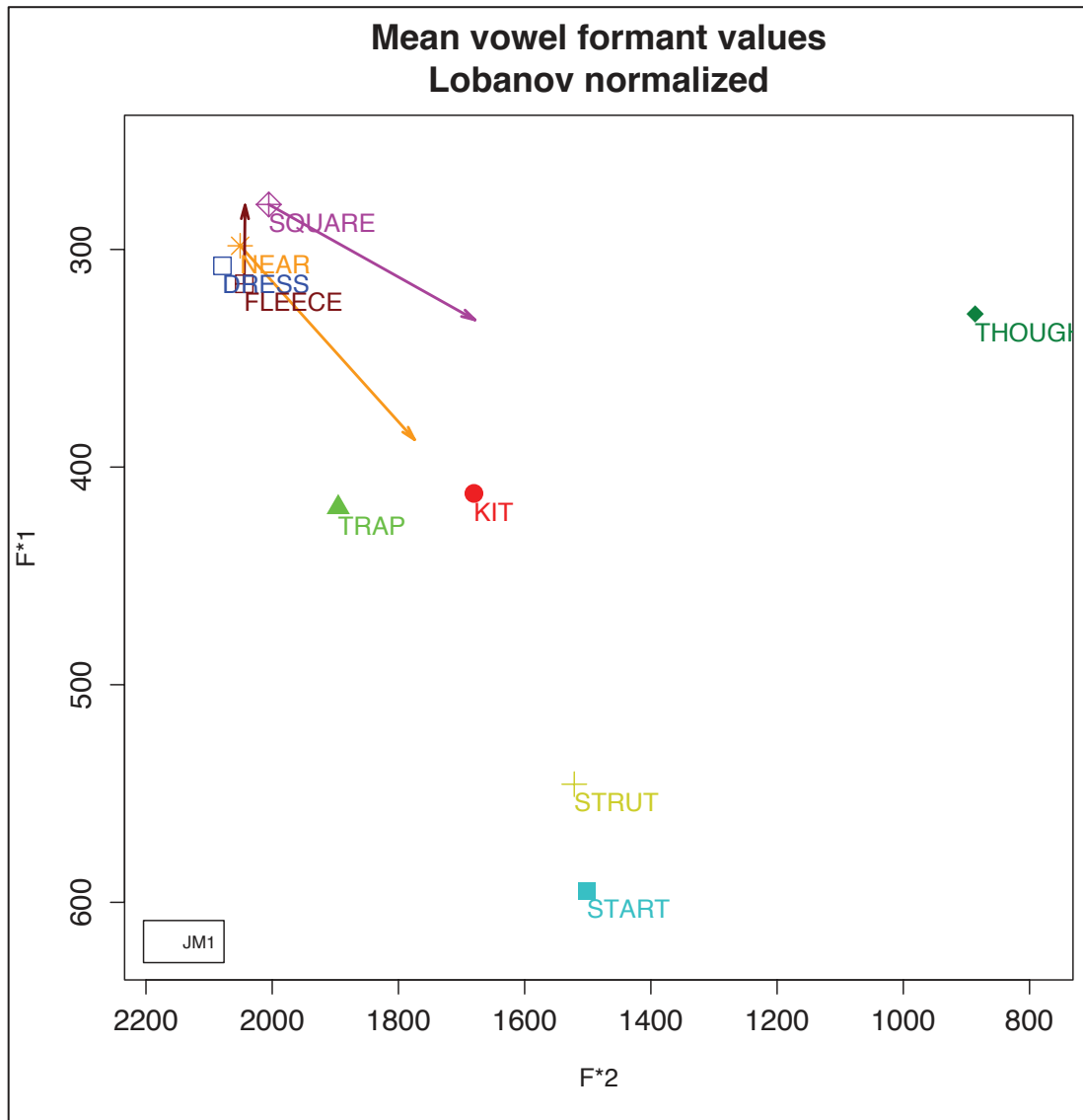


Figure 54 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez JM1

### 8.2.1.8 KC1

Pour notre cinquième locutrice du corpus, nous obtenons le tableau (voir tableau 69) de moyennes des valeurs formantiques après normalisation ci-après, ainsi que la représentation de la distribution des voyelles dans l'espace vocalique ci-après (voir figure 55).

À partir des résultats de la normalisation de nos données, nous constatons que la distribution des voyelles dans l'espace vocalique chez KC1 est tout à fait similaire à celle de JM1 que nous venons de présenter et de commenter. En effet, nous pouvons observer que les monophthongues de DRESS et FLEECE ainsi que les premiers éléments des diphtongues de NEAR et SQUARE coexistent dans la zone antérieure haute de l'espace vocalique. Il semble que ce soit chez KC1 que NEAR et SQUARE ont les réalisations les plus similaires puisqu'il apparaît que leur premier élément est quasiment fusionné et que leur trajectoire est pratiquement

identique ([iə]). Ce sont des diphtongues centralisantes dont le second élément est proche de la voyelle de KIT.

Ceci nous offre une transition vers la voyelle de KIT qui est une voyelle centralisée chez KC1, soit proche de [ə] comme chez JM1, même si elle semble très légèrement plus haute et plus antérieure chez KC1. La voyelle la plus proche de KIT est, comme chez JM1, la voyelle de TRAP qui est une voyelle antérieure mi-ouverte ([ɛ]).

Enfin, nous observons chez KC1 la même distribution des voyelles de STRUT et START que chez JM1. En effet, ces deux voyelles sont proches phonétiquement, puisque clairement centrales, mais START est une voyelle plus ouverte que STRUT.

Speaker	Vowel	N	F*1	F*2	F*1 gl	F*2 gl
KC1	KIT	8	468.5	1783.9	-	-
KC1	DRESS	23	375.9	2045.3	-	-
KC1	TRAP	16	507.2	1932.8	-	-
KC1	STRUT	7	609.7	1524.9	-	-
KC1	NEAR	6	366.7	2093.1	461.4	1806.8
KC1	SQUARE	4	370.6	2050.7	464.8	1753.2
KC1	START	9	649.9	1507.8	-	-
KC1	FLEECE	22	355.8	2004.1	-	-
KC1	THOUGHT	3	409.6	893.4	-	-

Tableau 69 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez KC1

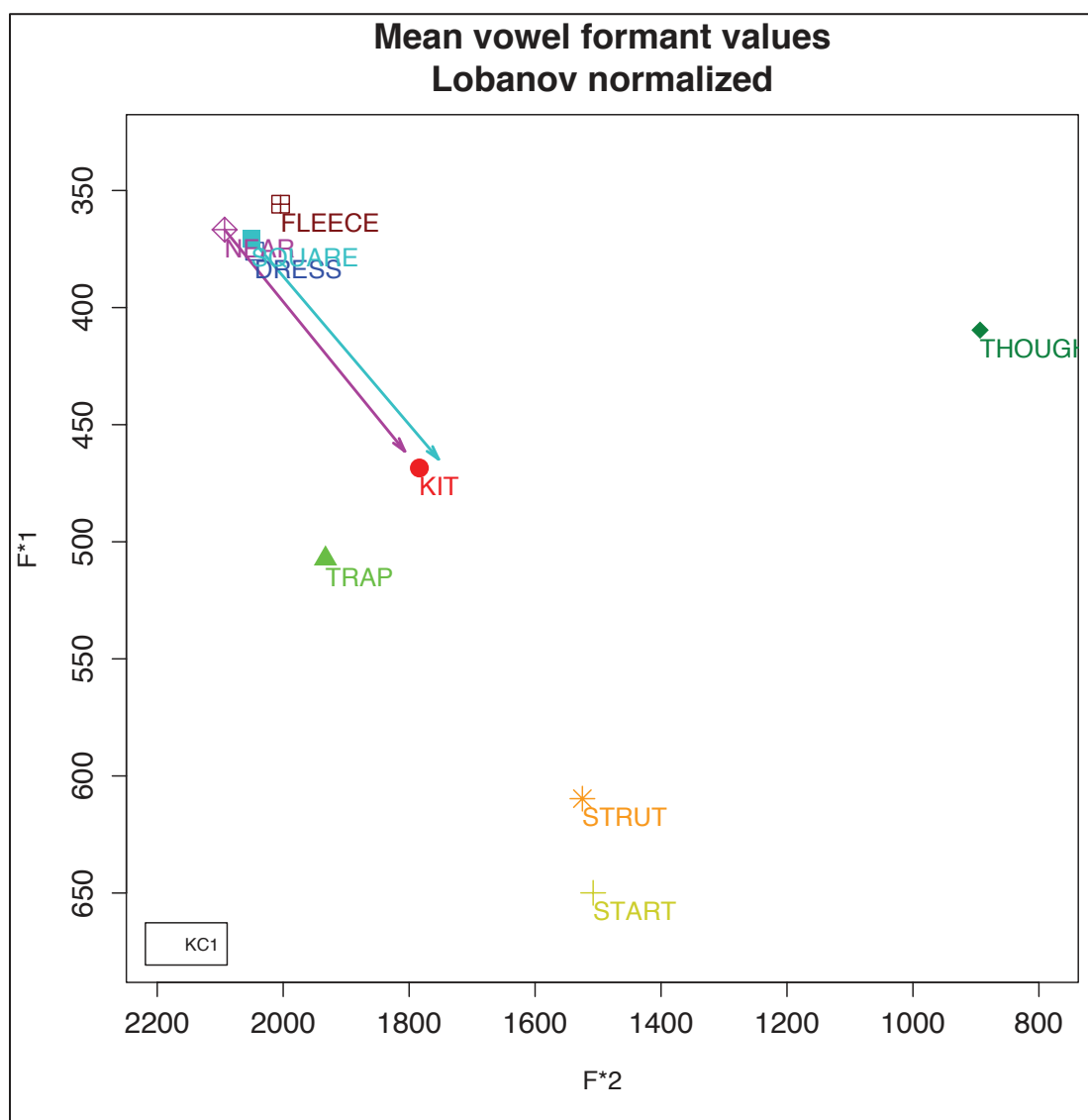


Figure 55 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez KC1

### 8.2.1.9 LB1

Pour le neuvième locuteur de notre corpus, nous obtenons le tableau (voir tableau 70) de moyennes des valeurs formantiques après normalisation ci-après ainsi que la représentation de la distribution des voyelles dans l'espace vocalique ci-après (voir figure 56).

À la lumière de ces éléments, nous constatons que la distribution des voyelles dans l'espace vocalique chez LB1 est globalement similaire à celle que nous avons pu observer chez d'autres locuteurs de notre corpus. Nous ne souhaitons pas, par conséquent, être redondante et ne relèverons que la coexistence de NEAR, SQUARE, DRESS et FLEECE dans la zone antérieure haute, la distinction entre STRUT et START qui sont, certes, toutes deux des voyelles centrales mais START est une voyelle plus ouverte ([ɜː]) que STRUT, la réalisation

centralisée de KIT ([ɨ]) et la réalisation de TRAP sous la forme d'une voyelle antérieure mi-ouverte ([ɛ]).

Speaker	Vowel	N	F*1	F*2	F*1 gl	F*2 gl
LB1	KIT	8	492.6	1744.5	-	-
LB1	DRESS	22	399.7	2045.5	-	-
LB1	TRAP	16	571.7	1907.1	-	-
LB1	STRUT	7	659.5	1338.4	-	-
LB1	NEAR	5	364.9	2053.3	459.5	1603.5
LB1	SQUARE	4	409.1	2003.7	468.2	1765.3
LB1	START	6	694.4	1338.5	-	-
LB1	FLEECE	22	376.3	2078.7	-	-
LB1	THOUGHT	3	392.9	895.9	-	-

Tableau 70 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez LB1



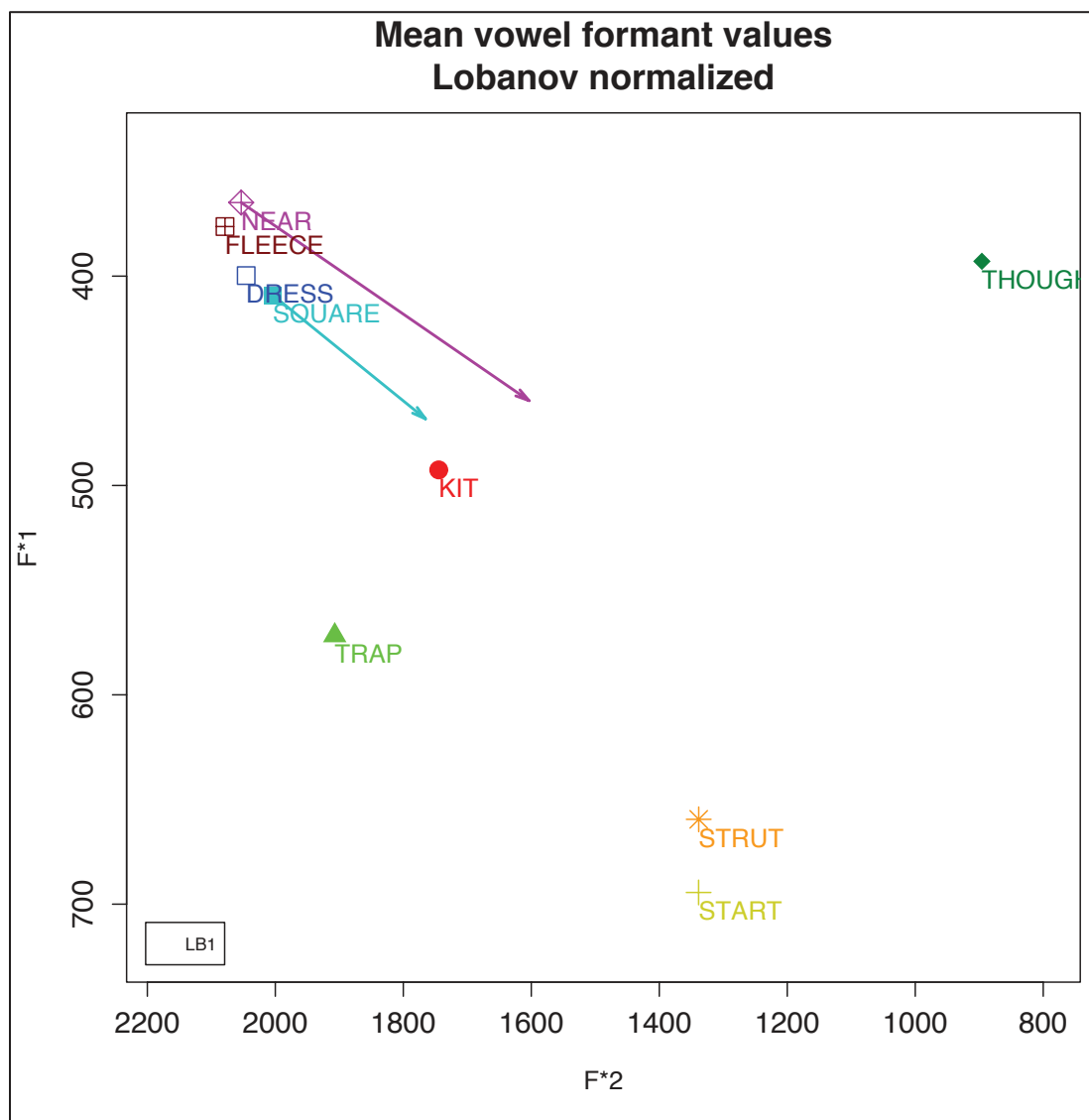


Figure 56 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez LB1

### 8.2.1.10 MG1

Pour notre dixième locuteur, qui est à nouveau une locutrice, nous obtenons le tableau (voir tableau 71) de moyennes des valeurs formantiques après normalisation ci-après ainsi que la représentation de la distribution des voyelles dans l'espace vocalique ci-après (voir figure 57).

Nous notons à l'œil nu que la distribution des voyelles dans l'espace vocalique chez MG1 diffère de celle de certains des locuteurs précédents, et notamment LB1, KC1 et JM1. En effet, nous constatons en premier lieu que la zone antérieure haute est moins surchargée, pour ainsi dire. Le premier élément de la diphtongue de NEAR et la monophthongue de FLEECE sont très proches phonétiquement, à savoir que ce sont deux voyelles antérieures hautes ([i]). DRESS est quant à elle une voyelle antérieure mi-fermée ([e]). Le premier élément de SQUARE

est nettement moins haut ([e]) que le premier élément de NEAR, ce qui explique que ces deux diphtongues soient clairement distinctes chez MG1. Elles ont cependant des trajectoires parallèles : ce sont toutes deux des diphtongues centralisantes. Nous notons enfin que la monophthongue de DRESS est plus haute que le premier élément de la diphtongue de SQUARE.

Speaker	Vowel	N	F*1	F*2	F*1 gl	F*2 gl
MG1	KIT	8	457.7	1808.4	-	-
MG1	DRESS	23	372.8	2045.9	-	-
MG1	TRAP	15	536.1	1956.9	-	-
MG1	STRUT	7	693.4	1558.4	-	-
MG1	NEAR	5	311.3	2098.5	549.1	1626.5
MG1	START	9	687.1	1525.9	-	-
MG1	SQUARE	3	405.7	2037.8	530.7	1800.6
MG1	FLEECE	21	331.7	2051.7	-	-
MG1	THOUGHT	2	279.5	872.1	-	-

Tableau 71 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez MG1

En ce qui concerne les autres voyelles, nous constatons que, comme chez BG1, son mari, ou BM1, MG1 a des réalisations quasiment fusionnées de STRUT et START. De fait, ce sont toutes deux des voyelles clairement centrales et ouvertes ([ɛ]). TRAP est quant à elle une voyelle antérieure mi-ouverte ([ɛ]), comme chez la plupart des autres locuteurs de notre corpus, et KIT apparaît comme une voyelle centralisée, entre mi-ouverte et mi-fermée et entre antérieure et centrale, soit proche de [ə].

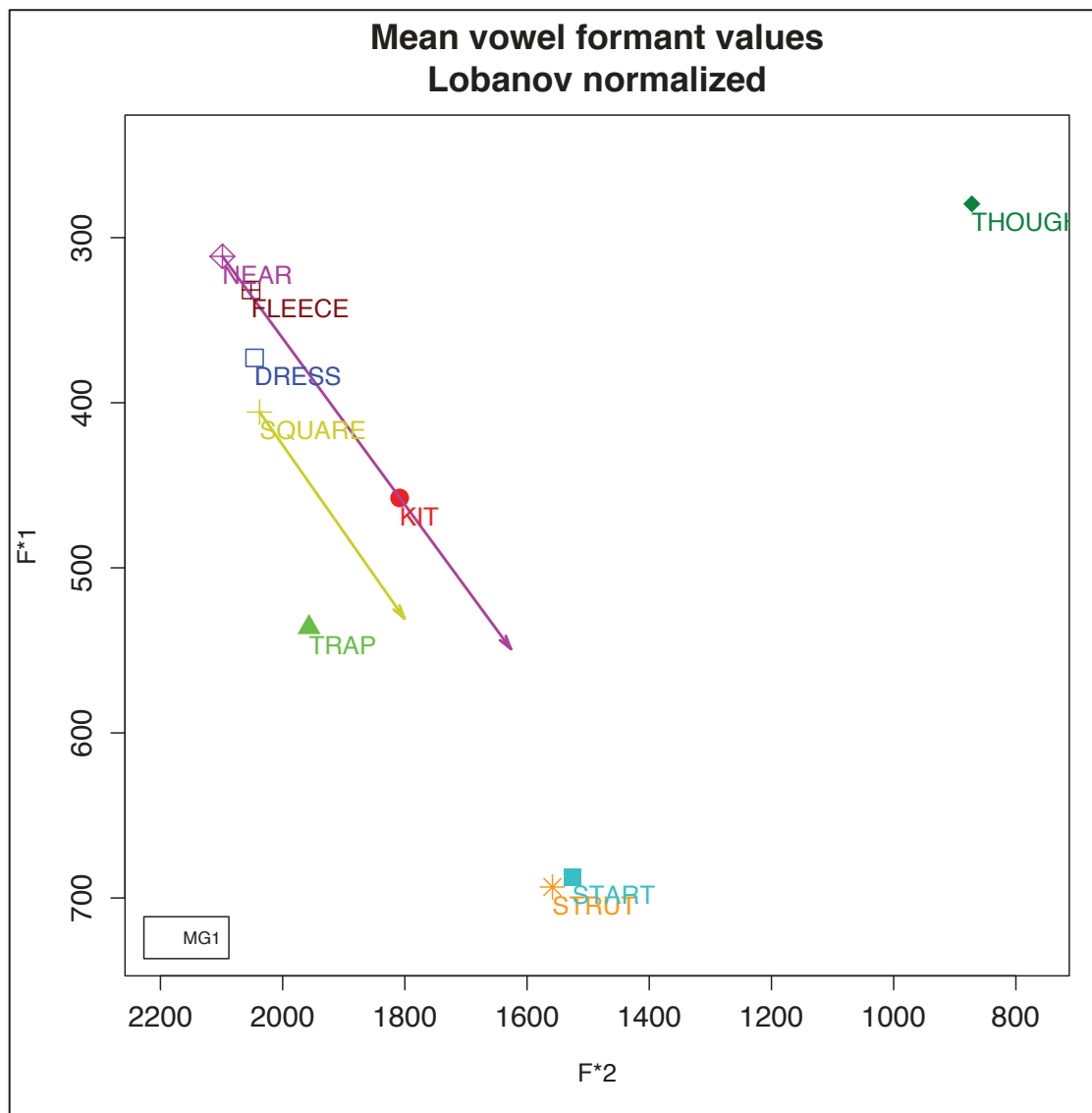


Figure 57 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez MG1

### 8.2.1.11 RC3

Pour RC3, nous obtenons le tableau (voir tableau 72) de moyennes des valeurs formantiques après normalisation ci-après ainsi que la représentation de la distribution des voyelles dans l'espace vocalique ci-après (voir figure 58).

Cette illustration met en évidence la proximité entre la distribution des voyelles dans l'espace vocalique chez RC3 et chez EC1, sa femme. Nous avons déjà noté la proximité entre les systèmes de BM1 et JM1. Il nous faudra revenir sur ce point ultérieurement dans ce même chapitre ainsi qu'au chapitre suivant (voir chapitre 9) dans la mesure où il nous semble difficile de considérer ces similitudes comme des coïncidences pures et simples.

Speaker	Vowel	N	F*1	F*2	F*1 gl	F*2 gl
RC3	KIT	8	356.5	1869.7	-	-
RC3	DRESS	24	393.9	2004.1	-	-
RC3	TRAP	16	537.1	1891.8	-	-
RC3	STRUT	6	602.5	1581.3	-	-
RC3	NEAR	6	325.3	2089.4	387.2	1739.0
RC3	SQUARE	4	399.9	1944.5	420.2	1696.9
RC3	START	8	553.3	1390.5	-	-
RC3	FLEECE	22	321.2	2106.6	-	-
RC3	THOUGHT	3	367.8	916.0	-	-

Tableau 72 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez RC3

De fait, nous observons que RC3 a, encore plus qu'EC1, une réalisation très haute de KIT. C'est une voyelle entre mi-fermée et fermée et entre antérieure et centrale, soit [ɪ]. De plus, comme chez EC1, mais également comme chez d'autres locuteurs de notre corpus, le premier élément de la diphtongue de NEAR et la monophthongue de FLEECE se confondent chez RC3. Ce sont deux voyelles antérieures fermées ([i]). Parallèlement, nous notons que le premier élément de la diphtongue de SQUARE et la monophthongue de DRESS se confondent chez RC3. Ce sont deux voyelles antérieures mi-fermées ([e]). Nous constatons également que NEAR et SQUARE sont deux diphtongues centralisantes clairement distinctes chez RC3. Il nous faut souligner qu'EC1 et RC3 sont les deux locuteurs qui ont les réalisations les plus distinctes de NEAR et SQUARE au sein de notre corpus, tandis que chez les autres locuteurs ces deux diphtongues sont globalement proches phonétiquement, soit parce qu'elles ont des points de départ quasiment identiques, soit parce qu'elles suivent des trajectoires parallèles et identiques.

Nous constatons aussi que TRAP est plus basse chez RC3 que chez les autres locuteurs de notre corpus, EC1 toujours mise à part. Elle est en effet réalisée sous la forme d'une voyelle antérieure entre mi-ouverte et ouverte ([æ]).

Enfin, les voyelles de START et STRUT sont clairement distinctes chez RC3, et ce plus que chez la plupart des locuteurs de notre corpus. Il apparaît que START est une voyelle mi-ouverte et légèrement plus postérieure ([ɛ:]) que STRUT qui, elle, est une voyelle centrale ouverte ([ɜ]).

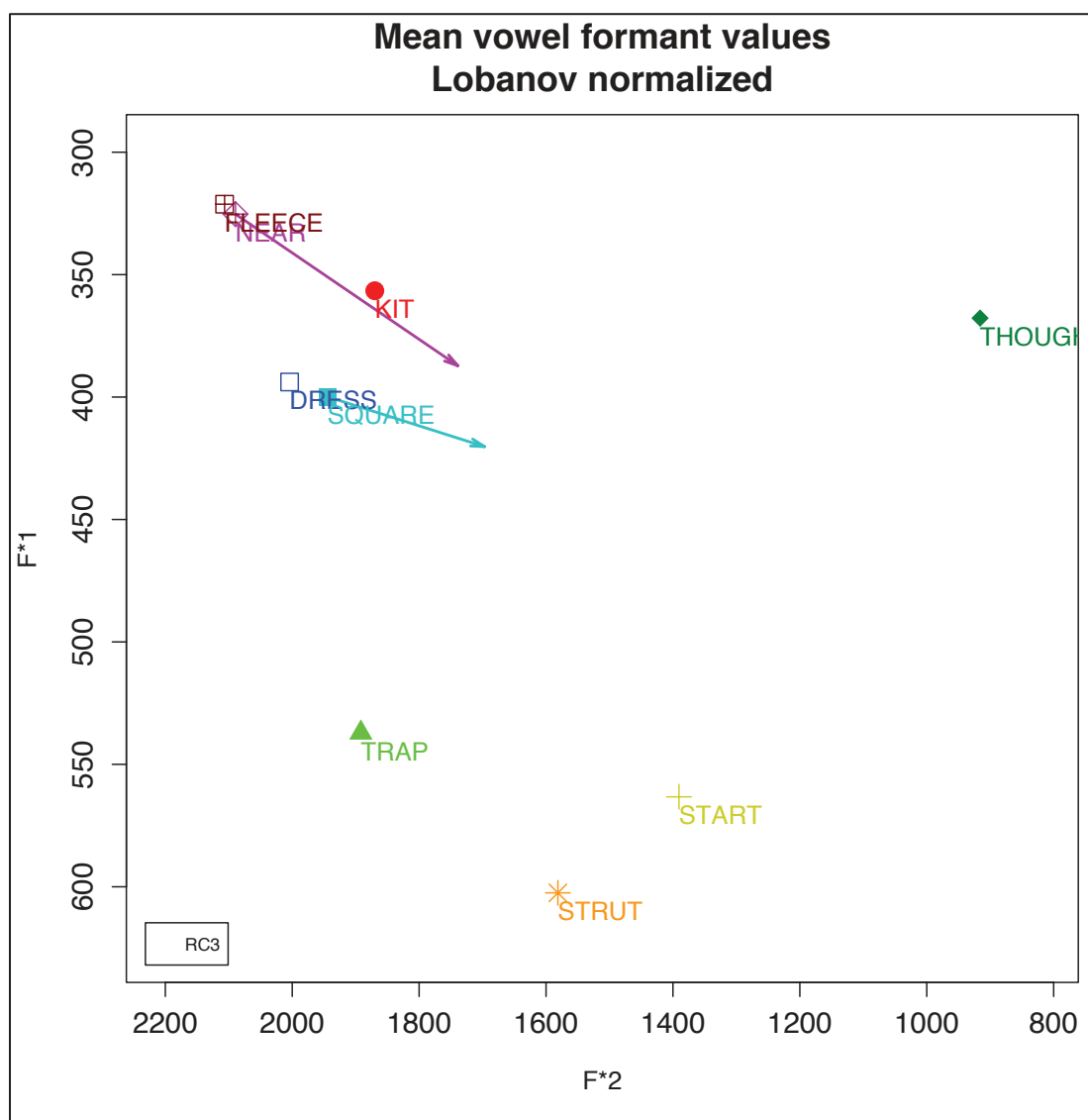


Figure 58 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez RC3

### 8.2.1.12 SC2

Pour l'avant-dernière locutrice de notre corpus, nous obtenons le tableau (voir tableau 73) de moyennes des valeurs formantiques après normalisation ci-après ainsi que la représentation de la distribution des voyelles dans l'espace vocalique ci-après (voir figure 58).

À la lumière des résultats fournis par la normalisation de nos données, nous pouvons constater que la distribution des voyelles dans l'espace vocalique chez SC2 est similaire à celle d'autres locuteurs de notre corpus, et notamment RC3 que nous venons de présenter. Nous n'allons pas entrer dans trop de détails afin de ne pas être redondante. Nous souhaitons souligner la réalisation haute de KIT qui est une voyelle mi-fermée entre antérieure et centrale, soit proche de ([ɛ]). Nous notons également l'extrême proximité entre le premier élément de la diphtongue de NEAR et la monophthongue de FLEECE qui sont toutes deux des voyelles

antérieures fermées ([i]). Nous constatons également la proximité entre le premier élément de la diphtongue de SQUARE et la monophthongue de DRESS qui sont toutes deux des voyelles antérieures entre fermées et mi-fermées ([ɪ]). Les diphtongues de NEAR et SQUARE sont par conséquent distinctes dans le système de SC2 même si ce sont toutes deux des diphtongues centralisantes.

Il nous faut souligner également que TRAP est, comme chez de nombreux locuteurs de notre corpus, une voyelle antérieure mi-ouverte ([ɛ]). Les voyelles de START et STRUT sont quant à elles des voyelles centrales mais, comme chez d'autres locuteurs de notre corpus également, elles sont distinguées par le fait que STRUT est plus ouverte ([ɐ]) que START qui est aussi légèrement plus postérieure.

Speaker	Vowel	N	F*1	F*2	F*1 gl	F*2 gl
SC2	KIT	7	398.7	1892.7	-	-
SC2	DRESS	23	355.7	2127.5	-	-
SC2	TRAP	16	582.5	1959.8	-	-
SC2	NEAR	5	315.4	2175.1	399.7	1816.5
SC2	SQUARE	4	359.5	2039.4	354.1	1769.1
SC2	START	8	668.1	1596.4	-	-
SC2	STRUT	6	711.7	1645.7	-	-
SC2	FLEECE	21	314.8	2158.6	-	-
SC2	THOUGHT	3	358.1	940.2	-	-

Tableau 73 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation des 8 voyelles étudiées chez SC2



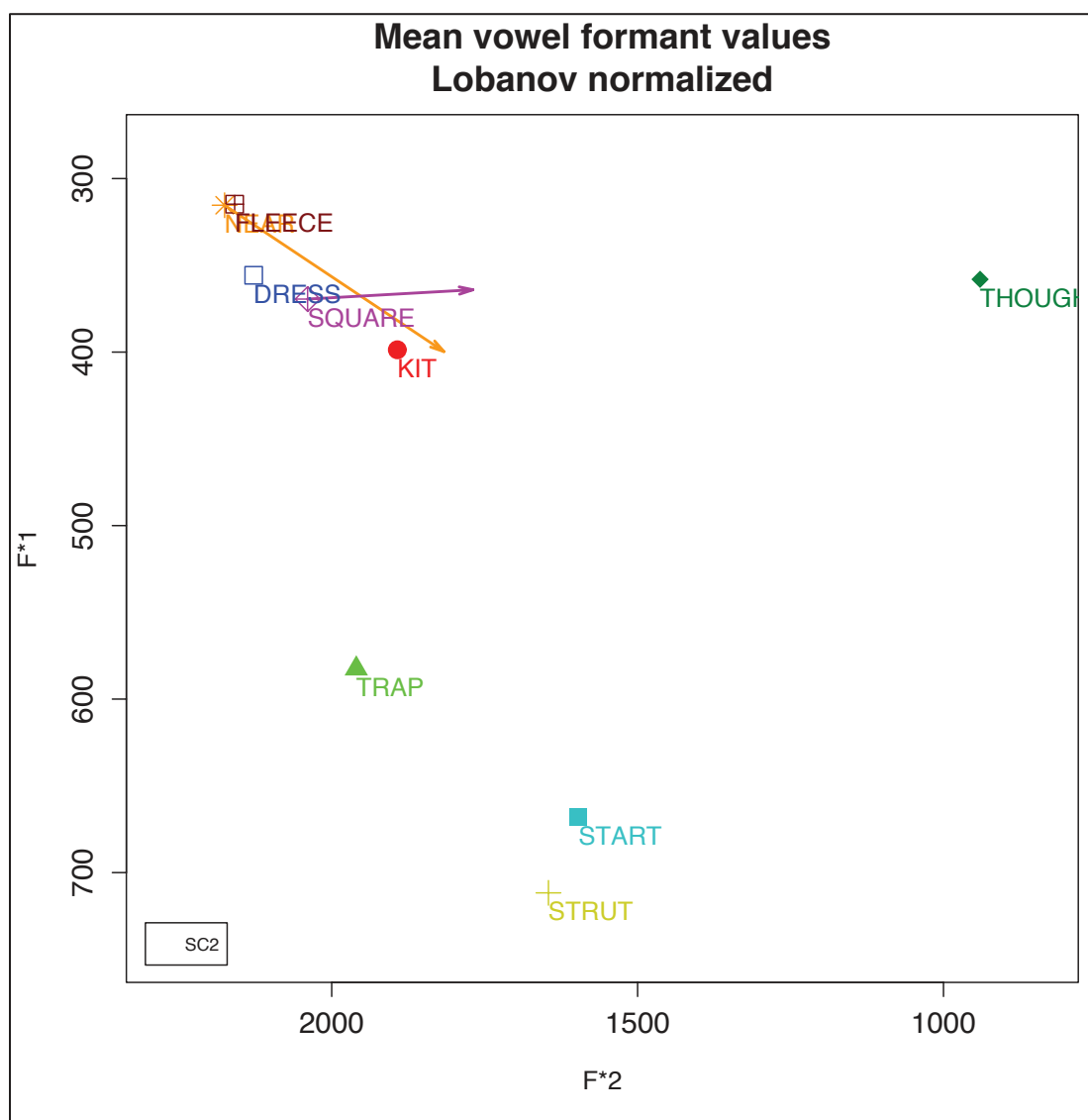


Figure 59 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez SC2

### 8.2.1.13 SS1

Pour la dernière locutrice de notre corpus, nous obtenons le tableau (voir tableau 74) de moyennes des valeurs formantiques après normalisation ci-après ainsi que la représentation de la distribution des voyelles dans l'espace vocalique ci-après (voir figure 60).

Là encore, nous constatons que la distribution des voyelles dans l'espace vocalique chez SS1 est similaire à celle d'autres locuteurs de notre corpus. Nous observons par exemple que les voyelles de DRESS, FLEECE, NEAR et SQUARE coexistent dans la zone antérieure haute de l'espace vocalique. DRESS et FLEECE ont quasiment fusionné dans le système de SS1 puisqu'elles sont réalisées sous la forme d'une voyelle antérieure fermée ([i]). Les diphtongues de NEAR et SQUARE sont également extrêmement proches phonétiquement dans la

mesure où leurs points de départ sont des voyelles antérieures fermées et que leur trajectoire est similaire. Ce sont là aussi deux diphtongues centralisantes ([iə]).

Nous notons aussi que *START* et *STRUT* ont des réalisations quasiment identiques chez SS1, à savoir que ce sont deux voyelles centrales ouvertes ([ɘ]).

Il nous faut souligner enfin que SS1 a la voyelle de *TRAP* la plus haute de tous les locuteurs de notre corpus. Il s'agit non pas d'une voyelle mi-ouverte mais d'une voyelle clairement mi-fermée ([e]). Quant à *KIT*, elle est clairement centralisée chez SS1 puisqu'elle est réalisée sous la forme d'une voyelle centrale mi-fermée, soit [ɘ].

Speaker	Vowel	N	F*1	F*2	F*1 gl	F*2 gl
SS1	KIT	8	377.0	1622.7	-	-
SS1	DRESS	23	299.9	2022.8	-	-
SS1	TRAP	16	388.6	1815.3	-	-
SS1	STRUT	7	616.1	1451.1	-	-
SS1	NEAR	6	288.1	2032.2	378.4	1761.6
SS1	SQUARE	4	273.3	2115.4	362.7	1661.2
SS1	START	9	606.6	1442.1	-	-
SS1	FLEECE	22	302.9	1958.7	-	-
SS1	THOUGHT	3	304.6	874.0	-	-

Tableau 74 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez SS1

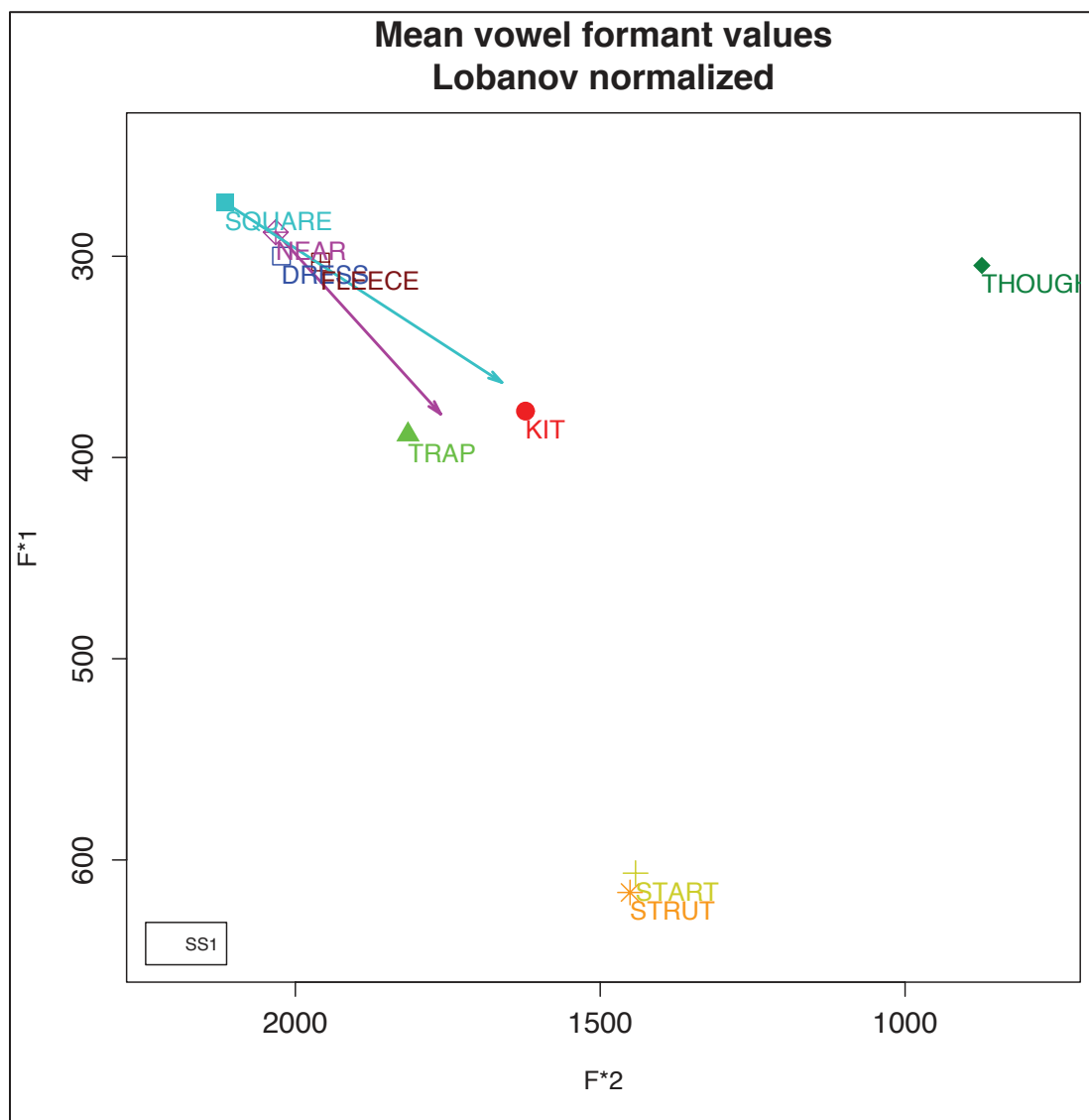


Figure 60 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez SS1

#### 8.2.1.14 Conclusions

La présentation de la distribution des voyelles de KIT, DRESS, TRAP, FLEECE, START, STRUT, NEAR et SQUARE dans l'espace vocalique pour chacun de nos locuteurs aura pu paraître parfois redondante. Elle constitue cependant une étape essentielle dans la mesure où elle illustre le type de résultats que le traitement phonético-acoustique et la normalisation de données telles que celles que nous avons pu extraire de notre corpus PAC Nouvelle-Zélande peuvent fournir.

De fait, à partir des tableaux individuels de moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour chaque voyelle et des illustrations générées par NORM, nous avons déjà été en mesure de faire plusieurs constats intéressants. En premier lieu, nous avons pu observer la variation interindividuelle en ce qui concerne la réalisation des voyelles que nous avons

sélectionnées pour l'analyse. Nos résultats ont fait émerger plusieurs modèles (*patterns*) de distribution des voyelles dans l'espace vocalique. Nous avons vu que chez certains locuteurs, la zone antérieure haute est surchargée dans la mesure où quatre voyelles y coexistent dans une extrême proximité : FLEECE, DRESS, NEAR et SQUARE. C'est le cas chez CC1, ES1, JM1, KC1 et SS1 tout particulièrement.

Cela a pour conséquence que l'on observe chez certaines de ces locutrices une quasi fusion des premiers éléments de NEAR et SQUARE et une extrême proximité dans la trajectoire de ces diphtongues centralisantes. C'est notamment le cas chez CC1, ES1, KC1 et SS1. Chez l'ensemble de nos locuteurs, la réalisation de ces deux diphtongues est proche phonétiquement, sauf chez EC1 qui, comme nous l'avons souligné, réalise la diphtongue de SQUARE sous la forme d'une monophthongue antérieure entre mi-ouverte et mi-fermée ([e̞]). Chez l'ensemble de nos locuteurs, les premiers éléments de SQUARE et de NEAR sont hauts et antérieurs ([i] ou [ɪ]). Nous constatons que, chez certains locuteurs, une distinction nette est préservée entre NEAR et SQUARE, comme chez JM1, MG1 et RC3, car le premier élément de SQUARE est nettement plus bas ([e]).

En ce qui concerne FLEECE et DRESS, nos résultats font émerger plusieurs modèles également. Chez certains locuteurs, FLEECE est clairement plus haute et plus antérieure que DRESS. C'est le cas d'AS1, BG1, EC1, RC3 et SC2. Chez d'autres locuteurs, DRESS et FLEECE ont quasiment fusionné ([i]) et coexistent dans une extrême proximité phonétique, comme chez BM1 et SS1. Enfin, chez d'autres locuteurs encore, c'est DRESS qui est plus haute et plus antérieure que FLEECE, comme chez CC1, ES1 et JM1. Il nous faudra revenir sur la relation entre ces deux voyelles dans la mesure où nos résultats semblent pointer vers la montée progressive de DRESS vers FLEECE et finalement le « dépassement » de FLEECE par DRESS dans la zone antérieure haute de l'espace vocalique.

L'observation du système individuel de nos locuteurs nous a révélé la stabilité globale de la voyelle de TRAP. En effet, chez la très grande majorité de nos locuteurs, cette voyelle occupe la même zone de l'espace vocalique, à savoir la zone antérieure mi-ouverte ([ɛ]). Chez certains locuteurs, TRAP est même plus haute que cela, entre mi-ouverte et mi-fermée, comme chez KC1 et JM1, voire très haute, soit mi-fermée ([e]), comme chez SS1. Chez certains locuteurs, elle est au contraire plus basse, soit entre mi-ouverte et ouverte ([æ]), comme chez EC1 et RC3. Enfin, certains locuteurs montrent une centralisation de cette voyelle, c'est-à-dire qu'elle n'est plus clairement antérieure mais semble se positionner entre la zone antérieure et la zone centrale de l'espace vocalique. C'est le cas chez CC1, ES1 et SS1 notamment.

Pour ce qui est de la voyelle de KIT, sa réalisation est très variable chez nos locuteurs. Certains locuteurs ont une réalisation haute de cette voyelle, à savoir sous la forme d'une voyelle mi-fermée, voire entre mi-fermée et fermée ([ɪ]). C'est le cas chez BG1, CC1, EC1, KC1, LB1, RC3 et SC2. Chez certains de ces locuteurs, KIT n'est en revanche pas une voyelle antérieure mais se rapproche plutôt d'une voyelle centrale ([ə]), comme chez BG1 ou LB1 par exemple. Chez d'autres locuteurs de notre corpus au contraire, KIT a clairement une position centralisée, c'est-à-dire qu'elle est plus basse, entre mi-ouverte et mi-fermée, et plus centrale ([ə]). C'est le cas chez AS1, BM1, ES1, JM1 et SS1. Chez les autres locuteurs enfin, la

position de KIT semble intermédiaire entre les deux modèles que nous venons de synthétiser, c'est-à-dire qu'elle peut être plus basse, entre mi-ouverte et mi-fermée, mais toujours assez antérieure, comme chez MG1. Nous allons revenir sur la trajectoire de cette voyelle telle qu'elle peut être observée à partir de nos données.

En ce qui concerne les voyelles de START et STRUT, nous observons trois modèles distincts. Selon le premier modèle, ces deux voyelles ont des réalisations quasi-identiques et coexistent dans la zone centrale ouverte de l'espace vocalique ([ɘ]). Il semble que chez les locuteurs comme BG1, BM1, MG1 et SS1, ces deux voyelles ne soient distinguées que par la durée. Chez d'autres locuteurs ces deux voyelles sont proches phonétiquement car elles sont toutes deux réalisées comme des voyelles centrales, mais elles se distinguent par le fait que STRUT est plus ouverte ([ɘ]) que START ([ɛ:]). C'est le deuxième modèle que l'on peut observer chez AS1 et EC1 par exemple. Enfin, selon un troisième modèle, les réalisations de START et STRUT sont clairement distinctes et c'est la voyelle de START qui est plus ouverte que la voyelle de STRUT. C'est le cas chez CC1, ES1, JM1, LB1 et KC1 notamment.

Aussi, au terme de cette première observation des résultats fournis par la normalisation de nos données acoustiques, nous avons pu constater que la réalisation des voyelles de KIT, DRESS, TRAP, FLEECE, START, STRUT, NEAR et SQUARE est variable chez nos locuteurs et que certains des modèles qui émergent ne correspondent pas trait pour trait aux caractéristiques phonétiques du *NZE* contemporain telles qu'elles sont décrites dans la littérature (voir chapitre 3 notamment). À la lumière du tableau de moyennes des valeurs formantiques et de l'illustration générée par NORM de la distribution des voyelles dans l'espace vocalique, il semble que SS1 soit une locutrice pour ainsi dire prototypique du *NZE* contemporain, à savoir qu'elle a une voyelle de KIT centralisée, même si celle-ci est toujours assez haute, une voyelle de TRAP très haute, une voyelle de DRESS encore plus haute qui vient fusionner avec FLEECE, une réalisation extrêmement proche de NEAR et SQUARE et la même qualité de voyelle dans START et STRUT. D'autres locuteurs présentent des réalisations que l'on pourrait qualifier de plus inattendues de certaines voyelles, comme CC1 qui a une voyelle de KIT très haute et très peu centralisée par exemple.

C'est pourquoi, dans la mesure où nous avons mis au jour des points communs et des différences entre les systèmes individuels de nos locuteurs, nous allons maintenant nous intéresser à la relation entre certaines voyelles et expliciter ce que nos données nous donnent à voir de l'évolution de ces voyelles dans l'espace vocalique. Nous allons donc corrélérer l'âge de nos locuteurs avec les caractéristiques phonético-acoustiques que nous avons présentées ici afin de reconstruire au mieux la trajectoire dans le temps des voyelles qui nous intéressent. En d'autres termes, nous allons entrer dans le vif du sujet en étudiant le changement de ces voyelles en temps apparent.

## 8.2.2 L'étude du changement en temps apparent

### 8.2.2.1 Principes

Il convient de poser les principes de l'observation du changement en temps apparent avant de procéder à l'analyse des résultats que nous avons obtenus. Comme nous avons pu le voir en détail au chapitre 4, à partir de l'étude de Langstrof (2006) sur l'anglais parlé par les locuteurs néo-zélandais nés entre les années 1890 et les années 1930 (*Intermediate Archive*), il est possible de reconstituer l'évolution d'une variété d'une langue à partir de l'étude synchronique d'un corpus de langue orale comprenant des enregistrements réalisés avec des locuteurs issus de différentes générations. Plus simplement, l'étude du changement en temps apparent analyse la diachronie en synchronie, c'est-à-dire qu'elle postule que les différences qui existent entre le système de la génération la plus ancienne et celui de la génération la plus jeune traduisent les changements affectant les divers phénomènes linguistiques étudiés. Langstrof (2006 : 25) synthétise ce principe de la façon suivante : "If, at some specified point in time, two speakers of different age show different realisations of some linguistic variable X, this difference reflects change in X in that X changes from a realisation shown by the older speaker toward that of the younger speaker. **Ceteris Paribus.**"

L'expression latine que Langstrof met en gras à la fin de la formulation de ce principe est essentielle. Celle-ci peut être traduite par « toutes choses étant égales par ailleurs », c'est-à-dire que le principe d'observation du changement en temps apparent, qui postule que le temps apparent reflète le temps réel et que les différences observées entre les générations illustrent l'évolution des variables linguistiques, est une forme d'idéalisation. De nombreux facteurs sociolinguistiques, dont nous avons parlé à plusieurs reprises dans les précédents chapitres (voir chapitres 2, 4 et 7 notamment), peuvent influencer les variables linguistiques et donc créer des différences entre le discours d'un jeune locuteur et le discours d'un locuteur plus âgé. Les origines sociales, ou plus précisément le profil socio-économique, le sexe, le niveau d'éducation, entre autres facteurs, peuvent créer de tels écarts. Pour une observation « parfaite » du changement en temps apparent, il faudrait que ces paramètres soient parfaitement contrôlés afin de conclure avec certitude que c'est bien l'âge qui est le facteur déterminant pour expliquer les différences constatées au niveau des variables linguistiques. Nous reviendrons justement sur ces facteurs au chapitre suivant (voir chapitre 9), qui traitera de l'importance des facteurs sociolinguistiques dans l'émergence, le développement et l'évolution d'une variété comme le *NZE*. Nous présenterons également des calculs statistiques qui permettent de statuer sur l'influence de facteurs sociolinguistiques spécifiques sur le discours des locuteurs.

Qui plus est, un autre problème majeur se pose aux linguistes qui veulent observer le changement linguistique, qui est résumé ainsi par Wagner (2012 : 371) : "Rather than having observed a linguistic innovation increasing in a community over time ('generational change'), the linguist might have captured a regular association of a variant with a particular lifestage ('age grading')." En effet, même s'il existe des cas où l'une ou l'autre conclusion s'impose,



comme pour Chambers (2003) et Sankoff (2004) qui ont pu interpréter le déclin rapide de l'usage du coup de glotte chez des adolescents glasvégiens (Macauley 1977) au passage à l'âge adulte comme un cas d'*age grading*, il est la plupart du temps quasiment impossible de déterminer avec une certitude totale que l'on a affaire à une innovation linguistique ou à un changement des pratiques linguistiques caractéristique d'une étape spécifique de la vie.

Aussi, comme nous avons pu le faire au début du présent chapitre en ce qui concerne la validité des analyses acoustiques pour déterminer la qualité des voyelles prononcées par nos locuteurs, ou la nécessité de normaliser les données, nous tenons à souligner ici les limites d'une analyse du changement en temps apparent. Toutefois, toute démarche scientifique repose sur un certain nombre de postulats, sans quoi aucune démarche scientifique ne serait entreprise. Par conséquent, de la même façon que nous avons pris des précautions méthodologiques afin d'effectuer les mesures acoustiques les plus valables possibles, et de la même façon que nous avons postulé que la fréquence formantique est corrélée à la hauteur et à la position (antérieure, centrale, postérieure) des voyelles dans l'espace vocalique, nous postulons ici que l'étude du changement en temps apparent à partir des données de notre corpus peut nous permettre de reconstituer la trajectoire d'évolution des voyelles qui nous intéressent, à savoir KIT, DRESS, TRAP, FLEECE, START, STRUT, NEAR et SQUARE.

Pour ce faire, nous allons observer le comportement de ces différentes voyelles chez nos locuteurs regroupés en trois générations distinctes : la jeune génération, la génération intermédiaire et la génération ancienne. En théorie, si les voyelles que nous avons sélectionnées pour notre étude sont bel et bien impliquées dans un changement, alors les caractéristiques de chacune de ces voyelles pour chaque génération de locuteurs devraient traduire trois étapes successives de ce changement. Dans la jeune génération, nous comptons trois locuteurs âgés de moins de 20 ans au moment de l'enquête, à savoir CC1 (18 ans), ES1 (18 ans) et LB1 (19 ans). Au sein de la génération intermédiaire, nous comptons 5 locuteurs âgés de 43 à 51 ans au moment de l'enquête, soit AS1 (51 ans), BM1 (45 ans), JM1 (43 ans), KC1 (49 ans) et SS1 (49 ans). Enfin, au sein de la génération la plus ancienne, nous comptons également 5 locuteurs, âgés de 65 à 76 ans au moment de l'enquête, à savoir BG1 (76 ans), EC1 (65 ans), MG1 (75 ans), RC3 (72 ans) et SC2 (70 ans).

Maintenant que nous avons posé ces principes élémentaires, nous allons passer à l'étude de la réalisation des 8 voyelles qui nous intéressent par nos trois générations de locuteurs et voir ce que nous pouvons en déduire en ce qui concerne le changement vocalique en *NZE* contemporain. Rappelons que la littérature sur le sujet est abondante (voir chapitre 4) et que donc, même si notre étude du changement en temps apparent présente des limites, nos observations pourront être mises en perspective par les conclusions d'autres études menées sur les mêmes voyelles, certaines d'entre elles constituant en outre une étude du changement en temps réel (voir chapitre 9).

### 8.2.2.2 Tableau général

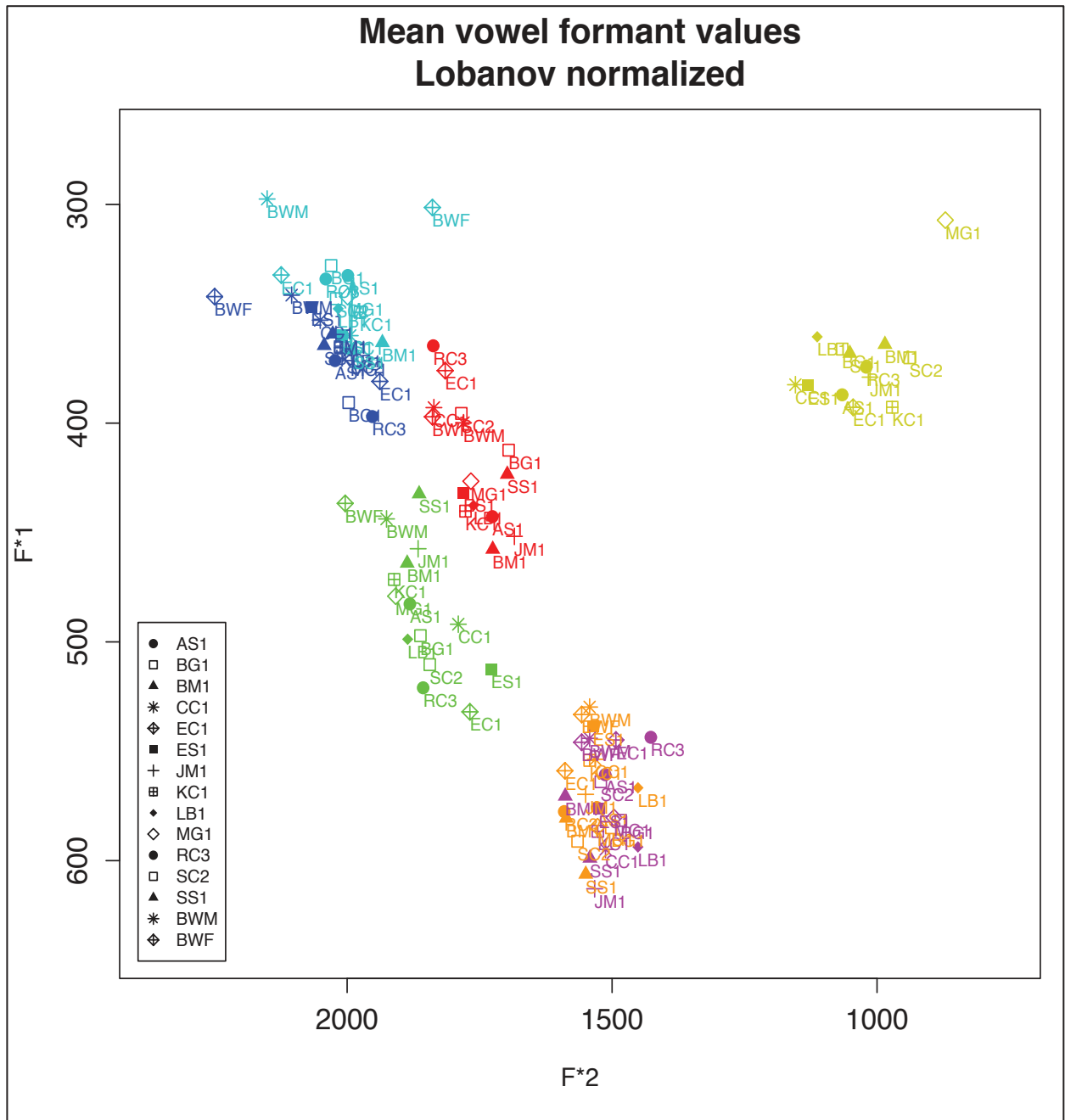
Nous avons certes posé les principes de notre étude du changement en temps apparent, encore faut-il déterminer comment nous allons concrètement mener à bien cette observation. Pour ce faire, nous avons décidé d'utiliser deux ressources principales. D'abord, le tableau des moyennes des valeurs formantiques des 8 voyelles qui nous intéressent après normalisation pour chacun de nos locuteurs. Nous avons présenté ces tableaux précédemment et nous allons ici classer ces moyennes en fonction de l'âge de nos locuteurs, de notre locuteur le plus âgé, BG1, à notre plus jeune locutrice, CC1, et ce pour chaque voyelle. Cela nous permettra de constater des changements significatifs au niveau de F1 et/ou de F2 selon les locuteurs, et donc en termes de position et de hauteur de la voyelle pour chaque génération de locuteurs.

Nous nous appuyerons également sur un certain nombre d'illustrations générées par NORM. En premier lieu, nous allons utiliser la représentation de la distribution dans l'espace vocalique de la moyenne des réalisations des 6 monophthongues qui nous intéressent, à savoir KIT, DRESS, TRAP, FLEECE, START et STRUT, pour chacun des locuteurs de notre corpus (voir figure 61). Nous entendons par là que, contrairement à ce que nous avons fait précédemment, à savoir de présenter les moyennes formantiques des voyelles dans l'espace vocalique pour chacun de nos locuteurs, nous avons inclus tous nos locuteurs dans la même illustration afin de pouvoir visualiser dans l'espace les écarts ou, au contraire, les superpositions entre les moyennes de chaque monophthongue chez nos locuteurs. En outre, en corrélant la position de ces moyennes dans l'espace avec l'âge de nos locuteurs, nous serons en mesure de retracer visuellement la trajectoire des voyelles en cours d'évolution.

Sur cette illustration apparaissent également les abréviations BWM et BWF qui correspondent aux moyennes formantiques présentées par Bauer et Warren (2008) pour les voyelles de KIT, DRESS, TRAP, FLEECE, START et STRUT pour les hommes (*Males*) et les femmes (*Females*) du corpus constitué à Dunedin et analysé par Watson, Harrington et Evans (1998) (voir chapitre 3). Inclure ces moyennes formantiques nous permettra de comparer les moyennes formantiques calculées pour nos locuteurs avec ces moyennes de référence et ainsi de disposer de plus d'éléments afin d'interpréter l'évolution de la réalisation des monophthongues dans notre corpus.

Comme l'indique la légende, à chaque locuteur correspond une forme géométrique spécifique qui représente la position de la moyenne formantique (*formant mean*) pour chaque voyelle dans l'espace vocalique. Chaque voyelle reçoit un code couleur que nous détaillons ci-dessous :

- KIT : rouge
- TRAP : vert fluo
- DRESS : bleu cyan
- FLEECE : bleu turquoise
- STRUT : orange
- START : fuchsia
- THOUGHT (voyelle de contrôle) : vert kaki



**Figure 61 : représentation de la distribution des moyennes formantiques des 6 monophthongues étudiées dans l'espace vocalique pour chaque locuteur du corpus PAC-NZ et pour Bauer & Warren (2008) avec étiquettes**

Pour des raisons de lisibilité, nous proposons la même illustration sans les étiquettes comportant les initiales des locuteurs (voir figure 62). Nous en profitons pour signaler également que nous incluons dans les annexes électroniques de notre thèse (voir CD joint) une reproduction en grand format de toutes les illustrations présentées dans ce chapitre afin de permettre une observation aussi optimale que possible des résultats que nous avons obtenus.

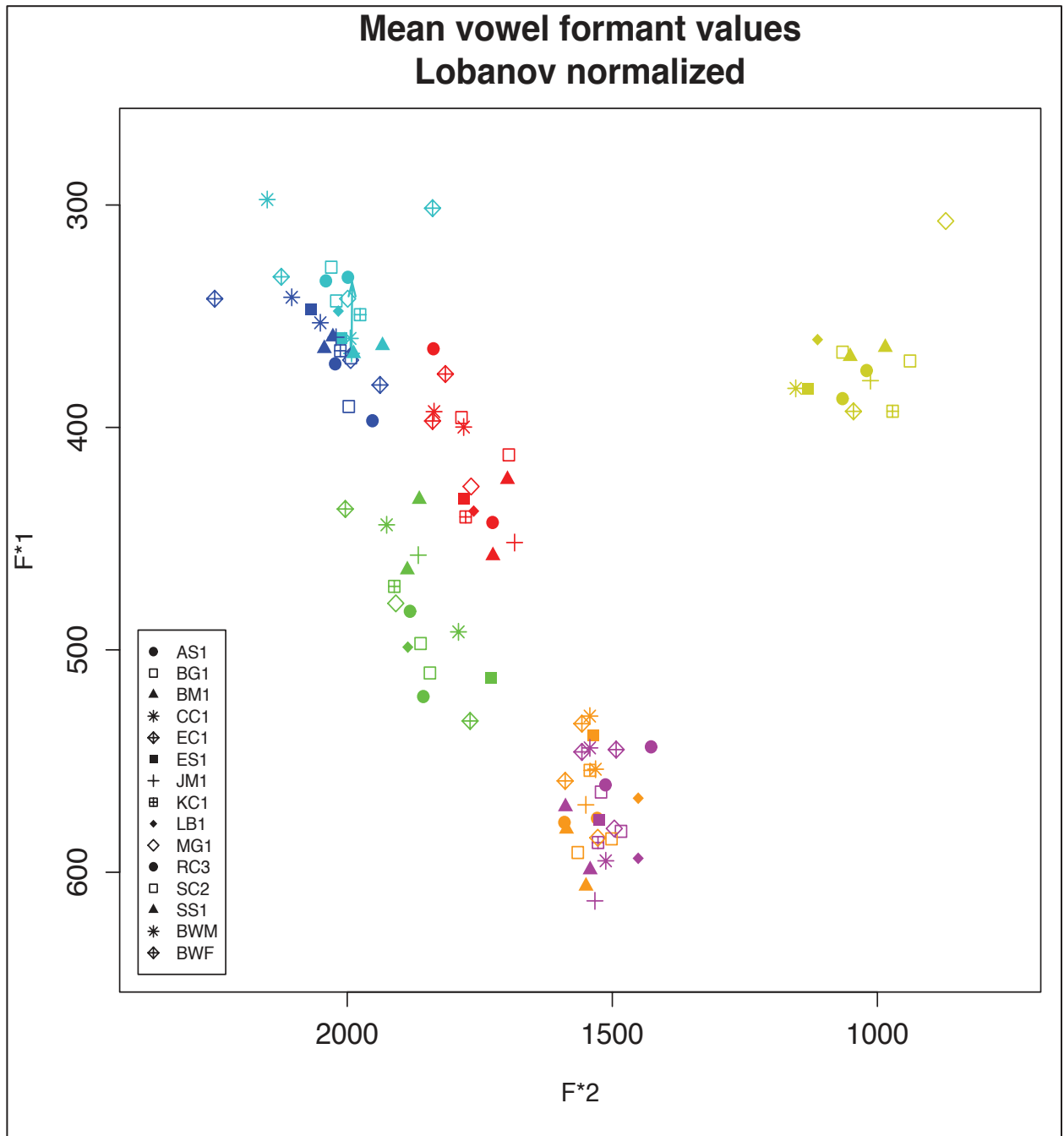
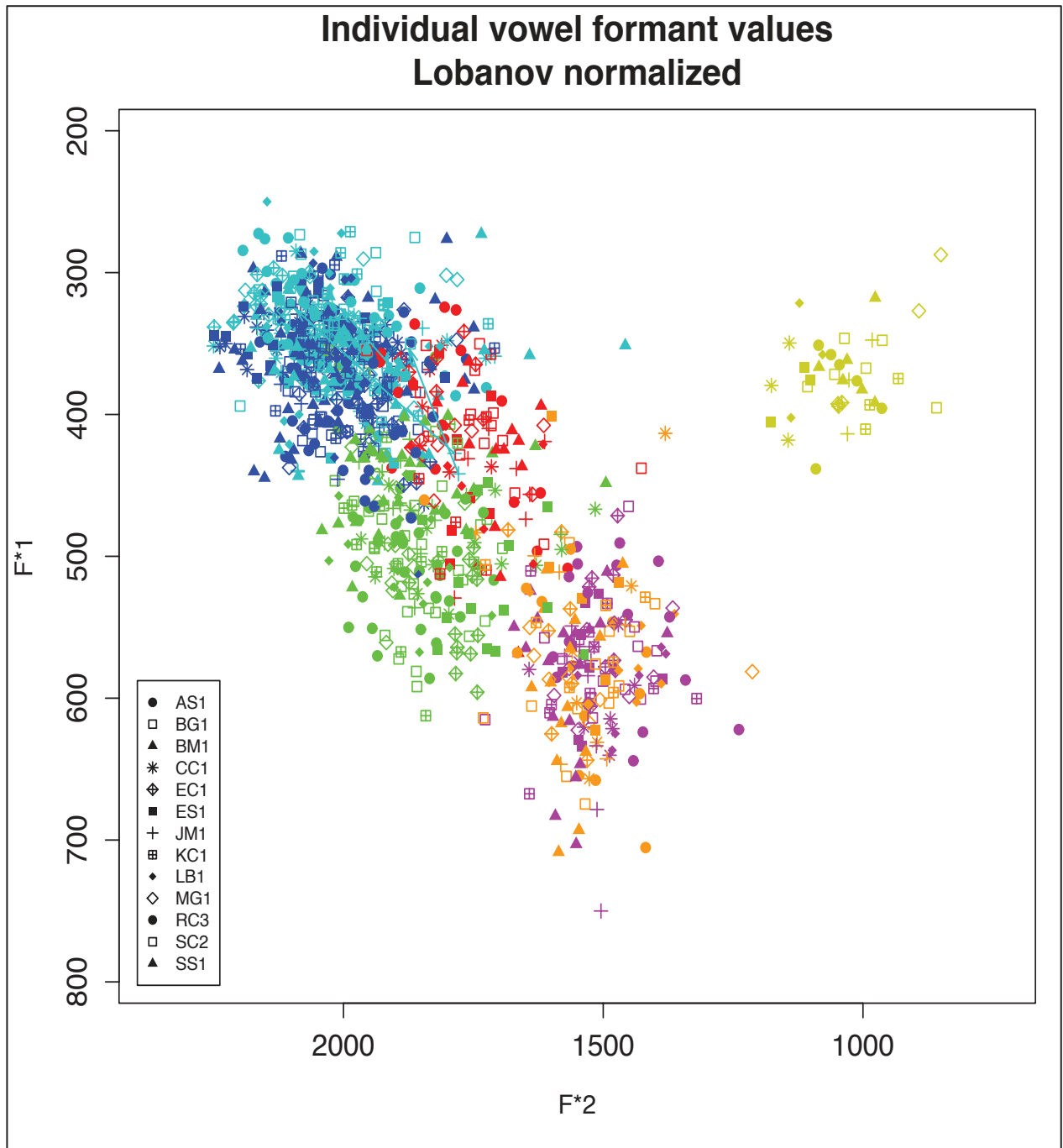


Figure 62 : représentation de la distribution des moyennes formantiques des 6 monophthongues étudiées dans l'espace vocalique pour chaque locuteur du corpus PAC-NZ et pour Bauer & Warren (2008) sans étiquettes



**Figure 63 : représentation de la distribution de la réalisation de chaque occurrence des 6 monophthongues étudiées dans l'espace vocalique pour tous les locuteurs du corpus PAC-NZ**

La troisième ressource dont nous allons nous servir dans la suite du présent chapitre est la représentation de la distribution de chaque occurrence de chaque monophthongue individuellement pour chacun des locuteurs de notre corpus (voir figure 63). Cette illustration n'est en aucun cas redondante par rapport aux illustrations précédentes dans la mesure où elle permet de constater visuellement les chevauchements dans la réalisation des différentes occurrences des monophthongues qui nous intéressent par nos locuteurs. Elle nous permettra

également de formuler des observations plus en profondeur en ce qui concerne la trajectoire d'évolution des 6 monophthongues étudiées chez nos locuteurs.

Nous n'avons traité pour l'instant que des monophthongues. Pour les diphtongues de NEAR et SQUARE, nous proposons les mêmes illustrations que celles que nous avons présentées pour les monophthongues mais dans lesquelles nous avons enlevé les données pour FLEECE et DRESS. En effet, comme nous l'avons vu à partir des systèmes individuels de nos locuteurs, ces deux monophthongues coexistent globalement dans le même espace vocalique que NEAR et SQUARE. Par conséquent, pour des raisons de lisibilité, nous avons choisi de fournir des illustrations dans lesquelles seules NEAR, SQUARE, KIT, TRAP, START et STRUT apparaissent.

Ainsi, nous proposons une première illustration de la distribution dans l'espace vocalique des moyennes formantiques pour ces voyelles pour chacun de nos locuteurs avec les étiquettes désignant leurs initiales (voir figure 64). Nous proposons ensuite la même illustration sans les étiquettes pour plus de lisibilité, comme nous l'avons fait pour les monophthongues précédemment (voir figure 65). Nous incluons enfin une représentation de la distribution dans l'espace vocalique de la réalisation de chaque occurrence de NEAR, SQUARE, KIT, TRAP, START et STRUT pour chacun de nos locuteurs (voir figure 66).

Nous proposons enfin, pour achever notre tableau général des résultats que nous avons obtenus à partir de la normalisation de nos données et la présentation des ressources que nous allons utiliser pour proposer notre propre réflexion quant au changement vocalique à partir du corpus PAC Nouvelle-Zélande, une dernière illustration faisant apparaître les moyennes de groupe (*group means*) des 8 voyelles qui nous intéressent pour l'ensemble de nos locuteurs (voir figure 67). Cette illustration permet de visualiser la distribution des voyelles dans l'espace vocalique pour l'ensemble de nos locuteurs et donc d'appréhender une partie du système vocalique du *NZE* contemporain tel qu'il émerge à partir des données de notre corpus.

À partir de ces illustrations et des tableaux de moyennes que nous avons mentionnés précédemment, nous allons fournir une analyse pour chaque voyelle individuellement puis formuler des conclusions en ce qui concerne les relations entre les différentes voyelles étudiées. Nous regarderons avec attention le comportement de TRAP, DRESS, KIT et FLEECE, de FLEECE et DRESS, de STRUT et START, de NEAR et SQUARE, de NEAR et FLEECE, et de SQUARE et DRESS, afin de formuler des conclusions en ce qui concerne le *SFVS* néo-zélandais.



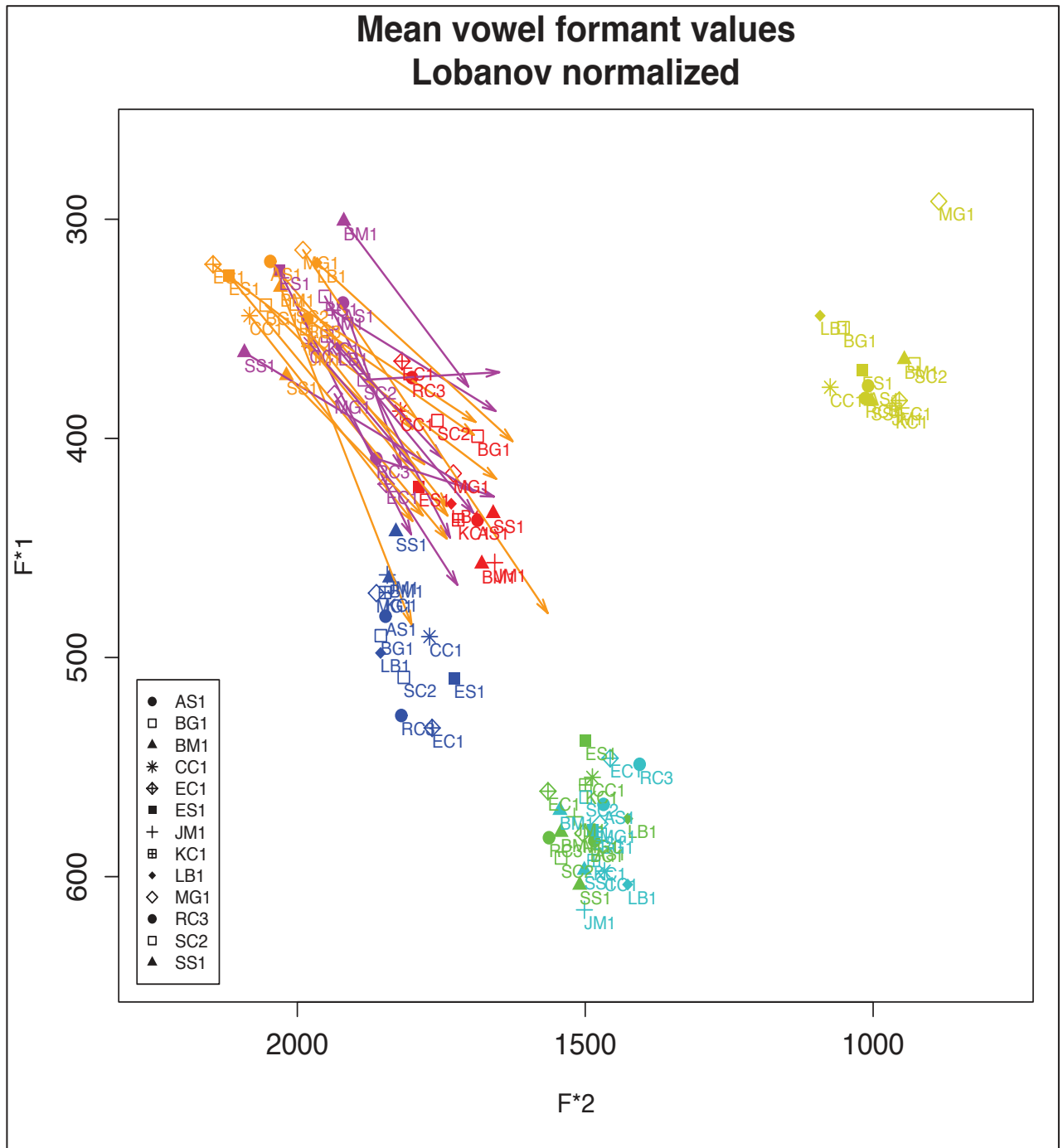


Figure 64 : représentation de la distribution des moyennes formantiques des diphtongues de NEAR et SQUARE dans l'espace vocalique pour chaque locuteur du corpus PAC-NZ avec étiquettes

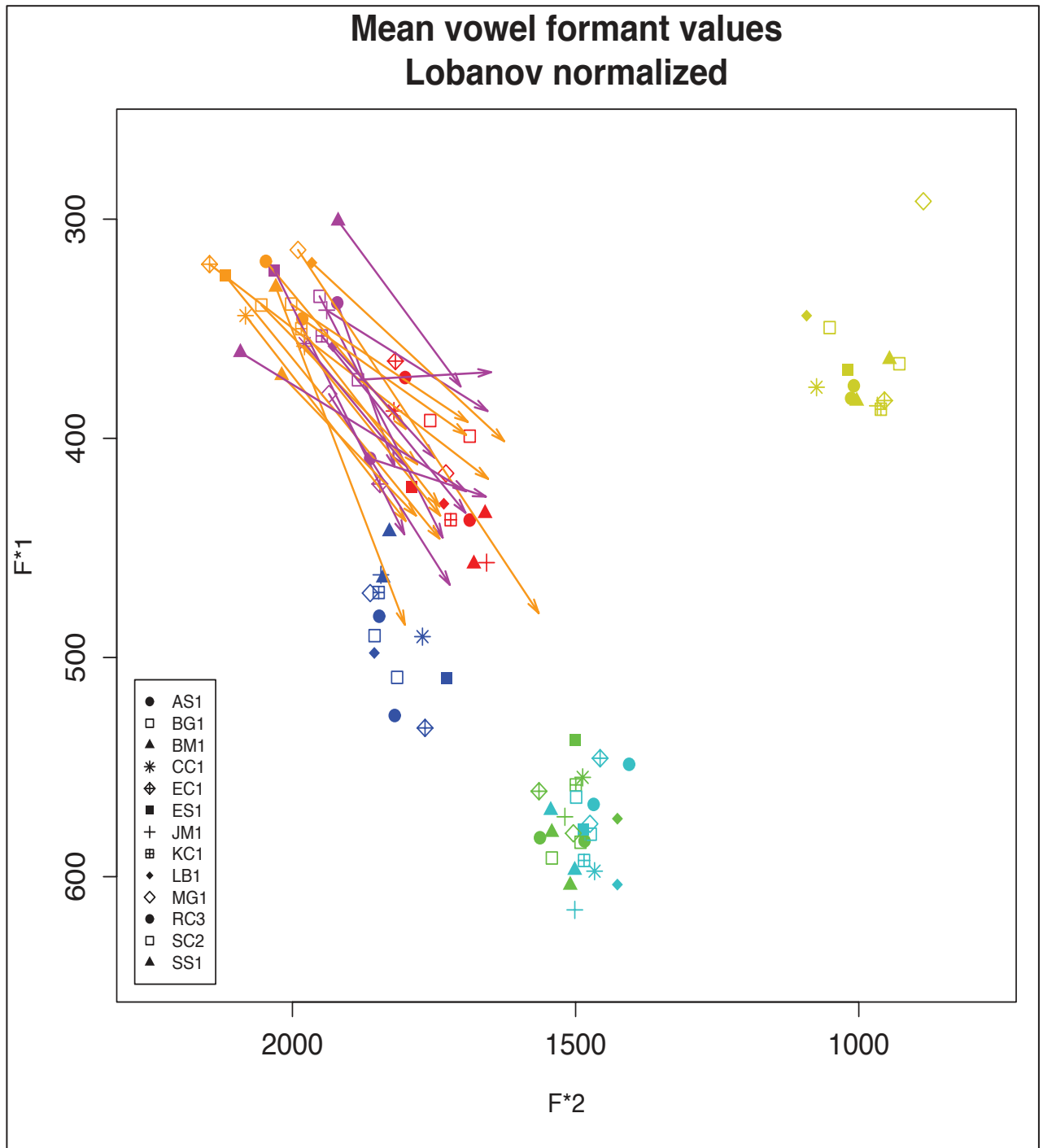
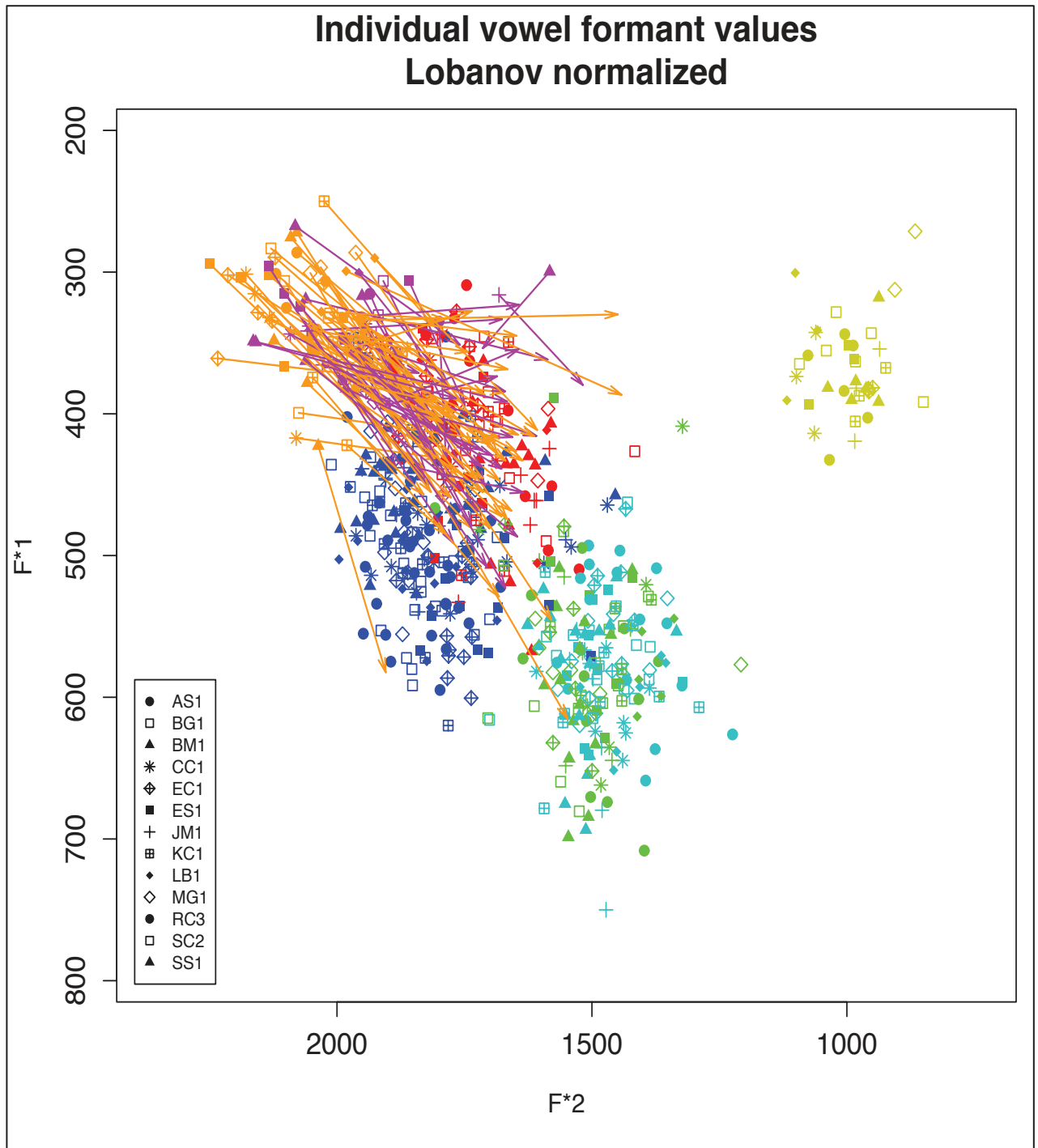


Figure 65 : représentation de la distribution des moyennes formantiques des diphtongues de NEAR et SQUARE dans l'espace vocalique pour chaque locuteur du corpus PAC-NZ sans étiquettes



**Figure 66 : représentation de la distribution de la réalisation de chaque occurrence de NEAR et SQUARE dans l'espace vocalique pour chaque locuteur du corpus PAC-NZ**

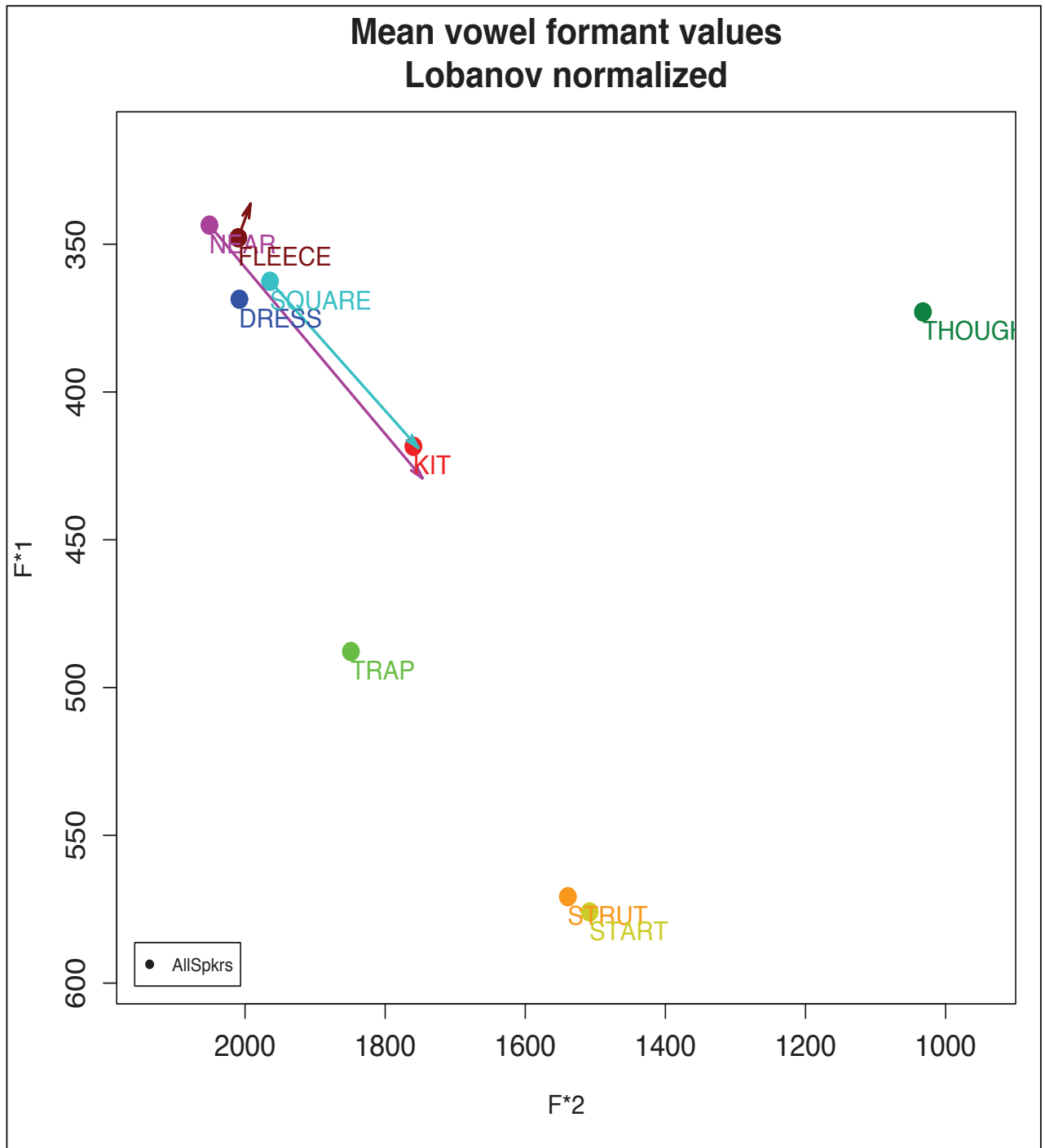


Figure 67 : représentation de la distribution des moyennes formantiques de groupe dans l'espace vocalique pour l'ensemble des locuteurs du corpus PAC-NZ

### 8.2.2.3 TRAP

Nous commençons notre analyse des voyelles qui nous intéressent avec la monophthongue de TRAP. En classant les moyennes des valeurs formantiques après normalisation de nos locuteurs selon l'âge, nous avons obtenu le tableau ci-dessous (voir tableau 75) auquel nous avons ajouté les moyennes de référence de Bauer et Warren (2008) pour les hommes et les femmes :

Speaker	Vowel	F1	F2
BG1	TRAP	494	1861
MG1	TRAP	475	1909
RC3	TRAP	520	1860
SC2	TRAP	511	1845
EC1	TRAP	530	1768
AS1	TRAP	482	1877
KC1	TRAP	470	1907
SS1	TRAP	432	1858
BM1	TRAP	463	1884
JM1	TRAP	458	1866
LB1	TRAP	498	1887
ES1	TRAP	511	1723
CC1	TRAP	490	1786
BWM	TRAP	579	1951
BWF	TRAP	701	2278

Tableau 75 : moyennes des valeurs formantiques pour la voyelle de TRAP classées selon l'âge des locuteurs du corpus PAC-NZ

Dans ce tableau, les trois générations de locuteurs que nous avons présentées précédemment sont distinguées par des couleurs différentes (gris clair, gris foncé, blanc) et les références de Bauer et Warren (2008) apparaissent en dernier. Nous constatons en premier lieu que les moyennes de F1 et de F2 de Bauer et Warren sont supérieures à celles que nous obtenons pour les hommes de notre corpus et largement supérieures à celles que nous obtenons pour les femmes de notre corpus. Cela apparaît clairement dans les figures 61 et 62 dans lesquelles les points vert-fluo pour BWF et BWM sont au-dessus des points correspondant à la voyelle de TRAP pour nos locuteurs. La seule exception est SS1, dont nous avons déjà parlé, qui a une voyelle de TRAP encore plus haute que la référence de Bauer et Warren, et moins antérieure également.

À partir des données du tableau ci-dessus, nous notons que c'est la génération intermédiaire qui a les réalisations les plus hautes de TRAP, comme le signale la baisse de F1, compris entre 432 Hz et 482 Hz pour la génération intermédiaire contre 475 Hz à 530 Hz pour la génération précédente. F2 reste quant à lui assez stable chez ces deux générations de

locuteurs, ce qui indique que la voyelle de TRAP reste une voyelle antérieure, comme cela apparaît dans les figures 61 et 62. La jeune génération ne montre pas une voyelle de TRAP plus haute que les générations précédentes, au contraire. En revanche, CC1 et ES1 ont une voyelle de TRAP nettement moins antérieure que les autres locuteurs du corpus, comme le montre la baisse de F2 (1723 Hz et 1786 Hz respectivement contre 1865 Hz en moyenne pour les autres locuteurs du corpus). Cela pourrait indiquer une tendance récente à la centralisation de TRAP et non à une montée continue de TRAP dans l'espace vocalique. Nous devons toutefois rester prudente dans la mesure où nous ne disposons que de peu de données.

Dans l'ensemble, nos données indiquent que la voyelle de TRAP est montée dans l'espace vocalique entre la génération la plus ancienne et les générations plus récentes, mais que cette montée n'est pas parfaitement linéaire, pour ainsi dire. De fait, nous constatons que certains des locuteurs les plus âgés de notre corpus (RC3, EC1 et SC2) ont une réalisation de TRAP plus basse que les locuteurs les plus jeunes (ES1, CC1 et LB1), et nettement plus basse que les locuteurs de la génération intermédiaire (JM1, BM1, KC1 et AS1). Nous notons cependant que BG1 et MG1, bien qu'ils soient les locuteurs les plus âgés de notre corpus, ont des réalisations déjà hautes de TRAP, qui se situent au milieu de la zone occupée par cette voyelle dans les figures 61 et 62. C'est ce que nous entendons par une montée qui n'est pas parfaitement linéaire puisque, dans l'absolu, on aurait pu s'attendre à ce que les locuteurs de la génération la plus ancienne occupent le bas de la zone de TRAP, les locuteurs de la génération intermédiaire le milieu de cette zone, et les locuteurs les plus jeunes le haut de la zone. Or, cela ne correspond pas à ce que nous observons. Nous constatons une montée mais également une forme de stabilisation de la hauteur de TRAP puisque les plus jeunes locuteurs se caractérisent par une voyelle de TRAP moins antérieure mais pas beaucoup plus haute que les locuteurs plus âgés.

La figure 63 nous fournit des éléments complémentaires tout à fait intéressants pour étudier le comportement de TRAP, et plus précisément la montée de cette voyelle dans l'espace vocalique. Nous constatons en effet que certains points vert-fluo, qui représentent la réalisation d'occurrences individuelles de la voyelle de TRAP par nos locuteurs, se chevauchent avec des points bleu-cyan qui correspondent à la réalisation d'occurrences individuelles de la voyelle de DRESS par nos locuteurs. Cette observation va dans le sens d'un empiètement de la voyelle de TRAP sur l'espace vocalique initialement dévolu à DRESS. Nous notons en effet que RC3, SC2 et EC1, qui ont été identifiés comme des locuteurs ayant des réalisations assez basses de TRAP, ont des réalisations de DRESS qui apparaissent clairement dans la zone de TRAP dans la figure 63, et plus précisément au milieu des réalisations de TRAP de KC1, JM1 et BM1 notamment. Ceci suggère que, pour les locuteurs de la génération intermédiaire, la qualité de la voyelle de TRAP correspond à la qualité de la voyelle de DRESS des locuteurs de la génération précédente. Ceci pointe donc vers une montée de TRAP dans l'espace vocalique et à une réaction de la voyelle de DRESS, menacée par cette montée. En cela, nos observations en ce qui concerne la voyelle de TRAP semblent aller dans le sens du scénario du *SFVS* tel qu'il est décrit dans la littérature la plus récente sur le *NZE*, à savoir celui d'une chaîne de propulsion.



Il nous faut souligner cependant que les données dont nous disposons ici ne nous permettent pas d'expliquer tous nos résultats, et par exemple la réalisation haute de TRAP chez BG1 et MG1 ou la réalisation extrêmement haute de TRAP chez SS1 par exemple. La prise en compte de facteurs sociolinguistiques nous permettrait certainement de fournir des explications plus en profondeur sur la réalisation individuelle de cette voyelle par nos locuteurs. C'est pourquoi nous allons y revenir au chapitre suivant (voir chapitre 9).

Nous proposons de nous arrêter ici en ce qui concerne la voyelle de TRAP. Nous y reviendrons ultérieurement dans ce chapitre lorsque nous traiterons de la relation de cette voyelle avec les autres voyelles que nous avons sélectionnées pour notre étude. Nous avons mis en évidence ici la variabilité dans la réalisation de cette voyelle : d'une voyelle plutôt basse (entre ouverte et mi-ouverte) et antérieure pour la génération la plus ancienne, à une voyelle plus haute (mi-ouverte) et antérieure pour la génération intermédiaire, et finalement à une voyelle assez haute (mi-ouverte) mais moins antérieure (plus centralisée) pour la génération la plus jeune.

Nous avons également mis en évidence le chevauchement qui existe dans l'espace vocalique entre les réalisations individuelles de la voyelle de TRAP par certains des locuteurs de la génération la plus ancienne et les réalisations individuelles de la voyelle de DRESS par d'autres locuteurs de notre corpus issus de la génération intermédiaire et de la génération la plus jeune. Ces éléments pointent vers une montée diachronique de la voyelle de TRAP dans l'espace vocalique, d'une voyelle proche de [æ] chez certains des locuteurs les plus âgés, à une voyelle proche de [ɛ], voire entre [ɛ] et [e] chez les locuteurs plus jeunes. Cette montée n'est cependant pas aussi flagrante que celle décrite par Bauer et Warren (2008) et relevée par Watson *et al.* (1998) à partir de leurs données. Elle n'est pas non plus aussi linéaire que ce à quoi l'on aurait pu s'attendre, ce qui suggère que le changement vocalique ne se fait pas de façon linéaire et qu'il implique des paramètres notamment sociolinguistiques qui peuvent rendre compte de l'apparente singularité de certains comportements individuels. Nous y reviendrons, comme nous l'avons signalé, dans le neuvième et dernier chapitre de notre thèse.

Nous allons maintenant nous intéresser à la voyelle de DRESS afin de déterminer si nous observons le même type d'évolution, à savoir une réalisation plus basse (mi-ouverte) de cette voyelle chez les locuteurs les plus âgés et une réalisation plus haute (mi-fermée voire fermée) chez les locuteurs plus jeunes. Si tel est le cas, ces observations constitueront une deuxième étape cruciale dans la confirmation d'un scénario de chaîne de propulsion entre les voyelles de TRAP et DRESS en *NZE* contemporain. Qui plus est, dans la mesure où la voyelle de DRESS a été décrite comme empiétant de plus en plus sur l'espace initialement dévolu à FLEECE, nous allons également traiter de la monophthongue de FLEECE dans la prochaine section afin d'observer la relation entre ces deux voyelles chez nos locuteurs.

#### 8.2.2.4 DRESS et FLEECE

En classant les moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour la monophthongue de DRESS, de notre locuteur le plus âgé à notre plus jeune locutrice, nous obtenons le tableau ci-dessous (voir tableau 76) auquel, comme pour TRAP précédemment, nous avons ajouté les moyennes de référence pour les hommes et les femmes présentées par Bauer et Warren (2008).

Il apparaît, à partir des données de ce tableau ainsi que des figures 61 et 62, que, comme pour TRAP, les moyennes de référence de Bauer et Warren (2008) sont supérieures à ce que nous observons chez nos locuteurs. En particulier, la voyelle de DRESS pour les femmes chez Bauer et Warren est une voyelle plus haute et beaucoup plus antérieure que ce que nous observons chez nos locutrices.

Speaker	Vowel	F1	F2
BG1	DRESS	388	1997
MG1	DRESS	368	1994
RC3	DRESS	397	1957
SC2	DRESS	369	1995
EC1	DRESS	379	1938
AS1	DRESS	371	2019
KC1	DRESS	364	2010
SS1	DRESS	364	2037
BM1	DRESS	361	2024
JM1	DRESS	360	2022
LB1	DRESS	365	1993
ES1	DRESS	346	2066
CC1	DRESS	351	2048
BWM	DRESS	365	2248
BWF	DRESS	455	2662

Tableau 76 : moyennes des valeurs formantiques pour la voyelle de DRESS classées selon l'âge des locuteurs du corpus PAC-NZ

En revanche, contrairement à ce que nous avons observé pour TRAP, nous constatons une distribution plus nette, pour ainsi dire, de la voyelle de DRESS dans l'espace vocalique en fonction de l'âge. De fait, il apparaît que ce sont ES1 et CC1 qui ont les réalisations les plus hautes de DRESS (carré et étoile bleus) tandis que les locuteurs les plus âgés (BG1, RC3 et EC1) ont les réalisations les plus basses de cette voyelle. Les locuteurs de la génération intermédiaire, ainsi que MG1, SC2 et LB1, ont des réalisations qui se trouvent au milieu de la zone occupée par DRESS.

Ces observations sont appuyées par les données du tableau 76 qui montrent une baisse de F1 ainsi qu'une hausse de F2 chez les locuteurs de la génération la plus jeune (354 Hz –

2035 Hz contre 380 Hz – 1976 Hz pour la génération la plus ancienne). Cela signifie que la voyelle de DRESS est montée et s'est antériorisée entre la génération la plus ancienne et la génération la plus jeune.

Qui plus est, cela explique que nous constatons, à partir des figures 61, 62 et 63, des chevauchements entre les réalisations de DRESS et les réalisations de FLEECE. Il semble que nos données pointent vers une montée progressive de DRESS vers l'espace initialement dévolu à FLEECE. Nous notons ainsi que les locuteurs les plus âgés ont une distinction nette entre DRESS, qui est mi-fermée ([e]), et FLEECE qui est fermée ([i]), comme chez RC3, BG1, EC1 et MG1. En revanche, chez les locuteurs des générations plus jeunes, les réalisations de ces deux voyelles sont extrêmement proches (KC1, BM1), voire DRESS dépasse même FLEECE pour devenir une voyelle plus antérieure et plus fermée (JM1, ES1, CC1). Grâce à la figure 63, nous constatons que certaines des réalisations de FLEECE chez MG1 et SC2 correspondent aux réalisations de DRESS chez LB1 et SS1, ce qui suggère là aussi une montée progressive de DRESS vers FLEECE dans l'espace vocalique.

Nos données vont donc là encore dans le sens de ce qui est décrit dans la littérature la plus récente sur le *NZE*, à savoir la montée inexorable de DRESS vers FLEECE dans l'espace vocalique. Il semble même que DRESS soit en train de devenir la voyelle la plus antérieure et la plus haute du système vocalique néo-zélandais dans la mesure où, chez les plus jeunes locuteurs de notre corpus, DRESS est sensiblement plus haute que FLEECE. En outre, comme le suggère le cas de JM1, qui a des réalisations clairement diphtonguées de FLEECE, il est possible que FLEECE soit en train d'évoluer à son tour et de devenir une diphtongue de type [iɪ], ce qui la différencierait clairement de DRESS. Il est tout à fait possible de postuler, à l'instar d'Easton et Bauer (2000, voir chapitre 3), que la baisse de FLEECE dans l'espace vocalique constitue la première étape de sa diphtongaison progressive. Toutefois, comme le montre la figure 67, DRESS est encore globalement moins haute que FLEECE pour l'ensemble des locuteurs de notre corpus, ce qui signifie qu'il n'y a pas à proprement parler de fusion (*merger*) DRESS/FLEECE dans notre corpus, d'autant que nous notons que FLEECE est toujours plus longue que DRESS.

Nous incluons ci-après le tableau (voir tableau 77) des moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour la voyelle de FLEECE classées en fonction de l'âge de nos locuteurs, auxquelles nous avons ajouté les moyennes de référence de Bauer et Warren (2008) pour les hommes et les femmes.

Il nous semble en effet approprié de traiter simultanément de DRESS et FLEECE étant donné les observations que nous venons de formuler sur leur proximité phonétique. À la lumière des données du tableau 77 et des figures 61 et 62, nous constatons que, comme pour TRAP et DRESS précédemment, les moyennes de référence de Bauer et Warren (2008) ne correspondent pas à ce que nous observons chez nos locuteurs. De fait, les voyelles de FLEECE pour les hommes et pour les femmes sont beaucoup plus hautes que ce que nous observons chez nos locuteurs et nos locutrices.

Qui plus est, nous notons une montée de F1 et une baisse de F2 entre la génération la plus ancienne et la génération la plus jeune : 334 HZ – 2044 Hz en moyenne pour la génération la plus ancienne contre 355 Hz – 1974 Hz pour la génération intermédiaire, et 354

Hz – 2006 Hz pour la plus jeune génération. Ces éléments montrent que c’est la génération intermédiaire qui a les réalisations les moins antérieures de FLEECE tandis que la génération la plus jeune a les réalisations les plus hautes de cette voyelle.

De plus, nous constatons à partir des figures 61 et 62 qu’EC1, RC3, BG1 et MG1 ont les réalisations les plus hautes de FLEECE, tandis que KC1 et BM1 ont les réalisations les moins antérieures. Pour les autres locuteurs, on se trouve dans une situation de quasi-fusion (*near-merger*) entre FLEECE et DRESS. On peut donc postuler, à partir de nos résultats, qu’une inversion s’est jouée au niveau de la génération intermédiaire entre DRESS et FLEECE à savoir que DRESS est montée tandis que FLEECE est légèrement descendue dans l’espace vocalique et s’est également légèrement antériorisée. Ces deux mouvements semblent avoir créé les conditions d’une fusion entre ces deux voyelles en *NZE* contemporain.

Speaker	Vowel	F1	F2
BG1	FLEECE	326	2030
MG1	FLEECE	341	1999
RC3	FLEECE	334	2046
SC2	FLEECE	343	2023
EC1	FLEECE	330	2125
AS1	FLEECE	332	1995
KC1	FLEECE	348	1972
SS1	FLEECE	366	1982
BM1	FLEECE	365	1931
JM1	FLEECE	368	1993
LB1	FLEECE	347	2019
ES1	FLEECE	359	2008
CC1	FLEECE	358	1991
BWM	FLEECE	273	2325
BWF	FLEECE	349	2022

Tableau 77 : moyennes des valeurs formantiques pour la voyelle de FLEECE classées selon l’âge des locuteurs du corpus PAC-NZ

En conclusion, comme le montre la figure 67, la voyelle de DRESS est très haute dans notre corpus : c’est une voyelle entre mi-fermée et fermée, de type [ɪ]. Nos données pointent vers une montée progressive de DRESS vers l’espace de KIT ainsi que vers l’espace de FLEECE, notamment chez nos locuteurs les plus jeunes. En ce sens, nos résultats semblent confirmer le scénario d’une chaîne de propulsion qui aurait contraint DRESS à monter sous la pression de TRAP et donc à venir menacer KIT puis FLEECE. Contrairement à ce que nous avons pu observer pour TRAP, la montée de DRESS semble plus linéaire, les locuteurs les plus âgés montrant les réalisations les plus basses et les locuteurs les plus jeunes montrant les réalisations les plus hautes, et plus continue en ce sens qu’une situation de stabilisation

n'émerge pas étant donné que les locuteurs les plus jeunes montrent des réalisations toujours plus hautes de DRESS. Il est possible que cette voyelle soit toujours en train de monter dans l'espace vocalique, ce qui pourrait expliquer les signes d'un changement de FLEECE (abaissement et diphthongaison) que nous avons observés dans nos données.

Quant à FLEECE justement, il semble qu'elle soit descendue et se soit légèrement antériorisée concomitamment à la montée de DRESS. C'est ce qui contribuerait à expliquer l'inversion que nous avons pu constater à partir du système individuel de nos locuteurs, à savoir la distinction nette chez les locuteurs les plus âgés entre une voyelle fermée (FLEECE) et une voyelle mi-fermée (DRESS), une extrême proximité phonétique chez les locuteurs de la génération intermédiaire entre ces deux voyelles, et finalement chez les locuteurs les plus jeunes une distinction, encore mince mais sans doute émergente, entre une voyelle fermée (DRESS) et une voyelle moins haute et moins antérieure (FLEECE), peut-être en voie de diphthongaison.

Il nous semble opportun de nous intéresser maintenant à la monophthongue de KIT afin de compléter notre observation du *SFVS* néo-zélandais au sens strict (étroit) du terme.

#### 8.2.2.5 KIT

Comme pour les voyelles précédentes, nous avons classé les moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour la voyelle de KIT en fonction de l'âge de nos locuteurs et avons obtenu le tableau ci-dessous (voir tableau 78), auquel nous avons ajouté les moyennes de référence pour les hommes et les femmes présentées par Bauer et Warren (2008).

Speaker	Vowel	F1	F2
BG1	KIT	410	1695
MG1	KIT	423	1768
RC3	KIT	364	1840
SC2	KIT	396	1785
EC1	KIT	374	1815
AS1	KIT	442	1720
KC1	KIT	439	1771
SS1	KIT	423	1692
BM1	KIT	457	1724
JM1	KIT	452	1684
LB1	KIT	437	1761
ES1	KIT	431	1775
CC1	KIT	391	1832
BWM	KIT	487	1710
BWF	KIT	598	2022

Tableau 78 : moyennes des valeurs formantiques pour la voyelle de KIT classées selon l'âge des locuteurs du corpus PAC-NZ

On observe que les moyennes de référence présentées par Bauer et Warren font de KIT une voyelle qui se trouve au milieu de la zone occupée par les réalisations de cette voyelle chez nos locuteurs. En d'autres termes, une majorité de nos locuteurs a une voyelle de KIT soit plus basse soit plus centrale que les deux voyelles de KIT présentées par Bauer et Warren (2008). Certains locuteurs ont même une voyelle de KIT à la fois plus basse et plus centrale que celles de Bauer et Warren, comme BG1, SS1 et JM1 par exemple. Nous notons également que certains des locuteurs les plus âgés de notre corpus, comme EC1, RC3 et SC2, ont des réalisations hautes de cette voyelle à savoir sous la forme d'une voyelle entre mi-fermée et fermée ([ɪ]). Nous constatons que ce sont les locuteurs de la génération intermédiaire (AS1, BM1, JM1, KC1 et SS1) qui ont les réalisations les plus basses et les plus centralisées de KIT. Les locuteurs de la génération la plus jeune ont des réalisations assez centralisées de KIT, mais certaines sont basses, comme chez LB1 et ES1, et d'autres plus hautes comme chez CC1. Il nous semble que ces éléments mettent en évidence la grande variabilité de la réalisation de KIT en *NZE* contemporain.

Cette variabilité est confirmée par l'observation de la figure 63 qui montre qu'il y a des chevauchements de certaines réalisations de la voyelle de KIT par nos locuteurs avec des réalisations de la voyelle de TRAP, de STRUT, de DRESS et de FLEECE. En ce sens, la voyelle de KIT apparaît comme la plus variable des voyelles du système vocalique néo-zélandais tel qu'il émerge à partir des données de notre corpus. Cette extrême variabilité peut aller dans le sens d'une étape ultérieure du changement, et par conséquent plus récente, qui impliquerait que la voyelle n'a pas encore acquis une qualité stable.

On peut néanmoins observer à partir de nos données les indices généraux d'un abaissement et d'une centralisation progressive de KIT. En effet, nous constatons une montée de F1 et une baisse de F2 entre la génération la plus ancienne et les générations plus jeunes : 393 Hz – 1780 Hz contre 442 Hz – 1718 Hz et 419 Hz – 1789 Hz respectivement. Ces éléments impliquent l'abaissement et la centralisation de la voyelle dans l'espace vocalique et confirment que c'est en réalité la génération intermédiaire qui a les réalisations les plus basses et les plus centralisées de KIT. La génération la plus jeune montre une sorte de stade intermédiaire entre la génération la plus ancienne et la génération intermédiaire. Toutefois, étant donné le peu de données dont nous disposons, il nous faut être prudente quant à nos conclusions, c'est pourquoi nous insistons sur le fait que nos données montrent une hausse globale de F1 et une baisse globale de F2. Nous présenterons au chapitre suivant des calculs statistiques qui permettront de confirmer nos conclusions (voir chapitre 9).

Nous saisissons cette occasion pour clarifier ce que nous entendons par centralisation dans la mesure où jusqu'ici, pour la voyelle de KIT, nous avons parlé à de nombreuses reprises de voyelle centralisée. À l'instar de Langstrof (2006 : 95), nous reconnaissons l'ambiguïté potentielle de cette qualification :

“Another point that I would like to raise in relation to the short front vowel shift in *NZE* is of a more terminological nature and relates to the notions of ‘KIT centralisation’ or ‘centralised KIT. Heretofore, this term has been used in a rather loose fashion in order to explain both the process as well as the outcome of a historical process. [...] That is, the KIT vowel in the speech of



a given sub-group or an individual can be both non-centralised (in that it has a mean position right ‘on top’ of DRESS) and centralised (with the simultaneous existence of central allophones) at the same time, which implies that some conceptual clarification is probably advisable in future studies on this topic.”

Nous constatons le même genre de distribution que Langstrof dans notre corpus, à savoir que certains de nos locuteurs les plus âgés (EC1, RC3) ont une moyenne formantique pour la voyelle de KIT qui la place juste au-dessus de la voyelle de DRESS dans l’espace vocalique, à savoir comme une voyelle entre mi-fermée et fermée ([ɪ]). Nous constatons également que KIT est relativement haute chez d’autres locuteurs mais que F2 est plus bas, ce qui en fait une voyelle centralisée, ou plutôt en voie de centralisation, au sens où elle n’est plus antérieure mais acquiert les qualités phonétiques d’une voyelle centrale ([ə]). C’est ce que nous pouvons observer dans le système de CC1. Enfin, chez d’autres locuteurs, on constate, à partir de la figure 63, que certaines réalisations de KIT sont basses et centralisées tandis que d’autres sont plus hautes ou plus antérieures (KC1 notamment). Cela implique que KIT a des allophones hauts et antérieurs ainsi que des allophones centralisés ([ə]).

Aussi, même si nous constatons le même genre de phénomènes que Langstrof, nous ne sommes pas parvenue à proposer une terminologie réellement différente afin de décrire le comportement variable de KIT et sa position dans l’espace vocalique. Nous rejoignons toutefois Easton et Bauer (2000 : 98) qui suggèrent que *KIT lowering* serait un meilleur terme que *KIT centralisation* car nos données mettent en évidence en premier lieu un abaissement de KIT (montée de F1) plus qu’un mouvement d’une position antérieure à une position centrale (baisse de F2) entre la génération la plus ancienne et la génération la plus jeune.

Enfin, comme le montre la figure 67, il apparaît que la voyelle de KIT pour l’ensemble des locuteurs de notre corpus est centralisée en ce sens qu’elle se rapproche clairement de la position dévolue à schwa dans l’espace vocalique. KIT émerge comme une voyelle entre mi-ouverte et mi-fermée et plus proche d’une voyelle centrale que d’une voyelle antérieure. Qui plus est, la figure 67 indique que les diphtongues de NEAR et SQUARE, dont nous avons établi à partir des systèmes individuels de nos locuteurs que ce sont des diphtongues centralisantes, ont un second élément soit équivalent à KIT soit très clairement dans la direction de KIT. Ces éléments pointent vers la qualité centrale de cette voyelle en *NZE* contemporain et vers le processus progressif de centralisation de cette voyelle entre les locuteurs de la génération la plus ancienne et ceux des générations plus récentes.

Nos observations semblent donc à nouveau confirmer le scénario d’une redistribution des voyelles de KIT, DRESS et TRAP en anglais néo-zélandais. D’un système comprenant trois voyelles antérieures distinguées par trois degrés de hauteur distincts, il semble qu’on passe à un système « moderne » comprenant deux voyelles antérieures distinguées par deux degrés de hauteur distincts et une voyelle centrale. Le fait que nous constatons un fort degré de variabilité dans la réalisation de la voyelle de KIT et que nos données montrent que cette voyelle n’est pas une voyelle centrale à proprement parler chez nos plus jeunes locuteurs suggère clairement que le processus de centralisation de KIT est ultérieur à la montée de TRAP

et DRESS. En cela, nos données semblent également confirmer le scénario d'une chaîne de propulsion pour le *SFVS* néo-zélandais, à savoir que c'est la montée de DRESS qui aurait contraint KIT à se centraliser progressivement.

Quant à l'écart que l'on observe entre la génération intermédiaire, qui a les réalisations les plus centralisées de KIT, et la génération la plus jeune, qui a des réalisations encore assez hautes et non-centrales de KIT, il est possible de postuler qu'il est lié à la montée de DRESS. En effet, on pourrait avancer que la génération intermédiaire a les réalisations les plus centralisées de KIT afin d'assurer une distinction avec une voyelle de DRESS ayant investi l'espace initialement dévolu à KIT. Pour la génération la plus jeune, la voyelle de DRESS ayant continué de monter et investissant l'espace dévolu à FLEECE, il est possible de postuler que la centralisation de KIT n'est pas aboutie car elle n'est plus nécessaire, pour ainsi dire, pour assurer la distinction KIT/DRESS au sein du système. On peut donc se demander si la centralisation de KIT sera jamais achevée, et si la légère remontée de F1 et de F2 que l'on observe chez les locuteurs les plus jeunes est un indice d'un positionnement de KIT comme une voyelle mi-fermée, entre centrale et antérieure, soit proche de [ə].

#### 8.2.2.6 START et STRUT

En ce qui concerne START et STRUT, nous avons décidé, comme pour DRESS et FLEECE, de les traiter simultanément dans la mesure où les systèmes individuels de nos locuteurs, ainsi que les figures 61, 62, 63 et 67, ont mis en évidence l'extrême proximité phonétique entre ces deux monophthongues. Nous proposons par ailleurs de procéder comme pour les voyelles précédentes et fournissons les tableaux (voir tableaux 79 et 80) des moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour STRUT et START classées selon l'âge de nos locuteurs, auxquelles nous avons ajouté les moyennes de référence présentées par Bauer et Warren (2008).

Nous constatons, grâce aux figures 61 et 62, que les moyennes de référence présentées par Bauer et Warren (2008) se positionnent dans le haut de la zone occupée par les voyelles de START et STRUT chez nos locuteurs. Elles correspondent donc à des réalisations plus fermées de ces deux voyelles que ce que nous observons chez la grande majorité de nos locuteurs et de nos locutrices. Ces moyennes de référence impliquent que les réalisations de START et STRUT chez les hommes et les femmes de la région d'Otago sont extrêmement proches phonétiquement, à savoir que ce sont deux voyelles centrales ouvertes, avec STRUT légèrement plus fermée ([ɐ]) que START ([ɛ:]). Cela correspond à ce que nous observons chez nos locuteurs puisque, pour l'ensemble d'entre eux, START et STRUT coexistent dans une zone étroite de l'espace vocalique.

La figure 63 met en évidence de manière encore plus flagrante le degré de proximité phonétique entre ces deux voyelles puisqu'il apparaît que les réalisations des occurrences individuelles de ces deux voyelles se superposent largement dans l'espace vocalique. On observe par exemple qu'un locuteur comme BG1 a des réalisations parfaitement identiques de START et STRUT comme l'indique la superposition d'un carré orange et d'un carré fuchsia à

deux endroits dans le graphique. Ces éléments pointent donc au moins vers un chevauchement mais surtout vers une fusion dans l'espace vocalique de START et STRUT, ce qui confirmerait les conclusions formulées dans la littérature qui avancent que ces deux voyelles sont uniquement distinguées par la durée en *NZE* contemporain, STRUT étant une voyelle brève et START une voyelle longue (Easton & Bauer 2000 par exemple).

Speaker	Vowel	F1	F2
BG1	STRUT	581	1501
MG1	STRUT	578	1531
RC3	STRUT	577	1590
SC2	STRUT	592	1563
EC1	STRUT	557	1588
AS1	STRUT	575	1521
KC1	STRUT	552	1535
SS1	STRUT	606	1544
BM1	STRUT	575	1585
JM1	STRUT	570	1549
LB1	STRUT	566	1449
ES1	STRUT	537	1529
CC1	STRUT	552	1526
BWM	STRUT	759	1315
BWF	STRUT	952	1583

Tableau 79 : moyennes des valeurs formantiques pour la voyelle de STRUT classées selon l'âge des locuteurs du corpus PAC-NZ

Speaker	Vowel	F1	F2
BG1	START	578	1483
MG1	START	573	1500
RC3	START	543	1425
SC2	START	564	1519
EC1	START	543	1492
AS1	START	560	1505
KC1	START	585	1520
SS1	START	599	1536
BM1	START	566	1587
JM1	START	613	1532
LB1	START	593	1449
ES1	START	575	1518
CC1	START	593	1507
BWM	START	789	1315
BWF	START	985	1583

Tableau 80 : moyennes des valeurs formantiques pour la voyelle de START classées selon l'âge des locuteurs du corpus PAC-NZ

Les données des deux tableaux que nous avons présentés (voir tableaux 79 et 80) nous fournissent des éléments supplémentaires pour confirmer cette proximité phonétique entre START et STRUT. Pour la génération la plus ancienne, la monophthongue de STRUT a une moyenne de 577 Hz – 1554 Hz, contre 575 Hz – 1546 Hz pour la génération intermédiaire et 551 Hz – 1501 Hz pour la génération la plus jeune. Pour la monophthongue de START, la génération la plus ancienne a une moyenne de 560 Hz – 1483 Hz, contre 584 Hz – 1536 Hz pour la génération intermédiaire et 587 Hz – 1491 Hz pour la génération la plus jeune. Les écarts sont donc minimes entre ces deux voyelles pour toutes les générations de locuteurs au sein de notre corpus. Nous observons que la génération la plus ancienne a, en moyenne, une voyelle de STRUT légèrement plus ouverte et plus antérieure que la voyelle de START. Pour la génération intermédiaire, on note que la voyelle de STRUT est en moyenne légèrement moins ouverte mais légèrement plus antérieure que la voyelle de START. Enfin, pour la génération la plus récente, on relève l'écart le plus significatif, bien que toujours faible, au niveau de F1 entre START et STRUT, si bien que STRUT est moins ouverte et légèrement plus antérieure que START.

Nous en concluons que la proximité phonétique entre les monophthongues de START et STRUT n'est pas un phénomène récent puisque certains de nos locuteurs les plus âgés montrent le degré de fusion le plus élevé entre ces voyelles (BG1 et MG1 notamment). Nos données indiquent que la position de ces voyelles est restée assez stable diachroniquement puisque STRUT est devenue une voyelle légèrement moins ouverte (baisse de F1) et légèrement moins antérieure, donc plus centrale (baisse de F2), tandis que la voyelle de START est devenue légèrement plus ouverte (montée de F1) et légèrement moins postérieure, donc plus centrale également (montée de F2).

En outre, nos données semblent indiquer que les voyelles de START et STRUT n'entrent pas dans le *SFVS* néo-zélandais en ce sens que leur position et leur évolution respectives ne semblent pas influencer la chronologie et la trajectoire des voyelles de TRAP, DRESS et KIT. Nous notons en effet que certains des locuteurs les plus âgés (EC1, RC3 et SC2), que nous avons identifiés comme ayant des réalisations basses de TRAP, ont des réalisations de START et STRUT qui sont au milieu de la zone occupée par ces deux voyelles pour l'ensemble des locuteurs de notre corpus. Ils n'ont pas de réalisations clairement plus antérieures de START par exemple qui auraient pu suggérer que cette voyelle aurait poussé TRAP à monter dans l'espace vocalique. Ils n'ont pas non plus de réalisations clairement plus postérieures de STRUT qui auraient indiqué que cette voyelle s'est antériorisée diachroniquement, et donc centralisée, entre la génération la plus ancienne et la génération la plus jeune.

Ces éléments semblent confirmer que START, et *a fortiori* STRUT, ne sont pas les déclencheurs du *SFVS* néo-zélandais car elles ne semblent pas avoir de lien avec la montée de TRAP dans l'espace vocalique. Qui plus est, les données de notre corpus ne pointent pas vers une antériorisation progressive de START et/ou STRUT qui serait l'indice potentiel d'une chaîne de traction initiée par la montée de TRAP et qui ferait que les voyelles de START et/ou STRUT viendraient occuper l'espace laissé libre par TRAP. Nos données montrent une assez grande stabilité dans la position de ces deux voyelles entre nos trois générations de locuteurs et une proximité phonétique nette entre START et STRUT, comme le met en évidence la figure 67.

### 8.2.2.7 NEAR et SQUARE

Pour conclure nos observations du changement vocalique en *NZE* contemporain, nous souhaitons nous intéresser ici aux diphtongues de NEAR et SQUARE. En classant les moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour ces deux diphtongues en fonction de l'âge de nos locuteurs, nous obtenons les deux tableaux (voir tableaux 81 et 82) ci-dessous :

Speaker	Vowel	F1	F2	Glide F1	Glide F2
BG1	NEAR	354	2059	422	1787
MG1	NEAR	328	2044	483	1595
RC3	NEAR	338	2031	391	1727
SC2	NEAR	344	2038	396	1716
EC1	NEAR	333	2108	424	1669
AS1	NEAR	335	2073	405	1831
KC1	NEAR	357	2053	433	1792
SS1	NEAR	355	2045	424	1812
BM1	NEAR	334	2075	483	1846
JM1	NEAR	352	1998	431	1764
LB1	NEAR	338	1999	411	1653
ES1	NEAR	342	2056	453	1734
CC1	NEAR	349	2073	440	1813

Tableau 81 : moyennes des valeurs formantiques pour la diphtongue de NEAR classées selon l'âge des locuteurs du corpus PAC-NZ

Speaker	Vowel	F1	F2	Glide F1	Glide F2
BG1	SQUARE	351	1958	453	1742
MG1	SQUARE	389	1986	471	1761
RC3	SQUARE	402	1905	419	1691
SC2	SQUARE	377	1916	374	1674
EC1	SQUARE	426	1839		
AS1	SQUARE	352	1949	420	1850
KC1	SQUARE	360	2015	436	1744
SS1	SQUARE	343	2117	412	1725
BM1	SQUARE	305	1964	378	1747
JM1	SQUARE	336	1960	382	1682
LB1	SQUARE	373	1961	418	1778
ES1	SQUARE	340	1982	451	1786
CC1	SQUARE	362	1977	415	1813

Tableau 82 : moyennes des valeurs formantiques pour la diphtongue de SQUARE classées selon l'âge des locuteurs du corpus PAC-NZ

La distribution de ces moyennes dans l'espace vocalique est présentée dans les figures 64 et 65 et la distribution des réalisations des occurrences individuelles de NEAR et SQUARE dans l'espace vocalique est présentée dans la figure 66. Dans ces figures, la diphtongue de NEAR apparaît en orange et la diphtongue de SQUARE apparaît en fuchsia. La voyelle de TRAP apparaît en bleu-cyan, la voyelle de STRUT en vert-fluo et la voyelle de START en turquoise. Comme nous l'avons souligné en 8.2.2.2, les voyelles de DRESS et de FLEECE n'apparaissent pas dans ces figures pour des raisons de lisibilité étant donné que nous avons observé, à partir des systèmes individuels de nos locuteurs, qu'il y a chevauchement entre ces deux monophthongues et les premiers éléments de NEAR et SQUARE. Nous allons revenir ultérieurement sur la relation entre FLEECE, NEAR, SQUARE et DRESS.

Nous constatons grâce aux figures 64, 65 et 66 un chevauchement net entre les réalisations de NEAR et SQUARE chez nos locuteurs, ce qui va dans le sens d'une fusion de ces deux diphtongues. Nous observons que les points de départ de NEAR et SQUARE (premiers éléments) coexistent dans la même zone de l'espace vocalique, à savoir la zone antérieure haute ([i] ou [ɪ]). Nous notons également la très grande similitude dans les trajectoires des réalisations de NEAR et SQUARE chez nos locuteurs puisque toutes deux suivent une trajectoire descendante et centralisante, soit vers [ə], [ɜ], [ɜ] ou [ɐ]. La figure 67 met en évidence cette similitude de trajectoire ainsi que le fait que le second élément de NEAR et SQUARE pour l'ensemble de nos locuteurs est proche de la voyelle de KIT.

Les tableaux 81 et 82 nous fournissent les moyennes ci-dessous pour F1 et F2 du premier élément et de la *glide* (second élément) pour chacune des trois générations de locuteurs dans notre corpus :

- génération la plus ancienne : NEAR 339 Hz – 2056 Hz / 423 Hz – 1698 Hz et SQUARE 389 Hz – 1920 Hz / 429 Hz – 1717 Hz ;
- génération intermédiaire : NEAR 346 Hz – 2048 Hz / 435 Hz – 1809 Hz et SQUARE 339 Hz – 2001 Hz / 405 Hz – 1749 Hz ;
- génération la plus jeune : NEAR 343 Hz – 2042 Hz / 434 Hz – 1733 Hz et SQUARE 358 Hz – 1973 Hz / 428 Hz – 1792 Hz.

Nous notons la stabilité de NEAR entre nos trois générations de locuteurs. Le premier élément de cette diphtongue est pour l'ensemble de nos locuteurs une voyelle antérieure haute de type [i]. Le second élément de cette diphtongue est en moyenne plus antérieur, et donc moins central (hausse de F2), chez les locuteurs de la génération intermédiaire et de la génération la plus jeune que chez les locuteurs de la génération la plus ancienne. Nous constatons au contraire le changement notable dans la diphtongue de SQUARE puisque le premier élément de cette diphtongue est nettement plus haut et antérieur chez les locuteurs de la génération intermédiaire et de la génération la plus jeune que chez les locuteurs de la génération la plus ancienne (baisse de F1 parallèle à la montée de F2). Ces données pointent vers une montée du premier élément de la diphtongue de SQUARE dans l'espace vocalique. En ce qui concerne le second élément de la diphtongue de SQUARE, on note une assez grande stabilité entre les trois générations de locuteurs au sein de notre corpus, à savoir que ce second élément est une voyelle entre mi-ouverte et mi-fermée qui est plus antérieure chez les



locuteurs de la génération la plus jeune et entre antérieure et centrale pour l'ensemble des locuteurs plus généralement.

Il apparaît que chez les locuteurs de la génération la plus ancienne et les locuteurs de la génération la plus jeune, le premier élément de NEAR est plus antérieur et plus haut ([i]) que le premier élément de SQUARE ([ɪ]). Au contraire, chez la génération intermédiaire, qui marque à nouveau sa singularité ici, le premier élément de SQUARE est en moyenne légèrement plus haut que le premier élément de NEAR. La génération la plus jeune constitue à nouveau ici une sorte d'intermédiaire entre la génération la plus ancienne et la génération intermédiaire. Nos données semblent donc confirmer le scénario d'une fusion par approximation (*merger by approximation*) de la diphtongue de SQUARE vers la diphtongue de NEAR défendu dans la littérature la plus récente sur le *NZE* contemporain. En d'autres termes, la diphtongue de SQUARE est venue empiéter sur l'espace occupé par NEAR ce qui a conduit à la fusion de ces deux diphtongues. Nous remarquons dans les figures 64 et 65 que les locuteurs les plus âgés, à savoir RC3, EC1, MG1 et SC2, ont les moyennes formantiques de SQUARE situées le plus bas dans la zone occupée par cette voyelle chez nos locuteurs. Cela nous permet de visualiser la montée diachronique progressive de la diphtongue de SQUARE dans l'espace vocalique.

Nous notons cependant, à partir de la figure 67, qu'il n'y a pas à proprement parler de fusion NEAR/SQUARE dans notre corpus puisque chez nos locuteurs globalement la diphtongue de NEAR a un premier élément plus haut et plus antérieur que celui de la diphtongue de SQUARE. Nous pouvons nous demander si la distinction qui subsiste entre NEAR et SQUARE dans nos données n'est pas le fait de la nature des tâches que nous avons utilisées pour effectuer nos mesures formantiques, à savoir des tâches de lecture qui déclenchent une parole nécessairement moins spontanée que les contextes conversationnels. L'extrême proximité phonétique entre les diphtongues de NEAR et SQUARE chez les locuteurs de la génération intermédiaire et de la génération la plus jeune pointent vers une fusion de ces deux voyelles qui est peut-être plus patente dans les conversations que dans les tâches de lecture où les locuteurs font plus attention à la manière dont ils s'expriment et où ils peuvent être tentés de marquer certaines oppositions qu'ils ne marquent pas dans d'autres contextes. Nous allons y revenir ultérieurement dans ce chapitre ainsi qu'au chapitre suivant (voir chapitre 9).

Nous souhaitons conclure notre observation du comportement de NEAR et SQUARE chez nos locuteurs en nous intéressant à la relation entre ces deux diphtongues et les monophthongues de FLEECE et DRESS qui, comme nous l'avons vu précédemment, cohabitent dans le même espace vocalique restreint. Les données des figures 61, 62, 63, 64, 65, 66 et 67 mettent en évidence que la monophthongue de FLEECE et le premier élément de la diphtongue de NEAR cohabitent dans le même espace vocalique, à savoir la zone antérieure haute, chez les locuteurs les plus âgés de notre corpus (RC3, SC2, MG1, EC1, BG1) comme chez les locuteurs plus jeunes. Ces figures montrent également que, chez les locuteurs les plus âgés, DRESS et SQUARE ne sont pas situées dans la zone antérieure fermée mais dans la zone antérieure mi-fermée, voire entre mi-fermée et mi-ouverte, tandis que chez les locuteurs plus jeunes, DRESS et SQUARE cohabitent avec NEAR et FLEECE dans la zone antérieure fermée.

Ces éléments mis en relation pointent vers une montée concomitante de DRESS et SQUARE vers la zone antérieure haute, ce qui contribuerait à expliquer la proximité phonétique entre DRESS et FLEECE d'un côté, et entre NEAR et SQUARE de l'autre, et finalement dans le système de nos locuteurs les plus jeunes entre FLEECE, DRESS, et les premiers éléments de NEAR et SQUARE. Nous pouvons donc postuler au vu de nos résultats, et bien que nous ne disposions que de peu de données, qu'il est tout à fait possible que la fusion NEAR/SQUARE soit une des conséquences du *SFVS* néo-zélandais, et plus spécifiquement de la montée de DRESS dans l'espace vocalique. La monophthongue de DRESS semble avoir entraîné le premier élément de la diphtongue de SQUARE, et de la même façon que DRESS est venue empiéter sur l'espace dévolu à FLEECE, la diphtongue de SQUARE est venue fusionner avec la diphtongue de NEAR.

### 8.2.3 Discussion

Nous souhaitons ici synthétiser les observations que nous avons pu développer sur le changement vocalique en *NZE* contemporain à partir de la normalisation de nos données acoustiques. De manière générale, les données que nous avons traitées, bien que peu nombreuses comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises, tendent à confirmer les observations commentées dans la littérature la plus récente sur le *NZE* contemporain (Langstrof 2006, 2009 ; Gordon *et al.* 2004 ; Trudgill 2004 ; Maclagan & Hay 2007 notamment). En effet, la comparaison des moyennes formantiques pour les six monophthongues et les deux diphtongues qui nous intéressent entre nos trois générations de locuteurs, associée à l'observation de la distribution dans l'espace vocalique de ces moyennes formantiques ainsi que des réalisations des occurrences individuelles de chacune de ces voyelles, ont mis en évidence un certain nombre d'éléments qui nous semblent cruciaux.

Nos données semblent indiquer que c'est la voyelle de TRAP qui est à l'origine du *SFVS* néo-zélandais, c'est-à-dire que TRAP est le déclencheur du mouvement des autres voyelles brèves antérieures, à savoir DRESS et KIT. Les figures 61, 62 et 63 montrent en effet que les locuteurs les plus âgés ont un système comprenant trois voyelles brèves antérieures, à savoir TRAP qui est relativement basse, entre ouverte et mi-ouverte ([æ]), DRESS qui est une voyelle antérieure mi-fermée ([e]) et KIT qui est une voyelle moins antérieure entre mi-fermée et fermée ([ɪ]). Au contraire, chez les locuteurs issus de la génération intermédiaire et de la génération la plus jeune, le système comprend deux voyelles brèves antérieures, à savoir TRAP qui est une voyelle mi-ouverte ([ɛ]) et DRESS qui est une voyelle entre mi-fermée et fermée ([e] ou [ɪ]), et KIT qui est une voyelle centralisée dont la hauteur est variable, soit entre mi-fermée ([ə]) et mi-ouverte ([ə]).

Les locuteurs les plus âgés ne montrant pas de réalisations clairement centralisées de KIT avec des réalisations basses de DRESS, et parallèlement les locuteurs plus jeunes montrant des réalisations hautes de TRAP et DRESS mais des réalisations seulement en voie de centralisation (encore assez hautes) de KIT, nous en déduisons que le mouvement suivi par TRAP, DRESS et KIT est celui d'une chaîne de propulsion, comme cela est avancé dans la

plupart des travaux sur le *SFVS* néo-zélandais. Nos conclusions sont appuyées par l'observation des chevauchements illustrés par la figure 63 qui montrent que ces derniers sont beaucoup moins nombreux entre TRAP et DRESS qu'entre DRESS et KIT et KIT et TRAP, ce qui tend à confirmer que la montée de TRAP et la montée de DRESS sont antérieures au mouvement de KIT.

Nos données semblent indiquer également que la génération intermédiaire, née entre 1959 et 1967, exemplifie la pleine phase du changement, c'est-à-dire que l'écart le plus net dans la réalisation des voyelles qui nous intéressent apparaît quasi-systématiquement entre la génération la plus ancienne et la génération intermédiaire, et non entre la génération la plus ancienne et la génération la plus jeune. Ceci met en évidence deux choses essentielles : en premier lieu, la vitesse du changement, puisqu'entre les locuteurs nés dans les années 1930-1940 et les locuteurs nés dans les années 1960, les voyelles de TRAP et DRESS sont clairement montées et la voyelle de KIT est clairement descendue et a amorcé une centralisation. Et en second lieu, la dimension ininterrompue du changement, c'est-à-dire que la qualité des voyelles de TRAP, DRESS et KIT continue de changer chez la génération la plus jeune en s'ajustant en quelque sorte entre le modèle de la génération la plus ancienne et le modèle de la génération intermédiaire. Nos données semblent donc exemplifier le fait que le changement ne se produit pas de façon linéaire étant donné que la génération intermédiaire a apparemment le système le plus distinct de la génération ancienne, tandis que la génération la plus jeune semble suivre un chemin encore distinct, allant parfois dans le sens inverse de celui suivi par la génération précédente.

Nos résultats, et notamment la figure 63, montrent qu'il n'y a pas de chevauchement phonétique entre TRAP et DRESS, et DRESS et KIT comme il y en a entre DRESS et FLEECE et START et STRUT. Cela implique que nous pouvons distinguer à partir de nos données deux phénomènes distincts, à savoir d'un côté un mouvement en chaîne, celui de TRAP, DRESS et KIT, et de l'autre une fusion (ou quasi-fusion) phonétique, entre DRESS et FLEECE et entre START et STRUT. Nous observons en effet que TRAP, DRESS et KIT occupent des zones certes extrêmement proches de l'espace vocalique mais tout de même distinctes, ce qui n'est pas le cas de DRESS par rapport à FLEECE, et encore moins de START par rapport à STRUT. Cela implique que l'opposition, en termes de qualité phonétique, entre TRAP, DRESS et KIT est maintenue, tandis qu'elle est clairement menacée entre DRESS et FLEECE et pratiquement inexistante entre START et STRUT, qui sont distinguées essentiellement par la durée.

Nos résultats montrent que la proximité phonétique entre START et STRUT n'est pas une évolution récente en *NZE* puisque les locuteurs de la génération la plus ancienne ont déjà des réalisations extrêmement proches de ces voyelles, voire plus proches que ce que produisent les locuteurs des générations plus jeunes. Nos données indiquent que les réalisations de START et STRUT sont globalement stables entre nos trois générations de locuteurs et qu'elles occupent la même zone de l'espace vocalique, à savoir la zone centrale ouverte.

Nos données pointent par conséquent vers deux éléments essentiels : en premier lieu, le rapprochement phonétique entre START et STRUT ne peut être constaté à partir de nos données, ce qui signifie que celui-ci a eu lieu avant ce qu'il nous est donné de voir dans le discours de nos locuteurs les plus âgés, soit très probablement à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ; et en

second lieu, le positionnement de *START* et *STRUT* dans l'espace vocalique ne semble avoir aucune conséquence sur le mouvement des voyelles brèves antérieures de *TRAP*, *DRESS* et *KIT* et doit donc être considéré comme indépendant du *SFVS* néo-zélandais. Enfin, nos résultats ont mis en évidence le fait que ce sont les locuteurs de la génération la plus jeune qui ont les réalisations de *START* et *STRUT* les plus distinctes, ce qui pourrait indiquer un mouvement cette fois divergent de ces voyelles dans l'espace vocalique et donc une scission phonétique potentielle entre *START* et *STRUT*. Nous allons revenir dans la prochaine partie du présent chapitre sur les implications théoriques d'un tel scénario.

En ce qui concerne les diphtongues de *NEAR* et *SQUARE*, nos données indiquent qu'il y a quasi-fusion phonétique entre ces deux diphtongues et que c'est *SQUARE* qui est montée dans l'espace vocalique et est venue empiéter sur l'espace de *NEAR*. Nos résultats montrent également que le second élément de *NEAR* et *SQUARE* chez nos locuteurs est phonétiquement proche de *KIT*, ce qui va dans le sens de la qualité centrale de *KIT* puisque *NEAR* et *SQUARE* suivent un mouvement de centralisation et peuvent donc être identifiées comme des diphtongues centralisantes.

En outre, nos données indiquent que le mouvement de *SQUARE* vers *NEAR* est concomitant par rapport au mouvement de *DRESS* vers *FLEECE*. Cela suggère que la fusion *NEAR/SQUARE* pourrait être une des conséquences du *SFVS* néo-zélandais et cela nous interroge sur la chronologie du mouvement de *KIT*. De fait, pour que *DRESS* vienne empiéter sur l'espace dévolu à *FLEECE*, et pour que *SQUARE* vienne empiéter sur l'espace dévolu à *NEAR*, il apparaît qu'il n'est pas nécessaire que *KIT* ait achevé sa centralisation puisque nous avons observé que celle-ci n'était pas achevée globalement chez nos locuteurs. Nous allons revenir sur les implications d'une telle chronologie du changement dans la troisième et dernière partie de ce chapitre.

Enfin, nous avons souligné le fait que les données acoustiques ne semblent pas toujours suffisantes pour expliquer ce que nous observons chez certains de nos locuteurs, et par exemple chez des locuteurs comme *BG1* et *MG1* qui, bien qu'ils appartiennent à la génération la plus ancienne au sein de notre corpus, ont des réalisations de certaines voyelles qui les rapprochent plutôt de locuteurs de la génération intermédiaire, voire de locuteurs de la génération la plus jeune. De la même façon, nous avons mentionné les cas de *JM1* et de *SS1* qui ont les réalisations les plus hautes de *TRAP*, les plus centrales de *KIT*, les plus hautes et les plus proches de *FLEECE* et *DRESS* et de *NEAR* et *SQUARE*. Il apparaît que la prise en compte de facteurs sociolinguistiques autres que l'âge, comme le sexe, le niveau d'éducation ou les origines géographiques, pourrait nous fournir des éléments de réponse complémentaires pour rendre compte de ce que les données de notre corpus néo-zélandais nous donnent à voir. C'est pourquoi nous nous consacrerons à l'étude de la dimension sociolinguistique du changement au chapitre suivant (voir chapitre 9).

Il nous faut maintenant explorer les implications théoriques des observations que nous venons de formuler et des scénarios que nous venons de décrire afin de nous faire notre propre idée de ce qu'est le changement linguistique et de comment celui-ci peut-être modélisé phonétiquement et phonologiquement. Nous souhaitons à nouveau souligner ici que nos données sont insuffisantes pour nous permettre de formuler des conclusions statistiquement

irréfutables en ce qui concerne le changement vocalique en *NZE* contemporain (voir chapitre 9 également). C'est pourquoi nous sommes restée prudente quant à la formulation de nos observations. Néanmoins, une fois mises en perspective grâce à la littérature sur les changements vocaliques, telle que nous l'avons synthétisée au chapitre 4, nos données sont suffisantes pour nous permettre de revenir sur les grandes théories qui ont été avancées et de définir quel scénario du changement nous semble le plus à même de rendre compte de ce que nous observons chez nos locuteurs. C'est l'objectif que nous nous sommes fixé dans la dernière partie de ce chapitre.

### 8.3 Implications théoriques

Nos résultats ayant mis en évidence deux types de mouvement vocalique, à savoir une chaîne de propulsion TRAP/DRESS/KIT d'un côté, et des fusions, ou quasi-fusions phonétiques de l'autre (START et STRUT, DRESS et FLEECE, NEAR et SQUARE), il nous semble approprié de développer les implications théoriques propres à chacun de ces types de mouvement. Nous commencerons par le *SFVS*, c'est-à-dire par le mouvement en chaîne, et plus précisément la chaîne de propulsion. Nous nous pencherons ensuite sur le cas de la fusion, notamment entre NEAR et SQUARE. Nous en viendrons ensuite aux autres implications théoriques liées à la qualité des voyelles chez les locuteurs de notre corpus et par exemple au 'r' de *sandhi* puisque, comme nous l'avons signalé au chapitre 7, la qualité des voyelles a une influence sur la réalisation de ce phénomène et constitue un élément essentiel de sa modélisation dans plusieurs cadres théoriques. Cela nous permettra de lier les deux facettes du changement linguistique en *NZE* que nous avons choisi d'aborder dans la présente thèse, à savoir la rhoticité et le 'r' de *sandhi* d'un côté, et les changements vocaliques de l'autre.

#### 8.3.1 Le *SFVS* néo-zélandais

Comme nous l'avons résumé dans notre discussion précédemment, les données de notre corpus indiquent que le *SFVS* néo-zélandais implique les voyelles brèves antérieures de TRAP, DRESS et KIT, ainsi que la monophthongue longue de FLEECE et les diphtongues centralisantes de NEAR et SQUARE. Le *SFVS* au sens strict (étroit) du terme, c'est-à-dire qui ne tient compte que des voyelles de TRAP, DRESS et KIT, ne semble donc pas inclure ni saisir la totalité du phénomène. C'est pourquoi nous allons dans le sens de Langstrof (2006, 2009) et sommes favorable à une acception plus large du *SFVS* qui intègre les voyelles de FLEECE, NEAR et SQUARE. Au vu de nos résultats, nous n'incluons pas les voyelles de START et STRUT dans notre définition du *SFVS* néo-zélandais car nos données indiquent qu'aucun rôle n'est joué par ces voyelles dans le mouvement de TRAP, DRESS et KIT.

En outre, cette acception plus large du *SFVS* en *NZE* intègre les deux types de mouvement vocalique que nous avons mentionnés précédemment, à savoir le mouvement en

chaîne, et plus précisément la chaîne de propulsion TRAP/DRESS/KIT, ainsi que les fusions DRESS/FLEECE et NEAR/SQUARE. Aussi, même s'il est vrai que notre étude acoustique, comme beaucoup d'autres, ne prend en compte que la qualité des voyelles et non leur quantité (durée), et que les moyennes formantiques de groupe calculées à partir des données de notre corpus montrent que FLEECE et DRESS sont deux voyelles encore distinctes chez nos locuteurs, les données des figures 61, 62 et 63 nous incitent à traiter théoriquement de l'empiètement phonétique d'une voyelle sur l'espace d'une autre. C'est ce qui se passe pour DRESS et FLEECE, même si la littérature récente met en avant la distinction de longueur ainsi que les signes de diphtongaison de FLEECE comme garantissant le contraste entre ces deux voyelles. C'est ce qui se passe également pour START et STRUT qui ne sont plus distinguées dans notre corpus qu'en termes de durée. C'est encore ce qui se passe pour NEAR et SQUARE puisque la figure 64 montre la superposition des zones occupées par les réalisations de ces deux diphtongues. Nous devons donc rendre compte de ce qui se passe lorsqu'une voyelle empiète sur l'espace phonétique d'une autre, ce qui entraîne le mouvement de la voyelle menacée, pour ainsi dire, et lorsqu'il y a fusion phonétique entre deux voyelles.

En premier lieu, nous souhaitons revenir sur le mouvement de TRAP, DRESS et KIT, développer les implications théoriques du scénario de changement que nous avons pu observer à partir de nos données et qui a été observé, plus largement, dans de nombreux travaux consacrés au *NZE* contemporain, et finalement répondre aux questions que nous avons identifiées au chapitre 4 comme étant les grandes questions qui se posent à la communauté des chercheurs, et *a fortiori* la divisent, quant au changement linguistique en général et aux changements vocaliques en particulier.

Nous allons donc revenir sur la définition du mouvement en chaîne. La définition traditionnelle de ce phénomène implique que le mouvement d'un son, en l'occurrence d'une voyelle *x*, d'une position A à une position B adjacente, crée un vide dans l'espace vocalique qui est rempli à une étape ultérieure par le mouvement d'une voyelle *y*, adjacente à *x*, qui à son tour laisse un vide, et ainsi de suite. Cet effet « boule de neige » ou « domino » implique que les mouvements individuels des voyelles ne sont pas indépendants les uns des autres, et donc quelque part le fruit d'une coïncidence, mais liés les uns aux autres dans une chaîne qui rééquilibre, d'une façon ou d'une autre, le système. Cette définition, bien qu'élémentaire, pose déjà de très nombreuses questions quant aux motivations internes du changement ainsi qu'aux processus qui produisent ce changement. Nous allons fournir des éléments de réponse à ces questions dans cette dernière partie de chapitre.

### **8.3.1.1 La question de l'empiètement phonétique**

Nous voulons ici revenir sur ce que nous avons observé à partir de nos données et ce que nous avons pu mettre en perspective grâce à la littérature sur le *SFVS* néo-zélandais. Nous avons observé à partir des réalisations individuelles des monophthongues de TRAP, DRESS et KIT chez les trois générations de locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande une montée de TRAP dans l'espace vocalique sur l'axe antérieur qui conduit à l'empiètement des réalisations



de cette voyelle par les locuteurs des deux générations les plus jeunes sur les réalisations de la voyelle de DRESS par les locuteurs de la génération la plus ancienne. Nous en avons par conséquent déduit que la voyelle de TRAP a poussé la voyelle de DRESS dans l'espace vocalique. Ce scénario est appuyé par l'empiètement dans l'espace vocalique des réalisations de la voyelle de DRESS chez les deux générations de locuteurs les plus jeunes sur les réalisations de FLEECE par la génération la plus ancienne. Qui plus est, les locuteurs de la génération la plus ancienne montrent des réalisations hautes et non-centrales de KIT tandis que les locuteurs des générations plus jeunes montrent des réalisations plus basses et/ou plus centrales de cette voyelle, ce qui nous a conduit à avancer que la voyelle de KIT a entamé une descente et une centralisation dans l'espace vocalique sous la menace de DRESS. Ce sont donc les chevauchements générationnels, pour ainsi dire, dans l'espace vocalique qui nous ont permis de retracer la chaîne de propulsion TRAP/DRESS/KIT en *NZE* contemporain.

Néanmoins, nos données semblent indiquer que le changement affectant les monophthongues de TRAP, DRESS et KIT s'est produit selon un scénario d'équidistance et non selon un scénario d'empiètement/d'ingression au sens strict du terme. Les mouvements correspondant à chacun de ces scénarios sont schématisés par Langstrof (2006 : 81). Nous les reproduisons ci-après (voir figure 68).

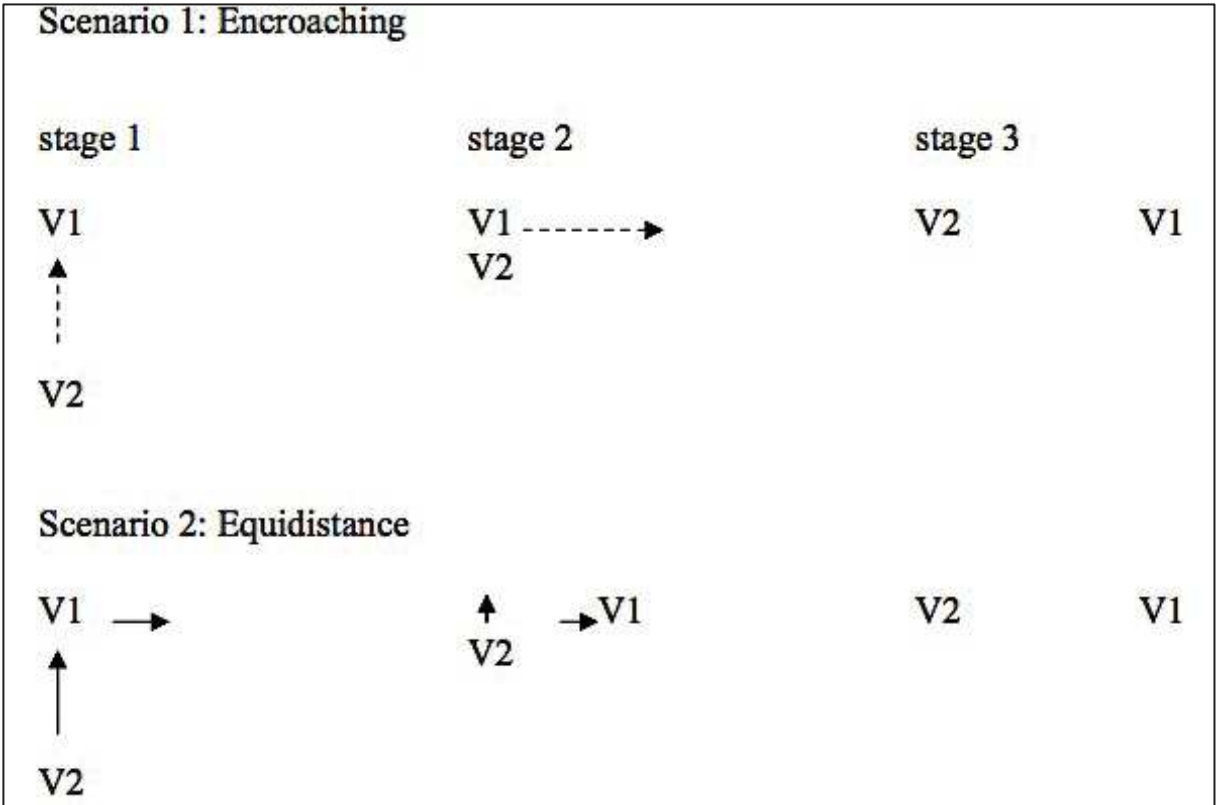


Figure 68 : scénarios d'empiètement/d'ingression et d'équidistance dans le cas d'une chaîne de propulsion d'après Langstrof (2006 : 81)

Nous souhaitons revenir sur la notion d'empiètement dans la mesure où celle-ci peut apparaître parfois ambiguë dans la littérature sur les changements vocaliques, et en particulier en ce qui concerne les chaînes de propulsion. Samuels (2006 : 76) avance par exemple qu'une théorie du changement linguistique n'a pas nécessairement besoin de rendre compte de l'empiètement phonétique d'une voyelle sur l'espace d'une autre dans la mesure où, selon elle, les chaînes de propulsion n'existent pas, seules les chaînes de traction existent, et par conséquent l'empiètement d'une voyelle sur l'espace d'une autre ne crée pas de réaction en chaîne. De plus, elle avance que si les fusions phonétiques se font de manière instantanée, brutale, et non de manière graduelle, alors une théorie du changement linguistique n'a pas plus besoin de rendre compte de l'empiètement phonétique d'une voyelle sur l'espace d'une autre pour expliquer les fusions (*mergers*).

Nous sommes en désaccord avec Samuels sur deux points essentiels mais concordons sur un autre point. Nous sommes en désaccord total en ce qui concerne la non existence des chaînes de propulsion puisque le cas néo-zélandais prouve que de tels mécanismes existent et peuvent être documentés grâce à la constitution de corpus de langue orale. Nous sommes également en désaccord avec Samuels en ce qui concerne les fusions puisque, comme nos données l'ont montré et comme les données d'autres chercheurs l'ont mis en évidence, la voyelle de SQUARE est montée progressivement vers l'espace de NEAR, ce qui a conduit à une fusion, ou à une quasi-fusion, dans l'espace vocalique. De telles données empiriques contraignent les chercheurs à rendre compte de l'empiètement phonétique d'une voyelle sur l'espace d'une autre pour expliquer les fusions telles que celle entre NEAR et SQUARE en *NZE* contemporain, mais également comme la fusion START/STRUT ou la quasi-fusion DRESS/FLEECE que nous avons observées à partir de nos données.

Nous partageons en revanche l'avis de Samuels, à quelques nuances cruciales près, en ce qui concerne l'empiètement phonétique dans le cas d'une chaîne de propulsion. Elle soutient que l'empiètement phonétique d'une voyelle sur l'espace d'une autre ne conduit pas à une chaîne de propulsion car les chaînes de propulsion n'existent pas. Nous soutenons que, dans le cas du *SFVS* néo-zélandais, l'empiètement au sens strict du terme, c'est-à-dire l'invasion, l'ingression des réalisations d'une voyelle sur la zone occupée par les réalisations d'une autre voyelle, n'est pas le processus qui permet de rendre compte de la chaîne de propulsion TRAP/DRESS/KIT. De fait, nos données n'ont pas permis de révéler de véritable empiètement phonétique de TRAP sur l'espace phonétique de DRESS ou de DRESS sur l'espace phonétique de KIT. Les seuls empiètements que nous avons véritablement pu constater sont ceux dont nous avons déjà parlé, à savoir DRESS/FLEECE, START/STRUT et NEAR/SQUARE. Dans le cas de TRAP/DRESS/KIT, nous avons constaté des chevauchements générationnels, c'est-à-dire que l'empiètement des moyennes formantiques pour la voyelle de TRAP des locuteurs des générations plus jeunes sur l'espace occupé par les moyennes formantiques pour la voyelle de DRESS des locuteurs de la génération la plus ancienne manifeste la réalité du changement et sa direction.

Cependant, lorsque l'on observe les réalisations des occurrences individuelles des voyelles qui nous intéressent chez chacun de nos locuteurs, on ne constate pas d'empiètement au sens strict du terme, c'est-à-dire d'invasion de l'espace d'une voyelle B par une voyelle A.

Cela implique que la distance entre TRAP, DRESS et KIT reste relativement stable chez nos locuteurs durant les différentes étapes du changement. Cela correspond à un scénario d'équidistance, c'est-à-dire que, si l'on schématise, la distance se réduit effectivement entre deux voyelles, ce qui déclenche le mouvement, mais l'empiètement reste pour ainsi dire marginal et la distance est graduellement rétablie, du fait du mouvement en chaîne, entre les voyelles. Prenons l'exemple de trois locutrices (EC1, JM1 et ES1) issues de chaque génération de locuteurs. Pour chacune d'entre elles, nous avons normalisé les réalisations des occurrences individuelles de chaque voyelle qui nous intéresse et proposons une représentation de la distribution dans l'espace vocalique de ces réalisations (voir figures 69, 70 et 71 ci-après).

On constate, chez les représentantes de chacune de nos générations de locuteurs, qu'il n'y a pas entre TRAP et DRESS ni entre DRESS et KIT l'empiètement phonétique que l'on observe entre DRESS et FLEECE, NEAR et SQUARE et START et STRUT. Nous relevons surtout que, chez nos trois locutrices, la distance entre TRAP et DRESS est clairement établie : il n'y a que très peu de chevauchements entre les réalisations des occurrences individuelles de ces deux voyelles. Au contraire, pour nos trois locutrices, la distance entre DRESS et KIT est moins nette et il y a plus de chevauchements entre les réalisations des occurrences individuelles de ces deux voyelles. Cela va dans le sens d'une stabilité de la voyelle de TRAP et donc de la distance TRAP/DRESS et d'une plus grande instabilité de la voyelle de KIT. Ces éléments plaident à nouveau en faveur d'un scénario du changement dont l'étape la plus récente serait le mouvement de KIT.

En outre, un tel état des lieux n'est pas surprenant si l'on considère que les données de notre corpus constituent un « après » *Intermediate Archive* du projet *ONZE* analysée par Langstrof (2006, 2009). De fait, nos locuteurs les plus âgés sont nés entre 1930 et 1945, ce qui correspond approximativement à la génération la plus jeune analysée par Langstrof. Dans ses travaux, Langstrof montrait la montée de TRAP vers DRESS et révélait les indices d'une possible centralisation de KIT et d'une fusion potentielle de NEAR et SQUARE. Nos données montrent que la montée de TRAP ne fait pas de doute, que la montée de DRESS continue vers FLEECE, que le rapprochement de NEAR et SQUARE est pratiquement achevé chez nos locuteurs les plus jeunes et que la centralisation de KIT est en cours, même si elle est variable et encore inachevée globalement chez nos locuteurs.

Pour en revenir à la distance DRESS/KIT chez nos trois locutrices, les chevauchements entre les réalisations des occurrences individuelles de ces deux voyelles restent néanmoins marginaux, ce qui plaide en faveur d'un scénario d'équidistance pour la chaîne de propulsion TRAP/DRESS/KIT néo-zélandaise. Il faut donc s'entendre sur ce que l'on appelle empiètement phonétique. Nous défendons ici l'idée qu'il n'y a empiètement phonétique à proprement parler que dans les cas de START et STRUT, DRESS et FLEECE, et NEAR et SQUARE, c'est-à-dire lorsqu'il y a véritablement ingression des réalisations d'une voyelle sur l'espace phonétique occupé par une autre voyelle, lorsqu'il y a une superposition nette des zones occupées par les réalisations des occurrences individuelles de deux voyelles distinctes. En ce sens, il apparaît déjà que le mécanisme de la chaîne de propulsion (et *a fortiori* du changement en chaîne) et

de la fusion (*merger*) sont différents. Nous allons bien évidemment y revenir ultérieurement dans cette dernière partie de chapitre.

Nous souhaitons maintenant formuler les principes d'une théorie du changement linguistique qui puisse rendre compte de ce que nous observons à partir des données de notre corpus, et plus généralement en *NZE* contemporain.

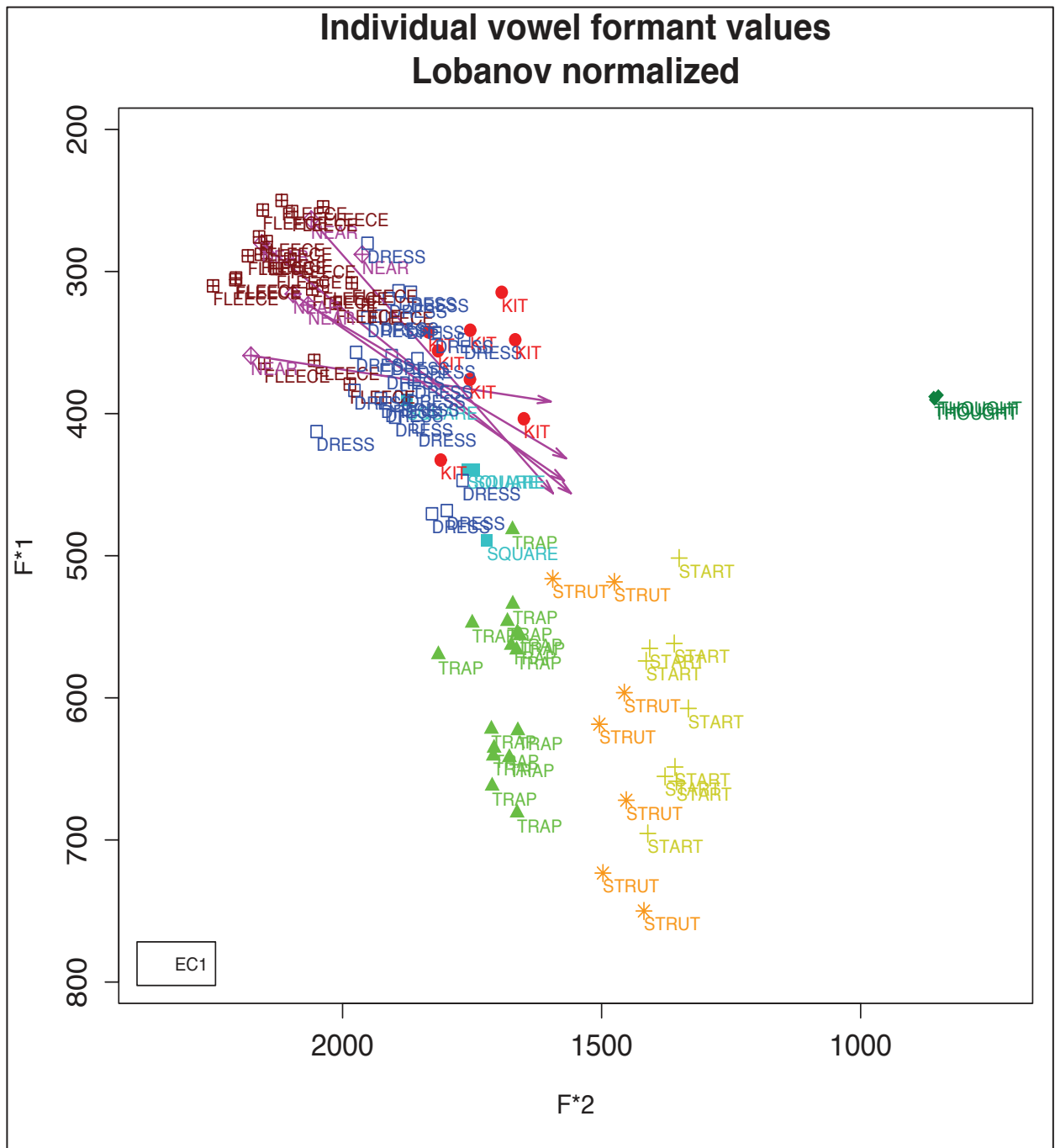


Figure 69 : représentation de la distribution des réalisations des occurrences individuelles des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez EC1

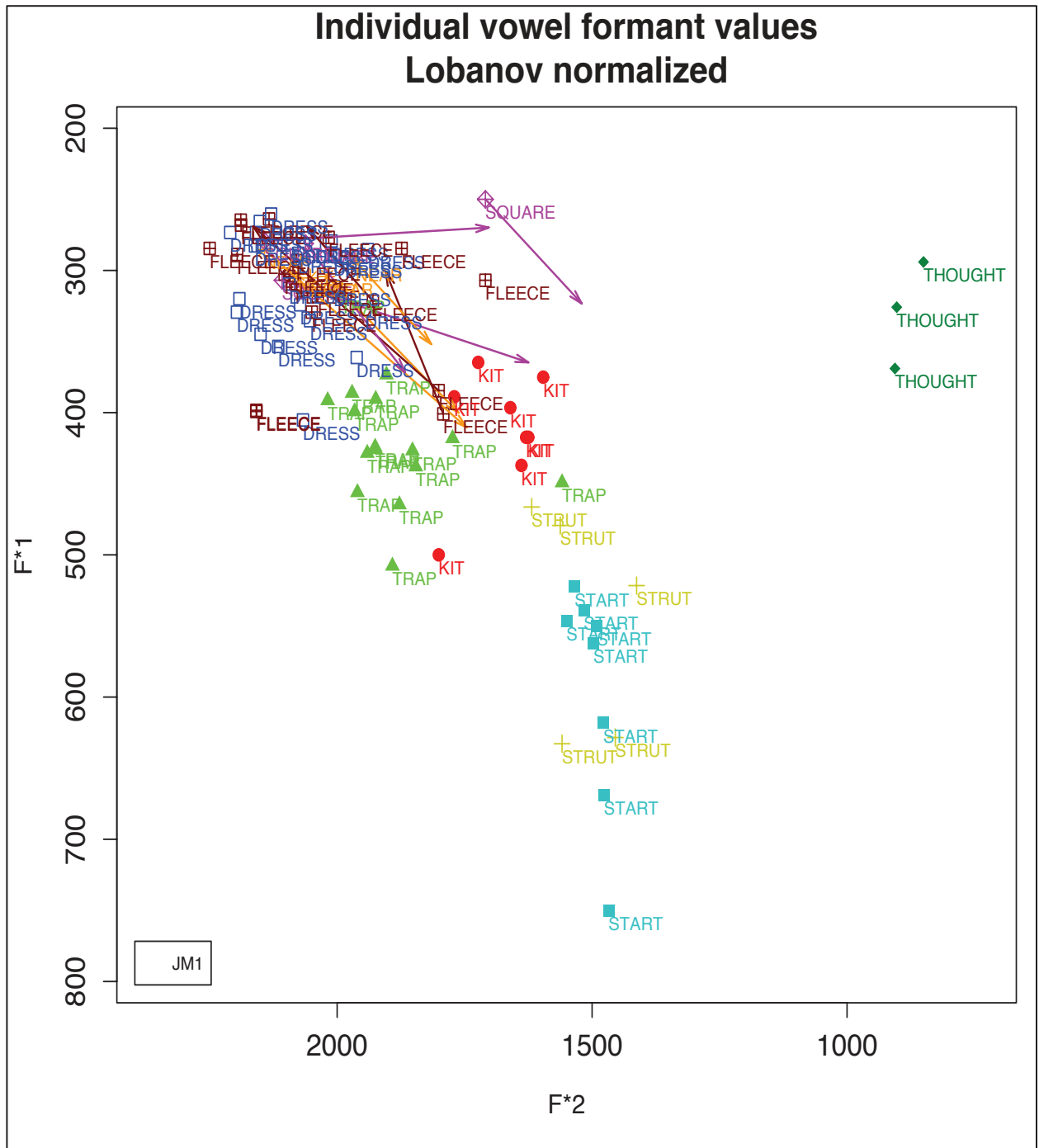


Figure 70 : représentation de la distribution des réalisations des occurrences individuelles des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez JM1

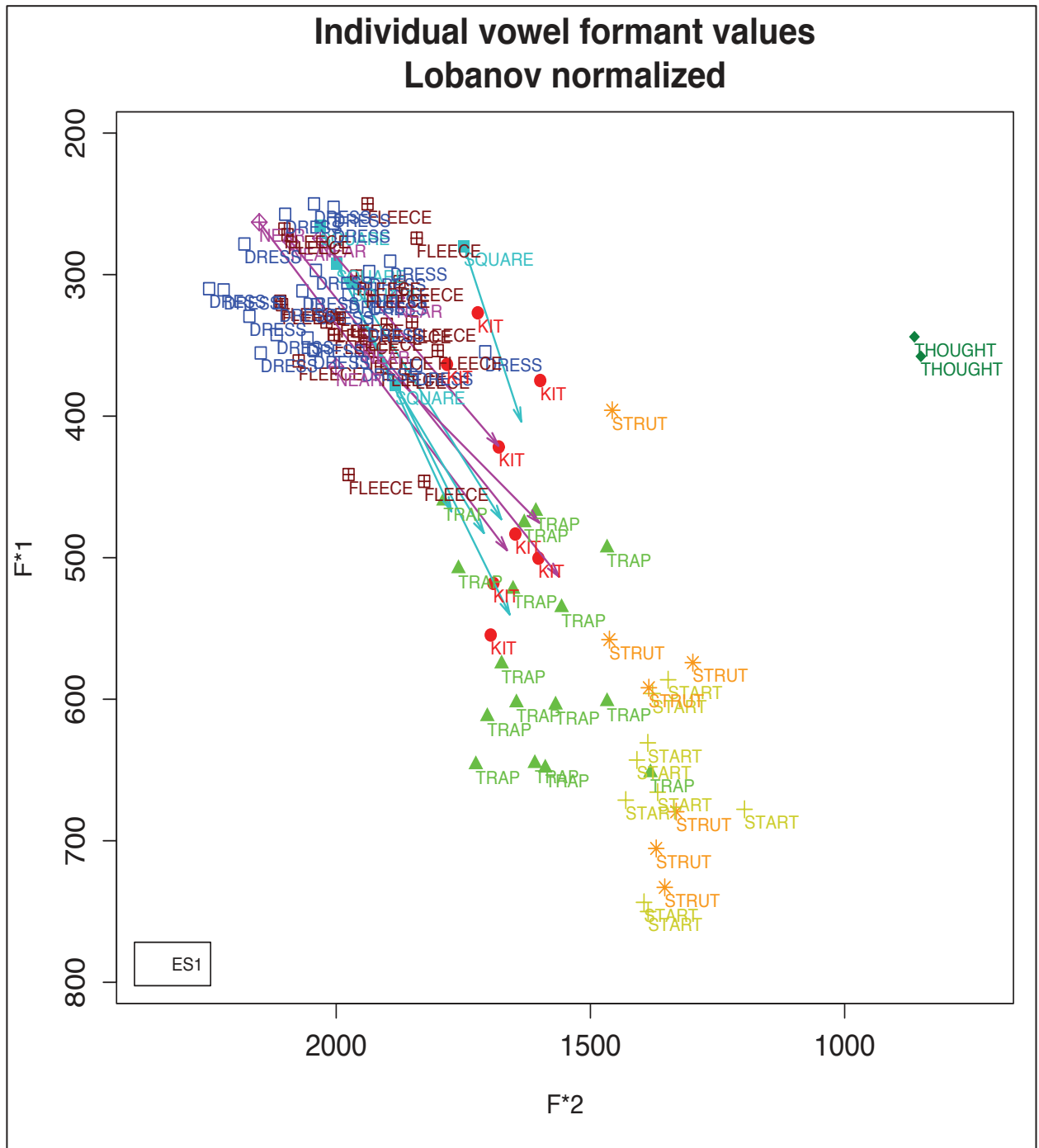


Figure 71 : représentation de la distribution des réalisations des occurrences individuelles des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez ES1



### 8.3.1.2 Pour une théorie biolinguistique du changement

À la lumière des éléments que nous avons développés dans le présent chapitre, il nous semble que l'une des théories les plus à même de modéliser et d'expliquer ce que nous observons à partir des données de notre corpus, et ce qui a été observé dans d'autres travaux sur le *NZE* contemporain, est une théorie biolinguistique du changement ou, en d'autres termes, une approche évolutionniste du changement linguistique comme ce qui a été formulé par Blevins (2004) ou plus récemment par Langstrof (2006).

Cette approche du changement linguistique se fonde sur une équivalence linguistique du principe de sélection naturelle établi en biologie par Darwin (1859) dans sa fameuse théorie de l'évolution. Pour ce faire, elle définit un équivalent linguistique de la « loi du plus fort » (*survival of the fittest*) dans le cadre de la Théorie des Exemplaires (Johnson 1997 ; De Boer 2000, 2001 ; Pierrehumbert 2001, 2006) dont nous avons déjà parlé aux chapitres 4 et 7. Rappelons-le, en *TE*, on se fonde exclusivement sur les formes de surface au lieu de dériver, comme dans la plupart des autres cadres théoriques (type *SPE*, *OT*, *DT*), une forme de surface à partir d'une forme sous-jacente. Une approche fondée en *TE* postule par conséquent que toutes les occurrences d'un mot sont stockées dans la mémoire avec leurs détails phonétiques et contextuels fins. Lorsqu'un locuteur interagit avec un autre, il puise dans sa mémoire, dans son nuage d'exemplaires, pour produire une occurrence « appropriée » du mot voulu, c'est-à-dire correspondant aux critères phonétiques et contextuels qu'il a enregistrés, et adaptée à la situation d'interaction.

Ce que l'on appellerait des généralisations phonologiques ne sont pas absentes en *TE*, elles découlent de l'interaction entre ce qui se produit au niveau phonétique et ce qui est enregistré, stocké par le locuteur, autrement dit de la relation entre les différentes représentations, les différents exemplaires qui sont stockés en mémoire. Aussi, de la même façon que de nouvelles réalisations d'une voyelle enregistrées par un locuteur mettent à jour le « stock » correspondant à cette voyelle dans la mémoire de ce locuteur, les relations entre les différentes catégories de voyelles sont actualisées en fonction de leurs manifestations en surface, de leurs représentations. Il ne nous semble pas surprenant qu'une théorie qui se fonde exclusivement sur les formes de surface, c'est-à-dire sur des nuages d'exemplaires, permette de rendre compte de ce que nous observons à partir de données phonético-acoustiques telles que celles que nous analysons dans le présent chapitre.

Pour Blevins (2004 : 291), le « plus fort », d'un point de vue phonétique, est la réalisation d'une voyelle qui peut être considérée comme « meilleure » d'un point de vue psycho-acoustique, et finalement communicationnel, lorsqu'elle est réalisée dans un nouvel espace : “Vocalic chain shifts are the combined result of intrinsic variation with the prototype structure of vocalic categories. Chain shifts can arise naturally when a formerly occupied area of the psycho-acoustic space is opened up, with variation giving rise to better prototypes of a pre-existing category in the newly opened space.” [Nous soulignons] Cela implique que les changements en chaîne qui affectent les voyelles d'un système donné sont des processus naturels, comme l'évolution des espèces s'adaptant à leur milieu naturel. De fait, selon cette théorie, les changements en chaîne naissent de la sélection naturelle par les locuteurs d'une

variété donnée des réalisations non ambiguës des différentes voyelles du système qui permettent des interactions efficaces (sans malentendus).

Langstrof formule cette idée plus explicitement en proposant une définition phonéto-acoustique de la notion de *fitness* (2006 : 257) :

“the fitness of some variant is equivalent to it being an unambiguous instance of the phoneme it encodes. In other words, if some variant of vowel phoneme X is prone to be confused with instances of some other phoneme Y, it would be of lesser fitness than some other variant of X. In more concrete term, the fitness of some variant in vowel space is therefore a function of its distance from the distributions of other vowel phonemes. Taking the evolutionary analogy further, the vocalic ‘gene pool’ would be the overall range of variants of any vowel phoneme.”

Cette approche est fonctionnelle, ou fonctionnaliste, au sens où elle pose des principes qui régissent les relations entre les différentes voyelles d’un système en fonction du but que sont censées atteindre ces différentes voyelles. La qualification de « fonctionnelle » ou « fonctionnaliste » renvoie au domaine de l’architecture, dont l’un des principes fondamentaux est qu’une structure architecturale doit être conçue en fonction des besoins auxquels elle doit répondre. En d’autres termes, dans le cas d’un système vocalique, les réalisations phonétiques des voyelles doivent permettre de manifester des oppositions catégorielles/phonémiques propres au système, et donc des contrastes sémantiques. La finalité de la structure vocalique est de permettre la distinction entre différents vocoïdes, ce qui, à plus grande échelle, permet l’intercompréhension et la communication entre les locuteurs d’une même communauté.

Ainsi, comme le stipule Langstrof (2006 : 256), lorsqu’une voyelle A se déplace dans l’espace vocalique et se rapproche d’une voyelle B, un principe de préservation de la distribution des voyelles dans l’espace vocalique agit. Ce principe fait qu’un nouveau centre (moyenne formantique) pour la voyelle B est défini à partir des allophones de B qui (1) sont le plus éloignés de A, (2) se trouvent en dehors de la trajectoire de mouvement de A, et (3) empiètent le moins possible sur l’espace d’une voyelle adjacente nommée C. Le principe de sélection naturelle au niveau phonétique est donc repensé, par Langstrof notamment, sur la base de la capacité d’un allophone à ne pas être confondu avec un allophone d’une autre voyelle.

Cette approche réutilise un certain nombre de notions dont nous avons déjà parlé (voir chapitre 4), et par exemple les principes de maximisation des contrastes et de marges de sécurité entre les voyelles. Appliquée au cas néo-zélandais, cette approche permet de rendre compte d’une façon qui nous paraît satisfaisante des mouvements de TRAP, DRESS et KIT dans l’espace vocalique, c’est-à-dire du rapprochement, de l’approximation de deux voyelles dans l’espace vocalique et du scénario d’équidistance dont nous avons parlé précédemment.

Considérons une situation de départ TRAP [æ] (A) – DRESS [ɛ] (B) – KIT [i] (C), comme schématisée par Langstrof (2006 : 259) et reproduite ci-après (voir figure 72). Il est possible de postuler que si A se déplace vers B, alors les réalisations « victorieuses » en termes

communicationnels, c'est-à-dire les réalisations les moins ambiguës de B, seront les réalisations les plus hautes et les plus antérieures de B ([e]). L'option « montée de DRESS » paraît donc naturelle et inévitable dans un tel scénario. En outre, dans le cadre de la *TE*, il est possible de postuler, à partir de la distribution des réalisations de DRESS, qu'un locuteur de la génération suivante (un apprenant) pourra généraliser la zone globale occupée par DRESS à la seule zone des réalisations antérieures hautes de DRESS. En d'autres termes, il peut réanalyser la voyelle de DRESS non plus comme une voyelle mi-ouverte ([ɛ]) mais comme une voyelle mi-fermée ([e]).

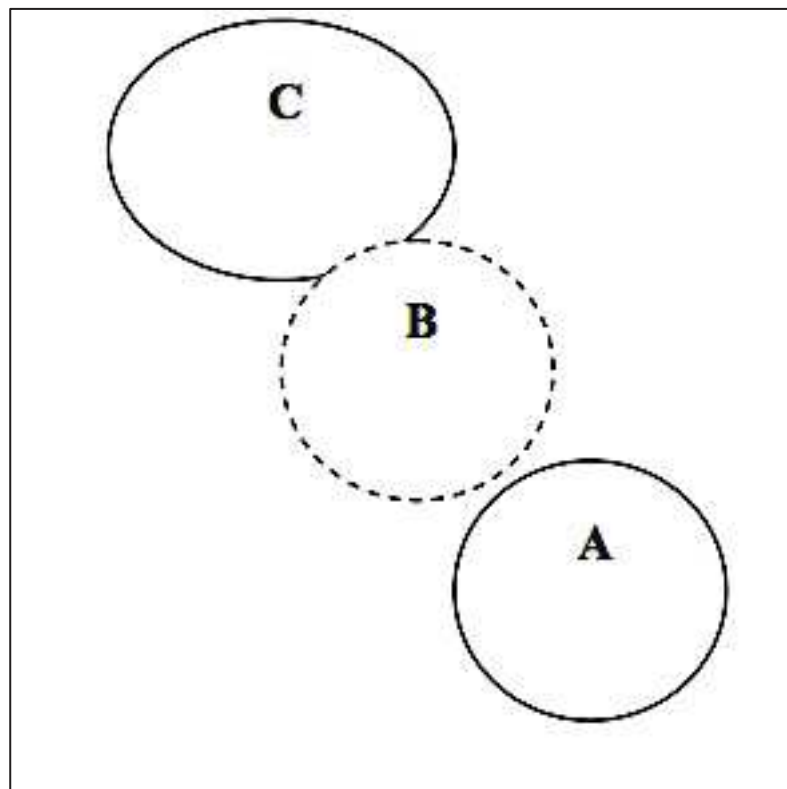


Figure 72 : schéma de l'état initial de la distribution des voyelles de TRAP, DRESS et KIT en *NZE* (Langstrof, 2006 : 259)

La relation entre B et C, c'est-à-dire entre DRESS et KIT est, du propre aveu de Langstrof, apparemment plus complexe que la relation entre A et B qui est, comme nous venons de le voir, finalement assez simple. C'est ce qui transparait d'ailleurs dans les résultats que nous avons obtenus à partir des données de notre corpus. Pour illustrer cette complexité, il suffit de poser une question simple : pourquoi KIT semble-t-elle s'être centralisée en *NZE* contemporain ([ə] ou [ɚ]) alors qu'elle aurait pu, comme en *SAusE*, monter et s'antérioriser ([i]) pour se distinguer de DRESS ? Comme l'a montré Langstrof (2006, 2009) à partir des données de l'*Intermediate Archive* du projet *ONZE*, les locuteurs nés entre 1890 et 1930 montrent des réalisations hautes et des réalisations centralisées de KIT (ce qui est communément appelé *split KIT* dans la littérature).

Si l'on applique le même modèle que précédemment, et si l'on se fonde sur le principe qui veut que les réalisations victorieuses de C sont celles qui ont le moins de chances d'être confondues avec des réalisations de B, alors la centralisation apparaît comme un chemin naturel. Pourtant, des réalisations extrêmement hautes et extrêmement antérieures de KIT, comme ce qui est documenté en *SAusE*, auraient également été naturelles et auraient permis de distinguer KIT de DRESS. Cependant, dans la mesure où il est attesté que la montée et l'antériorisation sont les chemins du changement empruntés par B, alors il est naturel, selon le deuxième principe posé par Langstrof, que C emprunte un chemin différent. Les réalisations les plus centralisées de KIT sont par conséquent celles qui permettent le plus efficacement de distinguer KIT de DRESS.

Toutefois, rendre compte du scénario de centralisation de KIT fait se poser des questions légitimes, *a posteriori*, en ce qui concerne la montée de TRAP et DRESS : pourquoi DRESS ne s'est-elle pas centralisée, comme KIT l'a fait, sous la pression de TRAP, puisqu'il est établi que TRAP suit un mouvement de montée sur l'axe antérieur et qu'en restant sur cet axe DRESS se trouve sur la trajectoire du changement de TRAP ? Le modèle proposé par Langstrof (2006 : 263) parvient à rendre compte des montées quasi-concomitantes de DRESS et de TRAP en postulant des séries de changements à petite échelle, des successions de microprocessus de transmission entre voyelles adjacentes. Nous pouvons synthétiser ce modèle de la façon suivante : à mesure que TRAP se rapproche de DRESS, les réalisations antérieures hautes de DRESS deviennent les plus « fortes », ce qui en retour a pour effet de faire des réalisations plus centrales de TRAP des réalisations plus « fortes » car plus distinctes des réalisations antérieures de DRESS. Cet état de fait alimenterait à nouveau la montée et surtout l'antériorisation de DRESS puisqu'il ferait des réalisations encore plus antérieures et plus hautes de cette voyelle des réalisations plus distinctes des réalisations de TRAP, et donc plus adaptées d'un point de vue biolinguistique. Et ainsi de suite.

Nous voyons ici émerger la mécanique du mouvement en chaîne qui, au lieu d'être théorisée macro-phonétiquement, c'est-à-dire sur une large zone de l'espace vocalique, est théorisée micro-phonétiquement, au niveau de la relation entre voyelles adjacentes. En montant et en s'antériorisant, DRESS, nous l'avons compris, contraint KIT à se centraliser car les réalisations les plus centralisées de cette voyelle sont les plus « fortes ». Cela a pour effet de laisser le champ libre à TRAP de s'antérioriser et de monter, puisque les réalisations de cette voyelle qui seront les plus distinctes de DRESS sans empiéter sur l'espace d'une autre voyelle (principe n°3), en l'occurrence KIT, seront les réalisations plus antérieures de TRAP.

En résumé, le modèle proposé par Langstrof nous convainc car il nous permet de rendre compte de ce que nous observons à petite échelle à partir de nos données et de ce qui a été observé à partir de corpus plus substantiels, comme l'*Intermediate Archive* du projet *ONZE*. Ce modèle permet de penser la chaîne de propulsion TRAP/DRESS/KIT sans avoir recours aux *tracks* proposées par Labov (1994), c'est-à-dire sans assigner de chemins prédéterminés du changement à certaines voyelles, ou plus précisément à certaines sous-catégories de voyelles (nous allons y revenir). Nous avons vu d'ailleurs que le cas néo-zélandais, et plus largement les variétés de l'hémisphère sud, posaient problème à Labov qui était contraint de reformuler ses principes du changement en termes de voies périphériques

(voir chapitre 4). Selon le modèle de Langstrof, que nous adoptons ici, les trajectoires du changement sont en permanence réactualisées en fonction de la distribution des autres voyelles dans l'espace vocalique, et la distance entre les voyelles est calculée de façon multidimensionnelle, à savoir en fonction de F1 (hauteur), de F2 (antériorité/position), de la durée et du degré de diphtongaison (F1/F2).

Qui plus est, ce modèle permet d'expliquer non seulement les chaînes de propulsion mais également les chaînes de traction, puisque si l'on postule que dans un système où trois voyelles A, B et C sont distinguées par trois degrés de hauteur sur l'axe antérieur (type [æ, ε, ɪ]), la voyelle A (KIT) se déplace vers un endroit vide/disponible de l'espace vocalique et se centralise, alors les réalisations les plus hautes de B (DRESS) seront considérées comme les plus « fortes » car les plus distinctes à la fois de A (KIT) et de C (TRAP). Cela permet d'expliquer une chaîne de traction du type *NCS* (voir chapitre 4). Il ne nous semble pas surprenant, étant donné ce que nous venons de voir, que Cruttenden (2008 : 65) fasse référence au cas néo-zélandais, et parle de séries d'ajustements phonétiques, pour fournir une définition générale des changements vocaliques en chaîne dans les variétés de l'anglais, dans son ouvrage incontournable *Gimson's Pronunciation of English* :

“Though the relationships within the system remain stable, a change of phonetic realization of any phoneme may have qualitative repercussions throughout the system. Such a disturbance may be observed in modern English. The phonetic relationship of the vowel phonemes in *set* and *sat*, in one type of pronunciation, is a front vowel between close-mid and open-mid to a front vowel between open-mid and open. If, however, the vowel of *sat* has a closer articulation than that described, that of *set* must be raised, too. A limit of raising is imposed by the presence of *sit*, which itself cannot be raised without danger of confusion with *seat*, unless this vowel becomes some sort of diphthong (which long vowels often do). A series of related changes of this sort does in fact take place in much Australian and New Zealand speech.”

Au surplus, un tel modèle, bien que fonctionnaliste et reposant donc sur des principes qui postulent que les distinctions entre les réalisations des différentes voyelles doivent être maintenues afin que les locuteurs puissent communiquer efficacement et stocker des occurrences de chaque voyelle qui soient clairement identifiables par leurs interlocuteurs, n'est pas complètement déterministe. L'exemple de la centralisation de KIT en *NZE* mais de la montée de cette voyelle en *SAusE* montre que la sélection d'un type de réalisations, tous les deux jugés plus « forts » que les autres, peut être contingente, c'est-à-dire qu'elle peut se produire ou ne pas se produire. En ce sens, il nous semble que la dimension déterministe d'une approche est largement liée à la formulation des principes sur lesquels elle se fonde. Cela apparaît dans Samuels (2006 : 75) qui, pour contourner le problème d'un

fonctionnalisme selon elle trop déterministe, pose le principe suivant : *this imbalance*<sup>70</sup> *may be corrected*. [Nous soulignons]

Cela nous conduit à postuler que, comme dans la nature (en biologie), les plus forts sont généralement ceux qui survivent, mais il arrive que pour d'autres raisons que la simple force héritée de la génétique, certains êtres apparemment moins forts survivent également. En termes linguistiques, cela implique que d'autres facteurs, qui ne sont pas nécessairement internes au système et donc au langage, peuvent faire que des réalisations jugées moins fortes car plus ambiguës subsistent au sein du système et soient sélectionnées. Comme le résumant Vaux et Samuels (2006 : 20) :

“The core of this model is simple and intuitive, and based in evolutionary logic: a system that is easier to learn than a competitor is predicted to become more common than that competitor over evolutionary time. This is essentially a form of survival of the fittest. Crucially, though, just as application of survival of the fittest in the animal kingdom does not require that a less fit creature disappear, so its linguistic analogue does not require that harder-to-learn systems disappear; they are merely predicted to be less common over evolutionary time.”

Cette formulation n'est finalement qu'une reformulation de l'observation faite par Labov (1994 : 116) : “[We] will ultimately accept the finding that there are no directions of vowel shifting that are forbidden to speakers of human language”. Ce à quoi il ajoute : “but we will establish that some directions are taken far more often than others”.

Le modèle défendu par Langstrof n'est pas non plus téléologique au sens strict du terme car il ne postule pas de raison supérieure qui donnerait un sens global aux changements qui se produisent et qui fournirait donc aux changements en chaîne leur mécanicité et leur directionnalité. Ainsi, comme il le dit lui-même (2006 : 262) : “It therefore seems that a mechanistic model that relies on generalising an overall distribution to a range of previously existent allophones allows us to account for the SFV push chain without invoking a *deus ex lingua* who enforces some overall process that makes sense only from a post hoc perspective.”

Le modèle proposé par Langstrof a donc un certain nombre d'avantages, à savoir qu'il permet de rendre compte mécaniquement des chaînes de propulsion et des chaînes de traction et qu'il permet d'envisager le renversement de certains changements identifiés puisque la position des voyelles dans l'espace vocalique est liée à celle des voyelles qui leur sont adjacentes, et donc aux autres voyelles du système. De fait, selon ce modèle, il est possible de postuler que si FLEECE devient une diphtongue en *NZE*, tandis que DRESS devient la voyelle la plus antérieure et la plus haute du système, KIT une voyelle clairement centralisée et TRAP une voyelle antérieure entre mi-ouverte et mi-fermée, TRAP pourrait bouger vers un espace vide adjacent, à savoir la zone antérieure basse de l'espace vocalique, et provoquer une chaîne de

---

<sup>70</sup> En se rapportant à divers changements vocaliques affectant une variété d'une langue.



traction qui pourrait voir *DRESS* redescendre dans l'espace vocalique et *KIT* remonter et potentiellement se ré-antérioriser.

Nos données sont trop peu nombreuses pour suggérer qu'un tel mouvement est engagé en *NZE*, même s'il est vrai que nous avons déterminé que les locuteurs de la génération la plus jeune au sein de notre corpus constituent à certains égards une sorte de distribution intermédiaire entre celle de la génération la plus ancienne et celle de la génération intermédiaire. En outre, il peut toujours sembler spécieux et illusoire de prédire l'évolution d'un système dans la mesure où nous avons établi, même si nous n'avons pas encore approfondi cette question, que des forces extérieures de type sociolinguistique pèsent très probablement sur l'évolution des langues du monde et sur l'évolution de variétés de l'anglais comme le *NZE*.

Il nous faut souligner que le scénario d'inversion du changement que nous mentionnons est celui qui est postulé par Cox (2006, 2012) et Cox et Palethorpe (2008) notamment pour le *SAusE* contemporain, à savoir qu'une chaîne de traction initiée par la descente de *TRAP* dans l'espace vocalique aurait arrêté, pour ainsi dire, la chaîne de propulsion qui avait vu *TRAP* monter initialement, comme en *NZE* contemporain. Même si ce scénario de changement n'est pas encore avéré sur la base de larges bases de données orales, il semble nécessaire de pouvoir modéliser l'inversion d'un changement qui, selon nous, doit être considéré comme une nouvelle direction de changement, un nouveau chemin d'évolution, avant d'être considéré comme une inversion d'un changement antérieur. De fait, à la lumière des éléments que nous avons présentés précédemment, il est fort probable que de micro-inversions du changement se produisent de manière répétée et successive pour permettre le rééquilibrage du système dans son ensemble, le réajustement de la distance entre les différentes voyelles.

De plus, le modèle de Langstrof a pour avantage, par rapport à ce qui a été postulé par Labov par exemple, de ne pas poser comme pré-condition au changement qu'un changement soit déjà en cours. De fait, selon le modèle de Langstrof, l'état de stabilité dont nous avons parlé à plusieurs reprises au chapitre 4 semble être un trompe-l'œil car il apparaît que le système est en perpétuel mouvement, en réajustement constant. Il n'y a donc pas besoin de postuler qu'un changement est déjà en cours pour expliquer que les réalisations des différentes voyelles du système évoluent : c'est un fait que les réalisations d'une même voyelle sont différentes, même dans un contexte identique. Nous pouvons citer Cruttenden (2008 : 43) à ce sujet : "No two realisations of a phoneme are the same. This is true even when the same word is repeated; thus, when the word *cat* is said twice, there are likely to be slight phonetic variations in the two realisations of the phoneme sequence /k + æ + t/. Nevertheless, the phonetic similarities between the utterances will probably be more striking than the differences."

Aussi, l'approche de Langstrof, et plus globalement les approches évolutionnistes, permettent d'expliquer l'instabilité intrinsèque des voyelles au niveau phonétique car celles-ci sont en permanence perçues et produites différemment par les locuteurs individuellement. Ce qui change donc c'est la vitesse, l'ampleur ou la direction de certains changements, pas la variabilité des réalisations phonétiques des différentes voyelles d'un système. Ces éléments

contribuent à expliquer que l'on observe des changements en chaîne dans de très nombreuses variétés de l'anglais dans le monde : nous avons déjà mentionné le *NZE*, le *SAusE*, mais également des variétés américaines de l'anglais, comme le *NCS* ou l'anglais californien, ainsi que des variétés anglaises comme celle parlée dans le sud-est. Au chapitre suivant (voir chapitre 9), nous parlerons de Milton Keynes et d'autres variétés anglaises dans lesquelles des changements vocaliques, souvent en chaîne, sont attestés. Des changements vocaliques sont également observés dans certaines variétés irlandaises de l'anglais, et nous n'aurons pas le loisir dans cette thèse d'aborder tous ces changements. Nous souhaitons simplement insister ici sur le fait que le changement apparaît comme constitutif du système vocalique des variétés de l'anglais dans le monde, et plus généralement inhérent au langage.

### 8.3.1.3 Instabilité phonétique et stabilité phonologique

Cela nous amène à revenir sur le lien qui a été établi, par Cruttenden par exemple, entre l'instabilité des réalisations des voyelles au niveau phonétique et la stabilité des catégories vocaliques au niveau phonologique. On pourrait opposer à une approche comme celle de Langstrof, qui est fondée en *TE*, qu'elle n'assigne pas de structure phonologique interne aux réalisations, aux représentations des voyelles (voir chapitre 7). Comme nous l'avons dit, en *TE* il n'y a pas de dérivation d'une forme de surface à partir d'une forme sous-jacente. En ce sens, l'approche de Langstrof va à l'encontre de nombreux travaux qui démontrent que les locuteurs associent des représentations phonologiques abstraites et structurées aux réalisations phonétiques de différentes voyelles. Nous renvoyons ici à Scharinger (2006) ainsi qu'à Scharinger et Idsardi (2010) notamment qui ont mis en évidence le fait que des locuteurs néo-zélandais et des locuteurs américains associent des représentations phonologiques différentes à des réalisations phonétiques identiques. Ces travaux suggèrent par conséquent que ce sont les représentations phonologiques qui déterminent l'acceptabilité, et finalement la non-ambiguïté, d'un allophone vocalique.

Nous ne sommes pas sûre néanmoins qu'un tel argument remette véritablement en cause la validité de l'approche évolutionniste défendue par Langstrof. De fait, si l'on observe ce qui se passe lorsqu'un locuteur d'une variété d'anglais comme la *RP* voyage en Nouvelle-Zélande et interagit avec des locuteurs du *NZE*, il est fort probable que, lors de ses premières conversations avec des Néo-Zélandais, un locuteur de la *RP* interprète, et confonde pour ainsi dire, une occurrence de *peg* ([pɪg] voire [pɪŋ]) avec une occurrence de *pig*, car dans son système [ɪ] est associé à *KIT*, c'est-à-dire que [ɪ] est la forme de surface dérivée de /ɪ/. Cependant, une fois familiarisé avec l'accent néo-zélandais, il est possible de postuler que ce locuteur, sur la base d'un nuage d'exemplaires de *DRESS*, associe [ɪ] non plus à *KIT* mais à *DRESS*. Cela signifie que les réalisations stockées par ce locuteur mettent à jour les catégories de voyelles pour le *NZE*, ce qui lui permet de comprendre ses interlocuteurs sans malentendus. Cela ne signifie pas que notre locuteur de la *RP* a changé de représentation phonologique en postulant une règle du type /ɛ/ a pour forme de surface [ɪ] ou en réanalysant

/ɛ/, à savoir la forme sous-jacente de la voyelle de DRESS dans son système, sous la forme /ɪ/ parce que les mots de DRESS sont systématiquement réalisés avec [ɪ] en NZE.

Il apparaît donc, à partir de cet exemple simple, qu'il y a bien un lien entre réalisations phonétiques et représentations phonologiques, nous ne le nions pas. Toutefois, dans le cas hypothétique de notre locuteur de la RP en vacances en Nouvelle-Zélande, il semble cohérent de postuler que ce sont les exemplaires des réalisations des voyelles néo-zélandaises stockées durant le voyage qui mettent à jour l'association forme de surface/forme phonologique (réalisation phonétique/catégorie vocalique) plutôt que d'avancer que ce locuteur change de système phonologique et postule de nouvelles formes sous-jacentes pour rendre compte de ce qu'il entend. Ce locuteur continuera de s'exprimer avec un accent RP, ce qui ne l'empêchera pas de comprendre ses interlocuteurs. Cela implique qu'au niveau phonologique les oppositions, les catégories sont stables car dans ces deux variétés, RP et NZE, les voyelles de KIT, DRESS et TRAP permettent d'opposer les mêmes ensembles lexicaux et forment les mêmes paires minimales, tandis qu'au niveau phonétique les réalisations associées à ces voyelles sont extrêmement variables.

Selon l'approche de Langstrof, lorsque les réalisations phonétiques associées à ces voyelles évoluent, les locuteurs mettent à jour les représentations abstraites (phonologiques) qu'ils associent à ces réalisations. On peut donc postuler qu'à mesure que TRAP est montée dans l'espace vocalique, les traits associés à cette voyelle ont évolué au niveau phonologique passant de [-high] [-back] [+front] [+low] à [-high] [-back] [+front] [-low], soit les traits associés à DRESS dans un cadre type SPE (voir chapitre 4). Il est par conséquent possible de défendre que ce sont les réalisations phonétiques qui informent la phonologie plutôt que les formes sous-jacentes qui permettent de dériver les réalisations phonétiques. Une telle approche suggère que les réanalyses sont, pour ainsi dire, constantes dans un modèle comme celui de Langstrof tandis que dans les modèles classiques type SPE ou OT, les réanalyses sont générationnelles et impliquent qu'une forme sous-jacente a atteint un tel degré d'opacité par rapport à la forme de surface que la nouvelle génération réanalyse la forme de surface comme étant la forme sous-jacente.

Cependant, l'exemple du locuteur de la RP en vacances en Nouvelle-Zélande que nous avons utilisé précédemment, et qui peut sembler extrêmement basique, nous pousse à aller dans le sens de Hay *et al.* (2013 : 241), à savoir dans le sens d'un modèle bicéphale de la perception et de la production : "We argue that these results provide evidence in favour of a hybrid model of speech production and perception, one with both abstract phoneme-level representations and acoustically detailed episodic representations." On postulerait par conséquent que les exemplaires qui sont activés en contexte de perception n'influencent pas la production et *vice versa*. Nous rejoignons donc leurs conclusions (2013 : 265) :

"While we believe that the episodic word store is shared between production and perception, there is no compelling reason why more abstract levels of categorization might not exist separately for the different modalities. Indeed, it might make sense that there are different spheres over which a speaker/listener generalizes in order to make abstractions associated with production and perception. Production may be generalized over a more

reduced set, as it's more likely to be influenced by one's own exemplars and habitual motor patterns. Perceptual categories, on the other hand, may need to be more elastic, in order to understand a wide range of speakers.”

Ainsi, le modèle défendu par Langstrof, et plus généralement une approche évolutionniste en *TE*, bien qu'ils n'aillent pas jusqu'aux conclusions formulées par Hay *et al.*, semblent plus à même de rendre compte de l'interaction entre le niveau phonétique et le niveau phonologique dans les situations de changements vocaliques que les modèles formulés dans le cadre de la *DT* (voir chapitre 4) dans la mesure où ceux-ci ne posent pas de formes sous-jacentes mais comparent uniquement des formes de surface (*output/output*). Comme les modèles formulés en *TE*, et plus généralement les modèles évolutionnistes, ils postulent une sorte de primauté de la phonétique sur la phonologie, mais contrairement aux modèles en *TE*, ils ne proposent aucune forme phonologique, aucun niveau de représentation abstraite. Or, il nous semble peu probable que les locuteurs de variétés telles que le *NZE* ne se fondent que sur des représentations phonétiques épisodiques, que sur un stock d'exemplaires perpétuellement mis à jour, pour inférer des choses quant à la réalisation de mots qu'ils n'ont jamais ni produits ni entendus, et *a fortiori* de non-mots, comme dans l'expérience menée par Hay *et al.* (2013). Il nous semble qu'en production les locuteurs ont nécessairement un niveau de représentation abstrait, que l'on peut appeler phonologique, à partir duquel ils peuvent inférer la réalisation de certains mots, et notamment de non-mots.

Au terme de cette section, il nous semble que nous avons mis en avant les points forts et les points faibles d'une approche évolutionniste, biolinguistique du changement, et plus spécifiquement de son application au *SFVS* néo-zélandais. Il nous semble que nous avons également montré la complexité de la correspondance entre le niveau phonétique et le niveau phonologique lorsqu'il s'agit de rendre compte de l'évolution des voyelles d'un système et de la mécanique de changements tels que les changements en chaîne. Il apparaît que certaines modélisations théoriques d'un phénomène comme le *SFVS* néo-zélandais sont très abstraites, voire arbitraires, car elles postulent des traits et des formes sous-jacentes qui ne correspondent pas à ce que nous pouvons observer au niveau phonétique. Pourtant, il est également difficile de penser que les locuteurs apprennent et parlent des langues pour lesquelles ils n'ont aucune représentation abstraite et structurée. Il nous semble difficile de postuler que seules les réalisations phonétiques des voyelles et leur distribution dans l'espace vocalique permettent aux locuteurs de distinguer les contrastes nécessaires à la compréhension de certains mots et encore moins de les produire. Nous en concluons par conséquent que la phonétique informe la phonologie mais qu'en production (et *a fortiori* en tant qu'apprenants) les locuteurs développent des représentations abstraites des mots qu'ils stockent qui permettent des généralisations au niveau lexical et phonologique.

Pour ce qui est de la trajectoire d'évolution des voyelles de *KIT*, *DRESS* et *TRAP* en *NZE* contemporain, il nous semble qu'au terme de la synthèse des différentes modélisations théoriques qui ont été proposées de ce changement (voir chapitre 4 également), la longueur des voyelles, que l'on peut exprimer en termes de poids phonologique ou de complexité de la

structure phonologique (voir chapitre 3), joue un rôle essentiel dans le changement vocalique. De fait, il nous semble que si le mouvement de TRAP vers l'espace phonétique dévolu à DRESS a déclenché un mouvement en chaîne impliquant également le mouvement de KIT dans l'espace vocalique, alors que le mouvement de SQUARE vers l'espace phonétique dévolu à NEAR n'a pas donné lieu à un tel mouvement mais à une fusion, c'est parce qu'il y a bien deux sous-systèmes de voyelles que l'on peut représenter de la façon suivante en *DP* (voir chapitre 4) : des voyelles à la structure simple {V}, et des voyelles à la structure complexe {VV}. Il apparaît qu'une fusion entre les voyelles de TRAP et DRESS, ou entre les voyelles de DRESS et KIT, aurait gravement menacé l'intelligibilité du système vocalique du *NZE* dans la mesure où ces voyelles sont toutes des voyelles à la structure simple : autrement dit, des voyelles brèves.

C'est ce qui explique, selon nous, ce qui a été observé par Maclagan (1998) à partir des données du *Canterbury Corpus* (voir chapitre 5). En effet, dans son étude elle note que les locuteurs les plus jeunes ont des réalisations très hautes de DRESS ([e]), ce qui va dans le sens d'une montée progressive et continue de cette voyelle dans l'espace vocalique, tandis qu'une majorité des locuteurs plus âgés (entre 45 et 60 ans) produisent de nombreuses réalisations diphtonguées de cette voyelle ([ɪə] voire [iə]) et peu de réalisations hautes. Maclagan (1998 : 53) relève également que les données de Batterham (1995) ont révélé le même type de phénomène à Auckland, dans le nord de l'île du Nord, et qu'il ne s'agit donc pas d'une spécificité de Christchurch, mais bien d'un scénario d'évolution de la voyelle de DRESS dans le cadre du changement en chaîne impliquant TRAP, DRESS et KIT. Elle conclut par conséquent :

“These studies demonstrate that, although /e/ has raised noticeably since New Zealand was settled, some speakers used diphthongisation rather than continued raising as their contribution to on-going language change in Mod NZE. Both continued raising of a front vowel and breaking into a diphthong are recognised patterns of sound change. This study cannot explain why one generation of speakers apparently chose to break /e/ into a diphthong whereas their children reverted to the pattern of /e/ raising that was already apparent in NZE. It does however demonstrate that the upward movement of /e/ in NZE has not been totally smooth and straightforward.”

Il nous semble que nous pouvons expliquer pourquoi Maclagan parle de cette diphtongaison de DRESS comme d'un changement qui n'est allé nulle part (*a change that went nowhere*) : en commençant à diphtonguer, DRESS a menacé la structure interne du système vocalique puisqu'elle a commencé à changer de structure, passant d'une structure simple caractéristique des voyelles dites « brèves » à une structure complexe caractéristique des voyelles dites « longues » et des diphtongues. Selon nous, les études de Batterham et Maclagan appuient notre hypothèse selon laquelle la distinction fondamentale entre deux sous-systèmes de voyelles est celle qui est nécessairement préservée dans les scénarios, les trajectoires du changement. Cela expliquerait pourquoi la voyelle de DRESS n'est finalement pas devenue une diphtongue en *NZE* contemporain mais a continué de monter, tandis que la voyelle de FLEECE, qui appartient au sous-système des voyelles à la structure phonologique

complexe, peut elle diphtonguer sans menacer l'intelligibilité globale du système. Nous notons d'ailleurs, à partir des données de notre corpus, que nous n'avons observé aucune réalisation diphtonguée de DRESS alors que nous avons constaté des réalisations diphtonguées de FLEECE. Cela expliquerait également pourquoi DRESS et FLEECE, STRUT et START, et NEAR et SQUARE peuvent fusionner au sein du système sans menacer son intelligibilité. De fait, dans chacune de ces paires, on compte une voyelle à la structure phonologique simple et une voyelle à la structure phonologique complexe. Nous allons y revenir ultérieurement en proposant une description de la structure interne des voyelles du *NZE* dans le cadre de la *DP*.

Nous souhaitons maintenant nous intéresser au phénomène de fusion (*merger*), et en particulier au cas de NEAR et SQUARE en *NZE* contemporain dans la mesure où une fusion phonétique peut mener à une perte d'opposition au niveau phonologique, comme nous l'avons déjà expliqué (voir chapitre 4 notamment). Ces premiers éléments suggèrent à nouveau que la phonétique informe la phonologie au sens où la fusion des réalisations phonétiques de deux voyelles initialement distinctes entraîne une perte d'opposition au niveau phonologique. Et non le contraire. Toutefois, le modèle présenté par Langtrof, que nous avons défendu dans cette section, n'est pas à même de rendre compte des fusions phonétiques dans la mesure où son principe élémentaire est que la distance entre les voyelles doit être maintenue afin d'assurer les distinctions vocaliques nécessaires à l'intercompréhension entre les locuteurs. La question se pose de savoir comment modéliser d'un point de vue théorique ce que l'on a pu observer à partir de nos données et ce qui a été observé dans d'autres travaux sur le *NZE* contemporain, à savoir le mouvement progressif d'une voyelle vers l'espace phonétique d'une autre et finalement la fusion entre ces deux voyelles. En d'autres termes, y a-t-il un modèle du changement linguistique qui puisse rendre compte de ces deux phénomènes, fusion (*merger*) et changement en chaîne ?

### 8.3.2 Le *merger* NEAR/SQUARE

Un autre changement vocalique qu'il nous faut expliquer est la fusion NEAR/SQUARE, c'est-à-dire l'empiètement de SQUARE sur l'espace phonétique de NEAR qui aboutit à une superposition des réalisations des occurrences individuelles de ces deux voyelles dans l'espace vocalique. Toutefois, avant de nous lancer dans les implications théoriques de ce que nous avons pu observer dans notre corpus et de ce que d'autres experts ont pu conclure à partir de leurs données sur le *NZE*, il nous faut revenir sur le cas particulier du *merger* et sur les conclusions qui ont été formulées dans la littérature sur ce sujet.

#### 8.3.2.1 Le cas particulier du *merger*

Il pourrait sembler surprenant de parler de cas « particulier » pour le *merger*, alors même que ce phénomène est commun dans les langues du monde et dans les variétés de l'anglais et que nous avons abordé le scénario du changement en chaîne et avons défendu



l'existence des chaînes de propulsion, qui était niée par de nombreux chercheurs (King 1967, 1969 ; Samuels 2006 notamment). Nous notons cependant que, contrairement aux changements en chaîne qui amènent les chercheurs à formuler des principes et des conclusions certes différentes mais globalement fondées sur le même type d'observations, les *mergers* divisent la communauté des chercheurs en ce sens qu'ils donnent lieu à des observations très différentes.

En premier lieu, certains phénomènes initialement identifiés comme des *mergers*, c'est-à-dire comme la combinaison de la fusion, au niveau phonétique, entre les réalisations de deux voyelles et la perte d'opposition, au niveau phonémique, entre deux voyelles formant au préalable une paire minimale, ont été réanalysés comme étant des *near-mergers*, des quasi-fusions ou des quasi-pertes d'opposition. Le terme est emprunté à Labov *et al.* (1991) et Langstrof en fournit la définition suivante (2006 : 144) : "This refers to either one of two related phenomena: (1) Two vowels merge in perception, but not in production; (2) two vowels overlap nearly completely in vowel space, but the small differences suffice to maintain their etymological independence."

Le premier sous-phénomène a été commenté par Labov *et al.* (1991), à savoir qu'il a observé que chez les locuteurs américains, et en particulier les locuteurs de l'ouest américain, les voyelles de LOT et THOUGHT ont fusionné (*cot/caught merger* ou *low back vowel merger*) et que ces locuteurs, bien qu'incapables de faire une distinction entre les deux en perception, continuent de produire deux voyelles légèrement mais systématiquement différentes. Au contraire, Hay *et al.* (2006) ont mis en évidence le fait qu'en ce qui concerne la fusion NEAR/SQUARE en *NZE*, certains locuteurs sont capables de faire la distinction en perception mais incapables de produire deux voyelles distinctes lorsqu'ils s'expriment. Hay *et al.* notent d'ailleurs que la plupart des locuteurs disent avoir « deviné » en perception pour distinguer les deux voyelles étudiées, ce qui reste surprenant étant donné la précision et la régularité avec lesquelles ils sont parvenus à distinguer correctement ces deux voyelles.

Nous pouvons rapprocher cette remarque de l'attitude que nous avons observée chez de nombreux locuteurs de notre corpus qui, à la lecture de la liste de mots n°1, ont soit marqué une hésitation soit rigolé lorsqu'ils ont prononcé les mots 34. *beard* et 35. *bared* car ceux-ci se sont avérés homophones pour la majorité de nos locuteurs. Cela irait dans le sens d'une incapacité des locuteurs à produire une distinction entre les mots de l'ensemble lexical NEAR et ceux de l'ensemble lexical SQUARE, alors même qu'ils seraient conscients qu'une opposition existe entre ces deux voyelles.

Si l'on en revient aux diverses observations qui ont été faites à partir de corpus de langue orale sur différentes variétés de l'anglais, et si l'on se fonde sur la théorie que nous avons énoncée dans la section précédente à savoir que les exemplaires stockés, contenant des informations phonétiques et contextuelles fines, sont liés à des représentations plus abstraites et permettent des généralisations au niveau phonologique, alors les locuteurs qui fusionnent complètement la perception et la production de deux voyelles telles que NEAR et SQUARE devraient avoir une seule et même catégorie vocalique au niveau phonologique, tandis que les locuteurs qui distinguent ces deux voyelles en perception et en production devraient en avoir deux. Qu'en est-il des locuteurs qui font une distinction en perception mais pas en production

et des locuteurs qui produisent deux voyelles distinctes mais qui n'entendent pas la différence en perception ? Combien de catégories vocaliques abstraites ont-ils qui correspondent aux réalisations de NEAR et SQUARE ? On voit émerger ici la difficulté, et le cas particulier du *merger*, au niveau de la relation entre production et perception, et au niveau de la relation entre le niveau phonétique et le niveau de la représentation phonologique.

Notons néanmoins que les éléments que nous avons développés ici fournissent des indices essentiels en ce qui concerne la relation entre la fusion des réalisations au niveau phonétique et la perte d'opposition au niveau phonologique, ainsi qu'entre la perception et la production, mais ne fournissent pas d'éléments de réponse en ce qui concerne les mécanismes qui mènent à la fusion des réalisations phonétiques de voyelles différentes plutôt qu'à un mouvement en chaîne. Il nous faut donc développer ces éléments dans la prochaine section consacrée à la modélisation théorique d'un *merger* comme la fusion NEAR/SQUARE en NZE.

### 8.3.2.2 Modéliser un *merger* comme la fusion NEAR/SQUARE

Le modèle fondé en *TE* présenté précédemment (Langstrof 2006) pour rendre compte du *SFVS* néo-zélandais, et plus généralement des changements en chaîne, ne semble pas à même de rendre compte des fusions phonétiques dans la mesure où il repose sur le principe fondamental de distinction des réalisations des voyelles. De fait, un modèle comme celui de Langstrof ne peut pas à la fois postuler qu'une réalisation est la plus forte car elle est la plus distincte des voyelles adjacentes et postuler qu'un *merger* est autorisé dans le système pour des raisons similaires, à savoir l'équilibre du système et la préservation des marges de sécurité entre les voyelles.

Pierrehumbert (2006) a pourtant proposé un modèle fondé en *TE* qui permet de rendre compte des *mergers*. Wedel (2004 : 141) résume ainsi cette proposition :

“Pierrehumbert showed that, given this architecture, if two categories drift close enough such that they begin to compete for percepts along their mutual boundary, the category with greater overall exemplar activation tends to eventually absorb the less active category. This occurs through positive feedback between current activation and the ability to compete for percepts. All else being equal, an ambiguous percept is more likely to be mapped to a more active category than a less active category, which only results in the active category becoming yet more active with respect to the less active category. This snowballing feedback results in more and more percepts being mapped to the more active category, until the activation of the other category eventually falls low enough that it effectively no longer exists and is absorbed into the more frequent category.”

En NZE contemporain, cela impliquerait que NEAR est une catégorie qui active plus d'exemplaires que SQUARE et qu'en se rapprochant phonétiquement de NEAR, SQUARE s'est fait absorbée et a disparu en tant que catégorie indépendante. En d'autres termes, en se

rapprochant de NEAR, les réalisations de SQUARE ont progressivement mis à jour la catégorie NEAR car de plus en plus de réalisations de SQUARE ont été identifiées et stockées comme des réalisations de NEAR. Cette hypothèse est en réalité une reformulation du principe de charge fonctionnelle (*functional load*) que nous avons présenté au chapitre 4. Celui-ci est synthétisé de la façon suivante par Wedel *et al.* (2013 : 398) :

“Nearly a century ago, Gillieron (1918) first proposed that the probability of phoneme loss should be inversely related to the amount of ‘work’ that the phoneme does in distinguishing words in communication. Termed the functional load hypothesis by Jakobson (1931), Mathesius (1931), and Trubetzkoy (1939), and developed further by Martinet (1952) and Hockett (1967), the idea that change in a system of phonemes is related to their role in information transmission has held great intuitive appeal for language-change researchers over the last century.”

La proposition de Pierrehumbert implique que SQUARE aurait une charge fonctionnelle plus faible que NEAR et qu’il activerait par conséquent moins d’exemplaires. De plus, cette proposition établit que ces deux voyelles ont globalement très peu de charge fonctionnelle, c’est-à-dire qu’elles permettent de distinguer peu de paires minimales. Comme le soulignent en effet Wedel *et al.* (2013), la notion de charge fonctionnelle a été interprétée comme étant liée au nombre de paires minimales lexicales pouvant être distinguées par une seule et même voyelle (dans le cas de NEAR et SQUARE, on considérerait que *beer* et *bear* forment une paire minimale lexicale tout comme *tier* et *tear*, car elles ne sont distinguées que par la voyelle). La notion de charge fonctionnelle a également été interprétée comme étant liée à la fréquence d’apparition de la voyelle dans les mots du lexique (Martinet 1952 ; Hockett 1957). Si l’on s’en tient aux données présentées par Cruttenden (2008 : 156) à partir des travaux de Fry (1947) sur la fréquence d’apparition des voyelles de la *RP* dans des sources écrites, l’hypothèse de la charge fonctionnelle est extrêmement séduisante dans la mesure où la voyelle de SQUARE apparaît dans 0,34 % des occurrences et la voyelle de NEAR dans 0,21 % des occurrences. Ces données ne vont pas dans le sens d’une plus grande charge fonctionnelle de NEAR par rapport à SQUARE mais vont clairement dans le sens d’une charge fonctionnelle faible pour ces deux voyelles (comparées au schwa qui apparaît dans 10,74 % des occurrences notamment).

Wedel *et al.* (2013) ayant mis en évidence à partir de données issues de plusieurs variétés de langues, et notamment de variétés de l’anglais (*RP* et *GA*), que les voyelles qui ont la charge fonctionnelle la plus forte ont nettement moins tendance à fusionner que les voyelles qui ont une faible charge fonctionnelle, il est possible de postuler que la faible charge fonctionnelle de NEAR et SQUARE en *NZE* explique que ces deux voyelles aient fusionné ou quasi-fusionné. Cette hypothèse devrait bien sûr être mise à l’épreuve et ce test va au-delà des ambitions que nous nous sommes fixées dans cette thèse, mais nous ne voyons pas pourquoi le cas néo-zélandais contreviendrait au principe établi par Wedel *et al.* (2013 : 410) à savoir : “merger is less likely between phonemes which contribute more to distinguishing words.”

En outre, les résultats de Warren *et al.* (2003) et Hay *et al.* (2006) mettent en évidence le fait que des réalisations de type [iə] sont associées à des mots des ensembles lexicaux de NEAR et SQUARE, tandis que des réalisations de type [eə] ne sont associées qu'à des mots de l'ensemble lexical SQUARE. Aussi, au-delà de confirmer ce qui a été observé par de nombreux travaux à savoir que la fusion se produit en faveur, dans la direction de NEAR, ces résultats indiquent qu'une même distribution phonétique peut correspondre à deux catégories de voyelles et que des locuteurs qui fusionnent en production leurs réalisations de NEAR et SQUARE sont tout de même capables de reconnaître des réalisations de SQUARE de type [eə]. Cela implique que la relation entre la distribution des réalisations phonétiques et la représentation abstraite au niveau phonologique est complexe. De fait, des locuteurs qui ne produisent pas de distinction entre NEAR et SQUARE lorsqu'ils parlent mais perçoivent la distinction chez leurs interlocuteurs peuvent associer deux catégories de voyelles à une même distribution phonétique, tandis que d'autres locuteurs qui ne perçoivent pas la distinction entre ces deux voyelles chez leurs interlocuteurs mais produisent des réalisations distinctes pour NEAR et SQUARE auront deux distributions distinctes associées à une seule et même catégorie de voyelle.

Les résultats de Hay *et al.* (2006) posent une question essentielle : y a-t-il jamais véritablement fusion (*merger*) entre deux voyelles au niveau des réalisations phonétiques et au niveau de la représentation phonologique ? Ou n'y a-t-il que des *near-mergers*, des quasi-fusions comme celles dont nous venons de parler, à savoir des représentations uniques au niveau phonologique qui sont associées à deux distributions distinctes au niveau phonétique ou une seule et même distribution phonétique qui est associée au niveau phonologique à deux catégories de voyelles distinctes ? Les conclusions de leur étude suggèrent qu'il n'y a que des *near-mergers*, car même les locuteurs qui associent une seule et même représentation au niveau phonologique à deux distributions phonétiques distinctes ont stocké en mémoire deux nuages d'exemplaires qui correspondent aux deux ensembles lexicaux NEAR et SQUARE. C'est ce qui explique, selon Hay *et al.*, que ces locuteurs aient l'impression de deviner lorsqu'en perception on leur demande de distinguer les mots de NEAR et les mots de SQUARE, mais qu'ils ne se trompent que très rarement.

Cela pourrait expliquer ce que nous observons, à petite échelle certes, à partir des données de notre corpus. Nous avons noté que les locuteurs les plus âgés ont les réalisations les plus distinctes de NEAR et SQUARE tandis que les locuteurs plus jeunes ont les réalisations les plus proches de NEAR et SQUARE. Nous avons néanmoins noté que, dans leur ensemble, nos locuteurs font une distinction en production entre NEAR et SQUARE. Il est possible que le maintien de cette distinction soit lié au type de tâche et au type d'interlocuteur auquel ils ont affaire. En effet, comme nous l'avons stipulé au début de ce chapitre, nos données ont été extraites des tâches de lecture effectuées avec nos locuteurs, soit les listes de mots, le texte et les phrases courtes. Il est tout à fait possible de postuler, dans la perspective des éléments qui ont été avancés dans la littérature la plus récente sur la fusion NEAR/SQUARE, que nos locuteurs sont plus attentifs à ce qu'ils produisent dans ces contextes de lecture formels et qu'en outre, en présence d'une enquêtrice étrangère, ils aient eu tendance à réaliser un contraste entre NEAR et SQUARE qu'ils ne font pas nécessairement dans d'autres contextes.

Notre protocole ne comportant pas de tâches de perception, nous ne pouvons statuer sur le fait que nos locuteurs ont deux représentations distinctes associées à NEAR et à SQUARE au niveau phonologique. Il nous semble que les locuteurs les plus âgés de notre corpus ont sans doute deux représentations distinctes associées à deux distributions phonétiques distinctes. Pour les locuteurs plus jeunes, il est possible de postuler que ceux-ci ont toujours deux représentations distinctes de NEAR et SQUARE, mais que celles-ci sont associées à une même distribution phonétique. Cela expliquerait que dans une conversation informelle comme celle entre EC1, qui a deux réalisations très distinctes de NEAR et SQUARE, et ES1 qui a deux réalisations extrêmement proches de NEAR et SQUARE, il n'y ait pas d'incompréhension mutuelle. Chacune de ces locutrices activerait, lors de la conversation, les exemplaires qui correspondent à l'âge de son interlocutrice. ES1 activerait des exemplaires plus conservateurs de SQUARE ([eə]) tandis qu'EC1 activerait des exemplaires plus modernes de cette voyelle ([iə] voire [iə]). Aussi, la représentation abstraite des catégories NEAR et SQUARE et la distribution dans l'espace vocalique de ces deux voyelles seraient associées à un grand nombre d'informations phonétiques, contextuelles et sociales. Et il est donc possible de postuler que, pour EC1 comme pour ES1, les exemplaires de SQUARE sont liés à une distribution et à une représentation spécifiques en production, mais à une représentation et à une distribution différentes, pour ainsi dire fantômes, en perception qui permettent de comprendre des réalisations de SQUARE qui ne correspondent pas à celles qu'elles produisent.

Notre interprétation de la fusion NEAR/SQUARE en *NZE* est donc la suivante : avec la montée de DRESS dans l'espace vocalique, les réalisations de SQUARE ont commencé à acquérir un premier élément de plus en plus haut dans l'espace vocalique ce qui a rapproché les réalisations de cette voyelle de celles de NEAR. L'espace vocalique étant surchargé dans la zone antérieure haute, étant donné que dans cette espace coexistent DRESS, FLEECE, potentiellement encore KIT, qui est en voie de centralisation, NEAR et SQUARE, et les voyelles de NEAR et SQUARE ayant une charge fonctionnelle faible comparées à DRESS, KIT et FLEECE, les principes de rééquilibrage du système font que les voyelles de NEAR et SQUARE fusionnent dans l'espace vocalique. Il ne semble pas tellement y avoir d'autre option possible pour SQUARE que de fusionner avec NEAR puisque, comme nous l'avons expliqué en conclusion de la section précédente, il nous semble que la fusion n'est possible que si elle ne menace pas gravement l'intelligibilité globale du système. En fusionnant avec DRESS, la diphtongue de SQUARE aurait gravement menacé l'équilibre du système puisqu'elle aurait changé de structure interne, passant d'une voyelle complexe à une voyelle simple. Et en fusionnant avec DRESS ou FLEECE, SQUARE aurait gravement menacé l'intelligibilité globale du système étant donné la charge fonctionnelle associée à ces deux voyelles respectivement.

Au niveau phonologique cependant, les choses ne semblent pas être identiques et il apparaît que même si les réalisations de NEAR et SQUARE ont fusionné au niveau phonétique, une distinction entre deux catégories de voyelles, autrement dit en *TE* entre deux catégories d'exemplaires distincts, subsiste. Au niveau phonétique, le contraste peut être perdu ou pratiquement perdu mais au niveau abstrait de la représentation phonologique, l'opposition peut subsister et être réactivée en production ou en perception selon les contextes, les situations d'interaction. Cela expliquerait ce que nous pouvons observer, même si cela



soulève de nombreuses questions pour notre recherche future, à partir des données de notre corpus et ce que d'autres chercheurs ont pu observer à partir de leurs propres données. Le modèle exposé par Langstrof précédemment dans le cadre de la *TE* ne semble donc pas incompatible avec une modélisation des fusions (*mergers*) si l'on postule que certaines forces, comme la charge fonctionnelle, peuvent contrecarrer le principe élémentaire de préservation des contrastes.

Revenons-en justement à la proposition que fait Langstrof (2006 : 139-197) pour rendre compte de ces fusions. Sur la base des résultats obtenus à partir des données de l'*Intermediate Archive* du projet *ONZE*, Langstrof observe que le rapprochement de NEAR et SQUARE se produit selon le scénario d'une fusion par approximation (*merger by approximation*), et ce même s'il note que la distribution des réalisations de NEAR et SQUARE chez les locuteurs étudiés comporte également des caractéristiques du scénario de fusion par expansion (*merger by expansion*, voir chapitre 4). Il observe également que les données de son corpus révèlent une montée concomitante de la voyelle de DRESS et du premier élément de SQUARE, ce qui irait dans le sens d'une correspondance entre ces deux voyelles. En effet, la voyelle de SQUARE a des origines historiques communes avec la voyelle de DRESS qui remontent à l'après-*GVS* dans la mesure où Langstrof (2006 : 148-149) note qu'à cette période les transcriptions ont posé /*ɛ*/ pour DRESS comme pour le premier élément de SQUARE /*ɛə*/.

Nous soulignons qui plus est qu'il y a, pour ainsi dire, une longue histoire, un long mouvement de pertes d'opposition devant les voyelles de NEAR et SQUARE dans les variétés de l'anglais, comme nous avons pu l'expliquer brièvement au chapitre 3, et que ces voyelles ont respectivement émergé de la neutralisation historique /*ɪ*/ vs. /*i*/, et /*ɛ*/ vs. /*e*/ devant /*r*/.

Or, pour répondre à la question de savoir pourquoi NEAR et SQUARE ont fusionné à la fois phonétiquement et très probablement phonémiquement en conséquence, alors que TRAP, DRESS et KIT ont suivi un changement en chaîne et plus spécifiquement une chaîne de propulsion, Langstrof (2006 : 183) postule que cela est lié au fait que les monophthongues brèves de TRAP, DRESS et KIT et les diphtongues de NEAR et SQUARE n'appartiennent pas aux mêmes sous-catégories de voyelles, en d'autres termes les premières sont brèves, lâches, légères tandis que les dernières sont longues, tendues, lourdes :

“More specifically, we will argue that if the NEAR nucleus can be likened to an element from the monophthongal subsystem at all, it would be the FLEECE vowel. Therefore, the asymmetry between the SFV chain shift and the FCD [Front Centring Diphthongs] merger is not too puzzling a phenomenon, since we are not dealing with elements of the same subtype. It seems comment on why the question ‘Why did NEAR and SQUARE merge, whereas KIT and DRESS did not?’ should occur in the first place. After all, if we look at the history of English, we are dealing with vowels that originate in different subsystems. Whereas KIT as well as the majority of DRESS words stem from short vowels, the nuclei of both NEAR and SQUARE are reflexes of ME [Middle English] long vowels (/e:/, /ɛ:/, /aɪ/ and /a:/). Assuming that the general principles of vowel shifting outlined by Labov are generally correct,



we would not expect vowels from different subsystems to behave in similar ways.”

L’argument d’une distinction entre deux sous-systèmes, deux sous-catégories de voyelles, est celui que nous défendons justement ici. Ce qui nous surprend, c’est de voir Langstrof postuler une distinction entre deux types de voyelles, et donc deux voies du changement distinctes pour chacun de ces types de voyelles, comme l’a fait Labov (1994) avec ses principes du changement et la notion de *tracks*, alors même que, comme nous l’avons vu précédemment, le modèle qu’il défend prévoit que tous les chemins du changement sont possibles pour toutes les voyelles et que la notion de *tracks* est redondante dans la mesure où la distribution des voyelles dans l’espace vocalique est une fonction de la distance entre ces voyelles. En outre, les conclusions de Langstrof rendent mystérieuse la relation chronologique entre la montée de DRESS et la montée du premier élément de SQUARE dans l’espace vocalique s’il n’y a en effet aucun lien entre ces deux voyelles et si celles-ci évoluent dans deux sphères distinctes de l’espace vocalique.

Au terme de cette exploration du phénomène de fusion de deux voyelles dans l’espace vocalique, il nous semble qu’il faut considérer que la distinction essentielle au fonctionnement du système vocalique est celle qui oppose deux classes de voyelles : les voyelles dites « brèves » dont la structure phonologique est simple, et les voyelles dites « longues » et les diphtongues dont la structure phonologique est complexe. Il semble qu’il nous faille considérer également que ces deux classes de voyelles coexistent dans l’espace vocalique et que donc, un changement affectant une de ces classes de voyelles peut avoir des répercussions sur la distribution des voyelles de la seconde classe dans l’espace vocalique. C’est ce qui expliquerait la montée concomitante de la voyelle de DRESS et du premier élément de la diphtongue de SQUARE.

Qui plus est, il apparaît en effet que toutes les voies du changement sont envisageables pour les voyelles mais que certaines voies sont empruntées plus fréquemment que d’autres dans la mesure où elles ne menacent pas l’intelligibilité, l’équilibre du système : c’est ce qui explique que la diphtongaison de DRESS ait pu être envisagée comme solution pour distinguer TRAP, DRESS et KIT, mais que la montée de DRESS se soit finalement avérée la solution la plus optimale afin de conserver les distinctions essentielles au sein du système, à savoir des réalisations distinctes pour les voyelles de TRAP, DRESS et KIT, et la préservation de deux classes distinctes de voyelles, les voyelles brèves d’un côté et les voyelles longues et les diphtongues de l’autre. C’est ce qui explique que NEAR et SQUARE, appartenant toutes deux à la classe des diphtongues, aient pu fusionner dans l’espace vocalique, et que DRESS et FLEECE, et STRUT et START aient pu acquérir des qualités extrêmement similaires sans que cela menace l’intelligibilité du système. Ces paires continuent d’être distinguées par leur durée phonétique, *et ceteris paribus* la première étant brève, la seconde étant longue.

Nous souhaitons maintenant fournir une définition phonologique des voyelles du *NZE* contemporain sur la base des primitives unaires utilisées dans le cadre de la Phonologie de Dépendance (*DP*) que nous avons présenté au chapitre 7, ainsi qu’une modélisation de surface

des changements qui nous intéressent, à savoir la chaîne de propulsion TRAP/DRESS/KIT, et les fusions (ou quasi-fusions) NEAR/SQUARE, STRUT/START et DRESS/FLEECE.

### 8.3.3 Définition phonético-phonologique des voyelles du *NZE* contemporain

Même si, dans les sections précédentes, nous avons souligné les apports, et donc les points forts, d'une modélisation des changements vocaliques dans le cadre d'une théorie évolutionniste du langage, il nous semble que nous pouvons rendre compte de façon satisfaisante de la structure interne des voyelles du *NZE* contemporain, ainsi que des mécanismes qui expliquent l'évolution du système vocalique néo-zélandais, dans le cadre de la Phonologie de Dépendance. Comme nous l'avons spécifié au chapitre 7 de cette thèse (voir 7.3.1.5), la *DP* utilise les éléments |I|, |A|, |U| et |@|, dont les corrélats acoustiques sont respectivement aigu (palatalité), compact (aperture maximale), grave (arrondissement/vélarité) et réduction d'énergie (centralité), pour définir phonético-phonologiquement les segments.

Dans ce cadre, les traits distinctifs sont hiérarchisés, et les relations de dépendance sont indiquées par un point-virgule <;>, à gauche duquel se trouve l'élément nommé « tête », par une virgule <,>, qui indique la coprésence de deux éléments sans relation de dépendance, et par les deux points <:>, qui indiquent que deux éléments se gouvernent mutuellement. <V> et <V + V> indiquent le poids catégoriel de l'expression, une voyelle brève étant liée à un noyau léger <V> et une voyelle longue ou une diphtongue à un noyau lourd <V + V>. Enfin, le signe <+> indique un ordre linéaire entre deux expressions qui composent une voyelle longue ou une diphtongue. Le signe <+> n'est pas nécessaire en droit mais a été adopté ici pour clarifier certaines représentations : V + V ci-après est donc strictement équivalent à VV, que nous avons utilisé par ailleurs (voir chapitre 3 notamment). Nous rappelons également qu'en *DP*, la virgule <,> et les deux points <:> ont une valeur symétrique au sein des représentations : {A , I} est strictement équivalent à {I , A}, de la même façon que {A : I} est strictement équivalent à {I : A}.

En résumé, dans nos représentations, une réalisation monophthonguée brève ou longue est formalisée par une seule mélodie qui est associée à une ou deux positions V, tandis qu'une réalisation diphtonguée est formalisée par des mélodies différentes pour chaque position V, comme cela est exemplifié ci-dessous :

$$\begin{array}{ccc}
 /i:/ = \{V\} \{V\} & /aɪ/ = \{V\} \{V\} & /ɪ/ = \{V\} \\
 \quad \backslash / & \quad | \quad | & \quad | \\
 \quad \{I\} & \quad \{A\} \{I\} & \quad \{I\}
 \end{array}$$

Nous proposons ci-après une représentation de la structure interne des voyelles du *NZE* contemporain sur la base de ces éléments, en commençant par les voyelles dites « brèves », puis pour les voyelles dites « longues », et enfin pour les diphtongues. À cette

représentation de la structure interne (phonologique) est associée, par le symbole logique de l'implication  $\supset$ , une représentation phonétique de la réalisation en surface. Autrement dit, pour chaque voyelle du *NZE*, nous proposons une ligne présentant une forme sous-jacente, abstraite, et une forme de surface. Nous rappelons que la relation entre la forme sous-jacente et la forme de surface n'est pas une relation transformationnelle mais une relation d'étoffement : le passage de la forme sous-jacente à la forme de surface n'est en aucun cas un processus destructif mais bien un processus d'étoffement dans le cadre de la *DP*. Nous signalons également que, pour certaines voyelles, nous proposons plusieurs représentations sous-jacentes et/ou plusieurs représentations de surface, dans la mesure où plusieurs réalisations sont attestées en *NZE* contemporain.

En outre, il pourrait sembler paradoxal que nous utilisions les symboles phonémiques que nous avons nous-même critiqués précédemment dans cette thèse (voir chapitre 4). Néanmoins, pour une question de clarté par rapport à la littérature sur le *NZE* contemporain, nous utilisons ces symboles qui ne sont en effet pas toujours adéquats. L'idée que nous défendons ici est que les symboles phonémiques importent peu finalement : ce qui importe c'est la représentation phonologique et les traits qui sont associés à chaque voyelle et qui permettent de définir le système vocalique néo-zélandais. Nous insistons également sur le fait que nous abandonnons une vision typiquement « trapézoïdale », type API, de l'espace vocalique, que nous avons souvent adoptée, à l'image de très nombreux auteurs, dans les chapitres précédents pour décrire les mouvements des voyelles.

#### - Voyelles brèves

/ə/ V {I, @} KIT	$\supset$	{I : @} [ə] ou alternativement {@} [ə]
/e/ V {I} DRESS	$\supset$	{I ; A} [e] ou alternativement {I ; @} [ɪ]
/ɛ/ V {A, I} TRAP	$\supset$	{A ; I} [ɛ]
/ɒ/ V {A, U} LOT	$\supset$	{A ; U} [ɒ]
/ʊ/ V {U} FOOT	$\supset$	{{U ; @} ; @} [ʊ] ou alternativement {I : U} [ɪ]
/ɐ/ V {A} STRUT	$\supset$	{A ; @} [ɐ]
/ə/ V { } <i>letter/comma</i>	$\supset$	{@} [ə]

#### - Voyelles longues

/i:/ V + V {I} FLEECE	$\supset$	{I} [i] ou alternativement {I ; @} + {I} [ii]
/ɛ:/ V + V {A} START/BATH/PALM	$\supset$	{A ; @} [ɛ:]
/o:/ V + V {U, A} THOUGHT/NORTH/FORCE	$\supset$	{U ; A} [o:]
/u:/ V + V {U} GOOSE	$\supset$	{U ; I} [u:] ou alternativement {@} + {U ; I} [əu]
/ɜ:/ V + V {@} NURSE	$\supset$	{@ ; U} [ɜ:]

- Diphtongues

/æe/ V + V {A} + {I} FACE  $\supset$  {A ; @} + {I ; @} [ɛɪ] ou alternativement {A ; @} + {I ; A} [ɛe]

/aɪ/ V + V {A} + {I} PRICE  $\supset$  {A ; U} + {I ; A} [ɛe]

/æu/ V + V {A} + {U} MOUTH  $\supset$  {A ; I} + {U ; I} [ɛu]

/oe/ V + V {A , U} + {I} CHOICE  $\supset$  {U ; A} + {I ; A} [oe]

/iə/ V + V {I} + { } NEAR  $\supset$  {I} + {@} [iə]

/eə/ V + V {I . A} + { } SQUARE ou alternativement /iə/ V + V {I} + { }  $\supset$  {I ; A} + {@} [eə] ou alternativement {I} + {@} [iə]

/uə/ V + V {U} + { } CURE ou alternativement /o:/ V + V {U , A} CURE lowering  $\supset$  {U ; I} + {@} [uə] ou alternativement {U ; A} [o:]

À partir des représentations des structures internes des voyelles du *NZE*, il apparaît clairement que DRESS et FLEECE ont le même élément tête, à savoir |I|, mais que DRESS a une structure simple correspondant à une position {V}, tandis que FLEECE a une structure complexe correspondant à deux positions {VV}. De la même façon, il apparaît que STRUT et START ont la même forme sous-jacente, à savoir |A|, mais que là aussi, STRUT a une structure simple correspondant à une position {V} tandis que START a une structure complexe associée à deux positions {VV}. Ces voyelles forment donc, au sein du système néo-zélandais, deux paires voyelle brève/voyelle longue, ce qui implique qu'un réajustement a eu lieu dans cette variété, par rapport à ce qui se passe en *RP* par exemple, et dans de nombreuses variétés de l'anglais, dans lesquelles c'est la voyelle de KIT qui est associée à FLEECE dans une paire voyelle brève/voyelle longue, de la même façon que c'est la voyelle de TRAP qui est associée à la voyelle de START dans une paire voyelle brève/voyelle longue. Or, il apparaît qu'en *NZE*, TRAP s'est, pour ainsi dire, désolidarisée de START : ces voyelles ne sont plus partenaires au sein du système et c'est STRUT qui est associée à START dans une paire voyelle brève/voyelle longue. De la même façon, la voyelle de KIT s'est désolidarisée de FLEECE au sein du système néo-zélandais si bien que ce sont les voyelles de DRESS et FLEECE qui forment une paire voyelle brève/voyelle longue.

Pour ce qui est de NEAR et SQUARE, on note que si ces deux diphtongues forment une paire minimale, et qu'elles ont un premier élément distinct, à savoir antérieur fermé pour NEAR, et antérieur mi-fermé pour SQUARE, les structures internes de ces voyelles sont distinctes, à savoir {I} pour la première et {I , A} pour la seconde. En revanche, si ces deux diphtongues ne forment plus de paire minimale au sein du système, alors leur structure interne est identique, à savoir {I} + V { }.

Ces représentations de la structure interne des voyelles du *NZE* contemporain permettent de définir phonologiquement le système vocalique de ce que l'on appellerait le *General NZE*. En revanche, elles ne peuvent, en tant que telles, rendre compte de la redistribution, du réajustement des voyelles néo-zélandaises dans l'espace vocalique au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Aussi, nous proposons d'expliquer, toujours dans le cadre de la *DP*, ce qui

s'est passé en surface et au niveau sous-jacent dans les cas de la chaîne de propulsion KIT/DRESS/TRAP et des fusions (ou quasi-fusions) NEAR/SQUARE, STRUT/START et DRESS/FLEECE. Nous considérons en effet que de nombreux changements internes aux variétés de l'anglais, et en l'occurrence au *NZE*, ne sont abordables que grâce à une interprétation phonético-phonologique des processus de déséquilibre et de rééquilibre du système vocalique.

Nous postulons que le changement ayant affecté les voyelles néo-zélandaises est initié par la voyelle de l'ensemble lexical TRAP, comme cela est avéré dans la littérature sur le *NZE* et comme nous l'avons montré à partir des données de notre corpus PAC également. Au moment de la colonisation de la Nouvelle-Zélande, différents systèmes de l'anglais sont entrés en contact sur ce territoire, comme nous l'avons expliqué (voir chapitres 2 et 4 notamment), et donc différentes représentations sous-jacentes et diverses formes de surface pour cette voyelle. Nous postulons que deux systèmes concurrents sont arrivés en Nouvelle-Zélande : pour certains des nouveaux-arrivants en Nouvelle-Zélande, et notamment les locuteurs anglais (d'Angleterre), la voyelle de TRAP avait déjà une forme sous-jacente de type /æ/ V {A ; I} associée à une forme de surface identique, soit {A ; I} [æ]. Autrement dit, pour ces locuteurs, la voyelle de TRAP s'était déjà au moins partiellement désolidarisée de la voyelle de START dont la représentation sous-jacente est {A}. Pour d'autres locuteurs au contraire, et notamment les locuteurs écossais s'étant installés dans l'extrême sud de l'île du Sud, il est possible de postuler que la voyelle de TRAP avait une forme sous-jacente de type {A} associée à une forme de surface de type {A}, soit proche de la voyelle cardinale [a] ou plus postérieure. Pour ces locuteurs, les voyelles de TRAP et START étaient toujours partenaires au sein du système.

Nous avançons qu'étant donné la situation coloniale particulière de contact intense entre les nouveaux-arrivants (voir chapitres 2, 4 et 9), et la variabilité de la réalisation de la voyelle de TRAP en surface, les locuteurs du second système se sont retrouvés pris, pour ainsi dire, dans la désolidarisation de TRAP et START, si bien que la forme sous-jacente de la voyelle de TRAP a été réanalysée comme contenant l'élément |I|. À partir de là, et comme nous venons de le voir dans ce chapitre, ce changement dans la structure interne de la voyelle de TRAP alimente des réalisations en surface dans lesquelles l'élément |I| acquiert une position de plus en plus prépondérante. En d'autres termes, nous postulons que, contrairement aux premiers locuteurs débarqués en Nouvelle-Zélande qui avaient une forme de surface de type {A ; I} pour cette voyelle, les locuteurs de la génération suivante (apprenants) acquièrent une forme de surface de type {A : I} : une forme plus « haute », que l'on pourrait représenter [ɛ] dans le cadre API.

Si l'on résume, à l'issue de cette première étape de désolidarisation des voyelles de TRAP et START au sein du système, et de « montée » de TRAP dans l'espace vocalique, qui impliquent que cette voyelle change de structure allophonique, passant de {A ; I} à {A : I}, la voyelle de TRAP vient faire pression sur la voyelle de DRESS. Nous pouvons postuler, dans la lignée des éléments que nous avons développés précédemment, que les changements en ce qui concerne la forme de surface et surtout la structure interne de TRAP avaient déjà opéré des modifications sur la qualité phonétique et la structure interne de DRESS. Nous renvoyons au scénario d'équidistance que nous avons présenté dans ce chapitre : avec la « montée » de

TRAP, DRESS avait déjà été réanalysée par la première génération de locuteurs nés en Nouvelle-Zélande comme ayant non plus une structure {I, A} mais une structure {I; A}. En acquérant une structure {A : I}, la voyelle de TRAP devient trop proche de la voyelle de DRESS au sein du système : la distinction n'est plus suffisante si bien que l'intelligibilité du système est menacée. En conséquence, la voyelle de DRESS perd l'élément |A|. Sa structure sous-jacente devient donc {I}, à laquelle est associée une forme de surface de type {I; @} [I]. Autrement dit, la voyelle de DRESS « monte » également dans l'espace vocalique si bien que la distinction entre TRAP et DRESS est rétablie.

Cependant, le changement structurel et l'évolution phonétique de la voyelle de DRESS induisent la troisième étape du changement en chaîne que nous avons décrit dans cette thèse (voir chapitre 4 notamment) car elle se rapproche alors dangereusement de KIT, dont la structure sous-jacente est {I} ou {I; @}. En effet, de la même façon que nous avons postulé précédemment que deux systèmes concurrents sont arrivés en Nouvelle-Zélande pour ce qui est de la voyelle de TRAP, nous pouvons avancer que deux systèmes concurrents ont coexisté en Nouvelle-Zélande, au moment de la période intermédiaire (voir Langstrof 2006, chapitre 4) en ce qui concerne la voyelle de KIT. Pour certains locuteurs, cette voyelle était encore partenaire de la voyelle de FLEECE au sein du système, c'est-à-dire que sa structure interne était {I}. Pour ces locuteurs, il y avait donc alternance entre la voyelle longue et la voyelle brève comme dans la forme pleine et la forme réduite du pronom *he*, ou dans les mots *bead* et *bid* par exemple. Pour d'autres locuteurs en revanche, la voyelle de KIT s'était déjà au moins partiellement désolidarisée de FLEECE au sein du système, si bien que sa structure interne comprenait déjà l'élément |@|, soit {I; @}. Nous postulons que c'est ce dernier système qui a gagné pendant la période intermédiaire, comme le révèlent les données de Langstrof notamment.

Par conséquent, sous la pression de plus en plus forte de DRESS, KIT opère un mouvement d'abaissement dans l'espace vocalique et de centralisation : elle acquiert des réalisations plus basses et plus centrales, de type {I : @} [ə]. Il est à noter que certains des premiers locuteurs arrivés en Nouvelle-Zélande, les locuteurs écossais, avaient déjà des réalisations basses et centrales de cette voyelle, soit {I : @} voire {@ ; I}. Chez ces locuteurs, il y avait donc déjà une désolidarisation au sein du système entre la voyelle de KIT et la voyelle de FLEECE, à la fois d'un point de vue phonétique mais également d'un point de vue phonologique, comme nous venons de le mentionner. Aussi, il est possible de postuler qu'en NZE, la désolidarisation au niveau phonétique entre la voyelle de KIT et la voyelle de FLEECE, qui est contrainte par la pression de DRESS, et *a fortiori* par le mouvement initial de TRAP, est réanalysée au niveau sous-jacent, si bien que la hiérarchie entre les éléments |I| et |@| est transformée : la voyelle de KIT acquiert une structure interne de type {I : @}, voire {@ ; I} pour certains locuteurs. Le changement de la voyelle de KIT permet au système vocalique de se rééquilibrer si bien que les voyelles de TRAP, DRESS et KIT sont nettement distinctes les unes des autres. Plus récemment, la voyelle de KIT a acquis des réalisations encore plus basses et plus centralisées, de type {@}, soit [ə] dans le cadre API.

En outre, en perdant l'élément |A| et en chassant KIT, DRESS fait pression sur FLEECE en NZE contemporain, mais cette voyelle a une structure ({I}) qui est associée à deux positions



{VV}, si bien que la proximité entre DRESS et FLEECE ne menace ni l'intelligibilité ni l'équilibre du système. Qui plus est, la voyelle de KIT ayant commencé à changer et ayant acquis une structure dont la tête n'est plus nécessairement l'élément |I| mais possiblement l'élément |@|, la voyelle de DRESS peut acquérir la structure {I} sans menacer le système. De la même façon, en perdant l'élément |A|, comme DRESS, le premier élément de SQUARE acquiert une forme de surface similaire au premier élément de NEAR, si bien que les deux diphtongues fusionnent phonétiquement sous la forme {I} + {@} [iə]. Cette fusion au niveau phonétique peut entraîner une réanalyse au niveau sous-jacent, si bien que SQUARE acquiert la même structure interne que NEAR, soit {I} + { } /iə/. En revanche, pour d'autres locuteurs, la voyelle de SQUARE conserve une structure interne distincte de NEAR mais la forme de surface qui est associée à SQUARE est identique à la forme de surface qui est associée à NEAR. Nous renvoyons à notre discussion du phénomène de *merger* précédemment dans ce même chapitre.

Enfin, pour ce qui est de la voyelle de STRUT, qui est une des additions les plus récentes au système des voyelles brèves de l'anglais (voir chapitre 4), il est possible de postuler qu'elle avait des formes allophoniques variables en *NZE* émergent ainsi que des formes sous-jacentes distinctes chez différentes populations de colons. Nous savons que cette voyelle a suivi historiquement la trajectoire suivante : d'une voyelle originelle de type |U| à la représentation {U}, elle est devenue une voyelle centralisée {U , @} /ʊ/ dont la forme de surface est {U ; @} [ʊ]. À l'étape qui nous intéresse, soit au XIX<sup>e</sup> siècle, nous avançons que deux mouvements sont en concurrence : une centralisation d'un côté, par perte de l'élément |U| (grave), et un abaissement de l'autre, par acquisition de l'élément |A| (ouverture). Dans le premier cas, la voyelle de STRUT a une représentation de surface de type {@} [ə], et une représentation sous-jacente de type {@}<sup>71</sup>. Dans le second cas, la voyelle de STRUT a une représentation de type {U , @ , A} qui a plusieurs réflexes phonétiques dont [ʌ], soit {@ , A ; U}. Ce mouvement d'abaissement a même probablement atteint un stade plus avancé chez certains locuteurs, qui ont perdu l'élément |U|, et ont donc acquis une voyelle de type {@ , A}, à laquelle sont associées plusieurs formes de surface, dont {A ; @} [ɐ].

Autrement dit, à l'issue du processus qui a vu l'émergence d'un accent néo-zélandais distinctif, il semble que ce soit l'élément |A| qui ait gagné et qu'à cet élément soit associé l'élément |@| en surface. D'ailleurs, ce dernier élément semble systématiquement présent dans les réalisations allophoniques de STRUT dans les variétés de l'anglais, en dehors des variétés septentrionales en Angleterre qui, elles, préservent la forme historique {U , @}, soit la forme historique avant la division entre la voyelle de l'ensemble lexical FOOT et la voyelle de l'ensemble lexical STRUT (*FOOT/STRUT split*).

En outre, en étant caractérisée par la présence de l'élément |@| en surface, la voyelle de STRUT coexiste avec START qui possède également l'élément |@| en surface et dont la structure interne est {A}. Ces deux voyelles sont néanmoins toujours distinctes au sein du système puisque STRUT a une structure simple qui comprend une seule position {V} tandis

<sup>71</sup> Nous signalons que nous faisons une distinction ici entre le schwa, qui n'est jamais accentué en *NZE*, dont la structure sous-jacente est { }, et la voyelle de STRUT, qui est accentuée en *NZE*, et qui par conséquent, à l'étape que nous décrivons, a une structure sous-jacente distincte, soit {@}.

que START a une structure complexe qui comprend deux positions {VV}. Leur rapprochement structurel et phonétique ne menace donc ni l'intelligibilité ni l'équilibre du système.

Nous souhaitons revenir sur les voyelles de TRAP et START dans la mesure où nous avons postulé qu'en *NZE* émergent, ces deux voyelles étaient partenaires au sein du système, c'est-à-dire qu'elles formaient une paire voyelle brève/voyelle longue, à la structure interne identique, soit {A} et {A} + {A}. Comme nous l'avons expliqué précédemment (chapitre 4), la voyelle de TRAP est une addition récente au système des voyelles brèves de l'anglais. Qui plus est, cette voyelle est arrivée en Nouvelle-Zélande avec des réalisations variables, soit entre [a] et [æ] et avec des structures internes distinctes pour certains locuteurs, soit {A} ou {A ; I}. Il est possible d'arguer que c'est cette instabilité, liée au fait que cette voyelle a une structure et des réalisations en surface qui constituent des mélanges de traits (|A| et |I|), qui a fait que TRAP s'est désolidarisée historiquement de START en anglais néo-zélandais. Pour appuyer notre argument d'une instabilité des voyelles moyennes, et en particulier de TRAP, nous renvoyons aux nombreux cas de changements vocaliques en chaîne que nous avons cités dans notre thèse (voir chapitre 4 notamment) dont le déclencheur est le mouvement de la voyelle de TRAP : le *NCS*, le *SFVS* australien, le changement en chaîne californien etc. À la suite de cette désolidarisation, TRAP et START ont suivi des chemins différents : TRAP s'est palatalisée, elle a acquis l'élément |I|, tandis que START s'est centralisée, en acquérant l'élément |@|.

Aussi, au terme de cette section, il nous semble que les éléments utilisés en Phonologie de Dépendance nous ont permis de définir la structure interne des voyelles du *NZE* contemporain d'un point de vue phonologique, ainsi que leurs formes de surface, d'un point de vue phonétique. De plus, il apparaît que nous avons pu rendre compte des processus, des mécanismes qui ont conduit à une redistribution des voyelles de cette variété dans l'espace vocalique. Les deux types de représentation que nous avons fournis nous permettent de mettre en évidence le lien qui existe entre d'un côté les mécanismes qui opèrent en surface et qui sont constitutifs de la variabilité des réalisations phonétiques des voyelles des variétés de l'anglais (en l'occurrence du *NZE*), et de l'autre les représentations phonologiques et les réanalyses des structures internes des voyelles qui assurent la stabilité des catégories vocaliques.

Pour conclure ce huitième chapitre, nous souhaitons proposer une réflexion sur l'impact de la représentation phonético-phonologique des voyelles du *NZE* que nous venons de fournir sur le phénomène de 'r' de *sandhi* que nous avons traité précédemment (voir chapitre 7).

### 8.3.4 Contextes vocaliques et 'r' de *sandhi*

Maintenant que nous avons traité des implications théoriques de ce que nous avons pu observer à petite échelle à partir de nos données, et de ce qui a été observé par d'autres auteurs en ce qui concerne le *SFVS* néo-zélandais et la fusion NEAR/SQUARE, nous souhaitons nous concentrer sur les autres implications théoriques de la qualité des voyelles produites par

les locuteurs de notre corpus. En premier lieu, et comme nous l'avons mis en avant au chapitre 7 de cette thèse, il nous faut conclure sur l'influence de la qualité des voyelles dans la réalisation du phénomène de 'r' de *sandhi*.

Les contextes vocaliques qui déclenchent l'apparition d'un 'r' de *sandhi* dans nos données néo-zélandaises sont [ə, ɐ:, ɔ:, ɵ:, iə, eə, uə]. Cette liste peut être réduite à [ə, ɐ:, ɔ:] si l'on considère que le schwa et la voyelle de NURSE ont une qualité phonétique identique. Nous avons établi au chapitre 7 que ces voyelles sont généralement décrites comme étant caractérisées par le trait traditionnel *SPE* [-haut] mais qu'elles ne semblent pas constituer une classe uniforme d'un point de vue phonologique. De fait, notre liste inclut deux voyelles centrales et une voyelle d'arrière, et nous avons déjà souligné que nous ne voyions pas exactement pourquoi les voyelles centrales se grouperaient plus naturellement avec les voyelles basses qu'avec les voyelles hautes ou avec les voyelles d'arrière.

Broadbent (1991), dont nous avons également présenté les travaux précédemment, a proposé une représentation des voyelles déclenchant un 'r' de *sandhi* dans le cadre de la Phonologie de Gouvernement (*GP*). Sur la base de ces représentations, elle constate que ces voyelles contiennent toutes un élément |A| si bien qu'elle en conclut que lorsque cet élément gouverne l'expression en question, il se propage à droite pour former un 'r' de *sandhi*. Selon cette analyse, il y aurait donc épanchement de la qualité de la voyelle liaisonnante dans une attaque vide. Or, cette analyse soulève un certain nombre de problèmes. En premier lieu, dans sa représentation, ni schwa ni la voyelle de NURSE ne sont gouvernées par |A|, alors même qu'elles déclenchent fréquemment un 'r' de *sandhi*. Qui plus est, Broadbent propose une représentation de [ɔ:] qui est gouvernée par l'élément |U|, ce qui impliquerait, comme nous l'avons expliqué au chapitre 7, que selon l'analyse qu'elle-même défend, cette voyelle devrait déclencher l'apparition d'une consonne glissante [w], et non d'un [ɹ].

Qui plus est, nous constatons, sur la base de la représentation que nous avons fournie précédemment, que ni schwa ni la voyelle de NURSE, ni celle de THOUGHT/NORTH/FORCE ne sont gouvernées par l'élément |A|. En revanche, la voyelle de START l'est dans notre représentation. Aussi, même si nous opérons sur la base de représentations distinctes par rapport à Broadbent (1991), il semble que nous ne puissions défendre l'hypothèse selon laquelle c'est la propagation à droite d'un élément, gouvernant toutes les représentations des voyelles qui forment effectivement un 'r' de *sandhi*, qui déclenche ce phénomène. Une analyse plus récente, proposée par Backley (2011), postule que les voyelles qui déclenchent l'apparition d'un 'r' de *sandhi* (en *RP*) contiennent toutes l'élément |A| et que, par conséquent, [ɹ] est le résultat de la formation d'une consonne glissante par épanchement à droite de cet élément dans une attaque vide. Cette proposition est tout à fait séduisante dans la mesure où nous avons nous-même représenté la grande majorité des voyelles de l'anglais néo-zélandais qui déclenchent un 'r' de *sandhi* avec cet élément |A|.

Néanmoins, cette hypothèse se heurte elle aussi à de nombreux obstacles. En premier lieu, comme Broadbent précédemment, Backley oppose lui-même une objection à sa propre hypothèse en soulignant que l'élément |A| est le plus vocalique selon lui, et donc le plus susceptible d'occuper une position nucléaire, et non une position non-nucléaire. Cela entre

directement en contradiction avec l'hypothèse selon laquelle cet élément déclenche l'apparition d'une consonne glissante.

Qui plus est, selon l'hypothèse de Backley, il est difficile de rendre compte de l'apparition d'un 'r' de *sandhi* après une diphtongue centralisante telle que NEAR, réalisée sous la forme d'une monophthongue longue [i:]. Cruttenden (2008 : 149) mettait déjà en évidence cette évolution en RP, et nous constatons à partir de nos données (voir annexes E) que tous nos locuteurs néo-zélandais, sans exception, réalisent certaines occurrences de la diphtongue de NEAR sous la forme de monophthongues longues antérieures hautes soit [i:]. C'est le cas dans le texte, dans les mots *appear* et *mere*. Si c'est le cas dans le texte, qui constitue une tâche moins contrôlée et moins formelle que les listes de mots lues à haute voix dans lesquelles nous n'avons constaté que des réalisations diphtonguées de cette voyelle, il est possible de postuler, avec un assez haut degré de certitude, que les conversations, qui constituent les tâches les moins contrôlées du protocole, contiennent de nombreuses occurrences monophthonguées de cette voyelle.

Il est par conséquent difficile de postuler dans ces cas-là que la représentation de la voyelle de NEAR contient l'élément |A|. Il serait nettement plus cohérent de postuler, comme nous l'avons fait précédemment, que cette voyelle est représentée par l'élément |I|. Aussi, l'hypothèse selon laquelle la présence de l'élément |A| est nécessaire à l'apparition d'un 'r' de *sandhi* ne tient pas selon nous. Au surplus, selon l'analyse de Backley, dans ce genre de cas, on devrait observer la formation d'une consonne glissante [j] par épanchement de la qualité de la voyelle liaisonnante, ou plus précisément par épanchement d'un élément mélodique vers une attaque vide. Or, ce type de réalisation ([ 'fi:jt] pour *fear it*) n'est jamais observé dans les données.

Nous en concluons, comme nous le suggérons déjà au chapitre 7, que l'apparition d'un 'r' de *sandhi* ne doit pas être considérée comme un cas d'épanchement de la qualité de la voyelle liaisonnante vers une attaque vide à droite car, au vu de nos données, et de celles d'autres corpus comme le corpus PAC Lancashire (voir Navarro 2013), il apparaît que les voyelles qui déclenchent ce phénomène ne forment pas une classe uniforme. Dans le cas du NZE contemporain, les voyelles qui déclenchent un 'r' de *sandhi* peuvent aussi bien inclure les éléments |I|, |A|, |U| et |@|, et ce dans des relations de dépendance distinctes. Il nous faut donc considérer que le 'r' de *sandhi* est un phénomène d'insertion d'un [r] qui est démotivé historiquement, c'est-à-dire qu'il peut se produire après des voyelles non-hautes mais également après des voyelles hautes, à la frontière de mots et de morphèmes contenant un <r> orthographique ou n'en contenant pas.

Selon notre analyse, et avec la perspective des travaux de Hay et Sudbury (2005) notamment qui suggèrent que le 'r' de *sandhi* s'étend à de nouveaux contextes, comme dans l'expression *now and then*, il est possible de postuler que ce phénomène pourrait se généraliser à tous les contextes vocaliques. En effet, si dans l'expression *now and then*, la voyelle de MOUTH dans le premier mot est réduite à schwa [nə.ɪn], nous n'avons pas d'exemple d'une diffusion de l'intrusion à un nouveau contexte vocalique. En revanche, s'il est avéré que certains locuteurs réalisent une intrusion après *now* prononcé [nɛʊ], alors nous avons une preuve du fait que le 'r' de *sandhi* apparaît après des voyelles hautes, et pas

seulement des réalisations monophthonguées longues de NEAR. Comme nous l'avons indiqué au chapitre 7, nous n'avons pas de réalisation d'un 'r' de *sandhi* dans l'expression *now and then* dans nos données. Qui plus est, nous n'avons pas analysé en détail les voyelles de MOUTH ou GOOSE dans les enregistrements issus de notre corpus PAC. Il semble que ces éléments requièrent une analyse ultérieure, sur la base de nouveaux enregistrements par exemple, afin d'apporter potentiellement de nouveaux arguments pour appuyer notre hypothèse de la démotivation historique du 'r' de *sandhi* et de sa diffusion à de nouveaux contextes. Nous reviendrons sur cette perspective de recherche future dans la conclusion générale de cette thèse.

## 8.4 Conclusions

Au terme de ce chapitre, il nous semble que nous avons fourni une analyse en profondeur des voyelles produites par les locuteurs de notre corpus, et plus largement des voyelles du *NZE* contemporain. L'étude phonético-acoustique que nous avons menée à partir des données de notre corpus nous a permis de mettre au jour la variabilité des réalisations des voyelles de KIT, DRESS, TRAP, FLEECE, START, STRUT, NEAR et SQUARE chez nos locuteurs et de mener une étude en temps apparent des changements affectant ces voyelles. Nous avons mis en perspective ces résultats grâce à la littérature sur les changements vocaliques en *NZE*, et avons détaillé les implications théoriques de ce que nous avons observé. Nous avons notamment montré l'apport d'un modèle évolutionniste, biolinguistique, des changements vocaliques, et plus précisément des changements en chaîne et des fusions (*mergers*).

Nous n'avons pas pu tout expliquer de ces phénomènes, dans la mesure où, nous l'avons compris, ceux-ci sont complexes, mais il nous semble que nous avons fourni des éléments de réponse essentiels en ce qui concerne les processus, les mécanismes qui ont amené une redistribution des voyelles néo-zélandaises dans l'espace vocalique et un changement structurel au sein du système phonologique vocalique. En ce sens, nous complétons ici la synthèse que nous avons fournie précédemment (voir chapitres 3 et 4) des descriptions phonético-phonologiques qui ont été proposées dans la littérature pour rendre compte du système vocalique du *NZE* contemporain et de son évolution diachronique. Comme nous l'avons expliqué en préambule de ce chapitre, nous sommes allée plus loin que les descriptions qui fournissent un inventaire phonémique du *NZE* en proposant une description du système phonético-phonologique de cette variété en termes de traits, et plus précisément sur la base des éléments utilisés dans la Phonologie de Dépendance.

Il nous semble que ce cadre théorique nous permet de représenter de manière relativement simple et satisfaisante le système phonético-phonologique vocalique du *NZE* et les mécanismes qui permettent de rendre compte de son évolution. Qui plus est, dans cette thèse, nous défendons une vision de la phonologie qui entretient un lien étroit avec la phonétique, avec les phénomènes qui se produisent en surface. De fait, le cas d'étude que nous avons choisi, le *NZE*, met en évidence le fait que le niveau de surface est le théâtre de

changements fréquents et surtout le lieu d'une extrême variabilité. Or, nous voyons bien dans cette thèse que ces changements, cette instabilité, cette variabilité, ont des répercussions essentielles au niveau sous-jacent où est encodée la stabilité des catégories vocaliques. Il nous semble que la Phonologie de Dépendance permet de rendre compte de ce va-et-vient, pour ainsi dire, entre le niveau de surface et le niveau sous-jacent en ce qui concerne les phénomènes de changement vocalique en particulier.

Aussi, à l'issue de cette étude phonético-acoustique des voyelles du *NZE* contemporain, telles qu'elles sont produites par les locuteurs de notre corpus PAC, nous avons expliqué beaucoup de choses sur la dynamique interne de cette variété d'anglais, et plus précisément sur les motivations et les mécanismes internes impliqués dans les changements vocaliques. Il reste cependant de nombreuses questions en suspens, notamment en ce qui concerne les motivations du changement. Pourquoi la voyelle de TRAP s'est déplacée dans l'espace vocalique ? Pourquoi des réalisations mi-ouvertes de cette voyelle ont gagné et se sont diffusées en *NZE* ? Y a-t-il des motivations autres que des motivations systémiques, internes, qui puissent contribuer à expliquer ce que nous observons à partir des données de notre corpus PAC ? Et ce, non pas seulement en ce qui concerne les voyelles mais également en ce qui concerne la rhoticité et le 'r' de *sandhi*.

Pour compléter notre étude empirique et théorique multidimensionnelle du *NZE*, nous proposons de nous concentrer sur des facteurs que nous n'avons pas, ou très peu, pris en compte pour l'instant dans notre description et notre modélisation du changement en anglais néo-zélandais : les facteurs dits externes, sociolinguistiques et extralinguistiques. C'est avec une synthèse des apports des travaux sociolinguistiques dans l'étude du changement, en particulier en *NZE*, et avec une perspective sociolinguistique sur les données de notre corpus PAC, que nous proposons de conclure notre thèse au chapitre suivant (voir chapitre 9).





## 9. Les conditions de l'émergence et de l'évolution du *NZE* : éléments sociolinguistiques et statistiques

---

“Linguistic change is a product of speaker activity in social contexts, which cannot be wholly explained from within the properties of the language systems themselves.”

Milroy (1992 : 4)

Nous entamons ici le neuvième et dernier chapitre de notre thèse qui se veut un chapitre conclusif dans la mesure où nous allons revenir sur certains des concepts que nous avons définis ainsi que sur certaines des analyses que nous avons développées et des questions que nous avons soulevées dans l'ensemble des chapitres précédents. Dans ces chapitres, nous nous sommes intéressée à la question du changement linguistique dans sa dimension phonético-phonologique et avons choisi la Nouvelle-Zélande, et plus spécifiquement l'anglais néo-zélandais, comme étude de cas. Nous avons ainsi été amenée à recourir à un certain nombre de notions historiques, de cadres phonologiques ainsi que de concepts sociolinguistiques. Or, comme nous l'avons précisé à de nombreuses reprises dans ces chapitres, nous n'avons pas souhaité approfondir ces éléments sociolinguistiques ou sociophonétiques pour les définir et les analyser ici. Nous avons préféré nous concentrer sur les mécanismes et les facteurs qui sont généralement dénommés « internes » (*system-driven*, Torgersen & Kerswill 2004 notamment) au langage afin de présenter les spécificités phonético-phonologiques du *NZE* (chapitre 3), la question de la rhoticité et du 'r' de *sandhi* (chapitre 7), ainsi que la chronologie, la trajectoire et la direction du changement impliquant certaines des voyelles du *NZE* (chapitre 8).

Nous avons fait ce choix pour des raisons de priorité logique, pour ainsi dire, car aborder la dimension sociolinguistique de ces phénomènes sans avoir au préalable décrit leur fonctionnement, c'est-à-dire leurs caractéristiques essentielles et leurs implications majeures, et sans les avoir modélisés d'un point de vue théorique nous semblait constituer une démarche à rebours, allant d'observations micro-sociolinguistiques à partir du comportement individuel des locuteurs de notre corpus PAC, ou d'autres corpus d'ailleurs, à des descriptions macro-linguistiques pures et des modélisations de phénomènes attestés dans de nombreuses variétés des langues du monde. Nous avons également fait ce choix sur la base des principes énoncés par Labov et Croft, et repris par Trudgill (2004), selon lesquels les considérations structurelles, systémiques, internes au langage et donc linguistiques priment sur les considérations dites « externes », c'est-à-dire sociolinguistiques. Labov (2001 : 20) pose la chose suivante : “The principle of density implicitly asserts that we do not have to search for a motivating force behind the diffusion of linguistic change. The effect is mechanical and inevitable; the implicit assumption is that social evaluation and attitudes play a minor role.” Croft (2000 : 78) avance quant à lui : “(barring direct evidence to the contrary) a good methodological strategy would be to seek nonintentional mechanisms first, and only turn to intentional mechanisms if those fail.”

C'est la méthode que nous avons suivie dans cette thèse. Cependant, comme le conclut Milroy dans l'épigraphe que nous avons choisie pour notre dernier chapitre, le changement phonético-phonologique reste en partie un mystère sur la base de facteurs internes uniquement. Aux chapitres 4, 7 et 8 notamment, nous avons en effet constaté que les facteurs internes au langage, même s'ils permettent de rendre compte de la plupart des phénomènes que nous avons observés dans notre corpus PAC, et que de nombreux experts ont observés à partir d'autres corpus de données, ne parviennent pas nécessairement à expliquer pourquoi certaines variations sont observables ni pourquoi certains changements se produisent dans des variétés comme le *NZE*. Nous avons par conséquent formulé des éléments de réponse en ce qui concerne la fonction du changement, mais nous avons aussi souvent été tentée de nous tourner vers d'autres sources d'explication, et notamment vers des remarques sociolinguistiques.

Milroy (1992 : 181) postule que le changement phonético-phonologique est également mystérieux parce qu'il n'est pas motivé rationnellement, c'est-à-dire qu'il est en grande partie le résultat de processus inconscients de la part des locuteurs des différentes communautés linguistiques étudiées. Ce chapitre entend fournir des éléments théoriques et observationnels afin de déterminer si, en effet, le changement phonético-phonologique, et en particulier les phénomènes que nous avons décrits en *NZE*, peuvent être expliqués grâce à des facteurs sociolinguistiques, et si le changement est le produit, le reflet inconscient de ces facteurs, ou si, au contraire, ces facteurs sont identifiés et intégrés par les locuteurs, et notamment les locuteurs de notre corpus PAC, ce qui leur permettrait de produire des changements conscients constitutifs d'une identité individuelle ou d'une identité de groupe spécifiques.

Nous comprenons, dès ce préambule, qu'étudier la dimension sociolinguistique du changement phonético-phonologique en *NZE* implique de manipuler un certain nombre de notions spécifiques. C'est pourquoi nous allons commencer par définir les enjeux de la sociolinguistique et de la sociophonétique afin de donner une idée aussi précise que possible de ce qu'une étude des facteurs sociolinguistiques impliqués dans les phénomènes que nous avons décrits dans notre thèse pourrait nous apporter. Nous verrons, à cette occasion, que même si le changement linguistique n'est pas l'objet d'étude premier de la sociolinguistique, la thématique du changement est souvent centrale aux préoccupations de cette discipline car elle est intimement liée à l'étude de la variation qui, elle, est primordiale pour la sociolinguistique.

Dans un deuxième temps, nous détaillerons les théories sociolinguistiques du changement et reviendrons notamment sur la théorie de la formation d'un nouveau dialecte (*new-dialect formation*, Trudgill 1986, 2004 ; Trudgill *et al.* 2000a) que nous avons brièvement synthétisée précédemment (voir chapitre 2) et qui est précisément fondée sur l'étude du cas néo-zélandais. Nous développerons également les théories qui s'opposent à celle de Trudgill et qui confèrent aux facteurs sociolinguistiques, et en particulier aux facteurs dont les locuteurs sont conscients (*above the level of conscious awareness*, Meyerhoff, 2011 : 306), une importance cruciale dans l'émergence et dans l'évolution des variétés des langues du monde.

Enfin, nous exposerons notre propre perspective sociolinguistique et sociophonétique à partir des données du corpus PAC Nouvelle-Zélande et confronterons certaines des analyses qui ont été développées dans la littérature sur le *NZE* contemporain avec ce que nous pouvons observer et conclure à partir des enregistrements réalisés avec nos locuteurs et des profils sociolinguistiques que nous avons dressés de chacun d'eux (voir annexes B).

Ce chapitre vient donc clore la dernière partie de notre thèse consacrée aux observations et aux analyses que nous pouvons formuler sur la base des résultats obtenus à partir des données de notre corpus PAC. Il vient également compléter notre étude multidimensionnelle du changement en *NZE* puisque, de la même façon que les données de notre corpus PAC peuvent se prêter à des analyses phonético-acoustiques, comme nous l'avons vu au chapitre précédent (voir chapitre 8), de la même façon le protocole PAC (voir chapitre 5) est conçu pour nous permettre de formuler des analyses sociolinguistiques en ce qui concerne le comportement phonético-phonologique de nos locuteurs. Nous espérons que l'analyse sociolinguistique de nos données nous permettra d'expliquer certains des phénomènes que nous avons décrits précédemment (voir chapitres 7 et 8 notamment) mais dont nous n'avons pas pu rendre compte de façon complètement satisfaisante à partir de facteurs strictement internes au langage, c'est-à-dire de modélisations théoriques n'incluant aucun facteur sociolinguistique.

## **9.1 Les enjeux de la sociolinguistique et de la sociophonétique**

La sociolinguistique, et surtout la sociophonétique, sont des disciplines qui ont émergé récemment mais qui se sont développées extrêmement rapidement sur la base de corpus de données toujours plus nombreux, plus variés et plus larges (voir chapitre 5). Il nous semble donc opportun, avant de développer les théories sociolinguistiques qui s'appliquent spécifiquement au changement phonético-phonologique et avant d'étudier les facteurs sociolinguistiques qui peuvent contribuer à expliquer ce que nous observons à partir des données de notre corpus PAC, de définir les enjeux de ces disciplines. Nous souhaitons ainsi présenter un horizon d'attente, c'est-à-dire les éléments de réponse qu'une analyse sociolinguistique et sociophonétique peut nous livrer sur les phénomènes qui nous intéressent. Nous avons par exemple parlé à plusieurs reprises dans cette thèse de facteurs ou de paramètres sociolinguistiques : quels sont-ils ? Dans quelle mesure sont-ils observables ? Comment peuvent-ils être quantifiés ? Comment peuvent-ils être maîtrisés par les chercheurs ?

Pour répondre à ces questions et pour définir le cadre de l'analyse que nous allons conduire ici, nous allons présenter ces deux disciplines ainsi que la terminologie qui leur est propre, puis définir les facteurs sociolinguistiques majeurs étudiés dans la littérature et préciser l'influence qu'ils peuvent avoir sur différents phénomènes, et notamment sur la phonologie des locuteurs de variétés de l'anglais comme le *NZE*.

### 9.1.1 Sociolinguistique et sociophonétique : deux disciplines à part ?

Les enjeux de la sociolinguistique et de la sociophonétique trouvent leurs fondements dans l'étude de la variation, qu'elle soit morphosyntaxique, sémantique ou phonético-phonologique. En d'autres termes, la sociolinguistique s'intéresse à la variation au niveau du dialecte tandis que la sociophonétique s'intéresse à la variation au niveau de la prononciation, de l'accent. Rappelons-le (voir introduction), les termes « dialecte » et « accent » ne sont en aucun cas péjoratifs mais s'opposent car ils ne recouvrent pas la même proportion du système linguistique. De fait, comme le définit Meyerhoff (2011 : 308) dans sa brillante introduction à la sociolinguistique : “Dialects differ on more than just pronunciation, i.e., on the basis of morphosyntactic structure and/or how semantic relations are mapped into the syntax.”

Avant les années 1950, la variation n'était que très peu étudiée car elle n'était pas considérée comme un fait linguistique pertinent. Elle était soit ignorée, soit qualifiée d'aléatoire et de « libre » (*free*, Aitchison 1991, voir chapitre 5). Pour Meyerhoff (2011 : 309), la notion de variation libre peut être définie comme suit : “The idea that some *variants* alternate with each other without any reliable *constraints* on their occurrence in a particular context or by particular speakers.” Autrement dit, la variation était considérée comme imprévisible et inexplicable d'un point de vue linguistique car n'étant le résultat d'aucune contrainte interne. Elle pouvait même être interprétée comme la manifestation d'une certaine paresse des locuteurs (Cox 1996).

La seule dimension de la variation qui avait été étudiée en profondeur avant les années 1950 était la variation géographique ou régionale. Elle constitue le fondement d'une discipline appelée « dialectologie » ou « dialectologie régionale », et de nombreux dialectologues ont en effet travaillé, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, à l'établissement de cartes et d'atlas définissant les frontières entre les différentes régions linguistiques et établissant les isoglosses de certains traits spécifiques. Nous pensons par exemple à *A Word Geography of the Eastern United States* (1949), de Hans Kurath, fondé sur les volumes du *Linguistic Atlas of the United States* (1943), projet colossal mené dans huit régions différentes, dont il a supervisé la publication (voir chapitre 5). Le *SED* (*Survey of English Dialects*), qui a vu une équipe de chercheurs de l'université de Leeds collecter, sous la supervision de Harold Orton, des données dans 313 localités anglaises, a quant à lui vu le jour en 1950. Il a fourni à Trudgill des éléments essentiels pour étayer sa théorie de *new-dialect formation*, comme nous allons le voir instamment.

Comme le résume très simplement Kerswill (2010) : “sociolinguistics is a young discipline, and in its ‘variationist’ guise is mainly the brainchild of a single scholar, William Labov.” Nous avons déjà parlé de Labov à de nombreuses reprises dans notre thèse, et plus précisément de son influence majeure sur le développement de la linguistique de corpus et de la sociolinguistique (voir chapitre 5), mais aussi de ses contributions incontournables en ce qui concerne la compréhension et la modélisation du changement phonético-phonologique (voir chapitres 4 et 8). La transition que les travaux de Labov ont générée est celle d'une linguistique dite « formelle », s'intéressant au langage comme à un objet indépendant de celles et ceux qui l'utilisent (les locuteurs), à une linguistique que l'on pourrait qualifier de

« sociale », s'intéressant au langage dans son contexte social, c'est-à-dire non plus comme à un objet à part mais comme à un objet « situé », comme à une partie intégrante de la société humaine. Les travaux de Labov, et en premier lieu son étude fondatrice de l'anglais parlé sur l'île de Martha's Vineyard (1961), ont remis en cause la notion de variation libre en démontrant que la variation est contrainte à la fois par des facteurs linguistiques internes au système et par des facteurs extralinguistiques.

Les travaux de la linguistique formelle ont permis de rendre compte d'une immense quantité de phénomènes phonético-phonologiques, comme nous espérons l'avoir mis en évidence aux chapitres 4, 5, 7 et 8. Toutefois, les sociolinguistes constatent qu'une approche formelle du langage est nécessairement une simplification, en ce sens que les sociétés humaines sont complexes car les humains qui utilisent le langage pour communiquer et interagir au sein de ces sociétés sont eux aussi des êtres complexes. Les sociolinguistes postulent que les humains, étant des êtres sociaux, s'adaptent aux différents contextes, aux situations diverses qui constituent leur quotidien et qu'ainsi, un certain nombre de facteurs ou de paramètres qui ne sont pas strictement linguistiques peuvent influencer la manière dont les locuteurs d'une même société, au sens large (un même pays, une même région, une même ville, une même communauté, une même famille), s'expriment. Comme le formule Labov (2001 : 34) : "the individual speaker, can only be understood as the product of a unique social history, and the intersection of the linguistic patterns of all the social groups and categories that define that individual."

Nous le comprenons, la notion de société est centrale à la sociolinguistique puisque l'individu est à la fois le produit et l'acteur de cette société. Nous n'avons pas la prétention de contribuer au débat sur la définition exacte de ce qu'est une société humaine. Nous souhaitons simplement insister sur le fait que les notions que nous manipulons ici sont complexes et que les définitions que nous fournissons pour chacun de ces termes sont celles qui font globalement l'unanimité au sein de la communauté scientifique. Aussi, nous pouvons définir la notion de société humaine comme un groupe de gens liés les uns aux autres par un certain nombre de relations interpersonnelles de natures différentes (familiales, professionnelles), qui vit dans une même zone géographique plus ou moins large, à un même moment historique, et qui est globalement soumis à la même autorité politique et aux mêmes conventions culturelles et sociales. En d'autres termes, les sociétés humaines sont des structures, des architectures humaines qui impliquent un certain degré de stratification, c'est-à-dire des relations hiérarchiques entre leurs membres et donc des divisions entre différentes catégories de gens ayant des caractéristiques spécifiques. Nous allons revenir ultérieurement sur ces caractéristiques qui peuvent permettre aux chercheurs d'établir des catégories *a priori* ou *a posteriori* pour représenter la stratification sociale propre à une société.

Dans le cadre sociolinguistique, le locuteur, l'individu unique donc, est replacé au sein du groupe, c'est-à-dire de la société, de la communauté dont il est l'un des membres et par conséquent l'un des représentants. Kerswill (2010) résume ainsi l'apport de Labov en ce qui concerne la place de l'individu dans le groupe : "The uniqueness of an idiolect is not random, but is the product of the speaker's various group affiliations and exposure, over a lifetime, to those groups' distinctive ways of speaking." Nous avons employé ici le terme de communauté



qui peut être entendu comme une version linguistique et plus restreinte de la notion de société. En effet, une communauté linguistique, bien que délicate à définir (voir chapitres 5 et 6), est globalement un ensemble de gens qui partage un même environnement, qui vit ensemble dans un même lieu et qui communique grâce à un même dialecte, une même langue ou variété d'une langue. Pour une définition plus fine de ce terme de communauté linguistique (*speech community*), nous nous tournons à nouveau vers Meyerhoff (2011 : 315) :

“Variously defined on subjective or objective criteria. Objective criteria would group speakers together in a speech community if the distribution of a variable was consistent with respect to other factors (e.g., style). Subjective criteria would group speakers as a speech community if they shared a sense of and belief in co-membership.”

Cette approche, bien que peu controversée en tant que telle, a tout de même soulevé un certain nombre de critiques, notamment parce qu'elle pose l'individu comme une sorte d'automate qui répond mécaniquement aux influences extérieures. De manière générale, nous avons jusqu'ici abordé les deux dichotomies essentielles qui séparent la sociolinguistique et la sociophonétique des autres disciplines linguistiques, à savoir système vs. usage et individu vs. groupe. Cependant, la sociolinguistique et la sociophonétique étant de jeunes disciplines, des nuances ont émergé au fur et à mesure, dans les travaux les plus récents par exemple, qui ont permis de démontrer que même si ces disciplines ont créé une rupture dans la tradition linguistique, elles ne considèrent pas pour autant le langage comme un recueil d'usages mais bien comme un système, et elles ne considèrent pas les locuteurs comme des machines répondant de manière réflexe à des stimuli sociaux extérieurs.

Eckert (2005, 2012) note que les travaux de Labov constituent généralement ce qui est appelé la première vague d'études variationnistes en sociolinguistique, c'est-à-dire d'études qui postulent que la variation qui peut être observée dans le discours de différents locuteurs est stratifiée selon des facteurs extérieurs indépendants tels que l'âge, le sexe/le genre, l'origine et la classe sociales, le niveau d'éducation ou l'ethnicité. Ces facteurs sont les facteurs traditionnellement pris en compte dans les études sociolinguistiques.

Les vagues suivantes vont en quelque sorte raffiner le modèle établi par Labov (*the big picture*, Eckert 2005, 2012) et mis à l'épreuve dans les travaux de la première vague. Elles vont ainsi permettre de répondre à la critique majeure à laquelle nous avons fait référence précédemment en mettant en évidence le fait que d'autres facteurs jouent un rôle fondamental dans la manière dont les locuteurs s'expriment et interagissent les uns avec les autres, si bien qu'ils ne peuvent pas être réduits à de simples automates. Kerswill fait référence aux travaux des Milroy à Belfast (Milroy 1987 ; Milroy 1992) comme exemplifiant cette deuxième vague qui emploie des méthodes ethnographiques, et non plus seulement quantitatives, pour mettre en lumière la relation entre variation et comportement linguistique. Eckert (2012) décrit le bénéfice de ces travaux de la façon suivante : “These commonly give local meaning to the more abstract demographic categories outlined in the first wave.” Cette deuxième vague révèle notamment le mécanisme des réseaux sociaux (dans leur acception au XX<sup>e</sup> et non au

XXI<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire au sens non médiatique du terme) qui sont définis comme suit par Milroy et Gordon (2003 : 117) : “the aggregate of relationships contracted with others, a boundless web of ties which reaches out through social and geographical space linking many individuals, sometimes remotely.”

Les travaux de la première et de la deuxième vagues se concentrent essentiellement sur des communautés linguistiques précises, c'est-à-dire sur des dialectes géographiquement assez circonscrits, et conçoivent la signification des variantes sociolinguistiques comme des marqueurs d'identité qui peuvent être directement associés aux groupes qui utilisent le plus ces variantes. Au contraire, les travaux de ce qu'Eckert a dénommé la troisième vague se concentrent sur la signification, la portée sociale des variables en tant que telles. Autrement dit, la troisième vague adopte une approche moins déterministe (que l'on peut résumer très schématiquement comme « le locuteur est un produit social ») et étudie en profondeur la matière linguistique au sens large afin de mettre en évidence sa raison sociale et/ou stylistique : “in shifting the focus from dialects to styles, it [the Third Wave] shifts the focus from speaker categories to the construction of personae.”

La troisième vague s'intéresse aux mécanismes de construction des personnages sociaux que sont les locuteurs dans les diverses situations d'interaction sociale de leur quotidien. Pour exemplifier les travaux de cette vague la plus récente, Eckert mentionne les travaux de Campbell-Kibler (2007) auxquels nous allons faire référence ultérieurement dans ce même chapitre. La variation n'y est plus considérée comme un fait inconscient de la part des locuteurs, et donc motivé de manière non rationnelle, mais au contraire comme une manifestation du rôle que veulent jouer les locuteurs dans la société, dans la communauté étudiée. Pour les chercheurs de la troisième vague, la variation est par conséquent moins le reflet de paramètres sociaux que le moyen de construction d'identités sociales spécifiques par les locuteurs.

Maintenant que nous avons présenté les trois vagues de travaux variationnistes en sociolinguistique depuis l'avènement de la discipline dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle sous l'impulsion de Labov (1966 notamment), il nous faut revenir sur la définition d'un certain nombre de termes que nous avons utilisés et auxquels nous allons avoir recours tout au long de ce chapitre. Le premier terme que nous souhaitons définir est celui de variable. Une variable (sociolinguistique) peut être simplement définie comme une entité pouvant potentiellement être porteuse d'information pertinente au niveau psychosocial (Cox 1996). Une variable est en fait une représentation abstraite d'une source de variation (Meyerhoff 2011). En d'autres termes, et pour ce qui nous concerne dans la présente thèse, tout phonème peut constituer une variable sociolinguistique dans la mesure où la plupart des phonèmes de l'anglais sont sujets à variation : ils ont des réalisations différentes qui peuvent être le fait du contexte social au sens large. Scobbie (2006 : 337) explique son choix d'une étude approfondie du phonème /r/, dans son article intitulé *(R) as a Variable*, sur la base de l'observation de cette grande variabilité : “All sounds are variable, but some are more variable than others. [...] Whatever the case, there should clearly be a special interest in the sociolinguistic systemization of those sounds that are so unusually prone to variation that it is

difficult to capture them within a simple articulatory and acoustic definition. Such is the case with the sociolinguistic variable (R).”

Aussi, comme le souligne Cox (1996 : 37), si l’on s’intéresse à la variable (i) par exemple, c’est-à-dire à la voyelle de FLEECE, il ne faut alors pas confondre allophones et variantes :

“Vowel variation is the result of the linguistically internal influences of the phonetic context and the linguistically external influence of the context of situation. The vowel realisations that result from the influence of phonetic or syllabic context are referred to as the vowel *allophones* whereas the realisations which are a consequence of extralinguistic context are referred to as vowel *variants*.”

Nous allons donc être amenée à parler de variables sociolinguistiques pour les phénomènes que nous avons choisi d’étudier, à savoir (r), mais aussi les voyelles des ensembles lexicaux KIT, DRESS, TRAP, FLEECE, START, STRUT, NEAR et SQUARE (voir chapitre 8). C’est pourquoi nous avons précisément choisi de citer les travaux susmentionnés dans la mesure où ils font partie de la littérature sur les phénomènes qui nous intéressent et où ils vont nous permettre d’offrir une perspective sociolinguistique sur les données de notre corpus PAC. Pour revenir à des considérations strictement terminologiques, en ce qui concerne les différentes réalisations potentielles des variables par différents groupes de locuteurs identifiés sur la base de facteurs sociolinguistiques, tels que l’âge, le sexe, le niveau d’éducation ou la classe sociale, nous parlerons donc de variantes.

Il nous faut noter que les variables sociolinguistiques peuvent tout aussi bien constituer des variables sociophonétiques. De la même façon qu’il est possible d’observer que les réalisations de certains phénomènes sémantiques ou morphosyntaxiques sont caractéristiques d’un groupe précis issu d’une communauté donnée, de la même façon il est possible d’identifier des différences phonéto-acoustiques dans la production et dans la perception de certains sons par certains groupes issus d’une communauté donnée. Ce constat est au fondement d’une discipline qui était jusqu’à très récemment intégrée à la sociolinguistique mais qui croît très rapidement depuis quelques années et semble gagner en autonomie : la sociophonétique. Baranowski (2013 : 403) en fournit la définition suivante :

“The term *sociophonetics* refers to the interface of sociolinguistics and phonetics, and specifically to the use of modern phonetic methods in the quantitative analysis of language variation and change. Although its definition can be quite broad, including any sociolinguistic study involving sounds analysed impressionistically, it usually implies the use of instrumental techniques.”

Et là encore, comme le précise Baranowski, les travaux de Labov sont fondateurs car selon lui, la première étude sociophonétique reposant sur une analyse acoustique aidée par un certain nombre d’outils est celle menée par Labov, Yeager et Steiner en 1972 sur les voyelles de l’anglais américain. En outre, selon Baranowski mais également de nombreux experts,

l'ouvrage le plus important et le plus complet publié en sociophonétique est *l'Atlas of North American English (ANAE)*, Labov, Ash & Boberg 2006). Nous avons présenté cet ouvrage de référence au chapitre 5 (voir 5.1.3) lorsque nous avons synthétisé les différentes méthodes qui peuvent être adoptées pour recueillir des données pertinentes et exploitables grâce à un certain nombre d'outils, notamment informatiques.

Et c'est ce que nous souhaitons faire, à une échelle beaucoup plus modeste bien évidemment, à partir des données que nous avons récoltées pour le corpus PAC Nouvelle-Zélande, et plus spécifiquement des mesures acoustiques que nous avons effectuées sur les voyelles produites par nos locuteurs (voir chapitre 8). Plus concrètement, nous souhaitons revenir sur la variation phonétique que nous avons pu observer et déterminer si certains des écarts que nous avons pu constater peuvent être le fait de paramètres sociolinguistiques. En outre, nous souhaitons comparer nos observations à la littérature sociophonétique sur le *NZE* contemporain afin de voir si nous identifions les mêmes facteurs comme étant responsables de la variation ou, au contraire, si d'autres facteurs jouent potentiellement un rôle dans notre corpus.

En conclusion de cette section consacrée à la définition des enjeux et de la terminologie propres à la sociolinguistique et à la sociophonétique, il apparaît que ces deux disciplines sont à part dans les vastes domaines de la linguistique et de la phonologie/phonétique respectivement car elles sont à l'interface de nombreuses autres disciplines. Leur existence autonome en est par conséquent parfois remise en question. Gumperz et Cook-Gumperz (2008) interrogent par exemple le bien fondé de la distinction entre sociolinguistique, linguistique anthropologique et anthropologie linguistique. De fait, comme le met par exemple en évidence Duranti (2009), les deux dernières disciplines, et en particulier l'anthropologie linguistique, traitent des thématiques de l'identité, de l'appartenance à un groupe, du processus de socialisation et de la construction d'idéologies du langage à partir de données linguistiques. En ce sens, certains des objets d'étude de ces disciplines et de la sociolinguistique se chevauchent ou se recoupent puisque l'anthropologie linguistique s'intéresse également à l'évolution des pratiques linguistiques, aux liens entre acquisition du langage et enculturation chez les différentes générations de locuteurs d'une même société, ainsi qu'aux effets et aux motivations du multilinguisme et de l'alternance de code linguistique (*code-switching*).

Encore une fois, nous n'avons pas la prétention de redéfinir ici les contours de la sociolinguistique et de la sociophonétique, nous souhaitons simplement insister sur le fait que ces disciplines ont longtemps été considérées comme des disciplines à part car elles sont à l'interface entre les sciences du langage et les sciences de l'homme. De la même façon, la frontière entre sociolinguistique et sociologie du langage est parfois difficile à dessiner car ces deux disciplines s'intéressent, à des degrés différents, à l'influence de la société sur le langage et à l'influence du langage sur la société. Il apparaît également dans la littérature que les enjeux de la sociolinguistique et de la pragmatique peuvent se rejoindre dans la mesure où la pragmatique se concentre sur la manière dont le contexte contribue à l'émergence du sens. Or, nous avons justement employé le terme de contexte pour définir les enjeux de la sociolinguistique précédemment.

L'ensemble des termes que nous manipulons ici peut avoir des définitions plus ou moins larges et inclusives et, selon la définition que nous adoptons, nos travaux peuvent être qualifiés d'étude sociolinguistique, sociophonétique, psychoacoustique<sup>72</sup>, anthropologique voire ethnologique<sup>73</sup>. Cette diversité des enjeux de la sociolinguistique apparaît clairement dans la définition qu'en fait Meyerhoff (2011 : 315) :

“The study of language in use, language in society. The field of sociolinguistics is a big tent: it can encompass work done in discourse analysis, studies of interaction, sociology, anthropology, cultural studies, feminism, etc. It can also be used much more restrictively to only refer to variationist studies in the Labovian tradition. For this reason, when you come across the term, it is worth stopping long enough to work out how the writer/speaker is using it.”

Alors qu'est-ce que la sociolinguistique ? Nous souscrivons aux propos de Meyerhoff (2011 : 1) à ce sujet qui explique avec humour : “If I had a penny for every time I have tried to answer the question, ‘So what *is* sociolinguistics?’, I would be writing this book in the comfort of an early retirement. And if there was a way of defining it in one simple, yet comprehensive, sentence, there might not be a need for weighty introductory textbooks.” Nous tenons à souligner cependant que c'est en grande partie parce que ces disciplines (sociolinguistique et sociophonétique) sont à part et parce qu'elles sont à l'interface avec d'autres disciplines des sciences humaines qu'elles stimulent la communauté scientifique car de nombreuses thématiques de recherche restent à explorer et les méthodes appliquées ainsi que les outils utilisés sont en perfectionnement constant.

Il nous semble que nous avons fourni ici une définition succincte mais nécessaire des enjeux et de la terminologie propres aux disciplines de la sociolinguistique et de la sociophonétique. Comme nous l'avons précisé précédemment (voir chapitre 5), le programme PAC possède avant tout une assise phonético-phonologique. Cependant, comme nous l'avons souligné aussi, ses données peuvent se prêter à une analyse sociolinguistique, et c'est justement ce que nous voulons essayer de faire ici afin de compléter notre étude du changement en *NZE*. Nous souhaitons également contribuer à faire avancer le programme PAC qui est en train de développer cette dimension sociolinguistique, comme l'illustre la création du programme PAC-LVTI dont nous avons déjà parlé (voir chapitre 5 ; Durand & Przewozny 2012 ; Chatellier en préparation).

---

<sup>72</sup> La psychoacoustique peut être schématiquement définie comme l'étude de la réponse psychologique et donc subjective des individus à la perception des sons qui les entourent. Nous renvoyons à Plack (2005) pour une présentation exhaustive des enjeux de cette discipline et des méthodes qu'elle utilise.

<sup>73</sup> L'ethnologie peut être définie de façon rudimentaire comme l'étude des relations entre différents groupes, différents peuples, sur la base de leurs caractéristiques anthropologiques respectives. Nous renvoyons ici aux travaux incontournables de Lévi-Strauss sur l'anthropologie et l'ethnographie, et notamment Lévi-Strauss (1968).

Il nous semble opportun de revenir maintenant sur les facteurs, les paramètres sociolinguistiques que nous avons évoqués jusqu'à présent, en commençant par les facteurs que l'on pourrait qualifier de « classiques » ou de « traditionnels » (âge, sexe, classe sociale, origine géographique, ethnicité), pour nous intéresser ensuite à des facteurs moins facilement observables ou quantifiables comme le prestige, la revendication identitaire, la stigmatisation de certains usages, l'idéologie et le style. Nous allons illustrer le type d'analyses que la prise en compte de ces divers facteurs permet de formuler sur la base des travaux sociolinguistiques et sociophonétiques publiés dans la littérature, et notamment sur le *NZE*. Nous allons nous intéresser en premier lieu à l'étude de la variation qui est au cœur de ces disciplines pour nous concentrer, dans la deuxième partie de ce chapitre, sur les théories sociolinguistiques qui ont été avancées pour rendre compte de l'émergence et de l'évolution des variétés de l'anglais dans le monde, et donc plus généralement du changement linguistique.

## **9.1.2 Les facteurs sociolinguistiques traditionnels**

### **9.1.2.1 L'origine géographique**

Il nous faut commencer notre présentation des paramètres sociolinguistiques qui peuvent contribuer à l'établissement de sous-groupes, de catégories au sein d'une société ou d'une communauté linguistique, et finalement à la création d'identités sociales, par l'origine géographique. L'étude de la variation géographique est le premier pas qui a été fait par la communauté scientifique, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, vers une prise en compte de la variation à plus grande échelle dans les disciplines linguistiques et vers une réflexion théorique sur les origines, les causes de cette variation. Wells (1982) et Trudgill (2000), entre autres experts, rappellent que l'identité géographique des locuteurs est ce qui est le plus souvent et surtout le plus rapidement déterminé par leurs interlocuteurs. Les locuteurs de l'enquête PAC-LVTI à Manchester (voir Chatellier en préparation) affirment qu'ils sont capables de dire avec précision d'où sont originaires les locuteurs d'autres variétés anglaises. Ils identifient par exemple facilement les locuteurs de Liverpool, qui parlent ce qui est familièrement appelé le *Scouse* (Wells 1982 ; Honeybone 2001), mais ils peuvent aussi identifier les locuteurs des différentes banlieues qui composent ce qui est appelé le *Greater Manchester*, et notamment ceux qui sont originaires de Salford. Ils sont en revanche parfois incapables de reconnaître des locuteurs issus de leur propre communauté. Nous allons y revenir.

Les locuteurs des différentes variétés de l'anglais dans le monde sont également souvent capables d'identifier les locuteurs d'autres variétés lorsqu'ils connaissent ces variétés et reconnaissent les traits, ou du moins certains des traits, qui les caractérisent. Il est par exemple avéré que les locuteurs américains peuvent reconnaître un locuteur canadien tandis qu'un locuteur mancunien ne sera pas nécessairement capable de faire cette distinction entre un locuteur américain et un locuteur canadien. De la même façon, un locuteur néo-zélandais



est capable de reconnaître un locuteur australien, et surtout de le distinguer d'un locuteur écossais par exemple, alors qu'un locuteur écossais ne sera pas forcément à même de distinguer un locuteur néo-zélandais d'un locuteur australien ou d'un locuteur sud-africain. Aussi, il apparaît que l'origine géographique des locuteurs est constitutive de leur identité dans les interactions qu'ils ont avec d'autres personnes, et en particulier avec des locuteurs d'autres variétés de l'anglais.

Alors, comment font les locuteurs américains pour reconnaître les Canadiens et les locuteurs néo-zélandais pour reconnaître les Australiens ? Ils sont conscients que certains traits linguistiques sont associés à telle ou telle variété de l'anglais et utilisent cette connaissance linguistique pour identifier, avec plus ou moins de certitude et de réussite, leurs interlocuteurs. Ces traits qui sont reconnus comme caractérisant certaines variétés sont appelés des stéréotypes en sociolinguistique, notamment parce qu'ils sont indissociables d'attitudes et de jugements divers et parce qu'ils suscitent souvent des commentaires voire des imitations plus ou moins flatteuses. On relève par exemple qu'une série américaine extrêmement populaire comme *How I Met Your Mother*, dont l'un des personnages principaux est d'origine canadienne, la dépeint à de nombreuses reprises comme luttant contre l'emploi systématique de « eh ? » en fin de phrase (voir chapitre 2, 2.3.2). Nous avons là un exemple prototypique de stéréotype linguistique concernant les variétés canadiennes de l'anglais, qui est régulièrement tourné en ridicule, avec un certain degré d'affection et d'humour tout de même, par les locuteurs américains pour lesquels il peut symboliser le côté provincial et rustre des Canadiens.

Pour ce qui est de la Nouvelle-Zélande, de nombreux locuteurs de notre corpus PAC nous ont raconté des anecdotes de leurs séjours en Australie durant lesquels certains Australiens se sont parfois amusés à singer leur accent ou à leur tendre des pièges linguistiques. Une de nos locutrices (SS1), qui est professeur, raconte qu'un de ses frères a déménagé en Australie pour son travail et a donc emmené avec lui sa femme et ses enfants. Ces derniers ont donc été scolarisés en Australie et ils rapportent que les autres enfants leur demandaient systématiquement de prononcer le chiffre qui est après *five*, à savoir *six*, car avec la prononciation néo-zélandaise « typique », ce mot ressemble à un autre mot (*sex*) qui faisait apparemment rire les petits Australiens aux éclats.

Derrière leur apparence triviale, ces exemples prouvent que certains accents provoquent des réponses positives de la part de certains locuteurs tandis que d'autres suscitent au contraire des réponses, sinon totalement négatives, du moins amusées ou moqueuses. Nous voyons émerger ici une première intersection entre un paramètre social « factuel » (l'origine géographique) et un facteur sociolinguistique moins évident, moins « concret », à savoir l'attitude, la réaction que cette origine géographique, lorsqu'elle se manifeste dans le langage, engendre chez les interlocuteurs potentiels.

Les travaux de Babel (2009) ont révélé qu'une forme de conditionnement psychologique, en termes d'attitudes positives ou négatives, peut influencer le degré d'accommodation des locuteurs. Plus précisément, certains des locuteurs de son étude ont été conditionnés négativement vis-à-vis d'un locuteur australien, dont il leur a été rapporté qu'il dénigre les Néo-Zélandais, tandis que d'autres ont été conditionnés positivement par rapport à

ce même locuteur. Pour donner une idée de ce à quoi correspond un conditionnement négatif dans cette étude, nous citons l'extrait qui a été diffusé aux locuteurs néo-zélandais sélectionnés (2009 : 141) :

“The Australian talker you are about to hear was born in Sydney. Like many Australians, he has strong negative opinions of New Zealand. For one, he thinks that New Zealanders are rather stupid and that they lack culture. In addition, he finds the entire population backwards and naïve. In his mind, New Zealand is provincial and has a horrid cricket team. He never intends to visit New Zealand because of these views.”

Les résultats ont montré que les locuteurs conditionnés négativement ont produit des occurrences des voyelles de KIT, DRESS et TRAP notamment, qui distinguent le *NZE* et l'*AusE* (voir chapitre 4), moins proches de celles produites par le locuteur australien que les locuteurs néo-zélandais conditionnés positivement par rapport à ce même locuteur. Nous reviendrons plus en détail ultérieurement sur les attitudes des locuteurs dans leurs interactions avec d'autres locuteurs, et sur les notions de prestige, de stigmatisation et d'accommodation qui leur sont intimement liées. Nous voulions ici simplement insister sur le fait qu'un paramètre apparemment assez élémentaire, comme l'origine géographique des locuteurs, peut avoir un certain nombre de répercussions, psychoacoustiques par exemple.

D'autres études menées sur le *NZE* ont permis de mettre en lumière l'attitude des locuteurs néo-zélandais par rapport à leur propre variété, à leur propre accent. Nous avons mentionné précédemment (voir chapitre 4) le *cultural cringe*, c'est-à-dire cette forme d'embarras des Néo-Zélandais par rapport à leur propre dialecte et leur préférence pour d'autres variétés, comme la *RP*. Les travaux de Bayard (1990, 1991, 1995, 2000), pionnier en la matière pour ce qui est du *NZE*, l'ont d'ailleurs amené à la conclusion suivante (2000 : 321) : “New Zealanders are still uneasy about their own voices.” Nous nous en sommes aperçue sur le terrain puisque la plupart des locuteurs que nous avons sélectionnés pour notre corpus PAC était surprise de constater que nous nous intéressions à l'anglais néo-zélandais. Cela correspond, selon nous, à ce que la sociolinguistique conceptualise comme de l'insécurité linguistique (*linguistic insecurity*) dont Meyerhoff (2011 : 311) propose la définition suivante : “Speakers’ feeling that the variety they use is somehow inferior, ugly or bad. Negative attitudes to one’s own variety expressed in aesthetic or moral terms.”

Parallèlement, d'autres études (Nielsen & Hay 2005 ; Holmes 2008) ont mis en évidence les attitudes des locuteurs néo-zélandais par rapport aux différents accents régionaux qu'ils identifient en Nouvelle-Zélande, et par exemple le *Southland Burr* (voir chapitre 3), à savoir l'accent de l'extrême sud de l'île du Sud. Là encore, nous avons pu constater en discutant avec nos locuteurs que selon la plupart d'entre eux, la rhoticité est caractéristique non pas de l'Otago, bien que nous ayons identifié deux locuteurs semi-rhotiques au sein de notre corpus (voir chapitre 7), mais du Southland et en particulier de la ville de Gore. Qui plus est, nous avons clairement senti que certains de nos locuteurs faisaient référence avec ironie à cette zone géographique et se moquaient gentiment de l'accent caractéristique des locuteurs de cette ville comme reflétant un manque d'éducation et comme si le Southland constituait

une région arriérée linguistiquement. Nous allons y revenir dans la troisième et dernière partie de ce chapitre en proposant une perspective sociolinguistique sur la rhoticité à partir des données de notre corpus.

Il nous faut souligner toutefois que les stéréotypes, tels que ceux que nous venons de mentionner, ne constituent pas l'essentiel de la matière linguistique que les sociolinguistes traitent afin de découvrir des éléments nouveaux en ce qui concerne la variation, le changement ou les attitudes des locuteurs d'une variété de l'anglais. Les sociolinguistes s'intéressent aussi et surtout aux variables et aux variantes dont les locuteurs ne sont pas ou que très peu conscients. Ces variables et ces variantes sont appelées des marqueurs (*markers*), lorsque les locuteurs en ont une maîtrise inconsciente, et des indicateurs (*indicators*) lorsque les locuteurs ne semblent montrer aucune maîtrise, aucune conscience de leur existence ou de l'usage qu'ils en font. Stéréotypes, marqueurs et indicateurs sont donc à replacer sur un continuum en ce qui concerne le degré de conscience, de maîtrise que les locuteurs ont des variables et des variantes correspondantes (Meyerhoff, 2011 : 26). Nous allons voir, dans la suite de ce chapitre, que ces marqueurs et ces indicateurs sont les éléments qui peuvent mettre en évidence les prémices d'un changement ou l'importance d'un ou plusieurs facteurs sociolinguistiques.

En bref, il apparaît que l'origine géographique est constitutive de l'identité des locuteurs et qu'elle engendre des réactions différentes de la part d'interlocuteurs potentiels en fonction de leur propre origine géographique, mais probablement aussi d'autres facteurs. Dans le cas précis de notre enquête à Dunedin, il apparaît que l'origine géographique peut créer différentes catégories de locuteurs au sein de notre corpus PAC. De fait, tous nos locuteurs ne sont pas nés à Dunedin, et pour ceux qui sont nés à Dunedin ils ne sont pas nécessairement nés dans les mêmes quartiers de la ville, ce qui implique que l'origine géographique peut recouper encore d'autres paramètres comme l'origine sociale et donc la classe. Au-delà, certains locuteurs de notre corpus constituent la première génération de Néo-Zélandais, ce qui signifie que leurs parents sont nés ailleurs, et souvent en Écosse ou en Angleterre, tandis que d'autres constituent parfois la cinquième ou la sixième génération de Néo-Zélandais dans leur famille. Ces éléments sont autant de facteurs qui peuvent influencer la morphosyntaxe et la phonologie de nos locuteurs. Nous allons y revenir dans la deuxième partie de notre chapitre car la question de l'origine géographique est intimement liée à la notion de contact entre langues ou variétés des langues, et cette notion est elle-même centrale à la modélisation théorique du changement linguistique.

La plupart des éléments que nous avons développés dans cette section montrent que les locuteurs des différentes variétés de l'anglais dans le monde sont de plus en plus fréquemment en contact les uns avec les autres, par l'intermédiaire des médias mais aussi de par leur toujours plus grande mobilité, que ce soit dans le cadre professionnel ou pour les loisirs et le tourisme. C'est ce que Meyerhoff appelle la globalisation de l'anglais, qui contribue à expliquer que les locuteurs de variétés très différentes soient tout de même capables de reconnaître, d'imiter parfois, et surtout de fournir un jugement sur des accents parfois très lointains. Elle définit ce terme comme suit (2011 : 257) :

“The increased contact between people of different social and linguistic backgrounds across broad swathes of geographical space. Commonly portrayed as a recent phenomenon and strongly associated with (and often attributed to) the new communication technologies (e.g., Internet, mass media, etc.). The dominance of a small number of language varieties (in particular US English) is seen as an important factor decreasing the ethnolinguistic vitality of lesser-spoken languages world-wide.”

Nous en avons déjà parlé au chapitre 4 lorsque nous avons comparé le *NZE* à d’autres variétés de l’anglais, et par exemple à l’anglais américain. Nous allons bien sûr y revenir parce que la notion de contact entre variétés des langues est centrale à la théorisation de l’émergence de nouvelles variétés et de l’évolution de ces variétés.

### 9.1.2.2 L’âge

Le deuxième paramètre que nous souhaitons traiter ici est l’âge car nous en avons déjà parlé à plusieurs reprises, et notamment au chapitre précédent (voir chapitre 8) lorsque nous avons présenté notre étude en temps apparent des voyelles prononcées par les locuteurs de notre corpus PAC. Nous avons souligné que certaines études (Zemlin 1981) ont montré que des facteurs physiologiques liés à l’âge contribuent à expliquer la variation observée dans la production de certains sons car, en vieillissant, l’appareil respiratoire et vocal change, que ce soit en termes de structure, de taille, de mobilité (de flexibilité) ou de forme. Cependant, ce ne sont pas ces paramètres physiologiques qui nous intéressent ici mais bien les paramètres non-physiologiques liés à l’âge qui peuvent expliquer la variation observée entre différentes générations de locuteurs.

Nous avons vu que l’étude d’enregistrements réalisés avec différentes générations de locuteurs permet de reconstituer l’évolution des variétés des langues et plus précisément la trajectoire du changement. Rappelons-le, cette méthode, centrale à l’étude du changement en temps apparent, repose sur le principe selon lequel le langage est relativement « fixé », stable chez les adultes, tandis qu’il est « malléable » chez les enfants et les jeunes adolescents, ce qui explique qu’ils puissent apprendre facilement de nouvelles langues et maîtriser parfaitement des systèmes différents du leur. Meyerhoff (2011 : 141) résume ainsi le fonctionnement d’une étude du changement en temps apparent :

“Sociolinguists have found that they can use this principle to their advantage. [...] The idea is that, because the basics of a speaker’s phonological system have been laid down in their youth, when we listen to speakers who are 75 years old today we get an idea about what the community norms were when they were children (70 years ago). Similarly, when we listen to speakers who are 45 years old today, we get an idea about what the community norms were when they were children (40 years ago). And so on. In this way, sociolinguists model the passage of time.”

Nous y reviendrons en détail dans la deuxième partie de ce chapitre lorsque nous présenterons les théories sociolinguistiques du changement. Nous avons également signalé qu'une difficulté dans la prise en compte de l'âge comme un paramètre sociolinguistique pertinent tient au fait de pouvoir distinguer ce qui relève du changement et ce qui relève du phénomène d'*age grading* au sens strict, c'est-à-dire de la préférence pour certains usages à différentes étapes de la vie, et donc purement de la variation. Même si, dans certains cas, les données ne permettent pas de trancher avec certitude entre ces deux scénarios, l'âge est un paramètre qui est systématiquement inclus dans les études sociolinguistiques et sociophonétiques car il crée véritablement des catégories distinctes au sein de la communauté étudiée. Nous renvoyons au chapitre 8 pour un exemple de variation liée à l'âge qui ne soit pas indicative d'un changement en cours mais bien de pratiques différentes entre les différentes générations de locuteurs au sein d'une même communauté.

Un élément dont nous n'avons pas parlé précédemment et que nous allons être amenée à commenter dans les prochaines sections, notamment pour présenter les théories sociolinguistiques du changement, est le fait que les adolescents ont été identifiés dans de nombreux travaux comme étant les vecteurs essentiels du changement. Selon Cox (1996 : 42) : "The evidence from the literature suggests that adolescents are the primary transmitters of sound change and therefore, their speech provides a valuable resource for examining the most advanced form of any language." Elle cite les travaux de Wolfram et Fasold (1974) à ce sujet. Nous pouvons citer également les travaux de Stuart-Smith *et al.* (2007), auxquels nous avons déjà fait référence au chapitre 7, en ce qui concerne le phénomène de dérhoticisation chez les locuteurs de Glasgow. De par leur statut hybride (entre enfants et adultes) et leur désir de s'intégrer et d'être reconnus, acceptés par leurs pairs (*peer pressure*), les adolescents ont des comportements phonético-phonologiques qui offrent le plus souvent une perspective cruciale sur la communauté linguistique en tant que telle et sur l'évolution de la variété parlée dans cette communauté. Meyerhoff (2011 : 141) parle quant à elle de « période critique » (*critical period*)<sup>74</sup> à l'adolescence, voire durant la préadolescence, pour ce qui est de l'acquisition et de l'apprentissage des langues ou des variétés des langues.

### 9.1.2.3 Le sexe/le genre

Nous avons également abordé la notion de sexe précédemment (voir chapitres 5 et 6) lorsque nous avons souligné que, pour des raisons méthodologiques et sociolinguistiques, les corpus PAC tentent au maximum d'intégrer un nombre équivalent de femmes et d'hommes afin de constituer des échantillons représentatifs de la communauté linguistique étudiée. Dans

---

<sup>74</sup> Notons que la notion de « période critique » est également employée dans la littérature pour désigner l'âge critique après lequel un enfant ne pourra pas acquérir le langage (Lenneberg 1967 ; Johnson & Newport 1989). Nous renvoyons au cas d'école de la petite Genie, une enfant enfermée et maltraitée par ses parents pendant les 13 premières années de sa vie, et donc élevée « sauvagement », qui ne parlait pas lorsqu'elle a été découverte (Curtis *et al.* 1974). Ce n'est pas l'acception sur laquelle nous nous concentrons dans cette section puisque nous nous intéressons au changement linguistique et à la malléabilité du système phonético-phonologique des locuteurs aux différentes étapes de leur vie.

les faits, aucune communauté linguistique n'inclut un nombre strictement équivalent d'hommes et de femmes, mais la parité dans un corpus de langue orale permet de contrôler ce paramètre. Cela signifie simplement qu'en disposant d'autant de données produites par des femmes que par des hommes, les chercheurs du programme PAC peuvent mesurer quantitativement et qualitativement l'influence de ce paramètre sur la morphosyntaxe et la phonologie des locuteurs.

Par ailleurs, nous avons aussi établi précédemment que même si le sexe, au même titre que l'âge, sont des facteurs qui sont parfois écartés par certains chercheurs car ils constituent des catégories sociales *a priori*, il nous semble que le sexe, plus encore que l'âge, permet de distinguer deux catégories anthropologiques essentielles, à savoir les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Qui plus est, si cela n'apparaît pas encore à partir des éléments que nous avons développés jusqu'ici, nous verrons clairement par la suite que les catégories se croisent et se recourent, si bien qu'une catégorisation *a priori* comme le sexe n'empêche pas d'affiner l'analyse des données en notant que certaines femmes et certains hommes peuvent appartenir à une autre catégorie commune (par exemple la classe sociale), tandis que d'autres femmes et d'autres hommes peuvent être membres d'une autre catégorie commune (l'origine géographique par exemple). Il apparaît par conséquent que les distinctions ne peuvent être manichéennes dans une étude sociolinguistique puisque les clivages et les relations sont continuellement redéfinis selon des paradigmes différents. Là encore, nous allons avoir l'occasion d'y revenir et d'explicitier notre point de vue.

En outre, de nombreux travaux confirment que des pratiques linguistiques distinctes sont associées aux hommes et aux femmes si bien que, globalement, les études sociolinguistiques incluent systématiquement ce paramètre dans leurs calculs statistiques et plus généralement dans leurs observations. En premier lieu, des facteurs physiologiques liés au sexe des locuteurs contribuent à expliquer la variation observée. Au chapitre précédent (voir chapitre 8), nous avons par exemple mis en évidence le fait que les études phonéto-acoustiques ont recours à différentes méthodes, et notamment la normalisation, pour maîtriser ce paramètre physiologique qui fait que les femmes ont en moyenne des voix plus aigües que celles des hommes et donc des fréquences fondamentales et des valeurs formantiques différentes pour les voyelles (Fant 1960 ; Assmann *et al.* 2006 ; Hillenbrand & Clark 2009).

Toutefois, comme pour l'âge, ce ne sont pas ces différences physiologiques qui nous intéressent ici mais bien les différences de pratiques linguistiques qui peuvent être observées entre les femmes et les hommes. Cela nous amène à la distinction, évoquée en préambule de ce chapitre ainsi que dans le titre de cette section, entre sexe et genre. Jusqu'à maintenant nous n'avons parlé que de sexe (voir chapitres 5 et 6) car nous souscrivons à la définition que propose Meyerhoff (2011 : 212) de ce terme : "The term is increasingly restricted in sociolinguistics to refer to a biologically or physiologically based distinction between males and females, as opposed to the more social notion of *gender*." Il semble qu'ici nous soyons amenée à parler de genre et non plus strictement de sexe dans la mesure où ce qui nous intéresse, d'un point de vue sociolinguistique, c'est la construction d'une identité sexuelle (de femme ou d'homme) à travers l'emploi de telle ou telle variable ou de telle ou telle variante linguistique. En ce sens, nous rejoignons également Meyerhoff (2011 : 212) dans la définition



qu'elle propose du terme de genre : "Used increasingly in sociolinguistics to indicate a social identity that emerges or is constructed through social actions."

Maintenant que nous avons établi cette distinction fondamentale, nous souhaitons faire référence à quelques travaux qui illustrent l'importance du genre dans la variation et le changement linguistique. Nous n'aurons pas le loisir de faire ici une synthèse exhaustive de l'ensemble des travaux qui sont publiés sur cette question car, comme le notent de nombreux spécialistes, la question du genre est celle qui produit le plus grand nombre d'études sociolinguistiques ces dernières années, notamment parce que cette question de la construction sociale d'une identité sexuelle a des répercussions multiples et potentiellement politiques. Selon Labov (1990), la distinction linguistique entre les hommes et les femmes fournit les résultats les plus constants dans les études sociolinguistiques alors même qu'auparavant ce paramètre était rarement pris en compte. Cox (1996 : 44-45) souligne que certains des plus grands spécialistes de l'anglais australien, tels Mitchell et Delbridge (1965), Horvath (1985) ou Lee (1989), ont analysé leurs données en postulant que les mêmes choix étaient disponibles pour les locuteurs et les locutrices et donc en ne tenant pas compte d'une possible corrélation entre le genre et la fréquence d'utilisation d'une ou plusieurs variantes.

Nombre des premiers travaux qui se sont intéressés aux relations entre genre et langage ont révélé qu'il existe des traits préférentiellement féminins (*preferential features*), tandis que les traits exclusivement féminins ou masculins (*exclusive features*) sont rares. Parmi ces traits préférentiellement féminins, Holmes (1982, 2006) compte la politesse. Il pourrait sembler que la politesse n'est pas en tant que telle une variable sociolinguistique. Toutefois, la politesse n'étant pas une forme d'expression véritablement naturelle<sup>75</sup> mais plutôt acquise (« dis merci à la dame »), elle s'exprime généralement par le choix de telle ou telle formule dans un contexte spécifique et avec un interlocuteur précis, et constitue par conséquent une manifestation de la conscience linguistique et sociale du locuteur qui s'adapte à son environnement et se positionne par rapport à son interlocuteur. En ce sens, la politesse est clairement une variable sociolinguistique car elle reflète la compétence sociale d'un locuteur et construit la distance sociale entre les locuteurs.

En employant la notion de « distance sociale » (*social distance*), nous renvoyons aux travaux majeurs de Brown et Levinson (1987) qui se sont intéressés à la politesse et ont formulé ce qui est communément dénommé *Politeness Theory*. Par distance sociale, ils entendent la hiérarchie qui est à la fois reflétée et construite à travers les formules de politesse utilisées par les participants à une interaction spécifique. Si l'on prend l'exemple d'un artisan réputé, proche de l'âge de la retraite, s'entretenant avec l'apprenti qu'il vient de recruter pour

---

<sup>75</sup> La question de la naturalité de la politesse, tout comme la question de la naturalité de l'accommodation linguistique dans l'interaction, est sujette à débat. Nous aurons l'occasion de revenir sur la notion d'accommodation ultérieurement dans ce chapitre. En ce qui concerne la politesse, nous pouvons dire qu'il existe un consensus au sein de la communauté scientifique pour dire que les êtres humains ont généralement une inclinaison naturelle à satisfaire les autres. Meyerhoff (2011 : 87) cite Smith (1853 : 170) à ce sujet : "Nature, when she formed man for society, endowed him with an original desire to please, and an original aversion to offend his brethren. She taught him to feel pleasure in their favourable, and pain in their unfavourable regard." Cette inclinaison naturelle serait au fondement de la politesse. Cependant, l'expression linguistique de la politesse est essentiellement acquise, notamment grâce à l'observation du comportement des autres.

prendre la relève : il est tout à fait possible d'imaginer une relation de politesse asymétrique qui verrait l'artisan typiquement tutoyer son apprenti et l'apprenti vouvoyer son mentor, avoir recours à un style plutôt formel et utiliser un certain nombre de formules de politesse. Ces éléments marquent le fait que l'artisan a une position hiérarchique supérieure à celle de l'apprenti, puisque c'est lui qui décide de le recruter, de lui apprendre ce qu'il sait et potentiellement de l'engager si la relation est fructueuse ou de le renvoyer si, au contraire, la relation s'avère infructueuse. L'artisan a donc du pouvoir sur son apprenti, ce qui est reflété au niveau sociolinguistique par le fait qu'il le tutoie et qu'en retour son apprenti le vouvoie. L'apprenti participe donc lui aussi à la construction de cette hiérarchie puisqu'il fait le choix, en partie conscient, de vouvoyer son mentor pour lui montrer son respect, son obéissance, sa déférence. L'apprenti signale par là-même qu'il adopte une position inférieure hiérarchiquement car il a conscience du fait qu'il doit apprendre un certain nombre de choses avant de pouvoir prétendre exercer véritablement le même métier que son mentor.

En bref, la théorie de la politesse formulée par Brown et Levinson repose sur les considérations du locuteur (*speaker*) par rapport à sa propre valeur et à ses propres intentions et par rapport à la valeur et aux intentions de son interlocuteur (*addressee*). Ce cadre théorique permet, qui plus est, de réfléchir aux écarts culturels en ce qui concerne la politesse puisque ce qui sera considéré comme poli à un endroit donné, c'est-à-dire au sein d'une communauté linguistique spécifique, pourra être considéré comme inapproprié, voire particulièrement grossier, par les membres d'une communauté linguistique différente.

Revenons aux travaux de Holmes qui reposent sur l'étude de données sur le *NZE*. Son article daté de 1982 démontre que les femmes utilisent plus de *tag questions* (du type *did you ?*, *shouldn't we ?*, *wasn't it ?*) que les hommes. Elle postule que l'usage plus fréquent de ces formules indique que les femmes se positionnent différemment des hommes dans leurs interactions et que les *tag questions* n'expriment pas simplement ni exclusivement une demande d'informations complémentaires dont ne disposeraient pas les locutrices. Pour Holmes, les *tag questions* permettent également aux locuteurs, et donc aux locutrices, qui y ont recours d'assurer le prolongement, la continuation de la conversation en incluant leur interlocuteur (voir chapitre 2). Plus précisément, Holmes avance que les *tag questions* marquent l'attention que portent les locuteurs, et donc surtout les locutrices, à leur(s) interlocuteur(s) car ces formules permettent de susciter des réactions et des contributions de la part de ces derniers. Ce positionnement différent instancié par un usage plus fréquent de marqueurs de politesse a également été mis au jour par Holmes (2006) dans son étude du discours des hommes et des femmes sur leur lieu de travail.

Au niveau phonético-phonologique, les résultats de nombreuses études ont révélé que les femmes utilisent plus fréquemment des formes standard, conservatrices et prestigieuses que les hommes. C'est le cas de la fameuse étude de Trudgill (1972) sur l'anglais parlé à Norwich, dans le comté de Norfolk, à l'est de l'Angleterre. Ses données ont révélé que les femmes issues de la classe ouvrière et les femmes issues de la classe moyenne utilisent plus la forme standard du suffixe -ING, à savoir la variante vélaire [ɪŋ], que les hommes issus de la classe ouvrière et de la classe moyenne respectivement, qui utilisent quant à eux plus fréquemment la variante alvéolaire [ɪn], et ce dans tous les contextes, c'est-à-dire dans les

tâches de lecture, la conversation formelle et le discours spontané. De la même façon, Labov (1966) a constaté, à partir des données de son étude du /r/ à New York dont nous avons parlé précédemment (voir chapitre 7), que les femmes réalisent, à quelques rares exceptions près, /r/ en position de coda de syllabe plus fréquemment que les hommes. Il associe cela au fait que la rhoticité est valorisée à New York tandis que la non-rhoticité est stigmatisée.

Ces observations d'un comportement phonético-phonologique différent des femmes par rapport aux hommes ont été interprétées comme un choix de la part des femmes afin d'assurer leur position dans la société. Pour Trudgill (1972), la place des femmes, notamment dans le milieu professionnel, étant moins assurée, moins stable que celle des hommes, les femmes ont développé une plus grande sensibilité à ce qui est standard et à ce qui ne l'est pas, à ce qui est perçu positivement et à ce qui est perçu négativement, si bien que l'usage de formes standard leur confère le statut qu'elles recherchent car leur manière de s'exprimer est jugée positivement. Selon Labov (1966), le discours identifié comme celui des classes ouvrières est associé au masculin et connote par conséquent la rudesse et la dureté (*toughness*, *roughness*), qui ne sont pas considérées comme des qualités désirables et donc valorisées chez les femmes. Aussi, les femmes éviteraient plus ou moins consciemment les variantes caractéristiques du discours non-standard, de la classe ouvrière, afin de ne pas revendiquer ces qualités définies socialement comme masculines.

Pour Eckert (2000), l'utilisation par les femmes de variantes plus conservatrices, plus standard, plus valorisées socialement, et donc plus prestigieuses, dénote un comportement plus complexe. Selon elle, les femmes utilisent le langage comme une ressource symbolique afin de marquer leur appartenance à un groupe et, parallèlement, de marquer leur distance, de se désolidariser d'autres groupes. À travers le langage, et d'autres ressources symboliques comme leur apparence, leur style vestimentaire, leur gestuelle, elles se construisent une identité sociale et établissent leur position, leur statut. Nous avons à nouveau ici la preuve que les facteurs sociolinguistiques interagissent les uns avec les autres puisque nous voyons, à travers les études que nous avons mentionnées, que le genre est lié aux notions de norme, de standard et de prestige. Comme nous l'avons signalé en préambule de ce chapitre, nous allons revenir dans les prochaines sections sur ces notions.

D'autre part, des études plus récentes ont démontré que les femmes ont plus tendance que les hommes à utiliser les formes innovatrices, c'est-à-dire les formes qui résultent de changements en cours (ce que Meyerhoff (2011 : 225) appelle *the incoming variants*). Nous pouvons citer les travaux d'Eckert (2000) sur les adolescents d'un lycée de Détroit (voir chapitre 4) car ils ont permis de mettre au jour la dernière étape du *Northern Cities Shift*, à savoir la postériorisation de la voyelle de STRUT. Dans le lycée dans lequel elle travaillait, Eckert a en effet identifié plusieurs catégories d'adolescents, à savoir ce qu'elle appelle les *Jocks* d'un côté (les sportifs) et les *Burnouts* de l'autre (les ratés), qui peuvent schématiquement correspondre à la classe aisée et à la classe ouvrière dans la microsociété lycéenne. Ses données ont révélé que les variantes postérieures de la voyelle de STRUT, à savoir les variantes innovatrices, étaient observables uniquement dans le discours des *Burnouts*, et tout particulièrement dans le discours des jeunes filles appartenant à ce groupe.

Pour ce qui est du *NZE*, l'étude de Batterham (2000) menée à Auckland, dans le nord de l'île du Nord, a révélé que les femmes issues de la classe ouvrière et de la classe moyenne utilisent plus fréquemment des variantes avec un premier élément haut dans la diphtongue de SQUARE ([Iə]) que les hommes issus de ces mêmes classes. Les hommes et les femmes issus de la classe la plus aisée sont ceux qui utilisent le moins ces variantes et ils le font à pourcentage égal, ce qui est dû, comme le souligne Batterham, au fait que les jeunes hommes (âgés de 15 à 29 ans) se mettent à utiliser plus fréquemment les variantes comportant un premier élément haut. Ces éléments sont révélateurs d'un changement en cours clairement mené par les femmes et par les catégories sociales inférieures, à savoir la classe ouvrière et la classe moyenne. Nous allons revenir, dans la prochaine section, sur la notion de classe sociale et, dans notre deuxième partie, sur les théories sociolinguistiques du changement et sur le rôle spécifique que jouent les femmes.

En résumé, les études auxquelles nous venons de faire référence indiquent que les femmes mènent le changement en employant plus fréquemment que leurs homologues masculins les formes innovantes. Contrairement à ce que nous avons établi précédemment, à savoir que les femmes utilisent des formes conservatrices et standard, lorsque les femmes utilisent les formes innovantes elles le font de manière inconsciente, c'est-à-dire qu'elles ne contrôlent pas cet usage. Nous sommes donc apparemment face à un paradoxe puisque d'un côté, des études révèlent que les femmes se montrent conservatrices afin d'assurer leur statut et d'établir leur position au sein de la société, tandis que de l'autre, d'autres études démontrent que les femmes sont les pionnières du changement linguistique car elles emploient plus fréquemment que les hommes les formes innovantes.

Autrement dit, les femmes seraient donc à la fois le vecteur d'un changement appelé *change from below* dans la littérature (Labov 1966) ainsi que le vecteur d'un changement différent appelé *change from above*. Ces termes sont cruciaux pour ce qui est de l'étude sociolinguistique du changement, c'est pourquoi nous souhaitons les définir ici. Le premier est défini ainsi par Meyerhoff (2011 : 306) : "Changes taking place in a *speech community* below the level of conscious awareness. Not the subject of overt comment. It does **not** refer to changes led by the lower social classes." Le second est défini comme suit : "Changes taking place in a speech community above the level of individuals' conscious awareness. Able to be commented on. One variant is clearly standard or has clear overt prestige. It does not refer to changes led by higher social classes." Nous allons avoir l'occasion de réutiliser ces termes dans la deuxième partie de ce chapitre. La question du genre dans les études sociolinguistiques nous montre à nouveau que variation et changement linguistique sont des phénomènes étroitement liés, si bien que l'observation et la modélisation du changement sont souvent centrales à la sociolinguistique et à la sociophonétique.

Pour conclure cette section consacrée aux notions de sexe et de genre en sociolinguistique, il nous faut revenir sur le paradoxe que nous venons de mentionner. Comment les femmes peuvent-elles être simultanément identifiées comme les éléments conservateurs au sein de la communauté linguistique et les vecteurs d'innovation ? Certains travaux ont tenté de répondre à cette question en postulant que, pour ce qui est des variables stables et des changements qui se produisent au-dessus du niveau de conscience des locuteurs,

les femmes se conforment à la norme et utilisent les formes considérées comme prestigieuses au sein de la communauté plus que les hommes, tandis que pour ce qui est des changements qui se produisent au-dessous du niveau de conscience des locuteurs, les femmes produisent les formes innovantes (*the vernacular target*, Meyerhoff, 2011 : 232) plus que les hommes.

Pour Eckert et McConnell-Ginet (1992, 1999, 2003), cette réponse n'est pas satisfaisante car le paradoxe qui a émergé des différentes études sociolinguistiques sur le genre est surtout une illusion liée au fait que des locuteurs très différents ont souvent été regroupés dans une même catégorie sociolinguistique de par le fait qu'ils sont du même sexe. Eckert et McConnell-Ginet avancent que le paradoxe dont nous avons parlé n'est un paradoxe que si les mêmes femmes utilisent des formes conservatrices prestigieuses et des formes innovantes. Elles défendent l'argument selon lequel le genre est un phénomène complexe, une catégorie sociale aux multiples facettes, et que toutes les femmes et tous les hommes ne se comportent pas de la même manière d'un point de vue linguistique car ils ne revendiquent pas nécessairement la même identité d'homme ou la même identité de femme au sein de la société. Leurs travaux pointent également vers le fait que les différentes catégories sociales interagissent au niveau linguistique et que les locuteurs assument des identités sociales multiples dans leurs diverses interactions. Leurs travaux ont également permis d'introduire un concept nouveau en sociolinguistique, celui de communauté de pratiques (*community of practice*) qui peut être défini comme une unité d'analyse sociolinguistique plus petite que celle de réseau social.

Des travaux en sociophonétique mettent également en évidence cette complexité d'interaction entre les différentes catégories sociales. Nous pensons par exemple à l'étude de Drager (2011) qui révèle que l'identité sociale du locuteur et de son interlocuteur influence la perception des voyelles antérieures brèves du *NZE* contemporain. Ses données montrent par exemple que selon l'âge du locuteur, et l'âge que celui-ci attribue à son interlocuteur, la catégorisation des voyelles impliquées dans un changement en cours (en l'occurrence le *SFVS*, voir chapitre 4) qui sont perçues par ce locuteur varie. De même, le sexe/le genre des locuteurs et de leurs interlocuteurs change la catégorisation qu'ils font des voyelles perçues. Formulée dans le cadre de la Théorie des Exemplaires (*TE*, voir chapitre 4), l'étude de Drager conforte l'argument selon lequel les locuteurs associent des informations phonétiques à des informations sociales dans des combinaisons parfois complexes qui méritent, selon Drager, d'être étudiées plus avant.

Il nous semble que nous avons fourni un état des lieux concis mais représentatif des enjeux sociolinguistiques liés à l'étude du sexe et du genre. Nous avons vu que de nombreux travaux en sociolinguistique ainsi qu'en sociophonétique, notamment sur le *NZE*, révèlent que les hommes et les femmes ont des pratiques linguistiques différentes et qu'ils ne produisent ni ne perçoivent le même discours. Ces différences reflètent et produisent des identités de genre complexes auxquelles sont interconnectés d'autres facteurs, comme l'âge ou la classe sociale. Il nous semble opportun de nous intéresser maintenant aux paramètres sociolinguistiques dont nous n'avons pas ou très peu parlé dans l'ensemble des chapitres précédents, à commencer par la classe sociale.



#### 9.1.2.4 La classe sociale

La notion de classe sociale est, à l'origine, éminemment politique et trouve son fondement dans les travaux de Karl Marx (1867). Selon lui, il existe une dichotomie de classe fondamentale qui oppose ceux qui produisent les ressources et le capital, à savoir le prolétariat, et ceux qui possèdent les moyens de production de ces ressources et donc de ce capital, la bourgeoisie capitaliste. Les classes sociales entretiennent un rapport antagoniste lié à l'ordre social, c'est-à-dire au prestige qui est associé à la classe dominante, la bourgeoisie capitaliste, et lié à l'ordre politique puisque la bourgeoisie capitaliste constitue une élite qui a le pouvoir sur le fonctionnement de l'État. Toutefois, la notion de classe sociale est également théorisée différemment dans la littérature. Pour Weber (1922) par exemple, la dichotomie marxienne est une sorte de simplification car il considère que les classes sociales sont exclusivement liées à l'ordre économique et qu'il y a donc autant de classes sociales que de niveaux de revenus et de patrimoine. En outre, selon lui, ces classes sociales n'entretiennent pas nécessairement ni automatiquement un rapport antagoniste. Surtout, le concept de classe sociale diffère grandement chez Weber car celui-ci soutient que le statut social d'un individu est, certes, principalement lié à sa situation économique mais qu'il est également défini par son style de vie et ses opportunités (par exemple les risques qu'il prend, les possibilités professionnelles qui s'offrent à lui, ses aspirations etc.). Au contraire, chez Marx, l'être est avant tout un produit social, si bien qu'aucun autre paramètre ne peut venir contrecarrer ce qui est dicté par l'ordre social et politique.

Cette vision webérienne de la classe sociale comme le produit d'une situation socioéconomique particulière et de l'influence d'autres facteurs liés aux opportunités et aux choix de l'individu est à l'origine de la définition qui fait globalement consensus aujourd'hui parmi les sociolinguistes. Nous souhaitons citer ici la définition proposée par Meyerhoff (2011 : 165) qui nous semble tout à fait appropriée : "A measure of status which is often based on occupation, income and wealth, but also can be measured in terms of aspirations and mobility. These factors can then be used to group individuals scoring similarly on these factors into socioeconomic classes." L'héritage de Weber transparait dans les travaux sociolinguistiques modernes puisque la plupart des sociétés occidentales y sont décrites comme des systèmes de classe au sein desquels les individus peuvent évoluer, et non des systèmes de caste au sein desquels les individus ont une position, un statut immuables.

Aussi, nous souhaitons poser ici la distinction entre origine et classe sociales, à laquelle nous avons fait allusion à quelques reprises dans ce chapitre. Un individu d'une origine sociale déterminée, né dans une famille issue de la classe ouvrière par exemple, peut appartenir à l'âge adulte à une autre classe sociale, par exemple la classe moyenne, voire la bourgeoisie ou la classe la plus aisée. Ainsi, un individu qui est né de parents n'ayant pas fait d'études et exerçant des professions manuelles peu valorisées (ouvrier dans le bâtiment pour l'homme par exemple et femme de ménage pour la femme) et qui devient médecin, avocat ou professeur des universités, soit une profession intellectuelle prestigieuse, incarne ce qui est appelé l'ascension sociale. La mobilité peut également se produire dans le sens inverse, à savoir qu'un individu issu d'une classe sociale favorisée se voit, pour diverses raisons (échecs



dans les études, licenciement etc.), redescendre sur l'échelle sociale et appartenir à une catégorie socioéconomique inférieure.

Il apparaît au travers de ces exemples que définir la classe sociale d'un individu n'est pas aisé car la mobilité sociale fait que les frontières entre les classes sont perméables. Aussi, même s'il est vrai que notre appartenance à telle ou telle classe est largement déterminée par la situation socioéconomique de la famille dans laquelle nous naissons, la mobilité sociale est un mouvement auquel aspirent les différentes générations d'individus en espérant que leur enfants « feront mieux » que ce qu'elles ont fait elles-mêmes. Pour Meyerhoff (2011 : 167), la mobilité sociale peut être considérée comme un idéal politico-culturel qui permet de maintenir le modèle de classes dans un *statu quo* : “Nevertheless, we collectively nurture the ideal that anyone can make what they want of themselves and move out of one class, up into another one, and we tend to gloss over the potential for downward movement in the scale.” Ces considérations, bien que passionnantes, dépassent largement le cadre de notre thèse. Nous voulions insister ici sur le fait que la notion de classe sociale, comme la notion de genre dont nous avons traité précédemment, est complexe et qu'elle doit être manipulée avec précaution par les sociolinguistes.

Nous souhaitons nous concentrer ici sur la manière de mesurer, de déterminer la classe sociale des individus, et sur l'influence que peuvent avoir l'origine et la classe sociales sur la variation linguistique. En ce qui concerne le premier point, plusieurs auteurs ont essayé de déterminer si la classe sociale peut être définie uniquement sur la base de la profession (*occupation*) exercée par les individus, ou par le « chef de famille » (*breadwinner*), ou si elle doit l'être sur la base de facteurs complémentaires, comme le niveau d'éducation et la valeur du patrimoine. C'est la question que s'est par exemple posé Labov (2001) pour son étude magistrale de la variation à Philadelphie, si bien que pour chaque individu recruté pour son étude il a consigné la valeur de la propriété (maison, appartement) principale en complément du niveau d'éducation et de la profession exercée.

Ce choix méthodologique, visant à déterminer avec exactitude la classe sociale des individus, découle du fait que toute profession n'a pas forcément le même statut socioéconomique dans toutes les sociétés ni à toutes les époques. Si l'on prend l'exemple de la France, le statut socioéconomique de l'instituteur, du « maître » qui enseignait aux enfants à l'école primaire dans les années 1950, n'a quasiment rien à voir avec le statut socioéconomique du professeur des écoles qui enseigne aux enfants à l'école primaire en 2014. Dans les années 1950, l'instituteur occupait généralement une position centrale au sein de la communauté, dans les villes et surtout dans les villages, parce qu'il était considéré comme un personnage respectable, comme une figure d'autorité intellectuelle mais aussi morale. Aujourd'hui, le statut de professeur des écoles est différent car il n'est ni particulièrement respecté ni spécialement envié, et il s'accompagne d'un revenu qui n'est que légèrement au-dessus de la moyenne nationale, si bien que le professeur des écoles, sans être véritablement dévalorisé, n'est plus au XXI<sup>e</sup> siècle une figure d'autorité au sein de la société, contrairement à un chef d'entreprise, un avocat ou un chirurgien par exemple.

De la même façon, un professeur exerçant aux États-Unis dans une université extrêmement prestigieuse comme Harvard, et un professeur exerçant dans un pays en voie de

développement où l'éducation n'est pas accessible à tous et où le taux d'analphabétisme est encore très élevé, par exemple au Mali ou au Burkina Faso, n'ont pas le même statut social au sein de leurs communautés respectives car ils n'ont pas nécessairement le même niveau d'études, ils ne sont pas rémunérés de la même façon et ils ne travaillent pas dans les mêmes conditions, avec les mêmes ressources et les mêmes moyens, ce qui a des répercussions sur la façon dont leur profession est perçue.

Associer des facteurs complémentaires tels que le niveau d'éducation, le niveau de revenus ou la valeur du patrimoine offre l'avantage de pouvoir affiner le profil socioéconomique des individus. En effet, il peut tout à fait arriver qu'un individu détenteur d'un doctorat (soit 8 ans d'étude post-bac dans le contexte universitaire français par exemple) exerce une profession qui ne requiert pas un tel niveau d'études, à savoir facteur, infirmière ou secrétaire par exemple. Il peut arriver aussi qu'un individu exerçant une profession peu valorisée ait, pour diverses raisons (héritage, gain etc.), un patrimoine élevé qui ne corresponde pas à la classe socioéconomique dans laquelle sa profession le place. Il nous semble donc que pour toutes les raisons que nous venons de mentionner, il soit préférable de disposer d'un maximum d'informations sur les individus qui sont sélectionnés pour les enquêtes sociolinguistiques. Et, même s'il est vrai que Labov (2001) conclut finalement que la profession exercée est, pour la grande majorité des variables qu'il a étudiées à Philadelphie, un indicateur suffisant de la classe sociale, il reste quelques cas où des facteurs complémentaires tels que le niveau d'éducation ou la valeur du patrimoine sont nécessaires pour rendre compte de ce qui est observé.

La valeur du patrimoine des locuteurs et leurs niveaux de revenus ne sont pas inclus dans les profils qui sont dressés des locuteurs sélectionnés pour les enquêtes PAC (voir annexes B). Les profils PAC incluent en revanche la profession exercée, le niveau d'études ainsi que les activités pratiquées, qui peuvent être des indicateurs d'appartenance à une classe sociale au même titre que la valeur du patrimoine. En effet, certaines activités comme l'équitation, le golf, le tennis ou le polo (pratiqué assidument par la famille royale britannique par exemple) sont des symboles de la grande bourgeoisie, de l'aristocratie et, plus largement, de la réussite sociale. Au contraire, d'autres activités comme le football, le basketball (en particulier aux États-Unis) ou le hip-hop sont typiquement populaires et connotent un statut social inférieur.

Nous renvoyons à Viollain (2010) pour une analyse sociolinguistique du comportement phonético-phonologique d'une locutrice du corpus PAC Boston, DG1, sur la base des activités qu'elle pratique. De fait, nous avons constaté que cette locutrice, qui est impliquée dans des activités politiques et est élue au *Board of Health* (institution locale chargée des questions de santé et d'hygiène) de la ville dans laquelle elle habite, a un niveau d'expression très élevé en contexte de conversation formelle alors même que son accent est typiquement bostonien, c'est-à-dire caractérisé par sa non-rhoticité, ce qui est généralement associé aux classes sociales inférieures. Nous sommes donc face à une forme de paradoxe car elle est issue d'un milieu ouvrier et, étant infirmière dans un *college*, nous serions tentée de dire qu'elle appartient à la classe moyenne inférieure (*lower middle class*). Cependant, la manière dont elle s'exprime nous dit quelque chose de différent. Il nous semble que le cas de

DG1, éclairé par les activités qu'elle pratique, correspond à ce que Meyerhoff (2011 : 166) explique de la mobilité sociale et de la perméabilité des classes sociales qui sont amenées à interagir, par exemple dans des instances locales :

“People who are upwardly mobile may feel that living in their old neighbourhood is incongruent with their new social aspirations and so they will move to a larger house or to a street with a ‘better’ address. In a similar way, they may acquire ways of talking that are slightly different to the ones they acquired growing up. However, there seem to be limits on how much we can change the way we talk as adults [...], and you can probably think of someone you know whose accent and/or ways of speaking send a different message from the rest of the social picture they present.”

Pour conclure en ce qui concerne les éléments qui permettent de déterminer la classe sociale à laquelle appartiennent les individus, il nous faut dire quelques mots du cas particulier de la société néo-zélandaise puisque, comme nous l'avons précisé précédemment, les sociétés évoluent. Une même société considérée à deux moments distincts de l'histoire peut être régie par des valeurs différentes, et aucune société ne ressemble point par point à une autre, si bien que les sociétés sont des structures locales. Il nous semble par conséquent indispensable de revenir ici sur la construction de la société néo-zélandaise et sur l'émergence des classes sociales dans cet environnement colonial particulier. Au chapitre 2, nous avons brièvement abordé le fait qu'Edward Gibbon Wakefield fait la promotion de la Nouvelle-Zélande comme étant une société plus égalitaire que le Royaume-Uni auprès de colons potentiels durant la première vague d'immigration massive. Il participe ainsi à instaurer le mythe de l'absence de classes en Nouvelle-Zélande (*the myth of classlessness*<sup>76</sup>).

Cette idée que la Nouvelle-Zélande constitue une société différente de la société britannique, et non une version transposée de celle-ci, est mise en avant par l'ensemble des historiens de la Nouvelle-Zélande. Le mythe de l'absence de classes en Nouvelle-Zélande, bien que rapidement remis en question, influence malgré tout la manière dont est décrite la société néo-zélandaise. Cela transparait par exemple dans l'ouvrage de Sinclair (1969 : 276) : “[i]t must be more nearly classless, however, than any other society in the world. Some people are richer than others, but wealth carries no great prestige and no prerogative of leadership.” La société néo-zélandaise ne serait donc pas une société parfaitement égalitaire mais constituerait une société différente, avec des valeurs, des normes et des conventions propres.

Cela implique que, comme ce qui s'est passé pour l'émergence du *NZE*, c'est-à-dire d'une voix néo-zélandaise spécifique, un nouvel ordre social a émergé en Nouvelle-Zélande de la mixture de classes transportées depuis le Royaume-Uni principalement, mais également d'autres endroits du monde. Aussi, en 1977, de nombreux contributeurs établissent, dans ce qui est considéré comme l'ouvrage de référence sur la classe sociale en Nouvelle-Zélande

---

<sup>76</sup> Nous renvoyons à l'article de l'encyclopédie *Te Ara* sur la notion de classe en Nouvelle-Zélande depuis sa colonisation jusqu'à l'époque contemporaine : Jock Phillips. 'Class - Understanding class', *Te Ara - the Encyclopedia of New Zealand*, updated 13-Jul-12 URL: <http://www.TeAra.govt.nz/en/class/page-1>.

(Pitt 1977), qu'il existe bel et bien en Nouvelle-Zélande des distinctions d'ordre social qui peuvent correspondre à ce qui est communément appelé « classe ». À partir de là, les études se multiplient pour démontrer que la Nouvelle-Zélande ne fait pas exception au système de classes mais que la société néo-zélandaise a ses particularités.

Certains travaux (Pitt 1977 ; Pearson & Thorns 1983) insistent sur le fait qu'après une période de confusion de l'ordre social, due à la situation coloniale, une stratification sociale spécifique émerge rapidement. Ces travaux indiquent par exemple qu'il y a bien une forme d'élite en Nouvelle-Zélande, les riches, mais que celle-ci se distingue de l'aristocratie européenne traditionnelle en ce sens qu'elle constitue une élite qui travaille. Phillips fait par exemple référence à l'élite du commerce, c'est-à-dire aux marchands et aux artisans de Dunedin, Auckland ou Wellington, souvent issue de la classe moyenne et ayant réussi grâce à son esprit d'entreprise et au fait qu'elle a démarré ses affaires très vite après avoir débarqué en Nouvelle-Zélande. Il l'oppose à l'élite rurale qui est, elle, surtout formée des fils des grandes familles aristocratiques britanniques qui possèdent les terres en Nouvelle-Zélande, ont d'immenses demeures, des jardiniers et surtout qui suivent la mode anglaise en ce qui concerne le mobilier et les accessoires vestimentaires notamment. Il y a donc une élite, une bourgeoisie en Nouvelle-Zélande, mais celle-ci ne représente qu'une toute petite proportion de la nouvelle population néo-zélandaise et elle n'a généralement rien en commun avec l'aristocratie britannique.

De la même façon, il y a une classe ouvrière en Nouvelle-Zélande, formée schématiquement par les saisonniers et les travailleurs non qualifiés. Toutefois, de nombreux travaux, et notamment Pitt (1977), soulignent le fait qu'il y a un avant et un après Dépression en Nouvelle-Zélande, c'est-à-dire que la conscience de classe et les écarts sociaux (ré)apparaissent après les années 1880 du fait des difficultés économiques traversées par le pays. Avant cette période, les historiens et les sociologues reconnaissent qu'il est difficile de poser une véritable hiérarchie sociale en Nouvelle-Zélande fondée sur les professions exercées par les individus par exemple, et notamment dans les campagnes et dans les petites villes car les gens pouvaient y exercer des activités temporaires très diverses. Pour ce qui est des villes, Phillips indique que la classe supérieure regroupait schématiquement les propriétaires terriens, les marchands, les banquiers, les médecins et les avocats. Venaient ensuite les petits entrepreneurs et les enseignants, suivis des petits commerçants, des employés de bureau et des artisans qualifiés. Enfin la classe inférieure était formée des travailleurs non qualifiés. Pitt (1977 : 27) note néanmoins que dans les villes néo-zélandaises, les écarts de classe n'ont rien à voir avec ce qui peut être observé en Angleterre, ou plus largement dans les sociétés européennes, notamment parce que les salaires y sont plus élevés, les heures de travail moins nombreuses et parce que la propriété y est accessible à une proportion bien plus large de la population. Ce sont ces éléments qui font hésiter les historiens et les sociologues à parler de classes sociales car le modèle néo-zélandais, à cette époque, ne ressemble à aucun autre.

Au XX<sup>e</sup> siècle, la société néo-zélandaise connaît un tournant fondamental à savoir que la population devient majoritairement urbaine (voir chapitre 2, 2.1) et des groupes sociaux émergent sur la base de la profession exercée, du niveau de revenus et du lieu de résidence.

Au chapitre 6, nous avons par exemple mentionné le fait que le quartier dans lequel nous avons réalisé la majorité de nos enregistrements à Dunedin, Maori Hill, était un quartier huppé dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle et qu'il est devenu un quartier où réside principalement la classe moyenne supérieure (*upper middle class*). L'évolution de ce quartier est représentative de l'émergence au sein de la société néo-zélandaise d'une véritable classe moyenne, large et aux multiples visages (Olssen & Hickey 2005), au cours du XX<sup>e</sup> siècle.

À partir de ce moment-là, les inégalités sociales ne vont cesser de se creuser en Nouvelle-Zélande, si bien que les rapports de l'OCDE<sup>77</sup> (Organisation pour la Coopération et le Développement Économique) indiquent que la Nouvelle-Zélande est la 7<sup>ème</sup> société la moins égalitaire parmi les pays membres de cette organisation et qu'elle est donc moins égalitaire que le Japon ou l'Australie. La note de l'OCDE datée de 2008<sup>78</sup> indique que la pauvreté gagne du terrain en Nouvelle-Zélande et que les écarts de revenus, après avoir atteint un record au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, commencent à se réduire tout doucement. La note datée de 2011<sup>79</sup> indique que la Nouvelle-Zélande est le pays de l'OCDE où les inégalités sociales se sont creusées le plus vite entre 1985 et la fin des années 2000, exception faite de la Suède. Nous sommes bien loin du mythe de l'absence de classes en Nouvelle-Zélande. Phillips mentionne les grèves nationales de 1913 et 1951 comme des preuves de la montée de la conscience de classe en Nouvelle-Zélande ainsi que l'augmentation croissante du nombre de syndicats et du nombre de travailleurs syndiqués dans le pays. Haddon (2014) met en évidence le fait que les Néo-Zélandais ont une réelle conscience de classe<sup>80</sup> qui leur permet de définir leur identité sociale mais que celle-ci est souvent subjective et que, par conséquent, les membres des classes inférieures de la société voient la Nouvelle-Zélande comme un système de classes alors que ce n'est pas le cas des membres des classes supérieures.

Aujourd'hui, la société néo-zélandaise est divisée en classes socioéconomiques et socioculturelles qui reposent sur des facteurs tels que l'âge, le sexe/le genre, le statut socioéconomique mais également l'ethnicité. En effet, en Nouvelle-Zélande, les *Pakeha* ont un statut privilégié par rapport à la population autochtone, les Maoris, qui appartiennent en majorité aux classes inférieures de la société. Les immigrants arrivés plus récemment en Nouvelle-Zélande, et venus pour la plupart d'Asie du sud-est (voir chapitre 2), s'intègrent différemment dans la société néo-zélandaise mais appartiennent généralement eux aussi aux classes inférieures. Certaines études (Bayard 2001 ; Bayard & Young 2002) ont mis au jour ce rapport de force entre *Pakeha*, Maoris et immigrants, et la domination blanche en Nouvelle-Zélande, tout en soulignant le fait que les mentalités ont évolué et continuent d'évoluer sur ces sujets, comme cela transparaît par exemple dans les références à l'ethnicité utilisées dans

---

<sup>77</sup> Les informations présentées dans cette section proviennent en partie du site officiel de l'OCDE en anglais : <http://www.oecd.org>.

<sup>78</sup> Cette note est disponible à l'adresse suivante : <http://www.oecd.org/newzealand/41527985.pdf>.

<sup>79</sup> Cette note est disponible à l'adresse suivante : <http://www.oecd.org/els/soc/49559274.pdf>.

<sup>80</sup> Nous citons Haddon (2014 : 13) à ce sujet : "As social identities are in part constructed in class terms, the claim that there are no grounds for asserting that 'social class is entirely opaque to the majority of individuals and therefore unavailable as a source of social identity' is strongly supported (Marshall et al., 1988: 145). In a New Zealand context, social class position continues to have a real, if variable, impact on individual subjectivities."



les journaux nationaux : “The application of ethnic labels in the media is an important part of the dialogue of 'othering': the making of a distinction between the dominant 'us' and the 'others' of minorities (Bayard & Young, 2002 : 18).” Nous avons expliqué au chapitre 6 avoir volontairement écarté le facteur ethnique pour notre enquête à Dunedin en ne sélectionnant que des locuteurs *pakeha*. Le rapport le plus récent de l’OCDE, daté de juin 2014<sup>81</sup>, souligne malgré tout le fait que la Nouvelle-Zélande est une société moins inégalitaire que sa « mère patrie », le Royaume-Uni, notamment parce que le taux de chômage néo-zélandais est le plus bas de tous les pays membres de cette organisation, en particulier dans l’île du Sud où 85,7 % de la population a un emploi.

Maintenant que nous avons établi que la notion de classe sociale est pertinente en Nouvelle-Zélande, il nous semble opportun de passer à la deuxième question qui nous intéresse ici, à savoir la manière dont la classe sociale influence le langage et peut donc contribuer à expliquer la variation linguistique observée. Pour traiter cette question, nous allons faire référence à divers travaux sociolinguistiques qui ont révélé une stratification sociale des variantes linguistiques ou phonétiques. Nous entendons qu’une variante est stratifiée lorsqu’elle est associée de façon systématique à un facteur indépendant tel que l’âge, le style ou la classe sociale. L’étude de Holmes *et al.* (1991) sur le *NZE* et l’*AusE* a par exemple révélé que dans quatre communautés linguistiques différentes, Porirua dans la région de Wellington, dans l’île du Nord de la Nouvelle-Zélande, Cessnock et Sydney en Nouvelle Galles du Sud, dans le sud-est de l’Australie, et Brisbane dans la région du Queensland, à l’est de l’Australie, la variante alvéolaire [ɪŋ] correspondant à la variable (ing) est clairement stratifiée socialement. Les données indiquent en effet que la classe ouvrière utilise plus cette variante tandis que la classe moyenne utilise plus la variante standard ([ɪŋ]). Nous avons déjà parlé de la variable (ing) précédemment : la variante vélaire est considérée comme standard et plus prestigieuse, notamment à cause de l’influence du système orthographique. Qui plus est, dans leur étude, Holmes *et al.* observent un écart significatif dans l’usage de la variante alvéolaire et de la variante vélaire entre la classe ouvrière et la classe moyenne, quel que soit le style, c’est-à-dire dans les tâches de lecture, la conversation formelle et le discours spontané.

En revanche, la stratification sociale de cette variable n’est pas exactement la même dans chaque communauté linguistique. Ainsi, Holmes *et al.* (1991 : 59) notent qu’à Brisbane et Cessnock la stratification est minimale (*fine stratification*, Meyerhoff, 2011 : 174), c’est-à-dire que les écarts entre la classe ouvrière et la classe moyenne dans l’usage de chaque variante dans chaque contexte sont minces. Au contraire, à Porirua et à Brisbane, la stratification est maximale (*broad stratification*, Meyerhoff, 2011 : 175), c’est-à-dire que les écarts constatés entre la classe ouvrière et la classe moyenne dans l’usage de chaque variante dans chaque contexte sont larges. Cependant, de telles observations, qui posent clairement que la classe sociale supérieure a tendance à utiliser les formes standard, prestigieuses et conservatrices tandis que la classe sociale inférieure a plus tendance à utiliser les formes non-

---

<sup>81</sup> Ce rapport est consultable à l’adresse suivante : <http://www.oecdbetterlifeindex.org>.



standard ou innovatrices, interrogent les sociolinguistes quant à la manière dont elles doivent être interprétées.

Nous souhaitons à nouveau citer Meyerhoff (2011 : 172) à ce sujet : “We have a bit of a chicken-and-the-egg situation here: does a variant get perceived as ‘better’ or as part of the standard because it is more frequently used by speakers from a higher social class? Or do speakers from higher social classes use that variant more often in order to stake out, to reify, their position as more powerful and prestigious speakers?” Meyerhoff défend les analyses sociolinguistiques qui combinent l’analyse de l’influence de la classe sociale avec l’analyse de l’influence potentielle d’autres facteurs, comme l’âge, mais aussi les attitudes des locuteurs, le prestige et la stigmatisation de certaines formes ainsi que la notion de style. Nous allons y revenir dans les prochaines sections de ce même chapitre.

Pour conclure cette section, il nous faut aborder le rôle spécifique de la stratification sociale dans le changement linguistique. De nombreux travaux ont démontré que les classes supérieures de la société conservent les formes standard et prestigieuses tandis que les classes inférieures de la société mènent le changement en adoptant les formes innovantes et participent ainsi à l’introduction d’une nouvelle norme linguistique au sein de la société. L’étude de Holmes (1995) sur le changement qui affecte la variable (t) en *NZE* le démontre : les jeunes locuteurs issus de la classe ouvrière utilisent plus la variante glottale en position finale de mot (*cat* prononcé [kɛʔ]) et la variante battue en position intervocalique (*water* prononcé ['wɔrə]), soit les deux variantes innovantes et non-standard, que les jeunes locuteurs issus de la classe moyenne. En ce sens, les jeunes locuteurs issus de la classe ouvrière apparaissent comme les pionniers de deux évolutions phonétiques en cours, à savoir la glottalisation du phonème /t/ en position finale de mot et la réalisation de ce même phonème sous la forme d’une battue alvéolaire en position intervocalique. Les travaux de Docherty *et al.* (2006) montrent qu’en 10 ans, soit depuis l’étude de Holmes, l’utilisation de la variante glottale du phonème /t/ en position finale de mot s’est largement répandue en Nouvelle-Zélande et caractérise le discours de la majorité des locuteurs, et non plus seulement le discours des locuteurs issus des classes inférieures de la société.

Néanmoins, la stratification sociale des variables et des variantes linguistiques n’est pas aussi nette en contexte de changement en cours et, là encore, les travaux de Labov (1966, 2001 notamment) ont changé la donne en ce qui concerne le rôle joué par la classe sociale dans le changement linguistique. À partir des résultats de sa célèbre enquête sur la rhoticité à New York, que nous avons déjà évoquée à plusieurs reprises, Labov (1966, 1972) a montré qu’en contexte de discours spontané, les locuteurs des classes intermédiaires sont les seuls à réaliser un [ɹ] en position finale de mot (*car*) et en position pré-consonantique (*cart*), tandis que les locuteurs des classes inférieures et des classes supérieures utilisent plus la variante Ø, c’est-à-dire qu’ils ne réalisent pas de [ɹ] dans ces mêmes contextes. En contexte de lecture de listes de mots, les locuteurs de toutes les classes sociales utilisent plus la variante [ɹ] qu’en contexte de discours spontané, mais les locuteurs qui utilisent le plus cette variante sont à nouveau les locuteurs des classes intermédiaires. Comme le souligne Labov, on aurait pu s’attendre, sur la base des travaux publiés sur la stratification sociale des variables et des variantes linguistiques, à ce que les locuteurs des classes supérieures utilisent le plus

fréquemment la variante [ɹ] dans tous les contextes, dans la mesure où elle constitue la variante prestigieuse à New York où la non-rhoticité est en train de disparaître et où [ɹ] est par conséquent en train d'être progressivement réintroduit. La norme nord-américaine étant la rhoticité, puisque l'accent standard (*GA*) est lui-même rhotique, Labov explique que les locuteurs new yorkais jugent positivement les énoncés dans lesquels les /r/ en position finale de mot et en position pré-consonantique sont réalisés. Il s'agit par conséquent d'un changement qui se produit au-dessus du niveau de conscience des locuteurs (*change from above*) et les classes intermédiaires semblent le mener.

De la même façon, dans son étude de la variation à Philadelphie, conçue pour mettre à l'épreuve ce qu'il appelle le « principe curvilinéaire » (*the curvilinear principle*), soit justement le fait que les changements linguistiques sont menés par les classes sociales intermédiaires et non par les classes situées aux extrêmes du continuum socioéconomique, Labov (2001) confirme le rôle essentiel joué par la classe ouvrière supérieure (*upper working class*) et la classe moyenne inférieure (*lower middle class*) dans le changement. Il montre que pour toutes les variables étudiées, ces deux classes intermédiaires sont largement en avance dans l'emploi des variantes innovantes par rapport au reste de la communauté. Selon lui, ces deux études illustrent ce qu'il appelle de l'hypercorrection, soit une sorte de chassé-croisé sociolinguistique que Meyerhoff (2011 : 174) nomme *cross-over effect* et définit comme suit :

“The cross-over effect emerges at the intersection of style and class. Typically it refers to the breakdown in the most careful speech styles of clear stratification between speakers of different social classes. For example, when reading word lists, speakers from the second highest social class will suddenly produce more tokens of an incoming or prestige form than speakers in the highest social class do, instead of producing slightly fewer tokens as they do in their conversation or interview styles.”

Labov conclut également que le rôle des classes intermédiaires est d'autant plus marquant lorsqu'il s'agit de changements déjà bien établis au sein de la communauté, suscitant par conséquent des commentaires de la part des locuteurs de cette communauté (*changes from above*), que lorsqu'il s'agit de changements naissants dont les locuteurs ne sont pas encore conscients (*changes from below*). Nous aurons l'occasion de revenir sur ces points dans notre deuxième partie de chapitre consacrée exclusivement aux théories sociolinguistiques du changement.

Il nous semble que nous avons fourni ici les éléments nécessaires à la compréhension des enjeux liés à l'établissement de la classe sociale des individus d'une communauté et à l'influence de la classe sociale sur la variation linguistique. De manière plus générale, il apparaît qu'en traitant des facteurs traditionnellement pris en compte dans les études sociolinguistiques, nous avons montré les nombreuses intersections qui existent entre les différents facteurs dans la constitution des identités sociales des locuteurs d'une communauté linguistique donnée. Il apparaît également que nous avons évoqué d'autres paramètres, apparemment moins évidents ou quantifiables que le sexe, l'âge, l'origine géographique et même la classe sociale, mais qui sont indispensables à l'analyse et à l'interprétation de la

variation ainsi que du changement linguistique. C'est à ces « autres » paramètres, tels que le prestige, la stigmatisation, le style et l'idéologie que nous allons nous intéresser maintenant, afin de compléter notre panorama des enjeux de la sociolinguistique et de la sociophonétique et de spécifier l'apport qu'une analyse sociolinguistique et sociophonétique peut représenter pour les questions qui nous intéressent dans cette thèse.

### 9.1.3 Les autres paramètres

Parmi ces autres paramètres, nous incluons ce que Croft (2000) ou McMahon (1994) appellent les facteurs « externes », qui permettent de rendre compte de la variation et du changement linguistiques, mais également ce que Farrar et Jones (2002) appellent les motivations « extralinguistiques », c'est-à-dire des facteurs sociopolitiques et économiques qui participent à la construction d'identités et d'attitudes chez les locuteurs. Le fait que nous n'ayons pas inclus ces paramètres dans ce que nous avons appelé les facteurs « traditionnels » ne signifie pas que ces paramètres soient véritablement nouveaux mais plutôt qu'il nous semblait que nous ne pouvions les présenter sans avoir au préalable établi les grandes catégories sociales qui permettent de dresser le profil des locuteurs sélectionnés pour les enquêtes sociolinguistiques.

De fait, il n'y a pas de catégorie sociolinguistique à proprement parler qui puisse être appelée « prestige » ou « stigmatisation », alors qu'il y a bien des catégories « locuteurs âgés », « jeunes locuteurs », « femmes », « hommes », « classe ouvrière », même si celles-ci ne sont pas toujours complètement satisfaisantes pour les sociolinguistes. Les termes de prestige, de stigmatisation, d'identité ou de style correspondent à des attitudes et à des valeurs, à des réactions par rapport à des contextes interactionnels précis. Il y a donc des variables et des variantes linguistiques prestigieuses, comme nous l'avons vu, et des variables et des variantes linguistiques stigmatisées, mais pas à proprement parler de locuteurs prestigieux ou de locuteurs stigmatisés. Dans le cadre sociolinguistique, ce sont donc les emplois de certaines variables ou de certaines variantes qui confèrent, reflètent et construisent un statut prestigieux, qui stigmatisent, qui permettent de revendiquer une identité spécifique ou d'en rejeter une autre, qui permettent d'incarner et de défendre une idéologie précise. Aussi, comme nous avons pu l'entrapercevoir précédemment à partir de la distinction entre sexe et genre, ou avec le phénomène d'hypercorrection, il ne s'agit plus ici de traiter de facteurs qui peuvent directement caractériser les locuteurs : ce sont des hommes, des femmes qui viennent de tel endroit et qui ont tel âge (très schématiquement). Il s'agit de comprendre comment l'usage de certaines variables et certaines variantes permet aux locuteurs de se construire socialement comme ils l'entendent et comme ils le jugent parfois nécessaire au vu de la situation d'interaction particulière.

Nous notons que ces paramètres ont commencé à être étudiés en profondeur dans les études qui constituent ce qui est appelé la troisième vague, dont nous avons parlé précédemment. La recherche est donc en plein essor sur ces thématiques et Campbell-Kibler (2011 : 425) résume ainsi la situation :

“The third wave of variation focuses on the construction of sociolinguistic styles, viewing linguistic variation as tied to social categories, practices, and beliefs. Indeed, uses of linguistic forms are seen in this tradition as social practices themselves, fundamentally similar to nonlinguistic social practices such as the wearing of particular clothes or the adoption of particular recreational pursuits. Such practices can index social categories as well as situation-based meanings such as stances, activities, and speech acts (Ochs, 1992; Silverstein, 1976, 2003). Through constantly repeated acts of indexing, agents build their social selves and the societal structures they inhabit. At the same time, this iteration of use builds and maintains the indexical connections themselves.”

Nous allons nous attacher à expliciter cette citation en commençant par définir plus précisément ce que sont le prestige et la stigmatisation dans le cadre sociolinguistique car nous avons vu que les femmes et les locuteurs issus des classes sociales supérieures ont été associés dans de nombreux travaux aux formes standard, conservatrices et prestigieuses. Nous aborderons ensuite les notions plus complexes de style, d'identité et d'idéologie.

#### 9.1.3.1 Norme, prestige et stigmatisation

La notion de prestige est complexe car les locuteurs n'ont pas tous le même rapport aux variables ou aux variantes dites prestigieuses et ils ne s'orientent pas nécessairement consciemment vers ces variantes. Aussi, Meyerhoff (2011 : 41) nous met-elle en garde face à une définition potentiellement circulaire du terme de prestige. Elle insiste notamment sur le fait qu'une variante ne peut être définie comme prestigieuse uniquement parce qu'elle est utilisée plus fréquemment par les classes supérieures de la société. Les travaux sociolinguistiques distinguent par conséquent deux formes de prestige, ce qui est appelé *overt prestige* et ce qui est qualifié de *covert prestige*. Meyerhoff (2011 : 42) définit le premier, que l'on peut traduire par prestige « patent », de la façon suivante : “The prestige associated with a variant that speakers are aware of and can talk about in terms of standardness, or aesthetic and moral evaluations like being ‘nicer’ or ‘better’.”

Il y a donc une dimension prescriptive associée à la notion de prestige patent car les variantes prestigieuses servent de référence pour la communauté. Cela nous renvoie également à la notion de standard, et par exemple d'accent de référence. Là encore, nous souhaitons citer Meyerhoff (2011 : 18), car il nous semble qu'elle fournit une définition concise et précise de qu'est un « standard » et des processus de standardisation qui caractérisent les langues du monde :

“other sociolinguists (Milroy 1992; Mugglestone 2003) find the term ‘standard’ useful for discussing attitudes to different accents. In particular, they discuss the way in which standardisation works as a social and historical process. The process of standardisation involves a community of

speakers converging on a shared sense that some forms (spoken or written) are valued more than others and are therefore more appropriate in situations where people are speaking carefully and the exercise of social power is relevant – for example, in law courts, schools, funeral services, and so forth.”

Nous comprenons que les locuteurs ont donc conscience que certaines variables et certaines variantes correspondent plus à la norme que d'autres parce qu'elles ne connotent pas d'origine sociale, géographique ou ethnique particulière : elles sont standard. Ils ont également une connaissance précise des contextes dans lesquels il est approprié, voire recommandé, d'utiliser ces variables et ces variantes standard, prestigieuses. Cela nous ramène à la compétence sociolinguistique des locuteurs et nous avons encore la preuve ici du fait que tous les concepts que nous présentons dans cette première partie de chapitre sont étroitement connectés les uns aux autres. Qui plus est, nous allons revenir à la notion de norme, de standard ultérieurement dans la mesure où elle est indissociable de la notion d'idéologie linguistique, comme cela transparaît dans la définition que propose Blommaert (2006 : 512) : “The ‘standard’ is usually perceived as ‘neutral’ or ‘unmarked,’ i.e., something the qualities of which are perceived as natural, self-evident, ‘normal.’ Thus, ‘standard’ English would often be qualified as ‘accentless’ English – English which cannot be characterized as to class or regional belonging – whereas in fact, obviously, such a variety would be strongly accented and solidly indexical of social, educational, or even regional and generational backgrounds (Agha, 2003).”

Si nous devons donner un exemple de variantes bénéficiant d'un prestige patent, nous pourrions à nouveau mentionner la variante [ɪ] à New York (Labov 1966) dans la mesure où nous avons établi que les locuteurs new yorkais jugent favorablement la rhoticité qui est un standard de prononciation américain. Cela contribue à expliquer que l'ensemble des locuteurs utilise plus cette variante dans les contextes plus formels et que les classes intermédiaires l'utilisent plus que les autres classes, comme s'il était attendu d'elles qu'elles s'expriment comme les membres des classes supérieures. Autrement dit, plus les locuteurs font attention à la manière dont ils s'expriment, plus ils contrôlent leur discours, et plus ils peuvent avoir tendance à se tourner vers les formes prestigieuses, les formes standard afin de donner une image d'eux-mêmes différente de celle qui est attendue, sur la base de leur statut socioéconomique par exemple, ou plus largement d'atteindre les objectifs qu'ils se sont fixés lors de l'interaction sociale en question (inspirer la confiance, faire bonne impression lors d'un rendez-vous professionnel etc.).

Toutefois, tous les locuteurs ne visent pas nécessairement les formes standard, bénéficiant d'un prestige patent au sein de la communauté, lors de leurs interactions avec d'autres locuteurs. Il est par exemple avéré que dans certains contextes, notamment politiques, certains locuteurs utilisent volontairement des formes non-standard, parfois stigmatisées comme étant justement locales et comme connotant un faible niveau d'éducation par exemple, afin de paraître authentique, sincère et attaché à la communauté. De nombreuses émissions et de nombreux articles de journaux américains ont par exemple commenté les

modifications opérées au niveau de leur accent par Bill Clinton et George W. Bush, respectivement gouverneurs de l'Arkansas et du Texas, deux états du sud des États-Unis, au moment de faire campagne pour la présidentielle américaine. Ces stratégies peuvent s'avérer payantes afin de montrer que l'on est proche de ses électeurs par exemple, et que l'on est finalement une personne « normale ». Elles sont parfois citées dans la littérature comme exemplifiant ce que l'on peut traduire par prestige « latent ». Cependant, il n'y a pas grand-chose de latent dans ces stratégies puisqu'elles reposent sur le choix conscient d'utiliser des variantes locales plutôt que des variantes standard qui peuvent par exemple donner l'impression que les politiciens sont détachés de la réalité locale.

Selon Meyerhoff, et de nombreux sociolinguistes (Trudgill 1972), le prestige latent correspond plutôt aux cas où le jugement positif des locuteurs sur telle ou telle variable ou variante reste véritablement caché, latent, et doit être justement mis en lumière par le travail du sociolinguiste. Nous pouvons mentionner les travaux de Trudgill (1972) à Norwich qui ont révélé que les locuteurs, masculins en particulier, considèrent les variantes comprenant le [j] dans les mots comme *tune* et *dune*, qui sont caractéristiques de la variété standard d'anglais britannique (*SSBE* ou *RP*), meilleures et plus appropriées que les variantes locales caractérisées par le phénomène de *yod-dropping* (voir chapitre 3). En outre, ces locuteurs ont indiqué qu'ils utilisaient plus fréquemment les variantes [j] que les variantes Ø, alors même que les données étudiées par Trudgill révèlent que c'est le contraire qui se produit : ils réalisent plus de mots sans [j] qu'avec [j]. Pour Trudgill, il s'agit d'un cas prototypique de prestige latent (*covert prestige*) car les données disent quelque chose de différent de ce que pensent faire les locuteurs eux-mêmes. Il y a une forme de décalage, qu'il qualifie de *mismatch*, entre ce qu'ils pensent faire, leurs attitudes par rapport aux différentes variantes, et ce qu'ils font réellement, ce qu'ils produisent dans leur discours. Meyerhoff (2011 : 41) propose la définition suivante de ce terme, que nous adoptons ici : “A norm or target that is oriented to without the speaker even being aware that they are orienting to it. Evidence of covert prestige can be found in mismatches between speakers' self-report of using one variant and actual use of another variant. Often used (wrongly) to refer to the value associated with non-standard or vernacular varieties.”

Pour Milroy (2001: 532), la notion de prestige a souvent été associée à tort avec la notion de standard, de norme, alors même que la réalité linguistique est plus complexe car même s'il est vrai que certaines formes standard sont aussi des formes jugées prestigieuses par la communauté linguistique, comme la *RP* par exemple, d'autres formes non-standard peuvent elles aussi être jugées prestigieuses. Et *vice versa*, des formes standard peuvent ne bénéficier d'aucun prestige au sein d'autres communautés. Le prestige étant avant tout un critère d'évaluation, et non un critère d'identification en tant que tel, il doit être manipulé avec précaution : “This is particularly clear if we step outside of linguistics for a moment: it is not sensible to apply the notion of prestige to sets of electric plugs, for example, although they are plainly standardized, and many things that are unstandardized, such as hand-made suits, may actually be the ones that acquire the highest prestige.” Là encore, nous allons y revenir car les relations entre standard et prestige sont ancrées dans l'idéologie linguistique ayant cours dans la communauté étudiée.



Pour conclure cette section, il nous faut aborder la notion de stigmatisation qui est, pour ainsi dire, l'envers du prestige (*the other side of the coin of prestige*, Trudgill, 2004 : 153). De fait, de la même façon qu'il existe des variantes standard, prestigieuses, il existe également des variantes stigmatisées qui, au lieu d'être visées par les locuteurs lors de certaines interactions, seront au contraire évitées. Cela ne signifie pas que toutes les variantes qui ne sont pas standard et prestigieuses sont nécessairement stigmatisées. Un exemple de variante stigmatisée dont nous avons déjà parlé précédemment est le 'r' dit intrusif dans les variétés non-rhotiques de l'anglais. Les travaux de Broadbent (1991) et Giegerich (1999) ont par exemple mis en évidence le fait que le 'r' intrusif, dans les séquences comme *I saw[r] it*, est stigmatisé et donc évité par certains locuteurs de la *RP* car il peut connoter une absence de connaissance du système orthographique et donc un faible niveau d'éducation. Ces auteurs soulignent en effet que les locuteurs, s'ils sont lettrés, et la quasi-totalité des locuteurs britanniques le sont, peuvent volontairement éviter les 'r' intrusifs en se reposant sur leur connaissance du système orthographique puisque, schématiquement, si un mot ne contient pas de <r> orthographique, en position intermédiaire ou finale, le locuteur n'est pas « censé » prononcer de [ɹ]. Ce phénomène de stigmatisation a donc été avancé dans la littérature pour rendre compte de la prononciation des locuteurs qui réalisent par exemple systématiquement les 'r' de liaison, et donc les <r> étymologiques, orthographiques, tandis qu'ils ne réalisent aucun 'r' intrusif (voir chapitre 7 avec le cas de nos locutrices EC1, ES1 et SS1).

Au terme de cette section consacrée aux notions de norme, de standard, de prestige et de stigmatisation, nous constatons que les locuteurs mettent à profit leur compétence sociolinguistique afin de s'adapter aux différentes situations d'interaction auxquelles ils peuvent être confrontés au quotidien. Cela nous amène à considérer une notion que nous avons déjà évoquée dans ce même chapitre, ainsi qu'aux chapitres précédents, à savoir le style et les phénomènes qui y sont liés, c'est-à-dire les phénomènes d'accommodation.

### 9.1.3.2 La notion de style et les phénomènes d'accommodation

Nous avons déjà abordé la notion de style, en particulier au chapitre 5 où nous avons fait référence aux travaux de Labov qui définissent le style sur un continuum entre formalité et spontanéité du discours. Nous avons également pu constater au chapitre 7 que le style, à savoir le type de tâche effectué par les locuteurs pour le programme PAC (lecture de listes de mots, de phrases courtes, d'un texte ou conversations guidée et libre), peut influencer la variation observée. Plus précisément, nous avons souligné que les tâches de lecture, et en particulier le texte lu à haute voix, produisent moins de 'r' de *sandhi* que les conversations guidée et libre notamment parce qu'elles engendrent plus d'hésitations et de pauses de la part des locuteurs.

Toutefois, il apparaît que cette définition du style est réductrice car, dans les travaux sociolinguistiques, et par exemple dans la citation que nous avons choisie de Campbell-Kibler (2011 : 425) précédemment, le style est construit par les locuteurs dans leurs interactions en fonction du contexte, des objectifs qu'ils se sont fixés et donc, plus généralement, sur la base

de leur compétence sociolinguistique. Cela correspond à la définition de ce que Meyerhoff (2011 : 32) nomme *style-shifting* : “Variation in an individual’s speech correlating with differences in addressee, social context, personal goals or externally imposed tasks.” Il apparaît par conséquent que les locuteurs ont à leur disposition un éventail de styles linguistiques qui leur permettent de s’adapter aux diverses situations du quotidien. Les études sociolinguistiques montrent que tous les locuteurs sont en quelque sorte bilingues, dans la mesure où ils manient en permanence différents styles qu’ils jugent appropriés à des contextes différents, ce qui contribue à expliquer la variation intra-individuelle observée dans de très nombreux corpus de langue orale, à commencer par les corpus PAC.

Meyerhoff (2011 : 33) utilise le terme d’*audience design* pour conceptualiser le fait que les locuteurs conçoivent leur discours spécifiquement pour un destinataire ou un groupe de destinataires particuliers. Nous avons par exemple vu que le recours à la rhoticité à New York (Labov 1966) se situe à l’intersection entre la classe sociale et le style puisque les locuteurs des classes intermédiaires, qui produisent plus de variantes [ɹ] que les autres classes, le font pour produire un discours plus normé, plus standard et donc jugé plus favorablement par leurs destinataires potentiels. De la même façon, certains locuteurs, et par exemple des personnalités politiques, peuvent adopter un style plus local afin d’atteindre des objectifs précis, comme gagner la sympathie des électeurs ou donner une image de sincérité, de simplicité et d’authenticité. En ce sens, les changements de style se produisent clairement au-dessus du niveau de conscience des locuteurs et Campbell-Kibler indique que ces changements peuvent opérer au-delà du niveau linguistique et inclure la gestuelle et la tenue vestimentaire par exemple. Selon cette définition du style, les locuteurs seraient des caméléons capables de produire des changements infimes ou au contraire des changements massifs dans leur manière de s’exprimer afin de répondre aux attentes de leurs interlocuteurs.

Cela nous amène à considérer une autre notion fondamentale en sociolinguistique, à savoir le phénomène d’accommodation. Nous l’avons compris, le style reflète une attention portée par les locuteurs à la manière dont ils s’expriment mais il peut également être le signe d’une attention portée aux autres, à leurs interlocuteurs. Pour le *NZE*, Bell (1990, 1991) a par exemple mis en évidence le fait que des journalistes travaillant pour deux stations de radio différentes, l’une étant reconnue comme une station « classique » et l’autre comme une station plus populaire, adaptaient leur accent à ce qu’ils supposaient être les normes de leur auditoire, en employant plus de variantes conservatrices sur la première station et plus de variantes innovantes, comme la battue alvéolaire pour la variable (t) en position intervocalique, sur la seconde station. Bell souligne que comme son étude repose sur le discours des mêmes locuteurs rapportant les mêmes informations, la variation observée ne peut être expliquée que sur la base d’une accommodation linguistique volontaire des journalistes à leur auditoire.

L’étude récente de Giles et Cutler (2011) sur la convergence vers les traits segmentaux et suprasegmentaux caractéristiques de l’*AAVE* (*African American Vernacular*) par des rappeurs blancs (ce qu’ils appellent les *white hip-hoppers*), comme Eminem, révèle que ces locuteurs utilisent ces traits pour se forger une identité de rappeur légitime et authentique. En outre, ces auteurs soulèvent la question de savoir si, pour certains d’entre eux, il s’agit encore

d'un changement de style permettant de produire une identité spécifique ou s'il ne s'agit pas plutôt d'un cas d'acquisition d'un second dialecte car leurs taux d'effacement des plosives /t/ et /d/ dans les agrégats consonantiques en position finale de mot (un trait caractéristique de l'*AAVE* souvent appelé *final stop deletion* dans la littérature) sont identiques à ceux de locuteurs natifs de cette variété. La notion de style est intimement liée à la notion d'identité et nous allons y revenir dans la prochaine section de ce même chapitre.

Le phénomène d'accommodation peut également opérer dans le sens inverse, c'est-à-dire qu'au lieu de converger vers la manière dont s'exprime son interlocuteur, un locuteur peut décider de s'écarter, de se désolidariser de la manière dont celui-ci s'exprime et donc utiliser des variantes qui divergent de celles utilisées par son interlocuteur. Nous souscrivons à la définition que fournit Meyerhoff (2011 : 305) de ce phénomène : "The process by which speakers *attune* or adapt their linguistic behaviour in light of their interlocutors' behaviour and their attitudes towards their interlocutors (may be a conscious or unconscious process). Encompasses both *convergence* with or *divergence* from interlocutors' norms." Ce phénomène a été mis en lumière et théorisé par Giles (1973) et, comme pour la notion de style précédemment, les études sociolinguistiques plus récentes menées dans le cadre de la théorie de l'accommodation (*Accommodation Theory*) incluent la communication non-verbale comme pouvant révéler des stratégies d'accommodation de la part des locuteurs.

Il nous faut revenir sur un point essentiel de la définition du phénomène d'accommodation proposée par Meyerhoff, à savoir qu'elle souligne le fait que ce processus peut être conscient, volontaire, ou au contraire se produire au-dessous du niveau de conscience des locuteurs. Jusqu'ici nous n'avons fait référence qu'à des travaux qui montrent les stratégies mises en place par certains locuteurs pour converger vers leurs interlocuteurs et répondre ainsi à leurs attentes ou se forger une identité spécifique. D'autres études sociolinguistiques, et même neurolinguistiques, défendent l'idée que l'accommodation est un phénomène naturel, automatique, instinctif et donc qu'il n'est pas contrôlé par les locuteurs.

Dans leur étude des discours d'hommes politiques écossais à la Chambre des Communes à Westminster et de leurs interviews accordées à la BBC, Brulard et Carr (2013) ont par exemple constaté qu'Alex Salmond, chef de file du *Scottish National Party*, ne montrait que peu de traits adoptés de la *RP* et ne semblait donc pas accommoder spécialement sa prononciation au contexte « anglais », tandis que Sir Malcolm Rifkind, membre du parti conservateur, montrait une plus grande influence de la *RP*. Interrogé sur ce point, ce dernier a indiqué ne pas être conscient de cette influence et ne pas chercher à adapter son discours au contexte anglais de la Chambre des Communes. Brulard et Carr postulent par conséquent que l'accommodation consciente des locuteurs est un phénomène qui se fonde sur le sentiment d'identité des locuteurs, qu'elle soit nationale, régionale, sociale ou personnelle. Cela rejoint les conclusions de Giles et Cultler (2011). En revanche, le phénomène d'accommodation inconsciente est différent et n'en appelle pas, selon Brulard et Carr, au sentiment d'identité des locuteurs. Cela contribue à expliquer que le degré d'accommodation inconsciente varie d'un locuteur à l'autre. Et cela indique que Sir Malcolm Rifkind n'a pas nécessairement abandonné son identité écossaise, son sentiment d'appartenance à la communauté écossaise

(*Scottishness*), comme cela a pu lui être reproché lorsque l'influence de la *RP* sur sa prononciation a été révélée.

Nous verrons dans notre deuxième partie de chapitre que la distinction entre accommodation consciente, volontaire et accommodation inconsciente, naturelle est fondamentale pour la théorisation du changement linguistique et notamment pour la théorie de *new-dialect formation* proposée par Trudgill (2004). Qui plus est, nous avons compris que la notion de style est souvent indissociable du sentiment d'identité, c'est pourquoi nous allons maintenant tenter de définir ce sentiment et conclure ainsi notre panorama des enjeux de la sociolinguistique et de la sociophonétique et du type d'analyses qu'une étude sociolinguistique de nos données peut nous permettre de formuler.

### 9.1.3.3 Posture, identité et idéologie

Nous avons compris, à travers les résultats des divers travaux sociolinguistiques que nous avons cités jusqu'ici, que langage et identité sont intimement liés puisque les locuteurs utilisent leur compétence sociolinguistique afin de se situer dans l'environnement social qui les entoure et produit (*perform*) ainsi, consciemment et/ou inconsciemment, une identité spécifique et complexe. C'est ce qui pousse Giles et Cutler (2011 : 159) à conclure : "Grammar turns out to be a vital part of identity. You are what you speak." Qui plus est, les études auxquelles nous avons fait référence tout au long de cette première partie nous enjoignent à considérer que les locuteurs n'ont pas une identité unique et simplexe, mais des identités multiples, complexes et souvent hybrides. Les influences sont nombreuses et variées dans la sphère sociale et les locuteurs peuvent être enclins à se tourner vers diverses normes, à utiliser diverses formes, prestigieuses ou non, et à répondre différemment aux pressions exercées par des groupes distincts. Cet état de fait est parfaitement résumé par Blommaert (2006 : 520-521) :

"But it is worth underscoring that the social environment of almost any individual would by definition be polycentric, with a wide range of overlapping and crisscrossing centers to which orientations need to be made, and evidently with multiple 'belongings' for individuals (often understood as 'mixed' or 'hybrid' identities). Furthermore, such environments would be polycentric and stratified, in the sense that not every center has equal range, scope, and depth. Small peer groups are not equal to a church community or to the state, and while some centers are normative because of consent (e.g., peer groups), others generate normativity primarily through coercion (e.g., the labor environment or the state in various respects). Consequently, orders of indexicality are obviously stratified and not all 'loads' have equal value."

Nous en avons une preuve grâce aux résultats de l'étude menée par Drager et Hay (2012) à Selwyn Girls' High, un lycée de filles situé à Christchurch, dans l'île du Sud de la

Nouvelle-Zélande, qui accueille des élèves issues de quartiers différents et de diverses banlieues de la ville, ainsi que d'horizons socioéconomiques variés. Ces auteurs ont enregistré des jeunes filles de dernière année (*year 13* dans le système néo-zélandais), âgées de 17 ans en moyenne. Elles soulignent que les élèves de dernière année se distinguent clairement des autres au sein de la microsociété que représente le lycée car ce sont les seules qui soient autorisées à ne pas porter l'uniforme et donc à s'habiller comme elles le souhaitent. Qui plus est, ce sont également les seules à pouvoir disposer de ce qui est appelé la *Common Room (CR)*, une sorte de foyer destiné au repos et à la convivialité, où les élèves de dernière année peuvent par exemple prendre leur déjeuner lorsque le temps ne leur permet pas de déjeuner dehors.

Drager et Hay (2012 : 67) posent qu'il existe une distinction fondamentale au sein de la microsociété lycéenne entre celles qui prennent leur déjeuner dans ce foyer, ce qu'elles appellent les *CR girls*, et les autres, celles qui n'y vont jamais pour déjeuner, dénommées les *non CR girls*. En interrogeant ces lycéennes, Drager et Hay ont découvert que les *CR girls* se définissent comme des jeunes filles « normales », ce qu'elles évaluent positivement, tandis que les *non CR girls* se définissent comme « différentes » et considèrent que la qualification de « normale » est négative. Pour ces auteurs, les *non CR girls* adoptent une posture (*stance*) de différence qui leur permet de se démarquer des *CR girls*. Cette posture est également marquée phonétiquement et discursivement puisque Drager et Hay (2012 : 69) notent que ces deux groupes de lycéennes ne réalisent pas de la même façon la variable (k) dans le mot *like* en fonction de l'usage discursif qu'elles en font (*quotative like* servant à introduire une forme de citation, et *discourse like* servant de pause dans le discours, voir chapitre 2). Elles constatent en effet que les *CR girls* ont tendance à relâcher la plosive finale lorsque *like* est utilisé comme particule du discours, tandis que les *non CR girls* ont tendance à faire l'inverse, c'est-à-dire à relâcher la plosive finale lorsque *like* est utilisé pour introduire des citations.

Drager et Hay soulignent également que les lycéennes d'un même groupe ont des taux de relâchement de la plosive qui varient individuellement, si bien que même si les *non CR girls* ont globalement tendance à relâcher [k] dans les occurrences de *quotative like* et à ne pas relâcher [k] dans les occurrences de *discourse like*, et donc à converger sur le taux d'utilisation de la variante relâchée dans ces deux contextes, certaines divergent plus des membres de l'autre groupe (les *CR girls*) que d'autres. Ces auteurs (2012 : 72) prennent l'exemple de Santra, une *non CR girl* qui est également l'une des meneuses du groupe des gothiques, vêtue de noir de la tête aux pieds, et la seule élève ouvertement bisexuelle du lycée. Santra a un taux d'utilisation de la variante relâchée extrêmement élevé dans les occurrences de *quotative like* et extrêmement faible dans les occurrences de *discourse like*. Elles avancent que cette utilisation de la variante relâchée selon les contextes est à l'intersection entre le style et l'identité et permet à Santra d'adopter une posture de rejet total par rapport à la norme que représentent les *CR girls*.

À partir de cet exemple, nous avons à nouveau la confirmation du fait que style et identité sont étroitement liés et que les locuteurs utilisent certaines variables ou certaines variantes linguistiques ou phonétiques à des fins identitaires, pour adopter une posture spécifique ou pour incarner un personnage particulier lors de leurs interactions avec d'autres

locuteurs. Qui plus est, la notion d'identité linguistique peut être encore complexifiée par le fait qu'au-delà des postures et des personnages (*personae*), les locuteurs utilisent certaines variantes plus que d'autres sans en être nécessairement conscients (voir prestige latent précédemment). Il apparaît dans la littérature sociolinguistique que l'identité est quelque chose qui est maîtrisé par les locuteurs à certains niveaux et lors de certains types d'interactions, et qui échappe également au contrôle des locuteurs à d'autres niveaux ou lors d'autres types d'interactions.

De plus, si l'on extrapole ce que Drager et Hay ont conclu de leur enquête à Selwyn Girls' High, et que l'on se place à un niveau plus macro-sociétal, c'est-à-dire au niveau d'une communauté linguistique assez large, comme celle de Dunedin dans l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande par exemple, il est tout à fait possible de postuler que les locuteurs ne disposent pas d'informations précises sur l'appartenance de leur interlocuteur à un groupe, comme le fait de savoir que telle ou telle personne prend son déjeuner au foyer ou non, si bien qu'au-delà des apparences, l'identité des locuteurs est révélée au cours de l'interaction, à travers le contenu linguistique bien sûr, mais aussi et surtout l'utilisation de telle ou telle variable ou variante.

Autrement dit, au niveau d'une communauté comme Dunedin, il ne s'agit plus d'être une *CR girl* ou une *non CR girl*, l'appartenance, et les postures chargées de la signifier à ses interlocuteurs, opère sur la base de ce qu'Anderson (1983) a appelé les *imagined communities*. Les locuteurs d'une communauté comme celle de Dunedin sont généralement incapables de déterminer *a priori* et avec certitude qui appartient à quelle catégorie, à quel groupe, qui s'identifie en tels termes, et par conséquent qui a une identité proche de la leur ou non. C'est l'interaction linguistique qui fait pleinement émerger l'identité des locuteurs et qui leur permet de se reconnaître comme membres d'une même communauté imaginée ou au contraire de deux communautés distinctes. En d'autres termes, les locuteurs sont incapables de citer les noms des membres d'une communauté imaginée, justement parce que celle-ci est une construction sociolinguistique, mais ils sont capables de reconnaître les attributs, les traits, notamment phonétiques, qui signalent l'appartenance à cette communauté qui acquiert donc une réalité, une tangibilité dans l'interaction.

Nous souhaitons revenir ici sur la citation de Blommaert (2006 : 520-521) que nous avons choisie plus haut pour expliciter la complexité des identités multiples des locuteurs, qui se revendiquent membres de plusieurs communautés imaginées en quelque sorte. Dans cette citation, Blommaert emploie le terme de *load*, que nous avons déjà utilisé précédemment (*functional load*, voir chapitre 4) pour signifier la charge fonctionnelle de certaines oppositions au sein du système phonologique. Ici, le terme de *load* a un sens bien différent puisqu'il fait référence à la charge idéologique des variables et des variantes linguistiques. Nous souhaitons conclure cette première partie consacrée aux enjeux de la sociolinguistique et de la sociophonétique en abordant cette ultime notion d'idéologie parce qu'elle englobe l'ensemble des concepts et des termes que nous avons présentés, définis et manipulés jusqu'à présent.

La notion d'idéologie est utilisée dans les travaux de sociolinguistique et d'anthropologie linguistique en lien avec les notions d'identité et de culture. Milroy



(2001 : 530) pose par exemple que les locuteurs des langues et des variétés des langues les plus utilisées dans le monde, et notamment l'anglais, appartiennent à ce qu'il nomme des *standard language cultures*. Au sein de ces sociétés, de ces communautés, les locuteurs croient fermement qu'il existe des formes standard de la langue et cela affecte leur manière de penser le langage en général et leur propre manière de s'exprimer en particulier.

Cette croyance est en partie liée à l'histoire de ces langues puisqu'elle est caractérisée par un long processus de standardisation, notamment en ce qui concerne l'écrit, que Milroy (2001 : 521) définit comme un changement progressif qui impose à une classe d'objets de devenir uniforme (*the imposition of uniformity upon a class of objects*). Pour l'anglais, ce processus correspond à l'évolution de l'anglais moderne naissant (*Early Modern English*) au XVI<sup>e</sup> siècle, caractérisé par son extrême variabilité notamment morphosyntaxique et phonético-phonologique, vers l'anglais moderne. Les sociolinguistes font souvent référence à la Proposition (*A Proposal for Correcting, Improving and Ascertaining the English Tongue*) de Jonathan Swift (1667-1745), qui plaide pour une standardisation, une stabilisation de la langue anglaise qui permette d'assurer sa survie face à la déchéance, à la dégradation engendrée par la variabilité des usages, pour appuyer l'argument selon lequel la société britannique est *une standard language culture*.

Cette proposition a souvent été interprétée comme ayant sa place au sein de ce qui est appelé la *complaint tradition* (Milroy & Milroy 1999 ; Watts 2011) et donc comme un signe que la standardisation est considérée comme un but à atteindre, comme une nécessité absolue par les défenseurs de la langue et de la littérature. Toutefois, Watts note que Swift est l'un des plus grands satiristes de son époque et que donc sa proposition pourrait être réinterprétée comme dénonçant l'un des plus grands mythes linguistiques, à savoir celui de la décadence engendrée par la variabilité des usages. En ce sens, la proposition de Swift serait chargée idéologiquement afin de remettre en cause l'idéologie linguistique en vigueur visant à uniformiser la langue et à réduire la variabilité inhérente aux usages.

La notion d'idéologie est donc fondamentale car elle permettrait d'expliquer, selon Milroy (2001 : 535-536) notamment, que la notion de norme, de standard ne soit même pas définie dans certains travaux car elle relève du sens commun, de l'évidence : les membres d'une communauté savent tous que certains usages sont bons tandis que d'autres sont mauvais. C'est la preuve de l'hégémonie d'une idéologie linguistique spécifique qui privilégie la norme et qui est diffusée grâce au système éducatif et à l'exemple fourni ou à la pression exercée par les classes supérieures de la société. La notion d'idéologie est, comme la notion de classe que nous avons définie précédemment, hautement politique car elle impose des attitudes et des jugements, par rapport au langage notamment. Et, comme la notion de classe, la notion d'idéologie trouve ses origines dans les travaux de Marx et Engels (1939), qui définissent ce terme comme la relation entre la réalité et les perceptions qu'ont les individus de cette réalité, qui sont fausses ou déformées. Selon eux, l'hégémonie est donc la domination d'une idéologie sur toutes les autres, la diffusion d'une vision de la réalité, fondée sur la position de classe et les intérêts spécifiques à un groupe de la société, aux individus appartenant à d'autres groupes.

Cette vision de ce qu'est l'idéologie est reprise dans les travaux de Bakhtine pour conceptualiser la relation entre idéologie et langage, à savoir que le langage incarne et exprime les luttes, les revendications et les transitions sociales, et affiche, rend visibles les positionnements au sein de la société, les statuts. Dans ce cadre, l'interaction permet d'évaluer les déclarations, les positionnements et les revendications de ses interlocuteurs. En d'autres termes, le langage est conçu comme une constellation de symboles, de signes qui sont indiciels, iconiques de l'appartenance à un groupe ou du rejet d'un autre groupe. Aussi, comme le synthétise Blommaert (2006 : 511) : "language is not neutral; it is evaluative, relational, socially positioned, invested with interests, and subject to contestation and dominance." La définition que fournit Bakhtine de l'idéologie est donc moins « chargée » politiquement que ne l'est celle de Marx et Engels, et repose plus sur la notion essentielle de sens. Pour Bakhtine, tous les locuteurs sont des idéologues car ils emploient le langage pour signifier quelque chose, pour proposer du sens inscrit dans un système déterminé socialement.

Il pourrait sembler que nous avons fait un long détour terminologique ici, et que nous avons digressé sur la notion d'idéologie pour continuer de traiter la notion complexe d'identité dans la sphère sociale. Or, tel n'est pas le cas. Si nous avons souhaité inclure ici une discussion de la notion d'idéologie c'est parce que celle-ci peut contribuer à expliquer, ou du moins à éclairer, certains des phénomènes que nous avons décrits dans notre thèse. En effet, la notion d'idéologie linguistique est centrale à l'étude de l'histoire des colonies et de la description des variétés linguistiques coloniales. Aussi, notre thèse ayant pour objet la description de l'émergence et de l'évolution de l'anglais néo-zélandais, il nous semblait indispensable de présenter la notion d'idéologie linguistique pour l'appliquer à l'étude des variétés coloniales de l'anglais. Nous citons Blommaert (2006 : 518) à ce sujet : "In the context of colonial exploration and governance, the colonial subjects' languages were powerful emblems of their inferiority, and their description and categorization consequently displayed all sorts of projections of established Western language ideologies."

Nous renvoyons ici aux éléments de stigmatisation ainsi qu'aux théories profanes qui ont été avancées (voir chapitres 2 et 4) pour rendre compte de la supposée dégénérescence linguistique néo-zélandaise. Ces éléments participent de l'idéologie linguistique qui pose que l'anglais tel qu'il est parlé dans la mère patrie (l'Angleterre) constitue la seule forme linguistique digne de ce nom, c'est-à-dire la seule forme acceptable, la norme, la « bonne » manière de parler. Nous pouvons également renvoyer aux descriptions du *NZE* et de l'*AusE* (voir chapitre 4) qui sont le reflet d'une idéologie linguistique différente, qui fait de ces deux variétés coloniales des variétés britanniques qui peuvent être décrites, et doivent être décrites, à l'aune de ce qui est dit du standard britannique (la *RP*). La notion d'idéologie associée à l'étude du langage peut contribuer à expliquer que certaines variétés ou certains phénomènes n'aient pas été considérés comme pertinents par la communauté scientifique jusqu'à très récemment et que le *NZE* ait été systématiquement comparé à la *RP* durant de très nombreuses années.

Aussi, là où la notion d'idéologie linguistique devient particulièrement pertinente pour nous, c'est dans sa dimension épistémologique, c'est-à-dire dans la mesure où les linguistes et les phonologues eux-mêmes participent à l'idéologie dominante ou, au contraire, tentent de la

contrecarrer, de la combattre. Milroy (2001) donne l'exemple des variationnistes qui ont tenté de légitimer certains dialectes non-standard comme l'*AAVE* et qui se sont heurtés à l'idéologie dominante. Ils se sont en effet retrouvés en marge de la société en défendant le fait que ces dialectes ne sont ni grammaticalement incorrects ni mauvais, alors même que la croyance populaire soutient que ces dialectes ne sont ni corrects ni canoniques. Milroy (2001) argue que nous avons là un exemple de lutte contre-productive contre l'idéologie linguistique ambiante qui fait de la norme la référence suprême puisqu'en combattant ouvertement cette idéologie, les linguistes se placent à la marge de la société, si bien que les arguments qu'ils avancent sont automatiquement discrédités comme allant à l'encontre du bon sens.

Qui plus est, leurs arguments peuvent être interprétés comme chargés idéologiquement dans la mesure où ils tentent de renverser un principe qui est amplement établi au sein de la population et de le remplacer par un autre principe que l'on pourrait nommer de « tolérance » linguistique. Nous voyons transparaître ici l'idée bakhtinienne selon laquelle tous les locuteurs, et donc les théoriciens du langage, sont des idéologues. Milroy (2001 : 538) résume parfaitement le dilemme du scientifique par rapport à l'idéologie linguistique ambiante :

“In view of all this, it will be clear, I hope, that linguists who try to persuade lay persons directly that all forms of language are equal and that language discrimination is unfair, have misunderstood the nature of the dialogue. It is not about language structure as linguists understand that: it is ideological, and if linguists claim that all language varieties are ‘grammatical’ (which of course they are), their views will be interpreted as ideological, not linguistic. This will be partly because, when they express their views, these linguists do indeed have an ideological agenda – to alter public opinions on language use. They are not at this point disinterested scientists, and the public is correct to perceive this.”

Milroy souligne également, comme nous l'avons fait dans cette première partie de chapitre, que la variation a longtemps été ignorée par les linguistes qui la considéraient comme une donnée hors de propos, inintéressante, et que de nombreux cadres théoriques reposent, encore aujourd'hui, sur l'étude de formes standard de la langue, de formes idéalisées. Si l'on prend l'exemple de *SPE*, Chomsky et Halle (1968) arguent que la variation que l'on peut observer, entre les différents dialectes de l'anglais par exemple, est superficielle et n'opère pas au niveau sous-jacent. Pour autant, ils ne le démontrent pas en analysant ce qui se passe dans la variété standard et dans d'autres variétés non-standard. Au chapitre 7, nous avons fait référence aux variétés idéalisées A, B et C qu'Harris postule pour rendre compte du phénomène de 'r' de *sandhi* et de la distinction entre liaison et intrusion. Or, nous avons vu à partir des données de notre corpus PAC que la variété d'anglais parlée par nos locuteurs ne correspond à aucune de ces variétés idéalisées. De la même façon, les données du corpus PAC Boston avaient déjà mis en évidence que ces variétés idéalisées ne permettent pas toujours de rendre compte de façon adéquate et pleinement satisfaisante de ce qui est observé (voir Viollain 2010 ; Navarro 2013).

Ces éléments vont dans le sens de la thèse de Milroy selon laquelle l'idéologie linguistique ambiante affecte les phonologues au même titre que l'ensemble des locuteurs de la communauté. En outre, ces éléments soulignent la difficulté à laquelle les linguistes doivent faire face pour tenter de rester neutres, objectifs, quand leur objet d'étude est un outil qu'ils manipulent au quotidien, comme tout le monde, à des fins spécifiques, mais qui produit également des choses dont ils ne sont pas toujours conscients. On peut citer à ce sujet l'exemple fameux de Jones (1917) qui est d'abord convaincu qu'il n'utilise jamais de 'r' intrusif, comme une majorité des locuteurs de sa communauté (Londres), ce qui influence la manière dont il rend compte du phénomène de 'r' de *sandhi*. Il reconnaît pourtant plus tard (Jones 1956 a, xxv) : "I occasionally found myself using intrusive /r/." Et il conclut finalement (Jones 1956) que les locuteurs qui n'utilisent jamais le 'r' intrusif sont sûrement très peu nombreux.

Il nous faut souligner d'autre part, à l'instar de Milroy (2001), que les linguistes peuvent également participer à légitimer certaines variétés des langues et faire par conséquent évoluer l'idéologie linguistique en vigueur dans la direction qui leur semble appropriée. Milroy mentionne les travaux de Labov (1966) sur l'anglais parlé par les locuteurs noirs américains de New York qui a participé à légitimer l'*AAVE* en attirant l'attention de la communauté scientifique sur cette variété et en lançant une vague de publications académiques qui a permis de donner une histoire à cette variété. De la même façon, pour le *NZE*, les travaux de Gordon, Hay et Maclagan ont permis de faire de l'anglais néo-zélandais un objet de recherche légitime et de l'inscrire sur la carte des variétés de l'anglais parlées dans le monde. De plus, il nous semble que le fait de posséder des données inédites sur cette variété (projet *ONZE*) a sans doute contribué au dynamisme de la recherche scientifique sur cette variété, qui permet d'éclairer des phénomènes linguistiques, comme l'émergence de nouvelles variétés d'anglais, au-delà de ses traits spécifiques.

#### 9.1.4 Conclusions

Au terme de cette première partie consacrée aux enjeux de la sociolinguistique et de la sociophonétique, nous comprenons que le langage est un objet extrêmement complexe et protéiforme et que les intersections entre les divers paramètres sociaux pouvant contribuer à façonner, à influencer l'usage qui en est fait par les locuteurs sont quasi infinies. En ce sens, nous souscrivons à la conclusion formulée par Meyerhoff (2011 : 287) :

"It's tempting to try and find a silver bullet or some grand unified theory that will deal with all the data and provide all the answers. But if variables are part of the grammar, and if there is inherent variability in linguistic systems, there will always be an element of indeterminacy in outcomes. It would be rather odd – notwithstanding our emphasis on patterns and systematicity – if a complex social tool, such as language, lent itself to simple, unidimensional explanations."

Rendre compte de ce que nous observons à partir d'un corpus de données authentiques et récentes en termes sociolinguistiques représente donc un défi. Toutefois, à partir des études que nous avons mentionnées ici, et notamment des travaux menés sur le *NZE* contemporain, il apparaît qu'une perspective sociolinguistique et sociophonétique peut livrer des analyses en profondeur du comportement des locuteurs et permettre d'expliquer des phénomènes que nous n'avons pas pu expliquer en termes purement linguistiques dans les chapitres précédents.

Qui plus est, à travers cette première partie qui définit et manipule les concepts fondamentaux de la sociolinguistique et de la sociophonétique modernes, nous avons à nouveau voulu nous mettre en garde en ce qui concerne les *a priori* théoriques et l'influence de l'idéologie linguistique sur la manière dont sont abordés les objets de recherche. Nous avons par exemple compris que la notion de standard est une notion faussement évidente et qu'utiliser une variété standard pour modéliser des phénomènes linguistiques sous-estime l'essence sociale du langage. Nous souhaitons citer Milroy (2001 : 545) à ce propos :

“In selecting a uniform, well-defined variety for analysis, language theorists may wish to show that they are exclusively concerned with the internal properties of language, and not with social or ideological matters, which might get mixed up in the analysis. But when a standard variety is explicitly selected, or when it hovers in the background of the analysis, it seems that assumptions about social matters are necessarily involved, because, although the key internal property of a standard is uniformity, it is externally characterized by numerous social and ideological criteria: it is used in writing, it has ‘educated status, it has literary functions, it has acquired ‘prestige’.”

Il est intéressant de noter que l'étude de Milroy (2001), à laquelle nous avons amplement fait référence ici, est fortement chargée idéologiquement puisqu'elle avance que les chercheurs ont succombé à l'idéologie linguistique dominante qui veut que l'étude des facteurs internes aux systèmes linguistiques constitue le nerf de la guerre (*the serious business*, 2001 : 552) tandis que l'étude des facteurs externes, sociolinguistiques, est elle accessoire ou, au mieux, complémentaire. Milroy indique que pour ces raisons, ou plutôt à cause de ces lacunes, aucune théorie véritablement sociolinguistique n'a été formulée qui puisse rendre compte de façon satisfaisante de l'imbrication des facteurs qui constituent les ressources dont les locuteurs se servent pour construire leur discours. Il plaide en faveur d'une réelle prise en compte de la dimension sociale du langage pour la modélisation des grands phénomènes linguistiques et notamment la question du changement : “as long as the Saussurean dichotomy remains axiomatic, and as long as internal analyses are quite strongly biased in favour of linguistic, rather than social, phenomena, the quantitative paradigm will be to that extent impeded in its attempts to explain the social ‘life’ of language and the social origins of language change.”

Ceci nous offre une transition vers la deuxième partie de ce chapitre dans la mesure où, en explicitant les enjeux de la sociolinguistique et de la sociophonétique, nous avons été amenée à de nombreuses reprises à aborder le thème du changement linguistique qui

constitue, avec la variation, l'un des objets centraux de ces disciplines. Nous avons clairement pu constater tout au long de la présente thèse que la variation observée peut être un indice de changement en cours et que, dans le cadre d'études du changement en temps apparent, la variation est utilisée, par substitution au changement réel, pour retracer les trajectoires d'évolution de différentes variables.

Aussi, maintenant que nous avons présenté et défini les concepts essentiels qui permettent de formuler des analyses sociolinguistiques sur la base de données authentiques et récentes, il nous faut synthétiser les théories sociolinguistiques qui ont été formulées pour rendre compte du changement linguistique sous ses différentes formes. Pour ce faire, nous allons commencer par nous intéresser à l'émergence des variétés des langues, et en particulier du *NZE*, et revenir sur les travaux incontournables de Trudgill (2004) qui théorise le processus de *new-dialect formation*. Nous nous intéresserons ensuite aux critiques qui ont été formulées à l'encontre de cette théorie, et en particulier dans la littérature sur les origines du *NZE*. Pour conclure, nous rendrons compte des travaux qui permettent d'expliquer d'autres formes de changement, c'est-à-dire non plus l'émergence des variétés des langues mais l'évolution de ces variétés. Ces éléments nous permettront d'évaluer la place qui est donnée dans ces différentes théories aux facteurs sociolinguistiques, et surtout aux facteurs sociolinguistiques maîtrisés par les locuteurs par rapport aux phénomènes qui se produisent au-dessous de leur niveau de conscience.

## **9.2 Les théories sociolinguistiques du changement**

### **9.2.1 *New-dialect formation* (Trudgill 2004)**

Nous avons insisté au chapitre 2 sur le fait que nous ne présentions qu'une simplification, qu'une schématisation élémentaire de la théorie de *new-dialect formation* (*NDF*) formulée par Trudgill pour rendre compte de l'émergence de nouvelles variétés des langues, et en particulier de nouvelles variétés de l'anglais dans le contexte colonial. De fait, le sous-titre de l'ouvrage de Trudgill (2004) décrivant en profondeur le processus de formation d'un nouveau dialecte est le suivant : *The Inevitability of Colonial Englishes*. Il semble donc crucial pour notre propre compréhension des phénomènes linguistiques et sociolinguistiques expliquant les origines du *NZE* que nous fournissions une synthèse plus approfondie des travaux de Trudgill, notamment parce que ceux-ci se fondent précisément sur le cas néo-zélandais et sur les données du projet *ONZE*.

#### **9.2.1.1 Une théorie des origines multiples du *NZE***

La théorie de *NDF* est fondée sur un consensus scientifique qui postule que les variétés coloniales de l'anglais sont le résultat de la mixture de différents dialectes de l'anglais (voir chapitres 2 et 4). Trudgill (2004 : 11) cite Lanham (1967 : 104) à ce sujet : "out



of a welter of dialects there grew up in a remarkably short space of time a form of English which was not identical with any one of them but presented a unique set of dialectal features deriving probably from several British dialects.” Le consensus repose sur l’idée que l’origine des variétés coloniales de l’anglais est pluri-génétique et non mono-génétique, comme cela a pu être défendu auparavant. Trudgill (2004 : 13) résume sa vision de ce que sont les variétés coloniales de l’anglais en ces termes : “I therefore suggest that the Southern Hemisphere Englishes [...] are new and distinctive varieties of the English language which arose as a result of dialect contact, dialect mixture and new-dialect formation.”

Nous avons donc ici les fondations de la théorie de *NDF*. Toutefois, avant de l’exposer en détail, Trudgill formule quelques remarques essentielles en ce qui concerne le cadre de son analyse. En premier lieu, il souligne que le contexte colonial est un environnement tout à fait particulier pour le changement linguistique et que, par conséquent, sa théorie n’est applicable qu’à ces contextes. Il les nomme des contextes *tabula rasa* (2004 : 26) : “I mean those [situations] in which there is no prior existing population speaking the language in question, either in the location or nearby.” Nous l’avons compris au chapitre 2, c’est le cas de la Nouvelle-Zélande puisqu’avant l’arrivée massive d’Européens, la population autochtone ne parlait pas anglais mais maori, et l’Australie, que l’on qualifie souvent de « voisine », se trouvant à environ 2000 km de la Nouvelle-Zélande, on ne peut décemment la considérer comme une *nearby location*. Trudgill insiste sur le fait que la théorie de *NDF* ne s’applique pas à ce qui est généralement dénommé dans la littérature les *new-town koinés*, c’est-à-dire les variétés ayant émergé dans les « villes nouvelles », ces communautés dont l’urbanisation a été décidée par décrets politiques. Il mentionne les travaux de Kerswill (1994) sur Milton Keynes sur lesquels nous allons revenir ultérieurement dans ce même chapitre lorsque nous nous intéresserons aux autres formes de changement linguistique, et plus exactement aux situations de changement autres que lesdites *tabula rasa*.

La seconde condition essentielle que Trudgill pose pour son analyse repose sur le fait de disposer d’informations historiques et linguistiques suffisantes afin de pouvoir proposer une modélisation crédible du changement observé. Il la formule ainsi (2004 : 26) : “I maintain that, given sufficient linguistic information about the dialects which contribute to a mixture, and given sufficient demographic information about the proportions of speakers of the different dialects, it is possible, within certain limitations, to make predictions about what the outcome of the mixture will be, at least in broad outline.” Or, c’est le cas pour l’anglais néo-zélandais, comme nous l’avons mis en avant au chapitre 2, puisque le projet *ONZE* dispose d’enregistrements réalisés avec les premiers locuteurs du *NZE*, à savoir ceux de la *Mobile Unit*.

Il apparaît maintenant que cette présentation, à laquelle nous avons eu recours dans les chapitres précédents, est, sinon erronée, du moins approximative car les locuteurs de la *Mobile Unit* ne parlent pas le *NZE*, comme l’affirme très clairement Trudgill (2004 : 23) : “the first generation of New Zealand-born Anglophones, e.g. the Mobile Unit speakers, do not speak New Zealand English.” Trudgill se fonde sur les premiers commentaires négatifs publiés sur la variété d’anglais parlée en Nouvelle-Zélande (*cf.* notion d’idéologie précédemment) pour établir que le *NZE* a véritablement émergé comme une

variété distincte de l'anglais à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, soit aux alentours de l'année 1890. Il avance par conséquent que le processus de *NDF* qu'il théorise nécessite trois générations de locuteurs pour s'accomplir pleinement, depuis les premiers immigrants venus des îles britanniques pour s'installer en Nouvelle-Zélande, jusqu'à la deuxième génération de locuteurs nés sur le sol néo-zélandais qui parle une variété nouvelle et véritablement néo-zélandaise.

Toutefois, Trudgill souligne que disposer d'informations linguistiques sur le *NZE*, ou plus précisément du côté néo-zélandais, n'est pas suffisant pour formuler une théorie permettant de rendre compte de l'émergence d'une nouvelle variété d'anglais en Nouvelle-Zélande. Il faut également disposer d'informations historiques et démographiques sur l'identité et l'origine des immigrants venus des îles britanniques. Nous avons vu au chapitre 2 que c'est le cas pour la Nouvelle-Zélande, grâce notamment aux registres portuaires et aux recensements. Il faut aussi et surtout des informations linguistiques précises sur les variétés d'anglais parlées dans les régions dont sont venus ces immigrants, autrement dit des informations du côté britannique cette fois. C'est là que le bât blesse, pour ainsi dire, pour certaines études de l'émergence de variétés des langues dans le monde car les scientifiques ne disposent pas de telles informations. Or, là encore, la Nouvelle-Zélande constitue un cas particulier car, ayant été colonisée tardivement, des travaux dialectologiques (à l'avant-garde de la discipline) avaient déjà été menés en Angleterre (Ellis 1889 notamment), et dans une moindre mesure en Écosse et en Irlande, si bien que Trudgill dispose de données assez précises sur les variétés qui ont été « transportées » par les immigrants. Nous avons fait référence à ces travaux et aux informations qu'ils délivrent au chapitre 4.

C'est grâce à une étude comparative des données phonético-phonologiques contenues dans ces travaux et dans les données de la *Mobile Unit* que Trudgill construit son « scénario » de *new-dialect formation* (2004 : 158). Ces données incluent les variables vocaliques et consonantiques que nous listons ci-dessous et auxquelles nous avons fait référence à diverses occasions dans les chapitres précédents :

- les voyelles antérieures brèves de KIT, DRESS et TRAP ;
- les diphtongues fermantes de MOUTH, PRICE, FACE et GOAT ;
- les monophthongues longues de GOOSE, FLEECE, START, THOUGHT, NORTH et FORCE ;
- la rhoticité ;
- le phénomène de *H-Dropping* ;
- le *merger* /hw/-/w/ (*which-witch*) ;
- les réalisations du phonème /l/ ;
- la glottalisation du phonème /t/.

### **9.2.1.2 Les processus et les étapes au cœur de la théorie de *new-dialect formation***

Sur la base de la présence ou non en *NZE* de phénomènes liés aux variables que nous venons de lister, Trudgill avance que l'émergence d'un nouveau dialecte implique six processus-clés (*key processes*, 2004 : 84) qui se produisent en trois étapes successives (*stages*

I, II and III). Avant d'entrer dans le détail de ces processus et de ces étapes, nous proposons une reproduction du schéma fourni par Baxter *et al.* (2009 : 265) pour synthétiser la théorie de *NDF* (voir tableau 83).

Stage	Generation	Variety	Process
I	Immigrants	Essentially same as in region of origin	Elimination of very low frequency and geographically restricted variants
II	First native-born generation	Highly variable mixture of variants from different regions of origin; much intra-, interindividual variation	Elimination of low frequency variants (less than approximately 10% frequency)
III	Second native-born generation	Focusing, leading to choice of usually one variant	Propagation of majority variant

Tableau 83 : schéma des étapes de la théorie de *new-dialect formation* formulée par Trudgill (2004) d'après Baxter *et al.* (2009)

Les six processus-clés sur lesquels repose la théorie de *NDF* sont les suivants :

- *mixing*, soit la présence dans un lieu spécifique de locuteurs de différents dialectes d'une même langue ou de langues mutuellement intelligibles ;
- *levelling*, soit la perte des variantes démographiquement minoritaires, c'est-à-dire des variantes utilisées par une minorité des locuteurs ;
- *unmarking*, que Trudgill (2004 : 85) définit comme un sous-type de nivellement qui implique le maintien des formes linguistiquement non-marquées, simples et régulières, même lorsque celles-ci sont minoritaires, par rapport aux formes marquées, complexes et irrégulières ;
- *interdialect development*, soit l'émergence de formes qui sont des sortes de compromis linguistiques, qui possèdent un statut intermédiaire entre les formes caractéristiques des dialectes transportés sur le nouveau territoire ;
- *reallocation*, soit l'utilisation allophonique ou marquée socialement ou stylistiquement d'une variante lorsque celle-ci est en concurrence avec une autre variante à l'issue du processus de nivellement. Autrement dit, si plusieurs variantes d'une même variable ont survécu, elles pourront être utilisées à des fins différentes par les locuteurs dans leurs interactions avec leurs interlocuteurs ;
- *focussing*, soit le figement, la cristallisation de la nouvelle variété sous la forme d'un dialecte stable et normé.

Trudgill précise que les cinq premiers processus constituent ce qui est généralement dénommé « koinésation » dans la littérature, tandis que le dernier processus, celui de figement, est nécessaire pour parvenir à l'émergence d'un nouveau dialecte. Aussi, selon lui

(2004 : 89), la koinéisation, si et seulement si elle est associée au figement, accomplit ce qu'il appelle *new-dialect formation*.

Ces six processus-clés sont, comme nous l'avons expliqué, répartis en trois étapes chronologiques successives. La première étape, qui correspond à la génération de locuteurs qui a fait le voyage depuis les îles britanniques jusqu'à la Nouvelle-Zélande, c'est-à-dire à une génération de locuteurs en grande majorité adultes, implique les processus 1, 2 et 4 mentionnés ci-avant. À cette étape, il y a bien cohabitation dans un même lieu entre des locuteurs parlant des dialectes différents. Il y a donc rencontre, mélange, mixture des dialectes. Cette situation produit ce que Trudgill (2004 : 89) appelle un nivellement rudimentaire (*rudimentary levelling*), à savoir que seules les formes extrêmement minoritaires, utilisées par une proportion négligeable de la population, vont être éliminées. C'est le cas des formes caractéristiques de ce qui appelé les *Traditional Dialects* dans la littérature et qui correspond à ce que nous pouvons appeler des dialectes traditionnels locaux.

Trudgill précise que pour que ce nivellement rudimentaire se produise, les rencontres entre les immigrants lors du trajet en bateau (qui dure plusieurs mois à l'époque), ou lors des différentes assemblées sur le territoire britannique avant le départ ou sur le territoire néo-zélandais à l'arrivée, auront suffi. Il ajoute que les formes ultra-locales sont celles qui auront été perdues en premier car ce sont celles qui sont les plus susceptibles de menacer l'intelligibilité mutuelle immédiate entre les immigrants. Ce sont, qui plus est, des variantes minoritaires puisque les dialectes traditionnels locaux ne sont parlés que dans des zones géographiques très circonscrites et les locuteurs de ces dialectes représentent donc une proportion démographique faible au sein de la masse d'immigrants venus des îles britanniques.

C'est l'occasion pour Trudgill de mettre en évidence l'importance du poids démographique dans la « survie » des formes linguistiques ainsi que du phénomène d'accommodation élémentaire entre les locuteurs de dialectes différents. Il appelle cela une maxime puissante qui veut que les locuteurs parlent comme les autres (*talk like the others talk*, Keller, 1994 : 100 cité dans Trudgill, 2004 : 27). Nous allons voir que ce phénomène d'accommodation, qui se produit dans ce que Trudgill nomme les *face-to-face interactions*, à savoir les rencontres « en personne » et non par l'intermédiaire de différents médias (télévision, téléphone etc.), est essentiel pour la théorie de *NDF*. L'accommodation est, selon Trudgill, un mécanisme de convergence naturelle qui fait que les variantes saillantes, marquées, sont celles qui disparaissent en premier parce qu'elles constituent un frein à cette convergence, à cette harmonisation entre locuteurs. Trudgill indique par conséquent que la phase I est, contrairement aux deux phases ultérieures, la seule où la saillance (*salience*) ait pu jouer un rôle.

Lors de cette première étape, le processus d'*interdialect development* se produit également, comme nous l'avons dit plus haut. Trudgill souligne que ce processus ne se produit qu'à cette étape, et non aux étapes ultérieures. La phase I est donc tout à fait particulière dans son scénario. Il associe cela au fait que les locuteurs à cette première étape sont majoritairement des adultes et que les adultes se caractérisent par le fait qu'ils ont plus de mal à s'accommoder linguistiquement à leurs interlocuteurs que les locuteurs plus jeunes,

c'est-à-dire les enfants et les adolescents. Nous revenons là à un principe sociolinguistique que nous avons énoncé précédemment (voir 9.1.2.2) et que Trudgill résume ainsi (2004 : 28) : “For adults, incomplete accommodation and imperfect language learning and dialect learning are the norm.”

Certains travaux issus de la littérature sociolinguistique vont même jusqu'à postuler qu'après l'âge de 8 ans les enfants ont plus de difficultés à acquérir parfaitement, soit comme un locuteur natif, une nouvelle langue ou un nouveau dialecte. Cela implique que, dans la théorie de *NDF*, ce sont les jeunes enfants qui accomplissent le processus qui mène à l'émergence d'un dialecte nouveau. L'utilisation de formes intermédiaires, le recours à des sortes de compromis linguistiques et le phénomène d'hypercorrection, que Trudgill définit comme l'analyse incorrecte faite par les locuteurs d'un phénomène linguistique et par conséquent son utilisation ultérieure dans des contextes inappropriés, sont quant à eux caractéristiques de l'accommodation incomplète, partielle, approximative des locuteurs adultes à leur nouvel environnement linguistique.

La deuxième étape de *NDF*, incarnée par la première génération de locuteurs nés sur le sol néo-zélandais, se caractérise selon Trudgill par son extrême variabilité et implique un autre type de nivellement qu'il nomme *apparent levelling* (2004 : 110). Selon son scénario, les enfants dont les parents ont effectué le voyage depuis leur lieu d'origine jusqu'à la Nouvelle-Zélande naissent dans un environnement extrêmement particulier où il n'y a pas un seul et unique modèle linguistique mais une myriade de modèles linguistiques et aucune force normative qui les pousse à en préférer, à en privilégier un par rapport aux autres. Trudgill (2004 : 101) résume ainsi cette particularité des situations coloniales *tabula rasa* : “Unlike in stable situations where children normally acquire the dialect of their peers, in diffuse dialect-contact situations the role of adults will be more significant than is usually the case.” Les enfants peuvent donc sélectionner à leur guise, en toute liberté pour ainsi dire, les formes qu'ils vont utiliser, qui vont former leur propre système, à partir des systèmes divers utilisés par les adultes qui les entourent.

Dans ce contexte, il est possible d'observer une variabilité inter et intra-individuelle considérable et les systèmes des locuteurs sont caractérisés par la combinaison inédite de formes issues de dialectes différents. Trudgill (2004 : 105) signale que la variabilité intra-individuelle, constatée à partir des enregistrements de la *MU* par exemple, peut toujours être imputée à l'accommodation de ces locuteurs, âgés au moment des enregistrements, à des locuteurs plus jeunes. Toutefois, il conclut que l'explication la plus plausible est celle qui postule que les locuteurs de cette génération ont été en contact, au sein de leur communauté, avec des locuteurs de différents dialectes. Il est tout à fait possible d'imaginer qu'un locuteur écossais et qu'une locutrice venue du sud de l'Angleterre s'étant rencontrés en Nouvelle-Zélande, puissent avoir des enfants qui soient par conséquent exposés à deux modèles profondément différents. De la même façon, il est tout à fait possible d'arguer du fait que les locuteurs d'un même quartier, voire d'une même famille, puissent avoir des systèmes différents selon les adultes avec lesquels ils ont le plus d'interactions. Trudgill (2004 : 106) prend ainsi l'exemple de Mr et Mrs Ritchie qui sont frère et sœur et qui divergent considérablement sur un certain nombre de points phonético-phonologiques.



Trudgill note que, malgré cette variabilité considérable, certaines variantes sont absentes du discours des locuteurs de la *MU* et qu'il y a donc eu à l'étape II élimination de certaines formes, comme à l'étape I. Le processus responsable de l'élimination de ces variantes n'est pour autant pas le même, selon Trudgill, à l'étape II qu'à l'étape I. À l'étape I, il s'agissait, comme nous l'avons expliqué, d'un phénomène de nivellement rudimentaire résultant d'une accommodation linguistique imparfaite entre locuteurs adultes. À l'étape II, il s'agit de la non-acquisition par les enfants de ces premiers immigrants des formes ne dépassant pas ce que Trudgill (2004 : 110) nomme le *threshold rider*. C'est ce phénomène de seuil qui distingue le nivellement rudimentaire du nivellement apparent, ce qu'il explicite en ces termes (2004 : 111) :

“I call it ‘apparent levelling’ because the effect – the reduction in the number of variants – is indeed identical with the effect of levelling. However, the mechanism that was involved in achieving this reduction was different. It was not the case that variants acquired by speakers were removed from the mixture as a result of speakers accommodating to one another; rather, these variants were simply not acquired at all in the first place.”

Trudgill fixe ce seuil, de manière impressionniste, à environ 10 % de la population, ce qui implique que si moins de 10 % de la population à un endroit donné, et donc au sein d'une communauté linguistique donnée, utilise une variante *x*, celle-ci ne sera pas acquise par les enfants car elle sera trop rare au sein de la multitude de variantes en usage et donc disponibles. Il réaffirme ici la préséance du poids démographique dans le processus de *NDF*. Il réaffirme également l'importance en phase II, comme en phase I, des interactions immédiates, en personne (*face-to-face*), puisque des différences dans leur nombre et surtout leurs destinataires contribuent à expliquer la variabilité interindividuelle qui peut être observée à partir des enregistrements des locuteurs de la *MU*, et notamment de locuteurs issus de la même cellule familiale. Cependant, il est crucial de noter que, contrairement à ce qui se passe en phase I, en phase II ces interactions ne déclenchent pas un phénomène d'accommodation, d'harmonisation entre les locuteurs adultes, mais contribuent à expliquer les combinaisons de traits qui sont sélectionnées par les enfants (2004 : 125) : “for any individual child, people with whom he or she interacted most would have had more chance of influencing the final form of the child's speech than those who did not.” Pour Trudgill, le phénomène d'accommodation ne joue un rôle qu'en phase I et III.

Enfin, la phase III implique principalement les processus 5 et 6, soit la réaffectation (*reallocation*) des variantes et le figement de la nouvelle variété par la diffusion, la propagation des variantes majoritaires à l'ensemble du territoire. La phase III, incarnée par la deuxième génération de locuteurs nés sur le sol néo-zélandais, se caractérise par conséquent par un phénomène de nivellement en profondeur qui fait que l'on passe d'une phase d'extrême variabilité à une phase de stabilité linguistique. Cela implique que lors de leur apprentissage, les locuteurs de cette troisième génération ont sélectionné certaines formes plutôt que d'autres. Trudgill soutient que les formes sélectionnées sont, à quelques rares



exceptions près, les formes majoritaires, c'est-à-dire les formes utilisées par une majorité de locuteurs au sein de la communauté. Il va donc explicitement à l'encontre de l'hypothèse de Lass (1990) selon lequel la prédominance de formes caractéristiques du sud-est de l'Angleterre en anglais sud-africain, et donc par extension dans les variétés d'anglais de l'hémisphère sud, est dû à un phénomène qu'il nomme *swamping*. Il décrit ce phénomène comme le choix volontaire par les locuteurs coloniaux des formes caractéristiques du sud-est de l'Angleterre plutôt que des autres formes disponibles.

Au contraire, pour Trudgill, si de nombreuses formes caractéristiques du sud-est de l'Angleterre (mais pas seulement de cette région, voir chapitre 4) ont survécu en *NZE*, c'est parce que ces formes étaient majoritaires. Autrement dit, elles n'ont pas été sélectionnées consciemment par les locuteurs parce qu'elles étaient du sud-est mais ont été sélectionnées subconsciemment parce qu'elles étaient les formes dominantes. C'est en cela que Trudgill qualifie sa théorie de *NDR* de déterministe. Le processus s'accomplit indépendamment de la volonté des locuteurs, ce qui pousse Trudgill à utiliser l'adjectif *nonintentional* proposé par Croft (2000 : 65) pour le qualifier. Son scénario repose sur le rôle central joué par les enfants, par les jeunes locuteurs, pour faire avancer le changement de génération en génération. Il revient d'ailleurs à ce sujet sur le Principe d'Herzog (*Herzog's Principle*, Labov, 1994 : 313) qui tire son nom des travaux d'Herzog (1965) sur les dialectes yiddish du nord de la Pologne. Ces travaux ont avancé qu'en situation de contacts entre plusieurs dialectes, les fusions phonémiques sont privilégiées par rapport aux oppositions, si bien que de nombreux *mergers* se produisent. Il montre la tension qui existe entre ce principe et l'accommodation imparfaite des locuteurs adultes qui fait qu'ils ne produisent pas de changements qui conduiraient à la perte de certaines oppositions au sein de leur système. Trudgill (2004 : 29) en conclut que si les fusions se produisent dans les nouvelles variétés des langues qui émergent du contact entre plusieurs dialectes, c'est parce qu'ils sont le résultat de l'accommodation linguistique des enfants, et non des adultes. En ce sens, les fusions observées en *NZE* émergent seraient le résultat d'une réanalyse du système par les enfants sous la forme d'une absence pure et simple d'opposition. C'est le cas pour les voyelles des ensembles lexicaux LOT, THOUGHT, NORTH et FORCE et START, PALM et BATH par exemple.

Qui plus est, les enfants étant clairement identifiés comme les acteurs du changement par Trudgill, celui-ci postule qu'ils sont imperméables à l'influence de paramètres sociaux tels que le prestige, la stigmatisation, l'identité ou l'idéologie qui requièrent, pour être maîtrisés et assimilés, une compétence et une expérience sociolinguistiques qui ne sont acquises que plus tard, à l'adolescence généralement. C'est en cela qu'il réaffirme que sa théorie de *NDF* est déterministe et mécanique car elle n'accorde finalement qu'une place extrêmement circonscrite aux facteurs sociolinguistiques, et aucune place au bon vouloir, au contrôle des locuteurs. C'est sur ces éléments que nous allons nous concentrer maintenant.

### 9.2.1.3 La place des facteurs sociaux dans la théorie de *new-dialect formation*

Trudgill (2004 : 148) expose très clairement son point de vue à ce sujet, c'est pourquoi il nous semble opportun de le citer ici :

“I have argued that the new-dialect formation which resulted from the mixture of dialects brought from the British Isles to New Zealand (and the other Southern Hemisphere colonies) was not a haphazard process but, on the contrary, deterministic in nature. This entails that what happened was, for any given feature and allowing for unmarking, that the minority quite simply and mechanistically accommodated to the majority. In other words, like Britain (forthcoming), I do not find it at all necessary, in considering Stages II and III of new-dialect formation in tabula rasa situations, to call on the social factor of ‘prestige’ or related factors such as ‘status’ and ‘stigma’ as explanatory factors. Nor do I invoke ‘identity’ or ‘ideology’ as factors that were involved.”

Nous le comprenons, Trudgill rejette la plupart des paramètres sociolinguistiques que nous avons présentés précédemment comme jouant un rôle dans le processus de *NDF*. Seule l'accommodation est un processus central pour sa théorie. Or, le processus d'accommodation est bel et bien un phénomène sociolinguistique dans la mesure où, comme nous l'avons clairement défini précédemment, il opère lors des interactions entre locuteurs. Ceci explique que nous traitons la théorie de Trudgill comme une théorie sociolinguistique du changement et non comme une théorie purement linguistique du changement.

En ce sens, Trudgill rejoint Labov (2001) sur le fait que la structure sociale affecte bel et bien le langage, dans le contexte spécifique de l'émergence d'un nouveau dialecte, mais à un seul niveau clairement circonscrit : la fréquence et le type d'interactions. Aussi se réfère-t-il au principe de densité (*principle of density*) labovien pour appuyer sa vision de la diffusion des variantes majoritaires en phase III comme un phénomène global d'accommodation et son rejet de l'influence des attitudes des locuteurs : “The principle of density implicitly asserts that we do not have to search for a motivating force behind the diffusion of linguistic change. The effect is mechanical and inevitable; the implicit assumption is that social evaluation and attitudes play a minor role.” (Labov, 2001 : 20 cité dans Trudgill, 2004 : 149)

Trudgill postule par conséquent que, pour son scénario de *NDF*, c'est l'exposition différente des locuteurs, via leurs interactions avec divers locuteurs, qui explique la diffusion, la propagation et finalement l'adoption ou non de certaines variantes, et notamment des variantes majoritaires. Là où le nombre et la diversité des interactions sont faibles, les variantes majoritaires ne se diffuseront pas, ou pas de la même façon. Trudgill réaffirme donc le fait que sa théorie inclut une dimension sociolinguistique puisqu'elle fait de l'accommodation un phénomène fondamental, mais il insiste sur le fait que cette accommodation dans l'interaction n'est pas le produit d'une volonté des locuteurs. Il s'agit d'un mécanisme naturel, non-intentionnel, subconscient et finalement caractéristique de l'humain. Sa théorie est donc à la fois déterministe, nous l'avons compris, mais elle laisse

malgré tout une petite place à la chance (Trudgill, 2004 : 159), au hasard, car elle reconnaît que les locuteurs peuvent avoir des fréquences et des types d'interactions divers qui ne peuvent être prédits par un modèle théorique quel qu'il soit.

Nous allons maintenant rapidement synthétiser les arguments que Trudgill met en avant pour rejeter les autres paramètres sociolinguistiques qui sont décrits dans la littérature comme pouvant jouer un rôle crucial dans le changement linguistique. Là encore, nous rappelons que Trudgill s'intéresse à une seule situation de changement spécifique, à savoir l'émergence d'une nouvelle variété d'une langue dans un contexte colonial *tabula rasa*. Trudgill (2004 : 152) rejette en premier lieu la notion de prestige, et défend l'idée que la perte de la rhoticité, ou le développement de la non-rhoticité selon la perspective que l'on adopte, est une innovation néo-zélandaise et non l'importation d'une caractéristique britannique, ou plus précisément la conformation à une caractéristique britannique prestigieuse. Nous en avons déjà parlé aux chapitres 4 et 7. Pour affirmer cela, Trudgill se fonde sur le fait que la Nouvelle-Zélande a globalement évolué en divergeant du modèle britannique plutôt qu'en convergeant vers lui, ce qui discrédite la thèse d'un rôle crucial joué par le prestige dans la formation du *NZE*.

En outre, il rappelle que les seuls locuteurs ayant pu avoir une notion précise de ce qu'est une variante prestigieuse sont les premiers immigrants à avoir fait le voyage vers la Nouvelle-Zélande. Or, nous avons clairement établi dans ce même chapitre, ainsi qu'au chapitre 2 notamment, que ces locuteurs, une fois arrivés sur le sol néo-zélandais, se retrouvent dans une situation inédite de mixture des dialectes qui brouille et, de fait, annule toute notion antérieure de prestige. Enfin, nous avons mentionné le rôle crucial joué par les enfants dans le développement du *NZE* et avons insisté sur le fait que ces jeunes locuteurs ne peuvent avoir, à la différence de leurs parents par exemple, de notion claire de ce qu'est une forme prestigieuse ou d'attitude arrêtée sur la manière dont s'expriment les locuteurs qui les entourent.

En rejetant la notion de prestige, Trudgill rejette nécessairement l'envers de cette notion (voir précédemment), à savoir la stigmatisation. De fait, si les enfants n'ont pas de notion de ce qu'est une forme de prestige au sein de leur communauté, comment pourraient-ils avoir une idée plus claire de ce qu'est une forme stigmatisée ? Trudgill (2004 : 154) souligne également que la stigmatisation des formes linguistiques étant souvent liée à la compétence orthographique (voir 'r' de *sandhi* précédemment), il est absurde de postuler que la stigmatisation de certaines formes joue un rôle chez des enfants n'ayant pas du tout, ou à peine, acquis la compétence orthographique. Il ajoute enfin que sur la base des commentaires négatifs formulés à l'encontre des formes caractéristiques du *NZE* à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (voir chapitres 2 et 4), il est possible de postuler que la pression prescriptive incarnée par les défenseurs du « bien parler » n'a pas joué de rôle avant la fin du processus de formation d'un nouveau dialecte et donc l'émergence véritable du *NZE*. Nous avons déjà mis en avant le fait que les nouveaux-venus en Nouvelle-Zélande et leurs enfants avaient choses bien plus urgentes à traiter que de se préoccuper de la manière dont ils s'exprimaient, étant donné les difficultés auxquelles ils étaient souvent confrontés pour s'installer et se créer une situation décente sur leur nouveau sol. Trudgill prend l'exemple du *Diphthong Shift* et du phénomène

de *Glide Weakening* (voir chapitre 4) pour illustrer l'idée selon laquelle si ces phénomènes se sont développés plus vite et plus largement en Nouvelle-Zélande qu'en Angleterre, c'est justement parce que la nouvelle colonie n'était pas soumise à des pressions prescriptives comme sa mère patrie, et parce que le contact des Néo-Zélandais avec la *RP* était lointain, distant, annihilant toute notion de prestige.

Trudgill (2004 : 156) apporte une précision cruciale, à savoir qu'à partir de 1890, soit l'émergence d'une variété néo-zélandaise distincte à l'issue du processus de *NDF*, prestige et stigmatisation ont pu commencer à jouer un rôle. En cela, il distingue clairement la *NDF* des autres situations de changement, ce qui implique que les notions de prestige et de stigmatisation peuvent être tout à fait pertinentes pour notre étude du changement en *NZE* contemporain à partir des données de notre corpus PAC. Nous allons y revenir dans la troisième et dernière partie de ce chapitre.

Trudgill rejette finalement les notions d'identité et d'idéologie comme ayant joué un rôle dans l'émergence du *NZE*. Il mentionne les travaux fondateurs de Labov à Martha's Vineyard sur ce sujet, auxquels nous avons nous-même fait référence, mais cite Labov (2001 : 191) qui met en garde les sociolinguistes contre la tentation de considérer l'identité, ou plutôt la revendication identitaire, comme une force majeure du changement linguistique : "we do not often find correlations between degrees of local identification and the progress of sound change." Pour le cas précis de la Nouvelle-Zélande, Trudgill avance qu'il serait aberrant de soutenir que les Néo-Zélandais ont par exemple développé des réalisations plus fermées des voyelles antérieures brèves pour marquer leur identité néo-zélandaise au moment de l'émergence du *NZE*. Il précise qu'affirmer que certains traits, une fois fixés, stables, deviennent emblématiques de telle ou telle variété ne revient en aucun cas à la même chose. Aussi, en ce qui concerne le développement plus récent en Nouvelle-Zélande d'une voyelle centralisée dans l'ensemble lexical *KIT* (voir chapitres 4 et 8), Trudgill (2004 : 157) affirme que ce trait pourrait être analysé comme un marqueur d'identité, même s'il reste sceptique à ce sujet et suggère qu'il faudrait attester, grâce à des données authentiques et récentes, que ce développement continue plus avant faisant de *KIT* une voyelle véritablement centrale.

Là encore, Trudgill distingue nettement le cas particulier de la *NDF* d'autres situations de changement, par exemple en *NZE* contemporain. Il réaffirme que dans le cas de la *NDF*, l'identité et l'idéologie ne jouent aucun rôle, et le prouve en prenant l'exemple de certaines des variantes qui ont survécu en *NZE* :

"It is also equally unlikely that the children who in the third generation led the levelling and focussing that gave rise to New Zealand English proper were motivated by any prestige or identity-based factors in their selection of (from an English English perspective) upper-class H Retention, lower-class Diphthong Shift, urban non-rhoticity, and the rural Weak Vowel Merger, from among all the features that were available to them."

En conclusion de cette première section consacrée à l'ouvrage incontournable de Trudgill sur l'émergence de nouvelles variétés des langues en contexte colonial, qui permet d'éclairer le cas particulier de la Nouvelle-Zélande, il nous faut mentionner les limites que

celui-ci identifie pour sa théorie de *new-dialect formation*. Nous souhaitons le citer à ce sujet (2004 : 163) : “the three stages which I have described [...] represent an idealisation of what actually happened. Inevitably, things were much more untidy than that. Immigration continued throughout the period under review, and the different stages will have overlapped to a considerable extent until focussing was complete and some kind of ‘founder effect’ took over.”

Autrement dit, la critique majeure qu’adresse Trudgill à son propre travail de modélisation théorique de l’émergence d’une nouvelle variété d’une langue en contexte colonial est qu’elle est nécessairement une simplification, une schématisation de ce qui s’est réellement passé et que les étapes postulées ne peuvent correspondre parfaitement à une génération de locuteurs. Il ajoute que sa théorie sous-estime sans doute également le *founder effect*, dont nous avons parlé précédemment (voir chapitre 4), à savoir que les premiers colons qui arrivent sur un nouveau territoire ont en quelque sorte un avantage linguistique, par rapport aux colons qui débarquent ultérieurement, car ils jouent un rôle plus significatif dans la survie, la domination de certaines formes linguistiques par rapport à d’autres. Il note toutefois que le poids démographique joue à nouveau un rôle dans ce *founder effect* puisque, dans le cas précis de la Nouvelle-Zélande, les premiers anglophones à avoir posé le pied en Nouvelle-Zélande (voir chapitre 2) n’ont pas laissé de marque linguistique en Nouvelle-Zélande, tandis que les vagues massives d’immigration européenne à partir de 1840 sont véritablement celles qui ont contribué à faire émerger une nouvelle variété, le *NZE*.

Au terme de notre examen approfondi de la théorie de *NDF*, il apparaît que le modèle de Trudgill atteint certaines limites parce qu’il ne parvient pas à rendre compte de manière complètement satisfaisante de la survie de certaines formes (nous allons y revenir) et parce qu’il constitue nécessairement une simplification de ce qui s’est réellement passé au moment de la colonisation massive de la Nouvelle-Zélande. Comme le signale Chambers (2003 : 58), il faudra sans doute attendre la colonisation de nouvelles planètes du système solaire pour que les sociolinguistes soient aux premières loges pour observer ce qui se passe dans une situation similaire à celle qu’a connue la Nouvelle-Zélande lors de sa colonisation massive depuis les îles britanniques. Et l’on peut supposer que, même là, les sociolinguistes ne pourraient sans doute pas affirmer avec une certitude totale que leur analyse du processus menant à l’émergence de nouveaux dialectes dans ces nouveaux territoires est parfaitement exacte ou la seule possible. Cela nous offre une transition vers notre prochaine section consacrée aux critiques qui ont été formulées à l’encontre de la *NDF* par d’autres sociolinguistes et théoriciens du changement linguistique.

Il nous faut souligner néanmoins que la théorie de *NDF* éclaire grandement les origines phonético-phonologiques du *NZE*. Elle permet également de distinguer clairement les différentes situations de changement linguistique (*tabula rasa* vs. autres situations) et le rôle que jouent les facteurs sociaux que nous avons définis dans ces différents scénarios. Nous avons compris que, pour le cas de la *NDF*, les facteurs sociolinguistiques classiques ne jouent aucun rôle, et seule l’accommodation dans l’interaction en face-à-face agit. En revanche, dans les autres situations de changement, comme les *new-town koinés* ou des changements récents identifiés en *NZE*, Trudgill suggère que les facteurs sociaux et les paramètres

sociolinguistiques peuvent jouer un rôle important. Nous allons y revenir à partir des données de notre corpus PAC dans la troisième et dernière partie de ce chapitre.

### 9.2.2 Les critiques de la théorie de *new-dialect formation*

Avant d'entrer dans le détail de la réception qui a été faite au sein de la communauté scientifique à la théorie de *NDF* proposée par Trudgill à partir, notamment, du cas néo-zélandais, il nous faut préciser que nous n'avons pas la prétention ici d'offrir un panorama exhaustif de tous les travaux qui se fondent sur l'analyse de Trudgill, la commentent ou la critiquent. Trudgill étant une figure majeure de la sociolinguistique moderne, il nous faudrait plusieurs thèses pour rendre compte de manière approfondie de l'impact de ses travaux sur la production scientifique actuelle. Aussi, nous allons nous contenter, pour ainsi dire, de détailler ici les arguments majeurs qui ont été développés dans la littérature pour appuyer, nuancer, corriger ou même remettre en cause la *NDF*. Cette perspective sur la réception de l'ouvrage de Trudgill (2004) nous permettra également de comprendre les enjeux de la *NDF* pour l'étude des autres situations de changement auxquelles nous avons fait référence précédemment, et par exemple les *new-town koinés*.

#### 9.2.2.1 Un modèle d'évolution neutre appuyé par les données ?

La plupart des travaux qui fournissent une évaluation du modèle proposé par Trudgill (2004) reconnaissent l'apport que représente sa théorie de *new-dialect formation* pour la compréhension de l'émergence d'une nouvelle variété d'une langue dans un contexte *tabula rasa* et de la propagation du changement. Baxter *et al.* (2009 : 258) soulignent le fait que la théorie de *NDF* constitue une rupture avec la théorie sociohistorique linguistique traditionnelle : "Trudgill's theory contrasts with 'classical' sociohistorical linguistic theory, in which variants of linguistic variables are associated with social factors (Labov, 1972): this association is part of speakers' knowledge about their language, and propagation of language change is the result of the relationship between speakers and those social factors." De fait, comme nous l'avons mis en évidence dans la section précédente, la théorie de Trudgill laisse très peu de place aux facteurs sociaux puisque les seuls paramètres qui permettent de déterminer les caractéristiques phonético-phonologiques de la variété émergente sont le poids démographique, l'origine géographique des immigrants et le phénomène d'accommodation. Or, nous avons également souligné que, pour Trudgill, l'accommodation ne constitue pas véritablement un phénomène social en ce sens qu'elle n'est pas contrôlée par les locuteurs. Elle ne fait donc pas partie de la compétence sociolinguistique des locuteurs mais constitue plutôt une propriété biologique innée et universelle chez les êtres humains (Trudgill, 1986 : 2 ; 2004 : 28 ; 2008 : 252).

Ainsi, Baxter *et al.* (2009 : 267) décrivent la théorie de *NDF* comme un modèle d'évolution neutre au sein duquel aucune évaluation, aucun jugement social des locuteurs sur



leurs interlocuteurs ou les variantes en usage n'existe. Selon ce modèle, qui s'inscrit dans le cadre de la théorie des Exemplaires (*TE*, voir chapitres 4, 7 et 8), la propagation du changement s'explique par l'exposition des locuteurs (*exposure to use*, Croft, 2000 : 74) à des fréquences d'occurrence différentes des variantes en usage (*token frequency*), et non à des nombres différents de locuteurs utilisant telle ou telle variante (*speaker frequency*), ce qui détermine la direction du processus d'accommodation chez ces locuteurs. En d'autres termes, en fonction des interactions particulières des locuteurs et, par là-même, de l'exposition à certaines variantes plutôt qu'à d'autres, Trudgill avance que le changement se produit selon un principe de réplication normale (*normal replication*, Croft, 2000 : 73). Les locuteurs reproduisent les formes auxquelles ils sont le plus exposés lors de leurs interactions mais ne sélectionnent pas intentionnellement des variantes plutôt que d'autres pour les reproduire.

Baxter *et al.* (2009 : 271) précisent également que le modèle de Trudgill autorise ce qu'ils nomment *neutral interactor selection*, c'est-à-dire le fait que la structure des réseaux sociaux au sein de la communauté influence la propagation du changement sans que, là non plus, les locuteurs ne sélectionnent intentionnellement leur interlocuteurs. Trudgill note par exemple que les petites filles ont plus tendance à interagir avec des femmes qu'avec des hommes, ce qu'il relie au fait que les femmes soient plus avancées dans le changement vers la nouvelle variété émergente que les hommes. De la même façon, Gordon *et al.* (2004 : 263) soulignent que la structure spécifique de certaines colonies fait que les enfants interagissent essentiellement avec des locuteurs de la même variété d'anglais, utilisant par conséquent les mêmes variantes. En Otago et dans le Southland par exemple, certaines colonies étaient ultra-majoritairement, voire exclusivement, écossaises si bien que les enfants dans ces colonies étaient surtout exposés à des formes « écossaises », ce qui influence nécessairement le phénomène de réplication. D'autre part, Baxter *et al.* (2009 : 271) ajoutent qu'avant le développement de l'éducation obligatoire pour les enfants (le *New Zealand Education Act* daté de 1877, voir chapitre 2), il est probable que les enfants comptaient leurs parents et leur famille proche comme seuls interlocuteurs ou comme interlocuteurs privilégiés.

Ceci nous offre une transition vers une précision essentielle, à savoir que par « interlocuteurs privilégiés » nous entendons les interlocuteurs avec qui les enfants avaient le plus de chances, le plus d'occasions d'interagir. Nous l'avons rappelé, le modèle de Trudgill ne repose que sur des principes ou des processus neutres de propagation du changement. Il ne peut intégrer, par conséquent, le phénomène que Baxter *et al.* (2009 : 271) nomment *weighted interactor selection* (2009 : 271) puisque celui-ci postule que les locuteurs privilégient ou, au contraire, désapprouvent certains interlocuteurs, et ce quelle que soit leur fréquence d'interaction avec ces interlocuteurs. Par conséquent, le « poids » linguistique de l'interaction entre un locuteur et un interlocuteur qu'il privilégie n'est pas le même qu'avec un locuteur qu'il désapprouve. Et cela influence nécessairement le phénomène de réplication puisqu'un locuteur aura plus tendance à reproduire les formes utilisées par un interlocuteur qu'il privilégie que par un interlocuteur qu'il désapprouve. La sélection n'est plus neutre mais influencée par les attitudes des locuteurs, ce qui intègre des facteurs sociaux dont Trudgill affirme clairement qu'ils ne jouent aucun rôle.

Nous citons Baxter *et al.* (2009 : 269) qui résument simplement le mécanisme qui est au cœur de la théorie de *NDF* : “In language change, the speaker is the canonical interactor. The speaker interacts with her environment, in particular other speakers, and by virtue of that interaction causes differential replication of linguemes (variants). That is, in the context of social interaction, the speaker will replicate some linguistic variants and not others, and thereby cause the differential replication of variants. The result is language change.” Le but de leur étude étant de mettre à l’épreuve la validité de ce mécanisme, il nous semble opportun de synthétiser ici les conclusions qu’ils ont formulées.

Nous n’allons pas rentrer dans le détail du modèle mathématique qu’ils ont mis au point pour mettre à l’épreuve le modèle d’évolution neutre de Trudgill, et préférons renvoyer à Baxter *et al.* (2009 : 272-274). Le premier résultat qu’ils obtiennent (2009 : 275) souligne l’importance de la fréquence des interactions dans le processus de changement, et plus concrètement dans la propagation ou la perte de certaines variantes :

“The utterance that has just been produced will only have a small effect on the existing grammar. It is the cumulative effect of utterances over many interactions that will lead to a significant change in the grammars of the speakers. [...] After a token’s memory has decayed to a value  $\epsilon$ , the token is defined to be forgotten. The forgetting of tokens is what allows propagation/extinction to take place. After all tokens of one variant are forgotten, that variant is no longer produced and has gone extinct.”

Les données obtenues grâce à leur modèle mathématique<sup>82</sup> de changement linguistique leur permettent également d’affirmer que les variantes qui sont majoritaires au départ sont celles qui ont le plus de chances d’être retenues dans la nouvelle variété émergente, c’est-à-dire d’atteindre le stade de « fixation » (*fixation*, 2009 : 279). Ils ajoutent que les variantes qui forment une large minorité, autrement dit des variantes qui représenteraient plus de 30 % des occurrences par exemple, ont quasiment autant de chances, selon leur modèle, d’atteindre le stade de fixation que les variantes majoritaires. Pour illustrer leur propos, ils prennent l’exemple de deux variantes que Trudgill mentionne pour le *NZE*, à savoir le *weak vowel merger*, soit l’utilisation du schwa plutôt que de [ɪ] dans les syllabes inaccentuées de mots comme *rabbit* (2004 : 119), ainsi que la réalisation ouverte et antérieure de *STRUT* (2004 : 136) plutôt qu’une réalisation plus fermée et plus postérieure. Trudgill signale que ces variantes étaient minoritaires en Nouvelle-Zélande au moment de sa colonisation dans la mesure où il observe qu’elles ne représentent respectivement que 32 % et 34 % des

---

<sup>82</sup> Il nous faut signaler ici que les travaux de Baxter *et al.*, comme les travaux de Langstrof (2006, 2009) que nous avons synthétisés au chapitre précédent (voir chapitre 8), et plus généralement les travaux qui défendent une théorie évolutionniste darwinienne du langage qui permet de rendre compte du changement linguistique et de la diffusion de certaines caractéristiques, en l’occurrence phonético-phonologiques, renvoient nécessairement à la mémétique fondée par Dawkins (1976). En effet, Baxter *et al.* parlent de *linguemes* dans leur article évaluant la *NDF* tandis que Dawkins a conceptualisé le même comme une unité culturelle qui est transmise par des moyens non-génétiques, à savoir la réplication, l’imitation du comportement d’un individu par d’autres individus d’une même communauté.

occurrences au sein de la *Mobile Unit*. Or, le modèle mis au point par Baxter *et al.* prédit que ces variantes atteindront le stade de fixation, ce qui leur fait dire que pour modéliser la présence de ces variantes dans la nouvelle variété émergente, un modèle d'évolution neutre suffit sans qu'il y ait besoin de recourir à la notion de saillance ou de marque (*markedness*) par exemple.

Leurs résultats confirment également le rôle prépondérant joué par la fréquence d'usage des variantes (*token frequency*) par rapport au nombre de locuteurs qui utilisent telle ou telle variante (*speaker frequency*) : "Linguistic forms with a higher token frequency are more likely to be retained, whereas linguistic forms with a lower token frequency are more likely to be replaced with novel variants." En s'appuyant sur cette observation, il est possible de confirmer l'hypothèse de Gordon *et al.* (2004 : 240-241) selon laquelle la non-rhoticité qui caractérise le *General NZE* contemporain peut s'expliquer grâce à la théorie de *NDF*. Elles avancent en effet que même si une immense majorité des locuteurs de la *Mobile Unit* est rhotique, c'est-à-dire qu'elle produit des [ɹ] en coda de syllabe, seuls 9 % des occurrences qu'elle produit sont rhotiques. Une faible fréquence d'usage expliquerait donc que la rhoticité n'ait pas atteint le stade de fixation et ne caractérise pas le *General NZE* contemporain. Au surplus, la même analyse permet d'expliquer que la rhoticité ait atteint le stade de fixation dans l'extrême sud de l'île du Sud où l'on peut postuler que le pourcentage d'occurrences rhotiques produites était largement plus élevé, et très probablement majoritaire.

Il apparaît, en résumé, qu'une partie des résultats obtenus par Baxter *et al.* appuie la théorie de *NDF* proposée par Trudgill, ce qu'ils expriment en ces termes (2009 : 290-291) :

"Croft's framework, and our mathematical model based on it, takes as a starting point Trudgill's principle that our language behavior is influenced by the language behavior of our interlocutors. Demographic and probabilistic factors clearly play a role. Most of the time, the majority variant is indeed selected, and this result follows from the neutral evolution model, which corresponds to Trudgill's theory of pure accommodation. In this respect, the mathematical model confirms Trudgill's theory."

Ils ajoutent néanmoins (2009 : 291) : "Our results also indicate, however, that this cannot be the entire story; in fact, it is mathematically impossible, given realistic assumptions about linguistic interactions, receptiveness to language use over age, generational replacement, social network structure, and population size." Nous allons justement revenir sur les limites de la *NDF* dans la prochaine section. Nous voulions insister ici sur le fait que la théorie de Trudgill est appuyée par les données d'autres études, qui incluent notamment certaines variables du *NZE*. De plus, nous voulions mettre en évidence le fait qu'une étude récente révèle, grâce à un modèle mathématique de simulation du changement linguistique, que le processus d'émergence d'une nouvelle variété d'une langue est en partie déterministe, selon l'acception trudgillienne, et qu'en ce sens il y a bien une certaine inévitabilité des variétés coloniales de l'anglais.

Pour conclure cette section consacrée à quelques études qui appuient la théorie de *NDF* à partir de données différentes de celles utilisées par Trudgill (2004), nous souhaitons

mentionner les travaux de Britain (2008a : 187-223) sur la variable de MOUTH. Ses travaux s'appuient sur les enregistrements qu'il a lui-même réalisés auprès de 75 locuteurs maoris et *pakeha* de sexe, d'âge et d'horizons socioéconomiques différents à Porirua, dans le sud de l'île du Nord de la Nouvelle-Zélande, dans le cadre du *Wellington Social Dialect Project* (Holmes *et al.* 1991). Pour cette étude, Britain procède comme Trudgill pour retracer les trajectoires de changement de diverses variables et compare par conséquent les réalisations de MOUTH chez les locuteurs de son corpus avec les données d'autres corpus, et par exemple celles du projet *ONZE* (Maclagan & Gordon 1996 ; Maclagan *et al.* 1999), ainsi qu'avec les informations essentielles fournies entre autres par Ellis (1889) sur les réalisations de cette variable dans les variétés parlées en Angleterre au moment de la colonisation de la Nouvelle-Zélande.

Ces éléments le poussent à remettre en cause l'hypothèse selon laquelle il y aurait eu en *NZE* une montée du premier élément de MOUTH de [aʊ] vers [ɛʊ], c'est-à-dire le fameux *Diphthong Shift* décrit par Wells (1982 : 256, voir chapitre 4). En cela, il s'oppose aux travaux de Woods (1997) et Maclagan *et al.* (1999) dont les conclusions appuient cette hypothèse. Il conclut sa comparaison de données linguistiques historiques sur les variantes « anglaises » de MOUTH transportées en Nouvelle-Zélande et de données récentes sur les réalisations de cette variable chez des locuteurs du *NZE* contemporain en ces termes (2008 : 210) : “In sum, all the dialectological survey evidence, from Ellis (1889) right through to the most recent nationwide survey of the dialects of England, the SED, confirms that the dominant variants in those areas that sent the most migrants from England to New Zealand are those with front mid-open onsets, similar to those used in New Zealand today.” Autrement dit, les données dont il dispose indiquent que les variantes majoritaires au moment de l'émergence d'une variété néo-zélandaise distincte comprenaient un premier élément plus fermé que [a], ce qui implique que le *NZE* n'a pas hérité d'un changement en cours impliquant la montée de ce premier élément, mais d'un changement quasiment achevé faisant de MOUTH une diphtongue dont le premier élément est mi-ouvert.

Ainsi, la qualité mi-ouverte du premier élément de MOUTH ne serait pas une innovation néo-zélandaise mais le produit de l'usage majoritaire chez les premiers immigrants venus s'installer en Nouvelle-Zélande de variantes comprenant un premier élément mi-ouvert. Le modèle proposé par Trudgill fonctionne donc, selon Britain, pour la variable de MOUTH puisque les informations démographiques suffisent à rendre compte de la « victoire » de cette variante sur ses concurrentes, et notamment [aʊ]. Un processus de nivellement, comme nous avons pu le décrire précédemment, opère et élimine les variantes minoritaires. L'étude de Britain soutient donc un modèle d'évolution neutre « à la Trudgill » comme cela apparaît explicitement dans la conclusion suivante (2008a : 218) : “Our ability to highlight leveling as a dominant koineisation process relies quite crucially on us having detailed and explicit knowledge both of the structures of the dialects in the input and of the demographics of their users.”

Qui plus est, Britain souligne que chez les locuteurs du *NZE* contemporain, et non du *NZE* émergent, les variantes comprenant un premier élément ouvert, soit [a] ou [æ], ont été réaffectées stylistiquement, par un processus de *reallocation* que Trudgill décrit dans la

théorie de *NDF* (voir précédemment), à un usage plus formel et ont acquis un certain prestige. Cela implique que la variation qu'il observe à partir de son corpus de données assez récentes peut être expliquée en termes de prestige.

Au terme de cette première section, nous avons montré que la théorie de *NDF* proposée par Trudgill a eu un impact majeur au sein de la communauté scientifique car elle a marqué la rupture avec le modèle linguistique sociohistorique classique intégrant nécessairement les facteurs sociaux à la modélisation du changement, et notamment de l'émergence de nouvelles variétés des langues. Le modèle d'évolution neutre défendu par Trudgill a donc été salué comme offrant une nouvelle perspective sur le changement linguistique et des données autres que celles du projet *ONZE* ont permis de valider en grande partie son fonctionnement. Toutefois, comme nous l'avons suggéré dans cette même section, les auteurs qui ont mis à l'épreuve la théorie de Trudgill ont également soulevé un certain nombre de problèmes et identifié des limites à ce qu'un modèle d'évolution neutre peut expliquer de l'émergence de nouvelles variétés des langues et, plus largement, du changement linguistique. C'est à certains de ces problèmes et de ces limites que nous allons nous intéresser maintenant.

#### 9.2.2.2 Les limites de la théorie de *new-dialect formation*

La théorie de *NDF* parvient à expliquer dans une large mesure comment, d'un pot-pourri linguistique très divers, pour ainsi dire, une variété stable a pu émerger, ce que Kerswill (2007a : 657) exprime en ces termes : "the ONZE team, including Trudgill, have pieced together much about how order was achieved out of apparent chaos." Cependant, les experts qui soulignent qu'il y a bien quelque chose de mécanique et d'inévitable dans la propagation du changement mettent en évidence le fait que le modèle de *NDF* est une forme d'idéalisation et qu'il ne peut y avoir de situation *tabula rasa* aussi nette dans laquelle à une génération correspond précisément une étape du changement. Kerswill (2007a : 659) l'explique ainsi : "This means that Stages I and II and, later, II and III, would have co-existed not just in different settlements, but also within the same settlement. There was no 'pure' Stage II or Stage III, where children could make their 'supermarket' choices and, later, their mechanistic selection of majority variants in an environment entirely devoid of community norms."

Trudgill lui-même (2004) pointait déjà cette limite sans pour autant suggérer que cela puisse remettre en cause le modèle d'émergence du *NZE* qu'il défend. Selon Kerswill au contraire, le fait que la Nouvelle-Zélande ne constitue pas un « laboratoire » parfait de la *NDF* (*not a 'perfect' laboratory for new-dialect formation*, 2007a : 659) implique de repenser la place accordée aux facteurs sociaux et notamment à l'influence de la norme, des attitudes et du prestige sur les « choix » linguistiques des locuteurs et surtout sur la vitesse de propagation du changement. De fait, il est difficile de postuler qu'avec chaque vague d'immigrants débarquant en Nouvelle-Zélande et s'installant dans telle ou telle colonie, le processus de *NDF* recommence à chaque fois à zéro. Il est beaucoup plus probable qu'en s'intégrant à la



population d'une colonie définie, au sein de laquelle le processus d'émergence d'un nouveau dialecte est déjà en cours, les nouveaux-venus, et surtout leurs enfants, soient influencés par les formes majoritaires et par le début de norme en train de s'établir. Il est également probable que les enfants de ces immigrants, arrivés plus tard que les autres, fassent leur marché linguistique, pour reprendre la métaphore de Kerswill, dans des rayons beaucoup moins garnis, c'est-à-dire au sein d'un marché dont de nombreuses formes ont déjà été éliminées.

Pour Baxter *et al.* (2009 : 289), ces éléments ont clairement une influence, et notamment ils contribuent à ralentir la propagation du changement : “In fact, because time to fixation increases with population size, the natural growth of the population and continuing immigration will further slow the fixation process. New immigrants in Stages II and III would also slow the approach to consensus through their continued use of minority variants that may have already become less frequent or lost completely among the native speakers.” Ils ajoutent que si l'on prend en compte le fait que tous les locuteurs ne sont pas également réceptifs aux usages linguistiques dans leur environnement immédiat, et surtout que les adultes sont moins adaptables au changement linguistique que les locuteurs plus jeunes, même s'ils peuvent tout de même modifier dans une certaine mesure leur morphosyntaxe et leur phonologie au cours de leur vie (Harrington *et al.* 2000 ; Kammacher *et al.* 2011), alors il est mathématiquement impossible que le *NZE* ait émergé en l'espace de 50 ans en Nouvelle-Zélande strictement selon un modèle d'évolution neutre. En particulier, Baxter *et al.* concluent qu'un modèle d'évolution neutre ne peut expliquer le passage radical de la phase II, caractérisée par une extrême variabilité, à la phase III, caractérisée par sa stabilité et son uniformité.

Par conséquent, une théorie de l'émergence du *NZE* doit accepter le rôle joué par des « accélérateurs », des catalyseurs du changement, en l'occurrence des facteurs sociaux tels que l'attitude des locuteurs par rapport à certaines variantes ou par rapport à leurs interlocuteurs (*weighted replicator selection*, voir précédemment). Nous souhaitons citer ici Baxter *et al.* (2009 : 291) dont le modèle mathématique établi pour mettre à l'épreuve la théorie de *NDF* indique que des facteurs non-neutres, et donc très probablement sociaux, sont nécessaires pour expliquer qu'une variété néo-zélandaise de l'anglais ait émergé aussi rapidement :

“However, the model does not tell us what real-world factor assigns the differential weighting of variants for speakers. In the history of sociolinguistics, such factors have ranged from social class and the prestige associated with certain social classes, to social groups and the desire to identify with one or the other of those social groups. These factors have been criticized, in part due to the absence of independent evidence for prestige or acts of identity. The model we have developed cannot decide what social factor is involved — or indeed if it is a social factor at all that determines the weighting of linguistic variants in language change. Nevertheless, we believe that the factors that are necessary are probably social, and that they operate in conjunction with the frequency effects of pure accommodation (neutral evolution), social network effects (neutral



interactor selection), and social valuation of one's interlocutors (weighted interactor selection).”

L'inclusion de ces facteurs sociaux permettrait de résoudre certains problèmes identifiés dans le modèle de Trudgill. Baxter *et al.* (2009) relèvent par exemple que le recours à la notion de marque (*markedness*) n'est pas très clair dans le modèle de Trudgill car il semble difficile d'établir dans quelles conditions exactes cette notion peut faire qu'une variante non-marquée soit retenue alors qu'elle est initialement minoritaire et que dans d'autres cas une variante majoritaire marquée soit retenue plutôt que la variante minoritaire non-marquée. La notion de marque possède un fondement phonologique, nous l'avons vu (voir chapitres 3 et 7), mais il est probable que dans le processus d'émergence d'une nouvelle variété d'une langue elle doit acquérir une dimension sociale. Trudgill lui-même utilise le terme de « saillance » pour justifier du fait que certaines variantes soient perdues lors des contacts initiaux entre les premiers immigrants faisant le voyage vers la Nouvelle-Zélande. Il est possible de postuler, sur la base de l'étude de Baxter *et al.* mais également d'autres travaux, que ce n'est pas tant la saillance « linguistique » de certaines variantes que leur saillance sociale qui fait qu'elles seront retenues ou éliminées aux différentes étapes du changement.

Baxter *et al.*, à l'instar de Hickey (2003 : 232-235), soulignent aussi les limites de la notion de *drift* (Trudgill, 2004 : chapitre 6). Selon eux, la notion de *drift* n'est pas une réponse satisfaisante au mouvement de la voyelle de STRUT en *NZE*. Ils notent que cette voyelle s'est antériorisée en *NZE* et est descendue dans l'espace vocalique pour devenir une voyelle centrale ouverte. Trudgill explique que ce phénomène n'a pas été hérité en tant que tel des variétés parlées dans le sud de l'Angleterre mais plutôt que la Nouvelle-Zélande, comme les autres colonies de l'hémisphère sud (Australie et Afrique du Sud), a hérité d'une propension pour ce changement. Cela explique, selon lui, que l'on observe un phénomène identique en *AusE* par exemple (voir chapitre 4). Toutefois, pour Baxter *et al.* (2009 : 265), même si l'argument est convaincant au vu des similitudes observées dans les variétés d'anglais de l'hémisphère sud, cela ne suffit pas à expliquer pourquoi cette caractéristique est aujourd'hui constitutive du *NZE* contemporain, alors même qu'elle était minoritaire au moment de la colonisation de la Nouvelle-Zélande :

“The linguistic notion of drift, however, is problematic. In the case of the fronting/lowering of the STRUT vowel, drift means that change is propagated in a parallel fashion in different speech communities descended from the same ancestral community. But what is the mechanism that drives the parallel propagation process in different speech communities? To us, drift is a nonexplanation because there is no mechanism for propagation.” [Nous soulignons]

Alors, quels sont ces facteurs qui peuvent expliquer que certaines variantes aient été sélectionnées plutôt que d'autres à différentes étapes de l'émergence du *NZE* et que le changement se soit propagé rapidement, soit en l'espace de trois générations, sur ce nouveau

territoire ? Pour Kerswill, cela tient au fait que même s'il y a sûrement eu une période de confusion au moment où la première vague massive d'immigrants est arrivée en Nouvelle-Zélande, le bagage social (que l'on peut rapprocher ici du concept d'« habitus » défini par Bourdieu (1972)) de ces locuteurs n'est pas pour autant complètement évacué. Il est vrai que Trudgill lui-même spécifie que les facteurs sociaux comme le prestige, la stigmatisation, la classe sociale ou le genre ont pu jouer un rôle au sein de la génération des premiers immigrants ayant fait le voyage depuis les îles britanniques. Néanmoins, Kerswill souligne là encore que Trudgill n'a pas mesuré l'impact que cela peut avoir sur le modèle de *new-dialect formation* dans son ensemble.

Baxter *et al.* (2009 : 293) avancent par exemple qu'il est fort peu probable que les immigrants aient abandonné les attitudes par rapport au genre qui sont caractéristiques des sociétés européennes. Il est donc tout à fait possible que ces attitudes aient été transmises aux générations suivantes, aux enfants des premiers immigrants. Les membres de l'équipe *ONZE* eux-mêmes, dont Trudgill fait partie, insistent sur l'importance des facteurs sociaux dans la survie et la propagation de certaines variantes dans certaines colonies et, à plus large échelle, en Nouvelle-Zélande. Gordon *et al.* (2004) montrent que la classe sociale et le genre participent du processus de *new-dialect formation*. Baxter *et al.* (2009) mettent en avant la chute du nombre de nouveaux immigrants débarquant en Nouvelle-Zélande à partir de 1870, le développement de la scolarisation obligatoire pour les enfants (1877), le désenclavement progressif des colonies grâce au développement de moyens de transport et de communication à travers les deux îles néo-zélandaises et l'émergence de distinctions de classe propres au contexte néo-zélandais (voir précédemment) comme pouvant expliquer le phénomène de nivellement suprarégional (selon le terme d'Hickey (2003)) et la propagation des variantes majoritaires à travers la Nouvelle-Zélande.

Ces facteurs contribuent, selon toute vraisemblance, à faire émerger une variété distincte et stable en Nouvelle-Zélande et forment le mécanisme qui motive la sélection de certaines variantes plutôt que d'autres. Ils poussent Kerswill (2007a : 661) à conclure : "New Zealand was special, but not *that* special. European New Zealand was from the start a complex society, similar in very many respects to its British progenitor." En d'autres termes, les immigrants ne sont pas des hommes « nouveaux » lorsqu'ils débarquent en Nouvelle-Zélande et ces auteurs postulent par conséquent que les réflexes sociaux caractéristiques des sociétés dont ils sont originaires se sont soit maintenus soit sont rapidement réapparus, selon des modalités certes différentes, dans la société néo-zélandaise. Selon eux, les facteurs sociaux ont donc très probablement joué un rôle non seulement en phase I, mais également et crucialement dans les phases II et III.

Kerswill (2007a : 659) explique aussi que même s'il est difficile de critiquer la théorie de *NDF* dans la mesure où elle est amplement appuyée, confirmée par les données de la *Mobile Unit* du projet *ONZE*, il est possible d'objecter que ce corpus n'est pas véritablement représentatif puisqu'il est surtout constitué d'enregistrements réalisés dans des zones rurales (*rurally biased*). Or, ce biais écarte ou, du moins, sous-estime la possibilité de l'influence des grands centres, notamment des centres urbains, dans la propagation du changement : "This bias leads to a significant underestimation of the influence of the 'main centres' in which, one

presumes, NZE formed most rapidly and from which it could diffuse.” Cet argument rejoint celui d’Hickey (2003 : 215) selon lequel les grands centres jouent un rôle fondamental dans la direction et la propagation du changement : il les définit comme des *melting pot settlements*, au sein desquels la population est dense et diverse, qui diffusent ensuite aux plus petites communautés et par exemple aux zones rurales alentour. En outre, ce mécanisme ne s’applique pas qu’aux situations *tabula rasa* puisque c’est le mécanisme de nivellement suprarégional défendu par Hornsby (2002) pour le cas particulier du nord de la France. Nous renvoyons à Courdès-Murphy (2014) pour une étude de ce phénomène dans le sud-ouest de la France, et plus précisément à Toulouse, ainsi qu’à Chatellier (en préparation) pour une étude du nivellement suprarégional dans le *Greater Manchester*.

Qui plus est, Hickey (2003 : 236) remet en cause deux éléments essentiels du modèle de Trudgill. En premier lieu, il avance que l’identité joue un rôle en Phase III dans la sélection des variantes et ensuite il affirme que l’interaction directe (*face-to-face*) n’est pas nécessaire à la propagation du changement. Il postule en effet qu’en phase III, les locuteurs sélectionnent inconsciemment certaines variantes afin de créer une identité linguistique distincte, en l’occurrence néo-zélandaise. Cette hypothèse a souvent été rejetée par d’autres auteurs, et notamment par Trudgill, parce qu’elle est extrêmement difficile à prouver. Pour ce qui est du type d’interaction qui est nécessaire à la propagation du changement, Hickey postule qu’un contact direct entre locuteurs n’est pas nécessaire pour que les variantes caractéristiques d’un grand centre rayonnant au niveau régional se diffusent. La seule connaissance de ces caractéristiques par les locuteurs des zones alentour peut suffire à leur diffusion. Cela va clairement à l’encontre de Trudgill (2004) selon lequel seule l’interaction directe entre les locuteurs, en personne, conduit le changement.

L’hypothèse selon laquelle il y aurait d’autres conducteurs du changement à part l’interaction directe entre les locuteurs est appuyée par les conclusions de l’étude menée très récemment par Stuart-Smith *et al.* (2013 : 501-536) auprès d’adolescents glasvégiens. Cette étude indique que la relation qu’entretiennent certains de ces adolescents avec la série télévisée *EastEnders* située à Londres a un impact sur la proportion de *TH-fronting* (voir chapitre 4) et de vocalisation de /l/ (*L-vocalisation*, voir chapitre 3), qui sont deux caractéristiques londoniennes, dans leur discours. Ils en concluent que la télévision est un vecteur potentiel et surtout un accélérateur du changement (2013 : 531) : “media may offer another kind of accelerant that may function alongside other processes carrying forward language change.”

Il n’est bien sûr pas question de postuler ici que la télévision a pu jouer un rôle de vecteur ou d’accélérateur du changement lors de l’émergence du *NZE* dans la mesure où la télévision n’existait pas à cette époque et les sociétés humaines n’étaient pas des sociétés de communication comme on l’entend aujourd’hui. Néanmoins, les éléments que nous venons de développer, et qui remettent en question sur un certain nombre de points la théorie de *NDF*, montrent aussi les liens qui existent entre la situation coloniale *tabula rasa* définie par Trudgill et les autres situations de changement. Selon Kerswill (2007b : 660), la question de l’émergence du *NZE* ne doit pas être séparée de la question de l’émergence de nouvelles variétés dans des villes nouvelles comme Milton Keynes car une théorie sociolinguistique du

changement doit pouvoir rendre compte de la propagation du changement dans ces deux situations qui, selon lui, ne sont pas si différentes :

“Trudgill’s point is that, in colonial contexts, there was no contact with existing speakers of the language, so that there was a complete break with normative traditions. In a quasi-experimental hypothetical situation this could well be true: a single, completely isolated settlement of transported, unsocialised children. Here, we can imagine social factors being irrelevant until a new social order emerges, *Lord of the Flies*-like. New Zealand was much more ‘normal’ than this, as the list of factors relevant to colonial New Zealand given above makes clear.”

Nous l’avons compris, les auteurs qui soulignent les limites de la théorie de *NDF* et la remettent en cause insistent sur le fait que la Nouvelle-Zélande n’est ni un cas « parfait » d’émergence d’une nouvelle variété d’anglais dans le monde ni un cas exceptionnel où du chaos, d’une absence totale de repères sociaux, aurait émergé un nouvel ordre social et, avec lui, une nouvelle variété stable et distinctement néo-zélandaise. En ce sens, le cas néo-zélandais n’est pas différent de cas plus contemporains d’émergence d’une nouvelle variété d’anglais au sein de communautés comme la ville nouvelle de Milton Keynes. Nous allons donc nous intéresser maintenant aux autres théories sociolinguistiques du changement qui donnent toute leur place aux facteurs sociaux dans le processus d’émergence d’une nouvelle variété d’une langue et qui reprochent à la théorie de *NDF* d’être encore influencée par l’idéologie linguistique en vigueur, à savoir que les facteurs internes, linguistiques et neutres priment sur les facteurs externes, sociaux et donc non-neutres dans la modélisation du changement linguistique.

### 9.2.3 Les autres théories sociolinguistiques du changement

Trudgill (2004), qui défend que l’émergence d’une nouvelle variété d’une langue dans un contexte *tabula rasa* en Nouvelle-Zélande n’est due à l’influence d’aucun facteur véritablement social, indique aussi que certains développements plus récents en *NZE*, comme la centralisation de la voyelle de KIT ou le *merger* entre les diphtongues de NEAR et SQUARE au cours du XX<sup>e</sup> siècle, sont très probablement influencés par des facteurs sociaux comme l’âge, le sexe, la classe socioéconomique, le prestige ou l’identité. Il met ainsi clairement en lumière le fait qu’il distingue le changement linguistique en contexte colonial *tabula rasa* et le changement linguistique lié à l’évolution naturelle d’une variété d’une langue déjà établie. Or, comme nous l’avons suggéré en conclusion de la section précédente, la distinction entre ces deux contextes de changement linguistique n’est pas nécessairement évidente et de nombreux auteurs la remettent en cause et défendent l’idée que les facteurs sociaux jouent un rôle dans toutes les situations de changement linguistique. Au surplus, ils montrent que les contextes coloniaux *tabula rasa* et les autres contextes de contact qui voient émerger une nouvelle variété d’une langue ne sont pas si différents si bien qu’une seule et même théorie

sociolinguistique du changement devrait pouvoir en rendre compte. C'est aux études qui partent de ce postulat de départ que nous allons nous intéresser maintenant en montrant qu'elles divergent sur l'ampleur du rôle joué par les différents facteurs sociaux. Nous allons notamment revenir sur certaines études qui postulent que, contrairement à ce que l'idéologie linguistique en vigueur pose comme un consensus scientifique, les facteurs sociaux peuvent finalement jouer un rôle plus crucial que les facteurs linguistiques internes car ils peuvent contrecarrer un changement en cours.

### 9.2.3.1 Le cas de Milton Keynes

Nous nous fondons sur le constat établi par Kerswill et Trudgill (2005 : 196) pour entamer cette section consacrée à l'émergence de nouvelles variétés de l'anglais dans des contextes non-*tabula rasa*, c'est-à-dire des contextes où des locuteurs de différentes variétés de l'anglais entrent en contact sur un territoire qui n'est pas vierge de toute présence anglophone :

“There seem to be two main scenarios in which new-dialect formation takes place: the settlement of a relatively large territory, either previously uninhabited or in which a previous population is ousted or assimilated; and the formation of a new town in a geographically delimited area in which relatively intense interpersonal communication can take place. Examples of the former are the settlement of New Zealand largely by English speakers in the nineteenth century, and the transport of indentured labourers from the Hindi-speaking areas of the Indian subcontinent to Fiji, Mauritius, Trinidad, and South Africa, also in the nineteenth century. Examples of the latter are the establishment of the Norwegian towns of Høyanger, Odda, and Tyssedal, and the English town of Milton Keynes.”

Les études sur l'anglais parlé à Milton Keynes (Kerswill 1994 ; Williams & Kerswill 1999 ; Kerswill & Williams 2000 ; Kerswill & Trudgill 2005) semblent incontournables afin de traiter en profondeur la question du changement linguistique dans ses différents contextes et de faire un panorama des grandes théories sociolinguistiques du changement. C'est pourquoi nous allons synthétiser les observations et les conclusions de ces études ici.

Milton Keynes est une grande ville du Buckinghamshire en Angleterre, située à environ 70 kilomètres au sud-ouest de Londres. Elle a été désignée ville nouvelle (*new town*) par une loi votée en 1967 (Kerswill & Trudgill, 2005 : 208) et constitue donc ce qui est appelé une *planned community* dans la littérature, à savoir une communauté « pensée », conçue selon un objectif précis, en l'occurrence devenir un centre urbain dynamique et prospère. Depuis sa fondation, elle a attiré un nombre toujours plus grand d'individus à la recherche d'opportunités professionnelles et socioéconomiques nouvelles ainsi que de meilleures conditions de vie, notamment en ce qui concerne le logement (Williams & Kerswill 1999). Elle est donc en plein essor, comme le montrent les chiffres des différents recensements qui

indiquent qu'entre 1967 et 1991 sa population a quadruplé, passant de 44 000 habitants à plus de 176 000, et qu'en 2001 sa population s'est encore accrue, atteignant 207 000 habitants. Le dernier recensement effectué en 2011 indique que la population de Milton Keynes est d'environ 230 000 habitants. En outre, une étude menée en 1990 par Champion et Green (citée dans Williams & Kerswill, 1999 : 158) place Milton Keynes à la troisième place des 280 villes les plus prospères de Grande-Bretagne.

Cet afflux de nouveaux habitants à partir de 1967 fait de l'anglais parlé à Milton Keynes ce qui est appelé un *new town koiné* (Kerswill 2002), c'est-à-dire un nouveau dialecte ayant émergé du contact entre des locuteurs venus de différentes régions du Royaume-Uni. Afin d'étudier ce nouveau dialecte, Kerswill et Williams (1990-1994) collectent des enregistrements auprès d'un groupe homogène de 48 enfants (8 filles et 8 garçons pour chaque groupe d'âge à savoir 4 ans, 8 ans et 12 ans) en partant du principe que ces enfants, qui incarnent la première génération de locuteurs nés à Milton Keynes après la loi, et donc de parents venus d'ailleurs, sont la source première du changement. Leurs choix linguistiques sont par conséquent cruciaux dans l'émergence d'une variété d'anglais spécifique au sein de cette nouvelle communauté. Ils correspondent à la phase II théorisée par Trudgill (2004). Pour chaque enfant, ils enregistrent également un parent, dans la majorité des cas la mère de l'enfant, afin de pouvoir procéder à une analyse en temps apparent du changement.

Sur la base des données du *Milton Keynes Project*, décrit ci-avant, et du projet *ONZE*, Kerswill et Trudgill (2005) mettent en évidence le fait que ces deux situations de changement sont des cas de *new-dialect formation*, à savoir d'émergence d'une nouvelle variété d'anglais, bien qu'il existe des différences notables dans le détail du processus pour chacune des ces variétés. C'est sur ce point que nous allons nous concentrer maintenant, avant de nous pencher sur les autres phénomènes de changement linguistique et les autres théories sociolinguistiques du changement

Kerswill et Trudgill observent en premier lieu la variabilité caractéristique de la phase II chez les enfants de Milton Keynes, qu'elle soit intra et surtout interindividuelle, mais dans une bien moindre mesure que chez les locuteurs de la *Mobile Unit*. Ils prennent comme illustration la réalisation de la voyelle de l'ensemble lexical *GOAT*. Ils constatent que chez les plus jeunes enfants, âgés de 4 ans, le degré de variabilité est le plus grand car ils sont principalement influencés par les variantes utilisées par leurs parents. Leur choix est cependant globalement binaire, à savoir que certains enfants ont une voyelle mi-fermée postérieure ([o:]), caractéristique du nord de l'Angleterre et de l'Écosse, tandis que d'autres ont une diphtongue dont le second élément est antérieur et mi-fermé ([əʏ]), comme cela s'observe dans le sud de l'Angleterre. Kerswill et Trudgill constatent qu'au contraire, chez les enfants plus âgés (8 et 12 ans), l'homogénéité est beaucoup plus grande ce qui indique que ces enfants convergent vers une seule et même forme.

Toutefois, ils soulignent que la forme vers laquelle ils convergent n'est pas forcément celle de la majorité des adultes, ni la forme la plus distincte de l'*input* de la première génération de nouveaux habitants. Ainsi, ils observent que les enfants s'écartent progressivement du modèle parental, même lorsque ceux-ci utilisent déjà des variantes « sudistes », et acquièrent une diphtongue dont le second élément est encore plus antérieur



que leurs parents mais aussi non-arrondi ([əɪ]). Cette tendance est confirmée par les études de Cheshire *et al.* (1999) et de Williams et Kerswill (1999) auprès d'enfants de 14 et 15 ans sur lesquelles nous allons revenir ultérieurement. Ils montrent en effet que les enfants convergent vers une norme extérieure, c'est-à-dire vers une forme qui n'est ni celle d'une majorité des adultes ni la forme locale historique avant la loi, mais plutôt la forme régionale dans le sud de l'Angleterre.

Kerswill et Trudgill (2005 : 215) concluent que la phase II à Milton Keynes est similaire à la phase II néo-zélandaise dans la mesure où la variabilité observée, notamment interindividuelle, est très probablement plus grande qu'au sein de communautés stables, établies, où le nombre de modèles linguistiques parmi les adultes est réduit. Ils indiquent cependant que le cas de Milton Keynes est différent de celui de la Nouvelle-Zélande car ils observent qu'en phase II le phénomène de figement (*focusing*) est déjà à l'œuvre alors que selon le modèle de Trudgill, ce figement ne se produit qu'en phase III. Ils postulent que cela est dû au fait que les enfants enregistrés pour le *Milton Keynes Project* ont sans doute déjà une norme stable vers laquelle se tourner, à savoir celle des autres enfants et des adolescents qui ont grandi entre 1967 et 1991 à Milton Keynes. En outre, ils soulignent que les enfants de Milton Keynes sont tous scolarisés et que l'école constitue le lieu privilégié de la socialisation des enfants et donc du développement de normes linguistiques (*peer-pressure*, Eckert 2000). Enfin, ils signalent que Milton Keynes est située à la frontière de deux régions décrites comme particulièrement nivelées linguistiquement (Trudgill 1990), à savoir le sud des Midlands et les *Home Counties*, soit les comtés situés autour de Londres, qui adoptent les formes « londoniennes », pour schématiser, et contribuent à les diffuser dans toute la région. L'ensemble de ces éléments a pu jouer un rôle dans l'émergence d'une nouvelle variété stable à Milton Keynes plus rapidement qu'en Nouvelle-Zélande et donc plus rapidement que ce que décrit Trudgill pour les contextes *tabula rasa*.

Il n'en reste pas moins que, selon Kerswill et Trudgill (2005 : 217), ce qui s'est passé à Milton Keynes relève bien du processus de *new-dialect formation* car ils constatent une absence de continuité sociale au sein de cette communauté, ce qui est caractéristique du phénomène de koinésation et implique que les traits linguistiques ne sont pas transmis de manière « normale » entre les générations. Pour appuyer leur propos, ils prennent l'exemple de la voyelle de MOUTH qui était prononcée de manière stable sous la forme de la diphtongue [eɪ] chez les locuteurs vivant à Milton Keynes avant la loi de 1967. Dans les années 1970, au moment où la ville connaît un afflux de population sans précédent, ils soulignent qu'il existe une grande hétérogénéité de réalisations pour cette voyelle et que la variante [æʊ] est alors majoritaire chez les nouveaux-venus. Enfin, ils signalent que les enfants privilégient, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle et au début du XXI<sup>e</sup>, la variante [aʊ] qui se diffuse dans la région au détriment de la variante [æʊ].

Kerswill et Trudgill concluent que l'on a bien affaire à Milton Keynes à un processus de koinésation et non pas simplement à un processus de nivellement régional car il y a une forte discontinuité dans la transmission des variantes de la voyelle de MOUTH entre les locuteurs vivant à Milton Keynes avant la loi et les locuteurs arrivés après la loi, puis avec les enfants du corpus qu'ils étudient. Ces éléments pointent vers un processus radical au cours

duquel certaines variantes sont éliminées, irrémédiablement perdues, tandis que d'autres se diffusent rapidement et sont adoptées au sein de la communauté. Ce processus correspond au phénomène de koinésation, et non au phénomène de nivellement régional qui, lui, implique l'adoption progressive, à chaque génération de locuteurs, d'une variante suprarégionale spécifique. Pour illustrer cela, Kerswill et Trudgill (2005 : 217) renvoient à Kerswill (2002 : 697) qui montre que le changement vers la variante [aʊ] à Reading, une vieille ville située à environ 80 kilomètres au sud de Milton Keynes, se fait progressivement, dans une continuité démographique, comme le prouve la survivance au sein de cette communauté, et dans le discours de certains enfants notamment, de vieilles formes locales telles que [ɛɪ]. Ces formes sont complètement absentes du discours des enfants à Milton Keynes, ce qui va dans le sens de l'émergence rapide d'une variété distincte et non d'un processus progressif de nivellement régional.

Le cas de Milton Keynes n'est donc pas si différent du cas néo-zélandais puisque, dans les deux cas, le mouvement de population vers ces deux lieux est organisé, planifié, soit au travers d'une loi d'urbanisation et l'établissement d'une ville nouvelle, soit par l'organisation d'une colonisation massive. Dans les deux cas, des locuteurs de différentes variétés de l'anglais entrent en contact (phase I), et, dans les deux cas, cela a pour conséquence de fournir une diversité de modèles linguistiques aux enfants de la génération suivante (phase II), dont le discours se caractérise par conséquent par une grande variabilité intra et surtout interindividuelle. Enfin, dans les deux cas, de cette variabilité émerge une nouvelle variété distincte et stable. Ce qui diffère entre Milton Keynes et la Nouvelle-Zélande, ce sont les modalités de l'émergence, à savoir la vitesse d'émergence de la nouvelle variété, la diversité de l'*input* de la première génération et, par conséquent, le degré de variabilité chez les locuteurs de la phase II, ainsi que la vitesse de réapparition des réflexes sociaux de classe, de genre etc.

En conclusion de leur étude, Kerswill et Trudgill (2005 : 218) reviennent sur le mécanisme social de transmission du changement, que ce soit à Milton Keynes ou en Nouvelle-Zélande, c'est-à-dire le passage de la phase II à la phase III qui pose problème car il reste assez mystérieux dans le modèle de Trudgill. Kerswill et Trudgill rejoignent les conclusions de certaines des études que nous avons mentionnées précédemment, à savoir qu'ils notent que même si ce mécanisme est lié à la structure sociale des communautés (communautés soudées, *tightly-knit* vs. communautés désunies, *weak ties*), il est au moins dans une certaine mesure social et peut tenir au fait que les locuteurs fassent des choix dictés par un sentiment d'identité. C'est le cas de certains enfants de l'enquête à Milton Keynes qui, contrairement à d'autres, font le choix de s'écarter de la norme parentale pour adopter un autre type de norme, extérieure comme nous l'avons qualifiée précédemment. Nous touchons à nouveau ici à la question du rôle que jouent les facteurs sociaux, extralinguistiques, dans la direction et la diffusion du changement.

Aussi, après avoir établi que l'émergence de nouvelles variétés d'anglais dans des colonies, comme la Nouvelle-Zélande, et dans des villes nouvelles, comme Milton Keynes, relèvent de processus similaires (accommodation, nivellement), et finalement du phénomène de *new-dialect formation*, il nous semble opportun de nous intéresser à une autre dimension

du changement linguistique, à savoir l'évolution de variétés clairement établies. Autrement dit, que se passe-t-il pour le *NZE* et l'anglais parlé à Milton Keynes une fois que ceux-ci ont émergé comme des variétés stables et distinctes ? Leur évolution ne peut plus correspondre à ce que nous avons défini comme relevant du processus de *new-dialect formation* puisque ces variétés sont déjà formées. Comment parle-t-on et analyse-t-on le changement lorsque celui-ci n'est pas le fait d'un changement démographique significatif (colonisation ou arrivée massive), et donc d'une forme de rupture historique, mais le fait d'une évolution progressive ? C'est la remarque que formulent Kerswill et Trudgill (2005) en ce qui concerne le changement vers [aʊ] pour la voyelle de MOUTH chez les adolescents à Milton Keynes (*new-dialect formation*) et à Reading (*regional levelling*), qui n'est pas le produit du même phénomène. Ce dernier phénomène est également nommé *dialect supralocalisation* par Britain (2002c : 63), ce qui permet sans doute de mieux distinguer le processus de nivellement qui fait partie intégrante du phénomène de *new-dialect formation*, et le phénomène de nivellement, de supralocalisation dialectale, qui fait que les variétés d'une même zone géographique plus ou moins large convergent linguistiquement.

Notre corpus PAC ne pouvant prétendre apporter des informations pertinentes en ce qui concerne le phénomène de *new-dialect formation*, puisqu'il s'agit d'un corpus de données récentes (2010), il nous faut déterminer, avant de passer à l'analyse sociolinguistique de nos propres données, quels sont les phénomènes à l'œuvre dans ce type d'évolution et le rôle que peuvent jouer les facteurs sociaux. Pour ce faire, nous allons faire référence à certaines études qui analysent l'évolution ultérieure de certaines variétés de l'anglais, c'est-à-dire l'évolution de ces variétés une fois qu'elles ont clairement émergé comme des variétés distinctes. Nous aurons alors la perspective nécessaire sur l'affirmation de Kerswill et Trudgill (2005 : 220) selon lesquels : "New-dialect formation is in many ways the quintessence of dialect convergence." Qu'en est-il de l'évolution ultérieure, plus récente, des variétés de l'anglais ? Est-elle aussi la quintessence de la convergence linguistique ou, au contraire, se caractérise-t-elle par une divergence accrue entre les variétés ? Nous revenons là à certaines des interrogations que nous avons posées au chapitre 4 lorsque nous avons comparé les origines et l'évolution phonético-phonologique du *NZE* à celles d'autres variétés comme l'*AusE*, le *SSE* et le *GA*. Au chapitre 4, nous n'avions abordé que la dimension purement linguistique de cette question. Nous proposons de développer la dimension sociolinguistique de cette question dans la prochaine section.

### **9.2.3.2 Le rôle joué par les facteurs sociaux dans l'évolution ultérieure des variétés de l'anglais**

En préambule, nous souhaitons à nouveau insister sur le fait que nous n'aurons pas le loisir ici de proposer une synthèse exhaustive de l'ensemble des travaux qui s'intéressent à l'évolution récente des variétés de l'anglais dans le monde. Nous n'allons mentionner ici que quelques travaux qui plaident en faveur d'une interdépendance des motivations internes, externes et extralinguistiques au changement et qui montrent l'importance du rôle joué par divers facteurs sociaux que nous avons présentés dans notre première partie. Nous nous

fondons plus précisément sur trois études : celle de Williams et Kerswill (1999) sur trois centres urbains anglais à savoir Milton Keynes, Reading et Hull ; celle de Watt (2000, 2002) sur l'anglais parlé dans le Tyneside, une conurbation du nord-est de l'Angleterre qui comprend la ville de Newcastle ; et celle de Torgersen et Kerswill (2004) sur deux villes du sud de l'Angleterre, Ashford et Reading.

Avant toute chose, il nous semble crucial de redéfinir ici les termes « internes », « externes » et « extralinguistiques » afin qu'il ne reste aucune ambiguïté possible car les différents travaux qui traitent du changement linguistique utilisent parfois des acceptions distinctes pour chacun de ces termes. Par facteurs internes, nous l'avons compris, nous entendons les facteurs purement linguistiques, les facteurs internes au langage qui permettent de rendre compte de la mécanique de changement grâce à des principes (Labov 1994) de réorganisation de l'espace vocalique par exemple, d'économie linguistique (Martinet 1955), de réanalyse phonologique ou d'adaptation phonétique. L'ensemble des travaux que nous avons cités dans les précédents chapitres de notre thèse se réfère à ces facteurs comme à des facteurs « internes » ou « linguistiques » (*system-driven* en anglais).

En revanche, pour les autres facteurs, il y a moins de consensus dans la littérature. Par facteurs externes, on peut entendre l'ensemble des facteurs qui ne sont pas purement linguistiques, c'est-à-dire les facteurs sociolinguistiques que nous avons décrits précédemment. Cependant, de nombreux travaux (Torgersen & Kerswill 2004 ; Cox & Palethorpe 2008 ; Meyerhoff 2011) emploient le terme de facteurs externes pour désigner exclusivement les facteurs linguistiques, et parfois sociolinguistiques, liés au contact entre plusieurs langues ou variétés d'une langue. Selon cette acception, les facteurs externes recouvrent l'origine géographique des locuteurs et les phénomènes d'accommodation notamment. Enfin, par facteurs « extralinguistiques », certaines études entendent les facteurs sociolinguistiques qui ne sont pas liés au contact entre plusieurs langues ou variétés d'une langue, ce qui recouvre la majorité des paramètres que nous avons présentés précédemment. Les facteurs extralinguistiques seraient donc essentiellement les facteurs psycho-sociaux tels que l'identité, l'idéologie, les attitudes, le genre etc. Toutefois, certaines études sont plus exclusives dans leur acception de ce terme, à l'instar de Farrar et Jones (2002 :1) qui définissent les facteurs extralinguistiques comme une autre sorte de facteurs externes, c'est-à-dire des facteurs sociopolitiques et économiques.

Dans notre thèse, nous avons jusqu'ici distingué les facteurs internes des facteurs externes au sens large, sans détailler plus avant ce que recouvre ce dernier terme. Le présent chapitre est justement l'occasion de faire cette précision, c'est pourquoi, dans la suite de celui-ci, et pour exposer les « autres » théories sociolinguistiques du changement, nous allons adopter les définitions de Torgersen et Kerswill (2004), à savoir que nous parlerons de facteurs extralinguistiques pour tout ce qui a trait au comportement psycho-social des locuteurs, et de facteurs externes pour tout ce qui a trait au contact entre locuteurs de variétés distinctes de l'anglais.

Revenons-en maintenant aux études qui plaident en faveur d'une interdépendance de ces facteurs dans la modélisation du changement linguistique, et plus particulièrement de l'évolution des variétés déjà établies (par opposition aux variétés émergentes). Williams et

Kerswill (1999) s'appuient sur les données du *Dialect Levelling Project* constitué d'enregistrements réalisés avec 96 adolescents âgés de 14 et 15 ans à Reading, Milton Keynes et Hull, soit 8 adolescents de chaque sexe et issus de deux classes sociales distinctes (classe ouvrière et classe moyenne) dans chaque localité. Ce corpus comprend également des enregistrements réalisés avec 4 locuteurs âgés de 70 ans ou plus et issus de la classe ouvrière dans chaque localité. Les données d'autres corpus, comme le *Milton Keynes Project*, dont nous venons de parler, et le *SED*, ont été utilisées à des fins comparatives. Williams et Kerswill étudient un grand nombre de variables vocaliques et consonantiques, comme la réalisation des diphtongues de MOUTH et PRICE, la glottalisation de /t/ en position intervocalique et en position finale de mot ou encore le phénomène de *H-Dropping*.

Les résultats de leur étude montrent qu'il y a une convergence nette entre Milton Keynes et Reading, alors même que nous avons établi précédemment que la première est une ville nouvelle au sein de laquelle une nouvelle variété d'anglais a émergé par le processus de *new-dialect formation* dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, tandis que la seconde est une vieille ville, c'est-à-dire que la variété d'anglais qui y est parlée évolue depuis des siècles dans une continuité historique et démographique. Williams et Kerswill montrent par exemple qu'il y a convergence entre ces deux variétés sur la réalisation des diphtongues de MOUTH et PRICE, ce qu'ils imputent à un phénomène de nivellement régional dans le sud-est de l'Angleterre. Au contraire, ils notent que les adolescents de Hull continuent d'utiliser certaines variantes conservatrices, et notamment deux allophones distincts pour la voyelle de PRICE devant consonnes sourdes (*bright, like, pipe*) et devant consonnes sonores (*bride, five, mind*). En ce sens, les adolescents de Hull ont clairement un accent du nord, d'autant qu'ils n'opposent pas les voyelles de STRUT et FOOT ni les voyelles de TRAP et BATH, contrairement aux adolescents de Milton Keynes et Reading.

Au niveau du système consonantique, le constat est un peu différent. Les adolescents de Milton Keynes, Reading et Hull montrent un taux élevé et globalement identique de glottalisation de /t/ en position intervocalique et en position finale de mot. Williams et Kerswill (1999 : 159-160) soulignent que ce résultat n'est pas surprenant pour Milton Keynes et Reading dans la mesure où la glottalisation de /t/ dans ces positions est décrite comme une caractéristique de Londres et du Cockney qui s'est largement diffusée aux centres urbains dans le sud de l'Angleterre et qui est en train de devenir une caractéristique du standard britannique, la *RP* (voir chapitre 4). Ils insistent en revanche sur le fait que ce résultat est surprenant chez les adolescents de Hull car la glottalisation de /t/ n'est en aucun cas une caractéristique du dialecte local historique dans cette région. Cela indiquerait que les adolescents de Hull convergent, avec les adolescents des villes du sud, vers un emploi systématique d'une variante glottale de /t/ en position intervocalique et en position finale de mot.

Au contraire, Williams et Kerswill (1999 : 157) relèvent que les adolescents de Hull ont un taux de *H-Dropping*, c'est-à-dire de non-réalisation d'un [h] dans un mot lexical (*vs. grammatical*) commençant par un <h> orthographique, qui est globalement identique à celui des locuteurs âgés dans cette localité, tandis que les adolescents de Reading et Milton Keynes ont un taux très élevé de réalisation d'un [h] dans ces contextes, contrairement aux locuteurs



âgés dans ces localités. Ces trois localités appartenant à une zone décrite comme caractérisée historiquement par le phénomène de *H-Dropping*, Williams et Kerswill interprètent ces résultats comme indiquant un mouvement clair vers la norme chez les adolescents du sud, et, au contraire, un conservatisme fort chez les adolescents de Hull qui continuent d'utiliser la variante non-standard, locale et historique.

Le portrait de l'anglais parlé par les adolescents dans ces trois localités est donc complexe car il indique à la fois l'existence d'un mouvement de convergence entre ces trois variétés, et donc d'un phénomène de nivellement, notamment pour ce qui est de la glottalisation de /t/, ainsi qu'un mouvement de convergence fort entre les variétés parlées à Milton Keynes et Reading, mais il indique aussi l'existence d'un mouvement de résistance de la part des adolescents de Hull qui continuent d'utiliser des variantes marquées localement, et donc d'un mouvement de divergence entre Milton Keynes et Reading d'un côté, et Hull de l'autre. Pour Williams et Kerswill (1999 : 162), ces éléments sont la preuve d'une division de plus en plus nette entre le sud et le nord en Angleterre, exacerbée par l'évolution socioéconomique opposée de ces deux zones :

“The patterns emerging from the data appear to point to a North-South divide, with young people in the southern towns rejecting older, regionally marked forms in favour of non-regional variants used over a wide area, while the working-class northern teenagers continue to adhere strongly to certain conservative local forms. The linguistic differences possibly reflect more general north-south divisions that have been widening over the past 20 years (Smith 1994), with the south of Britain, especially the south-east, experiencing increased economic activity and wealth while the north has undergone a corresponding decline in its prosperity.”

Nous renvoyons à Chatellier (en préparation) pour une étude plus approfondie de l'histoire et de l'évolution de cette fracture nord/sud en Angleterre. Au-delà, Williams et Kerswill concluent que, même si de nombreuses études ont mis en évidence le rôle crucial des adolescents dans la progression du changement, comme nous l'avons vu précédemment, si bien que l'on aurait pu s'attendre à ce que les adolescents des trois localités étudiées soient à l'avant-garde du changement au sein de leurs communautés respectives, cela n'est pas le cas car la structure sociale de chacune de ces communautés joue un rôle prépondérant.

De fait, ils soulignent qu'à Milton Keynes et à Reading, où le rapport entre ceux qui arrivent et ceux qui quittent la ville est positif, la communauté s'organise en réseaux désunis, éparpillés, non-denses (Milroy & Milroy 1992), ce qui est propice à la diffusion rapide du changement et au phénomène de nivellement. Et ce, d'autant plus que les enfants sont en contact régulier avec des locuteurs venus d'ailleurs et parlant potentiellement d'autres dialectes. Au contraire, à Hull, qui connaît un exode constant de ses habitants depuis plusieurs décennies, et a donc un rapport négatif entre ceux qui arrivent et ceux qui quittent la ville, la communauté s'organise en réseaux denses qui ont des liens étroits, ce qui est identifié dans la littérature comme pouvant empêcher le changement ou du moins le ralentir significativement. À Hull, les adolescents ne sont par conséquent pas en contact régulier avec des gens venus



d'ailleurs. Il semble que l'étude de Williams et Kerswill confirme l'hypothèse de Milroy et Milroy selon laquelle les communautés organisées en réseaux désunis sont le terrain idéal à la diffusion du changement et au nivellement linguistique tandis que les communautés isolées, organisées en réseaux denses, ont tendance à résister au changement.

Toutefois, Williams et Kerswill postulent que la structure sociale des communautés ne suffit pas à expliquer ce qu'ils observent à partir de leurs données. Ils avancent que des facteurs sociaux sont très probablement responsables des choix linguistiques des adolescents de Hull. Ils expliquent notamment que l'absence de perspectives professionnelles et socioéconomiques favorables fait que les adolescents de Hull, contrairement à ceux de Milton Keynes et Reading, ne voient pas l'éducation comme un moyen de progresser sur l'échelle sociale et ne ressentent donc pas la motivation de changer, de modifier leur accent pour converger vers une norme. Qui plus est, ils suggèrent que l'adoption par les adolescents de Hull d'une variante non-standard du sud de l'Angleterre, à savoir la variante glottale de /t/ en position intervocalique et finale de mot, ne menace ni leur identité sociale ni leur identité régionale car cette variante est constitutive d'une norme nationale au sein de la jeunesse en Angleterre (*youth norm*, Docherty & Foulkes 1998). Les adolescents de Hull peuvent donc adopter cette variante tout en maintenant leur identité nordiste au travers d'autres traits (*H-Dropping* par exemple) et en refusant la norme spécifiquement sudiste. Williams et Kerswill (1999 : 163) concluent finalement:

“A comparison of language variation in the three towns shows that levelling is present in each, but that the underlying processes differ. Structural factors, such as migration patterns, economic prosperity, geographical distance, social class and social network type, clearly play important roles, but these can be mediated by affective factors, such as, for teenagers, identification with the peer group and the locality on the one hand, and a wider youth culture on the other.”

Il apparaît à nouveau que le phénomène de nivellement est commun à toutes les situations, tous les contextes de changement, mais que les processus qui le déclenchent, le contrecarrent ou l'accélèrent sont différents selon les communautés linguistiques et que, dans certains cas, des facteurs sociaux (extralinguistiques) tels que l'identité, le rejet de variantes stigmatisées et/ou locales et la pression de la norme, du standard, jouent un rôle crucial. Ces éléments pointent donc vers une théorie sociolinguistique unifiée du changement qui donne toute sa place aux facteurs sociaux dans la diffusion ou la résistance au changement.

Nous allons voir que les autres études sur lesquelles nous nous appuyons dans cette section tirent des conclusions similaires, même s'il apparaît que le rôle joué par divers facteurs sociaux n'est jamais exactement identique d'une communauté linguistique à l'autre. L'étude de communautés linguistiques individuelles, et par là-même de locuteurs individuels au sein de ces communautés, semble par conséquent indispensable à une meilleure compréhension des processus sociolinguistiques du changement. Nous allons y revenir dans nos conclusions.

Pour sa part, Watt (2000, 2002) argue que dans le processus de nivellement, les facteurs extralinguistiques tels que l'identité et les attitudes par rapport à certaines variantes ou certains interlocuteurs jouent un rôle plus essentiel que d'autres facteurs, parfois systémiques, et notamment la structure des réseaux sociaux au sein de la communauté. Il observe notamment que dans le Tyneside (Newcastle), les locuteurs utilisent des variantes innovatrices pour les voyelles de FACE et GOAT. Il note que les variantes locales historiques, [ɪə] et [ʊə], sont en train d'être progressivement abandonnées au profit des variantes [e:] et [o:] ou [ə:], caractéristiques d'une zone géographique plus large, à savoir le nord de l'Angleterre, et d'un accent appelé pan-nordique (*pan-northern*) dans la littérature (Beal 2004).

Ces nouvelles variantes sont analysées par Watt comme permettant aux locuteurs du Tyneside de manifester une identité régionale sans subir la stigmatisation sociale associée aux variantes locales historiques. Le nivellement constaté dans le Tyneside est donc, selon Watt, le produit d'un contact entre les variétés du nord de l'Angleterre (facteur externe) mais surtout de choix linguistiques permettant aux locuteurs de revendiquer une identité nordique sans que celle-ci soit précisément marquée géographiquement ni stigmatisée socialement (facteurs extralinguistiques). Il note que certains locuteurs font le choix inverse, c'est-à-dire qu'ils continuent d'utiliser les variantes locales historiques ce qui, là encore, peut marquer un choix identitaire conscient.

En outre, les conclusions de Watt sont appuyées par les résultats de l'étude menée par Kerswill (2002) à Durham, une ville du nord-est de l'Angleterre située au sud de Newcastle, où les locuteurs convergent également vers les variantes caractéristiques du nord de l'Angleterre et abandonnent progressivement les variantes locales historiques. Il conclut également que ce phénomène est motivé par un sentiment fort d'identité régionale, en rejet souvent marqué du sud, ce qui nous ramène à la fracture nord/sud mise en évidence par Williams et Kerswill (1999). Torgersen et Kerswill (2004 : 4) mentionnent qui plus est les travaux de Marshall (2001) sur une communauté du nord-est de l'Écosse au sein de laquelle il a constaté qu'une mesure de l'orientation psycho-sociale individuelle d'un locuteur par rapport à la communauté était un meilleur prédicteur des variantes linguistiques utilisées qu'une mesure de la structure du réseau social de ce locuteur. L'ensemble de ces éléments pointe vers le fait que les facteurs extralinguistiques semblent jouer un rôle au moins aussi important que les facteurs internes et externes dans l'évolution récente des variétés de l'anglais, et par exemple dans le phénomène de nivellement régional.

Ces observations ont des conséquences majeures sur la modélisation du changement linguistique puisque Watt plaide en faveur d'une préséance des facteurs extralinguistiques sur les facteurs externes dans la mesure où, sur la base des données de son étude, une explication extralinguistique est plus à même de rendre compte des variantes observées qu'une explication en termes de contact entre dialectes. Nous sommes toujours là dans une forme d'idéologie linguistique qui pose que, quels que soient les facteurs au sommet de la hiérarchie, il y a bien une hiérarchie entre facteurs internes, externes et extralinguistiques. D'autres auteurs plaident au contraire en faveur d'un juste milieu, en avançant qu'il n'y a pas de hiérarchie de facteurs car tous sont nécessaires à une modélisation satisfaisante du

changement dans les diverses communautés du monde anglophone. C'est le cas de Torgersen et Kerswill (2004) qui concluent à une interdépendance des motivations internes, externes et extralinguistiques. C'est avec cette étude que nous allons conclure notre deuxième partie de chapitre.

Torgersen et Kerswill se concentrent sur l'étude du changement vocalique dans deux localités du sud-est de l'Angleterre situées à une distance approximativement égale de Londres, à savoir Reading à l'ouest et Ashford au sud-est. Nous reproduisons ci-après (voir figure 73) la carte qu'ils proposent (2004 : 12) afin de visualiser la distance géographique entre ces villes.



Figure 73 : carte du sud-est de l'Angleterre incluant les villes de Londres, Reading et Ashford d'après Torgersen et Kerswill (2004)

Dans chaque localité, ils ont procédé à une analyse acoustique (extraction des valeurs de F1 et F2) des monophthongues brèves accentuées de KIT, DRESS, TRAP, LOT, STRUT et FOOT prononcées dans une liste de mots ainsi qu'au cours d'un entretien guidé par des locuteurs âgés de 14 et 15 ans d'une part, et de 70 à 80 ans d'autre part. Au total, cette étude repose sur 3 000 occurrences de ces voyelles.

À Ashford, qui est, comme Milton Keynes, une ville nouvelle depuis les années 1960, les résultats indiquent que les voyelles de KIT, DRESS et TRAP sont en train de descendre dans l'espace vocalique et donc d'acquérir des qualités plus ouvertes. Nous en avons déjà parlé au chapitre 4 : il s'agit d'un mouvement assez général dans le sud de l'Angleterre, et notamment à Londres et en *RP*. La voyelle de STRUT ne montre pas de mouvement d'antériorisation, au contraire, elle semble se postérioriser légèrement dans l'espace vocalique et acquérir une

qualité légèrement plus fermée. La voyelle de LOT acquiert elle aussi une qualité plus fermée et monte par conséquent dans l'espace vocalique. Enfin, la voyelle de FOOT montre les signes d'une antériorisation progressive. Torgersen et Kerswill (2004 : 20) soulignent que ces résultats sont globalement en adéquation avec les résultats d'études antérieures (Bauer 1985 ; Torgersen 1997 ; Tollfree 1999). Ils postulent que nous avons affaire à Ashford à un mouvement en chaîne classique qui se produit dans le sens inverse des aiguilles d'une montre et qui a sûrement été initié par le mouvement de TRAP. En descendant dans l'espace vocalique, TRAP entraîne, par chaîne de traction, le mouvement vers le bas de DRESS et KIT et déclenche parallèlement, par chaîne de propulsion, le mouvement de postériorisation de STRUT qui pousse LOT à monter et FOOT à s'antérioriser.

Nous reproduisons ci-dessous la représentation qu'incluent Torgersen et Kerswill (2004 : 19) des changements vocaliques en cours à Ashford (voir figure 74).

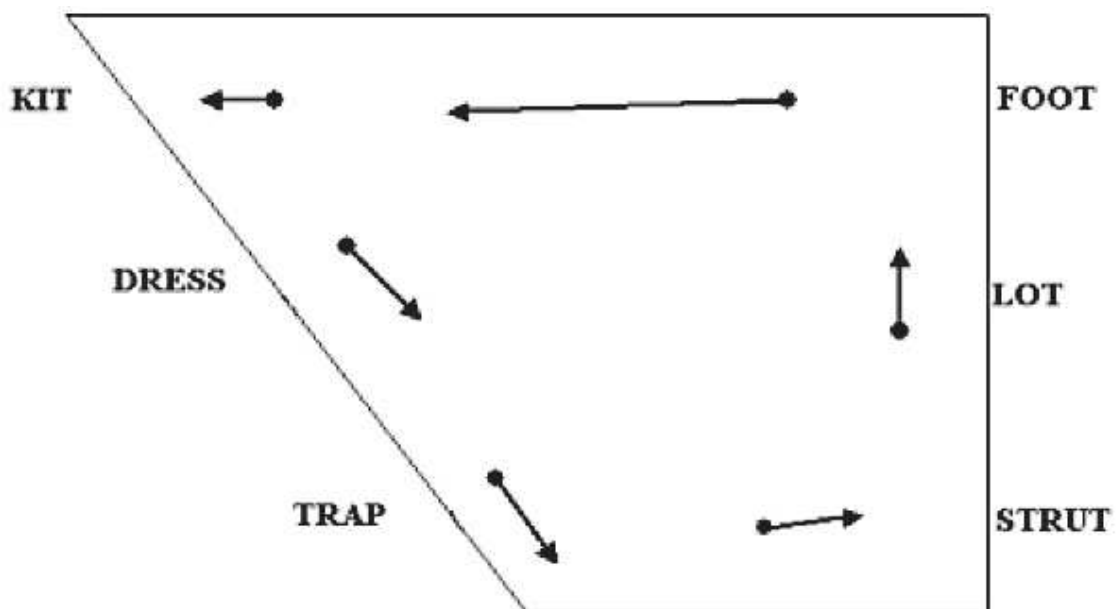


Figure 74 : représentation des changements vocaliques en cours à Ashford d'après Torgersen et Kerswill (2004)

À Reading, dont nous avons déjà parlé précédemment, les résultats sont nettement différents puisque Torgersen et Kerswill (2004 : 25) constatent que, contrairement à ce qui est observé à Ashford, il n'y a pas de changements vocaliques systématiques, c'est-à-dire de mouvement en chaîne. Seules les voyelles de FOOT et STRUT montrent respectivement les signes d'une antériorisation progressive et d'un abaissement ainsi que d'une légère postériorisation. Ils notent que le cas de la voyelle de STRUT est frappant car celle-ci se déplace en sens inverse de ce qui est observé à Ashford, et plus généralement dans le sud de l'Angleterre, c'est-à-dire qu'au lieu d'acquérir une qualité plus fermée, elle est en train d'acquérir une qualité plus ouverte. Là aussi, nous reproduisons la représentation que

fournissent Torgersen et Kerswill (2004 : 25) du système vocalique des voyelles brèves à Reading (voir figure 75).

Torgersen et Kerswill concluent de leurs observations à Ashford que les mouvements identifiés peuvent être qualifiés de « naturels » dans la mesure où ceux-ci sont observés dans d'autres variétés de l'anglais dont les systèmes vocaliques sont différents et les structures sociales distinctes. Ils relèvent par exemple qu'un abaissement de TRAP, DRESS et KIT dans l'espace vocalique est attesté au Canada et en Californie (Clarke *et al.* 1995), et que l'antériorisation de FOOT est attestée en anglais australien (voir chapitre 4), en anglais néo-zélandais ainsi que dans le sud de l'Angleterre. Le cas d'Ashford correspond parfaitement selon eux au principe III exposé par Labov (1994, voir chapitre 4).

De la même façon, les changements à Reading peuvent être qualifiés de naturels. Comme à Ashford, la monophtongue de FOOT est en cours d'antériorisation, ce qui indique que ce mouvement n'a pas besoin d'être motivé par le mouvement de voyelles adjacentes puisqu'à Reading ni la voyelle de LOT ni celle de KIT ne sont en mouvement. Pour ce qui est de la monophtongue de STRUT, Torgersen et Kerswill (2004 : 26) indiquent qu'il s'agit d'un mouvement compris dans le principe II de Labov (1994) et que la voyelle qui résulte de ce mouvement, à savoir une monophtongue d'arrière ouverte, est caractéristique de la région de Londres. À Reading, le mouvement de la voyelle de STRUT n'est pas non plus motivé par un facteur interne qui imposerait que cette voyelle se distingue des voyelles adjacentes de TRAP et LOT par exemple.

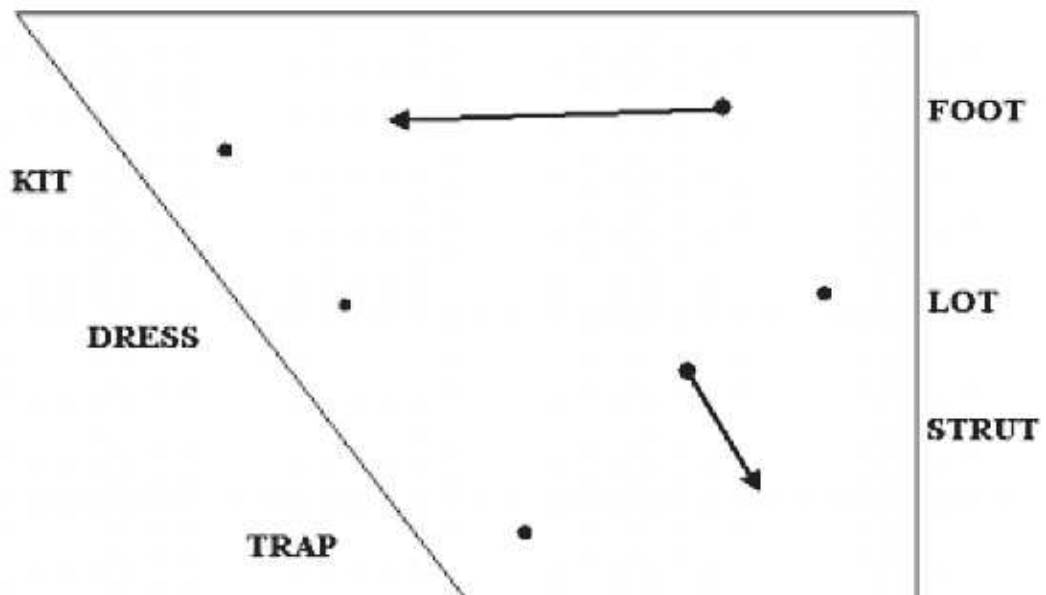


Figure 75 : représentation du système vocalique de l'anglais parlé à Reading d'après Torgersen et Kerswill (2004)

Torgersen et Kerswill constatent finalement que les systèmes vocaliques des voyelles brèves à Ashford et Reading sont très similaires. Ils en déduisent que nous avons affaire à un

cas de nivellement régional, c'est-à-dire de diffusion des qualités vocaliques caractéristiques de la région de Londres à une zone plus large, incluant Reading et Ashford qui reçoivent de nombreux locuteurs londoniens depuis des décennies. Ils précisent que, dans ces deux localités, le phénomène de nivellement n'a cependant pas impliqué les mêmes processus (2004 : 27) : "In Ashford this involved participation in the south-east English short vowel chain shift, in Reading it did not. The reason for the absence of the chain shift in Reading is, simply, that the front vowels already had the positions in the vowel space which were the targets for the change farther east in London, Kent and East Anglia."

Torgersen et Kerswill reconnaissent par conséquent que les principes posés par Labov, et plus largement les facteurs internes, naturels et linguistiques sont des prédicteurs cruciaux du changement et de sa direction. Ils insistent néanmoins sur le fait qu'une théorie du changement linguistique doit également prendre en compte des cas comme celui de Reading où le contact entre plusieurs dialectes, qui a pour conséquence un phénomène de nivellement régional, entre en conflit avec un changement naturel interne, ce qui conduit à des changements indépendants qui ne sont pas motivés structurellement. Autrement dit, en convergeant vers la norme régionale, les locuteurs de Reading ont opéré les réajustements nécessaires en ce qui concerne les voyelles de FOOT et STRUT sans toucher, pour ainsi, au reste du système qui, lui, est en accord avec le système caractéristique du sud-est de l'Angleterre.

Torgersen et Kerswill défendent par conséquent l'idée que même si les facteurs internes et les principes linguistiques permettent de prédire les directions du changement qui seront empruntées le plus souvent, il n'en reste pas moins que dans certains cas, les facteurs externes et extralinguistiques peuvent outrepasser les motivations naturelles du changement. C'est ce qui se passe à Reading où la pression de la norme et le choix d'éviter des formes stigmatisées géographiquement et socialement ont conduit à des ajustements vocaliques spécifiques et indépendants de tout « grand » changement. Nous souscrivons donc à leur ultime remarque :

"now, social dialectology is able to provide quite detailed insights into some of these external and extra-linguistic factors, as well as the relative importance of the factors in particular cases. It takes studies such as those reviewed, as well as the data presented in this article, to provide firm evidence for claims about the social and linguistic embedding of change. This is, of course, a statement of Labov's position; where we differ from him is in the belief that dialect contact is not simply exceptional, but (along with extra-linguistic factors) is integral to the understanding of this embedding."

Pour Meyerhoff (2011), le contact entre dialectes est en effet un des facteurs qui contribue à expliquer certains phénomènes observés dans de nombreuses variétés des langues, et en particulier le phénomène de nivellement qui, nous l'avons compris, est commun à l'émergence de nouvelles variétés des langues ainsi qu'à l'évolution ultérieure des variétés déjà établies. En ce sens, nous souscrivons à l'idée que le contact entre les locuteurs de différents dialectes n'est pas un paramètre supplémentaire ou exceptionnel permettant



éventuellement de rendre compte de phénomènes qui ne sont pas expliqués de façon complètement satisfaisante par des facteurs internes, mais un facteur essentiel pour une théorie sociolinguistique du changement.

#### 9.2.4 Conclusions

En conclusion de cette deuxième partie de chapitre, nous pouvons dire que nous avons des preuves, au travers des nombreuses études que nous avons citées ici ainsi que dans les chapitres précédents (voir chapitres 4 et 8 notamment), des motivations internes, systémiques, naturelles du changement linguistique, et en particulier phonético-phonologique. Nous pouvons également arguer du fait que de nombreuses études, menées par des figures incontournables de la sociolinguistique contemporaine (Labov, Kerswill et Trudgill entre autres), indiquent que les facteurs externes et extralinguistiques sont indispensables à une compréhension en profondeur des motivations du changement ainsi qu'à une modélisation qui permette de rendre compte de toutes les situations, de tous les contextes de changement, que ce soit en ce qui concerne l'émergence de nouvelles variétés d'une langue ou l'évolution de variétés déjà établies. Il nous semble sensé de postuler qu'au vu des observations faites à partir de variétés des langues très diverses, et notamment de nombreuses variétés de l'anglais, il ne semble pas y avoir de hiérarchie des motivations, dans la mesure où nous avons constaté aux chapitres précédents (voir chapitres 4 et 8) les difficultés à rendre compte de façon satisfaisante du changement vocalique en *NZE* sur la base de facteurs internes exclusivement.

Il nous semble plutôt qu'il y a bel et bien une interdépendance des motivations internes, externes et extralinguistiques dans le changement linguistique et qu'une théorie sociolinguistique du changement doit aussi concevoir le discours individuel des locuteurs comme la manifestation de leur compétence sociolinguistique. Nous souhaitons citer Milroy (2001 : 540) à ce sujet : "Certainly, Grace's idea (1981: 263-264) that 'each individual conceives of the immediate linguistic reality in terms of *pools of linguistic resources* (my italics)', and not as a complete finite-state 'language', could offer an attractive basis for a truly sociolinguistic theory of language (which in my view does not yet exist)."

Nous n'avons pas la prétention de fournir cette théorie sociolinguistique unifiée du changement et nous n'avons présenté ici qu'un bref panorama des nombreux travaux qui contribuent à approfondir, par l'exemple, l'exploration de la combinaison des facteurs internes, externes et extralinguistiques dans l'évolution des variétés des langues. Il nous semble en revanche que nous avons mis en évidence l'importance du cas particulier, de l'étude de cas, pour une meilleure compréhension des facteurs extralinguistiques qui jouent un rôle dans le changement. C'est pourquoi nous souhaitons maintenant proposer notre propre perspective sociolinguistique, et par là-même notre humble contribution au débat, sur les données du corpus PAC-Nouvelle-Zélande et, en particulier, sur les deux phénomènes que nous avons choisis pour étudier le changement dans cette variété, à savoir la rhoticité et le 'r' de *sandhi* d'un côté, et les voyelles des ensembles lexicaux KIT, DRESS, TRAP, FLEECE, START, STRUT, NEAR et SQUARE de l'autre.

### 9.3 Perspective sociolinguistique sur le corpus PAC Nouvelle-Zélande

Dans cette dernière partie, nous allons utiliser les éléments que nous avons développés ainsi que les termes et les concepts que nous avons présentés précédemment pour fournir des explications sociolinguistiques à ce que nous observons dans le discours de nos locuteurs de Dunedin. Comme nous l'avons bien spécifié dans ce même chapitre, les données de notre corpus PAC ne peuvent nous servir à l'étude de l'émergence du *NZE* puisque nous disposons de données récentes (2010) qui n'incluent pas de locuteurs de la première génération d'immigrants ayant fait le voyage vers la Nouvelle-Zélande ni de la première génération ayant véritablement parlé le *NZE*, soit des locuteurs nés à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous ne pouvons donc prétendre étudier le phénomène de *new-dialect formation*. En revanche, nous pouvons contribuer à l'observation de l'évolution très récente du *NZE* grâce à un corpus de données qui révèlent comment parlent les locuteurs néo-zélandais au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Nous sommes donc dans le second contexte de changement que nous avons présenté précédemment, à savoir celui de l'évolution ultérieure d'une variété déjà établie.

Nous tenons à signaler que le présent chapitre étant le dernier de notre thèse, il constitue un chapitre conclusif qui apporte les derniers éléments nécessaires à notre étude multidimensionnelle des phénomènes de rhoticité, de 'r' de *sandhi* et de changement vocalique en *NZE*. Au chapitre 7, nous avons fourni une étude empirique de la rhoticité et du 'r' de *sandhi* ainsi qu'une réflexion théorique sur la manière de modéliser ces phénomènes et de rendre compte de ce que nous observons à partir des données du corpus PAC Nouvelle-Zélande. Au chapitre 4, nous avons traité des voyelles du *NZE*, en revenant sur le poids de l'idéologie linguistique dans la représentation du système vocalique de cette variété, sur la place du *NZE* dans la tectonique des plaques linguistiques du monde anglophone et sur les modèles linguistiques du changement, notamment vocalique, qui permettent d'expliquer l'émergence et l'évolution de cette variété. Au chapitre 8, nous avons étudié en profondeur la qualité des voyelles produites par nos locuteurs et sommes revenue sur l'évolution phonético-phonologique des voyelles du *NZE* en proposant une modélisation dans le cadre de la Phonologie de Dépendance (*DP*). Nous avons également proposé une réflexion sur l'influence de la qualité des voyelles sur la rhoticité et le 'r' de *sandhi* chez nos locuteurs. Une analyse sociolinguistique de ces phénomènes nous semble donc nécessaire pour compléter notre étude empirique et théorique du changement en *NZE*.

Contrairement à ce que nous avons fait dans les chapitres précédents (voir chapitres 7 et 8 en particulier), à savoir partir d'observations empiriques pour revenir ensuite sur les grandes questions théoriques liées aux phénomènes observés, nous avons choisi ici de commencer par définir les enjeux, les termes et les principes de la sociolinguistique et de la sociophonétique pour fournir notre propre perspective sur nos données. Cela est dû au fait que nous ne pouvions proposer une description à partir de nos données qui reste neutre d'un point de vue théorique. Nous aurions été contrainte de recourir à des termes et des concepts qui renvoient aux conclusions de travaux sociolinguistiques de référence et qui adoptent une vision spécifique du rôle joué par les facteurs sociaux dans le changement linguistique. Nous avons donc préféré procéder dans le sens inverse et définir le cadre précis de notre analyse

sociolinguistique. Qui plus est, la présente thèse est la première au sein du programme PAC à véritablement développer la dimension sociolinguistique, si bien qu'il nous a semblé opportun de justifier notre choix de fournir une perspective micro-sociolinguistique sur nos données. En ce sens, nous voulons faire progresser le programme PAC qui est en train de développer les outils et les analyses sociolinguistiques, notamment au travers du nouveau programme LVTI (voir Courdès-Murphy 2014 ; Chatellier en préparation).

Pour ce faire, nous allons en premier lieu revenir sur les facteurs sociolinguistiques qui peuvent contribuer à expliquer ce que nous observons au niveau de la rhoticité et du 'r' de *sandhi* chez nos locuteurs. Nous nous intéresserons ensuite au changement vocalique sur la base des analyses menées au chapitre 8 à partir des enregistrements réalisés avec nos locuteurs et aux facteurs sociolinguistiques qui peuvent jouer un rôle dans ce changement. Nous tenons à préciser, en préambule de cette dernière partie, que nous allons avoir recours à des calculs statistiques afin de déterminer la pertinence de divers facteurs sociolinguistiques et d'évaluer la significativité des écarts observés à partir de nos résultats.

### **9.3.1 Rhoticité, dérhoticisation et 'r' de *sandhi***

#### **9.3.1.1 Influence des facteurs extralinguistiques sur la rhoticité et le phénomène de dérhoticisation**

Au chapitre 7, nous avons discuté du phénomène de dérhoticisation à l'œuvre chez deux locuteurs de notre corpus, BM1 et LB1, que nous avons identifiés comme étant variablement rhotiques. Nous n'avons pourtant pas beaucoup parlé de l'âge alors même que, comme nous l'avons clairement établi au chapitre précédent (voir chapitre 8), l'étude du changement en temps apparent à partir d'enregistrements réalisés avec différentes générations de locuteurs permet de reconstituer l'évolution des phénomènes linguistiques, et en l'occurrence le recul de la rhoticité dans l'extrême sud de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande. Si nous n'avons pas exploré plus avant la piste de l'âge au chapitre 7, c'est parce que les autres locuteurs, soit 11 locuteurs sur les 13 que compte notre corpus, ont un système non-rhotique stable, c'est-à-dire qu'ils ne présentent qu'une rhoticité résiduelle et une variabilité restreinte. Cela nous semblait indiquer que le processus de dérhoticisation est achevé chez nos locuteurs de Dunedin, à deux exceptions près, BM1 et LB1.

Nous jugeons opportun néanmoins de vérifier cette conclusion. Pour ce faire, il nous faut en premier lieu déterminer statistiquement si BM1 et LB1 constituent bien deux exceptions au sein de notre corpus par rapport au reste de nos locuteurs. Si tel est le cas, nous pourrions écarter ces locuteurs de nos calculs ultérieurs, et notamment du calcul statistique permettant d'établir si oui ou non il y a corrélation entre le taux de rhoticité de nos locuteurs non-rhotiques stables et leur âge. En d'autres termes, nous pourrions conclure si la rhoticité que nous avons qualifiée, en termes « impressionnistes », de résiduelle au chapitre 7 est en fait plus résiduelle chez les locuteurs les plus jeunes, ce qui indiquerait que le processus de

dérhoticisation n'est pas complètement achevé chez nos locuteurs et que le taux de rhoticité devient de plus en plus infime à chaque génération.

Afin de déterminer si BM1 et LB1 constituent bien deux exceptions variablement rhotiques au sein de notre corpus, par rapport au reste de nos locuteurs non-rhotiques stables, nous allons faire un test de khi-deux (ou  $\chi^2$ ). Ce test est très fréquemment utilisé en sciences humaines afin d'établir si les écarts constatés dans des résultats quantitatifs sont significatifs ou non, et par conséquent si les variables testées (âge, sexe, classe socioéconomique etc.), qui correspondent généralement aux facteurs sociolinguistiques traditionnels, jouent un rôle ou non dans tel ou tel phénomène linguistique. Ce test est utilisé dans la grande majorité des travaux sociolinguistiques et sociophonétiques que nous avons mentionnés dans le présent chapitre. Il nous semble donc essentiel, si nous souhaitons pouvoir inclure nos analyses dans la continuité de ces travaux de recherche, d'effectuer ce test sur les variables qui nous intéressent. Nous pourrions ainsi affirmer avec certitude que nous ne commettons pas d'erreur en corrélant tel ou tel phénomène avec telle ou telle variable sociolinguistique.

Nous rappelons, pour mémoire, que la formule du khi-deux est la suivante<sup>83</sup> :

$$\sum_{i=1}^m \frac{(n_i - n'_i)^2}{n'_i}$$

Ce test va donc nous servir à confirmer certaines des intuitions que nous avons en ce qui concerne la rhoticité et le processus de dérhoticisation au sein de notre corpus PAC. Pour déterminer si BM1 et LB1 constituent bien deux exceptions dans notre corpus, nous avons réalisé un test de khi-deux en comparant le nombre de *tokens* rhotiques (/r/ réalisés) et non-rhotiques (/r/ non réalisés) chez ces deux locuteurs dans les environnements appropriés (–C<sup>1</sup>n#, –C<sup>1</sup>n-VX#, –#C et –##) toutes tâches du protocole confondues, avec le nombre de *tokens* rhotiques et non-rhotiques chez le reste de nos locuteurs. Nous obtenons le résultat suivant :  $p = 2,883^E-140$ . Nous obtenons un résultat inférieur à 0, ce qui indique qu'il y a un lien ultra-significatif, pour ainsi dire, entre les variables étudiées. Nous pouvons donc conclure que BM1 et LB1 constituent bel et bien deux exceptions variablement rhotiques dans

---

<sup>83</sup> Dans cette formule,  $n$  correspond aux résultats observés tandis que  $n'$  correspond aux résultats attendus. Le principe du khi-deux repose sur le fait de comparer les résultats observés aux résultats attendus et de calculer l'écart entre la répartition observée des variables et une répartition aléatoire de ces variables. Ce test fournit une valeur  $p$  (*p-value*) qui indique la probabilité d'erreur pour que les variables étudiées ne soient pas liées. Afin de lire ce résultat, il faut donc fixer un seuil de significativité au-dessus duquel il faut considérer que les variables ne sont pas liées. Dans la littérature en sciences humaines, le seuil de significativité est généralement fixé à 5 % de probabilité d'erreur. Au-dessus de ce seuil, on ne peut pas postuler avec certitude que les variables étudiées sont liées. Au-dessous de ce seuil au contraire, il est possible d'affirmer que les variables sont liées et que donc tel facteur joue un rôle, influence telle variable. Aussi, pour qu'un test de khi-deux permette d'affirmer que les variables étudiées sont liées, la valeur  $p$  doit être inférieure à 0,05 ( $p < 0,05$ ). Plus la valeur  $p$  est inférieure à 0,05, plus les chances qu'il n'y ait pas de lien significatif entre les variables étudiées sont réduites. Nous souhaitons remercier ici Léa Courdès-Murphy pour son aide précieuse dans la rédaction de cette section et dans la réalisation de nos calculs statistiques.

un corpus de locuteurs majoritairement non-rhotiques stables. Ce résultat statistique nous autorise par conséquent à exclure ces locuteurs de nos calculs statistiques ultérieurs en ce qui concerne la rhoticité, ou à effectuer des calculs séparés en ce qui concerne ces deux locuteurs et le reste des locuteurs de notre corpus. Ce résultat vient donc appuyer l'analyse que nous avons développée au chapitre 7 en ce qui concerne la rhoticité variable dans notre corpus et le processus de dérhoticisation en cours chez ces deux locuteurs.

En outre, nous avons déjà brièvement commenté au chapitre 7 le rôle de l'âge en ce qui concerne le taux de rhoticité de BM1 et LB1. De fait, nous avons constaté que LB1, qui avait 19 ans au moment de l'enquête, est plus rhotique ( $p = 1,2463^E-29$ ) que BM1, âgé de 45 ans au moment de l'enquête. Le cas de ces deux locuteurs semble *a priori* contredire l'hypothèse d'une perte de terrain de la rhoticité en Otago au profit de la norme non-rhotique puisque le plus jeune locuteur est plus rhotique que son aîné. On aurait pu s'attendre à ce que ce soit l'inverse, à savoir que le locuteur le plus jeune soit moins rhotique que son aîné, ce qui pointerait vers un phénomène de nivellement progressif au sein de la communauté.

Toutefois, nous avons également relevé que BM1 étant plus âgé et étant également plus avancé dans le processus de dérhoticisation que LB1, il est possible de postuler que chez les locuteurs dont le basilecte est rhotique, le processus de dérhoticisation est progressif et a cours tout au long de la vie, ce qui expliquerait que BM1 soit moins rhotique que LB1 dont le processus de dérhoticisation est plus récent et donc moins avancé. Ces éléments ne pointent pas véritablement vers un nivellement progressif au sein de la communauté, sinon LB1 serait soit aussi rhotique soit moins rhotique mais en aucun cas plus rhotique que BM1, et indiquent plutôt que nos deux locuteurs sont entrés en contact à des moments différents de leur vie avec une norme non-rhotique et que leur adaptation, leur conversion vers la non-rhoticité n'en est pas au même stade d'évolution.

Qui plus est, si nous avons véritablement un processus de nivellement impliquant que la non-rhoticité soit en train de gagner du terrain en Otago, et donc à Dunedin, cela impliquerait que les locuteurs de la génération la plus jeune aient des taux de rhoticité significativement plus faibles que les locuteurs de la génération intermédiaire et surtout de la génération la plus ancienne. On pourrait notamment apprécier cette évolution au sein de la cellule familiale constituée par AS1, SS1 et leur fille ES1. Afin de mettre à l'épreuve cette hypothèse, et de montrer la nécessité de recourir à un test de khi-deux, nous proposons de classer le taux de rhoticité individuel de nos locuteurs identifiés comme non-rhotiques stables (calculé sur la base du nombre de *tokens* rhotiques dans les contextes – C<sup>1</sup>n#, – C<sup>1</sup>n-VX#, – #C et – ##, par rapport au nombre de *tokens* non-rhotiques dans ces mêmes contextes pour toutes les tâches du protocole) en fonction de l'âge de nos locuteurs, à savoir du plus âgé au plus jeune au sein de notre corpus. Nous obtenons le tableau ci-après (voir tableau 84).

À première vue, il semblerait que l'âge ne soit pas un facteur pertinent dans le taux de rhoticité de nos locuteurs. En effet, nous constatons que certains locuteurs de la génération la plus ancienne ont un taux de rhoticité quasiment équivalent à celui de certains locuteurs de la génération intermédiaire ainsi que de la génération la plus jeune. Qui plus est, nous notons que les écarts entre nos 11 locuteurs sont assez faibles, allant de 0,43 % chez MG1, soit 2 *tokens* rhotiques pour 458 *tokens* non-rhotiques toutes tâches confondues, à 1,5 % chez JM1,

soit 8 *tokens* rhotiques pour 508 *tokens* non-rhotiques. Cependant, sans khi-deux, il nous est impossible d'affirmer que ces écarts ne sont pas significatifs. En réalisant ce test, nous obtenons le résultat suivant :  $p = 0,64023396$ . Nous pouvons alors conclure que l'âge n'est pas un facteur pertinent dans le taux de rhoticité de nos locuteurs non-rhotiques stables, ce qui confirme que la rhoticité de ces locuteurs est résiduelle et n'est pas l'indice d'un changement en cours, et plus précisément d'un nivellement vers la non-rhoticité. Ce résultat indique également que chez la majorité des locuteurs de notre corpus, s'il y a eu un processus de dérhoticisation, celui-ci est achevé, contrairement à ce que nous avons pu observer chez BM1 et LB1. Ce résultat confirme aussi qu'il n'y a pas de mouvement au sein de notre corpus vers une non-rhoticité totale et qu'une rhoticité résiduelle fait donc partie intégrante des accents non-rhotiques pour diverses raisons que nous avons évoquées au chapitre 7.

<b>Locuteurs</b>	<b>Taux de rhoticité (%)</b>
<b>BG1</b>	1,1
<b>MG1</b>	0,43
<b>RC3</b>	0,46
<b>SC2</b>	0,86
<b>EC1</b>	1,21
<b>AS1</b>	1,27
<b>KC1</b>	0,69
<b>SS1</b>	0,87
<b>JM1</b>	1,5
<b>ES1</b>	0,94
<b>CC1</b>	0,95

**Tableau 84 : taux de rhoticité des locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande à l'exception de BM1 et LB1 classés en fonction de l'âge**

Nous n'avons pas mené, comme Stuart-Smith *et al.* (2014), d'analyse sociophonétique sur la qualité des [r] produits par nos locuteurs. Ces auteurs ont mis au jour le lien qui existe entre la qualité de la réalisation des [r] chez des locuteurs écossais (affaiblissement phonétique sous la forme d'une approximante [ɹ] notamment) et le processus de dérhoticisation en cours, ce qui leur permet d'aller au-delà de résultats quantitatifs (taux de réalisation de *tokens* rhotiques) afin de replacer leurs locuteurs sur un continuum entre rhoticité et non-rhoticité. Il est possible qu'une étude sociophonétique de la qualité des [r] produits par nos locuteurs livre des informations pertinentes en ce qui concerne le processus de dérhoticisation chez BM1 et LB1 ainsi que sur la rhoticité résiduelle chez nos locuteurs non-rhotiques stables. Il est même possible, bien que nous en doutions, qu'une telle analyse remette en cause le résultat du test de khi-deux que nous venons d'effectuer en signalant une corrélation entre la qualité du [r] et le taux de rhoticité résiduelle chez nos locuteurs non-rhotiques stables. Cette limite à notre analyse peut constituer un objectif de recherche future



qui permettrait de fournir une perspective sur les données de Stuart-Smith *et al.* à partir de données sur une autre variété de l'anglais et de comparer le processus de dérhoticisation en Écosse et en Nouvelle-Zélande. Nous y reviendrons dans les conclusions du présent chapitre ainsi que dans la conclusion générale qui va suivre.

Maintenant que nous avons déterminé que BM1 et LB1 constituent deux exceptions au sein de notre corpus et qu'il n'y a pas de processus de dérhoticisation en cours chez le reste de nos locuteurs, il nous faut tenter d'expliquer pourquoi BM1 et LB1 sont deux exceptions. Pourquoi ont-ils un système différent des autres locuteurs de notre corpus ? Il est intéressant de noter que nos deux locuteurs variablement rhotiques sont également parmi ceux qui ont des liens étroits avec le Southland. En effet, BM1 est né à Dunedin, de parents nés à Dunedin mais a passé un an à Invercargill, la capitale du Southland, à l'âge adulte. Pour ce qui est de LB1, il est né à Invercargill de parents nés dans le Southland et n'est venu à Dunedin qu'à la fin de l'adolescence, soit à l'âge de 17 ans, pour commencer ses études universitaires. Un troisième locuteur de notre corpus a des liens étroits avec le Southland : EC1. En effet, ses deux parents sont nés dans le Southland tandis qu'elle est née à Dunedin. Nous notons que parmi nos locuteurs non-rhotiques stables, EC1 a le troisième taux de rhoticité le plus élevé (1,21 % après JM1 et AS1). Il semble raisonnable de mettre à l'épreuve l'hypothèse selon laquelle un lien avec le Southland, décrit dans les travaux les plus récents (Hay *et al.* 2008 ; Bauer & Warren 2008) comme l'ultime poche de rhoticité en Nouvelle-Zélande, influence significativement le taux de rhoticité des locuteurs. En réalisant un test de khi-deux, nous obtenons le résultat suivant :  $p = 8,5853^E-86$ . Ce résultat indique que le lien entre origine géographique et rhoticité est ultra-significatif.

Il est par conséquent possible de postuler que BM1 est né au sein d'une famille rhotique de Dunedin et que c'est le contact avec les locuteurs non-rhotiques de la ville, comme la majorité des locuteurs de notre corpus par exemple, qui a amené BM1 à rejeter une variante stigmatisée, la rhoticité, le *Southland Burr*, pour adopter une prononciation non-rhotique. BM1 précise d'ailleurs lors de l'entretien avec l'enquêtrice que ses ancêtres (ses arrière-grands-parents) sont arrivés en Nouvelle-Zélande au tournant du siècle, soit dans les années 1900, en provenance d'Écosse. Les parents de BM1, nés à la fin des années 1930, représenteraient alors soit la première soit la deuxième génération née en Nouvelle-Zélande et il est donc possible de postuler que la rhoticité est un trait qui a survécu dans le discours de ces locuteurs, surtout en Otago où de nombreux colons écossais se sont installés.

Il est également possible de postuler qu'un séjour à Invercargill, la capitale de la rhoticité en Nouvelle-Zélande, pour ainsi dire, a pu retarder le processus de dérhoticisation chez ce locuteur. Nous avons montré précédemment que le discours d'un locuteur adulte peut être dans une certaine mesure modifié par son environnement linguistique immédiat. En outre, nous observons que JM1, sa femme, a le taux de rhoticité le plus élevé de nos locuteurs identifiés comme non-rhotiques stables. Est-il possible que la rhoticité variable de BM1 ait influencé le système de JM1 ? Nous ne pouvons le déterminer avec certitude. Il nous faudrait disposer d'enregistrements complémentaires, comme des enregistrements plus anciens de BM1, ainsi que des enregistrements datant d'avant et après son séjour dans le Southland. De même, pour JM1, il nous faudrait disposer d'enregistrements datant d'avant son mariage avec

BM1 afin d'établir si son taux de rhoticité a varié significativement depuis cette date. Nous tenons à souligner néanmoins que le profil sociolinguistique de nos locuteurs associé à des calculs statistiques nous permet d'approfondir nos analyses sur la rhoticité.

Pour ce qui est de LB1, il est possible d'avancer que c'est le contact avec les autres étudiants, très probablement non-rhotiques en majorité, à l'image de CC1, qui a déclenché le processus de dérhoticisation, ce qui explique que celui-ci ne soit que dans une phase initiale ou intermédiaire. De fait, comme pour BM1, nous ne disposons pas d'enregistrements de LB1 avant qu'il ne commence ses études à l'université d'Otago et ne quitte le Southland. Nous ne pouvons donc qu'émettre l'hypothèse selon laquelle son taux de rhoticité est moins élevé dans nos enregistrements qu'avant qu'il ne s'installe à Dunedin. Nous ne pouvons pas non plus déterminer avec précision l'état d'avancement de son processus de dérhoticisation puisque nous ne savons pas exactement à quel moment il a commencé ni quel degré de rhoticité caractérisait le discours de LB1 avant qu'il ne commence ses études à l'université d'Otago.

Néanmoins, c'est le scénario qui nous semble le plus plausible étant donné la stigmatisation de la rhoticité en Nouvelle-Zélande telle qu'elle transparaît dans les commentaires de certains de nos locuteurs qui nous ont souvent conseillé de nous rendre à Gore afin de faire l'expérience d'un accent vraiment « particulier », « étrange ». Pourquoi Gore ? Y a-t-il un lien avec le fait que Gore soit la capitale de la musique country en Nouvelle-Zélande, à l'image de Tamworth en Nouvelle-Galles du Sud en Australie ? Si nous nous posons la question c'est parce que Gibson (2010 : 126) a mis en évidence l'influence de l'anglais américain sur la musique populaire néo-zélandaise. Quand bien même son étude se limite à l'analyse des voyelles, on peut s'interroger sur la saillance de Gore, ville du Southland rhotique où des chanteurs country, potentiellement influencés par l'anglais américain et donc par sa rhoticité caractéristique, se retrouvent chaque année.

Ce qu'il nous sera possible de faire en revanche, c'est de réaliser de nouveaux enregistrements avec LB1, avec qui nous sommes toujours en contact, afin de vérifier si plusieurs années après avoir constitué notre corpus PAC en Nouvelle-Zélande, il a un taux de rhoticité plus faible, ce qui indiquerait que son processus de dérhoticisation est plus avancé. Là encore, nous notons qu'une limite à notre analyse peut constituer un objectif de recherche future permettant d'affiner l'interprétation de nos données, notamment micro-sociolinguistiques.

Pour ce qui est d'EC1 finalement, dont le taux de rhoticité est résiduel, il est possible de postuler qu'elle n'a pas adopté la rhoticité caractéristique du système de ses parents, ou que ses parents étaient déjà des locuteurs sinon complètement non-rhotiques du moins très peu rhotiques, ou encore qu'ayant adopté la rhoticité potentiellement caractéristique du système de ses parents, elle s'en est défaite très rapidement au contact d'autres locuteurs non-rhotiques de Dunedin. Au cours de la conversation guidée, EC1 nous a précisé que sa famille du côté paternel est venue du sud de l'Angleterre tandis que du côté maternel elle est originaire d'Écosse et a débarqué dans le sud de l'île du Sud dans les années 1860, soit durant la seconde vague d'immigration massive causée par la découverte d'or dans la région. Là encore, nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses, mais il est possible qu'EC1 ait eu un *input* double avec une mère rhotique et un père non-rhotique.

Nous relevons par ailleurs que le père d'EC1 était employé de banque et avait terminé son cycle d'éducation secondaire (l'équivalent du lycée), ce qui était encore relativement rare à l'époque puisqu'il est né au tout début du XX<sup>e</sup> siècle. Nous notons également, à l'écoute des enregistrements réalisés avec EC1, que celle-ci a fait de longues études, littéraires et linguistiques qui plus est, et qu'elle insiste sur le fait que ses parents considéraient l'éducation comme quelque chose d'essentiel. Elle explique par exemple que son père a abandonné un poste intéressant dans une petite localité du Southland pour venir s'installer à Dunedin avec sa famille et ainsi offrir à ses enfants de meilleures opportunités. Elle signale aussi que le fait de bien parler, de bien s'exprimer était important pour ses parents. Ces éléments réunis peuvent aller dans le sens de l'hypothèse selon laquelle ses parents, et en particulier son père, ne s'exprimaient pas avec un accent caractéristique du Southland, ou selon laquelle EC1 a très tôt rejeté une rhoticité stigmatisée géographiquement et socialement pour s'intégrer et s'assurer un statut social optimal.

Aussi, au sein de notre corpus, BM1 et LB1 font figures d'exception, ce qui suggère que la rhoticité n'est plus une caractéristique de l'Otago. Notre corpus est trop restreint pour que nous puissions tirer des conclusions fermes, mais il nous semble que la rhoticité apparaît comme récessive en Otago, tandis que le Southland apparaît comme l'ultime poche de rhoticité dans le pays, et plus précisément dans l'île du Sud. L'ensemble des locuteurs de notre corpus nous a par exemple signalé au cours de la conversation guidée qu'il n'y a pas d'accent régional distinctif en Otago alors qu'il y en a un dans le Southland. Sans mentionner directement la rhoticité, puisque les locuteurs de notre corpus ne sont pas linguistes, il est plus probable que c'est à la rhoticité que nos locuteurs se référaient en suggérant d'aller faire des enregistrements dans le Southland. Même s'il y a des limites à la confiance que nous pouvons avoir dans les jugements de nos locuteurs, comme nous l'avons expliqué dans la première partie de ce même chapitre, il nous semble que la convergence de l'ensemble de nos locuteurs sur le fait qu'il n'y a pas d'accent régional à Dunedin, et en Otago, tandis qu'il y en a un dans le Southland, manifeste quelque chose de leur compétence sociolinguistique et appuie l'hypothèse d'une rhoticité tout à fait récessive en Otago.

Là encore, certaines des limites de notre étude constituent également des pistes pour notre recherche future, comme nous l'avons déjà signalé précédemment et comme nous allons le préciser dans la conclusion générale qui va suivre. Il nous semblerait intéressant en effet d'agrandir notre base de données à Dunedin, en Otago, pour inclure des locuteurs d'horizons socioéconomiques plus variés, mais également de constituer un corpus d'enregistrements dans le Southland afin de vérifier notre hypothèse et de voir si la proportion de locuteurs variablement rhotiques en Otago, qui semble très réduite au vu des données de notre corpus, est identique ou, au contraire, moins importante que dans le Southland.

En résumé, en ce qui concerne la dérhoticisation, nous avons vu au chapitre 7 qu'il existe des motivations internes, linguistiques à ce processus, et il apparaît ici qu'il y a également des motivations extralinguistiques à ce processus, à savoir le choix d'éviter des variantes stigmatisées et de converger vers une norme non-rhotique. Qui plus est, dans le cas de BM1, mais surtout de LB1, il est possible de postuler, à l'instar de Trudgill (2004), qu'un vecteur principal du changement est bien l'interaction directe entre les locuteurs car LB1 était

déjà en contact indirect, avant de s'installer à Dunedin pour y faire ses études, avec la norme non-rhotique néo-zélandaise, par l'intermédiaire des médias par exemple. Nous pouvons suggérer également qu'il était en contact avec des normes non-rhotiques étrangères (émissions britanniques, australiennes) mais également avec des normes rhotiques étrangères (émissions américaines). Toutefois, il semblerait que ce soit le contact régulier avec des locuteurs non-rhotiques à Dunedin qui ait déclenché, ou accéléré, un processus de dérhoticisation chez ce locuteur, ce qui explique la grande variabilité observée dans son discours.

Au-delà de l'âge et de l'origine géographique, il nous semble pertinent de nous intéresser au sexe de nos locuteurs dans la mesure où l'on pourrait postuler, sur la base des observations que nous avons développées précédemment, que si les femmes ont plus tendance à éviter les formes stigmatisées que les hommes, alors on pourrait s'attendre à ce que les femmes aient des taux de rhoticité plus faibles que leurs homologues masculins. Si nous excluons de nos calculs les cas de BM1 et LB1, nous obtenons un taux moyen de rhoticité chez les locuteurs de notre corpus de 0,99 % contre 0,94 % chez nos locutrices. Il nous est difficile de déterminer, sans calculs statistiques, si cet écart est significatif ou non. Le résultat du test de khi-deux est le suivant :  $p = 0,8782639$ . La corrélation entre le taux de rhoticité et le sexe de nos locuteurs n'est donc pas significative, ce qui indique que les femmes ne sont pas moins rhotiques que les hommes au sein de notre corpus, et plus précisément parmi nos locuteurs non-rhotiques stables. Ce résultat peut confirmer que nous n'avons pas de changement en cours en ce qui concerne la rhoticité puisque l'on aurait pu s'attendre à ce que les femmes utilisent plus, dans ce cas-là, les formes innovantes, à savoir non-rhotiques, que leurs homologues masculins. Or, cela n'est pas le cas. La prise en compte de la variable « sexe » va dans le sens d'une stabilité de la non-rhoticité en Otago, ce qui appuie à nouveau l'hypothèse selon laquelle la dérhoticisation est achevée dans cette variété, qui est par conséquent devenue une variété non-rhotique établie.

Au terme de cette section consacrée à la perspective sociolinguistique que nous pouvons fournir à partir des données de notre corpus PAC, il apparaît que nous avons pu confirmer l'exception variablement rhotique que représentent BM1 et LB1 au sein d'un corpus de locuteurs non-rhotiques stables. Nous avons également pu mettre en lumière le rôle joué par l'origine géographique dans le taux de rhoticité de ces deux locuteurs tandis que nous avons écarté l'âge et le sexe comme des facteurs pertinents dans le taux de rhoticité de nos locuteurs non-rhotiques stables. Ces éléments indiquent que nous n'observons pas de processus de nivellement en cours en Otago qui impliquerait que nos locuteurs soient en train de perdre progressivement leur rhoticité. Nos locuteurs sont déjà non-rhotiques stables pour la grande majorité, ce qui suggère que la rhoticité est tout à fait récessive en Otago. En revanche, nous observons un phénomène de nivellement individuel chez BM1 et LB1 qui convergent vers la norme non-rhotique au sein de notre corpus, et plus largement à Dunedin et en Nouvelle-Zélande. Nos données suggèrent que le Southland pourrait être le dernier foyer de rhoticité en Nouvelle-Zélande, ce qui mériterait d'être confirmé par la constitution d'un corpus de données récentes dans cette région.

Nous avons donc mis à l'épreuve la significativité de trois facteurs que nous avons présentés comme incontournables dans la première partie de ce chapitre. Nous n'avons en revanche pas vérifié l'influence potentielle de la classe socioéconomique sur le taux de rhoticité de nos locuteurs, et cela pour deux raisons principales. En premier lieu, les tests de khi-deux effectués sur la base de l'âge et du sexe de nos locuteurs s'étant avérés non significatifs, il est fort peu probable que la classe socio-économique joue un rôle pertinent dans une situation qui apparaît comme stable. La majorité des locuteurs de notre corpus est non-rhotique et les écarts minimes entre les taux de rhoticité résiduelle chez ces locuteurs ne se révèlent pas significatifs, quel que soit le facteur considéré. En outre, comme nous l'avons montré en première partie, la classe socio-économique recoupe généralement d'autres facteurs, et notamment l'âge et le sexe. Nos deux premiers résultats rendent donc très improbable une influence significative de la classe socio-économique sur le taux de rhoticité résiduelle de nos locuteurs non-rhotiques stables.

En second lieu, il nous est difficile de catégoriser les locuteurs de notre corpus en classes socio-économiques clairement distinctes. Nous avons déjà brièvement soulevé ce problème précédemment (voir chapitre 6) en présentant les locuteurs de notre corpus. La majorité d'entre eux pourrait en effet être catégorisée dans la classe moyenne, voire la classe moyenne supérieure (*upper middle class*). C'est le cas de BG1, retraité ayant revendu les parts de son cabinet de métreur-vérificateur, et donc de MG1, son épouse. C'est également le cas de RC3, professeur retraité de l'Université d'Otago et de sa femme, EC1, ancienne professeure au lycée à Dunedin. C'est encore le cas de SC2, AS1, SS1 et KC1. Tous ces locuteurs ont en commun d'avoir exercé ou d'exercer des professions relativement prestigieuses (professeurs notamment), d'être propriétaires de leur résidence et de pratiquer des activités qui ne sont pas accessibles à toutes les catégories socio-économiques, sans être non plus des indices d'une appartenance à la classe sociale supérieure (*upper class*). Certains d'entre eux sont par exemple membres de *U3A*, l'université du Troisième Âge, ce qui indique une soif de culture et de connaissances et corrèle avec un niveau d'études élevé chez ces locuteurs. De la même façon, l'ensemble de ces locuteurs dit avoir voyagé, parfois très loin, ce que ne peuvent pas se permettre la plupart des locuteurs issus de classes socio-économiques inférieures, et notamment de la classe ouvrière. Ils pratiquent aussi de nombreuses activités culturelles : opéra, cinéma, musées, collections diverses et variées.

Les seuls locuteurs qui n'ont pas exactement ce profil sont BM1 et JM1 d'une part, et CC1, ES1 et LB1 de l'autre. Les premiers sont respectivement officier de police en uniforme et formatrice à *Polytechnic* pour les infirmières. BM1 et JM1 sont donc deux fonctionnaires moyens. Leur niveau d'études est moins élevé que celui des locuteurs que nous avons mentionnés précédemment et leurs parents occupaient des professions moins prestigieuses que ces locuteurs également (pompier, infirmière, ouvrier dans une usine). On pourrait donc catégoriser ces deux locuteurs comme appartenant plutôt à la classe moyenne inférieure (*lower middle class*).

Pour ce qui est de CC1, ES1 et LB1, ce sont les plus jeunes locuteurs de notre corpus : ils sont étudiants et, en ce sens, n'ont pas encore une situation socio-économique personnelle établie. Nous serions donc tentée de dire qu'ils appartiennent pour l'instant à la



classe socio-économique de leurs parents. ES1, qui est la fille d'AS1 et SS1, appartiendrait elle aussi à la classe moyenne supérieure. En revanche, CC1 et LB1 semblent avoir un profil différent. La première a été élevée par une jeune mère célibataire, à la suite d'un divorce, et vit avec elle et ses deux petits frères, dont elle s'occupe beaucoup. Sa mère a récemment repris ses études et exerce parallèlement la profession de puéricultrice. CC1 doit travailler pour pouvoir subvenir à ses propres besoins et contribuer à payer ses frais d'inscription à l'université. En ce sens, on peut aussi catégoriser CC1 comme appartenant à la classe moyenne inférieure, voire à la classe ouvrière supérieure (*upper working class*, Labov 2001). Pour sa part, LB1 est clairement issu de la classe moyenne : son père possède un restaurant tandis que sa mère exerce la profession de secrétaire dans le secteur public. Il doit lui aussi travailler tout au long de l'année afin de contribuer à payer ses frais d'inscription à l'université et en préparation d'un séjour à l'étranger l'année suivante dans le cadre de son cursus.

En conclusion, notre corpus atteint ses limites en termes de représentativité socio-économique, c'est pourquoi il ne nous a pas semblé opportun d'inclure la classe socio-économique dans les facteurs qui pourraient jouer un rôle significatif sur le taux de rhoticité de nos locuteurs. Nous notons toutefois que nos deux locuteurs variablement rhotiques appartiennent à la classe socio-économique la moins élevée au sein de notre corpus (*lower middle class*). Afin de vérifier l'hypothèse d'une influence de la classe socio-économique sur le taux de rhoticité des locuteurs, il nous faudrait compléter notre corpus néo-zélandais en incluant des locuteurs issus de la classe ouvrière (*working class*) ainsi que de la classe supérieure (*upper class*). Là encore, cela constitue pour nous un objectif de recherche future sur lequel nous allons revenir dans la conclusion générale de la présente thèse.

Maintenant que nous avons montré que certains facteurs externes, comme le contact avec la norme non-rhotique, et extralinguistiques, comme l'origine géographique et le choix d'éviter des formes stigmatisées socialement et géographiquement, jouent un rôle dans le phénomène de rhoticité en Nouvelle-Zélande tel que cela est observable à partir des données de notre corpus PAC, il nous semble opportun de nous pencher sur le phénomène de 'r' de *sandhi* afin de déterminer si ces mêmes facteurs, ou, au contraire, d'autres facteurs l'influencent.

### 9.3.1.2 Influence des facteurs extralinguistiques sur le 'r' de *sandhi*

Afin d'établir si certains facteurs sociolinguistiques jouent un rôle dans le phénomène de 'r' de *sandhi* chez les locuteurs de notre corpus PAC, nous allons procéder comme pour la rhoticité précédemment, c'est-à-dire que nous allons exclure les deux locuteurs que nous avons identifiés comme étant variablement rhotiques puisque, dans leur cas précis, il est difficile de déterminer avec certitude que ce que l'on observe est du 'r' de *sandhi* et non de la rhoticité (voir chapitre 7). Nous allons calculer statistiquement s'il existe un lien significatif entre l'âge de nos locuteurs non-rhotiques stables et le taux de réalisation du 'r' de *sandhi* globalement, puis de la liaison, de l'intrusion et de l'épenthèse interne respectivement. Cela



nous permettra de statuer sur une possible évolution au sein de notre corpus, et donc par extension en *NZE* contemporain, vers une réalisation plus ou moins systématique du 'r' de *sandhi*. Ces éléments nous autoriseront également à mettre en perspective certaines des modélisations théoriques que nous avons présentées au chapitre 7.

Nous proposons tout d'abord un tableau récapitulatif (voir tableau 85) du taux de réalisation du 'r' de *sandhi*, de la liaison, de l'intrusion et de l'épenthèse interne chez nos 11 locuteurs non-rhotiques stables toutes tâches du protocole confondues en fonction de leur âge, à savoir du locuteur le plus âgé au locuteur le plus jeune. À partir des données de ce tableau, nous constatons à nouveau la variabilité qui existe entre nos locuteurs en ce qui concerne le taux de réalisation du 'r' de *sandhi* globalement (en bleu), mais également en ce qui concerne chaque sous-phénomène (voir chapitre 7). À première vue, l'âge ne semble pas constituer un facteur pertinent en ce qui concerne le 'r' de *sandhi* globalement puisque certains des locuteurs les plus âgés (RC3, EC1) ont des taux similaires à certains des locuteurs plus jeunes (JM1, CC1). De la même façon, en ce qui concerne la liaison (en rouge), on ne constate pas à première vue de tendance à la hausse ou à la baisse des taux de réalisation. En revanche, en ce qui concerne l'intrusion et l'épenthèse interne, on remarque que les locuteurs plus jeunes, soit ceux de la génération intermédiaire et de la génération la plus jeune, ont des taux de réalisation globalement plus élevés.

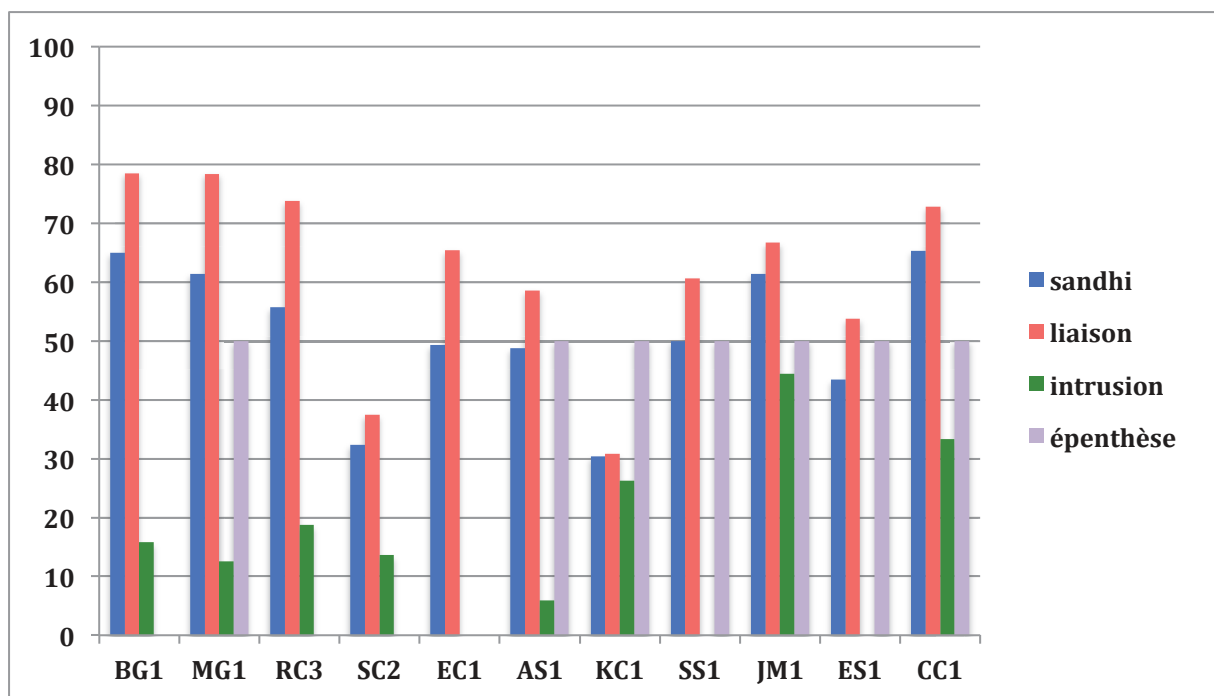


Tableau 85 : taux de réalisation (%) du 'r' de *sandhi*, de la liaison, de l'intrusion et de l'épenthèse interne toutes tâches confondues en fonction de l'âge des locuteurs du corpus PAC-NZ

Pour vérifier ces impressions et ces intuitions, nous appliquons des tests de khi-deux pour chaque phénomène. Pour le 'r' de *sandhi* globalement, c'est-à-dire lorsque nous considérons le nombre de 'r' de *sandhi* potentiels réalisés pour le nombre de 'r' de *sandhi*

potentiels non-réalisés pour les locuteurs de nos trois générations, nous obtenons le résultat suivant :  $p = 0,03796299$ . Autrement dit, contrairement à notre impression visuelle à partir du tableau ci-avant, il y a bien une corrélation significative entre l'âge des locuteurs de notre corpus et le taux de réalisation global du 'r' de *sandhi*. Nous pouvons conclure, sur la base de ce calcul statistique, que les locuteurs de la génération la plus jeune réalisent globalement plus le 'r' de *sandhi* que les locuteurs des générations précédentes, et notamment ceux de la génération intermédiaire qui ont le taux moyen de réalisation du 'r' de *sandhi* le plus faible (44,9 % contre 51,5 % pour la génération la plus ancienne et 55,4 % pour la génération la plus jeune).

Pour la liaison, nous obtenons une valeur  $p$  de 0,00033722. Cela indique que le lien entre l'âge et le taux de réalisation de la liaison en particulier est encore plus significatif que pour le taux de réalisation global du 'r' de *sandhi* précédemment. Nous pouvons en conclure qu'il y a une baisse progressive du taux de réalisation de la liaison au sein de notre corpus puisque celui-ci est de 64,8 % pour la génération la plus ancienne contre 50,2 % pour la génération intermédiaire et 64,4 % pour la génération la plus jeune. On remarque, là encore, que c'est la génération intermédiaire qui a le taux de réalisation de la liaison le plus faible, notamment parce que KC1 a un taux étonnamment bas de réalisation de la liaison. Nous avons commenté ce phénomène au chapitre 7 comme étant lié à la nature des tâches et au fait que cette locutrice a ajouté des contextes de liaison potentielle dans les listes de mots qu'elle ne réalise jamais, notamment parce qu'elle marque des pauses et des hésitations. Nous notons aussi que la génération la plus jeune, même si elle a un taux moyen de réalisation de la liaison plus élevé que la génération précédente, réalise moins de liaisons que la génération la plus ancienne. Cela nous confirme que le *NZE* contemporain n'est pas une variété au sein de laquelle la liaison est réalisée de façon catégorique, ni chez les locuteurs âgés, et encore moins chez les locuteurs plus jeunes. Qui plus est, cela nous confirme que le 'r' de *sandhi*, et en l'occurrence la liaison, sont des phénomènes en cours d'évolution en *NZE* contemporain.

En ce qui concerne l'intrusion maintenant, nous obtenons une valeur  $p$  de 0,38220556. Contrairement à ce qui s'est passé précédemment, ce résultat appuie notre impression initiale à savoir que, là encore, il y a une corrélation forte entre l'âge des locuteurs et le taux de réalisation de l'intrusion. Le test de khi-deux nous permet de conclure que le phénomène d'intrusion est lui aussi en cours d'évolution puisque les locuteurs plus jeunes ont un taux moyen de réalisation plus élevé (17,6 % pour la génération la plus jeune et 19,4 % pour la génération intermédiaire) que les locuteurs de la génération la plus ancienne (11,8 %). Plus précisément, l'intrusion suit une évolution inverse à la liaison : alors que le taux de réalisation de la liaison baisse progressivement à chaque génération, le taux de réalisation de l'intrusion augmente à chaque génération de locuteurs. Ces éléments vont dans le sens de l'analyse que nous avons présentée au chapitre 7, à savoir qu'il y a une démotivation historique du phénomène de 'r' de *sandhi* qui implique que l'intrusion est en train de se diffuser à de nouveaux contextes tandis que la liaison fait progressivement place à d'autres stratégies anti-hiatus comme l'insertion d'un coup de glotte.

Ces éléments appuient également les conclusions de Hay et Sudbury (2005) qui parlent d'une expansion, d'un développement du phénomène d'intrusion en *NZE*

contemporain. Enfin, ces éléments plaident en faveur de la modélisation du ‘r’ de *sandhi* en termes d’insertion d’un [r], que nous avons défendue aux chapitres 7 et 8, dans la mesure où la progression de l’intrusion indique qu’un [r] est inséré dans de nouveaux contextes par les locuteurs plus jeunes. De plus, la progression de l’intrusion ne peut pas être corrélée dans notre corpus à une baisse parallèle de la rhoticité puisque nous avons établi précédemment que les locuteurs de notre corpus sont non-rhotiques stables et qu’il n’y a pas d’évolution en cours vers une rhoticité (encore) plus faible. Nous ne sommes donc pas dans le scénario décrit par Sudbury et Hay (2002) à partir des données du corpus *ONZE* pour le *NZE* émergent, ou par Hay et Maclagan (2012) sur le *NZE* au début du XX<sup>e</sup> siècle, mais bien dans un scénario d’évolution plus récente, au début du XXI<sup>e</sup> siècle.

Pour ce qui est de l’épenthèse interne, pour laquelle nous avons clairement établi au chapitre 7 que nous ne disposons que de peu d’occurrences, le test de khi-deux fournit la valeur *p* suivante : 0,03921734. Nous pouvons donc, ici aussi, conclure que l’âge joue un rôle pertinent dans le taux de réalisation de l’épenthèse interne chez les locuteurs de notre corpus. Ce résultat nous conforte dans l’idée qu’il faut aborder le phénomène de ‘r’ de *sandhi* dans son ensemble, sans distinction *a priori*, puisque la corrélation entre l’âge et tous les sous-phénomènes de *sandhi* que nous avons identifiés est confirmée. Toutefois, une analyse ultérieure spécifique pour chaque sous-phénomène nous permet de mettre au jour un scénario évolutif parallèle entre la liaison d’un côté, et l’intrusion et l’épenthèse interne de l’autre. De fait, comme pour l’intrusion précédemment, nous observons une progression du taux de réalisation de l’épenthèse interne, à savoir que la génération la plus ancienne a le taux le plus faible (10 %) tandis que les générations plus jeunes ont des taux nettement plus élevés (63,6 % pour la génération intermédiaire et 50 % pour la génération la plus jeune). On relève donc une progression, une diffusion de la réalisation d’un [r] dans les contextes non-étymologiques qui est parallèle à un recul de la réalisation d’un [r] dans les contextes étymologiques. Sur la base de ces observations, on pourrait prédire un comblement futur du déséquilibre, de l’écart de réalisation entre liaison et intrusion en *NZE*. Cela reste une hypothèse qu’il faudra vérifier sur la base de nouveaux enregistrements et qu’il faudra mettre à l’épreuve grâce à l’étude de données issues d’autres variétés non-rhotiques de l’anglais.

Navarro (2013 : 248) postulait quant à lui que l’âge n’était pas un facteur pertinent dans le taux de réalisation de la liaison chez les locuteurs du corpus PAC Lancashire car, à partir d’un tableau comme celui que nous avons présenté précédemment (voir tableau 85), aucune tendance nette n’était observable. Ce constat mériterait d’être vérifié grâce à un calcul statistique mais il est possible que dans le Lancashire, le ‘r’ de *sandhi* soit un phénomène stable qui ne montre pas de signes d’évolution particulière. L’anglais néo-zélandais n’est cependant pas la seule variété où un recul de la réalisation de la liaison est documenté puisque Foulkes (1997) relevait déjà cette tendance chez ses locuteurs de Newcastle. En effet, seulement 40 % des ‘r’ de liaison étaient réalisés par les jeunes locuteurs issus de la classe ouvrière, contre 80 % chez les locuteurs plus âgés issus de la classe moyenne.

En ce qui concerne l’intrusion dans l’enquête de Foulkes, Scobbie (2006 : 341) remarque la chose suivante : “Interestingly, style did not behave in this study in the way that it is normally assumed to work: middle-class speakers used more intrusive-r in word list

reading than in spontaneous speech.” Qu’en est-il dans notre corpus ? Si nous nous reportons aux tableaux 45 et 46 inclus au chapitre 7 en ce qui concerne la réalisation de la liaison, de l’intrusion et de l’épenthèse interne dans les tâches de lecture par rapport aux contextes conversationnels, il semble que les locuteurs du corpus PAC-NZ se comportent de manière « classique », pour ainsi dire, par rapport à l’intrusion, en la réalisant plus dans les contextes spontanés que dans les contextes plus formels de lecture à haute voix. Il semble cependant que cette observation mérite d’être confirmée par un calcul statistique. En comparant le nombre d’intrusions réalisées et non réalisées pour tous les locuteurs, à l’exception de BM1 et LB1, dans les tâches de lecture d’un côté et dans les conversation de l’autre, nous obtenons une valeur  $p$  de  $5,4278^E-07$ . Cela indique que le lien entre le type de tâche et le taux de réalisation de l’intrusion est ultra-significatif au sein de notre corpus. Nos locuteurs réalisent 10,30 % des intrusions en contexte de lecture à haute voix, contre 46,7 % en contexte conversationnel. Même si nous avons clairement établi au chapitre 7 qu’il y a des facteurs linguistiques internes qui contribuent à la non-réalisation de l’intrusion dans les tâches de lecture (pauses, hésitations, environnements morpho-phonologiques), la corrélation reste forte entre réalisation de l’intrusion et contexte informel. Nous pouvons donc conclure que, globalement, pour les locuteurs de notre corpus, l’intrusion, c’est-à-dire la réalisation d’un [r] non-étymologique, non orthographique, reste stigmatisée si bien qu’elle est évitée dans les contextes formels.

On relève notamment les cas d’EC1, ES1 et SS1 qui ne réalisent aucune intrusion dans l’ensemble de leurs enregistrements. Cela est tout à fait frappant dans la mesure où, comme le soulignent de nombreux auteurs, et par exemple Scobbie (2006), l’intrusion est fréquente dans les variétés de l’anglais quand bien même elle est stigmatisée. Il est possible de postuler que chez ces locutrices, l’absence totale d’intrusion est un choix conscient et la preuve d’une attention particulière portée à leur manière de s’exprimer. Nous notons qu’EC1 et SS1 sont toutes deux enseignantes (la première à la retraite, la seconde encore en activité) dans des lycées de Dunedin, ce qui peut laisser supposer que l’absence d’intrusion est une forme de déformation professionnelle. ES1 est quant à elle étudiante en médecine, mais est également la fille de SS1, ce qui peut laisser supposer que l’absence d’intrusion dans son discours est un héritage familial, en ce sens que ne l’entendant pas dans son entourage immédiat, elle l’a potentiellement proscrit de son discours.

Il est intéressant de noter au surplus qu’EC1 ne réalise aucune épenthèse interne tandis qu’ES1 et SS1 en réalisent une dans les phrases courtes. Sur la base de cette observation, il est possible de postuler que pour ES1 et SS1 l’intrusion et l’épenthèse interne ne souffrent pas de la même stigmatisation, ce qui expliquerait pourquoi elles réalisent un [r] dans *drawing* mais pas dans *draw in*. Ce constat peut également aller dans le sens d’une lexicalisation récente de l’épenthèse interne dans *drawing* qui ne serait pas connotée socialement, là où l’insertion d’un [r] dans des segments comme *draw in* l’est. En outre, nous observons que seule une locutrice (MG1) issue de la génération la plus ancienne réalise une épenthèse interne dans les phrases courtes tandis que tous les locuteurs des générations plus jeunes, à savoir la génération intermédiaire et la génération la plus jeune, la réalisent, ce qui tend à confirmer

que la réalisation d'un [r] non étymologique à l'intérieur d'un mot est un développement récent en *NZE*.

Les éléments que nous venons de développer, et en premier lieu l'absence totale d'intrusion chez EC1, ES1 et SS1, nous amène à considérer l'influence du sexe des locuteurs de notre corpus sur le taux de réalisation du 'r' de *sandhi* en général, mais également de la liaison, de l'intrusion et de l'épenthèse interne plus spécifiquement. Le postulat de départ est identique à celui que nous avons exposé précédemment, à savoir qu'il est possible d'émettre l'hypothèse selon laquelle les femmes ont moins tendance à utiliser des formes stigmatisées (intrusion notamment) que les hommes. Nous allons à nouveau avoir recours à des calculs statistiques pour vérifier ces hypothèses. Nous rappelons que nous écartons de nos calculs BM1 et LB1. Lorsque nous comparons le taux de réalisation global du 'r' de *sandhi* chez les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, nous obtenons une valeur  $p$  de 0,0072334. Ce résultat nous indique d'ores et déjà qu'il y a un lien significatif dans notre corpus entre le sexe des locuteurs et le taux de réalisation du 'r' de *sandhi*. Plus précisément, les hommes réalisent 57,3 % des 'r' de *sandhi* potentiels tandis que les femmes ne réalisent que 47,3 % des 'r' de *sandhi* potentiels. Qu'en est-il pour les sous-phénomènes de 'r' de *sandhi* ?

En ce qui concerne la liaison, le test de khi-deux nous livre le résultat suivant :  $p = 0,00015816$ . Autrement dit, le lien entre le sexe des locuteurs et le taux de réalisation de la liaison est très significatif. Nous notons que, contrairement à ce à quoi l'on aurait pu s'attendre, ce sont les hommes qui ont le taux le plus élevé de réalisation de la liaison, avec 70,9 % de liaisons réalisées, tandis que les femmes ont un taux nettement plus faible, avec seulement 55 % des liaisons réalisées. En postulant que la liaison n'est pas stigmatisée et qu'elle est plutôt un phénomène standard dans les variétés non-rhotiques de l'anglais, on aurait pu s'attendre à ce que les femmes la réalisent plus que les hommes, or ce n'est clairement pas le cas. Nous avons donc mis au jour pour l'instant une tendance générale des femmes au sein de notre corpus à moins réaliser le 'r' de *sandhi*, et notamment la liaison, que les hommes.

Contrairement à ce que nous attendions également, le test de khi-deux révèle qu'il n'y a pas de lien significatif entre le sexe des locuteurs de notre corpus et le taux de réalisation de l'intrusion, puisque la valeur  $p$  obtenue est de 0,57481609, c'est-à-dire légèrement supérieure au seuil de significativité que nous avons fixé préalablement. Nous devons donc conclure que le choix d'éviter l'intrusion parce qu'elle constitue un phénomène stigmatisé socialement n'est pas une tendance chez les femmes généralement mais relève potentiellement d'initiatives individuelles que l'on peut à nouveau corrélérer à la profession des locuteurs ainsi qu'à leur niveau d'études. Enfin, en ce qui concerne l'épenthèse interne, le test de khi-deux révèle qu'il n'y a pas non plus de lien significatif entre le sexe des locuteurs de notre corpus et le taux de réalisation de ce phénomène puisque la valeur  $p$  obtenue est de 0,73370072. Ce résultat peut aller dans le sens d'une absence de stigmatisation de ce phénomène qui fait que le comportement des femmes n'est pas différent de celui des hommes. Ou alors, comme nous avons mis en évidence précédemment que pour l'épenthèse interne et l'intrusion il y a un lien significatif entre l'âge des locuteurs et le taux de réalisation de ces phénomènes, il nous faut

conclure que l'âge est le seul facteur pertinent et qu'ES1 est une exception puisqu'elle ne réalise aucune intrusion.

Au terme de cette section consacrée à la perspective micro-sociolinguistique que nous pouvons fournir sur le 'r' de *sandhi* à partir des données de notre corpus PAC, il nous semble que nous avons été en mesure d'apporter des éléments intéressants permettant d'expliquer ce que nous observons. En premier lieu, nous avons mis en évidence le fait que, contrairement à la rhoticité, le phénomène de 'r' de *sandhi* est en évolution chez nos locuteurs, et donc par extension en *NZE* contemporain. Nous avons montré en effet qu'il y a un lien tout à fait significatif entre l'âge de nos locuteurs et tous les sous-phénomènes de *sandhi*, à savoir la liaison, l'intrusion et l'épenthèse interne. En outre, la liaison suit une évolution inverse à l'intrusion et à l'épenthèse interne, à savoir qu'elle est en train de reculer tandis que les autres se diffusent. Nous avons également constaté que le sexe des locuteurs joue un rôle dans le taux de réalisation du 'r' de *sandhi* globalement, et plus spécifiquement dans le taux de réalisation de la liaison. Ce résultat peut pointer vers un changement en cours mené par les femmes, à savoir un recul de la liaison qui laisse la place à d'autres stratégies anti-hiatus, et notamment l'insertion d'un coup de glotte ou une réalisation laryngée (*creaky voice*), comme nous l'avons expliqué au chapitre 7. Le sexe ne joue aucun rôle en revanche dans le taux de réalisation de l'intrusion et de l'épenthèse interne, alors même que ces phénomènes sont en train de se diffuser d'après les données de notre corpus. Cela implique que les femmes ne sont pas nécessairement à l'avant-garde de ce changement et que les écarts observés entre nos locuteurs peuvent relever de choix individuels consistant à éviter des formes potentiellement stigmatisées socialement.

De plus, nous avons pu démontrer, dans cette dernière partie de chapitre, l'importance du profil sociolinguistique que nous avons dressé de chacun de nos locuteurs, ce qui constitue un impératif dans le protocole propre au programme PAC, pour fournir des explications complémentaires en ce qui concerne leur discours individuel. Nous avons également eu recours à des calculs statistiques (khi-deux) pour établir la corrélation entre les variables linguistiques qui nous intéressent (ici la rhoticité et le 'r' de *sandhi*) et certains facteurs extralinguistiques majeurs comme le sexe et l'âge de nos locuteurs.

Il nous faut souligner les limites de notre étude dans la mesure où le protocole PAC n'a pas vocation à recueillir dans le détail les attitudes et les jugements des locuteurs par rapport à leur propre manière de s'exprimer ou par rapport à la manière de s'exprimer d'autres locuteurs néo-zélandais ou de locuteurs d'autres variétés de l'anglais. Le protocole LVTI a, lui, été conçu pour permettre un approfondissement de l'étude du rôle joué par les facteurs extralinguistiques sur la production des locuteurs sélectionnés, c'est pourquoi nous renvoyons ici à Chatellier (en préparation) et Courdès-Murphy (en préparation) pour des études sociolinguistiques du nivellement à Manchester, et à Toulouse et Marseille respectivement. Enfin, notre corpus ne permet pas une observation sociolinguistique satisfaisante du rôle potentiellement joué par la classe sociale dans la production de nos locuteurs puisque tous sont issus de la même classe sociale, à savoir la classe moyenne au sens large.



Il nous semble néanmoins que, malgré ces limites, nous avons pu confirmer un certain nombre d'hypothèses formulées au chapitre 7 en ce qui concerne la rhoticité, le processus de dérhoticisation et le 'r' de *sandhi*, si bien que nous jugeons opportun de fournir une perspective micro-sociolinguistique sur l'autre phénomène qui nous intéresse dans la présente thèse, à savoir la qualité des voyelles des ensembles lexicaux KIT, DRESS, TRAP, FLEECE, START, STRUT, NEAR et SQUARE. Nous pourrions notamment déterminer si les mêmes facteurs extralinguistiques, à savoir l'âge et le sexe principalement, jouent un rôle sur la qualité de ces voyelles chez nos locuteurs.

## 9.3.2 Le changement vocalique en NZE contemporain

### 9.3.2.1 Tableau général

Pour notre étude sociolinguistique des voyelles produites par les locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande, nous renvoyons aux annexes de notre thèse (G) qui incluent la feuille de calculs que nous avons utilisée afin de réaliser une ANOVA (*ANalysis Of Variance*), c'est-à-dire une analyse de la variance qui permet de mesurer l'influence de plusieurs variables (âge, sexe, origine géographique en l'occurrence) sur la distribution d'une ou plusieurs autres variables (valeurs de F1 et de F2 en l'occurrence) chez les locuteurs d'une communauté donnée. Dans cette feuille de calculs, les locuteurs sont classés de 1 à 13 dans l'ordre alphabétique de leurs initiales. Les hommes reçoivent l'indice « 1 » pour le sexe, tandis que les femmes reçoivent l'indice « 2 ». Les locuteurs de la génération la plus ancienne reçoivent l'indice « 1 » pour l'âge, les locuteurs de la génération intermédiaire l'indice « 2 » et les locuteurs de la génération la plus jeune l'indice « 3 ». Les locuteurs originaires d'Otago reçoivent l'indice « 1 » pour l'origine géographique, tandis que les locuteurs originaires du Southland, ou ayant un lien étroit avec le Southland (voir précédemment), reçoivent l'indice « 2 ». Enfin, les voyelles étudiées sont classées de 1 à 8 de la façon suivante :

- FLEECE = 1 ;
- KIT = 2 ;
- DRESS = 3 ;
- TRAP = 4 ;
- START = 5 ;
- STRUT = 6 ;
- NEAR = 7 ;
- SQUARE = 8.

Nous précisons que pour réaliser les tests statistiques nécessaires dans cette section, nous avons utilisé le logiciel SPSS<sup>84</sup> (*Statistical Package for the Social Sciences*). Plus précisément, nous avons eu recours à deux types de tests distincts : le test dit « de Student » et

---

<sup>84</sup> Ce logiciel est accessible au téléchargement à l'adresse suivante : <http://www-01.ibm.com/software/fr/analytics/spss/>.

le test dit « de Fisher »<sup>85</sup>. Pour mémoire, ces deux tests permettent de mesurer la liaison entre une variable qualitative (à deux valeurs, comme le sexe (homme/femme), ou trois valeurs, comme l'âge (génération ancienne/intermédiaire/jeune)) avec une variable quantitative (valeurs de F1 et de F2). Comme pour le test de khi-deux précédemment, nous fixons le seuil de significativité à 5 %, c'est-à-dire que pour prouver qu'il y a liaison significative entre deux variables, la valeur *p* (*p-value*) doit être inférieure à 0,05.

Le sexe, l'âge et l'origine géographique s'étant révélés des facteurs pertinents, à des degrés différents, pour l'étude de la rhoticité et du 'r' de *sandhi* chez les locuteurs de notre corpus PAC, nous avons décidé de mettre à l'épreuve l'hypothèse selon laquelle ces mêmes facteurs influencent la qualité des voyelles produites par nos locuteurs. Pour ce faire, nous avons décidé de mesurer la corrélation entre ces facteurs et les valeurs de F1 et F2 pour toutes les voyelles que nous avons choisi d'étudier. Ces premiers résultats généraux nous indiquent les choses suivantes :

- il y a un lien significatif entre la valeur de F1 et le sexe pour le sexe 1, à savoir les hommes : la valeur de F1 est plus faible chez ces locuteurs. Ce résultat doit néanmoins être relativisé dans la mesure où les tests statistiques que nous utilisons ici ne peuvent être réalisés que sur la base des valeurs non-normalisées de F1 et de F2, c'est-à-dire sur la base des valeurs formantiques que nous avons extraites manuellement (voir chapitre 8). Aussi, quand bien même nous avons pris des précautions méthodologiques afin de minimiser l'influence des propriétés physiologiques de l'appareil phonatoire des locuteurs sur nos mesures, il est fort possible que le lien que nous observons entre la valeur de F1 et le sexe soit le fait de la F0 plus basse des hommes par rapport à celle des femmes. De fait, nous notons également que la valeur de F2 est globalement plus faible chez nos locuteurs que chez nos locutrices, et notre test statistique révèle que le lien entre la valeur de F2 et le sexe n'est pas significatif au sein de notre corpus. Nous choisissons donc d'écarter ce facteur de nos analyses ultérieures ;
- il y a un lien significatif au sein de notre corpus entre la valeur de F1 (ouverture, hauteur) et l'âge de nos locuteurs, tandis que le lien entre la valeur de F2 et l'âge n'est, lui, pas significatif. Nous allons y revenir ;
- il y a un lien significatif au sein de notre corpus entre l'origine des locuteurs et les valeurs de F1 et de F2 : les locuteurs du Southland ont des valeurs de F1 et de F2 plus faibles que les locuteurs originaires de l'Otago.

### 9.3.2.2 Les voyelles produites par nos locuteurs variablement rhotiques

Afin d'affiner ces résultats généraux, qui pointent l'âge et l'origine géographique comme les seuls facteurs pertinents, nous avons décidé de réaliser des analyses statistiques supplémentaires. En premier lieu, comme nous l'avons fait dans la section précédente pour la

---

<sup>85</sup> Nous tenons là encore à exprimer toute notre gratitude à Léa Courdès-Murphy pour l'aide précieuse qu'elle nous a apportée dans la réalisation de nos calculs statistiques.

rhoticité et le 'r' de *sandhi*, nous avons décidé d'étudier le comportement de nos deux locuteurs variablement rhotiques afin de déterminer si la qualité des voyelles qu'ils produisent est significativement différente de celle des voyelles produites par les locuteurs non-rhotiques stables de notre corpus.

Les résultats de notre ANOVA révèlent que BM1 et LB1 produisent des voyelles différentes des autres locuteurs de notre corpus, en particulier en ce qui concerne les valeurs de F1, c'est-à-dire l'aperture, la hauteur. De fait, nos données indiquent que ces deux locuteurs produisent des réalisations des voyelles de FLEECE, TRAP, START, STRUT et SQUARE dont les valeurs de F1 sont significativement plus basses que chez les autres locuteurs de notre corpus. Autrement dit, chez BM1 et LB1, ces voyelles sont significativement plus hautes, plus fermées.

Pour la voyelle de DRESS, on note que les valeurs de F1 ne sont pas significatives, en revanche les valeurs de F2 sont elles extrêmement significatives ( $p = 0,002$ ). En d'autres termes, chez nos deux locuteurs variablement rhotiques, cette voyelle est nettement moins antérieure que chez les autres locuteurs de notre corpus. De la même façon, pour la voyelle de START, les valeurs de F1 ne sont pas les seules à être significatives : les valeurs de F2 le sont également et indiquent que cette voyelle est plus postérieure chez nos deux locuteurs que chez les autres locuteurs de notre corpus. Les valeurs de F2 sont également significatives en ce qui concerne le premier élément de la diphtongue de NEAR et révèlent que, chez BM1 et LB1, il est nettement moins antérieur que chez les autres locuteurs de notre corpus.

Enfin, nous constatons que la seule voyelle pour laquelle ni les valeurs de F1 ni les valeurs de F2 ne sont significativement corrélées à la rhoticité variable de nos locuteurs est la voyelle de KIT. En ce qui concerne cette voyelle, nos locuteurs variablement rhotiques se comportent comme les autres locuteurs de notre corpus, ce qui pourrait pointer à nouveau (voir chapitres 4 et 8) vers un développement plus récent en *NZE* contemporain auquel sont soumis l'ensemble des locuteurs, de manière indifférenciée pour ainsi dire.

En résumé, ces éléments confirment que nos deux locuteurs variablement rhotiques ont un système différent des autres locuteurs de notre corpus, non pas seulement au niveau consonantique mais également au niveau vocalique puisque nous avons établi que pour les 8 voyelles que nous avons sélectionnées, 7 sont réalisées différemment par BM1 et LB1. Il est fort possible que ces différences en ce qui concerne les voyelles soient corrélées au fait que nos deux locuteurs variablement rhotiques ont également une origine géographique différente de celle de la majorité des locuteurs de notre corpus. Ces éléments peuvent donc être révélateurs de l'existence d'un accent distinct dans l'extrême sud de l'île du sud (le Southland) par rapport à l'Otago. En outre, ces résultats nous incitent à nouveau (voir précédemment) à séparer BM1 et LB1 des autres locuteurs de notre corpus et donc à les exclure de nos calculs statistiques ultérieurs puisqu'ils pourraient biaiser nos résultats.

### 9.3.2.3 Influence de l'âge sur les voyelles produites par nos locuteurs non-rhotiques stables

Maintenant que nous avons établi que nos deux locuteurs variablement rhotiques ont un comportement différent des autres locuteurs de notre corpus en ce qui concerne 7 des 8 voyelles que nous avons sélectionnées pour notre étude, nous souhaitons nous intéresser à un autre facteur, l'âge, et mesurer son influence sur les voyelles produites par les locuteurs de notre corpus, à l'exception de BM1 et LB1, soit nos locuteurs non-rhotiques stables.

Les résultats de notre ANOVA révèlent que l'âge a une influence sur toutes les voyelles que nous avons choisi d'étudier. Pour la voyelle de FLEECE, nous constatons qu'il y a un lien significatif entre les valeurs de F1 et de F2 et l'âge : les valeurs de F1 et de F2 augmentent avec l'âge. Autrement dit, les locuteurs de la génération la plus jeune ont une voyelle de FLEECE qui est à la fois plus basse et plus antérieure que celle des locuteurs de la génération la plus ancienne. Ces éléments vont dans le sens d'une inclusion de cette voyelle dans le *SFVS* néo-zélandais (voir chapitres 4 et 8) puisque nos données prouvent que cette voyelle est en train de changer. Qui plus est, la baisse diachronique des valeurs de F1 tend à confirmer un scénario d'inversion entre la voyelle de FLEECE et la voyelle de DRESS dans la zone antérieure haute de l'espace vocalique (nous allons y revenir), ainsi que le scénario d'une diphtongaison possible de FLEECE dont la première étape serait son abaissement dans l'espace vocalique.

En ce qui concerne la voyelle de KIT, nous obtenons des résultats similaires, c'est-à-dire que les valeurs de F1 et de F2 augmentent significativement avec l'âge, si bien que les locuteurs de la génération la plus jeune ont une voyelle à la fois plus basse et plus antérieure que les locuteurs de la génération la plus ancienne. Ces résultats confirment les remarques que nous avons formulées précédemment (voir chapitre 8), à savoir qu'il serait nettement plus pertinent de parler d'abaissement de KIT que de centralisation de KIT puisque nos données révèlent avant tout l'abaissement de cette voyelle dans l'espace vocalique plutôt que sa centralisation.

Pour ce qui est de la voyelle de DRESS, les résultats de nos calculs statistiques confirment ce que nous avons déjà mis en avant précédemment (voir chapitre 8), à savoir que cette voyelle est significativement plus fermée chez les locuteurs plus jeunes, en particulier chez les locuteurs de la génération intermédiaire. De la même façon, nos résultats indiquent que les valeurs de F2 augmentent significativement avec l'âge, si bien que les locuteurs plus jeunes ont une voyelle plus antérieure que les locuteurs plus âgés. Nous allons revenir ultérieurement sur la relation entre les voyelles de FLEECE et DRESS chez les locuteurs de notre corpus afin de vérifier si ces voyelles ont fusionné pour certains locuteurs (en termes de qualité puisque nous avons rappelé à plusieurs reprises qu'elles se distinguent en termes de durée), si elles ont en quelque sorte échangé leur place dans la zone antérieure haute de l'espace vocalique ou si, au contraire, chez certains locuteurs, elles sont encore clairement distinctes.

En ce qui concerne la voyelle de TRAP, nos calculs statistiques confirment ce que nous avons expliqué au chapitre précédent (voir chapitre 8), à savoir que la génération la plus jeune

se démarque clairement des deux autres générations de locuteurs au sein de notre corpus. Les locuteurs les plus jeunes ont en effet une voyelle significativement plus fermée (valeurs de F1 plus basses) que les locuteurs plus âgés. Qui plus est, les valeurs de F2 augmentent avec l'âge, et sont particulièrement élevées chez les locuteurs de la génération intermédiaire qui a par conséquent une voyelle de TRAP plus antérieure que les autres générations de locuteurs. Ces éléments confirment le scénario d'une montée diachronique de la voyelle TRAP sur l'axe antérieur de l'espace vocalique.

Pour ce qui est des voyelles de START et STRUT, les valeurs de F2 ne se révèlent pas significatives. En revanche, les valeurs de F1 indiquent que ces deux voyelles sont significativement plus ouvertes chez les locuteurs plus jeunes puisqu'elles augmentent avec l'âge. Comme pour FLEECE et DRESS précédemment, nous allons revenir sur la relation entre START et STRUT à partir du comportement individuel de nos locuteurs afin d'éclairer l'évolution de ces voyelles et de déterminer si elles ont une qualité identique chez certains de nos locuteurs ou si, au contraire, elles sont clairement distinctes chez d'autres.

Enfin, nos calculs statistiques confirment également le scénario d'une fusion du premier élément de la diphtongue de SQUARE avec le premier élément de la diphtongue de NEAR. Nos résultats établissent en effet un lien significatif entre l'âge et la baisse des valeurs de F1 pour le premier élément de la diphtongue de SQUARE. En d'autres termes, il est prouvé que cette voyelle monte diachroniquement dans l'espace vocalique. Qui plus est, les valeurs de F2 pour cette voyelle sont également significatives, si bien que le premier élément de SQUARE s'antérriorise aussi diachroniquement. En ce qui concerne le premier élément de la diphtongue de NEAR, nos calculs révèlent que les valeurs de F1 sont significatives et indiquent un abaissement diachronique de cette voyelle dans l'espace vocalique. Autrement dit, les locuteurs plus jeunes ont un premier élément moins fermé de cette voyelle que les locuteurs plus âgés. De plus, les valeurs de F2 étant également significatives, il apparaît que le premier élément de NEAR, comme le premier élément de SQUARE, s'est antérriorisé diachroniquement. Ces éléments indiquent que même si la voyelle de SQUARE a connu une montée significative dans l'espace vocalique, la voyelle de NEAR s'est également déplacée, si bien que ces deux voyelles ont aujourd'hui un premier élément antérieur fermé extrêmement similaire.

#### **9.3.2.4 Les relations entre les voyelles de DRESS/FLEECE, START/STRUT et NEAR/SQUARE**

Cette dernière remarque nous offre une transition vers une étude plus approfondie des relations entre les voyelles de FLEECE et DRESS, START et STRUT, et NEAR et SQUARE, dont il est établi dans la littérature qu'elles ont des qualités phonétiques extrêmement proches, voire qu'elles ont fusionné (voir chapitres 3 et 4), et dont nous avons nous-même établi à partir de nos données qu'elles sont distinguées principalement par la durée et non par leur qualité distincte (voir chapitre 8). Pour ce faire, nous avons mesuré statistiquement la différence entre les valeurs de F1 et de F2 pour ces 3 paires de voyelles. Aussi, contrairement à ce que nous avons fait précédemment, il nous faut établir que la différence entre les valeurs de F1 et/ou de F2 pour chacune des voyelles de ces paires est non-significative. Plus concrètement, plus la

valeur  $p$  sera supérieure à 0,05, plus la différence entre ces valeurs sera réduite. Pour affirmer que les voyelles de ces trois paires ont fusionné, il faut donc que notre valeur  $p$  soit supérieure à 0,05.

En ce qui concerne la première paire, à savoir la relation entre FLEECE et DRESS, nous constatons que pour l'immense majorité de nos locuteurs, ces deux voyelles ont des valeurs de F1 et de F2 qui sont significativement similaires : autrement dit, elles ont fusionné en termes de qualité, ce qui ne signifie pas qu'elles ne soient plus distinctes puisque, rappelons-le, nous avons souligné qu'elles ont une durée différente dans les enregistrements de notre corpus PAC. Pour AS1, BG1, BM1, CC1, EC1, ES1, KC1, LB1, MG1 et SS1, il n'y a pas de différence significative entre les valeurs de F1 et de F2 pour ces deux voyelles : elles ont la même position dans l'espace vocalique. Notons néanmoins que chez certains locuteurs de notre corpus, cette proximité est nettement plus flagrante que chez d'autres. Chez KC1 par exemple, les valeurs  $p$  pour la F1 et la F2 sont supérieures à 0,9, ce qui signifie que chez cette locutrice, les voyelles de FLEECE et DRESS sont similaires avec moins de 0,1 % de chance d'erreur. Au contraire, chez d'autres locuteurs, comme AS1, la valeur  $p$  pour F2 est égale à 0,062, ce qui signifie que la distinction entre ces deux voyelles en termes d'antériorité est quasiment significative.

Pour d'autres locuteurs encore, certaines valeurs sont significatives, ce qui indique que les voyelles de FLEECE et DRESS ont des positions encore distinctes dans l'espace vocalique. Chez JM1 par exemple, ces deux voyelles ont des valeurs de F1 identiques (même hauteur dans l'espace vocalique), mais des valeurs de F2 significativement distinctes, si bien que DRESS est plus antérieure que FLEECE. Pour cette locutrice, on aurait donc un scénario d'inversion entre ces deux voyelles, puisque DRESS est la voyelle la plus antérieure du système vocalique. Chez SC2, les valeurs de F2 sont significativement distinctes entre DRESS et FLEECE, comme chez JM1, mais on a le scénario inverse, à savoir que c'est FLEECE qui est la voyelle la plus antérieure du système. Enfin, chez RC3, on a une situation encore différente, à savoir que FLEECE et DRESS ont des valeurs significativement identiques en termes de F2 mais des valeurs significativement distinctes en termes de F1. En d'autres termes, chez ce locuteur, la voyelle de FLEECE est significativement plus haute (plus fermée) que DRESS.

En conclusion, on peut dire que la relation entre FLEECE et DRESS chez les locuteurs de notre corpus est extrêmement étroite puisqu'une immense majorité a des valeurs de F1 et de F2 identiques pour ces deux voyelles. Il semble que nos données confirment également que ce rapprochement est relativement récent en *NZE* contemporain puisqu'on note que les locuteurs qui ont des valeurs de F1 ou de F2 encore significativement distinctes entre ces deux voyelles sont issus de la génération la plus ancienne (RC3 et SC2) ou de la génération intermédiaire (JM1). De manière générale, nos calculs indiquent que la proximité entre ces deux voyelles se manifeste surtout en termes de F1 (ouverture, hauteur) puisque c'est pour ces valeurs que nous obtenons les valeurs  $p$  les plus élevées (largement supérieures à 0,05). Ces éléments, ajoutés à ceux que nous avons développés précédemment, vont donc dans le sens d'un empiètement diachronique de la voyelle de DRESS sur l'espace dévolu à FLEECE.



Pour ce qui est des paires START/STRUT et NEAR/SQUARE, il nous faut préciser que nous ne disposons que de très peu d'occurrences (voir chapitre 8 et annexes G), si bien que nos calculs statistiques ne peuvent nous permettre de formuler des conclusions fermes et définitives. Cela étant dit, les résultats de ces calculs suggèrent qu'il y a fusion dans les valeurs de F1 et de F2 pour une immense majorité des locuteurs de notre corpus. Pour ce qui est de START et STRUT, nous constatons que ces voyelles ont des valeurs significativement identiques de F1 et de F2 chez AS1, BM1, EC1, ES1, KC1, LB1, MG1, RC3, SC2 et SS1. Chez BG1 et CC1, les valeurs de F2 sont significativement identiques entre ces deux voyelles, ce qui implique que chez ces deux locuteurs, START et STRUT occupent la même position dans l'espace vocalique, à savoir une position centrale. En revanche, les valeurs de F1 sont significativement distinctes chez ces deux locuteurs, si bien que BG1 a une voyelle de STRUT plus ouverte que START tandis que CC1 a une voyelle de START plus ouverte que STRUT. Chez JM1, ces deux voyelles ont des valeurs significativement identiques de F1, elles ont donc la même hauteur dans l'espace vocalique, en revanche elles ont des valeurs significativement distinctes de F2, si bien que START est plus postérieure que STRUT.

Ces éléments tendent à confirmer les observations que nous avons développées au chapitre précédent (voir chapitre 8), à savoir que pour l'ensemble des locuteurs de notre corpus START et STRUT forment une paire voyelle longue/voyelle brève qui n'est distinguée phonétiquement que par la durée. Les exceptions que nous avons mentionnées vont également dans le sens des remarques que nous avons pu formuler à partir du système vocalique individuel de nos locuteurs. Il nous faut néanmoins prendre ces conclusions avec beaucoup de précaution car le scénario d'une fusion de ces deux voyelles dans l'espace vocalique et d'une stabilité subséquente mériterait d'être confirmé par un nombre plus important d'occurrences. Cette limite à notre analyse constitue un objectif de recherche future sur lequel nous allons revenir dans les conclusions de ce chapitre ainsi que dans notre conclusion générale.

Pour ce qui est de la qualité des premiers éléments des diphtongues de NEAR et SQUARE, il nous faut faire montre de la même prudence. Nous observons cependant que pour une immense majorité de nos locuteurs, soit AS1, BG1, CC1, EC1, ES1, JM1, KC1, LB1, RC3, SC2 et SS1, ces voyelles ont des valeurs significativement identiques de F1 et de F2. Les deux seules exceptions sont BM1 et MG1 chez qui ces voyelles ont des valeurs significativement identiques de F2 (ce sont des voyelles antérieures) mais des valeurs significativement distinctes de F1. Chez BM1, le premier élément de la diphtongue de SQUARE est plus fermé (F1 plus basse) que le premier élément de la diphtongue de NEAR. Au contraire, chez MG1, le premier élément de la diphtongue de NEAR est plus fermé que le premier élément de la diphtongue de SQUARE. Ces remarques peuvent appuyer un scénario de montée diachronique du premier élément de SQUARE vers le premier élément de NEAR, et la proximité entre DRESS et SQUARE (voir chapitre 8) puisque, de la même façon qu'il y aurait inversion entre DRESS et FLEECE dans la zone antérieure haute de l'espace vocalique, il pourrait y avoir inversion chez certains locuteurs entre les premiers éléments de NEAR et SQUARE dans cette même zone antérieure haute. Cela reste une hypothèse : elle mériterait d'être confirmée par un nombre plus important d'occurrences.

En résumé de cette dernière section de chapitre consacrée à notre analyse micro-sociolinguistique des voyelles produites par les locuteurs de notre corpus PAC, il apparaît que les calculs statistiques nous permettent de confirmer la plupart des observations que nous avons formulées précédemment (voir chapitre 8) en ce qui concerne la trajectoire d'évolution des voyelles de KIT, DRESS, TRAP, FLEECE, START, STRUT, NEAR et SQUARE. Nous constatons que l'âge et l'origine géographique sont des facteurs pertinents, en ce sens qu'ils influencent la qualité des voyelles produites par nos locuteurs. Nous avons donc la preuve d'un changement diachronique au niveau du système vocalique dans cette variété. Qui plus est, l'origine géographique jouant un rôle significatif, nous pouvons conclure que nos locuteurs variablement rhotiques, BM1 et LB1, qui ont également un lien étroit avec le Southland, ont des systèmes qui diffèrent de ceux des autres locuteurs de notre corpus non pas seulement au niveau de la rhoticité, mais également au niveau vocalique. Ces éléments suggèrent qu'il y aurait bien un accent distinct dans le Southland par rapport à l'Otago. Nos locuteurs variablement rhotiques rejoignent néanmoins les autres locuteurs de notre corpus dans la trajectoire globale du changement, puisqu'ils ont des réalisations hautes de DRESS et TRAP, des réalisations basses de KIT (et légèrement centralisées) ainsi que des réalisations extrêmement proches phonétiquement de DRESS et FLEECE, de START et STRUT, et de NEAR et SQUARE. En ce sens, l'ensemble de nos locuteurs néo-zélandais est affecté par les changements qui sont commentés dans la littérature sur cette variété et que nous avons analysés dans la présente thèse.

#### 9.4 Conclusions

Au terme de ce chapitre, qui constitue le chapitre conclusif de notre thèse, il nous semble que nous avons fourni une synthèse des enjeux de la sociolinguistique et de la sociophonétique et des apports que des analyses formulées dans le cadre de ces disciplines, grâce à des données orales authentiques et récentes et à l'aide d'outils logiciels et statistiques, peuvent représenter pour l'étude du changement linguistique, et plus spécifiquement phonético-phonologique. Les informations contenues dans les profils sociolinguistiques que nous avons dressés de nos locuteurs, associées aux données que nous avons extraites sur la rhoticité, le 'r' de *sandhi*, et la qualité des voyelles produites par nos locuteurs, nous ont permis de formuler des observations complémentaires en ce qui concerne ces phénomènes au sein de notre corpus. Nous avons ainsi constaté que l'âge est un facteur pertinent, ce qui confirme la pertinence de notre étude en temps apparent de la rhoticité, du 'r' de *sandhi*, et de la qualité des voyelles produites par nos locuteurs.

Nous pouvons conclure, sur la base des éléments développés ici, que la non-rhoticité est désormais une propriété stable de l'accent caractéristique de l'Otago et que les locuteurs de cette région, à l'image de l'immense majorité des locuteurs de notre corpus, a une rhoticité tout à fait résiduelle. Nos données n'ont pas mis en évidence de changement en cours en ce qui concerne ce phénomène chez ces locuteurs, ce qui indique que la non-rhoticité est une caractéristique stable de leurs systèmes. En revanche, nous avons confirmé que BM1 et LB1,

pour lesquels nous avons établi qu'un processus de dérhoticisation est à l'œuvre, sont à part car ils sont variablement rhotiques. Nous avons également établi qu'ils produisent des voyelles significativement différentes de celles des autres locuteurs de notre corpus, ce qui va dans le sens d'une spécificité du Southland par rapport à l'Otago puisque ces deux locuteurs ont des liens étroits avec cette région. Nos données appuient les travaux de Bayard, que nous avons amplement cités dans notre thèse, qui pointent vers une distinction de l'accent du Southland par rapport à l'accent de l'Otago. Il est clair que ces deux régions sont historiquement rhotiques, mais il apparaît que l'Otago a connu un processus de dérhoticisation plus précoce que le Southland, qui pourrait être la dernière poche de rhoticité en Nouvelle-Zélande.

En ce qui concerne le 'r' de *sandhi*, nous avons mis au jour un processus diachronique double qui implique la baisse du taux de réalisation de la liaison parallèlement à une hausse du taux de réalisation de l'intrusion et de l'épenthèse interne. Ces résultats confirment les observations que nous avons développées au chapitre 7 et appuient notre hypothèse d'une diffusion de l'intrusion à de nouveaux contextes en *NZE* contemporain ainsi que d'un développement d'autres stratégies anti-hiatus (coups de glotte ou réalisations laryngées) dans les contextes de liaison potentielle. Ces éléments confortent également notre argument théorique selon lequel le 'r' de *sandhi* serait démotivé historiquement et constituerait un phénomène de surface.

Pour ce qui est des voyelles que nous avons choisi d'étudier dans la présente thèse, l'influence de l'âge sur la qualité des voyelles produites par nos locuteurs tend à confirmer que les voyelles de KIT, DRESS, TRAP, FLEECE, NEAR et SQUARE sont impliquées dans des processus de changement vocalique. Nos données appuient le scénario de la montée de DRESS et TRAP, l'abaissement de KIT dans l'espace vocalique, et surtout la fusion (en termes de qualité et non en termes de durée) entre les voyelles de DRESS et FLEECE, START et STRUT, et NEAR et SQUARE.

Nous tenons à rappeler néanmoins que nous restons prudente quant à ces résultats dans la mesure où nous avons aussi montré les limites de notre étude. Quand bien même les outils statistiques sont des aides précieuses et solides dans le traitement sociolinguistique de nos données, il n'en reste pas moins que pour certaines voyelles que nous avons choisi d'étudier, les occurrences dont nous disposons sont trop peu nombreuses pour nous permettre de généraliser ce que nous observons au sein de notre corpus PAC à l'échelle du *NZE* contemporain. C'est pourquoi nous avons qualifié notre étude à plusieurs reprises dans ce chapitre de micro-sociolinguistique, car elle nous permet en effet d'éclairer le comportement individuel de nos locuteurs, mais ne nous autorise pas à affirmer que les comportements que nous observons sont représentatifs de la communauté de Dunedin ou de l'extrême sud de l'île du Sud.

Aussi, comme nous l'avons expliqué dans les conclusions du chapitre précédent (voir chapitre 8), il nous semble que pour fournir des conclusions sociolinguistiques plus solides en ce qui concerne les voyelles produites par nos locuteurs, il nous faudrait disposer d'occurrences plus nombreuses, issues par exemple des contextes conversationnels. Plus largement, il nous semble qu'il serait pertinent de mener une enquête complémentaire afin

d'enregistrer d'autres locuteurs à Dunedin. Il serait également tout à fait profitable, d'un point de vue scientifique, de réenregistrer certains de nos locuteurs afin de pouvoir confirmer ou infirmer certaines des hypothèses que nous avons émises, notamment en ce qui concerne le processus de dérhoticisation à l'œuvre chez BM1 et LB1. De plus, afin de fournir des analyses plus en profondeur en ce qui concerne la distinction entre l'Otago et le Southland, il nous faudrait constituer un corpus d'enregistrements dans le Southland, à Gore par exemple. Ces limites constituent autant de pistes de recherche pour nos travaux futurs.

En résumé, bien que notre étude, comme toute étude scientifique, comporte certaines limites, elle nous a permis d'apporter la touche finale, pour ainsi dire, à notre description empirique et théorique multidimensionnelle de l'anglais néo-zélandais. Nous espérons avoir mis en évidence la nécessité d'inclure des facteurs extralinguistiques dans la modélisation du changement linguistique, et en l'occurrence dans l'étude de la rhoticité, du 'r' de *sandhi* et des voyelles produites par les locuteurs de notre corpus PAC. Ces facteurs nous ont permis de rendre compte de ce que nous avons pu observer chez nos locuteurs individuellement. Or, comme nous l'avons signalé dans ce chapitre, c'est sur la base des systèmes individuels, des études de cas, que nous pouvons contribuer à une meilleure compréhension du changement linguistique et des facteurs extralinguistiques qui peuvent contribuer à la diffusion de ce changement ou, au contraire, le ralentir voire le contrecarrer. Nous souhaitons maintenant formuler notre conclusion générale, qui permettra de faire la synthèse de la contribution de notre thèse à la description du *NZE* contemporain, de sa place dans la tectonique des plaques linguistiques des variétés de l'anglais dans le monde et à la modélisation théorique du changement phonético-phonologique.



## 10. Conclusion

---

Dans l'introduction de la présente thèse, nous proposons de fournir une étude multidimensionnelle de l'anglais néo-zélandais, c'est-à-dire une étude empirique et théorique qui présente une description phonético-phonologique de cette variété d'anglais. Nous avons montré aux chapitres 2 et 3 que nous ne nous sommes pas cantonnée à cette dimension strictement phonético-phonologique puisque nous avons également inclus une description des phénomènes morphosyntaxiques, lexicaux, sémantiques et discursifs caractéristiques du *NZE*. Nous ne nous sommes pas non plus limitée au seul système segmental de cette variété puisque nous avons détaillé certains des travaux les plus récents en ce qui concerne ses caractéristiques suprasegmentales. Toutefois, nous avons clairement établi dès notre introduction que nous allons nous concentrer sur des phénomènes phonético-phonologiques. Plus précisément, nous proposons de faire du *NZE* une étude de cas pour une grande question : celle du changement linguistique et de son lien à la variation en synchronie.

Notre ambition était donc d'étudier la dynamique interne au système néo-zélandais, ainsi que la dynamique des systèmes des variétés de l'anglais dans le monde telle qu'elle transparaît dans les relations historiques et contemporaines que le *NZE* entretient avec des variétés comme celles du sud de l'Angleterre, l'anglais écossais, l'anglais australien et l'anglais nord-américain. C'est ce que nous avons dénommé la tectonique des plaques linguistiques de l'anglais dans le monde. Pour ce faire, nous avons choisi deux grands phénomènes, dans la mesure où il nous paraissait irréaliste, dans le cadre d'une seule thèse, de traiter de l'ensemble du système de l'anglais néo-zélandais. Ces deux phénomènes sont la rhoticité et le 'r' de *sandhi* d'un côté, et les changements vocaliques de l'autre.

Faire du *NZE* une étude de cas pour le changement linguistique n'était pas forcément évident dans la mesure où cette variété fait l'objet d'une production scientifique extrêmement riche et variée en Nouvelle-Zélande, par les experts néo-zélandais qui ont la « matière première » linguistique à disposition, pour ainsi dire. Nous pensons notamment aux données du projet *ONZE*, mais plus largement à la possibilité pour les experts néo-zélandais de mettre leurs hypothèses à l'épreuve en les confrontant aux usages, auxquels ils ont accès au quotidien, dans leur environnement immédiat. Néanmoins, si le *NZE* fait l'objet d'une telle production scientifique, c'est aussi parce que de nombreuses questions restent sans réponses et parce que de nombreux phénomènes restent à explorer. En outre, comme nous l'avons montré dans cette thèse, l'exemple a de nombreuses vertus en ce qu'il permet d'éclairer les phénomènes et les mécanismes à l'œuvre dans le changement linguistique.

Aussi, pour inscrire nos travaux dans la continuité de la recherche menée en Nouvelle-Zélande, mais également ailleurs, sur l'anglais néo-zélandais, et pour proposer notre contribution au débat sur le changement linguistique, nous avons entrepris de collecter nos propres données sur le terrain. Nous l'avons rappelé en effet, notre thèse constitue une étude théorique et empirique. En ce sens, elle repose sur un choix méthodologique fort : celui de constituer un corpus de données orales authentiques et récentes, afin de mettre à l'épreuve les hypothèses et les modélisations théoriques existantes sur les phénomènes que nous avons choisi d'étudier. Notre étude est donc multidimensionnelle aussi parce qu'elle inclut une



réflexion méthodologique sur la constitution et l'exploitation des corpus en phonologie. Nous allons y revenir.

Pour atteindre les objectifs que nous nous sommes fixés, nous avons donc réalisé un travail long et minutieux de récolte de données. L'enquête sur le terrain, qui a mené à l'enregistrement de plusieurs dizaines de locuteurs dans trois localités néo-zélandaises (voir chapitre 6), a nécessité plusieurs mois de préparation et un mois et demi de travail sur le terrain. Au-delà de la récolte des données *in situ*, nous avons procédé à une exploitation de nos enregistrements à plusieurs niveaux. Nous renvoyons aux annexes électroniques de cette thèse, et plus particulièrement aux fichiers textgrid qui accompagnent nos fichiers sons, qui démontrent que nous avons annoté et analysé nos données en profondeur, sur plusieurs tires successives et complémentaires.

Nous avons en effet transcrit l'ensemble de nos enregistrements en orthographe standard (voir chapitre 5), et notamment 12 minutes approximativement pour chaque contexte conversationnel, ce qui représente des centaines d'heures de travail. Nous avons ensuite appliqué nos deux systèmes de codage distincts pour la rhoticité et le 'r' de *sandhi*, puisque ces phénomènes sont centraux à notre thèse, ainsi que les codages complémentaires pour la qualité de la voyelle devant /r/ (voir chapitre 7). Comme nous l'avons stipulé, ces codages se font auditivement et manuellement, même s'ils sont aidés par des recherches automatiques à partir de la transcription orthographique et par le spectrogramme sous PRAAT. Ils représentent donc également de très nombreuses heures de travail. Nous avons procédé aussi à l'extraction manuelle des valeurs formantiques des voyelles produites par les locuteurs de notre corpus afin de proposer une étude phonético-acoustique des changements vocaliques qui nous permette de revenir, à partir de résultats concrets, sur les modélisations théoriques de ces phénomènes. Enfin, nous avons eu recours à des outils statistiques afin de confirmer ou d'infirmer certaines de nos observations en ce qui concerne l'influence de certains facteurs sociolinguistiques sur le discours de nos locuteurs néo-zélandais (voir chapitre 9).

Nous nous sommes donc servi de nombreux outils, logiciels ou statistiques, mais ceux-ci ne remplacent en aucun cas le chercheur. Nous avons surtout utilisé la littérature sur l'anglais néo-zélandais comme perspective essentielle et comme cadre riche pour formuler nos propres observations et nos propres analyses à partir de nos données. Aussi, nous insistons sur le fait que notre corpus n'est pas un simple adjuvant mais est au cœur de nos analyses. Nous défendons, dans la présente thèse, ce que nous concevons comme une véritable phonologie de corpus, c'est-à-dire une phonologie qui repose sur une analyse en profondeur de données authentiques qui permette de mettre à l'épreuve les modélisations théoriques existantes de divers phénomènes.

Notre thèse pose donc un certain nombre de questions méthodologiques quant à l'utilisation et l'exploitation des corpus en phonologie (voir chapitres 5 et 6), et quant à nos propres pratiques en tant que chercheuse. Nous sommes par exemple revenue sur la question de l'écologie des données et avons comparé nos méthodes, nos principes et nos résultats à ceux de programmes dits écologiques. Nous avons également mis en avant le fait que le programme PAC, au sein duquel nous menons nos travaux de recherche, fait de la comparabilité de ses données un objectif majeur. De la même façon, au sein de ce

programme, l'établissement du profil sociolinguistique de chacun des locuteurs recrutés pour les enquêtes est une étape obligatoire du protocole scientifique, et ce afin de permettre l'étude micro-sociolinguistique des données, comme nous l'avons fait dans notre thèse (voir chapitre 9). Nous insistons néanmoins sur le fait que, pour les chercheurs du programme PAC, et donc pour nous, la constitution d'un corpus de données n'est pas une fin en soi. Il ne s'agit pas de fournir un inventaire des usages dans telle ou telle variété, en l'occurrence le *NZE*. Il s'agit de fournir une description phonético-phonologique de cette variété qui nous livre une information en profondeur sur le fonctionnement de son système.

Revenons-en à la structure de notre thèse. Les éléments sur lesquels nous sommes revenue constituent notre deuxième partie. En première partie, nous avons contextualisé notre objet de recherche, à savoir à la fois l'anglais néo-zélandais et la question du changement linguistique. Nous avons donc d'abord posé la question : qu'est-ce que le *NZE* ? Nous l'avons ensuite reformulée de la façon suivante : pourquoi le *NZE* ? Pourquoi avoir choisi cette variété comme étude de cas pour notre thèse ? Pour répondre à ces questions, nous avons développé des éléments historiques et linguistiques quant aux origines, à l'émergence et au développement de cette variété d'anglais en Nouvelle-Zélande. Nous avons ainsi mis en avant les particularités du *NZE*, à commencer par son émergence très récente au sein du monde anglophone, son identité coloniale, et le fait qu'elle constitue la seule variété d'anglais pour laquelle la communauté scientifique dispose d'archives orales. Sur la base de ces particularités, l'anglais néo-zélandais offre la perspective d'une étude inédite, dans ses dimensions phonologique, phonétique et sociolinguistique, du changement.

Aux chapitres 3 et 4, nous nous sommes attachée à montrer que de nombreux changements ont opéré ou sont encore à l'œuvre en *NZE*, particulièrement en ce qui concerne la rhoticité et le 'r' de *sandhi* d'un côté, et les voyelles de l'autre. Nous avons mis en évidence le fait que, de par l'histoire de sa colonisation en trois vagues massives et successives depuis les Îles britanniques, la Nouvelle-Zélande a vu débarquer sur son territoire des variétés rhotiques et moins rhotiques de l'anglais. La non-rhoticité caractérise aujourd'hui l'accent néo-zélandais standard, le *General NZE*, mais le sud de l'extrême sud de l'île du Sud est toujours considéré comme une région à part en Nouvelle-Zélande, même si la rhoticité y est décrite comme en perte de vitesse, comme récessive par rapport à la norme non-rhotique. Nous avons donc choisi de constituer notre corpus d'enregistrements dans cette région, et plus précisément à Dunedin, la capitale de l'Otago, afin d'étudier la rhoticité et le 'r' de *sandhi*, qui sont deux phénomènes intimement liés d'un point de vue historique et phonético-phonologique (voir chapitre 7).

D'un point de vue scientifique personnel, cette démarche s'inscrit dans la continuité de nos travaux de recherche menés à Boston, dans le Massachusetts (Viollain 2010). Plus précisément, notre étude néo-zélandaise de ces phénomènes constitue une étude en miroir de notre étude bostonienne, puisque l'anglais de Boston était décrit comme en train d'opérer un retour à la rhoticité, là où l'anglais de Dunedin, et plus généralement de l'extrême sud de l'île du Sud, est décrit comme en train de se dérhoticiser. Nos travaux s'inscrivent également dans la continuité des travaux de Navarro (2013), qui proposent une étude approfondie de /r/ à

partir des corpus PAC Boston et PAC Lancashire, comme nous avons pu le montrer à diverses occasions dans cette thèse.

Aux chapitres 3 et 4, nous avons également contextualisé, à partir de la littérature, la question du changement linguistique, et plus spécifiquement les changements phonéto-phonologiques impliquant les voyelles de diverses variétés de l'anglais, à commencer par le *NZE*. Nous n'avons pas traité cette question dans nos travaux précédents. Or, la rhoticité relevant du système segmental consonantique de l'anglais néo-zélandais, et le 'r' de *sandhi* étant un phénomène caractéristique de la chaîne parlée, il nous a semblé pertinent de nous intéresser aux voyelles afin de proposer une étude du changement phonéto-phonologique à plusieurs niveaux. Qui plus est, la présence ou l'absence du phonème /r/ ayant des répercussions sur l'inventaire phonologique vocalique et sur la qualité des voyelles produites par les locuteurs, nous avons souhaité inclure une étude des voyelles du *NZE* afin d'offrir une analyse en profondeur de la rhoticité et du 'r' de *sandhi*. Autrement dit, il nous a semblé que ces deux phénomènes entretenaient des liens au sein du système que nous pourrions exploiter pour notre étude. En présentant la littérature sur les changements vocaliques, il est apparu que ces phénomènes font l'objet de nombreuses controverses, quant à leur modélisation théorique notamment, et posent des questions difficiles en ce qui concerne leurs motivations et les mécanismes internes, systémiques, mais également sociolinguistiques, qui les produisent.

L'ensemble de ces éléments empiriques et théoriques issus de la littérature nous a convaincue de nous concentrer sur la rhoticité et le 'r' de *sandhi* ainsi que sur les changements vocaliques à partir de nos données récoltées à Dunedin. Dans la troisième et dernière partie de notre thèse, nous avons par conséquent présenté les résultats que nos données et notre méthodologie nous ont permis d'obtenir ainsi que les conclusions qu'elles nous ont autorisée à formuler.

Pour ce qui est de la rhoticité (voir chapitre 7), nos résultats nous ont permis de conclure que la majorité de nos locuteurs est non-rhotique stable, c'est-à-dire que le processus de dérhoticisation historique est achevé au sein du système de ces locuteurs. Nos données nous ont révélé également que deux locuteurs, sur les 13 locuteurs qui constituent le corpus PAC Nouvelle-Zélande dans sa version finale, sont variablement rhotiques, c'est-à-dire qu'ils ont un système hybride, ni complètement rhotique ni non-rhotique stable. Chez ces locuteurs, le processus de dérhoticisation est à l'œuvre, si bien qu'ils sont en train de converger vers la norme non-rhotique. En ce qui concerne le 'r' de *sandhi*, nos résultats ont montré la grande variabilité de la réalisation de ce phénomène chez nos locuteurs. Qui plus est, nous avons pu constater un déséquilibre entre le phénomène de liaison d'un côté, qui implique la présence d'un [r] dans les contextes où il existait un /r/ de coda étymologique (exprimé par <r> dans la graphie), et l'intrusion de l'autre, qui implique la réalisation d'un [r] dans les contextes complémentaires, là où aucun <r> n'est présent dans la graphie. Nous avons montré également que de nombreux locuteurs de notre corpus ont recours à d'autres stratégies anti-hiatu qu'à la réalisation d'un [r], à savoir la réalisation d'un coup de glotte [ʔ] ou une réalisation laryngée (*creaky voice*).

À partir de ces éléments, nous avons pu faire la synthèse des points forts et des points faibles des modélisations qui ont été proposées dans le cadre de diverses écoles de la

phonologie. Nous avons pris comme point de départ le fait que l'anglais néo-zélandais, tel qu'il est parlé par les locuteurs de notre corpus, n'entre dans aucune des catégories établies dans la littérature pour rendre compte du 'r' de *sandhi* (voir chapitre 7) : il ne correspond à aucune variété idéalisée de type A, B ou C. À partir de nos données, il apparaît en effet que ni la liaison ni l'intrusion ne sont catégoriques chez nos locuteurs : ce sont deux phénomènes variables, et l'intrusion semble en train de se diffuser en *NZE* contemporain. Elle est donc soumise à un changement en cours. Cette observation a d'ailleurs été confirmée ultérieurement grâce à un calcul statistique fondé sur l'âge de nos locuteurs (voir chapitre 9).

Au terme de notre synthèse des modélisations théoriques de ce phénomène, nous avons conclu que le 'r' de *sandhi* est un phénomène de surface en anglais, contrairement à ce qui se passe pour la liaison en français par exemple, comme le démontre la prégnance du groupe de souffle (fluidité phonétique) dans sa réalisation. Nous avons donc défendu l'hypothèse selon laquelle le phénomène de 'r' de *sandhi* implique l'insertion d'un [r] en surface dans les contextes appropriés. Nous avons avancé des arguments qui démontrent que ce phénomène est démotivé historiquement, qu'il n'implique donc pas l'épanchement de la qualité de la voyelle précédente dans une attaque vide à droite, et qu'il est en train de se diffuser à de nouveaux contextes vocaliques. Nous avons toutefois réservé nos conclusions puisque nous avons expliqué qu'il nous fallait établir le fonctionnement du système vocalique de nos locuteurs, et *a fortiori* du *NZE*, et préciser la qualité phonétique des voyelles qu'ils produisent, pour confirmer notre hypothèse selon laquelle le 'r' de *sandhi* est un phénomène de surface qui est démotivé historiquement et qui est en train de se diffuser à de nouveaux contextes vocaliques.

Au chapitre 8, nous avons par conséquent présenté notre étude phonético-acoustique des voyelles produites par les locuteurs de notre corpus PAC, et nous sommes plus précisément concentrée sur les voyelles décrites dans la littérature comme étant impliquées dans le *SFVS* néo-zélandais, à savoir KIT, DRESS, TRAP, FLEECE, STRUT, START, NEAR et SQUARE. À partir de la normalisation des valeurs formantiques d'une centaine d'occurrences par locuteur, nous avons proposé une étude du changement en temps apparent de ces voyelles. Nos résultats ont révélé la variabilité de leurs réalisations par nos locuteurs et par conséquent l'instabilité et la redistribution en cours des voyelles en *NZE* contemporain. Sur la base de ces éléments, nous avons mis en perspective les modélisations théoriques proposées dans la littérature sur les changements en chaîne, et plus particulièrement la chaîne de propulsion KIT/DRESS/TRAP, ainsi que sur la fusion NEAR/SQUARE et les quasi-fusions DRESS/FLEECE et START/STRUT, ces deux paires de voyelles étant distinguées au sein du système par la longueur (durée). Nous avons par exemple montré les points forts d'une théorie biolinguistique évolutionniste des voyelles du *NZE* permettant de rendre compte des microprocessus d'ajustement constants de ces voyelles au niveau phonétique.

Nous avons cependant défendu une modélisation qui permette de rendre compte du lien étroit entre le niveau de surface, la variabilité et l'instabilité des réalisations phonétiques, et le niveau sous-jacent, phonologique, abstrait, où est encodée la stabilité des catégories vocaliques. Plus généralement, nous défendons une phonologie qui entretient un rapport étroit avec la phonétique et qui tente de modéliser les oppositions vocaliques au sein du système en

tenant compte de la réalité phonétique de leurs réalisations. Nous avons par conséquent proposé une description phonético-phonologique des voyelles du *NZE* contemporain dans le cadre de la Phonologie de Dépendance (*DP*). Selon nous, le cadre de la *DP* offre la possibilité de rendre compte de ce lien entre niveau de surface et niveau sous-jacent et nous permet d'expliquer la redistribution de ces voyelles. Une modélisation dans ce cadre nous a également permis de montrer l'instabilité phonético-phonologique caractéristique des voyelles moyennes, dont la structure implique le mélange de plusieurs éléments, et en particulier des voyelles de TRAP et DRESS. Nous avons relié cette observation au fait que, dans de nombreux changements en chaîne documentés dans les variétés de l'anglais, à commencer par l'anglais néo-zélandais et l'anglais australien, la voyelle de TRAP est identifiée comme le déclencheur du changement.

En outre, nous avons mis en perspective notre étude de la rhoticité et du 'r' de *sandhi* à partir de notre description phonético-phonologique des voyelles du *NZE*. Nous avons avancé des arguments complémentaires en faveur d'une modélisation en termes d'insertion d'un [r] dans les contextes appropriés en montrant que ce phénomène se produit après des voyelles hautes en *NZE* contemporain, et plus précisément après des réalisations monophthonguées longues de NEAR, soit [i]. Autrement dit, nous avons montré que tout est lié au sein du système, et que des changements affectant une voyelle peuvent en affecter d'autres, de la même façon que des changements affectant d'autres parties du système, comme le système consonantique, peuvent avoir des répercussions sur le système vocalique, et inversement. Nous pensons, en d'autres termes, qu'il nous faut avoir une vision à la fois étroite de certains phénomènes, pour les étudier en profondeur, mais également une vision globale du système afin de montrer que celui-ci ne fait pas n'importe quoi, pour ainsi dire. L'étude de la rhoticité, du 'r' de *sandhi* et des voyelles produites par nos locuteurs a pu montrer une sorte de chaos apparent, d'instabilité et de variabilité. Toutefois, notre étude multidimensionnelle du changement en *NZE* nous prouve qu'au-delà de ce chaos apparent, il y a un ordre, une stabilité phonologique et des motivations linguistiques aux phénomènes observés.

Aussi, au terme des chapitres 7 et 8, nous avons constaté qu'il existe des facteurs internes, purement linguistiques, qui expliquent certains des changements que nous avons observés à partir des données de notre corpus PAC. Néanmoins, dans ces chapitres, nous avons pu observer à diverses occasions d'autres facteurs, non plus internes, purement linguistiques, mais externes, extralinguistiques et sociolinguistiques. Pour compléter et achever notre étude du changement linguistique en *NZE*, nous avons donc proposé une synthèse des enjeux de la sociolinguistique et de la sociophonétique, et une perspective sur les facteurs qui ont pu jouer un rôle dans l'émergence et l'évolution phonético-phonologique de cette variété. Nous avons précisé que cette dimension est en train d'être développée au sein du programme PAC et que notre étude micro-sociolinguistique constitue l'une des premières analyses de ce type à partir d'un corpus de données PAC.

Dans notre dernier chapitre (voir chapitre 9), nous sommes notamment revenue sur la théorie de *new-dialect formation* défendue par Trudgill, dans la mesure où elle se fonde en grande partie sur les données du projet *ONZE* et donc sur le cas néo-zélandais. Nous avons



mis en évidence les points forts de cette théorie, qui plaide en faveur d'un mécanisme de propagation neutre du changement. Nous avons vu que le poids démographique, la fréquence d'interaction et la fréquence d'utilisation de certaines formes (*token frequency*) ont joué un rôle prépondérant dans l'émergence d'un accent néo-zélandais spécifique. Nous avons également montré, à partir de la littérature, les limites d'un modèle de propagation neutre du changement comme celui de Trudgill, et avons donc défendu une modélisation du changement qui repose sur l'interdépendance des facteurs internes, linguistiques, et des facteurs externes, sociolinguistiques. Parmi ces facteurs, nous incluons l'attitude des locuteurs par rapport à leurs interlocuteurs, le type d'interaction, le prestige ou la stigmatisation associés à certaines formes, l'âge, le sexe, la classe socio-économique et l'origine géographique notamment. Autrement dit, toutes les facettes de la compétence et de l'identité sociolinguistiques des locuteurs des variétés des langues, et en l'occurrence des locuteurs néo-zélandais.

Nous avons donc décidé de mettre à l'épreuve ce modèle à partir des données de notre corpus PAC, et plus précisément des profils sociolinguistiques qui sont systématiquement dressés, comme nous l'avons rappelé, des locuteurs qui sont recrutés pour nos enquêtes. Nous avons eu recours à différents calculs statistiques, et notamment à une analyse de la variance (ANOVA), pour mesurer l'influence de facteurs tels que l'âge, le sexe et l'origine géographique sur les variables que nous avons étudiées : la rhoticité, le 'r' de *sandhi* et les valeurs formantiques des voyelles produites par nos locuteurs. Nos analyses ont confirmé l'immense majorité des observations que nous avons formulées aux chapitres précédents dans le cadre d'une étude du changement en temps apparent. En d'autres termes, l'âge s'est révélé un facteur extrêmement significatif à partir de nos résultats. Le sexe, en revanche, ne s'est révélé un facteur pertinent que dans quelques cas : en ce qui concerne le taux de réalisation du 'r' de *sandhi* globalement, de la liaison et en ce qui concerne la qualité des voyelles. Nous avons toutefois lié ce dernier point aux propriétés physiologiques distinctes de l'appareil phonatoire des hommes et des femmes.

Enfin, un autre facteur qui semble exercer une influence significative sur le discours de nos locuteurs est l'origine géographique. Il est en effet apparu, à la lumière de nos résultats, que les locuteurs qui ont un lien étroit avec le Southland, soit parce qu'ils y sont nés, soit parce qu'ils y ont vécu, soit parce que leur famille est originaire de cette région, ont des taux de rhoticité significativement plus élevés que les autres locuteurs de notre corpus, et des qualités phonétiques vocaliques significativement distinctes des autres locuteurs également. Ces éléments pointent vers l'existence d'un accent du Southland distinct de l'accent de l'Otago. Le premier serait encore caractérisé par sa rhoticité, ou par une rhoticité variable, tandis qu'en Otago, le processus de dérhoticisation semble achevé, à la lumière de nos données. De la même façon, les voyelles du Southland seraient globalement plus hautes que les voyelles de l'Otago. L'accent du Southland serait donc le dernier accent véritablement régional en Nouvelle-Zélande, tandis que l'Otago, ou du moins Dunedin, aurait convergé vers la norme du *General NZE*. L'isoglosse entre rhoticité et non-rhoticité, et entre accent « sudiste » et accent standard, se serait donc déplacée vers le sud, pour ainsi dire.



Nous sommes cependant restée prudente quant à nos conclusions car il nous faut souligner que nous ne disposons pas de données suffisantes pour établir avec certitude que l'origine géographique joue un rôle crucial sur les phénomènes étudiés chez nos locuteurs. En effet, notre étude, comme d'autres études d'ailleurs, comporte certaines limites que nous avons soulignées dans la présente thèse. Comme nous l'avons expliqué avec une pointe d'humour, en reprenant les propos de Langstrof (2006) au chapitre 4, nous avons posé plus de questions que nous n'avons fourni d'éléments de réponse. Nous venons de faire le bilan des éléments de réponse que nous avons été en mesure de proposer et des apports que représentent nos travaux de recherche. Il ne nous faut pas nier que nous n'avons pas pu tout expliquer, car cela aurait fait l'objet non pas d'une mais de plusieurs thèses. Nous soulignons toutefois que nous ne considérons pas la présente thèse comme une fin en soi, mais l'inscrivons dans la continuité des travaux que nous avons menés au sein du programme PAC, ainsi que des travaux qui sont menés par d'autres chercheurs au sein de ce programme, et au sein d'autres projets, comme en Nouvelle-Zélande notamment.

La première limite que nous avons constatée est celle des données : pour notre étude phonético-acoustique et notre perspective sociolinguistique, nous ne disposons pas de données suffisantes. Nos résultats nous autorisent à formuler des tendances et des observations, mais nous ne pouvons conclure avec certitude que ce que nous observons à partir de notre corpus PAC est représentatif de ce qui se passe à Dunedin, et plus largement en Otago et dans l'extrême sud de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande. Cette limite est également liée à la nature des analyses que nous avons réalisées à partir de nos données qui, comme nous l'avons rappelé ici, sont très coûteuses en énergie et en temps. Aussi, de la même façon que nous avons obtenu des résultats globalement solides, d'un point de vue quantitatif et statistique, à partir de nos codages de la rhoticité et du 'r' de *sandhi*, il nous semble que nous pourrions obtenir des résultats plus solides en ce qui concerne les voyelles produites par nos locuteurs. Au chapitre 8, nous avons en effet indiqué que nous nous sommes limitée aux voyelles produites dans les tâches de lecture. Un objectif de recherche future consisterait à élargir notre étude aux contextes conversationnels, malgré la difficulté technique inhérente à cette entreprise, afin de disposer de contextes plus nombreux de réalisation des voyelles qui nous intéressent.

Un autre développement des travaux de recherche présentés dans cette thèse consisterait à retourner sur le terrain et effectuer une nouvelle enquête avec les locuteurs que nous avons enregistrés en 2010, avec lesquels nous sommes toujours en contact, afin de transformer notre étude du changement en temps apparent en une étude du changement en temps réel. Il nous semble que cette enquête *bis*, pour ainsi dire, nous permettrait de confirmer ou d'infirmer certaines des hypothèses que nous avons développées, et d'affiner certaines de nos observations, notamment en ce qui concerne le processus de dérhoticisation à l'œuvre chez nos deux locuteurs variablement rhotiques.

Enfin, un autre objectif qui nous permettrait de pallier la limite que nous avons identifiée à notre étude serait de mener une enquête dans le Southland spécifiquement, et potentiellement à Gore que nous avons identifiée comme épicerie de la rhoticité en Nouvelle-Zélande, afin de comparer les données issues de ce point d'enquête à nos données

issues de Dunedin. Là aussi, cette enquête complémentaire nous permettrait de confirmer ou d'infirmer certaines des observations que nous avons formulées, notamment en ce qui concerne l'influence de l'origine géographique sur les phénomènes qui nous intéressent.

Une deuxième limite que nous identifions à notre étude est liée au protocole d'enquête lui-même ainsi qu'aux outils que nous avons utilisés. Au chapitre 8, nous avons indiqué que le protocole PAC, commun à toutes les enquêtes menées au sein du programme, ne contient pas, dans sa forme actuelle, de contextes canoniques pour une étude phonético-acoustique des voyelles produites par les locuteurs. Ce contexte /h-d/, reconnu dans la littérature comme facilitant la segmentation du signal sonore et permettant donc d'isoler les vocoïdes sans parasitage d'autres sons, pourrait toutefois facilement être ajouté au protocole commun, ou faire l'objet d'une tâche de lecture complémentaire. Il nous faut absolument envisager cette démarche méthodologique dans la perspective d'une future étude sur le terrain en Nouvelle-Zélande. Nous formulons cette remarque également comme une recommandation pour les chercheurs au sein de PAC qui voudraient mener une étude phonético-acoustique à partir de leurs données.

En ce qui concerne les limites liées aux outils que nous avons utilisés, il nous faut reconnaître qu'une large partie de nos résultats repose sur une analyse auditive de nos données, aidée par des outils divers, qu'ils soient logiciels ou statistiques. Cela n'est pas surprenant dans la mesure où, en tant que phonologues, nous nous reposons sur un outil essentiel qui est notre oreille. Néanmoins, toute analyse auditive comporte une part d'arbitraire, comme nous avons pu le souligner au chapitre 7, et peut comporter également une marge d'erreur, qui est humaine. Il nous semble néanmoins que les nombreuses précautions méthodologiques que nous avons prises, et qui sont prises au sein de PAC, dans la constitution et l'annotation de nos corpus, que nous avons présentées dans cette thèse (voir chapitres 5 et 6 notamment), assurent la viabilité de nos résultats et de nos conclusions. Qui plus est, nous ne pouvons considérer les tendances qui ont émergé de nos données, et les liens que nous avons pu établir entre les différents phénomènes que nous avons étudiés, ainsi qu'entre nos résultats et les conclusions formulées dans la littérature sur le *NZE*, comme de pures coïncidences. Si nous le faisons, nous n'avancerions jamais d'hypothèses pour rendre compte de ce que nous observons, et n'expliquerions donc pas grand-chose du fonctionnement des systèmes phonético-phonologiques des variétés de l'anglais dans le monde.

Nous tenons à souligner néanmoins que le programme PAC est en train de développer les outils qui pourraient permettre d'automatiser un certain nombre de tâches d'annotation, et ce afin de faciliter la tâche des chercheurs, de gagner en temps et en efficacité, ce qui permettrait le traitement de bases de données plus larges, et de limiter la marge d'erreur humaine. Cette automatisation, ou semi-automatisation, pourrait notamment opérer dans la segmentation du signal sonore et dans l'extraction des sons qui nous intéressent, et des valeurs formantiques pour les voyelles par exemple (voir chapitre 5). Ces outils existent bien sûr, mais ils doivent être adaptés au type de données que nous traitons, et les chercheurs doivent y avoir accès et les maîtriser. Nous faisons le même genre de remarques en ce qui concerne les outils statistiques, pour l'exploitation sociolinguistique de nos données. Comme

nous l'avons spécifié, notre thèse est la première au sein de PAC à avoir recours à des outils tels que l'ANOVA pour proposer des analyses micro-sociolinguistiques à partir des données d'un corpus. Cette pratique se développe au sein du programme, notamment parce qu'avec la création du sous-programme LVTI (Langue, Ville, Travail, Identité) à Manchester (Chatellier en préparation) et à Toulouse (Courdès-Murphy en préparation), PAC et PFC ont fait le choix de développer la dimension sociolinguistique de l'étude du changement linguistique. Nous espérons que les éléments que nous avons développés dans notre thèse pourront fournir une perspective intéressante sur ce phénomène et sur la manière de l'aborder à partir des données d'un corpus PAC.

Enfin, une autre limite que nous identifions dans nos travaux est liée à la comparaison de nos données avec celles d'autres corpus PAC. Nous insistons sur le terme de comparaison, et non de comparabilité car cette dernière est assurée grâce au protocole PAC et constitue un objectif essentiel du programme, comme nous l'avons rappelé. Nous voulons dire que nous avons développé quelques éléments de comparaison, notamment avec Navarro (2013) en ce qui concerne les phénomènes de rhoticité et de 'r' de *sandhi* à Dunedin et à Boston, ou avec Przewozny (2006) en ce qui concerne les liens qu'ont entretenus et qu'entretiennent aujourd'hui, d'un point de vue phonético-phonologique et sociolinguistique, l'anglais néo-zélandais et l'anglais australien. Nos collaborations récentes l'illustrent (Navarro & Viollain sous presse ; Przewozny & Viollain sous presse). Néanmoins, il nous semble qu'il nous faut développer cet aspect de nos travaux dans la mesure où nous avons montré (voir chapitre 4 notamment) qu'ils peuvent éclairer la dynamique des systèmes des variétés de l'anglais dans le monde, et les mécanismes de convergence et de divergence phonético-phonologiques entre ces variétés. Comme nous espérons l'avoir établi, la comparabilité des données au sein du programme PAC fait sa force, et c'est une force que nous aimerions exploiter plus avant à l'avenir.

Au terme de cette thèse, il nous semble que nous avons fourni des résultats solides et en profondeur sur plusieurs phénomènes et à plusieurs niveaux, mais il apparaît aussi que notre étude comporte certaines limites qui constituent presque autant de perspectives de recherche future. Nous pourrions notamment approfondir notre modélisation des changements vocaliques spécifiques au NZE dans le cadre de la Phonologie de Dépendance. Nous aimerions également revenir sur le cas des fusions (*mergers*) dans la mesure où nous avons suggéré que ces phénomènes pointent vers deux phonologies distinctes : une phonologie de la production d'un côté et une phonologie de la perception de l'autre. Ces phénomènes sont actuellement étudiés en Nouvelle-Zélande par des figures incontournables de la sociophonologie, en l'occurrence Jennifer Hay, Margaret Maclagan et Katie Drager, pour ne citer qu'elles. Nous avons également constaté que la question de la représentation phonologique et phonétique des voyelles d'une variété comme l'anglais néo-zélandais nous a interrogée et nous a parfois posé problème, étant donné la diversité des pratiques transcriptionnelles dans la littérature et le caractère inadéquat de certains symboles que nous avons nous même utilisés. Nous avons montré que ces choix de représentation et de transcription pouvaient être empreints d'idéologie.

Aussi, nous avons tenté, tout au long de cette thèse, de garder un certain recul par rapport à notre propre objet d'étude et par rapport à nos attitudes et à notre positionnement en tant que chercheuse. Au terme de cette thèse, il nous semble donc que, malgré ses limites, nos travaux de recherche représentent une contribution à notre parcours personnel, en tant qu'enquêtrice sur le terrain, que phonologue et sociologue, à une meilleure connaissance de l'anglais néo-zélandais, et plus largement des spécificités des variétés de l'hémisphère sud, dans le cadre universitaire français, au programme PAC, en ce qui concerne des questions méthodologiques mais également scientifiques, et finalement à une description fine de l'anglais néo-zélandais et au débat théorique sur le changement et la variation linguistiques.



## Références bibliographiques

---

- Aarts, B. (2000). Corpus linguistics, Chomsky and fuzzy tree fragments. In C. Mair & M. Hundt (Eds.), *Corpus linguistics and linguistic theory: papers from the twentieth International Conference on English Language Research on Computerized Corpora (ICAME 20) Freiburg im Breisgau 1999* (pp. 5–13). Amsterdam : Rodopi.
- Abercrombie, D. (1979). The accents of Standard English in Scotland. In A. J. Aitken & T. McArthur (Eds.), *Languages of Scotland* (pp. 68-84). Édimbourg : Chambers.
- Abouda, L., & Baude, O. (2006). Constituer et exploiter un grand corpus oral: choix et enjeux théoriques. Le cas des enquêtes socio-linguistiques à Orléans (ESLO). In F. Rastier & M. Ballabriga (Eds.), *Corpus en lettres et sciences sociales : des documents numériques à l'interprétation, Actes du colloque international d'Albi, juillet 2006* (pp. 143-150). Paris : Texto.
- Adank, P., Smits, R., & van Hout, R. (2004). A comparison of vowel normalization procedures for language variation research. *Journal of the Acoustical Society of America* 116, 3099-3107.
- Agha, A. (2003). The social life of cultural value. *Language & Communication* 23, 231–273.
- Agutter, A. (1988). The not-so-Scottish vowel length rule. In J. M. Anderson & N. MacLeod (Eds.), *Edinburgh Studies of the English Language* (Vol. I, pp. 120-132). Édimbourg : John Donald.
- Ahn, S.-C. (2004). Towards an optimal account of diachronic chain shifts II: French vowels. *Studies in Phonetics, Phonology and Morphology* 10(3), 437-462.
- Aitchinson, J. (1991). *Language change: progress or decay?* 4ème édition. Cambridge : Cambridge University Press.
- Aitken, A. J. (1981). The Scottish Vowel-Length Rule. In M. Benskin & M. L. Samuels (Eds.), *So meny people, longages and tonges: Philological essays in Scots and Mediaeval English presented to Angus McIntosh* (pp. 131-157). Édimbourg : The Middle English Dialect Project.
- Aitken, A. J. (1984a). Scottish accents and dialects. In P. Trudgill (Ed.), *Language in the British Isles* (pp. 94-114). Cambridge : Cambridge University Press.
- Aitken, A. J. (1984b). Scots and English in Scotland. In P. Trudgill (Ed.), *Language in the British Isles* (pp. 517-532). Cambridge : Cambridge University Press.
- Aitken, A. J., & Macafee, C. I. (2002). *The Older Scots vowels: A history of the stressed vowels of Older Scots from the beginnings to the eighteenth century*. Glasgow : Scottish Text Society.
- AJHR (1880-1930). *Appendices to the Journal of the House of Representatives*. Wellington : New Zealand Government Printer.
- Algeo, J. (1986). The two streams: British and American English. *Journal of English Linguistics* 19, 269-284.
- Anderson, J. (1993). Morphology, phonology and the Scottish vowel length rule. *Journal of Linguistics* 29, 419-436.



- Anderson, J. M. (1997). *A notional theory of syntactic categories*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Anderson, J. M. (2002). *Introduction to dependency phonology*. En ligne sur le site de Universität Bremen, Fachbereich 10 : Sprach- und Literaturwissenschaften <http://www.fb10.uni-bremen.de/linguistik/dpng/pdf/Anderson2002IntroDependencyPhonology.pdf>
- Anderson, J. M. (2004). Contrast in phonology, structural analogy, and the interfaces. *Studia Linguistica* 58, 269-287.
- Anderson, J. M. (2011). *The substance of language: Vol. 3 Phonology-syntax analogies*. Oxford : Oxford University Press.
- Anderson, J. M., & Durand, J. (1987). *Explorations in dependency phonology*. Dordrecht : Foris.
- Anderson, J. M., & Ewen, C. J. (1987). *Principles of dependency phonology*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Anderson, J. M., & Jones, C. (1974). Three theses concerning phonological representations. *Journal of Linguistics* 10, 1-26.
- Anttila, A. (1995). Deriving variation from grammar: A study of Finnish genitives. En ligne sur le site de Rutgers Optimality Archive <http://roa.rutgers.edu/files/63-0000/63-0000-ANTTILA-0-0.PDF>
- Anttila, A., & Cho, Y.Y. (1998). Variation and change in optimality theory. *Lingua* 104, 31-56.
- Arnold, R. D. (1994). *New Zealand's burning – The settlers' world in the mid-1880s*. Wellington : Victoria University Press.
- Asprey, E. (2007). Investigating residual rhoticity in a non-rhotic accent. *Leeds Working Papers in Linguistics and Phonetics* 12, 78-101.
- Assmann, P. F., Nearey, T. M., & Dembling, S. (2006). Effects of frequency shifts on perceived naturalness and gender information in speech. In *Proceedings of the 9th International Conference on Spoken Language Processing* (pp. 889–892). Pittsburgh : ISCA.
- Atkins, S., Clear, J. H., & Ostler, N. (1992). Corpus design criteria. *Journal of Literary and Linguistic Computing* 7, 1-16.
- Atkinson, A. S. (1892). What is a Tangata Maori? *Journal of the Polynesian Society* 1, 133-136.
- Auran, C., & Bouzon, C. (2003). Phonotactique prédictive et alignement automatique : application au corpus MARSEC et perspective. *Travaux Interdisciplinaires du laboratoire Parole et langage d'Aix-en-Provence* 22, 13-44.
- Auran, C., Bouzon, C., & Hirst, D. J. (2004). Comparative approaches to prosody across varieties of English. *Tribune Internationale des Langues Vivantes* 36, 139-147.
- Babel, M. (2009). *Phonetic and social selectivity in phonetic accommodation*. Thèse de doctorat non publiée. Department of Linguistics, University of California, Berkeley.
- Backley, P. (2011). *An introduction to element theory*. Edimbourg : Edinburgh University Press.
- Bailey, C. J. N. (1969). Introduction to southern states phonetics: chapters 5 and 6. *University of Hawaii Working Papers in Linguistics* 6, 105-203.
- Baines, D. (1991). *Emigration from Europe 1815-1930*. Basingstoke : Macmillan.

- Baker, S. J. (1941). *New Zealand slang: a dictionary of colloquialisms*. Christchurch : Whitcombe & Tombs.
- Baker, S. J. (1966). *The Australian Language. An examination of the English language and English speech as used in Australia, from convict days to the present, with special reference to the growth of indigenous idiom and its use by Australian writers* (2<sup>ème</sup> éd.). Sydney : Angus and Robertson.
- Baranowski, M. (2013). Sociophonetics. In R. Bayley, R. Cameron & C. Lucas (Eds.), *The Oxford handbook of sociolinguistics* (pp. 403-424). Oxford : Oxford University Press.
- Barber, C. (1976). *Early Modern English*. Boulder, CO : Westview Press.
- Barber, C. (2000). English today and tomorrow. In C. Barber (Ed.), *The English language* (pp. 262-278). Cambridge : Cambridge University Press.
- Barras, W. (2011). *The sociophonology of rhoticity and r-sandhi in East Lancashire English*. Thèse de doctorat non publiée. The University of Edinburgh, Édimbourg.
- Bartlett, C. (1992). Regional variation in New Zealand English: The case of Southland. *New Zealand English newsletter* 6, 5-15.
- Bartlett, C. (2003). *The Southland variety of English : Postvocalic /r/ and the BATH vowel*. Thèse de doctorat non publiée. University of Otago, Dunedin.
- Batterham, M. (1995). *“There is another type here” : some front vowel variables in New Zealand English*. Thèse de doctorat non publiée. La Trobe University, Melbourne.
- Batterham, M. (2000). The apparent merger of the front centring diphthongs - EAR and AIR - in New Zealand English. In A. Bell & K. Kuiper (Eds.), *New Zealand English: Varieties of English around the world* (pp. 111-145). Wellington : Victoria University Press / Amsterdam & Philadelphia : John Benjamins.
- Bauer, L. (1979). The second Great Vowel Shift? *Journal of the International Phonetic Association* 9, 57-66.
- Bauer, L. (1984). Linking /r/ in RP: some facts. *Journal of the International Phonetic Association* 14, 74-79.
- Bauer, L. (1985). Tracing phonetic change in the received pronunciation of British English. *Journal of Phonetics* 13, 61-81.
- Bauer, L. (1986). Notes on the phonetics and phonology of New Zealand English. *English World-Wide* 7, 225-258.
- Bauer, L. (1987). New Zealand English morphology: some experimental evidence. *Te Reo* 30, 37-53.
- Bauer, L. (1989a). Irregularity in past non-finite verb-forms and a note on the New Zealand weekend. *New Zealand English newsletter* 3, 13-16.
- Bauer, L. (1989b). The verb *have* in New Zealand English. *English World-Wide* 10, 69-83.
- Bauer, L. (1992). The second Great Vowel Shift revisited. *English World-Wide* 13, 253-268.
- Bauer, L. (1994a). English in New Zealand. In R. Burchfield (Ed.). *The Cambridge history of the English language: Vol. 5 English in Britain and overseas: origins and development* (pp. 382-429). Cambridge : Cambridge University Press.
- Bauer, L. (1994b). *Watching English change: an introduction to the study of linguistic change in standard Englishes in the twentieth century*. Londres : Longman / Pearson Education.

- Bauer, L. (1997). Attempting to trace Scottish influence on New Zealand English. In E. W. Schneider (Ed.), *Englishes around the world: Vol. 2 Caribbean - Africa - Asia - Australasia. Studies in honour of Manfred Görlach* (pp. 257-272). Philadelphia : John Benjamins.
- Bauer, L. (1999). On the origins of the New Zealand English accent. *English World-Wide* 20, 287-307.
- Bauer, L. (2000). The dialectal origins of New Zealand English. In A. Bell & K. Kuiper (Eds.), *New Zealand English: Varieties of English around the world* (pp. 40-52). Wellington : Victoria University Press / Amsterdam & Philadelphia : John Benjamins.
- Bauer, L. (2007). Some grammatical features of New Zealand English. *New Zealand English Journal*, 21, 1-25.
- Bauer, L., & Bauer, W. (2002). Can we watch regional dialects developing in colonial English? The case of New Zealand. *English World-Wide* 23, 169-193.
- Bauer, L., & Bauer, W. (2003). *Playground talk: Dialects and change in New Zealand English*. School of Linguistics and Applied Language Studies, Victoria University of Wellington : Wellington.
- Bauer, L., & Warren, P. (2008). New-Zealand English: Phonology. In K. Burridge & B. Kortmann (Eds.), *Varieties of English: Vol. 3 The Pacific and Australasia* (pp. 39-63). Berlin : Mouton de Gruyter.
- Bauer, W. (1995). The use of Maori words in English (Languages in contact II). *New Zealand Studies* 5(2), 19-24.
- Baxter, G., Blythe, R., Croft, W., & McKane, A. (2009). Modeling language change: An evaluation of Trudgill's theory of the emergence of New Zealand English. *Language Variation and Change* 21, 257-296.
- Bayard, D. (1989). 'Me say that? No way!': the social correlates of American lexical diffusion in New Zealand English. *Te Reo* 32, 17-60.
- Bayard, D. (1990). 'God help us if we all sound like this': attitudes to New Zealand and other English accents. In A. Bell & J. Holmes (Eds.), *New Zealand ways of speaking English* (pp. 67-96). Clevedon : Multilingual Matters / Wellington : Victoria University Press.
- Bayard, D. (1991). Social constraints on the phonology of New Zealand English. In J. Cheshire (Ed.), *English around the world: sociolinguistic perspectives* (pp. 169-186). Cambridge : Cambridge University Press.
- Bayard, D. (1995). *Kiwitalk: Sociolinguistics and New Zealand society*. Palmerston North : Dunmore Press.
- Bayard, D. (2000). New Zealand English: Origins, relationships, and prospects. *Moderna Språk* 94(1), 8-14.
- Bayard, D., Weatherall, A., Gallois, C., & Pittam, J. (2001). Pax Americana? Accent attitudinal evaluations in New Zealand, Australia and America. *Journal of Sociolinguistics* 5, 22-49.
- Bayard, D., & Young, C. (2002). Ethnic labeling in the Otago Press, 1860-1995. *New Zealand English Journal* 16, 18-23.

- Beal, J., Corrigan, K., Mearns, A., & Moisl, H. (2014). The diachronic electronic corpus of Tyneside English: Annotation practices and dissemination strategies. In J. Durand, U. Gut & G. Kristoffersen (Eds.), *The Oxford handbook of corpus phonology* (pp. 517-533). Oxford : Oxford University Press.
- Belich, J. (1996). *Making Peoples*. Harmondsworth : Allen Lane.
- Belich, J. (1997). Myth, race, and identity in New Zealand. *New Zealand Journal of History* 31, 9-21.
- Bell, A. (1990). Audience and referee design in New Zealand media language. In A. Bell & J. Holmes (Eds.), *New Zealand ways of speaking English* (pp. 165-194). Clevedon : Multilingual Matters / Wellington Victoria University Press.
- Bell, A. (1991). The politics of English in New Zealand. In G. McGregor & M. Williams (Eds.), *Dirty silence: aspects of language and literature in New Zealand* (pp. 65-75). Auckland : Oxford University Press.
- Bell, A. (2000). Maori and Pakeha English: a case study. In A. Bell & K. Kuiper (Eds.), *New Zealand English: Varieties of English around the world* (pp. 221-248). Wellington : Victoria University Press / Amsterdam & Philadelphia : John Benjamins.
- Bell, A., & Holmes J. (1992). H-droppin': two sociolinguistic variables in New Zealand English. *Australian Journal of Linguistics* 12, 223-248.
- Benton, R. A. (1991). Maori English: a New Zealand myth? In J. Cheshire (Ed.), *English around the world: Sociolinguistic perspectives* (pp. 187-199). Cambridge : Cambridge University Press.
- Bernard, J. R. (1967). *Some measurements of some sounds of Australian English*. Thèse de doctorat non publiée. Sydney University, Sydney.
- Bernard, J. R. (1969). On the uniformity of Australian English. *Orbis* 18, 62-73.
- Bernard, J. R. (1970). Toward the acoustic specification of Australian English. *Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung* 23(2/3), 113-128.
- Bernard, J. R. (1989). Quantitative aspects of the sounds of Australian English. In P. Collins & D. Blair (Eds.), *Australian English: The language of a new society* (pp. 187-204). St Lucia : University of Queensland Press.
- Bernhardt, B., & Gilbert J. (1992). Applying linguistic theory to speech-language pathology: the case for non-linear phonology. *Clinical Linguistics & Phonetics* 6, 123-145.
- Bex, T., & Watts, R. J. (1999). *Standard English: the widening debate*. Londres / New York : Routledge.
- Bigi, B. (2012). SPPAS: a tool for the phonetic segmentations of Speech. In N. Calzolari, K. Choukri, T. Declerck, M. Uğur Doğan, B. Maegaard, J. Mariani, ... Piperidis, S. (Eds.), *The eighth international conference on Language Resources and Evaluation* (pp. 1748-1755). Istanbul : European Language Resources Association.
- Bigi, B., & Hirst, D. (2012). SPEECH PHONETIZATION ALIGNMENT AND SYLLABIFICATION (SPPAS): a tool for the automatic analysis of speech prosody. In Q. Ma, H. Ding & D. Hirst (Eds.), *Proceedings of the 6th international conference on speech prosody 2012* (pp. 19-22). Shanghai : Tongji University Press.

- Bigi, B., & Hirst, D. (2013). What's new in SPPAS 1.5? In B. Bigi & D. Hirst (Eds.), *Tools and resources for the analysis of speech prosody* (pp. 62-65). Aix-en-Provence : Laboratoire Langage et Parole.
- Blanche-Benveniste, C., & Jeanjean, C. (1987). *Le français parlé*. Paris : Didier Erudition.
- Blevins, J. (1997). Rules in optimality theory: Two case studies. In I. Roca (Ed.), *Derivations and constraints in phonology* (pp. 227–260). Oxford : Oxford University Press.
- Blevins, J. (2004). *Evolutionary phonology: The emergence of sound patterns*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Blommaert, J. (2006). Language ideology. In K. Brown (Ed.), *Encyclopedia of language & linguistics* (2<sup>ème</sup> éd., Vol. 6, pp. 510-522). Oxford : Elsevier.
- Bloomfield, L. (1970). Review of W. Haver's *Handbuch der erklärenden Syntax*. In C. F. Hockett (Ed.), *A Leonard Bloomfield anthology* (pp. 280-288). Chicago : University of Chicago Press.
- Boersma, P. (2014). The use of Praat in corpus research. In J. Durand, U. Gut & G. Kristoffersen (Eds.), *The Oxford handbook of corpus phonology* (pp. 342-360). Oxford : Oxford University Press.
- Boersma, P., & Weenink, D. (2014). *Praat: doing phonetics by computer* (Version 5.4). [Logiciel, En ligne]. <http://www.fon.hum.uva.nl/praat/>
- Bolton, K. (2004). World Englishes. In A. Davies & C. Elder (Eds.), *The handbook of applied linguistics* (pp. 367-396). Oxford : Blackwell Publishing.
- Bourdieu, P. (1972). *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Genève : Droz.
- Britain, D. (1992). Linguistic change in intonation: the use of high rising terminals in New Zealand English. *Language Variation and Change* 4, 77-104.
- Britain, D. (2001). Where did it all start?: Dialect contact, the 'founder principle' and the so-called <-own> split in new Zealand English. *Transactions of the Philological Society* 99, 1-27.
- Britain, D. (2002a). Dialectology. In D. Bickerton (Ed.), *A web guide to teaching and learning in languages, linguistics and area studies*. Southampton : Subject Centre for Languages, Linguistics and Area Studies.
- Britain, D. (2002b). The British history of New Zealand English? En ligne sur le site des *Essex Research Reports in Linguistics* [http://repository.essex.ac.uk/150/1/errl\\_41a.pdf](http://repository.essex.ac.uk/150/1/errl_41a.pdf)
- Britain, D. (2002c). Space and spatial diffusion. In J. K. Chambers, P. Trudgill & N. Schilling-Estes (Eds.), *The handbook of language variation and change* (pp. 603-637). Oxford : Blackwell.
- Britain, D. (2004). Dialect and accent. In U. Ammon, N. Dittmar, K. Mattheier & P. Trudgill (Eds.), *Sociolinguistics: International handbook of the science of language and society* (pp. 267-273). Berlin : Mouton De Gruyter.
- Britain, D. (2008a). When is a change not a change?: a case study on the dialect origins of New Zealand English. *Language Variation and Change* 20, 187-223.
- Britain, D. (2008b). The importance of 'elsewhere': Looking beyond London and Ireland in the creation of Australian English. En ligne sur le site des *Essex Research Reports in Linguistics* [http://repository.essex.ac.uk/103/1/Australia\\_ERRiL.pdf](http://repository.essex.ac.uk/103/1/Australia_ERRiL.pdf)



- Britain, D., & Newman, J. (1992). High rising terminals in New Zealand English. *Journal of the International Phonetic Association* 22, 1-11.
- Broadbent, J. (1991). Linking and intrusive 'r' in English. *University College London Working Papers in Linguistics* 3, 281-302.
- Broadbent, J. (1999). A new approach to the representation of coronal segments. In S. J. Hannahs & M. Davenport (Eds.), *Issues in phonological structure* (pp. 1-25). Amsterdam : John Benjamins.
- Brook, G. L. (1965). *English Dialects*. Londres : Deutsch.
- Brown, P., & Levinson, S. C. (1987). *Politeness: Some universals in language usage*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Brulard, I., & Carr, P. (2013). Variability, unconscious accent adaption and sense of identity: the case of RP influences on speakers of Standard Scottish English. *Language Sciences* 39, 151-155.
- Burridge, K., & Kortmann, B. (Eds.). (2008). *Varieties of English: Vol. 3 The Pacific and Australasia*. Berlin / New York : Mouton de Gruyter.
- Burton-Roberts, N., Carr, P., & Docherty, G. (Eds.). (2000). *Phonological knowledge: conceptual and empirical issues*. Oxford : Oxford University Press.
- Buscail, L. (2013). *Étude comparative des pronoms démonstratifs neutres anglais et français à l'oral : référence indexicale, structure du discours et formalisation en grammaire notionnelle dépendancielle*. Thèse de doctorat non publiée. Université de Toulouse II, Toulouse.
- Bybee, J. (2001). *Phonology and language use*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Bynon, T. (1983). *Historical linguistics*. Cambridge / New York : Cambridge University Press.
- Campbell, L. (1999). *Historical linguistics: an introduction*. Cambridge : MIT Press.
- Campbell-Kibler, K. (2007). Accent, (ING) and the social logic of listener perceptions. *American Speech* 82, 32-64.
- Campbell-Kibler, K. (2011). The sociolinguistic variant as a carrier of social meaning. *Language Variation and Change* 22, 423-441.
- Carfoot, C. (2010). Using dispersion theory to model and explain the short front vowel shift in New Zealand English. En ligne sur le site des *Essex Research Reports in Linguistics* <http://repository.essex.ac.uk/90/1/err159-2.pdf>
- Carr, P. (1992). Strict cyclicity, structure preservation and the Scottish Vowel-Length Rule. *Journal of Linguistics* 28, 91-114.
- Carr, P. (1999). *English phonetics and phonology: An introduction*. Oxford : Blackwell.
- Carr, P., Durand, J., & Pukli, M. (2004). The PAC project: principles and methods. *La Tribune internationale des langues vivantes* 36, 24-35.
- Catford, J. C. (1977). *Fundamental problems in phonetics*. Bloomington : Indiana University Press.
- Catford, J. C. (1988). *A practical introduction to phonetics*. Oxford : Clarendon Press.
- Catford, J. C. (2001). On Rs, rhotacism and paleophony. *Journal of the International Phonetic Association* 31, 171-185.
- Chambers, J. K. (2003). *Sociolinguistic theory* (2<sup>ème</sup> éd.). Oxford : Blackwell.



- Chambers, J. K., & Trudgill, P. (1998). *Dialectology* (2<sup>ème</sup> éd.). Cambridge : Cambridge University Press.
- Champion, A., & Green, A. (1990). *The spread of prosperity and the North-South divide: local economic performance in Britain in the late eighties*. Gosforth and Kenilworth : Booming Towns.
- Chatellier, H. (en préparation). *Nivellement et contre-nivellement phonologique à Manchester : étude de corpus dans le cadre du projet PAC-LVTI*. Thèse de doctorat non publiée. Université de Toulouse II, Toulouse.
- Cheshire, J., Kerswill, P., & Williams, A. (1999). *The role of adolescents in dialect levelling*. Rapport présenté au Economic and Social Research Council (ESRC ref. R000236180). Document non publié, Swindon.
- Cheshire, J., Kerswill, P., & Williams, A. (2005). Phonology, grammar, and discourse in dialect convergence. In P. Auer, F. Hinskens & P. Kerswill (eds.). *Dialect change: Convergence and divergence in European languages*. Cambridge : Cambridge University Press. 135–167.
- Chomsky, N. (2000). *New horizons in the study of language and mind*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Chomsky, N., & Halle, M. (1968). *The Sound Pattern of English*. New York : Harper and Row.
- Clark, J. E. (1989). Some proposals for a revised phonetic transcription of Australian English. In P. Collins & D. Blair (Eds.), *Australian English: The language of a new society* (pp. 205-213). St Lucia : University of Queensland Press.
- Clarke, S., Elms, F., & Youssef, A. (1995). The third dialect of English: Some Canadian evidence. *Language Variation and Change* 7, 209-228.
- Clements, G. N. (1985). The geometry of phonological features. *Phonology Yearbook* 2, 225-252.
- Clements, G. N. (1991). Place of articulation in consonants and vowels: a unified theory. *Working Papers of the Cornell Phonetics Laboratory* 5, 77–123.
- Cochrane, G. (1989). Origins and development of the Australian accent. In P. Collins & D. Blair (Eds.), *Australian English: the language of a new society* (pp. 176-186). St Lucia : University of Queensland Press.
- Corbett, J. B., McClure, J. D., & Stuart-Smith, J. (Eds.). (2003a). *The Edinburgh companion to Scots*. Édimbourg : Edinburgh University Press.
- Corbett, J. B., McClure, J. D., & Stuart-Smith, J. (2003b). A brief history of Scots. In J. B. Corbett, J. D. McClure & J. Stuart-Smith (Eds.), *The Edinburgh companion to Scots* (pp. 1-16). Édimbourg : Edinburgh University Press.
- Coupland, N. (2001a). Dialect stylization in radio talk. *Language in Society* 30, 345–375.
- Coupland, N. (2001b). Language, situation, and the relational self: Theorizing dialect-style in sociolinguistics. In P. Eckert & J. R. Rickford (Eds.), *Style and sociolinguistic variation* (pp. 185–210). Cambridge : Cambridge University Press.
- Courdès-Murphy, L. (en préparation). *Nivellement et sociophonologie de deux grands centres urbains : le système vocalique de Toulouse et Marseille*. Thèse de doctorat non publiée. Université de Toulouse II, Toulouse.

- Cox, F. (1996). *An acoustic analysis of vowel variation in Australian English*. Thèse de doctorat non publiée. Macquarie University, Sydney.
- Cox, F. (1998). Australian vowels: Australian identity. *Ozwords* 4(2), 6.
- Cox, F. (2006). Australian English pronunciation into the 21st century. *Prospect: Australian Journal of TESOL* 21, 3-21.
- Cox, F. M. (2006). The acoustic characteristics of /hVd/ vowels in the speech of some Australian teenagers. *Australian Journal of Linguistics* 26, 147–179.
- Cox, F. (2012). *Variation and change in Australian English phonology*. Conférence plénière du 8<sup>ème</sup> colloque annuel PAC 2012, 29 février - 2 mars 2012, Université Toulouse II, Toulouse.
- Cox, F., & Palethorpe, S. (2001). The changing face of Australian English vowels. In D. Blair & P. Collins (Eds.), *English in Australia* (pp. 17-44). Amsterdam : John Benjamins.
- Cox, F., & Palethorpe, S. (2007). An illustration of the IPA: Australian English. *Journal of the International Phonetic Association* 37, 341-350.
- Cox, F., & Palethorpe, S. (2008). Reversal of short front vowel raising in Australian English. In *INTERSPEECH 2008, 9<sup>th</sup> Annual Conference of the International Speech Communication Association* (pp. 342-345). Brisbane : ISCA.
- Cox, F., Palethorpe, S., & Tsukada, K. (2004). *One hundred years of accent change in Australian English*. Communication présentée à la 10<sup>th</sup> Australian International Conference on Speech Science and Technology, 6 décembre – 10 décembre 2004, Macquarie University, Sydney.
- Croft, W. (2000). *Explaining language change. An evolutionary approach*. Londres : Longman.
- Cruttenden, A. (2008). *Gimson's pronunciation of English* (7<sup>ème</sup> éd.). Londres : Hodder Education.
- Crystal, D. (2004). *The stories of English*. Londres : Penguin.
- Culpeper, J., Katamba, F., Kerswill, P., Wodak, R., & McEnery, T. (Eds.). (2009). *English language: description, variation and context*. Basingstoke : Palgrave.
- Cunningham, P. (1827). *Two years in New South Wales*. Londres : H. Colburn.
- Curtiss, S., Fromkin, V., Krashen, S., Rigler, D., & Rigler, M. (1974). The linguistic development of Genie. *Language* 50, 528-554.
- D'Arcy, A. (2012). The diachrony of quotation: Evidence from New Zealand English. *Language Variation and Change* 24, 343–369.
- Darwin, C. R. (1859). *On the origin of species by means of natural selection*. Londres : John Murray.
- De Boer, B. (2000). Self organization in vowel systems. *Journal of Phonetics* 28, 441–465.
- De Boer, B. (2001). *The origins of vowel systems*. Oxford : Oxford University Press.
- De Brosses, C. (1756). *Histoire des navigations aux terres australes* (Vols. 1-3). Paris : Durand.
- Delais-Roussarie, E. (2003a). Constitution et annotation de corpus oraux : Méthodes et recommandations. In E. Delais-Roussarie & J. Durand (Eds.), *Corpus et variation en*

- phonologie du français : Méthodes et analyses*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- Delais-Roussarie, E. (2003b). Quelques outils d'aide à la transcription et à l'annotation de données audio pour constituer des corpus oraux. In E. Delais-Roussarie & J. Durand (Eds.), *Corpus et variation en phonologie du français : Méthodes et analyses*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- Delais-Roussarie, E. et Durand, J. (Eds.). (2003). *Corpus et variation en phonologie du français : Méthodes et analyses*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- Denton, J. M. (2003). Reconstructing the articulation of Early Germanic \*r. *Diachronica* 20, 11-43.
- Deterding, D. (1990). *Speaker normalization for automatic speaker recognition*. Thèse de doctorat non publiée. University of Cambridge, Cambridge.
- Deterding, D. (1997). The formants of monophthong vowels in standard southern British English pronunciation. *Journal of the International Phonetic Association* 27, 47-55.
- Detey, S., & Kondo, M. (2012). *Integrating non-native varieties in corpus-based English phonology: towards an InterPhonology of Contemporary English (ICE-PAC) project?* Communication présentée au 8<sup>ème</sup> colloque annuel PAC 2012, 29 février - 2 mars 2012, Université Toulouse II, Toulouse.
- Deverson, T. (2000). Handling New Zealand English lexis. In A. Bell & K. Kuiper (Eds.), *New Zealand English: Varieties of English around the world* (pp. 23-39). Wellington : Victoria University Press / Amsterdam & Philadelphia : John Benjamins.
- De Wet, F., Weber, K., Boves, L., Cranen, B., Bengio, S., & Boulard, H. (2004). Evaluation of formant-like features on an automatic vowel classification task. *Journal of the Acoustical Society of America* 116, 1781–1792.
- Dinkin, A. (2008). *Settlement patterns and the eastern boundary of the Northern Cities Shift*. Communication présentée au American Dialect Society annual meeting 2008, 3 janvier – 5 janvier 2008, Chicago.
- Dinkin, A. (2011). Nasal short-a systems vs. the Northern Cities Shift. *University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics* 17(2), 71–80.
- Disner, S. (1980). Evaluation of vowel normalization procedures. *Journal of the Acoustical Society of America* 67, 253–261.
- Dister, A., Gadet, F., Ludwig, R., Lyche, C., Mondada, L., Pfänder, S., ... Skattum, I. (2008). Deux nouveaux corpus internationaux du français: CIEL-F (Corpus International et Écologique de la Langue Française) et CFA (Français contemporain en Afrique et dans l'Océan Indien). *Revue de Linguistique Romane* 285/286, 295-314.
- Dixon, J. (1822). *Narrative of a voyage to New South Wales, and Van Dieman's land in the ship Skelton, during the year 1820. With observations on the state of these colonies, and a variety of information, calculated to be useful to emigrants*. Édimbourg : John Anderson.
- Dobson, E. J. (1968). *English pronunciation 1500-1700* (Vols 1-2). Oxford : Clarendon Press.

- Docherty, G., & Foulkes, P. (1998). *A socio-phonetic study of 'labiodental' /r/ in Derby and Newcastle English*. Communication présentée au Sociolinguistics Symposium 12, 26 mars – 28 mars 1998, University of London, Londres.
- Docherty, G., Hay, J., & Walker, A. (2006). Sociophonetic patterning of phrase-final /t/ in New Zealand English. In P. Warren & C. Watson (Eds.), *Proceedings of the 11<sup>th</sup> Australasian International Conference on Speech Science & Technology* (pp. 378-383). Auckland : Australasian Speech Science and Technology Association Inc.
- Docherty, G., Hay, J., & Walker, A. (2007). *Variation and change in New Zealand English phrase-final /t/*. Communication présentée à la UK Language Variation and Change Conference, 11 septembre - 13 septembre 2007, Lancaster University, Lancaster.
- Donegan, P. (1993). On the phonetic basis of phonological change. In C. Jones (Ed.), *Historical linguistics: problems and perspectives* (pp. 98-130). Londres : Longman.
- Downes, W. (1998). *Language and society* (2<sup>ème</sup> éd.). Cambridge : Cambridge University Press.
- Drager, K. (2006). *Social categories, grammatical categories, and the likelihood of like monophthongisation*. Communication présentée à la 11<sup>ème</sup> Australasian International Conference on Speech Science and Technology, décembre 2006, University of Auckland, Auckland.
- Drager, K. (2011). Speaker age and vowel perception. *Language and Speech* 54, 99-121.
- Drager, K., & Hay, J. (2012). Exploiting random intercepts: Two case studies in sociophonetics. *Language Variation and Change* 24, 59-78.
- Durand, J. (1990). *Generative and non-linear phonology*. Londres : Longman.
- Durand, J. (1997). Linking 'r' in English: constraints, principles and parameters or rules? *Histoire Epistémologie Langage* 19(1), 43-72.
- Durand, J. (2004). English in early 21st century Scotland: a phonological perspective. In P. Carr, J. Durand, & M. Pukli (Eds.), *La Tribune Internationale des Langues Vivantes* 36, 87-105.
- Durand, J. (2005a). La phonétique classique : l'Association Phonétique Internationale et son alphabet. In N. Nguyen, S. Wauquier-Gravelines & J. Durand (Eds.), *Phonologie et phonétique : forme et substance* (pp. 25-59). Paris : Hermès.
- Durand, J. (2005b). Les primitives phonologiques : des traits distinctifs aux éléments. In N. Nguyen, S. Wauquier-Gravelines & J. Durand (Eds.), *Phonologie et phonétique : forme et substance* (pp. 63-93). Paris : Hermès.
- Durand, J. (2005c). Tense/lax, the vowel system of English and phonological theory. In P. Carr, J. Durand, & C. Ewen (Eds.), *Headhood, elements, specification and contrastivity* (pp. 77-98). Amsterdam : John Benjamins.
- Durand, J. (2009). On the scope of linguistics: Data, intuitions, corpora. In Y. Kawaguchi, M. Minegishi & J. Durand (Eds.), *Corpus analysis and variation in linguistics* (pp. 25-52). Amsterdam : John Benjamins.
- Durand, J., & Eychenne, J. (2004). Le schwa en français : pourquoi des corpus ? *Corpus* 3, 311-356. En ligne <http://corpus.revues.org/246>
- Durand, J., Gut, U., & Kristoffersen, G. (Eds.). (2014). *The Oxford handbook of corpus phonology*. Oxford : Oxford University Press.

- Durand, J., Laks, B., & Lyche, C. (2002). La phonologie du français contemporain : usages, variétés et structure. In C. Pusch & W. Raible (Eds.), *Romanistische Korpuslinguistik-Korpora und gesprochene Sprache/Romance corpus linguistics - Corpora and spoken language* (pp. 93-106). Tübingen : Gunter Narr Verlag.
- Durand, J., Laks, B., & Lyche, C. (2003). Linguistique et variation : quelques réflexions sur la variation phonologique. In E. Delais-Roussarie & J. Durand (Eds.), *Corpus et variation en phonologie du français : Méthodes et analyses* (pp. 11-88). Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- Durand, J., Laks, B., & Lyche, C. (2009). Le projet PFC : une source de données primaires structurées. In J. Durand, B. Laks & C. Lyche (Eds.), *Phonologie, variation et accents du français* (pp. 19-61). Paris : Hermès.
- Durand, J., Laks, B., & Lyche, C. (2014). The PFC programme: goals and methods. In J. Durand, U. Gut & G. Kristoffersen (Eds.), *The Oxford handbook of corpus phonology* (pp. 486-497). Oxford : Oxford University Press.
- Durand, J., & Lyche, C. (2008). French liaison in the light of corpus data. *Journal of French Language Studies* 18, 33-66.
- Durand, J., Navarro S., & Viollain, C. (2014). Le ‘r’ de sandhi en anglais : corpus et méthodologie. In C. Soum-Favaro, A. Coquillon & J.-P. Chevrot (Eds.), *La liaison : approches contemporaines* (pp. 317-344). Berne : Peter Lang.
- Durand, J., & Przewozny, A. (2012). La phonologie de l’anglais contemporain : usages, variétés et structure. *Revue Française de Linguistique Appliquée* XVII(1), 25-37.
- Durand, J., & Pukli, M. (2004). How to construct a phonological corpus: PRAAT and the PAC project. *La Tribune internationale des langues vivantes* 36, 36-46.
- Durand, J., & Tarrier, J.-M. (2008). Deux thèses sur la transcription et le codage d’un grand corpus oral : le cas de PFC. In M. Bilger (Ed.), *Les enjeux de la transcription de la langue parlée* (pp. 48-77). Perpignan : Presses Universitaires de Perpignan.
- Duranti, A. (Ed.). (2009). *Linguistic anthropology: A reader* (2<sup>ème</sup> éd.). Malden MA : Wiley-Blackwell.
- Eagle, A. (2002). Scots online: Pittin the mither tongue on the wab. En ligne <http://www.scots-online.org>
- Easton, A., & Bauer, L. (2000). An acoustic study of the vowels of New Zealand English. *Australian Journal of Linguistics* 20, 93-117.
- Eckert, P. (1988). Sound change and adolescent social structure. *Language in Society* 17, 183-207.
- Eckert, P. (1997). Age as a sociolinguistic variable. In F. Coulmas (Ed.), *The handbook of sociolinguistics* (pp. 151-67). Oxford : Blackwell.
- Eckert, P. (2000). *Linguistic variation as social practice*. Oxford : Blackwell.
- Eckert, P. (2005). *Variation, convention, and social meaning*. Communication présentée au Annual Meeting of the Linguistic Society of America, 7 janvier 2005, Oakland CA.
- Eckert, P. (2012). Three waves of variation study: The emergence of meaning in the study of sociolinguistic variation. *Annual Review of Anthropology* 41, 87-100.
- Eckert, P., & McConnell-Ginet, S. (1992). Think practically and look locally: Language and gender as community-based practice. *Annual Review of Anthropology* 21, 461-90.



- Eckert, P., & McConnell-Ginet, S. (1999). New generalizations and explanations in language and gender research. *Language in Society* 28, 185-202.
- Eckert, P., & McConnell-Ginet, S. (2003). *Language and gender*. New York : Cambridge University Press.
- Elley, W., & Irving, J. C. (1985). The Elley-Irving socio-economic index: 1981 census revision. *New Zealand Journal of Educational Studies* 20, 115-128.
- Ellis, A. J. (1889). *On Early English pronunciation* (Vol. 5). Londres : Trübner and Co.
- Encrevé, P. (1988). La liaison avec et sans enchaînement : Phonologie tridimensionnelle et usages du français. Paris : Editions du Seuil.
- Eremeeva, V., & Stuart-Smith, J. (2003). A sociophonetic investigation of the vowels OUT and BIT in Glaswegian. In M. J. Solé, D. Recasens & J. Romero (Eds.), *Proceedings of the 15<sup>th</sup> International Congress of Phonetic Sciences* (pp. 1205-1208). Barcelona : Universitat Autònoma de Barcelona.
- Erickson, B. (2003). On the development of English r. In D. Minkova & R. Stockwell (Eds.), *Studies in the history of the English language* (pp. 183-206). Berlin : Mouton de Gruyter.
- Fabre, L. (2014). *Short front vowels in Australian and New Zealand Englishes: a comparative study*. Mémoire non publié. Université Toulouse II, Toulouse.
- Fairburn, A. R. D. (1934). Some aspects of New Zealand art and letters. *Art in New Zealand*, 216-217.
- Fant, G. (1960). *Acoustic theory of speech production*. La Haye : Mouton.
- Farrar, K., & Jones, M. C. (2002). Introduction. In M. C. Jones & E. Esch (Eds.), *Language change: The interplay of internal, external and extra-linguistic factors* (pp. 1-16). New York : Mouton de Gruyter.
- Feagin, C. (1990). Dynamics of sound change in Southern States English: From r-less to r-ful in three generations. In J. Edmondson, C. Feagin & P. Mühlhäusler (Eds.), *Development and diversity: Language variation across time and space* (pp. 129-146). Arlington : SIL / University of Texas.
- Ferragne, E. (2008). *Etude phonétique des dialectes modernes de l'anglais des Iles Britanniques : vers l'identification automatique du dialecte*. Thèse de doctorat non publiée. Université Lyon 2 - Lumière.
- Ferragne, E., & Pellegrino, F. (2010). Formant frequencies of vowels in 13 accents of the British Isles. *Journal of the International Phonetic Association* 40, 1-34.
- Fillmore, C. (1992). Corpus linguistics or computer-aided armchair linguistics. In J. Svartvik (Ed.), *Directions in corpus linguistics* (pp. 13-38). Berlin : Mouton de Gruyter.
- Flemming, E. (1995). *Auditory representations in phonology*. Thèse de doctorat non publiée. University of California, Los Angeles.
- Flemming, E. (2004). Contrast and perceptual distinctiveness. In B. Hayes, R. Kirchner & D. Steriade (Eds.), *Phonetically based phonology* (pp. 232-276). Cambridge : Cambridge University Press.
- Fletcher, J., & Harrington, J. (2001). High rising terminals and fall-rises in Australian English. *Phonetica* 58, 215-229.



- Fontaine, J. (1974). *Le cercle linguistique de Prague*. Paris : Mame.
- Foulkes, P. (1997). English [r]-sandhi: a sociolinguistic perspective. *Histoire, Epistémologie, Langage* 19(1), 73-96.
- Fry, D. (1947). The frequency of occurrence of speech sounds in Southern English. *Archives Néerlandaises de Phonétique Expérimentale* 20, 103–106.
- Gadet, F. (2008). Les corpus oraux et la diversité des productions langagières. *Verbum* XXX, 261-273.
- Gadet, F., & Guerin, E. (2012). Des données pour étudier la variation. Petits gestes méthodologiques, gros effets. *Cahiers de linguistique* 38, 41-65.
- Gasiorowski, P. (2006). A shibboleth upon their tongues: early English /r/ revisited. *Studia Anglica Posnaniensia* 42, 63-76.
- Gerstman, L. (1968). Classification of self-normalized vowels. *IEEE Transactions on Audio and Electroacoustics* 16, 78–80.
- Gibson, A. (2010). New Zealand identity in popular music: Vowel differences between singing and speaking. In H. Johnson (Ed.), *Many voices: Music and national identity in Aotearoa/New Zealand* (pp. 111-121). Newcastle upon Tyne : Cambridge Scholars Publishing.
- Giegerich, H.J. (1992). *English phonology: An introduction*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Giegerich, H. J. (1999). Lexical strata in English: Morphological causes, phonological effects. Cambridge : Cambridge University Press.
- Giles, H. (1973). Accent mobility: A model and some data. *Anthropological Linguistics* 15, 87–105.
- Gilliéron, J. (1918). *Généalogie des mots qui désignent l'abeille d'après l'atlas linguistique de la France*. Paris : Honoré Champion.
- Goldman, J.-P. (2011). EasyAlign: an automatic phonetic alignment tool under Praat. In P. Cosi, R. De Mori, G. Di Fabrizio & R. Pieraccini (Eds.), *INTERSPEECH 2011, 12<sup>th</sup> Annual Conference of the International Speech Communication Association* (pp. 3233-3236). Florence : ISCA.
- Gordon, E. (1983). New Zealand English pronunciation: an investigation into some early written records. *Te Reo* 26, 29-42.
- Gordon, E. (1994). Reconstructing the past: written and spoken evidence of early New Zealand speech. *New Zealand English Newsletter* 8, 5-10.
- Gordon, E. (1998). Embryonic variants in New Zealand English sound changes. *Te Reo* 41, 62-68.
- Gordon, E., & Abell, M. (1990). 'This objectionable colonial dialect': historical and contemporary attitudes to New Zealand speech. In A. Bell & J. Holmes (Eds.), *New Zealand ways of speaking English* (pp. 21-48). Clevedon : Multilingual Matters / Wellington : Victoria University Press.
- Gordon, E., Campbell, L., Lewis, G., Maclagan, M., Sudbury, A., & Trudgill, P. (2004). *New Zealand English: Its origins and evolution*. Cambridge / New York : Cambridge University Press.

- Gordon, E., & Deverson, T. (1985). *New Zealand English: an introduction to New Zealand speech and usage*. Auckland : Heinemann.
- Gordon, E., & Deverson, T. (1998). *New Zealand English and English in New Zealand*. Auckland : New House.
- Gordon E., & Maclagan, M. (2001). ‘Capturing a sound change’: a real time study over 15 years of the NEAR/SQUARE merger in New Zealand English. *Australian Journal of Linguistics* 21, 215-238.
- Gordon, E., Maclagan, M., & Hay, J. (2004). The ONZE corpus. In J. Beal, K. Corrigan & H. Moisl (Eds.), *Models and methods in the handling of unconventional digital corpora: Vol. 2 Diachronic corpora* (pp. 82-104). Houndmills : Palgrave Macmillan.
- Gordon, M. J. (2001). *Small-town values and big-city vowels: A study of the Northern Cities Shift in Michigan*. Durham, NC : Durham University Press.
- Gordon, M. J. (2006). Straight talking from the Heartland (Midwest). In W. Wolfram & B. Ward (Eds.), *American voices: How dialects differ from coast to coast* (pp. 107-111). Malden, MA : Blackwell Publishing.
- Gordon, P. (1997). What New Zealanders believe about regional variation in New Zealand English: a folklinguistic investigation. *New Zealand English Journal* 11, 14-25.
- Grabe, E., & Warren, P. (2004). Intonational variation in four dialects of English: the high rising tune. In S.-A. Jun (Ed.), *Prosodic typology. The phonology of intonation and phrasing* (pp. 390-409). Oxford : Oxford University Press.
- Grace, G. (1981). Indirect inheritance and the aberrant Melanesian languages. In J. Hollyman & A. Pawley (Eds.), *Studies in Pacific languages and culture in honour of Bruce Biggs* (pp. 255-268). Auckland : Linguistic Society of New Zealand.
- Graham, J. (1992). Settler Society. In G. Rice (Ed.), *The Oxford history of New Zealand* (pp. 112–140). Auckland : Oxford University Press.
- Gray, R. D., & Jordan, F. M. (2000). Language trees support the express-train sequence of Austronesian expansion. *Nature* 405, 1052-1055.
- Greenbaum, S. (1988). *Good English and the grammarian*. Londres : Longman.
- Gumperz, J. J., & Cook-Gumperz, J. (2008). Studying language, culture, and society: Sociolinguistics or linguistic anthropology? *Journal of Sociolinguistics* 12, 532–545.
- Gussenhoven, C. (1983). Focus, mode and the nucleus. *Journal of Linguistics* 19, 377-417.
- Guy, G. R., & Cutler, C. (2011). Speech style and authenticity: Quantitative evidence for the performance of identity. *Language Variation and Change* 23, 139-162.
- Habert, B., Folch, H., & Illouz, G. (1999). Sortir des sens uniques : repérer les mots “mouvants” dans le domaine social. *Sémiotiques* 17, 121-151.
- Haddon, E. (2014). Class identification in New Zealand: An analysis of the relationship between class position and subjective social location. *Journal of Sociology*. Pré-publication en ligne le 6 mai 2014 [https://www.academia.edu/6983065/Class\\_identification\\_in\\_New\\_Zealand\\_An\\_analysis\\_of\\_the\\_relationship\\_between\\_class\\_position\\_and\\_subjective\\_social\\_location](https://www.academia.edu/6983065/Class_identification_in_New_Zealand_An_analysis_of_the_relationship_between_class_position_and_subjective_social_location)
- Haines, R. (1994). Indigent misfits or shrewd operators?: Government-assisted emigrants from the United Kingdom to Australia, 1831-1860. *Population studies* 48, 223-247.

- Hall, M. F. (1976). *An acoustic analysis of New Zealand vowels*. Mémoire non publié. University of Auckland, Auckland.
- Hall, T. A. (1997). *The phonology of coronals*. Amsterdam : John Benjamins.
- Hammarström, G. (1980). *Australian English. Its origin and status*. Hamburg : Helmut Buske.
- Hannisdal, B. R. (2006). *Variability and change in received pronunciation: A study of six sociolinguistic variables in the speech of television newsreaders*. Thèse de doctorat non publiée. Université de Bergen, Bergen.
- Harrington, J., Cox, F., & Evans, Z. (1997). An acoustic study of broad, general and cultivated Australian English vowels. *Australian Journal of Linguistics* 17, 155-184.
- Harrington, J., Palethorpe, S., & Watson, C. (2000). Does the Queen speak the Queen's English? *Nature*, 408, 927-928.
- Harris, J. (1990). Derived phonological contrasts. In S. Ramsaran (Ed.), *Studies in the pronunciation of English*. Londres : Routledge.
- Harris, J. (1994). *English sound structure*. Oxford : Blackwell.
- Hawkins, P. R. (1976). The role of NZ English in a binary feature analysis of English short vowels. *Journal of the International Phonetic Association* 6, 50-66.
- Hawkins, P. R. (ms.). The New Zealand accent and its role in the analysis of some phonological problems of English. Manuscrit non publié.
- Hay, J., Drager K., & Thomas, B. (2013). Using nonsense words to investigate vowel merger. *English Language and Linguistics* 17, 241-269.
- Hay, J., & Maclagan, M. (2010). Social and phonetic conditioners on the frequency and degree of 'intrusive /r/' in New Zealand English. In D. Preston & N. Niedzielski (Eds.), *A reader in sociophonetics* (pp. 41-69). New York : De Gruyter Mouton.
- Hay, J., & Maclagan, M. (2012). /r/-sandhi in early 20th century New Zealand English. *Linguistics* 50, 745-763.
- Hay, J., Maclagan, M., & Gordon, E. (2008). *New Zealand English*. Édimbourg : Edinburgh University Press.
- Hay, J., & Sudbury, A. (2005). How rhoticity became /r/-sandhi. *Language* 81, 799-823.
- Hay, J., Warren, P., & Drager, K. (2006). Factors influencing speech perception in the context of a merger-in-progress. *Journal of Phonetics* 34, 458-484.
- Henderson, J. T. (1999). New Zealand and Oceania. In B. Brown (Ed.), *New Zealand in world affairs: Vol. 3* (pp. 267-294). Wellington : Victoria University Press.
- Herzog, M. (1965). *The Yiddish language in Northern Poland: Its geography and history*. Bloomington : Indiana University.
- Heselwood, B. (2006). Final schwa and r-sandhi in RP English. *Leeds Working Papers in Linguistics & Phonetics* 11, 78-95.
- Hickey, R. (1999). Dublin English: Current changes and their motivation. In P. Foulkes & G. Docherty (Eds.), *Urban voices* (pp. 265-281). Londres : Edward Arnold.
- Hickey, R. (2003). How do dialects get the features they have? On the process of new dialect formation. In R. Hickey (Ed.), *Motives for language change* (pp. 213-239). Cambridge : Cambridge University Press.

- Hickey, R. (2004). Checklist of non-standard features. In R. Hickey (Ed.), *Legacies of colonial English* (pp. 586-620). Cambridge : Cambridge University Press.
- Hillenbrand J., & Clark, M. (2009). The role of f(0) and formant frequencies in distinguishing the voices of men and women. *Attention, Perception & Psychophysics* 71, 1150–1166.
- Hockett, C. F. (1967). The quantification of functional load. *Word* 23, 320-339.
- Hogg, R. M. (1992). *A grammar of Old English: Vol. 1 Phonology*. Oxford : Blackwell.
- Holmes, J. (1982). Expressing doubt and certainty in English. *RELC Journal* 13(2), 9-28.
- Holmes, J. (1990). Hedges and boosters in New Zealand women's and men's speech. *Language & Communication* 10, 185-205.
- Holmes, J. (1993). New Zealand women are good to talk to – An analysis of politeness strategies in interaction. *Journal of Pragmatics* 20, 91-116.
- Holmes, J. (1995). Glottal stops in New Zealand English: an analysis of variants of word-final /t/. *Linguistics* 33, 433-463.
- Holmes, J. (2005). Using Maori English in New Zealand. *International Journal of the Sociology of Language* 172, 91-115.
- Holmes, J. (2006). *Gendered talk at work: Constructing gender identity through workplace discourse*. New York / Oxford : Blackwell.
- Holmes, J. (2008). Gender, leadership and discourse in New Zealand workplaces. *Studies in Pragmatics* 10, 83-101.
- Holmes, J., & Ainsworth, H. (1997). Unpacking the research process: investigating syllable-timing in New Zealand English. *Language Awareness* 6, 32-47.
- Holmes, J., & Bell, A. (1992). On shear markets and sharing sheep: the merger of EAR and AIR diphthongs in New Zealand English. *Language Variation and Change* 4, 251-273.
- Holmes, J., Bell, A., & Boyce, M. (1991). *Variation and change in New Zealand English: a social dialect investigation*. Rapport présenté au Social Sciences Committee of the Foundation for Research, Science and Technology. Document non publié, Wellington.
- Holmes, J., Vine, B., & Johnson, G. (1998). *Guide to the Wellington corpus of spoken New Zealand English*. Wellington : Victoria University of Wellington.
- Holt, D. E. (1997). *The role of the listener in the historical phonology of Spanish and Portuguese: An optimality-theoretic account*. Thèse de doctorat non publiée. Georgetown University, Washington D.C..
- Holt, D. E. (2003). Remarks on optimality theory and language change. In D. E. Holt (Ed.), *Optimality theory and language change* (pp. 1–30). Dordrecht : Kluwer.
- Honeybone, P. (2001). Lenition inhibition in Liverpool English. *English Language and Linguistics* 5, 213-249.
- Hornadge, B. (1980). *The Australian slanguage*. Sydney : Methuen.
- Hornsby, D. (2002). Dialect contact and koinéization: the case of northern France. In M. C. Jones & E. Esch (Eds.), *Language change: The interplay of internal, external and extra-linguistic factors* (pp. 19-28). New York : Mouton de Gruyter.
- Horvath, B. (1985). *Variation in Australian English: The sociolects of Sydney*. Cambridge : Cambridge University Press.

- Horvath, B. (2004). Australian English: Phonology. In B. Kortmann & E. W. Schneider (Eds.), *A handbook of varieties of English: Vol. 1 Phonology* (pp. 625-644). Berlin : Mouton de Gruyter.
- Horvath, B. (2008). Australian English: Phonology. In K. Burrige & B. Kortmann (Eds.), *Varieties of English: Vol. 3 The Pacific and Australasia* (pp. 89-110). Berlin : Mouton de Gruyter.
- Horvath, B., & Horvath, R. J. (2001). 'A multilocality study of sound change in progress: The case of /l/ vocalization in New Zealand and Australian English.' *Language Variation and Change* 13, 37-57.
- Horvath, B., & Horvath, R. J. (2002). The geolinguistics of /l/ vocalization in Australia and New Zealand. *Journal of Sociolinguistics* 6, 319–346.
- Howe, K. R. (2003). *The quest for origins: Who first discovered and settled New Zealand and the Pacific Islands?* Auckland / Londres : Penguin.
- Huddleston, R. D., & Pullum, G. K. (2002). *The Cambridge grammar of the English language*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Hughes, A., Trudgill, P., & Watt, D. (2005). *English accents and dialects* (4<sup>ème</sup> éd.). Londres : Edward Arnold.
- Hundt, M., Hay, J., & Gordon, E. (2004). New Zealand English: morphosyntax. In B. Kortmann & E. W. Schneider (Eds.), *A handbook of varieties of English: Vol. 2 Morphology and syntax* (pp. 560-592). Berlin : Mouton de Gruyter.
- Hunston, S. (2008). Collection strategies and design decisions. In A. Lüdeling & M. Kytö (Eds.), *Corpus linguistics: an international handbook* (Vol. 1, pp. 154-168). Berlin : de Gruyter.
- Hutchinson, A. (2006, 4-10 Mars). Worlds apart. *Listener*, p. 34-35.
- Irwin, P., & Nagy, N. (2007). Bostonians /r/ speaking: A quantitative look at (R) in Boston. *University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics* 13(2), 135-147.
- Irwin, P., & Nagy, N. (2010). Boston (r): Neighbo(r)s nea(r) and fa(r). *Language Variation and Change* 22, 241-278.
- Jacquiot, C. H. (1883). Voyage au Pôle Sud et dans l'Océanie sur les corvettes l'Astrolabe et la Zélée. (Vol. 1). Paris : Gide.
- Jakobson, R. (1931). Prinzipien der historischen Phonologie. *Travaux du Cercle Linguistique de Prague* 4, 246-267.
- Jakobson, R. (1971a). *Selected writings I: Phonological studies*. La Haye : Mouton.
- Jakobson, R. (1971b). *Selected writings II: Word and language*. La Haye : Mouton.
- Jakobson, R., Fant, C. M., & Halle, M. (1952). *Preliminaries to speech analysis*. Cambridge : MIT Press.
- Jespersen, O. (1889). *The articulation of speech sounds*. Marbourg : Elwert.
- Johansson, S. (1973). Linking and intrusive /r/ in English: a case for a more concrete phonology. *Studia Linguistica* 27, 53-68.
- Johansson, S., Leech, G. N., & Goodluck, H. (1978). *Manual of information to accompany the Lancaster-Oslo/Bergen corpus of British English, for use with digital computers*. Oslo : Department of English, University of Oslo.



- Johnson, K. (1997). The auditory/perceptual basis for speech segmentation. *Ohio State University Working Papers in Linguistics* 50, 101-113.
- Johnson, J. S., & Newport, E. L. (1989). Critical period effects in second language learning: The influence of maturational state on the acquisition of English as a second language. *Cognitive Psychology* 21, 60-99.
- Jones, C. (1989). *A history of English phonology*. Londres / New York : Longman.
- Jones, D. (1917). *An English pronouncing dictionary* (1<sup>ère</sup> éd.). Londres : Dent.
- Jones, D. (1956). *The pronunciation of English*. Londres : Cambridge University Press.
- Jones, D. (1962). *An outline of English phonetics*. Cambridge : Heffer.
- Joseph, B. D. (2004). Rescuing traditional (historical) linguistics from grammaticalization theory. In O. Fischer, M. Norde & H. Perridon (Eds.), *Up and down the cline: The nature of grammaticalization* (pp. 45–69). Amsterdam : John Benjamins.
- Jupp, J. (Ed.). (2001). *The Australian people*. Melbourne : Cambridge University Press.
- Kachru, B. (1992). Teaching world Englishes. In B. Kachru (Ed.), *The other tongue: English across cultures* (pp. 355-366). Champaign : University of Illinois Press.
- Kaminska, T. E. (1995). *Problems in Scottish English phonology*. Tübingen : Max Niemeyer.
- Kammacher, L., Stæhr, A., & Jørgensen, J. N. (2011). Attitudinal and sociostructural factors and their role in dialect change: Testing a model of subjective factors. *Language Variation and Change* 23, 87-104.
- Kaye, J., Lowenstamm, J., & Vergnaud, J.-R. (1985). The internal structure of phonological segments: a theory of charm and government. *Phonology Yearbook* 2, 305-328.
- Kaye, J., Lowenstamm, J., & Vergnaud, J.-R. (1990). Constituent structure and government in phonology. *Phonology Yearbook* 7, 193-231.
- Keller, R. (1994). *On language change: The invisible hand in language*. Londres : Routledge.
- Kennedy, M. (2004). Prince Charles has two ears/heirs: Semantic ambiguity and the merger of NEAR and SQUARE in New Zealand English. En ligne <http://www.victoria.ac.nz/lals/resources/publications/nzej-backissues/2004-marianna-kennedy.pdf>
- Kennedy, M. (2006). *Variation in the pronunciation of English by New Zealand school children*. Thèse de doctorat non publiée. Victoria University of Wellington, Wellington.
- Kenstowicz, M. (1994). *Phonology in generative grammar*. Cambridge, MA : Blackwell.
- Kerswill, P. (1994). Babel in Buckinghamshire? Pre-school children acquiring accent features in the New Town of Milton Keynes. In G. Melchers & N.-L. Johannessen (Eds.), *Nonstandard varieties of language: Papers from the Stockholm Symposium* (pp. 64–84). Stockholm : Almqvist & Wiksell.
- Kerswill, P. (1995). Phonological convergence and dialect contact: evidence from citation forms. *Language Variation and Change* 7, 195-207.
- Kerswill, P. (1996). Children, adolescents, and language change. *Language Variation and Change* 8, 177-202.
- Kerswill, P. (2002). Koineization and accommodation. In J. K. Chambers, P. Trudgill & N. Schilling-Estes (Eds.), *The handbook of language variation and change* (pp. 669-702). Oxford : Blackwell.



- Kerswill, P. (2003). Dialect levelling and geographical diffusion in British English. In D. Britain & J. Cheshire (Eds.), *Social dialectology. In honour of Peter Trudgill* (pp. 223-243). Amsterdam : Benjamins.
- Kerswill, P. (2007a). [Critique du livre *Dialect contact and new-dialect formation: the inevitability of colonial Englishes*, de P. Trudgill (2004)]. *Language* 83, 657–61.
- Kerswill, P. (2007b). Standard and non-standard English. In D. Britain (Ed.), *Language in the British Isles* (pp. 34-51). Cambridge : Cambridge University Press.
- Kerswill, P. (2010). Sociolinguistic approaches to language change: phonology. In R. Wodak, B. Johnstone & P. Kerswill (Eds.), *Sage handbook of sociolinguistics* (pp. 219-235). Londres : SAGE Publications.
- Kerswill, P., Torgersen, E., & Fox, S. (2008). Reversing 'drift': Innovation and diffusion in the London diphthong system. *Language Variation and Change* 20, 451-491.
- Kerswill, P., & Trudgill, P. (2005). The birth of new dialects. In P. Auer, F. Hinskens & P. Kerswill (Eds.), *Dialect change: Convergence and divergence in European languages* (pp. 196-220). Cambridge : Cambridge University Press.
- Kerswill, P., & Williams, A. (1992). Some principles of dialect contact: evidence from the town of Milton Keynes. In I. Philippaki-Warbuton & R. Ingham (Eds.), *Working Papers 1992* (pp. 68-90). Reading : University of Reading.
- Kerswill, P., & Williams, A. (2000). Creating a new town koine: children and language change in Milton Keynes. *Language in Society* 29, 65–115.
- Keyser, S. J., & Kiparsky, P. (1984). Syllable structure in Finnish phonology. In M. Aronoff & R. T. Oehrle (Eds.), *Language sound structure* (pp. 7–31). Cambridge MA : MIT Press.
- Kiesling, S. (2004). English input to Australia. In R. Hickey (Ed.), *Legacies of colonial English* (pp. 418-439). Cambridge : Cambridge University Press.
- King, M. (1981). *New Zealanders at war*. Auckland : Heinemann.
- King, R. D. (1967). Functional load and sound change. *Language* 43, 831-852.
- King, R. D. (1969). *Historical linguistics and generative grammar*. Englewood Cliffs : Prentice Hall.
- Kiparsky, P. (1970). Historical linguistics. In W. Ding-Wall (Ed.), *A survey of linguistic science* (pp. 33–62). College Park : University of Maryland Press.
- Kortmann, B., Burridge, K., Mesthrie, R., Schneider, E. W., & Upton, C. (Eds.). (2004). *A handbook of varieties of English* (Vols. 1-2). Berlin / New York : Mouton de Gruyter.
- Kretzschmar, W. A. (2005). Standard American English pronunciation. In B. Kortmann & E. W. Schneider (Eds.), *A handbook of varieties of English: Vol. 1 Phonology* (pp. 257-269). Berlin : Mouton de Gruyter.
- Kretzschmar, W. A., Anderson, J., Beal, J., Corrigan, K., Opas-Hänninen, L., & Plichta, B. (2006). Collaboration on corpora for regional and social analysis. *Journal of English Linguistics* 34, 172-205.
- Kuiper, K. (1990). Some more areas for research in New Zealand English syntax. *New Zealand English Newsletter* 4, 31-34.

- Kurath, H. (1928). The origin of the dialectal differences in spoken American English. *Modern Philology* 25, 385-395.
- Kurath, H. (1941). *A word geography of the Eastern United States*. Ann Arbor : University of Michigan Press.
- Kurath, H., et al. (1939-1943). *Linguistic Atlas of New England* (6 Vols.). Providence : Brown University for the American Council of Learned Societies.
- Kurath, H., & Lowman, G. S. Jr. (1961). *The dialectal structure of Southern England: Phonological evidence*. Tuscaloosa : University of Alabama Press.
- Kytö, M. (2004). The emergence of American English: evidence from seventeenth-century records in New England. In R. Hickey (Ed.), *Legacies of Colonial English* (pp. 121-157). Cambridge : Cambridge University Press.
- Labov, W. (1966). *The social stratification of English in New York City*. Washington D.C. : Center for Applied Linguistics.
- Labov, W. (1972). *Sociolinguistic patterns*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press.
- Labov, W. (1976). *Sociolinguistique* (A. Kihm, Trad.). Paris : Éditions de Minuit.
- Labov, W. (1987). *Some observations on the foundation of linguistics*. En ligne sur le site de University of Pennsylvania  
<http://www.ling.upenn.edu/~wlabov/Papers/Foundations.html>
- Labov, W. (1990). The intersection of sex and social class in the course of linguistic change. *Language Variation and Change* 2, 205-54.
- Labov, W. (1991). Three dialects of English. In P. Eckert (Ed.), *New ways of analyzing variation in English* (pp. 1-45). New York : Academic.
- Labov, W. (1994). *Principles of linguistic change: Vol. 1 Internal factors*. Oxford : Blackwell.
- Labov, W. (2001). *Principles of linguistic change: Vol. 2 Social factors*. Oxford : Blackwell.
- Labov, W., Ash, S., & Boberg, C. (2006). *Atlas of North American English: Phonetics, phonology and sound change*. Berlin : Mouton / de Gruyter.
- Labov, W., & Baranowski, M. (2006). 50 msec. *Language Variation and Change* 18, 223-240.
- Labov, W., Karen, M., & Miller, C. (1991). Near mergers and the suspension of phonemic contrast. *Language Variation and Change* 3, 33-74.
- Labov, W., Yaeger, M., & Steiner, R. (1972). *A quantitative study of sound change in progress. Report on National Science Foundation Contract NSF-GS-3287*. Philadelphia : University of Pennsylvania.
- Ladd, D. R. (1996). *Intonational phonology*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Ladefoged, P. (1971). *Preliminaries to linguistic phonetics*. Chicago / Londres : University of Chicago Press.
- Ladefoged, P. (1975). *A course in phonetics*. Orlando : Harcourt Brace.
- Ladefoged, P. (2005). *Vowels and consonants*. Oxford : Blackwell.
- Ladefoged, P., & K. Johnson. (2011). *A course in phonetics*. Boston : Wadsworth.
- Ladefoged, P., & Maddieson, I. (1996). *The sounds of the world's languages*. Oxford : Blackwell.
- Lakkaraju K., Swarup S., & Gasser L. (2009). *Consensus under constraints: Modeling the great English vowel shift*. In S. J. Yang, A. M. Greenberg & M. Endsley (Eds.), *Social computing, behavioral – cultural modeling and prediction* (pp. 1-8). Berlin : Springer.

- Lakoff, R. (1975). *Language and women's place*. New York : Harper and Row.
- Laks, B. (2008). Pour une phonologie de corpus. *Journal of French Language Studies* 18, 3-32.
- Laks, B. (2011). La phonologie du français et les corpus. *Langue Française* 169, 3-9.
- Langstrof, C. (2003). The short front vowels in NZE in the intermediate period. *New Zealand English Journal* 17, 4-16.
- Langstrof, C. (2006). *Vowel change in New Zealand English: Patterns and implications*. Thèse de doctorat non publiée. University of Canterbury, Christchurch.
- Langstrof, C. (2009). On the role of vowel duration in the New Zealand English front vowel shift. *Language Variation and Change* 21, 437-453.
- Lanham, L. (1967). *The pronunciation of South African English*. Cape Town : Balkema.
- Lass, R. (1976). *English phonology and phonological theory*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Lass, R. (1984). *Phonology: an introduction to basic concepts*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Lass, R. (1990). Where do extraterritorial Englishes come from? Dialect, input, and recodification in transported Englishes. In S. Adamson, V. Law, N. Vincent & S. Wright (Eds.), *Papers from the 5th International Conference on English Historical Linguistics* (pp. 245-80). Philadelphia : John Benjamins.
- Lass, R. (1992). Phonology and morphology. In N. Blake (Ed.), *The Cambridge history of the English language Vol. II: 1066–1476* (pp. 23-155). Cambridge : Cambridge University Press.
- Lass, R. (1997). *Historical linguistics and language change*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Lass, R. & Wright, S. (1985). The South African chain shift: Order out of chaos? In R. Eaton, O. Fischer, W. Koopman & F. Van der Leek (Eds.), *Papers from the 4<sup>th</sup> International conference on English historical linguistics* (pp. 137-161). Amsterdam : John Benjamins.
- Lawson, E., Scobbie, J. M., & Stuart-Smith, J. (2011). The social stratification of tongue shape for postvocalic /r/ in Scottish English. *Journal of Sociolinguistics* 15, 256–268.
- Lawson, E., Scobbie, J. M., & Stuart-Smith, J. (2013). Bunched /r/ promotes vowel merger to schwar: An ultrasound tongue imaging study of Scottish sociophonetic variation. *Journal of Phonetics* 41, 298-210.
- Lee, D. (1989). Sociolinguistic variation in the speech of Brisbane adolescents. In Bradley, D., Sussex, R. and Scott, G. (ed.), *Studies in Australian English*. La Trobe University: *Australian Linguistic Society*. 51-72.
- Lehman, C. (2007). Daten – Korpora – Dokumentation. In W. Kallmeyer & G. Zifonun (Eds.), *Sprachkorpora : Datenmengen und Erkenntnisfortschritt* (pp. 9-27). Berlin : de Gruyter.
- Leitner, G. (2004). *Australia's many voices. Vol. 1 Australian English – The national language*. Berlin : Mouton de Gruyter.
- Lenneberg, E. H. (1967). *Biological foundations of language*. New York : Wiley.
- Lévi-Strauss, C. (1968). *Anthropologie structurale*. Paris : Plon.

- Levin, M. (2001). *Agreement with collective nouns in English*. Lund : Lund Studies in English.
- Levinson, C. (1983). *Pragmatics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Lightfoot, D. (1999). *The development of language: acquisition, change, and evolution*. Malden : Blackwell.
- Likhacheva, L. (2008). *L'articulation pragmatique du discours : le cas des constructions détachées à gauche*. Thèse de doctorat non publiée. Université de Toulouse II, Toulouse.
- Lindau, M. (1985). The story of /r/. In V. A. Fromkin (Ed.), *Phonetic linguistics: Essays in honor of Peter Ladefoged* (pp. 157-168). Orlando : Academic Press.
- Lindblom, B. (1963). Spectrographic study of vowel reduction. *Journal of the Acoustical Society of America* 35, 1773-1781.
- Lobanov, B. M. (1971). Classification of Russian vowels spoken by different speakers. *Journal of the Acoustical Society of America* 49, 606–608.
- Lyche, C. (2011). Travail de terrain et interprétation des données : le schwa en français louisianais. In K. V. Lexander, C. Lyche & A. M. Knutsen (Eds.), *Pluralité de langues, pluralité de cultures : regards sur l'Afrique et au-delà. Mélanges offerts à Ingse Skattum à l'occasion de son 70ème anniversaire* (pp. 303-311). Oslo : Novum forlag.
- Lyons, J. (1977). *Semantics* (Vols. 1-2). Cambridge : Cambridge University Press.
- Macalister, J. (2005). *A dictionary of Maori words in New Zealand English*. Melbourne / Auckland : Oxford University Press.
- Macaulay, R. K. S. (1977). *Language, social class and education: a Glasgow study*. Édimbourg : Edinburgh University Press.
- Maclagan, M. (1982). An acoustic study of New Zealand English vowels. *The New Zealand Speech Therapists' Journal* 37(1), 20-26.
- Maclagan, M. (1998). Diphthongisation of /e/ : a change that went nowhere? *New Zealand English Journal* 12, 43-54.
- Maclagan, M., & Gordon, E. (1996). Out of the AIR and into the EAR: another view of the New Zealand diphthong merger. *Language Variation and Change* 8, 125-147.
- Maclagan, M. & Gordon, E. (1996). Women's role in sound change: the case of the two New Zealand closing diphthongs. *New Zealand English Journal* 10: 5-9.
- Maclagan, M., & Gordon, E. (2000). The NEAR/SQUARE merger in New Zealand English. *Asia Pacific Journal of Speech, Language and Hearing* 5, 201-207.
- Maclagan, M., & Gordon, E. (2004). The story of New Zealand English: What the ONZE project tells us. *Australian Journal of Linguistics* 24, 41-56.
- Maclagan, M., Gordon, E. & Lewis, G. (1999). Women and sound change: conservative and innovative behaviour by the same speakers. *Language variation and change* 11: 19-41.
- Maclagan, M., & Hay, J. (2007). Getting *fed* up with our *feet*: Contrast maintenance and the New Zealand English 'short' front vowel shift. *Language Variation and Change* 19, 1-25.

- Maclagan, M., Watson, C. I., Harlow, R., King, J., & Keegan, P. (2009). /u/ fronting and /t/ aspiration in Māori and New Zealand English. *Language Variation and Change* 21, 175-192.
- Maddieson, I. (1984). *Patterns of sounds*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Magnusson, T. (2007). The story of /r/ in two vocal tracts. In J. Trouvain & W. J. Barry (Eds.), *Proceedings of the 16<sup>th</sup> International Congress of Phonetic Sciences* (pp. 1193-1196). Sarrebruck : ICPhS.
- Maguire, W., McMahon, A. M. S., Heggarty, P., & Dediu, D. (2010). The past, present and future of English dialects: Quantifying convergence, divergence and dynamic equilibrium. *Language Variation and Change* 22, 69–104.
- Mair, C., & Hundt, M. (1995). Why is the progressive becoming more frequent in English? A corpus-based investigation of language change in progress. *Zeitschrift für Anglistik und Amerikanistik* 43, 111-122.
- Majors, T., & Gordon M. J. (2008). The [+spread] of the Northern Cities Shift. *University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics* 14(2), 111-120.
- Malkiel, Y. (1981). Drift, slope, and slant: Background of, and variations upon, a Sapirian theme. *Language* 57, 535-570.
- Mallet, G. (2008). *La liaison en français : descriptions et analyses dans le corpus PFC*. Thèse de doctorat non publiée. Université Paris 10, Paris.
- Marckwardt, A. H. (1958). *American English*. New York : Oxford University Press.
- Marshall, J. (2001). *Understanding language change: an investigation of the influence of social factors on language change in a Scottish farming community*. Thèse de doctorat non publiée. University of Reading, Reading.
- Marshall, G., Newby, H., Rose, D., & Vogler, C. (1988). *Social class in modern Britain*. Londres : Hutchinson.
- Martinet, A. (1952). Function, structure, and sound change. *Word* 8, 1–32.
- Martinet, A. (1955). Économie des changements phonétiques. *Traité de phonologie diachronique* (réédition de 2005). Paris : Maisonneuve & Larose.
- Marx, K. (1867). *Capital, Vol. I*. En ligne <http://www.marxists.org/archive/marx/works/1867-c1/index.htm>
- Marx, K., & Engels, F. (1848) *The communist manifesto*. En ligne <http://www.marxists.org/archive/marx/works/1848/communist-manifesto/index.htm>
- Mather, P.-A. (2010). *Phonetic changes in New York City: 1962-2009*. Communication présentée à la Annual Conference of the International Linguistic Association, avril 2010, SUNY-New Paltz, New York.
- Mathesius, V. (1931). Zum Problem der Belastungs und Kombinationsfähigkeit der Phoneme. *Travaux du Cercle Linguistique de Prague* 4, 148-152.
- Mayaffre, D. (2005). Rôle et places des corpus en linguistique : réflexions introductives. *Actes des Journées d'Etude Toulousaines JETOU 2005 – Rôle et place des corpus en linguistique*, 5-17.
- McBurney, S. (1887, 5 octobre). Colonial pronunciation. *The Press*, p. 5.



- McCafferty, K. (1999). Derry/Londonderry English. In P. Foulkes & G. Docherty (Eds.), *Urban Voices* (pp. 246-64). Londres : Edward Arnold.
- McCarthy, J. J. (1988). Feature geometry and dependency: A review. *Phonetica* 45, 84-108.
- McCarthy, J. J. (1991). Synchronic rule inversion. In L. Sutton, C. Johnson & R. Shields (Eds.), *Proceedings of the seventeenth annual meeting of the Berkeley Linguistics Society* (pp. 192-07). Berkeley, CA : Berkeley Linguistics Society.
- McCarthy, J. J. (1993). A case of surface constraint violation. *Canadian Journal of Linguistics* 38, 169-195.
- McCaskill, M. (1982). The Tasman connection: Aspects of Australian-New Zealand relations. *Australian Geographical Studies* 20, 3-23.
- McCawley, J. D. (1968). The role of semantics in a grammar. In E. Bach & R. Harms (Eds.), *Universals in linguistic theory* (pp. 124-169). New York : Holt, Rinehart & Winston.
- McClure, J. D. (1977). Vowel duration in a Scottish accent. *Journal of the International Phonetic Association* 7, 10-16.
- McEnery, A. M., & Wilson, A. (2001). *Corpus Linguistics* (2<sup>ème</sup> éd.). Édimbourg : Edinburgh University Press.
- McGregor, J. (2006). *High rising tunes in Australian English*. Thèse de doctorat non publiée. Macquarie University, Sydney.
- McKenna, G. (1988). *Vowel duration in the standard English of Scotland*. Mémoire non publié. University of Edinburgh, Édimbourg.
- McKinnon, M. (Ed.). (1997). *New Zealand historical atlas*. Auckland : Bateman.
- McMahon, A. (1991). Lexical phonology and sound change: the case of the Scottish vowel length rule. *Journal of Linguistics* 27, 29-53.
- McMahon, A. (1994). *Understanding language change*. Cambridge : Cambridge University Press.
- McMahon, A. (2000). *Lexical phonology and the history of English*. Cambridge : Cambridge University Press.
- McMahon, A. (2007). Who's afraid of the vowel shift rule? *Language Sciences* 29, 341– 359.
- McMahon, A., Foulkes, P., & Tollfree, L. (1994). Gestural representation and lexical phonology. *Phonology* 11, 277-316.
- Meunier, C., & Nguyen, N. (2013). Traitement et analyse du signal de parole. In N. Nguyen & M. Adda-Decker (Eds.), *Méthodes et outils pour l'analyse phonétique des grands corpus oraux* (pp. 85-119). Cachan : Lavoisier.
- Meyerhoff, M. (1991). Grounding and overcoming obstacles: The positive politeness motivations of high rise terminals. Document non publié, Wellington.
- Meyerhoff, M. (1994). Sounds pretty ethnic, eh – a pragmatic particle in New Zealand English. *Language in Society* 23, 367-88.
- Meyerhoff, M. (2006). Linguistic change, sociohistorical context, and theory-building in variationist linguistics: new-dialect formation in New Zealand. *English Language and Linguistics* 10, 173-194.
- Meyerhoff, M. (2011). *Introducing sociolinguistics* (2<sup>ème</sup> éd.). Londres : Routledge.
- Meyerstein, R. S. (1970). *Functional load; descriptive limitations, alternatives of assessment and extensions of application*. La Haye : Mouton.
- Miglio, V. (2005). *Markedness and faithfulness in vowel systems*. New York : Routledge.



- Millar, J., Vonwiller, J., Harrington, J., & Dermody, P. (1994). The Australian national database of spoken language. *Proceedings of the International Conference on Acoustics, Speech and Signal Processing 94*(1), 97-100.
- Miller, J. D. (1989). Auditory-perceptual interpretation of the vowel. *Journal of the Acoustical Society of America* 85, 2114–2134.
- Milroy, J. (1987). Observing and analysing natural language. A critical account of sociolinguistic method. Oxford : Blackwell.
- Milroy, J. (1992). Speaker innovation and linguistic change. In J. Milroy (Ed.), *Linguistic variation and change: On the historical sociolinguistics of English* (pp. 164-205). Oxford : Blackwell.
- Milroy, J. (2001). Language ideologies and the consequences of standardization. *Journal of Sociolinguistics* 5, 530-555.
- Milroy, J., & Milroy, L. (1985). Linguistic change, social network and speaker innovation. *Journal of Linguistics* 21, 339-384.
- Milroy, J., & Milroy, L. (Eds.). (1992). Social network and social class: Toward an integrated sociolinguistic model. *Language in Society* 21, 1-26.
- Milroy, J., & Milroy, L. (1999). *Authority in language: Investigating standard English* (3<sup>ème</sup> éd.). Londres : Routledge.
- Milroy, L. & Gordon, M. (2003). *Sociolinguistics: Method and interpretation*. Oxford : Blackwell.
- Milroy, L., Milroy, J., & Docherty, G. (1997). *Phonological variation and change in contemporary spoken British English*. Rapport présenté au Economic and Social Research Council (ESRC ref. R000234892). Document non publié, Swindon.
- Mitchell, A. G. (1946). *The pronunciation of English in Australia*. Sydney : Angus & Robertson.
- Mitchell, A. G. (2003). The story of Australian English: Users and environment. A public lecture delivered at Macquarie University on 12 October 1993. *Australian Journal of Linguistics* 2, 111–128.
- Mitchell, A. G., & Delbridge, A. (1965). *The speech of Australian adolescents*. Sydney : Angus & Robertson.
- Mondada, L. (2008). La transcription dans la perspective de la linguistique interactionnelle. In M. Bilger (Ed.), *Données orales, les enjeux de la transcription* (pp. 78-109). Perpignan : Presses Universitaires de Perpignan.
- Mufwene, S. (1996). The founder principle in creole genesis. *Diachronica* 13, 83-134.
- Mufwene, S. (2001). *The ecology of language evolution*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Mugglestone, L. (2003). *'Talking proper'. The rise of accent as social symbol* (2<sup>ème</sup> éd.). Oxford : Oxford University Press.
- Myers, S. (2000). Boundary disputes: the distinction between phonetic and phonological sound patterns. In N. Burton-Roberts, P. Carr & G. Docherty (Eds.), *Phonological knowledge: Conceptual and empirical issues* (pp. 245-272). Oxford : Oxford University Press.

- Navarro, S. (2013). *Rhoticity et 'r' de sandhi en anglais : du Lancashire à Boston*. Thèse de doctorat non publiée. Université de Toulouse II, Toulouse.
- Nearey, T. M. (1978). *Phonetic feature systems for vowels*. Indiana : Indiana University Linguistics Club.
- Nespor, M., & Vogel, I. (1986). *Prosodic phonology*. Berlin : Mouton de Gruyter.
- Nesselhauf, N. (2004). How learner corpus analysis can contribute to language teaching: A study of support verb constructions. In G. Aston, S. Bernardini & D. Stewart (Eds.), *Corpora and language learners* (pp. 109-124). Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins.
- Newmeyer, F. (2003). Grammar is grammar and usage is usage. *Language* 79, 682-707.
- Newmeyer, F. (2005). *Possible and probable languages. A generative perspective on linguistic typology*. Oxford : Oxford University Press.
- Nicholas, S., & Shergold, P. (1988). Unshackling the past. In S. Nicholas (Ed.), *Convict workers: Reinterpreting Australia's past* (pp. 3-13). Cambridge : Cambridge University Press.
- Nielsen, D., & Hay, J. (2005). Perceptions of regional dialects in New Zealand. *Te Reo* 48, 95-110.
- Noël, E. (2003). *English phonology in central Lancashire: a dialectological study*. Mémoire non publié. Université de Toulouse II, Toulouse.
- Nokes, J., & Hay, J. (2012). Acoustic correlates of rhythm in New Zealand English: A diachronic study. *Language Variation and Change* 24, 1-31.
- Nordström, P. E. (1976). Female and infant vocal tracts simulated from male area functions. *Journal of Phonetics* 5, 81-92.
- Ochs, E. (1992). Indexing gender. In A. Duranti & C. Goodwin (Eds.), *Rethinking context: Language as an interactive phenomenon* (pp. 335-358). Cambridge : Cambridge University Press.
- Olssen, E., & Hickey, M. (2005). *Class and occupation: The New Zealand reality*. Otago : Otago University Press.
- Owens, J. M. R. (1992). New Zealand before annexation. In G. Rice (Ed.), *The Oxford history of New Zealand* (pp. 28-53). Auckland : Oxford University Press.
- Palethorpe, S., & Cox, F. M. (2003). *Vowel modification in pre-lateral environments*. Poster présenté aux International Seminars on Speech Production, 7 décembre – 10 décembre 2003, Sydney.
- Pamies, A. (2010). Quelques malentendus à propos du concept de rythme en linguistique. In M. Russo (Ed.), *Prosodic universals: Comparative studies in rhythmic modeling and rhythm typology* (pp. 227-264). Roma : Aracne.
- Parslow, R. (1967). *The pronunciation of English in Boston, MA: vowels and consonants*. Thèse de doctorat non publiée. University of Michigan, Ann Arbor.
- Pasternak, B. (1976). *Introduction to kinship and social organization*. Englewood Cliffs : Prentice-Hall.
- Pearson, D. G., & Thorns, D. C. (1983). *Eclipse of equality: social stratification in New Zealand*. Sydney : Allen & Unwin.

- Peters, P. (1994). American and British influence in Australian verb morphology. In U. Fries, G. Tottie & P. Schneider (Eds.), *Creating and using English language corpora. Papers from the fourteenth international conference on English language research on computerized corpora* (pp. 149-158). Amsterdam : Rodopi.
- Peterson, G. E., & Barney, H. L. (1952). Control methods used in the study of the vowels. *Journal of the Acoustical Society of America* 24, 175–184.
- Pickens, K. A. (1977). The origins of the population of nineteenth century Canterbury. *New Zealand Geographer* 33, 60-75.
- Piercy, C. (2012). A transatlantic cross-dialectal comparison of non-prevocalic /r/. *University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics* 18(2), 77-86.
- Pierrehumbert, J. (2001). Exemplar dynamics: Word frequency, lenition, and contrast. In J. Bybee & P. Hopper (Eds.), *Frequency effects and the emergence of linguistic structure* (pp. 137-157). Amsterdam : John Benjamins.
- Pierrehumbert, J. (2006). The next toolkit. *Journal of Phonetics* 34, 516-530.
- Pinker, S. (1995). *The language instinct*. Londres : Penguin Books.
- Pitt, D. (Ed.). (1977). *Social class in New Zealand*. Auckland : Longman Paul.
- Plack, C. J. (2005). *The sense of hearing*. New Jersey : Lawrence Erlbaum Associates Inc.
- Postal, P. M. (1968). *Aspects of phonological theory*. New York : Harper & Row.
- Przewozny, A. (2002). *Histoire d'un phénomène linguistique : la défense de l'anglais australien, 1788-2000*. Thèse de doctorat non publiée. Université Paris IV-Sorbonne, Paris.
- Przewozny, A. (2004). Variation in Australian English. *Tribune des Langues Vivantes* 36, 74-86.
- Przewozny, A. (2005). Le chemin de l'émergence culturelle de l'Australie : un épisode du point de vue linguistique. Dans M.-M. Martinet, F. Conte, A. Molinié & J.-M. Valentin (Eds.), *Le chemin, la route, la voie. Figures de l'imaginaire occidental à l'époque moderne* (pp. 121-132). Paris : Presses de l'Université Paris IV-Sorbonne.
- Przewozny, A. (2006). Perspectives sur l'anglais australien dans le projet PAC : l'exemple de la longueur de /æ/. *Cahiers de grammaire* 30, 359- 372.
- Przewozny, A. (sous presse). L'Australie. In I. Brulard, J. Durand & P. Carr (Eds.), *La prononciation de l'anglais : variation et structure*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- Przewozny, A., & Viollain, C. (sous presse). La Nouvelle-Zélande. In I. Brulard, J. Durand & P. Carr (Eds.), *La prononciation de l'anglais : variation et structure*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- Prince, A., & Smolensky, P. (1993). *Optimality theory: constraint interaction in generative grammar*. New Brunswick : Rutgers University Center for Cognitive Science.
- Pukli, M. (2006). *Investigation sociophonétique de l'anglais en Écosse : le cas de Ayr*. Thèse de doctorat non publiée. Université de Toulouse II, Toulouse.
- Pullum, G. K. (1976). The Duke of York gambit. *Journal of Linguistics* 12, 83-102.
- Quinn, H. (1995). *Variation in NZE syntax and morphology: a study of the acceptance and use of grammatical variants among Canterbury and West Coast teenagers*. Mémoire non publié. University of Canterbury, Christchurch.

- Quirk, R., Greenbaum, S., Leech, G., & Svartvik, J. (1985). *A comprehensive grammar of the English language*. Londres : Longman.
- Rastier, F. (2005). Enjeux épistémologiques de la linguistique de corpus. In G. Williams (Ed.), *La linguistique de corpus* (pp. 31-45). Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Rastier, F. (2006). Conditions d'une linguistique des normes. In A. Steuckardt & G. Siouffi (Eds.), *Les linguistes et la norme – Aspects normatifs du discours linguistique* (pp. 3-20). Berne : Peter Lang.
- Roach, P. (1998). Some languages are spoken more quickly than others. In P. Trudgill & L. Bauer (Eds.), *Language myths* (pp. 150-158). Londres : Penguin.
- Roach, P., Hartman, J., & Setter, J. (2006). *Cambridge English pronouncing dictionary*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Roach, P., Knowles, G., Varadi, T., & Arnfield, S. (1993). MARSEC: a machine-readable spoken English corpus. *Journal of the International Phonetic Association* 23, 47-54.
- Robb, M. P., Maclagan, M. A., & Chen, Y. (2004). Speaking rates of American and New Zealand varieties of English. *Clinical Linguistics and Phonetics* 18, 1-15.
- Robins, R. H. (1997). *A short history of linguistics*. Londres / New York : Longman.
- Romaine, S. (1978). Post vocalic /r/ in Scottish English: sound change in progress? In P. Trudgill (Ed.), *Sociolinguistic patterns in British English* (pp. 144-158). Londres : E. Arnold.
- Samuels, B. (2006). *Nothing to lose but their chains: rethinking vocalic chain shifting*. Mémoire non publié. Harvard University, Cambridge MA.
- Sankoff, G. (2004). Adolescents, young adults and the critical period: two case studies from "Seven Up". In C. Fought (Ed.), *Sociolinguistic variation: Critical reflections* (pp. 121-139). Oxford / New York : Oxford University Press.
- Sapir, E. (1921). *Language*. New York : Harcourt Brace.
- Saussure, F. (1916). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- Schane, S. (1973). *Generative phonology*. Englewood Cliffs : Prentice-Hall.
- Schane, S. (1984). The fundamentals of particle phonology. *Phonology Yearbook* 1, 129-155.
- Scharinger, M. (2006). Featural representations of the New Zealand English short front vowels. In P. Warren & C. Watson (Eds.), *Proceedings of the 11<sup>th</sup> Australasian International Conference on Speech Science & Technology* (pp. 400-404). Auckland : Australasian Speech Science and Technology Association Inc.
- Scharinger, M., & Idsardi, W. J. (2010). "Stability" of vowel categories is grounded in phonology: Evidence from English dialect comparison. En ligne <http://ling.umd.edu/~idsardi/papers/2010si.pdf>
- Scheer, T. (2004). En quoi la phonologie est vraiment différente. *Corpus* 3, 5-84.
- Schreier, D., Gordon, E., Hay, J., & Maclagan, M. (2004). The regional and linguistic dimension of /hw/ maintenance and loss in early 20th century New Zealand English. *English World-Wide* 24, 245-270.
- Scobbie, J. (1992). Against rule inversion: the development of English [r]-sandhi. Poster présenté au 7<sup>th</sup> International Phonology Meeting, 4 juillet – 7 juillet 1992, Krems.
- Scobbie, J. M. (2006). (R) as a variable. In *Encyclopedia of language & linguistics* (2<sup>ème</sup> éd., pp. 337-344). Oxford : Elsevier.
- Scobbie, J. M., Turk, A. E., & Hewlett, N. (1999). Morphemes, phonetics and lexical items: the case of the Scottish Vowel Length Rule. In J. J. Ohala, Y. Hasegawa, M. Ohala, D.

- Granville, & A. C. Bailey (Eds.), *Proceedings of the 14th International Congress of Phonetic Sciences* (pp. 1617-1620). San Francisco : ICPhS.
- Sinclair, K. (1969). *A history of New Zealand*. Harmondsworth : Penguin Books.
- Sinclair, K. (1986). *The native born: The origins of New Zealand nationalism*. Palmerston North : Massey University Occasional Publications.
- Sinclair, K. (1991). *A history of New Zealand* (4<sup>ème</sup> éd.). Auckland : Penguin.
- Sinclair, J. (2005). Corpus and text – Basic principles. In M. Wynne (Ed.), *Developing linguistic corpora: a guide to good practice* (pp. 1-16). Oxford : Oxbow Books.
- Silverstein, M. (1976). Shifters, linguistic categories, and cultural description. In K. Basso & H. Selby (Eds.), *Meaning in anthropology* (pp. 11-55). Albuquerque : University of New Mexico Press.
- Silverstein, M. (2003). Indexical order and the dialectics of sociolinguistic life. *Language & Communication* 23, 193–229.
- Sivertsen, E. (1960). *Cockney phonology*. Bergen : Oslo University Press.
- Smith, A. (1853). *The theory of moral sentiments (part III)*. London : Henry G. Bohn.
- Smith, D. (1994). *North and South*. Londres : Penguin.
- Sóskuthy, M. (2009). *Why r? An alternative look at intrusive-r in English*. Mémoire non publié. Eötvös Loránd University, Budapest.
- Spero, M. (1996). *L vocalization in southeastern Britain*. Mémoire non publié. University of Essex, Colchester.
- Staub, J. (2010). *An introduction to the pronunciation of North American English*. Odense : University Press of Southern Denmark.
- Stevens, K. N. (1998). *Acoustic phonetics*. Cambridge : MIT Press.
- Stirling, L., Fletcher, J., Mushin, I., & Wales, R. (2001). Representational issues in annotation: Using the Australian map task corpus to relate prosody and discourse structure. *Speech Communication* 33, 113-134.
- Stockwell, R. P., & Minkova, D. (1988). The English vowel shift: Problems of coherence and explanation. In D. Kastovsky & G. Bauer (Eds.), *Luick revisited* (pp. 355-394). Tübingen : Gunter Narr.
- Stockwell, R. P., & Minkova D. (1997). On drifts and shifts. *Studia Anglica Posnaniensia* 31, 283-303.
- Strang, B. (1968). The Tyneside linguistic Survey. *Zeitschrift für Mundartforschung* 4, 788-794.
- Stuart-Smith, J. (1999). Glasgow: accent and voice quality. In P. Foulkes & G. Docherty (Eds.), *Urban voices* (pp. 203-222). Londres : Edward Arnold.
- Stuart-Smith, J. (2003). The phonology of modern urban Scots. In J. Corbett, D. McClure & J. Stuart-Smith (Eds.), *The Edinburgh companion to Scots* (pp. 110-137). Édimbourg : Edinburgh University Press.
- Stuart-Smith, J. (2007). A sociophonetic investigation of postvocalic /r/ in Glaswegian adolescents. *Proceedings of the 16<sup>th</sup> International Congress of Phonetic Sciences of Saarbrücken* (pp. 449-1452). Sarrebruck : ICPhS.



- Stuart-Smith, J., Lawson, E., & Scobbie, J. M. (2014). Derhoticisation in Scottish English: a sociophonetic journey. In C. Celata & S. Calamai (Eds.), *Advances in sociophonetics* (pp. 59-96). Amsterdam : John Benjamins.
- Stuart-Smith, J., Pryce, G., Timmins, C., & Gunter, B. (2013). Television can also be a factor in language change: evidence from an urban dialect. *Language* 89, 501-536.
- Stuart-Smith, J., Timmins, C., & Tweedie, F. (2007). Talking ‘Jockney’? Variation and change in Glaswegian accent. *Journal of Sociolinguistics* 11, 221-260.
- Stubbe, M., & Holmes, J. (1995). *You know, eh*, and other ‘exasperating expressions’: an analysis of social and stylistic variation in the use of pragmatic devices in a sample of New Zealand English. *Language & Communication* 15, 183-212.
- Stubbe, M., & Holmes, J. (2000). Talking Maori or Pakeha in English. In A. Bell & K. Kuiper (Eds.), *New Zealand English: Varieties of English around the world* (pp. 249-278). Wellington : Victoria University Press / Amsterdam & Philadelphia : John Benjamins.
- Sudbury, A., & Hay, J. (2002). The fall and rise of /r/: Rhoticity and /r/-sandhi in early New Zealand English. *University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics* 8(3), 281-295.
- Svartvik, J. (Ed.). (1990). *The London-Lund corpus of spoken English: Description and research*. Lund : Lund University Press.
- Sweet, H. (1899). *The practical study of languages. A guide for teachers and learners*. Londres : Dent.
- Syrdal, A. K., & Gopal, H. S. (1986). A perceptual model of vowel recognition based on the auditory representation of American English vowels. *Journal of the Acoustical Society of America* 79, 1086–1100.
- Tagliamonte, S. (2005). So who? Like how? Just what? Discourse markers in the conversations of young Canadians. *Journal of Pragmatics* 37, 1896-1915.
- Taylor, B. (2003). Englishes in Sydney around 1850. *Australian Journal of Linguistics* 23, 161-183.
- Thomas, E. R., & Kendall, T. (2007). *NORM: The vowel normalization and plotting suite*. En ligne <http://ncslaap.lib.ncsu.edu/tools/norm/>
- Tollfree, L. (1999). South East London English: Discrete versus continuous modelling of consonantal reduction. In P. Foulkes & G. Docherty (Eds.), *Urban voices* (pp. 163-184). Londres : Edward Arnold.
- Tollfree, L. (2001). Variation and change in Australian consonants: Reduction of /t/. In D. B. Blair & P. Collins (Eds.), *Varieties of English around the world: English in Australia* (pp. 45–67). Amsterdam : John Benjamins.
- Torgersen, E. (1997). *Some phonological innovations in South-eastern British English*. Mémoire non publié. University of Bergen, Bergen.
- Torgersen, E., & Kerswill, P. (2004). Internal and external motivation in phonetic change: Dialect levelling outcomes for an English vowel shift. *Journal of Sociolinguistics* 8, 23-53.
- Trask, R. L. (1996). *Historical linguistics*. Londres : Arnold.
- Troubetzkoy, N. S. (1970). *Principes de phonologie* (J. Cantineau, Trad.). Paris : Klincksieck.



- Trudgill, P. (1972). Sex, covert prestige and linguistic change in the urban British English of Norwich. *Language in Society* 1, 179-195.
- Trudgill, P. (Ed.). (1984). *Language in the British Isles*. Londres : Cambridge University Press.
- Trudgill, P. (1986). *Dialects in Contact*. Oxford : Blackwell.
- Trudgill, P. (1990). *The dialects of England*. Oxford : Blackwell.
- Trudgill, P. (1992). *Introducing language and society*. Londres : Penguin.
- Trudgill, P. (1998). The chaos before the order: New Zealand English and the second stage of new-dialect formation. In E. H. Jahr (Ed.), *Advances in historical sociolinguistics* (pp. 1-11). Berlin : Mouton de Gruyter.
- Trudgill, P. (1999). A window on the past: 'colonial lag' and New Zealand evidence for the phonology of 19th-century English. *American Speech* 74, 227-239.
- Trudgill, P. (2000). *Sociolinguistics: An introduction to language and society*. Londres : Penguin.
- Trudgill, P. (2001). On the irrelevance of prestige, stigma and identity in the development of New Zealand English phonology. *New Zealand English Journal* 15, 42-46.
- Trudgill, P. (2004). *New-dialect formation: The inevitability of colonial Englishes*. Édimbourg : Edinburgh University Press.
- Trudgill, P., Gordon, E., & Lewis, G. (1998). New-dialect formation and southern hemisphere English: the New Zealand short front vowels. *Journal of Sociolinguistics* 2, 35-51.
- Trudgill, P., Gordon, E., Lewis, G., & Maclagan, M. (2000a). Determinism in new-dialect formation and the genesis of New Zealand English. *Journal of Linguistics* 36, 299-318.
- Trudgill, P., Gordon, E., Lewis, G., & Maclagan, M. (2000b). The role of drift in the formation of native-speaker southern hemisphere Englishes: some New Zealand evidence. *Diachronica* 17, 111-138.
- Trudgill, P., & Hannah, J. (2002). *International English: A guide to the varieties of Standard English* (4<sup>ème</sup> éd.). Londres : Arnold.
- Trudgill, P., Maclagan, M., & Lewis, G. (2003). The Scottish input to New Zealand English phonology. *Journal of English Linguistics* 31, 103-124.
- Twain, M. (1897). *Following the Equator – A journey around the world*. Hartford : American Publishing Co.
- Uffman, C. (2007). Intrusive [r] and optimal epenthetic consonants. *Language Sciences* 29, 451-476.
- Valli, A., & Véronis, J. (1999). Étiquetage grammatical de corpus oraux: problèmes et perspectives. *Revue Française de Linguistique Appliquée* IV(2), 113-133.
- Valli, A., & Véronis, J. (2000, 12-13 October 2000). *Grammatical tagging of spoken corpora: an experiment*. Communication présentée à l'atelier New methods and formalisms for corpus linguistics, 12-13 octobre 2000, Aix-en-Provence.
- Vaux, B., & Samuels, B. (2006). Explaining vowel systems: Dispersion theory vs. natural selection. En ligne <http://cambridge.academia.edu/BertVaux/Papers.17>
- Venneman, T. (1972). Rule inversion. *Lingua* 29, 209-242.

- Verleyen S. (2007). Le fonctionnalisme entre système linguistique et sujet parlant : Jakobson et Troubetzkoy face à Martinet. *Cahiers Ferdinand de Saussure* 60, 63-188.
- Véronis, J. (1998). Annotation automatique de corpus : état de l'art. En ligne <http://sites.univ-provence.fr/veronis/pdf/1998perpignan.pdf>
- Véronis, J. (2000). Le projet ARCADE : Évaluation des systèmes d'alignement de textes parallèles multilingues. *Lettre Francil*.
- Viollain, C. (2010). *Sociophonologie de l'anglais à Boston : Une étude de la rhoticité et de la liaison*. Mémoire non publié. Université de Toulouse II, Toulouse.
- Vonwiller, J., Rogers, I., Cleirigh, C., & Lewis, W. (1996). Speaker and material selection for the Australian National Database of Spoken Language. *Journal of Quantitative Linguistics* 2, 177-211.
- Wagner, S. E. (2012). Age grading in sociolinguistic theory. *Language and Linguistics Compass* 6, 371–382.
- Wall, A. (1939). *New Zealand English: How it should be spoken*. Christchurch : Whitcombe & Tombs.
- Wall, A. (1951). The way I have come. *Radio Broadcast Talk*. Christchurch : Radio NZ Sound Archives.
- Walsh Dickey, L. (1997). *The phonology of liquids*. Thèse de doctorat non publiée. University of Massachusetts, Amherst.
- Warren, P. (2005). Patterns of late rising in New Zealand – intonational variation or intonational change? *Language Variation and Change* 17, 209-230.
- Warren, P., & Britain, D. (2000). Intonation and prosody in New Zealand English. In A. Bell & K. Kuiper (Eds.), *New Zealand English: Varieties of English around the world* (pp. 146-172). Wellington : Victoria University Press / Amsterdam & Philadelphia : John Benjamins.
- Watson C., Harrington, J., & Evans, Z. (1998). An acoustic comparison between New Zealand and Australian English vowels. *Australian Journal of Linguistics* 18, 185-207.
- Watson, C., Maclagan, M., & Harrington, J. (2000). Acoustic evidence for vowel change in New Zealand English. *Language Variation and Change* 12, 51-68.
- Watson, C., Palethorpe, S., & Harrington, J. (2004). Capturing the vowel change in New Zealand English over a thirty year period via a diachronic study. *Proceedings of the Tenth Australian International Conference on Speech Science & Technology*, 201-206.
- Watt, D. L. E. (1994). *The phonology and semiology of intonation in English: an instrumental and systemic perspective*. Bloomington, IN : Indiana University Linguistics Club Publications.
- Watt, D. (2000). Phonetic parallels between the close-mid vowels of Tyneside English. *Language Variation and Change* 12, 69-100.
- Watt, D. (2002). 'I don't speak with a Geordie accent, I speak, like, the Northern accent': Contact-induced levelling in the Tyneside vowel system. *Journal of Sociolinguistics* 6, 44-63.
- Watts, R. J. (2011). *Language myths and the history of English*. New York : Oxford University Press.

- Warren, P. (1998). Timing patterns in New Zealand English rhythm. *Te Reo* 41, 80-93.
- Warren et al. (2003). Word recognition and sound merger: the case of the front-centering diphthongs in NZ English. In M.-J. Solé, D. Recasens & J. Romero (Eds.), *Proceedings of the 15<sup>th</sup> International Congress of Phonetic Sciences* (pp. 2989-2992). Barcelona : Universitat Autònoma de Barcelona.
- Weber, M. (1978). *Economy and society: An outline of interpretive sociology* (Vols. 1-2). Berkeley : University of California Press.
- Wedel, A. (2004). *Self-organization and categorical behavior in phonology*. Thèse de doctorat non publiée. University of California, Santa Cruz.
- Wedel, A., Jackson, S., & Kaplan, A. (2013). Functional load and the lexicon: Evidence that syntactic category and frequency relationships in minimal lemma pairs predict the loss of phoneme contrasts in language change. *Language and Speech* 56, 395-417.
- Weinreich, U., Labov, W., & Herzog, M. (1968). Empirical foundations for a theory of language change. In W. P. Lehmann & Y. Malkiel (Eds.), *Directions for historical linguistics: a symposium* (pp. 95-188). Austin : University of Texas Press.
- Wells, J. C. (1963). A study of the formants of the pure vowels of British English. *Progress Report, Phonetics Laboratory, University College London*, 1-6.
- Wells, J. C. (1982). *Accents of English* (Vols. 1-3). Cambridge : Cambridge University Press.
- Wells, J. C. (2008). *Longman pronunciation dictionary*. Harlow : Longman.
- Wiese, R. (2001). The phonology of /r/. In T. A. Hall (Ed.), *Distinctive feature theory* (pp. 335-368). Berlin : de Gruyter.
- Wiese, R. (2011). The representation of rhotics. In M. Van Oostendorp, C. Ewen, E. Hume & K. Rice (Eds.), *The Blackwell Companion to Phonology* (pp. 711-729). Oxford : Wiley-Blackwell.
- Williams, A, & Kerswill, P. (1999). Dialect levelling: change and continuity in Milton Keynes, Reading and Hull. In P. Foulkes & G. Docherty (Eds.), *Urban voices* (pp. 141-162). Londres : Edward Arnold.
- Wolfram, W., & Fasold, R. W. (1974). *The study of social dialects in American English*. Englewood Cliffs : Prentice-Hall.
- Wood, E. (2003). TH-fronting: the substitution of f/v for θ/ð in New Zealand English. *New Zealand English Journal* 17, 50-6.
- Woods, N. (1997). The formation and development of New Zealand English: interaction of gender-related variation and linguistic change. *Journal of Sociolinguistics* 1, 95-125.
- Woods, N. J. (2000). Archaisms and innovation in New Zealand English. *English World-Wide* 21, 109-15.
- Yallop, C. (2003). A. G. Mitchell and the development of Australian pronunciation. *Australian Journal of Linguistics* 23, 129-141.
- Zemlin, W. R. (1981). *Speech and hearing science: Anatomy and physiology* (2<sup>ème</sup> éd.). Englewood Cliffs : Prentice-Hall.

## Table des figures

---

Figure 1 : carte de l'Australasie _____	31
Figure 2 : carte du <i>Commonwealth of Nations</i> _____	31
Figure 3 : carte de l'Empire britannique (1907) _____	32
Figure 4 : carte de la Nouvelle-Zélande (1950) _____	34
Figure 5 : carte de l'implantation des populations polynésiennes dans le Pacifique _____	37
Figure 6 : carte des comtés d'Angleterre _____	49
Figure 7 : carte de l'Écosse _____	51
Figure 8 : carte des provinces irlandaises avec leur drapeau _____	52
Figure 9 : trapèze vocalique des monophthongues du <i>NZE</i> d'après Hay <i>et al.</i> (2008) _____	105
Figure 10 : trapèze vocalique des diphtongues du <i>NZE</i> selon Hay <i>et al.</i> (2008) _____	115
Figure 11 : carte des régions néo-zélandaises _____	154
Figure 12 : carte de l'Otago _____	155
Figure 13 : carte du Southland _____	155
Figure 14 : carte de la présence écossaise en Nouvelle-Zélande à partir des données du recensement de 1878 _____	157
Figure 15 : schéma représentant les mouvements en chaîne (chaîne de propulsion et chaîne de traction) à partir des voyelles antérieures brèves du <i>NZE</i> (Langstrof, 2006 : 79) _____	190
Figure 16 : schéma du séquençage des changements vocaliques en chaîne selon Langstrof (2006 : 81) _____	192
Figure 17 : schéma représentant le <i>Great Vowel Shift</i> selon Dinkin (2011) _____	195
Figure 18 : la zone du "plein" <i>Northern Cities Shift</i> selon Labov (2008) _____	200
Figure 19 : schéma représentant le <i>Short Front Vowel Shift</i> néo-zélandais d'après Langstrof (2006 : 78) _____	204
Figure 20 : moyennes des valeurs formantiques pour 3 locuteurs néo-zélandais et 3 locuteurs australiens pour la voyelle de TRAP (Fabre 2014) _____	220
Figure 21 : représentation des monophthongues du <i>SAusE</i> contemporain dans l'espace vocalique d'après Cox (2007) _____	230
Figure 22 : représentation des diphtongues du <i>SAusE</i> contemporain dans l'espace vocalique d'après Cox (2007) _____	230
Figure 23 : évolution des voyelles australiennes sur une période de 100 ans d'après Cox (2012) _____	234

Figure 24 : évolution des voyelles australiennes (locuteurs 1965 - 1990) et locutrices (1990 - 2007) selon Cox (2012)	235
Figure 25 : l'évolution de l'écosseis d'après Eagle (2002)	237
Figure 26 : représentation de la distribution dans l'espace vocalique des voyelles du SSE d'après Giegerich (1992 : 79)	240
Figure 27 : schéma du fonctionnement de la SVLR	241
Figure 28 : carte du merger KIT/DRESS devant consonnes nasales aux États-Unis (Labov, Ash & Boberg 2006)	297
Figure 29 : exemple de transcription orthographique et d'annotation sous PRAAT dans le cadre du programme PAC	324
Figure 30 : codage de la rhoticité et du 'r' de sandhi sous PRAAT dans le corpus PAC Nouvelle-Zélande	336
Figure 31 : fenêtre de recherche pour PAC sous DOLMEN	341
Figure 32 : fenêtre de recherche spécifique pour le 'r' de sandhi sous DOLMEN	342
Figure 33 : fenêtre de résultats d'une requête sous DOLMEN	343
Figure 34 : graphe de terrain représentant les réseaux utilisés pour le corpus PAC Nouvelle-Zélande	353
Figure 35 : carte de Dunedin et de son agglomération (Google Maps)	355
Figure 36 : lieux de naissance des locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande	358
Figure 37 : lieux de naissance des parents des locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande	360
Figure 38 : capture d'écran sous PRAAT montrant l'influence de la fluidité phonétique sur la réalisation du 'r' de sandhi	440
Figure 39 : spectrogramme montrant le recours à une réalisation laryngée dans un site potentiel de liaison dans le texte lu par ES1	441
Figure 40 : modèle de relations paramétriques des rhotiques (Lindau, 1985 : 167)	455
Figure 41 : modèle d'interrelations entre les rhotiques selon Magnusson (2007)	456
Figure 42 : organisation géométrique des traits distinctifs (McCarthy 1988 : 89)	462
Figure 43 : arborescences représentant les rhotiques coronales et uvulaires (Walsh-Dickey 1997)	462
Figure 44 : phase de tenue de la monophthongue de START prononcée par JM1 dans la liste de mots n°1 (PRAAT)	513
Figure 45 : glissement du premier au second élément de la diphtongue de NEAR prononcée par EC1 dans la liste de mots n°1 (PRAAT)	514
Figure 46 : segmentation des "cibles" pour les diphtongues selon Cox (2006)	514

Figure 47 : interface de la plateforme en ligne NORM _____	524
Figure 48 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez AS1 _____	526
Figure 49 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez BG1 _____	528
Figure 50 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez BM1 _____	530
Figure 51 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez CC1 _____	532
Figure 52 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez EC1 _____	534
Figure 53 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez ES1 _____	536
Figure 54 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez JM1 _____	538
Figure 55 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez KC1 _____	540
Figure 56 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez LB1 _____	542
Figure 57 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez MG1 _____	544
Figure 58 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez RC3 _____	546
Figure 59 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez SC2 _____	548
Figure 60 : représentation de la distribution des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez SS1 _____	550
Figure 61 : représentation de la distribution des moyennes formantiques des 6 monophthongues étudiées dans l'espace vocalique pour chaque locuteur du corpus PAC-NZ et pour Bauer & Warren (2008) avec étiquettes _____	556
Figure 62 : représentation de la distribution des moyennes formantiques des 6 monophthongues étudiées dans l'espace vocalique pour chaque locuteur du corpus PAC-NZ et pour Bauer & Warren (2008) sans étiquettes _____	557



Figure 63 : représentation de la distribution de la réalisation de chaque occurrence des 6 monophthongues étudiées dans l'espace vocalique pour tous les locuteurs du corpus PAC-NZ _____	558
Figure 64 : représentation de la distribution des moyennes formantiques des diphtongues de NEAR et SQUARE dans l'espace vocalique pour chaque locuteur du corpus PAC-NZ avec étiquettes _____	560
Figure 65 : représentation de la distribution des moyennes formantiques des diphtongues de NEAR et SQUARE dans l'espace vocalique pour chaque locuteur du corpus PAC-NZ sans étiquettes _____	561
Figure 66 : représentation de la distribution de la réalisation de chaque occurrence de NEAR et SQUARE dans l'espace vocalique pour chaque locuteur du corpus PAC-NZ _____	562
Figure 67 : représentation de la distribution des moyennes formantiques de groupe dans l'espace vocalique pour l'ensemble des locuteurs du corpus PAC-NZ _____	563
Figure 68 : scénarios d'empiètement/d'ingression et d'équidistance dans le cas d'une chaîne de propulsion d'après Langstrof (2006 : 81) _____	584
Figure 69 : représentation de la distribution des réalisations des occurrences individuelles des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez EC1 _____	587
Figure 70 : représentation de la distribution des réalisations des occurrences individuelles des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez JM1 _____	588
Figure 71 : représentation de la distribution des réalisations des occurrences individuelles des 8 voyelles étudiées dans l'espace vocalique chez ES1 _____	589
Figure 72 : schéma de l'état initial de la distribution des voyelles de TRAP, DRESS et KIT en NZE (Langstrof, 2006 : 259) _____	592
Figure 73 : carte du sud-est de l'Angleterre incluant les villes de Londres, Reading et Ashford d'après Torgersen et Kerswill (2004) _____	700
Figure 74 : représentation des changements vocaliques en cours à Ashford d'après Torgersen et Kerswill (2004) _____	701
Figure 75 : représentation du système vocalique de l'anglais parlé à Reading d'après Torgersen et Kerswill (2004) _____	702

## Table des tableaux

---

Tableau 1 : inventaire des phonèmes vocaliques du <i>NZE</i> d'après Wells (1982)	97
Tableau 2 : inventaire des monophthongues du <i>NZE</i> d'après Hay <i>et al.</i> (2008)	105
Tableau 3 : inventaire des phonèmes vocaliques du <i>NZE</i> selon Bauer et Warren (2008)	119
Tableau 4 : valeurs formantiques des monophthongues de l'anglais néo-zélandais d'après Bauer et Warren (2008)	130
Tableau 5 : tableau présentant une comparaison des mesures formantiques issues de différents corpus néo-zélandais pour la voyelle de FLEECE d'après Easton et Bauer (2000)	135
Tableau 6 : les principales différences entre le <i>Cultivated</i> et le <i>Broad NZE</i> d'après Gordon et Maclagan (2008)	161
Tableau 7 : système phonologique vocalique de la <i>RP</i> d'après Wells (1982 : 119)	177
Tableau 8 : système phonologique vocalique du <i>NZE</i> d'après Wells (1982)	177
Tableau 9 : système phonologique vocalique de l' <i>AusE</i> d'après Wells (1982 : 596)	177
Tableau 10 : système phonologique vocalique de l'anglais de Londres (Cockney) d'après Wells (1982 : 303)	179
Tableau 11 : système transcriptionnel traditionnel et système transcriptionnel révisé des voyelles de l'anglais australien d'après Cox (2006 : 11)	225
Tableau 12 : inventaire des phonèmes consonantiques du <i>SSE</i> d'après Pukli (2006)	238
Tableau 13 : inventaire des phonèmes vocaliques du <i>SSE</i> d'après Wells (1982)	239
Tableau 14 : tableau récapitulatif des voyelles sujettes à la <i>SVLR</i> et des voyelles non affectées selon Aitken (1981)	242
Tableau 15 : hiérarchie de contraintes dans une variété hypothétique à l'étape 1 dite de "stabilité" d'après Miglio (2005)	265
Tableau 16 : hiérarchie de contraintes dans une variété hypothétique à l'étape 2 dite de "changement actif" d'après Miglio (2005)	265
Tableau 17 : hiérarchie de contraintes dans une variété hypothétique à l'étape 3 dite de "réanalyse" d'après Miglio (2005)	266
Tableau 18 : hiérarchie de contraintes à l'étape 1 pour la voyelle de TRAP néo-zélandaise	267
Tableau 19 : hiérarchie de contraintes à l'étape 2 pour la voyelle de TRAP néo-zélandaise	267
Tableau 20 : hiérarchie de contraintes à l'étape 2 pour la voyelle de DRESS néo-zélandaise	268
Tableau 21 : hiérarchie de contraintes à l'étape 2 pour la voyelle de KIT néo-zélandaise	268
Tableau 22 : hiérarchie de contraintes pour la voyelle de TRAP en <i>NZE</i> dans le cadre de la <i>DT</i>	270

---

Tableau 23 : hiérarchie de contraintes pour les voyelles de KIT, DRESS et TRAP en <i>NZE</i> et en <i>SAusE</i> dans le cadre de la <i>DT</i>	271
Tableau 24 : hiérarchie de contraintes pour les voyelles de KIT, DRESS et TRAP en <i>NZE</i> dans le cadre de la <i>DT</i>	271
Tableau 25 : liste de mots complémentaire au protocole PAC (Przewozny 2006)	309
Tableau 26 : liste de mots n°1 du protocole d'enquête PAC	310
Tableau 27 : liste de mots n°2 du protocole d'enquête PAC	311
Tableau 28 : texte du protocole d'enquête PAC	315
Tableau 29 : "PAC: main transcription conventions" (Carr, Durand, Navarro, Pukli, Viollain 2009)	330
Tableau 30 : transcription orthographique d'un extrait de conversation guidée (PAC Ayrshire)	376
Tableau 31 : transcription orthographique d'un extrait de conversation libre (PAC Ayrshire)	377
Tableau 32 : tâche supplémentaire du protocole PAC pour l'enquête à Dunedin, Otago, Nouvelle-Zélande	382
Tableau 33 : mode et lieu d'articulation des principaux segments rhotiques (API 2005) d'après Navarro (2013 : 15)	394
Tableau 34 : taux de réalisation individuels (%) du /r/ en position de coda de syllabe selon les tâches du protocole pour les locuteurs du corpus PAC-NZ	396
Tableau 35 : taux de rhoticité (%) individuels pour chaque tâche du protocole chez les locuteurs du corpus PAC-NZ	398
Tableau 36 : taux de rhoticité individuels (%) selon l'environnement morphosyntaxique chez les locuteurs du corpus PAC-NZ	405
Tableau 37 : la rhoticité (%) chez BM1 selon les tâches du protocole et l'environnement morphosyntaxique	409
Tableau 38 : la rhoticité (%) chez LB1 selon les tâches du protocole et l'environnement morphosyntaxique	410
Tableau 39 : indice de qualité des voyelles pour le codage complémentaire de la rhoticité	414
Tableau 40 : taux de rhoticité (%) selon la qualité phonétique de la voyelle précédant le /r/ chez les locuteurs du corpus PAC-NZ toutes tâches confondues	415
Tableau 41 : taux de rhoticité (%) selon la qualité phonétique de la voyelle précédant le /r/ chez BM1 toutes tâches confondues	418

Tableau 42 : taux de rhoticité (%) selon la qualité phonétique de la voyelle précédant le /r/ chez LB1 toutes tâches confondues _____	419
Tableau 43 : taux de rhoticité (%) en fonction du degré d'accentuation dans le corpus PAC Boston (d'après Navarro 2013) _____	421
Tableau 44 : taux de réalisation individuels (%) du 'r' de <i>sandhi</i> selon les tâches du protocole pour les locuteurs du corpus PAC-NZ _____	427
Tableau 45 : taux individuels (%) de réalisation de la liaison, de l'intrusion et de l'épenthèse interne chez les locuteurs du corpus PAC-NZ dans les tâches de lecture _____	431
Tableau 46 : taux individuels (%) de réalisation de la liaison, de l'intrusion et de l'épenthèse interne chez les locuteurs du corpus PAC-NZ dans les conversations _____	432
Tableau 47 : influence du poids syllabique sur la réalisation du 'r' de <i>sandhi</i> dans le corpus PAC Lancashire d'après Navarro (2013) _____	441
Tableau 48 : influence du poids syllabique sur la réalisation du 'r' de <i>sandhi</i> dans le corpus PAC Boston d'après Navarro (2013) _____	442
Tableau 49 : influence du poids syllabique sur la réalisation du 'r' de <i>sandhi</i> dans le corpus PAC Nouvelle-Zélande _____	442
Tableau 50 : proportion de mots grammaticaux et de mots lexicaux dans les /r/ de <i>sandhi</i> réalisés après un M1 monosyllabique _____	443
Tableau 51 : influence de la qualité phonétique de la voyelle précédente sur le taux de réalisation (%) du 'r' de <i>sandhi</i> chez les locuteurs du corpus PAC-NZ _____	445
Tableau 52 : influence de l'accentuation sur le taux de réalisation (%) du /r/ de <i>sandhi</i> dans le corpus PAC Lancashire d'après Navarro (2013) _____	448
Tableau 53 : éléments du geste articulatoire en <i>DP</i> et leurs corrélats acoustiques _____	464
Tableau 54 : représentations de /r/ en anglais en <i>GP</i> (Harris, 1994 : 259) _____	465
Tableau 55 : <i>Pre-r Breaking</i> (Wells, 1982 : 214) _____	470
Tableau 56 : <i>Pre-Schwa laxing</i> (Wells 1982) d'après Navarro (2013) _____	470
Tableau 57 : <i>R-dropping</i> (Wells 1982) d'après Navarro (2013) _____	471
Tableau 58 : tableau récapitulatif des oppositions vocaliques devant /r/ en <i>SSE</i> et en <i>RP</i> d'après Navarro (2013) _____	475
Tableau 59 : tableaux de contraintes selon McCarthy (1993 : 182) _____	492
Tableau 60 : tableau de contraintes pour <i>law is</i> selon Uffman (2007: 466) d'après Navarro (2013) _____	493
Tableau 61 : exemple d'un nuage d'exemplaires pour le mot <i>better</i> _____	495

Tableau 62 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez AS1	525
Tableau 63 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez BG1	527
Tableau 64 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez BM1	529
Tableau 65 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez CC1	531
Tableau 66 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez EC1	533
Tableau 67 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez ES1	535
Tableau 68 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez JM1	537
Tableau 69 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez KC1	539
Tableau 70 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez LB1	541
Tableau 71 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez MG1	543
Tableau 72 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez RC3	545
Tableau 73 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation des 8 voyelles étudiées chez SC2	547
Tableau 74 : moyennes des valeurs formantiques après normalisation pour les 8 voyelles étudiées chez SS1	549
Tableau 75 : moyennes des valeurs formantiques pour la voyelle de TRAP classées selon l'âge des locuteurs du corpus PAC-NZ	564
Tableau 76 : moyennes des valeurs formantiques pour la voyelle de DRESS classées selon l'âge des locuteurs du corpus PAC-NZ	567
Tableau 77 : moyennes des valeurs formantiques pour la voyelle de FLEECE classées selon l'âge des locuteurs du corpus PAC-NZ	569
Tableau 78 : moyennes des valeurs formantiques pour la voyelle de KIT classées selon l'âge des locuteurs du corpus PAC-NZ	570

Tableau 79 : moyennes des valeurs formantiques pour la voyelle de STRUT classées selon l'âge des locuteurs du corpus PAC-NZ _____	574
Tableau 80 : moyennes des valeurs formantiques pour la voyelle de START classées selon l'âge des locuteurs du corpus PAC-NZ _____	574
Tableau 81 : moyennes des valeurs formantiques pour la diphtongue de NEAR classées selon l'âge des locuteurs du corpus PAC-NZ _____	576
Tableau 82 : moyennes des valeurs formantiques pour la diphtongue de SQUARE classées selon l'âge des locuteurs du corpus PAC-NZ _____	576
Tableau 83 : schéma des étapes de la théorie de <i>new-dialect formation</i> formulée par Trudgill (2004) d'après Baxter <i>et al.</i> (2009) _____	670
Tableau 84 : taux de rhoticité des locuteurs du corpus PAC Nouvelle-Zélande à l'exception de BM1 et LB1 classés en fonction de l'âge _____	709
Tableau 85 : taux de réalisation (%) du 'r' de <i>sandhi</i> , de la liaison, de l'intrusion et de l'épenthèse interne toutes tâches confondues en fonction de l'âge des locuteurs du corpus PAC-NZ _____	716



